



This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

- + *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
- + *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
- + *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
- + *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at <http://books.google.com/>



A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

- + *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.
- + *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.
- + *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.
- + *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse <http://books.google.com>

LIBRARIES



728008 5



George Bancroft



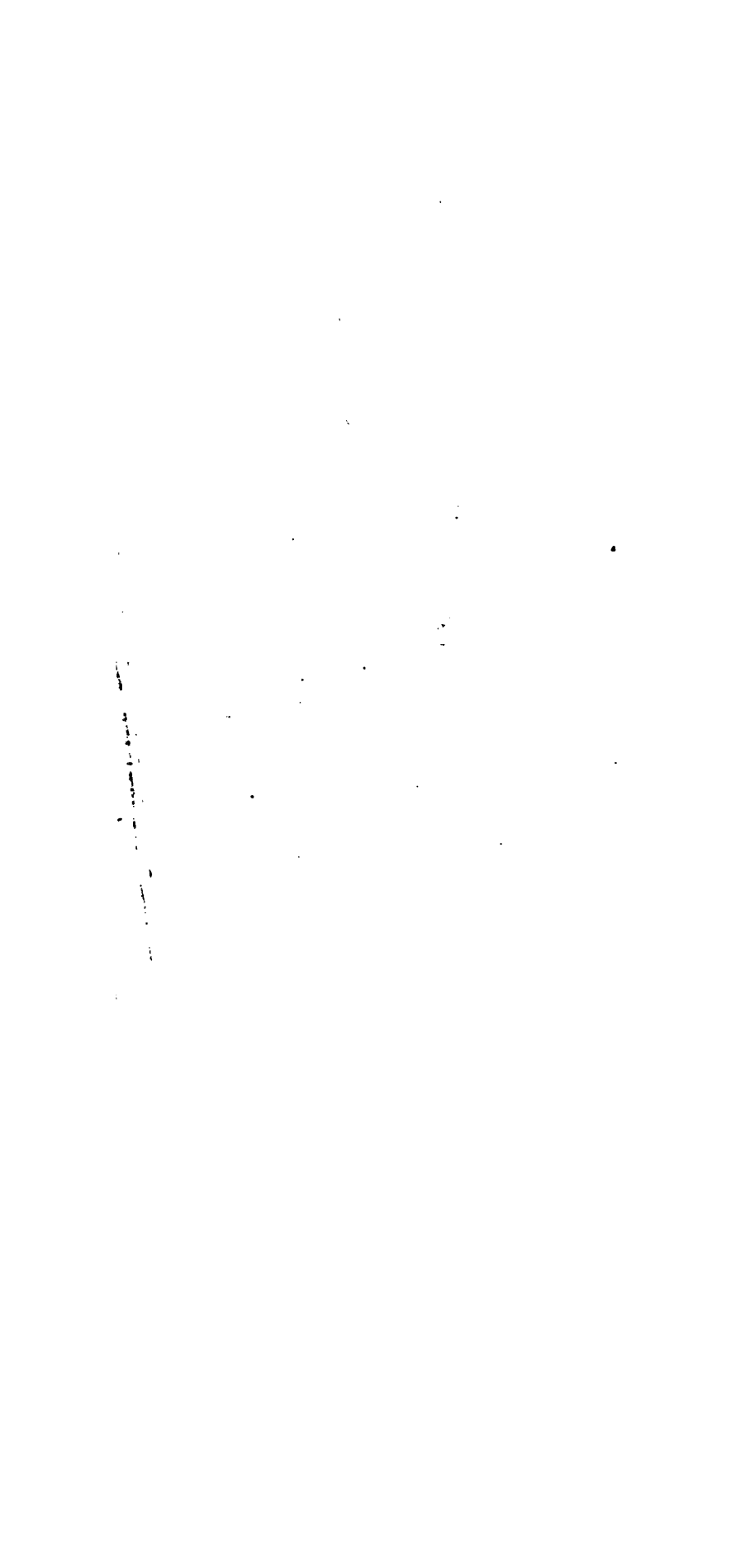
17





BIOGRAPHIE
UNIVERSELLE,
ANCIENNE ET MODERNE.

~~~~~  
**CA—CH.**  
~~~~~



BIOGRAPHIE UNIVERSELLE, ANCIENNE ET MODERNE,

OU

HISTOIRE, PAR ORDRE ALPHABÉTIQUE, DE LA VIE PUBLIQUE ET PRIVÉE DE
TOUS LES HOMMES QUI SE SONT DISTINGUÉS PAR LEURS ÉCRITS, LEURS
ACTIONS, LEURS TALENTS, LEURS VERTUS OU LEURS CRIMES.

OUVRAGE ENTIÈREMENT NEUF,

RÉDIGÉ PAR UNE SOCIÉTÉ DE GENS DE LETTRES ET DE SAVANTS.

On doit des égards aux vivants ; on ne doit, aux morts
que la vérité. (Voltaire, première Lettre sur OEdipe.)

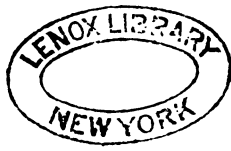
TOME SEPTIÈME.



A PARIS,
CHEZ MICHAUD FRÈRES, LIBRAIRES,
RUE DES BONS-ENFANTS, n^o. 34.
DE L'IMPRIMERIE DE L. G. MICHAUD.

1813.

xix^e



Y 101 v. 1
1888
1888

SIGNATURES DES AUTEURS

DU SEPTIÈME VOLUME.

MM.

BARANTE fils (DE).
 T. BEUCHOT.
 D. ARTAUD.
 D—R. AMAR-DURIVIER.
 G—R. AUGER.
 S. AUGUIS.
 BE. BALBE.
 E. f. BARANTE fils (DE).
 D. BOURGOING.
 T. BOURGEAT.
 I. BERNARDI.
 R. BELLANGER.
 P. BEAUCHAMP (Alphonse DE).
 BE. BERGASSE.
 IS. BOISSONADE.
 F. BIOT.
 U. BRAULIEU.
 CHAUMETON.
 AU. CATTEAU.
 CADET-GASSICOURT.
 N. CHÉRON.
 P. BELLET.
 V. CASTELLAN.
 R. CLAVIER.
 Y. COQUEBERT DE TAILLY.
 R. CUVIER.
 O. DEPPING.
 DELAULNAYE.
 C. LACOMBE (DE).
 E. DELAMBRE.
 T. DEMUSSET-PATHAY.
 L. DE NOUAL-LAHOUSSEY.
 L—E. DAUXION-LAVASSE.
 P—S. DU-PETIT-THOUARS.
 DESPORTES (BOSCHERON).
 DURDENT.
 D—D. EMERIC DAVID.
 EYRIÈS.
 FIÉVÉE.
 GINGUENÉ.
 GUILLOIN.
 GROSIER.
 GUIZOT.

MM.

J. B. E—D. ESMÉARD (J. B).
 J—N. JOURDAIN.
 L—IE. LASTÉRIE.
 L—LE. LACRETELLE.
 L—P—E. LA PORTE (Hippolyte DE).
 L. R—E. LA RENAUDIÈRE.
 L—N. LANDON.
 L—S. LANGLÈS.
 L—S—E. LA SALLE.
 L—T—L. LALLY-TOLENDAL (DE).
 L—V—E. LÉVÊQUE.
 L—Y. L'ÉCUY.
 M—D. MICHAUD.
 M—D j. MICHAUD jeune.
 M—LE. MENTELLE.
 M—ON. MARRON.
 N—L. NOEL.
 P—E. PONCE.
 P—R—L. PETIT-RADEL.
 Q—R—Y. QUATREMÈRE-ROISSY.
 R. G. ROQUEFORT, revu par M.
 GINGUENÉ.
 R—L. ROSSEL (DE).
 R—S. ROBIN.
 R—S. RHAZIS.
 R—T. ROQUEFORT.
 S—D. SUARD.
 S. D. S—Y. SILVESTRE-DE-SACY.
 S—S. SENONES (DE).
 S. S—I. SIMONDE-SIMONDI.
 S—V—Y. SAVARY.
 S—Y. SALABERRY (DE).
 T—D. TABARAUD.
 T—N. TOCHON.
 U—I. USTÉRI.
 V. S—L. VINCENT-SAINT-LAURENT.
 V—VE. VILLENAVE.
 V—Z. VANHOZ (M^{me}. DE).
 W—R. WALKENAEER.
 W—S. WEISS.
 X—S. Revu par M. SUARD.
 Z. Anonyme.

NOV 1951
1951
NOV 1951

BIOGRAPHIE

UNIVERSELLE.

C

CANACHUS, sculpteur grec, frère d'Aristoclés (Voy. ARISTOCLÈS), natif de Sycione, et florissait, suivant Pausanias, dans la 95^e. olympiade, 400 avant J.-C. Élève de Polyclète, il eut pour maître ce maître célèbre, qu'il conserva toujours dans ses œuvres la roideur et l'âpreté du style qu'on reprochait aux plus anciens sculpteurs. On pourrait conclure de ce passage de Cicéron, que Canachus avait adopté et conservait cette méthode plutôt par système que par habitude. Les principaux ouvrages de Canachus, dont Pausanias fréquemment, étaient la *Statue d'Apollon Didyme*, qu'il fit pour les Athéniens; celle d'*Apollon Ismérien* pour les Thébains; une *Vénus*, en or et en ivoire; la *Statue de Minerve cellus*, qui, le premier, montra aux Athéniens l'art du pugilat; enfin, les trois muses dont il est fait mention dans une épigramme de l'Antipe, attribuée à Antipater; les autres muses étaient d'Ageladas et d'Aristoclés. Canachus fit encore, conjointement avec Patrocle, trente-neuf statues de bronze, qui furent érigées au temple de Delphes en l'honneur des chefs grecs vainqueurs des Perses au combat d'Egos Potamos.

L—S—E.

CANALETTO (ANTOINE CANAL, dit le Canaletto), peintre, naquit à Venise en 1697, de Renard Canal, peintre en

décorations de théâtre. Il suivit la profession de son père, et montra dans ce genre une bizarrerie de pensées, une singularité et une promptitude d'exécution qui lui donnèrent bientôt de la réputation. Il se dégoûta de cette profession, et passa à Rome, où il s'appliqua à étudier la nature et à peindre des ruines antiques. Revenu à Venise, il composa un grand nombre de *Vues* de cette ville, qui sont très recherchées. Dans ses perspectives, le Canaletto se servait de la chambre obscure pour ce qui regarde l'exactitude des lignes, et avait soin de corriger les défauts qui en résultaient quant à la teinte de l'air. Il est le premier qui ait appliqué à la peinture l'usage de cet instrument d'optique, en le bornant à ce qui peut être utile. Canaletto avait une telle liberté de pinceau, que les spectateurs peu instruits ne voyaient que la nature là où les connaisseurs remarquaient toute la profondeur de l'art. Le Musée a six tableaux du Canaletto, tous d'un choix heureux et d'une finesse exquise. Ceux qui représentent le *Palais ducal* et la *Place de St.-Marc* à Venise offrent des effets admirables. On a publié d'après lui : *Urbis Venetiarum prospectus celebriores*, en trente-huit planches gravées par Antoine Vicentini, Venise, 1742, in-fol. Les principaux élèves du Canaletto sont Bernard Bel-

uples, qui était à côté de son
 eut le visage brûlé et manqua
 ire la vue. Nommé gouverneur
 treuil, il obtint en 1525 que le
 nt de Paris sacrifiât six mois
 ages pour l'approvisionnement
 e place. Il y fut assiégé l'an
 ar les Anglais, que comman-
 ris d'Esmond, comte de Bu-
 avait retiré de Montreuil pres-
 es les munitions, pour les met-
 s la place de Saint-Pol, que
 al anglais venait d'emporter;
 fait passer au fil de l'épée
 garnison, et menaçait du même
 e que commandait Canaples.
 rier n'avait avec lui que mille
 aires et deux cents gentilshom-
 l'arrière-ban de Normandie;
 uait de munitions; cependant
 lit, pour demander à capituler
 une partie des remparts fût
 ée par l'artillerie, et il obtint
 itions honorables. En 1552,
 e Canaples fut un des volon-
 qui, avec trois princes du
 es deux fils aînés du conné-
 me de Montmorenci, les La
 ille, les Mortemar, les Biron
 rand nombre de gentilshom-
 nçais, vinrent se réunir au
 uise pour défendre la ville de
 ntre Charles-Quint, et il se
 a dans ce siège mémorable.
 APLES, mestre-de-camp du
 it des gardes, après la mort du
 al de Créqui, son père, força,
 27, le duc de Buckingham,
 it débarqué dans l'île de Rhé
 is mille Anglais soutenus de
 its Rochelois, à se rembarquer.
 s n'avait avec lui que douze
 ommes.

V—VE.

CAVERI (JEAN - BAPTISTE),
 de Verceil, naquit le 25 sep-
 1753, à Borgonaro, où son
 rçait la première magistratu-

re. Il commença ses études à Giave-
 no, et les acheva dans l'université de
 Turin, où il fut reçu docteur à l'âge de
 dix-huit ans. Il entra chez les orato-
 riens de la même ville. Aucune science
 ne lui paraissait étrangère. Il était à
 vingt-cinq ans l'admiration des savants
 qui se réunissaient chez lui pour jouir
 de ses entretiens. Ce fut surtout dans
 l'éloquence de la chaire qu'il se distin-
 gua; il improvisait tous ses discours.
 Victor-Amédée l'honora de son estime.
 Canaveri établit, sous la protection de
 M^{me}. Victoire, sœur du roi, une maison
 pour les dames nobles qui désiraient
 se retirer du monde, et fit les plus sa-
 ges réglemens pour cette institution,
 qui existe encore. Nommé à l'évêché
 de Bielle en 1797, il fut sacré à Rome
 le 6 août. Sur l'invitation de Pie VII,
 il s'en démit, en 1804, à l'exemple de
 tous les prélats du ci-devant Piémont;
 et, lors de la nouvelle organisation des
 diocèses, il fut placé, le 1^{er} février
 1805, sur le siège de Verceil, auquel
 se trouvait réuni l'évêché de Bielle.
 Bientôt après, il fut nommé premier
 aumônier de Madame Mère, et mem-
 bre du conseil de la grande-aumône-
 rie. Il mourut dans son diocèse, le 13
 janvier 1811. Son oraison funèbre fut
 prononcée à Bielle et à Verceil. On a
 de J.-B. Canaveri des *Panegyriques*
 imprimés, entre autres ceux de S. Jo-
 seph, et de S. Eusèbe, évêque de Ver-
 ceil; plusieurs *Lettres pastorales* en
 latin et en italien, sur *l'obéissance*
due aux souverains, etc. : mais l'ou-
 vrage le plus considérable de ce prélat
 est celui qui a pour titre : *Notizia*
compendiosa dei monasterj della
Trappa fondati dopo la rivoluzione
di Francia, Turin, 1794, in-8°. L'auteur, dont le style est estimé, a
 laissé plusieurs manuscrits qu'on se
 propose, dit-on, de faire imprimer.

V—VE.

AYE (PHILIPPE , sieur DE DE), né à Paris en 1551, des de Canaye, célèbre avocat, fut nommé pour travailler à la réforme de la coutume de Paris. Il fut élevé dans les principes du jansénisme. A l'âge de quinze ans, il voyagea en Allemagne et en Italie, et mourut même d'une circonstance favorable pour se rendre en Turquie. Il vit la relation de son séjour à Constantinople, sous le titre d'*Ephémérides*, et revint à Paris, où il suivit le bureau pendant quelques années avec une assez grande distinction. Henri III le nomma conseiller d'état, place qu'il remplit de manière à se concilier l'estime des personnes mêmes qui ne partageaient pas ses opinions. Henri IV le fit président de la chambre mi-partie de Castres, et il s'acquitta de ses nouvelles fonctions avec beaucoup d'intégrité. Il fut ensuite employé à des commissions délicates, tant en Angleterre qu'en Allemagne, avec le titre d'ambassadeur. Chargé d'assister à la célèbre conférence qui eut lieu à Fontainebleau, en 1600, entre Duplessis Mornay, pour les calvinistes, et Du Perron, évêque d'Evreux, pour les catholiques, Canaye fut ébranlé dans sa croyance ; il eut ensuite à Venise, avec le P. Possevin, des conférences qui le déterminèrent à abjurer le calvinisme. Le pape Clément VIII le félicita de sa conversion par une lettre fort obligeante, et ce fut probablement à cette circonstance qu'il dut d'être nommé, l'année suivante, ambassadeur à Venise, avec la commission de terminer les différends survenus entre cette république et la cour de Rome ; il y réussit à la satisfaction des deux parties. Il mourut à son retour en France, le 17 février 1610. Ph. de Canaye était un honnête homme, voulant sincèrement le bien ; mais il

n'était pas grand lettré et ses mémoires diverses ambassades chargés, présenter pièces ont été recueillies par Berton (Regnault), sommaire de la vie de Canaye, Paris, 1610. Les pièces les plus intéressantes sont au 1^{er} volume, le discours de Biron, rédigé par le procureur général de Venise avec les paroles de Paul V.

CANAYE (JEAN). Né à Paris en 1594, prédicateur dans cette ville, fut ensuite évêque de Moulins, puis évêque de Nîmes, et s'acquitta quelque temps de ces fonctions de prédicateur, et par la suite de supérieur des hôpitaux de Flandre. Il est un homme de talents et par les succès que par un dans les œuvres intitulé : *Convulsionnaire d'Hocquingay*. Quelques-uns ont accusé ce livre de charlatanisme et de jésuitisme. Rien de plus ridicule qu'il a imaginé deux interlocuteurs, et qu'il a écrit un petit livre avec le titre de *Le ras du jésuite*. P. Canaye a recueilli de meilleurs chants la 1628, il savait cas, mais il ne savait rien.

et latins, imprimés dans : intitulé : *Ludovici XIII s de Rupellâ captâ*, Paris, 1-4°. Il est mort à Rouen, le 1670. W—s.

YE (ÉTIENNE DE), arrière-petit-fils de Philippe, et cousin de Jean, dont on vient de parler dans les deux articles précédents, vint à Paris, le 7 septembre 1670. Il était fils et petit-fils de deux membres du parlement. Après qu'il eut fait son cours de théologie au sémi-

naire de St.-Magloire, son père le fit prendre une charge de conseiller, et ce fut pour se sous-tirer des importunités qu'il entra, en 1671, dans la congrégation de St.-Jean, dont le P. de Latour, son oncle, était général. Il professa la philosophie avec beaucoup de distinction au collège de Juilly, en sortit en 1675, pour complaire à sa famille, et revint, la même année, de l'académie des inscriptions. Le recueil de ses ouvrages espagnols ne renferme que trois livres de lui ; ils sont écrits avec une précision et une élégance qui les font lire avec le plus grand intérêt, et donnent du regret qu'il n'ait pas multiplié le nombre. Ses amis lui reprochaient, à cette époque, de ne pas enrichir le public de ses études : « Je veux toujours rester dans la foule, leur répon-

dit-il. En littérature, comme au jeu, le plaisir est rarement pour les premiers. » Le premier de ces ouvrages est sur l'*Aréopage*. Il y retrace l'origine et la fondation de ce tribunal, examine les qualités des jurés, la forme de l'instruction et le détail des affaires. La connaissance qu'il avait de la langue grecque et son goût décidé pour les manières philosophiques l'avaient déterminé à débrouiller le chaos de l'an-

cienne philosophie. Il donna deux mémoires sur *Thalès*, chef de l'école ionienne, et sur *Anaximandre*, son disciple. On y trouve des recherches intéressantes sur leurs vies, leurs découvertes en astronomie, leur système touchant les causes premières ; et, de l'examen approfondi de ce système, considéré sous tous ses rapports, il tire des conséquences peu favorables à la doctrine de l'école ionienne. Sa paresse naturelle, son indifférence pour la gloire littéraire, le désespoir de jamais pouvoir tirer quelque chose de satisfaisant de l'ancienne philosophie, la crainte peut-être de se voir engagé dans la guerre qui commença vers cette époque entre les philosophes et les théologiens, le déterminèrent à quitter cette carrière, et sa retraite fut l'objet d'un mémoire très piquant, qu'il lut à l'académie ; mais qu'il n'a pas jugé à propos de rendre public. Cette retraite ne fut pourtant pas entièrement oisive. C'est ce qu'attestent ses livres, chargés de notes savantes, surtout son *Homère*, pour lequel il avait une telle passion, qu'il le savait presque tout par cœur. L'auteur de son éloge, parmi ceux de l'académie des inscriptions, dit qu'il avait fait, dans sa jeunesse, des notes intéressantes sur Florent Chrétien, qui furent perdues, à son grand regret, par la maladresse de ses domestiques, qui n'en connaissaient pas le prix. L'anecdote est rapportée d'une manière bien différente par l'abbé de St.-Léger : il dit que Florent Chrétien, grand-oncle de l'abbé Canaye, avait rempli un tonneau de corrections et de remarques sur les auteurs grecs, écrites sur de petites bandes de papier ; que Canaye, enfant et fort espiègle, ayant découvert le tonneau dans le coin d'un cabinet, s'amusa, avec ses frères, à brûler, à déchi- queter, faire voler ces morceaux

CAN

, de sorte que le tonneau fut vide. L'abbé de St.-Léger qui supposerait une indifférence honorable dans un homme tel que Canaye, à quatre-vingts ans, n'aurait pu voir encore aux éclats de cette comédie de son enfance, qui avait causé une perte irréparable. Le même biographe raconte que d'Alembert, à la prière de l'abbé Canaye, auquel il a dédié son *Essai sur les gens de lettres*, lui a présenté le manuscrit du *Discours préliminaire de l'Encyclopédie*. L'abbé, après l'avoir parcouru, le ramena au milieu de la chambre, en disant : «*Voilà donc ! cela ne vaut rien ;* » qu'en-tant il l'apostilla, le retoucha, fit des corrections, et de nombreuses additions, lui donna de la couleur, de la vie, et en fit un chef-d'œuvre (*Rem. la suite de la notice de Mercier-St.-Léger, par M. Chardon de la Rochette*). L'abbé de Canaye portait dans la société les qualités les plus propres à rendre un homme aimable, intéressant, et surtout une singulière indifférence pour tout ce qui n'est bon qu'à flatter la vanité. On rapporte à ce sujet, qu'un de ses amis, voyant dans la chapelle de son château de Montereau, diverses armoiries, et lui demandant quelles étaient les siennes, il lui fallut recourir à son cachet pour satisfaire à la question, et que c'était pour la première fois de sa vie qu'il avait pensé à l'examiner. Son excellente constitution et la régularité constante de sa vie lui conservèrent une santé ferme et vigoureuse jusqu'à la fin de sa longue carrière. Il mourut des suites d'une attaque d'apoplexie, le 12 mars 1782. T—D.

CANDACE. On donnait ce nom à la mère du roi, dans l'île de Mercé, au-dessus de Syéné. Il est question dans l'histoire de quelques reines de ce nom, qui gouvernaient sans doute

pendant la minorité de leurs aînés. Les anciens auteurs anciens c'était la coutume de gouverner par de tels rois. Candace () de Pline, Eusèbe, St etc.) Suidas parle d'un prisonnier Alexandrin qui est sans doute un autre CANDACE, pris pendant une irruption en Égypte d'Auguste, l'an 10. Elle prit et pilla tout son passage, jusqu'à ce qu'elle fut arrêtée par T. Pétronius, qui s'étant mis à sa poursuite dans ses états qu'il pillait, qui la força de rendre ce qu'elle avait fait et de demander la paix. Il est question dans l'histoire des apôtres, ch. VIII, d'une reine CANDACE, reine d'Éthiopie, l'un des eunuques de Philippe.

CANDALE (HENRI D'ÉPERNON, duc DE MONTMORÉNCY, duc D'EPERNON, duc DE MONTMORÉNCY DE L'ANGOUMOIS, duc DE L'AUNIS, en surviva en 1596. En 1601 mauvais conseils. son père, et se rendit à la cour de l'empereur pour s'opposer au grand-duc de Toscane contre les Turcs sur la flotte de Constantinople. Il fit des efforts pour empêcher l'attaque d'Agliante dans la Campagna. Le succès de cette entreprise fut prise, pillée et brûlée. En 1602 gentilhomme de la chambre de Louis XIII. Il fut porté par le roi, par les princes, par le peuple, et dans

Nîmes, en 1615, il fut déclaré hérétique et renvoya à sa religion et à son père, il dans le devoir. La guerre se fit en 1621, entre l'Espagne et la France; il servit sous le prince de Condé, général des Hollandais, en qualité de colonel d'un régiment d'infanterie. En 1622, il se jeta dans Bessèze assiégée par Spinola, et se défendit à toutes les attaques où il se trouva. Il se démit alors des gouvernements d'Angoumois, de Saintonge et de Poitou. Il commanda les troupes de la République de Venise dans la Valence, en 1624. Il fut en 1630 général de l'infanterie vénitienne; chevalier des ordres du roi en 1633. Méritant de n'avoir pas obtenu le bâton de maréchal de France, aigri contre le cardinal de Richelieu, il retourna à Rome, dont la seigneurie l'éleva au grade de seigneur. Le cardinal de Richelieu, son frère, ménagea son mariage avec le cardinal de Richelieu. Il revint en France, et fut, en 1636, lieutenant-général de l'armée de Guyenne, sous le duc d'Épernon, puis de l'armée de Picardie, sous le duc de Savoie, et de celle d'Italie, sous le cardinal de la Valette; il y commanda jusqu'à sa mort, arrivée à Casal, le 11 mai 1639. Il avait quarante-huit ans.

D. L. C.

CANDALE (LOUIS-CHARLES-GASPAR NOGARET DE FOIX, duc de), né à Metz en 1627, était fils de Bertrand Nogaret, duc d'Épernon, et de Marie-Angélique, légitimée de France, fille naturelle de Henri IV, et fils du fameux duc d'Épernon, et de son frère. Il eut en 1649 le commandement d'infanterie de son nom, et alla les troupes en Guyenne, sous le duc d'Épernon son père, qui mourut en 1652, à lui céder la charge de colonel-général de l'infante-

rie française. Il fut pourvu, la même année, du gouvernement d'Auvergne sur la démission du cardinal Mazarin, et commanda l'armée de Guyenne après le comte d'Harcourt en 1632. Lieutenant-général de l'armée de Catalogne sous le prince de Conti et le maréchal d'Hocquincourt en 1654, il concourut à la prise de différentes villes. Après le départ du prince de Conti, il commanda en chef cette même armée; mais le peu de troupes qu'il avait et des pluies continuelles ne lui permettant pas de tenir la campagne, il revint en France, et tomba malade à Lyon, où il mourut le 28 janvier 1658. Son oraison funèbre fut prononcée par le P. Jacques d'Autun (de Chevannes), capucin, Dijon, 1658, in-4°, et par plusieurs autres. On peut voir dans Saint-Evremond un portrait intéressant de ce brillant chevalier, qui passait pour le personnage le plus galant de son siècle. — Suzanne-Henriette de Foix de Candale se rendit recommandable par sa piété. Son neveu Belsunce a écrit sa vie (*Voy. BELSUNCE*).

D. L. C.

CANDAMO (FRANCISCO BANDERAS), auteur dramatique espagnol, d'une famille noble dans le royaume des Asturies, travailla pour le théâtre de Madrid, reçut de Charles II une pension qui cessa d'être payée pendant la guerre de la succession, et mourut dans l'indigence en 1709. Suivant Vélasquez, les pièces de Candamo méritent le succès qu'elles obtinrent à la fin du 17^e. siècle : « La vraisemblance y est, dit-il, conservée; les incidents sont naturels, les caractères bien tracés, le dialogue spirituel et le style élégant. » En-deçà des Pyrénées, cet éloge peut paraître exagéré. Une des meilleures pièces de Candamo est sa comédie héroïque, intitulée : *el Esclavo en grillos de oro*

(l'esclave aux chaînes d'or); on y trouve cependant de longs et fades discours écrits en vers assez harmonieux , et un mélange ridicule de scènes historiques et de scènes romanesques. Le sujet de la pièce est tiré de l'histoire de Trajan. Linguet a traduit de Candamo , dans le 4^e. volume de son *Théâtre espagnol* , une comédie en trois journées , ou actes , intitulée : *el Duelo contra su dama*. Le théâtre change trois fois dans le premier acte ; la scène est successivement dans un jardin , dans un palais , dans une forêt ; il y a quelques situations heureuses , des intentions comiques , du désordre et du mouvement. V—VE.

CANDAULE , que les Grecs nomment *Myrsile* , était fils de Myrsis , roi de Lydie , de la race des Héraclides. Il succéda à son père , et , comme lui , fixa son séjour à Sardis. Il aimait les arts. Plinè dit qu'il acheta fort cher un tableau de Bularque , son contemporain. Sa femme est nommée *Abro* par Abas , *Nyssia* par Ptolémée Ephestion , *Tydé* ou *Clutia* par d'autres auteurs ; tous s'accordent à dire qu'elle était d'une rare beauté. L'événement qui , suivant Hérodote , amena la mort de Candaule est ainsi raconté par cet historien. Le roi de Lydie , encore plus vain qu'épris des charmes de la reine , voulut , en les montrant sans voile à Gygès , l'un de ses gardes et son favori , qu'il comprit bien tout le bonheur de celui qui les possédait. Gygès se défendit , Candaule insista , et le plaça dans un lieu secret où il pût tout voir ; mais quelques précautions qu'on eût prises , la reine aperçut Gygès , et dissimula. Dès le lendemain , ne songeant qu'à se venger de l'injure qu'elle avait reçue , elle voulut punir , par un crime , la folle imprudence de son époux , fit venir Gygès , et ne lui

laissa le choix qu'il mourût et le meurtrier Candaule fut assassiné , possesseur de son royaume. Quelques auteurs ont dit qu'une passion secrète en autant de part qu'elle eût daulé à la subite élévation. Quoi qu'il en soit , le roi de Lydie vengeant son honneur et sa pudeur , a trouvé de son nom dans S. Jérôme et dans Augustin et d'autres historiens une manière bien différente de celle qui plaça Gygès sur le trône de son maître. Il se révolta et fut le premier à lever les armes à la ruine de Candaule , et le tua sur le champ de bataille , vers l'an 716 avant Jésus-Christ. Il avait régné dix-huit ans , et fut le dernier roi de la maison de Candaule qui , suivant Hérodote , mourut sans interruption , à l'âge de cinquante ans. Candaule fut le premier cours de vingt-deux siècles. *Recherches sur l'histoire de Lydie et sur les rois de la maison de Candaule* , par l'abbé Sévin , dans l'*académie des belles-lettres* , pag. 252 et suiv. , (t. 1. p. 125).

CANDAULE. V

CANDIAC (JEAN-ELISABETH DE MONTECASSINI) , célèbre , né au château de Candiac , près de Nîmes , le 17 Mars 1717 , mort à Paris , le 17 Mars 1783. Sa vie n'eut que son mérite pour objet , et cependant , tout ce qu'il connut de la science , il avait des succès de latin , de grec , de philosophie , de poésie , de fable , le blason , plusieurs parties inconnues de la littérature sacrée et profane.

CAN

moderne. Candiac attira l'attention et les hommages des savants à Nîmes, à Montpellier, à Grenoble, à Lyon, à Paris. C'est pour lui que fut imaginé le bureau typographique. L'inventeur de ce moyen d'instruction (*voy. DUMAS*) mit d'ailleurs à développer les facultés de son élève toute l'affection d'un proche parent; car les liens du sang, quoique non avoués, unissaient le maître et le disciple. A la mort de celui-ci, causée par une hydropisie de cerveau, l'instituteur désolé exprima ses regrets dans une épitaphe historique, dont il orna la tombe de cet enfant extraordinaire, dans l'église de St.-Benoît, à Paris. V. S.—L.

CANDIANO (PIERRE I^{er}.), doge de Venise, élu le 17 avril 887, après l'abdication de Jean Particiaccio. Il fit la guerre aux Narentins et aux Esclavons, et il fut tué par eux, après avoir gouverné cinq mois seulement. On loue son courage, sa piété et sa générosité. La famille Sanudo, qui a donné des magistrats et des historiens distingués à Venise, prétend être la même qui portait dans les 9^e. et 10^e. siècles le nom de *Candiano*. A la mort du premier doge de ce nom, son prédécesseur, Jean Particiaccio, qui avait abdicqué, remonta sur le trône, jusqu'à ce qu'une nouvelle élection lui eût donné pour successeur Pierre Tribuno. — CANDIANO (Pierre II), doge de Venise, succéda, en 952, à Orso Particiaccio. Il était fils de Pierre Candiano I^{er}. La république de Venise n'avait point encore entièrement secoué la dépendance de l'empire d'Orient, et Pierre Candiano brigua et obtint de la cour de Constantinople la dignité de protospathaire. Il prit Comacchio, il imposa un tribut à Capod'Istria, et il fit avec succès la guerre aux Narentins. Il mourut en 959, et il eut pour successeur Pierre Parti-

CAN

ciaccio. — CANDIANO (Pierre II succéda, en 942, à Pierre Particiaccio. Pendant le gouvernement de ce doge les pirates de Trieste enlevèrent, milieu de l'église de Castello, douze épouses vénitiennes, qui devaient être mariées le même jour, la veille de Chandeleur. Ils pénétrèrent dans l'église le sabre à la main, et ils les traînèrent sur leurs vaisseaux; et avant qu'ils pussent les conduire à Trieste, ils furent atteints par le doge Pierre Candiano, qui les poursuivit avec toutes les galères de la république et qui leur enleva leur proie, après un combat le plus acharné. Une fête nouvelle fut instituée en commémoration de cet événement. Au jour anniversaire de cette victoire, douze jeunes filles étaient conduites en triomphe dans tous les quartiers de Venise, mariées aux frais de la république. Un fils de Pierre Candiano, du même nom que lui, se révolta contre son père; mais il fut battu sur la place Rialto, et fait prisonnier. Un décret l'exclut à perpétuité des emplois publics; et, dans son exil à Ravenne, il arma en course contre la république. Cependant, son père étant mort en 959, il fut unanimement élu pour succéder. — CANDIANO (Pierre I^{er}). La loi portée contre lui n'empêcha qu'à la mort de son père on ne le raplat de Ravenne pour le mettre à la tête de l'état. Il déploya, pendant un si long règne, des talents pour la guerre et pour l'administration; il obtint des empereurs d'Orient et d'Occident des privilèges pour la république; le pape, enfin, à son intercession, augmenta la juridiction du patriarche de Grado. En même temps, Pierre IV imposa le peuple par son faste et son orgueil; il s'entoura d'une garde étrangère, et voulut qu'on lui obéît comme à un roi. Une révolte, dirigée par Pierre

séolo, éclata en 976; le palais du doge fut attaqué, et, comme les séditieux ne pouvaient en forcer l'entrée, ils mirent le feu aux maisons voisines. Il y en eut plus de trois cents de détruites. Le doge, en voulant échapper aux flammes, fut massacré avec son fils encore enfant. Pierre Urséolo, qui avait dirigé contre lui la sédition, lui succéda. — CANDIANO (Vital), frère du précédent, succéda, en 978, à Pierre Urséolo, qui s'était fait moine. Il réconcilia les Vénitiens avec Othon II, qui était fort irrité contre eux; mais après quatorze mois de règne, il revêtit l'habit de moine, dans le couvent de St.-Hilaire, et il y mourut quatre jours après. Tribuno Memo fut son successeur.

S. S.—1.

CANDIDE, prêtre de l'Eglise romaine, fut envoyé dans la Gaule par S. Grégoire-le-Grand, au mois de septembre 595, pour y gouverner le patrimoine de S. Pierre, précédemment confié aux soins du patrice Dynamius. Candide fut chargé de remettre au roi Childbert de la limaille des chaînes de S. Pierre, afin qu'il portât au cou cette relique. S. Grégoire écrivit aussi à ce prince et à Brunehaut, sa mère, pour leur recommander son nouvel agent. Dans sa lettre à Childbert, le pape disait : « Vous êtes autant au-dessus des autres rois, que les rois sont au-dessus des autres hommes. » Suivant les instructions qu'il avait reçues, Candide employa les revenus du patrimoine de S. Pierre en œuvres de charité. Il fournit aux pauvres de quoi se vêtir. Il acheta plusieurs jeunes Bretons de leurs parents idolâtres, les fit baptiser, instruire dans les monastères, et préparer pour la mission que S. Grégoire avait envoyée en Angleterre sous la conduite de S. Augustin. V—vz.

CANDIDE DE FULDE. J. BRAUN.

CANDIDO DEC
DECEMBERIO.

CANDIDUS, né chrétien de religion toire des empereur règne de Léon de T notre ère, jusqu'à de celui d'Anastasi style était très affect Photius, qui nous de cet ouvrage dan cod. 79; on le tro *Excerpta de leg.* 1648, in-fol. Canc la fin du 5^e siècle.

CANDIDUS (Pa tre protestant à De Autriche en 1540, 1 1608. Son nom é latinisa suivant l'us il a publié : I. *G de gothicis per His Teutonicis gentis* Deux-Ponts, 1597. *les seu Tabulae chr num* 1602, Strasbo III. *Belgicarum r anno 742 ad ann.* 1606, in-4^o.; IV. *de ducibus Bohem regibus libri V*, ca Strashourg, 1590, du même auteur : *orationes funebre Orationes funebre natae*, Deux-Ponts *Orationes funebre: lis, regum, chron. ta*, Bâle, 1608, in (Gérhard) est aut intitulée : *De rebu mée à Francfort c 1585, dans le recuei Freytag, sous ce titi de rebus Belgic (Jean), jurisconsu une histoire de la vil*

riorum Aquileiensium libri, Venise, 1521, in-fol. Cette œuvre a été insérée dans le tome VI de *Trésor des antiquités* de Grævius, suite en italien, à Venise, 1544. Jean Candidus avait aussi composé une histoire des rois de France, de Pharamond jusqu'à Louis XI, et le titre : *De origine regum Galie*. Cette histoire était conservée intacte dans la bibliothèque des miniaturiers à Paris. V—VE.

CANDIOTE. V. BONIFACE III.

CANDISH (THOMAS), gentilhomme du comté de Suffolk, encouragé par le succès de l'expédition de Drake dans la mer du Sud, partit de Plymouth le 22 juillet 1586, avec trois vaisseaux. Sa navigation fut heureuse : le 10 décembre, il relâcha dans un port sur la côte des Patagons, et l'apporta sous le nom de *Port Désiré*, du nom du vaisseau qui le découvrit. Il entra dans le détroit de Magellan ; le 15 janvier, il prit à bord de son vaisseau vingt-un Espagnols, restés seuls dans la colonie, qui avait été conduite par le capitaine Sarmiento. Le gouvernement d'Espagne avait cru que l'expédition réussirait à fortifier et à défendre l'entrée de ce détroit ; mais de cent hommes et de trente canons, il ne restait que les malheureux qu'y trouva Candish. On voyait encore les restes du fort appelé *Phillipe*. Le capitaine anglais donna à cette colonie le nom de *Port de France*. Après avoir passé le détroit et fait de grands dégâts sur les côtes du Pérou et de la Nouvelle-Espagne, il fut obligé de brûler un de ses vaisseaux à cause de la diminution de son équipage, et toucha aux Philippines, après avoir été séparé de son vaisseau, qu'on n'a jamais revu. Il repartit de Plymouth le 9 septembre 1588. Candish entreprit un second voyage

avec une flotte de cinq bâtiments, et partit de Plymouth le 6 août 1591. La traversée fut assez heureuse ; mais on éprouva une terrible tempête sur la côte des Patagons. Toute la flotte se rejoignit cependant le 8 mars 1592 dans le port Désiré, et entra dans le détroit de Magellan ; mais les vents furent si constamment contraires, que les vaisseaux ne purent doubler le cap Froward ; bientôt les vivres manquèrent ; les froids excessifs firent périr la plupart de ceux qui étaient descendus à terre : quelques bâtiments abandonnèrent Candish. Pour comble de disgrâce, les Anglais furent, à leur retour, battus par les Portugais sur les côtes du Brésil. Candish, accablé de fatigues et de chagrin, mourut en route en 1593. M—LE.

CANDITO (PIERRE DE WITTE, dit), peintre, naquit à Bruges vers 1548. Il peignait également bien à fresque et à l'huile, et modelait en terre. Ayant entrepris le voyage d'Italie, il travailla beaucoup à Rome avec Vasari dans le palais du pape. Il exécuta aussi à Florence plusieurs patrons de tapisseries et quelques autres ouvrages pour le grand-duc Maximilien, duc de Bavière, le prit ensuite à son service, et le séjour prolongé que ce peintre fit à Munich a fait croire à De Piles qu'il était né dans cette ville. Cet artiste y peignit presque en entier les ornements du palais du prince. On lui doit aussi les dessins des *Ermites de Bavière*, gravés, ainsi que plusieurs autres dessins de sa main, par deux des Sadeler (Jean et Raphaël). Gilles Sadeler a gravé d'après lui les *Quatre Docteurs de l'Eglise*. Les estampes faites d'après Pierre de Witte, portant son nom italianisé en celui de *Candito*, ou *Candido*, la plupart des biographes ont parlé de lui sous ces derniers noms. D—T.

CANDOLLE (PYRAME DE), imprimeur-libraire à Genève, quelques-uns disent à Cognoy, petite ville sur les bords du lac. On lit en effet ce nom sur les livres qu'il a imprimés. Il alla s'établir en 1617 à Yverdon. Candolle était instruit; mais il n'a cependant été qu'éditeur des ouvrages que quelques personnes lui ont attribués. C'est Claude Fauchet qui est auteur de la traduction de Tacite qui porte le nom de Candolle, Anvers, 1596, in-8°; Douai, 1609, in-12. Parmi les livres sortis des presses de cet imprimeur, on remarque : I. les *Œuvres de Xénophon, docteur philosophe et vaillant capitaine athénien, nouvellement traduites en français, recueillies toutes en un volume, et dédiées au roi par P. de Candolle*, Cognoy, 1613, in-fol.; Yverdon, 1619, in-8°; on attribue ces traductions à Simon Goulard, à Cl. de Seissel, et autres auteurs. II. *L'Histoire des guerres d'Italie, traduite de Guichardin par Chemedey*, nouvelle édition, revue, corrigée et augmentée des observations politiques, militaires et morales de François de Lanoue, etc., par Pyrame de Candolle, Genève, 1593, 2 vol. in-8°; III. *Trésor de l'histoire des langues de cet univers* (Voy. DURET). Outre les soins d'imprimeur, P. de Candolle a donné à ces ouvrages des soins d'éditeur. Candolle était originaire de Marseille, et l'on remarque un Bertrand de CANDOLLE, qui se distingua en 1524 dans le siège de quarante jours que soutint cette ville contre le connétable de Bourbon et le marquis de Pescaire, commandant les Impériaux. Le botaniste, notre contemporain, qui porte le nom de Candolle, est de la même famille. Z.

CANDORIER (JEAN), maire de la Rochelle sous le règne de Charles V, se servit, dit Froissard, d'un

truchement pour i occupaient secrètement le bourgeois, leur fit part et leur dit : « Nous en vi » ment à notre honneur. » Mancel (c'était le nom » dant de la garnison au » pas trop malicieux. » Il » il invita Mancel à dîner » tra un ordre supposé d' » d'Angleterre, portant i » passer en revue la gar » bourgeoisie. Mancel qu » plupart des gens de » temps, ne savait pas l » les sceaux qu'il recon » ceux d'Édouard : ils étai » d'anciennes dépêches re » autre occasion. Mancel » de lire l'ordre prétendu » lut ce qu'il voulut. M » d'obéir. Le lendemain, » 1372, il fit sortir la gar » seulement onze des sien » delle; mais à peine les A » ils passés les fortificati » cents Rochellois, qui étai » cade, se mirent entre et » parts, tandis qu'un au » vança pour les envelopp » contraint de se rendre » Les onze soldats restés » sommés par le maire i » avec menaces d'être dé » pont-levis en cas de » soumièrent sur-le-char » ayant informé Du Gues » de sa ruse, le connétable » Rochellois de reconnaître » V, comme ils avaient » faire, et ajouta que, s'ils » leur parole, il brûlerait » n'est pas aussi facile » » vous pouvez le croire » député envoyé par le m » netable reprit : « Si les

mercent dans l'enceinte de la Rochelle, Du Guesclin saura y pénétrer. Cependant, il consentit à une négociation, et, après la conclusion du traité, il se présenta pour dans la Rochelle. Le maire, qui était hors de l'enceinte, le pria d'arrêter sur le seuil de la porte qui avait traversé d'un cordon de fer, et Du Guesclin fit serment, au nom du roi, de les conserver. Alors son don fut coupé, et les Français entrèrent aux cris de *Montjoie au Roi, France notre sire!* Candorier fut oublié par Charles V, et reçut du roi de riches présents. La comtesse de la Rochelle sur les Anglais fut également suivie de celle de la Roche-sur-Rhône, et de la Roche des places qu'ils occupaient dans l'Aunis, la Saintonge et le Poitou (Voy. Froissart). V—VZ.

NE FACINO. *V. FACINO.*
NEPARI (PIERRE-MARIE), peintre, né à Crémone, ou, selon d'autres, à Crème, dans le 16^e siècle, exerça sa profession à Venise, publia un ouvrage intitulé : *De rebus cujuscumque generis in descriptionibus divisum*, 1619. Il y traite des différentes espèces de fleurs, et étale souvent une érudition étrangère au sujet. Cet ouvrage réimprimé plusieurs fois : Venise, 1629, in-4°; Londres, 1660; Amsterdam, 1718, in-4°. L'édition de Londres est la seule qui soit recherchée. W—s.

CANNES. Voy. CANNÈS.
NETTA (DON ANDRÉ HURTADO ENDOZA, MARQUIS DE), gouverneur de Cuença, envoyé au Pérou en 1557, en qualité de vice-roi, par Philippe II, pour y rétablir le calme, son entrée publique à Lima au commencement de juillet 1557. Uniquement occupé d'affermir l'autorité royale, il

proscrivit tous les Espagnols qui avaient été engagés, soit dans les factions de Pizarre et d'Almagro, soit dans les révoltes de Sébastien de Castille, de Godinez et de Giron. Ceux qui évitèrent la mort furent bannis et dépouillés de leurs biens. Cet inflexible vice-roi porta ensuite son attention sur les Péruviens, et particulièrement sur les princes Incas, ou enfants du Soleil, qui avaient survécu à la perte de leur empire. Par une négociation habilement conduite, il attira, en 1588, hors de sa retraite, le prince Sairi-Tapac, fils de Manco II, et lui assura un établissement honorable dans la juridiction de Cuzco, afin de le tenir plus sûrement sous sa dépendance. Son excessive sévérité à l'égard de ses compatriotes lui ayant suscité des ennemis à la cour, Philippe II lui nomma un successeur, et le rappela en Espagne. Le vice-roi fut si sensible à cette disgrâce, qu'il en mourut de chagrin à Lima, en 1560. B—P.

CANEVARI (DEMETRIO), médecin, né à Gênes en 1559, mort en 1625, à Rome, où il se distingua à la fois comme médecin et comme littérateur. Sous le premier rapport, nous avons de lui : I. *De ligno sancto commentarius*, Rome, 1602, in-8°; II. *Morborum omnium, qui corpus humanum affligunt, ut decet et ex arte curandorum accurata et plenissima methodus*, Venise, 1605, in-8°; et Gênes, 1626; III. *Ars medica*, Gênes, 1626, in-fol.; IV. *De primis naturæ factorum principis commentarius, in quo quæcumque ad corporum naturam, ortus et interitus cognitionem desiderari possunt, accuratè sed breviter explicantur*, 1626; V. *Commentarius de hominis procreatione*. Quoiqu'il fût premier médecin du pape Urbain VII, on le taxait d'une avarice sordide, qui

G A N

de faire de dépense
 ad bibliothèque, aussi était
 mée. Z.

M. (CHARLES DU CANGE ,
), naquit à Amiens, le 18
 e 1610. Son père, qui était
 royal de Beauquesne, l'envoya
 e heure au collège des jésuites
 , où le jeune Du Cange ne
 à se distinguer par son ap-
 et par la vivacité de son es-
 près avoir achevé ses études, il
 e son droit à Orléans, vint
 : à Paris, fut reçu avocat au
 nt, le 11 août 1651. Ayant
 : le barreau pendant quelque
 , il revint dans sa patrie, où il
 ra à l' e de l' stoire considé-
 ans tou parties. Après la
 de) e, Du Cange épousa,
 9 et 1638, Catherine Du
 f : un trésorier de France à
 , et, sept ans après, en 1645,
 , cette même charge, dont les
 auons ne l'empêchèrent pas d'a-
 er les grands travaux qu'il avait
 repris. La peste, qui, en 1668,
 avageait la ville, le força d'en sortir
 our venir s'établir à Paris, où il se
 trouva à même de consulter les char-
 , diplômes, les titres, les ma-
 nus, et une foule d'imprimés qu'il
 lui aurait été impossible de trouver
 ailleurs. M. d'Hérouval, son ami, lui
 procura beaucoup de pièces curieuses,
 et l'aida souvent dans ses recherches.
 Attaqué, en 1688, d'une strangurie,
 il mourut des suites de cette maladie,
 le 23 octobre de cette année. Aux ti-
 tres de bon fils, de bon époux et de
 bon père, Du Cange joignait une dou-
 ceur, une affabilité et une modestie
 extrêmes. Il a rempli une carrière de
 soixante-dix-huit ans par une multi-
 tude de travaux littéraires, dont le
 nombre paraîtrait incroyable, si les
 originaux, tous écrits de sa main,

C A

s. IV e F
 VI CA
 , d
 d'un pur résultat pr a, d
) clairé, d'un antiquaire
 nement versé dans la
 nai ce : es médailles et des ins-
 tions. Il savait presque toutes les
 gues, p édait à fond les belles-
 tres, et avait puisé dans un mé-
 inf manuscrits et de pûcous
 / aies, des connaissances sur
 : urs et sur les usages des siècles
 plus obscurs. Les savantes pré-
 de ses glossaires font encore pré-
 d'un génie philosophique, et sont
 leur genre, ce qu'on peut lire de
 leur pour le fond et pour les
 Aussi, en parlant de ces glossaires
 Bayle a-t-il dit : « Où est le savant
 » parmi les nations les plus fame-
 » pour l'assiduité au travail et pa-
 » la patience nécessaire à copier
 » faire des extraits, qui n'admire
 » dessus les talents de M. Du Cange
 » et qui ne l'oppose à tout ce qui
 » être venu d'ailleurs en ce genre-
 » Si quelqu'un ne se rend pas à c-
 » considération générale, on n'a
 » le renvoyer ad poenam libri : à
 » feuillette ces dictionnaires, e
 » trouvera, pour peu qu'il soit e
 » naisseur, qu'on n'a pu les com-
 » ser, sans être un des plus labo-
 » et des plus patients homm
 » monde. » Du Cange a pu
 ouvrages suivants : I. *Hist*
l'empire de Constantinople .
empereurs françois, Paris, in-
 rie royale, 1657, in-fol. Cet
 est divisé en deux parties ; la
 contient l'histoire de la coi
 Constantinople par les Fran
 Vénitiens, en 1204, écrite
 français, par Geoffroy de
 douin, avec une version

vu et corrigé sur un manuscrit bibliothèque royale, enrichie de citations historiques, et d'un préface, avec la suite de cette histoire depuis 1220 jusqu'en 1240, de l'histoire en vers par Philippe de Commines, chanoine, et depuis évêque de Lisieux. La seconde partie concerne l'histoire de ce que les Français Latins ont fait de plus méritoire dans l'empire de Constantinople depuis qu'ils s'en sont rendus maîtres, justifiée par les écrivains du temps et par plusieurs chroniques et autres pièces non encore imprimées. II. *Traité historique du règne de S. Jean-Baptiste*, Paris, 1682, in-4°. ; III. *Histoire de S. Louis, roi de France, écrite par le sire de Joinville*, Paris, 1668, in-4°. Cet ouvrage, enrichi de nouvelles observations et d'un grand nombre de dissertations curieuses, de coutumes et établissements de S. Louis, de l'empire de Pierre de Fontaines, et de plusieurs autres pièces concernant ce prince, tirées des manuscrits. IV. *Joanninami historiarum de rebus Joanne et Manuele Comneni libri VI, græcè et latinè cum notis historicis et philologicis*, Paris, 1670, in-fol. ; V. *Discours sur le projet d'un nouveau plan des historiens de France, et le plan général de ce recueil*, dans la *Bibliothèque historique de la France*, par le P. Lelong ; VI. *Glossarium ad scriptores mediæ et infimæ latinitatis*, Paris, 1678, in-fol. ; réimprimé dans le même format à Francfort, 1681, in-fol. ; en 1710 ; nous en avons une nouvelle édition en six volumes, publiée par les bénédictins (Voy. GARBER). VII. *Lettre du sieur N. à M. de Meiller du roi, à son ami M. Ant. de Hérival, au sujet des li-*

belles qui de temps en temps se publient en Flandres contre les RR. PP. Henschenius et Papebroch, jésuites (Paris), 1682, in-4°. ; VIII. *Historia Byzantina duplici commentario illustrata*, Paris, 1680, in-fol. Cet ouvrage, divisé en deux parties, contient d'abord l'histoire des empereurs d'Orient, de leurs familles, avec la description des médailles frappées sous leur règne, et ensuite une description de la ville de Constantinople, à l'époque où elle était gouvernée par les empereurs chrétiens. IX. *Joannis Zonaræ annales ab exordio mundi ad mortem Alexii Comneni, græcè et latinè, cum notis*, Paris, imprimerie royale, 1686, 2 vol. in-fol. ; X. *Glossarium ad scriptores mediæ et infimæ græcitatatis*, Paris, 1688, 2 vol. in-fol., aussi curieux et aussi recherché que le Glossaire latin ; XI. *Chronicon paschale à mundo condito ad Heraclii imperatoris annum vigesimum*, Paris, 1689, in-fol. Cet ouvrage était à l'impression lorsque Du Cange mourut ; il fut soigné par Baluze, qui le publia, et mit en tête l'éloge de notre savant. On a publié sous le nom de Du Cange : *Illyricum vetus et novum*, Presbourg, 1746, in-fol. Le comte Joseph Keglevich de Buzin en est l'éditeur, et a composé seul la première partie : il a tiré la deuxième de l'*Histoire byzantine*, citée plus haut, N°. VIII. Après la mort de Du Cange, ses manuscrits autographes, sa nombreuse et riche bibliothèque, passèrent à Philippe Du Fresne, son fils aîné, homme instruit, et qui mourut quatre ans après son père, sans avoir été marié. François Du Fresne, son frère, et deux sœurs, recueillirent sa succession, et vendirent sa bibliothèque : la plus grande partie des manuscrits fut achetée par l'abbé de Camps, qui n'en fit au-

cun usage, et les céda au libraire Marriette, qui les revendit en partie au baron de Hohendorff. L'autre partie fut acquise par d'Hozier, le généalogiste. Le gouvernement français, pénétré de l'importance de tous les écrits de Du Cange, parvint, avec beaucoup de peine, à rassembler la plus grande partie des manuscrits autographes de ce savant, et, quoiqu'ils fussent disséminés à Paris, à Amiens et à Vienne, il en est très peu de perdus. Voici la notice de ceux qui sont conservés au dépôt des manuscrits de la Bibliothèque impériale, et qui doivent être divisés en trois classes ; la première concerne l'histoire de France en général ; la seconde, l'histoire générale de la province de Picardie ; la troisième traite de différents sujets. La première contient tout le plan d'une géographie historique ancienne et moderne de tous les pays compris dans l'ancienne Gaule, entre le Rhin, les Alpes, les Pyrénées, l'Océan et la Méditerranée. Plusieurs dissertations qui devaient entrer dans cet ouvrage, sont commencées. Les dissertations sur les Bébryces, sur la Gaule narbonnaise et sur l'Aquitaine sont presque achevées. A ce travail, on doit joindre d'abord un volume intitulé : *Gallia*, dont on ne peut concevoir l'érudition qu'en le parcourant, quoique ce ne soit qu'une table de noms avec des citations ; puis une Histoire de France divisée en sept époques. La plus grande partie des dissertations est achevée, quelques parties même sont complètes, et, pour celles qui ne le sont pas, les matériaux sont considérables et les secours abondants. Ces pièces forment plusieurs volumes et cartons ou portefeuilles. Huit mille articles renfermés dans trois grands portefeuilles pour un Nobiliaire de France, ou une Histoire des grands seigneurs ; des Catalogues historiques, ou

dépouillement par noms de toutes les originaux de la chambre des comptes, rangés chronologiquement de 1200 jusqu'en 1515 ; une Histoire des seigneurs, comtes et ducs de Gaule dans les Ardennes ; un Traité de l'usage des armoiries ; un grand nombre de corrections, remarques ou additions sur l'histoire de S. Louis et sur les chroniques de Monstrelet. La seconde partie des manuscrits de Du Cange compose d'abord de cinq volumes in-fol., contenant les extraits de tous les titres originaux qu'il avait lus en Picardie et sur la Gaule belgique ; un portefeuille de plus de trois cents pièces originales copiées par lui pour servir de preuves à cette histoire ; un autre volume contenant des recherches pour les noms de lieux, et un autre volume pour les noms de familles, etc. La troisième classe forme deux volumes de dissertations sur toutes sortes de sujets ; un portefeuille de recherches sur l'histoire d'Angleterre, avant le règne de Guillaume-le-Conquérant ; un autre portefeuille sur les anciens oracles, séparément ; une Généalogie fort étendue des rois de Hongrie ; des généalogies immenses sur les rois de Bohême, les marquis et ducs d'Autriche, les ducs de Moravie, les marquis de Saxe, les ducs de Sclavonie, les ducs de Sleswic, les ducs de Naples, les ducs de Spolète ; des recherches considérables sur les anciennes familles de Constantinople, de Jérusalem, et autres d'Orient. Tout ce qui est relatif aux croisades, partie importante que curieuse, est achevé. Un autre ouvrage non moins intéressant est un volume intitulé : *Particularités d'outre-mer, ou familles orientales*, c'est-à-dire, une histoire

autés et royaumes de Jérusalem, de Chypre et d'Arménie, et des autres qui les ont possédés (1). Une partie des familles normandes qui ont acquis la Pouille, la Calabre et la Sicile, ont une nouvelle édition de Villemain, tellement retouchée, corrigée et augmentée, qu'elle devient un ouvrage entièrement neuf. Enfin un grand nombre de lettres contenant de très utiles projets, et qui demandent la plus vaste érudition. Tous les manuscrits qui composaient la bibliothèque de Du Cange étaient chargés de notes manuscrites.

R—T.

VIAGIAGE, ou CABIASI (LUC).
GAMBIASO.

Cet ouvrage est complet. On voit par plusieurs lettres de M. Anisson, qui était en correspondance avec Du Cange, en 1688, que cet imprimeur proposait de le mettre sous presse.

Onze volumes des manuscrits de Du Cange, restés à Vienne, furent recouverts par les soins de M. de Selve, évêque d'Aguesseau, qui tenta plusieurs fois d'imprimer les principaux de ces manuscrits, mais mourut du cardinal de Fleury. Ce projet fut abandonné en 1750, et l'on doit regretter qu'il ait été ainsi. Il avait été approuvé par Secousse, de Boze, de la Harpe, de Bouquet, de Vaissette, de Boze, de Hénaut, Carpentier, etc. C'était Jean Dufresne d'Aubigny, neveu de Du Cange, possesseur d'une grande partie de ses manuscrits, qui se proposait de les publier, et qui fit imprimer en 1750, *Notice des ouvrages manuscrits de M. Du Cange*, Paris, in-4°. Cette notice, de vingt-trois pages, qui parut dans le *Journal des Savants*, est divisée en deux parties, dont la première contient la description des manuscrits restés à Vienne; elle est incomplète. « Les manuscrits revenus de Vienne, dit d'Aubigny, de ses projets manuscrits, fournissent à ce qui est énoncé dans l'imprimé. » *Notice historique sur les manuscrits de Du Cange*, 1752, in-4°. 2°. *Mémoire historique sur l'éloge de Charles Dufresne* (Paris), 1760, in-4°. et in-8°. 3°. *Sur l'emploi des manuscrits de M. Du Cange*, compris dans la notice imprimée en la suite du *Journal des Savants*, manuscrit, in-fol.; 5°. *Ouvrages de M. Du Cange* en treize imprimés sans aucune révision, manuscrit, in-4°, qui, avec le précédent, fait par la collection. On peut encore consulter sur ce P. Nicéron, t. VIII; Perrault, *Hommes*, t. I; Baluze, *Epistola de vita et morte Cange ad Eur. Renaudotum*, Paris, 1688, imprimée au-devant du *Chronicon parisiense*, 1698, in-fol.; l'*Eloge de Du Cange*, par l'Académie d'Amiens en 1764, par Le Sage, Amiens, in-12 (cet éloge n'a pas été imprimé). On conserve dans les registres de l'Académie plusieurs éloges manuscrits de Du Cange par Herissant et autres auteurs. On trouve sur Du Cange dans l'*Histoire de la ville d'Amiens*, par l'abbé Daire.

V—A.

CANGIAMILA (FRANÇOIS-EMMANUEL), inquisiteur-général du royaume de Sicile, et chaouine de l'église de Palerme, né en cette ville le 1^{er} janvier 1702, est connu par un ouvrage intitulé: *Embryologia sacra*, contenant des avis aux femmes sur la conduite qu'elles doivent tenir durant leur grossesse, et aux médecins sur les précautions à prendre dans l'accouchement pour assurer le baptême des enfants. Il publia cet ouvrage en italien, puis le traduisit en latin, et le fit imprimer, avec des additions, à Palerme, 1758, in-fol. L'abbé Dinouart (Voy. DINOUART) en a donné une traduction française abrégée, sous le titre d'*Embryologie sacrée*, Paris, 1762 et 1766, in-12, à laquelle le médecin Roux a eu part. Cet ouvrage a été traduit encore en différentes langues, et, ce qui est assez remarquable, en grec moderne par le jésuite Velastie. Il ne méritait pas ce succès, puisque l'auteur montre assez peu de jugement pour attribuer quelques accouchements difficiles au sortilège et à la malice du démon. On a encore de Cangiamila un *Discours sur les moyens de rapisceler les noyés à la vie*, imprimé dans un recueil d'opuscules de différents auteurs siciliens. Il est mort le 7 janvier 1763.

W—S.

CANINI (ANGE), d'Anghiari en Toscane, né en 1521, fut un très habile grammairien, au jugement de Downe, de G. J. Vossius, de Lancelot, de Lefèvre, de Scaliger. A la connaissance de la langue grecque, qui lui valut ces honorables suffrages, Canini joignait la connaissance de l'hébreu, du syriaque et des autres langues orientales. Il erra long-temps, enseignant toutes ces langues, à Venise, à Padoue, à Bologne, à Rome, en Espagne. François 1^{er}. l'attira à Paris pour être professeur à l'université, et

il est assez singulier que du Boulay et Crévier ne fassent aucune mention de Canini dans leurs histoires de l'université. Ce fut à Paris, et non en Hongrie, qu'il eut pour écolier André Duthit (Voyez Duprat). Il fut ensuite attaché à Guillaume Duprat, évêque de Clermont, et mourut en Auvergne en 1557. Nicolas Antonio cependant, sur le témoignage de François Foreiro, le dit mort à Séville, et, à ce titre, lui a donné place dans sa *Bibliotheca Extero-Hispana*, faisant partie de sa *Bibliotheca Hispana nova*. Voici la liste des ouvrages de Canini : I. *De locis S. Scripturæ hebraicis commentaria*, imprimé avec les *Quinquagena* d'Antoine de Lebrija, Anvers, 1600, in-8° ; II. *De hellenismo*, 1555, in-4° ; réimprimé avec les notes de Charles Hauboës, Paris, 1578, in-8°, et Londres, 1613, in-8° ; réimprimé à Leyde en 1700, par les soins de Thomas Crenius, qui, outre quelques notes, y a ajouté une préface, dans laquelle il donne la liste des hommes et des femmes illustres qui s'appelaient Ange ; III. *Institutiones linguarum syriacæ, assyriacæ et thaludicæ unâ cum æthiopicæ et arabicæ collatione, quibus addita est ad calcem N. T. multorum locorum historica enarratio*, Paris, Charles Estienne, 1554, in-4° ; IV. *Grammatica græca*, Paris, in-4° ; V. une version latine du commentaire de Simplicius sur Epictète, imprimée à Venise, 1546, in-fol ; 1569, in-fol.

A. B—r.

CANINI (ΓΕΩΡΓΙΟΣ), d'Anghiari, était neveu du précédent. Il composa quelques ouvrages et publia un grand nombre de traductions. Parmi ses ouvrages, nous citerons : I. *Historia della eletteione e coronatione del re de' Romani*, etc., Venise, les Juntas, 1612, in-4° ; II. *Aforismi*

politici cavati dall' hist. Guicciardini, Venise, 16 Canini traduisit en italien : 1° *de la cour*, de Denis et il y joignit des notes, Venise, in-12 ; 2° *les Aphorismes sur Tacite*, de l'espagnol Varianti : on les a réimprimés la traduction italienne de *de Tacite*, donnée par Ad Venise, les Juntas, 1618 in-4° ; 3° *l'Histoire de* de P. Matthieu, Venise in-4° : il y joignit un *Colloquio sopra la vita di* 4° *les Lettres du cardinal* in-4°, Venise, 1629 ; 5° *logie de la maison de* Venise, 1638, in-4°.

CANINI (JEAN-ANGE) graveur, né à Rome et à même ville en 1665. Quoique Dominiquin, il profita peu de son maître, mais il réussit beaucoup dans le genre des pierres gravées, et dessinait avec beaucoup de goût. Ayant accompagné en France le cardinal Chigi, légat du Saint-Siège, il présenta au grand Colbert qu'il avait conçu, d'un recueil de traits des héros et des grands hommes de l'antiquité, plan que l'exécute aujourd'hui avec précision et de critique, et avec une typographie parfaite. Colbert, pour encourager les arts et favoriser le commerce, engagea l'auteur à offrir ce recueil à Louis XIV. Canini, de sa patrie, avait déjà commencé son entreprise, lorsqu'il mourut. — Son frère, M. CANINI, sculpteur, s'étant engagé à terminer cet ouvrage, en fit exécuter un grand nombre de figures, au nombre de cent, par Étienne Picart le Romain et Guillaume Valet. Il le publia en 1669, in-folio, sous le

ia di Gio. Ang. Canini; le *iconographie*, inventé à cette fin par Canini, pour désigner la ressemblance des portraits des personnes célèbres, a été généralement adopté. Les dix dernières planches, avec des explications, ce qui fait croire que l'ouvrage n'est pas terminé. Cette collection, accompagnée de descriptions savantes et curieuses, can-Auge n'avait fait que les deux premières, prouve l'étude des deux frères Canini; mais désirerait plus de choix et de variété. Elle a été réimprimée à Amsterdam, en français et en italien, 1731. La traduction est de Chevrères.

P—E.

CANISIUS (PIERRE), né à Nimègue le 8 mai 1521, fut d'abord attaché au clergé de Cologne, et entra chez les jésuites à l'âge de vingt-cinq ans. Il y enseigna la théologie, et eut une grande réputation par son talent pour la chaire, surtout à Vienne, et parut avec éclat au concile de Trente. Son zèle pour la promotion de la nouvelle société lui valut l'honneur d'en être fait le premier provincial en Allemagne. Les hérétiques auxquels il ne cessa de faire la guerre, l'appelaient, par allusion à son nom, *le chien d'Autriche*. Le Saint-Empereur, pour le récompenser, le nomma évêque en Allemagne. Le P. Canisius mourut le 21 décembre 1597, à Fribourg en Suisse, dans le collège qu'il avait fondé et qu'il avait fait établir. Ses livres ne sont pas nombreux, mais ils sont instructifs. Il est principalement connu par l'ouvrage intitulé : *Summa doctrinae christianae*, dont l'édition la plus complète a été faite par le P. Busée, Paris, 1585.

Il a été traduit dans toutes les langues; en illyrien, 1585, in-4°; en tchèque par le P. Mayr, Prague, 1612,

in-8°; Augsbourg, grec et latin, 1612, in-8°. L'auteur en donna un abrégé, dont la meilleure édition est celle d'Augsbourg, 1762, par les soins du P. Windehofer; puis un fort bon Catéchisme, encore plus abrégé, dont les jésuites faisaient usage dans leurs collèges. Les autres ouvrages de Canisius sont une édition des *Sermons et des Homélies de S. Léon*, Louvain, 1566, in-12; des *Commentaria de verbi divini corruptelis*, contre les centuriateurs de Magdebourg, Ingolstadt, 1583, 2 vol. in-fol., et divers autres écrits, tant latins qu'allemands, dont on trouve la liste dans Paquot. Sa vie a été composée par Raderus et Joachim, en latin, Munich, 1623, in-8°; par le P. Dorigny, en français, Paris, 1707, in-12; par le P. Langora, en italien; mais la meilleure de toutes est celle du P. Foligatti, dans la même langue.

T—D.

CANISIUS (HENRI), neveu du précédent, natif de Nimègue, après avoir fait ses études à Louvain, fut appelé à Ingolstadt, où il professa le droit canon pendant vingt-un ans, et mourut en 1610. C'était un savant modeste et laborieux. Son principal ouvrage est intitulé : *Antiquæ Lectiones*, Ingolstadt, 7 vol. in-4°, 1601 à 1608. Comme il faisait imprimer les pièces de ce recueil à mesure qu'il les découvrait, elles y sont mises sans ordre de dates, et dans une très grande confusion. Les règles de la critique littéraire n'avaient pas été appliquées de son temps aux monuments ecclésiastiques; de-là vient que Canisius n'a pas assez démêlé les fausses pièces des vraies, et qu'il s'est quelquefois trompé sur le nom des auteurs auxquels il les attribue. Il avait promis des notes et des éclaircissements; mais il mourut sans avoir rem-

pli cette promesse. Basnage a remédié à ces défauts dans l'édition qu'il en a publiée, sous le titre de *Thesaurus monumentorum ecclesiasticorum*, Amsterdam, sous la rubrique d'Anvers, 1725, 7 tomes qu'on relie ordinairement en 4 ou 5 vol. in-fol., dans lesquels l'éditeur a fondu le supplément de St. vartius. Il mit toutes les pièces dans leur ordre naturel, remplit les lacunes à l'aide de manuscrits, y joignit les variantes, ajouta de nouvelles pièces, orna cette édition de notes pour expliquer les endroits difficiles et obscurs, et d'une savante préface, où il discute plusieurs points intéressants de l'histoire ecclésiastique. Il y fit usage de quelques variantes de Cappeyronier; mais il négligea celles qui avaient été recueillies par Gretser, et il paraît qu'il ne connaissait pas le supplément au cinquième tome, publié par Canisius, sous le titre de *Promptuarium*, qui contenait cinq pièces de plus. Tous ses ouvrages sur le droit canon ont été recueillis par Valère André, Louvain, 1644, in-4°. C'est encore à Canisius qu'on est redevable de la première édition de la *Chronica Victoris Tununensis*, Ingolstadt, 1600, in-4°: d'une édition de l'*Historia miscella*, de Paul Diaire, ibid., 1603, in-12, et de quelques autres ouvrages dont parle Paquet, qui, dans ses *Mémoires pour servir à l'histoire littéraire des Pays-Bas*, donne le détail de toutes les pièces contenues dans les *Lectiones antiquæ*. Le Moréri de 1759 donne aussi cette liste; mais ils ont l'un et l'autre oublié de mentionner le *Promptuarium*, et ne donnent que six volumes aux *Lectiones antiquæ*. — CANISIUS (Jacques), son neveu, né à Calcar, dans le duché de Clèves, entra chez les jésuites, y enseigna les humanités et la philosophie pendant plusieurs années, et mourut le 27

mai 1647, à Ingolstadt, où il l'avait attiré. Il est auteur d'un baptême, intitulé: *Fons du baptême*, intitulé: *Fons et super mysteriis Christi et B. et super virtutibus ac vitis in-8°*; *Hyperdulia Marianæ in-16*; *Ars artium, seu de botis*, 1630, in-12. Il a traduit sermons de ses confrères, de et de l'espagnol, en latin, ainsi *Vies des Saints*, de Rib: auxquelles il en a ajouté 1 d'autres, 1630, in-fol. — (Henri), né à Bois-le-I 1624, entra dans l'ordre de de St.-Augustin, fut prieur de de Tenremonde, puis à Tirle: Maëstricht. Il mourut le 4 ma On a de lui: I. *Carminum fa:* II. *Manipulus sacrarum ornum*, Louvain, 1661, in-1 *Pax, et una charitas, per chara unitas*, Anvers, 168.

CANITZ (FRÉDÉRIC-ROBERTS, baron DE), poète né à Berlin en 1654, fit ses l'université de Leyde, et ma bonne heure un goût si dé la poésie, qu'il lui arrivait se mettre ses idées en vers, sar ser. Sa vie ne fut cependant sacrée à la poésie; après av tenu, en 1674, une dissert *cautelis principum circa et congressus mutuos*, il fit voyages et entra dans la car plomatique. Le grand éle Brandebourg, Frédéric-Guill nomma d'abord son chambe suite conseiller de légation, e fia diverses négociations qu duisit avec adresse; Frédéric donna le titre de conseiller i l'envoya en 1698 au congr Haye, pour y suivre les af

cession d'Espagne; l'empereur le releva cette même année de baron d'empire; mais ne jouit pas long-temps de ces honneurs; il mourut à Berlin le 11 Juin 1709. Aucune de ses poésies ne fut imprimée de son vivant; un an après sa mort, le docteur Lange, qui fut précepteur de son fils, en fit une partie, sans nom d'auteur, sous le titre de *Délassements poétiques*, Berlin, 1700, in-8°. Elles furent augmentées et rectifiées dans deux éditions successives; le nom de Lange ne parut que dans la neuvième, faite en 1719, et les deux dernières sont que des répétitions de la première, donnée à Berlin en 1727, par un Ulrich Kœnig. Un succès si prompt semble annoncer un mérite supérieur; les poésies du baron de Lange n'ont cependant ni originalité, ni force; on y trouve des odes, des épiques, des élégies, des chants religieux, et nulle part de la poésie. Il n'a néanmoins le mérite de rester toujours simple et naturel au milieu du bizarre et grossier de ses contemporains; aussi est-il le seul poète allemand dont le grand Frédéric fit quelque cas. Son style est pur et facile; les seuls objets qu'il ait peints avec quelque chaleur sont les folies des poètes et la vanité des plaisirs du monde. Son élégie sur la mort de sa première femme, qu'il a appelée *Doris*, contient quelques traits de sensibilité attachants; mais, par une singularité d'appréhension, la plupart de ceux qui ont vanté la femme qu'ils venaient d'ordonner en ont épousé une seconde: c'est aussi ce que fit Canitz. Il est, dans son *Choix de poésies choisies*, a traduit quelques unes de ces satires. Ses œuvres complètes ont été traduites en italien, sous le titre de *Componimenti poetici del*

libero signor de Canitz, volgarizzati da un academico della Crusca, Florence 1757; mais cet académicien, qui se nommait *Leonardo Riccio*, savait mal l'allemand, et sa traduction est fort médiocre. La vie de Canitz se trouve en tête de l'édition de ses œuvres, donnée par J. Ulr. Kœnig. G—T.

CANNAMARÈS (JEAN), catalan, né dans la classe des laboureurs, acquit une malheureuse célébrité, le 7 décembre 1492, en frappant d'un coup de poignard le roi Ferdinand-le-Catholique, qui venait de faire son entrée à Barcelonne, après la conquête de Grenade. Ce prince sortait de son palais, accompagné d'une suite nombreuse, lorsque Cañamarès, qui se tenait caché derrière une porte, s'élança sur lui, et le blessa entre le cou et les épaules. Sans le collier d'or que portait Ferdinand et qui rompit la violence du coup, ce monarque aurait été tué sur la place. Cañamarès fut aussitôt interrogé et mis à la question. On reconnut qu'il avait l'esprit aliéné, et que, s'étant imaginé que le roi lui avait pris la couronne d'Arragon, il avait attenté à la vie de ce prince, dans l'espérance de la recouvrer. Ferdinand voulait qu'on fit grâce à ce misérable, mais la sévérité du cardinal Ximènes s'y opposa. On le condamna à avoir la main coupée, à être tenaillé et tiré par quatre chevaux: la seule grâce qu'on lui fit, à cause de son état de démence, fut de l'étrangler auparavant. B—P.

CANNEGIETÈR (HENRI), né en 1691, à Steinfurt en Westphalie, fut recteur au gymnase d'Arnhem, et historiographe des états de Gueldre. Il commença à se faire connaître par une bonne édition des *Fables d'Avianus*, Amsterdam, 1751, in-8°. Les ouvrages qu'il donna par la suite eurent principalement pour objet les

antiquités romaines et hollandaises; les plus connus sont : I. *Dissertatio de Brittenburgo, matribus Britis, Britannicâ herbâ, Brittiâ, etc.*, la Haye, 1734, in-4°. fig. Cannegieter y a joint quelques remarques où il réfute l'opinion de Munting sur l'*herba britannica*. II. *De mutalâ Romanorum nominum sub principibus ratione*, Utrecht, 1758, in-4°. A la suite de cette dissertation, on trouve une histoire critique de l'empereur Posthumus, et l'explication d'un monument découvert à Dodenwerd (Voy. POSTHUMUS). III. *De gemmâ Bentinckianâ, item de Iside ad Turnacum inventâ, necnon de Ded Buroninâ*, Utrecht, 1764, in-8°.; IV. *Epistola de arâ ad Noviomagum repertâ, etc.*, Arnheim, 1766, in-8°.; V. la première édition des *Tristes* de Henri Harius, dont le nom hollandais était *Henrik ter Haer*, Arnheim, 1766, in-4°.; VI. deux lettres latines, dans le *Museum Turicense* de Hottinger, sur différentes inscriptions. Cannegieter mourut en 1770, sans avoir donné les *Antiquités de Dombourg* et les *Monuments de la Batavie romaine*, dont il avait plus d'une fois fait espérer la publication. Il avait aussi préparé une édition de Festus, que son fils, Hermann Cannegieter, avait promis de donner; mais cette promesse n'a pas été tenue.

B—ss.

CANNEGIETER (HERMANN), fils du précédent, naquit à Arnheim en 1725. Pendant le cours de ses études, qu'il fit à Arnheim et à Leyde, il publia une dissertation sur la loi de Numa, *De arâ Junonis pellici non tangendâ*, Leyde, 1745, in-4°. L'année suivante, il soutint, pour le grade de docteur en droit, une thèse *De difficultioribus quibusdam juris capitibus*. Après avoir exercé pendant six an-

ns d'avocat, le la Gâché 1750 professeur à Franeker, à la place de l'un qui venait de mourir. Dans son cours inaugural, imprimé à Leyde, 1751, in-fol., il traita *De ceterâ variâ veterum juriscon doctrinâ*. Deux autres ouvrages remarquables l'ont mis au rang des plus consultés; le premier est intitulé: *Observationes in legem Mosâicam Romanarum*, Franeker, 1764, imprimé en 1765 avec des notes importantes; le second est intitulé: *Observationes de iure Romano*, en quatre livres, Leyde, 1768, in-4°. la première édition de ce livre. On lui attribue les notes qui accompagnent la 5°. édition de *Antiquités* de Heineccius, données par Hermann et Franeker, 1777, est mort le 8 septembre 1800.

CANNEGIETER (JEREMIAH), Henri et frère de Hermann, fut pendant six ans un jurisconsulte distingué depuis 1770 professeur à l'université de Groningue, et y est mort pendant les derniers temps. Il a publié plusieurs opuscules, entre autres : I. *De ceterâ variâ veterum juriscon doctrinâ*, Franeker, 1754. II. *Domitii Ulpiani fragmenta singularis regularum, et in iuris collatio legum mosâicâ Romanarum, cum notis*, Leyde, 1774, in-4°.; III. *De Romanorum juriscon excellentiâ et sanctitate*, G

(1) Dominique Balck naquit à Leuwarden le 12 avril. Il fut nommé professeur à l'université de Franeker, le 29 mars 1750, à la place de l'un qui venait de mourir. On ne connaît de lui que six ouvrages, peu importants, sur des questions de jurisprudence. On en peut voir les titres dans *Frâsiac* de Vriemol.

in-4°. : c'est le discours qu'il
ça en prenant possession de sa

A. B—r.

CANÈS (FRANÇOIS), natif de
ce , religieux franciscain et
unaire apostolique, passa seize
de sa vie au collège de St.-Jean,
ias, et s'y appliqua avec beau-
'ardeur et de succès à l'étude des
s orientales. De retour en Es-
, il y publia sa *Grammatica
go-española, vulgar, y literal,*
Diccionario arabigo-español,
*se ponen las voces mas usua-
ra una conversacion familiar,*
texto de la doctrina christiana
dioma arabigo, Madrid, 1775,
Douze ans après, à l'instance
mte de Campomanès, il mit au
: *Diccionario español latino-
go en que siguiendo el dicio-
abreviado de la academia se
las correspondencias latinus
bes, para facilitar el estudio
lengua arabigo a los misione-
r a los que viajaren o contra-
Africa y Levante, Madrid,*
, 5 vol. in-fol., ouvrage estimé
herché. Cañès mourut à Madrid
95. Il était membre de l'acadé-
royale d'histoire, établie dans
ville. J—N.

CANIZARÈS (D. JOSEPH DE),
s meilleurs auteurs dramatiques
être espagnol, vivait à la cour
adrid dans le 17^e. siècle. Il est,
Cervantes, Moreto, Solis et Za-
, au-dessus de Lopez de Vega
Calderon pour l'observation des
s. Il composa un grand nombre
èces, dont la plupart sont indi-
dans le catalogue de quatre mille
e cent neuf comedias, que pu-
ent à Madrid, en 1755, les héri-
de François Médel. Cañizarès se
gua principalement dans la co-
e d'intrigue, que les Espagnols

appellent *comedia di figuron*. « Il
» offre, dit Vélasquez, une peinture fi-
» dèle des mœurs; son style est plein
» de verve; il a de la finesse et de la
» grâce dans les détails. Il a donné à la
» poésie dramatique un tour que ses de-
» vanciers n'avaient pas connu. » On
estime son *Musico por el amor*, et
surtout son *Domine Lucas*, pièce à
caractères, qui pourrait être intitulée:
le Pédant gentilhomme; elle est d'un
bon comique, et l'une des plus régu-
lières du théâtre espagnol. V—VE.

CANO (JACQUES), navigateur por-
tugais, envoyé par le roi don Juan
pour pénétrer aux Indes orientales,
s'embarqua à Lisbonne en 1484, ar-
riva à l'embouchure du Zaïre, décou-
vrit le royaume de Congo, revint en
Portugal avec quatre Ethiopiens, fut
renvoyé ensuite en ambassade au roi
de Congo, découvrit deux cents lieues
de pays au-delà du Zaïre, rentra à
Lisbonne en 1486, après avoir rem-
pli l'objet de sa mission, et mourut
vers la fin du 15^e. siècle. B—P.

CANO (SÉBASTIEN DEL), né à
Gueteria dans le Guipuscoa, s'em-
barqua comme maître à bord du na-
vire la *Conception*, qui faisait par-
tie de l'escadre de Magellan. Lorsque
ce dernier et un assez grand nombre
des siens eurent été tués aux Philip-
pines, les équipages des trois vais-
seaux qui restaient sous le comman-
dement de Jean Carvallo ne se trou-
vant pas assez forts pour les con-
duire, en brûlèrent un, et, avec les
deux autres, la *Trinité* et la *Vic-
toire*, se mirent en route pour les
Moluques. Ils y arrivèrent après bien
des traverses, et firent amitié avec le
roi de Tidor, qui leur permit d'éle-
ver un comptoir, et de charger du
girofle. Les deux vaisseaux firent en-
suite voile pour l'Espagne; mais la
Trinité se trouva hors d'état de cou-

tinuer la route, et retourna aux Moluques. La *Victoire* partit seule sous le commandement de Cano, avec quarante-six Espagnols et treize Indiens. Après avoir reconnu Amboine, Solor, Timor, il prit la route du cap de Bonne-Espérance, en s'éloignant des côtes des Indes, pour éviter les Portugais. Avant de doubler le cap, il fut balloté par les vents contraires pendant cinquante jours, et perdit vingt hommes par la misère et les maladies. La disette le força de relâcher aux îles du cap Vert, où les Portugais lui enlevèrent encore treize hommes. Enfin, il arriva à San-Lucar, près de Séville, le 8 septembre 1522, après une navigation de trois ans et quelques jours, et eut ainsi la gloire d'avoir fait le premier voyage autour du monde. Les Espagnols conservèrent précieusement à Séville le vaisseau la *Victoire*, qui enfin périt de vétusté. Cano reçut du roi d'Espagne de grandes récompenses, et mourut le 4 août 1526, dans la mer du Sud, où il avait entrepris un nouveau voyage avec une flotte commandée par Loaysa. Celui-ci étant mort le 31 juillet, Cano, qui lui succéda, ne jouit de l'honneur du commandement que pendant quatre jours.

E—s.

CANO (MELCHIOR). Voy. CANUS.

CANO (ALONZO, OU ALEXIS), l'un des plus grands artistes que l'Espagne ait produits. Il fut à la fois peintre, sculpteur et architecte; de sorte que la variété de ses talents et surtout leur étendue pouvaient le faire considérer comme le Michel-Ange de l'Espagne; on verra même dans le courant de cet article, que, sans le rapport du caractère, Cano est aussi plusieurs points de ressemblance avec ce grand artiste. Il naquit à Grenade en 1500, de Michel Cano, architecte, qui lui

donna les premières notions de qu'il professait. Séduit par le goût de la peinture, le jeune Cano vint à Séville sous François Pacheco, très estimé, et qui a composé un traité sur son art (Voy. PACHECO). Il s'y perfectionna dans l'école de del Castillo, ou dans celle de Herrera, Cano, qui s'était en outre exercé dans la sculpture, se fit connaître par trois statues de grande taille placées dans la grande église de Séville; elles représentaient une Vierge avec l'Enfant-Jésus, S. Pierre et S. Paul. Cano n'avait que vingt-quatre ans, et dès-lors il fut mis au rang des grands artistes; cependant, ce n'est qu'après avoir vu tous les hommes destinés à occuper un des premiers rangs dans les arts, qu'il sentit mieux que personne ce qui lui restait encore à faire, et, par le conseil du duc d'Olivarez, il se rendit à Madrid. La vue des tableaux préparés par lui lui arracha une exclamation de surprise et de médiocrité, « jours contente d'elle-même, ne prouva jamais : « Pauvre Cano, combien de jours de vies comme la tienne ne te vaudraient-ils pas pour approcher de ce que tu vois de beau ! » L'appui du ministre, son protecteur constant, valut en 1658 le titre de *maître des œuvres royales*, de *peintre de la chambre*, et la première place parmi les artistes qui donnèrent des leçons au prince don Balthasar Charles d'Autriche. La réputation de Cano lui procura un grand nombre de travaux. Comme architecte, il dressa les plans de plusieurs constructions pour des palais, des portes de ville et d'un arc de triomphe érigé pour l'entrée solennelle de Marie-Thérèse d'Autriche, seconde femme de Philippe IV; ce dernier monumen

ement admiré. Comme peintre, il eut plusieurs compositions célèbres. Il était alors au comble de sa gloire, et aussi ne tarda-t-il pas à être en proie à l'envie. Un événement fâcheux vint lui faire connaître la cause d'une foule d'adversités. En revenant chez lui, il trouva sa femme assassinée et sa fortune volée. Un domestique italien, qui avait eu le soupçon tomba naturellement sur lui, et fut arrêté. Les juges firent une enquête sur ce délit : ils découvrirent qu'Alonzo Cano avait été le coupable, et qu'il était amoureux d'une autre femme ; ils acquittèrent le domestique, et condamnèrent Cano à la prison. Cano fut alors obligé de s'enfuir de Madrid. Il fit répandre le bruit qu'il était allé en Portugal, et se réfugia à Valence. La nécessité le força de recourir à son art, et il fut aussitôt reconnu. Il trouva un asyle dans un couvent de Valence, parut quelque temps dévot, et se fit donner leur habit ; mais il abandonna bientôt cette idée, et eut même l'audace de revenir à Madrid. Il fut arrêté d'abord ; mais, ne pouvant résister à cette contrainte, il se fit arrêter en disant : *Excellent in un debet mori*. S'il ne put se faire à la torture, il obtint comme récompense d'égards pour son talent, que les bourreaux épargnassent sa vie. Il souffrit la question, et eut le courage de ne proférer aucune parole qui le fit juger criminel. Cette circonstance ayant été rapportée au prince, ce prince le reçut de nouveau en sa faveur. Cano, voyant qu'il n'y avait aucune sûreté absolue pour lui que de se mettre au service de l'Eglise, entra dans les ordres, et fut nommé résident (racionero) de Grenade. Le chapitre s'opposa à sa nomination, et députa deux membres pour faire des représentations au roi, observant, entre autres

choses, qu'il manquait d'instruction. Ce prince renvoya les députés, en leur ordonnant de procéder à sa nomination, et en leur disant que, si Cano avait été un homme instruit, il l'aurait peut-être nommé leur évêque. Il se servit même des expressions qui, dit-on, avaient été employées par Charles-Quint, au sujet du Titien : « Je peux, leur dit-il, faire à mon plaisir des chanoines comme vous, mais Dieu seul peut faire un Alonzo Cano. » L'église de Grenade profita de sa nomination ; il lui fit présent de plusieurs peintures et sculptures, aussi bien qu'à l'église de Malaga. Un conseiller de Grenade lui ayant demandé une statue de S. Antoine de Padoue, Cano lui en demanda cent pistoles. « Hé quoi ! lui dit cet homme, vous avez été vingt-cinq jours à sculpter cette figure de S. Antoine, et vous m'en demandez le prix exorbitant de quatre pistoles par jour, tandis que moi, qui suis conseiller et votre supérieur, je ne me procure point la moitié de ce gain par mes talents ? — Imbécille que vous êtes, avec vos talents, s'écria l'artiste furieux, pour faire cette statue en vingt-cinq jours il m'a fallu étudier pendant cinquante années. » Et aussitôt il la brisa avec violence contre le pavé. Le conseiller s'enfuit, certain qu'il ne le respecterait pas plus qu'une figure de saint, et Cano dut s'estimer heureux que cette aventure ne parvint pas à l'Inquisition ; il n'eut d'autre punition que d'être suspendu de ses fonctions par le chapitre de Grenade : le roi les lui rendit cependant en 1658 ; mais il exigea qu'il finît un magnifique crucifix que la reine lui avait ordonné de sculpter, et qu'il avait long-temps négligé. Depuis cette époque, Cano mena une vie exemplaire, charitable et pieuse. Quand il n'avait pas d'ar-

gent pour faire l'aumône, ce qui lui arrivait souvent, il prenait un papier, et faisait au mendiant un dessin qu'il lui donnait en lui enseignant où il pouvait le vendre. Il avait une telle antipathie pour les juifs, qu'il regardait comme une tache d'être touché par quelqu'un d'eux, et, en pareil cas, il se dépouillait de ses habits, défendant à son domestique, à qui il les donnait, de porter jamais ce qu'il avait rejeté. A son lit de mort, il refusa de recevoir les sacrements du prêtre qui l'exhortait, parce qu'il les avait donnés à des juifs convertis. Il ne voulut point accepter d'un autre le crucifix qu'il lui présentait, parce que, lui dit-il, c'était un morceau si mal travaillé, qu'il n'en pouvait supporter la vue. (Ce trait a été aussi attribué à Watteau.) Alonzo Cano mourut à soixante-seize ans, en 1676. — Un autre CANO (Jean) exerça aussi la peinture, mais avec bien moins de succès. Il naquit à Valdemoro, à quatre lieues de Madrid, en 1656. Son principal talent consistait à bien peindre des écrans. Il peignit cependant la chapelle de N.-D. du Rosaire dans l'église de sa ville natale. Palomino Velasco, qui ne cite de lui que cet ouvrage, dit qu'il mourut en 1696 à l'âge de quarante ans.

D—T.

CANONIERI, en latin *Canonherius* (PIERRE-ANDRÉ), médecin du 17^e. siècle, né à Gênes, fut tour à tour militaire et docteur en médecine et en droit. Après avoir été reçu docteur en médecine à Gênes, il alla se faire recevoir docteur en droit à Parme. Il servit ensuite dans les armées espagnoles, et se fixa enfin à Anvers, où il cultiva à la fois la médecine et la jurisprudence. Il a commenté Hippocrate dans l'ouvrage suivant : *In septem aphorismorum Hippocratis libros medicæ, politicæ, morales ac*

theologica interpretationes, Anvers, 1618, 2 vol. in-4°. Ses autres ouvrages sont : I. *Epistolarum lacrum libri IV*, Florence, 1608°; II. *De curiosâ doctrinâ libri tres*, Florence, 1607, in-8°; III. *Cause dell' infelicità e diq degli huomini letterati e guerrieri*, Anvers, 1612, in-8°; IV. *De grandis vini virtutibus libri tres*, 1627, in-8° : il avait d'abord écrit ce traité en italien, Viterbe, 1608°, sous ce titre : *Le lodi e i biasi del vino*; V. *Flores illustrium epigrammatum*, Anvers, 1627, in-8°; VI. *Res axiomatum politicorum*, 1615, in-8°; VII. *Questionum discursus in duos primos librorum Taciti*, Rome, 1609, in-4°; VIII. *Dissertationes et discursus Taciti Annales*, Francfort, in-4°; IX. *Introduzione alla politica, alla ragion di stato e pratica del buon governo*, 6 livres, Anvers, 1614, in-4°.

CANOVAI (STANISLAS), religieux italien du 18^e. siècle, qui fut à Florence le 27 mars 1717 y fit ses premières études chez les pères des Ecoles pies, et obtint à l'âge de douze ans d'en prendre le grade. Transféré à Pise dans le grade de son ordre, il y eut pour professeurs les plus célèbres professeurs de l'université, et se distingua dans les mathématiques, qu'il apprit ensuite à Cortone et dans le grade de Parme. Reçu membre de l'académie étrusque de Cortone enrichi d'excellentes dissertations recueils de cette société. L'académie lui décerna en 1788 le prix fondé par le comte de Durfort, ambassadeur de France en Toscane, pour l'éloquence Vespuce. Le discours de Canovai est une de ses plus remarquables productions. Il sut y e

beaucoup d'art ses idées parti-
 sur les biens et les maux
 t dérivés de la découverte du
 u-Monde, et sur le degré de
 s et de culture littéraire où
 s peut atteindre. Il soutint,
 l'opinion du savant M. Ga-
 apione, de l'académie de Tu-
 re cette découverte est vraie-
 ue à Améric Vespuce, qu'il y
 un an avant Christophe Co-
 et que ce fut encore lui qui
 e du Brésil, sans s'arroger
 ur de lui imposer son nom. Il
 à son discours des pièces jus-
 es, et entre autres une lettre
 puce, qu'il accompagna d'un
 commentaire et d'une liste de
 t de phrases espagnoles de ce
 là, qui se trouvent dans cette
 et qu'il a mieux expliqués
 e l'avait fait avant lui. M. Ga-
 apione a repris depuis ce su-
 donné de nouveaux dévelop-
 ts à son opinion dans sa dis-
 on intitulée *Della patria dell'*
bo, insérée d'abord dans les
ires de l'académie de Turin en
 et réimprimée, avec des aug-
 ions considérables, et avec deux
 s *sur la découverte du Nou-*
Monde, Florence, 1808, in-
 arut, peu de temps après, un
 onyme intitulé : *Osservazioni*
ad una lettera su la scoper-
Nuovo-Mondo, où l'on criti-
 lurement la deuxième lettre de
 pione. Le P. Canovai y était
 up loué, et son opinion défen-
 toute outrance. Il déclara que
 servations n'étaient pas de lui,
 l'un jeune homme, son élève,
 tait trop laissé emporter à son
 M. Napione répliqua par une
 le dissertation qui a pour titre :
rimo scopritore del continente
uovo Mondo, e dei più antichi

storici che ne scrissero, etc., Flo-
 rence, 1809, in-8°. Cette réplique
 paraît démonstrative; le P. Canovai
 défendit cependant encore, par deux
 nouveaux écrits, la cause d'Améric
 Vespuce. On peut s'abstenir de pren-
 dre un parti dans cette question, ou
 même se ranger de l'avis du savant aca-
 démicien piémontais, sans refuser ce-
 pendant de rendre justice au savoir et
 au talent pour la discussion qui brillent
 dans le discours du P. Canovai. Mal-
 gré son amour pour les sciences et
 pour les lettres, il ne cessa jamais de
 remplir avec exactitude les fonctions
 du ministère ecclésiastique. La con-
 fiance et l'estime qu'il s'y était ac-
 quises étaient telles que, se trouvant à
 Florence lorsque le poète Alfieri y
 mourut, ce fut lui que cet homme
 célèbre fit appeler à ses derniers mo-
 ments. Bienfaisant, charitable et vé-
 ritablement homme de bien, il ne
 comptait pour rien ni la plus grande
 fatigue, ni même la privation des
 choses les plus nécessaires, quand il
 pouvait rendre quelque service. Il re-
 venait de visiter des malades lorsqu'à
 la nuit tombante, le 17 novembre
 1811, il fut frappé d'apoplexie dans
 la rue même, et mourut peu d'heures
 après. Sa mort causa dans Florence
 une consternation générale : ses ob-
 sèques furent faites avec une pompe
 extraordinaire; et, quelque temps
 après, dans une cérémonie particu-
 lière, son oraison funèbre fut pro-
 noncée par M. l'abbé J. B. Manciatì,
 recteur du séminaire. On reproche à
 Canovai d'avoir eu quelquefois dans
 son style un peu d'enflure. On a de
 lui les ouvrages suivants : I. *Compo-*
nimento drammatico da cantarsi
nella nobile accademia Etrusca,
 etc., intitulato *Ercole in cielo*, Flo-
 rence, 1771, in-4°. II. *Rifles-*
sioni intorno alle pubbliche scuole,

Florence, 1775, in-8°. III. *Dissertazione sull' anno magno secondo Plutarco e Suida inualso appresso gli antichi Toscani*, imprimée dans le septième volume de l'*Accademia Etrusca di Cortona*, Florence, 1783; IV. *Concetto in cui tennero gli antichi il teatro*, imprimé dans le tome VIII des *Libri poetici della Bibbia tradotti da Saverio Mattei*, Naples, 1781, in-8°. V. *Orazione funebre del marchese cavaliere Giuseppe Benvenuto Venuti, di Cortona*, Florence, 1780, in-4°. VI. il donna en 1781, de concert avec son disciple le P. Gaétan del Ricco, une traduction italienne des *Leçons élémentaires de mathématiques de La Caille*, revues par l'abbé Marie, en y faisant des additions et des améliorations; il s'en est fait cinq éditions, et les célèbres professeurs Grégoire Fontana à Pavie, et Antoine Cagnoli dans l'école militaire de Modène, adoptèrent cette traduction dans leur enseignement. VI. Ce fut Canovai qui donna la première édition italienne des *Tables logarithmiques de Gardiner*, Florence, 1782; VII. il publia, conjointement avec le même P. Gaétan Ricco, *Elementi di fisica matematica, dedicati all' altezza reali di Ferdinando*, etc., Florence, 1788; VIII. *Monumenti relativi al giudizio pronunziato dall' Accademia Etrusca di Cortona di un elogio d' Amerigo Vespucci*, etc., Florence, 1787, in-8°. IX. *Elogio d' Amerigo Vespucci che ha riportato il premio dalla nobile Accademia Etrusca di Cortona*, etc., con una dissertazione giustificativa di questo celebre navigatore, Florence, 1788; ibid., 1798, quatrième édition, avec le portrait d' Améric Vespucci; X. *Dissertazione sulle vicende delle longitudini geografiche*

tempi di Carlo Velli di Carl
 LA de l'Académie
 la même année
 des *Memorie istoriche illustri*, imprimé
 dominicain Ale
 dans cette ville
 13^e. siècle, et qui
 nier, inventeur de
 sachant qu'elles
 inventées, et n'a
 l'inventeur qu'il
 le secret, parvint
 maître et sans m
 sioni sul metodo
 zioni numeriche
 re de La Grang
 des *Atti de' fis*
 Sienne, 1794;
 sopra il primo
 Vespucci allò
 Florence, 1809,
 critico del prim
 rigo Vespucci al
 rence, 1811. On
 ce sujet intéressa
 sa vie, puisqu'il
 écrit peu de temp

CANSTEIN (tre d'état prussien 1617, étudia le fut employé da qui le firent voy Angleterre, en F vint conseiller ; cesse Anne-Soph entra enfin au se teur Frédéric-Gu lui une telle co accompagner à l'administration tout son électo grand maréchal. peu à peu Canst souverain, et l'e

pri excitèrent contre lui l'impératrice-mère, Anne de Savoie. Les troupes se déclarèrent pour le régent, qui, loin d'abuser de ces dispositions, calma lui-même leur indignation, détrompa l'impératrice, et ne songea plus qu'à bien gouverner l'état confié à ses soins. Il employa ses biens à payer les troupes. Cependant, les Bulgares et les Turks déclarèrent la guerre. Cantacuzène le défît; mais, pendant son absence, Apocauque fomentait une conspiration. Le régent l'amena à une soumission apparente; mais Apocauque forma bientôt de nouveaux complots, et il y entraîna l'impératrice, le patriarche et la populace. Cantacuzène, à cette nouvelle, fit prier l'impératrice de lui donner des juges; Apocauque fit maltraiter ses députés, jeter sa mère en prison, et saisir ses propriétés. Malgré ces persécutions, Cantacuzène voulait encore se mettre entre les mains de ses ennemis; mais ceux qui l'accompagnaient l'en détournèrent, et lui représentèrent que le seul moyen de mettre fin à tant d'intrigues et de soutenir l'état chancelant, était de ceindre un diadème que tout l'empire lui déférait. Cantacuzène consentit à se laisser couronner; mais il ne voulut être nommé qu'après Jean Paléologue et l'impératrice Anne. Celle-ci penchait vers un accommodement; les factieux l'en détournèrent; les partisans de Cantacuzène furent bannis des villes qu'ils croyaient soulever; son armée se découragea. Dans ce péril, il eut recours à l'alliance du crâle de Servie. Les pièges se multipliaient sous ses pas, les intrigues, la calomnie, et le poison étaient employés tour à tour contre lui; on débauchait ses troupes, on publiait sa défaite ou sa mort. Il fit inutilement le siège de Pherès; ses alliés le servaient faiblement; quelques

uns furent près de le trahir; en 1345, Amir, sulthân de Lydi unir ses armes aux siennes, et, suivante, Cantacuzène se vit de menacer à son tour ses Amir et lui firent proposer la l'impératrice; mais les députés. tacuzène furent traités avec manière barbarie. Il s'en vengea e sant ses conquêtes avec vigueur pératrice, pressée de toutes redoubla d'intrigues et arma Cantacuzène les Bulgares et l de Servie, et un de ses propri ciers nommé *Montmitzile*, qui qua en trahison, et faillit le tu pendant, Apocauque ayant été créé en 1346, les amis que Cantac avait conservés dans Constan résolurent de lui en ouvrir les ils le firent prévenir de ce des le régent s'étant approché av troupes, fut reçu presque sans sition. L'impératrice, pressée l fils Jean Paléologue, alors quinze ans, consentit enfin à p le trône, et Cantacuzène entr le palais le 8 février 1347. Il d'abord sa clémence et sa modé et ne s'occupa qu'à fermer le de l'état; cependant, la non qu'il fit faire d'un moine palan siège de Constantinople caus ques dissensions, et, dans le temps, les Serviens lui déclari guerre; Cantacuzène voulait la avec vigueur; plusieurs partis posèrent, et Manuel, son prop leva dans cette occasion l'éten la révolte. La peste vint accro malheurs de l'empire et les c de Cantacuzène, qui cepend gicia secrètement, mais inutil l'alliance des princes d'Occide Génois établis à Galata prir armes, et osèrent même à Constantinople, en 1348. Apr

succès, ils furent forcés de
der la paix. En 1350, Canta-
vainquit le crâle de Servie, et
traignit à signer un accommo-
t, qui fut aussitôt rompu. L'an-
ivaute, il assembla un concile
stantinople, et s'y déclara en fa-
es palamistes. Il entreprit aussi
uire les Génois, de concert
es Vénitiens, qui ne coopère-
ie faiblement à cette entreprise.
de nouvelles intrigues allaient
décourager le grand cœur de
uzène. Il s'aperçut que la ja-
de Jean Paléologue devenait de
n jour plus vive contre lui et
Mathieu son fils aîné. En vain
-il apaiser ces querelles ; il
combattre ; car déjà Paléolo-
siégeait Mathieu dans la cita-
l'Andrinople. Cantacuzène le dé-
Jean fit venir à son secours les
es et les Serviens ; son rival
les Turks, et fit couronner Ma-
lans l'église de Ste. Sophie. Ce-
t l'empire était dans un désor-
reux. Cantacuzène ne voulant
olonger tant de maux, et voyant
er la faveur publique dont il
oui si long-temps, se hâta de
re un traité avec Paléologue,
rès avoir engagé lui-même les
qui tenaient pour lui à se sou-
, il renonça au sceptre en 1355,
abit religieux et les noms de
phus Christodulus, sous les-
la composé ses écrits, et se re-
ms le monastère de Mangane.
sa femme, suivit son exemple ;
it le voile et le nom d'*Eugénie*,
ferma dans le couvent de Ste-
e, fondé par les aïeux de Can-
ne. Leur fils Mathieu fut bientôt
erre ouverte avec Paléologue ;
uzène, du fond de sa retraite,
seilla d'imiter sa modération et
cendre du trône ; Mathieu sous-

crivit à ce conseil, et l'amitié de Paléo-
logue le dédommagea du sacrifice qu'il
avait fait. L'histoire a placé Cantacu-
zène au rang des plus grands hommes
que l'empire Romain ait comptés ; il
était digne, par ses talents, par l'élé-
vation et la modération de son carac-
tère, des plus beaux jours de cet em-
pire ; il a vécu dans ses moments les
plus obscurs et les plus agités, et son
génie seul ne pouvait résister au tor-
rent qui entraînait les tristes débris
du trône de Césars. Lambecius place
sa mort au 20 novembre 1410, mais
il est difficile de croire qu'il ait poussé
sa carrière aussi loin. Jean Cantacuzène
a écrit : I. *Historiæ byzantinæ libri
quatuor*. Jacques Pontanus en trouva
le manuscrit dans la bibliothèque de
Bavière, le traduisit en latin avec des
notes ; Gretser, qui en fut éditeur, y
ajouta de nouvelles notes, et publia le
tout à Ingolstadt, 1603, in-fol. Cette
édition ne contient que la version la-
tine. Le texte grec fut, avec la version
latine, imprimé d'après un manus-
crit du chancelier Seguier, Paris,
imprimerie royale, 1645, 3 vol. in-
fol., et fait ainsi partie du corps d'his-
toire byzantine. Cette édition a été
réimprimée à Venise en 1729. Le
président Cousin l'a traduit en fran-
çais dans le tome VII de son *Histoire
de Constantinople*. Cette histoire s'é-
tend de 1320 à 1357. Les harangues
dont elle est semée sont éloquentes,
mais souvent trop longues. On repro-
che à l'auteur les éloges qu'il s'est pro-
digués. II. *Quatre Apologies ou dé-
fenses de la religion chrétienne*, et
*quatre Discours ou livres contre les
erreurs du mahométisme*, qui ont été
imprimés par les soins de Rodolphe
Gaultier (Gualterus), qui les avait
traduits en latin, sous ce titre : *As-
sertio contrâ fidem mohammedi-
cam*, Bâle, 1543, in-fol. L'éditeur

et la fortune du trop fameux orgia. On sait que César, d'adinal de Valence en Espagne, suite été fait duc de Valenti-de Valeuce en Dauphiné. Les à ces deux titres, l'appelaient *antino*, et l'évêque de Penna ans doute fort honoré de por-om. Ses poésies ne sont pas rite, quoique moins élégantes es de plusieurs autres poètes n fleurirent en Italie, surtout siècle suivant. On a réuni et ses *Épigrammes*, en douze Venise, 1493, in-4°, et l'on is, à la fin des siennes, quel- es de ses disciples. On a aussi n poème latin en quatre livres, grand capitaine, Gonsalve de e, est le héros, Naples, 1506, réimprimé à Strasbourg, 1515, le poème a été traduit en prose e par Sertorio Quattromani de

G—É.

TEL (PIERRE-JOSEPH), né le vier 1645, dans le pays de jésuite en 1664, mort à Paris icembre 1684, avait altéré sa ar excès de travail. Il fut em-à l'édition des auteurs latins s à l'éducation du dauphin, et *Justin* (1677), et *Valere ie* (1679, in-4°), enrichis s estimées et de bonnes disser-. On a de lui : I. *De Romaná icá, sive De re militari et ci-nanorum*, Paris, 1684, in-12; t, 1691-96, 1707; Venise, in-8°. avec lig. C'est un bon des *Antiquités romaines*, qui a duit en français. II. *Metropo-rum urbium historiæ civilis et iasticæ*, 1684, in-4°. Ce pre-olume devait être suivi de plu-autres; mais la mort prématurée teur l'arrêta au milieu de ce . Le P. Cantel avait été chargé

de continuer les *Dogmes théologiques* de Petau, et il était capable, dit le P. Oudin, de remplir cette carrière avec honneur.

T—D.

CANTEMIR (CONSTANTIN), né en Moldavie, entra fort jeune au service de Pologne, et en sortit avec le grade de colonel. Il fut attaché quelque temps à Georges Gika, prince de Valachie, revint ensuite dans sa province, où il fut élevé successivement aux premiers emplois. Il commandait la division auxiliaire des Moldaves, lors de l'expédition de Mahomet IV contre les Polonais; et, loin d'imiter le vayvode Pétreczéicus, qui passa du côté de l'ennemi à la journée de Choczim, il défendit avec courage les femmes du sulthan, et empêcha qu'elles ne fussent enlevées. Cet exploit lui valut la promesse de régner un jour sur la Moldavie. Il fut provisoirement revêtu de la dignité de soudan, et chargé, en cette qualité, de la défense des frontières entre le Dniester et le Pruth. Constantin Cantemir occupait ce poste depuis plusieurs années, lorsque le prince Démétrius Cantacuzène, qui était jaloux de son mérite, le dénonça au séraskier Soliman-Pacha. Constantin réussit à se justifier; et, par un jeu singulier de la fortune, il obtint la principauté de son accusateur, sur la demande de ce même séraskier qu'on avait voulu rendre l'instrument de sa perte. Bon officier et politique adroit, il favorisa, mais sans se compromettre, les entreprises des Polonais sur la Moldavie. Ces derniers l'ayant attaqué, par une espèce de trahison, à la bataille de Boïan, il les combattit avec tant de valeur que les Turks lui durent la victoire. Il eut la satisfaction d'apprendre à son lit de mort que les états lui avaient donné pour successeur son second fils, le célèbre Démétrius Cantemir. Il mourut le 23

mars 1695, après avoir gouverné la Moldavie pendant huit ans. D. N—L.

CANTEMIR (DÉMÉTRIUS), second fils du précédent, naquit en Moldavie le 26 octobre 1675. A quinze ans, il fut envoyé à Constantinople pour y remplacer, comme otage, son frère Antiochus, et il y resta quatre ans. Il apprit la langue turke, et introduisit chez cette nation l'usage de la musique notée. Il fit ses premières armes en 1692, sous les ordres de son père, au siège de Sorocz, sur le Dniester. A la mort de Constantin, ses grandes qualités déterminèrent les barons de la province à le choisir pour leur prince, quoiqu'il n'eût pas encore vingt ans; mais l'intrigue prévalut à la Porte ottomane sur les services du père et le mérite du fils: sa nomination ne fut pas confirmée, et il reçut l'ordre d'aller vivre à Constantinople, où il ne tarda pas à jouir d'une grande faveur. Nommé deux fois hospodar de Moldavie, il eut toujours le crédit de faire donner cette principauté à son frère Antiochus. Il l'avait accompagné en Moldavie, la première fois que ce prince alla prendre possession de sa dignité, et, lorsqu'il eut été déposé par les intrigues de Brancovan Bassaraba, Démétrius revint à Constantinople, et fit bâtir un palais dans cette capitale: c'est alors qu'il commença son *Histoire de l'empire ottoman*. Echappé aux manœuvres que Bassaraba (*Voy. BASSARABA*), ennemi de la famille Cantemir, avait employées pour le perdre, il fut nommé une troisième fois prince de Moldavie, en novembre 1710. Pour s'assurer de son acceptation, la Porte lui donna l'expectative de la principauté de Valachie. On lui promit, en outre, qu'il conserverait toute sa vie la souveraineté de cette province, et qu'il ne serait tenu à aucun tribut ou présent pour le temps

qu'il resterait en Moldavie; mais, comme il ne peine était-il installé, qu'il reçut l'ordre d'envoyer à Constantinople de grosses sommes d'usage pour son joyeux nement, et de tout préparer pour la guerre qui allait éclater contre la Russie. Le prince, voyant le peu de succès qu'il avait à faire sur les promesses des Turks, résolut de traiter avec le czar. Il fut convenu que Démétrius joindrait ses troupes à l'armée de Pierre, et que la Moldavie serait donnée en principauté héréditaire à son fils, il jouirait, ainsi que sa descendance, sous la protection des empereurs russes. Ce traité ne put recevoir son exécution. Le czar, qui avait compté sur le secours des Polonois, des Wallaques et des Moldaves, fut abandonné par les uns, trahi par les autres. Démétrius lui-même, trompé dans ses espérances, n'eut bientôt d'autre parti que le camp de son allié. La haine des Turks l'y poursuivit. Le grand vizir exigeait, comme une des premières conditions de la paix, que Cantemir lui fût livré; mais le czar, quoiqu'il eût conduit à la plus fâcheuse extrémité, refusa constamment. « J'abandonne plutôt, écrivait-il à son ministre, le pays qui s'étend jusqu'à Kursk, que je ne restera l'espérance de le recouvrer; mais la perte de ma foi est un mal parable, je ne peux la violer. » Pierre, rentré dans ses états, créa Cantemir prince de l'empire russe. Les uns disent que les moldaves qui l'avaient suivi ne furent retenir que de leur ancien souverain, et ils obtinrent des établissements considérables en Ukraine. Démétrius perdit en 1715 sa femme Cassandre Cantacuzène, et il épousa en 1718 une fille du prince Trubezsky, feld-maréchal des troupes russes, fut nommé à cette époque conseiller privé. Il accompagna Pierre-le-Grand en 1720, dans son expédition con-

rses ; il devait même diriger le prince les affaires civiles ; mais à lieues de Moscou, il ressentit de grandes faiblesses et de la fièvre ; gagna la ville d'Astracan, et en Derbent, qu'avec une extrême célérité ; il eut la douleur d'y apprendre que la frégate qui portait ses équipages avait péri dans la mer Caspienne ; que son cabinet et tous ses papiers étaient perdus. Démétrius revint à Astracan dans un état désespéré ; assisté d'un médecin habile prolongea ses jours ; mais le mal ayant augmenté avec plus de force, il mourut le 20 août 1725, dans les terres qu'il avait reçues de la munificence du czar. Démétrius Cantemir parlait le turk, le persan, l'arabe, le grec moderne, le latin, l'italien, le russe, le moldave, et entendait fort bien l'ancien grec, l'espagnol et le français. Il était versé dans l'architecture, la musique, la philosophie et dans les sciences philologiques. L'académie de Berlin le reçut au nombre de ses membres. Ses principaux ouvrages sont : I. *Histoire de l'agrandissement et de la décadence de l'empire ottoman* : le premier volume latin est demeuré manuscrit. G. Schmidt l'a traduit en allemand, St.-Petersbourg, 1745, in-4° ; Nic. Tintin l'a traduit en anglais, par ordre de la reine Anne, Londres, 1734, in-8°, précédé de la vie de l'auteur ; de Jonquières l'a traduit en français, d'après la version italienne, Paris, 1743, in-4° ; idem, 1744, in-12. Cette histoire, qui se divise en deux parties, va jusqu'à l'an 1725. On reproche à l'auteur d'y avoir fait peu de critique, et de n'avoir pas consulté les historiens orientaux : néanmoins, cet ouvrage sera toujours estimé avec fruit ; la chronologie en est généralement exacte, et les noms propres n'y sont point défigurés com-

me dans la plupart des ouvrages de ce genre. II. *Système de la religion mahométane*, St.-Petersbourg, 1722, in-folio, en allemand ; III. *Histoire ancienne et moderne de la Dacie*, en langue moldave, demeurée manuscrite ; le même ouvrage en latin (il fut perdu dans la mer Caspienne) ; IV. *Etat présent de la Moldavie*, avec une grande carte du pays, imprimé en latin, en Hollande. La traduction allemande, faite par le professeur J. L. Redslob, de Berlin, a été insérée par Büsching dans son *Magasin pour l'histoire moderne et la géographie*, et a été imprimée à part, Francfort et Leipzig, 1771, grand in-8°, avec une carte, et la vie de l'auteur. V. *Histoire des familles Brancovan et Cantacuzène*, manuscrit in-4°, écrit en langue moldave ; on l'a traduit en russe, de russe en allemand, et de l'allemand en grec moderne. VI. *L'Histoire des mahométans, depuis leur prophète Mahomet jusqu'au premier sultan des Turcs* : cet ouvrage s'est perdu dans la mer Caspienne. VII. *Notice sur les portes Caspiennes et autres antiquités du Caucase*, souvent mise à contribution par Bayer dans sa dissertation *De muro Caucaseo*, insérée dans les *Mémoires de l'académie de St.-Petersbourg* ; VIII. *Introduction à la musique turque*, en langue moldave, in-8°. Suivant Toderini, Cantemir, à la demande de deux ministres puissants, composa en turk un traité de musique, et le dédia au sultan Ahmed II. Les notes y sont indiquées en lettres et en nombres turks. Cet ouvrage a joui chez ce peuple d'une grande célébrité ; mais la routine a fini par reprendre le dessus. D. N—L.

CANTEMIR (ANTIOCRUS, et, selon d'autres, CONSTANTIN DÉMÉTRIUS, prince), fils de Démétrius, naquit à Constantinople en 1709. Après avoir

reçu une éducation soignée à Moscou et à Pétersbourg, il devint lieutenant de la garde impériale, avec le rang de colonel, sous le règne de Pierre II. Il venait de perdre sa fortune dans un procès avec sa belle-mère et son frère aîné, lorsqu'Anne monta sur le trône; cette princesse lui accorda sa protection, et il lui en témoigna sa reconnaissance, en obtenant qu'elle fût rétablie dans la jouissance du pouvoir absolu, auquel le parti des Dolgoroucki l'avait obligée de renoncer. A l'âge de vingt-trois ans, Cantemir fut nommé ministre de Russie à Londres. En 1736, il se rendit à Paris pour se faire guérir d'une ophtalmie, et, peu après, il devint ambassadeur de l'impératrice auprès de la cour de France. Sa santé s'étant affaiblie, il obtint la permission de se rendre en Italie; mais sa faiblesse augmenta au point qu'il ne put entreprendre le voyage, et il mourut à Paris le 11 avril 1744. Âgé de trente-quatre ans. Antiochus Cantemir avait hérité de son père le goût des sciences et des lettres, et son séjour à Paris lui donna celui des beaux-arts. Il était versé dans la physique, les mathématiques, la géographie et l'histoire; il cultivait la poésie, savait plusieurs langues, et connaissait la peinture et la musique. Il est surtout connu par ses satires en vers russes, dont il fit la première à l'âge de vingt ans; elles sont au nombre de huit, et ont principalement pour objet les mœurs moscovites. On les a traduites en français et en allemand. La traduction française, par l'abbé de Guasco, a pour titre : *Satires du prince Cantemir, précédées de l'histoire de sa vie*, Londres, 1750, 2 parties in-12. Il composa aussi en russe des cantiques, des fables, des odes, un poème sur le czar Pierre, intitulé : *Pétreïde*; un *Traité de la prosodie russe*; et

la même
la *Plus*
l'ouvrage d'Algar
et les couleurs, et
auteurs grecs et latins.

CANTENAC (le sieur) du 17^e. siècle, est auteur d'un intitulé : *Poésies nouvelles, œuvres galantes du sieur Paris*, Girard, 1662, in-12. Ces poésies sont en trois parties; la première est *Poésies nouvelles et galantes*; la seconde, les *Poésies morales*; la troisième, les *choisies galantes du sieur tenac*. C'est à la suite de la partie, entre les pages 101 qu'on intercala un cahier de pages contenant l'*Occasion et recouvrée*, poème de stances. Aussitôt que l'ouvrage le président Lamoignon libraire, et lui ordonna d'une pièce scandaleuse des exemplaires qui restaient; il ne s'en était quelques-uns, et cette pièce fut reproduite dans l'édition *Le Carpentariana* attribué Pierre Corneille l'*Occasion recouvrée*. Les *Mémoires voux*, de l'année même de *Carpentariana* (1724), cette erreur; le P. Nicéron encore dans le 15^e. volume *Mémoires*, imprimé en 1724 n'a pas empêché plusieurs la commettre depuis, et en M. J. Christ. Klotz, qui, dans l'ouvrage *De libris auctoribus libus*, Leipzig, 1768, in-8, a pié la faute du *Carpentarianac* n'était pas sans talents *casion perdue et recouvre* dans le *Recueil des pièces ou divertissements curieux* J. Strick, 1685, in-12,

*Poésies gaillardes et héroï-
ce temps*, petit volume in-
8 date. A. B.—T.

TER (GUILLAUME), était fils
bert Canter, sénateur d'Utrecht.
it dans cette ville le 24 juillet
Après ses études, et quelques
littéraires entrepris pour vi-
savants et les bibliothèques
ce, d'Allemagne et d'Italie, il
dans la ville de Louvain. Sans
n, sans passion, que celle de
Canter ne voulut prendre de
ans aucune université, et s'éloi-
toute espèce de fonctions pu-
, pour se livrer exclusivement
réserve à la culture des lettres
s. Il ne voulut point non plus
ier, craignant les distractions
vent causer une épouse et des
, et il mourut sans avoir ja-
de liaison avec aucune fem-
mitié même lui semblait dan-
; il était souverainement en-
les repas et des réunions de
; et quand il consentait à rece-
quelqu'un, cette rare exception
jamais lieu que pour un sa-
laque heure de la journée avait
age déterminé d'avance, et il
ait scrupuleusement la règle
était faite. « Je n'ai jamais vu »
te Lipse, dans une de ses let-
ent. I, ép. 1.), « je n'ai jamais
n esprit si infatigable, si amou-
des travaux littéraires, si pro-
à les supporter. Il est au milieu
livres et des papiers le jour,
nit, sans cesse; il n'en bouge
Tous les jours de la vie vont
rompte fait à ces études savan-
que dis-je? toutes les heures :
s partage, la clepsydre sous
eux; et chacune est consacrée
le ou telle lecture, à telle ou telle
position. » Cet excès de travail
inter dans une maladie de lan-

gueur dont il mourut, n'ayant pas en-
core trente-trois ans accomplis, le 18
mai 1575. Ses ouvrages sont nom-
breux, et l'ont placé parmi les plus
habiles critiques. En voici l'indication.
I. *Orationes funebres in obitu ali-
quot animalium*. Ces discours sont
traduits de l'italien d'Ortensio Lando.
La seconde édition est de Leyde,
1591, in-8°. L'ouvrage de Lando avait
été traduit deux fois en français;
la première par Pontoux (Lyon,
1569, in-16); la seconde par Fran-
çois d'Amboise, sous le faux nom de
Thierry de Timophile (Paris, 1583,
in-16). On a cru que Canter, qui
savait peu l'italien, s'était aidé de
l'une ou de l'autre de ces versions.
II. *Novæ Lectiones*, etc. : la pre-
mière édition (Bâle, 1564) n'avait
que quatre livres; la seconde (Bâle,
1566), en eut sept; la troisième
huit : elle fut donnée à Anvers en
1571, in-8°. et est aussi complète
que celle de Gruter, qui a imprimé
les *Novæ Lectiones* en neuf livres,
dans le tome troisième de son *Thesau-
rus criticus*. Le quatrième livre qui,
dans les autres éditions, a trente-un
chapitres, n'en a que trente dans
Gruter, et c'est de ce chapitre retran-
ché qu'est formé le neuvième livre.
Les *Novæ Lectiones* sont un recueil
très précieux d'observations philolo-
giques; la critique verbale en est le
principal objet. Scaliger prétendait
que Canter lui avait volé un bon nom-
bre d'excellentes remarques, et ce re-
proche n'a pas semblé tout-à-fait in-
juste. III. *Aristidis orationes*. C'est
la traduction latine des discours d'A-
ristide. Reiske a dit qu'Aristide était,
après Thucydide, le plus difficile des
auteurs grecs, et cette opinion a été
adoptée par le savant bibliothécaire de
Venise, M. l'abbé Morelli. En tradui-
sant d'une manière à la fois élégante et

fidèle un écrivain aussi obscur, Canter se fit beaucoup d'honneur. Cette traduction, imprimée pour la première fois à Bâle, 1566, in-fol. en 3 parties, a reparu dans l'*Aristide* de P. Étienne, et dans celui de Jebb. Canter y joignit, dans une quatrième partie, la traduction de quelques discours de Gorgias, d'Antisthène, d'Alcidamas, de Lesbos, d'Hérode-Atticus, etc. A la fin de cette quatrième partie, on trouve, IV. *Synagma de ratione emendandi graecos autores*. Ce petit ouvrage, où sont indiquées les principales sources de la corruption des textes grecs, vit le jour, pour la seconde fois, et avec des augmentations, à Anvers, 1571, in-8°. Jebb l'a réimprimé dans le second volume de son édition d'*Aristide*. V. *Aristotelis Popli fragmentum*, Bâle, 1566, in-4°; et Anvers, 1571, in-8°. Canter est le premier qui ait attribué à Aristote les épitaphes anonymes des héros grecs morts à Troie, et il les a données, sous ce titre, avec une traduction latine, qui a été réimprimée fréquemment. VI. *Euripides*, Anvers, 1571, in-12. Dans cette édition, Canter a, le premier, mis quelque ordre et quelque mesure dans les obscurs. Il doit être compté parmi les meilleurs éditeurs d'Euripide. VII. *Sophocles*, Anvers, 1579, in-12, édition rare et estimée. VIII. *Aeschylus*, Anvers, 1580, in-12; le travail de Canter est fort bon, et ce volume n'est pas commun. IX. Nous nous bornerons à nommer ses traductions latines de Lycophron, de Stobée, de Pléthon, de quelques ouvrages de Synesius; ses notes sur Properce, sur les lettres diverses et les offices de Cicéron; ses *Variae lectiones ad Biblia graeca*, dans le 6°. volume de la *Polyglotte* d'Anvers. Il y a de lui, dans le recueil intitulé : *Deliciae poetarum belgicorum*, quelques pièces qui prou-

vent qu'il n'était pas sans talent pour la poésie latine. B—s

CANTER (THÉODORE), frère de Guillaume, naquit à Utrecht, en 1571. Comme son frère, il cultiva les lettres mais sans renoncer au commerce des hommes, et aux devoirs qu'impose la société. Il n'avait pas encore vingt ans lorsqu'il composa ses *Variae lectiones* qui parurent à Anvers en 1574, et réimprimées dans le t. 3°. du *Theorus* de Gruter. Scaliger, parlant de lui, dans le *Scaligeriana*, dit : « a de bonnes choses dans ses *Variae lectiones*; j'y profite beaucoup. Son second ouvrage est une édition d'Arnobé (Anvers, 1582, in-8°), de courtes notes, qui ont reparu dans la grande édition d'Arnobé, dont Leyde en 1651, in-4°. Il avait une collection de tous les fragments des anciens poètes grecs. « C'est un beau labeur *quamvis non doctus* » (dit encore Scaliger à l'endroit ci-dessus) « il a lu tous les auteurs grecs » et recueillir cela. » Après la mort de son frère, qui était chargé d'imprimer cet ouvrage, le manuscrit passa successivement en diverses mains, et, au milieu du dernier siècle, il se trouvait entre celles de Pierre d'Orville, frère du philologue de ce nom. On ignore quel en est aujourd'hui le propriétaire. Canter avait aussi beaucoup de remarques sur S. Basile, de l'épique de l'empereur de Constantinople, et sur S. Basile de Barmann écrivait son *Trajectum eruditum*, en 1758, elles étaient dans la bibliothèque de Drakenborch, le premier tome de la collection épistolaire publiée par P. Burmann offre les lettres de Canter. Ce savant mourut à Leuwarden, et fut enterré à Vollenhoven; ce que nous remarquons parce qu'il y a eu quelques doutes sur le lieu de sa sépulture. B—s

CANTHARUS, sculpteur grec,)

cione, et fils d'Alexis, qu'on ne
as confondre avec Alexis de Sy-
, sculpteur, élève de Polyclète,
orissait plus de cent vingt ans
Cantharus. Celui-ci a vécu dans
o^e. olympiade, trois cents ans
Jésus-Christ. Il se forma par les
s d'Entychides. Cantharus fit un
nombre d'ouvrages recomman-
s, mais aucun ne fut rangé parmi
efs-d'œuvre de l'art. On voyait à
de la main de cet artiste, la *Sta-*
Alexinicus Eléen, qui remporta
x de la lutte destiné aux adoles-

— Un autre CANTHARUS inventa
ses de terre auxquels on donna
1 de *canthares*. I.—S.—E.

NTON (JEAN-GABRIEL), naquit
me en Autriche le 24 mai 1710,
urrit dans la même ville le 10
755. Quoiqu'il ne soit pas comp-
nombre des peintres célèbres,
ssit à peindre les hommes et les
ux ; ses traits sont hardis et sa
assurée. Il a travaillé les ani-
dans les paysages du fameux
t (*Voyez* ORIENT), et les ba-
dans quelques grands tableaux
yltens (*Voyez* MEYLTENS). Les
ges de Gabriel Canton sont très
en France ; les amateurs de
ie en font un cas particulier ; les
is les recherchent aussi, et, quoi-
ne soient connus en Angleterre
un petit nombre de personnes,
x en est considérable. A.—s.

NTON (JEAN), physicien et as-
ne anglais, naquit en 1718 à
d dans le comté de Gloucester. Fils
ouvrier en draps, il fit de bon-
udes dans l'école de cette ville,
son père le retira ensuite pour
ire apprendre son métier. Dans
isirs, il se livra avec une telle
r à l'étude de l'astronomie, que
re, craignant que son application
angeât sa santé, le priva de lumiè-

re dans sa chambre. Le jeune Canton
trouva moyen d'en cacher une, dont il
ne se servait que lorsque toute sa famil-
le était couchée. Il employa ce temps
à faire, avec la pointe d'un couteau,
un cadran solaire en pierre, qui mar-
quait non seulement l'heure du jour,
mais le lever du soleil, sa place dans
l'écliptique, etc. Il le montra à son
père, qui, enchanté de ce travail, lui
permit alors de se livrer à son goût,
et plaça le cadran sur le devant de sa
maison, où il attira l'attention de plu-
sieurs personnes du voisinage ; ce qui
commença à faire connaître le jeune
Canton, et lui ouvrit l'entrée de plu-
sieurs bibliothèques, où il trouva les
secours qui lui avaient manqué. Il
prit alors le goût de la physique et
des autres sciences naturelles. Le doc-
teur Miles obtint de son père, en 1737,
la permission de l'amener avec lui à
Londres, où, l'année suivante, il s'en-
gagea comme clerc de Samuel Wat-
kins, maître de l'académie de Spital
Square, et, pendant cinq années,
il se rendit tellement recommandable
par sa bonne conduite, qu'à l'expira-
tion de son engagement, en 1742,
Watkins se l'associa pour trois ans.
Canton lui succéda ensuite dans son
emploi, qu'il exerça tout le reste de sa
vie. En 1744, il fit un mariage avan-
tageux. En 1745, l'invention de la
bouteille de Leyde ayant tourné les es-
prits vers les expériences électriques,
Canton s'y livra avec ardeur, et ren-
dit compte à la société royale de plu-
sieurs découvertes sur l'électricité, sur
l'aimant, et sur plusieurs autres points
de la physique. Il fut nommé en 1751
membre de cette société. Le 20 juillet
1752, pendant un orage, Canton, le
premier en Angleterre, attira le ton-
nerre des nuages, et vérifia ainsi la dé-
couverte de Franklin. On assure qu'il
découvrit ensuite, à peu près eu même

temps que Franklin en Amérique, que quelques nuages contiennent l'électricité positive, et quelques autres l'électricité négative. Il continua assiduellement ses travaux jusqu'à sa mort en 1772.

CANTWEL (ANDRÉ), médecin irlandais, né dans le comté de Tippérary, le 11 juillet 1764, fut un des plus ardens antagonistes de l'inoculation. Reçu médecin de Montpellier en 1799, fut pour la chaire de médecine vacante par la démission d'Assolant. Arrivé à Paris en 1753, il fut nommé docteur à la faculté de cette ville en 1742, étant déjà alors de la société royale de Londres. Ses trois thèses furent : *An aer ab inundatione salubris ? An ptyalismus frictionibus mercurialibus provocatus, perfectæ luis venereæ sanationi adversetur ? An calculo vesicæ scalpellum semper necessarium ?* Ses conclusions furent toutes négatives. En 1750, il fut chargé de professer la chirurgie latine, en 1760, la chirurgie française, et en 1762, la pharmacie. Il a beaucoup écrit : I. *Conspectus secretionum*, 1731, in-12 ; II. *Dissertationes latines sur ce qui manque à la médecine*, Paris, 1729, in-12 ; III. *Dissertation sur les fièvres en général*, Paris, 1730, in-4° ; IV. *Questiones medicæ duodecim, etc.*, Montpellier, 1732, in-4° ; V. une traduction des *Nouvelles expériences sur le remède de M^{lle}. Stephens*, par Haller, Paris, 1742, in-12, à la suite de l'*État de la médecine ancienne et moderne*, traduit de l'anglais de Clifton par l'abbé Desfontaines ; VI. *Histoire d'un remède très efficace pour la faiblesse et la rougeur des yeux, et autres maladies du même genre, avec un remède infailible contre la morsure du chien enragé*, traduite de l'anglais de Hans Sloane, Paris, 1746, in-8°.

avec traducteur, et dans r. St-Yves sur le 12 ; VII. *Observations sur le Traité des maladies de l'urèthre* (de Dardanis), Paris, 1749, in-12 ; VIII. *plus d'observations dans les Transactions philosophiques*, sur une tumeur douloureuse considérable située dans le bassin, N^o. 446, année 1757 ; une paralysie extraordinaire des pierres, N^o. 449, année 1758 ; *criptio d'un enfant monstrueux*, N^o. 453, année 1759 ; IX. *Lettre glaise*, où le mercure est indiqué comme spécifique de la rage, London, 1738 ; X. *Discours latin sur l'ignorance et la difficulté de la médecine*, prononcé à la faculté en 1755 ; *Tableau de la petite-vérole*, 1758, in-12 ; XII. *Analyse des de Passy*, Paris, 1755, in-12 ; beaucoup d'écrits contre l'inoculation ; une réponse à M. de La Condre sur ce sujet, Paris, 1755, in-12 ; autres lettres sur le même sujet à Ron et à Raulin, même année ; autre réponse à M. Missa sur le sujet encore, etc.

CANTWEL (ANDRÉ-SAINT-MICHEL), fils du précédent, né en 1744, fut lieutenant des mards de France, et, à ce titre, il fut dans l'hôpital des Invalides, en 1789. Il devint bibliothécaire de ce lieu, et y mourut le 9 septembre 1802. Cantwel fut un des plus rants et des plus inexacts traducteurs qui aient affligé la littérature. Il a traduit de l'anglais un grand nombre d'ouvrages : I. *Isabelle et Henri*, 1789, 4 vol. in-12 ; II. *Histoire de la décadence et de la chute de l'empire romain*. Les trois premiers volumes parurent en 1777, sous le nom de Leclerc de Sept-Chênes ; on croit que le véritable traducteur

XVI. MM. Demeûnier et Boun-
tinuèrent la traduction, qui fut
par Cantwel et M. Marinié, et
quant aux derniers volumes,
Boulard. Les dix-huit volumes
de traduction ont paru de 1777
à 1785. La nouvelle édition, *entière-
ment revue et corrigée, et accom-
pagnée de notes critiques et histori-
ques relatives, pour la plupart,
l'histoire de la propagation du
judaïsme*, par M. Guizot, Paris,
1812-13, a 15 vol. in-8°. *l'histoire des femmes, depuis la
plus haute antiquité jusqu'à nos jours*,
4 vol. in-12; IV. *De la nais-
sance et de la chute des anciennes
religions*, 1793, in-8°. L'auteur
M. de Montagu avait divisé son
ouvrage en neuf chapitres; le traduc-
teur a ajouté un dixième chapitre,
et des conclusions qu'il applique à la
religion française. Les réflexions
de Cantwel à ce sujet sont très sages;
elles étaient trop pour être appréciées
de son temps. V. *Discours sur l'his-
toire et la politique en général*, par
l'auteur Jos. Priestley, 1795,
in-8°. Le traducteur a ajouté
quelques notes, où il contredit quel-
ques opinions de son auteur. VI. *Voyage en
Inde et sur les frontières occi-
dentales de l'Allemagne, fait en
1791, suivi d'un voyage fait dans
les comtés de Lancaster, de West-
land et de Cumberland*, 1796,
in-8°; VII. *Zéluco, ou le Vice
et en lui-même son châtiement*,
traduction de J. Moore, 1796, 4 vol. in-
8°. VIII. *Leçons de rhétorique*, de
Cicéron (Voy. H. BLAIR); IX. *Hubert
Crac, ou Histoire d'un émigré*,
par Marie Robinson, 1797, 3 vol.
in-8°; X. *Louise Béverley, ou le
Voyage de l'égoïste*, 1798, 3 vol. in-12;
XI. *Laura, ou la Grotte de P. Phi-*
lippe, roman de Burton, 1798, 2

vol. in-12; XII. *les Aventures de
Hugues Trévor, ou le Gilblas an-
glais*, roman de Th. Halcroft; XIII.
*le Château d'Albert, ou le Squelette
ambulant*, 1799, 2 vol. in-18; XIV.
*Voyage en Hongrie fait en 1797,
précédé d'une description de Vienne
et des jardins de Schœnbrun*, par Rob.
Townson, 1799, 3 vol. in-8°; XV.
*Voyage de M. Byron à la mer du
Sud, comprenant la relation du
voyage de l'amiral Anson, avec un
extrait du second voyage de M. By-
ron autour du monde*, 1799, in-8°. Cantwel, enfin a eu part à la traduc-
tion de la *Géographie* de W. Guthrie,
par M. Noë. A. B.—T.

CANUS (JULIUS), romain d'une
naissance illustre, qui avait cultivé son
esprit par l'étude de la philosophie,
donna l'exemple d'une constance
héronique que Sénèque admire dans
son traité *De tranquillitate animi*.
Il se retirait à la suite d'une longue
contestation qu'il avait eue avec Cali-
gula, lorsque cet empereur lui dit :
« Ne vous y trompez pas, j'ai ordonné
que l'on vous mit à mort. » Canus
répondit tranquillement : « Je vous
en rends grâce, prince plein de
bonté. » Cependant, d'après un dé-
cret du sénat, il devait s'écouler dix
jours entre le jugement et l'exécution.
Pendant cet intervalle, Canus ne mon-
tra ni crainte, ni inquiétude, et lors-
que le centurion vint le chercher pour
le mener au supplice, il le trouva
jouant aux échecs avec un de ses amis.
Canus compta froidement son jeu et
celui de son adversaire, et dit ensuite
au centurion : « Vous êtes témoin que
j'ai sur lui l'avantage. » Il y avait
peut-être beaucoup d'ostentation dans
un soin si puéril; mais Canus fit voir
un esprit plus élevé, lorsque, s'adres-
sant à ses amis qui pleuraient sur son
sort, il leur dit : « Pourquoi ces gé-

» missements ? Vous êtes en peine de
 » savoir si l'ame est immortelle ; je
 » vais en être éclairci en un moment.
 » Je songe à bien examiner si mon
 » ame se sentira sortir ; » et il leur
 promit , s'il apprenait quelque chose
 de l'état des ames après le trépas , de
 revenir leur en faire part. V—VE.

CANUS, ou CANO (MELCHIOR),
 évêque des Canaries, naquit en 1523
 à Tarançon, bourg du diocèse de To-
 lède, entra jeune dans l'ordre de St.-
 Dominique à Sa'amanque, succéda en
 1546 au célèbre Victoria, son maître,
 dans la première chaire de théologie
 de cette université, y forma un parti
 opposé à celui du savant Caranza, son
 collègue, qui fut depuis archevêque de
 Tolède. Canus, fier, véhément, ayant
 joint à l'étude de la philosophie et de
 théologie celle de l'histoire et des
 lettres, contribua, dit-on, à la
 grâce de Caranza, homme doux et
 bon, et aux malheurs de Don Carlos;
 mais le P. Touron le défend sur ces
 deux accusations dans son *Histoire
 des hommes illustres de l'ordre de
 Saint-Dominique*, tome IV. Lors-
 que les jésuites voulurent s'établir à
 Salamanque, l'impétueux Canus les
 dénonça comme les *précurseurs de
 l'Ante-Christ*, et il réussit à les fai-
 re renvoyer : ils ne purent s'y fixer
 qu'après qu'il eut quitté cette ville.

On prétend que ce fut à leur sollicita-
 tion que Paul III l'appela au concile
 de Trente, et qu'ils le firent nommer
 évêque des Canaries en 1552, pour se
 débarrasser d'un ennemi si dange-
 reux ; mais Canus, qui avait su s'insin-
 uer dans l'esprit de Philippe II, dont
 il flatta l'ambition en lui persuadant
 qu'il pouvait faire la guerre à quelque
 prince que ce fût, lorsqu'il s'agissait
 de soutenir ses droits, se démit de
 son évêché, obtint bientôt son rap-
 pel en Espagne, devint provincial de

son ordre dans la province de
 Castille, et mourut à Tolède en 1562.
 C'était sans contredit un des théo-
 logiens les plus judicieux de son siècle.
 Il contribua beaucoup à faire de
 ces écoles une foule de questions
 vaines et absurdes qu'on y agita
 avec une ridicule importance.
Traité De locis theologicis en
 12 livres, c'est-à-dire, des principes
 des sources d'où les théologiens
 vent tirer les preuves de leurs
 sentimens et les arguments pour con-
 trer ceux de leurs adversaires, et
 des meilleurs ouvrages de ce genre
 ne fut imprimé qu'après sa mort (Sa-
 manque, 1562, in-fol). A quelques
 digressions près, il y a beaucoup de
 méthode ; le style en est pur, et
 et même sûr. Les règles en sont
 excellentes ; mais elles pèchent quel-
 fois dans l'application. On lui repro-
 che encore d'avoir trop voulu en-
 traîner cette matière en art, à l'imitation
 d'Aristote, de Cicéron, de Quin-
 tilien dans leurs *Traités de rhé-
 torique* et de dialectique. Le reproche
 qu'on lui fait d'une trop grande
 prévention contre les scolastiques
 sans doute de ce qu'il a réduit
 l'autorité à sa juste valeur. Bar-
 net ne peut lui pardonner d'avoir dit
 que S. Grégoire le grand et le vénérable
 Bède ont adopté sans trop de dis-
 crimination des miracles qui n'étaient
 fondés que sur des bruits populaires.
 On est étonné que son bon esprit ne
 pas également désabusé des opi-
 nions ultramontaines. C'est à tort qu'on
 lui a reproché d'avoir dit que les écrivains
 grecs n'avaient eu besoin que d'une
 seule direction du S. Esprit ; il ne
 tend que des faits historiques
 qu'ils avaient d'ailleurs une con-
 science assurée. La dernière édition
 de cet excellent ouvrage, souvent re-
 imprimé, est celle qu'a donnée J.

berry, Vienne, 1754, 2 vol. in-4. son *Traité des sacrements en général* et ses *Leçons sur la tence* n'aient pas la même réputation que le *Traité des lieux théologiques*, on y reconnaît le même esprit d'instruction, de solidité, de méthode, et le même goût de la bonne latinité. Ses œuvres publiées à Cologne en 1605, à Paris en 1678, in-8°. Lyon, in-4°.

T—D.

US. Voy. CANO.

UT I^{er}, roi d'Angleterre et de Danemark, monta sur ces deux trônes l'an 1015. Il fut surnommé *le Grand*, pour sa puissance, comme il l'avait été pour ses vertus. Les querelles commises par les Danois en Angleterre avaient attiré sur eux la vengeance plus barbare d'Éthelred II, 12^e. monarque de la race saxonne, avait formé le projet d'exterminer ces étrangers, et il était parvenu à les faire massacrer tous, hommes, femmes et enfants, en un seul jour (23 février 1013). Il avait même voulu repaître de ce horrible spectacle, et il se fit trancher la tête devant lui à la demande de sa sœur du souverain qui régnait alors en Danemark. Ce monarque (SUÉNON), transporté de fureur, était venu descendre en Angleterre, après avoir su qu'Éthelred n'avait pas su combattre, et qu'il s'était enfui en Normandie, abandonnant le pays à des vainqueurs féroces. Ceux-ci avaient à leur tour ravagé l'Angleterre d'incendies, de pillages, et de dépravation. Cependant, abandonnés par leur roi, les peuples se soulevèrent dans plusieurs provinces, résistèrent encore à leurs oppresseurs. Suénon fut tué en Angleterre en 1014, et n'aurait pu y affermir sa domi-

nation. Edmond, surnommé *Côte-d'acier*, plus digne du trône que son père Éthelred, luttait avec succès contre la puissance des Danois, lorsque Canut, fils et successeur de Suénon, vint revendiquer le trône d'Angleterre. Son premier acte de souveraineté fut de ravager toute la côte orientale de son nouveau royaume, et de jeter à Sandwich tous les Anglais remis en otage à son père, après leur avoir coupé le nez et les mains. Bientôt, avec des renforts qu'il était allé chercher en Danemark, il revint dévaster le midi de l'Angleterre avec la même fureur, entra dans le Dorsetshire, sut qu'il était menacé par une armée qu'avait levée contre lui le valeureux Edmond, et trouva moyen de la dissiper par ses intelligences avec le perfide Édric, son beau-frère (Voy. ÉDRIC). Edmond en leva une seconde, une troisième, toujours vaincu par la trahison, même quand il avait été vainqueur par le courage, mais résolu de n'abandonner qu'avec la vie la défense de son trône et de son peuple. Enfin, malgré les désavantages et les dangers de son affreuse situation, ayant moins à craindre des armes de son ennemi que de la perfidie d'Édric, tour à tour déconcerté par une trahison ouverte, et séduit par un faux repentir, et ne pouvant être en sécurité ni dans son camp ni dans son palais, Edmond sut encore tellement balancer la fortune entre lui et Canut, que les nobles anglais et danois, épuisés de combats et de fatigues, demandèrent impérieusement à leurs deux souverains de se partager l'Angleterre. Un traité solennel assura le nord au prince danois, le midi à l'Anglais : un mois après ce traité, deux chambellans achetés par Édric assassinèrent Edmond, et toute l'Angleterre fut à Canut. Edmond laissait deux enfants mi-

remarque que Cantacuzène combat plusieurs erreurs des juifs, qui sont communes aux mahométans; ce qui a fait présumer à J. A. Fabricius que les traités de Cantacuzène, contre les juifs, pourraient n'être autres que cet ouvrage; mais Fabricius ajoute que cependant Philippe Labbe, dans sa *Biblioth. manuscript. nova*, parle de *neuf discours* de Cantacuzène contre les juifs. III. Quelques autres ouvrages de théologie, qui n'ont point été imprimés, dont on possède des manuscrits dans plusieurs bibliothèques, et dont Fabricius donne la liste dans sa *Bibliotheca græca*, libr. V, cap. 5; IV. *Paraphrasis ethicorum Aristotelis*, aussi inédite, et dont parlent Simler et Ph. Labbe. — Mathieu CANTACUZÈNE, à l'exemple de son père, cultiva aussi les lettres dans son cloître. On a de lui: *Expositio in Canticum Canticorum*, imprimée à Rome, grec et latin, avec les notes de Vincent Riccard, 1624, in-fol. I.—S.—E.

CANTACUZÈNE (SERBAN), prince de Valachie dans le 17^e. siècle, ne fut pas plus tôt parvenu à cette dignité, qu'il chercha les moyens d'arracher son pays au joug de la Porte ottomane. Le séraskier qui commandait en Bulgarie, ayant découvert qu'il entretenait des correspondances avec les ennemis du croissant, résolut de le faire déposer; mais Serban, par ses libéralités et son adresse, sut détourner l'orage; il envoya un de ses frères, Georges Cantacuzène, auprès de l'empereur Léopold, et il conclut aussi une alliance avec le czar. On lui promettait de le déclarer souverain des Grecs, comme descendant de la famille impériale de Cantacuzène, si les Turcs en étoient repoussés au-delà du Bosphore. Les préparatifs de Serban réprouvèrent la grandeur de son entreprise: il avoit fait foudroyer un grand

nombre de pièces d'artillerie mille hommes rassemblés bois et sur les montagnes n'at que le signal du combat, lui empoisonné, en 1684, par ses parents que l'ambition et ce crime. — Un autre frère de ce nom, nommé *Démétrius*, fut deux podar de Moldavie. C'étoit un homme faible, privé de moyens, et odieuse sa domination. M. T. auteur de *l'État actuel de la Russie*, doute que la famille actuelle de Cantacuzène descende de celle qui régnoit à Constantinople; Démétrius ne peut être que le même; il doit observer qu'il avoit épousé une princesse de Moldavie. D.

CANTACUZÈNE (CONSANTIN), V. BASSARABA.

CANTA-GALLINA (RENÉ), peintre et ingénieur 1556, doit l'espèce de célébrité qu'il joint à la gloire qu'il eut de gagner à Callot les premiers éléments de son art; cependant cet artiste ne se servoit pas de la plume avec une facilité. Il a gravé aussi, d'après ses propres compositions et celles de son maître, un grand nombre de fêtes et de décorations théâtrales. Il mourut à Florence en 1624.

CANTALYCIUS, ou CANI (JEAN-BAPTISTE), poète latin du 17^e. siècle, n'est connu que sous le nom de *Valentino*, qui lui venoit de sa patrie, et de sa famille puissante à laquelle il appartenoit. Il étoit né à Cantalice, dans le royaume de Naples, et fut, en considération de son savoir, choisi par le pape Alexandre VI pour instruire son neveu, le cardinal Borgia. Ce jeune homme étoit un grand homme, obtint pour son père l'évêché de Penna et d'Atri, et fut chargé de la mission de porter le nom de *Valentino*, mis alors en grand hon-

t et la fortune du trop fameux borgia. On sait que César, d'ardinal de Valence en Espagne, ensuite été fait duc de Valentia de Valence en Dauphiné. Les , à ces deux titres, l'appelaient *entino*, et l'évêque de Penna sans doute fort honoré de son nom. Ses poésies ne sont pas érites, quoique moins élégantes les de plusieurs autres poètes qui fleurirent en Italie, surtout le siècle suivant. On a réuni et ses *Épigrammes*, en douze Venise, 1493, in-4°, et l'on a, à la fin des siennes, quelques de ses disciples. On a aussi un poème latin en quatre livres, le grand capitaine, Gonsalve de Naples, 1506, réimprimé à Strasbourg, 1515. Ce poème a été traduit en prose par Sertorio Quattromani de x.

G—É.

CA TEL (PIERRE-JOSEPH), né le 27 janvier 1645, dans le pays de Lorraine, jésuite en 1664, mort à Paris le 2 décembre 1684, avait altéré sa santé par excès de travail. Il fut employé à l'édition des auteurs latins destinés à l'éducation du dauphin, et de *Justin* (1677), et *Valerius* (1679, in-4°), enrichis de notes estimées et de bonnes dissertations. On a de lui : I. *De Romanâ militaria, sive De re militari et circumstantiis*, Paris, 1684, in-12; II. *De re militari*, Paris, 1691-96, 1707; Venise, 1708, in-8°. avec fig. C'est un bon ouvrage. III. *Antiquités romaines*, qui a été traduit en français. IV. *Metropolis urbiurn historię civilis et naturalis*, 1684, in-4°. Ce premier volume devait être suivi de plusieurs autres; mais la mort prématurée de l'auteur l'arrêta au milieu de ce travail. Le P. Cantel avait été chargé

de continuer les *Dogmes théologiques* de Petau, et il était capable, dit le P. Oudin, de remplir cette carrière avec honneur.

T—D.

CANTEMIR (CONSTANTIN), né en Moldavie, entra fort jeune au service de Pologne, et en sortit avec le grade de colonel. Il fut attaché quelque temps à Georges Gika, prince de Valachie, revint ensuite dans sa province, où il fut élevé successivement aux premiers emplois. Il commandait la division auxiliaire des Moldaves, lors de l'expédition de Mahomet IV contre les Polonais; et, loin d'imiter le vayvode Pétrezécicus, qui passa du côté de l'ennemi à la journée de Choczim, il défendit avec courage les femmes du sulthan, et empêcha qu'elles ne fussent enlevées. Cet exploit lui valut la promesse de régner un jour sur la Moldavie. Il fut provisoirement revêtu de la dignité de soudan, et chargé, en cette qualité, de la défense des frontières entre le Dniester et le Pruth. Constantin Cantemir occupait ce poste depuis plusieurs années, lorsque le prince Démétrius Cantacuzène, qui était jaloux de son mérite, le dénonça au séraskier Soliman-Pacha. Constantin réussit à se justifier; et, par un jeu singulier de la fortune, il obtint la principauté de son accusateur, sur la demande de ce même séraskier qu'on avait voulu rendre l'instrument de sa perte. Bon officier et politique adroit, il favorisa, mais sans se compromettre, les entreprises des Polonais sur la Moldavie. Ces derniers l'ayant attaqué, par une espèce de trahison, à la bataille de Boian, il les combattit avec tant de valeur que les Turks lui durent la victoire. Il eut la satisfaction d'apprendre à son lit de mort que les états lui avaient donné pour successeur son second fils, le célèbre Démétrius Cantemir. Il mourut le 23

mars 1693, après avoir gouverné la Moldavie pendant huit ans. D. N.—t.

CANTÉMIR (DZEMIRARUS), second fils du précédent, naquit en Moldavie le 26 octobre 1673. A quinze ans, il fut envoyé à Constantinople pour y remplacer, comme otage, son frère Antiochus, et il y resta quatre ans. Il apprit la langue turke, et introduisit chez cette nation l'usage de la musique notée. Il fit ses premières armes en 1692, sous les ordres de son père, au siège de Sorocz, sur le Danube. A la mort de Constantin, ses grandes qualités déterminèrent les barons de la province à le choisir pour leur prince, quoiqu'il n'eût pas encore vingt ans; mais l'intrigue prévalut à la Porte ottomane sur les services du père et le mérite du fils: sa nomination ne fut pas confirmée, et il reçut l'ordre d'aller vivre à Constantinople, où il ne tarda pas à jouir d'une grande faveur. Nommé deux fois hospodar de Moldavie, il eut toujours le crédit de faire donner cette principauté à son frère Antiochus. Il l'avait accompagné en Moldavie, la première fois que ce prince alla prendre possession de sa dignité, et, lorsqu'il eut été déposé par les intrigues de Brancovan Bassaraba, Démétrius revint à Constantinople, et fit bâtir un palais dans cette capitale: c'est alors qu'il commença son *Histoire de l'empire ottoman*. Echappé aux manœuvres que Bassaraba (Voy. BASSARABA), ennemi de la famille Cantemir, avait employées pour le perdre, il fut nommé une troisième fois prince de Moldavie, en novembre 1710. Pour s'assurer de son acceptation, la Porte lui donna l'expectative de la principauté de Valachie. On lui promit, en outre, qu'il conserverait toute sa vie la souveraineté de cette province, et qu'il ne serait tenu à aucun tribut ou présent pour le temps

qu'il resterait en Moldavie; mais, comme il n'était pas encore installé, qu'il reçut l'ordre d'envoyer à Constantinople quelques sommes d'usage pour son joyeux retour, et de tout préparer pour la guerre qui allait éclater contre la Russie. Le prince, voyant le peu de crédit qu'il avait à faire sur les promesses des Turcs, résolut de traiter avec le czar. Il fut convenu que Démétrius joindrait ses troupes à l'armée de Pierre, et que la Moldavie serait donnée en principauté héréditaire; mais il mourut, ainsi que sa descendance, sous la protection des empereurs russes. Ce traité ne put recevoir son exécution. Le czar, qui avait compté sur le secours des Polonais, des Hongrois et des Moldaves, fut abandonné par les uns, trahi par les autres. Démétrius lui-même, trompé dans ses espérances, n'eut bientôt d'autre ressource que le camp de son allié. La haine que les Turcs l'y poursuivit. Le grand vizir exigeait, comme une des premières conditions de la paix, que Cantemir lui fût livré; mais le czar, quoiqu'il eût été conduit à la plus fâcheuse extrémité, refusa constamment. « J'abandonnerai plutôt, écrivait-il à son ministre, le pays qui s'étend jusqu'à Kuroum, que je ne restera l'espérance de le recouvrer; mais la perte de ma foi est irréparable, je ne peux la violer. » Piètre le Grand, rentré dans ses états, créa Cantemir prince de l'empire russe. Les Turcs moldaves qui l'avaient suivi ne consentirent point de le relever que de leur ancien souverain, et ils obtinrent des établissements considérables en Ukraine. Démétrius perdit en 1713 sa femme Cassandre Cantacuzène, et il épousa en 1718 une fille du prince Trubezkoï, feld-maréchal des troupes russes. Il fut nommé à cette époque conseiller privé. Il accompagna Pierre-le-Grand en 1720, dans son expédition en

rses ; il devait même diriger le prince les affaires civiles ; mais à l'âge de Moscou, il ressentit de grandes faiblesses et de la fièvre ; il quitta la ville d'Astracan, et alla à Derbent, qu'avec une extrême facilité ; il eut la douleur d'apprendre que la frégate qui portait ses équipages avait péri dans la mer Caspienne ; son cabinet et tous ses papiers furent perdus. Démétrius revint à Astracan dans un état désespéré ; il fut soigné par un médecin habile pendant plusieurs jours ; mais le mal ayant augmenté avec plus de force, il mourut le 10 août 1723, dans les terres qu'il avait reçues de la munificence du czar. Démétrius parlait le turk, le persan, l'arabe, le grec moderne, le grec ancien, l'italien, le russe, le moldave, et entendait fort bien l'ancien grec, l'espagnol et le français. Il était versé dans l'architecture, la musique, la géométrie et dans les sciences philosophiques. L'académie de Berlin le reçut au nombre de ses membres. Ses principaux ouvrages sont : I. *Histoire de l'agrandissement et de la décadence de l'empire ottoman* : l'original latin est demeuré manuscrit ; G. Schmidt l'a traduit en allemand, Francfort, 1745, in-4°. ; Nic. Tintin traduisit en anglais, par ordre de la reine Anne, Londres, 1734, in-fol., précédé de la vie de l'auteur ; de Jonquières l'a traduit en français, d'après la version de Tintin, Paris, 1743, in-4°. ; idem, Paris, in-12. Cette histoire, qui se divise en deux parties, va jusqu'à l'an 1717. On reproche à l'auteur d'y avoir fait peu de critique, et de n'avoir pas consulté les historiens orientaux : cependant, cet ouvrage sera toujours estimé avec fruit ; la chronologie en est généralement exacte, et les noms des lieux n'y sont point défigurés com-

me dans la plupart des ouvrages de ce genre. II. *Système de la religion mahométane*, St.-Petersbourg, 1722, in-folio, en allemand ; III. *Histoire ancienne et moderne de la Dacie*, en langue moldave, demeurée manuscrite ; le même ouvrage en latin (il fut perdu dans la mer Caspienne) ; IV. *Etat présent de la Moldavie*, avec une grande carte du pays, imprimé en latin, en Hollande. La traduction allemande, faite par le professeur J. L. Redslob, de Berlin, a été insérée par Büsching dans son *Magasin pour l'histoire moderne et la géographie*, et a été imprimée à part, Francfort et Leipzig, 1771, grand in-8°. , avec une carte, et la vie de l'auteur. V. *Histoire des familles Brancovan et Cantacuzène*, manuscrit in-4°. , écrit en langue moldave ; on l'a traduit en russe, de russe en allemand, et de l'allemand en grec moderne. VI. *l'Histoire des mahométans, depuis leur prophète Mahomet jusqu'au premier sultan des Turcs* : cet ouvrage s'est perdu dans la mer Caspienne. VII. *Notice sur les portes Caspiennes et autres antiquités du Caucase*, souvent mise à contribution par Bayer dans sa dissertation *De muro Caucaseo*, insérée dans les *Mémoires* de l'académie de St.-Petersbourg ; VIII. *Introduction à la musique turque*, en langue moldave, in-8°. Suivant Toderini, Cantemir, à la demande de deux ministres puissants, composa en turk un traité de musique, et le dédia au sultan Ahmed II. Les notes y sont indiquées en lettres et en nombres turks. Cet ouvrage a joui chez ce peuple d'une grande célébrité ; mais la routine a fini par reprendre le dessus. D. N—L.

CANTEMIR (ANTOCRUS , et, selon d'autres, CONSTANTIN DÉMÉTRIUS, prince), fils de Démétrius, naquit à Constantinople en 1709. Après avoir

reçu une éducation soignée à Moscou et à Pétersbourg, il devint lieutenant de la garde impériale, avec le rang de colonel, sous le règne de Pierre II. Il venait de perdre sa fortune dans un procès avec sa belle-mère et son frère aîné, lorsqu'Anne monta sur le trône; cette princesse lui accorda sa protection, et il lui en témoigna sa reconnaissance, en obtenant qu'elle fût rétablie dans la jouissance du pouvoir absolu, auquel le parti des Dolgorouchi l'avait obligée de renoncer. A l'âge de vingt-trois ans, Cantemir fut nommé ministre de Russie à Londres. En 1736, il se rendit à Paris pour se faire guérir d'une ophthalmie, et, peu après, il devint ambassadeur de l'impératrice auprès de la cour de France. Sa santé s'étant affaiblie, il obtint la permission de se rendre en Italie; mais sa faiblesse augmenta au point qu'il ne put entreprendre le voyage, et il mourut à Paris le 11 avril 1744. Âgé de trente-quatre ans. Antiochus Cantemir avait hérité de son père le goût des sciences et des lettres, et son séjour à Paris lui donna celui des beaux-arts. Il était versé dans la physique, les mathématiques, la géographie et l'histoire; il cultivait la poésie, savait plusieurs langues, et connaissait la peinture et la musique. Il est surtout connu par ses satires en vers russes, dont il fit la première à l'âge de vingt ans; elles sont au nombre de huit, et ont principalement pour objet les mœurs moscovites. On les a traduites en français et en allemand. La traduction française, par l'abbé de Guasco, a pour titre : *Satires du prince Cantemir, précédées de l'histoire de sa vie*, Londres, 1750, 2 parties in-12. Il composa aussi en russe des cantiques, des fables, des odes, un poème sur le czar Pierre, intitulé : *Pétreïde*; un *Traité de la prosodie russe*; et

ns la mèn
nes, la I
ouvrage d'Al
lumière et les couleurs
auteurs grecs et latins.

CANTENAC (le sieu
du 17^e. siècle, est auteur
intitulé : *Poésies nouve
œuvres galantes du si
Paris, Girard, 1662, i
in-12. Ces poésies son
trois parties; la première
*Poésies nouvelles et g
seconde, les Poésies mo
tiennes*; la troisième,
*choisies galantes du si
tenac*. C'est à la suite d
partie, entre les pages
qu'on intercala un cahie
pages contenant l'*Occa
et recouvrée*, poème
stances. Aussitôt que l'o
le président Lamoigno
libraire, et lui ordonna
pièce scandaleuse des ex
lui restait; il ne s'en é
quelques-uns, et cette
été reproduite dans l'edi
La Carpentariana att
Pierre Corneille l'*Occas
recouvrée*. Les *Mémoi
voux*, de l'année mêm
Carpentariana (1724
cette erreur; le P. Nicé
encore dans le 15^e. v
Mémoires, imprimé e
n'a pas empêché plusie
la commettre depuis, e
M. J. Christ. Klotz, qui
vrage *De libris auctori
libus*, Leipzig, 1768,
pié la faute du Carpen
nac n'était pas sans tal
*casion perdue et recou
dans le Recueil des piè
ou divertissements curi
J. Strick, 1685, in-1**

Poésies gaillardes et héroïce temps, petit volume in-8°, date. A. B—T.

CANTER (GUILLAUME), était fils de Robert Canter, sénateur d'Utrecht. Il vint dans cette ville le 24 juillet 1575, après ses études, et quelques années littéraires entrepris pour visiter les savants et les bibliothèques de France, d'Allemagne et d'Italie, il revint dans la ville de Louvain. Sans cesse, sans passion, que celle de l'étude, Canter ne voulut prendre de fonctions dans aucune université, et s'éloigna de toute espèce de fonctions publiques, pour se livrer exclusivement à la culture des lettres. Il ne voulut point non plus se marier, craignant les distractions que le mariage pouvait causer, et des soins de famille, et il mourut sans avoir jamais eu de liaison avec aucune femme. Sa simplicité même lui semblait dans sa vie; il était souverainement enclin à la solitude, et ses repas et des réunions de ses amis; et quand il consentait à recevoir quelque un, cette rare exception n'avait jamais lieu que pour un savant, et chaque heure de la journée avait été déterminée d'avance, et il n'était point scrupuleusement la règle était faite. « Je n'ai jamais vu » dit Lipse, dans une de ses lettres (I, ép. 1.), « je n'ai jamais vu d'esprit si infatigable, si amoureux de travaux littéraires, si prompt à les supporter. Il est au milieu de ses livres et des papiers le jour, nuit, sans cesse; il n'en bouge point. Tous les jours de la vie vont être employés à ces études savantes que dis-je? toutes les heures: son temps se partage, la clepsydre sous sa main, et chacune est consacrée à une telle lecture, à telle ou telle composition. » Cet excès de travail finit par le mener dans une maladie de lan-

gueur dont il mourut, n'ayant pas encore trente-trois ans accomplis, le 18 mai 1575. Ses ouvrages sont nombreux, et l'ont placé parmi les plus habiles critiques. En voici l'indication.

I. *Orationes funebres in obitu aliquot animalium*. Ces discours sont traduits de l'italien d'Ortensio Lando. La seconde édition est de Leyde, 1591, in-8°. L'ouvrage de Lando avait été traduit deux fois en français; la première par Pontoux (Lyon, 1569, in-16); la seconde par François d'Amboise, sous le faux nom de *Thierry de Timophile* (Paris, 1583, in-8°). On a cru que Canter, qui savait peu l'italien, s'était aidé de l'une ou de l'autre de ces versions.

II. *Novæ Lectiones*, etc. : la première édition (Bâle, 1564) n'avait que quatre livres; la seconde (Bâle, 1566), en eut sept; la troisième en eut huit : elle fut donnée à Anvers en 1571, in-8°, et est aussi complète que celle de Gruter, qui a imprimé les *Novæ Lectiones* en neuf livres, dans le tome troisième de son *Thesaurus criticus*. Le quatrième livre qui, dans les autres éditions, a trente-un chapitres, n'en a que trente dans Gruter, et c'est de ce chapitre retranché qu'est formé le neuvième livre. Les *Novæ Lectiones* sont un recueil très précieux d'observations philologiques; la critique verbale en est le principal objet. Scaliger prétendait que Canter lui avait volé un bon nombre d'excellentes remarques, et ce reproche n'a pas semblé tout-à-fait injuste.

III. *Aristidis orationes*. C'est la traduction latine des discours d'Aristide. Reiske a dit qu'Aristide était, après Thucydide, le plus difficile des auteurs grecs, et cette opinion a été adoptée par le savant bibliothécaire de Venise, M. l'abbé Morelli. En traduisant d'une manière à la fois élégante et

fidèle un écrivain aussi obscur ; **Canter** se fit beaucoup d'honneur. Cette traduction, imprimée pour la première fois à Bâle, 1566, in-fol. en 5 parties, a reparu dans l'*Aristide* de P. Étienne, et dans celui de Jebb. **Canter** y joignit, dans une quatrième partie, la traduction de quelques discours de Gorgias, d'Antisthène, d'Alcidamas, de Lesbouax, d'Hérodote-Atticus, etc. A la fin de cette quatrième partie, on trouve, IV. *Synagma de ratione emendandi graecis auctores*. Ce petit ouvrage, où sont indiquées les principales sources de la corruption des textes grecs, vit le jour, pour la seconde fois, et avec des augmentations, à Anvers, 1571, in-8°. Jebb l'a réimprimé dans le second volume de son édition d'*Aristide*. V. *Aristotelis Populi fragmentum*, Bâle, 1566, in-4° ; et Anvers, 1571, in-8°. **Canter** est le premier qui ait attribué à Aristote les épitaphes anonymes des héros grecs morts à Troie, et il les a données, sous ce titre, avec une traduction latine, qui a été réimprimée fréquemment. VI. *Euripides*, Anvers, 1571, in-12. Dans cette édition, **Canter** a, le premier, mis quelque ordre et quelque mesure dans les chœurs. Il doit être compté parmi les meilleurs éditeurs d'*Euripide*. VII. *Sophocles*, Anvers, 1579, in-12, édition rare et estimée. VIII. *Aeschylus*, Anvers, 1580, in-12 ; le travail de **Canter** est fort bon, et ce volume n'est pas commun. IX. Nous nous bornerons à nommer ses traductions latines de Lycophon, de Stobée, de Pléthon, de quelques ouvrages de Synesius ; ses notes sur Properce, sur les lettres diverses et les offices de Cicéron ; ses *Variae lectiones ad Biblia graeca*, dans le 6°. volume de la *Polyglotte* d'Anvers. Il y a de lui, dans le recueil intitulé : *Doliciae poetarum belgicorum*, quelques pièces qui prou-

vent qu'il n'était pas sans talent la poésie latine. B—

CANTER (TRÉODORE), frère Guillaume, naquit à Utrecht, en 1574. Comme son frère, il cultiva les lettres mais sans renoncer au commerce des hommes, et aux devoirs qu'impose la société. Il n'avait pas encore vingt ans lorsqu'il composa ses *Variae lectiones* qui parurent à Anvers en 1574, et réimprimées dans le t. 3°. du *Thesaurus* de Gruter. Scaliger, parlant de lui, dans le *Scaligeriana*, dit : « a de bonnes choses dans ses *Variae lectiones* ; j'y profite beaucoup. Son second ouvrage est une édition d'Arnobé (Anvers, 1582, in-8°), de courtes notes, qui ont reparu dans la grande édition d'Arnobé, donnée à Leyde en 1651, in-4°. Il avait une collection de tous les fragments des anciens poètes grecs. « Ce poète est un beau labreur *quamvis non doctus* » (dit encore Scaliger à l'endroit où il a lu tous les auteurs grecs) « recueillir cela. » Après la mort de **Canter**, Rovière, qui était chargé d'imprimer cet ouvrage, le manuscrit passa successivement en diverses mains, et au milieu du dernier siècle, il se trouvait entre celles de Pierre d'Orléans, frère du philologue de ce nom. On ignore quel en est aujourd'hui le propriétaire. **Canter** avait aussi beaucoup de remarques sur *Symon d'Alexandrie*. A l'époque où **Burmman** écrivait son *Trajectum eruditum*, en 1758, elles étaient dans la bibliothèque de Drakenborel. Le premier tome de la collection épiscopale publiée par **P. Burmann** offre les lettres de **Canter**. Ce savant mourut à Leuwarden, et fut enterré à Vollenhoven ; ce que nous remarquons parce qu'il y a eu quelques doutes sur le lieu de sa sépulture. B—

CANTHARUS, sculpteur grec,

cione, et fils d'Alexis, qu'on ne
 as confondre avec Alexis de Sy-
 , sculpteur, élève de Polyclète,
 orissait plus de cent vingt ans
 Cantharus. Celui-ci a vécu dans
 o^e. olympiade, trois cents ans
 Jésus-Christ. Il se forma par les
 d'Entychides. Cantharus fit un
 nombre d'ouvrages recomman-
 , mais aucun ne fut rangé parmi
 efs-d'œuvre de l'art. On voyait à
 de la main de cet artiste, la *Sta-*
Alexinicus Eléen, qui remporta
 t de la lutte destiné aux adoles-

— Un autre CANTHARUS inventa
 ses de terre auxquels on donna
 1 de *canthares*. L.—S.—E.

NTON (JEAN-GABRIEL), naquit
 me en Autriche le 24 mai 1710,
 urut dans la même ville le 10
 755. Quoiqu'il ne soit pas comp-
 nombre des peintres célèbres,
 isit à peindre les hommes et les
 ux ; ses traits sont hardis et sa
 assurée. Il a travaillé les ani-
 dans les paysages du fameux
 t (*Voyez ORIENT*), et les ba-
 dans quelques grands tableaux
 yltens (*Voyez MEYLTENS*). Les
 zes de Gabriel Canton sont très
 en France ; les amateurs de
 e en font un cas particulier ; les
 is les recherchent aussi, et, quoi-
 ne soient connus en Angleterre
 un petit nombre de personnes,
 k en est considérable. A.—s.

NTON (JEAN), physicien et as-
 ne anglais, naquit en 1718 à
 d dans le comté de Gloucester. Fils
 ouvrier en draps, il fit de bon-
 udes dans l'école de cette ville,
 son père le retira ensuite pour
 re apprendre son métier. Dans
 isirs, il se livra avec une telle
 r à l'étude de l'astronomie, que
 re, craignant que son application
 angeât sa santé, le priva de lumiè-

re dans sa chambre. Le jeune Canton
 trouva moyen d'en cacher une, dont il
 ne se servait que lorsque toute sa famil-
 le était couchée. Il employa ce temps
 à faire, avec la pointe d'un couteau,
 un cadran solaire en pierre, qui mar-
 quait non seulement l'heure du jour,
 mais le lever du soleil, sa place dans
 l'écliptique, etc. Il le montra à son
 père, qui, enchanté de ce travail, lui
 permit alors de se livrer à son goût,
 et plaça le cadran sur le devant de sa
 maison, où il attira l'attention de plu-
 sieurs personnes du voisinage ; ce qui
 commença à faire connaître le jeune
 Canton, et lui ouvrit l'entrée de plu-
 sieurs bibliothèques, où il trouva les
 secours qui lui avaient manqué. Il
 prit alors le goût de la physique et
 des autres sciences naturelles. Le doc-
 teur Miles obtint de son père, en 1737,
 la permission de l'amener avec lui à
 Londres, où, l'année suivante, il s'en-
 gagea comme clerc de Samuel Wat-
 kins, maître de l'académie de Spital
 Square, et, pendant cinq années,
 il se rendit tellement recommandable
 par sa bonne conduite, qu'à l'expira-
 tion de son engagement, en 1742,
 Watkins se l'associa pour trois ans.
 Canton lui succéda ensuite dans son
 emploi, qu'il exerça tout le reste de sa
 vie. En 1744, il fit un mariage avan-
 tageux. En 1745, l'invention de la
 bouteille de Leyde ayant tourné les es-
 prits vers les expériences électriques,
 Canton s'y livra avec ardeur, et ren-
 dit compte à la société royale de plu-
 sieurs découvertes sur l'électricité, sur
 l'aimant, et sur plusieurs autres points
 de la physique. Il fut nommé en 1751
 membre de cette société. Le 20 juillet
 1752, pendant un orage, Canton, le
 premier en Angleterre, attira le ton-
 nerre des nuages, et vérifia ainsi la dé-
 couverte de Franklin. On assure qu'il
 découvrit ensuite, à peu près eu même

lin en Amérique, que contiennent l'électricité, et quelques autres électriques. Il continua assiduellement ses travaux jusqu'à sa mort en 1772.

CANTWEL (ANDRÉ), médecin irlandais, né dans le comté de Tipperary, mort le 11 juillet 1764, fut un des plus ardents antagonistes de l'inoculation. Reçu médecin de Montpellier en 1729, il concourut pour la chaire de médecine vacante par la démission d'Astruc. Arrivé à Paris en 1733, il fut reçu docteur à la faculté de cette ville en 1742, étant déjà alors de la société royale de Londres. Ses trois thèses furent : *An aer ab inundatione salubris ? An ptyalismus frictionibus mercurialibus provocatus, perfectæ luis venereæ sanationi adversetur ? An calculo vesicæ scalpellum semper necessarium ?* Ses conclusions furent toutes négatives. En 1750, il fut chargé de professer la chirurgie latine, en 1760, la chirurgie française, et en 1762, la pharmacie. Il a beaucoup écrit : I. *Conspectus secretionum*, 1731, in-12 ; II. *Dissertationes latines sur ce qui manque à la médecine*, Paris, 1729, in-12 ; III. *Dissertation sur les fièvres en général*, Paris, 1730, in-4° ; IV. *Quæstiones medicæ duodecim, etc.*, Montpellier, 1732, in-4° ; V. une traduction des *Nouvelles expériences sur le remède de M^{re}. Stephens*, par Haller, Paris, 1742, in-12, à la suite de l'*État de la médecine ancienne et moderne*, traduit de l'anglais de Clifton par l'abbé Desfontaines ; VI. *Histoire d'un remède très efficace pour la faiblesse et la rougeur des yeux, et autres maladies du même genre, avec un remède infailible contre la morsure du chien enragé*, traduite de l'anglais de Hans Sloane, Paris, 1746, in-8°.

ANDRÉ - SA
MICHEL), fils du précédent, traducteur, et St-Yves sur le Amsterdam, 1712 ; VII. *Leçons sur le Traitement des maladies de l'urèthre* (de Dauris, 1749, in-12 ; VIII. *plurimæ observations dans les Transactions philosophiques*, sur une tumeur douloureuse considérable située dans le bassin, N^o. 446, année 1737 ; sur une paralysie extraordinaire de la vessie, N^o. 449, année 1738 ; *Triptilon d'un enfant monstrueux*, N^o. 453, année 1759 ; IX. *Lettre sur le mercure est un remède spécifique de la rage*, London, 1738 ; X. *Discours latin sur la difficulté de la médecine*, prononcé à la faculté en 1755 ; XI. *Tableau de la petite-vérole*, Paris, 1755, in-12 ; XII. *Analyse des écrits de M. de La Condé sur ce sujet*, Paris, 1755, in-12 ; XIII. *autres lettres sur le même sujet* ; XIV. *autre réponse à M. de La Condé* ; XV. *autre réponse à M. Missa sur le sujet encore*, etc.

CANTWEL (ANDRÉ - SA MICHEL), fils du précédent, 1744, fut lieutenant des mares de France, et, à ce titre, il fut dans l'hôpital des Invalides, en 1762. Il devint bibliothécaire de ce lieu en 1765, et y mourut le 9 septembre 1802. Cantwel fut un des plus rants et des plus inexacts traducteurs qui aient affligé la littérature française. Il a traduit de l'anglais un grand nombre d'ouvrages : I. *Isabelle et Henri*, 1789, 4 vol. in-12 ; II. *Histoire de la décadence et de la chute de l'empire romain*. Les trois premiers volumes parurent en 1777, sous le nom de Leclerc de Sept-Chênes ; on croit que le véritable traducteur

VI. MM. Demeunier et Boutinèrent la traduction, qui fut : Cantwel et M. Marinié, et quant aux derniers volumes, Boulard. Les dix-huit volumes traduction ont paru de 1777. La nouvelle édition, *entièrement revue et corrigée, et accompagnée de notes critiques et historiques, pour la plupart, histoire de la propagation du jacobinisme*, par M. Guizot, Paris, 1812-13, a 15 vol. in-8°. *Histoire des femmes, depuis la plus haute antiquité jusqu'à nos jours*, 4 vol. in-12; IV. *De la naissance et de la chute des anciennes républiques*, 1793, in-8°. L'auteur (Montagu) avait divisé son ouvrage en neuf chapitres; le traducteur y a ajouté un dixième chapitre, et des conclusions qu'il applique à la France française. Les réflexions de Cantwel sur ce sujet sont très sages; il aient trop pour être appréciés en ce temps. V. *Discours sur l'histoire de la politique en général*, par M. Jos. Priestley, 1795, in-8°. Le traducteur a ajouté des notes, où il contredit quelquefois son auteur. VI. *Voyage en Italie et sur les frontières occidentales de l'Allemagne, fait en suite d'un voyage fait dans les comtés de Lancaster, de West-riding et de Cumberland*, 1796, in-8°; VII. *Zéluco, ou le Vice en lui-même son châtiement*, de J. Moore, 1796, 4 vol. in-8°. II. *Leçons de rhétorique*, de M. H. Blair; IX. *Hubert Burges, ou Histoire d'un émigré*, par M. Robison, 1797, 3 vol. in-8°. X. *Louise Béverley, ou le roman de la Grotte de P. Philroman de Burton*, 1798, 2

vol. in-12; XII. *les Aventures de Hugues Trévor, ou le Gilblas anglais*, roman de Th. Halcroft; XIII. *le Château d'Albert, ou le Squelette ambulante*, 1799, 2 vol. in-18; XIV. *Voyage en Hongrie fait en 1797, précédé d'une description de Vienne et des jardins de Schœnbrunn*, par Rob. Townson, 1799, 3 vol. in-8°; XV. *Voyage de M. Byron à la mer du Sud, comprenant la relation du voyage de l'amiral Anson, avec un extrait du second voyage de M. Byron autour du monde*, 1799, in-8°. Cantwel, enfin a eu part à la traduction de la *Géographie* de W. Guthrie, par M. Noë. A. B—T.

CANUS (JULIUS), romain d'une naissance illustre, qui avait cultivé son esprit par l'étude de la philosophie, donna l'exemple d'une constance héroïque que Sénèque admire dans son traité *De tranquillitate animi*. Il se retirait à la suite d'une longue contestation qu'il avait eue avec Caligula, lorsque cet empereur lui dit : « Ne vous y trompez pas, j'ai ordonné que l'on vous mit à mort. » Canus répondit tranquillement : « Je vous en rends grâce, prince plein de bonté. » Cependant, d'après un décret du sénat, il devait s'écouler dix jours entre le jugement et l'exécution. Pendant cet intervalle, Canus ne montra ni crainte, ni inquiétude, et lorsque le centurion vint le chercher pour le mener au supplice, il le trouva jouant aux échecs avec un de ses amis. Canus compta froidement son jeu et celui de son adversaire, et dit ensuite au centurion : « Vous êtes témoin que j'ai sur lui l'avantage. » Il y avait peut-être beaucoup d'ostentation dans un soin si puéril; mais Canus fit voir un esprit plus élevé, lorsque, s'adressant à ses amis qui pleuraient sur son sort, il leur dit : « Pourquoi ces gé-

« missements ? Vous êtes en peine de
 « savoir si l'ame est immortelle ; je
 « vais en être éclairci en un moment.
 « Je songe à bien examiner si mon
 « ame se sentira sortir ; » et il leur
 prouva, s'il apprenait quelque chose
 de l'état des ames après le trépas, de
 revenir leur en faire part. V—VII.

CANUS, ou GANO (MELCATOR),
 évêque des Canaries, naquit en 1523
 à Tarançon, bourg du diocèse de To-
 lède, entra jeune dans l'ordre de St-
 Dominique à Salamanque, succéda en
 1546 au célèbre Victoria, son maître,
 dans la première chaire de théologie
 de cette université, y forma un parti
 opposé à celui du savant Caranza, son
 collègue, qui fut depuis archevêque de
 Tolède. Canus, fier, véhément, ayant
 joint à l'étude de la philosophie et de
 la théologie celle de l'histoire et des
 belles-lettres, contribua, dit-on, à la
 disgrâce de Caranza, homme doux et
 bon, et aux malheurs de Don Carlos ;
 mais le P. Tournon le défend sur ces
 deux accusations dans son *Histoire
 des hommes illustres de l'ordre de
 Saint-Dominique*, tome IV. Lora-
 que les jésuites voulurent s'établir à
 Salamanque, l'impétueux Canus les
 dénonça comme les *précurseurs de
 l'Ante-Christ*, et il réussit à les fai-
 re renvoyer : ils ne purent s'y fixer
 qu'après qu'il eut quitté cette ville.
 On prétend que ce fut à leur sollicita-
 tion que Paul III l'appela au concile
 de Trente, et qu'ils le firent nommer
 évêque des Canaries en 1552, pour se
 débarrasser d'un ennemi si dange-
 reux ; mais Canus, qui avait su s'insin-
 uer dans l'esprit de Philippe II, dont
 il flatta l'ambition en lui persuadant
 qu'il pouvait faire la guerre à quelque
 prince que ce fût, lorsqu'il s'agissait
 de soutenir ses droits, se démit de
 son évêché, obtint bientôt son rap-
 pel en Espagne, devint provincial de

son ordre dans la province d'
 tulle, et mourut à Tolède en
 C'était sans contredit un des
 giens les plus judicieux de son
 Il contribua beaucoup à faire
 des écoles une foule de question-
 nes et absurdes qu'on y agita
 avec une ridicule importance
Traité De locis theologis en
 livres, c'est-à-dire, des princi-
 des sources d'où les théologien-
 vent tirer les preuves de leurs
 mens et les arguments pour con-
 tre ceux de leurs adversaires,
 des meilleurs ouvrages de ce ge-
 ne fut imprimé qu'après sa mort
 manque, 1562, in-fol.). A qu-
 digressions près, il y a beauc-
 méthode ; le style en est pur, é-
 et même fleuri. Les règles en so-
 cellentes ; mais elles pèchent qu-
 fois dans l'application. On lui
 che encore d'avoir trop voulu
 re cette matière en art, à l'im-
 d'Aristote, de Cicéron, de Q-
 lien dans leurs *Traités de ri-
 que* et de dialectique. Le repro-
 qu'on lui fait d'une trop grande
 vention contre les scolastiques
 sans doute de ce qu'il a réduit
 autorité à sa juste valeur. Ba-
 ne peut lui pardonner d'avoir d-
 S. Grégoire le grand et le vén-
 Bède ont adopté sans trop de d-
 nement des miracles qui n'étaient
 des que sur des bruits populaire-
 est étonné que son bon esprit n-
 pas également déabusé des opi-
 ultramontaines. C'est à tort qu'on
 cuse d'avoir dit que les écrivain-
 crés n'avaient eu besoin que d'un
 ple direction du S. Esprit ; il ne
 tend que des faits historiques
 ils avaient d'ailleurs une con-
 sance assurée. La dernière édit-
 cet excellent ouvrage, souvent
 primé, est celle qu'a donnée

Serry, Vienne, 1754, 2 vol. in-8°. Quoique son *Traité des sacrements en général* et ses *Leçons sur l'Écriture* n'aient pas la même réputation que le *Traité des lieux théologiques*, on y reconnaît le même esprit d'instruction, de solidité, de méthode, et le même goût pour la bonne latinité. Ses œuvres ont été publiées à Cologne en 1605, à Paris, 1678, in-8°. Lyon, 1754, in-4°.

T—D.

CANUS. Voy. CANO.

CANUT I^{er}, roi d'Angleterre et de Danemark, monta sur ces deux trônes l'an 1015. Il fut surnommé *le Grand*, pour sa puissance, comme *le Sage* l'avait été pour ses vertus. Les troubles commis par les Danois en Angleterre avaient attiré sur eux la vengeance plus barbare d'Éthelred II, 12^e. monarche de la race saxonne, avait formé le projet d'exterminer ces étrangers et il était parvenu à les faire périr tous, hommes, femmes et enfants, en un seul jour (23 février 1013). Il avait même voulu repaître ses yeux de cet horrible spectacle, et avait tranché la tête devant lui à sa propre sœur du souverain qui régnait alors en Danemark. Ce monarque (voy. SUÉNON), transporté de fureur, n'était venu descendre en Angleterre, après avoir su qu'Éthelred n'avait pas su combattre, et qu'il s'enfuyait en Normandie, abandonnant son pays à des vainqueurs féroces.

Ceux-ci avaient à leur tour incendié l'Angleterre d'incendies, de pillages, et, ce qui était peut-être pire, de perfidie et de dépravation. Cependamment abandonnés par leur roi, les peuples dans plusieurs provinces, résistèrent encore à leurs oppresseurs. Suénon prit la vic en Angleterre en 1014, et d'avoir pu y affermir sa domi-

nation. Edmond, surnommé *Côte-d'acier*, plus digne du trône que son père Éthelred, lutta avec succès contre la puissance des Danois, lorsque Canut, fils et successeur de Suénon, vint revendiquer le trône d'Angleterre. Son premier acte de souveraineté fut de ravager toute la côte orientale de son nouveau royaume, et de jeter à Sandwich tous les Anglais remis en otage à son père, après leur avoir coupé le nez et les mains. Bientôt, avec des renforts qu'il était allé chercher en Danemark, il revint dévaster le midi de l'Angleterre avec la même fureur, entra dans le Dorsetshire, sut qu'il était menacé par une armée qu'avait levée contre lui le valeureux Edmond, et trouva moyen de la dissiper par ses intelligences avec le perfide Édric, son beau-frère (voy. ÉDRIC). Edmond en leva une seconde, une troisième, toujours vaincu par la trahison, même quand il avait été vainqueur par le courage, mais résolu de n'abandonner qu'avec la vie la défense de son trône et de son peuple. Enfin, malgré les désavantages et les dangers de son affreuse situation, ayant moins à craindre des armes de son ennemi que de la perfidie d'Édric, tour à tour déconcerté par une trahison ouverte, et séduit par un faux repentir, et ne pouvant être en sécurité ni dans son camp ni dans son palais, Edmond sut encore tellement balancer la fortune entre lui et Canut, que les nobles anglais et danois, épuisés de combats et de fatigues, demandèrent impérieusement à leurs deux souverains de se partager l'Angleterre. Un traité solennel assura le nord au prince danois, le midi à l'Anglais : un mois après ce traité, deux chambellans achetés par Édric assassinèrent Edmond, et toute l'Angleterre fut à Canut. Edmond laissait deux enfants mi-

neurs : Canut composa une assemblée d'états, fit paraître devant eux des témoins subornés, qui jurèrent que, lors du dernier traité, Edmond, au préjudice de ses enfants, avait cédé à Canut l'héritage de sa couronne; et les états confirmèrent cette cession. Faibles et dépossédés qu'ils étaient, ces enfants portaient encore ombrage; les immoler près du tombeau de leur père n'était pas sans danger : Canut les envoya au roi de Suède, son ami, en le priant de le délivrer de toute inquiétude par leur mort. Le roi de Suède eut horreur d'une telle proposition, reçut les deux jeunes princes, mais les envoya au roi de Hongrie, qui leur donna l'hospitalité la plus généreuse. Après leur mort, qu'il n'avait pu obtenir, un tel éloignement était ce qui convenait le plus à Canut. Il désira dès-lors de sortir des routes du crime, mais se crut encore obligé d'en commettre quelques-uns, et, pendant vingt ans qu'il régna, il se montra d'abord cruel et injuste, devint ensuite équitable et humain, et finit par être dévot et superstitieux. Plusieurs victimes de ses nouvelles cruautés n'étaient rien moins qu'intéressantes : il frappa surtout ceux des Anglais qui avaient trahi pour lui leur roi Ethelred, et l'infâme Edric, ayant osé lui reprocher ses services, fut pendu et jeté dans la Tamise. Il accabla ses sujets d'impôts pour satisfaire l'avidité de ses chefs, mit ceux-ci à la tête de vastes territoires, pour les intéresser à l'affermissement de son autorité; puis les bannit l'un après l'autre; et, confondant les Danois avec les Anglais, rétablissant les coutumes saxonnes dans une assemblée des états, assurant à tous une distribution impartiale de la justice, à chacun une protection égale de sa vie et de ses propriétés, il changea en respects et en bénédictions l'horreur

qu'avait excitée sa tyrannie. Il se fit de charmer les Anglais en épousant Emma, veuve de leur roi Ethelred, dans laquelle ils aimaient à retrouver leur reine, et, par ce mariage, arrêta les entreprises du duc Godfréd, frère d'Emuna, lequel paraît à faire valoir les droits de deux neveux, fils puînés d'Ethelred au trône d'Angleterre. Sûr de son pouvoir s'éloigner sans danger, Canut fit un premier voyage en Scandinavie, pour vaincre la Suède, et un second, en 1028, pour conquérir la Norvège. Ce fut alors que, sur le fait, on le vit aspirer à la cendre. Devenu le plus puissant de son temps, ne trouvant que dans les grandeurs, poursuivant l'idée du prix qu'elles lui avaient fait, il se jeta dans les bras de la débauche, couvrit le sol anglais d'églises, de monastères, fonda des prières publiques pour les âmes de tous ceux qui étaient morts en combattant pour lui, et couronna tous ces actes de dévotion par un pèlerinage à Rome, où il obtint de grands privilèges en faveur des écoles anglaises. Quelque dévotieux qu'ait paru à Hume ce pèlerinage, l'on aimera toujours voir Canut confondre les flatteurs qui lui attribuaient la toute-puissance, et qui ne pouvaient entrer dans la vase de la mer, tant du reflux, défendre aux Anglais de monter jusqu'à lui, et, lorsqu'il mouillait ses pieds, se retourner vers ses vils adulateurs, pour les remercier avec dédain : « Apprenez que le plus puissant est celui qui a obéi, quand il lui a dit : *Ne venez pas que-là et pas plus loin.* » La dernière expédition de Canut fut contre Malcolm, roi d'Écosse, qui fut forcé de se reconnaître de l'Angleterre pour les domaines qu'il possédait dans le Cumberland

rien positivement borné à ces situées hors du sol écossais, et stérieurement causa des guerres es, lorsque les monarques voulurent l'étendre à tout l'intérieur de l'Écosse. Quatre années d'un paisible suivirent cette expédition. Canut mourut en 1036, à bury, laissant de son premier mariage avec Alswen, fille du comte de Northamptonshire, Sweyn et Harold, et de sa seconde femme, Hardiknut. Son testament assigna au premier son royaume de Norwége, au second l'Angleterre et le Danemark au troisième.

L—T—L.

CANUT II, autrement **HARDIKNUT**, ou **CANUT-LE-ROBUSTE**, fils aîné de Canut le Grand, apprit en Danemark la mort de son père, et le testament qui lui laissait ce royaume du nord par héritage, en établissant Harold, son frère consanguin, sur le trône d'Angleterre. Fils d'Emma, sœur de Canut le Grand, duc de Normandie, Hardiknut devait être appelé à la monarchie anglaise, d'après le traité passé entre le duc, son oncle, et le roi, son père, lorsque celui-ci avait épousé en secondes noces la veuve d'Éthelred II. Le général des Anglais était pour lui, mais ils craignaient une guerre civile, et réglèrent que Harold serait maître du pays au nord de la Tamise, et Hardiknut, de la partie méridionale. Harold ne tarda pas à s'emparer de tout, et mourut un an après son règne très court, lorsque Hardiknut venait, les armes à la main, d'arriver de Danemark. Reçu en triomphe à Londres, et roi d'Angleterre sans opposition, en 1040, le fils d'Emma, craignant de perdre l'affection de ses sujets, les révolta tous en se saisissant sur les restes de son frère Harold d'une vengeance également basse et impie. Il osa ordonner

à l'archevêque d'York de violer le tombeau de Harold, d'exhumer son corps, de lui couper la tête, et de le précipiter dans la Tamise. L'archevêque ne put empêcher l'ouverture du tombeau, et le duc Godwin se chargea de l'exécution du cadavre. Des pêcheurs trouvèrent ce corps flottant, et l'ensevelirent à Londres; Hardiknut le fit déterrer de nouveau, et rejeter dans la même rivière. Bientôt il se montra aussi avide que cruel. La nation vit rétablir, de tous les impôts, ceux qu'elle détestait le plus. Partout on murmura; le peuple de Worcester massacra deux des collecteurs. Hardiknut jura d'exterminer la ville entière. Godwin, Sivard, Léofric, y mirent le feu, et la livrèrent au pillage des soldats. L'Angleterre frémissait d'un règne qui s'annonçait sous de tels auspices. Heureusement, il fut encore plus court que celui de Harold, et ne s'étendit pas au-delà de deux ans. Hardiknut ayant honoré de sa présence les noces d'un seigneur danois, en 1042, y mourut subitement, d'intempérance selon les uns, de poison suivant d'autres. Avec lui s'éteignit en Angleterre la dynastie danoise. Les Anglais revinrent aux deux frères d'Edmond de Cote-de-fer, fils puînés d'Éthelred, appelés, l'un *Alfred*, et l'autre *Édouard*. Ce dernier fut préféré, soit que Hardiknut et Godwin eussent assassiné de concert le prince Alfred, ainsi que le disent quelques historiens, soit que Godwin eût commis ce meurtre à lui seul, après la mort de Hardiknut, ainsi que d'autres le rapportent (Voy. ALFRED II, et ÉDOUARD-LE-CONFESSEUR).

L—T—L.

CANUT IV (S.), fils de Suénon II, roi de Danemark, et d'une de ses maîtresses, avait, à la mort de son père, en 1074, partagé les suffrages de la nation pour occuper le trône.

Ses partisans avaient même pris les armes, et l'on était sur le point d'en venir aux mains, lorsque les discours de Harold, son frère aîné, aidés des artifices de deux seigneurs de son parti, firent pencher en faveur de ce dernier les suffrages de l'assemblée générale. Canut, en apprenant cette nouvelle, se retira en Suède, et, pour éluder aux offres d'Harold, qui promettait de lui donner l'investiture de quelque partie du royaume, à condition qu'il reconnaîtrait son élection, il alla en Prusse, où il avait déjà donné des preuves de sa valeur, continuer la guerre que les chrétiens faisaient aux habitants encore idolâtres de ce pays. Harold étant mort en 1060, les états résolurent unanimement de rappeler Canut, qui se trouvait alors en Suède. Dès qu'il eut pris possession de la couronne, il épousa Adèle, fille de Robert, comte de Flandre, puis il termina glorieusement la guerre de Prusse et de Courlande. Ils occupa ensuite de faire rentrer dans le devoir ses sujets accoutumés à la licence et à l'imponibilité, délivra la mer des pirates qui l'infestaient, fit punir tous les coupables, et fut même à ses frères les gouvernements des provinces où ils s'étaient conduits d'une manière tyrannique; mais sa sévérité souvent poussée à l'excès et sa déférence impolitique pour les prêtres aigrèrent les peuples. Le mécontentement général n'attendait qu'une occasion pour éclater; elle se présenta. L'Angleterre, arrachée à la domination des rois de Danemark depuis la mort de Hardi-Canut, était regardée par eux comme une province révoltée. Canut, qui en avait médité la conquête, avait pris des mesures pour cette grande entreprise. Il conclut un traité avec Olaus-Debonnaire, son beau-frère, roi de Norwège, qui lui promit un se-

cours de soixante de ses plus vaisseaux et d'une armée d'élite. Le beau-père lui envoya près de cent vaisseaux, qui se joignirent aux Norwégiens dans le Lyngby (golfe du Jutland). Guillaume le Conquérant, au bruit de cet armement, leva des troupes de tous côtés et prit de grandes mesures pour résister à l'invasion; mais Canut n'osa pas son entreprise, soit, comme rapporte un historien anglais, qu'il fut retenu par les vents, soit qu'il apprit que les Wendes paraient un armement contre eux en Danemark; Canut prit le parti d'envoyer les Wendes en leur envoyer des ambassadeurs, et, tandis qu'ils attendaient leur réponse pour se décider à rejoindre sa flotte, l'armée, fatiguée d'un délai dont elle ignorait la cause, chargea Olaus, duc de Danemark et frère du roi, de s'en aller à la place de Canut, indigné des murmures de l'armée et de la hardiesse d'un roi qui lui interdisait sa présence. Bientôt soupçonnant, non sans raison, que c'était l'auteur du mécontentement, fit arrêter, et le combla de la prison du comte de Flandre. Cette mesure en consternant les troupes, augmenta leur animosité contre le roi; on se jeta une vengeance; mais la colère plus forte que le ressentiment perdit toute l'armée au premier jour de l'arrivée de Canut. N'ayant rien au lieu du rendez-vous que les Norwégiens, il les renvoya dans leur pays comblés de présents, et se rendit en Jutland pour punir la désobéissance de son armée. Sa sévérité sur cette occasion, sa préférence au service pour les ecclésiastiques surtout un nouveau tribut qu'il imposa par tête comme expiation de l'injure que son peuple lui avait faite, révoltaient même les plus modérés.

jets. L'indignation fut au comble quand il convertit ce tribut en sa faveur au profit du clergé, et qu'il exigea que cette espèce d'amende fût levée avec rigueur, espérant ainsi faire consentir les Danois à payer au clergé les décimes auxquelles les états avaient constamment refusé de se soumettre. Les collecteurs, voyant par leur dureté, rendu ce tribut si insupportable, le peuple se révolta, et murmura; enfin, dans le Jutland, les habitants massacrèrent deux collecteurs, poursuivirent le roi qui se trouvait dans le Jutland, et le contraignirent à fuir en Danemark. Le soulèvement qui s'était élevé dans tout le Jutland menaçait de gagner cette île, Canut se réembarqua pour la Suède. Il eût pu y rester en sûreté; mais un traître nommé Ælnoth lui persuada de retourner en Danemark, où sa présence suffirait pour réprimer les insurgés. Canut arriva à Odensée accompagné de Black, seigneur de remplir auprès des Danois le rôle de conciliateur, les Danois se disposaient à saisir l'occasion de se venger du roi, déçu par ce perfide, se refusèrent à la promesse d'une réconciliation, et entrèrent dans une église que les Danois s'étaient investis. Black, qui les retenus par la crainte de profaner le lieu, leur ouvre la porte; ils sortent. Canut et ses deux frères, et Benoît, font une résistance inutile; ils sont massacrés, à l'exception d'Eric, qui parvient à s'échapper. Ainsi périt dans l'église de Ælnoth à Odensée, le 2 juillet 1026, Canut, victime du peuple irrité par la dureté de son gouvernement. Son zèle, plus ardent qu'éclairé, pour les intérêts du clergé, lui mérita les honneurs de la canonisation. Plusieurs églises lui furent dédiées. Les anciennes chroniques nous

apprennent qu'il était grand, bien fait, d'une figure agréable, qu'il avait le regard plein de vivacité, beaucoup d'esprit, d'éloquence et de bravoure; mais ses belles qualités furent obscurcies peu à peu, et enfin anéanties par un manque de jugement qui fit son malheur. Il commit, en administration, une faute grave, en créant son frère Olaüs, duc de Sleswig. Il retira des fruits amers de cette mesure, et donna un mauvais exemple à ses successeurs, qui démembrèrent la monarchie. Adèle, à la nouvelle de la fin tragique de son époux, se retira auprès de son père avec un seul de ses enfants, nommé Charles. Ses deux filles étaient mariées en Suède. Charles devint comte de Flandre, fut tué dans une église par ses sujets révoltés, et mis au rang des saints comme son père. Adèle épousa dans la suite Roger, duc de la Pouille, dont elle eut un fils appelé Guillaume. Elle légua en mourant tous ses biens au pape Honoré. Ælnoth, moine de Cantorbéry, a écrit en latin la vie et le martyre de S. Canut. Cet ouvrage, imprimé d'abord à Copenhague, en 1602, a été publié, avec des notes de Jean Meursius, à Hanau, 1631, in-4°, et 1657, in-4°. André Angeletti a aussi composé en italien la vie du même saint. E—s.

CANUT (S.), duc de Sleswig, second fils d'Eric-le-Bon, roi de Danemark, ne fut pas, non plus que son frère aîné, appelé à porter la couronne de son père, qui passa en 1105 à Nicolas, leur oncle. Ce monarque n'ayant pu arrêter les progrès de Henri, roi des Slaves, qui ravageait le Holstein, et ayant été trahi par le gouverneur du Sleswig, trouva un défenseur dans son neveu. Nommé duc de Sleswig en 1115, Canut commença par offrir la paix à Henri. Ayant

essuyé un refus, il ne tarda pas à recouvrer le Sleswig, et porta même bientôt la guerre dans les états de son ennemi, qui revint à des sentiments plus pacifiques. Canut s'occupa à faire régner dans sa province la paix et la justice, et sut y réprimer le brigandage tenu, en quelque sorte à honneur, par les braves de ce siècle. Henri étant mort, et ses descendants ayant tous péri dans la guerre qu'ils s'étaient faite, Canut monta sur le trône des Slaves Obotrites, et fut couronné par l'empereur Lothaire II, à la cour duquel il avait passé une partie de sa jeunesse, et à qui il prêta le serment accoutumé. Tandis que Canut se faisait chérir par ses vertus, Harold, son frère aîné, que ses vices avaient exclu du trône de Dauemark, se faisait détester par ses brigandages. Eric, son autre frère, s'y opposait de tout son pouvoir. Nicolas, trop faible, laissait à Canut le soin de rétablir la paix entre ses frères et de mettre le peuple à l'abri de leurs violences. Cette marque de confiance ayant augmenté l'attachement des Danois pour Canut, ses ennemis insinuèrent au roi, qu'à sa mort ses sujets préféreraient à son fils Magnus, le duc de Sleswig, sur qui tous les regards se fixaient, et qui était trop puissant pour rester fidèle. Nicolas résolut de se défaire de son neveu; mais craignant le ressentiment de ses peuples, il se décida à tâcher de le noircir dans leur esprit. Il lui manda de venir à l'assemblée des états répondre aux charges qui seraient portées contre lui. Canut, fort de sa conscience, comparut. Le roi l'ayant lui-même accusé de manœuvres pour s'emparer du trône, Canut se défendit avec tant de clarté, de raison et de fermeté, que l'assemblée le déclara innocent, et que le roi s'apaisa ou cacha sa haine. Ulvide, la nouvelle reine, qui avait

c... jalousie cont
r... a... entretenir les m
|... du roi et de so
us... ort de Canut.

vita à venir passer les fêtes de Roskild. Canut s'y rendit, mal prières de son épouse. Après qui durèrent quatre jours, il un château de son frère Harold à peu de distance. Magnus lui e alors un message pour l'engag venir trouver dans une forêt, où il désirait l'entretenir. Canut rivé sans armes au lieu de l'entrouva Magnus qui l'embrassa conduisit dans un endroit écart pour parler plus à l'aise, s'assit avec lui. Au milieu de l'entretieleva, le saisit par les cheveux coupa la tête. Ce lâche homicide mis le 7 janvier 1131, consterna le royaume. Les vertus de Canut, sa prudence, sa bonté, sa justice, lui avaient gagné le cœur des Danois. Il fut canonisé en 1172. *Martyrologe* romain le confesse S. Canut, roi de Danemark. Sa femme Ingeburge, petite-fille de Waladimir, ou Woldemar, duc de Russie, enceinte d'un enfant, naquit huit jours après, et qu'on lui donna le nom de Valdemar I^{er}, occis plus tard par la suite le trône de Danemark (Voy. NICOLAS).

CANUT V, fils du prince Valdemar et petit-fils du roi Nicolas, fut élu roi après l'abdication d'Eric-l'Agneau, et fut l'un des prétendants à la couronne de Danemark. Suénon, son compétiteur, avait pour lui les peuples de Sélande et de Scanie. Canut était tenu par les Jutlandais. Tous deux élus rois par les états-généraux, leur parti, coururent aux armes. Canut, vainqueur, se déclara contre Suénon battu en Sélande, fut obligé de se retirer en Jutland. Bientôt les deux

licitation du pape Eugène III, et pour faire la guerre aux Vanu Wendes, afin de les obliger à embrasser le christianisme. Les Danois d'accord entre eux et abandonnés par les Allemands, leurs alliés, furent du désavantage, et furent chassés de leur patrie, où les vaincus vinrent commettre des dévotions qui n'empêchaient pas les deux rois de se combattre avec acharnement. Canut s'empara de Roskild, fut battu une seconde fois à Helsingør. A cette époque, le parti de Canut reçut un renfort important par la cession de Valdemar, fils de Knud le Grand, duc de Sleswig, assassiné par son frère, père de Canut V. Ce prince acquiesça à la cession du Sleswig compris dans le royaume de Danemark. Aidé de son nouvel allié, Canut défait Suénon une troisième fois à Viborg en Jutland. Canut se rendit en Suède, passa de là en Russie, et enfin à Hameln, où il y trouva un allié zélé dans l'archevêque Hartvig, qui ne pouvait résister aux Danois de s'être soustraits à la juridiction de son évêché. Canut avait cependant travaillé à relever son parti en Jutland. Il ne s'y fut pas tôt montré, qu'il eut sur pied une armée nombreuse, et força Suénon à se retirer dans Viborg, où il se renferma. La disette allait le rendre abandonné de la place, lorsque Suénon sortit pendant la nuit, et malheureusement l'armée de Canut, qui n'avait rien de préparé, resta, resté sans ressources, fut obligé d'aller chercher un asyle à la cour de l'empereur Frédéric I^{er}, et fut obligé de recevoir, comme fief de son empire, les provinces de ses états qui n'étaient pas couvertes par son armée. Frédéric, ravi de cette proposition, jugea que, pour l'effectuer, le consentement de Suénon, demeuré maître de son royaume, n'était pas moins

nécessaire que celui de Canut; il offrit donc, dans ce dessein, de servir de médiateur aux deux princes, et, sous prétexte d'une conférence où leurs intérêts seraient discutés, il indiqua une entrevue à la diète de Mersebourg, et y fit inviter Suénon. Ce roi, redoutant l'inimitié de l'empereur, y vint avec Valdemar et une partie de sa cour. Quand il fut question de régler les prétentions de Canut, on déclara à Suénon qu'il devait, à l'exemple de son rival, reconnaître l'empereur pour son suzerain. Cette proposition, appuyée de menaces, ne laissant pas à Suénon la liberté du choix, il fut obligé de dissimuler et d'y accéder. Alors l'empereur prononça à son avantage, et lui conserva la couronne, en réservant à Canut l'île de Sélande, qu'il tiendrait comme fief du royaume. Ce traité fut suivi, selon les auteurs allemands, du couronnement de Suénon par les mains de l'empereur; mais les Danois prétendent, avec quelque fondement, que le différend soumis à l'examen de Frédéric ne concernait que le royaume de Vandalie, et non celui de Danemark. Au reste, Suénon, à peine de retour dans ses états, protesta contre le traité qu'on lui avait arraché, et refusa de remettre la Sélande à Canut. Valdemar, qui s'était rendu caution des engagements de Suénon, l'engagea, pour éviter la guerre, à donner à Canut, en place de cette île, divers domaines en Jutland, en Sélande et en Scanie. Après cet arrangement, la paix régna quelque temps entre les princes; mais Suénon s'étant, par ses excès, attiré la haine générale, Valdemar, qui se défiait de ses intentions, et qui depuis quelque temps penchait pour Canut, s'unit plus étroitement à ce dernier en épousant sa sœur. Canut lui céda la troisième partie des domaines qu'il possédait.

CAN

it. Cette alliance donna de l'om-
brage à Suénon, qui résolut de se ven-
ger par la perfidie. Canut et Valdemar
prirent le titre de rois en Jutland, et
se bécotèrent contre Suénon, qui s'en-
voya en Saxe, puis revint en Frisie,
et les deux rois le suivirent. Valde-
mar offrit sa médiation, et la paix fut
conclue. Suénon eut la Scanie, Canut
le Sleswig, Valdemar le Jutland et le
Dithmarsche. Chacun devait gouverner avec
liberté et l'autorité de roi. Les réjouis-
sances qui suivirent la conclusion du
traité fournirent à Suénon l'occasion
de se venger. Il invita les deux rois à
une grande fête qu'il donna à Roskild
en 1056. Ils y reçurent toutes sortes
de témoignages d'affection ; mais vers
le soir divers indices firent soupçon-
ner à Canut quelque perfidie ; il se
leva, et, ayant embrassé Valdemar, il
disposait à sortir, lorsqu'une troupe
de gardes armés, guidée par Sué-
non, entra dans la salle, et attaque
les deux princes : Valdemar s'échap-
pa, mais Canut fut tué d'un coup
de lance à la tête. Il avait régné neuf
ans en Jutland, et quelques jours dans
la Scanie et les îles danoises. Il laissa plusieurs
enfants. Un de ses fils, nommé Nico-
las, mourut en odeur de sainteté ; il
est connu sous le nom de S. Nicolas
de Viborg ; un autre, nommé Harald,
fut par la suite chef d'un parti de ré-
voltés ; une de ses filles (Hildegarde)
fut mariée à Joromor, prince de Ru-
slande ; une autre (Judith), épousa
Bernard, duc de Saxe. Son fils natu-
rel, Valdemar, duc de Sleswig, causa
après sa mort de grands troubles dans
le Danemark. (Voy. SUÉNON III et VALDE-
MAR I^{er}.)

E—s.

CANUT VI, roi de Danemark, fils
naturel de Valdemar I^{er}, désigné par les
lois pour lui succéder, et couronné
à l'âge de douze ans, monta sur le trône
après la mort de son père, en 1182. Pen-

CAN

de temps après son avènement,
les Scaniens, qui s'étaient révoltés sous
le règne précédent, se soulevèrent
à nouveau, sous prétexte que les étran-
gers occupaient les meilleurs emplois.
Ils choisirent pour chef Harald, qui
n'avait d'autre mérite que celui d'être
fils de Canut V, et reçurent des
secours de Canut, roi de Suède ; mais
bientôt, vaincus par le petit nombre
de sujets restés fidèles, et par l'ar-
mée de Absalon, qui avait amené ses
troupes de Scanie, ils abandonnèrent
leur chef, qui s'enfuit en Suède,
il mourut l'année suivante. Cette même
année, l'empereur Frédéric Bar-
barousse fit inviter Canut à venir à
son cour, sous prétexte de renouveler l'amitié
qui avait existé entre lui et Valde-
mar, mais, en effet, pour l'engager
à lui faire hommage (Voy. ABSALON)
et il excita Bogislas, duc de Pomé-
ranie, à attaquer le Danemark. Ce prince
fut battu à plusieurs reprises, vint se
prosterner aux pieds de Canut avec ses
enfants et sa femme, sœur de ce mon-
arque. Canut lui rendit sa principauté
à condition qu'il la tiendrait sous la su-
zeraineté du Danemark. Il soumit ensui-
te le Meklenbourg, et prit le titre de
roi des Slaves ou des Vandales, que
les rois de Danemark ont conservé.
La Vandalie comprenait le pays situé
entre l'extrémité orientale de la Pomé-
ranie, jusqu'à la basse Elbe, vers He-
lsingbourg. Frédéric apprenant la pro-
pre soumission de cette contrée, ne put
résister dans les conjectures où il se trouva
à songer à la vengeance, mais il ma-
nifesta son dépit, en sommant Canut
pour la troisième fois, de venir en
Allemagne ; et, sur son refus, il lui en-
voya la princesse Hélène, sa sœur
qui avait été fiancée à l'âge de sept
ans à Frédéric, duc de Souabe, confor-
mément à la promesse faite par Valde-
mar. En 1186, pendant que Ca-

ait aux états assemblés à Odense messagers arrivèrent avec des du pape Clément III, qui ait les Danois à se croiser, à ion des autres fidèles de l'Eu-L'empereur, qui avait pris la employa le crédit du pape pour r Canut à conclure une conven- laquelle ce roi s'engagerait à er la paix de l'empire pendant ce de son chef; et, pour lui it prétexte de mécontentement, qua le décret de proscription contre Henri-le-Lion, beau- e Canut. La noblesse danoise clement émue par les exhorta- i souverain poutife, qu'Esbern, 'Absalon, appuya de toute son ce. Quinze des principaux sei- se croisèrent, mais cinq seule- sistentèrent dans leur résolution. fut assez sage pour n'y prendre part. En 1196, il marcha en ue en Estouie, s'empara de la : , où il établit la religion chré- et fit rentrer dans l'obéissance es de la Vandalie qui s'étaient es. Il s'appliqua ensuite à faire s états d'une paix glorieuse et dministration sage. L'évêque wig, fils naturel de Canut V, l avait donné ce duché à gou- durant le bas âge de Valdemar, re, piqué de ce qu'on lui ôtait rovince, voulut s'en venger.

long-temps il ourdissait des dans le royaume, et formait iances avec quelques princes agne, notamment avec Adol- mte de Holstein. Enfin, il leva que, passa en Norvège, en avec une flotte de trente-cinq ux, fit une descente en Dane- et prit le titre de roi, pendant s alliés s'avançaient vers l'Ey- ir le soutenir. Canut se conten- ire garder les retranchements

qui défendaient l'entrée du Jutland, et recommanda d'éviter tout engage- ment. L'évêque ayant épuisé ses trésors, fut obligé de remercier ses alliés. Il se mit en chemin pour venir de- mander grâce au roi; mais comme il n'avait pris aucunes sûretés, il fut ar- rêté, chargé de chaînes, et conduit au château de Soeborg en Sélande. Canut marcha ensuite contre le comte de Holstein, qui lui envoya une ambas- sade pour acheter la paix : elle ne dura pas long-temps. Canut prétendait trai- ter Adolphe en vassal; celui-ci ne voulait reconnaître d'autre maître que l'empereur; il unit ses intérêts à ceux d'Otton, margrave de Braudebourg. Canut expédia en Vandalie une flotte qui, renforcée par plusieurs vassaux du Danemark, entra dans l'Oder. Otton s'avança contre les Danois avec une armée égale à la leur. Le choc fut terrible : les Danois furent défaits, Tor- bern, leur général, fut tué; l'évêque de Roskild, prisonnier; mais il s'échappa bientôt. Après cette action, les deux princes confédérés ravagèrent la Van- dalie; mais, l'année suivante, la face des affaires changea : Adolphe, réduit à demander la paix, ne l'obtint que par la cession de la Ditmarse et de Rends- bourg. Canut fortifia cette place, y mit une garnison nombreuse, cons- truisit un pont sur l'Eyder, et, par- là, tint Adolphe en échec; mais celui- ci était d'un caractère trop turbulent pour rester en repos. Il assiégea Lauen- bourg, qui appartenait au duc de Saxe. Les habitants, se voyant vivement pressés, avaient fait secrètement aver- tir Canut qu'ils étaient disposés à lui remettre la place. Canut leur avait fait promettre un prompt secours, en leur recommandant d'arborer sur leurs rem- parts l'étendard de Danemark. Adol- phe n'en poussa le siège qu'avec plus d'ardeur, et prit Lauenbourg avant l'ar-

rivés des Danois. Canut entra dans le Holstein. Les sujets d'Adolphe et ceux d'un comte, son voisin, qui l'avait puissamment secouru, outrés de se voir sacrifiés à des guerres étrangères, en murmuraient hautement. Une partie de la noblesse alla même se rendre au roi, ou à Valdemar, qui avait pris le commandement de l'armée (V. VALDEMAR II). Ce prince soumit toutes les villes du Holstein, et reçut l'hommage des sujets des deux comtes. Il s'empara ensuite de Lubeck, qui reconnaissait, sous quelques rapports, le comte de Holstein pour souverain. Valdemar reçut des otages, distribua les fiefs et les gouvernements de la province aux seigneurs qui avaient pris son parti, et retourna en Danemark jouir de ses triomphes et prendre de nouvelles mesures pour les assurer. Dès qu'il fut éloigné, Adolphe sortit de Stade, où il s'était réfugié, s'empara de Hambourg, et chercha à soulever le Holstein contre ses nouveaux maîtres; mais Canut le surprit par une marche forcée, et l'enferma dans Hambourg. On était au cœur de l'hiver; l'Elbe était pris par les glaces. Adolphe ne pouvant se sauver, fut contraint de traiter de sa liberté. Valdemar consentit à la lui laisser, à condition qu'il lui livrerait Lanembourg. Le commandant de cette place ayant refusé de remplir cette clause, Adolphe fut conduit prisonnier en Danemark. Ces succès, et l'avènement à la couronne impériale d'Otton, duc de Saxe, fils de Henri-le-Lion, beau-père de Canut, ayant affermi les conquêtes de ce monarque en Allemagne, il vint se montrer à ses nouveaux sujets. Les bourgeois de Lubeck lui firent une réception magnifique. Il convoqua dans cette ville les députés du Holstein et des autres provinces, et reçut leur serment de fidélité; mais cette

bientôt en ap
de () de retour da
états, sur au... d'une malad
l'emporta le 12 novembre 1202
la 40^e. année de son âge et la 2
son règne. Il n'eut peut-être pas
la guerre autant de talents qu
bre Valdemar, ou que l'arche
ansalon, mais sa piété, sa mo
in et la pureté de ses mœu
it acquis une gloire qui ne
pas. Jamais le Danemark n'ay
aussi puissant et aussi florissan
sous son règne. Canut n'ayan
lié d'enfants, eut pour succ
son frère Valdemar. Leur sœur
durge avait épousé Philippe-Au
de France, qui la répudia (V.
INGELBURGE). Canut, instruit
manière indigne dont elle était tr
envoya à Rome demander just
pape Célestin III. Sous le règne
prince, le Danemark eut des ho
distingués en tous genres; les pi
arquables furent Eskild et Ab
archevêques de Lund; Esber
leur et frère de ce dernier;
Grammaticus, et Suéno Aageser
toriens de Danemark; André Su
ii, entre autres ouvrages, tra
latin les lois de Danemark, et
une de Paris, mis depuis au ran
ants, et qu'Absalon avait fait
de France. E-

CANUT, fils de S. Éric, roi de Suède, espérait succéder à son père en 1160; mais les évêques et les grands décidèrent que les princes de la race de Sverker et ceux de la race de Valdemar régneraient tour à tour. En conséquence, le trône tomba en partage à Canut Sverkerson, déjà roi de Gothie, et à son fils d'Éric, qui soupçonnaient Canut d'avoir trempé dans le meurtre de leur père, se retirèrent en Norvège. Charles avait régné sept ans, lorsque Canut arriva avec une troupe

Visingsoe, île du lac Wetter, le roi et le tua, le 18 avril Il fut ensuite élu roi de Suède. ant il ne jouit pas paisiblement ironne; un descendant de Sverroclamé roi en Gothie; d'autres ants essayèrent de soulever dif-provinces; mais ils furent dé-a bataille de Bialba. La tran-du règne de Canut ne fut trou-ouis lors que par les incursions ples païens de l'est, qui vinrent une partie de l'Upland. Canut aucune part aux troubles de rége et du Danemark. Un de nds vassaux envoya cependant upes pour soutenir les révol-Scanie contre Canut VI, roi remarck. La paix qui régna de sous ce règne fut favora-progrès de la culture. Canut un grand nombre de monas-avorisa beaucoup les moines, t même recevoir dans l'ordre aux. Vers la fin de sa vie, on ca, en expiation du meurtre de ; à nommer pour successeur le ce prince. Ou essaya ensuite ent de lui faire entreprendre la contre son beau-frère, le roi de e. Il mourut en 1199, à Eric-n Westrogothie, et laissa un ric X, roi de Suède) et deux Les chroniqueurs rapportent rait des scaldes à sa cour, ce t présumer qu'il protégeait les

E—s.

VZ (ISRAEL-GOTTLIEB), né à eim, le 26 février 1690, fit ses à Tubingen, fut diacre à Nur-, et successivement professeur ience, de poésie, de philoso-t de théologie dans sa ville , où il mourut le 28 janvier Cest un des plus profonds dis-de Wolf, dont il avait embrassé nions sans s'en faire l'esclave.

Son penchant pour la scholastique et pour l'introduction d'une terminologie nouvelle a nui à sa réputation. Il a laissé un grand nombre d'ouvrages de philosophie et de théologie; les prin-cipaux sont : I. *Philosophiæ Leibnizianæ et Wolfianæ usus in theologia, per præcipua fidei capita*, Francfort et Leipzig, 1728-1739, 4 parties in-4°. : cet ouvrage a beaucoup contribué à répandre en Allemagne la philosophie de Leibnitz et de Wolf; II. *Eloquentiæ et præsertim oratoriæ linæ pauçæ*, Tubingē, 1734, in-4°.; III. *Grammaticæ universalis tenuia rudimenta*, ibid., 1737, in-4°.; IV. *Disciplinæ morales omnes, etiam eæ quæ formâ artis nondum huc usque comparuerunt, perpetuo nexu traditæ*, Leipzig, 1739, in-8°.; V. *Ontologia polemica*, Leipzig, 1741, in-8°.; VI. *Meditationes philosophicæ*, Tubingen, 1750, in-4°.; VII. *Theologia ihetico-polemica*, Dresde, 1741, in-8°.; VIII. *Compendium theologiæ purioris*, Tubingen, 1752, in-8°. , et un grand nombre de dissertations. G—r.

CAOUAM-EDDOULÉ-KORBOUGHAN. Voy. KORBOUGHAN.

CAOURSIN (GUILLAUME), né à Douai, vers 1430, d'une famille originaire de l'île de Rhodes, possédée alors par les chevaliers de St-Jean de Jérusalem, obtint, par sa capacité, la confiance du chapitre de l'ordre, et en jouit pendant plus de quarante ans. Son mérite le fit dispenser des vœux d'usage et même de porter l'habit, privilège qui ne s'accordait que rarement et à des sujets distingués. En 1462, Caoursin remplissait les fonctions de vice-chancelier. En 1466, il accompagna le grand-maître à Rome, en qualité de secrétaire. Il y retourna seul, en 1470, pour solliciter des secours contre les Turks, qui mena-

caient de faire le siège de Rhodes , et il s'acquitta de cette commission avec beaucoup de diligence et de succès ; is les Turks ajournèrent leur des- n , et ne parurent devant l'île qu'en 1480 (Voyez AUBUSSON). En 1484 , Caoursin fut député par le grand-maître à Innocent VIII , pour le complimenter au sujet de son exaltation , et lui demander sa protection pour l'ordre. Le pape fut si satisfait du discours qu'il prononça dans cette circonstance , qu'il le nomma comte palatin , et lui donna le titre de secrétaire apostolique. L'année suivante , il se rendit à Naples , pour conférer avec le roi Ferdinand sur les mesures à prendre à l'égard de Zizime , frère de Bajazet , qui s'était réfugié dans l'île de Rhodes , pour se soustraire à la cruauté de son frère. Enfin , lorsqu'en 1488 , il fut décidé que ce malheureux prince serait remis au pouvoir du pape , Caoursin vint encore à Rome pour régler les conditions. Cette aire est la dernière dont il ait été c . Il passa le reste de ses jours dans sa famille ; car il était marié depuis 1481 , et , à cette occasion même , le grand-maître lui avait fait un présent. Il mourut en 1501. Caoursin a écrit plusieurs ouvrages en latin , qui ont été recueillis et imprimés à Ulm , en 1496 , in-fol. , avec des figures en bois. Le principal est la description de la ville de Rhodes , et l'histoire du siège qu'elle a soutenu contre les Turks : *Obsidionis et urbis Rhodiæ descriptio*. On en connaît une édition , Rome , sans date , in-4° , et une autre , Rome , 1584 , in-fol. , avec des augmentations. Les autres ouvrages de Caoursin sont tous relatifs à l'ordre qu'il servait et aux différentes commissions dont il avait été chargé. On en trouve la liste dans les *Mémoires* de Nicéron , tome XV , et dans Paquot , t. III. W—s.

CAPACCIO (JULIUS CÆSAR), vain fécond , naquit vers 156 Campagna , petite ville de la prin- té citérieure , au royaume de Ne Sa famille , quoique peu riche , y considérée. Son savoir et ses talens rendirent célèbre. La ville de Ne le choisit pour son secrétaire , qu'il occupa pendant trente an fut un de ceux qui contribuèrent à établir une académie *degli oziosi* (oisifs) , qui eut alors beaucoup nommée. François de la Rovère d'Urbino , lui confia l'éducation de ses fils , et ce fut pendant qu'il exerçait les fonctions de cet emploi qu'il composa la plus grande partie de ses ouvrages. Il mourut en 1631. Il a écrit I. *Trattato dell' imprese in tro- dividuo* , Naples , 1592 , in-4° ; II. *Segretario* , Venise , 1599 , in-III. *il Forastiero* , Naples , 1624° , dialogues divisés en dix livres , dans lesquels un Napolitain fait truit un étranger de ce qu'il y plus curieux à Naples ; cet ouvrage reparu avec un nouveau titre en 1 et 1634 , in-4° ; il est copié dans IV. *Mergellina* , *egloghe pastorali* , Venise , 1598 , in-12 : ce sont des églogues en vers , mêlées de prose dans le genre de l'*Arcadie* de Scazar ; V. *Declamazioni in difesa della poesia* , recitate nell' *accademia degli Oziosi* , Naples , 1612 , in-VI. *Annotazioni alla Gerusalemme liberata di Torquato Tasso* , l'édition de Naples , 1582 , in-VII. *Neapolitanæ historiae* , Naples , 1607 , in-4° , tome I. Il n'a écrit que ce volume. Le Toppi (*Bibliotheca napolitana*) , prétend que cet ouvrage est de Fabio Giordano ; Landon du Fresnoy pense que Giordano l'a écrit en italien , et que Capaccio l'a en latin. Burmann a inséré cette

ome IX des *Antiquit. Ital. Puteolana historia*, cui *balneis libellus*, Naples, 1607, figures. Le Toppi assure que cet ouvrage est de Giordano, et que Capaccio n'en est que le traducteur. Il n'est cependant mention de Giordano dans les préliminaires. Le petit traité a été inséré par Burmann dans l'ome IX des *Antiquitat. Italiae*. Il conduisit l'histoire de Pouzzol avec des retranchements, des additions et des changements, et sous ce titre : IX. *La vera storia di Pozzuolo*, Naples, 1607, in-8°. Ces trois ouvrages sont assez rares. Le premier met le dernier au nombre de ceux qui participent aux défauts de l'époque où ils parurent, époque où la critique et la science des lettres n'étaient pas encore parvenues comme elles l'ont été depuis. D'un autre côté, l'ambition d'un savant entraînait souvent les auteurs hors de leur route, pour leur faire de longues et inutiles digressions. *Illustrium mulierum et illustrius virorum elogia*, Naples, 1607, in-4°; XI. *Apologhi e versi volgari, con la giunta di nuove morali*, Naples, 1602, in-8°. Les apologues en vers sont faits en plusieurs endroits indiqués par Bernardini, et qui se trouvent dans les *Versi e prose* (Voy. l'art. BALDI). Ceux de Capaccio ont surtout le mérite d'un sens clair et d'un style concis. Le rédacteur de cet article en a imité deux dans son recueil de *Fables nouvelles*, avec ses chaud frères, 1810. Ce sont les nos 36°.

G—z.

CAPACIUS (PRIAM), né à Mazara, dans le royaume de Sicile, dans le 15° siècle, fréquenta dans sa jeu-

nesse les universités les plus célèbres de l'Allemagne, où il se fit remarquer, autant par ses dispositions pour les sciences, que par son goût pour la poésie. Il prit ses degrés en droit à Leipzig, et prononça, dans une assemblée publique de l'université, un discours en vers latins, à la louange de Frédéric I^{er}. et de Frédéric II, qui fut imprimé. Cette pièce lui mérita la bienveillance de ses maîtres, qui l'encouragèrent à mettre au jour un poème qu'il avait composé à l'occasion d'une victoire remportée par Frédéric I^{er}. sur les Suédois. Ce poème, intitulé : *Fridericeidos*, parut à Leipzig, en 1488, in-4°. De retour dans sa patrie, Capacius sut allier les devoirs de sa profession avec son penchant pour les lettres, et obtint l'emploi de trésorier du roi. Une émeute ayant éclaté à Mazara, en 1517, il se porta au milieu de la foule qu'il espérait faire rentrer dans le devoir, mais les révoltés l'entourèrent, et le percèrent de coups.

W—s.

CAPANNA (PUCCIO), fut disciple de Giotto, peintre du 14^e. siècle, et l'un des plus anciens depuis la renaissance des arts. On n'a pas d'autres renseignements sur l'époque de sa vie. Vasari dit qu'un des premiers ouvrages de Capanna fut un tableau à fresque, représentant un *Vœu fait par des navigateurs au milieu d'un violent orage dont ils sont assaillis*. Ce tableau se trouvait chez les dominicains de Rimini. Un autre tableau du même peintre, plus remarquable pour l'histoire de l'art, se trouvait dans l'église de St.-Dominique, à Pistoie; il représentait *un Christ, la Vierge et S. Jean*, avec cette inscription, qui indique le lieu de la naissance de l'auteur : *Puccio di Fiorenza me fecit*. Capanna travailla long-temps à Assise avec Giotto, qu'il aida dans ses tableaux de

CAP

F dont tous les sont c... arts. On les y voyait e en 1775, quoiqu'ils fussent s par la fumée d'une multitude es dont cette église était rem-
apanna se maria dans cette ville, existait encore dans le 16^e.

• « **Don pinceau** a de la douceur, Vasari, et tient de la manière de tto. » (V. Giotto.) R—w.

PARANIE, vestale romaine, qui accusée d'avoir violé son vœu steté, et victime de la supersti- ses compatriotes. L'an 480 de (265 av. J.-C.), sous le consu- Q. F is Maximus Gorgas et M. i Vitius, une maladie

ut dans la ville et aux en- s de si terribles ravages, qu'on ecours aux livres sibyllins pour r quel crime avait pu attirer ce sur l'état. On parvint enfin à vrir le délit de Caparanie, qui ait être réel, sans en avoir plus pport avec l'épidémie. Condam- selon la loi, à être enterrée vi- , elle s'étrangla, pour éviter un ice long et douloureux. On obser- vers son corps privé de senti- les mêmes cérémonies que si elle core existé. D—r.

PASSO (NICOLAS), poète napo- , d'un génie original, et dont le , dans le dialecte de son pays, dé comme l'un des plus vifs plus piquants, naquit à Fratta, yaume de Naples, en 1671. Il docteur en droit, et professa *in*

jure, dans l'université de s. Il fit quelques ouvrages re- à sa profession; mais ils sont ; connus que ceux qui étaient s à son génie. Ce sont des s latines et napolitaines, Na- 1780, in-4^o. Sa traduction napo- de l'*Illiade* est regardée comme ref-d'œuvre. On y reconnaît peu

le re nière : c'est u par ; entendent la c langue, i ours poétique expressions agues et en ma ; s, trouvent remplie de sel inalité. Capasso mourut à Nap en 1746. — Le même pays a prob

re **CAPASSO (Jean-Baptiste)**, po- etre de la même famille, médecin : prof sion, né à Grumo, et mort à N- ples, en 1755. Il a laissé un ouvrage latin sur l'histoire de la philosophie intitulé: *Historiæ philosophiæ syn- sis, sive de origine et progressu p- losophiæ; de vitis et systematib- omnium philosophorum, etc.*, diri en quatre livres, et dédié au roi Portugal, Naples, 1728, in-4^o. G—

CAPDUEIH (Posde), troubade que Nostradamus a confondu av Pos ou Pous de Breuil, vivait vers fin du 12^e siècle, dans les enviro du Puy, où il possédait une baron. On trouve de lui vingt pièces de po- sies dans les manuscrits de la bibli- thèque impériale, avec une notice s sa Vie, dans laquelle on voit q c'était un chevalier des plus courts et des mieux faits de son temps. Il partie de la troisième croisade, à laquelle il avait lui-même exhorté s compatriotes dans différentes poésies et il y trouva la mort. Z.

CAPECE (MARIN et CONRAD), gentilshommes napolitains, célèbres par leur dévouement à la maison Souabe, conduisirent, en 1254, Main- froi, persécuté par Innocent IV, à travers des montagnes, et lui don- nent asyle dans leurs châteaux. Ils firent parvenir jusqu'à Lucéria, et il le mirent sous la protection des Sar- sins, à la tête desquels Mainfroi n- conquit son pays. Après que Mainfroi eut péri dans la bataille contre Charle d'Anjou, les Capece passèrent en A- lemagne comme députés de la nobless

te, pour solliciter Conradin de recouvrer l'héritage de ses pères. L'avoir déterminé à l'expédition d'une si fatale issue, Conrad Carint à Pise, pour assurer à son les secours de cette république ; a ensuite en Afrique, et il ramena Tunis en Sicile, Frédéric de e, et huit cents chevaliers napolitains qui s'étaient réfugiés chez les s après les malheurs de la bataille de Souabe. La Sicile fut reconquise en entier par les Capéce ; quand ils reçurent la nouvelle de la mort de Conradin, les artisans perdirent courage. Jacques Capece, faits prisonniers par les Français, furent mis à mort et Conrad Capece, livré à Guillelmus l'Étendard par les habitants de Naples, fut pendu après qu'on lui eut achevé les yeux. S. S.—1.

CAPECE (ANTOINE), jurisconsulte français à la fin du 15^e. siècle et commencement du 16^e. , était d'une famille noble et ancienne qui fut en faveur sous les règnes de Frédéric I^{er}., de Henri, de Frédéric II et de Mainfroi, mais tomba dans la disgrâce, à cause de cette même, depuis l'avènement de Charles d'Anjou. Antoine, après s'être acquise une grande réputation au barreau, fut nommé dans l'université de Naples, à la chaire de droit civil. Quelques-uns s'étant élevés en Sicile, en 117, il fut désigné à Charles-Quint par le vice-roi de Naples, comme le plus capable de les apaiser. Charles-Quint lui confia cette mission, qu'il accomplit avec succès. De retour à Naples, il fut nommé professeur de droit, publia un recueil de *Décrets*, et mourut en 1545. G—É.
CAPECE (SCIPION), fils du précédent, célèbre poète latin, fut professeur de droit dans l'université de Na-

ples, comme son père. Un ouvrage de sa profession, qu'il a laissé, prouve qu'il était fort instruit, ce qui ne l'empêcha point de cultiver avec ardeur les belles-lettres. Il avait rassemblé une riche et nombreuse bibliothèque de bons livres et de précieux manuscrits : c'était un lieu de réunion pour les gens de lettres et les savants, qui s'y entretenaient avec lui sur des sujets de philosophie, de philologie et de littérature. C'est à lui que l'on dut la publication des commentaires de Donat sur Virgile ; il les fit imprimer, par les soins de Paul Flavius, d'après un manuscrit qui était passé de la bibliothèque du célèbre Pontanus dans la sienne, Naples, 1535, in-fol. ; édition si rare, que Fabricius, dans sa *Bibliothèque latine*, n'en parle pas. L'épître dédicatoire adressée par Capece au célèbre poète espagnol Garcilasso de la Vega, nous apprend qu'ils étaient amis, et que Garcilasso fut un de ceux qui l'engagèrent le plus à cette publication. Il paraît, par quelques lettres de Bernardino Tasso, autre ami de Capece, qu'entre les grandes affaires dont il était chargé, se trouvaient celles du prince de Salerne, Ferrante Sanseverino, et la gestion des biens de ce prince pendant qu'il était en Flandre, au service de Charles-Quint. La confiscation de ces biens, lorsque Sanseverino eut quitté le parti de l'empereur pour celui du roi de France, contribua peut-être au mauvais état de fortune dont Capece se plaint dans une de ses élégies. On a de lui : I. *De Divo Joanne Baptista vate maximo libri III*, imprimé, pour la première fois, à Bâle, dans un recueil donné par Jean Oporinus, sous ce titre : *Poëmata sacra præstantium poetarum*, 1542, in-8^o. ; réimprimé à Venise, par Aldemanno Manuce, avec le poème suivant ; et à Naples, 1594, in-8^o. ; II. *De princi-*

*piis rerum libri II, De vate mari-
mo libri III*, Venise, chez les fils
d'Alde, 1546, in-8°. Cette édition,
qui est rare, est accompagnée d'une
lettre du cardinal Bembo à l'auteur,
et d'une autre d'Alde Manuce, adres-
sée à la princesse de Salerne, où le
poème *De principiis rerum* reçoit les
plus grands éloges. Il a été réimprimé
plusieurs fois, avec d'autres poèmes
du même genre, à Paris, à Naples, à
Padoue, et ailleurs. Le P. Ricci, abbé
du mont Cassin, traducteur italien de
l'*Anti-Lucrèce* du cardinal de Poli-
gnac, en vers libres ou *sciolti*, a tra-
duit de la même manière le poème de
Capece, et cette traduction a été pu-
bliée avec le texte latin, dans la bonne
édition de toutes les œuvres de notre
poète, donnée à Venise, 1754, in-8°.
La physique sur laquelle ce poème est
fondé est meilleure que celle de Lu-
crèce, mais n'est point encore une
bonne physique, puisque c'est en plus
grande partie celle du 16^e. siècle. Se-
lon l'auteur, c'est l'air qui est le prin-
cipe de toutes choses, et c'est à l'air
qu'il attribue les effets que quelques
philosophes ont attribués aux atomes,
quelques autres au feu, d'autres à l'eau,
et d'autres à tous les éléments à la fois.
La versification et la latinité y valent
mieux que la philosophie, quoique
dans plusieurs endroits cette dernière
ne soit pas à mépriser, et que l'auteur
y emploie contre celle de Lucrèce des
arguments qui ont pu n'être pas inu-
tiles à ceux qui l'ont combattue après
lui. III. Quatre élégies et six épigram-
mes, imprimées avec ses autres poésies
dans l'édition de Naples, 1594, et
reproduites dans celle de 1754. IV.
*Magistratum regni Neapolis, qua-
litor cum antiquis romanorum con-
venient, compendiolum nunc demum
recognitum et instauratum*, imprimé
dans les deux mêmes éditions; opus-

li seulement, n
s claires et sul
existants et
V. Un traité su
ière des fiefs, imprimé à par
eul ouvrage relatif à sa pro
que l'auteur ait laissé: *Super
acquir. possessione, ubi m
pract. et in materia feudo
const. regni continentur*, Napl
date, in-4°. Le P. Ricci place
le Capece vers 1550; mais la
de ses élégies est adressée au
Scoripando, qui ne fut revêtu
lignité qu'en 1561, notre poè
long au moins jusqu'à cette
et le cardinal étant mort lui-m
concile de Trente, en mars 15
ne risque pas de se tromper d
coup en plaçant la mort de
vers 1562. G

CAPEL (ARTHUR), fils du
lior Henri Capel, se fit res
par ses excellentes qualités,
premiers pas dans le monde
du membre du parlement en
présenta en arrivant une péti
propriétaires du comté de Ha
ses commettants, contre la c
étoilée, les commissions extra
res et autres institutions de c
Le parlement où il siégeait, a
soudainement dissous, Capel f
né à celui qui commença le 3
bre 1640, et qui devint si fame
le nom de *long-parlement*. L
la cité de Londres promit d'
100,000 liv. sterl. pour pa
armées anglaises et écossaises
manda des sûretés pour cette
Capel offrit d'être caution pou
livres, et plus de cent memb
chambre l'imitèrent. Il vota
l'accusation du comte de S
démarche dont il témoigna
suite, un repentir sincère. Jam
il avait été opposé à la cour, m

le roi l'eût gagué, soit que les mesures adoptées par les communes lui fussent trop violentes, il changea d'opinions. Il fut fait baron en 1641. Plusieurs lords, parmi lesquels se trouvait, signèrent à York, le 15 mai 1642, une déclaration par laquelle ils attestèrent que le roi n'avait eu l'intention de faire la guerre au parlement. Deux jours après, Capel fut chargé de lever un corps de cent cavaliers pour le roi, et lui avança 100 liv. en argent et en vaisselle. L'année suivante, Charles l'envoya en qualité de lieutenant-général dans la partie septentrionale du duché de Galles et dans les provinces voisines. Capel ne tarda pas à y former une petite armée, qui donna beaucoup d'embarras aux troupes du parlement. L'année suivante, le roi le nomma un des conseillers du prince de Galles; il partit en 1645, comme un des commis du roi pour le traité d'Uxbridge, et ensuite employé dans l'ouest de l'Angleterre, surtout à Bristol, à Exeter et au siège de Taunton. Il déjoua un projet formé pour se saisir du prince de Galles, qu'il sauva encore dans plusieurs autres occasions, notamment les Sorlingues, d'où il l'emmena en Jersey. Capel fut alors envoyé à Paris avec lord Colpeper, pour engager la reine Henriette à ne pas retirer son fils de Jersey. Il était si fort opposé au projet de faire passer le prince de Galles en France, qu'il offrit d'aller au siège de Worcester, où le roi était alors prié des Écossais, pour y prendre des ordres positifs sur ce point; mais ne sachant les motifs plausibles qu'il avait, et dont le principal était que la cour de France n'avait pas fait une démarche efficace pour venir au secours du roi, l'avis de la reine fut rejeté. Capel, après le départ du roi, était resté à Jersey, lorsque

les communes votèrent la vente de ses biens. En 1647, il alla à Paris, et obtint du prince de Galles la permission de retourner en Angleterre. Il s'embarqua en Zélande, et, après avoir fait sa paix avec le parlement, il se retira dans ses terres, où il vécut tranquille et se concilia l'affection générale. Quelque temps après, il saisit une occasion de se rendre auprès du roi à Hamptoncourt, et l'instruisit de tout ce qui s'était passé à Jersey avant que le prince de Galles quittât cette île, des raisons qui engageaient les membres du conseil à y rester, et de beaucoup d'autres particularités que Charles ignorait encore. Ce prince lui communiqua ses espérances et ses craintes, ainsi que les ouvertures que lui avaient faites les Écossais, ajouta que leur diversion en Angleterre ne pourrait obtenir quelque succès qu'autant que ses partisans la seconderaient, et invita Capel à ne pas négliger cette occasion et à réunir ses amis. Capel le lui promit, et, lorsqu'il jugea que le projet des Écossais allait s'exécuter, il écrivit à Paris pour que l'on envoyât le prince de Galles à Jersey, mit beaucoup d'ardeur à rallier dans le Hertfordshire des soldats pour le service du roi, et alla avec sa troupe joindre le comte de Norwich et le chevalier Charles-Lucas, dans le comté d'Essex. Ayant réuni un corps de quatre mille hommes, ces fidèles Anglais s'enfermèrent dans Colchester, où ils soutinrent en 1645 un siège de soixante-dix-sept jours, durant lequel Capel déploya une énergie et une activité incroyables. La place, réduite aux extrémités, et déchirée par des divisions, ayant ouvert ses portes, Capel fut obligé de se rendre à discrétion au général Fairfax, qui, après lui avoir donné l'assurance d'avoir la vie sauve, l'envoya au château de Windsor, où il fut mis à la disposition de

parlement, et décrété d'accusation par les communes. Instruit de cette mesure, Capel écrivit aux communes que Fairfax, après lui avoir promis la vie sauve, en avait informé la chambre. On demanda une explication au général, et Fairfax répondit que la promesse de la vie sauve n'était relative qu'au traitement que les prisonniers auraient pu essayer, suivant les lois de la guerre, à l'instant où ils se rendirent à discrétion; mais qu'il n'avait pu les garantir de l'action des lois civiles. Le parlement vota le bannissement de Capel et de quelques autres prisonniers; mais cette punition ne paraissant pas assez sévère, on l'enferma dans la tour de Londres, et le 1^{er} février 1649, on décréta que les lords Capel et Goring, et d'autres prisonniers, seraient les premiers auxquels on ferait le procès. Capel s'évada le même jour; mais des recherches rigoureuses, et la promesse d'une récompense de 100 liv. st. offerte à quiconque le ramènerait, le firent découvrir deux jours après. Amené devant la haute cour de justice, il fut accusé de haute trahison. Sa défense roula principalement sur la promesse qui lui avait été faite lorsqu'il se rendit; mais ce motif ne fut pas admis. Ramené devant la cour, la partie publique conclut à ce qu'il fût pendu, et son corps partagé en quatre; et, à la cinquième comparution, il fut condamné à être décapité. Sa femme présenta alors au parlement une pétition qui occasionna de grands débats. Plusieurs membres, et Cromwell même, firent le plus grand éloge des belles qualités de Capel; mais Cromwell ajouta que c'était précisément ce qui le rendait un homme dangereux, et qu'en conséquence il voterait contre la pétition. Yreton en parle aussi comme d'un homme dont il avait peur. Le 9 mars, jour fixé pour

Capel qui, depuis d'enfermé au p St. - le duc de H et le comte de Holland, fut avec eux à l'échafaud dressé Westminsterhall. Ses deux guons furent frappés avant lui, après avoir adressé aux spectateurs un discours touchant et rempli de piété, présenta avec sa tête au bourreau. Tous les riens se sont accordés pour justice aux vertus éminentes de et surtout à son courage et à lité. Il laissa quatre fils et quatre

CAPEL (ARTHUR), fils de précédent, naquit en 1635 reçut d'abord, à cause du de des guerres civiles, qu'une éducation assez négligée; mais parvenu à l'âge de l'adolescence, il se livra à l'étude des langues savantes et des sciences exactes, tant d'ardeur qu'il fit de très grands progrès, surtout dans les lois et les mathématiques. Charles II, par son rétablissement, ayant égard à son père avait souffert de sa infidélité, le créa vicomte de Northampton, et, en 1661, comte d'Essex. Mais dans il se montra opposé à la conduite de Charles imputant cette conduite à un ressentiment secret, résolu de ne l'employer. Il l'envoya, en 1665, en ambassade en Danemark. Le comte de Northampton, gouverneur du château de Cronenbourg, refusa d'exiger le salut du vaisseau qui portait le comte; celui-ci le refusa, et le gouverneur fit tirer sur lui. Le comte de Northampton, à Copenhague, le comte se plaignit au gouverneur fut condamné à lui présenter des excuses. Cette affaire lui donna un grand crédit à la cour. Devenu favori en 1672, le roi le nomma membre du conseil privé, et vice-roi d'Irlande. Sa conduite dans son gouvernement fut généralement chérie. Il fut rap

, parce qu'il se plaignait de ce que la régularité ne présidait pas à la gestion des finances de ce royaume. Il tourna en Angleterre, sa profonde connaissance des lois, son éloquence, sa réputation, le rendirent un des hommes les plus influents de la chambre des lords. Il eut dans le conseil privé une grande part à la conduite des affaires, et devint un des commissaires de la trésorerie. En 1679, lorsque l'on proposa dans le parlement la question de l'exclusion du duc d'York, le duc d'Essex vota contre cette mesure, mais sa haine bien prononcée contre le pouvoir arbitraire et contre les principes religieux de ce prince lui fit proposer, pour le cas où il hériterait de la couronne, des restrictions qui empêcheraient de rien innover dans l'État ni dans l'Église. Il resta toujours attaché au parti de la cour, et au moment où il jugea qu'elle cherchait des moyens violents. Désigné comme complice du complot *de la farine* (Voy. CHARLES II), il perdit son emploi, et, depuis cette époque, se montra constamment opposé à la cour. Lorsque l'on présenta le projet de l'exclusion pour la seconde fois, il soutint avec chaleur, et proposa, dans le cas où on ne l'adopterait pas, de former une association entre les lords de laquelle on remettrait, durant le règne du roi, certaines villes comme garantie des mesures que l'on prendrait. En 1681, il se réunit à quinze autres lords pour présenter au roi une pétition qu'ils avaient tous signée, pour empêcher ce prince de ne pas assembler le parlement à Oxford, comme il l'avait annoncé. Il eut aussi des entrevues avec les personnes mécontentes du gouvernement. Toutes ces démarches ne firent que rendre si odieux à la cour qu'il fut rayé de la liste du conseil privé.

Accusé, au mois de juin 1683, de complicité dans la conspiration de Rye-House, ou le complot protestant, on l'envoya à la tour, et, le 13 juillet, on l'y trouva la gorge coupée avec un rasoir. Le magistrat décida qu'il s'était donné la mort; mais on crut généralement qu'il avait été assassiné par son domestique, instrument d'hommes puissants. Il laissa de sa femme, qui était fille du comte de Northumberland, un fils et une fille. E—s.

CAPELL (ÉDOUARD), savant critique anglais, né en 1713, à Troston, dans le comté de Suffolk. On a fort peu de détails sur sa vie, absorbée par une étude infatigable des ouvrages de Shakespeare. Il entreprit, le premier, de donner une édition fidèle de ce poète; cette édition, qu'il publia en 10 volumes in-8°, est précédée d'une introduction écrite dans le vieux langage anglais, et qui est regardée comme un morceau très curieux. Il y promettait de faire imprimer par la suite quelques autres volumes pour servir de commentaires aux œuvres du tragique anglais; mais comme il s'écoula beaucoup de temps avant l'accomplissement de cette promesse, plusieurs écrivains le prévirent, en donnant des éditions de Shakespeare avec des commentaires qui rendaient les siens moins intéressants. Ils parurent cependant après sa mort en 1783, en trois gros volumes in-4°, sous le titre de *Notes et variantes de Shakespeare, suivies de l'École de Shakespeare, ou extraits de divers livres anglais qui existaient imprimés de son temps, par lesquels on voit d'où il avait tiré ses fables*, etc. Cet ouvrage était le fruit de près de quarante ans de recherches et de travail. Capell est aussi l'éditeur d'un volume de poésies anciennes, appelées *Prolusions*. Il mourut en 1781. X—s.

CAPELLA (MARTIANUS MINEUS)

de devoir laisser son héritage à sa femme ne lui avait donné que deux fils, et Blanche, qui avait eu six enfants de son premier mari, n'avait eu que deux de sa liaison avec le grand-duc. Celui-ci désirait ardemment avoir un fils, même illegitime, dans l'espoir de le faire reconnaître pour son héritier. Blanche, désespérant d'en avoir un de son propre ventre, prit le parti de se faire une grossesse, et toutes ses mesures furent prises pour cela, elle parvint à se faire enlever dans la nuit du 29 août d'un enfant qu'une femme du nom de Maria don Antoine de Medicis, grand-duc, au comble de la joie, aima d'affection pour sa maîtresse, et qui, pour n'être pas trahie, fit assassiner presque tous ceux qui avaient été mêlés à cette supposition; mais content de son succès devant le public et de Blanche, qui se voyait riche à son tour donna l'assurance à son mari; bien-tôt parut grosse de nouveau, et mourut en 1578, en couches d'un enfant. François, touché de la mort de sa femme, et ébranlé par les représentations de ses frères et de ses gens de bien, s'éloigna pour quelque temps de Florence, avec l'intention de rompre avec Blanche; il fut même à celle-ci l'ordre de quitter la Toscane; mais Blanche, pour ne pas perdre le cœur de son amant, mit à sa disposition toute son adresse et tous ses moyens de séduction; elle gagna le cœur du grand-duc, pour qu'il se livrât dans sa passion, et, au bout de deux mois après la mort de sa première maîtresse, elle parvint à se faire épouser secrètement par François le 5 juin 1578. Un mariage secret ne satisfaisait ni l'ambition de Blanche, ni les espérances du grand-duc, qui, ayant perdu son fils peut-être, se voyait sans première femme, en atten-

dait un autre de la seconde. Il commença d'abord son mariage à Philippe II, roi d'Espagne, dont il recherchait la protection, plutôt que l'amitié, et, l'ayant fait approuver par ce monarque, il résolut de l'avouer publiquement. Il fit déclarer au doge et à la république de Venise que son intention était de s'allier à eux par les liens les plus étroits, en prenant pour épouse une fille de St.-Marc; et les mêmes magistrats qui avaient diffamé Blanche Capello, et mis à prix la tête de son mari, s'empresèrent alors de la combler d'honneurs. Une déclaration des *Prigadi*, du 16 juin 1579, la nomma fille véritable et particulière de la république; deux ambassadeurs, suivis de quatre-vingt-dix nobles, furent envoyés à Florence, pour solenniser en même temps l'adoption de St.-Marc et le mariage. Ces deux cérémonies furent célébrées avec une grande pompe le 12 octobre 1579, et le mariage de Blanche coûta trois cent mille ducats à la Toscane, dans un temps où la disette et des calamités de tout genre accablaient les peuples. Cependant le gouvernement du grand-duc devenait tous les jours plus odieux par l'abus que Blanche faisait de son pouvoir, et par l'arrogance et la cupidité de Vittorio Capello, son frère, qu'elle avait appelé à Florence, et qui était désormais le seul ministre et le seul favori du grand-duc. Vittorio excita enfin tant de haine et de mécontentement, que François prit le parti de l'éloigner. Blanche, qui ne pouvait plus avoir d'enfants, et qui rencontrait beaucoup de difficultés à faire appeler à la succession don Antoine, son fils supposé, feignit par deux fois une nouvelle grossesse; mais, soit qu'elle craignît de passer outre, ou que la vigilance des frères du grand-duc mit obstacle à ses

artifices, elle déclara autant de fois s'être trompée, et elle chercha enfin à se réconcilier de bonne foi avec le cardinal Ferdinand de Médicis, le plus proche héritier du trône. Celui-ci, en 1587, céda aux instances de son frère et de sa belle-sœur; au commencement d'octobre, il se rendit au Poggio a Caiano, maison de campagne des Médicis; il y fut accueilli avec une grande tendresse par François et par Blanche; il paraissait y être sensible, lorsque tout à coup, le 8 octobre, le grand-duc tomba malade; le 10 octobre Blanche fut atteinte de la même maladie, qu'on nomma fièvre intermittente. Le premier mourut le 19 octobre, à quatre heures de matin, et sa femme le lendemain à trois heures après midi. Ferdinand, qui déposa l'habit religieux pour succéder à son frère, et qui régna en Toscane d'une manière glorieuse, n'a pas échappé à l'accusation d'avoir empoisonné son frère et sa belle-sœur. En vain leurs corps furent ouverts publiquement par les médecins, en vain on indiqua des causes naturelles pour une maladie aussi subite; la mémoire de Ferdinand reste encore souillée par ce soupçon, et sa haine pour sa belle-sœur, qu'il appela dans quelques actes publics la *détestable Blanche*, a été considérée, par beaucoup de gens, comme confirmant l'accusation du peuple. Siebenkees a écrit une vie de Bianca Capello, d'après les sources originales, Gotha, 1739, in-8°; cette vie a été traduite en anglais par Ludger. Meissner a fait de ses aventures un roman en dialogue qui a été traduit de l'allemand en français par M. Raucquil-Lieutaud, Paris, 1788, 3 vol. in-12. M. de Luchet a aussi publié la vie et la mort de Bianca Capello, Paris, 1788, 3 vol. in-12, fig. S. S—1.

CAPÉLUCHE, bourreau de Pa-

ses crimes, r... VI. Dign d'une... place que la... encourag meurtre et au pillage, Capelu donnait les exécutions, dict lois dans Paris, et l'on obéit se fit livrer les prisonniers d cennes, qu'il promit de cond Châtelet, et qui furent bientôt gés sous ses yeux. Il força les du palais. Le duc de Bourgog su-devant de lui, et, tandis conféraient ensemble, le bourr croyant devenu l'égal du pri frappa dans la main en signe tié. Cependant le duc, inquiet croire de jour en jour les qu'il avait excités lui-même, doutant l'empire que Capeluel pris sur la multitude, fit marc troupes qui se saisirent des paux chefs. Capeluche fut arré sommairement, et condamné L'échafaud était dressé aux Le valet du bourreau, deven successeur, s'apprêtait à lui t la tête: c'était son coup d'essai luche lui donna froidement son sur les mesures qu'il deya dre pour ne pas le manquer. I ensuite à genoux, et reçut mortel sans avoir montré la plu émotion.

V— CAPET (HUGUES). F. E

CAPÉTAL (HENRI), origi Picardie, prévôt de Paris sou gne de Philippe V, se rendit e d'un crime atroce que les loi rent, et que l'histoire a retra flétrir d'un éternel opprobre gistrat prévaricateur. Un rich cide, détenu dans les prisons telet, fut condamné à mort d'u unanime. Il offrit une som considérable au prévôt, s'il v soustraire au supplice. Le pré

prisonnier innocent, sans force et sans appui, le fit pendre sous le nom de l'homme de l'assassin, et remit ce dernier en liberté sous le nom de l'innocent appliqué; mais cette grande injustice tarda pas à être découverte. L'indigné fit faire le procès à l'assassin, et il fut pendu en 1321 au gibet où il avait fait attacher la tête de sa cupidité. V—VR.

PILA. Voy. KAPILA.

PILUPI (CAMILLE) de Mantoue est rendu fameux dans le 16^e. par un ouvrage intitulé : *lo scemina di Carolo IX, contra i venetiani*, Rome, 1572, in-4^o., écrit en italien et en français en 1572, augmenté dans la version par un avertissement du traducteur. C'est une relation de l'horrible massacre de la Saint-Barthélemy, dans lequel l'auteur rend compte des motifs qui déterminèrent cette affreuse tuerie, des préparatifs qui la précédèrent, et des suites qu'elle eurent. Il doit être en garde contre les détails qu'il raconte; mais on y trouve des choses curieuses. Capilupi, pour faire beaucoup d'honneur à son prince IX et à son conseil, s'attache dans sa préface à prouver que la Saint-Barthélemy était méditée. Le cardinal de Lorraine, qui se trouvait à Mantoue quand cet écrit parut, l'avait d'abord approuvé; mais quand il sut qu'il avait honte en France de ce massacre, et que l'idée d'une telle bouillie préparée paraissait atroce même aux Français les plus forcés, il chercha à empêcher le débit. T—D.

PILUPI (LÉLIO), frère du précédent, né à Mantoue le 19 décembre 1498, se fit quelque nom par les centons qu'il composa avec les vers de Virgile, qui se trouvent ainsi mêlés à des matières dont ce grand poète n'a pu avoir idée. Lélio Capi-

lupi mourut à Mantoue le 3 janvier 1560, deux jours après son ami Joachim du Bellay. Parmi les centons de Lélio, on remarque : I. *Cento Virgilianus de vita monachorum quos vulgo fratres appellant*, imprimé d'abord à Venise, 1543, 1550, in-8^o.; Rome, 1575, etc.; réimprimé dans l'ouvrage intitulé : *Varia doctorum piorumque virorum de corrupto ecclesie statu poemata*, Bâle, 1556, in-8^o., dans le *Regnum papisticum de Naogeorgus*. et encore dans les *Mémoires de littérature* de Sallegre, t. II, 2^e. partie; II. *Cento Virgilianus in sœminas*, imprimé dans les *Amores* de Baudius (V. BAUDIUS), et encore dans les *Schediasmata de eruditis coelibibus* de God. Wagner, 1717, in-8^o.; III. *Cento Virgilianus, in siphillim*, etc. Les vers et centons de L. Capilupi ont été réunis avec ceux de ses frères, sous ce titre : *Capiluporum carmina et centones, ex editione Jos. Castellionis*, Rome, 1590, in-4^o., rare : on a retranché de cette édition les centons obscènes et ceux contre les moines. — CAPILUPI (HIPPOLYTE), évêque de Fano, mort en 1580, à soixante-huit ans, et Jules CAPILUPI, tous deux frères de Lélio, s'exercèrent à diverses sortes de poésies. — Jules CAPILUPI, leur neveu, fit aussi des centons qui, au jugement de Possevin, sont meilleurs que ceux de Lélio. A. B—T.

CAPISTRAN (JEAN DE), ainsi appelé de la petite ville de ce nom dans l'Abruzze, où il vit le jour en 1585, était fils d'un gentilhomme angevin, qui, ayant suivi Louis, duc d'Anjou, lorsque ce prince devint roi de Naples, avait fixé son séjour dans cette ville. Il alla faire son cours de droit civil et canonique à Pérouse, prit le bonnet de docteur dans l'une et l'autre faculté, s'y fit tellement estimer qu'on lui don-

na un emploi de judicature, dont il remplit les fonctions avec autant d'intégrité que d'intelligence. Ces qualités réunies à sa fortune lui procurèrent un mariage riche et honorable. Chargé par la ville de Pérouse d'aller négocier la paix avec Ladislas, roi de Naples, on l'accusa de favoriser, dans cette négociation, les intérêts de son ancien souverain. A son retour, il fut enfermé au château de Bruffa, et traité dans sa prison avec la plus extrême rigueur, pour avoir tenté de se sauver par adresse. La mort de sa femme mit le comble à ses malheurs. Les tristes réflexions qui l'occupèrent alors sur l'instabilité des choses humaines lui firent prendre la résolution de se consacrer à Dieu dans l'ordre de St.-François. Il traita de sa rançon, vendit ses biens pour la payer, distribua ce qui lui restait aux pauvres, et alla, en 1415, se présenter chez les Franciscains de Pérouse. Il n'y fut admis qu'après qu'on eut éprouvé sa vocation par des humiliations qui le donnèrent en spectacle dans une ville où il avait autrefois brillé par ses talents, sa fortune et ses emplois. Capistran s'acquit une grande considération parmi ses confrères, par la pratique exacte des vertus et des observances qui avaient formé le caractère primitif de l'ordre. Ses succès dans cette partie du ministère évangélique étendirent au loin sa réputation : on le rechercha pour les stations les plus renommées. Il prêcha avec éclat dans les principales villes d'Italie, d'Allemagne, de Pologne, de Hongrie, laissant partout des monuments de son zèle et de sa charité. Il sut faire servir la grande confiance qu'il inspirait à rapprocher les cœurs désunis, à réconcilier les familles, à calmer les séditions populaires. Il retablit la bonne harmonie entre la ville d'Aquila et le roi Charles

d'Anjou. Il gouverna la Marche de Ancone, les Fraticelles, et les Frerots et les roches. Nommé deux fois vicaire général des observantins, il fut élu dans un chapitre général, de constitution régulière, pour le maintien de la discipline régulière, contribua au succès de la réforme de S. Bernardin de Sienna, dont il fut le disciple et le logiste contre ses calomniateurs, les papes Martin V, Eugène IV, Nicolas III, l'employèrent dans les affaires les plus importantes de l'ordre. Il fut député par eux en Orient pour y rétablir la discipline dans les monastères de son ordre. Il travailla avec zèle à prévenir les suites de la peste occasionnée par la translation du concile de Bâle à Florence, et fut élu dans ce dernier concile, d'un grand nombre des théologiens employés à la réunion des Grecs. Il remplit avec satisfaction des souverains par ses nonciatures de Lombardie, de France, et de Sicile. Envoyé en Allemagne, à la réquisition de Nicolas III, il parcourut la Bohême, la Hongrie, la Pologne, combattit les Hussites, combattit les Rockysana, et convertit plus de mille de ces sectaires. Mahomet II, après la prise de Constantinople en 1453, menaçait l'Italie et l'Allemagne d'une invasion prochaine. Nicolas III et Calixte III chargèrent Capistran de prêcher une croisade contre le Turc, et de conquérir la ville de Rouche. Il s'enferma dans la ville de Rouche, assiégée par le sultan, avec une armée de peu de son nombre et de ses victoires. Il vit partout aux premiers rangs, bravant tous les dangers, animant les soldats, un crucial rôle, et ne quittant jamais le champ de bataille qu'après que l'ennemi

été repoussé. Tous les historiens lui attribuent la gloire d'avoir, dans cette occasion mémorable, autant contribué par son zèle, à délivrer la ville, qu'Humiade par son courage et ses belles dispositions. Capistrau survécut peu à ce triomphe. Il fut attaqué à Willach, en Carinthie, de divers maux à la fois. Les princes se firent un devoir d'aller le visiter dans sa maladie, et il termina sa carrière le 23 octobre 1456. Il fut béatifié en 1690, par Alexandre VII, et canonisé en 1724, par Benoît XIII. Parmi les ouvrages qui nous restent de lui, on distingue : I. *De papæ et concilii sive ecclesie autoritate*, Venise, 1580, in-4. : ce traité est contre le concile de Bâle; II. *Speculum clericorum*, ibid.; III. *Speculum conscientie*, ibid.; IV. *De canone pœnitentiæ*, ibid., 1584; V. *Aliquot repetitiones in jure civili*, ibid, 1587; VI. des *Traitéz du jugement dernier, de l'Ante-Christ, de la guerre spirituelle, du mariage, de l'excommunication, de la conception immaculée*, etc. Ses ouvrages contre les Hussites, n'ont jamais été imprimés.

T—D.

CAPISUCCHI (JEAN-ANTOINE), savant jurisconsulte, cardinal, évêque de Lodi, naquit à Rome, d'une famille ancienne, le 21 octobre 1515. Il fut d'abord chanoine du Vatican, ensuite auditeur de rote. Pie V le fit préfet de la signature de grâce, le mit au nombre des cardinaux préposés pour le tribunal de l'inquisition, et le nomma gouverneur de Gualdo, avec le caractère de légat apostolique. Il mourut à Rome, le 29 janvier 1569, âgé de cinquante-trois ans. On a de lui des *Constitutions*, qu'il publia dans son diocèse de Lodi, où il tint un synode. — CAPISUCCHI (Paul), oncle du précédent, fut, comme lui, chanoine du Vatican et auditeur de rote. Nom-

mé évêque de Neocastro, et vice-légat en Hongrie, il se distingua dans plusieurs négociations importantes qui lui furent confiées par Clément VI et Paul III. Il calma les factions qui déchiraient la ville d'Avignon, et mourut à Rome, le 5 août 1639, âgé de soixante ans.

V—VR.

CAPISUCCHI (RAYMOND), né à Rome en 1616, entra dans l'ordre de dominicains, et professa dans cette ville la théologie et la philosophie. Son mérite lui valut plusieurs emplois importants. En 1654, il fut fait maître du sacré palais; Innocent XI le cardinal en 1681, et il mourut à Rome le 22 avril 1691. Il a laissé plusieurs ouvrages de théologie, entre autres : *Controversiæ theologicæ selectæ*, Rome, 1677, in-fol. — CAPISUCCHI (Camille) et CAPISUCCHI (Blaise), deux frères, de la même famille que les précédents, suivirent la carrière des armes. Le premier, après avoir donné des preuves de valeur à la bataille de Lépante, en 1571, commanda un corps de quatre cents gentilshommes à l'expédition de Tunis. Il se signala souvent dans les guerres des Pays-Bas, où le duc de Parme donna un régiment d'infanterie, en 1584. Il commanda avec distinction les troupes du pape en Hongrie, et mourut en novembre 1597, dans sa 60^e année. Blaise Capisucchi, son frère, marquis de Monterio, se distingua dans les guerres civiles de France sous Charles IX, en coupant les câbles d'un pont que les calvinistes avaient jeté sur la rivière de Clain, devant Montiers, en 1569. Ce pont fut entrainé par les eaux. Pendant la ligue, Blaise Capisucchi commanda la cavalerie du duc de Parme, et ensuite les troupes papales dans le comtat Venaissin en 1594, et mourut à Florence à l'année 1613. Le P. Annibal Ad-

romain des 3^e. et 4^e. siècles de J.-C. , est l'un des six écrivains de l'histoire auguste (Voy. SPARTIEN). J. Capitolin a laissé les Vies d'Antonin-le-Pieux, de Marc-Antonin-le-philosophe (Marc-Aurèle), de Vêrus, de Pertinax, d'Albin, de Macrin, des deux Maximes, de Maximin-le-jeune, des trois Gordiens, de Maxime et Balbin, qui sont imprimées avec les œuvres de Spartien. Les autres Vies qu'avait composées Capitolin ne sont pas venues jusqu'à nous. La plupart des écrits de Capitolin sont dédiés à Dioclétien et à Constantin. J. G. Moller a publié une *Dissertatio de Julio Capitolino*, Altorf, 1689, in-4. — Corneille CAPITOLIN, auteur du 3^e. siècle, dont nous n'avons aucun écrit, est cité par Trébellius Pollion, dans sa *Vie d'Odenat*, qui fait partie de ses *Trente tyrans* (V. TREBELLIIUS POLLION). A. B.—T.

CAPITOLINUS (T. QUINCTIUS), frère du célèbre Cincinnatus, fut élu consul, pour la première fois, l'an de Rome 283 (471 av. J.-C.), avec Appius Claudius, père du décemvir. Quoique les plébéiens le regardassent comme un des chefs du parti de la noblesse, ils lui portaient une affection sincère, parce qu'ils connaissaient son penchant pour les mesures de douceur. Capitolinus était en cela très opposé à son fougueux collègue, aussi le peuple l'en aimait-il davantage. Toutefois, Capitolinus rendit à Appius le service signalé de l'arracher à la vengeance de la multitude, et proposa d'ensevelir toutes les haines dans un éternel oubli. Il fit ensuite adopter la loi de Voléron, qui portait que les tribuns seraient désormais élus par les curies, et non par les tribus. Ensuite Capitolinus marcha contre les Éques, et ces peuples, n'osant combattre un général dont les troupes préféraient sa gloire à leur propre vie, se tiurent

cachés dans les forêts. Capitolinus ravagea leurs terres, et revint à Rome chargé d'un riche butin. Au milieu de leurs acclamations, les citoyens lui décernèrent le surnom de *père des soldats*, tandis qu'Appius n'était connu que sous celui de *tyran de l'armée*. Trois ans plus tard, Capitolinus fut nommé consul avec Q. Servilius Priscus, et ils surent adroitement occuper de guerres étrangères la multitude toujours remuante. Vainqueur de Éques et des Volsques, Capitolinus fut honoré du triomphe. Le sénat et le peuple formèrent son cortège, et se rendirent avec lui au Capitole. Ce fut sans doute à cette occasion qu'il obtint le surnom de *Capitolinus*. L'an 289 de Rome, on le nomma consul pour la troisième fois, et il combattit avec avantage les Éques. Dans l'affaire de son neveu Césion, il prit en vain parti de ce malheureux jeune homme (V. CÉSION). Le quatrième consulat de Capitolinus eut lieu l'an 308 de Rome et fut remarquable par l'acharnement que les nobles et le peuple mirent dans leurs querelles politiques. Les Éques et les Volsques, empressés de profiter de ces dissensions, recommencèrent leurs courses sur le territoire de république. On vit alors combien le peuple avait pour Capitolinus de respect et d'attachement. Les tribuns ne voulaient pas permettre que les citoyens prissent les armes; Capitolinus harangua la multitude pour l'y déterminer et les levées furent complétées dans le jour même. Les consuls battirent l'ennemi, cependant ils n'osèrent pas demander le triomphe, parce qu'ils n'avaient vaincu que dans une seule action. Ils ne purent empêcher qu'en cette même année, le peuple romain ne donnât une preuve éclatante d'avidité et d'injustice. Les Ardiates et les Ariciens se disputaient un territ

re : ils prirent les Romains pour arbitres, et ceux-ci s'emparèrent du terrain contesté. Les interminables dissensions entre le sénat et le peuple s'étant encore renouvelées, Capitolinus se fit constamment remarquer par un caractère doux et modéré. Il fut nommé *interroi*, pour décider si l'on élirait des consuls ou des tribuns militaires. Son cinquième consulat se rapporte à l'an 311 de Rome. Depuis dix-sept ans, il n'y avait point eu de *cens*, ou dénombrement; Capitolinus et son collègue firent alors adopter l'établissement de la magistrature des *consors*. L'an 315 de Rome, il fut encore consul une sixième fois, et le sénat le chargea de nommer dictateur son frère Quinctius Cincinnatus, afin d'opposer une autorité toute puissante à Sp. Mélius, accusé d'avoir voulu se faire roi (Voy. CINCINNATUS et MÉLIUS). Capitolinus eut ensuite le titre de lieutenant-général du dictateur Mamercus Émilien, pour combattre l'armée des Falisques, des Fidénates et des Véens, qui furent vaincus. Il mourut probablement peu de temps après cette époque, puisque l'histoire ne fait plus mention de lui.

D—T.

CAPITON (WOLFGANG-FABRICE), originairement nommé *Wolff Koopstein*, naquit en 1478 ou 80, d'un des premiers magistrats de Haguenau. Il fit ses études à Bâle, prit le grade de docteur en médecine par complaisance pour son père; en théologie, par goût pour cette science; en droit, par circonstance. Ses talents, son savoir, ses manières agréables, lui procurèrent successivement la confiance de l'évêque de Spire; la place de prédicateur de celui de Bâle, et celle de secrétaire du cardinal Albert de Brandebourg, archevêque de Mayence, qui, par considération pour son mérite, lui fit donner, en 1523, des lettres

AP
 lui et pour t
 ins ce dernier
 avec 1 fondée de pou
 fort... plus loin, b
 embrassa la nouvelle réforme,
 répandit les premières seme
 Bâle, et devint ensuite min
 Strasbourg. Capiton se lia très
 tement avec OEcoulampade et
 Il fut député avec le dernier à
 toutes les diètes de l'Empire,
 quées pour pacifier les différe
 religion; à toutes les conféren
 eurent lieu pour trouver les
 de réunir les luthériens et le
 mentaires. Dans la seconde cor
 de Zurich, en 1523, il s'op
 l'abolition violente du catho
 et proposa d'opérer la réform
 voie d'instruction; il se trouva
 colloque de Marpurg en 1529.
 en 1550 à la diète d'Augsbourg
 senta à l'empereur, de concert
 cer, la confession de foi des sa
 taires, qu'ils avaient eux même
 et fait approuver par le sénat d
 bourg. Il s'aboucha cinq ans
 Bâle avec Calvin, porta les n
 à modifier leurs expressions
 ène et sur l'efficacité des sacr
 afin d'aplanir les voies à tme
 avec ceux de la confession
 bourg, d'où résulta l'accord s
 éphémère de Wittenberg. D
 tes ces démarches et plusieurs
 de la même espèce, Capiton
 se rendirent suspects aux zw
 sans gagner la confiance des luth
 ce qui arrive ordinairement à
 auteurs de transactions en fait
 trine religieuse. On a de Capi
 lettre à Farel, parmi celles de
 où il déplore amèrement les d
 qui régnaient dès-lors dans la
 réformés, qu'il représente éni
 ment comme une suite néces
 principe qui avait brisé le f

autorité dans l'église. Les sub-
 , les modifications en matière
 doctrine, auxquelles Capiton avait
 bligé de plier son esprit pour
 licr ensemble les luthériens et
 wingliens, l'avaient disposé à
 er encore plus loin sa complai-
 . Ses liaisons avec Martin Cella-
 en firent un prosélyte de l'aria-
 e; du moins, c'est l'idée qu'on
 forme, en lisant sa lettre, qui
 le préface au livre de son ami,
peribus Dei, Albe-Julie (Carls-
 g), 1568, in-4°, et qui lui valut,
 part des ministres unitaires de
 sylvanie, l'honneur d'être nommé
 emier de leurs hommes illustres.
 ourut de la peste à Strasbourg, en
 1, avec la réputation d'un des
 habiles théologiens de son parti.
 ouvrages sont : I. *Institutiones*
aicæ, libri duo; II. *Enarratio-*
in Habacuch, Strasbourg, 1526
 528, in-8°, fort rare; III. *In*
am, ibid., 1528, in-8°; IV. *Res-*
io de missâ, matrimonio et jure
istratûs in religionem, ibid.,
 9 et 1540, in-8°; V. *Vita OEco-*
padii, de concert avec Sim. Grys-
 s, 1617, in-8°; VI. *Hexameron*
opus explicatum, ibid., 1539,
 ., etc. Sa seconde épouse, nom-
 Agnès, femme savante, le sup-
 it dans sa chaire de théologie lors-
 était malade. T—D.

APIVACCIO, ou CAPO DI VAC-
 (JÉAÓMΞ), médecin du 16. sié-
 né à Padoue, d'une famille noble,
 urut en 1589, après avoir professé
 médecine pendant trente-sept ans
 sa patrie, et s'être surtout adon-
 u traitement de la maladie véné-
 ne, avec lequel il avouait avoir gu-
 plus de 18,000 ducats. Ses œuvres
 été recueillies à Francfort, 1605,
 ol. On en peut voir le détail dans
ibl. med. de Manget. C. T—x.

CAPMANI (D. ANTONIO DE), né
 en Catalogne vers le milieu du 18.
 siècle, fut, dans ces derniers temps,
 un des meilleurs philologues espa-
 gnols. Après avoir passé une partie
 de sa vie à Barcelone, il vint s'éta-
 blir à Madrid, fut reçu membre de
 plusieurs académies, et mourut en
 1810. On a de lui plusieurs ouvrages
 estimés, dont les principaux sont : I.
Théâtre historique et critique de l'é-
loquence, Madrid, 1786-1794, 5
 vol. in-4°; II. *Philosophie de l'élo-*
quence, ibid., 1777, in-8°; III.
l'Art de bien traduire du français
en espagnol, ibid., 1776, in-4°,
 précédé d'un savant discours sur le
 génie des langues, et suivi d'un dic-
 tionnaire figuré de la phrase dans les
 langues espagnole et française; IV.
Dictionnaire français - espagnol,
 Madrid, 1805, in-4°, précédé d'une
 bonne dissertation sur les deux lan-
 gues, comparées ensemble; V. *Dis-*
cours analytique sur la formation
des langues en général, et particu-
lièrement de la langue espagnole.
 Parmi les autres ouvrages de Capma-
 ni, on distingue des *Mémoires his-*
toriques sur la marine, le commerce
et les arts de Barcelone, Madrid,
 1779-92, 4 vol. in-4°, publiés par
 ordre et aux frais de la junta du com-
 merce de Barcelone. On attribue au
 même auteur un *Discours économi-*
que et politique en faveur des arti-
sans, qui fut publié en 1778, in-4°,
 sous le nom de D. Ramon-Miguel Pa-
 laccio, et qui traite de l'influence des
 associations et des maîtrises sur les
 mœurs du peuple. V—VE.

CAPMARTIN. Voy. ΧΑΥΠΙ.

CAPNION. V. REUCHLIN.

CAPONI (AUGUSTIN), entra en
 1513 dans une conjuration avec Pierre-
 Paul Barcolt et le célèbre Machiavel,
 pour enlever aux Médicis l'autorité

qu'ils avaient recouvrée l'année précédente avec l'appui d'une armée étrangère. Les citoyens les plus distingués de Florence et l'archevêque lui-même prenaient part à ce complot; mais Caponi, le plus zélé de tous, fut celui qui perdit les autres. Un papier qui contenait la liste des conjurés échappa de sa poche, et fut porté aux magistrats : tous ceux qui y étaient nommés furent aussitôt arrêtés et mis à la torture. Caponi et Barcoli eurent la tête tranchée; les autres, condamnés à une prison perpétuelle, reçurent ensuite leur grâce de Léon X. S.—1.

CAPONSACCHI (PIERRE), religieux franciscain, né dans les environs d'Arezzo en Toscane, au 15^e. siècle, a publié quelques ouvrages peu connus : I. *In Johannis apostoli Apocalypsin observatio*, Florence, 1572, in-4°. Ce commentaire sur l'*Apocalypse*, dont il existe une seconde édition publiée dans la même ville en 1586, in-4°, est, par une singularité très remarquable, dédié à Sélim II, empereur des Turks. II. *De justitiâ et juris auditione*, Florence, 1575, in-4°.; III. *Discorso intorno alla canzone del Petrarca che incomincia : Vergine bella che di sol vestita*, Florence, 1567 et 1590, in-4°.: c'est une des productions de la jeunesse de l'auteur, qui, comme on l'a vu, se livra par la suite à des études plus conformes à la gravité de son état. Le P. Lelong parle de cet ouvrage dans la *Biblioth. sacra*; mais, trompé par le titre qu'il avait trouvé cité d'une manière peu exacte, il a cru qu'il était question du *Cantique des Cantiques*, et n'a pas manqué de dire que notre auteur en avait publié un commentaire. W—s.

CAPORALI (CÉSAR), né le 20 juin 1551, à Pérouse, d'une famille originaire de Vicence, membre de l'académie des *insensati*, fut un des poë-

tes italiens (se distinguant plus dans la satire burlesque. Il eut un goût, et surtout un sens plus de décence qu'on ne trouve communément dans ce genre. Après d'excellentes études, il se rendit à Rome, et s'attacha successivement à trois cardinaux : Fulvio de la Rovere, dont l'humeur brusque et d'ailleurs lui permit pas de rester long-temps auprès de lui; Ferdinand de Médicis, bientôt après grand-duc de Toscane; et Octave Acquaviva. Ce dernier gouverneur d'Airi, ville de l'Etat et duché appartenant à sa cour, mais, quoique très heureux et distingué, Caporali se trouva encore plus libre auprès d'Ascagne, marquis de Cornia, petit-neveu du cardinal. Il y resta jusqu'à la fin de sa vie. Il mourut de la pierre, à Cornia, près de Pérouse, en 1611, après avoir long-temps souffert avec patience, et même sans perdre sa gaieté. Ses satires, à l'exception de deux *capitoli* sur la cour de Rome, et de deux autres en prose, sont des poëmes en prose. Le premier est son *Voyage à Rome*, suivi d'un autre poëme d'un genre digne, intitulé: *Avvisi di Parnaso* (*Avvisi di Parnaso*). Dans ce poëme, il feint que les ombres de Mécène sont célébrées tous les jours sur le Parnasse, et la doctrine de ces obsèques, *Esequio di Mécène*, est pour lui un nouveau genre de satire, qu'il remplit d'une manière piquante que le premier. Cela donna l'idée d'un autre poëme, dans lequel la vie entière de Mécène est décrite. Cette vie y est arrangée selon le génie du poëte, et c'est encore un moyen d'amener les gâités satiriques qui lui venaient à l'esprit; mais c'est une satire peu longue; ce poëme n'a pas

chants. Enfin, *les Jardins de* sont un dernier petit poème, dans le même esprit, et écrit avec la même originalité. La *Vita di* fut publiée après la mort de l'auteur, par Antimo Caporali, Venise, 1604, petit in-12. Ces poésies, qui se distinguent surtout par la facilité, l'élégance, et par respect pour les mœurs auquel il manque rarement, ont été imprimées plusieurs fois. On cite ordinairement comme la première édition ces poésies celle qui parut sous le titre : *Raccolta di alcune rime volgari*, Parme, 1582, in-12 ; ce petit volume ne contient que *l'Épique au Parnasse*, les *Obsèques de Mécène*, et les deux *capitoli* pour la cour. Le reste du volume est composé par des poésies du même genre de différents auteurs. Il est inutile de citer les nombreuses éditions de ces poésies du Caporali ; la meilleure et la plus complète est celle de Pérouse, in-4°, sous le simple titre de *Caporali*. On a faussement attribué au poète deux comédies, *il Pazzo*, et *lo Sciocco*, et *la Berceuse* ; ce sont deux comédies de l'Arétin, tronquées et défigurées, imprimées à Venise, in-12 ; la première sous le titre de *lo Sciocco*, en 1628 ; la seconde, celle de *la Ninetta*, en 1604. Ces deux comédies ont été portées, sous ces deux titres, dans plusieurs Catalogues de poésies italiennes. Baillet n'entendait apparemment le nom de *Caporali*, qui est l'abrégé de *Catari* ; l'a rendu par *la Berceuse* ou *l'Épique bercé*, qui n'y a pas le moindre rapport, et les *Dictionnaires universels*, qui prennent leur érudition de Baillet, l'ont répété d'après lui.

G—É.

CAPPEL (GUILLAUME), fils d'un

avocat-général au parlement de Paris, se trouvait recteur de l'université en 1491, époque à laquelle le pape Innocent VIII venait d'imposer une décime sur ce corps. Cappel en interjeta appel comme d'abus, dans une assemblée des quatre facultés, et défendit par un décret à tous les suppôts de l'université, sous peine d'en être exclus, de payer ladite décime. Ayant ensuite pris le bonnet de docteur, il remplit une chaire de théologie avec tant de réputation, qu'on accourait de toutes parts pour assister à ses leçons. Il devint curé de St-Côme, et mourut doyen de la faculté de théologie. Dans sa dispute avec le pape Innocent VIII, il avait publié un ouvrage in-fol. pour soutenir son appel. T—D.

CAPPEL (JACQUES), neveu du précédent, fut avocat-général au parlement de Paris, charge qu'avait aussi possédée son grand-père. Nous avons de ce savant magistrat : I. *Fragmenta ex variis autoribus humanarum litterarum candidatis ediscenda*, Paris, 1517, in-4°. Ce recueil, qui est comme un abrégé de toute l'antiquité païenne, renferme un discours plein de bon sens, prononcé à ses élèves, lorsqu'il enseignait dans l'université de Paris. II. *In Parisienstium laudem oratio*, Paris (1520), in-4°. C'est une harangue qu'il avait débitée à la tenue des grands jours de Poitiers, en recevant le bonnet de docteur en droit dans cette ville. III. Un plaidoyer célèbre prononcé en 1537, le roi séant en son lit de justice, accompagné du roi d'Écosse, des princes et des grands du royaume. Ce plaidoyer tendait à faire dépouiller Charles-Quint, comme vassal rebelle, des comtés de Flandre, d'Artois et de Charolois. IV. Mémoire pour le roi et l'église gallicane, contre la levée des deniers au profit de la cour de Rome, dans le *Trai-*

taires, imprimées à Francfort, en 1573. W—s. et V—vr.

CAPELLEN (ALEXANDRE van der).
Voy. AARTSBERGEN.

CAPELLO (BLANCHE), seconde femme de François de Médicis, grand-duc de Toscane. Elle était fille de Barthelmei Capello, un des nobles les plus considérés de Venise, nièce de Grimani, patriarche d'Aquilée, et alliée à toute la première noblesse; mais en 1563 elle fut séduite par Pierre Bonaventuri, jeune florentin qui apprenait le commerce à Venise dans la maison de banque de Salviati. L'oncle de Bonaventuri était le chef du comptoir de Salviati, sa maison était tout proche de celle des Capello, et Bonaventuri, qui n'avait ni fortune ni famille, se donna pour parent des Salviati, et pour associé à leur commerce. Les charmes de sa figure, et son adresse séduisirent Blanche, d'autant plus facilement qu'elle était alors sous l'empire d'une belle-mère qui la laissait. Les deux amants se donnèrent, à l'aide de fausses clefs, plusieurs rendez-vous nocturnes; mais, craignant ensuite d'être découverts, ils s'échappèrent de Venise au mois de décembre 1563, emportant avec eux les bijoux les plus précieux de la maison de Capello. Les parents de Blanche, et plus encore ceux de sa belle-mère, manifestèrent l'indignation la plus violente, lorsqu'ils apprirent cet enlèvement. Ils prétendirent que tout le corps de la noblesse vénitienne avait été insulté en eux; ils firent arrêter comme complice Jean-Baptiste Bonaventuri, oncle du ravisseur, qui mourut en prison; ils obtinrent du sénat un ordre de courir sus à Pierre, avec une récompense de deux mille ducats pour celui qui le tuerait; enfin, ils envoyèrent sur ses traces des assassins qui

le: Florence, où Bonaventuri, avec sa maîtresse, Cosme I^{er}. de Toscane, régnait encore; mais dégoûté par le constant exercice de dissimulation et de perfidie, il avait confié le soin du gouvernement à François, dont le caractère était sombre encore, et plus sévère que son père. François devait épouser l'archiduchesse d'Autriche; mais la princesse avait trop d'orgueil et de froideur pour pouvoir inspirer l'amour. Bonaventuri, dès la première semaine de son arrivée à Florence, se mit sous la protection de François, et l'ambition ou l'avarice faisait en lui tout autre sentiment, il entreprit de séduire le prince et sa femme, et son scandaleuse liaison pendant à la dérober aux yeux du public jusqu'après son mariage avec l'archiduchesse, le 16 décembre 1570, mais dès-lors, croyant n'avoir rien à déguiser, il introduisit Blanche dans son palais, en nommant Bonaventuri son intendant. La liaison de François avec Blanche blessa l'archiduchesse, et la cour d'Autriche que les Médicis devaient régner, et le peuple qui se plaignait de l'insolence et de l'avidité de la reine. Son mari, dont l'arrogance était insupportable aux courtisanes, et l'orgueil même pour elle-même, fut assassiné en 1570, par des gens que François avait apostés. Blanche cependant captiver toujours davantage le grand-duc par les charmes de son esprit et de ses manières, et l'orgueil de son caractère. Plus elle était sombre et sévère, plus elle avait besoin d'être distrait par la vivacité des grâces de la Vénitienne. Cosme mourut en 1574; François avait deux frères qu'il détestait, et deux

ait de devoir laisser son héritage à sa femme ne lui avait donné que deux filles, et Blanche, qui avait eu une fille de Bonaventuri, n'avait eu que deux enfants depuis sa liaison avec elle. Celui-ci désirait ardemment un fils, même illégitime, dans l'espérance de le faire reconnaître pour héritier. Blanche, désespérant d'en avoir elle-même, prit le parti de supputer une grossesse, et toutes ses mesures étant prises pour cela, elle parvint à délivrer dans la nuit du 29 août 1578, d'un enfant qu'une femme du nom de Capello avait mis au monde la veille : elle nomma don Antoine de Médicis grand-duc, au comble de la joie, et se donna toute l'affection pour sa maîtresse, et elle-ci, pour n'être pas trahie, fit asseoir presque tous ceux qui avaient part à cette supposition; mais contentant le public et de Blanche, l'archiduchesse à son tour donna l'année suivante un fils à son mari; bien-tôt il parut gros de nouveau, et mourut en 1578, en couches d'un second enfant. François, touché de la mort de sa femme, et ébranlé par les représentations de ses frères et de quelques gens de bien, s'éloigna pour quelque temps de Florence, avec l'intention de rompre avec Blanche; il donna même à celle-ci l'ordre de quitter la Toscane; mais Blanche, pour conserver le cœur de son amant, mit en usage toute son adresse et tous les moyens de séduction; elle gagna le cœur du grand-duc, pour qu'il couronnât dans sa passion, et dans l'espace de deux mois après la mort de l'archiduchesse, elle parvint à se faire épouser secrètement par François, le 5 juin 1578. Un mariage secret ne satisfaisait ni l'ambition de Blanche, ni les espérances du grand-duc, qui, ayant perdu son fils peu de temps après sa première femme, en atten-

dit un autre de la seconde. Il commença d'abord son mariage à Philippe II, roi d'Espagne, dont il recherchait la protection, plutôt que l'amitié, et, l'ayant fait approuver par ce monarque, il résolut de l'avouer publiquement. Il fit déclarer au doge et à la république de Venise que son intention était de s'allier à eux par les liens les plus étroits, en prenant pour épouse une fille de St.-Marc; et les mêmes magistrats qui avaient diffamé Blanche Capello, et mis à prix la tête de son mari, s'empressèrent alors de la combler d'honneurs. Une déclaration des *Prigadi*, du 16 juin 1579, la nomma fille véritable et particulière de la république; deux ambassadeurs, suivis de quatre-vingt-dix nobles, furent envoyés à Florence, pour solenniser en même temps l'adoption de St.-Marc et le mariage. Ces deux cérémonies furent célébrées avec une grande pompe le 12 octobre 1579, et le mariage de Blanche coûta trois cent mille ducats à la Toscane, dans un temps où la disette et des calamités de tout genre accablaient les peuples. Cependant le gouvernement du grand-duc devenait tous les jours plus odieux par l'abus que Blanche faisait de son pouvoir, et par l'arrogance et la cupidité de Vittorio Capello, son frère, qu'elle avait appelé à Florence, et qui était désormais le seul ministre et le seul favori du grand-duc. Vittorio excita enfin tant de haine et de mécontentement, que François prit le parti de l'éloigner. Blanche, qui ne pouvait plus avoir d'enfants, et qui rencontrait beaucoup de difficultés à faire appeler à la succession don Antoine, son fils supposé, feignit par deux fois une nouvelle grossesse; mais, soit qu'elle craignît de passer outre, ou que la vigilance des frères du grand-duc mît obstacle à ses

artifices, elle déclara autant de fois s'être trompée, et elle chercha enfin à se réconcilier de bonne foi avec le cardinal Ferdinand de Médicis, le plus proche héritier du trône. Celui-ci, en 1587, céda aux instances de son frère et de sa belle-sœur; au commencement d'octobre, il se rendit au Poggio a Caiano, maison de campagne des Médicis; il y fut secueilli avec une grande tendresse par François et par Blanche; il paraissait y être sensible, lorsque tout à coup, le 8 octobre, le grand-duc tomba malade; le 10 octobre Blanche fut atteinte de la même maladie, qu'on nomma fièvre intermittente. Le premier mourut le 19 octobre, à quatre heures de matin, et sa femme le lendemain à trois heures après midi. Ferdinand, qui déposa l'habit religieux pour succéder à son frère, et qui régna en Toscane d'une manière glorieuse, n'a pas échappé à l'accusation d'avoir empoisonné son frère et sa belle-sœur. En vain leurs corps furent ouverts publiquement par les médecins, en vain on indiqua des causes naturelles pour une maladie aussi subite; la mémoire de Ferdinand reste encore souillée par ce soupçon, et sa haine pour sa belle-sœur, qu'il appela dans quelques actes publics la *détestable Blanche*, a été considérée, par beaucoup de gens, comme confirmant l'accusation du peuple. Siebenkees a écrit une vie de Bianca Capello, d'après les sources originales, Gotha, 1739, in-8°; cette vie a été traduite en anglais par Ludger Meissner a fait de ses aventures un roman en dialogue qui a été traduit de l'allemand en français par M. Raucquil-Lieutaud, Paris, 1788, 3 vol. in-12. M. de Luchet a aussi publié la vie et la mort de Bianca Capello, Paris, 1788, 3 vol. in-12, fig. S. S—r.

CAPELUCHE, bourreau de Pa-

ris, ses crimes, 1
 ue es VI. Dign
 une ilace que la
 des bourguignons encourage
 meurtre et au pillage, Capeluc
 donnait les exécutions, dict
 lois dans Paris, et l'on obéis
 se fit livrer les prisonniers d
 cennes, qu'il promit de cond
 Châtelet, et qui furent bientô
 gés sous ses yeux. Il força les
 du palais. Le duc de Bourgog
 au-devant de lui, et, tandè
 conféraient ensemble, le bourr
 croyant devenu Pégol du pris
 frappa dans la main en signe
 tié. Cependant le duc, inquiet
 croire de jour en jour les t
 qu'il avait excités lui-même
 doutant l'empire que Capeluch
 pris sur la multitude, fit marel
 troupes qui se saisirent des
 paux chefs. Capeluche fut arrê
 sommairement, et condamné
 L'échafaud était dressé aux
 Le valet du bourreau, deven
 successeur, s'apprétaît à lui t
 la tête: c'était son coup d'essai
 luche lui donna froidement
 çon sur les mesures qu'il devai
 dre pour ne pas le manquer. Il
 ensuite à genoux, et reçut l
 mortel sans avoir montré la plu
 émotion. V—

CAPET (HUGUES). F. H
 CAPETAL (HENRI), origi
 Picardie, prévôt de Paris sous
 gne de Philippe V, se rendit e
 d'un crime atroce que les loi
 rent, et que l'histoire a retrac
 flétrir d'un éternel opprobre
 gistrat prévaricateur. Un riche
 cide, détenu dans les prisons
 telet, fut condamné à mort d'
 unanime. Il offrit une som
 considérable au prévôt, s'il v
 soustraire au supplice. Le prév

n prisonnier innocent, sans force et sans appui, le fit pendre sous le nom de l'homicide, et reuint ce dernier en liberté sous le nom de l'innocent supplicié; mais cette grande injustice ne tarda pas à être découverte. Le roi indigné fit faire le procès à l'étal, et il fut pendu en 1321 au gibet où il avait fait attacher la tête de sa cupidité. V—VE.

APILA. Voy. KAPILA.

APILUPI (CAMILLE) de Mantoue s'est rendu fameux dans le 16^e siècle par un ouvrage intitulé : *lo tagema di Carolo IX, contra i gonotti*, Rome, 1572, in-4^o, imprimé en italien et en français en 4, in-8^o, augmenté dans la version d'un avertissement du traducteur. C'est une relation de l'horrible massacre de la Saint-Barthélemi, dans laquelle l'auteur rend compte des motifs déterminèrent cette affreuse tuerie, des préparatifs qui la précédèrent, et des suites qu'elle eut. Il doit être en garde contre les détails qu'il raconte; mais on y trouve des choses curieuses. Capilupi, avant de faire beaucoup d'honneur à Charles IX et à son conseil, s'attache dans sa préface à prouver que la Saint-Barthélemi était méditée. Le cardinal de Lorraine, qui se trouvait à Mantoue quand cet écrit parut, l'avait d'abord approuvé; mais quand il sut qu'il avait honte en France de ce sacrifice, et que l'idée d'une telle bouillie préparée paraissait atroce même aux Italiens les plus forcenés, il chercha à en empêcher le débit. T—D.

APILUPI (LÉLIO), frère du précédent, né à Mantoue le 19 décembre 1498, se fit quelque nom par ses centons qu'il composa avec les vers de Virgile, qui se trouvent ainsi appliqués à des matières dont ce grand poète n'a pu avoir idée. Lélio Capi-

lupi mourut à Mantoue le 3 janvier 1560, deux jours après son ami Joachim du Bellay. Parmi les centons de Lélio, on remarque : I. *Cento Virgilianus de vita monachorum quos vulgo fratres appellant*, imprimé d'abord à Venise, 1543, 1550, in-8^o; Rome, 1575, etc.; réimprimé dans l'ouvrage intitulé : *Varia doctorum piorumque virorum de corrupto ecclesie statu poemata*, Bâle, 1556, in-8^o, dans le *Regnum papisticum de Naogeorgus*, et encore dans les *Mémoires de littérature* de Sallegre, t. II, 2^e partie; II. *Cento Virgilianus in fœminas*, imprimé dans les *Amores* de Badius (V. BADIUS), et encore dans les *Schediasmata de eruditis coelibibus* de God. Wagner, 1717, in-8^o; III. *Cento Virgilianus, in siphillim*, etc. Les vers et centons de L. Capilupi ont été réunis avec ceux de ses frères, sous ce titre : *Capiluporum carmina et centones, ex editione Jos. Castellionis*, Rome, 1590, in-4^o, rare : on a retranché de cette édition les centons obscènes et ceux contre les moines. — CAPILUPI (HIPPOLYTE), évêque de Fano, mort en 1580, à soixante-huit ans, et Jules CAPILUPI, tous deux frères de Lélio, s'exercèrent à diverses sortes de poésies. — Jules CAPILUPI, leur neveu, fit aussi des centons qui, au jugement de Possevin, sont meilleurs que ceux de Lélio.

A. B—T.

CAPISTRAN (JEAN DE), ainsi appelé de la petite ville de ce nom dans l'Abruzze, où il vit le jour en 1385, était fils d'un gentilhomme angevin, qui, ayant suivi Louis, duc d'Anjou, lorsque ce prince devint roi de Naples, avait fixé son séjour dans cette ville. Il alla faire son cours de droit civil et canonique à Pérouse, prit le bonnet de docteur dans l'une et l'autre faculté, s'y fit tellement estimer qu'on lui don-

na un emploi de judicature, dont il remplit les fonctions avec autant d'intégrité que d'intelligence. Ces qualités réunies à sa fortune lui procurèrent un mariage riche et honorable. Chargé par la ville de Pérouse d'aller négocier la paix avec Ladislas, roi de Naples, on l'accusa de favoriser, dans cette négociation, les intérêts de son ancien souverain. A son retour, il fut enfermé au château de Bruffa, et traité dans sa prison avec la plus extrême rigueur, pour avoir tenté de se sauver par adresse. La mort de sa femme mit le comble à ses malheurs. Les tristes réflexions qui l'occupèrent alors sur l'instabilité des choses humaines lui firent prendre la résolution de se consacrer à Dieu dans l'ordre de St.-François. Il traita de sa rançon, vendit ses biens pour la payer, distribua ce qui lui restait aux pauvres, et alla, en 1415, se présenter chez les Franciscains de Pérouse. Il n'y fut admis qu'après qu'on eut éprouvé sa vocation par des humiliations qui le donnèrent en spectacle dans une ville où il avait autrefois brillé par ses talents, sa fortune et ses emplois. Capistran s'acquiesça une grande considération parmi ses confrères, par la pratique exacte des vertus et des observances qui avaient formé le caractère primitif de l'ordre. Ses succès dans cette partie du ministère évangélique étendirent au loin sa réputation : on le rechercha pour les stations les plus renommées. Il prêcha avec éclat dans les principales villes d'Italie, d'Allemagne, de Pologne, de Hongrie, laissant partout des monuments de son zèle et de sa charité. Il sut faire servir la grande confiance qu'il inspirait à rapprocher les cœurs désunis, à réconcilier les familles, à calmer les séditions populaires. Il rétablit la bonne harmonie entre la ville d'Aquila et le roi Charles

le livra la Marche
les Fraticelles,
de Frerots et
roches. Nommé deux fois vic
néral des observantins, il fit
dans un chapitre général, c
constitutions pour le maintie
discipline régulière, contribua
mir la réforme de S. Berna
Sienna, dont il fut le disciple
logiste contre ses calomniates
papes Martin V, Eugène IV, N
Calixte III, l'employèrent dan
fares les plus importantes de
Il fut député par eux en Orie
y rétablir la discipline dans
sons de son ordre. Il travail
cement à prévenir les suites
me occasionné par la transla
concile de Bâle à Florence, e
va, dans ce dernier concile, l
bre des théologiens employ
réunion des Grecs. Il remp
satisfaction des souverains
les nonciatures de Lombar
France, et de Sicile. Envoyé
Allemagne, à la réquisition d
ces, il parcourut la Bohême
ravis, la Hongrie, la Pologne
par les Hussites, combattit le
Rockysana, et convertit plus
mille de ces sectaires. Malh
après la prise de Constantino
1455, menaçait l'Italie et l'Al
d'une invasion prochaine. N
et Calixte III chargèrent Cap
prêcher une croisade contr
rouche conquérant. Il s'enf
1456, avec le brave Huniaco
Belgrade, assiégée par le su
personne, avec une armée
son nombre et de ses victoir
vit partout aux premiers ran
la brèche, bravant tous les c
animant les soldats, un crua
main, et ne quittant jamais l
de bataille qu'après que l'enn

été repoussé. Tous les historiens lui attribuent la gloire d'avoir, dans cette occasion mémorable, autant contribué par son zèle, à délivrer la ville, qu'Hunniade par son courage et ses belles dispositions. Capistrau survécut peu à ce triomphe. Il fut attaqué à Willach, en Carinthie, de divers maux à la fois. Les princes se firent un devoir d'aller le visiter dans sa maladie, et il termina sa carrière le 23 octobre 1456. Il fut béatifié en 1690, par Alexandre VII, et canonisé en 1724, par Benoît XIII. Parmi les ouvrages qui nous restent de lui, on distingue : I. *De papæ et concilii sive ecclesiæ autoritate*, Venise, 1580, in-4. : ce traité est contre le concile de Bâle; II. *Speculum clericorum*, ibid.; III. *Speculum conscientiæ*, ibid.; IV. *De canone pœnitentiæ*, ibid., 1584; V. *Aliquot repetitiones in jure civili*, ibid., 1587; VI. des *Traitéz du jugement dernier, de l'Ante-Christ, de la guerre spirituelle, du mariage, de l'excommunication, de la conception immaculée*, etc. Ses ouvrages contre les Hussites, n'ont jamais été imprimés.

T—D.

CAPISUCCHI (JEAN-ANTOINE), savant jurisconsulte, cardinal, évêque de Lodi, naquit à Rome, d'une famille ancienne, le 21 octobre 1515. Il fut d'abord chanoine du Vatican, ensuite auditeur de rote. Pie V le fit préfet de la signature de grâce, le mit au nombre des cardinaux préposés pour le tribunal de l'inquisition, et le nomma gouverneur de Gualdo, avec le caractère de légat apostolique. Il mourut à Rome, le 29 janvier 1569, âgé de cinquante-trois ans. On a de lui des *Constitutions*, qu'il publia dans son diocèse de Lodi, où il tint un synode. — CAPISUCCHI (Paul), oncle du précédent, fut, comme lui, chanoine du Vatican et auditeur de rote. Nom-

mé évêque de Neocastro, et vice-légat en Hongrie, il se distingua dans plusieurs négociations importantes qu'il furent confiées par Clément VI et Paul III. Il calma les factions qui déchiraient la ville d'Avignon, et mourut à Rome, le 5 août 1639, âgé de soixante ans.

V—VX.

CAPISUCCHI (RAIMOND), né à Rome en 1616, entra dans l'ordre de dominicains, et professa dans cette ville la théologie et la philosophie. Son mérite lui valut plusieurs emplois importants. En 1654, il fut fait maître du sacré palais; Innocent XI le fit cardinal en 1681, et il mourut à Rome le 22 avril 1691. Il a laissé plusieurs ouvrages de théologie, entre autres : *Controversiæ theologicæ selectæ*, Rome, 1677, in-fol. — CAPISUCCHI (Camille) et CAPISUCCHI (Blaise), deux frères, de la même famille que les précédents, suivirent la carrière des armes. Le premier, après avoir donné des preuves de valeur à la bataille de Lépante, en 1571, commanda un corps de quatre cents gentilshommes à l'expédition de Tunis. Il se signala souvent dans les guerres des Pays-Bas, où le duc de Parme donna un régiment d'infanterie, en 1584. Il commanda avec distinction les troupes du pape en Hongrie, et mourut en novembre 1597, dans sa 60^e année. Blaise Capisucchi, son frère, marquis de Monterio, se distingua dans les guerres civiles de France sous Charles IX, en coupant les câbles d'un pont que les calvinistes avaient jeté sur la rivière de Clain, devant Montiers, en 1569. Ce pont fut entré par les eaux. Pendant la ligue, Blaise Capisucchi commanda la cavalerie du duc de Parme, et ensuite les troupes papales dans le combat de Venissac, le 1594, et mourut à Florence, l'année 1613. Le P. Annibal Ad-

CAP

..., a fait en italien les éloges his-
de ces deux frères, Rome,
in-4°. C. T—Y et V—VE.

CAPITEIN (PIERRE), né à Mid-
g en Zélande, vers 1511,
la médecine à Louvain et à Pa-
orit le bonnet de docteur à Va-
en Dauphiné, fut professeur à
ck et à Copenhague, deux fois
r de l'université de cette der-
ville, et médecin de Christian III.
urut le 6 janvier 1557. On a de
De potentiis animæ, 1550; II.

C'étaient des médecins;
ue to s partisans de l'astro-
l aire, qui faisaient les alma-
dans les 15^e. et 16^e. siècles. III.
ylacticum consilium anti-pes-
ale ad cives Hafnienses anno
). LIII, impr. dans la Cista
a Hafniensis de Th. Bartholin.

A. B—T.

CAPITEIN (JACQUES-ÉLISA-JEAN),
né en Afrique, fut acheté, à
u huit ans, sur les bords de
ière St.-André, amené en Hol-
où il apprit la langue du pays,
vra à la peinture. Il fit ses pre-
études à la Haye, apprit le la-
les éléments du grec, de Phé-
et du chaldéen de M^{lle}. Roscam,
à l'université de Leyde, où il
la théologie dans l'intention
prêcher la foi à ses compatriotes.
avoir pris ses grades, il partit,
42, pour Elmina en Guinée.
ins prétendent que Capitein y
ses incœurs idolâtres; d'autres
uent ce fait en doute. M. Gré-
à qui nous devons tout ce que
savons de ce personnage, ne
pas la date de sa mort; il se
te de parler de ses écrits, qui
I. une *Élégie* en vers latins sur
t de Manger, son maître et son
I. Grégoire en rapporte le con-
nt avec la traduction libre

C

IV

é: De la lit-
De vocation

on qu'il comp-
sa p ar son entree a l'université
Leyde; III. *Dissertatio politico-the-
logica de servitute libertati chri-
tiane non contraria, quam in
præsidi J. van der Honert publicè
disquisitioni subjicit J. E. J. Cap-
tein, Afer*, Leyde, 1742, in-4°.

iez singulier que ce soit un nèg
t soutenu cette thèse. Elle a é
mée quatre fois, et traduite e
mondais par Wilhelm, Leyde, 1741
in-4°. IV. *Des Sermons*, en hollan-
dais, Amsterdam, 1742, in-4°. On
trouve le portrait de Capitein par Rey-
nolds, dans le *Manuel d'histoire
naturelle* de Blumenbach, traduit e
français. A. B—T.

CAPITO (ATEIUS), fut un de
plus grands jurisconsultes de son siè-
cle. Il était fils d'un préteur. Auguste
le porta au consulat. Il avait écrit sur
le droit divers ouvrages dont il ne res-
te plus rien. Sous le règne de Tibé-
re, il se signala dans le sénat par mes-
ces adulations serviles dont le primo
même était fatigué. On accusait L. En-
nius du crime de lèse-majesté. L'em-
pereur trouvant l'accusation injuste
ne voulut pas qu'elle fût intentée. Sur
cela Capito dit hautement, en affectant
un air de liberté, qu'on ne devait pas
enlever aux sénateurs le droit de pro-
noncer sur cette accusation; qu'un si
grand délit ne devait pas rester impu-
ni; que l'empereur pouvait bien se
point écouter son ressentiment; mais
qu'il ne fallait pas que l'état en souffrît.
« Cette lâcheté marqua d'autant plus
dit Tacite, que Capito était un homme
très éclairé, et qu'il flétrissait un ca-
ractère que sa conduite publique et par-
ticulière avait fait honorer. » Il mou-
rut peu de temps après. Q—R—Y.

CAPITOLIN (JULES), historien

romain des 3^e. et 4^e. siècles de J.-C. , est l'un des six écrivains de l'histoire auguste (Voy. SPARTIEN). J. Capitolin a laissé les Vies d'Antonin-le-Pieux, de Marc-Antonin-le-philosophe (Marc-Aurèle), de Vérus, de Pertinax, d'Albin, de Macrin, des deux Maximes, de Maximin-le-jeune, des trois Gordiens, de Maxime et Balbin, qui sont imprimées avec les œuvres de Spartien. Les autres Vies qu'avait composées Capitolin ne sont pas venues jusqu'à nous. La plupart des écrits de Capitolin sont dédiés à Dioclétien et à Constantin. J. G. Moller a publié une *Dissertatio de Julio Capitolino*, Altorf, 1689, in-4'. — Corneille CAPITOLIN, auteur du 5^e. siècle, dont nous n'avons aucun écrit, est cité par Trébellius Pollion, dans sa *Vie d'Odenat*, qui fait partie de ses *Trente tyrans* (V. TRABELLIUS POLLION). A. B.—T.

CAPITOLINUS (T. QUINCTIUS), frère du célèbre Cincinnatus, fut élu consul, pour la première fois, l'an de Rome 283 (471 av. J.-C.), avec Appius Claudius, père du décemvir. Quoique les plébéiens le regardassent comme un des chefs du parti de la noblesse, ils lui portaient une affection sincère, parce qu'ils connaissaient son penchant pour les mesures de douceur. Capitolinus était en cela très opposé à son fougueux collègue, aussi le peuple l'en aimait-il davantage. Toutefois, Capitolinus rendit à Appius le service signalé de l'arracher à la vengeance de la multitude, et proposa d'ensevelir toutes les haines dans un éternel oubli. Il fit ensuite adopter la loi de Voléron, qui portait que les tribuns seraient désormais élus par les curies, et non par les tribus. Ensuite Capitolinus marcha contre les Éques, et ces peuples, n'osant combattre un général dont les troupes préféraient sa gloire à leur propre vie, se tiurent

cachés dans les forêts. Capitolinus ravagea leurs terres, et revint à Rome chargé d'un riche butin. Au milieu de leurs acclamations, les citoyens lui décernèrent le surnom de *père des soldats*, tandis qu'Appius n'était connu que sous celui de *tyran de l'armée*. Trois ans plus tard, Capitolinus fut nommé consul avec Q. Servilius Priscus, et ils surent adroitement occuper de guerres étrangères la multitude toujours remuante. Vainqueur de Éques et des Volsques, Capitolinus fut honoré du triomphe. Le sénat et le peuple formèrent son cortège, et se rendirent avec lui au Capitole. Ce fut sans doute à cette occasion qu'il obtint le surnom de *Capitolinus*. L'an 289 de Rome, on le nomma consul pour la troisième fois, et il combattit avec avantage les Éques. Dans l'affaire de son neveu Césion, il prit en vain parti de ce malheureux jeune homme (V. CÉSION). Le quatrième consulat de Capitolinus eut lieu l'an 308 de Rome et fut remarquable par l'acharnement que les nobles et le peuple mirent dans leurs querelles politiques. Les Éques et les Volsques, empressés de profiter de ces dissensions, recommencèrent leurs courses sur le territoire de république. On vit alors combien le peuple avait pour Capitolinus de respect et d'attachement. Les tribuns ne voulaient pas permettre que les citoyens prissent les armes; Capitolinus harangua la multitude pour l'y déterminer et les levées furent complétées dans le jour même. Les consuls battirent l'ennemi, cependant ils n'osèrent pas demander le triomphe, parce qu'ils n'avaient vaincu que dans une seule action. Ils ne purent empêcher qu'en cette même année, le peuple romain ne donnât une preuve éclatante de cupidité et d'injustice. Les Ardiates et les Ardiens se disputaient un territ

re : ils prirent les Romains pour arbitres, et ceux-ci s'emparèrent du terrain contesté. Les interminables dissensions entre le sénat et le peuple s'étant encore renouvelées, Capitolinus se fit constamment remarquer par un caractère doux et modéré. Il fut nommé *interroi*, pour décider si l'on élirait des consuls ou des tribuns militaires. Son cinquième consulat se rapporte à l'an 311 de Rome. Depuis dix-sept ans, il n'y avait point eu de *cens*, ou dénombrement; Capitolinus et son collègue firent alors adopter l'établissement de la magistrature des *consors*. L'an 315 de Rome, il fut encore consul une sixième fois, et le sénat le chargea de nommer dictateur son frère Quinctius Cincinnatus, afin d'opposer une autorité toute puissante à Sp. Mélius, accusé d'avoir voulu se faire roi (*Voy. CINCINNATUS et MÉLIUS*). Capitolinus eut ensuite le titre de lieutenant-général du dictateur Mamercus Émilien, pour combattre l'armée des Falisques, des Fidénates et des Véens, qui furent vaincus. Il mourut probablement peu de temps après cette époque, puisque l'histoire ne fait plus mention de lui. D—T.

CAPITON (WOLFGANG-FABRICE), originairement nommé *Wolff Koopstein*, naquit en 1478 ou 80, d'un des premiers magistrats de Haguenau. Il fit ses études à Bâle, prit le grade de docteur en médecine par complaisance pour son père; en théologie, par goût pour cette science; en droit, par circonstance. Ses talents, son savoir, ses manières agréables, lui procurèrent successivement la confiance de l'évêque de Spire; la place de prédicateur de celui de Bâle, et celle de secrétaire du cardinal Albert de Brandebourg, archevêque de Mayence, qui, par considération pour son mérite, lui fit donner, en 1523, des lettres

de son évêque, pour lui et pour tous ses successeurs, dans ce dernier sens, la faculté de fonder de nouvelles écoles, et de plus loin, embrassa la nouvelle réforme, répandit les premières semences de la religion luthérienne à Strasbourg. Capiton se lia très-tôt avec OEcolampade et fut député avec le dernier à toutes les diètes de l'Empire, convoquées pour pacifier les différends de religion; à toutes les conférences eurent lieu pour trouver les moyens de réunir les luthériens et les catholiques. Dans la seconde diète de Zurich, en 1523, il s'opposa à l'abolition violente du catholicisme et proposa d'opérer la réforme par le moyen de la voie d'instruction; il se trouva à la diète de Marpurg en 1529, et en 1550 à la diète d'Augsbourg, où il se fit entendre en faveur de la confession de foi des catholiques, qu'ils avaient eux-mêmes faite, et fait approuver par le sénat de Bâle avec Calvin, porta les efforts à modifier leurs expressions sur l'efficacité des sacrifices, afin d'aplanir les voies à une union avec ceux de la confession luthérienne de Bâle, d'où résulta l'accord éphémère de Wittenberg. De toutes ces démarches et plusieurs de la même espèce, Capiton se rendit suspects aux yeux de ceux qui ne se rendent sans gagner la confiance des luthériens, ce qui arrive ordinairement à tous les auteurs de transactions en fait de doctrine religieuse. On a de Capiton une lettre à Farel, parmi celles devenues célèbres, où il déplore amèrement les divisions qui régnaient dès-lors dans le parti réformé, qu'il représente éminemment comme une suite nécessaire du principe qui avait brisé le

autorité dans l'église. Les sub-
 les modifications en matière
 trine, auxquelles Capiton avait
 ligé de plier son esprit pour
 er ensemble les luthériens et
 iugliens, l'avaient disposé à
 r encore plus loin sa complai-
 Ses liaisons avec Martin Cella-
 firent un prosélyte de l'aria-
 ; du moins, c'est l'idée qu'on
 rme, en lisant sa lettre, qui
 préface au livre de son ami,
eribus Dei, Albe-Julie (Carls-
 , 1568, in-4°, et qui lui valut,
 part des ministres unitaires de
 ylvanie, l'honneur d'être nommé
 nier de leurs hommes illustres.
 urut de la peste à Strasbourg, en
 , avec la réputation d'un des
 abiles théologiens de son parti.
 uvrages sont : I. *Institutiones*
icæ, libri duo ; II. *Enarratio*
Habacuch, Strasbourg, 1526
 28, in-8°, fort rare ; III. *In*
m, ibid., 1528, in-8° ; IV. *Res-*
de missâ, matrimonio et jure
tratûs in religionem, ibid.,
 et 1540, in-8° ; V. *Vita Oeco-*
adii, de concert avec Sim. Gry-
 , 1617, in-8° ; VI. *Hexameron*
opus explicatum, ibid., 1539,
 , etc. Sa seconde épouse, nom-
 gnès, femme savante, le sup-
 dans sa chaire de théologie lors-
 était malade.

T—D.

PIVACCIO, ou CAPO DI VAC-
 JÉAONX), médecin du 16. siè-
 é à Padoue, d'une famille noble,
 ut en 1589, après avoir professé
 médecine pendant trente-sept ans
 sa patrie, et s'être surtout adon-
 traitement de la maladie véné-
 e, avec lequel il avouait avoir gal-
 lus de 18,000 ducats. Ses œuvres
 é recueillies à Francfort, 1605,
 . On en peut voir le détail dans
l. med. de Manget. C. T—x.

CAPMANI (D. ANTONIO DE), né
 en Catalogne vers le milieu du 18.
 siècle, fut, dans ces derniers temps,
 un des meilleurs philologues espa-
 gnols. Après avoir passé une partie
 de sa vie à Barcelone, il vint s'éta-
 blir à Madrid, fut reçu membre de
 plusieurs académies, et mourut en
 1810. On a de lui plusieurs ouvrages
 estimés, dont les principaux sont : I.
Théâtre historique et critique de l'é-
loquence, Madrid, 1786-1794, 5
 vol. in-4° ; II. *Philosophie de l'élo-*
quence, ibid., 1777, in-8° ; III.
l'Art de bien traduire du français
en espagnol, ibid., 1776, in-4°,
 précédé d'un savant discours sur le
 génie des langues, et suivi d'un dic-
 tionnaire figuré de la phrase dans les
 langues espagnole et française ; IV.
Dictionnaire français - espagnol,
 Madrid, 1805, in-4°, précédé d'une
 bonne dissertation sur les deux lan-
 guages, comparées ensemble ; V. *Dis-*
cours analytique sur la formation
des langues en général, et particu-
lièrement de la langue espagnole.
 Parmi les autres ouvrages de Capma-
 ni, on distingue des *Mémoires his-*
toriques sur la marine, le commerce
et les arts de Barcelone, Madrid,
 1779-92, 4 vol. in-4°, publiés par
 ordre et aux frais de la junta du com-
 merce de Barcelone. On attribue au
 même auteur un *Discours économi-*
que et politique en faveur des arti-
sans, qui fut publié en 1778, in-4°,
 sous le nom de D. Ramon-Miguel Pa-
 laccio, et qui traite de l'influence des
 associations et des maîtrises sur les
 mœurs du peuple.

V—VE.

CAPMARTIN. Voy. XAUPH.

CAPNION. V. REUCLIN.

CAPONI (AUGUSTIN), entra en
 1513 dans une conjuration avec Pierre-
 Paul Barcolt et le célèbre Machiavel,
 pour enlever aux Médicis l'autorité

qu'ils avaient recouvrée l'année précédente avec l'appui d'une armée étrangère. Les citoyens les plus distingués de Florence et l'archevêque lui-même prenaient part à ce complot; mais Caponi, le plus zélé de tous, fut celui qui perdit les autres. Un papier qui contenait la liste des conjurés échappa de sa poche, et fut porté aux magistrats : tous ceux qui y étaient nommés furent aussitôt arrêtés et mis à la torture. Caponi et Barcoli eurent la tête tranchée; les autres, condamnés à une prison perpétuelle, reçurent ensuite leur grâce de Léon X. S.—s.

CAPONSACCHI (PIZZARE), religieux franciscain, né dans les environs d'Arezzo en Toscane, au 15^e siècle, a publié quelques ouvrages peu connus : I. *In Johannis apostoli Apocalypsin observatio*, Florence, 1572, in-4°. Ce commentaire sur l'*Apocalypse*, dont il existe une seconde édition publiée dans la même ville en 1586, in-4°, est, par une singularité très remarquable, dédié à Sélim II, empereur des Turcs. II. *De justitiâ et juris auditione*, Florence, 1575, in-4°; III. *Discorso intorno alla canzone del Petrarca che incomincia : Vergine bella che di sol vestita*, Florence, 1567 et 1590, in-4° : c'est une des productions de la jeunesse de l'auteur, qui, comme on l'a vu, se livra par la suite à des études plus conformes à la gravité de son état. Le P. Lelong parle de cet ouvrage dans la *Biblioth. sacra*; mais, trompé par le titre qu'il avait trouvé cité d'une manière peu exacte, il a cru qu'il était question du *Cantique des Cantiques*, et n'a pas manqué de dire que notre auteur en avait publié un commentaire. W—s.

CAPORALI (CÉSAR), né le 20 juin 1531, à Pérouse, d'une famille originaire de Vicence, membre de l'académie des *insensati*, fut un des poë-

se distinguer
de burlesque. Il
poût, et surtout
de qu'on ne le
communément dans ce genre. À
l'excellentes études, il se rend
Rome, et s'attacha successivement
rois cardinaux : Fulvio de la Col
lout l'humeur brusque et difficile
ni permit pas de rester long-
auprès de lui; Ferdinand de Méd
bientôt après grand-duc de Tosc
et Octave Aquaviva. Ce dernier
gouverneur d'Atri, ville de l'Abru
et duché appartenant à sa fam
mais, quoique très heureux avec
Caporali se trouva encore plus
bre auprès d'Ascagne, marquis
Cornia, petit-neveu du cardinal
il y resta jusqu'à la fin de sa
Il mourut de la pierre, à Camp
ne, près de Pérouse, en 1600
après avoir long-temps souffert
patience, et même sans perdre
sa gaité. Ses satires, à l'exception
deux *capitoli* sur la cour, à
Corte, et de deux autres contre
pédant, sont des poëmes en 20.
Le premier est son *Voyage du
nasse*, suivi d'un autre moins
dérable, intitulé: *Avis du Par
(Avvisi di Parnaso)*. Dans un
poëme, il feint que les obsèques
Mécène sont célébrées tous les
sur le Parnasse, et la description
ces obsèques, *Esequie di Mec*
est pour lui un nouveau cadre
que, qu'il remplit d'une manière
piquante que le premier. Ceci
donna l'idée d'un autre poëme
la vie entière de Mécène est
Cette vie y est arrangée selon
taisie du poëte, et c'est enco
quement un moyen d'amener
les gaités satiriques qui lui
à l'esprit; mais c'est une sa
peu longue; ce poëme n'a pas

Enfin, *les Jardins de* in dernier petit poème, même esprit, et écrit originalité. La *Vita di* publiée après la mort par Antimo Caporali, se, 1604, petit in-12. qui se distinguent sur-aité, l'élégance, et par our les mœurs auquel ue rarement, ont été usieurs fois. On cite or-omme la première édi-ies celle qui parut sous *colta di alcune rime* rme, 1582, in-12; volume ne contient que *Parnasse, les Obsè-ne*, et les deux *capitoli*. Le reste du volume est s poésies du même gen-ents auteurs. Il est in- es nombreuses éditions aporali; la meilleure et te est celle de Pérouse, sous le simple titre de faussement attribué au : comédies, *il Pazzo*, *ziocco*, et *la Berceuse*: comédies de l'Arcin, : et *la Talanta*, tron- arées, imprimées à Ve- a première sous le titre , en 1628; la seconde, *la Ninetta*, en 1604. portées, sous ces deux usieurs Catalogues de ennes. Baillet n'enteu- paremment le nom de est l'abrégé de *Catari-* du par *la Berceuse* ou é, qui n'y a pas le moin- t les *Dictionnaires uni-* rennent leur érudition ont répété d'après lui.

G—É.

GUILLAUME), fils d'un

avocat-général au parlement de Paris, se trouvait recteur de l'université en 1491, époque à laquelle le pape Innocent VIII venait d'imposer une décime sur ce corps. Cappel en interjeta appel comme d'abus, dans une assemblée des quatre facultés, et défendit par un décret à tous les suppôts de l'université, sous peine d'en être exclus, de payer ladite décime. Ayant ensuite pris le bonnet de docteur, il remplit une chaire de théologie avec tant de réputation, qu'on accourait de de toutes parts pour assister à ses leçons. Il devint curé de St-Côme, et mourut doyen de la faculté de théologie. Dans sa dispute avec le pape Innocent VIII, il avait publié un ouvrage in-fol. pour soutenir son appel. T—D.

CAPPEL (JACQUES), neveu du précédent, fut avocat-général au parlement de Paris, charge qu'avait aussi possédée son grand-père. Nous avons de ce savant magistrat : I. *Fragmenta ex variis autoribus humanarum litterarum candidatis ediscenda*, Paris, 1517, in-4°. Ce recueil, qui est comme un abrégé de toute l'antiquité païenne, renferme un discours plein de bon sens, prononcé à ses élèves, lorsqu'il enseignait dans l'université de Paris. II. *In Parisienstum laudem oratio*, Paris (1520), in-4°. C'est une harangue qu'il avait débitée à la tenue des grands jours de Poitiers, en recevant le bonnet de docteur en droit dans cette ville. III. Un plaidoyer célèbre prononcé en 1537, le roi séant en son lit de justice, accompagné du roi d'Écosse, des princes et des grands du royaume. Ce plaidoyer tendait à faire dépouiller Charles-Quint, comme vassal rebelle, des comtés de Flandre, d'Artois et de Charolois. IV. Mémoire pour le roi et l'église gallicane, contre la levée des deniers au profit de la cour de Rome, dans le *Trai-*

te des libertés gallicanes des frères Du Puy. Il y fait monter à 5 ou 600,000 livres cette levée, et y soutient que le concordat est un ouvrage de circonstance et de nécessité; que la nomination royale aux évêchés et autres grands bénéfices est fondée sur l'ancien droit du royaume, et indépendante de ce traité; que le roi peut, dans une assemblée des princes du sang et de l'église gallicane, rétablir les métropolitains dans leur droit primitif d'instituer les évêques nommés par lui (1).

T—D.

CAPPEL (LOUIS), dit *l'Ancien*, et surnommé **MONIAMBEAT**, fils du précédent, naquit à Paris le 15 janv. 1534, fut régent d'humanités à seize ans au collège du Cardinal-le-Moine. Appelé à Bordeaux pour occuper une chaire de langue grecque, il y fréquenta les nouveaux réformés de cette ville, embrassa leurs dogmes, et se rendit à Genève pour se fortifier dans la doctrine de Calvin. Ses parents, qui à l'exemple de ses ancêtres suivirent la carrière du barreau; il eut le goût et ses nouveaux engagements déterminèrent pour l'étude de la théologie. Il ne tarda pas à devenir un personnage important dans son parti. Les réformés de Paris le chargèrent de faire insérer dans les cahiers du bailliage de cette ville leur requête, tendante à obtenir des états d'Orléans le libre exercice de leur culte. Il échoua dans cette démarche, et n'en fut pas moins député aux états. Echappé à la St-Barthelemi, il se retira à Sedan, fut envoyé en Allemagne pour solliciter les secours des princes protestants. Guillaume, prince d'Orange, l'appela en 1575 à Leyde, pour être professeur de théologie dans la nouvelle uni-

(1) On trouve dans les manuscrits de Du Puy un Arrêt contre les luthériens, en 1535, avec le plaidoyer de Jacques Cappel, avocat du roy.

de ville. Etant de
E e, il fut quelq
is troupes prot
et sans pou retourner à Seda
exerça le ministère, profess
logie, et mourut le 6 janvi
Le P. Nicéron lui attribue
ouvrages qu'il croit n'avoi
été imprimés, si ce n'est la
inaugurale qu'il avait faite p
verture de l'université de L
qui se trouve imprimée à l
Athenæ Batava, de Meursi
trouve aussi sa vie et son po
Son frère Guillaume CAPPEL
de lettres, docteur et prof
médecine, mort en 1584, a
mémoires de Du Bellai, tradu
xel en français, et composé
tres ouvrages.

CAPPEL (ANGE), se
Luat, frère du précédent, fut
du roi, et traduisit de Senè
Traité de la clémence, Par
II. le premier livre des
ibid., 1580; III. divers ar
ceaux sur la vertu, qu'il i
Formulaire de la vie
Paris, 1582. Il traduisit de
Vie d'Agricola, qu'il fit
à Paris. La Croix du Maine
avait aussi traduit les *Hi*
même auteur, mais que, de
elles n'avaient pas encore
L'ouvrage le plus curieux d
pel est son *Avis donné a*
l'abréviation des procès
1562, in-fol.; il le publi
veau avec de grands cha
sous ce titre: *l'Abus des*
Paris, 1604, in-fol., dédié
ri IV. Il propose de pun
amendes tous ceux qui p
téméairement et perdraient
cès. Ange Cappel se fit gran
forme attribuée aux anges
meacement de ce-livre, av

contenant un éloge bien digne
 de ce costume. Cet orgueil fut
 le sujet de cet autre quatrain, attribué
 à l'abbé Rapin, et qui peut donner
 l'idée des aménités littéraires
 d'aujourd'hui :

Sur que cet ange s'éleva,
 me Lucifer autrefois,
 faut faire ange de Grève,
 barger son dos de gros bois.

CAPPEL (Ysouard), un des seize,
 la lettre que le conseil des seize
 de Paris envoya au roi d'Es-
 pagnes Philippe II, par le P. Matthieu,
 et dans laquelle Philippe était
 donné à la France un roi « de
 son stock et de sa main. » Après la
 mort de Paris, Ysouard Cappel
 résida de cette ville. « C'était, dit
 l'auteur, un grand ligueur et un vrai
 ignominieux. » V—VZ.

CAPPEL (JACQUES), seigneur du
 lieu, petit-fils de Louis, et fils aîné
 de Jacques Cappel, conseiller au par-
 lement de Rennes, mort le 21 mai
 à Sédan, où les fureurs de la
 guerre l'avaient obligé de se réfugier,
 à Rennes en mars 1570. Il
 fut d'abord ministre dans le lieu de
 sa naissance, puis professeur d'hé-
 breu et de théologie jusqu'à sa mort,
 le 7 septembre 1624. Il est
 l'auteur des ouvrages suivants : I. *Epo-
 m illustrium thematismi cum
 annotatione selectorum aliquot dif-
 ferentiarum scripturæ locorum*, Sédan,
 1607, in-4°. ; II. *De ponderibus
 mensuris libris II*, Francfort,
 1607, in-4°. ; III. *De mensuris
 III*, ibid., 1607, in-4°. Cet
 ouvrage forme la suite du précé-
 dent qui avait été publié sans la par-
 ticipation de l'auteur. Ce dernier est
 peut-être l'ouvrage de ce genre le plus
 utile et le plus exact qui eût
 paru jusqu'alors; il est accompagné de
 figures en taille douce et d'une planche où on
 voit en taille douce la longueur

exacte des onze pieds qu'il a regardés
 comme les plus usités ou les plus im-
 portants. IV. *Scena motuum in Gal-
 lia nuper excitatorum, Virgilianis et
 Homericis versibus expressa*, 1616,
 in-8°. ; V. *Vindiciæ pro Isaaco
 Casaubono, contra Rosweydam*,
 etc., Francfort, 1619: cet ouvrage
 produisit une querelle entre le pro-
 fesseur de Sédan et le savant jésuite,
 qui donna lieu à plusieurs écrits de
 part et d'autre; VI. des notes estimées
 sur l'*Ancien-Testament*, qui se trou-
 vent à la suite des commentaires de
 Louis, son frère, sur les mêmes li-
 vres; VII. *Plagiarius vapulans*,
 contre le P. Cotton, Genève, 1620.
 On peut voir, dans Nicéron, la liste
 de ses autres ouvrages. T—D.

CAPPEL (LOUIS), dit le jeune, le
 plus célèbre des Cappel, frère cadet du
 précédent, naquit à Sédan le 15 oct.
 1585, alla faire ses études à Oxford,
 rentra en France, devint ministre,
 professeur d'hébreu et de théologie à
 Saumur, et remplit ces différents em-
 plois avec distinction pendant tout le
 cours de sa vie. Il se rendit surtout
 célèbre par un nouveau système de
 critique sacrée, dont il jeta les fonde-
 ments dans son *Arcanum punctua-
 tionis revelatum*. Cet ouvrage éprouva
 les plus grandes contradictions de la
 part de ceux de la communion de l'au-
 teur, au point qu'il fut obligé de l'en-
 voyer à Erpenius, qui le fit imprimer
 à Leyde en 1624, in-4°. Trois opi-
 nions partageaient les hébraïsants sur
 l'origine des points voyelles. Les uns
 la dataient de celle de la langue hé-
 braïque même; les autres en attri-
 buaient l'invention à Esdras. Le sa-
 vant rabbin Elias Levita en avait fait
 honneur aux massorètes, qui exis-
 taient dans le 6^e. siècle de l'ère
 chrétienne. C'est à ce dernier senti-
 ment que s'attacha Cappel; il allait

même plus loin qu'il
ment il prouvait que p vo
étaient incon
mais encore que c r
ponctué les livres saints s e gui-
dés par des traditions a en nes,
et que, par conséquent, la p ion
du texte hébreu est une invention
tout humaine qu'on peut soumettre à
la critique. Il étaya son système de
preuves si démonstratives qu'il a en-
fin prévala parmi les plus doctes hé-
braïsants. Il avait envoyé son manus-
crit à Buxtorf le père, qui en parut
ébranlé; mais vingt ans après qu'il
eut été imprimé, Buxtorf le fils, héri-
tier des préventions de son père en
faveur des points voyelles, l'attaqua
vivement, et fit tous ses efforts pour
rétablir l'antiquité de ces points. Il
prétendit que c'était Esdras lui-même
qui les avait introduits dans le texte
original, et qu'il fallait leur rendre
l'antiquité et l'authenticité qu'Eliaz et
Cappel leur avaient enlevées. Cappel
prit la défense de son livre dans un
écrit qui ne parut qu'après la mort
des deux combattants, et qui lui a
assuré un triomphe complet sur son
adversaire. Le savant professeur de
Saumur proposait en même temps
deux projets, l'un d'une Grammaire
hébraïque sans points voyelles, exé-
cuté depuis par Masclef (F. MASCLEF);
l'autre d'une réforme du texte original
de la Bible par le moyen des anciennes
versions, des paraphrases chaldaï-
ques, des commentaires des juifs, de
la collation des textes correspondants
des divers livres de l'Écriture, et de
ceux du Vieux et du Nouveau-Testa-
ment. Ce projet reçut un plus grand
développement dans sa *Critica sa-
cra* (Paris, 1650, in-fol.) Ce nouvel
ouvrage éprouva encore plus de con-
tradictions de la part des protestants
que n'en avait éprouvé le premier;

elles
tre vaincues q
Jean Cappel,
l'Oratoire, q
ie, |
tenu du crédit des PP. Moru
et Mersenne, obtint enfin le
ge du roi, et en dirigea l'
qui parut en 1650, in-fol. C
prétendait que tous les exe
du texte hébreu, tel que nou
aujourd'hui, sont postérieurs
vision qui en fut faite par le
rètes, et qu'ils sont tous cal
l'unique exemplaire de Be
qui s'était occupé pendant
années à corriger le texte et
le sens au moyen des poin
vement inventés. Il conclu
que nos exemplaires sont t
rieurs au anciennes version
originaires sur ceux qu
antérieurs à la nouvelle cri
massorètes. C'est d'après ce
qu'il proposait le plan d'une
braïque corrigée et d'une ver
ne, plan qui a été exécuté au
siècle par le P. Houbigant
toire. On a reproché à Cappel
trouvé entre les anciens in
et le texte hébreu des différe
qui n'existent pas réellement;
sont de peu d'importance; d'
dans ce texte des correction
valent pas mieux que les fa
y relève; de n'avoir pas u
d'exactitude à recueillir les v
On ne lui contestait pas
beaucoup supérieur à Buxtor
connaissance des règles de
mais on soutenait qu'il lui é
quefois inférieur dans l'appli
ces règles; enfin, on disait
appris la langue hébraïque
s'exercer à la critique, il don
de confiance aux rabbins
avaient servi de maîtres; que
vrages auraient été plus par
eût consulté davantage les ma

grandes polyglottes de Paris et dres eussent été imprimées de aps. Bootius l'accusa de s'être u avec le P. Morin pour ruiner e original de la Bible. Cappel as de peine à prouver, dans sa apologétique à Usserius, qu'il ortement attaqué le sentiment e oratorien; mais qu'en con- ion du service que Morin lui endu en procurant l'édition de re, il avait cru devoir retran- ette partie qui ne fut pas per- uisqu'il l'imprima dans sa let- us nous sommes étendus sur int important de philologie, que Cappel doit être regardé e le père de la véritable criti- crée, et que ses ouvrages sont e dans cette partie. Ce savant e mourut à Saumur le 18 juin Jacques-Louis Cappel, son fils successeur dans la chaire d'hé- Saumur, né dans la même ville 39, publia en 1689, in-fol., à rdam, ses *Commentaires sur ux- Testament*, à la suite des- il mit l'*Arcanum punctuatio-* rrigé et augmenté, avec la dé- de cet ouvrage qui n'avait pas e vu le jour. Parmi les autres que renferme cette collection, stingue l'*Histoire de la sa-* des Cappel, à laquelle il faut r le *Supplément* qui se trouve le 3^e. tome des *Singularités riques* de dom Liron; un *Traité itat des ames après la mort*, uteur soutient que celles des , aussi bien que celles des ré- rés, ne seront couronnées ou pu- u'après avoir repris leurs corps ;ement dernier; qu'en attendant, emières jouissent d'un doux re- ui n'est altéré que par le pieux de la suprême béatitude, et que nières sont déchirées par le re-

gret du passé et la frayeur de l'ave- nir; *De veris et antiquis hebræo- rum litteris*, Amsterdam, 1645, in- 8^o., pour prouver, contre Buxtorf le fils, que les caractères hébreux d'A présent sont différents des anciens ca- ractères dont les juifs se servaient avant la captivité de Babylone. On trouve dans le même recueil, ou dans les *Critiques sacrés*, plusieurs autres pièces de ce savant homme, qui dépo- sent toutes en faveur de sa profonde érudition, de son bon goût pour une critique saine, dégagée des préven- tions vulgaires, en tout ce qui ne con- cerne pas la controverse avec les ca- tholiques. Indépendamment de ses tra- tés de philologie sacrée, nous avons encore de lui, en latin, une *Histoire apostolique* tirée des apôtres et des épîtres de Saint Paul, précédée d'un abrégé de l'*Histoire judaïque*, de Joseph, Genève, 1634, in-4^o.; des *Thèses théologiques* sur le juge des controverses, Saumur, 1635, in-4^o.; deux écrits sur la *Pâque de N. S.*, dans les œuvres de Cloppenbourg, et Amsterdam, 1643, in-12; une *Chronologie sacrée* à la tête de la poly- glotte d'Angleterre, et imprimée à part, Paris, 1655, in-4^o. Ce savant homme, quoique naturellement paci- fique et porté, par caractère, à des voies de conciliation, était très attaché à son parti; car, après avoir long- temps disputé contre son fils Jean, devenu catholique, et qui entra dans l'Oratoire, il le mit hors de sa maison. Il chercha, avec Amyraut et Laplace, ses collègues, à modifier la dureté des décrets de Dordrecht sur la grâce et la prédestination. Il eut un digne succes- seur dans son fils cadet Jacques-Louis, qui, dès l'âge de dix-neuf ans, pos- sédait à fond la langue hébraïque. La révocation de l'édit de Nantes l'obli- gea de se réfugier en Angleterre, où,

après avoir professé le latin dans une école, afin de se procurer des moyens de subsistance, il mourut en 1722, âgé de quatre-vingt-trois ans. En lui finit la famille des Cappel, qui, pendant deux cents ans, s'était fait un nom illustre dans la magistrature et dans les lettres. T—D.

CAPPELER (MAURICE-ANTOINE), né à Lucerne en 1685, mort le 16 septembre 1769, s'appliqua dès sa tendre jeunesse à la médecine, à la philosophie, à l'histoire naturelle et aux mathématiques, et obtint des succès dans toutes ces sciences. Médecin, attaché à l'armée impériale qui conquiert le royaume de Naples en 1707, ses connaissances dans le génie militaire le firent employer dans cette partie. Il revint dans sa patrie, et servit de même comme officier du génie dans la guerre civile de 1712. Bientôt après, il se voua exclusivement aux sciences et à la médecine. En 1717, il donna l'analyse des eaux minérales de Russwyl, près de Lucerne. Les cristaux découverts sur la montagne du Grimsel, canton de Berne, l'engagèrent à des recherches étendues et à la composition d'un grand ouvrage, sous le titre de *Crystallographie*, dont il n'a publié qu'un chapitre (*Prodromus crystallographiæ, de crystallis improprie sic dictis*), Lucerne, 1723, in-4°. Il écrivit une lettre savante sur l'étude de la lithographie, sur les entroques et les bélemnites. Klein l'a publiée à la tête de son *Nomenclateur des pierres figurées*, Dantzig, 1740, in-4°. Le fameux mont Pilat fut l'objet le plus constant de ses recherches. La description qu'il en a publiée en latin, *Pilati montis historia*, Bâle, 1767, in-4°, avec sept planches, contient des observations très curieuses, et, pour ainsi dire, un abrégé de l'histoire naturelle du canton de Lucerne. Ses

talents et la douceur de son caractère le firent ; indolument. On trouve son *Eloge* écrit par Balthasar, dans le *Journal helvétique*, novembre

U—r et D—r

CAPPELLARI (JANVIN-AN) naquit à Naples le 10 avril. Doué d'une facilité vraiment extraordinaire, il était à peine âgé de sept ans quand il fit son cours de latin sous le savant jésuite de son père et il entra peu de temps après dans la société, où l'on fut très empressé de le recevoir. Il y continua son cours avec ardeur, et donna des preuves de son savoir et de ses talents dans son cours de rhétorique dont il fit ensuite les leçons en italien. Il fit une étude approfondie de la langue latine, dans laquelle il était également bien en vers et en prose. Il parlait si élégamment, et avec telle facilité, qu'il étonnait ceux qui venaient l'entendre. En 1711 de sa santé le força de quitter son pays, et qu'il avait embrassé. Après avoir passé quelque temps à Rome, il se lia d'amitié avec les cardinaux de la Mirandole et Ottoboni, qu'avec la plupart des savants florissaient, il retourna dans son pays et publia divers ouvrages, parmi lesquels on doit distinguer : I. *De dialogibus philosophiæ, traité en dialogue*, dans lequel l'auteur expose les diverses opinions des philosophes anciens et modernes. Il y fait de grandes considérations politiques sur les suites d'une vaste érudition grecque et latine, et la noblesse du style et de la clarté. II. *De fortuna propria*, il y explique à la manière des philosophes par de nombreuses citations des anciens historiens et des pères de l'église, c'est que la fortune. III. *Utrum cometæ de*

imprimé à Venise en 1675; écrivit aussi en latin l'*Histoire Réunion arcadienne*, dans laquelle il avait été reçu en 1694: on la trouve dans les archives de cette ville. Son talent et sa facilité à écrire en latin lui firent attribuer les sermons de monsignor Sergardi, publiés d'abord sous le nom de Quintanus. C'est avec plus de fondement qu'on lui attribue la traduction de mêmes satires en tercets, ou *terzina*, publiée sous ce titre: *Le di Q. Settano tradotte da l'ottimo oadi stanza di Ottavio*, etc., Palerme, 1707. Cette traduction est faible, et ne vaut pas, coup près, celle qui parut à Venise en 1760, in-8°, et dont on croit que Sergardi lui-même est l'auteur. SERGARDI). Cappellari avait composé des drames, des sous-entendus *canzoni*, dont Crescimbeni parle dans son *Histoire de la poésie italienne*. Se trouvant à Palerme lors que le cardinal del Giudice gouvernait la Sicile, Cappellari fut faussement accusé d'un crime de lèse-majesté, et condamné à porter sa tête sur l'échafaud, ainsi périt le 29 mars 1702, à l'âge de quarante-sept ans, et vicieux jugement inique, un écrivain élégant et laborieux, qui méritait un meilleur sort. — CAPPELLARI (MARC-ANTOINE) fut secrétaire de Christine, reine de Suède, pendant le séjour de cette princesse à Rome, et publia à sa demande, sous le titre de *Christina*, une traduction en latin. On a encore de lui plusieurs épigrammes et autres poésies.

PELLI (MARC-ANTOINE), de la famille des mineurs conventuels, naquit à Este, dans le Padouan, vers le commencement du 16^e siècle. Il prit parti pour la république de Venise, dont il fut le sujet, contre l'interdit de

Paul V, et publia, à cette occasion, deux écrits assez vifs, l'un en italien, intitulé: *Avis sur la controverse*, etc., Venise, 1606, in-4°; et l'autre, en latin, *De interdicto Pauli V*, etc., Francfort, 1607, in-4°; mais, soit qu'on lui eût fait des menaces, comme le prétend l'auteur de la vie de Fra Paolo, soit de lui-même, il se rétracta dans la suite, alla faire une espèce d'abjuration à Bologne, devant le cardinal Justiniani, et assura la sincérité de son changement par un traité *De absolutâ rerum sacrarum immunitate à potestate principum laicorum*, qui ne fut point imprimé; mais tous ses autres ouvrages se ressentirent plus ou moins de sa palinodie. Cappelli passa par toutes les charges de son ordre, devint qualificateur du saint office, et mourut à Rome en 1625. Il était savant dans l'hébreu, dans le grec et dans les antiquités ecclésiastiques. Ses ouvrages sont: I. *Adversus prætensum regis Angliæ primatum, liber*, Bologne, 1610, in-4°; II. *Disputationes duæ de summo pontifice*, etc., Cologne, 1621, in-4°; dans la première dissertation, il établit la primauté de S. Pierre contre un ouvrage attribué à Antoine de Dominis; et dans la seconde, il prouve, contre Jacques Godéfrroi, que les pontifes romains lui ont succédé en cette qualité. III. *De appellationibus ecclesiæ Africanæ ad Romanam sedem*, Paris, 1622, in-4°; 3^e édition, Rome, 1722, in-8°, avec la vie et la liste des écrits de l'auteur, par Jean Bontoni; IV. *De cœnâ Christi supremâ*, Paris, 1625, in-4°. Le savant Vecchietti avait soutenu, dans son traité *De anno primitivo* (Augsbourg, 1621), in-fol., que J.-C. n'avait point mangé l'agneau paschal la veille de sa mort, ni institué l'Eucharistie avec du pain azyme. C'est

à réfuter cet ouvrage, condamné au feu par l'inquisition, que Cappelli a consacré le sien, où il prouve que la dernière cène de J.-C. a été une cène pascalle, et qu'elle a été célébrée le lendemain du 14 de la lune de mars. L'ouvrage est bien écrit et rempli de recherches; mais le fond de la question a été mieux traité par le P. Bernard Lamy. L'auteur en a composé d'autres qui attestent son érudition. T—D.

CAPPERONNIER (CLAUDE), né à Mont-Didier le 1^{er} mai 1671, était destiné à l'état de tanneur, qu'exerçait sa famille. Il apprit sans maître les premiers éléments de la langue latine, et Ch. de St.-Léger, son oncle, bénédictin, en ayant été instruit, obtint qu'on envoyât le jeune homme au collège de Mont-Didier. Il y fit de très grands progrès, et ne se distingua pas moins à Amiens, où il acheva ses études. Il vint à Paris en 1688, faire ses cours de philosophie et de théologie au séminaire des *Trente-Trois*. Il avait cultivé les langues grecque et latine, et s'occupait des langues orientales, lorsqu'en 1694, on l'envoya à Abbeville pour guider les ecclésiastiques qui s'appliquaient à l'étude de la langue grecque. L'année suivante, il professa les humanités et la philosophie à Montreuil sur-Mer. Sa santé ne lui permit pas d'y rester; il revint à Paris, y vécut du produit de quelques répétitions; alla, en 1698, recevoir les ordres à Amiens, et revint reprendre ses répétitions, qui, avec le revenu très modique d'une chapelle de l'église St.-André, faisaient toute sa fortune. Collesson, professeur en droit, à qui il enseignait le grec, lui offrit et le força d'accepter chez lui, en 1700, la table et le logement. Il donna sa démission de la chapelle. Viel, recteur de l'université,

P... et Billet...
 n... pour lui, ...
 une pension de
 à condition qu'il veillerait à la
 tion des livres grecs qui s'impr
 pour les classes. Capperonne
 gna le grec à Bossuet en 1704,
 même de la mort de ce prélat.
 dix ans chez Collesson, et ce
 cet intervalle qu'il refusa les o
 cratives et honorables que lui
 versité de Bâle pour l'engager
 professer la langue grecque.
 sentit, en 1711, à être institu
 enfants Crozat, dont la famille
 six mois après, une pension
 de 1,000 fr. A la mort de l'ab
 sieu, en 1722, il lui succéda
 chaire de professeur de grec
 lège de France. « Non seulem
 » Goujet, il possédait parfai
 » cette langue, il était de plu
 » dans l'hébreu, le grec vulgair
 » lien et l'espagnol, et il n'
 » rien de ce qui peut former
 » naissance la plus profonde de
 » gue latine. C'était un des plus
 » philologues qui aient paru
 » long-temps. » Il se faisait un
 de communiquer ses recherches
 parmi les savants qui en ont fait
 on doit citer Bernard de Mont
 Baudelot de Dairval, Boivin le
 Kuster, le P. Tournemine, et
 En 1732, Claude Capperon
 pela auprès de lui son neveu J
 acheva son instruction. Il obti
 veur de l'avoir pour successe
 sa chaire en 1745, peu de temp
 sa mort, qui eut lieu le 24 juillet
 On a de lui : I. *Illustrissimæ*
mæ Parisiensi, Francorum
primogenitæ filia et litterari
tri ac nutritici, atque amplissimæ
dem rectori Petro Viel gra
actio, Paris, Thiboust, 1700
 C'est un petit poëme en vers

igne sa reconnaissance pour qu'on lui avait faite. La version en vers de cette pièce est de Viel lui-même, et non de Viel lui-même, dit le *Moréri* de 1759. II. *de Sophocle contre la lettre*, 1719, in-8°. La lettre est la troisième de celles qu'on a sur la tête d'*OEdipe*. III. *Marci Quintiliani de oratoriâ instituti duodecim*, Paris, 1725, in-8°. Il revit tout le texte, le corrigea en plusieurs passages, y ajouta des notes extraites de divers critiques, et mit quelques-unes de nouvelles. Cette édition lui valut une pension de 300 fr. de la part du roi, à laquelle est dédée, et une querelle avec Burmann (*Voy. BURMANN*). Capperonnier n'a pas fait imprimer la réimpression, il fit à ce savant. Au jugement de Spalding, Capperonnier est resté inférieur à Burmann dans l'article critique et philologique; mais il fit cas de ses explications techniques de la rhétorique. *Introduction de la dispute de Nicéphore avec Cabasilus*, dans l'édition de Nicéphore, donnée par Boivin. Capperonnier était licencié en théologie, et avait de hautes connaissances dans cette science, et savait mieux entendre et bien traduire la disputation de Grégoire et de Calixte. *Explication et justification de Longin, touchant le discours d'un passage de Moïse*, dans l'édition des *OEuvres de Longin*, donnée par St.-Marc. C'est ses manuscrits qu'a été donnée des *Rhetores antiqui*, Strasbourg, 1756, in-4°. Ses remarques sur l'édition de Quintilien, par Germain, et quelques-unes de son neveu, publiées par M. Jean-Augustin

Capperonnier, dans l'édition de cette traduction, Paris, Barbou, 1803, 4 vol. in-12, et dans des éditions postérieures. Il a fourni un grand nombre d'observations pour l'édition du *Thesaurus linguæ latinæ*, de Robert Étienne, faite à Bâle, 1740-45, 4 vol. in-fol. Dans l'édition de Basnage des *Lectiones antiquæ* de Canisius, on trouve de Capperonnier : *Observations et corrections sur la version latine des fragments d'Hippolyte par Anastase, sur un passage des fragments de Clément d'Alexandrie, mal traduit par D. Nourry, et sur la version de l'apologie d'Eunomius*. Il avait commencé, avec Tourne mine et Du Pin, une édition des *OEuvres de Photius*; Du Pin s'était chargé de la direction de tout l'ouvrage; Capperonnier faisait une nouvelle version des ouvrages déjà traduits, et devait traduire ceux qui ne l'avaient pas encore été; Tourne mine composait la plus grande partie des notes; on avait déjà imprimé cinquante feuilles de la *Bibliothèque*, quand l'exil de Du Pin suspendit leur entreprise. Il a laissé en manuscrit beaucoup de travaux philologiques, sur lesquels on peut consulter l'*Hist. litt. de Mont-Didier* du P. Daire, et surtout l'éloge de Capperonnier que St.-Marc a fait imprimer dans son édition de Boileau. A. B.—T.

CAPPERONNIER (JEAN), neveu du précédent, né à Mont-Didier le 9 mars 1716, n'avait pas achevé ses études quand il perdit son père. Un de ses parents, curé de la Hérelle, le prit chez lui, continua son éducation; et, voyant ses progrès, le fit envoyer à Amiens. Jean quitta cette ville en 1732, que son oncle Claude l'appela à Paris. Il entra en 1733 à la bibliothèque du roi, et dix ans après, succéda à son oncle dans la chaire de grec. Après avoir été commis en se-

cond à la garde des livres de la bibliothèque du roi, puis garde des manuscrits, il fut enfin bibliothécaire, en remplacement de l'abbé Sallier. L'académie des inscriptions l'avait admis dans son sein en 1749. Il est mort le 30 mai 1775. Capperonnier a été éditeur de l'*Histoire de S. Louis*, par Joinville, 1761, in-fol., édition que Mellot et Sallier avaient disposée. Il copia, sur le manuscrit que possédait la bibliothèque du roi, le *Lexique de Timée*, et c'est sur cette copie que Ruhkenius mit au jour son édition de cet ouvrage. Il a donné chez Barbou les éditions de *Jules César*, 1754, 2 vol. in-12; de *Justin*, 1770, in-12; de *Plaute*, 1759, 3 vol. in-12. Il avait fait imprimer avec M. Querlon une édition grecque d'*Anacréon*, accompagnée de la traduction de Gâcon, Paris, Grangé, 1754, in-16. Enfin, il a fourni quelques secours à Wesseling pour son édition d'*Hérodote*, 1765. Il avait fait imprimer un *Sophocle*, mais cet ouvrage ne fut publié qu'après sa mort par J.-F. Vauvilliers, qui est auteur des notes; il porte ce titre : *Sophocles, tragediæ septem cum interpretatione latinâ et scholiis veteribus et novis*, Paris, 1781, 2 vol. in-4°. : cette édition était attendue avec beaucoup d'impatience; elle ne répondit pas à l'attente du public. Capperonnier a donné trois mémoires à l'académie des inscriptions, entre autres un sur les îlotes. Il établit des différences entre les esclaves domestiques des Spartiates et les îlotes; c'était, par exemple, du nombre des premiers que les Lacédémoniens tiraient ceux qu'ils forçaient de boire jusqu'à s'enivrer, pour inspirer à la jeunesse l'horreur de l'ivrognerie. Les îlotes n'étaient pas renfermés dans les villes, et étaient employés à divers travaux. Ils étaient encore destinés à sui-

vre les [] les des rois la niens, à s'y apper la poitrine s'écrier, [] le font les orateurs, que le roi qu'on pleure le meilleur qu'on eût encore — CAPPERONNIER (Claude), né en 1758, fils de Jean, attaché à la bibliothèque du roi, devait, aurait atteint vingt-cinq ans, à son père dans ses places de la bibliothèque du roi et de professeur de grec; il avait même des appointements de la chaire que, mais il périt en 1780 allé à Saint-Cloud avec deux amis dans une petite nacelle qui fait enjoliver en forme de craignant, à leur retour, de que trop tard à Paris en 1781 que les rames, ils attelèrent au mat de leur petit bateau; fort du cheval dominant à pleu barque, lui fit faire capot du coup : cinq des jeunes gens butés dans la Seine; Cappe le seul qui sût nager, était prigner le bord, quand il fut sa traîné par un de ses camarades fortune. A.

CAPPONI (AUGUSTIN). F. CAPPONI (GINO), appartenait à la haute bourgeoisie qui de Florence au milieu du 14^e. fut témoin de l'insurrection de pi (ou cardeurs de laine), dit son parti en 1378, et il nous a laissé un récit de cette révolution. Muratori a inséré dans sa collection des écrivains d'Italie (tom. Ce morceau est écrit sans agr sans art, mais sa simplicité d'un homme de grand sens, rou les affaires et consommé de politique. Cependant Capponi jeune, et peut-être aussi, caractère trop modéré, pour éviter aucune persécution pen

un parti contraire au sien avait pris. Il rentra dans le gouvernement en 1382, avec Pierre des Al-Voyez ALBIZZI.), et l'ancien élève; mais il s'occupait moins de l'administration intérieure que de l'état de la république. Il se lia avec les principaux condotti qui servaient alors en Italie. Il fut toujours chargé de traiter avec eux, lorsque les Florentins voulaient prendre à leur service, ou de les armer comme commissaires de la république, lorsqu'elles en avaient un pays ennemi. Il était revêtu d'une haute dignité, et en même temps chef de la guerre, en 1405 et lorsque les Florentins firent la conquête de Pise. Il réussit à faire un concert entre Sforza et Tartaglia, ennemis alors ennemis et près de se battre. La république lui dut tout à personne la conquête de Pise; aussi fut-il le premier gouverneur nommé à cette ville, et il s'efforça de concilier, par sa modération, les vaincus au joug qu'il détenait. Capponi mourut en 1420, des larmes de ses concitoyens. Nous avons encore de lui un fragment sur la conquête de Pise, écrit avec une grande simplicité. S. S.—1.

CAPPONI (NERI), fils du précédent, comme lui, un des premiers chefs de la république florentine, mérita des vertus et de la fortune de son père. Il fut contemporain de Rinaldo Albizzi et de Côme de Médicis quoique sa naissance et ses talents l'attachassent aux Albizzi, il ne passa point leur cause avec chaleur; il fut plutôt considéré comme un partisan par eux et par leurs adversaires. Capponi, ainsi que son père, fut attaché de préférence à la carrière militaire. Il fut commissaire des troupes au siège de Lucques, en

1429 et 1430. Il est vrai que ses avis n'ayant point été suivis, l'armée près de laquelle il se trouvait éprouva une suite de revers. Il fut plus heureux en 1440. La victoire d'Anghieri, remportée par les Florentins sur Nicolas Piccinino, fut attribuée presque uniquement à son habileté. Il était devenu enfin l'égal, en réputation, de Côme de Médicis, et, lorsqu'il lui arrivait d'embrasser un avis contraire à celui de ce citoyen célèbre, il balançait les décisions de la république; mais ces deux grands hommes trouvèrent leur intérêt l'un et l'autre à demeurer unis jusqu'en 1457, que Neri Capponi mourut, le 21 novembre, âgé de soixante-neuf ans, après avoir exercé quarante ans les emplois les plus importants de l'état, sans exciter ni haine ni jalousie. Il a écrit des commentaires sur son administration, imprimés par Muratori dans les *Rerum Italicarum scriptores*, à la suite des commentaires de Gino, son père (t. XVIII); ils sont écrits avec beaucoup d'élégance, et on reconnaît dans son style un homme de goût et d'érudition. Le célèbre Barthel. Platina a écrit sa vie politique: elle est imprimée dans la même collection, au tome XX. S. S.—1.

CAPPONI (PIERRE), petit-fils du précédent. Il occupa comme lui les premiers emplois de la république florentine, et il fut, entre autres, chargé de plusieurs ambassades, soit en Italie, soit en France. Charles VIII, étant entré à Florence en 1494, à la tête de sa gendarmerie et la lance à la main, prétendait avoir fait ainsi la conquête de la république, et demandait qu'elle le reconnût pour souverain. Les Florentins n'avaient vu en lui qu'un allié qui demandait l'hospitalité; ils lui avaient ouvert leurs portes; mais ils avaient eu soin de rassembler dans les maisons des principaux citoyens tous

les soldats de la république et un grand nombre de paysans armés. Charles VIII eut plusieurs conférences avec Pierre Capponi, qui le connaissait déjà, et avec d'autres magistrats florentins. Enfin, il lut lire devant eux, par son secrétaire, son *ultimatum*. Les conditions en étaient toutes contraires à la dignité et à la liberté de Florence. Pierre Capponi arracha ce papier des mains du secrétaire, et le déchira sous les yeux du roi : « Avant que nous accédions à des demandes dés-honnêtes, sonnez vos trompettes, » dit-il, et nous sonnerons nos cloches. » En même temps il sortit, et il fut suivi par les trois commissaires, ses collègues. Cette intrépidité étonna les Français; ils rappelèrent Capponi, et lui proposèrent des conditions plus douces. On assure que Charles VIII, en le prenant par la main, lui dit en italien : *Cappon, Cappon, tu strilli come un Gallo*. Un traité fut conclu entre le roi et la république, et Charles reprit la route de Naples. Pierre Capponi fut tué en 1496, d'un coup d'arquebuse, devant Sciano, petit château des montagnes de Pise, qu'il attaquait avec l'armée florentine, dont il était commissaire.

S. S—1.

CAPPONI (SÉRAPHIN), savant dominicain, né dans le Bolonais, en 1536, passa sa vie à étudier la théologie, et à la professer dans différentes villes d'Italie. Il mourut à Bologne, le 2 février 1614. Il a composé une multitude d'ouvrages sur l'Écriture-Sainte et sur la théologie, tous imprimés à Venise; on peut en voir la liste dans la *Bibliothèque des auteurs dominicains*, par les PP. Quétif et Échard, tom. II. Sa Vie a été écrite par J. Mich. Pio, et imprimée en 1625, in-4°. — CAPPONI (JEAN-BAPTISTE), médecin de Bologne, mort le 16 novembre 1626.

Il envoya un anneau des médailles : le premier est une médaille en or et l'autre en argent, bien conformes à l'original grecque, et le traité latin pour en soutenir et vérifier l'authenticité, Bologne, in-4°. Outre plusieurs ouvrages thuriques sur la médecine, et plusieurs ouvrages de critique en italien encore de lui : *Imprese e ritratti degli academici gelati di Bologna*, Bologne, 1622, in-4°. — CAPPONI (Dominique-Joseph), dominicain, et docteur en théologie, au 17^e siècle, a publié, pour la première fois, le recueil des lettres latines de Antoine Flaminio d'Imola, Bologne, 1744, in-8°. L'éditeur y a joint des sommaires, des notes, la vie de l'auteur, et le catalogue de ses ouvrages tant imprimés que manuscrits.

G. T

CAPPONI (le marquis GAETANO ALEXANDRE), patrice romain, vers la fin du 17^e siècle, a acquis une assez grande célébrité par ses ouvrages, mais par-dessus tout par son goût éclairé pour les livres et pour les arts, et par le soin qu'il prit de réunir dans ces deux genres de collections. Il occupait à la fin du 17^e siècle la place de *foriere major* ou de grand maréchal-des-logis. Le pape Clément XII fit raser au Capitole ce beau recueil d'antiquités qui a été regardé depuis comme des principaux ornements de la ville; ce fut le marquis Capponi qui fut chargé de faire disposer les statues, reliefs, inscriptions, bustes des hommes, et autres monuments.

(1) Un Dictionnaire historique, qu'on trouve tous les jours forcé de citer de temps en temps par ces mots, *nello stanze del Campidoglio*, et dans un Dictionnaire italien, dit qu'il n'y a rien que le pape chargé Capponi dessein de faire à sa maison de Capponi. Les savants rédacteurs ont pris le Capponi (le Capitole) pour une maison de pape.

ve et la symétrie bien entendue nit dans la disposition de ces es de l'art obtinrent l'approba- es plus savants antiquaires et ration des étrangers. Il possé- ni-même un musée précieux, sé de camées, de médailles et s antiquités, qu'il légua en nt au P. Contuccio Contucci, jésuite, l'un des antiquaires les struits qui fussent alors à Rome. à plaça depuis cette collection ne salle à part du musée Kircher, l'était conservateur, et qu'il a érablement enrichi. La biblio- du marquis Capponi était du ur choix, et remplie des éditions s rares. Il ne voulut point qu'elle membreée après sa mort, et la par son testament, à la biblio- du Vatican. Monsignore Giorgi mprimer séparément le catalo- vec de savantes notes, où l'on un grand nombre de renseigne- et de faits intéressants pour re littéraire; il est intitulé : *Ca- della libreria Capponi, ossia bri italiani del fu marchese andro Gregorio Capponi, pa- romano*, etc., Rome, 1747, C'est un des livres de ce genre s bibliographes recherchent le e créateur de cette belle biblio- était mort à Rome l'année pré- e, septembre 1746. G—É.

PRA (GALEAZZO FLAVIO). V. LA.

PRA (MARCEL), médecin sici- originaire de l'île de Chypre, it son art avec succès à Paler- à Messine à la fin du 16^e siècle. i doit un traité, en latin, sur aladie épidémique dont la Sicile ligée en 1591 et 92 (Messine, in-4°), et quelques ouvrages ilosophie péripatéticienne, ou- depuis long-temps. — CAPRA

(le comte Balthasar), médecin et phi- losophe milanais, mort le 8 mai 1626, s'appliquait aussi à l'astrono- mie et même à l'astrologie. Ses prin- cipaux ouvrages sont : I. *Tyrocinia astronomica, in quibus calculus eclipsis solaris à Tychone restitutus explicatur, et traditur methodus erigendi et dirigendi thema ad Pto- lemæi mentem*, Padoue, 1606, in-4°; II. *Considerazione astronomica sopra la nuova stella del 1604* (1605, in-4°); III. *De usu et fabricâ circini cujusdam proportionis*, Padoue, 1607, in-4°. Dans cet ou- vrage, il cherche à enlever à Galilée l'honneur de l'invention du compas de proportion, et, dans le précédent, il l'attaque avec aigreur, relativement aux observations de la nouvelle étoile qui parut en 1604. Galilée répliqua par une *Difesa contro alle calunnie ed imposture di Baldassare Capra*, Venise, 1607, in-4°. Ces deux opus- cules se trouvent dans le tome 1^{er} des œuvres de Galilée, Padoue, 1744, in-4°. — CAPRA (Alexandre), archi- tecte de Crémone, publia, de 1672 à 1683, en 3 vol. in-4°, un grand traité de géométrie et d'architecture civile et militaire, qui est encore un peu recherché à cause des planches. — CAPRA (Dominique), autre ma- thématicien de Crémone, s'occupa de l'architecture hydraulique, et publia, sur l'art de construire les digues, un ouvrage sous ce titre : *Il vero riparo, il facile, il naturale, per ovviare, e rimediare ogni corrosione e rovine di fiume, benchè giudicata irremediabile*, Bologne, 1685, in-4°. C. M. P.

CAPRAIS (S.), né à Agen dans le 3^e siècle, s'était retiré dans une ca- verne de la montagne voisine de cette ville pour y mener la vie érémitique. Un jour que, du haut de la montagne, il regardait ce qui se passait dans la

ville, il aperçut, dit-on, le supplice de Ste.-Foy. Il courut aussitôt se présenter à Dacien, gouverneur de l'Espagne tarragonaise, qui était alors à Agen (vers l'an 287 de J.-C.), et il se déclara chrétien. Saisi, chargé de chaînes, il se montra insensible à l'appareil des tortures et à l'offre d'une place à la cour des empereurs. Il eut la tête tranchée le 6 octobre, avec Ste.-Foy. Les chrétiens enlevèrent leurs corps pendant la nuit, et, dans la suite, vers le milieu du 5^e. siècle, lorsque la paix eût été rendue à l'Église, Dulcide ou Dulcico, évêque d'Agen, fit bâtir une église sous l'invocation de S. Caprais. Ce martyr est nommé le 20 octobre dans Adon, Usuard, dans le martyrologe attribué à S. Jérôme, et dans le romain. Un chanoine de la collégiale de S. Caprais d'Agen, Bernard Labenazie, publia dans cette ville, en 1714, in-12, un volume intitulé: *Præconium divi Caprasii Aginnensis ejusque episcopalis dignitas, seu dissertatio de antiquitate ecclesie S. Caprasii Aginnensis*. Labenazie et quelques autres auteurs font de Caprais un évêque d'Agen; mais Baillet dit que cette opinion est sans fondement. V—vz.

CAPRAIS (S.), que plusieurs agiographes appellent *Capraise*, pour le distinguer du précédent, avait étudié l'éloquence et la philosophie; mais pressé du désir de renoncer au monde, il vendit son bien, le distribua aux pauvres, et se retira vers les montagnes qui séparaient la Gaule belge et la Germanie, dans une des solitudes des Vosges. Il y vivait depuis plusieurs années dans le silence, lorsqu'un jeune seigneur, Honorat, qui fut depuis évêque d'Arles, vint, avec son frère Venance, consulter le solitaire sur le projet qu'ils avaient formé de se consacrer à Dieu. Caprais les accompagna

dans di... images. Ils arrivèrent à Lerins, où Honorat se fit disciple de celui dont il avait été maître; mais Honorat ne voulut pas continuer que sous sa direction et ses conseils. Caprais mourut le 17 430. Eucher de Lyon, Sidoine Apollinaire et Hilaire d'Arles, ses contemporains, font un grand éloge de sa vertu. Tous les martyrologes lui donnent la qualité d'abbé de... (*Voy. la Chronol. monast. Lissis, la Vie de S. Honorat, S. Baillet, etc.*) V—

CAPRALIS. *Voy. CABRAL*.
CAPRARA (ALBERT, comte), seigneur de Siklos, général de cavalerie, chevalier de l'ordre de la Toison d'or, gentilhomme de la chambre de l'empereur Léopold, naquit à... en 1651. Neveu du fameux Piccolomini, il entra au service de l'Autriche, fit quarante-quatre campagnes, fut battu par Turenne à Blenheim, distingua dans les guerres de Hollande. Il commanda souvent en chef dans les armées impériales, prit d'assaut les villes de Neuhausel, en Hongrie, et assiéga Tekeli dans Cassovie. Il se distingua au siège de Titul, où les Turcs voulaient se jeter dans Bude, et fit un horrible carnage. Il rendit de grands services à l'empereur, en déjouant diverses conspirations, et en étant le premier dans la soumission des pays rebelles. Non moins bon politique que militaire capitaine, il fut envoyé d'abord ambassadeur extraordinaire à Vienne en 1682 et 1685. Il avait servi pendant plusieurs années en qualité d'envoyé aux Pays-Bas, et avait assisté à la conclusion de la paix de Nimègue. Sa dernière ambassade à Constantinople n'eût aucun succès. Il était d'obtenir la prolongation de la

La Porte éleva si haut ses prétentions (entre autres conditions était l'un tribut annuel de 500,000) que le comte Caprara ne put obtenir. Le grand-vézyr le renvoya en France, et vint mettre le siège devant Constantinople (V. CARA-MOUSTAPHA). Jean Caprara, qui avait été secrétaire des affaires dans l'ambassade de Constantinople, publia une *Relazione del viaggio fatto a Constantinopoli, e ritorno in Germania dell'illustrissimo Alberto Caprara, per trattare l'continuazione della Tregua*, Bologne, 1684, in-12. Cette relation est simple et intéressante. On a du comte Caprara diverses traductions : *la clemenza*, Lyon, 1664, in-4° ; *Seneca, della colera, rase*, Bologne, 1666, in-12 ; *la brevità de la vita, rase*, Bologne, 1664, in-12 ; *delli passioni*, traduit du français par P. Senault, Bologne, 1662, in-12 ; *Il Desinganno, ovvero il passello della notte felice*, traduit de l'anglais, Venise, 1681, in-12. Le comte Caprara composa aussi plusieurs opuscules et pièces de circonstance qu'on peut voir dans la *Bibliomania*, de Cinelli. — CAPRARA (ALBERT), frère d'Albert, était général de brigade, et se distingua dans les guerres de Hongrie. Adelung s'est trompé en lui attribuant l'ambassade à Constantinople.

V—VE.

CAPRARA (JEAN-BAPTISTE), cardinal-prêtre, du titre de S. Onuphre, évêque de Milan, légat à latere au Saint-Siège, comte et sénateur du royaume de Naples, grand dignitaire de l'ordre de la couronne de fer, naquit à Caprara le 29 mai 1753, de Franco-comte de Montecocolli, et de Marie-Victoire, dernier rejeton de la maison Caprara. Il prit dans le monde le nom de sa famille maternelle, entra

fort jeune dans l'état ecclésiastique, et se livra particulièrement à l'étude du droit politique. Benoît XIV ne tarda pas à distinguer son mérite, et le nomma vice-légat à Ravenne avant qu'il eût atteint l'âge de vingt cinq ans. En 1767, Clément XIII l'envoya, en qualité de nonce, à Cologne ; il y mérita, par son urbanité, l'estime de l'impératrice Marie-Thérèse, qui demanda pour lui la nonciature de Lucerne. Elle lui fut conférée par Pie VI, en 1775. Dans ce poste difficile, il éteignit les dissensions, et se fit généralement estimer. Nommé, en 1785, à la nonciature de Vienne, il fut honorablement accueilli par Joseph II, et par son ministre, le prince de Kaunitz. Riche de son patrimoine et des biens de l'Église, il appliqua ces derniers à leur véritable destination, en les distribuant aux pauvres, et surtout aux habitants de l'un des faubourgs de Vienne, qui fut submergé par une inondation. Il reçut le chapeau de cardinal le 18 juin 1792, et fut rappelé à Rome en 1793. Témoin des troubles que la révolution française excita dans cette ville, il en fut affecté jusque dans sa santé, et l'on craignit même pour ses jours. Il fut nommé, en 1800, évêque d'Iési. Son diocèse était en proie à la plus affreuse disette ; il part de Rome le 7 janvier, par un froid rigoureux, parcourt les villes et les campagnes, fait vider ses greniers, se dépouille de tout son argent, emprunte des sommes considérables pour acheter des grains et des farines, qu'il fait distribuer à tous les indigents. C'est au milieu de ces travaux vraiment apostoliques que, par un bref du 4 septembre 1801, il fut nommé légat à latere près le gouvernement français. Sa mission avait pour objet le rétablissement du culte. Le cardinal entra dans les vues de Napoléon, et le cor-

cordat rendit la paix à l'Église et à la France. Le 18 avril, jour de Pâques 1802, les consuls, le séuat, les ministres, et toutes les autorités civiles et militaires, se réunirent dans l'église Notre-Dame. Le cardinal Caprara célébra la messe, entonna le *Te Deum*, et le culte fut rétabli. Le 28 mai 1805, il sacra Napoléon roi d'Italie, dans la cathédrale de Milan. Dans les relations qu'il eut, pendant près de neuf années, avec le gouvernement français, il sembla devoir plutôt à son noble caractère qu'à ses dignités, l'estime et la considération dont il jouissait. Devenu aveugle et infirme, il mourut le 21 juin 1810, âgé de soixante-dix-sept ans. Son corps, revêtu des habits pontificaux, fut exposé pendant plusieurs jours dans une chapelle ardente. Un décret impérial ordonna qu'il serait inhumé dans l'église de Ste.-Geneviève, et ses funérailles eurent lieu le 25 juillet, avec la plus grande solennité. L'oraison funèbre fut prononcée par M. de Rozan. Le cardinal Caprara légua tous ses biens à l'hôpital de Milan. V—VE.

CAPRÉ (FRANÇOIS), président de la chambre des comptes du duc de Savoie, mourut en 1705. Il a publié deux ouvrages qui peuvent encore trouver leur place dans les grandes bibliothèques; l'un est intitulé: *Traité historique de la chambre des comptes de Savoie, justifié par titres*, etc., Lyon, 1662, in-4°; et le second: *Catalogue des chevaliers de l'ordre de l'annonciade de Savoie, depuis son institution, en 1562, par Amédée V Jusqu'à Charles Emmanuel*, Turin, 1654, in-fol. On trouve, à la suite du premier, un petit *Traité du saint suaire de Turin*, qui n'est pas fait pour donner une bien haute idée de la critique de l'auteur. L'autre est remarquable par la singularité de son

raient cinq cen
res en bois,
resque en ent
grande page in-folio; il peut
être recherché par les amateur
science héraldique. W-

CAPREOLUS (ELIE CAVR
lus connu sous le nom de),
né à Brescia, dans l
siècle, a publié l'histoire de cet
sous le titre suivant: *Chronica
us Brixianorum ad senat. pop
ue Brixianorum opus*. La pr
dition est in-fol., très rare, e
ate; mais comme elle ne contie
le récit des événements qui s
passés depuis la fondation de B
jusqu'à l'année 1500, on con
de-là, avec raison, qu'elle a p
Brescia, vers cette époque. Bur
inséré cette histoire dans son *Ti
rus antiquitat. Italiae*, et a ajou
douze premiers livres qui avai
ru, les 13 et 14°, restés manu
et qui en renferment la contin
jusqu'en 1510. Patritio Spini a
cet ouvrage en italien, Brescia,
in-4°: cette traduction ne es
que les douze premiers livres. O
naît encore de Capréolus un tra
confirmatione christianæ fide
primé avec différents opuscul
Mantuan, Brescia, 1499, in
*Defensio statuti Brixianorum
ambitione et sumptibus funeru
nuendis*. Cet écrivain est mo
1519, dans un âge avancé. W

CAPRIATA (PIERRE-JEAN
toyen et historien de Gènes, q
rissait dans le 17°. siècle, a co
sur les affaires de son temps pl
Mémoires historiques fort e
par la sagesse, l'impartialité
droiture avec lesquelles ils ont
digés. Capriata divisa son histo
talie en deux parties; il publi
mière à Gènes en deux livres;

en 1626, ou, selon le catalogue Thou, en 1627. Il la fit réimprimer à Gênes en 1638, in-4°, et y ajouta dix livres qui, joints aux précédentes, contiennent l'histoire d'Italie, de 1613 jusques et compris 1634. Cette seconde partie, divisée en six livres, contient quelques événements militaires de l'Italie, et comprennent de 1634 jusqu'en 1644, fut publiée à Gênes, 1649, in-4°. Ces deux parties, réimprimées à Genève in-8°, ont été traduites en anglais par Henri de Monmouth, Londres, 1663, in-8°. Capriata était mort quelque temps auparavant. Il laissa une troisième partie en six livres, contenant l'histoire de la guerre en Italie jusqu'en 1663; elle fut publiée après sa mort par Jean-Baptiste Capriata, son fils, à Gênes, 1665, in-4°. Cet auteur était un habile jurisconsulte. Il aurait pu, dans l'histoire comme au barreau, arranger tout par arbitrage; son rôle était de tenir la balance égale entre les puissances, et d'être franc et ridique en toutes choses. C'est en suite de cette franchise que Capriata ne voulut jamais dédier son ouvrage à aucun prince, pour que sa plume restât libre, et que la flatterie ou l'implaisance n'altérassent point en sa faveur la vérité.

R. G.

CAPTAL DE BUCH. V. GRAILLY.
CAPUA (BARTHÉLEMI DA), qui occu-
 pait, dans le 12^e. siècle, les premières
 chaires du royaume de Naples, est
 l'auteur des ouvrages suivants : I. *Sin-*
ria juris, Francfort, 1596, 2
 volumes; II. *Glossæ ad constitutiones*
in Neapolitani, Lyon 1533 ;
 III. *Compendium*, 1594, à la suite des *Com-*
pendia in capitula regni Neapolitani,
 par A. de Nigris, Naples, 1605, in-
 4°. Il mourut en 1300. — **CAPUA**
 (DA), de la même famille que
 le précédent, écrivit aussi sur le Di-

geste et sur le Code, et sur les constitu-
 tions du royaume de Naples. Il était
 avocat fiscal à Naples en 1282. —
 Quelques autres écrivains du même
 nom et du même pays ont laissé
 des écrits de peu d'importance.

V—VE.

CAPUA, ou **CAPOA** (LÉONARD DE),
 en latin *Capuanus*, médecin, né en
 1617, à Bagnuolo, dans le royaume de
 Naples, étudia chez les jésuites la philo-
 sophie et la théologie, puis se livra à la
 jurisprudence, qu'il abandonna pour
 la médecine. Persuadé que les traduc-
 tions n'offrent qu'imparfaitement les
 traits de l'original, il apprit la langue
 grecque, afin de lire Hippocrate, Ga-
 lien, Arétée et les autres *principes*
artis medicæ. Il puisa dans ces lec-
 tures le germe du scepticisme médical
 dont toutes les pages de ses écrits
 portent l'empreinte. A vingt-deux ans,
 il revint à Bagnuolo; mais ayant été
 impliqué dans un assassinat, il fut
 obligé de retourner à Naples: cette
 ville d'ailleurs lui offrait un théâtre
 plus propre à faire briller ses talents.
 Professeur de l'université, dont il rem-
 plit les premières chaires, il fut un des
 plus ardents propagateurs de la phi-
 losophie cartésienne en Italie. Telle
 est probablement la principale cause
 de l'estime que lui témoigna la reine
 Christine de Suède. Il fut aussi l'un
 des fondateurs de l'académie *degli*
investiganti, et celle *degli Arcadi*
 l'admit au nombre de ses membres,
 sous le titre de *Alcesto Cillenio*. Ca-
 puia mourut le 17 janvier 1695, après
 avoir publié les ouvrages suivants : I.
Parere, divisato in otto ragiona-
menti, ne' quali partitamente, nar-
randosì l'origine e'l progresso del-
la medicina, chiaramente l'incer-
tezza della medesima si fa mani-
festa, in-4°. Naples, 1681; II. *Rag-*
ionamenti intorno all'incertezza

de' medicamenti, in-4°. Naples, 1689; III. *Lezioni intorno alla natura delle mofete*, in-4°. Naples, 1683, in-4°. Ces trois ouvrages ont été réimprimés en trois volumes in-8°, à Naples, sous la date de Cologne, en 1714. On doit encore à Capoa la vie du cardinal Cantelmo, Naples, 1693, in-4°. Il avait composé en outre plusieurs comédies, et divers opuscules de littérature, dont les manuscrits lui furent volés dans un voyage de Bagnuoli à Naples. La vie de ce médecin a été écrite par Nic. Amenta, et son éloge, par Hyacinthe Gimma et Nicolas Crescenzo.

C.

CARA-MOUSTAPHA, grand-vézyr de Mahomet IV, était fils de Ouredj-Bey, capitaine des spahys, qui périt lors de la prise de Bahgdâd. Il naquit à Merzyfour, ville de la Turquie asiatique, en 1044 de l'hég. (1634) Le fameux Kioprouly - Mouhammed, ami intime de son père, se chargea de la fortune de Moustapha, et le fit élever avec son fils Ahmed. Lorsque Kioprouly-Mouhammed fut devenu grand-vézyr, il lui donna la place de telhysdjy (porteur des rapports du vézyr au grand-seigneur), et, peu de temps après, il l'envoya à Constantinople avec la nouvelle de la prise de Yanik; le sulthan le gratifia de la place de grand-écuyer. En 1070, il devint pacha de Silistria; amiral en 1072, et caïmmecam en 1073. Enfin, en 1077, il succéda à Kioprouly-Ahmed-Pacha, dans la place de grand-vézyr. Ce fut lui qui détermina Mahomet IV à faire la guerre à Léopold I^{er}, en 1074 de l'hég. (1664). Il marcha à la tête des troupes othomaues, prit plusieurs forteresses sur les impériaux, et donna des secours à Tekéli et aux mécontents de la Hongrie; mais, sans égard pour les représentations des pachas composant son conseil, et qui s'étaient formel-

attaque de Vienne, le maître des troupes, et cette entreprise, avaient résisté sur les derrières de l'armée, il laissa une petite partie de troupes pour faire le siège de ces places, et se dirigea sur Vienne. Il arriva à la vue de cette ville le mardi redjeb de l'an 1094 de l'hég. (juillet 1685), et l'assiégea pendant soixante jours. Enfin, le dimanche ramazan (12 septembre) de l'année, l'armée impériale, réunie à celle des Polonais et d'autres chrétiens de l'Allemagne, sous les ordres de Sobieski, arriva sur un pont de bateaux à douze lieues de la ville, et fondit à l'improviste sur l'armée de Cara-Moustapha, qui fut totalement battue et forcée de prendre la fuite, abandonnant tous ses bagages et son armement. Cara-Moustapha distribua ce qui lui restait aux soldats, et se retira avec les débris de son armée à Bude, et de là à Bahgdâd, où il fut tué par la tête tranchée par ordre de son maître le 6 mouharrem l'an 1095 (31 août 1685). Le grand vézyr, sans être un homme extraordinaire, n'était ni grand ni brave; mais, par son intelligence et son succès sur les Kioproulys au vézyriat, il remplit cette place avec beaucoup d'éclat. Les Orientaux, tout en plaignant son sort, rendent justice à son attachement aux intérêts de son pays, et vantent sa politique; mais ils accusent sa cruauté et son injustice envers les autres pachas qu'il tâcha de supprimer après l'affaire de Vienne, pour affermir sa conduite. L'un des plus célèbres personnages qui eussent jamais régné en Turquie, il avait amassé ses richesses dans les différentes places qu'il avait occupées pendant quatre ans. Il fit construire de nombreuses mosquées et des fontaines dans le palais de Constantinople, d'Adrinople

th, et dans le faubourg de Galerzyfour, sa patrie, s'embellit frais d'un grand marché, de mosquées, et devint, disent les gens turks, une des plus belles de la Turquie asiatique. R—s.

RA - YAZYDJY - ABDOLHACHef de rebelles, contemporain de Mahomet III, parut, pour la première fois, à la tête de quelques troupes, aux environs de Rohâ, en l'an 1010 de l'hég. Il donna asyle à Hocéin-Pacha, et se réfugia par la Porte, et s'enferma dans la citadelle de Rohâ; mais ne pouvant pas résister longtemps aux forces de Mouhammed-Pacha, il livra la forteresse, sous la condition que Huccéin serait rendu au pacha, quant à lui, il serait induit au gouvernement d'Amassie. Cara-Yazydjy, persistant dans sa révolte, fut battu et réduit à prendre refuge vers les frontières de Sywas, où il se réfugia dans des montagnes inaccessibles. Au printemps de la même année, Mouhammed-Pacha reçut, pour la première fois, ordre de marcher contre les Djelalys (c'est ainsi que l'on appelle Cara-Yazydjy et ses partisans); mais, d'après le témoignage de Mahmoud, pacha de Sywas, qui fut rendu caution pour lui, le gouvernement lui pardonna, et lui accorda le sandjacat de Tchourm. Quelque temps après, il fut envoyé, conjointement avec le même Malimoud-Pacha, à combattre les brigands qui s'étaient réfugiés dans la province d'Itch-Yl. L'année suivante, Cara-Yazydjy se révolta de nouveau, et deux pachas reçurent ordre de marcher contre lui. Celui-ci fit l'armée othomane dans la province de Césarée avec une armée de mille hommes. Hadjy-Ibrahim, qui reçut l'ordre le premier, en l'imprudencence de l'attaquer fut battu, et les Djelalys pour-

s suivirent les Othomans et en tuèrent à peu près seize mille. Le pacha s'enferma dans la citadelle de Caisaryé. On rapporte la défaite d'Ibrahim-Pacha en 1009 de l'hég. (1601). Hassan-Pacha, commandant les troupes de Diarbekr, et qui devait réunir ses efforts à ceux d'Ibrahim pour exterminer Cara-Yazydjy, marcha sans différer contre le rebelle le 12 safer de l'an 1010 de l'hég., le rencontra à Lypedlan, et, après un combat opiniâtre, le mit en déroute, et tua à peu près les deux tiers de son armée, composée de trente mille hommes. Cara-Yazydjy ramassa les débris de son armée, et se retira dans la province de Djanyk. Il y mourut en ramazan 1010 (1602). Chah-Verdy, son kyalha (intendant), raconte qu'après sa mort, on mit en pièces son cadavre, et qu'on l'enterra par morceaux dans des endroits différents, afin que les Othomans ne le brûlassent pas. Après sa mort, Dely-Hassan, son frère, lui succéda, et fut unanimement reconnu par tous les chefs des Djelalys. Il marcha sur les traces de son frère, et eut longtemps à se battre contre les efforts des pachas que le gouvernement ottoman envoyait pour le réduire. Enfin, voyant qu'on ne pouvait en venir à bout par la force, la Porte chercha à le gagner par la douceur, et lui donna le gouvernement de Bosnie; mais, sur les plaintes réitérées des habitants, il fut envoyé au gouvernement de Têmeswar. Ce fut là, en 1014 (1605), qu'un jour, étant à la chasse, il se trouva assailli par des gens qui l'attendaient dans une embuscade; toute sa suite fut passée au fil de l'épée, et lui-même se réfugia à Belgrade. Le gouverneur de cette place, Geizy-Hassan-Pacha, le fit enfermer, et écrivit à la Porte othomane pour demander ce qu'il en devait faire. Il reçut, pour toute réponse, l'arrêt de

mort de Dely-Hassan et de son frère : cet ordre fut aussitôt exécuté. R—s.

CARA-YOUSOUF, premier prince de la dynastie des turkomans, dite du *Mouton noir*, parce qu'ils portaient la figure de cet animal sur leurs enseignes, était fils de Cara-Mohammed, chef d'une des hordes de ce peuple. Ce dernier résista long-temps aux troupes de Tamerlan, et mourut, laissant son fils en possession de ses grades militaires. Cara-Yousouf entra au service d'Aveïs II (*Voyez AVEÏS*), et, comme il était plus habile guerrier et meilleur politique que ne l'est ordinairement un barbare, il parvint en très peu de temps à se rendre puissant dans le Diarbekr et l'Arménie, et poussa ses conquêtes jusqu'à Tauris. L'arrivée de Tamerlan vint y mettre un terme, et le forcer à prendre la fuite. Il alla chercher un asyle en Egypte, où il trouva Aveïs, fugitif comme lui, et avec qui il s'était précédemment brouillé. Le malheur les réconcilia, et ils se jurèrent une étroite amitié. En 807 de l'hég. (1404 de J.-C.), la mort de Tamerlan les tira de la prison où le sulthan Faradj les avait jetés pour complaire au conquérant tatar, et ils reprirent la route de leurs états; mais le serment qu'ils s'étaient juré fut bientôt oublié, et ils ne songèrent plus qu'à satisfaire leur ambition. Cara-Yousouf, plus habile, sut profiter des débauches de son ennemi et des querelles des enfants de Tamerlan pour se former un royaume. Il s'empara de l'Irac, d'une partie de la Mésopotamie et de la Géorgie, prit Tauris, vainquit et fit prisonnier Ahmed, et entra triomphant dans Baghdâd. Il menaçait déjà la Syrie et l'Asie mineure, lorsque l'arrivée de Chahrokh le força à songer à sa propre défense. Fort de ses succès, et maître d'une armée aguerrie, il ne re-

venant à se faire un puissant enne-
 au de bataille all-
 der t deux empires,
 ba malade, et mourut dans so-
 près de Tauris, en 825 de l'hég.
 de J.-C.) On jugera facilement é-
 ble que jeta sa mort parmi des
 ndisciplinées, et que le seul
 outin attachait à leur chef :
 débârdèrent; les tentes de Ca-
 souf furent pillées; son corps
 quelque temps sans sépulture,
 ques soldats lui coupèrent les
 pour en avoir les pendants. C-
 avait régné dix-neuf ans. Il eut
 successeurs: Iskender, qui dé-
 le trône par le meurtre d'un
 frères, fut vaincu trois fois par
 rokh, et périt assassiné par
 digne châtimement du fratricide
 s'était souillé. Djehan-Cbah, son
 qui, soutenu par Chahrokh
 vaincu, lui succéda, et devint
 puissant; mais il fut vaincu et
 le célèbre Usun-Cassan (*Voyez*
 CASSAN) en 842 de l'hég. (1439
 J.-C.) Aly, son fils, eut le même
 sort, et en lui finit la dynastie
 mouton noir, à laquelle succéda
 du mouton blanc.

CARABANTES (JOSEPH) mission-
 pucin espagnol, né en 1628. Stimulé
 mé du désir de prêcher l'évangile
 aux nations sauvages du Nouveau
 Monde, il s'embarqua pour aller
 courir d'immenses déserts, et devint
 célèbre par de pénibles travaux. Il
 mourut en 1694, avec la réputation
 d'avoir opéré des prodiges. Il en
 donna, après sa mort, le titre de
 nouvel apôtre du royaume de
 Il fit aussi des missions en Espagne.
 Son biographie l'appelle: *Missionari
 apostolico en la America y Indias*.
 Il publia quelques ouvrages à
 I. *Ars addiscendi atque docendi
 missionariis ad conversionem*

beuntibus ; II. *Lexicon nes vorium ad meliorem intelligentiamque verborum* ; III. *Practica de misio* V. *Practicas dominicales*. Ce r ouvrage fut imprimé à Ma- 1686 et 1687, 2 vol. in-4° ; tres avaient été publiés, dans le format, à Léon et à Madrid en et 1678. Les *Pratiques domi-* s contiennent des explications s principaux points de l'Évan- et furent si estimées en Espagne, Michel de Fuentes, évêque de , en ordonna des lectures pu- s dans tout son diocèse. Diégo des de Quiroga a publié *la Vi-* *virtudes, predicacion y prodi-* du P. de Carabantes, Madrid, , in-4°.

V—VE.

RACALLA, empereur romain, nommé d'un habillement gaulois et plaisait à porter, s'appelait d'*Abassianus*, du nom de son grand-père : il est aussi quelque- fois appelé *Severus* dans les médailles et les monuments. Il naquit en avril 188. L'empereur Sé- verus son père, lui donna les noms *Lucius Aurelius Antoninus*, en le faisant César à l'âge de huit ans ; le fit ensuite Auguste dans sa 11^e. année, et l'associa au consulat avant qu'il n'eût atteint l'âge de seize ans. A la mort de Sévère, le 21 février 193 (964 de Rome), Caracalla lui succéda, conjointement avec son frère Gétas. Ces deux frères se portaient une haine mutuelle qui datait de leur enfance. Ils régnèrent cependant quel- que temps ensemble. Caracalla mena à une expédition contre les Calé- doniens (en Écosse). Après une paix honteuse, ils revinrent et firent ensemble une entrée dans Rome. Les deux concoururent à l'apothéose de leur père. Ils n'en cherchaient pas les moyens de s'entre-détruire.

Un moment ils s'arrêtèrent à un parti qui les accordait : c'était de partager l'empire. Caracalla aurait eu Rome, l'Occident, etc. Julie, leur mère, et les grands de l'état s'opposèrent à ce partage. Caracalla, dans l'impatience de régner seul, ne songea plus qu'à se débarrasser de son collègue par l'assassinat. Les occasions lui manquant, il feignit de désirer une réconciliation, et pria sa mère de lui ménager, dans son appartement, une entrevue avec son frère. Le jeune prince s'y rendit sans défiance. A peine fut-il entré, que des centurions placés en embuscade l'assaillirent. Il se sauva dans les bras de Julie, où il fut percé de plusieurs coups. L'impératrice fut couverte de son sang, et blessée à la main. La cruauté de Caracalla s'étendit jus- qu'à sa mère : il ne lui fut pas permis de pleurer la mort de son fils, et elle fut même obligée d'en paraître satisfaite. Pour régner seul, Caracalla avait besoin du consentement des soldats pré- toriens. Il feignit d'abord de n'avoir échappé qu'avec peine à un complot formé contre sa vie ; mais bientôt la promesse qu'il leur fit de dix mille sesterces par tête et d'autres largesses, promesse effectuée sur-le-champ, lui gagna tous les cœurs. Les prétoriens le proclamèrent seul empereur, et déclarèrent Géta ennemi public. Assuré des soldats, il se rendit au sénat, armé d'une cuirasse sous sa toge, et entouré de ses gardes. Il se plaignit des embûches dressées contre sa vie par son frère, et s'efforça de présenter sa mort comme l'effet d'une défense légitime. Pour en imposer au sénat par un grand acte de clémence, il ordonna que tous les exilés et déportés, pour quelque cause que ce fût, eussent la liberté de revenir à Rome. Depuis lors la vie de Caracalla ne fut plus qu'un enchaînement de cruautés et de

folies. Il fit périr tous ceux qui avaient été attachés à Géta, à quelque titre que ce fût, n'épargnant pas même les enfants. L'historien Dion fait monter à vingt mille le nombre des victimes, parmi lesquelles on comptait une fi le de Marc-Aurèle, dont le crime était d'avoir pleuré Géta; une petite-fille de cet empereur; le célèbre jurisconsulte Papinien (*Voy. PAPINIEN*), etc. Par une contradiction qui tenait de la folie, il fit mettre à mort plusieurs des complices du meurtre de son frère, et demanda au sénat un décret pour placer Géta au rang des dieux. Il parut même souvent le pleurer. Sylla, le plus sanguinaire des Romains, au temps de la république, était son idole: il fit chercher et reconstruire son tombeau. Personne n'imita mieux ce dictateur dans la manière de payer ou plutôt d'enrichir ses soldats. L'augmentation de paye qu'il leur accorda se montait à 280 millions de sesterces par année, ou 35 millions de livres tournois. « Je » veux, disait-il, qu'il n'y ait que moi » dans l'univers qui ait de l'argent: je » veux tout avoir pour en faire des » largesses aux soldats. » Ses extorsions et ses rapines égalèrent ses cruautés. Il obligeait les provinces de fournir gratuitement toutes les provisions nécessaires à l'entretien et à la subsistance de ses armées. Quand il était hors de Rome pour ses voyages et ses expéditions militaires, il fallait que les riches citoyens construisissent à leurs frais, sur tous les chemins par lesquels il pouvait passer, des maisons magnifiques, garnies de tout ce qui était nécessaire pour le recevoir. Dans les villes où il devait prendre ses quartiers d'hiver, on était tenu d'élever des amphithéâtres pour des combats de bêtes, et des cirques pour des courses de chars. Ces constructions dispendieuses étaient détruites sur-le-champ. Aussi cruel

que Séron, mais que Séron, il com me et le même le sénat et le peuple. Il les attaq des invectives qu'il publiait e d'édits ou de harangues. Il se surtout à ruiner des sénateurs lui qui rendit commun à tous b mes livres de l'empire le droi toyen romain, et il admit, le p des Égyptiens dans le sénat. toutes ses folies, la plus grand passion pour Alexandre. Dès l' il en fit son modèle, et le copia ce qui était facile à imiter. Pa statues qu'il lui éleva à Rome toutes les villes, il y en avait p dont le visage était moitié d'Ale moitié de Caracalla. Il avait u lange macédonienne composée mille hommes tous nés en Mac et commandés par des offic portaient les noms de ceux qui servi sous Alexandre. Il se cro même un autre Alexandre, et sait aussi donner le titre de g était convaincu qu'Aristote ava pé dans la conspiration d'Ant et, dans son enthousiasme pou de Macédoine, il fit brûler les ouvrages d'Aristote. Euth d'Achille avec folie, comme i d'Alexandre, il se rendit à Iliu y honorer le tombeau du héros Grèce. Voulant copier Achille dans l'excès de sa douleur, il h un Patrocle: il le trouva dans le plus cher de ses affranchis, nait de mourir, ou qu'il avait l poisonner pour son objet, con le soupçonna. Il célébra ses ol avec la pompe la plus extraord lui dressa un bûcher; lui fit de fices, des prières, des offrande surtout dans ses expéditions m qu'il faut voir Caracalla. Il com par visiter les Gaules, et fit tuer

de la Gaule narbonnaise. Il exerça toutes sortes de cruautés dans la province sur le peuple et sur les dépositaires de l'autorité. Il porta ensuite la guerre en Germanie, au-delà du Rhin, contre les Cennes ou Cattes, et contre les Alemans. Les Cennes se battirent avec courage, et ne lui permirent de passer que vainqueur et de repasser le Rhin qu'après avoir reçu de lui beaucoup d'or. Il entra comme ami et allié dans les terres des Allemands, et y fit bâtir plusieurs forts, dont ce peuple ne put jamais avoir point. Quand il crut sa sécurité, il rassembla toute sa cavalerie, comme pour la prendre à l'improvise, et la fit massacrer par ses soldats, dont il l'avait enveloppée. Après cette grande victoire, il prit le nom de *Alemannicus*. S'étant porté vers le Danube, il rencontra les Goths, et leur offrit plusieurs avantages. La guerre que Caracalla méditait contre les Parthes, l'appela à Antioche. Artabane, qui régnait alors, effrayé de ses succès, le satisfit, et en obtint la permission. L'Abgare, roi d'Édesse, était allié des Romains; Caracalla l'invita à venir trouver à Antioche, et, lorsqu'il fut en sa puissance, il le fit charger de chaînes, et s'empara de ses états. Il fit une perfidie à l'égard de Vologèse, roi d'Arménie, qui s'était rendu avec ses enfants auprès de lui, comme auprès d'un médiateur. Les Arméniens prirent les armes pour venger leur religion et leur liberté: ils battirent et tuèrent les Romains. L'empereur revint ensuite à Alexandrie, dans l'intention secrète de tirer vengeance de ces insoumis. Les épidémies malignes que le peuple de cette ville, naturellement léger et insolent, s'était permises contre lui. Il crut qu'il venait visiter le tombeau de Sérapis, et rendre ses hommages au dieu. Il se rendit en effet

au temple du Dieu, et y offrit des sacrifices, de là au tombeau d'Alexandre, où il déposa, en forme d'offrandes, ses vêtements impériaux et ce qu'il portait de plus précieux. Ce fut ainsi qu'il prépara le massacre qu'il fit faire des habitants d'Alexandrie. Les historiens ne sont pas d'accord sur les moyens qu'il employa. Il paraît que ses soldats, répandus dans la ville, firent main basse, pendant plusieurs jours et plusieurs nuits, sur les habitants et les étrangers, et mirent tout au pillage. Caracalla contemplant cet affreux spectacle du haut du temple de Sérapis. Il termina en consacrant dans ce temple le fer dont il s'était servi, quelques années auparavant, pour ordonner ou peut-être pour consommer lui-même le meurtre de son frère, comme il était accusé d'avoir, dans sa jeunesse, attenté à la vie de son père. Le désir qu'il avait toujours eu de triompher des Parthes, et le dépit de voir qu'Artabane, leur roi, lui avait refusé sa fille en mariage, lui firent rompre la paix qu'il avait faite avec ce prince. Il se mit aussitôt en marche, trouva le plat pays sans défense, ravagea les campagnes, prit des villes, parcourut la Médie, et s'approcha de la ville royale. Il viola les tombeaux des Arsacides, et jeta leurs cendres au vent. Les Parthes, retirés dans des montagnes au-delà du Tygre, se préparaient à tomber avec toutes leurs forces sur les Romains, l'année suivante: Caracalla ne les attendit pas; il revint en Mésopotamie, fier de sa victoire sur les Parthes, qu'il n'avait pas même vus. Dans une lettre qu'il écrivit au sénat et au peuple, il se vanta d'avoir subjugué l'Orient. Le sénat lui décerna le triomphe, et le titre de *Parthique*. Instruit des préparatifs que faisaient les Parthes, il se disposait lui-même à recommencer la guerre,

quand il trouva le terme de ses folies et de ses cruautés. Macrin, préfet du prétoire, haïssait Caracalla, qui lui prodiguait, en toutes occasions, les outrages et le mépris; il crut avoir à craindre pour sa vie, des soupçons que l'empereur avait conçus contre lui, et résolut de le prévenir: en conséquence, il s'assura de Martialis, un des officiers des gardes, sa créature, pour tuer leur ennemi commun, quand l'occasion se présenterait. Caracalla, d'Édesse où il était, voulut se rendre à Carrhes pour y offrir un sacrifice dans le temple du dieu *Lunus*; sur la route, Macrin trouva le moment favorable, et le frappa d'un coup qui le tua le 18 avril 217. Ainsi périt ce prince, jeune encore, après avoir régné un peu plus de six ans. Les historiens Dion et Hérodien ne s'accordent pas avec Spartian, son biographe, sur son âge. Avec des dispositions naturelles qui avaient été cultivées par l'éducation, Caracalla montra toujours de l'ignorance et du mépris pour les lettres. Quoiqu'il eût toujours vécu dans la débauche, il affectait du zèle pour la pureté des mœurs: il voulait même qu'on le crût religieux. Il condamnait à mort les adultères, et ordonna le supplice de quatre vestales dont le crime n'était pas avéré. Ennemi de toute dignité et de toute retenue, et passionné pour les jeux du cirque et de l'amphithéâtre, il prostituait sa personne, soit en combattant lui-même contre des sangliers, soit en guidant des chars, vêtu en cocher, avec la livrée de la faction bleue. Il choisissait ses principaux ministres parmi les plus vils des hommes: c'étaient un ennuque, un fils d'esclave, etc. Il avait épousé Fulvia Plantilla, fille de Plautianus, préfet du prétoire, qui jouissait d'un très grand crédit auprès de Sévère, et qui fut mis à mort par Caracalla. Le règne

de ce prince, l'un de ceux qui buèrent le sang à souiller le nom des Césars, est remarquable par les monuments qu'il fit élever de lui-même, par les thermes magnifiques qui portèrent son nom, et par les statues que où étaient représentés les dieux et les triomphes de Sévère, etc. Malgré ses crimes, Caracalla fut au rang des dieux par un décret du sénat, et par Macrin lui-même qui l'avait tué. Ses médailles ont été trouvées en grecques et de latines, en tous lieux. On trouve, sur ces médailles, la légende que sur celles d'Auguste le-Pieux, quoique ces deux ne se ressemblent guère.

CARACCIO. Voy. au Supplément.
CARACCIOLI (Sixième) gentilhomme napolitain de la branche cadette d'une maison de temps illustre et puissante, favori de Jeanne II, qui le choisit pour son dous, et le laissa maître de sa personne et de son royaume. Caraccioli, pour affermir son pouvoir, fit arrêter en 1416 Jacques de Marche, mari de la reine, et le traîna ensuite à s'enfermer dans un rival dangereux dans Sicotignola, qui lui disputa le cœur de la reine, du moins la sance; mais l'ambition qui les réunit aussi à plusieurs fois et lorsque Caraccioli fut arrêté en mai 1425 par Alfonso d'Arma adoptif de la reine, qui voulait faire de lui, il dut sa délivrance même Sforza, qui céda au prix de son sang, pour le racheter, les vassaux les plus illustres et les faits sur eux à la bataille de Melendugno. Caraccioli n'était plus roi, mais la reine était plus vivante, et, quoiqu'elle ne lui fit

le continuait à l'aimer, à le et à se laisser gouverner par ubition et l'orgueil du favori ns bornes; il avait allié sa x plus puissantes du royaume'était surtout assuré l'appui de guerre et de Caldora, le re le plus renommé parmi de la reine. Il s'était fait nom d sénéchal, duc de Vénuze, Avellino, seigneur de Caioiqu'il ne portât pas le titre principauté. Il demandait en-reine la principauté de Sa-le duché d'Amalfi; mais lassée de l'humeur violente et se de Caraccioli, avait été e chercher une confidente; obella Ruffa, duchesse de fille d'une tante de la reine. agea cette princesse à résis- instances de Caraccioli pour asion de le perdre. Le fa-pouvant obtenir les fiefs qu'il it, s'emporta en effet à ce re-manière si violente et si in-que Jeanne fondit en larmes. esse lui arracha aussitôt un arrêter Caraccioli. On choi-l'exécuter, la nuit qui suivit ge de son fils avec la fille de , le 17 août 1432. Des as-se présentèrent à sa porte message supposé de Jeanne, ant que le grand sénéchal résistance, ils le tuèrent sur coups d'épée et de hache. La se contenta pas de pardon-es meurtriers, elle confisqua biens. Dès qu'on apprit dans a mort de Caraccioli, toute la récipita dans son palais pour omme devant qui le mari de ses deux fils adoptifs, ses t, toute la noblesse et tout le vaint tremblé pendant dix-Son cadavre était couché par

terre, à moitié couvert de ses habits. Une seule jambe était chaussée, et personne n'avait pris soin de l'habiller ou de le remettre sur son lit. S. S—1.

CARACCIOLI (ROBERT) de la même famille que le précédent, mais plus connu sous le nom de *Robertus de Licio*, parce qu'il était de Lecce, dans la province d'Otrante, au royaume de Naples, naquit en 1425, et entra dans l'ordre des mineurs observantins, d'où il passa dans celui des conventuels; il y fit de grands progrès dans les sciences ecclésiastiques et profanes, professa la théologie, et se distingua surtout par son talent pour la prédication dans les principales villes d'Italie. Le luxe de la cour romaine n'échappa pas à ses censures, sans que les papes devant lesquels il prenait cette liberté lui en sussent mauvais gré. Callixte II le chargea de la nonciature dans l'Ombrie; Paul II lui donna une commission importante à Ferrare, et le nomma prédicateur apostolique; Sixte IV l'éleva en 1471 sur le siège d'Aquino, et ensuite sur celui de Lecce; mais Sixte étant mort avant l'expédition de ses bulles, Caraccioli garda son premier siège, et il mourut à Lecce le 6 mai 1495. Si nous en croyons Erasme, son ami, Caraccioli avait commis quelques infractions à la règle de S. François sur l'article de la chasteté. On cite de ses sermons des traits assez semblables à ceux qu'on attribue au petit père André, et même des saillies dignes des Menot, des Barlette et des Maillard. Ces sermons, dont la première édition est de Venise, 1472, in-4°, ont été souvent réimprimés, et ses deux Carêmes ont été traduits en italien. On a encore de lui : I. *De hominis formatione liber*, Nuremberg, 1479, in-fol.; II. *Tractatus de incarnatione Christi*; III. *Speculum*

fidei Christiana, Venise, 1555, in-fol.; IV. *Tractatus de immortalitate animæ*, ibid., 1496, in-4°; V. *De æternâ beatitudine*, ibid., 1496, in-4°. Sa Vie a été composée par Domenico de Angeis, Naples, 1703, in-4°.

CARACCIOLI (ANTOINE), fils de Jean Caraccioli, prince de Melphé, qui fut maréchal de France en 1544, et qui mourut à Suze en 1550, naquit à Melphé au commencement du 16^e siècle. Après avoir reçu une éducation distinguée sous les plus habiles maîtres, il se produisit à la cour de François I^{er}; mais il se dégoûta promptement d'un séjour où le rôle que lui imposait sa naissance l'obligeait à des dépenses au-dessus de sa fortune. Un accès de dévotion le conduisit dans le désert de la Sainte-Baume, en Provence, où il mena pendant quelque temps une vie pénitente chez les dominicains qui habitaient cette solitude. De retour à Paris, il prit l'habit de chartreux; mais, avant d'avoir fini son noviciat, il passa en 1538 chez les chanoines réguliers de Saint-Victor, dont, au bout de cinq ans, il fut fait abbé: c'est le dernier régulier qui ait possédé cette abbaye. Brantôme rapporte qu'à l'arrivée de Charles-Quint à Paris, l'abbé de St.-Victor leva deux régiments, l'un d'écoliers, l'autre de moines, afin de rehausser la magnificence de sa réception. Son esprit inquiet et ambitieux lui suscita de fâcheuses affaires avec ses religieux, et le jeta dans les cabales de la cour. On prétend même que, pour complaire à Diane de Poitiers, il intrigua pour faire dépouiller son père du gouvernement de Piémont. Ayant permuté son abbaye avec Louis de Lorraine, pour l'évêché de Troyes, il obtint des lettres de Henri II, adressées au chapitre, pour qu'il lui fût permis d'en

prendre possession sans de se faire couper la barbe pour être envoyé en dans les cours étrangères. devenu évêque, se montra la nouvelle réforme, la pr en chaire, et finit par en fession ouverte; mais le digne de cette apostasie, une abjuration publique. en 1557 le voyage de R solliciter auprès de Sixte I rent, le chapeau de cardinal que riche bénéfice. Déçu d pérances, il reprit le ch France, et s'arrêta à Gen ent des conférences avec Théodore de Bèze, qui révé penchant pour la réforme. néanmoins tant que Heur il assista même au colloque et fut l'un des six évêques ce colloque, entrèrent en avec le même nombre de chargés de trouver quelqu conciliation, projet qui succès, Caraccioli ne fut p retour à Troyes, qu'il leva le masque, et prêcha le avec beaucoup de chaleur, même qu'il mit le sceau à tasia, en se mariant; mais pas suffisamment prouvé. abandonner son évêché, une retenue de 4,500 liv. il reprit son titre de prince et se retira à Châteauneuf où il termina sa carrière. Quelques auteurs disent, ment, qu'avant sa mort, il dans le sein de l'Eglise. T Bèze en fait un portrait qui son avantage: « C'était, dit-me qui avait beaucoup plu que de science, un esprit litieux, et menait une vie in De Thou assure cependa

nait pas de littérature. Après son isie, il continua à prendre le titre *que*, quoiqu'il eût renoncé à l'é- at, et celui de *ministre du Evangile*, quoiqu'on eût refusé recevoir ministre, surtout à cause conduite équivoque après la ba- de Dreux, où il était allé faire ir à Catherine de Médicis et au table de Montmorenci. On a de *Miroir de la vraie religion*, 1544, in-16; II. une *Lettre* à ille de Muis, évêque de Bitonte, ustifier Montgonéri de la mort de II, dans le recueil des *Eptres rinces*, de Ruscelli; III. une autre e aux ministres d'Orléans, pour er leurs soupçons sur le peu de ité de sa conduite, par rapport eligion réformée, dans les *Més* de Condé; IV. une traduction me de l'éloge latin de Henri II, ierre Paschalius. Il se mêlait de e française et italienne, comme voit par quelques pièces peu tantes. Ou a souvent imprimé son nom un traité historique et que, *De republicâ Venetorum*, sait être de Trifone Gabrieli, véenien.

T—D.

RACCIOLI (ANTOINE), de la e famille que les précédents, en- uns l'ordre des théatins, et s'y gua au 17^e. siècle par un grand re d'ouvrages qui font honneur érudition. Les principaux sont: *nopsis veterum religiosorum ri-*, etc., cum notis ad constitutio- *lericorum regularium compre-*, Rome, 1610, in-4^o.; réim- s à Paris en 1628, in-4^o., par oins du cardinal de Bérulle; II. *enclator et propylea in qua- antiquos chronologos*, Naples, i, in-4^o., rare: ces quatre iqueurs sont Hérempert, moine ont-Cassin, auteur de l'*His-*

toire des princes de Bénévent, depuis 785 jusqu'en 880; Lupus Protospata, qui a fait une chroni- que du royaume de Naples, depuis 806 jusqu'en 1102; l'Anonyme du Mont-Cassin, qui a écrit une autre chronique du même royaume, depuis l'an 1000 jusqu'en 1202; enfin, Fal- con, notaire du sacré palais, à qui l'on doit une relation des événements du même pays, depuis 1102 jusqu'en 1250, écrite avec exactitude, mais d'un style barbare; tout cela est en- richi des notes estimées de l'éditeur. Ces pièces ont été réimprimées dans le tome V du recueil des *Historiens d'Italie*, de Muratori, avec les additions et corrections de Camille Peregrini. Les autres ouvrages du P. Caraccioli, sont: *Biga illustrium controversiarum*; *De S. Jacobi accessu ad Hispaniam et de funere sancti Martini à S. Ambrosio procurato*, Naples, 1618, in-8^o.; *Collectanea vitæ Pauli*; *B. Cajetani et sociorum vitæ*, Cologne, 1612, in-4^o.; *De sacris ecclesie Napolitanæ monumentis*, Naples, 1645, in-fol., ouvrage posthu- me; *S. Basilii magni orationes de jejuniis*; *Apologia pro psalmodiâ in choro*; *Vita sancti Antonini*. T—D.

CARACCIOLI (TRISTAN), de la branche cadette dite d'Alleano, naquit vers l'an 1439. Il était homme fait et même marié lorsque le désir de s'in- struire lui fit commencer à étudier la grammaire et la langue latine, dont il n'avait aucune teinture. On ne connaît pas la date exacte de sa mort, mais on voit par ses écrits qu'il vivait encore en 1517. On a de lui des opuscules la- tius, que Muratori a insérés dans le tome XXII de son *Recueil des écri- vains de l'histoire d'Italie*. Tristan y est en général d'une telle réserve, que l'on y apprend rarement des choses particulières. — Métellus CA-

RACCIOLI, jésuite, professeur de théologie et d'Écriture-Sainte à Naples, en 1593, a laissé un *Commentaire sur le prophète Isaïe*. — **Octave CARACCIOLI**, né en Sicile, avocat, et ensuite juge à la cour royale de Palerme, publia en latin un recueil des décisions de cette cour, et un autre intitulé : *De forti privilegiorum remissione* ; il mourut en 1671. — On cite encore un **Michel CARACCIOLI** de Francavilla, jurisconsulte et poète, qui n'a rien publié, et dont on a seulement conservé en manuscrit des ouvrages de sa profession, et quelques poésies italiennes ; et un **Ferrante CARACCIOLI**, comte de Biccari, qui publia en italien, en 1581, des commentaires des guerres de D. Juan d'Autriche contre les Turks, Florence, 1581, in-4°, et qui a laissé en manuscrit dans la même langue, une *Vie* de ce même D. Juan d'Autriche ; un discours sur les maisons *Caracciola* et *Carafa* ; un autre sur le décret du concile de Trente, relatif au duel, etc. — Enfin, un autre **CARACCIOLI**, ambassadeur de Naples à Londres, et ensuite à Paris, à la fin du 18^e. siècle, s'y fit remarquer par l'étendue de ses connaissances et la finesse de son esprit, et fut lié avec les gens de lettres les plus distingués, et surtout avec les économistes, dont il voulut ensuite mettre les principes en pratique lorsque à la cour le nomina vice-roi de Sicile. Il écrivit de Palerme à plusieurs de ses amis de Paris, et surtout à d'Alembert et à Marmontel. Ce dernier en a fait un très beau portrait dans ses Mémoires.

C. T—Y.

CARACCIOLI (**LOUIS-ANTOINE DE**), naquit à Paris, en 1721, d'une branche de l'illustre maison napolitaine de ce nom, et d'un père dont la fortune avait été ruinée par le système de Law. Après avoir fait ses étu-

diu son père étoit dans la congrégation de l'Oratoire ; il s'y distingua par sa facilité et son goût pour les belles lettres, par la gaieté de son caractère, par les agréments de son esprit, et par un talent singulier pour imiter, de la voix et du geste, toutes sortes de personnes, au point qu'on s'imagineroit de parler avec les originaux dont on se servoit pour la copie. Après avoir terminé sa carrière classique avec succès au collège de Vendôme, son goût pour les voyages et le désir de connaître sa patrie de ses ancêtres le conduisirent en Italie. Le nom qu'il portoit, et ses qualités aimables, ses connaissances variées, lui valurent un accueil favorable. Benoit XIV, et ensuite le pape Clément XIII, le reçurent avec honneur. Il conserva des relations épistolaires avec plusieurs membres du sacré Collège. Étant passé en Allemagne et en Pologne, il devint gouverneur des finances du prince Rewski, grand maréchal et premier sénateur du royaume. Il y fut décoré d'un brevet de colonel, afin d'être admis à la suite de ce grand général. Cette place lui procura une pension viagère de 3,000 francs, qui lui a été régulièrement payée jusqu'à la révolution de Pologne. Il témoigna sa reconnaissance au prince Wenceslas Rewski, le plus illustre personnage de cette famille. Lorsque sa mission fut terminée, il revint en France ; il résida pendant plusieurs années à Tours, et vint enfin à Paris. Il sut se rendre utile dans plusieurs sociétés, par sa conversation gaie, nourrie d'un grand nombre d'anecdotes qu'il avoit recueillies dans ses voyages, et qu'il racontoit d'une manière piquante. Mais comme sa fortune ne suffisoit à peine pour son entretien, il chercha à y suppléer

la composition d'un grand nombre d'ouvrages qui se succédèrent rapidement sous sa plume féconde. On ne doit y chercher ni des vues profondes, ni un style brillant; mais ils respirent tous un grand respect pour la religion et pour la saine morale; ils sont d'ailleurs écrits avec une clarté qui les met à la portée de tout le monde; ils eurent surtout beaucoup de vogue parmi les ecclésiastiques de province, qui trouvaient dans plusieurs d'abondants matériaux pour leurs sermons, quelquefois même des sermons tout faits. On en traduisit la plupart en italien, en allemand, quelques-uns en anglais. Caraccioli n'avait jamais été dans l'aisance; les troubles de la Pologne le privèrent de la pension que lui faisaient ses anciens pupilles. Il perdit, peu après, une autre pension que lui avait laissée l'impératrice Marie-Thérèse. La révolution française lui ravit encore des secours du même genre. Il reçut de la convention nationale, en 1795, un traitement annuel de 2,000 livres. Enfin, il mourut à Paris, le 29 mai 1805, ne laissant à son fidèle domestique que vingt-quatre francs pour tout héritage, et la recommandation de ses amis. La seule nomenclature de ses nombreux ouvrages remplirait plusieurs colonnes; nous nous bornerons à indiquer les principaux : I. *Caractères de l'amitié*, Francfort, 1766, in-12; II. *Conversation avec soi-même; Jouissance de soi-même*; III. *le Véritable Mentor; le Tableau de la mort*; IV. *le Cri de la vérité contre la séduction du siècle*; V. *les Derniers Adieux à la maréchale*; VI. *Lettres et récréations morales*; VII. les *Vies* du cardinal de Bérulle, du P. de Condren, de Benoît XIV, de Clément XIV, de M^{me}. de Maintenon, de Joseph II; VIII. les *Nuits Clementi-*

nes, poème en quatre chants, traduit de l'italien de Bertolo; IX. *Lettre incessantes de Clément XIV* Paris, 1775, 2 vol. in-12; *ibid.* 1776, 3 vol. in-12. Une philosophie douce, une morale tolérante des maximes de conduite sagement exprimées, des préceptes de littérature pleins de goût, qui forment caractère de ces lettres, sous la plume d'un pape auquel l'opinion publique attachait un grand intérêt, leur donnèrent une vogue extraordinaire. La critique forma des doutes sur leur authenticité; en effet, elles paraissaient si supérieures à tous les ouvrages de Caraccioli, qu'on ne pouvait se résoudre à les lui attribuer. On le somma de produire ses originaux. Il les imprimer en 1777. On crut n'y avoir cevoir qu'une traduction italienne de l'original français. C'est ainsi que Caraccioli est resté malgré lui l'auteur du meilleur ouvrage qui soit sorti de sa plume, ayant constamment protesté jusqu'à sa mort, qu'il n'en était que le traducteur, et, lorsque l'illusion fut dissipée, ces lettres ont encore conservé une grande partie de leur première vogue. On attribue aussi à Caraccioli la *Notice intéressante et curieuse des ouvrages satiriques qui parurent à l'époque des états généraux de 1664*, et une foule d'autres ouvrages dont on peut voir le détail dans la table du *Dictionnaire des anonymes et pseudonymes*. T—

CARACTACUS, roi des Silures (peuple de la Grande-Bretagne de la principauté de Galles), était l'un des princes les plus puissants qui régnaient dans cette île, lorsque le préteur Publius Ostorius y fut envoyé par l'empereur Claude contre les ennemis qui s'étaient jetés sur les terres des alliés de Rome. Caractacus, Tacite, s'était élevé, par beaucoup

revers et beaucoup de succès, fort au-dessus des autres chefs de la Grande-Bretagne. Il se défendit long-temps, et opposa une grande résistance au général romain. Enfin, son armée s'étant renforcée de tous ceux qui craignaient la paix avec ce peuple, il choisit son champ de bataille, harangua ses troupes, et se décida à une affaire générale. Du côté des Romains, le soldat demandait aussi le combat. Ostorius marcha aux retranchements de l'ennemi, le mit en déroute, et le poursuivit sur les montagnes où il s'était réfugié. Caractacus fut vaincu; on prit sa femme et ses enfants, et ses frères se rendirent. Quant à lui, il crut trouver un asyle auprès de Castimandua, reine des Brigantes (peuple du duché d'York); mais elle le livra au vainqueur. Il fut conduit à Rome, où son nom avait quelque célébrité: il avait bravé la puissance des Romains pendant neuf ans. On attachait une grande importance à la prise de Caractacus; Claude augmenta les états de la reine Castimandua qui l'avait livré, et on décerna les honneurs du triomphe à Ostorius. On compara cet exploit à la prise de Syphax par Scipion, et à celle de Persée par Paul-Émile. La femme de Caractacus, ses enfants et les grands de sa cour, servirent au triomphe de Claude, devant lequel ils s'humilièrent; mais lorsque Caractacus fut amené devant son tribunal, il conserva toute la fierté de son caractère, et lui adressa ce peu de mots que nous avons conservés Tacite: « Si dans mes jours de prospérité j'eusse eu autant de modération que j'avais de noblesse et d'éclat, cette ville m'eût vu entrer dans ses murs l'ami, non le captif des Romains; leur empereur n'eût pas dédaigné l'alliance d'un prince né d'illustres aïeux et souverain de plusieurs contrées. Aujourd-

» je vous élève
 » où elle me pri
 » ayant des ch
 » des armes, des soldats, des
 » Etes-vous surpris qu'ayant
 » perdre j'aie tenté de les déf
 » Parce que vous voulez com
 » au monde, s'ensuit-il que le
 » veuille vous obéir? Au rest
 » me fusse livré sans défense
 » discrétion, votre victoire
 » aussi obscure que mon ind
 » Dans ce moment même, es
 » moi au supplice, et l'oubli
 » nom va suivre la fin de mes
 » S'il vous plaît de me laisser
 » je deviens un monument éte
 » votre clémence. — Vivez
 » libre, » répond l'empereur,
 entraîné par sa propre émeu
 par celle qu'il a lue dans les ye
 grippine. Aussitôt c'est à qui dé
 les fers de Caractacus, de sa f
 de son cortège. Caractacus,
 les autres, court se jeter aux p
 l'impératrice; la reconnaissan
 sient de lui l'hommage que la
 n'avait pu lui imposer. La pla
 blique retentit d'acclamations,
 dant ce jour et pendant ceux
 suivent, la cour, le sénat, le p
 l'armée, s'occupent à l'envi d'
 le courage et d'adoucir le malhe
 Bretons. Enfin, Claude renve
 ractus chargé de présents e
 encore dans sa patrie une poi
 qu'il ne tournera plus contre l
 mains. C'était le seul moyen qu
 vainqueur de s'égalier au vainc
 politique l'eût saisi au défaut de
 nérosité. Les historiens écossa
 sent que Caractacus régna encor
 ans sur leurs ancêtres, unique
 occupé du gouvernement intéri
 du bonheur de ses sujets. On ne
 plus prendre aucune part aux
 les insurrections des peuples brit

ntre Ostorius, et les Romains
pas lieu de se repentir d'avoir

Essayer désormais
de redoubler la force des bienfaits.

mes historiens placent la mort
breton dans l'année 54 de
l y a une tragédie anglaise de
Tacus, ouvrage estimé, dont
est M. Masson. C'est par er-
re Haym a attribué une mé-
Caractacus; elle n'est pas de
ce.

T—N.

ADOG (DE LANNE-CARVAN),
breton, né dans le pays de
florissait sous le roi Etienne,
12^e. siècle, et mourut vers l'an
Il était contemporain de Guil-
le Malmesbury et de Henri de
yton, qui ont aussi écrit l'his-
leur temps. Il est loué par Gau-
Galfrid, évêque de St.-Asaph,
dit dans le même siècle. Car-
ivit l'histoire des peuples bre-
ui, lorsque les Saxons étaient
de l'Angleterre, se maintin-
ns les montagnes de Galles et
rouailles. Cette histoire, qui a
tre : *Britannorum successio-*
et conservée manuscrite dans
seize collèges de Cambridge
e St.-Benoît). Cette chronique
née à l'an 686, et a été conti-
squ'en 1280. Caradog com-
ssi un livre *De situ orbis*,
de S. Gildas l'Albanien, et
omentaires sur Merlin le Calo-
Sylvestre Giraldus, qui vivait
enri II, avait écrit la Vie de
3.

V—VE.

AFFA, maison illustre de Na-
ni se dit issue de la famille Sis-
de Pise. Le premier qui porta
était un gentilhomme Pisan qui
empereur Henri VI, en se jetant
ni et un homme qui voulait le
Il reçut lui-même le coup desti-

né à son souverain, et son sang coulant
sur son bouclier, Henri l'essuya de la
main, et fit paraître trois raies blan-
ches sur le rouge; il s'écria en même
temps : *Cara sè m'è la vostra*. Telle
est l'origine du cri de guerre et des ar-
mes des Sismondi et des Caraffa, qui
prirent eux-mêmes, comme surnoin,
les deux premiers mots de leur devise,
cara sè. — Caraffello CARAFFA, un
des courtisans de Jeanne 1^{re}., entra
dans la conjuration contre André, son
mari, et fut au nombre de ceux qui
périrent sur l'échaffaud. — Antoine
CARAFFA, surnommé *Malizia*, un des
politiques les plus habiles qu'il y eut
alors en Italie, fut envoyé par Jeanne
II en ambassade auprès du pape Mar-
tin V, et c'est là qu'il conclut, en
1420, l'alliance entre Jeanne et Al-
phonse d'Arragon, en vertu de laquelle
le dernier fut adopté comme héritier
du royaume de Naples. Paul IV, enfin,
qui fut fait pape en 1555, était de la
même famille, et ses efforts pour ren-
des Caraffa puissants et riches, trou-
blèrent long-temps l'Italie. S. S.—.

CARAFFA (CHARLES, JEAN. et
ANTOINE), neveux du pape Paul IV,
et fils de Jean-Alfonse Caraffa, comte
de Montorio. Paul IV, ayant été élevé
à la chaire de St.-Pierre, le 25 mai
1555, voulut aussitôt faire jouir ses
parents de sa haute dignité. Il créa
Charles cardinal, quoique ce seigneur,
qui auparavant était chevalier de Mal-
te, fût bien plus fait pour la carrière
militaire, qu'il avait suivie jusqu'alors,
que pour les dignités de l'Église. Il
déponilla, sous de vains prétextes,
les Colonne, de tous les biens qu'ils
possédaient dans l'état de Rome, pour
en investir Jean, le second de ses ne-
veux, qu'il créa duc de Palliano, et
capitaine-général de l'Église; enfin, il
donna au troisième, Antoine, le mar-
quisat de Montebello, qu'il enleva aux

comtes Guidi. Comme ces confiscations excitaient le mécontentement de toute la noblesse, et que les Colonne, protégés par le vice-roi de Naples, voulaient recouvrer leur patrimoine, l'élevation des Caraffa engagea les états de l'Église dans une guerre sanglante; elle devint même bientôt générale en Europe; car, tandis que le duc d'Albe, vice-roi de Naples, envahissait le patrimoine de St.-Pierre, Henri II, roi de France, rompa, pour le défendre, la trêve qu'il avait faite l'année précédente avec les Espagnols. Philippe II faisait à contre cœur la guerre à l'Église; il proposa des termes avantageux aux Caraffa; au lieu des biens de la maison Colonne, il offrit de leur donner l'état de Sienne, que les armes de Charles-Quint avaient soumis en 1555. Mais Paul IV formait déjà pour ses neveux des projets plus relevés; il soutint la guerre avec l'aide du duc de Guise, qui lui avait amené une armée française, et, lorsque la retraite de ce duc le força enfin à traiter, il trouva Philippe encore disposé à lui accorder des conditions avantageuses. Son traité fut signé le 15 septembre 1557. Mais Guise en partant avait dénoncé au pape l'insolence de ses neveux. Leur rapacité et les injustices qu'ils commettaient soulevaient contre eux tous les sujets de l'Église, et l'ambassadeur de Toscane vint à son tour porter les plaintes de son maître contre leur arrogance. Paul IV, qui, jusqu'alors avait paru n'écouter que leurs conseils, prit tout à coup contre eux les résolutions les plus violentes; il les dépouilla, au mois de janvier 1559, de toutes les dignités qu'il avait accumulées sur leurs têtes, et il les exila loin de Rome, après avoir déploré, dans une congrégation de cardinaux, les fautes qu'il avait commises pour avoir suivi leurs conseils. Huit mois

exercé contre une [] aussi sévère, août 1559, ple de Rome, ne trouvant pas que les Caraffa fussent assez effaçés de tous les monuments leur nom et leurs armes; forsons pour en tirer leurs en brûla le palais de l'inqui Paul IV avait rendue plus dans le même temps, le séer abolit, par un décret, la me Caraffa, et le conclave po chaire de St. Pierre le cardidicis, leur ennemi, qui prit Pie IV. Le nouveau pontif pas à satisfaire le désir de que le peuple manifestait. 1560, il fit arrêter les deux Caraffa, Charles et Alfonse Jean Caraffa, comte de Mo procès fut intenté contre pour les abus dont ils s'étaient coupables dans leur admi soit pour le meurtre de la de Montorio, que son mar assassiner. Philippe II pron condamnation pour se veng raffa; le pape lui-même de ner un exemple aux favoris neveux des pontifes à venir cès fut lu aux cardinaux, en sistoire, le 3 mars 1561, quoi Charles Caraffa, cardie gradé et condamné à mort: i glé dans sa prison la nuit Jean Caraffa, comte de Mo la tête tranchée le même jo comte d'Alife et Léonard qui l'avaient assisté dans l de sa femme; son neveu, Alfonse Caraffa, fils du Montebello, fut relâché, a été soumis à une amende de écus, et se retira dans son de Naples, où il mourut de, 1565, âgé de vingt-cinq ans.

7, Pie V. créature de Paul IV, vé, en 1566, au pontificat; ce au pape fit revoir le procès in-ux Caraffa; la sentence pronon-ntre eux fut déclarée injuste; : rapporteur, Alexandre Pallencut la tête tranchée, et la maison à fut restituée dans les honneurs e tenait de ses ancêtres, et qu'elle ervés jusqu'à nos jours. S. S—1.
 RAFFA (ANTOINE), cousin du me au quatrième degré de Paul ut élevé par ce pontife, qui lui pour maître le savant Guil-Sirlet, et le pourvut d'un cano-de St.-Pierre; mais à la mort de arent et protecteur, Antoine par-la disgrâce de sa famille, fut illé de son canonicat, et contraint réfugier à Padoue, où il se livra ide avec le plus grand succès. 7 le rappela à Rome, et le fit al en 1568; nommé bientôt chef de la congrégation établie la correction des Bibles, il fut e, sous Grégoire XIII, biblio-re apostolique, et mourut en . Il a traduit du grec en latin : *ia veterum patrum in omnia : scriptura cantica*, Cologne, , in-8°; c'est lui qui a recueilli ttres des papes, depuis S. Clé-jusqu'à Grégoire VII, et qui est ur de la Bible grecque des Sep-, imprimée avec la préface et les es de Pierre Morin, Rome, , in-fol., à laquelle il ajouta des et une épître dédicatoire au pape V.

C. T—r.

RAFFA (CHARLES), de la même e que les précédents, naquit à s, en 1561, et, à l'âge de seize ntra chez les jésuites. La faiblesse santé l'en fit sortir après cinq il prit alors le parti des armes, signala par ses exploits. Il vint ter à Naples la récompense de

ses services militaires. « Un jour, dit » M. de Châteaubriand, comme il se » rendait au palais, il entre par hasard » dans l'église d'un monastère. Une » jeune religieuse chantait; il fut tou- » ché jusqu'aux larmes de la douceur » de sa voix; il jugea que le service » de Dieu doit être plein de délices, » puisqu'il donne de tels accnts à ceux » qui lui ont consacré leurs jours. Il » retourne à l'instant chez lui, jette au » seu ses certificats de service, se coupe » les cheveux, et fonde l'ordre des » *ouvriers pieux*, qui s'occupe en gé- » néral du soulagement des infirmités » humaines. Cet ordre fit d'abord peu » de progrès, parce que, dans une » peste qui survint à Naples, les re- » ligieux moururent tous en assistant » des pestiférés, à l'exception de deux » prêtres et de trois clercs. » Grégoire XV, approuva, en 1621, la congré- gation des ouvriers pieux. Caraffa mourut le 8 septembre 1633. A. B—r.

CARAFFA (VINCENT) frère du pré- cédent, se fit jésuite à l'âge de seize ans, parvint, en 1645, à être élu le 7^e. gé- néral de sa compagnie, et mourut en 1649, âge de soixante-quatre ans. Il a laissé quelques ouvrages de piété. Sa vie a été écrite en italien par Dan. Bar- toli, Rome, 1651, in-4°; traduite en français par Thomas Leblanc, Lyon, 1652, in-8°, et en latin par Jacques Hautin, Liège, 1655, in-8°. — CA- RAFFA (Charles), fils de Fabrice Ca- raffa, prince de la Ruccella, fut évê- que d'Aversa, nonce apostolique, puis légat en Allemagne près de Ferdinand II, sous le pontificat d'Urbain VIII, et mourut en 1644. Il est auteur d'un ouvrage intitulé : *Commentaria de Germaniâ sacrâ restauratâ*, Colo- gne, 1639, in-8°; cet ouvrage, qui a été traduit en français par le prési- dent Cousin, concerne l'état de la re- ligion en Allemagne, depuis l'an 1620

jusqu'en 1629; une seconde édition, Francfort, 1641, in-12, contient une deuxième partie ou continuation jusqu'à 1641, faite par un anonyme. — **CARAFFA** (Charles-Marie), dernier des princes de la Roccella et de Butero, premier baron du royaume de Naples, et grand d'Espagne, fut ambassadeur extraordinaire d'Espagne à Rome en 1684, et mourut sans enfants en 1695, âgé de quarante-neuf ans. C'était un homme très savant dans les belles-lettres, les langues, l'art oratoire, la philosophie, les mathématiques et le droit. On a de lui : *Opere politiche cristiane*, 1692, in-fol., divisées en trois parties, dont la première concerne le prince, la seconde l'ambassadeur, et la troisième est une critique de la *Raison d'état* de Machiavel : les deux premières avaient déjà été imprimées séparément. C. T.—7.

CARAFFA (JEAN-BAPTISTE) est auteur d'une histoire de Naples, *Istorie del regno di Napoli*, Naples, 1572, in-4°; elle est divisée en dix livres, s'étend depuis l'an premier de Jésus-Christ jusqu'à l'an 1481, et est précédée d'un discours sur l'origine des familles nobles de la ville de Naples. Le même publia un traité *De Simonis*, 1566, in-8°. — **CARAFFA** (Placide), historien de Sicile, né à Modica au commencement du 17^e siècle, a composé : I. *Sicania descriptio et delineatio in qua ulterioris regni Siciliae partes, oppida, littora breviter describuntur*, Palerme, 1653, in-4°; II. *Motucæ illustrata descriptio sive delineatio*, Palerme, 1654, in-4° : c'est la description de la patrie de l'auteur. Burmann a inséré ces deux ouvrages dans sa collection. III. *la Chiave dell'Italia, compendio istorico della città di Messina*, Venise, 1670, in-4°, rare;

cette h... Messine ren
l'an du... 974, et s'été
qu'à... 1070 le J.-C. — C
(Joseph), savant italien du 1
cle, est connu par divers o
stinés, entre autres par celui
pour titre : *De Gymnasio ro
it de ejus professoribus, a
conditâ usque ad hæc tempo
bri II*, Rome, 1751, in-4°.
publié dans la même ville, en
in-4° : *De Capella regis un
Siciliae, et aliorum principu
um*. — **CARAFFA** (FERDINAND),
de Colobrano, poète italien 1
siècle. On a de lui : *Rime vari
rence*, 1750, in-4°. V—
CARAGLIO, ou **CARA**
(GIOVANNI JACOPO), surnom
cobus Veronensis, dessinateur
veur au burin, naquit à Véro
le commencement du 16^e siè
fut élève de Marco Antonio Rai
Cet artiste a beaucoup gravé
Raphaël, Jules Romain, le Ti
Parmesan, et autres grands r
Ses estampes sont cependan
rares. Il a gravé aussi des c
des pierres fines et des méd
avec succès. Il s'occupait enco
chitecture. Sigismond 1^{er}, roi
logne, l'appela près de sa per
et le combla de bienfaits. Cara
mort à Parme en 1551.

CARAMAN. Voy. RIQUET.
CARAMAN-OGLOU-ALY
prince de Caramanie, descen
prince de même nom qui, se
issu de Kaykobad-Ala-Eddyn, 1
634 de l'hég. (1236 de J.-C.)
reçu en partage, lors de la dest
de l'empire d'Iconium par Ka
toutkhan, empereur des Mogl
Phrygie, depuis Philadelphie
la Cilicie. Il épousa la fille de 1
1^{er}, troisième empereur des
mans, et profita de l'absence

re, qui était en Romélie, pour quelques excursions dans les pays limitrophes de son domaine détermina Mourad I^{er}. à ses armes du côté de l'Asie, et marcha contre lui. Caraman-âcha en vain d'apaiser. Moutons des protestations de soumission ne furent point écoutées. Il fut complètement battu près d'Ico-nau 788 de l'hég. (1386) de N'ayant plus d'espoir dans les armes, il députa sa femme de Mourad ; elle parvint à arrêter le vainqueur par ses larmes. Caraman-Oglou ne resta pas jusqu'à la fin de ses engagements ; car, à l'avènement du sulthân Bayazid, il eut l'imprudence de recommencer des excursions dans les provinces des Turcs. Bayazid marcha contre lui, s'empara des principales villes de la Caramanie, et ne lui accorda que lorsqu'il fut rappelé par les progrès d'Étienne, de Moldavie. Caraman-Oglou ne pouvant profiter des revers de son ennemi pour se soulever de nouveau, il marcha contre Tymour-Tâch-gouverneur d'Ancyre, le vainquit et l'emmena prisonnier avec toute sa garnison. Bayazid, indigné, repassa avec son armée. Caraman tâcha encore en vain d'apaiser son ennemi en faisant relâcher Tymour-Pacha, après l'avoir comblé de présents. Obligé de livrer bataille dans le pays d'Ac-Tzay, il fut mis en fuite, et avec son fils Mouhammed-ouglou les conduisit devant Bayazid, qui envoya le fils à Brousse, pour y être fermé, et confia le père à Tymour-Tâch-Pacha. Celui-ci n'avait oublié les mauvais traitements qu'il avait endurés quand il était son prisonnier. Il profita de cette occasion pour se venger, et le fit mourir à l'insu

du sulthân. Bayazid feignit d'abord d'être mécontent du procédé du pacha ; mais il finit par réunir les principales villes de la Caramanie à son empire.

R—s.

CARAMUEL (JEAN), évêque de Vigevano, naquit à Madrid, le 23 mai 1606, d'un gentilhomme du Luxembourg, et d'une mère de l'illustre maison des Lobkowitz, dont, suivant l'usage des Espagnols, il joignit le nom à celui de son père. Sa première éducation développa en lui des talents rares pour les mathématiques, ce qui ne l'empêcha pas de réussir également dans les différentes parties de la littérature et de la philosophie. Ce fut après avoir parcouru d'une manière brillante toutes les routes de cette carrière, qu'il entra dans l'ordre de Cîteaux. Quelques années d'étude de la théologie à Salamanque lui suffirent pour enseigner dans l'université d'Alcala, où il consacra une partie de son temps à apprendre les langues orientales. Appelé ensuite dans les Pays-Bas, il s'occupa de divers ouvrages, s'y fit beaucoup de réputation par ses sermons, prit le bonnet de docteur en théologie à Louvain, et s'attira quelques fâcheuses affaires par son zèle contre le livre de Jansénius. L'abbé de Cîteaux le nomma abbé de Melros en Écosse, avec le titre de son vicaire-général dans les îles Britanniques ; mais comme il n'existait plus, dans aucun des trois royaumes, de couvents de cisterciens, il ne passa jamais la mer pour aller exercer des fonctions qui étaient sans objet. Caramuel fut alors fait abbé de Dissembourg, dans le bas Palatinat. Il s'y appliqua avec succès à réparer les désordres que l'hérésie y avait causés, à ramener ceux des habitants qu'elle avait égarés, et pour donner plus d'autorité à sa mission, l'archevêque de

RACCIOLI, jésuite, professeur de théologie et d'Écriture-Sainte à Naples, en 1593, a laissé un *Commentaire sur le prophète Isaïe*. — **Octave CARACCIOLI**, né en Sicile, avocat, et ensuite juge à la cour royale de Palerme, publia en latin un recueil des décisions de cette cour, et un autre intitulé : *De fori privilegiorum remissione* ; il mourut en 1671. — On cite encore un **Michel CARACCIOLI** de Francayilla, jurisconsulte et poète, qui n'a rien publié, et dont on a seulement conservé en manuscrit des ouvrages de sa profession, et quelques poésies italiennes ; et un **Ferrante CARACCIOLI**, comte de Biccari, qui publia en italien, en 1581, des commentaires des guerres de D. Juan d'Autriche contre les Turks, Florence, 1581, in-4°, et qui a laissé en manuscrit dans la même langue, une *Vie* de ce même D. Juan d'Autriche ; un discours sur les maisons *Caracciola* et *Carafa* ; un autre sur le décret du concile de Trente, relatif au duel, etc. — Enfin, un autre **CARACCIOLI**, ambassadeur de Naples à Londres, et ensuite à Paris, à la fin du 18^e siècle, s'y fit remarquer par l'étendue de ses connaissances et la finesse de son esprit, et fut lié avec les gens de lettres les plus distingués, et surtout avec les économistes, dont il voulut ensuite mettre les principes en pratique lorsque la cour le nomma vice-roi de Sicile. Il écrivit de Palerme à plusieurs de ses amis de Paris, et surtout à d'Alembert et à Marmontel. Ce dernier en a fait un très beau portrait dans ses Mémoires.

C. T—Y.

CARACCIOLI (LOUIS-ANTOINE DE), naquit à Paris, en 1721, d'une branche de l'illustre maison napolitaine de ce nom, et d'un père dont la fortune avait été ruinée par le système de Law. Après avoir fait ses étu-

des au Mans, où son père il entra en 1739 dans la de l'Oratoire ; il s'y distingua par sa facilité et son goût pour les lettres, par la gaieté de son caractère, par la grâce et les agréments de son esprit, par son talent singulier pour imiter les manières et du geste, toutes sortes de choses, au point qu'on s'imaginait qu'il venait de l'original, et qu'il n'y avait que la copie. Après avoir fait sa carrière classique avec succès au collège de Vendôme, son goût pour les voyages et le désir de revoir sa patrie de ses ancêtres le firent partir en Italie. Le nom qu'il portait, ses talents aimables, ses connaissances, lui valurent un accès auprès de Benoît XIV, et ensuite de Clément XIII, le reçurent avec honneur, et conservèrent des relations épistolaires avec plusieurs membres du saint-siège. Étant passé en Allemagne, et en Pologne, il devint gouverneur de la cour des enfants du prince Rewski, et fut nommé grand-prieur et premier sénateur de la cour. Il y fut décoré d'un brevet de général, afin d'être admis à la tête de son régiment de grand général. Cette place lui valut une pension viagère de 30,000 francs, qui lui a été régulièrement payée jusqu'à la révolution de Pologne, où il témoigna sa reconnaissance au roi par un bienfait, en composant un opéra pour Wenceslas Rewski, le plus célèbre personnage de cette famille. Sa mission fut terminée, et il retourna en France ; il résida pendant plusieurs années à Tours, et vint ensuite à Paris. Il sut se rendre agréable dans plusieurs sociétés, par sa conversation gaie, nourrie de anecdotes qu'il avait recueillies dans ses voyages, et qu'il racontait d'une manière piquante. Mais comme sa fortune suffisait à son entretien, il chercha à y s-

position d'un grand nombre d'ouvrages qui se succédèrent rapidement sous sa plume féconde. On ne cherche ni des vues profondes, ni un style brillant; mais ils respirent un grand respect pour la religion et pour la saine morale; ils sont d'ailleurs écrits avec une clarté qui les met en portée de tout le monde; ils eurent surtout beaucoup de vogue parmi les ecclésiastiques de province, qui trouvaient dans plusieurs d'abondants matériaux pour leurs sermons, quelques-uns même des sermons tout faits. Caraccioli traduisit la plupart en italien, quelques-uns en allemand, quelques-uns en anglais. Caraccioli n'avait jamais été dans l'armée; les troubles de la Pologne le privèrent de la pension que lui faisaient ses anciens pupilles. Il perdit, après, une autre pension que lui avait laissée l'impératrice Marie-Thérèse. La révolution française lui ravit tout secours du même genre. Il fut élu à la convention nationale, en 1795, un traitement annuel de 2,000 francs. Enfin, il mourut à Paris, le 25 mai 1803, ne laissant à son fidèle élève que vingt-quatre francs de tout héritage, et la recommandation de ses amis. La seule nomenclature de ses nombreux ouvrages remplirait plusieurs colonnes; nous nous bornerons à indiquer les principaux: I. *Caractères de l'amitié*, Paris, 1766, in-12; II. *Conversation avec soi-même*; *Jouissance de soi-même*; III. *Le Véritable Mentor*; *le Tableau de la mort*; *le Cri de la vérité contre la sédition du siècle*; V. *les Derniers Adieux à la maréchale*; VI. *Lettres ou créations morales*; VII. les *Vies* de cardinal de Bérulle, du P. de Combarieu, de Benoît XIV, de Clément XIII, de M^{me}. de Maintenon, de Job II; VIII. les *Nuits Clémentines*,

nes, poème en quatre chants, traduit de l'italien de Bertolo; IX. *Lettres intéressantes de Clément XIV*, Paris, 1775, 2 vol. in-12; *ibid.*, 1776, 3 vol. in-12. Une philosophie douce, une morale tolérante, des maximes de conduite sagement exprimées, des préceptes de littérature pleins de goût, qui forment le caractère de ces lettres, sous la plume d'un pape auquel l'opinion publique attachait un grand intérêt, leur donnèrent une vogue extraordinaire. La critique forma des doutes sur leur authenticité; en effet, elles paraissaient si supérieures à tous les ouvrages de Caraccioli, qu'on ne pouvait se résoudre à les lui attribuer. On le somma de produire ses originaux. Il les fit imprimer en 1777. On crut n'y apercevoir qu'une traduction italienne de l'original français. C'est ainsi que Caraccioli est resté malgré lui l'auteur du meilleur ouvrage qui soit sorti de sa plume, ayant constamment protesté jusqu'à sa mort, qu'il n'en était que le traducteur, et, lorsque l'illusion a été dissipée, ces lettres ont encore conservé une grande partie de leur première vogue. On attribue aussi à Caraccioli la *Notice intéressante et curieuse des ouvrages satiriques qui parurent à l'époque des états généraux de 1664*, et une foule d'autres ouvrages dont on peut voir le détail dans la table du *Dictionnaire des anonymes et pseudonymes*. T—D.

CARACTACUS, roi des Silures (peuple de la Grande-Bretagne dans la principauté de Galles), était l'un des princes les plus puissants qui régnaient dans cette île, lorsque le pro-préteur Publius Ostorius fut envoyé par l'empereur Claude contre les ennemis qui s'étaient jetés sur les terres des alliés de Rome. Caractacus, dit Tacite, s'était élevé, par beaucoup de

CAR

et beaucoup de succès, sort au-
les autres chefs de la Grande-
gne. Il se défendit long-temps,
posa une grande résistance au
al romain. Enfin, son armée
et renforcée de tous ceux qui crai-
nt la paix avec ce peuple, il
son champ de bataille, haran-
ses troupes, et se décida à une
générale. Du côté des Romains,
lat demandait aussi le combat.
us marcha aux retranchements
nemi, le mit en déroute, et le
uivit sur les montagnes où il s'é-
fugé. Caractacus fut vaincu; on
a femme et ses enfants, et ses
se rendirent. Quant à lui, il
rouver un asyle auprès de Cas-
reine des Brigantes (peu-
u duché d'York); mais elle le
au vainqueur. Il fut conduit à
, où son nom avait quelque cé-
: il avait bravé la puissance des
ins pendant neuf ans. On attacha
rande importance à la prise de
tacus; Claude augmenta les états
ine Castimandua qui l'avait livré,
lécerna les honneurs du triom-
Ostorius. On compara cet ex-
a prise de Syphax par Scipion,
le de Persée par Paul-Émile. La
de Caractacus, ses enfants et
nds de sa cour, servirent au
he de Claude, devant lequel ils
nt; mais lorsque Caractacus
devant son tribunal, il con-
la fierté de son caractère,
dressa ce peu de mots que nous
servés Tacite: « Si dans mes
de prospérité j'eusse eu autant
d'adulation que j'avais de nobles-
d'éclat, cette ville m'eût vu
r dans ses murs l'ami, non le
des Romains; leur empereur
pas dédaigné l'alliance d'un
né d'illustres aïeux et souve-
le plusieurs contrées. Aujourd-

la is élève de t
e me précip
des cheval
des armes, des soldats, des tres
I s-vous surpris qu'avant de
j dre j'aie tenté de les défendre
parce que vous voulez comman
au monde, s'ensuit-il que le mo
ille vous obéir? Au reste, s
fusse livré sans défense à vo
auscrétion, votre victoire eût
at si obscure que mon infortu
Dans ce moment même, euvon
i au supplice, et l'oubli de
nom va suivre la fin de mes jou
S'il vous plaît de me laisser viv
je deviens un monument éternel
votre clémence. — Vivez et soy
libre, » répond l'empereur, ma
entraîné par sa propre émotion q
par celle qu'il a vue dans les yeux d
grippine. Aussitôt c'est à qui détache
les frs de Caractacus, de sa famil
de son cortège. Caractacus, cont
les autres, court se jeter aux pieds
l'impératrice; la reconnaissance o
lui l'hommage que la crainte
n'avait pu lui imposer. La place p
blique retentit d'acclamations, et pe
dant ce jour et pendant ceux qui
suivent, la cour, le sénat, le peup
l'armée, s'occupent à l'envi d'honor
le courage et d'adoucir le malheur
Bretons. Enfin, Claude renvoie C
ractacus chargé de présents exer
encore dans sa patrie une puissance
qu'il ne tournera plus contre les Ro
mains. C'était le seul moyen qu'eût
vainqueur de s'égalier au vaincu:
politique l'eût saisi au défaut de la g
nérosité. Les historiens écossais d
sent que Caractacus régna encore deu
ans sur leurs ancêtres, uniquement
occupé du gouvernement intérieur
du bonheur de ses sujets. On ne le v
plus prendre aucune part aux nouve
les insurrections des J ples britanni

tre Ostorius, et les Romains
pas lieu de se repentir d'avoir

Essayer désormais
ur indompté la force des bienfaits.

nes historiens placent la mort
s breton dans l'année 54 de
y a une tragédie anglaise de
acus, ouvrage estimé, dont
est M. Masson. C'est par er-
e Haym a attribué une mé-
Caractacus; elle n'est pas de
e.

T—N.

ADOG (DE LANŒ-CARVAN),
n breton, né dans le pays de
florissait sous le roi Etienne,
12^e. siècle, et mourut vers l'an
Il était contemporain de Guil-
e Malmesbury et de Henri de
ton, qui ont aussi écrit l'his-
leur temps. Il est loué par Gau-
Galfrid, évêque de St.-Asaph,
it dans le même siècle. Car-
vit l'histoire des petites îles bre-
ni, lorsque les Saxons étaient
de l'Angleterre, se maintin-
ns les montagnes de Galles et
ouailles. Cette histoire, qui a
re : *Britannorum successio-*
t conservée manuscrite dans
seize collèges de Cambridge
e St.-Benoît). Cette chronique
ice à l'an 686, et a été conti-
squ'en 1280. Caradog com-
ssi un livre *De situ orbis*,

de S. Gildas l'Albanien, et
umentaires sur Merlin le Calo-
Sylvêstre Giraldus, qui vivait
nri II, avait écrit la Vie de
e.

V—VE.

AFFA, maison illustre de Na-
ii se dit issue de la famille Sis-
le Pise. Le premier qui porta
était un gentilhomme Pisan qui
mpereur Henri VI, en se jetant
i et un homme qui voulait le
Il reçut lui-même le coup desti-

né à son souverain, et son sang coulant
sur son bouclier, Henri l'essuya de la
main, et fit paraître trois raies blan-
ches sur le rouge; il s'écria en même
temps : *Cara sè m'è la vostra*. Telle
est l'origine du cri de guerre et des ar-
mes des Sismondi et des Caraffa, qui
prirent eux-mêmes, comme surnom,
les deux premiers mots de leur devise,
cara sè. — Caraffello CARAFFA, un
des courtisans de Jeanne 1^{re}., entra
dans la conjuration contre André, son
mari, et fut au nombre de ceux qui
périrent sur l'échaffaud. — Antoine
CARAFFA, surnommé *Malizia*, un des
politiques les plus habiles qu'il y eut
alors en Italie, fut envoyé par Jeanne
II en ambassade auprès du pape Mar-
tin V, et c'est là qu'il conclut, en
1420, l'alliance entre Jeanne et Al-
phonse d'Arragon, en vertu de laquelle
le dernier fut adopté comme héritier
du royaume de Naples. Paul IV, enfin,
qui fut fait pape en 1555, était de la
même famille, et ses efforts pour ren-
des Caraffa puissants et riches, trou-
blèrent long-temps l'Italie. S. S.—.

CARAFFA (CHARLES, JEAN. et
ANTOINE), neveux du pape Paul IV,
et fils de Jean-Alphonse Caraffa, comte
de Montorio. Paul IV, ayant été élevé
à la chaire de St.-Pierre, le 23 mai
1555, voulut aussitôt faire jouir ses
parents de sa haute dignité. Il créa
Charles cardinal, quoique ce seigneur,
qui auparavant était chevalier de Mal-
te, fût bien plus fait pour la carrière
militaire, qu'il avait suivie jusqu'alors,
que pour les dignités de l'Église. Il
déponilla, sous de vains prétextes,
les Colonne, de tous les biens qu'ils
possédaient dans l'état de Rome, pour
en investir Jean, le second de ses ne-
veux, qu'il créa ~~duc de~~ et
capitaine-général de l'État ~~romain~~, il
donna au troisième, Antoine, le mar-
quisat de Montebello, qu'il enleva aux

comtes Guidi. Comme ces confiscations excitaient le mécontentement de toute la noblesse, et que les Colonne, protégés par le vice-roi de Naples, voulaient recouvrer leur patrimoine, l'élevation des Caraffa engagea les états de l'Église dans une guerre sanglante; elle devint même bientôt générale en Europe; car, tandis que le duc d'Albe, vice-roi de Naples, envahissait le patrimoine de St.-Pierre, Henri II, roi de France, rompait, pour le défendre, la trêve qu'il avait faite l'année précédente avec les Espagnols. Philippe II faisait à contre cœur la guerre à l'Église; il proposa des termes avantageux aux Caraffa; au lieu des biens de la maison Colonne, il offrit de leur donner l'état de Sienne, que les armes de Charles-Quint avaient soumis en 1555. Mais Paul IV formait déjà pour ses neveux des projets plus relevés; il soutint la guerre avec l'aide du duc de Guise, qui lui avait amené une armée française, et, lorsque la retraite de ce duc le força enfin à traiter, il trouva Philippe encore disposé à lui accorder des conditions avantageuses. Son traité fut signé le 15 septembre 1557. Mais Guise en partant avait dénoncé au pape l'insolence de ses neveux. Leur rapacité et les injustices qu'ils commettaient soulevaient contre eux tous les sujets de l'Église, et l'ambassadeur de Toscane vint à son tour porter les plaintes de son maître contre leur arrogance. Paul IV, qui, jusqu'alors avait paru n'écouter que leurs conseils, prit tout à coup contre eux les résolutions les plus violentes; il les dépouilla, au mois de janvier 1559, de toutes les dignités qu'il avait accumulées sur leurs têtes, et il les exila loin de Rome; après avoir déploré, dans une congrégation de cardinaux, les fautes qu'il avait commises pour avoir suivi leurs conseils. Huit mois

écoulés, il se fit un décret contre sa conduite si sévère, Paul mourut le 25 août 1559, et le pape de Rome, ne trouvant point que les Caraffa fussent assez effaçés de tous les monuments leur nom et leurs armes, força sous pain et sel de leur enlever et brûla le palais de l'inquisition. Paul IV avait rendu plus dans le même temps, le sénat abolit, par un décret, la même Caraffa, et le conclave porta à la chaire de St. Pierre le cardinal dicé, leur ennemi, qui prit le nom de Pie IV. Le nouveau pontife ne put pas à satisfaire le désir de voir que le peuple manifestait. En 1560, il fit arrêter les deux neveux Caraffa, Charles et Alfonse, à qui un procès fut intenté pour les abus dont ils s'étaient rendus coupables dans leur administration soit pour le meurtre de la comtesse de Montorio, que son mari avait assassiné. Philippe II pressa la condamnation pour se venger de la Caraffa; le pape lui-même désirait un exemple aux favoris et neveux des pontifes à venir. Le procès fut lu aux cardinaux, en présence de la cour, le 3 mars 1561, en quoi Charles Caraffa, cardinal gradé et condamné à mort: il fut pendu dans sa prison la nuit suivante. Jean Caraffa, comte de Montorio, la tête tranchée le même jour, comte d'Alife et Léonard de Capoue, qui l'avaient assisté dans le meurtre de sa femme; son neveu, le cardinal Alfonse Caraffa, fils du marquis de Montebello, fut relâché, après avoir été soumis à une amende de cent mille écus, et se retira dans son archevêché de Naples, où il mourut de chagrin le 15 août 1565, âgé de vingt-cinq ans. M

V, Pie V, créature de Paul IV, évêque, en 1566, au pontificat; ce pape fit revoir le procès in-
aux Caraffa; la sentence pronon-
contre eux fut déclarée injuste;
le rapporteur, Alexandre Palleneut la tête tranchée, et la maison
à fut restituée dans les honneurs
et tenait de ses ancêtres, et qu'elle
servés jusqu'à nos jours. S. S.—1.

RAFFA (ANTOINE), cousin du
pape au quatrième degré de Paul
IV, élevé par ce pontife, qui lui
fut pour maître le savant Guil-
laume Sirlet, et le pourvut d'un cano-
nicat de St.-Pierre; mais à la mort de
Paul IV et protecteur, Antoine par-
vint à la disgrâce de sa famille, fut
privé de son canonicat, et contraint
de se réfugier à Padoue, où il se livra
à la médecine avec le plus grand succès.

Paul IV le rappela à Rome, et le fit
cardinal en 1568; nommé bientôt
archevêque de la congrégation établie
pour la correction des Bibles, il fut
successeur, sous Grégoire XIII, biblio-
thécaire apostolique, et mourut en
1575. Il a traduit du grec en latin :
*De veterum patrum in omnia
scripturæ cantica*, Cologne,
1575, in-8°; c'est lui qui a recueilli
les lettres des papes, depuis S. Clément
jusqu'à Grégoire VII, et qui est
l'auteur de la Bible grecque des Sep-
tuaginta, imprimée avec la préface et les
lettres de Pierre Morin, Rome,
1575, in-fol., à laquelle il ajouta des
lettres et une épître dédicatoire au pape
Paul V. C. T.—Y.

RAFFA (CHARLES), de la même
famille que les précédents, naquit à
Naples, en 1561, et, à l'âge de seize
ans, entra chez les jésuites. La faiblesse
de sa santé l'en fit sortir après cinq
ans; il prit alors le parti des armes,
et signala par ses exploits. Il vint
à Naples la récompense de

ses services militaires. « Un jour, dit
» M. de Châteaubriand, comme il se
» rendait au palais, il entra par hasard
» dans l'église d'un monastère. Une
» jeune religieuse chantait; il fut tou-
» ché jusqu'aux larmes de la douceur
» de sa voix; il jugea que le service
» de Dieu doit être plein de délices,
» puisqu'il donne de tels accents à ceux
» qui lui ont consacré leurs jours. Il
» retourne à l'instant chez lui, jette au
» feu ses certificats de service, se coupe
» les cheveux, et fonde l'ordre des
» *ouvriers pieux*, qui s'occupe en gé-
» néral du soulagement des infirmités
» humaines. Cet ordre fit d'abord peu
» de progrès, parce que, dans une
» peste qui survint à Naples, les re-
» ligieux moururent tous en assistant
» des pestiférés, à l'exception de deux
» prêtres et de trois clercs. » Grégoire
XV, approuva, en 1621, la congré-
gation des ouvriers pieux. Caraffa mou-
rut le 8 septembre 1633. A. B.—T.

CARAFFA (VINCENT) frère du pré-
cédent, se fit jésuite à l'âge de seize ans,
parvint, en 1645, à être élu le 7° gé-
néral de sa compagnie, et mourut en
1649, âgé de soixante-quatre ans. Il
a laissé quelques ouvrages de piété. Sa
vie a été écrite en italien par Dan. Bar-
toli, Rome, 1651, in-4°; traduite en
français par Thomas Leblanc, Lyon,
1652, in-8°, et en latin par Jacques
Hautin, Liège, 1655, in-8°. — CA-
RAFFA (Charles), fils de Fabrice Ca-
raffa, prince de la Roccella, fut évê-
que d'Aversa, nonce apostolique, puis
légal en Allemagne près de Ferdinand
II, sous le pontificat d'Urbain VIII,
et mourut en 1644. Il est auteur d'un
ouvrage intitulé : *Commentaria de
Germaniâ sacrâ restauratâ*, Colo-
gne, 1639, in-8°; cet ouvrage, qui
a été traduit en français par le prési-
dent Cousin, concerne l'état de la re-
ligion en Allemagne, depuis l'an 1620

jusqu'en 1629; une seconde édition, Francfort, 1641, in-12, contient une deuxième partie ou continuation jusqu'à 1641, faite par un anonyme.

—CARAFFA (Charles-Marie), dernier des princes de la Roccoella et de Butero, premier baron du royaume de Naples, et grand d'Espagne, fut ambassadeur extraordinaire d'Espagne à Rome en 1684, et mourut sans enfants en 1695, âgé de quarante-neuf ans. C'était un homme très savant dans les belles-lettres, les langues, l'art oratoire, la philosophie, les mathématiques et le droit. On a de lui : *Opere politiche christiane*, 1692, in-sol., divisées en trois parties, dont la première concerne le prince, la seconde l'ambassadeur, et la troisième est une critique de la *Raison d'état* de Machiavel : les deux premières avaient déjà été imprimées séparément.

C. T.—7.

CARAFFA (JEAN-BAPTISTE) est auteur d'une histoire de Naples, *Istoria del regno di Napoli*, Naples, 1572, in-4°; elle est divisée en dix livres, s'étend depuis l'an premier de Jésus-Christ jusqu'à l'an 1481, et est précédée d'un discours sur l'origine des familles nobles de la ville de Naples. Le même publia un traité *De Simontis*, 1566, in-8°. — CARAFFA (Placide), historien de Sicile, né à Modica au commencement du 17^e siècle, a composé : I. *Sicaniæ descriptio et delineatio in quâ ulterioris regni Siciliae partes, oppida, littora breviter describuntur*, Palerme, 1653, in-4°; II. *Motuæ illustratæ descriptio sive delineatio*, Palerme, 1654, in-4° : c'est la description de la patrie de l'auteur. Burmann a inséré ces deux ouvrages dans sa collection. III. *La Chiave dell Italia, compendio istorico della città di Messina*, Venise, 1670, in-4°, rare;

e Messine re
1674, et s'ète
de J.-C. — C
(Joseph), savant italien du
cle, est connu par divers o
estimés, entre autres par cel
pour titre : *De Gymnasio r
et de ejus professoribus*,
*condita usque ad hæc temp
bri II*, Rome, 1751, in-4°.
publié dans la même ville, e
in-4° : *De Capollâ regis in
Sicilia, et aliorum principu
wuis*. — CARAFFA (François)
de Colobrano, poète italien
siècle. On a de lui : *Rime var
rence*, 1750, in-4°.

CARAGLIO, ou CARA
(GIOVANNI JACOPO), SUFFRAN
colus Veronensis, dessinateur
veur au burin, naquit à Véne
le commencement du 16^e si
fut élève de Marco Antonio R
Cet artiste a beaucoup grave
Raphaël, Jules Romain, le I
Parmesan, et autres grands
Ses estampes sont oependan
rares. Il a gravé aussi des
des pierres fines et des m
avec succès. Il s'occupait enc
chitecture. Sigismond I^{er}, ro
logne, l'appela près de sa pe
et le combla de bienfaits. Car
mort à Parme en 1551.

CARAMAN. Voy. BIQUET
CARAMAN-OGLOU-ALA
prince de Caramanie, desce
prince de même nom qui,
issu de Kaykobad-Ala-Eddyn,
634 de l'hég. (1236 de J.-C.
reçu en partage, lors de la des
de l'empire d'Iconium par K
toutkhan, empereur des Mog
Phrygie, depuis Philadelphie
la Cilicie. Il épousa la fille de
I^{er}, troisième empereur de
mans, et profita de l'absence

re, qui était en Romélie, pour quelques excursions dans les pays limitrophes de son domaine qui détermina Mourad I^{er}. à ses armes du côté de l'Asie, archer contre lui. Caraman-âchâ en vain d'apaiser. Mourad des protestations de soumission ne furent point écoutées. Il fut complètement battu près d'Icofau 788 de l'hég. (1386) de N'ayant plus d'espoir dans les armes, il députa sa femme de Mourad; elle parvint à lever le vainqueur par ses larmes. Caraman-Oglou ne resta pas jusqu'à la fin de ses engagements; car, à l'avènement du sulthân Bayazid, il eut l'imprudence de recommencer des excursions dans les provinces des Turcs. Bayazid marcha contre lui, s'empara des principales villes de la Caramanie, et ne lui accorda la paix que lorsqu'il fut rappelé en Europe par les progrès d'Étienne, de Moldavie. Caraman-Oglou ne pouvant profiter des revers de son ennemi pour se soulever de nouveau, marcha contre Tymour-Tach-gouverneur d'Ancyre, le vainquit et l'emmena prisonnier avec toute sa troupe. Bayazid, indigné, repassa en Asie avec son armée. Caraman tâcha encore en vain d'apaiser son ennemi en faisant relâcher Tymour-Pacha, après l'avoir comblé de richesses. Obligé de livrer bataille dans le pays d'Ac-Tzay, il fut mis en fuite, et son fils Mouhammed-âchâ le conduisit devant Bayazid, qui envoya le fils à Brousse, pour y être enfermé, et confia le père à Tymour-Tach-Pacha. Celui-ci n'avait pas oublié les mauvais traitements qu'il avait eus à subir. Il profita de cette occasion pour se venger, et le fit mourir à l'insu

du sulthân. Bayazid feignit d'abord d'être mécontent du procédé du pacha; mais il finit par réunir les principales villes de la Caramanie à son empire.

R—s.

CARAMUEL (JEAN), évêque de Vigevano, naquit à Madrid, le 23 mai 1606, d'un gentilhomme du Luxembourg, et d'une mère de l'illustre maison des Lobkowitz, dont, suivant l'usage des Espagnols, il joignit le nom à celui de son père. Sa première éducation développa en lui des talents rares pour les mathématiques, ce qui ne l'empêcha pas de réussir également dans les différentes parties de la littérature et de la philosophie. Ce fut après avoir parcouru d'une manière brillante toutes les routes de cette carrière, qu'il entra dans l'ordre de Cîteaux. Quelques années d'étude de la théologie à Salamanque lui suffirent pour enseigner dans l'université d'Alcala, où il consacra une partie de son temps à apprendre les langues orientales. Appelé ensuite dans les Pays-Bas, il s'occupa de divers ouvrages, s'y fit beaucoup de réputation par ses sermons, prit le bonnet de docteur en théologie à Louvain, et s'attira quelques fâcheuses affaires par son zèle contre le livre de Jansénius. L'abbé de Cîteaux le nomma abbé de Melros en Écosse, avec le titre de son vicaire-général dans les îles Britanniques; mais comme il n'existait plus, dans aucun des trois royaumes, de couvents de cisterciens, il ne passa jamais la mer pour aller exercer des fonctions qui étaient sans objet. Caramuel fut alors fait abbé de Dissembourg, dans le bas Palatinat. Il s'y appliqua avec succès à réparer les désordres que l'hérésie y avait causés, à ramener ceux des habitants qu'elle avait égarés, et, pour donner plus d'autorité à sa mission, l'archevêque de

C A R

ence le choisit pour son suffragant, et le titre d'évêque de Missey. Les uns arrivées dans le Palatinat ne furent obligés d'en sortir, le roi d'Espagne l'envoya, en qualité de son ambassadeur, à la cour de l'empereur Ferdinand III. Ce dernier prince fut si satisfait de sa conduite, qu'outre une pension considérable, il lui donna plusieurs abbayes, l'une à Vienne, l'autre à Prague; et le cardinal de Harach, évêque de cette dernière ville, l'y nomma vicaire-général. Lorsque les Turcs l'assiégèrent, en 1648, Caraceni crut pas que sa double qualité de prince et d'évêque dût l'empêcher d'employer les armes pour la défense de son pays contre les hérétiques. Il a déjà donné des preuves de son courage guerrier et de ses talents militaires dans les guerres des Pays-Bas, et ses talents pour les mathématiques furent employés comme ingénieur. En 1650, il se mit à la tête d'une compagnie d'ecclésiastiques exercés par son exemple, et se fit partout où sa présence pouvait contribuer à repousser l'ennemi. Ses services en cette occasion furent récompensés par un collier d'or que l'empereur lui fit remettre : c'est ce qu'on appelle dire qu'il avait abandonné son état religieux pour celui de soldat. La paix de Westphalie, il réserva ses travaux apostoliques, et M. de Meusebach fit monter à deux mille cinq cents le nombre des hérétiques qu'il convertit dans le sein de l'Église. Son mérite lui valut l'évêché de Könisgratz, mais il ne put jouir, parce que les terres de son évêché étaient occupées par les protestants. En 1657, Alexandre VII lui donna l'évêché de Campagna, au diocèse de Naples; mais comme il ne trouva pas assez de facilité pour imprimer ses volumineux ouvrages, quoiqu'il entretenait à ses dépen-

ses, il se fit donner l'abbaye d'Angelo, dont il fut nommé par le pape Innocent X. Il termina sa vie le 8 septembre 1682. Caraceni avait une vaste érudition, mais une imagination très peu réglée; une prodigieuse facilité de s'énoncer, mais sans justesse de coup d'esprit, mais peu de précision. C'est sans doute d'après ces idées qu'on disait de lui, qu'il avait le talent de l'éloquence au huitième degré, l'éloquence au cinquième, et le jugement au troisième. Il se dispensait de lire les ouvrages, parce qu'il supposait que les autres s'étaient emparés de tout ce qu'ils contenaient de bon, et l'avait inventé. Il avait imaginé une manière pour exprimer d'une manière claire et distincte les conceptions obscures et équivoques des métaphysiciens et des scolastiques; mais les termes barbares qu'il voulait introduire n'étaient plus propres à embrouiller les choses qu'à les éclaircir. Il avait composé soixante-dix-sept gros volumes autant qu'il comptait d'années de sa vie, et, pour en faciliter le débit, il les avait disposés de manière que les derniers renvoyaient toujours aux précédents, et que les premiers ne pouvaient guère s'entendre sans ceux qui les suivaient. Il y en a sur la grammaire, la poésie, l'art oratoire, les mathématiques, l'astronomie, la physique, la musique, la politique, le droit canon, la logique, la métaphysique, la théologie, et sur des sujets de piété. A travers beaucoup de fatras on y trouve quelques bonnes vues. Cet auteur aurait pu servir utilement le public s'il se fût moins livré à son excessive fécondité, et qu'il se fût borné aux matières pour lesquelles la nature lui avait donné un talent décidé. En théologie, sa morale est si décri-

aux qui s'éloignent le plus du me ne voudraient pas qu'on les onnât du moindre penchant pour inions. Il prétendait résoudre les ons théologiques, même celles grâce et du libre arbitre, par gles d'arithmétique et de mathé- ies. Il enseignait que les pré- du décalogue ne sont point im- es; que Dieu peut les changer dispenser, commander le vol, ère, etc. Le moindre degré de bilité lui suffisait pour justifier tion, quelque criminelle qu'elle l'auteur des *Lettres provincia-* versé quelque ridicule sur cette ge morale. On trouve dans les oires pour servir à l'histoire lit- e des Pays-Bas, par Paquot, oice détaillée et intéressante des ges de Caramuel, au nombre de cent soixante-deux, non compris nuscrits. Les titres de la plupart olumes qu'il publia sont très sin- s: *Primus calamus, ars gram-* a; *Secundus calamus, rhyth-* ; *Calamus tertius, metame-* ; *Cabalæ grammaticæ speci-* Grammatica audax; *Herculis labores*; *Metalogica*; *Pan-* um physicotheticum; *Mathesis x*; *Sublimium ingeniorum*; *Solis et artis adulteria*; *Ut, ni, fa, sol, la, si, nova musi-* tienne, 1645, in-4°.; *Interim nomicum*; *Musæum mortis*; *ardus triumphans*; *Cabalæ ogiæ excidium*; *Theologia in-* malis et præter-intentionalis; *lion elimatum*; *Libra de præ-* utiâ; *Benedictus Christiformis*; *ii divini encyclopedia*; *Tribu-* dedali; *Caramuelis Deus*, etc., sic. Antonio, dans sa *Biblioth. his-*, donne le catalogue de vingt-sept nes in-fol., dix in-4°, etc., de uel. Il cite, parmi ses manuscrits,

un *Art militaire* en espagnol, et un autre en latin. Gregoire Mayans dit, en parlant de Caramuel: *Auctor in omnibus operibus suis, quæ quam plurima sunt, sui similis est, magis ingeniosus, quàm judiciosus; magis mirabilis, quàm utilis.* T—D.

CARANUS, fils d'Aristomidas, et descendant de Téménus, à la septième génération, aida Phidon, son frère, à monter sur le trône de ses ancêtres: il se mit ensuite à la tête des mécontents, et les emmena dans la Macédoine, où il s'empara d'abord d'Edesse. Ayant ensuite chassé du pays Midas, roi des Briges, il jeta les fondements du royaume de Macédoine, vers l'an 800 av. J.-C. Il eut pour successeur Cænus son fils. C—R.

CARANZA (ALPHONSE), jurisconsulte espagnol, vécut sur la fin du 16^e. siècle, à Séville, et ensuite à Madrid, où il publia divers ouvrages en latin et en espagnol: I. *De partu naturali et legitimo*, 1628, in-fol. Cet ouvrage estimé, sur les droits des enfants naturels et légitimes, offre une nouvelle preuve du crédit que les lois romaines eurent en Espagne. Il a été souvent réimprimé in-4°, à Genève, 1611, 1630, 1668, 1677; à Francfort, 1614; à Cologne, 1629, etc. On trouve à la suite de ce traité, écrit avec beaucoup de clarté, une diatribe du savant jurisconsulte, sur la *Doctrine des temps* du P. Petau. II. *Rogacion al rey D. Felipe IV, en detestacion de los grandes abusos*, etc., *nuovamente introducidos en España*, 1636, in-4°.; III. *El ajustamiento y proporcion de las monedas de oro, plata y cobre, y la reduccion de estos metales a su debida estimacion*, etc., 1628, in-fol. V—VE.

CARAUSIUS (MARCUS AURELIUS VALERIUS), naquit de parents obscurs chez les Menapiens, peuple de

la Gaule belge, entre la Meuse et l'Escaut. Il se distingua par plusieurs actions d'éclat dans la guerre que Maximien Hercule eut à soutenir contre les Germains et contre les Gaulois révoltés, qu'on appelait *Bagaudes*. Comme il avait passé sa jeunesse à s'exercer dans la marine, l'empereur le chargea d'équiper à Boulogne une flotte pour délivrer l'Océan des pirates dont il était infesté, et pour défendre les côtes de la Belgique et de l'Aquitaine contre les Saxons et les Francs qui désolaient ce pays; mais Carausius fut soupçonné de laisser passer librement les barbares pour leur enlever à leur retour le butin qu'ils avaient fait, et, comme d'ailleurs il n'était pas fort exact à en rendre compte, Maximien donna ordre de le faire mourir. Averti du danger qu'il courait, Carausius se décida à se faire reconnaître empereur, l'an 287, par les légions de la Grande-Bretagne, où il paraît qu'il était vivement désiré. On connaît une médaille au revers de laquelle on lit: *EXPECTATE VENI*; elle est d'autant plus curieuse que c'est la seule, dans la longue suite des empereurs romains, qui nous offre une telle légende. Maximien Hercule fit de grands préparatifs pour marcher contre cet usurpateur, et ordonna la construction d'un grand nombre de vaisseaux qu'il fit descendre par les rivières jusqu'à la mer; mais, malgré les légers succès qui semblaient dans les commencements lui promettre une heureuse expédition, il fut obligé de céder au talent et à l'expérience de Carausius, avec lequel, suivant Eutrope et Aurel. Victor, il fit un traité qui le laissait jouir paisiblement de cette île. Quelques historiens le mettent au nombre des empereurs, d'autres ne le regardent que comme un tyran; Mamertin et Eunènes l'appel-

ent *Le Pirate* et il a été reconnu par les Romains comme leur ennemi à l'empire, soit qu'il voulût pour tel, ses médailles attestent cette association, si elles n'avaient été frappées par ses ordres. La plus importante est celle où se trouvent deux têtes accolées des trois empereurs avec la légende *CARAVSIVS PAVS AVGVS*. Elle a été publiée et expliquée par Gasp. Le Blond dans une lettre insérée dans le *Journal de Trévoux*, de l'année 1701. D'autres médailles nous donnent la légende suivante: *PAX AVGGG, AVGGG* (*la paix des trois Augustes*). Elle pourrait faire croire qu'il ne fut reconnu par les deux empereurs comme leur collègue, c'est qu'il fut d'après lui-même et Mamertin Constance Chlore parti pour l'empire. Carausius aussitôt se fit nommer César (*Voy. CONSTANTIN*). Quoiqu'il en soit, il se maintint en gloire dans la Grande-Bretagne, gouverna avec sagesse, et mérita l'estime des Romains. Il y régna tranquillement sept ans, et fut assassiné l'an 293, par Allectus, un de ses plus officiers, qui se fit proclamer empereur à sa place. Genèbrius dans son *Histoire de Carausius*, par les médailles, Paris, 1744, ouvrage beaucoup moins exact que celui de Guill. Stuckeley, en anglais, Londres, 1757, qui contient pourtant plusieurs erreurs.

CARAVAGE (MICHEL-ANGE), ou **MORICI**, dit **MORICONE**, peintre. naquit à Capri dans le Milanais, en 1569. Il fut d'abord compagnon maçon; mais il s'appliqua à l'étude de la pe-

et ne tarda pas à devenir célèbre. On peut le regarder comme l'inventeur d'une manière nouvelle qui trouva une foule d'imitateurs. Taillasson parle ainsi de cet artiste : « Très fort dans quelques parties de la peinture , très faible dans d'autres , Caravage fut admiré de beaucoup de gens , et peu senti et déchiré par beaucoup d'autres. Sur une surface plane , donner aux objets la rondeur et la saillie qu'ils ont dans la nature , et offrir cette saillie de la manière la plus piquante que la nature puisse la présenter elle-même , voilà une des grandes parties de la peinture , et le but qu'elle a dû avoir avant tous les autres. Le Caravage est un de ceux qui l'ont approché de plus près. A la force , à la vérité du clair-obscur , il joint la force et la vérité de la couleur , et c'est là un de ses caractères distinctifs. Pour obtenir ces vérités , il affecta d'éclairer les objets d'en haut , avec des lumières étroites. Il donna à la nature qu'il imitait , des masses d'ombres larges et vigoureuses , qui accroissaient beaucoup l'éclat des lumières. Ces moyens , dont il a tiré un grand parti , sont une des choses qui le caractérisent le mieux. Cette manière neuve séduisit l'Italie , et fit au Caravage une réputation étonnante. » Il faut maintenant faire connaître les dévants de ce peintre. Quand il avait imité la nature , il croyait avoir tout fait. Il ignorait quelle gloire acquiert un maître qui , à ce premier succès , sait allier la sagesse dans la composition , et l'élevation dans les idées. Annibal Carrache et le Dominiquin , pendant leur vie , brillèrent peut-être moins que le Caravage ; mais , après leur mort , ils obtinrent une place plus distinguée , parce que , sans négliger le coloris et l'étude de la nature , ils

cherchèrent la correction du dessin et la noblesse des pensées. On reproche au Caravage d'avoir trop employé la terre d'ombre dans ses demi-teintes et dans ses carnations , et on pense que l'obscurité , souvent désagréable et à contre-sens , répandue aujourd'hui dans beaucoup de ses tableaux , doit être attribuée à cette terre d'ombre sujette à pousser au noir. Nous apercevons dans ses ouvrages une sorte de crudité , là où ses contemporains voyaient une vérité frappante qu'ils ont tant louée. En effet , Félibien dit de lui qu'il possédait parfaitement l'art de peindre , et qu'il exprimait heureusement les objets de la nature qu'il avait sous les yeux. On doit convenir qu'il a traité si bien les carnations , qu'à cet égard il a surpassé le Poussin , à qui il reste la gloire d'être infiniment plus noble dans le choix de ses sujets. Améighi eut le tort de parler avec mépris des ouvrages des autres. Il s'éleva une querelle à ce sujet entre lui et le peintre Joseph Cesari connu sous le nom de *Josépin* , chevalier d'Arpino. Caravage voulant se battre avec Josépin , celui-ci s'excusa en disant qu'il ne se battait pas avec un homme qui n'était pas chevalier. Caravage passa alors à Malte , et de manda à être reçu chevalier servant. Il obtint cette faveur , et se mit en chemin pour venir retrouver son ennemi ; mais , après diverses aventures malheureuses , il fut saisi par une fièvre violente , dont il mourut en 1609 , l'âge de quarante ans. Les peintres qui l'ont imité le plus , sont : Manfredi Valentin , et Ribeira , dit l'Espagnole. Le musée Napoléon a quatre tableaux de cet artiste. Il y a un peu de confusion dans celui qui représente un *Concert* ; mais on y trouve de la vérité , et une couleur vigoureuse. On estime beaucoup celui qui représente

Corps du Christ porté au tombeau par S. Jean et Nicodème, accompagnés des trois Maries. A—D.

CARAVAGE (POLIDORE DE). *V.* CALDARA.

CARAVITA (GRÉGOIRE), natif de Bologne, exerçait la chirurgie à Rome au commencement du 16^e. siècle. Il imagina la composition d'une huile qu'il regardait comme un antidote certain. Le pape Clément VII, voulant en faire constater l'efficacité par une expérience positive et publique, lui fit livrer, en 1524, deux criminels condamnés à mort. On leur fit prendre une forte dose d'aconit-napel. L'un, auquel Caravita avait administré son antidote, n'éprouva aucun effet nuisible de cette plante vénéneuse, au lieu que l'autre, qui fut abandonné à l'action du poison, périt. Matthioli, qui rapporte ce fait comme témoin oculaire, était le disciple de ce chirurgien. Il rapporte aussi deux autres expériences semblables qu'il fit lui-même une trentaine d'années après, à Prague, en présence de l'empereur. — Deux jurisconsultes italiens du même nom ont publié dans le 16^e. siècle des écrits sans importance. D—P—s.

CARBEN (VICTOR DE), rabbin allemand, né en 1423 de parents peu aisés, fit cependant de très bonnes études, et acquit des connaissances fort étendues dans les langues, les coutumes et les lois des peuples de l'Orient. Les juifs de Cologne le choisirent pour leur rabbin, et, dans cet emploi, il acquit une réputation telle que l'archevêque de cette ville attacha une grande importance à sa conversion : il l'entreprit, et y réussit. A l'âge de cinquante-neuf ans, Carben renonça publiquement à sa croyance, abandonna sa femme, plus ferme dans la foi judaïque, et trois

enfin le leur mariage, le bap : présence d'un conc de peuple. Quelque après, il entra dans les ordres, et, dès ce moment, fit prêtre, et, dès ce moment, ploya ses talents à combattre leurs qu'il avait lui-même pendant tant d'années. Il mourut à Cologne le 2 février 1515, à quatre-vingt-douze ans. Ses ouvrages sont rares ; les plus remarquables sont : I. *Propugnaculo dei christianorum, instauratio christianorum et judaorum, in-4^o.*, sans date, 171 feuillets : cette édition est recherchée des curieux ; II. *rum errores et mores, opus ac novum et à doctis viris perceptatum*, Cologne, 1509, traduit en allemand, 1550. Jean-Antoine Strubberg a pu une lettre latine touchant Victor ben et son ouvrage contre l'Jéna, 1721, in-4^o.

CARBON (CAÏUS) fut un grand orateur de son temps ; n'avait pas, dit Cicéron, une élocution brillante ; mais il avait une force et de la grâce. Son caractère était d'une mobilité qui se tra dans sa conduite publique. Tribun du peuple au temps de Gracchus, il agit en faction contre Scipion Emilien, et fut même soupçonné d'avoir été l'assassinat de ce grand homme en 632. Consul aussitôt après de Caius Gracchus, dont il était l'ami et le collègue, il défendit avec succès le consul Opimius, du tribun, qui avait pris le parti contre lui et provoqué sa mort. tour, il fut accusé par L. Calpurnius, jeune orateur, dont cette cause fut le début (*Voy. L. CALPURNIUS*). pour se soustraire à la condi

CAR

humanum, 4 colonnes; 2°. *Inflammationem carbunculi*, unes. Au commencement de ce , que l'auteur composa pour ac-
 er aux demandes de ses confrères qu'il adressa à un certain Bono, ire qu'il n'indique ni remède, ni tion quelconque qu'il n'ait exé- ou essayée plusieurs fois pen- te long exercice de sa profes- dans les villes et endroits les marquables de la Lombardie. rage est divisé en cinq parties, auteur expose lui-même ainsi : *us tractatus erit de ægritudi- omnibus quæ fiunt in manifesto re à capite usque ad pedes ab secâ causâ; Secundus de om- vulneribus et contusionibus iunt in omnibus membris à ca- isque ad pedes; Tertius est de ra, idest restauratione conve- i circa fracturam et disloca- m; Quartus de anathomiâ in ni et de formis membrorum et is que sunt considerande in in- ne et cauterisacione; Quintus uteriis scilicet quibus in mem- possint fieri; de formis instru- orum et de medicinis necessa- id hanc artem et utilibus penes uamque operationem.* En exa- nt ce traité, on remarque que ndala était un homme profond son art. Il recommande surtout élèves la pratique et l'observa- et désire que le chirurgien ne vre à la pratique qu'après avoir té à un grand nombre d'opéra- exécutées par un excellent maître; car il ne croit pas que l'on puisse devenir un bon chirurgien en ornant à la lecture des livres. le cours de l'ouvrage, on trouve s observations sur l'hydrocé- , sur une maladie du cuir che- sur les maladies des yeux, sur

une énorme épuise, les apostèmes des cuisses et des , sur les frac- tures du crâne, l' influence de la fièvre et des convulsions dans les bles- sures, sur les plaies et les contusions du larynx et de la trachée-artère, sur une ancienne dislocation du femur, sur les diffé- rentes espèces de cautères et les endroits où on peut les appli- quer; et, comme il avait pratiqué dans les armées, son traité est parsemé de détails précieux sur la chirurgie mili- taire. Mais ce qui est tout-à-fait sur- gulier, c'est qu'il parle de la maladie vénérienne dans le chapitre 42, et surtout dans le chapitre 48 du pre- mier livre, *De pustulis albis ut malis et rubeis et fissuris et corruptionibus quæ fiunt in virga et circa prepu- cium propter coytum cum feda ve- moretrice.* Dans ce chapitre il ne fait point mention du mercure et de ses préparations; cependant il les con- naissait, puisqu'il s'en servait pour le traitement de la gale. Quoiqu'il a vécu avant Mondino, Carbondala n' était pas moins versé dans l'anatomie. Son traité sur cette science, qui est divisé en six chapitres, et ne contient que les connaissances purement nécessaires au praticien, est, sans con- tre dit, tout aussi bon que celui qui immortalisa le nom de Mondino; est même plus exact, plus précis et plus complet en plusieurs endroits, et, dans d'autres qui semblaient l'exiger, il s'étend d'avan- tage. Au surplus, des hommes d'un grand mérite qui ont été à mên- d'examiner l'ouvrage de Carbondala nous assurent que sa chirurgie est bien plus claire et plus instructive que celle de Guy de Chauliac, qui lui est de beaucoup postérieure. Sa pharmacopée chirurgicale est assez simple et ne se ressent nullement du goût prédominant des Arabes pour la complication et la multiplicité des formes

les. Ses moyens étaient simples, et il ne se servait jamais des instruments dès qu'il pouvait s'en passer. Il avait lu avec attention les ouvrages d'Hippocrate, Galien, Celse, Avicenne, etc.; ce sont même les seuls auteurs dont il appuie ses opinions. (Article tiré de l'ouvrage du docteur Malacarne, intitulé : *Delle opere de' medici e de' cerusici che nacquero o fiorirono prima del secolo XVI negli stati della real casa di Savoia*). Z.

CARBONE (LOUIS), orateur et poète latin, naquit à Ferrare vers 1436, d'une famille originaire de Crémone. Après avoir étudié la langue grecque, sous Guarino de Vérone et sous Théodore Gaza, il fut nommé professeur d'éloquence et de poésie à l'université de Ferrare, à peine âgé de vingt ans. Le pape Pie II passant par cette ville en 1459, pour se rendre au congrès de Mantoue, Carbone fut choisi pour le haranguer. Pie fut si content de son discours, qu'il lui accorda le titre de comte palatin. Carbone alla passer quelques années à Bologne, et y donna, en diverses occasions, des preuves de ses talents pour l'éloquence. Revenu à Ferrare, il s'y maria, ce qui ne l'empêcha pas de suivre, en 1473, les princes d'Este, Sigismond et Albert, dans un voyage qu'ils firent à Naples, et d'aller à Rome, à Florence et à Sienne, où il prononça plusieurs discours publics. Il mourut de la peste, vers 1483. Il avait composé plus de deux cents discours latins, et fait plus de dix mille vers, comme il le dit lui-même dans une harangue qu'il prononça en 1469 devant l'empereur Frédéric III. La plupart de ses discours, dont aucun n'a été imprimé, sont des oraisons funèbres, ou furent prononcés pour des cérémonies de mariage. Ils contiennent souvent des particularités histo-

riques peu connues. On en conserve plusieurs en manuscrit, à Rome, dans la bibliothèque de Ste.-Marie del *Polo*. La publication en serait utile même pour l'histoire. — Un autre CARBONE (Jérôme), poète napolitain dans le 16^e siècle, a publié quelques poésies de peu d'importance. R.

CARBONE (JEAN-BERNARD) peintre, né en 1614, à Albaro, près de Gênes, étudia sous André de Ferrari. Ses premiers ouvrages sont de sujets tirés de l'histoire ou de la fable. Il s'attacha ensuite à faire des portraits et chercha surtout la manière de Van Dyck, qu'il sut heureusement imiter. On a de Carbone des portraits à l'huile de toute grandeur; quelques-uns sont même assez petits pour qu'on puisse les monter en bague. Il eut le désir de voir Venise et les monuments de cette ville, et il en revint avec une collection abondante de dessins et d'idées nouvelles. On remarqua que son pinceau avait acquis de la finesse et de la franchise. A cette époque, Valer Castello étant mort à Gênes sans avoir achevé une grande fresque *Santa Maria del Zerbino*, Carbone reçut ordre de la terminer. Bientôt après, on exposa dans l'église de *Nunziata del Guastato*, un tableau de Jean-Bernard, destiné pour la chapelle de la nation française, et qui représentait *S. Louis en adoration devant la croix*. Derrière ce prince on voit quelques seigneurs de sa cour au-dessus est une gloire d'une beauté surnaturelle. Contre l'attente de Carbone, cette composition n'eut pas de succès, et on en commanda une autre sur le même sujet à un peintre de France. Le tableau vint de Paris et fut placé sur l'autel. Peu de temps après, on fut mécontent du second tableau, et on en commanda un troisième à Paris. Ce dernier

n'ayant pas encore convenu, on se décida à donner la préférence à celui de Carbone. On lit ces détails dans Ratti, qui les raconte de manière à faire croire qu'il est animé par quelque prévention nationale. Les autres ouvrages de Carbone se voyent dans l'église paroissiale de Celle (rivière du Ponent) et à Lérici. Cet artiste mourut d'une attaque de goutte en 1683.

A—D.

CARBONNET DE LA MOTHE (JEANNE DE), religieuse à Bourg en Bresse, sous le nom de *mère Jeanne de Ste.-Ursule*, a fourni des matériaux aux agiographes et aux biographes, en publiant l'ouvrage suivant : *Journal des illustres religieuses de l'ordre de Sainte-Ursule, avec leurs maximes et pratiques spirituelles, tiré des chroniques de l'ordre et autres mémoires de leurs vies*, Bourg, 1684-1690, 4 vol. in-4°. Cet ouvrage, à la rédaction duquel le père Grosez, jésuite, a eu beaucoup de part, est rangé suivant l'ordre du calendrier, et ne va que jusqu'à la fin d'octobre. Il paraît que les deux mois suivants n'ont pas été imprimés. Ce recueil, contenant le tableau des vertus de sept cent cinquante-cinq ursulines et de trente bienfaiteurs de l'ordre, peut fournir aux religieuses une lecture édifiante et instructive, mais le manque de critique et le défaut de dates et de détails biographiques n'y laissent que peu de matériaux pour l'histoire. On y trouve cependant quelques anecdotes qui ne sont pas sans intérêt, par exemple sur le P. Cotton, jésuite; mais il faut de la patience pour les chercher.

C. M. P.

CARBURI (MARIN), grec, natif de l'île Cephalonie, a rendu son nom célèbre par un des plus grands travaux de mécanique dont l'histoire de cette science fasse mention. Obligé de quit-

ter sa patrie pour un projet dont il était l'objet, il alla en service en Russie, où il fut de chevalier *Lascary*. Il y fut grade de lieutenant-colonel, la direction du corps noble après avoir été aide-de-camp du conseiller-privé *Betzky* des bâtiments et des arts. C'ayant fait exécuter en bronze équestre de *Pierre-le-Grand* (CONNET), résolut de lui donner base un rocher de granit qu'il va dans la Carédie, au milieu des ruis, à un quart de lieue de la mer. Il s'agissait de transporter par eau cette masse énorme de vingt un pieds de haut, qu'on de long, et vingt-sept de large, la pesanteur s'évaluait à plusieurs millions et deux cent mille livres de marc. La distance était de six werstes (plus de cinq lieues) dont les deux tiers pouvaient être par eau. On promit sept mille de récompense à celui qui parviendrait d'amener ce fardeau, si considérable que la main de l'homme jamais renué. (Le plus grand que connu, celui que l'empereur fit venir d'Alexandrie ne pesait pas tout-à-fait un million.) *Lascary* se chargea de le surmonter tous les obstacles pendant plusieurs semaines, le rocher parcouvrit plusieurs werstes qui le séparaient de la mer, la rigueur de l'hiver qui gela plusieurs pieds d'épaisseur de neige sur le chemin assez ferme pour supporter le transport, qui aurait été dans tout autre climat. Au lieu de roues ni de rouleaux, il supporta l'effort d'une telle machine *Lascary* y substitua des roues de bronze, qui, roulant entre des roues de même métal, diminuèrent le frottement autant que pou-

t chacune que sur deux points. On vit à Paris, au Conservatoire des arts et métiers, un modèle de ce génieux appareil, dont on doit à l'invention à un serrurier-ancien de Pétersbourg, nommé *de*, qui n'osa faire de réclamation quand Lascary s'en fut attribué l'honneur. L'embarquement de cette frégate, énorme entre deux frégates, se fit, malgré les moindres précautions. Enfin, le port fut achevé en 1769, et la dépense totale s'éleva à 70,000 roubles. On peut voir un détail intéressant de cette belle opération dans l'ouvrage intitulé: *Monument élevé à la mémoire de Pierre-le-Grand*, etc., par le comte *Marin Carhuri*, etc., Paris, 1777, in-fol., avec douze planches. On trouve à la fin du volume un tableau physique et chimique de ce métal, par le comte *J. B. Carhuri*, médecin de l'hôpital royal de Turin, et membre de l'académie de la même ville, et connu par plusieurs ouvrages de chimie. *Marin Carhuri* ayant obtenu le titre de républicain de Venise de pouvoir résider dans sa patrie, s'y livra à de nouvelles entreprises, et voulut y introduire la culture de la canne à sucre et de l'indigo; mais ayant pris querrelle avec ses ouvriers, ceux-ci se brouillèrent avec sa femme en 1777.

C. M. P.

CARCANO (FRANÇOIS), gentilhomme de Vicence, mort en 1580, âgé de quatre-vingts ans, passait pour un habile chasseur de son temps, et dans l'art de dresser les oiseaux de proie: il a publié sur ce sujet *Tre libri degli uccelli da prede quali si contiene la vera maniera di conoscere tutti li uccelli di rapina, con un trattato de' venatori*, Venise, 1568, in-8°; Vicence,

1622, in-8°. Cet ouvrage, l'un des plus complets en ce genre, est fort rare, et a échappé aux recherches de MM. Lallemand, dans la bibliographie qu'ils ont jointe à l'*École de la chasse aux chiens courants*. C. M. P.

CARCANO (ARCHELAUS), médecin, né à Milan en 1556, fut professeur à l'université de Pavie, et mourut prématurément le 22 juillet 1588, après avoir publié: I. *De peste opusculum*, Milan, 1577, in-4°; II. *In aphorismos Hippocratis lucubrationes*, Pavie, 1581, in-8°. On trouve à la suite: 1°. *De methodo medendi et collegiandi libri duo*; 2°. *De acutorum et diurnorum morborum causis et signis*, petit traité qui a été réimprimé à Paris avec des notes de P. Petit.

— **CARCANO-LÉONE (Jean-Baptiste)**, son compatriote et son contemporain, fut disciple de Fallope, qui le choisit pour prévôt de son amphithéâtre, et l'avait même désigné pour son successeur. La mort de Fallope détruisit les espérances de Carcano, qui de Padoue alla à Pavie, où il eut la chaire d'anatomie. Il vivait encore en 1600. On a de lui: I. *De musculis palpebrarum oculorum motibus inservientium*, 1574, in-8°; II. *Anatomici libri duo*; 1574, in-8°; III. *De vulneribus capitis liber absolutissimus*, Milan, 1583, in-4°; 1584, in-4°; IV. *Exaceratio cadaveris illustrissimi cardinalis Borromœi*, Milan, 1584, in-4°; V. *Lettere del felice successo di sua anatomia fatta questo anno*, 1585, in-4°. Carrère vanta l'érudition et les recherches de Carcano, mais critique son style dur, prolix, obscur et incorrect. — **CARCANO (Ignace)**, petit-fils du précédent, docteur en médecine, et membre du collège des médecins de Milan, a donné: I. *Considerazioni alcune sopra l'ultima epidemia bovina*,

Milan, 1714; II. *Reflessioni sopra la naturalezza del lucimento veduto in un pezzo di carne lessata*, etc., Milan, 1716, in-4°. Z.

GARCAVI (PIERRE DE), né à Lyon, fut d'abord conseiller au parlement de Toulouse, puis vint à Paris, où il acheta une charge de conseiller au grand conseil. Il avait été très lié avec Fermat, qui, en mourant, le fit dépositaire de ses écrits. Il était ami de Pascal et de Descartes; mais il se brouilla avec ce dernier pour avoir embrassé avec trop de chaleur le parti de Roberval. En 1645, il prit part à la dispute qui s'éleva sur la quadrature du cercle, dont il démontra l'impossibilité. Carcavi, après avoir quitté sa place au grand conseil, s'adonna à la bibliographie, et passa pour le plus habile homme de son temps. Colbert lui confia sa bibliothèque, où, dans l'espace de cinq ans, Carcavi mit en ordre et fit copier l'immense recueil des *Mémoires du cardinal Mazarin*, en 556 volumes. Colbert, pour récompenser Carcavi, le commit à la garde de la bibliothèque du roi en 1663. Ce fut pendant l'administration de Carcavi, en 1666, qu'on transféra la bibliothèque du roi, de la rue de la Harpe dans la rue Vivienne. Dans ce nouveau local, l'académie des sciences, qui venait d'être créée, tint longtemps ses séances, et Carcavi en fut un des premiers membres pour les mathématiques. Le Prince, dans son *Essai historique sur la bibliothèque du roi*, parle longuement des services rendus à cet établissement par Carcavi, qui se retira après la mort de Colbert, en 1685, et mourut lui-même en 1684. — GARCAVI (Charles-Alexandre), fils de Pierre, né vers 1665, fut élevé auprès du duc d'Orléans, depuis régent, embrassa l'état ecclésiastique, et mourut

en 1723. *Épou pose*, 1720, 1. le *Parman son*, et de un acte et en non représentée; II. la *Comte Follenville*, comédie en un acte prose, jouée avec peu de succès Théâtre français, le 11 octobre et non imprimée.

GARCINUS d'Agrigente, tragique et comique, florissant avant l'époque de Philippe, récédoine. Il se trouva avec le ppe Eschyne à la cour de Dinit au théâtre quatre-vingt pièces, une, entre autres, *les Riches*, que cite Athénée; d'autres ont appelée *Phéas*; parle de ce poète avec éloges de sieurs endroits de ses œuvres Diodore mentionne honorable pièce qu'il avait composée en cherchant sa fille Proserpine; en cite des vers très piquants les vieillards qui épouvent à femmes. — Un autre poète du même nom était d'Athènes presque contemporain de Athénée cite deux de ses *Achille et Sémélé*. On lui en cent soixante. Il ne fut couronné fois. L'obscurité énigmatique style avait donné lieu au pré *C'est du Carcinus*, pour é une diction pénible et entortillé trois fils, Xénoclès, Xénétim motime, dont la vanité fut ton ridicule par Aristophane. A—

GARDAILLAC (JEAN DE) ancienne famille du Quercy, le droit à Toulouse, fut nommé 1551, évêque d'Orense en 1560, évêque de Braga en gal; en 1571, patriarche d'Alex et administrateur de l'évêché dez; en 1576, administrateur tuel de l'archevêché de Toulouse fut employé utilement par la

en diverses légations, et donna euvres éclatantes de civisme dans erres de Charles V contre les is. En 1368, il parcourut la me, où commandait le prince ard de Galles, alla de ville en engageant les habitants à se- un jong étranger, et gagna seul prince soixante villes, places ou esscs. Une armée victorieuse it des conquêtes moins rapides. le et l'éloquence du prélat facilit les succès qu'obtint en 1370 nétable Du Guesclin, qui soumit ue toutes les villes de la Guienne Poitou. Cardaillac fit fondre à ais, pour la cathédrale de Tou-, une cloche d'une grosseur ex- linaire qui portait son nom, et t cinquante mille livres : elle a été ite pendant la révolution. Ce pré- ourut le 7 octobre 1390, laissant urs manuscrits qui prouvent son ence et son érudition : on les con- it dans la bibliothèque des domi- is de Toulouse. La vie de Jean rdaillac se trouve dans les *Essais itérature*, imprimés à Amster- en 1702, in-12. V—VE.

RDAN (JÉRÔME), médecin et géo- ;, naquit à Pavie en 1501. La précise de sa naissance est assez taine; car il en indique deux dans uvrages; l'une au 23 septembre, tre au 24 novembre; circons- d'ailleurs peu importante, ainsi a prétention qu'il annonce de des- re de la famille des Châtillons, sou- us de Milan, cinq cents ans aupat. Il était fils de Facio Cardan, cin et jurisconsulte, qui mourut 524. On croit généralement que naissance était illégitime, et il est enu lui-même que sa mère recou- des breuvages pour se faire er lorsqu'elle était enceinte de fut cependant élevé dans la mai-

son de son père, qui demeurait à Milan. C'était un homme d'un grand savoir, d'une probité incorruptible, qui donna beaucoup de soins à l'éducation de son fils, et dont celui-ci ne parle jamais qu'avec tendresse et vénération. A l'âge de vingt ans, Jérôme Cardan se rendit à Pavie pour y achever ses études, et, deux ans après, il y expliqua Euclide. A trente-trois ans, il commença à professer les mathématiques, puis la médecine à Milan. Il retourna ensuite à Pavie, professa quelque temps à Bologne, et, s'y étant attiré de mauvaises affaires, il alla terminer sa carrière à Rome. Là, il fut agrégé au collège des médecins, et reçut une pension du pape. En 1547, le roi de Danemark l'avait fait inviter à venir dans ses états; mais le climat et la religion du pays le détournèrent d'accepter les offres avantageuses que lui faisait ce souverain. Le dernier motif de son refus paraît bien singulier pour un homme qui fut accusé d'irreligion; mais les biographes sont peu d'accord sur ses véritables sentiments à cet égard. Ils citent des passages contradictoires qui n'ont rien de surprenant de la part d'un homme qui se perdit dans les rêveries de la cabale, qui disait avoir un démon familier, dont il recevait des avertissements, mais qui se croyait aussi quelquefois en la présence de son bon ange. On sent qu'avec de pareilles dispositions, lorsqu'il voulut philosopher suivant l'esprit du temps, il donna beaucoup de prise sur lui aux théologiens. Son orthodoxie fut vivement attaquée; on le rangea même au nombre des athées. Et comment un athée pouvait-il croire au démon, à la magie? Ce ne sont pas là les opinions d'un esprit fort, et quand on les adopte, il reste peu de choses difficiles à croire. La vérité, à ce qu'il nous semble, c'est que Car-

dan fut un esprit superstitieux, dont les chimères ne s'accordaient pas avec celles qui étaient en crédit, et que ses ennemis chargèrent de l'imputation d'athéisme, parce qu'elle était la plus odieuse qu'on pût imaginer alors. Cardan s'entêta de l'astrologie, au point de tirer plusieurs fois l'horoscope de sa mort, et d'attribuer la fausseté de ses prédictions, *non à l'incertitude de l'art, mais à l'ignorance de l'artiste*. On a été jusqu'à dire que, pour accomplir sa dernière prédiction, ou plutôt pour ne pas survivre à la honte que son erreur devait attirer sur lui, il se laissa mourir de faim à l'âge de soixante-quinze ans; mais ce fait n'est pas constaté. Il ne fut pas plus heureux dans les prédictions qu'il fit pour les autres : il annonça une longue vie à Edouard VI, qui mourut assez promptement; mais une révision du calcul justifia l'événement; car l'astrologie ne pouvait alors avoir tort. L'horoscope de Jésus-Christ peut être regardé comme un chef-d'œuvre parmi les extravagances de ce genre; et, malgré les persécutions que Cardan éprouva à ce sujet, il ne voulut jamais en restituer l'honneur à Pierre d'Ailly et Russilianus Sextus, qui avaient fait les frais de l'invention. Deux traités, qu'il publia sous ces titres : *De subtilitate* et *De rerum varietate*, embrassent l'ensemble de sa physique, de sa métaphysique et de ses connaissances en histoire naturelle, et peuvent paraître curieux à ceux qui aiment à voir dans quelles erreurs s'est promené l'esprit humain; mais ce n'est pas ici le lieu d'en parler plus au long. On en trouve un extrait fort détaillé dans l'article *CARDAN*, placé à la fin du second volume du *Dictionnaire de philosophie de l'Encyclopédie méthodique*. Il écrivit aussi sur la médecine; et, parmi beau-

coup de . il émit quelques saines. Sa . on , et le fit en Ecosse par l'archevêque de André, primat du royaume. Les et les conseils de Cardan santé à ce prélat, malade depuis ans, et qui avait recouru vain x médecins du roi de France empereur. Mais s'il reste à des titres réels à la reconnaissance savants, ce sont ceux qu'il s'est en mathématiques, sur lesquels dant une conduite peu déshonrandu beaucoup de nuages. L' qui, depuis sa naissance, n'étoit cultivée qu'en Italie, excita une d'émulation entre les mathém de ce pays; ceux qui parvin des découvertes les cachèrent sement, pour s'assurer les moy triompher dans les défis publi se proposaient les uns aux d allant de ville en ville, à ser des musiciens, faire montre talents devant les curieux tal dans les églises pour les juger; apprit que Tartalea, ou Ta (*Voyez TARTALEA*), provoq de semblables défis, avait eu résolution des équations de-tu degré, et, dès ce moment, eut plus vif désir d'en obtenir la ni cation. Ses premières solliq ayant été inutiles, il écrivit à E que le marquis del Vasto déd connaître et s'entretenir avec lui découvertes. Tartalea crut dev der à l'invitation pressante d'u sonnage distingué, dont il esp ménager la protection; mais e vant à Milan, ce fut Cardan se trouva dans la maison du marq qui lui offrit de faire tous les se qu'il exigerait de ne point révé secret, qu'il le jurerait même s vangile. vaincu par ces instan

obtenir la lettre de recommandation qui devait l'introduire auprès de François del Vasto, Tartalea fit connaître ses méthodes à Cardan, qui mourut quelques années après, en 1555, dans son *Ars magna*, malade de ses promesses. Les plain-

Tartalea furent aussi vives et étaient fondées; il dévoila la découverte de Cardan en publiant la concordance et les entretiens qu'il avait eus avec lui. Cardan, de son côté, révoqua la formule du procédé de la découverte que Cardan lui avait présentée; il prétendit que seul il en avait trouvé la découverte, et attribuait la découverte à Scipion Ferro. On voit qu'il en soit de ce débat, sur lequel il est assez difficile de prononcer. L'honneur de donner son nom à la méthode est demeuré à Cardan; c'est lui qui l'a publiée le premier, et l'on appelle cette découverte : *la formule de Cardan*. On ne se contente pas de penser que Cardan découvre quelques cas nouveaux qui ne se trouvent pas compris dans la règle découverte par Tartalea, et, entre autres, le cas qui porte le nom de *cas irrésoluble*; qu'il s'aperçut de la multitude des racines des équations des degrés supérieurs, et enfin de l'existence des racines négatives, dont personne ne reconnut pas l'usage. M. Cosuovius a fouillé dans les vieux manuscrits italiens, fait remonter plusieurs de ces remarques jusqu'à Léonard de Pise; mais il n'en assigne aucun à Cardan une part très honorable dans les découvertes sur la solution des équations, et revendique en sa faveur, l'application de sa découverte aux problèmes de géométrie transcendentes, généralement attribuée à Cardan; mais, en cela, il nous paraît que l'italien va trop loin (V. le 2^e volume de l'*Origine e trasporto in Italia algebra*, ouvrage dont nous

avons tiré une partie de ce qui précède). Cardan tenta aussi d'appliquer la géométrie à la physique, comme on le verra par le titre de l'un de ses ouvrages; mais il manquait de données assez précises, et n'eut aucun succès. Avec un amour-propre excessif, une humeur très irritable, et quelquefois peu de scrupule pour s'emparer des découvertes des autres, Cardan ne pouvait manquer d'ennemis. Jules Scaliger s'acharna particulièrement sur le traité *De subtilitate*, et prétendit avoir fait mourir l'auteur de chagrin par ses critiques. La vie de Cardan fut encore plus troublée par ses vices, dont il n'est pas besoin de chercher l'énumération dans les invectives de ses ennemis; car il a pris soin de tracer lui-même un portrait affreux de ses mœurs et de son caractère dans l'ouvrage intitulé: *De vitâ propria*. La franchise, ou plutôt la hardiesse des aveux, y est portée aussi loin qu'elle peut aller; et ceux qui, sur cette production, ont voulu juger Cardan avec quelque indulgence, ont été réduits à le regarder comme ayant des accès de folie: c'est ainsi qu'en ont parlé Leibnitz et Naudé. Il nous apprend que, dans le monde, il ne savait dire que ce qui devait déplaire à ceux qui l'entouraient, et qu'il persévérerait dans cette mauvaise disposition, quoiqu'il en vît les effets; qu'il recherchait les souffrances physiques, parce qu'elles le préservaient des orages qui s'élevaient fréquemment dans son esprit; qu'il se procurait lui-même des sensations douloureuses dans cette vue, et pour jouir de la volupté qu'il éprouvait à leur cessation; enfin qu'il employait aussi ce moyen comme un remède ou comme un palliatif dans les grandes afflictions morales. Il éprouva dans sa famille des malheurs accablants; son fils aîné eut à vingt-six ans la tête tranchée, pour avoir em-

poisonné sa femme. Son second fils le tourmenta beaucoup par son inconduite. Cardan met encore au nombre de ses plus grandes infortunes l'état d'impuissance qui le priva du commerce des femmes depuis vingt-un ans jusqu'à trente-un, époque à laquelle il se maria. Il a laissé une fille qui n'eut point d'enfants. Pendant une grande partie de sa vie, l'état de ses affaires, voisin de la pauvreté, l'obligea de multiplier ses ouvrages et de les grossir pour en tirer plus de profit : cependant, il n'est pas vrai qu'il mourut dans l'indigence. Nous avons déjà dit qu'il recevait une pension du pape, « et il était alors, dit Montucla, dans » l'aisance d'un médecin accrédité qui » va voir ses malades en voiture. » Il y a quelque incertitude sur l'époque de sa mort; de Thou la fixe au 1^{er} septembre 1575; mais Bayle, à l'article CARDAN, fait remarquer qu'il écrivait encore sa vie au mois d'octobre 1576, ce qui s'accorde avec l'âge de soixante-quinze ans, qu'on lui donne au moment de son décès. Ses principaux ouvrages sont : I. *Artis magnæ, seu de regulis algebrae liber unus*, Nuremberg, 1545, in-4°; II. *De subtilitate, libri XXI*, Nuremberg, 1550, in-fol. : il y en a une traduction française par Richard Leblanc, Paris, 1556, in-4°; III. *De rerum varietate libri XVII, cum appendice*, Bâle, 1557, in-fol.; IV. *Opus novum de proportionibus numerorum, motuum, ponderum, sonorum*, Bâle, 1570, in-fol.; V. *De vitâ propriâ*, Paris, 1643, in-8°, publié par Gabriel Naudé; réimprimé à Amsterdam, 1654, in-12; VI. *Neronis encomium*; VII. *De sanitate tuendâ et vitâ producendâ libri IV*, Rome, 1580. Tous les écrits de Cardan, au nombre de plus de cinquante, ont été réunis en 10 volumes in-folio par

Charles Spon, sous le titre : *Nymi Caris opera*; Lys c'est dans le no IV que se trouve l'*Ars magna* et les autres ouvrages concernant les mathématiques. — aîné, Jean-Baptiste CARDAN, qui périt malheureusement (l'a dit, a laissé deux traités imprimés avec les ouvrages 1°. *De fulgure*; 2°. *De ciborum fetidorum*.

CARDENAL (PERRIN) plus féconds parmi ces poètes sous le nom de *troubadour* vers le commencement du 1^{er} et mourut en 1306, âgé de Les biographes ne sont pas sur le lieu de sa naissance; on conjecture qu'il vint de la région pour sa patrie ou Bône le Puy-en-Velay, et ne s'occupa davantage sur les différends de sa vie. Millot rapporte qu'il fit quelques études, afin de pouvoir entrer dans les ordres sacrés; mais il ne s'y détermina pas, et se fit suivre la profession de médecin ambulante. Jean Nostradamus alla se fixer à Tarascon, et fut maître d'école. Les manuscrits de la Bibliothèque impériale contiennent quatre-vingt-dix pièces qu'on suppose; elles consistent, 1°. en *Sons*, ou *Jeux partis*, sorte de jurisprudence amoureuse renfermant ou un purisme poussé au fanatisme, ou un langage outré; 2°. des *Sirventes*, d'ordinaire satiriques; 3°. des *Sons*. Les différentes pièces de Cardenal sont empreintes d'une manie de subtilité qui régna dans les écoles, et de cette métaphysique sentiment devenue si ridicule que l'on trouve-t-on un grand nombre de vers sages si obscurs qu'ils deviennent intelligibles.

CARDENAS (BERNARD) à Chuquisaca, dans la prov

rou , entra assez jeune : St.-François , où il ne distinguer par son tarédication , et fut mistologique. Nommé en ché de l'Assomption , ay , sa piété lui concilia partie de ses diocésains ; ions des jésuites étant 1 diocèse , il ne vit dans x laquelle ils en défensaux Espagnols , comme ropécens , qu'un projet re à l'obéissance du roi es accusa avec chaleur ; défendirent , et parvinle mettre mal avec les i. Le zèle ardent de Caras refroidi par les désa- a lui suscita. Son exem- a d'autres évêques de ombatire les entreprises Le plus célèbre de ces ox , était en correspon- avec Cardenas. La cour à qui les deux partis é des mémoires , nomma res qui eurent beaucoup ncilier les esprits. On détails de cette querelle e du Paraguay , par ix. Cardenas , nommé à payan , refusa , en s'ex- a grand âge ; mais le dé- ui fit accepter , en 1666 , a-Cruz de la Sierra , où u d'années après. On a nual y relacion de las : , Madrid , 1634 , in-4° ; ndiana et indigenarum ; l présenté au roi d'Espa- léfense de dom Bernar- as , évêque de Paraguay , igieux de la compagnie pour répondre aux mé- ntés à la susdite majesté , raça , procureur des jé-

suites aux Indes , traduit de l'espagnol , 1662 , in-12 , ouvrage curieux. Cent ans environ après la mort de Cardenas , on a publié en Espagne le livre suivant : *Documentos tocantes à la persecucion que los regulares de la compaña de Jesu suscitaron contra don B. de Cardenas , obispo de Paraguay* , Madrid , 1768 , in-4° . E—s.

CARDÈR (PÈTER). Lorsqce le 6 septembre 1578 , le fameux Drake eut débouché du détroit de Magellan dans la mer du Sud , il détacha de sa flotte un petit bâtiment pour revenir donner en Angleterre nouvelle de son passage. Cette pinasse , sous la conduite du capitaine Carder , repassa le détroit , et vint aborder au nord de la rivière de la Plata , sur un rivage habité par un peuple sauvage , qui tua une partie des Anglais. En s'éloignant de cette côte malheureuse , ils touchèrent contre une petite île , et la pinasse fut mise en pièces. Le peu de monde qui avait échappé aux sauvages périt , à l'exception de Carder et d'un autre Anglais. Ils se nourrirent dans cette île de fruits assez semblables à l'orange , de feuilles , de crabes et de petites anguilles qu'ils trouvèrent dans le sable ; mais , comme il n'y avait pas une goutte d'eau , ils furent réduits à boire leur urine. Il fallut de nouveau se remettre en mer sur quelques planches de la pinasse. Après être restés trois jours et deux nuits à la merci des flots , la vague les poussa sur le rivage du continent , près d'une petite rivière d'eau douce. Le compagnon de Carder , malgré ses conseils , voulut en boire sans modération , et en mourut deux heures après. Quant à Carder , il tomba entre les mains des sauvages , qui , quoique cannibales , et dans le barbare usage de manger les prisonniers de guerre , respectèrent à son égard les droits de l'hospitalité ; ils le prirent même eu

amitié lorsqu'ils eurent senti de quelle utilité leur pouvait être un homme fort industrieux et possédant plusieurs connaissances. Après avoir vécu parmi ces sauvages assez long-temps pour apprendre leur langue, Carder en obtint la liberté de partir. Il entra sur les terres des Portugais, d'où enfin il revint en Angleterre, en 1586. Le grand-amiral le présenta à la reine Élisabeth, qui prit beaucoup de plaisir au récit de ses aventures (*Histoire des voyages*).

M—LE.

CARDILUCIUS (JEAN-HISKIAS), médecin allemand du 17^e siècle, était grand partisan de l'astrologie, de l'alchimie et de la doctrine de Paracelse et de van Helmont. Après avoir étudié en Hollande et à Mayence, il s'établit à Nuremberg, où il prenait le titre de comte Palatin et de premier médecin du duc de Wurtemberg. Il y a donné de nouvelles éditions de deux ouvrages allemands de Barthélemi Carrichter. Il y fit des additions considérables. L'un parut à Nuremberg en 1686, in-8^o, sous le titre de *Livre de plantes et de médecine*: il a été réimprimé à Tubingen, en 1759, in-8^o; l'autre traite de *l'Harmonie, de la sympathie et de l'antipathie des plantes*, Nuremberg, 1686, in-8^o. : Cardilucius y ajouta une préface. On y voit que l'auteur et l'éditeur étaient également imbus des mêmes préjugés. Ils croyaient qu'il fallait consulter tel ou tel signe du zodiaque, avoir égard à son degré d'élevation sur l'horizon, lorsqu'on voulait cueillir une plante ou administrer un médicament. Ce médecin a publié un ouvrage en latin, intitulé: *Officina sanitatis, sive praxis chymiatrica Joannis Hartmanni, cui annexus est Zodiacus medicus*, Nuremberg, 1677, in-4^o. On lui doit encore une *École évangélique des*

arts et des sciences, publiée nature, 1685, 4 vol. in-4^o. *Palais royal de chymie et de médecine*, 1684, in-8^o, et une *relation de quelques maladies (le nosocomial et la dissection)*, in-12; ces trois ouvrages, à Nuremberg, sont en allemand.

CARDIM (ANTOINE) - Fils jésuite portugais, né en 1615 près d'Evora, fut envoyé en Chine comme missionnaire. Il visita la Chine, le royaume de la Cochinchine et le Tonquin, puis l'emploi de recteur de la Macao. Sa province le députa à la huitième congrégation générale de l'ordre. Il fit naufrage en revenant aux Indes. Délivré de ce péril, il employa le reste de sa vie à des travaux apostoliques, et mourut à Macao en 1659. On a de lui deux ouvrages portugais: I. *Relation de la mission de quatre missionnaires portugais décapités au Japon*, Lisbonne, 1643; II. *Relation de la provincia del Giappone*, 1645, in-8^o, traduite en français avec une autre relation du P. Cardim, composée en italien, Paris, 1648. Le P. Cardim écrivit à Nuremberg un *Fasciculus à Japonicis sive adhuc sanguine madentibus sitis cum elogiis et triumphis terfactorum in odium fidei*, 1646, in-4^o; *Catalogus des Japonia pro Christo intervin-* pendantment du détail des usages particuliers aux pays qu'il avait par-

CARDINI (IGNACE), médecin en 1562, à Mariana, en Corce, auteur d'un ouvrage latin, si nous n'avons pu nous en

le titre. Le *Moréri* de 1759, dans lequel nous parlons de ce volume, dit qu'il est divisé en deux parties. La première traite de la métallurgie de son pays; la seconde contient l'histoire des plantes qui y croissent, et des lettres plus satiriques que critiques. Les prêtres moines, attaqués dans ces lettres, suscitérent à l'auteur une telle émotion, qu'il fut obligé de sortir de Corse, et se retira à Lucques, où, six mois après, il mourut d'une disenterie. Les moines corses ont détruit cet ouvrage tous les exemplaires ont pu trouver. A. B.—T.

CARDONA (JEAN-BAPTISTE), auteur et bibliographe espagnol, né à Valence dans le 16^e. siècle, et successivement chanoine de cette ville, membre du tribunal de l'inquisition, évêque de Perpignan, de Vic, de Catalogne, et enfin de Tortose. Il a écrit des lettres avec succès, et s'appliqua, sur la fin de sa vie, à rétablir, d'après les manuscrits, les véritables leçons des Pères; il en avait restitué plus de huit cents dans les livres de S. Léon-le-Grand et de S. Ambroise, lorsque, le 30 septembre 1589. On a de lui les ouvrages suivants: I. *Oratio de S. Stephano*, panégyrique prononcé à Rome, le 1575; II. *De expungendis hæreticorum propriis nominibus*, Rome, 1575, in-8^o, dédié au pape Grégoire XIII; III. *De regia sancti Vincentii Scorialensis bibliothecæ, sive consilium cogendi omnium ministerios fructuosè, callidèquediandi*, Tarragone, 1587, in-8^o. On trouve aussi dans cet ouvrage, dédié à Philippe II, un petit commentaire, *De diptycis*; un traité de la bibliothèque, tiré de Fulvio Orsini ou d'un autre de la bibliothèque du

Vatican, extrait d'Onofrio Panvino (*Voy. les Bibliothèques espagnoles* d'André Schott et de Nicolas Antonio, et l'*Histoire de Valence*, de Gaspar Escolano.) V—VE.

CARDONE (RAYMOND DE), général arragonais, fut envoyé en Italie en 1522, par le pape Jean XXII et le roi Robert de Naples, pour commander les armées guelfes. Il jouissait de la réputation d'un grand général, et cependant il n'éprouva guère que des revers. Il fut défait le 6 juillet 1522, par Marc Visconti, à Bassignano. Après avoir rétabli son armée, et conquis Tortone et Alexandrie, en 1523, il fut de nouveau défait à Varrio, le 16 février 1524, et, cette fois, il tomba entre les mains des Visconti, ses ennemis. Ces seigneurs de Milan le relâchèrent au bout de quelques mois, pour ouvrir, par son moyen, une négociation avec l'Église; ils lui firent seulement prêter serment de ne plus servir contre les gibelins; mais le pape le releva de ce serment, et l'envoya commander les Florentins, attaqués alors par Castruccio. L'armée de Cardone était fort supérieure en nombre à celle de ses ennemis; mais il la perdit pendant une partie de l'été autour des marais de Fucecchio, pour que les bourgeois florentins qu'il avait sous ses ordres, dégoûtés d'un si pénible service, achetassent de lui leur congé. Après que cette misérable avarice eut fait perdre courage à son armée, il livra bataille à Castruccio devant Altopascio, le 25 septembre 1525: il y fut complètement battu, et fait prisonnier. Son vainqueur l'obligea de marcher à pied devant son char, comme il rentrait en triomphe à Luques. Ainsi se termina la carrière militaire du premier Raymond de Cardone en Italie. — CARDONE (RAYMOND II de), de la même famille, fut nom-

mé vice-roi de Naples par Ferdinand-le-Catholique, le 24 octobre 1509. Ce monarque s'étant détaché, en 1511, de la ligue de Cambray, donna commission à Raimond de Cardone de défendre le pape et les Vénitiens contre les attaques de l'empereur Maximilien et des Français. Il commença pendant l'hiver de 1512 le siège de Bologne; obligé de le lever à l'approche de Gaston de Foix, il livra à celui-ci la sanglante bataille de Ravenne, le 11 avril 1512. Il la perdit après une horrible boucherie; presque tous ses officiers-généraux furent tués ou faits prisonniers; mais Gaston de Foix, son adversaire, perdit la vie dans la mêlée, et Cardone n'ayant plus ce terrible antagoniste, se releva bientôt de sa défaite, plus redoutable que jamais. Les Français, attaqués par les rois d'Angleterre et d'Arragon, et abandonnés par Maximilien, avaient retiré leurs armées d'Italie. Cardone fut alors envoyé en Toscane pour punir les Florentins de leur alliance avec Louis XII. Il surprit la ville de Prato, et la livra au massacre d'une manière si horrible que les Florentins perdirent courage; ils rappelèrent les Médicis, leur rendirent l'autorité dont ils les avaient privés pendant dix-huit ans, et se soumirent à payer d'énormes contributions; mais à peine les Français s'étaient-ils retirés d'Italie, que Ferdinand changea de nouveau de politique; il trahit les Vénitiens, qu'il avait défendus, et Cardone leur enleva la ville de Brescia, avec les châteaux de Peschiera, Legnago et Trezzo, et les força ainsi à chercher un refuge auprès de ces mêmes Français qui les avaient jusqu'alors opprimés. Cardone, en faisant la guerre aux Vénitiens, ne se montra pas moins féroce qu'il l'avait été dans ses autres campagnes. Barthélemy d'Alviano, pour réprimer

la barbarie des Espagnols, les battit près de Vicence, le 9 et 15 1513; mais son armée fut dévastée par Cardone commença ses ravages au bord des lagunes. Enfin, en 1515, la paix fut momentanément conclue; Cardone reconduisit ses troupes au royaume de Naples, dont il fut vice-roi sous l'autorité de Charles Quint.

CARDONE (VINCENT), religieux dominicain, né dans l'Abruzzo, s'amusa à ces sortes de vices qui n'ont guère d'autre mérite que celui de la difficulté vaincue. naturellement peiné à bien prononcer la lettre *r*, il composa d'abord un petit volume dans lequel cette lettre ne se trouve pas une seule fois; ce mot se trouve dans le titre; il finit par *shandita*, *sopra la potenza d'è* et le publia sous le nom de *Jacolas Ciminello-Carbano*, qui fut porté dans le monde, Naples, in-8°. Un *Dictionnaire universel* a travesti le titre de ce livre en celui de *la Religione shandita*, apparemment pris l'*r* pour une violation. Le succès de ce petit ouvrage engagea Cardone à faire le travail successivement sur toutes les lettres de l'alphabet; cet ouvrage, qu'il intitula *l'Alphabet trutto*, étant achevé, il était destiné pour le dédier au duc de Savoie, qu'il mourut à peine âgé de vingt ans: il venait d'entrer dans l'ordre de St.-Dominique.

CARDONNE (DENIS-DOMINIQUE), savant orientaliste, naquit à Paris le 1720, et partit à l'âge de seize ans pour Constantinople, où il apprit le turk, l'arabe et le persan, et pendant un séjour de vingt ans, il acquit de grandes connaissances sur les mœurs, les usages et le caractère des peuples de l'Orient. A son re-

il fut nommé successivement professeur des langues turque et persane au collège royal, en 1750, secrétaire-interprète du roi pour les langues orientales, censeur royal, caissier et inspecteur de la librairie. Il travailla avec beaucoup d'assiduité les écrits orientaux de la Bibliothèque royale. Son premier ouvrage fut l'*Histoire de l'Afrique et de l'Espagne sous la domination des Arabes*, 3 vol. in-12, traduite en allemand par de Murr, Nuremberg, 1770, en 3 vol. in-8°, dont un volume composé de notes; et par Fæsi, 1770, in-8°. Cet ouvrage, rédigé en grande partie d'après des manuscrits arabes, aurait jeté un grand jour sur l'histoire d'Espagne sous les Maures, si les matériaux qui ont servi à composer eussent été employés avec plus de critique; mais Cardonne s'est trompé quelquefois dans les dates; il a négligé plusieurs manuscrits aussi importants que ceux dont il a profité, et de sorte qu'on ne doit le consulter qu'avec défiance. Biörnstæhl, qui, dans son ouvrage, parle de Cardonne avec beaucoup d'estime, lui reproche aussi de n'avoir pas cité exactement les auteurs qu'il a tiré les détails de son histoire. Le même voyageur parle du grand jour que firent à Paris les *Mélanges de littérature orientale, traduits de divers manuscrits turcs, arabes et persans*, que Cardonne publia en 1771, en 2 vol. in-12; id., la Haye, 1771: c'est une contrefaçon, à laquelle on a ajouté les *Bons mots des Orientaux*, par Galland. Ces *Mélanges* furent traduits en anglais la même année, et en allemand en 1781. Le livre en est très bien fait; tout ce que Cardonne a donné est neuf, et ne se trouve ni chez d'Herbelot, ni chez les autres orientalistes. Cardonne continua la traduction des *Contes et fables*

indiennes, commencée par Galland; elle parut en 1778, 3 vol. in-12, et fut traduite en allemand en 1787. Il avait assuré à Biörnstæhl qu'il s'occupait aussi d'une histoire des khalyfes. Elle n'a point paru. C'est encore lui qui a fourni les extraits d'auteurs orientaux qui se trouvent à la suite de l'*Histoire de S. Louis*, par le sire de Joinville, édition de 1741, et à l'abbé Mignot beaucoup de notes pour son *Histoire des Turcs*. Cardonne mourut le 25 décembre 1783. On a mis au jour en 1796 ses *Nouveaux mélanges de littérature orientale*, 2 vol. in-12, qui ne sont que la réimpression de ses premiers *Mélanges* sous un titre nouveau. Il a aussi travaillé à la *Bibliothèque universelle des romans*, à laquelle il a fourni l'extrait des principaux romans de l'Orient, dans les années 1775 à 1780. D—G.

CARDOSO (FERNAND), médecin, né en Portugal, exerça la médecine à Madrid, après l'avoir professée à Valladolid. Il se retira, en 1673, à Venise, pour y suivre plus librement la religion judaïque, qu'il avait embrassée. On a de lui : I. *De febre syncopali tractatio, controversiis, observationibus, historiis referta*, Madrid, 1654, in-4°; II. *Utilidades del agua, y de la nieve, del beber frio y caliente*, Madrid, 1657; III. *Panegyrico del color verde*, Madrid, 1655, in-8°; IV. *el Vesuvio*, Madrid, 1652, in-4°: c'est d'après George Cardoso qu'Antonio lui attribue ces deux derniers ouvrages; V. *Philosophia libera in septem libros distributa*, Venise, 1673, in-folio, dédiée au doge de Venise: ce volume porte le nom d'*Isaac Cardoso*, parce qu'en abjurant le christianisme, l'auteur avait changé son nom de *Fernand* en celui d'*Isaac*; V. *las Excelencias de los Hebreos*, Amsterdam, 1678;

dans ce livre, qui est fort rare, il développe en autant de chapitres les dix prérogatives qu'il attribue à la nation juive, et réfute les calomnies dont elle a été l'objet. — **CARDOSO** (**FERNAND-RODRIGUE**), autre médecin portugais, né à Lisbonne dans le 16^e. siècle, a laissé : I. *Methodus medendi summa facilitate ac diligentia*, Venise, 1618, in-4°. L'ouvrage est divisé en trois parties ; la première traite des signes des maladies en général ; la seconde, des moyens curatifs ; la troisième, des préservatifs ; II. *De sex rebus non naturalibus*, imprimé d'abord sans nom d'auteur, Lisbonne, 1602, in-4° ; réimprimé avec son nom chez Pierre Uffenbach, Francfort, 1620, in-8°. Antonio attribue cet ouvrage à Fernand Rodrigue, et à un Rodrigue Cardoso.

A. B.—T.

CARDOSO (**GEORGE**), prêtre, né à Lisbonne au 17^e. siècle, mort le 3 octobre 1669, est auteur d'un *Agiologio Lusitano dos sanctos e Varones illustres em virtude do reino de Portugal . e suas conquistas*, Lisbonne, 1652-1666, 5 vol. in-fol., contenant les six premiers mois de l'année. Il avait composé ou du moins commencé un *Traité Dos santuarios de Portugal*, c'est-à-dire, des lieux consacrés au culte de la Vierge. Il préparait une *Bibliotheca Lusitana*, dans laquelle il aurait profité des manuscrits délaissés par Jean Suarez de Brito et Jean-François Barreto, qui s'en étaient occupés avant lui. Antonio, qui mentionne quelques autres opuscules de Cardoso, parle de beaucoup d'auteurs du même nom, dont aucun ne mérite d'être tiré de l'oubli.

A. B.—T.

CARDUCHIO (**BARTHELEMI**), florentin, accompagna son maître Zucchéro en Espagne, et fut employé dans l'Escorial, de concert avec Pel-

leg meux figures chimède et et lui font pour le des Une partie les cloîtres vaux satis II, qui lui donna deux cents dessus de ducho fut le roi très tra tant de posait à touché, auprès de ce, et demoura chio passa lid, où il reste tures. Il bleaux pour particulièrement une *Cène*, *Circoncision*, qui est un lent ouvrage ; mais le plus établi sa réputation pagne est placée maintenant dans une chapelle près de la porte latérale de l'église de San Phelipe el Real. Ce morceau est d'une exécution si supérieure, que Gumbert ne craint point à dire qu'on peut croire de Raphaël. Dans la chapelle à droite de l'église de Rome est une excellente figure *François*, avec les stigmates aussi dans la chapelle du palais à Ségovie une composition estimable de ce peintre, dont le sujet est l'*Adoration des Mages* ; une autre au-dessus représente le *Père éternel dans sa gloire*. Carducho continua de demeurer en Espagne plusieurs années après la mort de Philippe II, et fut choisi par Philippe III pour peindre une

dans le palais du Pardo; le sujet devait être tiré de la vie et des actions de Charles - Quint. Carducho commença l'ouvrage; mais il mourut au Pardo, à l'âge de cinquante ans, avant d'y avoir beaucoup travaillé. Son frère Vincent, qui avait étudié avec lui, entreprit de finir la galerie, et la finit effectivement; mais il prit ses sujets dans l'histoire d'Achille, et non dans celle de Charles-Quint. Barthélemi Carducho était non seulement peintre distingué, mais encore sculpteur et architecte. C'était un homme d'un caractère exemplaire, patient, se contentant de peu, et très studieux. Il était très avant dans la faveur de Philippe II et de son fils; mais, à l'exception du présent que lui fit le premier de ces deux princes, il ne paraît pas avoir eu grande part à leurs libéralités. Il mourut en 1610.

— Vincent CARDUCHO, son frère et son élève, fut peintre des rois Philippe III et IV. Il jouissait de l'estime particulière et de toute la faveur de ces princes, et fut employé à plusieurs ouvrages remarquables dans le palais du Pardo. On trouve des tableaux de ce maître dans toutes les villes de Castille, à Tolède, Salamanque, Ségovie et Valladolid, aussi bien qu'à Madrid, où il mourut en 1638. Cette date est constatée par la note suivante, écrite sur un tableau de *S. Jérôme* dans la grande église de Alcalá de Henarès: *Vincencius Carduchi Florentinus, hic vitum non opus finit anno 1638*. Il publia un *Traité sur la nature et la dignité de la peinture*, divisé en huit livres, intitulé: *Dialogo de la Pintura, sa defensa, origen, essencia, definicion, modos y diferencias*, Madrid, 1655, in-4°; il mourut à soixante-dix ans. Il eut un grand nombre d'élèves, entre autres le fa-

meux Ricci, qui fut peintre de Philippe IV et de Charles II. D—T.

CAREL (JACQUES), sieur de Ste Garde, conseiller et aumônier du roi né à Rouen vers 1620, est un de ces poètes auxquels Boileau a donné une célébrité malheureuse; celui-ci est auteur d'un poème qu'il avait d'abord intitulé: *Childebrand*, ou *les Sarrasins chassés de France*; mais Boileau ayant dit dans son *Art poétique*:

O le plaisant projet d'un poète ignorant,
Qui de tant de héros va choisir Childebrand!

il substitua au nom de ce prince celui de *Charles Martel*, et répondit Boileau sous le nom de *Lerac* (anagramme du sien), par la *Défense de beaux esprits de ce temps*, Paris 1675, in-12, petit ouvrage où il essaye de justifier le choix qu'il avait fait de son héros par la ressemblance qu'il trouve entre le nom de *Childebrand* et celui d'*Achille*. Le poème de Carel devait être composé de sept chants. Les quatre premiers seulement ont été publiés, Paris, 1666 1670, in-12. Les exemplaires de la date de 1668 ne diffèrent de ce de 1666 que par le frontispice; l'auteur déclare, dans un avis placé tête de cet ouvrage, qu'il s'y est très exactement attaché aux règles d'Aristote, et qu'il désirerait que ses critiques les eussent lues, de peur qu'ils ne leur arrivât de reprendre les droits le plus selon la règle. Cet ouvrage est accompagné de remarques sur quelques parties de la versification et de l'orthographe. Il se proposait de développer ses idées à ce sujet, dans un *Traité de l'orthographe moderne établie sur des principes certains*. L'abbé Carel voulait qu'on supprimât les doubles consonnes, sans égard pour l'étymologie. Cette opinion a trois partisans, entre autres l'abbé de St.-Pierre. W—

CAR

CAREW (RICHARD), auteur anonyme en 1555, à East-Anthony, dans le comté de Cornwall, étudia à Oxford, où il eut l'honneur, à l'âge de seize ans, de soutenir, sans y être préparé, et en présence des comtes de Leicester, de Warwick, etc., une thèse contre Philippe Sidney, depuis si célèbre. Il fut fait, en 1577, juge de paix, et, en 1586, grand justicier du comté de Cornwall, et commissaire royal pour la milice. Ses connaissances dans les antiquités de son pays le firent recevoir en 1589 dans une société des antiquaires de Londres. Il mourut en 1620. Les honneurs de lettres de son temps lui ont rendu des éloges que n'a point connus la postérité. Dans une pièce de vers dont il est l'objet, il est présenté comme un *nouveau Tite-Live*, un *nouveau Virgile*, un *nouveau Pausanias*. On a de lui : I. une *Description de Cornwall* (*The survey of Cornwall*), Londres, 1602, in-4°, imprimée en 1725 et en 1769. On y parle très-avantageusement de cet ouvrage, qu'il avoue lui avoir servi d'un grand secours; mais le traducteur Carew a beaucoup perdu de son prix depuis l'ouvrage qu'a publié le docteur Borlase sur le même sujet. II. *Ramen des esprits des hommes, par l'observation des divers humeurs, on fait voir à quelle disposition chacun est propre, et jusqu'à quel point il doit y réussir*, traduit de l'italien, Londres, 1594 et 1615. Quoique le nom de Richard Carew soit attaché à cette traduction, plusieurs personnes l'ont attribuée à un autre. III. *La Vraie méthode pour apprendre promptement la langue française*. Cet ouvrage se trouve dans le *Recueil de Samuel Hartlib*, sur le même sujet. X—s.

CAREW (GEORGE), frère du précédent,

CA

élevé à Oxford, et destiné à la carrière du barreau. Au retour de ses voyages, il fut nommé chancelier Hanoverien, et prit pour son secrétaire, sur la recommandation de la reine Elisabeth, un homme qui le nomma en même temps protonotaire de la chancellerie, et le créa chevalier. Il fut ensuite successivement maître de la chancellerie, ambassadeur en Pologne, l'un des commissaires choisis pour traiter avec les Écossais de l'union des deux royaumes, et ambassadeur en France. Pendant un séjour de quelques années à Paris, il se lia avec plusieurs hommes distingués, particulièrement avec le président de Thou, auquel il communiqua des détails intéressants sur les affaires de Pologne, dont cet écrivain a fait usage dans le 121^e livre de son histoire. George Carew revint en Angleterre en 1609, et obtint peu de temps après la place éminente de maître de la cour de Tutèle. Il mourut vers 1615. On a de lui une *Relation de l'état de la France, avec les caractères de Henri IV et de ses principaux personnages de sa cour*. Cette relation, adressée à Jacques I^{er} et écrite avec plus de naturel qu'on ne l'attendrait d'un auteur de cette époque, a été publiée en 1749, par le docteur Birch, à la suite du *Tableau historique des négociations entre le cours d'Angleterre, de France et de Bruxelles, de 1592 à 1617*. —

CAREW (sir Alexandre), de la même famille, fut décapité en 1644, pour avoir tenté de livrer aux troupes du roi le fort de St.-Nicolas à Plymouth qu'il commandait pour le parlement. X—s.

CAREW (GEORGE), brave officier et historien anglais, né d'une famille ancienne, en 1557, dans le comté de Devon, étudia quelque temps à l'université d'Oxford, qu'il quitta pour pro-

dre l'état militaire. Il vint en Irlande, où la reine Elisabeth le nomma l'un de ses conseillers privés et maître de l'artillerie. Pendant l'insurrection de ce royaume, il fut nommé président de Munster, défit les insurgés, et mit en jugement leur chef, le comte de Desmond. Le roi Jacques, dès la première année de son règne, le nomma gouverneur de l'île de Guernesey, et, trois ans après, le créa baron, avec le titre de lord Carew de Clopton. Il fut fait ensuite maître de l'artillerie pour toute l'Angleterre, conseiller privé, et, à l'avènement de Charles I^{er}, comte de Totness dans le comté de Devon. Il mourut en 1629, estimé pour ses services, ses talents dans la guerre, et son amour pour les lettres. On a de lui un ouvrage intitulé : *Pacata Hibernia*, ou *Histoire des dernières guerres d'Irlande*, publié à Londres, in-fol., 1655. X—s.

CAREW (THOMAS), poète anglais du 17^e. siècle, élevé à Oxford et mort en 1659, était gentilhomme de la chambre privée de Charles I^{er}, et l'un des beaux esprits de sa cour. On a de lui quelques poésies et une pièce de carnaval, intitulée : *Cælum Britannicum*, jouée à Whitehall, en 1633, le jour du mardi gras, par le roi, le duc de Lenox, le comte de Devon, etc. Ces ouvrages ont eu plusieurs éditions, dont la 1^{re}. est de Londres, 1651, in-8°. Les poésies de Carew se composent d'odes lyriques et de sonnets amoureux. On y trouve la grâce et la facilité d'un homme du monde. Il a été ridiculement loué par Ben Johnson et Davenant. X—s.

CAREY (HARRY), poète anglais du 18^e. siècle, a composé quelques ouvrages de peu d'étendue, mais qui se font remarquer par beaucoup d'esprit et de gaieté, et par une satire mesurée et décente. Il publia en 1720 un

recueil de poésies, et, en 1752, cantates, dont les paroles et la musique sont de sa composition. Il donna en 1729, par souscription, une nouvelle édition de ses poésies, et, en 1740, un volume de chansons sous le titre de *Centurie musicale, ou Recueil de cent ballades anglaises*. On a aussi de lui une tragédie burlesque représentée en 1734, avec le titre singulier de *Chronohorotholog*, où il tourne en ridicule le style ampoulé des tragédies anglaises modernes. Cette pièce a été imprimée en 1743, en un petit volume in-4°, avec quelques autres farces du même auteur. Carey, poète et musicien, vécut presque toujours dans un état voisin de l'indigence, et se tua dans un moment de désespoir, en 1744. C'est lui qu'est le fameux chant : *God save great George our king*, etc. (On conserve le grand George, notre roi, etc.) On a remarqué, à sa louange, dans toutes ses poésies et ses chansons sur l'amour, le vin, et autres sujets du même genre, il a su conserver le respect dû à la décence et aux mœurs. X—s.

CAREZ (JOSEPH), imprimeur de Toul, était passionné pour le perfectionnement de son art, et doit être considéré comme l'inventeur du chage, procédé auquel tient la bêtise d'exécution du stéréotypage. Il fut truit par les papiers publics des premiers essais qu'Hoffmann exécuta sous le nom de *polytypage*, il tenait en 1785, de deviner son procédé de le perfectionner en appliquant le moulage des planches, ou formes d'imprimerie, le procédé que M. Thounin, de Toul, amateur en médaille employait avec succès pour en tirer des empreintes parfaitement nettes au moyen d'un coup sec qu'il donnait avec un marteau sur une bille d'é

CAR

sur la médaille. Carez, voyant la netteté de l'empreinte dépendre de la vivacité du coup, imagina d'employer un coup vif, au moyen d'un bloc de bois suspendu à une corde qu'il laissait tomber sur le métal qui devait recevoir l'empreinte sur une planche, quand il était au point de tension convenable. Cette empreinte se prit mieux, et fut plus nette, et frappant sur un nouveau métal, et fusion et commençant à se faire, y donna une empreinte en relief, par laquelle, après beaucoup de tâtonnements, Carez parvint à donner une grande netteté. En 1786, il imagina, par ce procédé, un livre imprimé avec le plain-chant noté, en 16 in-8°. de plus de mille pages, précédé de vingt autres volumes de liturgie, ou d'instructions à l'usage du diocèse. En 1791, il fut élu à l'assemblée législative par le département de la Meurthe, et se fit remarquer par la modération de ses opinions. Il fut membre du comité des arts, à la confection desquels ses idées eurent à être fort utiles. Il se prononça hautement contre la persécution des prêtres insermentés, et fut l'objet dans plusieurs sociétés de sociétés, et demanda que les dévotions faites contre eux fussent abolies. Ses vœux furent vérifiés par les départements. Rendu à ses travaux, il termina l'impression d'un Dictionnaire de médecine et d'une Bible en romain, de 16 in-8°, dont le caractère est d'une grande netteté, et bien supérieur aux essais de Valleyre, de Gedon, Hoffmann et de tous ceux qui l'ont précédé dans cette découverte. On peut voir une page de cette Bible dans l'*Histoire des procédés du papeterie et de la stéréotypie*, par J. Camus. Carez donnait à ses éditions le nom d'*omotypes*, pour ex-

primer la netteté de plusieurs types en un seul. Il mourut le 10 août 1801, fut fait sous-préfet de Toul, et y mourut la même année. C. M. P.

CARIBERT, ou **CHEREBERT** l'aîné des fils de Clotaire I^{er}, eut son partage le royaume de Paris, et commença à régner en 561. Ce prince fut un ami de la paix et des lettres, et montra beaucoup de zèle pour l'observation de la justice, obtint de l'ascendant sur les grands de sa cour par son éloquence, et s'attira le respect des monarches voisins par les instructions qu'il donna à ses ambassadeurs. « Un roi de ce caractère, dit avec raison le P. Daniel, était en ce temps-là une chose plus rare qu'un roi guerrier, les vertus militaires ayant beaucoup moins d'opposition avec quelque barbarie qui restait encore dans le cœur des Français, que toutes les qualités et toutes ces vertus civiles et politiques. » L'esprit pacifique de Caribert étonnera peu, si l'on réfléchit qu'il avait quarante ans lorsqu'il commença à régner, et qu'il était l'un des enfants de Clotaire I^{er}, prince ambitieux et cruel, qui prouva, par un supplice effroyable de Chramne, le plus aimé de ses fils, qu'il ne pardonnerait pas dans ses héritiers les défauts qu'il avait lui-même. Le royaume de Paris, que possédait Caribert, et qui était avantageusement situé pour un prince ami de la paix, puisqu'il se trouvait défendu de toute attaque subite par les royaumes de ses frères; et cependant l'esprit guerrier l'emportait hautement dans le caractère des Français, que l'histoire a pris soin de marquer que la puissance des maires du palais, qui absorba bientôt la puissance royale, parce qu'ils devinrent chefs de l'armée, commença sous le prince. Les Francs, fidèles à leurs coutumes, se faisaient un chef de

and le roi qui les gouvernait ne t pas d'ardeur pour les com-ribert ne mit pas la continenceibre de ses vertus. Aussitôt mort de son père, il chassa e qu'il lui avait donnée, épou-ux filles d'un ouvrier en laine, tard, la fille d'un gardeur de ux. Il est le premier roi de exclu par son évêque de la ion des fideles; et sa conduite euse l'aurait sans doute jeté s embarras plus grands que la si la mort ne l'avait enlevé en près un règne de sept ans. il ne laissa que des filles, son e rentra dans le partage de sea — Il ne faut pas le confondre .RIBERT, ou CHARIBERT, roi d'A- e, frère de Dagobert I^{er}., et a château de Blaye en 631.

F—E.

IGNAN (THOMAS - FRANÇOIS ROIE, prince DE), cinquième Charles-Emmanuel I^{er}., duc de , naquit en 1596. Son caractère inconstant le jeta successive-ans plusieurs partis, et, pen-ingt ans, il fit la guerre avec succès. Mécontent du cardinal elieu, il s'unit en 1635 aux ols, et obtint le commande-le leur armée. Son début dans alat ne fut pas heureux : vou-pêcher la jonction des troupes ses avec celles des États-Géné-d perdit la bataille d'Avein, où, ze mille hommes qu'il comman-es maréchaux de Châtillon et de lui en tuèrent cinq mille, lui fi-x-huit cents prisonniers, et lui t quatre-vingts drapeaux. En il battit le maréchal de La , et lui fit lever le siège de St.-Déjà il avait formé, avec le al de Savoie, son frère, le des-ôter à Christine, veuve de Vic-

tor-Amédée, la tutelle de ses enfants et le gouvernement pendant la mino-rité. « Ces deux princes, dit le prési-dent Hénault, donnèrent à la du-chesse de Savoie *bien de la peine pendant sa régence.* » Le prince Thomas entre en 1639 dans le Pié-mont, s'empare de Chivas; Quiers, Moncallier, Yvrée, se déclarent pour lui; Verruc lui ouvre ses portes; il se rend maître de Crescentin; et, réu-nissant ses troupes aux Espagnols que commande le marquis de Léganez, il marche sur Turin avec douze mille hommes et cinq mille chevaux. La duchesse régente était dans sa capi-tale, que défendaient le cardinal de La Valette, le comte de Plessis-Pras-lin, et six mille Français. Après avoir fait jeter des bombes dans la ville, le prince Thomas, désespérant de s'en rendre maître par la force, se retire, s'empare de Saluces, de Coni, de plu-sieurs autres places, et médite d'en-lever Turin par surprise. Il y envoie six à sept cents soldats, qui entrent par différentes portes, déclarent qu'ils viennent grossir la garnison, servir la duchesse, et sont imprudemment re-çus sans être interrogés, sans éveiller aucun soupçon. Dans la nuit du 25 au 26 juillet, le prince Thomas fait appliquer un pétard à une des portes; à ce signal, toutes les autres sont ou-vertes; ses troupes entrent; il est reçu lui-même aux acclamations du parti nombreux qu'il a dans la ville. A peine la duchesse a-t-elle le temps de se sauver dans la citadelle; les Français la défendent : plusieurs combats san-glants sont livrés. Enfin, il est résolu dans le conseil de la princesse, qu'elle partira avec une escorte pour se reti-rer à Suze ou à Chambéri. Cependant, le nonce du pape, Caffarelli, s'établit médiateur entre les deux partis, et leur fit accepter une suspension d'ar-

GAR

Le marquis de Léganex retourna
 , et le prince de Carignan de-
 a dans Turin. Après l'expiration
 rêve, la guerre recommença. Le
 e fut défait par le comte d'Har-
 au combat de Quiers. En 1641,
 : d'Harcourt ayant battu le car-
 de Savoie, fit lever le siège de
 à son frère, qui échoua aussi
 ulant escalader Quérasque. L'an-
 vivante, il eut une entrevue avec
 e Savoie sur le chemin
 ce, sta dans le carrosse de la
 esse, sa belle-sœur, et entra avec
 ans Turin, au milieu des accla-
 ns du p : , qui voyait dans
 on la fin de ses mal-
 . A c : époque, le prince Tho-
 ai son accommodement avec
 XIII ; le duc de Longueville lui
 a commission de lieutenant-
 Déclaré généralissime des ar-
 te France et de Savoie en Italie,
 pour lieutenants Turenne et le
 : de Praslin. La prise d'Ast, celle
 in, qui valut à Turenne le bâton
 réchal de France à trente-deux
 celle de Saptià, de Rocca, de Vi-
 io, et la bataille de Mora, gagnée
 n Cantelme, général des Espa-
 , signalèrent les campagnes de
 et 1645. Le prince Thomas se
 : ensuite à Paris, où il obtint
 la confiance du cardinal Mazarin.
 li écrivait au comte de Bussy-
 in, le 25 juillet 1652 : « Le
 ice Thomas est du petit conseil
 cardinal, et l'un des principaux
 arins du monde. Ils sont en
 pétuelle conférence, son émi-
 ce, ledit prince, M. de Bouillon
 : maréchal Du Plessis. » (Voyez
 moires du comte de Bussy-
 in.) En 1654, le prince Tho-
 it fait grand-maitre de France à
 e du prince de Condé, qui ve-
 être déclaré criminel de lèze-

marcha au
 ène, fit lever
 égea Pavie.
 it a Turin le 22 janvier 1666.
 avait épousé Marie de Bourbon-Sa-
 dont il eut deux fils : l'aîné
 i Manuel, qui continua la bran-
 a rignan ; le cadet, Eugène-Ma-
 rice, qui fut père du célèbre prin-
 E. On trouve la vie de prin-
 Thomas dans l'*Histoire généalogi-
 de la maison royale de Savoie*
 par Guichenon, Lyon, 1660, 2 vol.
 in ; une autre vie du même prin-
 a publiée sous ce titre emphatique
Il Colosso : historia panegyrica de
principe Thomaso di Savoia, par
 Antonio-Agostino Codretto, doctor
 i lege, Turin, 1665, in-4°. La
 nité de ce prince, peinte par Van
 Dyck, a été gravé par Pontius.

V—vz.

CARILLO D'ACUNHA (DOM D'ARRAGONSE), archevêque de Tolède, roi-
 ginaire du Portugal, embrassa l'état
 ecclésiastique, quoique son naturel
 dent le rendit plus propre aux fonc-
 ti politiques et militaires. Il occupa
 encore le siège de Sigüenza.
 int en 1446 à l'archevêché de To-
 e, puis au ministère sous Henri IV
 le Castille, dont il trouva la cour
 , en dirigeant le parti des se-
 s mécontents et en se vendant
 roi d'Arragon. Henri ouvrit enfin les
 yeux, et l'écarta du conseil. Le fi-
 pr , outré de sa disgrâce, se dis-
 posa à la guerre civile, leva des trou-
 pes contre son souverain, et, après
 l'avoir déclaré indigne de la couronne,
 proclama roi de Castille, en 1466
 Alphonse, frère de Henri. S'étant en-
 paré ensuite de Penafior, il mena ses
 troupes devant Simancas. Henri at-
 courut avec une armée, lui fit lever
 siège, et demanda justice au pape con-
 tre l'archevêque qui l'avait déposé. C

sa soutenir à Rome que la déposition était juste, et qu'il n'avait été l'organe de la nation. Le pontife donna. Alors la guerre civile, un instant suspendue, recommença avec une fureur. L'archevêque, à la tête d'une armée de vingt-cinq mille hommes, combattit contre ce monarque, et lui livra bataille sous les murs de Médina del Campo, le 20 août 1464. On le vit braver en personne à la tête des troupes, portant par dessus son armure une surplis avec des croix blanches. Il fut blessé, et resta le dernier sur le champ de bataille, malgré sa blessure. Il se sépara les deux armées, qui se combattirent l'une et l'autre la victoire. Le roi Alphonse étant mort, Henri, qui avait déjà offert lâchement la paix au roi de Castille, conclut un traité avec les Français, par l'entremise de ce prélat, qui fut déclaré Isabelle, sœur de Henri, héritière de la Castille, au lieu de Jeanne, fille de ce monarque. Devenu l'âme du parti français, l'archevêque de Tolède recommença à lever de nouveau les armes contre Henri, et vint mettre le siège devant Pédrarroya. En vain le roi lui offrit des états, et des richesses immenses, rien ne put apaiser l'animosité du fougueux prélat. Henri obtint un bref du pape pour suspendre son procès : quatre chanoines de Tolède commencèrent la procédure, mais le cardinal Carillo enleva les juges, s'assura l'impunité, et parvint enfin à séparer Henri avec sa sœur. De tout-puissant à l'avènement d'Isabelle, il soutint cette princesse contre le parti de sa nièce Jeanne, et dans le conseil la part que Ferdinand d'Arragon, époux d'Isabelle, prit dans le gouvernement; mais, par la suite du crédit du cardinal Mendoza, il se retira mécontent, et dans le parti de Jeanne : « Je

» veux, dit-il en partant, forcer Isabelle à reprendre la quenouille que je lui ai fait quitter. » On le vit combattre avec les Portugais pour cette même Jeanne, dont il avait ruiné les espérances, et se précipiter dans les plus grands périls à la bataille de Toro, où son parti fut défait. Isabelle triomphante, fit saisir les revenus de ce prélat factieux, et procéder contre lui pour crime de rébellion. Enfin, l'opiniâtre Carillo, après avoir inutilement tenté de livrer Tolède aux Portugais, et lutté jusqu'à la dernière extrémité pour soutenir les droits de la princesse Jeanne, se soumit en 1478, remit toutes ses forteresses, et, à ce prix, rentra en grâce et obtint la restitution de ses immenses revenus. Il se retira sur la fin de sa vie dans un monastère qu'il avait fondé à Alcalá de Henarès, où il mourut le 1^{er} juillet 1482. Ce prélat eut du courage et de grands talents; il avait présidé le concile d'Aranda, tenu en 1473; mais il fut inquiet et séditieux, né enfin pour renverser les trônes et pour le malheur de son pays. Passionné pour l'alchimie, il fit des dépenses immenses, dans l'espoir de trouver le secret de faire de l'or.

B—P.

CARINUS (MARCUS-AURELIUS), était fils aîné de l'empereur Carus, qui lui donna, avec le titre de César et la qualité d'Auguste, le gouvernement de l'Italie, de l'Illyrie, de l'Afrique et de l'Occident, lorsqu'il partit avec Numérien, son second fils, pour aller faire la guerre aux Perses. Carinus fut particulièrement chargé de défendre les Gaules contre les barbares qui menaçaient de faire une irruption dans ce pays. Ce n'est qu'à regret que son père se détermina à lui confier cette expédition; il aurait voulu en charger Numérien, prince plus sage, plus réservé, mais trop jeune. Il connaissait

les mauvaises qualités de Carinus, qui ne justifia que trop les craintes et les soupçons de l'empereur. Tous les historiens peignent ce jeune César comme un homme corrompu, paresseux et cruel. Les Romains ne redoutèrent l'élection de Carus à l'empire, que parce qu'ils avaient en horreur les vices de son fils. Dès qu'il fut arrivé dans les Gaules, il éloigna des emplois les hommes les plus vertueux, pour y placer les compagnons de ses débauches; il fit mourir le préfet du prétoire, pour lui substituer un homme de la lie du peuple; il épousa jusqu'à neuf femmes, et les répudia successivement, quoique plusieurs se trouvaient sentenciantes; il remplit le palais d'histriens, de courtisanes et de chanteurs. Il avait une si grande répugnance à signer, qu'il avait chargé de ce soin l'un de ses favoris, et cependant il le querrelait souvent de ce qu'il contrefaisait trop bien sa signature. Lorsqu'il apprit la mort de son père, il se crut dégagé de toutes entraves; et se livra avec plus de furour à de nouveaux crimes. Il ne manqua cependant pas de courage pour défendre et pour conserver l'empire. Il fut d'abord à combattre Julien II (Marcus Aurelius Julianus), qui avait pris la pourpre en Pannonie, et qu'il défait près de Vérone à son retour des Gaules. Ensuite, il marcha contre Dioclétien, qui avait été proclamé empereur après la mort de Numérien. Les deux armées se rencontrèrent dans la Mésie; Carinus, après avoir été plusieurs fois vainqueur, et après s'être vaillamment défendu, succomba enfin, et fut tué par les siens auprès de Margus, l'an 284. L'époque de son règne est mémoirable en ce qu'il fit célébrer à son retour des Gaules les jeux romains avec un éclat et une magnificence extraordinaires. Il donna

des spectacles nouveaux et les détails de son règne (VII) et de son règne. Si les historiens ont de Carus l'empereur, à cause de ses crimes, n'a pas manqué de poètes qui ont célébré ses actions au-dessus de celles des meilleurs princes. Némésien et Sulpice Sévère ont suivi l'exemple de Virgile, qui a placé dans la bouche des bergers les louanges d'Ascanius comme lui, ils ont chanté dans des éloges Carinus et son frère. Quelques antiquaires ont donné une femme à Carinus Magnia Urbica, mais celle qui n'est connue que par des médailles. D'autres prétendent qu'elle était femme de Carus son père. Cette question a donné lieu à un grand nombre de dissertations entre les célèbres numismates du siècle. Stosch et Khell la donnent à Carinus; Genebrier, Banduri, Belley, croient qu'elle était femme de Carus. On penche aujourd'hui pour cette dernière opinion, qui est d'ailleurs appuyée de raisons et de preuves plus solides. On trouve des médailles latines et grecques de Carinus. Celles-ci ont été frappées en Egypte (*Vopiscus. A. Victor. Carinus*).

CARION (JEAN), professeur de mathématiques à Francfort-sur-le-Main où il eut pour disciple Melandri, naquit à Büttelheim en 1499, et vint à Berlin, âgé de trente ans. Il publia d'abord des *Ephémérides* qui s'étendent de 1536 à 1600, et contiennent des prédictions et des jugements astrologiques. Il fit ensuite des *Practica astrologica*, mais ces deux ouvrages ne lui ont fait aucune réputation, lorsqu'il fut tout à coup célèbre par une charte dont il n'était point l'auteur.

dans le 16^e. siècle un succès si prodigieux, il en parut un si grand nombre d'éditions et de traductions, qu'il n'est pas hors de propos d'entrer dans quelques détails sur l'histoire de cet ouvrage. Carion avait composé une chronique en allemand, et, avant de la faire imprimer, il voulut que Mélancthon la corrigéât. Mélancthon, au lieu de la corriger, en fit une autre, et la publia en allemand, à Wittemberg, en 1531. C'est ce qu'il nous apprend lui-même, en écrivant à Camérarius : *Ego totum opus relexi, et quidem germanicè*. Peucer, gendre de Mélancthon, et continuateur de la même chronique, dit, dans son édition de 1572, que Mélancthon raya tout le manuscrit de Carion : *Totum abolevit una liturâ, alio conscripto, qui tamen nomen Carionis præfuit*. Tandis que Mélancthon publiait sa chronique sous le nom de *Carion*, ce-lui-ci faisait imprimer son ouvrage, et le dédiait à Joachim, marquis de Brandebourg. Il le terminait par quatre ou cinq prophéties appliquées à Charles - Quint, et qui ont été toutes fausses. Les deux chroniques sous le nom de Carion eurent divers traducteurs. Herman Bonnus donna une version latine de celle de Mélancthon, et Jean Leblond traduisit en français celle de Carion, Paris, 1556, in-12. (*Voy. MÉLANCTHON*).

V—VE.

CARISSIMI (JEAN-JACQUES), l'un des plus grands compositeurs de son temps, et le réformateur de la musique moderne en Italie, naquit à Venise vers le commencement du 17^e. siècle. Ses talents, la haute réputation dont il jouissait, et qu'il a conservée de nos jours, le firent nommer à la place de maître de la chapelle pontificale, et du collège de Rome, en 1649. Carissimi introduisit dans les églises l'accompagnement de la musique instru-

mentale aux motets, et, le premier employa la cantate pour des sujets religieux. Il reforma l'organisation du récitatif, dont Peri, et surtout Monte-verde, avaient été les inventeurs. Un style pur et savant, qui sert en core de modèle à ceux qui étudient la composition, Carissimi joignait une mélodie enchanteresse. Parmi les formes heureuses qu'il introduisit, on doit distinguer surtout celle du mouvement et des marches de la basse, part qui jusqu'alors avait été fort négligé. Il sortit de son école une foule d'élèves distingués; tels que Bassani, Buonocini, Cesti, Alex. Scarlatti, et plusieurs autres. On ignore si Carissimi a composé pour le théâtre; on a de lui des messes, des oratorios, des motets des cantates. C'est surtout dans ces deux dernières parties qu'il s'est rendu célèbre, et qu'il mérite les grands éloges qui lui ont été prodigués par ses contemporains. Les plus remarquables de ses cantates sont : le *Sacrifice de Jephthé* et le *Jugement de Salomon*.

R—T.

CARITEO, poète italien du 17^e. siècle, était né, selon le Quadro le Crescimbeni, à Barcelone en Espagne; mais il vécut habituellement à Naples. Il paraît que *Cariteo* est un nom poétique que Sannazar donna pour indiquer qu'il se consacrait aux Grâces (*Charites*), et qu'il fit oublier son nom de famille. Il fut un des membres de la célèbre académie de Pontanus, qui parle de lui dans plusieurs endroits de ses ouvrages et le fait parler lui-même dans ses dialogues. Il était intime ami de Sannazar, et, ainsi que lui et toute cette académie de Naples, fut attaché à la maison régnante d'Arragon. Le moment où l'armée française descendait en Italie, il fit éclater cet attac-

CAR

s plusieurs pièces de vers , p na ni le sarcasme, ni les in- aux Français et à leur roi. Les es progrès de cette armée ne le point changer de ton; il exhorte une grande ode les princes ita- à oublier leurs divisions, et à r ensemble contre leur ennemi n. On ne sait ce qu'il devint la conquête, mais il était mort : 1509. Ses OEuvres, ou *Rime*, illies pour la première fois en , furent réimprimées en 1509 , , par son ami Summonte, avec and nombre d'additions. Le style que d'élegance et de force; mais, les sentiments et les pensées, ont des meilleures de ce siècle, où ie italienne avait déchu, pour se r avec plus d'éclat. G—É.

R L (JEAN-SAMUEL), savant ein allemand, né en 1675, fut le et l'un des plus zélés partile Stahl. Il devint premier méde- Christian VI, roi de Danemark, urut à Meldorf, dans le duché lstein, le 13 juin 1757. On a de l. *Lapis Lydius philosophico- echnicus ad ossium fossilium asiam analyticè demonstran- zhibitus*, Francfort-sur-le-Mein, , in-8°. Sous ce titre singulier, donne l'analyse chimique des usés. II. *Praxeos medicæ the- a generalis et specialis pro ho- tum dogmatico, tum clinico, um privatum auditorum ichno- icè delineata*, Halle, 1718, , in-4°. III. *Specimen histo- edicæ, ex monumentis Stahlia- syllabum aphoristicum redac-* 1727, in-8°. réimprimé, avec us, en 1737, in-8°. sous le titre *toria medica, pathologico-the- tica*; IV. *Ichnographia praxeos e*, 1722, in-8°. V. *Elementa gie medicæ ex mente et me-*

CAR

thodo Stahlia, 1717, in-8°; *Dialectica sive a, est discipli corporis aa sioniam amn accomodata*, Copenhague, 1758. C'est à Antoine-Joseph CARL, prof- seur de botanique à Ingolstadt, t l'on doit: I. *Zymotechnia vindica et applicata*, Ingolstadt, 1759, 4°.; II. *De oleis*, 1760, in-4°.; I *Jardin botanico-medical* (en a mand), 1770, in-8°. D—P—

CARLE (PIERRE), naquit à Val rangue en 1666, et fit ses premières études à Puy-Laurens et à Nîmes: avait dès-lors un désir si vif de s'in- truire, que, pour n'être pas tenté- sortir, il coupa ses cheveux et les talo- de ses souliers. Il sortit du royaume le 12 juin 1685, par suite de la révo- tion de l'édit de Nantes, et se rendit Genève, puis en Hollande et en A- gleterre. Un grand seigneur l'engag- à revenir en Hollande, et lui prom- de pourvoir à son avancement; ma- ce seigneur étant mort, Carle se trou- sans ressource. Dans cette extrémité il s'ifirma pendant quelque temp- vé avec la plus grande frugalité, s'appliqua sans relâche à l'étude t mathématiques. Il ménagea si bien sa très petite somme qui lui était resté- qu'elle suffit pour le faire subsis- pendant six mois. Au bout de ce temp- il se présenta pour se faire placer sur- liste des ingénieurs, et y réussit, sa- autre appui que son mérite. A la ré- lution de 1688, Carle, entré au se- vice du roi Guillaume, servit sur m- et sur terre, en Irlande, et principal- ment en Flandre, pendant les dix a- nées que dura la guerre. Dès l'ann- 1693, il reçut une pension de 10 livres sterl., en considération de s- services; et déjà, à cette époque, s- mérite l'avait élevé au rang de quatri- me ingénieur du roi me. Blessé le mois d'août 1695, tant la ville

il fut visité sur-le-champ par les officiers-généraux, et le roi signa le plus grand intérêt. Ce pendant le cours de cette guerre chargea de faire construire un pont pour le passage de l'armée, dans l'espace de vingt-quatre heures, et il échoua dans cette entreprise, où les ingénieurs avaient échoué. Ce pendant pendant cette guerre que, dans un conseil où les officiers-généraux étaient divisés d'opinion, après avoir entendu celle de Carle, le roi levant la séance : « Nous suivons l'avis du boiteux. » (Carle était boiteux). Il se fit naturaliser en 1603 en France, et, pendant la courte durée de la paix qui suivit le traité de Riswick, il résida à Londres. Lors de la mort de la succession d'Espagne, Carle vint au service du roi de Portugal, et fut successivement maréchal-de-camp, lieutenant-général, et enfin ingénieur en chef du roi de Portugal, sans jamais le commandement d'un régiment d'infanterie, au service d'Angleterre où il était colonel. Il prit, avec le comte Galloway, réfugié français, la ville d'Alcantara sur les Espagnols et les Français, conduisant les travaux du siège de Salamantre dans Madrid avec le marquis de Minas, défendit Barcelone contre le roi d'Espagne, Philippe V, et fut obligé d'en lever le siège après sept jours de tranchée ouverte, et d'une belle retraite de l'Andalousie. Le maréchal de Berwick admirait Carle et se concilia l'estime particulière du roi de Portugal, qui le récompensa amplement de ses services, et lui donna le libre exercice de sa religion dans son palais même : ce que Carle refusa. Après la paix générale, Carle resta en Portugal quelques années encore au service de Portugal, et se retira vers la fin de sa vie à Londres, où il résida jusqu'à

sa mort. Moins ambitieux que philosophe paisible, Carle goûta les douceurs de la paix au sein de sa patrie adoptive. Il s'adonna à l'agriculture et en fit ses délices. Il tenta d'introduire en Angleterre la culture du mûrier, et même il essaya d'y élever des vers à soie. Il conserva toujours le désir et le projet de revenir dans sa patrie qui l'avait rejeté de son sein ; mais il mourut à Londres, sans avoir pu les effectuer, le 7 octobre 1730, d'une attaque de goutte. Z.

CARLENCAS. Voy. JUVENEL.

CARLES (LANCELOT DE), né à Bordeaux, au commencement du 16^e siècle, était fils de Jean de Carles, président au parlement de cette ville. Le roi Henri II le chargea d'une négociation avec la cour de Rome, et, en récompense de ses services, le nomma à l'évêché de Riez. Carles avait reçu une excellente éducation, dont il avait heureusement profité. Il était savant dans les langues grecque et latine ; il aimait aussi la poésie française, et recherchait ceux qui s'étaient acquis quelque réputation en la cultivant. Il était particulièrement lié avec Ronsard, Joachim du Bellay et le chancelier de l'Hôpital. Carles mourut à Paris, vers l'année 1570. La Croix du Maine lui attribue plusieurs ouvrages imprimés, et d'autres qui ne l'ont pas été. Dans cette dernière classe, il faut ranger une *Traduction en vers français de l'Odysée d'Homère*, dont notre bibliothécaire ne parle que sur le témoignage de Jacques Pelletier du Mans. Il avait fait imprimer en 1561, la *Paraphrase en vers français de l'Ecclésiaste de Salomon*, et, en 1562, celle des *Cantiques de la Bible*, et du *Cantique des Cantiques*, in-8^o. On a encore de lui : *Exhortation ou Parénèse en vers héroïques* (latins et français) à son

neveu, Paris, Vascosan, 1560, in-4°; *Éloge ou Témoignage d'honneur d'Henri II, roi de France*, traduit du latin de Pierre Paschal, 1560, in-fol.; *Lettres au roi de France, Charles IX, contenant les actions et propos de M. de Guyse, depuis sa blessure jusqu'à son trépas*, Paris, 1563 in-8°; mais le plus rare des ouvrages de Carles et le plus recherché est une *Épître contenant le procès criminel fait à l'encontre de la royne Boullan (Anne de Bouleyn), d'Angleterre*, Lyon, 1545, in-8°. M. Brunet en parle dans son *Manuel du libraire*, mais par erreur, sous le mot *Charles*. W—s.

CARLESON (CHARLES), secrétaire d'état en Suède, chevalier de l'Étoile polaire, naquit en 1705 à Stockholm, où son père était négociant. Ayant fait de bonnes études à Upsal, il entra dans les charges, et s'éleva peu à peu à celle de secrétaire d'état. Il mourut en 1761. Carleson était versé dans les langues anciennes et modernes, dans le droit et dans les sciences économiques. On a de lui un *Dictionnaire d'économie*, quelques traités de jurisprudence et de morale, et des traductions en suédois de plusieurs ouvrages anglais, ainsi que du *Traité de la vieillesse*, de Cicéron. — CARLESON (Edouard), son frère, fut président du conseil de commerce à Stockholm. Après avoir voyagé en Turquie avec le baron de Hœpken, il fut nommé ministre de Suède à Constantinople. Les services qu'il rendit à son pays furent récompensés d'une manière brillante. Retourné en Suède en 1746, il devint successivement secrétaire d'état, commandant de l'ordre de l'Étoile polaire, chancelier de la cour, et président au conseil de commerce. Il mourut en 1767. Ses loisirs avaient été consacrés aux sciences, et il laissa plusieurs

ouvrages suédois, parmi nous connus sous ses *Constitutions des pêcheries de*, et sa *Relation du voyage de deux seigneurs suédois en Palestine, à Jérusalem*, trouve aussi plusieurs, même président Carleson dans le *Journal de l'académie des sciences de Suède* dont il était membre. C

CARLET. Voy. ROZIER.
CARLETON (GEORGE), anglais, naquit en 1559, dans le comté de Northumberland, au château de Thunberland, dont son père était gouverneur. Cette place n'était probablement une grande source de fortune; car la succession de George fut faite en partie aux dépens de Bernard Gilpin, un des Anglais sous le nom de *du nord*, et sous lequel il avait commencé ses études. Il les acheva à Oxford, où il se distingua dans toutes les parties des sciences, et en particulier dans la théologie. Nommé en 1617, évêque de Landaff, il fut envoyé en 1618, par le roi Jacques, au synode de Dordrecht, avec d'autres théologiens anglais, et saisit l'occasion pour faire valoir son point de vue de l'épiscopat, bien que quelques points de dogme, comme celui de la prédestination, et la doctrine des calvinistes, et d'ailleurs violent ennemi des papistes. Nommé en 1619 évêque de Chichester, il mourut en 1626 de soixante-neuf ans. Il a écrit un assez grand nombre d'ouvrages autres: I. *Heroïci characteres*, Oxford, 1603, in-4°. II. *Dixmes dues au clergé examées et prouvées être de droit divins*, 1606 et 1611, in-4°. III. *la Jurisdiction royale, et l'épiscopale*, etc., Londres, 1614. IV. *Consensus ecclesie*

a tridentinos, de scriptis, fide et gratia, etc., 1613, in-8°; V. *Astrologie ou la Folie de l'astrologie*, 1624, in-4°, 1651; VI. *Jardi Gilpini*, Londres, 4°, et dans la collection *le Bates*, 1681, Londres, X—s.

TON (sir DUDLEY), homme anglais, né en 1573, à Baldwell, dans le comté d'Oxford, fut vingt années, ambassadeur à Jacques, successivement à la Savoie et dans les Provinces. Il fut ensuite envoyé comme ambassadeur extraordinaire auprès de Louis XIII, et eut le même caractère dans les Provinces. Charles I^{er}, dès la première année de son règne, le créa comte de Pembroke, dans le comté de Devon, trois ans après, vicomte de Devon, dans le comté d'Oxford, et vers le même temps l'un des principaux secrétaires d'état, à cette place jusqu'à sa mort, le 1631, et fut enterré dans l'église de Westminster. On a de lui plusieurs discours politiques, tant en français qu'en anglais, des discours au parlement, et des lettres imprimées et recueillies. X—s.

TON (GEORGE), officier militaire, entra fort jeune au service, et fut volontaire, et assista à la bataille navale qui eut lieu entre le duc d'York et Ruyter, pendant la campagne en Espagne. Il fut fait prisonnier au siège de Gibraltar, et resta ensuite, sur sa parole, pendant trois ans, à Santa Cruz de la Mancha. C'est là qu'il observa le caractère, et les usages des Espagnols, et ceux dans une grande fa-

miliarité, et gagnant leur confiance par le respect qu'il portait à leurs opinions politiques et religieuses. Il a laissé, en anglais, des *Mémoires contenant entr'autres plusieurs notices et anecdotes sur la guerre d'Espagne* (de la succession) sous le commandement du comte de Péterborough. Cet ouvrage fut imprimé en 1743, et réimprimé en 1808, 1 vol. in-8°. Il en existe une traduction française par Gaspard Joel Monod, publiée sous ce titre : *Lettres, mémoires et négociations du chevalier Carleton*, 1759, 3 vol. in-12. A. B—t.

CARLETON (GUY), général anglais dans la guerre d'Amérique; fut nommé en 1774 gouverneur de Québec, et, lors de l'invasion du Canada, n'échappa aux Américains qu'à l'aide d'un déguisement. Arrivé à Québec, il mit la ville en état de défense, et, lorsque Montgomeri voulut s'en emparer, il fut repoussé avec perte, et périt dans l'assaut qu'il donna à cette place. Peu de temps après, Carleton chassa entièrement l'armée américaine du Canada. En 1777, il donna sa démission, et fut remplacé par Burgoyne. En 1782, il eut le commandement en chef des troupes anglaises en Amérique; et, après avoir conclu un traité, il retourna en Angleterre, où il est mort en 1808, âgé de quatre-vingt-quatre ans. Z.

CARLETTI (FRANÇOIS), voyageur florentin, fils d'un commerçant, fut envoyé, en 1592, à Séville, pour apprendre la profession de son père. Après deux ans de séjour dans cette ville, il s'embarqua pour l'Afrique, où son père l'envoya pour la traite des noirs. Il passa ensuite dans l'Amérique espagnole. Après avoir vendu ses nègres à Carthagène, il se rendit à Lima, puis à Mexico, et passa peu de temps après aux îles Philippines, dans le

dessein de former de nouvelles spéculations ; mais ne trouvant pas les circonstances favorables , il s'embarqua , en 1597 , pour se rendre au Japon , où il fit un séjour de neuf mois , et passa ensuite à la Chine , où il resta pendant près de deux ans. Il continua sa route par Goa , et s'embarqua enfin pour l'Europe , en 1601 , sur un bâtiment portugais , qui , ayant relâché à l'île Ste.-Hélène , fut pris par les Hollandais. Ainsi , Carletti se trouva dépouillé en un instant de toutes les richesses qu'il avait amassées , et ne put se les faire restituer , malgré la protection spéciale de son gouvernement. On lui remit seulement , par grâce , une très faible somme. Débarrassé de ces affaires , qui le retiennent longtemps en Hollande , il avait formé le projet d'entreprendre un second voyage , lorsqu'il fut appelé à Paris par le ministre de France , pour négocier , avec le consentement de son souverain , une affaire qui intéressait les deux cours. Cette négociation n'ayant pas eu de suite , Carletti renonça à son projet de voyage , et se retira à Florence , où il rédigea l'histoire de ses voyages , d'après l'invitation du grand-duc Ferdinand I^{er} , qui lui fit un accueil favorable , et le nomma maître de sa maison. Carletti avait perdu tous ses papiers ; mais , doué d'une heureuse mémoire , il a décrit avec autant d'exactitude que de vérité tout ce qu'il avait observé. On est étonné que , sans avoir reçu aucune éducation littéraire , il ait su peindre avec une si grande exactitude les mœurs et les productions des pays dont il parle. Il a donné avant les autres voyageurs des notions exactes sur la cochenille , sur le coco des Maldives , et sur le musc. Son ouvrage , qui est écrit avec beaucoup de simplicité , et qui ne fut publié que plus d'un siècle après sa mort , porte pour titre :

Ragionamenti di Francesco C. Fiorentino sopra le cose da dute ne' suoi viaggi , sì dell' occidentali e orientali come paesi , Florence , 1701 , 2 vol.

CARLETTO. Voy. **CALIANI**
CARLI DE PIACENZA (D
 et **MICHEL ANGELO GUATTI**
 deux capucins missionnaires ,
 nier natif de Reggio , et le natif
 Plaisance , furent envoyés à
 go en 1666 , avec quatorze au-
 pucins , par la congrégation de
 pagande , munis d'amples pou-
 Saint-Siège , qui les autorisa à
 lire les livres défendus , *excepté*
chiavel. Ils se rendirent d'abord
 bonne , ensuite au Brésil , et de
 au Congo. Ils visitèrent St.-F
 de Benguela et Loanda. Le vicar-
 tolique du Congo leur ordonna
 cer leur zèle dans les royaumes
 ba et de Sonho , situés sur la rive
 tre le fleuve Zaire et la rivière
 Ils baptisèrent trois mille enfi-
 rant le cours de leurs mission-
 rent quelques conversions ; le
 plus grand obstacle qu'ils éprou-
 vèrent était de persuader les nègres
 obligation de se contenter d'une
 femme. Michel Angelo mourut
 Congo ; Denis Carli fut assés
 pour résister aux fatigues et à
 gers de sa mission , et pour tri-
 d'une longue et cruelle maladie
 mit en route pour revenir en
 s'embarqua sur un vaisseau qui
 tait pour le Brésil , et de là il
 pour Lisbonne. Il visita Cadix ;
 pèlerinage à St.-Jacques en Galice
 rembarqua de nouveau pour re-
 ner à Cadix ; mais le vaisseau
 quel il se trouvait , après avoir
 combat à un corsaire , entra au
 port d'Oran , et revint ensuite à
 De là Carli traversa l'Espagne

à Barcelone, où il s'embarqua pour la Sardaigne ; il éprouva une violente tempête, fut rejeté sur la côte de la Sicile, traversa le midi de la France, et se rendit ensuite à Bologne, où il rédigea la relation des voyages de son compagnon et des siens. Cette grande partie est remplie par des descriptions des souffrances des missionnaires et par des anecdotes ridicules. Les renseignements géographiques et l'histoire naturelle s'y trouvent sont vagues, et l'ignorance des auteurs ; mais on ne peut reprocher à l'auteur une sorte de naïveté et de crédulité religieuse qui en rend la lecture intéressante, et le peu de relation qu'on a de ce pays a fait rechercher celle-ci et d'autres du même genre avec plus d'empressement qu'ils ne méritent. La première édition des voyages de Carli a été imprimée sous ce titre : *Il Moro trasportato in Venezia, ovvero raccontati alcuni riti e religioni de' popoli dell'Africa, America, Asia ed India*, Reggio, 1672, in-12. Elle fut réimprimée en 1674 à Bologne, et en 1687, à Bassano, in-12. Une nouvelle édition de ce livre parut à Bologne en 1678, sous le titre suivant : *Viaggio di Felice Angiolo di Guattini e del figlio Carli nel regno del Congo scritto per lettere con una descrizione del paese*. En 1680, il eut une traduction française, faite à Lyon chez Amaury, in-12. Elle fut réimprimée dans sa *Revue historique de l'Éthiopie orientale*, V, pag. 91-268. La première édition anglaise a paru dans *Churton's Collections of voyages and travels*, pag. 613-650. Dans la collection d'Astley (vol. III, pag. 143 à 150) on en a donné un extrait, qui a été traduit dans l'*Histoire générale*

des voyages, de Prévôt, livre XII, ch. 2, et dans *Allgemeiner historie der Reisen*, b. 4. s. 551. Il a paru une traduction allemande de la relation de Carli, Augsbourg, 1693, in-4°, faite sur une des premières éditions italiennes. W—n.

CARLI (JEAN-JÉRÔME), naquit dans les environs de Sienne, en 1719, d'un père cultivateur, qui lui fit faire de bonnes études. Il embrassa l'état ecclésiastique, fut plusieurs années professeur d'éloquence à Colle en Toscane, et ensuite à Gubbio, dans les états du pape. Sa renommée s'étendit bientôt dans toute l'Italie ; tous les savants, les littérateurs, les naturalistes s'empressaient d'entrer en relation avec lui sur des sujets relatifs ou aux sciences ou aux arts mécaniques, dont il était fort instruit. Les habitants de Gubbio avaient une si grande estime pour lui, qu'ils le consultaient dans toutes les affaires difficiles. Ils le chargèrent de plusieurs missions délicates et importantes. Après un séjour de dix-huit ans, il fut obligé de retourner à Sienne, et, peu de temps après, nommé secrétaire perpétuel de l'académie des sciences, arts et belles-lettres de Mantoue. Il remplit cette place avec distinction jusqu'à sa mort, arrivée le 29 septembre 1786. On dut à son zèle et à ses lumières, pendant le séjour de treize ans qu'il fit à Mantoue, l'activité rendue aux sciences, aux arts, aux manufactures, l'établissement du musée et de la bibliothèque publique. L'estime générale des savants fut la récompense de ses travaux ; il reçut même des témoignages de celle de l'impératrice Marie-Thérèse et de Joseph II, son fils. Carli parcourut en différents temps presque toute l'Italie pour rassembler des livres, des médailles, des antiquités, des échantillons d'histoire naturelle, etc., et il parvint

à en former une collection considérable. Il a laissé plusieurs ouvrages, parmi lesquels on en distingue un de critique, intitulé : *Scrittura intorno a varie toscane e latine operette del dottor Giov. Paolo Simone Bianchi di Rimini, che si fa chiamar Giano Planco*, vol. I, contenant la relazione di due operette composte dal sign. Planco in lode di se medesimo, con molte notisio ed osservazioni sopra questi ed altri opusculi dello stesso autore, Florence, 1749. A Mantoue, il publia deux dissertations d'un intérêt plus général, sous ce titre : *Dissertazioni due dell' abate Girolamo Carli ; la prima sull' impresa degli Argonauti ed i fatti posteriori di Giasone e Medea ; la seconda sopra un' antico basorilievo rappresentante la Medea d' Euripide, conservato nel museo dell' accademia*, Mantoue, 1785, in-8°. Le comte Carli, qui avait écrit dans sa jeunesse sur le sujet des Argonautes, fit, sur cet ouvrage de Jérôme Carli, des *Observations* dans lesquelles il en parle avec estime, et que l'on trouve à la suite de sa première dissertation, dans le 10°. volume de ses œuvres (Voy. Particle suivant). Jérôme Carli a aussi enrichi d'excellentes notes un *Choix d'élégies de Tibulle, de Propertius et d'Albinovanus* traduites en terza rima par François Corsetti, de Sienne, Venise, 1751. On lui doit encore des notes sur le discours de Celso Cittadini *Dell' antichità dell' armi gentilizie*, Lucques, 1741, in-8°. Il a de plus laissé un grand nombre d'ouvrages de littérature qui n'ont pas été publiés. Après sa mort, les habitants de Gubbio, qui ne l'avaient point oublié, firent célébrer en son honneur de magnifiques obsèques. On y prononça son oraison funèbre, et l'on consacra à sa mémoire une élégante

— CARLI (JEAN-RENAUD)
publié en Italie
que, cardinal
évêque de Raguse ; II. Vie
Simon Salterolo, archevêque
se ; III. Vie d'Aldobrande
canti, évêque de Cività-Vecc
biographe mourut à Florence
février 1505, à l'âge de soixant
ans.

CARLI (JEAN-RENAUD, comte)
appelé aussi quelquefois *Carli*
bi, du nom de sa femme, et
d'une famille noble et ancienne
à Capo-d'Istria, en avril 1717.
y fit ses premières études, et
l'âge de douze ans, il composa
espèce de drame, dont il se sou
encore avec plaisir dans sa vie.
Il alla ensuite à Flambro, dans
Frioul, étudier sous le savant
Bini. Il y apprit la physique et les
ments des sciences exactes. So
pour la recherche des monumens
moyen âge s'y déclara, et, en
avec la même ardeur les belles-
il publia à dix-huit ans une dis
sertation sur l'aurore boréale, et qu
poésies. Il se rendit l'année suivante
Padoue, et continua d'étudier
les mathématiques, particulièrement
la géométrie, et les langues grecque
latine. Il apprit aussi l'hébreu.
ans, il fut reçu de l'académie de
vrati. Il commença dès-lors à se
connaître par des discussions
res avec les célèbres antiquaires
tanini et Muratori, et par plusieurs
ouvrages de divers genres qu'il
presque à la fois ; des observations
différents auteurs grecs ; d'autres
le théâtre et sur la musique an
ciens et des modernes ; une traduction
d'*Iphigénie en Tauride*, une tra
duction de la *Théogonie* d'Hésiode
savant traduite en quatre livres
l'expédition des argonautes, (

sénat de Venise, voulant alors mettre sa marine sur un pied respectable, créa une chaire d'astronomie et de science nautique, dont Carli, qui n'avait que vingt-quatre ans, fut nommé professeur. Il ne se borna point à ses leçons; on le vit dans cet arsenal célèbre donner des conseils, diriger les travaux, réformer les dessins, et faire adopter de nouveaux modèles pour la construction des vaisseaux de guerre. Cela ne l'empêcha pas de se jeter dans des recherches d'un genre très éloigné des sciences exactes, à l'occasion d'un écrit qui lui avait été communiqué par l'auteur. Cet auteur était l'abbé Tartarotti, et son ouvrage avait pour titre : *Il congresso notturno delle lamie*. Il niait l'existence des sorcières, mais il admettait celle des magiciens, au moyen d'un pacte avec le diable. Carli répondit par une dissertation, dans laquelle il démontrait également la fausseté des magiciens et des sorcières, et où il dévoilait toutes les ruses employées chez les anciens et chez les modernes par les charlatans des deux sexes qui se font passer pour tels. Tartarotti, à qui il l'envoya, eut l'indiscrétion de la faire imprimer avec la sienne, et d'y joindre une réponse très âcre, où il taxait d'hérésie l'opinion de Carli. Le savant Maffei prit la défense de ce dernier. Tartarotti répondit à Maffei, qui répliqua. Quatorze différents écrivains, les uns théologiens, les autres légistes, prirent le parti du diable : quatre seulement s'armèrent contre lui; ce fut, selon l'expression de Carli lui-même, une guerre dont le diable parut être l'Helène. Elle ne s'apaisa qu'environ dix ans après. Un dernier écrit de Maffei, intitulé : *la Magia annichilata*, réduisit enfin au silence les avocats du diable. Depuis long-temps Carli les laissait se débattre, et s'occupait de sujets plus

importants. Il adressa en 1747 Maffei, une savante dissertation sur l'emploi de l'argent, qui prouve qu'il méditait dès-lors son grand ouvrage sur les monnaies. Une autre dissertation, adressée au savant Gori, les vaisseaux armés de tours des anciens, fut suivie de celle où il traite la géographie primitive et des cartes géographiques des anciens; et, de le même temps, il composait et récitait dans l'académie des *Ricovrati*, dont il avait été nommé président, un poëme philosophique en trois chants, intitulé : *Andropologia, ou della Società*, dans lequel il entreprend de prouver, 1°. que la société, telle qu'elle dérive de la nature de l'homme; que l'homme est heureux dans la société heureuse et bien réglée; 3°. fin, qu'il l'est encore dans la société corrompue. Carli s'était marié en 1747; il ne le fut que deux ans après. Ses affaires multipliées, suites de la mort de sa femme, qui lui laissait un enfant à élever et une grande fortune à administrer, le forcèrent de se démettre de sa chaire de science nautique et d'astronomie, qu'il ne quitta qu'avec beaucoup de regret. Il passa pour l'Istrie avec le naturaliste italien Donati. Ni les chagrins, ni les affaires, ne détournèrent Carli de rechercher avec l'attention la plus active les antiquités dont l'Istrie est remplie, et qui n'avaient point encore été décrites. L'édition qu'il donna en 1751 à Venise, in-8°. de la relation de ses découvertes dans l'*amphithéâtre de Pola*, avec des dessins et des plans, lui assurèrent la priorité qu'on vainement prétendu lui disputer le temps après. Les monnaies étaient ce temps-là le principal objet de ses études. Il publia cette année même (1751, à Venise, sous le titre de Haye) ses deux premières disses

CAR

s, l'une sur l'origine, l'autre sur le commerce des monnaies. L'étendue de la matière, et celle du plan qu'il lui a fait tracer, exigeaient des travaux pénibles, des correspondances multipliées, de fréquents voyages, des dépenses délicates et coûteuses. Au lieu de ces moyens ne fut épargné rien pour la parfaite exécution de son dessein, et, quoique dans ses excursions à Turin, à Milan et dans d'autres villes, il s'occupât sans cesse d'objets différents, et qu'il publiât même pendant ce temps des dissertations qui supposaient des recherches fort étrangères aux monnaies, il acheva et publia en neuf années cette grande entreprise. Le premier volume parut en 1754; la Haye (Venise) le second en 1757; et le troisième, divisé en six parties, à Lucques en 1760. Le titre de ce livre en annonce toute l'importance : *Delle monete, e dell' istituzione delle zecche d'Italia, dell' antico e presente sistema di esse e loro intrinseco valore e rapporto alla presente moneta, dalla decadenza dell' imperio fino al secolo XVIII, per utile delle pubbliche e private ragioni*. Cet ouvrage fit une grande sensation en Italie; les savants, les jurisconsultes, les économistes, les hommes d'état et les corps politiques y applaudirent. Il y en eut peu de temps plusieurs éditions. Les cours de Milan, de Turin et plusieurs autres en adoptèrent les principes dans leurs essais monétaires et dans leurs réductions; la cour impériale les prit pour base dans ses paiements pour le rachat du droit de régale; enfin le Traité des monnaies servit de règle dans toute l'Italie pour les réglemens sur cette matière, et pour les réglemens publics. Dans l'intervalle qui s'écoula de l'impression du premier volume à celle du dernier,

CAR

Carli ne laissa pas d'en publier plusieurs autres, tant sur des sujets d'érudition que sur d'autres plus analogues au sujet de son grand ouvrage; tel est son *Essai politique et économique sur la Toscane*, adressé en 1755 au professeur Stellini. La mort de son père le rappela peu de temps après dans sa patrie. Il retourna ensuite en Toscane achever son édition. Elle était enfin terminée, lorsqu'ayant trouvé à Venise, parmi les biens de la succession de sa femme, un grand établissement de commerce et de manufacture de laine, autrefois très florissant, mais détérioré par différentes circonstances, il crut faire une chose utile à son pays et à la fortune de son fils, en transportant cet établissement à Capo-d'Istria, et en fondant une grande fabrique dans ses biens de campagne auprès de la ville. Il y employa si activement son génie et ses fonds, qu'en moins de deux ans tout fut prêt, et la province commença à jouir des avantages que ces sortes d'établissements apportent toujours; mais des préposés infidèles firent éprouver de grandes pertes à l'entreprise; un torrent débordé et un ouragan terrible détruisirent à plusieurs reprises les principaux édifices, et, pour comble de malheur, un procès vint achever la ruine du propriétaire. Une maladie grave, occasionnée sans doute par tant de traverses, fit craindre pour sa vie. La fortune sembla se réconcilier avec lui. La cour impériale de Vienne établit à la fois à Milan le conseil suprême du commerce et d'économie publique, et celui des études, et choisit Carli pour président de l'un et de l'autre. Ses idées et ses plans lui furent demandés pour ce double établissement. Il fut même appelé secrètement à Vienne, en 1765, pour en concerter tout le système avec le ministre Ka-

nitz. Il revint comblé des égards du ministre et des bontés de l'impératrice, et des témoignages d'admiration des savants les plus distingués de l'Allemagne. A Milan, les soins de ses nouveaux emplois l'absorbèrent d'abord tout entier. Les écrits qu'il fit paraître à cette époque ont tous rapport au commerce et à l'économie publique. Le séjour de Joseph II à Milan, en 1769, offrit à Carli l'occasion de faire briller ses talents et son zèle. L'empereur fut présent à treize séances du conseil de commerce, dans lesquelles le président fit des rapports, présenta des vues et des projets qui furent adoptés. Joseph lui témoigna sa satisfaction en lui accordant une augmentation d'honoraires et le titre de conseiller privé d'état. En 1771, on créa un nouveau conseil des finances à Milan, pour retirer les revenus publics de la Lombardie des mains avides des fermiers. La présidence de ce conseil fut encore donnée au comte Carli par un diplôme rempli des titres et des expressions les plus honorables. Le conseil suprême des études l'occupait cependant comme s'il n'avait eu d'autre emploi que celui de le présider. Il fit adopter cette année un nouveau plan pour les études du génie; il songea aussi à une réforme dans les études littéraires, et fit imprimer à Florence, sous la date de Lyon, un petit traité rempli d'érudition et de vues utiles, intitulé : *Nuovo metodo per le scuole pubbliche d'Italia*. Au milieu de tant de travaux et d'occupations graves, il n'abandonnait ni ses études philosophiques, ni son goût pour les recherches savantes; son livre intitulé *l'Uomo libero* fut le produit des premières, et ses *Lettere americane*, le résultat des secondes. Dans l'un de ces ouvrages, il ne se propose pas moins que de combattre en même temps Hobbes, J.-J. Rous-

seau et Montesquieu; c'est dire assez que ce livre ne peut être jugé légèrement, et que, quand même l'auteur se serait trompé, ce qui n'est pas, au moins sur quelques points, la concession d'un tel ouvrage en de telles circonstances, marque une grande force de tête et une grande facilité d'esprit. Les *Lettres américaines* sont encore plus étonnantes. Elles ont pour origine une correspondance familière de notre président avec le marquis Gravisi, son cousin, en 1777 et 1779; et ce qui paraît le travail d'un érudit, tout entier à des objets qui y sont traités, ne fut que le délassement d'un homme d'état qui absorbe dans des fonctions multipliées qu'importantes. L'ouvrage est divisé en deux parties: la première est historique; l'auteur y décrit les mœurs, les usages, la religion, les gouvernements des peuples d'Amérique avant que les Européens en eussent fait la découverte et la conquête; il y réfute, sur tous les points, les paradoxes de Pauw dans ses *Recherches sur les Américains*. La seconde partie est hypothétique; elle a pour principal objet de rechercher à quelle époque les peuples de l'Atlantide, ce grand continent qui doit avoir paru dans une commotion générale du globe, purent communiquer d'une part avec l'Amérique, et de l'autre avec notre continent, ce qui expliquerait les rapports qui se trouvent entre d'anciens usages civils et religieux, d'anciennes traditions astronomiques et mythologiques, communes aux deux continents. Ces lettres dont le premier volume avait été publié à Florence en 1780, ont été traduites en anglais, en allemand, et l'ont été en français, par Lefebvre de Villebrune, imprimées en 2 vol. in-8°.

C A R

fois, sous la date de Boston, et la seconde fois à Paris, avec une carte. Cette traduction, accompagnée de savantes notes, est suivie de deux lettres du traducteur sur le même sujet. Villebrune annonça dans sa préface, qu'il avait aussi un autre volume de lettres de l'Atene de Bailli; mais il ne l'a point paru. La santé de l'auteur, par tant de travaux, était déjà altérée; il fut atteint d'un colique hépatique, et fut très attaqué et dont il eut à souffrir, diminua encore sa santé et laissa le germe des maux qui devaient terminer sa vie. Il obtint sa retraite de président du conseil de commerce, en recevant tous les honoraires, qui étaient de 10,000 livres; mais un an après, ses affaires générales dans les finances de l'Empire les firent diminuer. Une branche de connaissances qu'il avait peu cultivées, la médecine animale et la physiologie, devint alors pour lui l'objet d'une étude particulière. Le chevalier Michel Rosa lui adressa cinq lettres : *Sopra l'altérité fisiologica*, dont la première fut écrite en 1781, et qui étaient adressées à Carli lui-même, celui-ci, à cette occasion, un *Ragionamento*, dans lequel il rassemble et traite toutes les parties de la théorie de Rosa sur la circulation et la collection du sang, sur la pulsation, sur la chaleur animale et sur le principe de la vitalité. Pendant ce temps, il réunissait et mettait en ordre une collection immense de recherches sur les antiquités italiennes, dont il avait occupé toute sa vie. Il en forma un corps d'ouvrage dont il publia les premiers volumes en 1788, et les autres dans les deux années suivantes : un cinquième volume, sous le

titre de *Antichità Italiane*, publié en 1792, en six volumes, réunis en deux tomes, et ornés de cinquante-six planches et de beaucoup d'inscriptions inédites, traitent des arts de tous les peuples de l'Italie, des Romains et dès les siècles reculés; de celles des Romains mêmes; de la Gaule cisalpine, de la Dalmatie avant et après la domination romaine. Les recherches de l'auteur s'étendent à travers tous les âges, jusqu'au 15^e siècle, et même jusqu'au 14^e; ce qui regarde l'industrie, patrie de Carli, est traitée avec beaucoup d'étendue et avec un soin particulier. Cet ouvrage est différent de ceux de Sigonius et de Muratori; il eut un succès prodigieux, et assigna à l'auteur, parmi les honneurs, une place égale à celle qui est due entre les écrivains d'économie politique. Ce fut sans doute la sensation que ce livre fit dans le monde qui détermina le nouvel empereur Léopold II, sur la demande de Kaunitz, à rendre à l'auteur la pension annuelle de 20,000 francs que Joseph II avait réduite. Ce retour de fortune lui procura une vieillesse heureuse. Malgré l'altération toujours croissante de sa santé, il n'interrompit point ses travaux. Parmi les écrits qu'il produisit alors, on distingue sa *Dissertation sur la mémoire artificielle*, composée en 1792, et lue publiquement par Bettinelli à l'académie de Mantoue le 22 mars 1793. Ses infirmités augmentant toujours, des eaux qu'il prit en 1792 et 1794 ne lui procurèrent qu'un soulagement passager, et, après plusieurs rechutes, il mourut le 23 février 1795. Doué d'un physique avantageux, et d'un esprit remarquable par sa sagacité, la sagesse, la

té, que par la souplesse le comte Carli fut prodigieux dans les grands emplois dans ses vues, infatigables travaux. La collection de ses œuvres a été publiée de 1784 à 1794, : *Delle opere del sig. conte D. Gian-Rinaldo Carli, presidente emerito del consiglio di pubblica economia regio ducal magistrato di Milano, e consiliario di stato di S. M. Milan, 15 vol. gr. in-8°, traité des monnaies en et les Lettres américaines* compris la troisième partie traduite en français autres renferment un recueil d'opuscules, de dissertations, mélanges d'économie politique et d'érudition. *Opuscules italiennes* ne sont pas dans ces quinze volumes ; ils forment à part cinq volumes.

Un libraire de Trieste a publié, vers la fin du siècle dernier, l'édition des œuvres de Carli en 10 vol. in-8°, dont il est que la collection de Milan est la plus précieuse ; elle était son commerce épistolaire sans interruption pendant plus de cinquante années, par les grands hommes de son siècle ; ces objets d'érudition et de science il est à désirer qu'on n'ait pas négligé ce projet. G—É.
Voy. BERTHOLET-FLE-

UR (CLAUDE), né à Verberie, mort prieur d'Andresy en 1787, a reçu dans sa vie plusieurs honneurs académiques, quatre médailles des inscriptions, deux de poésie, et trois de celle

d'Amiens. L'abbé Carlier s'appliqua surtout à perfectionner l'éducation des brebis, et fut l'un des premiers qui appelèrent en France l'attention des propriétaires et du gouvernement sur cette partie importante de la richesse publique. Il a cultivé l'histoire naturelle principalement dans ses rapports avec l'économie rurale ; il a aussi fait des recherches sur quelques parties de l'histoire de France, et a fourni un grand nombre d'articles au *Journal des Savants* et au *Journal de Physique*, et quelques-uns au *Journal de Verdun*. On a de lui : I. *Dissertation sur l'étendue du Belgium et sur l'ancienne Picardie*, Amiens, 1753 ; II. *Mémoire sur les laines*, in-12, 1755 ; l'auteur fit paraître cet ouvrage sous le nom de *Blancheville* ; III. *Considérations sur les moyens de rétablir en France les bonnes espèces de bêtes à laine*, 1762. L'abbé Carlier y traite de la qualité des pâturages, des différentes températures de la France, et des provinces les plus favorables à l'établissement des bêtes à laine. Le ministre Turgot avait remis à l'auteur trois cents mémoires de divers cantons, sur les moutons : c'est d'après ces matériaux, fournis par les intendances, que cet ouvrage fut composé. IV. *Histoire du duché de Valois, contenant ce qui est arrivé dans ce pays depuis le temps des Gaulois jusqu'en 1705*, Paris, 1764, 3 vol. in-4°, avec cartes et figures. On y trouve l'histoire naturelle, les propriétés et productions des différents territoires du duché de Valois, et des recherches curieuses sur les voies romaines qu'on n'a commencé qu'au 13^e. siècle à nommer *Chaussées de Brunehaut* ; V. *Instruction sur la manière d'élever et de perfectionner la bonne espèce de bêtes à laine en Flandre*, in-

CAR

1765; VI. *Traité des bêtes à*
de, ou Méthode d'élever et de gouverner les troupeaux aux champs et à la bergerie, Compiègne, 1770, 2 vol. in-4°, fig. Ce traité est divisé en deux parties; dans la première est un exposé d'instructions sur la manière de gouverner les moutons; la seconde contient le dénombrement et la description des principales espèces de bêtes à laine dont on fait commerce en France. VII. *Traité sur les manufactures de laineries*, 2 vol. in-12; VIII. *Dissertation sur l'état du commerce en France sous les rois de la première et de la seconde race*, Paris, 1753, in-12. L'abbé Carlier, éditeur du *Journal du Voyage au cap de Bonne-Espérance* par le capitaine de la Caille (*Voy. CAILLE*), et auteur du Discours sur la vie de cet as-
 tronome, qui se trouve à la tête de l'édition. On lui doit aussi les *Observations pour servir de conclusion à l'histoire du diocèse de Paris*, insérées à la fin du tome XV de l'ouvrage de l'abbé Lebeuf. D—M—T.

CARLIN (CHARLES-ANTOINE MARINAZZI, connu sous le nom de), né à Turin vers 1713, d'un officier des troupes du roi de Sardaigne, et à quatorze ans porte-enseigne dans un régiment. Après la mort de son père, se trouvant sans fortune, donna des leçons d'escrime et de musique, et occupait ses loisirs à jouer de la comédie avec ses écoliers. Se trouvant à Bologne un jour qu'on donnait une pièce nouvelle, il offrit de remplacer l'acteur chargé du rôle d'Arlequin, et qui venait de s'esquiver. Il joua le rôle sans être reconnu et avec un grand succès. Il ne fut découvert qu'à la quatrième représentation. Partit ensuite à Venise et dans plusieurs autres villes d'Italie. En 1741, vint à Paris sur le théâtre de la

CAR

Comédie italienne. Pendant quarante deux ans, il fut toujours applaudi dans les rôles d'Arlequin. Il mourut le 7 septembre 1785. Carlin improvisait mieux qu'il ne jouait les rôles écrits. On l'a vu soutenir un grand succès en cinq actes (*les Vingt-six fortunes d'Arlequin*), et renvoyer le public satisfait. De la gaieté, une bonhomie charmante, une probité toute éprouvée, firent ses titres à l'estime du public. Aussi a-t-on dit de lui :

Dans ses gestes, ses tons, c'est la nature même.
 Sous le masque on l'admire, à découvert on l'admire.

Dégoûté des tromperies dont il avait été la dupe, il s'écriait quelquefois : « Je crois qu'il n'y a que moi de véritablement honnête homme. » On cite de lui un grand nombre de saillies spirituelles. Un jour, les Italiens trouvèrent obligés de jouer pour deux spectateurs seulement. A la fin de la pièce, Carlin s'avançant sur le bord du théâtre, fit signe à l'un des spectateurs, en le priant de s'approcher, et, quand ils furent près l'un de l'autre : « Monsieur », lui dit-il tout bas avec cette grâce qui lui était si naturelle : « Si vous rencontrez quelqu'un en sortant d'ici, faites-moi le plaisir de lui dire que nous donnerons de main une représentation d'Arlequin, etc. » On a de Carlin le *Nouvelles Métamorphoses d'Arlequin*, comédie en cinq actes, 1765, in-8°. Dans la comédie que M. Poyou donna en 1784, sous le titre des *Caprices de Proserpine, ou les Enfers à la moderne*, il a consacré une scène à l'ombre de Carlin. A. B—T.

CARLOIS, Voy. l'article GRIFFET et celui de la VIEILLEVILLE.

CARLOMAN, fils de Charles Martel, et frère aîné de Pépin-le-Bref reçut en partage l'Austrasie, la Souabe et la Thuringe, qu'il gouverna en son

s sans prendre le titre de paier le mécontentement et les empêcher de se de l'autorité, il fut même entendre avec Pépin-le-ver sur le trône un prince Clovis, Childeric III, sur-sensé. La même ambition an fils de Charles Martel de la couronne, excitait a Germanie à s'affranchir fils devaient à la monar-e, et les grands de l'état ent dans l'espoir d'imiter exemple, en se rendant ans leurs domaines. Cette nécessaire de l'usurpation loman à avoir sans cesse la main; à peine était-il es Allemands, qu'il cou-la révolte des peuples et, pendant qu'il était oc-pxpédition, les Allemands, et les Saxons levaient des aquaient ses états. Las de icre et de combattre toutre effrayé du sang qu'il t de celui qui devait cou-avant que les peuples se l'autorité d'une famille renonça aux grandeurs, es mains de Pépin-le-Bref ités et même ses enfants, ris aucune mesure pour ement, et se rendit à 77, pour se consacrer à l'ordre de St.-Benoît. Il monastère sur le mont ais appelé le mont St.-mont St.-Silvestre; mais es visites des Français qui ne, visites qui sans doute rage à Pépin, il se retira sin, montrant autant de ux ordres de ses chefs r'il avait déployé de cou-ent à la tête des armées.

Envoyé en France par l'abbé de son couvent, pour y suivre une négociation qui intéressait le pape, il mourut à Vienne en Dauphiné, le 7 août 755. Pépin fit conduire son corps au mont Cassin, en l'accompagnant de présents considérables. Lorsqu'on voit Carloman renoncer au pouvoir, se faire couper les cheveux, se vouer à la vie monastique, choisir enfin, par esprit de pénitence, le sort auquel on condamnait les rois détrônés de la première race, on ne peut s'empêcher de réfléchir sur l'ascendant qu'avaient pris à cette époque les idées monastiques, et l'on s'étonne moins de voir le clergé faire et défaire les monarques de la seconde race. F—E.

CARLOMAN, fils de Pépin-le-Bref, frère de Charlemagne, né en 751, devint roi en 768. Pépin-le-Bref avait partagé le royaume entre ses deux fils; soit que les dispositions qu'il avait faites ne convinssent pas à ses héritiers, soit qu'un seul se trouvât mécontent de son lot, les seigneurs intervinrent, et divisèrent le royaume comme avait fait Charles Martel; mais cet arrangement éprouva encore quelques modifications; chaque discussion nouvelle ajoutait à l'animosité déclarée entre les deux frères. Carloman, roi de Neustrie, de Bourgogne et d'une partie de l'Aquitaine, soupçonna toujours Charlemagne de vouloir se rendre maître de la France entière, et se tint avec lui dans un état continuel de défiance. Obligés d'unir leurs forces pour aller apaiser une révolte dans le duché d'Aquitaine, qui leur appartenait en commun, Carloman rebroussa chemin avec son armée, craignant quelque trahison s'il mêlait ses troupes à celles de Charlemagne. Étant mort en 771, après un règne de trois ans, la ruine Geberge, son épouse, qui sans doute partageait ses soupçons, s'enfuit

CAR

... avoir promis solennellement de prendre le titre de roi de Navarre après la mort de son père. Les deux partis étaient trop animés pour que le royaume pût jouir d'une paix durable. La guerre civile se ralluma en 1465. Poursuivi par son implacable frère, déshérité par son père, et chassé de nouveau à Estella, le malheureux prince de Viane se réfugia en France, et de là à Naples, auprès de son oncle Alphonse-le-Magnanime, roi d'Aragon, qui se déclara l'arbitre de cette odieuse querelle. La mort d'Alphonse, protecteur de don Carlos, priva ce prince sans appui. Malgré une tentative d'armistice, son barbare père, assés par la reine, feignit de craindre pour sa couronne, et fit arrêter don Carlos à Fraga, en 1460, après avoir attiré à la cour par d'artificieuses promesses : il nomma des commissaires pour lui faire son procès. A cette nouvelle, tous les peuples de la monarchie se soulevèrent : les Catalans furent les premiers à prendre les armes en faveur de don Carlos ; les Aragonnais et les Valenciens suivirent à l'exemple. La reine, qui était regardée comme l'unique cause des malheurs du prince, craignant d'être mise en pièces par le peuple furieux, alla elle-même tirer don Carlos de sa prison de Mirrella, et le remit aux Catalans, qui l'emmenèrent en triomphe à Barcelone. Le roi se vit contraint de promettre par serment la Catalogne, de le reconnaître pour son héritier, et de consentir à son mariage avec l'infante Isabelle de Castille. En écrivant à ce traité, le monarque Aragonnais signait en quelque sorte son abdication. La reine sauva son époux d'un crime. Don Carlos, qui ne faisait que languir depuis qu'il avait recouvré sa liberté, mourut empoisonné le 23 septembre 1461, à quarante-un ans.

CAR

Les Catalans reprirent les armes pour venger sa mort, et accusèrent publiquement la reine. Ce prince s'était fait chérir par son courage, sa douceur et par son goût pour les lettres. L'Espagne lui doit une traduction élégante de la *Morale* d'Aristote en langue castillane, ouvrage qu'il dédia à Alphonse-le-Magnanime, son oncle. Il composa aussi une *Chronique abrégée des rois de Navarre depuis l'origine de la monarchie jusqu'au règne du roi Charles*, son aïeul. Cette chronique qui a été conservée dans les archives de Pampelune, n'a jamais été imprimée.

H—r.
CARLOS (DON), fils de Philippe II et de Marie de Portugal, naquit à Valladolid le 8 janvier 1545 ; et, quatre jours après, sa mère mourut en milieu des préparatifs des fêtes qui devaient célébrer la naissance du prince. Il était infirme, et avait une jambe plus courte que l'autre. L'indulgence excessive avec laquelle il fut élevé fortifia son naturel colère, opinâtre et vindicatif. Il eut aussi le malheur d'avoir pour précepteur Bossulus, français de nation, fils d'un moine de Saint-Denis, homme savant, mais d'une humeur déréglée, qui n'inspira point au jeune prince une grande considération pour son père. On rapporte que D. Carlos ayant reproché à Bossulus d'être tardif, il répondit avec insolence : « Je le suis ; mais j'ai un père meilleur que le vôtre. » En 1560, Philippe II solennellement reconnaître D. Carlos héritier de la couronne, par les états assemblés à Tolède ; et, deux ans après, il l'envoya à l'université d'Alcala de Hénarès, espérant que l'étude des lettres adoucirait son caractère indomptable. Un accident malheureux vint bientôt sa vie en danger. Il fit une chute violente dans un escalier du palais bâti par le cardinal Ximènes :

t; il était sans connaissance voyant aucune blessure, ara. Le onzième jour, une le saisit. Les médecins le- iderme pour examiner le ayant remarqué ni tumeur, , mais seulement une pe- rouge, ils jugèrent que le terne. La fièvre augmenta, ts s'aggravèrent; on avertit se rendit sur-le-champ au- i fils, et trouva les méde- érant de sa guérison. Alors ela que D. Carlos avait une otion à St.-Didace, qui n'é- core canonisé. Philippe or- le corps du saint fût pro- ement apporté; on le plaça e son fils, et l'on couvrit du ul de Didace le visage en- Carlos. Le prince s'assou- réveil, disent les historiens le délire avait cessé, la tombée; le prince demanda il guérit, on crut au mira- ilippe II sollicita à Rome tion de Didace. Cependant la jeune prince se trouva urs altérée, et il n'échappa ue pour courir à une desti- elle. Les historiens contem- rient dans le portrait qu'ils D. Carlos. Selon les uns, il vec plusieurs des qualités héroës. Il joignait à l'amour re une grande élévation de beaucoup de fierté, l'em- , la violence et le désir de Selon les autres, il aimait res extraordinaires, tout ce izarre et singulier, et ses ac- it souvent celles d'un furieux hazard ou la résistance, et l'adresse ou la soumission. qu'il parcourait les rues de n laissa tomber par mégarde eau sur sa tête; il ordonna

sur-le-champ aux gentilshommes qui le suivaient d'aller mettre le feu à la maison, et d'égorger tous ceux qui l'habitaient. Ils partirent, comme s'ils allaient obéir; mais bientôt après ils revinrent, et dirent qu'ils n'avaient osé exécuter l'ordre, parce que le saint-sacrement porté à un malade venait d'entrer dans la maison, et D. Carlos parut satisfait. Un des personnages de la cour de son père qui lui étaient le plus odieux, le président Spinola, avait banni un comédien, nommé *Cisneros*, que don Carlos avait envie d'entendre; il rencontre un jour le président au palais, le saisit par son chaperon, et, mettant sa main sur son poignard : « Vous osez, s'écria-t-il, » lutter contre moi, en empêchant » que Cisneros ne vienne me servir ! » par la vie de mon père, il faut que » je vous tue. » Spinola tombe aux pieds de Carlos, il s'humilie, et le prince se radoucit. Ferréras, qui rapporte ces deux anecdotes, ajoute les traits suivants : un cordonnier ayant fait à D. Carlos des bottines trop étroites, ce prince les fit couper par petits morceaux, et exigea que l'ouvrier les avalât. D. Alonso de Cordoue, frère du marquis de Las Navas, et gentilhomme de la chambre du prince, n'étant pas accouru assez vite lorsque la sonnette l'appelait, Carlos se leva furieux, le saisit au milieu du corps, et, sans la résistance et les cris d'Alonso, qui attirèrent les domestiques, il eût été précipité par la fenêtre dans les fossés du palais. Mais on ne sait jusqu'à quel point il faut croire les historiens espagnols, qui défendent la mémoire de Philippe, protecteur de la religion, et représentent son fils comme peu affermi dans la foi, partisan des révoltés calvinistes dans les Pays-Bas, et surtout comme un ardent ennemi de l'inquisition. On dit

que D. Carlos avait fait un livre en blanc des voyages de son père, avec ce titre : *los Grandes y admirables viajes del rey don Philippe*, et tous ces voyages consistaient à aller de Madrid à l'Escorial, et de l'Escorial à Madrid. Ce qu'il y a de certain, c'est qu'au congrès de Catau-Cambresia, en 1559, il fut question du mariage de D. Carlos avec Elisabeth, fille de Henri II; et que Philippe, alors veuf de Marie d'Angleterre, jugea à propos de se substituer à son fils. On a vu que D. Carlos aimait Elisabeth, qu'il en était aimé, et qu'il avait été aimé de son père, mais à son père de la lui avoir refusée. On lui fit espérer, en 1560, de lui doter pour épouse l'archiduchesse Anne, sa cousine, fille de l'empereur Maximilien; mais Philippe s'opposa ensuite à ce mariage, et il épousa lui-même cette princesse après la mort de D. Carlos : il prit ainsi successivement deux femmes qui avaient été destinées à son fils. En 1563, Philippe, qui n'avait d'autre héritier que D. Carlos, le jugeant sans doute incapable de gouverner, fit venir en Espagne les archiducs Rodolphe et Ernest, ses neveux, afin de leur assurer la succession de ses états. Il alla les recevoir lui-même à Barcelone le 5 janvier 1564; visita avec eux une partie de l'Espagne, et, pendant ce temps, D. Carlos était laissé à Madrid. L'année suivante, ce prince, inquiet et mécontent, vivant toujours en méfiance avec Philippe, projeta de sortir d'Espagne, sous prétexte de vouloir aller au secours de Malte, alors assiégée par les armées de Soliman. Il ramassa 50,000 ducats, et il était prêt de partir, lorsque Ruy Gomez de Silva, confident de Philippe, et que Carlos avait pris pour le sien, lui montra une lettre supposée du vice-roi de Naples, annonçant que Malte avait été se-

que les motifs subsistaient ainsi de sa résolution. Carlos le pria de ne rien appeler à son père d'un dessein dont il était trop bien instruit. En 1567, que la révolte des Pays-Bas eut levé les armes de Philippe et inquieté ses conseils, D. Carlos écrivit à plusieurs grands du royaume, que son dessein était de passer en Allemagne. Il envoya Garcia Alvarez Ossorio et Garcia de Soto, avec 600,000 écus à Séville, et s'occupa de D. Juan d'Autriche, son oncle, qui lui parla avec douceur, lui repré- senta que la plupart des grands aux- quels il avait écrit ne manqueraient de le remettre ses lettres au roi, ce qu'il ne peut, en effet, l'Amirante, et d'autres encore; et D. Juan lui-même ajouta de porter à Philippe ce que son oncle venait de lui confier. On croit que D. Carlos avait été touché du malin des Flamands; qu'il fut invité par eux à venir se mettre à leur tête; qu'il sourit à ce projet, qui lui parut bizarre parce qu'il était bizarre et extrême. On le soupçonna même d'avoir eu des entrevues secrètes avec le comte de Berg et le baron de Montigny, chefs des Pays-Bas à Madrid, et de s'être par Philippe. Ce monarque parut croire que son fils cherchait à s'échapper d'Espagne, pour passer dans les Pays-Bas. Il en coûta la tête au baron de Montigny, confident et peut-être auteur du projet d'évasion. Plusieurs historiens prétendent que, si Philippe se rendit pas lui-même en Espagne à la tête de l'armée qu'il confiait à d'Albe, c'est qu'il craignit l'insu- fidélité de D. Carlos; qu'il n'osa pas laisser à Madrid, ni le mener dans cette expédition. Le jeune prince avait témoigné le désir le plus ardent d'être administré par son père dans la partie de ses

rop jaloux de son autorité, se conduisait envers lui avec une réserve et de froideur, qu'il paraissait accorder sa confiance au duc d'Albe, à Ruy Gomez, à D. Juan d'Autriche et à D. Carlos avait pour eux une confiance invincible, soit qu'il fût leur créancier, soit qu'il les recommandât comme des espions chargés de sa conduite. Il ne pouvait penser que le duc d'Albe eût obtenu le gouvernement de la Flandre, sans solliciter pour lui-même. Réseignant de se venger, il se jeta avec un regard sur ce seigneur, quand il vit le duc congé de lui, et le duc de Philippe parut croire aussi que Carlos avait conspiré contre sa personne qu'il portait toujours sur lui deux pistolets faits avec beaucoup de soin par Louis de Foix, architecte et ingénieur français, célèbre par la construction de l'Escorial et de la tour de Babel, rapporta à l'historien De Thou que D. Carlos l'avait chargé d'écrire un livre assez pesant pour un homme d'un seul coup. « Ce livre, dit-il, avait désiré d'avoir ce depuis qu'il avait lu dans les annales d'Espagne, qu'un évêque ennemi avait fait couvrir de cuir verni la brique de la grandeur de son tombeau, qu'il s'en était servi pour son geolier, et s'était sauvé par un moyen. » De Foix ajoutait qu'il avait écrit pour D. Carlos un livre composé de douze tablettes, d'une pierre couverte de lames d'acier cachées sous des lames d'or, et que ce volume mesurait six pouces et large de quatre, et plus de quatorze livres. Il disait que D. Carlos, voulant être admis dans sa chambre, lui avait fait voir une machine avec laquelle, par le moyen de quelques poulies, il pou-

vait ouvrir et fermer sa porte sans se lever de son lit; que ce prince avait toujours sous son chevet deux épées nues, deux pistolets chargés, et, à côté de son lit, plusieurs arquebuses et un coffre rempli d'armes à feu. Cette extrême défiance, ces précautions alarmèrent Philippe. On avait souvent entendu D. Carlos, lorsqu'il sortait de la chambre de la reine, se plaindre vivement de ce que son père la lui avait enlevée. Il laissait alors imprudemment éclater sa colère et son indignation. La veille de Noël, il déclara, dit-on, en se confessant à un prêtre, qu'il avait résolu de tuer un homme. La confession fut révélée à Philippe, qui s'écria : « Je suis cet homme que mon fils veut tuer; mais je vais prendre des mesures pour le prévenir. » Ainsi, mari jaloux, roi sombre et défiant, ou père malheureux, Philippe, conduit par la haine ou la crainte, résolut, par politique ou par superstition, de perdre un fils unique qui devait hériter de sa couronne. Il ne faisait rien d'important sans consulter le Saint-Office. On lit dans la Continuation de l'*Histoire ecclésiastique*, de Fleury, par le P. Fabre, de l'Oratoire, « que D. Carlos s'était expliqué en des termes qui faisaient craindre à l'inquisition qu'il ne la supprimât dès qu'il serait le maître, et que c'était là son plus grand crime. » De Foix fut chargé d'arrêter les poulies qui servaient à fermer en dedans la porte de D. Carlos. Il le fit secrètement et avec tant d'art, que le prince ne s'en aperçut point. Il dormait profondément, dans la nuit du 18 janvier 1568, lorsque le comte de Lerme entra le premier dans son appartement, enleva, sans le réveiller, les épées et les pistolets qui étaient sous son chevet, s'empara des arquebuses, et s'assit sur le coffre qui renfermait d'autres

armes à feu. Alors le roi entra, précédé de Ruy Gomez de Silva, du duc de Féria et de plusieurs autres seigneurs. D. Carlos était encore plongé dans le sommeil. On le réveille : il voit le roi, son père, et s'écrie : « Je suis mort, » et, s'adressant à Philippe : « Votre majesté veut-elle me tuer ? Je ne suis pas fou, mais désespéré de tout ce qu'on fait à mon égard. » Ensuite, avec des larmes, des cris et des gémissements, il conjura ceux qui étaient présents de lui donner la mort. « Je ne suis pas venu, dit Philippe, pour vous tuer, mais pour vous châtier en père, et vous faire rentrer dans le devoir. » Il lui ordonna de se lever, lui ôta tous ses domestiques, fit saisir une cassette remplie de papiers, qui était sous son lit, confia le prince à la garde de six gentilshommes, leur enjoignit de ne le perdre jamais de vue, de l'empêcher d'écrire, de communiquer avec personne, et il se retira. Les gardes de D. Carlos le revêtirent d'habits de deuil ; on enleva les tapisseries, les meubles, le lit même, et on ne laissa dans la chambre qu'un petit lit roulant et un matelas. D. Carlos, se laissant emporter à désespoir et à la fureur, avait fait allumer un grand feu, sous prétexte du froid rigoureux de l'hiver ; il se jeta dans les flammes où il voulait être étouffé ; ses gardes accoururent, et ne l'en retirèrent qu'avec de grands efforts. Il essaya de se détruire par la soif, par la faim, par des aliments mangés avec excès ; il voulut aussi s'étrangler avec un diamant mis dans sa bouche. On dit que Philippe découvrit dans la cassette saisie sous le lit de D. Carlos, ses intelligences avec les rebelles des Pays-Bas, et qu'il y trouva une correspondance secrète avec la reine, qui ne laissait aucun doute qu'il n'aimât cette

princesse et qu'il n'en fût aimé. Philippe écrivit au pape, à l'empereur, au roi de France, et aux princes alliés, qu'il avait été obligé, par ces raisons, d'emprisonner son fils, et que, dans cette affaire, il n'avait traité rien de tout ce qu'on devait attendre d'un père et d'un roi juste et prudent. Il fit part au pape de sa résolution qu'il avait prise au nom de ses états, par une lettre que le nonce menares rapporte dans l'Histoire de Ségovie, et Zuñiga dans les Mémoires de Séville. Philippe écrivit le même jour à l'impératrice, sa sœur : « que votre majesté ait pu voir tout ce que je lui ai déjà écrit sur la conduite du prince, de quelle nécessité il était depuis longtemps d'apporter remède, cependant que la bonté paternelle, les précautions que j'ai prises, les éclaircissements que j'ai demandés avant d'en venir à cette résolution, m'ont arrêté jusqu'à présent. Les fautes du prince se sont accumulées à un tel excès, que, pour satisfaire à ce que je dois à Dieu, plus qu'il lui a plu de me commander, je n'ai pu différer davantage de l'emprisonner. Votre tendresse paternelle vous fera connaître que cette résolution a dû coûter beaucoup de sentiments et à mon cœur. Je prie Dieu un sacrifice de ma charité et de mon sang, etc. » Les précautions excessives que prit Philippe pour justifier sa conduite, sont peut-être le plus en faveur de D. Carlos. Plusieurs princes et toute la cour d'Espagne sollicitèrent en vain sa liberté. Philippe voulut que l'inquisiteur prononçât sur son sort. La plupart des historiens prétendent qu'il fut condamné à mort par ce tribunal odieux.

chronique égyptienne, dont le texte arabe n'avait jamais été imprimé, est accompagnée d'une traduction latine et de savantes notes. Il publia encore en 1796, un *Specimen de poësie arabe*, ouvrage estimé. Ayant obtenu d'accompagner lord Elgin dans son ambassade à Constantinople, en 1799, il visita les principales bibliothèques des pays soumis aux Othomans, recueillit une multitude de notes précieuses, et revint en Angleterre en 1801. Il s'appliqua dès lors avec ardeur à l'édition de la Bible arabe, publiée par la société biblique de Londres, pour être répartie gratis chez les musulmans d'Afrique. Ce bel ouvrage, imprimé à Oxford, dans l'imprimerie de Clarendon, avec de beaux caractères neufs, est fait sur le texte arabe de la Polyglotte de Walton, mais corrigé et revu avec soin. Carlyle ne put en voir la publication; l'excès du travail et la suite des fatigues de son voyage abrégèrent ses jours, et il mourut le 12 avril 1804, âgé de quarante-cinq ans. L'édition de la Bible arabe fut continuée, à son défaut, par le docteur Henri Ford, professeur d'arabe à Oxford. Carlyle avait laissé très avancées et près d'être publiées les observations faites pendant son voyage au Levant, et une dissertation sur la plaine de Troie. C. M. P.

CARMAGNOLE (FRANÇOIS BUSOZZE, dit), né à Carmagnole, ville du Piémont, en 1390, de parents obscurs, et dont le métier était de garder les pourceaux, servit d'abord un officier de Facino-Cane en qualité de valet. Il entra comme simple soldat, en 1412, dans l'armée de Philippe-Marie Visconti, duc de Milan. Il se distingua sous les yeux de son souverain dans la seule occasion peut-être où celui-ci eût été présent à un combat, et il fut rapidement élevé par lui aux

postes militaires importants de la guerre. Il l'avait tout fait par son argent, sans soldats, entouré de soldats, ne commandant plus que par les factieux; mais Carmagnole mit successivement tous les tyrans s'étaient partagé les conquêtes de Jean Galéaz, et il ramena la Italie entière sous la domination de Louis. Il força les Génois à reconnaître l'autorité de Philippe-Marie, et se préparait, en 1424, à mener leurs vaisseaux pour aller combattre le royaume de Naples. Le duc de d'Arragon, lorsque le duc de qui avait donné à Carmagnole de comte, qui l'avait adopté sa famille, et qui lui avait permis de prendre son nom, parut tout jaloux d'un homme qu'il avait trop grand, et dont il avait reçu de services pour ne pas le lui ôter. Il voulut lui ôter le commandement de ses troupes, et le borner à la carrière civile; mais Carmagnole avait formé lui-même l'armée qu'il commandait, et qui trouvait dans le respect et l'amour de ses soldats, ne voulut pas se séparer et demeurer sans défense d'un souverain soupçonneux. Il manda au duc avec instance la permission qui lui fut refusée; il fut menacé, et reconnaissant que sa perte était jurée, il s'échappa des états de Milan, au printemps, pour se rendre à Venise. Ses biens furent aussitôt mis sous le séquestre, sa femme et ses filles furent mises en prison. Carmagnole excita les Italiens à prendre la défense de Louis, alors accablés par les armées de duc de Milan. Il leur révéla le secret de Visconti pour les égarer, et tenta une tentative que l

faire empoisonner ne laissa douter sur sa sincérité. Car-, mis à la tête des troupes x républiques, fit changer la affaires. Il ouvrit la campagne la prise de Brescia, et enleva les forteresses du Bressan aux s, par plusieurs sièges successibles yeux d'une armée ennemie érieure à la sienne. Il remportée suivante, le 11 octobre une glorieuse victoire à Macales quatre généraux les plus de l'Italie, réunis alors au du duc, savoir : François Piccinino, Ange de la Pergola, o Torello ; mais, par une imte générosité, il renvoya tous onniers qu'il avait faits, et il insi les soupçons des Vénitiens. r obtenue par ses victoires fit er la liberté à sa femme et à unts, tandis qu'elle assura aux ns la conquête de Brescia, de e, et d'une moitié du Crémois dans une guerre qui se rebienôt après, Carmagnole ne it plus à l'attente que les Vénidandaient sur ses talents ; il fut le 22 mai 1431, de la défaite lotté vénitienne sur le Pô, et il ra point cet échec par son actins le reste de la campagne. Le déflant, ne supposa pas que gnole pût éprouver des revers re coupable de perfidie ; il crut général avait pitié d'un maître vait long-temps servi et dont it assez vengé, et il s'occupa de par une trahison sa trahison ée. Carmagnole fut appelé à au commencement de l'année par le conseil des dix, pour la république par ses conseils les négociations de paix. Il fut rec une pompe extraordinaire ; le fit asseoir à ses côtés dans le

sénat, et lui exprima, dans son discours, l'affection et la reconnaissance de la république ; mais à peine ses soldats se furent retirés, et l'eurent laissé au milieu des sénateurs, que Carmagnole fut chargé de fers, jeté dans une affreuse prison, et, bientôt après, soumis à la torture, pour qu'il avouât ses trahisons prétendues. Enfin, le vingtième jour après son arrestation, il eut la tête tranchée, le 5 mai 1432 ; mais on eut soin, avant son supplice, de lui mettre un bâillon dans la bouche, afin qu'il ne pût pas protester de son innocence. Ses biens, qui étaient immenses, furent confisqués, et la république se chargea seulement de faire une misérable pension à ses deux filles. La Vie de Carmagnole, écrite par Tenivelli, se trouve dans les *Piemontesi illustri*. S. S—1.

CARMASAT. Voy. BEHRAM IV.

CARMATH, fondateur, parmi les musulmans, d'une secte qui fit beaucoup de ravages dans l'empire des Arabes pendant le 3^e. et le 4^e. siècle de l'hégire, se nommait *Hamdan*, fils d'Alaschath. Le surnom de *Carmath*, sous lequel il est plus connu, lui fut donné, suivant les uns, parce qu'il avait les yeux rouges ; suivant d'autres, parce qu'il avait les pieds courts, et ne pouvait faire que de petits pas. Ce surnom, en admettant la première étymologie, est tiré, dit-on, de l'idiôme des Nabathéens, dialecte de la langue chaldaïque ou syriaque, qui nous est très peu connu ; si l'on adopte la seconde étymologie, il est d'origine arabe. On donne encore d'autres motifs à cette dénomination, qui devint celle de la secte fondée par Hamdan. Suivant les livres sacrés des Druzes, dont la doctrine a de grands rapports avec celle des Carmathes, ces sectaires furent appelés ainsi, parce qu'ils affectaient un air refrôgné. Quoi

CAR

en soit, Hamdap, né dans une région obscure au second siècle de l'ère, ayant contracté des liaisons avec un missionnaire de la secte des ismaéliens, embrassa leur doctrine et la repandit dans les environs de Hamdap. Les ismaéliens, ennemis des membres de la famille d'Abbas, comme les sectes qui reconnaissent la postérité d'Aly le droit exclusif de l'exercice de la souveraineté temporelle et spirituelle parmi les musulmans, avaient cela de particulier, que les autres chyites, ou sans d'Ali, admettaient une succession de douze imams, ou pontifes suprêmes, les ismaéliens en bornaient au sept, et reconnaissaient pour dernier imam Mohammed, fils d'Ali. Ils croyaient que celui-ci n'était point mort, et qu'il paraîtrait un jour pour faire valoir ses droits à la souveraineté, faire triompher ses ennemis, et tirer vengeance de tous ceux, les chefs de la secte, qui, sous le voile de la religion, nourrissaient des vues ambitieuses, se tenaient soigneusement cachés, et entretenaient dans un grand nombre de provinces des agitateurs, qui, au moment de l'insurrection prochaine de leur maître, devaient toutes sortes de services de séduction pour augmenter le nombre de leurs prosélytes. Hamdap devint bientôt un de leurs plus ardens partisans, et le missionnaire par lequel il avait été instruit, et auquel il avait donné le logement chez lui, étant mort, il lui succéda dans les fonctions de chef de la mission, dans une partie de la Mésopotamie, et parvint à réunir une foule de tribus qui habitaient le nord-est de l'Arabie. On rapporte à l'an 887 de J.-C., l'affaire de Carmath à la secte des ismaéliens. Cet homme, insinuant et

fécond en ressources, ne tarda pas à se faire connaître par les succès de ses ordres. Il réunit un grand nombre d'hommes dans son parti. Quand il se fut assuré de leur obéissance, il commença à leur exiger d'eux des contributions d'abord légères, ensuite beaucoup plus fortes, et qu'il porta jusqu'au cinquième de tout ce qu'ils possédaient, du produit même de leur industrie. Bientôt, il obtint un tel ascendant sur ses sectateurs, qu'il entreprit d'établir chez eux la communauté des biens, à l'exception de celle des femmes. Il ne s'arrêta pas là, et, sûr de la puissance de son parti, il les initia dans les mystères les plus profonds de la secte des ismaéliens; il enseigna ouvertement le mépris pour toute révélation, laissant à chacun un choix illimité entre les opinions des sectes philosophiques; il ne craignit point de publier ouvertement, que, par la connaissance de sa doctrine qu'il prêchait, les fidèles étaient dispensés du jeûne, de la prière, de l'aumône, et de tous les autres devoirs imposés aux musulmans; ils pouvaient impunément se livrer à tout ce qui freinait à toutes leurs passions, à piller leurs ennemis de leur croyance, à braver leurs lois; en un mot, que la connaissance de la vérité et de l'immortalité n'avait plus lieu de toute religion, qu'il ne restait plus pour eux ni Dieu, ni loi, ni crainte, ni respect, ni honneur, ni honte, ni châtiment qu'ils dussent craindre. Une doctrine fondée sur le libertinage, le plus absolu de l'esprit et du cœur, et qui ne connaissait de devoirs que ceux de l'exercice du fanatisme le plus féroce, inspira la terreur à tous ceux qui n'appartenaient point à cette secte; elle fut d'autant plus redoutable; que le désir de la vengeance punit ceux qui osaient s'opposer à elle.

teurs de cette abominable doctrine ceux qui en devenaient les disciples, les missionnaires jugèrent bon de se bâtir un fort qui pût servir de chef-lieu et d'asyle en tout temps, et, par allusion sans doute à l'hégire, ou fuite de Mahomet, ils appelèrent *Dar-alhidjra*, c'est-à-dire *la maison de la fuite*. On conjecture que Carmath y était sa résidence. Ce fanatique, entre autres missionnaires qui exerçaient leurs fonctions sous son autorité, en avait un qui jouissait de toute sa confiance. L'un se nommait *Zacrowiah*, ou *Zacrowyah*, et joua dans la suite un grand rôle parmi les Carmathes ; il était appelé *Abdan*, avait épousé une fille de Hamdan, qui, de son côté, avait aussi pour épouse une sœur de Hamdan. Jusqu'ici Hamdan n'avait agi que comme délégué du chef de la secte des ismaéliens, qui vivait dans une retraite ignorée à Salamyah, et qui ne savait lui-même que pour le lieu où résidait le vicaire de l'imam Attouhammed, fils d'Ismaël. Celui-ci revêtu de cette dignité étant mort sans successeur, en annonçant à Hamdan sa son élévation au rang de vicaire de l'imam, laissa percer des vues sur sa nomination personnelle, qui parurent à Hamdan une innovation dangereuse contraire à la vraie doctrine de la secte. Il envoya donc Abdan à Salamyah pour s'éclaircir de l'objet de ses vues. Dans l'entrevue d'Abdan avec le chef du parti qui résidaient à Salamyah, celui-ci eut tout lieu de se convaincre que les soi-disant vicaires de la secte travaillaient pour eux-mêmes, et qu'ils voulaient réaliser leurs projets de domination et lever le masque. Abdan ne put en aucun point d'en faire son rapport à Carmath, qui lui ordonna d'arrêter les missionnaires, de les ins-

truire de ce qu'il avait appris, et de leur ordonner de cesser dorénavant de faire des prosélytes. Abdan exécuta ses ordres, et la prédication de la doctrine des ismaéliens fut suspendue dans les contrées voisines de la résidence de Carmath. Dès ce moment, Carmath rompit toute correspondance avec les ismaéliens de Salamyah. On ignore ce qu'il devint dans la suite : peut-être périt-il victime de la vengeance du chef de la secte, comme son beau-frère et son confident Abdan, qu'un fils de ce chef fit assassiner par Zacrowiah, dont on a déjà parlé. Zacrowiah, devenu odieux aux disciples de Carmath, par l'assassinat d'Abdan, passa en Syrie vers l'an 287 de l'hégire (900 de J.-C.). La disparition ou la mort de Carmath, ou Hamdan, doit être antérieure d'un an ou deux à cette époque. La division qui s'était établie entre le chef de la secte des ismaéliens et Hamdan se communiqua à leurs sectateurs, et, dès ce moment, à ce qu'il paraît, les ismaéliens, proprement dits, et les Carmathes ont formé deux sectes distinctes, quoique fort rapprochées l'une de l'autre par les dogmes et les opinions. A la première, appartiennent les khalyfes fatémides d'Égypte et les ismaéliens de Perse et de Syrie, connus sous le nom d'*Assassins* ; les Nosairis, qui subsistent encore aujourd'hui dans quelques parties de la Syrie, paraissent être un reste des Carmathes. Les Druzes sont une secte née parmi les ismaéliens de l'Égypte, à la fin du quatrième, ou au commencement du cinquième siècle de l'hégire. Quelques personnes croient que les Wahhabis, ou Wahhabites, qui paraissent appelés à jouer un rôle important dans une partie de l'empire ottoman, sont un rejeton des Carmathes ; mais cette conjecture nous paraît peu fondée. En

CAR

cet article, nous devons observer que quelques historiens attribuent le surnom de Carmath à un descendant de Hamdan et à son fils : leur opinion nous paraît peu fondée sur l'autorité. S. D. S.—Y. CARACCIOLI (MICHEL-ANGE), surnommé le Cavalier italien, entra dans l'Ordre de S. François, et fut professeur de Philosophie et d'Écriture-Sainte à Padoue. Il mourut le 15 décembre 1766, à l'âge de soixante ans. Ses principaux ouvrages sont : I. un Commentaire sur le *Miles gloriosus* de Molière, avec une traduction en vers italiens, Venise, 1742, in-4°. Il publia le premier ouvrage sous le nom de *Caracemi* (anagramme de *Caracacioli*). II. *Tragedie di Euripide in XIX, frammenti ed epistole italiane in versi illustrati di azioni al testo greco ed alla versione di Paitoni*, dans sa *Biblioteca degli volgarizzatori*, fait précédé d'élégants éloges de cette traduction italienne; quant aux notes, qui sont en italien, partie en latin, on ne peut rien voir de plus trivial et de plus faible. III. *Pro Euripide et Molière italiano interprete dissertatio*, 1750, in-8°. : c'est une réponse à la censure que Reiske avait faite de cette édition dans les *Acta literaria* de 1748; Reiske répliqua dans les *Acta* de 1751; IV. *Storia de varj costumi sacri e profani in antichi sino a noi pervenuti, dissertazioni sopra la veue del Messia*, Padoue, 1750, 2 vol. in-8°; V. une traduction en vers italiens du *Plutus* d'Aristophane, avec une préface grecque, Venise, 1751, in-8°; VI. *Dissertazioni*, Padoue, 1756, 2 vol. in-8°. La première de ces trois dissertations est relative à un passage d'Homère, la deuxième au Neptune

et la dernière à la morale. Spiegamen del testo ebreo, sia la morale del uman vivere illustrata da Salomone, Venise, 1700, in-8°; VIII. *Spiegamen della cantica sul testo ebreo*, ibid. 1767, in-8°. C. M. P.

CARMONA (JEAN DE), médecin Sévillais, et qui avait été auparavant médecin de l'inquisition à Grenade et de l'Estramadure espagnole, a écrit : I. *Praxis utilissima ad curam febrium cognoscendamque pestilentiarum, et febribus cum puncticulis unita*, Talardillo, Séville, 1581; ibid. 1590, in-8°; ouvrage composé pour répondre à J. Fragoso, qui soutenait que ces fièvres n'étaient pas contagieuses. II. *Tractatus an astrologi medicis necessaria*, Séville, 1582, in-8°; l'auteur se déclare positif. — CARMONA (FRANÇOIS-NE), né à Cordoue, professeur de Médecine à l'université de Salamanque, exerçait la médecine à Séville au commencement du 17^e siècle, et imprimer, en espagnol, un *Traité de la grande excellence de l'eau et de ses merveilles, vertus, qualités et usages, et de l'usage de la refroidir avec de la neige*, 1616, in-4°.

— CARMONA (ALPHONSE DE), né à Priego, dans le diocèse de Cordoue, composa, avec Jean Coles, de Zamora, une Relation de la découverte et de la conquête de la Floride. L'ynca Garcilaso de la Vega parle de cet ouvrage dans son *Histoire de la Floride*.

A. B.—r.

CARMONA (DON SALVADOR), grand-père de la chambre du roi d'Espagne, né à Madrid vers 1750. Les grandes dispositions de cet artiste déterminèrent la cour d'Espagne à l'envoyer à Paris, où il fut nommé directeur du

perfectionner dans son art. Il a ses études, sous la direction des Dupuis, de l'académie de e, et retourna vers 1760 dans e, où il épousa la fille du céaphaël Mengs. Ses estampes s remarquables sont : l'*Hiscrivant les fastes de Char-*, *roi d'Espagne*, d'après So- ; la *Vierge et l'Enfant-Jé-* après Van Dyck ; l'*Adoration* ers, d'après Pierre ; les *Por-* *de Boucher et de Colin de* nt, qu'il a gravés pour sa ré- à l'académie de peinture de et une *Résurrection du Sau-* l'après Carle Vanloo. La date 5, que porte cette dernière es- suffit pour détruire l'opinion eurs du *Dictionnaire univer-* n placent l'époque de la nais- de Carmona en 1751. Il est Madrid en 1807. P—E.

CARMONTELLÉ, né à Paris le 25 17, y est mort le 26 déc. 1806. t été lecteur du duc d'Orléans, onnateur des fêtes que donnait ce. En une matinée, il compo- pièce de théâtre d'un ou deux l'après le nom ou le caractère onnes qui devaient y jouer un es *Proverbes dramatiques* lui igné une place dans la littéra- Le fonds de ces petites pièces, M. Auger, est en général très : Il n'y faut point chercher un l bien formé, ni en conséquen- dénoûment d'effet. Ce n'est : une combinaison dramatique armontelleéale sous nos yeux ; un coin de la société qu'il vous emarquer ; c'est une aventure, conversation de salon, de bou- de boutique, de spectacle, de enade, ou de tout autre lieu pu- à laquelle il vous fait assister. ul a vu et entendu, il le répète

» avec la fidélité d'un miroir et d'un » écho. » Aussi, tout en admirant son dialogue, lui a-t-on trouvé le défaut d'être commun, à force d'être naturel. Ces petites comédies sont cependant le plus joli répertoire pour les théâtres de société. La fécondité de Carmontelle n'est pas moins étonnante que sa facilité. Outre les ouvrages qu'il a fait imprimer, on assure que ses manuscrits pouvaient composer plus de cent volumes. Dans les derniers temps de sa vie, l'auteur avait été réduit à les déposer au Mont-de-Piété, en nantissement d'une petite somme dont il avait besoin, et c'est peut-être la première fois que la finance a avancé de l'argent sur de l'esprit. La réputation de probité qu'avait Carmontelle fit sans doute, dans cette occasion, plus encore que sa réputation littéraire. Ses *Proverbes dramatiques* sont une mine où beaucoup d'auteurs comiques de nos jours ont puisé sans façon. Aussi, quoiqu'il n'eût rien composé pour les théâtres du Vaudeville et de Louvois (transféré aujourd'hui à l'Odéon), avait-il ses entrées à ces deux spectacles, à titre d'auteur. Au talent d'écrire, Carmontelle joignait le talent de peindre. Il a fait les portraits de presque tous les personnages célèbres du 18^e. siècle, et c'est d'après lui qu'ont été gravés, entre autres, les portraits que l'on voit à la tête des Correspondances de M^{me}. du Deffant et de Grimm. Il s'amusait aussi quelquefois à faire des *Transparents*. Il appelait ainsi des tableaux sur papier très fin, lesquels, exposés à la lumière du jour devant un seul carreau de ses croisées, se déroulaient pendant une heure et plus aux yeux des spectateurs, et leur présentaient une suite de scènes. Ces *Transparents* avaient depuis cent jusqu'à cent soixante picds de longueur. Le plus grand plaisir de Carmontelle

CAR

le mettre ses *Proverbes en Trans-*
ats, et ses *Transparents en Pro-*
s. On a de cet auteur : I. *Prover-*
matiques, 1768, 6 vol. in-8°.
Almanachs des spectacles de
, 1775 et 1776, et le *Catalo-*
de La Valliere, 2^e. partie, N°.
15, donnent la nomenclature de
overbes, qui sont au nombre de
vingt-deux, et ont été réimprimés
en 1783, 6 vol. in-8°. puis en-
dans le *Rocueil général des pros-*
dramatiques (Londres, 1785,
1, in-12). Carmontelle publia les
s 7^e. et 8^e. de ses *Proverbes*,
epuis sa mort, on a fait impres-
ses *Nouveaux Proverbes dra-*
matiques, 1811, 2 vol. in-8°. qui
ont vingt-quatre pièces. II.
Le prince Clenerzow, tra-
édie française par le baron de
Clenerzow, 1771, 2 vol. in-8°. com-
par Carmontelle; III. *Théâtre*
de Champagne, 1775, 4 vol. in-8°.
Le recueil et le précédent contiennent
des comédies que quelques déve-
nements pouvaient rendre dignes
de la scène française. IV. *Triomphe*
de l'amour sur les mœurs de ce
siècle, ou *Lettres du marquis de*
Clenerzow au commandeur de St.-Bri-
son, 1777, 2 parties in-8°. roman;
V. *Duc d'Arnay*. autre roman;
VI. *Abbé de plâtre*, comédie en un
acte et en prose, jouée sur le Théâtre
italien, avec succès, le 26 octo-
bre 1779, et imprimée in-8°. C'est la
pièce que l'auteur ait risquée sur
le théâtre public. VII. *Conversations*
du monde dans tous les
siècles de l'année, 1786, in-8°. Cet
ouvrage devait former quatre volumes,
mais n'en a paru que deux. On ne
connaît que les deux pre-
miers, qui sont intitulés: les *Visites*
de l'abbé de l'an, et la *Promotion*.
Carmontelle y donne une copie fidèle

gens du monde
dit nombre
en un jour cit
personnes des plus aimables, et
du livre, il se trouve qu'on a
lu, quoique les interlocuteurs
ait cessé de parler. Carmontelle
dit-on, composé un *Traité de*
perspective. Nous ne croyons pas qu'il
ait été imprimé. A. B.—r.
CARNEADE, de Cyrène, fondateur
de la troisième académie, naquit
l'an 218 av. J.-C. (140^e. olympi-
ade). Socrate avait introduit dans la
philosophie la méthode destructive
et, par une douce moquerie et un
dialectique pressante, avait combattu
avec succès les philosophes dogmatiques.
Au lieu de fonder une doctrine
il s'attachait à enseigner une méthode
pratique noble et élevée. Ce fut
par cette voie que marcha Platon
tant de sublimes et poétiques
institutions, plutôt qu'un système
complet et général. Arcésilas, chef
de la seconde académie, ne prit dans
l'ouvrage de Socrate que l'art de dé-
truire les fondements de toute doctrine,
de toute théorie. Il érigea en prin-
cipe un doute absolu, et professait
qu'il n'y avait point de vérités. Car-
neade, à proprement parler, ne diffé-
re de cette seconde académie
en examinant ses opinions et celles
d'Arcésilas, telles que nous les trans-
met Cicéron, on trouve que ce sont les
mêmes, à bien peu de choses près. Arcé-
silas disait: « Il n'y a point de vérité; »
Carneade: « On ne peut pas la connaître. »
Ce qui établit quelque diversité
entre les deux philosophes, c'est plus
tôt le caractère personnel que la doctrine;
Arcésilas se précipitait impétueusement
dans un doute universel s'exposant au
ridicule où tombent les pyrrhoniens;
Carneade appuyait davantage sur les
utilités et les avantages

vérité qui doivent décider de la vie. Il perdit au sage d'opiner en quelques, pourvu qu'il ne pros. En tout, il paraissait que Carnéade était une sorte de it, et qu'il avait fort bien c'était un puissant moyen ais rien de plus. Aussi la Carnéade est-elle surtout de éloquence destructive. si forte que jamais il ne n sans le prouver, que l'attaqua rien sans le déond en comble. Il charment ses auditeurs, qu'il t captifs à l'obéissance de ents, et que, par force ou e, il subjuguait les person s qui avaient pris contre cautions les plus exactes. es adversaires ne pouvait r. Lui seul triomphait. opinions prenaient pied, es des autres étaient reparti contraire fondait de-éloquence comme la cire feu. » Telle est la vive fait Bayle, d'après Cicéronienius, de l'éloquence de s complaisant sans doute s effets d'un talent qui, en, s'employa toujours à s assertions et à semer le t surtout contre les stoïcarnéade exerça ses redoues; il disait lui-même que, ppe, il n'eût pas été ce ne s'agit pas ici de la mode des stoïciens et de l'esl du portique; mais de s philosophiques et phys réduisit à l'absurde sur de la religion, leur prouy avait pas plus de raison tre un dieu qu'un autre, insi le polythéisme. Il se

déclara aussi contre les oracles, leur opposant la nécessité du libre arbitre de l'homme. Il combattit le sentiment des stoïciens et des péripatéticiens sur le souverain bien. Les premiers disaient que la suprême félicité consistait à se conformer à l'harmonie générale de la nature, et que tous les avantages extérieurs, richesse, fortune, etc., étaient des choses communes, mais qui, ne pouvant donner un bonheur solide, n'étaient dignes d'aucun attachement; les péripatéticiens et l'ancienne académie définissaient le souverain bien, la jouissance honnête des choses qui sont les premières dans l'ordre de la nature, et rangeaient les biens matériels dans une classe inférieure. Carnéade leur faisait voir que leurs controverses n'étaient qu'une dispute de mots, puisque tous deux convenaient que les avantages matériels n'étaient point dignes de nos desirs. Lui, par contradiction, et sans doute pour échapper au danger de rien affirmer de positif, se renfermait dans une définition vague, faisant consister le souverain bien à jouir des principes naturels, ce qu'on peut interpréter, exercer librement ses facultés; ainsi, il ne faisait entrer aucune notion explicite de l'honnête dans sa définition. Il remporta aussi une autre victoire sur les stoïciens, en les faisant convenir, contre leurs opinions précédentes, que la bonne renommée était digne d'être recherchée, indépendamment de son utilité positive. Le chef des stoïciens était alors Antipater, et ce fut lui qui défendit le portique avec le plus de succès contre Carnéade; mais son infériorité était grande. « Il n'osa jamais paraître devant lui, ni dans des leçons publiques, ni dans des promenades, ni dans des conversations; il se taisait, pas un mot ne sortait de sa pauvre

bouche. Il l'attaquait seulement de loin et en cachette, par quelques lettres qu'il composait. La postérité les a vus; ils n'étaient pas même capables de se soutenir contre Carnéade mort, tant s'en faut qu'ils eussent pu lui résister quand il florissait environné de gloire. » C'est ainsi que Bayle représente la faiblesse de l'adversaire de Carnéade. L'an de Rome 598 (155^e olympiade), les Athéniens ayant saccagé la ville d'Ope, furent condamnés par le sénat à 500 talents d'amende. Ils envoyèrent en ambassade, à Rome, Carnéade, Diogène le stoïcien, et Criton le péripatéticien, pour obtenir quelque diminution à ce tribut (1). Les trois philosophes, pendant qu'ils discutaient leurs demandes au sénat, voulurent donner au peuple romain une idée de leurs talents. Ils ouvrirent des espèces de conférences philosophiques, et prononcèrent des harangues. C'était alors que les Romains, vainqueurs de l'univers, commençaient à connaître et à rechercher le luxe, les arts, les lettres et toutes les jouissances dont le loisir et la civilisation apportent le besoin. Quand cette jeunesse, qui commençait déjà à dégouter de la noble barbarie des vieilles coutumes, entendit ces hommes habiles manier le langage, qui traitaient des questions auxquelles on n'avait jamais songé dans Rome, qui examinaient et discutaient ce qui avait toujours passé pour certain, qui répandaient à volonté le doute sur toutes choses, qui infirmaient un raisonnement dans les formes de la dialectique, elle se porta en foule à ce nouveau spectacle, abandonnant tous les autres divertissements. Carnéade surtout les surpré-

(1) Suivant Élien, plusieurs sénateurs s'écrièrent : « Les Athéniens ne nous ont pas envoyé des ambassadeurs pour nous persuader, mais pour nous arracher ce qu'ils désirent. »

naît par sa force et sa rapidité. Il prononça deux harangues, l'une pour la justice, l'autre contre la justice. Le vieux Caton s' alarma de la présence de ces habiles parleurs, qui venaient faire germer avant le temps, parmi une nation jeune et sincère, la philosophie d'un peuple vieilli et dégradé. « Donnons-leur réponse au plus tôt, » dit-il, et les renvoyons chez eux; ce sont des geus qui persécutent tout ce qu'ils veulent, et l'on ne saurait démêler la vérité à travers leurs arguments. » (Voy. Plin. liv. VII, ch. 30.) Un siècle après Cicéron écrivant son *Traité des lois* et posant en principe qu'il existe un droit naturel, après s'être promis la probation des stoïciens, des disciples d'Aristote, et de l'académie de Platon s'écrie : « Mais pour cette nouvelle académie perturbatrice de toutes choses, fondée par Arcésilas et Carnéade, nous implorons son silence; car si elle se précipitait sur les principes qui nous semblent à nous seuls bien établis, elle les battrait en ruines. Je n'ai garde de la poursuivre; je désire plutôt l'apaiser. C'est ainsi qu'il parle de la philosophie du doute, comme d'une divinité nationale, qu'il faut conjurer, et qui redoutent tout en poussière. Il faut remarquer cependant que la grandeur et la gravité des temps antiques se retirent dans cette idée de terreur qu'inspire l'éloquence de Carnéade et sa puissance destructive. Dans les temps modernes, le doute n'a pas su se donner cette apparence solennelle; ses arts ont été la moquerie frivole; il n'a jamais déployé, comme dans la philosophie ancienne, cette force qui frappe l'imagination, et qui nous fait voir Carnéade comme un ange exterminateur. Il ne paraît pas qu'il ait jamais écrit de livres. Sa doctrine ne fut

Après sa mort, que par les ou-
 vers de Clitomachus, son disciple et
 successeur. Plus tard de ses paro-
 les ses arguments, se perpétuè-
 dans l'académie, avec le souvenir
 de sa éloquence. Il vécut quatre-vingt-
 ans, selon Cicéron et Valère-Maxi-
 et l'on ne sait pas bien la date de
 sa mort, qu'on place cependant vers la
 fin de l'olympiade. Il était fort studieux,
 on raconte qu'il était souvent tel-
 lent enfoncé dans ses occupations,
 sa servante était obligée de le
 manger. Cette servante était aussi
 sa maîtresse. Un jour, il la surprit avec
 son principal disciple. « Car-
 néade ne disputa point alors sur la
 stabilité, ni sur l'incompréhen-
 sibilité; il prit pour une chose as-
 surée, et qu'il comprenait fort bien,
 que ses yeux lui montraient. »
 Il se s'amuse à traduire cette raillerie
 même, que l'on n'a jamais man-
 de lancer aux pyrrhoniens, et
 est toujours plaisante, bien qu'elle
 soit pas un argument. On rap-
 porte que Carnéade craignait la mort,
 mais savait souvent: « La nature a ras-
 sable, elle dissipera. » Ayant ap-
 pris qu'Antipater le stoïque s'était em-
 paré, il s'écria, en le parodiant:
 « Bien donnez-moi donc aussi.....

vin doux. » L'on conçoit assez
 que la philosophie l'eût amené à jouir
 pendant un long-temps possible des dou-
 ceurs de la vie, et eût détruit en lui
 toute espèce de force assez commune
 aux anciens, qui les portait à pré-
 férer les maux de la vieillesse par
 la mort volontaire. On cite de lui
 un mot spirituel: « Le manège est l'
 une chose que les jeunes prince
 pratiquent exactement; leurs au-
 teurs maîtres les flattent; ceux qui
 tentent avec eux se laissent tomber;
 mais un cheval ne se par terre
 sur les maladroits lion

» de pauvre, ni de riche, de sujet, ni
 » de souverain. » Une autre parole
 fort belle de Carnéade est venue jus-
 qu'à nous: « Si l'on savait en secret
 » qu'un ennemi doit venir s'asseoir
 » sur l'herbe où serait caché un as-
 » pic, il faudrait l'en avertir, quand
 » bien même personne ne pourrait
 » savoir que vous avez gardé le si-
 » lence. » — Il y a eu un autre CAR-
 NÉADE, épicurien, qu'on a quelque-
 fois confondu avec l'académicien, et
 qui a vécu avant lui; il était athénien,
 et fut disciple d'Anaxagore (Voy.
 Suidas). — Il y a eu aussi un poète
 nommé CARNÉADE; il faisait des élé-
 gies qui, dit-on, étaient froides et obs-
 cures. A.

CARNEAU (ÉTIENNE), natif de
 Chartres, apprit parfaitement les bel-
 les-lettres et ensuite la jurisprudence.
 Il exerça même les fonctions d'avocat
 au parlement de Paris. Dégoûté du
 monde, il s'engagea, en 1630, dans
 l'ordre des célestins. Il s'acquit, dans
 le temps, beaucoup de réputation par
 ses poésies latines et françaises, ou-
 bliées aujourd'hui. Il mourut à Paris,
 le 17 septembre 1671. Il avait com-
 posé lui-même son épitaphe en fran-
 çais et en latin; voici la version fran-
 çaise:

Ci gît qui, s'occupant et de vers et de prose,
 A pu quelque renom dans le monde acquérir;
 Il aimait les beaux arts; mais, sur toute autre chose,
 Il médita le plus celui de bien mourir.

Le P. Carneau a été l'un des traduc-
 teurs des *Voyages de Pietro della*
Falle, 1663, 4 vol. in-4°. ; Rouen,
 1745, 8 vol. in-12. On a du même
 auteur la *Stimmimachie*, ou le *Com-*
bat des médecins modernes, touchant
l'usage de l'antimoine, poème his-
 tori-comique, 1656, in-8°. Becquet,
 dans sa *Bibliographie des Célestins*,
 pag. 216, donne la liste de quelques
 autres opuscules de Carneau. A. B.—T.

CARNEIRO (MELCHIOR), ou, en

Sa principale étude devint a langue toscane, et sa réputation pur et élégant, en vers se, se répandit dans toute l'Italie il était souvent détourné d'autres travaux par les fonctions de son duc le chargea de plusieurs auprès de l'empereur Charles- en remplit une dans les Pays- 1544, relative à la nomination Farnèse au duché de Parme, faite peu de temps après. De retour de ce voyage, qui lui occasionna une maladie assez grave, Annibal goûta d'un service que les honneurs lui rendirent pénible, s'occupait de se faire congédier, lorsque le duc le rappela à Plaisance. Annibal courut quelques dangers. S'étant rendu à Parme, il y fut reçu avec honneur par le nouveau duc, Octave Farnèse. Les deux cardinaux Ranucchio et Alexandre, frères d'Octave, le furent successivement pour secrétaire. Il resta au service du second, jusqu'en 1548 jusqu'à la fin de sa vie. Ses bénéfices furent réunis à son évêché; la protection du cardinal d'Aviano lui procura une entrée dans l'ordre de St.-Jean de Jérusalem, et il obtint, peu de temps après, deux riches commanderies; ce qui, joint aux sommes qu'il fallut fournir pour soutenir son évêché attaqué par les Turks, considérablement ses revenus. Il fut même appelé en 1558 à Malte, avec les autres chevaliers, pour défendre l'île; mais il fut dispensé de le faire par la protection du duc de Parme et du cardinal Farnèse. Il était engagé dans une guerre d'opinion avec le célèbre critique Castelvetro. Il avait fait, en 1545, à l'ordre du cardinal Alexandre,

une grande et très belle *canzone*, à la louange de la maison royale de France, commençant par ce vers : *Venite all'ombra de' gran gigli d'oro*. Au moment où elle faisait le plus de bruit en Italie, il en tomba une copie entre les mains de Castelvetro, qui l'envoya à l'un de ses amis, avec des observations critiques. Ces observations coururent en même temps que la *canzone*. Annibal Caro en ayant eu connaissance, y répondit avec beaucoup d'importance et d'aigreur; Castelvetro répliqua; Varchi prit la défense d'Annibal Caro, son ami: ce fut une longue et violente querelle; l'un eut le tort de l'avoir commencée, et l'autre de l'avoir soutenue avec une violence qui en donna tout l'avantage à l'agresseur. On reproche à Caro un tort plus grave: on prétend qu'il accusa son ennemi au tribunal de l'inquisition, et que ce fut lui qui fut cause de sa condamnation et de son exil. Muratori le lui impute positivement; Fontanini et Seghezzi, auteur d'une Vie d'Annibal, l'en justifie; mais Tiraboschi, en rejetant l'idée d'une accusation formelle, ne nie pas que, dans son Apologie, qui courut manuscrite avant d'être imprimée, et dans le temps même où Castelvetro avait été mis en cause devant le St.-Office, et n'avait évité la prison que par la fuite, Annibal se permit des expressions qui appuyaient les dénonciations faites contre lui, et qui purent contribuer à le faire condamner par contumace. Quoi qu'il en soit, le Caro, déjà vieux et attaqué depuis long-temps de la goutte, après avoir publié à Parme son Apologie, se rendit à Rome, d'où il ne sortit plus que pour habiter, pendant la belle saison de chaque année, une maison de campagne à Frascati. Il y préparait une édition générale de ses ouvrages, lorsque, se trouvant tout-à-fait libre,

il conçut le projet d'écrire un poëme épique. Pour s'exercer au style épique, et aussi pour démontrer que la langue italienne avait toutes les qualités poétiques qui pouvaient la rendre propre à l'épopée, contre l'opinion qu'en avaient encore plusieurs savants italiens, il commença une traduction de l'*Énéide*, en vers libres ou non rimés. Le charme qu'il trouva dans ce travail l'y attacha, et, réfléchissant sur son âge et sur ses infirmités, il abandonna son premier projet, pour achever cette traduction de Virgile, qui est un des chefs-d'œuvre de la langue. Il tomba malade à son retour à Rome, et mourut le 21 novembre 1566. Ses ouvrages inédits restèrent après sa mort entre les mains d'un de ses neveux, qui en commença la publication; mais il mourut lui-même avant de l'avoir achevée, et laissa le reste de ce soin à son frère. Il n'avait paru qu'un ouvrage du Caro dans la jeunesse de l'auteur; il est connu des philologues italiens sous le titre de *la Fischeide*. C'est un commentaire plaisant sur un *capitolo* du Molza, à la louange des figues. L'auteur y prit le nom de *Ser' Agresto da Ficaruolo*, et donna au Molza celui de *Padre Siccio*, du mot grec *Σικκος*, *ficus*. L'imprimeur, que l'on croit avoir été Elpidio d'Asola, alors fixé à Rome, fut désigné sous le nom de *Barbagrigia*. Le titre entier porte : *Comento di Ser' Agresto da Ficaruolo sopra la prima ficata del Padre Siccio*; et à la fin : *Stampato in Baldacco per Barbagrigia di Bengodi*, etc., 1539, in-4°. Il y en a une édition postérieure, in-8°, sans date ni nom de lieu, mais qui paraît être de Florence. Cette plaisanterie, écrite dans le toscan le plus pur, et assaisonnée de tours et de bons mots florentins, eut le plus grand succès dans l'académie romaine

où elle fut lue. Elle eut pas moins de succès à l'Ancone, qui est le siège de cette académie, avança à Annibal Caro prit ce sujet d'un second discours à l'académie, écrit du même style, qui eut pas moins cette société de gens d'esprit et de lettres très joyeux, et qui amusa sur ce coup Léoni lui-même. Il fut imprimé à la suite du *Comento*, dans l'édition de 1566, sous le titre de *Diceria de' nasi*. Ces deux ouvrages sont jointes aux *Ragionamenti* de l'Arétin, dans l'édition de 1608, sous la fautive date de 1608. Peu de temps après qu'Annibal Caro eut laissé courir dans sa *canzone*, ou son ode : *Ve' ombra de' gran gigli d'oro*, il publia un commentaire explicatif et satirique, qu'il a toujours mérité, mais qu'on s'est toujours accoutumé à attribuer. Ce commentaire, intitulé *Comento alla canzone de' gigli d'oro*, fut imprimé pour la première fois dans les *Lettere di varij* publiées par Louis Dolce, 1554, in-8°. Le titre de l'apologie est : *Apologia degli accademi Banchi di Roma contra M. L. Castelvetro da Modena, in d'uno spaccio di maestro Paolo con alcune operette del Paolo del Buratto, di ser Fedocco* *fesa della sequente canzone commendatore Annibal Caro* *partenenti tutte all' uso della lingua toscana e al vero modo di parlare*, Parme, 1558, in-4°, et 1608, in-8°. Cette réponse dure et moqueuse en prose, est suivie de quelques satiriques en vers, sous le titre de *Mattaccini*, et d'une *Corona* de vers, où les rimes entrecroisées qui se trouvent également et co-

puisque habituellement doux, mais dans ses vengeances poétique avec quelle aisance il se débattait dans les plus épineuses difficultés des compositions. Ses autres, publiées par ses neveux, dans l'ordre suivant : I. *Due lettere di Gregorio Nazianzeno in una delle quali si tratta della vita di vescovado e quali di essere i vescovi ; nell' altro l'amore verso i poveri ; e il sermone di S. Cecilio Cipriano per l'elemosina, faite in lingua italiana*, Venise, Alde Manuce, 1569, in-8°. II. *Rettorica d'Aristotele, futura toscana*, Venise, 1570, in-8°. III. *Le Rime*, Venise, Alde Manuce, 1569, 1572, in-4°, et supprimé depuis. C'est un des chefs de ce genre les plus élégants et les plus estimés. IV. Il en faut dire des *Lettere*, dont la première parut en 1572, et la seconde en 1573, Venise, Alde Manuce, in-4°, par les Juntas, 1581, in-4°. Le cardinal de Padoue en a donné dans le 17^e siècle plusieurs bonnes éditions. La dernière comprend les lettres au nom du cardinal Farneze. Il est en six volumes in-8°. 1765. Il n'y a qu'une voix sur la beauté de ces lettres ; c'est un vrai chef-d'œuvre de la bonne prose italienne, et on ne saurait se dispenser de croire que les auteurs qui ont écrit, depuis, dans un genre de prose, ont cru meilleur, ont plus profité que perfectionné leur langue. V. *l'Énéide di Virgilio, tradotta in versi sciolti*, Venise, Juntas, 1581, in-8°. 1592, idem. Les plus belles éditions qui en ont paru ensuite sont celles de Venise, 1603, in-4°, et de Paris, 1760, V°. Quillau, 2 vol. gr. C'est l'ouvrage d'Annibal Caro le plus contribué à sa réputation, et à peu de poèmes italiens où

la langue soit aussi pure, aussi poétique et aussi belle ; il n'y en a aucun où le vers libre, *sciolto*, soit plus parfait, et où l'on puisse mieux apercevoir la différence qu'il y a entre cette espèce de vers et ce que nous entendons généralement par des vers blancs. On regarde aussi cette traduction comme très fidèle. Ce n'est point dans un article tel que celui-ci que l'on peut examiner cette partie de l'éloge. Ce qui paraît incontestable, c'est que l'auteur a la gloire d'avoir fait pour ses compatriotes une *Énéide* italienne, aussi belle peut-être que l'*Énéide* latine le fut pour les Romains, et d'en avoir fait en même temps, ce qui est si difficile même dans une traduction libre, un modèle d'élégance, de grâce et de perfection de style. Que peut-on demander de plus ? VI. *Gli Straccioni, commedia*, Venise, Alde Manuce, 1582 et 1589, in-8°, l'une des comédies les plus originales et les mieux écrites de cet ancien théâtre italien que l'on connaît si mal en France, et dont quelques-uns de nos critiques, entre autres Marmontel et La Harpe, ont donné de si fausses idées. VII. *Le Cose pastorali di Longo, il quale scrisse degli amori di Dafni e Cloe*. Cette charmante traduction d'un charmant ouvrage fut faite, à ce qu'il paraît, par une lettre de l'auteur, à Rome, en 1538 ; elle est restée longtemps inédite, et n'a été imprimée que vers la fin du siècle dernier, par Bodoni, Parme, 1786, in-4°. C'est une des plus élégantes productions de ce célèbre typographe. G—É.

CARO (RODRIGO), né à Utrera, près de Séville, à la fin du 16^e siècle, embrassa l'état ecclésiastique, et se rendit recommandable comme jurisconsulte, antiquaire et littérateur. Ses principaux ouvrages sont : I. *Antigüedades y principado de la il-*

lustrissima Ciudad de Sevilla, y chorographia de su conuento juridico, o antigua chancilleria, Sevilla, 1634, in-fol.; II. *Relacion de las inscripciones y antiguedad de la villa de Utrera, in-4°*, avec un poëme latin à l'éloge de la même ville. Rodrigo Caro donna à Séville, en 1627, in-4°, une édition, avec des notes, des chroniques faussement attribuées à Flavius Lucius Dexter, à Hélican et à S. Braulion. Il laissa parmi ses manuscrits : *Veterum Hispanie decorum manes sive reliquia*, livre que Nicolas Antonio appelle *ausonium opus*, et des Traités *De ludis puerorum*; *De los nombres y sitios de los vientos*; *De los santos de Sevilla*; *Del principado de Cordova*; et un autre *De la antiguedad del apellido Caro*, dédié à D. Fernand Caro, régidor perpétuel de Carmona. Nic. Antonio, qui avait vu tous ces manuscrits, les jugeait très dignes de l'impression. Il loue aussi quelques pièces de vers latins et espagnols composées par Caro, et principalement son *Cupido pendulus*, fait à l'imitation d'Ausone. — CARO (Jean) est auteur d'un *Traité des oiseaux du Nouveau-Monde*. Ant. Léon s'est servi de cet ouvrage dans sa *Bibliotheca indica*. G. Longolius, dans son dialogue *De avibus*, reproche à Jean Caro d'être menteur et barbare dans ses descriptions (Voy. *Bibliotheca Gesneriana epitome*). — CARO DE TORRES (François), prêtre régulier de l'ordre de S. Jacques, naquit à Séville, voyagea dans la Belgique et dans les Indes occidentales, et publia : I. *Historia de las ordenes militares de Sant Iago, Calatrava y Alcantara, desde su fundacion*, Madrid, 1629, in-fol., dédié à Philippe IV; II. *Relacion de los servicios que hizo a su magestad del rey Felipe II*

y I... onso de Sot
de... e Sant Iago
landes, provi
une y otra firme, etc.,
1620, in-4°.

CAROLET, fils d'un p
à la chambre des compte
vers le mois de juillet 1759
posé, depuis 1717 jusqu'à
de sa mort, pour le théâ
Foire, soit seul, soit en so
Pannard, un grand nombre
dont on trouve la liste dans
*moires pour servir à l'hist
spectacles de la Foire*, t. II
et dans *l'Histoire du thé
l'Opéra-Comique*, t. II, p
plupart de ces pièces n'o
réussi et n'ont point été in
Carolet a donné au théâtre It
1719, *les Aventures de
Quincampoix*, comédie en
et la *Parodie de Médée* et
en un acte et en vaudevilles,
Carolet a été éditeur de la 2
du 9°. tome, ou 10°. vo
Théâtre de la Foire, Pa
doux, 1737, in-12. Ce vol
tient douze pièces, toutes de
la douzième, intitulée *l'An
sœuvre*, ou *les Vacances de*
n'a pas été représentée, et il
pas question dans *l'Histoire
tre de l'Opéra-Comique*.

CAROLI (FRANÇOIS-PIER
quit à Turin en 1638, et co
au sortir du collège, à s'ap
la géométrie, à l'architectur
perspective. Son goût pour
nière partie le détermina dan
de son état. Il alla à Venise
rence et ensuite à Rome, c
fixa. Ayant été admis à l'aca
peinture, il fut si considéré
nomma professeur perpétuel
quintana lona à terminer ses
siuons, t... un nombre as

ujets d'invention, et es intérieures de plume Rome. Ces tableaux, non seulement des grande ville, mais mangers, qui en admis, l'exactitude et le Caroli ornaient souvent architecture de figures et sujets d'histoire auant compositions. Cet art Rome en 1716. La il paraît avoir été igno- gligée par les anciens objet principal de ses Z.

reine d'Angleterre. II.

(Louise), fille de landgrave de Hesse- te le 11 juillet 1725, 51, Charles Frédéric, 3ade, et se rendit bien- sujets, par le zèle avec recha à améliorer leur der les vues bienfaisan- oux. Elle était fort ins- ire naturelle, et s'appli- favoriser les progrès de Elle aimait les voyages, ris, le 5 avril 1785. Le 'histoire naturelle qu'elle t que l'on garde dans le sruhe, prouve son goût de connaissances : il est en minéraux et en co- s impératrices Marie- therine II firent rassem- rs états offraient de plus égard, et l'envoyèrent à aroline-Louise. Ce cabi- : d'après le système de elle bibliothèque d'ou- tanique y est jointe, et ue en particulier le grand margrave fit graver et utes les plantes de sou

jardin avec les parties de la fructifica- tion. Gauthier Dagoty fut le principal graveur de cette entreprise. G—T.

CARON, chef des Celtibériens et des Numantins confédérés pour se- couer le joug de Rome, se mit à la tête de vingt mille fantassins, et de cinq mille chevaux, marcha contre le consul Quintus Fulvius, lui livra ba- taille, et le défait ; mais, emporté par son ardeur à la poursuite des fuyards, il fut chargé par la cavalerie romaine, et mourut, les armes à la main, l'an 155 av. J.-C. B—P.

CARON (LOYS LE), jurisconsulte, changea son nom en celui de *Charondas*, législateur ancien, et signait *Carondas le Caron*. Né à Paris en 1556, il s'adonna d'abord à la poésie française. Il fit paraître dès l'année 1554, en un volume in-8°, à Paris, le recueil de ses vers. On trouve dans ce volume, qui n'a guère d'autre mérite que celui d'une grande rareté, un poème en vers de dix syllabes, intitulé *le Démon d'amour, des Sonnets, des Odes, des Epigrammes*, qu'il avait composés à la louange d'une maîtresse vérita- ble ou imaginaire, à laquelle il donne le nom de *Claire*. Il la célébra encore dans soixante-dix *Sonnets* qu'il fit imprimer la même année sous le titre de *Clarté amoureuse*, à la suite d'un dialogue en prose intitulé *la Claire, ou la Prudence de droit*, in-8°. On peut juger, par les insipides allusions qu'il fait au nom de sa maîtresse, même dans les titres de ses ouvrages, qu'il n'épargne point les jeux de mots. Il renonça prudem- ment à la poésie pour se livrer entiè- rement à l'étude du droit, et il se fit une réputation très étendue dans son temps, comme jurisconsulte. Après avoir fréquenté le barreau, il fut pourvu de la charge de lieutenant au

ouche. Il l'attaquait seulement de loin et en cachette, par quelques livres qu'il composait. La postérité s'a vu; ils n'étaient pas même capables de se soutenir contre Carnéade mort, tant s'en faut qu'ils pussent lui résister quand il floissait environné de gloire. » C'est ainsi que Bayle représente la faiblesse l'adversaire de Carnéade. L'an de Rome 598 (155^e olympiade), les Athéniens ayant saccagé la ville d'Océcus, furent condamnés par le sénat romain à 500 talents d'amende. Ils envoyèrent en ambassade, à Rome, Carnéade, Diogène le stoïcien, et Criton le péripatéticien, pour obtenir quelque diminution à ce tribut (1). Ces trois philosophes, pendant que l'on discutait leurs demandes au sénat, voulurent donner au peuple romain une idée de leurs talents. Ils ouvrirent des espèces de conférences philosophiques, et prononcèrent des harangues. C'était alors que les Romains, vainqueurs de l'univers, commençaient à connaître et à rechercher le luxe, les arts, les lettres et toutes les jouissances dont le loisir et la civilisation apportent le besoin. Quand la jeunesse, qui commençait déjà à agir de la noble barbarie des vieilles nations, entendit ces hommes habiles manier le langage, qui traitaient des questions auxquelles on n'avait jamais songé dans Rome, qui examinaient et discutèrent ce qui avait toujours passé pour certain, qui répandaient à voté le doute sur toutes choses, qui formaient un raisonnement dans les formes de la dialectique, elle se mit en foule à ce nouveau spectacle, abandonnant tous les autres divertissements. Carnéade surtout les surpré-

naît par sa force et sa rapidité. Il prononça deux harangues, l'une pour la justice, l'autre contre la justice. Le vieux Caton s' alarma de la présence de ces habiles parleurs, qui venaient faire germer avant le temps, parmi une nation jeune et sincère, la philosophie d'un peuple vieilli et dégradé. « Donnons-leur réponse au plus tôt, » dit-il, et les renvoyons chez eux; ce sont des gens qui persuadent tout ce qu'ils veulent, et l'on ne saurait démêler la vérité à travers leurs arguments. » (Foy. Plus liv. VII, ch. 30.) Un siècle après Cicéron écrivant son *Traité des lois* et posant en principe qu'il existe un droit naturel, après s'être promis la probation des stoïciens, des disciples d'Aristote, et de l'académie de Platon s'écrie : « Mais pour cette nouvelle académie perturbatrice de toutes choses, fondée par Arcésilas et Carnéade, nous implorons son silence car si elle se précipitait sur les principes qui nous semblent à nous assez bien établis, elle les battrait en ruines. Je n'ai garde de la poursuivre; je désire plutôt l'apaiser. C'est ainsi qu'il parle de la philosophie du doute, comme d'une divinité infernale, qu'il faut conjurer, et qui réduit tout en poussière. Il faut remarquer cependant que la grandeur et la gravité des temps antiques se retrouvent dans cette idée de terreur qu'inspire l'éloquence de Carnéade et sa puissance destructive. Dans les temps modernes, le doute n'a pas su se donner cette apparence solennelle; ses armes ont été la moquerie frivole; il n'a jamais déployé, comme dans la philosophie ancienne, cette force qui frappe l'imagination, et qui nous fait voir Carnéade comme un ange exterminateur. Il ne paraît pas qu'il ait jamais écrit de livres. Sa doctrine ne fut en

(1) Suivant Élien, plusieurs sénateurs s'écrièrent : « Les Athéniens ne nous ont pas envoyés des ambassadeurs pour nous persuader, mais pour nous arracher ce qu'ils désirent. »

» que, après sa mort, que par les ou-
 » vrages de Clitomachus, son disciple et
 » son successeur. Pl... de ses paro-
 » les, de ses arguments, se perpétuè-
 » rent dans l'académie, avec le souvenir
 » de son éloquence. Il vécut quatre-vingt-
 » dix ans, selon Cicéron et Valère-Maxi-
 » me, et l'on ne sait pas bien la date de
 » sa mort, qu'on place cependant vers la
 » 62^e. olympiade. Il était fort studieux,
 » et l'on raconte qu'il était souvent tel-
 » lement enfoncé dans ses occupations,
 » que sa servante était obligée de le
 » faire manger. Cette servante était aussi
 » sa maîtresse. Un jour, il la surprit avec
 » Mentor, son principal disciple. « Car-
 » néade ne disputa point alors sur la
 » probabilité, ni sur l'incomp... ben-
 » sibilité; il prit pour une chose as-
 » surée, et qu'il comprenait fort bien,
 » ce que ses yeux lui montraient. »
 » Bayle s'amuse à traduire cette raillerie
 » de Numénius, que l'on n'a jamais man-
 » qué de lancer aux pyrrhoniens, et
 » qui est toujours plaisante, bien qu'elle
 » ne soit pas un argument. On rap-
 » porte que Carnéade craignait la mort,
 » et disait souvent: « La nature a ras-
 » semblé, elle dissipera. » Ayant ap-
 » pris qu'Antipater le stoïque s'était em-
 » poisonné, il s'écria, en le parodiant:
 » Hé bien donnez-moi donc aussi.....
 » du vin doux. » L'on conçoit assez
 » que sa philosophie l'eût amené à jouir
 » le plus long-temps possible des dou-
 » ceurs de la vie, et eût détruit en lui
 » cette espèce de force assez commune
 » chez les anciens, qui les portait à pré-
 » venir les maux de la vieillesse par
 » une mort volontaire. On cite de lui
 » un mot spirituel: « Le manège est la
 » seule chose que les jeunes princes
 » apprennent exactement; leurs au-
 » tres maîtres les flattent; ceux
 » luttent avec eux se laissent tri... r;
 » mais un che... ren... par terre
 » tous les ma...

» de pauvre, ni de riche, de sujet,
 » de souverain. » Une autre par-
 » fort belle de Carnéade est venue ju-
 » qu'à nous: « Si l'on savait en sec-
 » qu'un ennemi doit venir s'asse-
 » sur l'herbe où serait caché un
 » pic, il faudrait l'en avertir, quai-
 » bien même personne ne pour-
 » savoir que vous avez gardé le
 » lence. » — Il y a eu un autre CA-
 » NÉADE, épicurien, qu'on a quel-
 » fois confondu avec l'académicien,
 » qui a vécu avant lui; il était athénien
 » et fut disciple d'Anaxagore (*Vo*
 » Suidas). — Il y a eu aussi un po-
 » nommé CARNÉADE; il faisait des é-
 » gies qui, dit-on, étaient froides et ol-
 » cures. A.

» CARNEAU (ÉTIENNE), natif
 » Chartres, apprit parfaitement les b-
 » les-lettres et ensuite la jurispruden-
 » Il exerça même les fonctions d'avo-
 » au parlement de Paris. Dégouté
 » monde, il s'engagea, en 1630, da-
 » l'ordre des célestins. Il s'acquît, da-
 » le temps, beaucoup de réputation p-
 » ses poésies latines et françaises, o-
 » bliées aujourd'hui. Il mourut à Pari-
 » le 17 septembre 1671. Il avait co-
 » posé lui-même son épitaphe en fra-
 » çais et en latin; voici la version fra-
 » çaise:

» Ci gît qui, s'occupant et de vers et de prose,
 » A pu quelque renom dans le monde acquérir;
 » Il aimait les beaux arts; mais, sur toute autre chose
 » Il médita le plus celui de bien mourir.

» Le P. Carneau a été l'un des trad-
 » teurs des *Voyages de Pietro de*
 » *Valle*, 1663, 4 vol. in-4^o.; Rome
 » 1745, 8 vol. in-12. On a du mê-
 » auteur la *Stimmimachie*, ou *le Co*
 » *bat des médecins modernes, touché*
 » *l'usage de l'antimoine*, poème h-
 » *tori-comique*, 1656, in-8^o. Becqu-
 » dans sa *Bibliographie des Célestins*
 » pag. 216, donne la liste de quel-
 » autres opuscules de Carneau. A. B—
 » CARNEIRO (MELCHIOR), ou,

CAR

tugais, *Belchior*), jésuite portugais, Coimbre, d'une famille noble, fut premier recteur du collège que les jésuites établirent dans cette ville. Sa sainteté l'ayant fait venir à Rome, le pape Sixte le nomma évêque de Nicée, et coadjuteur du patriarche d'Éthiopie. En 1555, il s'embarqua pour les missions des Indes, aborda à Goa, et travailla quelque temps, mais avec peu de succès, à la conversion des juifs de Cochinchine. Pour les empêcher de faire des prosélytes, il demanda l'établissement d'une mission apostolique chez les chrétiens de Malabar. En 1567, il fut nommé évêque de Macao et du Japon, et il mourut à Macao, le 19 août 1585. On a de lui quelques lettres dans les recueils des jésuites. — CARNEIRO, ou CARNERO (Antonio), portugais, né à Fronteira de Elvas, chevalier de Calatrava, commissaire et trésorier des armées portugaises dans la Belgique en 1585, écrivit l'histoire des guerres civiles des Pays-Bas depuis leur origine, en 1569, jusqu'à l'an 1609. Cet ouvrage fut publié à Bruxelles sous le titre de : *Historia de las guerras civiles que ha avido en los estados de las Indes*, Madrid, 1612, in-4°; 15, in-fol., livre estimé et rare. CARNEIRO (Antonio-Mariz), homme portugais, chevalier de l'ordre de Christ, vivait au commencement du 17^e. siècle, et eut pour objet le moyen d'empêcher la déclinaison de l'aiguille aimantée; aussi lui donna-t-on le surnom d'*Agulha fixa*. Il fit un voyage aux Indes, pour vérifier la bonté de sa découverte, et fut nommé cosmographe du royaume, à la place de don Manoel de Menezes. Il publia: I. *Regimento de pilotos, e roteiro das Navegaçoens da India*

CAR

oriental novamente emendado, acrescentado com o roteiro de Sofala até Moçambique, etc., Lisbonne, 1642, in-4°; ibid., 1655, 1666; I. *Hydrographia curiosa de la navegacion*, St.-Sebastien, 1675. — CARNEIRO (Diego-Gomez), portugais, né à Rio-Janeiro, en Amérique, fut secrétaire de don Alonso de Portugal marquis d'Aguiar, et mourut à Lisbonne le 26 février 1676, avec la charge d'historiographe du Brésil. On ne connaît de lui qu'un discours relatif à la révolution de Portugal (Lisbonne, 1641, in-4°); une traduction de l'*Histoire de la conquête de la Chine par les Tatars Mantchous*, de Martini (ib., 1657, in-16), et quelques autres traductions d'un médiocre intérêt. C. M. P.

CARO (ANNIBAL), l'un des plus célèbres auteurs italiens du 16^e. siècle, naquit, en 1507, à Citta-Nova, dans la marche d'Ancône, d'une famille pauvre. Obligé, dans sa première jeunesse, d'enseigner aux enfants les premiers éléments des lettres, Lamia Guidi, riche florentin, le choisit pour maître des siens: il en fit ensuite son secrétaire, et ne tarda pas à lui procurer de riches bénéfices. Malgré quelques désagréments que lui causait l'inégalité de son patron, Annibal Caro lui resta attaché jusqu'à sa mort, arrivée en 1543. Il entra la même année, avec le même titre, dans la maison de Pierre-Louis Farnèse, qui fut fait duc de Parme et de Plaisance, par le pape Paul III, son père. La protection de toute cette famille procura bientôt au Caro un accroissement de fortune qui lui permit de se livrer alors de satisfaire le goût dispendieux qu'il avait toujours eu pour les antiquités et les médailles; il en forma par la suite une collection qui pouvait être comparée à celles des plus fameux a

sa principale étude devint la langue toscane, et sa réputation pure et élégante, en vers se répandit dans toute l'Italie ; il était souvent détourné par les fonctions de son duc le chargea de plusieurs ordres de l'empereur Charles-Quint, et rempli une dans les Pays-Bas, relative à la nomination au duché de Parme, peu de temps après. De son voyage, qui lui occasionna une maladie assez grave, Annibal fut ôté d'un service que le duc ne put emporter de ce prince et se rendre pénible, s'occupait de le quitter, lorsque le duc vint à Plaisance. Annibal fut en quelques dangers. S'étant retiré à Parme, il y fut reçu avec le nouveau duc, Octave et ses deux cardinaux Ranucio et Alexandre, frères d'Octave, le premier successivement pour secrétaire au service du second, jusqu'à la fin de sa vie. Ses biens furent réunis sous la protection du cardinal et il procura une entrée de l'ordre de St.-Jean de Jérusalem, qu'il obtint, peu de temps après ces riches commanderies ; pour lui une double source de revenus, joint aux sommes qu'il fut obligé de fournir pour soutenir l'attaque par les Turks, redoublément ses revenus. Il fut appelé en 1558 à Malte, avec les autres chevaliers, pour défendre l'île ; mais il fut dispensé de le faire par la protection du duc et du cardinal Farnèse. Il était engagé dans une guerre d'une année avec le célèbre critique. Il avait fait, en 1545, à la mort du cardinal Alexandre.

une grande et très belle *canzone*, à la louange de la maison royale de France, commençant par ce vers : *Venite all'ombra de' gran gigli d'oro*. Au moment où elle faisait le plus de bruit en Italie, il en tomba une copie entre les mains de Castelvetro, qui l'envoya à l'un de ses amis, avec des observations critiques. Ces observations coururent en même temps que la *canzone*. Annibal Caro en ayant eu connaissance, y répondit avec beaucoup d'importance et d'aigreur ; Castelvetro répliqua ; Varchi prit la défense d'Annibal Caro, son ami : ce fut une longue et violente querelle ; l'un eut le tort de l'avoir commencée, et l'autre de l'avoir soutenue avec une violence qui en donna tout l'avantage à l'agresseur. On reproche à Caro un tort plus grave : on prétend qu'il accusa son ennemi au tribunal de l'inquisition, et que ce fut lui qui fut cause de sa condamnation et de son exil. Muratori le lui impute positivement ; Fontanini et Seghezzi, auteur d'une Vie d'Annibal, l'en justifient ; mais Tiraboschi, en rejetant l'idée d'une accusation formelle, ne nie pas que, dans son Apologie, qui courut manuscrite avant d'être imprimée, et dans le temps même où Castelvetro avait été mis en cause devant le St.-Office, et n'avait évité la prison que par la fuite, Annibal se permit des expressions qui appuyaient les dénonciations faites contre lui, et qui purent contribuer à le faire condamner par contumace. Quoi qu'il en soit, le Caro, déjà vieux et attaqué depuis long-temps de la goutte, après avoir publié à Parme son Apologie, se rendit à Rome, d'où il ne sortit plus que pour habiter, pendant la belle saison de chaque année, une maison de campagne à Frascati. Il y préparait une édition générale de ses ouvrages, lorsque, se trouvant tout-à-fait libre,

il conçut le projet d'écrire un poëme épique. Pour s'exercer au style épique, et aussi pour démontrer que la langue italienne avait toutes les qualités poétiques qui pouvaient la rendre propre à l'épopée, contre l'opinion qu'en avaient encore plusieurs savants italiens, il commença une traduction de l'*Énéide*, en vers libres ou non rimés. Le charme qu'il trouva dans ce travail l'y attacha, et, réfléchissant sur son âge et sur ses infirmités, il abandonna son premier projet, pour achever cette traduction de Virgile, qui est un des chefs-d'œuvre de la langue. Il tomba malade à son retour à Rome, et mourut le 21 novembre 1566. Ses ouvrages inédits restèrent après sa mort entre les mains d'un de ses neveux, qui en commença la publication; mais il mourut lui-même avant de l'avoir achevée, et laissa le reste de ce soin à son frère. Il n'avait paru qu'un ouvrage du Caro dans la jeunesse de l'auteur; il est connu des philologues italiens sous le titre de *la Fischeide*. C'est un commentaire plaisant sur un *capitolo* du Molza, à la louange des figues. L'auteur y prit le nom de *Ser' Agresto da Ficaruolo*, et donna au Molza celui de *Padre Siceo*, du mot grec *Σίκκος*, *ficus*. L'imprimeur, que l'on croit avoir été Blado d'Asola, alors fixé à Rome, fut désigné sous le nom de *Barbagrigia*. Le titre entier porte: *Comento di Ser' Agresto da Ficaruolo sopra la prima ficata del Padre Siceo*; et à la fin: *Stampato in Baldacco per Barbagrigia di Bengodi*, etc., 1539, in-4°. Il y en a une édition postérieure, in-8°, sans date ni nom de lieu, mais qui paraît être de Florence. Cette plaisanterie, écrite dans le toscan le plus pur, et assaisonnée de tours et de bons mots florentins, eut le plus grand succès dans l'académie romaine

della Virtù, où elle fut lue par l'auteur, et n'en eut pas moins de succès public. Léoni d'Ancone, qui présidait de cette académie, ayant été élu, Annibal Caro prit le sujet d'un second discours, qui fut écrit du même style, et qui ne fut pas moins cette société de gens très joyeux, et qui amusa sur ce coup Léoni lui-même. Il fut imprimé à la suite du *Comento*, dans les éditions ci-dessus, sous le titre de *Diceria de' nasi*. Ces deux discours sont jointes aux *Ragioni dell'Arétin*, dans l'édition de 1680, sous la fautive date de 1680. Peu de temps après qu'Annibal Caro eut laissé courir dans sa *canzone*, ou son ode: *Fuombra de' gran gigli d'oro*, un commentaire explicatif et satirique, qu'il a toujours nié être de lui, mais qu'on s'est toujours accoutumé à attribuer. Ce commentaire, intitulé *Comento alla canzone d'oro*, fut imprimé pour la première fois dans les *Lettere di varii* publiées par Louis Dolce, 1554, in-8°. Le titre de l'ajout est: *Apologia degli accademici Banchi di Roma contra M. Castelvetro da Modena, d'uno spaccio di maestro Fedoa con alcune operette del Fedoa del Buratto, di ser Fedoa fesa della sequente canzone commendatore Annibal Caro appartenenti tutte all' uso di lingua toscana e al vero modulare*, Parme, 1558, in-4°, in-8°. Cette réponse dure et en prose, est suivie de quelques satiriques en vers, sous le nom de *Mattaccini*, et d'une *Corona* de sonnets, sur des rimes entières qui prouvent également et

rique habituellement doux, dans ses vengeances poétiques avec quelle aisance il se débattait dans les plus épineuses de compositions. Ses œuvres, publiées par ses neveux, dans l'ordre suivant : I. *Due lettere di Gregorio Nazianzeno, una delle quali si tratta de' vescovi, e quali scrivero i vescovi; nell'altra verso i poveri; e il nome di S. Cecilio Cipriano elemosina, fatte in lingua toscana*, Venise, Alde Manuce, 1569, *Letterica d'Aristotele, fatta in lingua toscana*, Venise, 1570, *Le Rime*, Venise, Alde Manuce, 1569, 1572, in-4°, et sourcillé depuis. C'est un des ouvrages de ce genre les plus élégants estimés. IV. Il en faut dire *Lettere*, dont la première est de 1572, et la seconde de 1570, Venise, Alde Manuce, in-4°, et les Juntas, 1581, in-4°. Le Padoa en a donné dans le siècle plusieurs bonnes éditions. La dernière comprend les lettres au nom du cardinal Far- nesti en six volumes in-8°, 1665. Il n'y a qu'une voix sur la beauté de ces lettres; c'est un vrai chef-d'œuvre de la bonne prose italienne, et on ne saurait croire que les auteurs ont écrit, depuis, dans un genre qui ont cru meilleur, ont plus perfectionné leur langue. *De Virgilio, tradotta in versi sciolti*, Venise, Juntas, 1581, 1592, idem. Les plus belles éditions en ont paru ensuite sont de 1603, in-4°, et de 1700, V°. Quillau, 2 vol. gr. est l'ouvrage d'Annibal Caro le plus contribué à sa réputation. Un peu de poèmes italiens où

la langue soit aussi pure, aussi poétique et aussi belle; il n'y en a aucun où le vers libre, *sciolto*, soit plus parfait, et où l'on puisse mieux apercevoir la différence qu'il y a entre cette espèce de vers et ce que nous entendons généralement par des vers blancs. On regarde aussi cette traduction comme très fidèle. Ce n'est point dans un article tel que celui-ci que l'on peut examiner cette partie de l'éloge. Ce qui paraît incontestable, c'est que l'auteur a la gloire d'avoir fait pour ses compatriotes une *Énéide* italienne, aussi belle peut-être que l'*Énéide* latine le fut pour les Romains, et d'en avoir fait en même temps, ce qui est si difficile même dans une traduction libre, un modèle d'élégance, de grâce et de perfection de style. Que peut-on demander de plus? VI. *Gli Straccioni, commedia*, Venise, Alde Manuce, 1582 et 1589, in-8°, l'une des comédies les plus originales et les mieux écrites de cet ancien théâtre italien que l'on connaît si mal en France, et dont quelques-uns de nos critiques, entre autres Marmontel et La Harpe, ont donné de si fausses idées. VII. *Le Cose pastorali di Longo, il quale scrisse degli amori di Dafni e Cloe*. Cette charmante traduction d'un charmant ouvrage fut faite, à ce qu'il paraît, par une lettre de l'auteur, à Rome, en 1538; elle est restée longtemps inédite, et n'a été imprimée que vers la fin du siècle dernier, par Bodoni, Parme, 1786, in-4°. C'est une des plus élégantes productions de ce célèbre typographe. G—É.

CARO (RODRIGO), né à Utrera, près de Séville, à la fin du 16^e siècle, embrassa l'état ecclésiastique, et se rendit recommandable comme jurisconsulte, antiquaire et littérateur. Ses principaux ouvrages sont : I. *Antigüedades y principado de la il-*

strissima Ciudad de Sevilla, y orographia de su convento jurico, o antigua chancilleria, Séville, 1654, in-fol.; II. *Relacion de las inscripciones y antigüedad de villa de Utrera*, in-4°, avec un éme latin à l'éloge de la même ville. Drigo Caro donna à Séville, en 127, in-4°, une édition, avec des notes, des chroniques faussement attribuées à Flavius Lucius Dexter, à Lécan et à S. Brulion. Il laissa aussi ses manuscrits : *Veterum Historiarum deorum manes sive reliquiae*, que Nicolas Antonio appelle *aurum opus*, et des *Traitées De ludis erorum; De los nombres y sitios de los vientos; De los santos de Sella; Del principado de Cordova; un autre De la antigüedad del bellido Caro*, dédié à D. Fernand de Toro, régidor perpétuel de Carmona. Nicolas Antonio, qui avait vu tous ces manuscrits, les jugeait très dignes de l'impression. Il loue aussi quelques pièces de vers latins et espagnols composés par Caro, et principalement son *epidulo pendulus*, fait à l'imitation d'Horace. — CARO (Jean) est auteur d'un *Traité des oiseaux du Nouveau monde*. Ant. Léon s'est servi de cet ouvrage dans sa *Bibliotheca indica*. Longolius, dans son dialogue *De libus*, reproche à Jean Caro d'être menteur et barbare dans ses descriptions (Voy. *Bibliothecæ Gesnerianæ epitome*). — CARO DE TORRES (françois), prêtre régulier de l'ordre de S. Jacques, naquit à Séville, voyagea dans la Belgique et dans les autres parties occidentales, et publia : I. *Historia de las ordenes militares de Santiago, Calatrava y Alcántara, desde su fundacion*, Madrid, 1629, in-fol., dédié à Philippe IV; II. *Relacion de los servicios que hizo a la magestad del rey Felipe II*

y III, D. Alonso de Sotomayor de l'habito de Sant Iago, en *Estados de Flandes, provincias de Chile y tierra firme*, etc., Madrid, 1620, in-4°. V—vz.

CAROLET, fils d'un procureur à la chambre des comptes, mort vers le mois de juillet 1759, a composé, depuis 1717 jusqu'à l'époque de sa mort, pour le théâtre de la Foire, soit seul, soit en société avec Pannard, un grand nombre de pièces dont on trouve la liste dans les *Annuaires pour servir à l'histoire des spectacles de la Foire*, t. II, p. 29 et dans *l'Histoire du théâtre de l'Opéra-Comique*, t. II, p. 238. La plupart de ces pièces n'ont pu réussir et n'ont point été imprimées. Carolet a donné au théâtre Italien, en 1719, *les Aventures de la Quincampoix*, comédie en un acte et la *Parodie de Médée et Jason* en un acte et en vaudevilles, en 1735. Carolet a été éditeur de la 2^e partie du 9^e tome, ou 10^e volume de *Théâtre de la Foire*, Paris, Goussier, 1737, in-12. Ce volume contient douze pièces, toutes de Carolet, la douzième, intitulée *l'Amour de sauvré*, ou *les Vacances de Cythère* n'a pas été représentée, et il n'en est pas question dans *l'Histoire du théâtre de l'Opéra-Comique*. A. B.

CAROLI (FRANÇOIS-PIERRE), naquit à Turin en 1658, et commença au sortir du collège, à s'appliquer à la géométrie, à l'architecture et à la perspective. Son goût pour cette dernière partie le détermina dans le choix de son état. Il alla à Venise, à Florence et ensuite à Rome, où il se fixa. Ayant été admis à l'académie de peinture, il fut si considéré qu'on le nomma professeur perpétuel. Carolet quoique long à terminer ses compositions, traita un nombre assez con-

e sujets d'invention, et vues intérieures de plus de Rome. Ces tableaux relés, non seulement des cette grande ville, mais étrangers, qui en admirent l'exactitude et le x. Caroli ornait souvent d'architecture de figures et des sujets d'histoire dans ses compositions. Cet art à Rome en 1716. La , qui paraît avoir été ignorée par les anciens et l'objet principal de ses Z.

NE, reine d'Angleterre. GE II.

NE (LOUISE), fille de l, landgrave de Hesse, née le 11 juillet 1725, 1751, Charles Frédéric, le Bade, et se rendit bien-ses sujets, par le zèle avec chercha à améliorer leur conder les vues bienfaisan-époux. Elle était fort ins-istoire naturelle, et s'appli-t à favoriser les progrès de e. Elle aimait les voyages, à Paris, le 5 avril 1785. Le et d'histoire naturelle qu'elle é, et que l'on garde dans le arlsruhe, prouve son goût ure de connaissances : il est out en minéraux et en co- Les impératrices Marie- Catherine II firent rassem- leurs états offraient de plus cet égard, et l'envoyèrent à ve Caroline-Louise. Ce cabi- assé d'après le système de e belle bibliothèque d'ou- : botanique y est jointe, et arque en particulier le grand à la margrave fit graver et toutes les plantes de son

jardin avec les parties de la fructification. Gauthier Dagoty fut le principal graveur de cette entreprise. G—T.

CARON, chef des Celtibériens et des Numantins confédérés pour secouer le joug de Rome, se mit à la tête de vingt mille fantassins, et de cinq mille chevaux, marcha contre le consul Quintus Fulvius, lui livra bataille, et le défait; mais, emporté par son ardeur à la poursuite des fuyards, il fut chargé par la cavalerie romaine, et mourut, les armes à la main, l'an 155 av. J.-C. B—P.

CARON (JOYNS LE), juriconsulte, changea son nom en celui de *Charondas*, législateur ancien, et signait *Carondas le Caron*. Né à Paris en 1556, il s'adonna d'abord à la poésie française. Il fit paraître dès l'année 1554, en un volume in-8°, à Paris, le recueil de ses vers. On trouve dans ce volume, qui n'a guère d'autre mérite que celui d'une grande rareté, un poème en vers de dix syllabes, intitulé *le Démon d'amour, des Sonnets, des Odes, des Epigrammes*, qu'il avait composés à la louange d'une maîtresse véritable ou imaginaire, à laquelle il donne le nom de *Claire*. Il la célébra encore dans soixante-dix *Sonnets* qu'il fit imprimer la même année sous le titre de *Clarté amoureuse*, à la suite d'un dialogue en prose intitulé *la Claire, ou la Prudence de droit*, in-8°. On peut juger, par les insipides allusions qu'il fait au nom de sa maîtresse, même dans les titres de ses ouvrages, qu'il n'épargne point les jeux de mots. Il renonça prudemment à la poésie pour se livrer entièrement à l'étude du droit, et il se fit une réputation très étendue dans son temps, comme juriconsulte. Après avoir fréquenté le barreau, il fut pourvu de la charge de lieutenant au

bailliage de Clermont en Beauvaisis, et il l'exerça jusqu'à sa mort, arrivée en 1617. Il employa ses loisirs à composer des ouvrages dont on trouvera les titres dans les *Bibliothèques* de Lacroix du Maine et de Duverdier. Les principaux sont : I. *Le Grand Coutumier de France*, Paris, 1598, in-4°. ; II. *Coutume de Paris, avec des Commentaires*, 1598, in-4°. , 1605 et 1613, in-fol. ; III. ses *Œuvres*, Paris, 1637, 2 vol. in-fol. Il écrivait en latin et en français avec une grande facilité. Il s'est exercé sur toutes sortes de sujets. On a de lui des traités de philosophie, des discours, des panegyriques et des ouvrages de droit. Ces derniers sont les seuls qui aient eu quelque réputation. W—s.

CARON (François), né en Hollande de parents français, fut mené très jeune au Japon. Kämpfer dit qu'il était cuisinier à bord d'un navire. Bientôt, il fut chargé de la garde des provisions. Excédé des mauvais traitements du capitaine, il se cacha lorsque celui-ci quitta le Japon. Les gens de la compagnie qui restaient dans ce pays lui enseignèrent à lire, à écrire et à compter. Caron répondit à leurs soins par des progrès rapides, et apprit en même temps à parler couramment le japonais. Cet avantage lui procura un prompt avancement; il devint par la suite directeur du commerce au Japon, et membre du conseil des Indes. Ayant demandé un poste plus éminent, il éprouva un refus, et résolut de quitter la compagnie hollandaise. Étant à Ceylan en 1644, il sougeait déjà à entrer au service de France, lorsque Colbert, voulant faire participer les Français au commerce des Indes orientales, crut que le meilleur moyen serait de se procurer, par-ai les étrangers, des hommes capables

de diriger les premiers établis Caron en fut nommé, en 1661, directeur-général, et on lui associa autres Hollandais sous le titre chands; mais on lui adjoignit Lafaye, et quatre Français, mêmes titres, avec la conduite les Français, dans leurs traités qui ne se faisoient pas sur les étrangers, quit de là une rivalité qui eût tôt des suites fâcheuses. La rivra en 1667 à Madagascar. (va l'établissement en activité ou essaya vainement d'en al l'administration. La colonie d' cesse en butte aux attaques d' rels du pays. Les directeurs- merce pensèrent que l'on ne pas tenir à Madagascar, et compagnie devait chercher ailleurs avantages que cette île était le offrir. Caron se chargea de Surate, dans l'espoir d'y aller marchandises que l'on portait en France. Il partit vers le 1667. Arrivé à Surate, il se pré à expédier à Madagascar avec une riche cargaison. Le Delahaie, commandant la française dans les Indes, lui ap cordon de St.-Michel, étoit tant plus grande, que Caron se attaché à la religion protestante s'embarqua en 1672, avec Di pour Trinquevalé. Il avait en gouvernement à choisir l'île de pour le chef-lieu de ses établis dans l'Inde; l'envoi de la flote lahaie avait pour but de son comptoir à Trinquevalé. On te ça à y travailler en mars 16 maladies et d'autres obstacles abandonner l'entreprise au 1 juillet. Caron accompagna l' à la prise de Meliapour. Les breux ennemis qu'il s'était avaient fait parvenir en Fru

tre lui. Il reçut l'ordre de
et, soit que l'on ne voulût
ocer sans l'avoir entendu ,
n craignit qu'il trouvât le
e soustraire à l'autorité, on
: prétexte à ce rappel le
l'on avait de ses conseils.
cune défiance, il obéit sur-
st il avait déjà passé le dé-
raltar pour arriver à Mar-
n'il apprit, par un vaisseau
il rencontra, qu'on était
s contre lui à la cour : alors
r de bord , pour aller à
Il y était déjà mouillé, et il
une visite de la part de
, ambassadeur de France
cour de Portugal, lorsque
toucha contre une roche,
1674. Caron fut englouti,
hesses immenses qu'il ap-
Ande. Un de ses fils, qui
lui, parvint à se sauver.

Description du Japon,
ollandais par François Ca-
primée à la Haye en 1656,
; elle se trouve en français
enot, et dans le tome IV
des Voyages au Nord.

D—P—s et E—s.

(RAYMOND), né en 1605
dans le comté de West-
ra chez les récollets, où il
na dans l'étude et dans
sent de la théologie. Après
plusieurs années à Saltz-
Louvain, il revint dans sa
: le titre de commissaire-
son ordre. Les catholiques
isés en deux partis, dont
it de Charles I^{er}. une assu-
ive pour le maintien de la
maine et des privilèges de
t l'autre se contentait d'une
générale, jusqu'à ce que ce
débarrassé de la guerre
ire. Le P. Caron se pro-

nonça pour ce dernier parti, contre
le sentiment de son ordre, et il en
éprouva des tracasseries. Lorsqu'il vit
que les catholiques avaient le dessous,
il passa sur le continent, d'où il ne re-
vint qu'après le rétablissement de Char-
les II. Ce religieux mourut à Dublin en
mai 1666. Il avait composé un ou-
vrage fameux intitulé : *Remonstran-
tia Hybernorum contra Lovanienses
ultramontanasque censuras*, etc.,
Londres, 1665, in-fol. Il y soutient
avec beaucoup de force la doctrine
de l'Église gallicane sur l'indépen-
dance des rois, la fidélité des sujets,
et contre l'infailibilité du pape. Cet
ouvrage, dédié à Charles II, est pré-
cédé d'une plainte à Alexandre VII,
*Ad pontific. Max. Alex. VII que-
rimonia*. La plainte est dans le recueil
des libertés de l'Église gallicane, de l'é-
dition de 1731. Le P. Caron l'avait pu-
blié en 1662, dans la même ville, sur
le même sujet et dans les mêmes prin-
cipes. Les autres écrits de ce loyal re-
ligieux sont : I. *Roma triumphans*,
Anvers, 1655, in-12, où il entre-
prend de prouver la doctrine catho-
lique par une nouvelle méthode ; II.
*Apostolatus evangelicus missiona-
riorum regularium*, ibid., 1653,
in-12; Paris, 1659, in-8°. ; III.
*Controversiæ generales fidei con-
tra infideles omnes et hæreticos*, Pa-
ris, 1660. Il a laissé en manuscrit :
De sacerdotio et imperio libri II ;
*De canone SS. Scripturæ contra
episcopum Dunelmensem*. T—D.

CARON (NICOLAS), né à Amiens
en 1700, apprit à graver sur bois de
Michel Papillon, qui est regardé com-
me le restaurateur de cet art. Les ta-
lents de Caron n'étaient pas bornés
à la gravure ; il avait étudié la géomé-
trie, la mécanique, et avait fait dans
ces sciences des progrès très remar-
quables. En 1759, il fut reçu membre

de la société littéraire militaire de Besauçon (Voyez, pour ce qui concerne cette société, l'article SERAN DE LA TOUR), et il mettait la dernière main à quelques ouvrages qui auraient ajouté à sa réputation, lorsqu'un accident épouvantable vint détruire toutes ses espérances et le plonger dans le plus grand des malheurs. Il avait entrepris un petit voyage pour se délasser de ses travaux; étant entré dans une auberge où se trouvaient déjà quelques chasseurs, il prit un de leurs fusils, et, en le maniant, tua un homme qui était en face de lui. Arrêté et conduit en prison, il lui fut facile de se justifier; mais l'homme qu'il avait tué était un père de famille, et on le condamna à des dédommagemens considérables envers ses enfans: il ne put les payer, fut retenu à la Conciergerie, y languit plusieurs années, et mourut en 1768. Papillon dit que Caron était très supérieur aux autres artistes de son temps, et que, s'il se fût appliqué à dessiner la figure, il aurait pu égaler les Lesueur. Il avait gravé les planches d'un dictionnaire héraldique, et composé une *Méthode géométrique pour diviser le cercle*, et une *Table pour faciliter l'extraction des racines*. On trouvera des gravures de cet artiste au cabinet impérial des estampes, N°. 1028, entre autres, son portrait à grosses tailles; mais son chef-d'œuvre dans ce genre est le portrait de Papillon, placé au-devant du *Traité de la gravure en bois*, et qu'on attribua dans le temps à Papillon lui-même. W—s.

CARONDELET (JEAN DE), fils de Jean de Charonde, chancelier de Bourgogne, que la petitesse de sa stature fit appeler *Carondelet*, naquit à Dôle en 1469. Dès l'an 1505, il remplit les fonctions de conseiller ecclésiastique au conseil souverain de Malines. Les Bourguignons jouissaient à cette épo-

que de la haute faveur de Quint, témoins les Caronde Granvelle, les Boisot, les Ric les Bonvalot, etc. De Malines, delet passa à Bruxelles, où il fut le conseil ecclésiastique en 1521, encore, entre autres dignités de celles d'archevêque de Pale primat de la Sicile, de chancelier de Flandre, et de secrétaire de l'empereur. Il conserva ces places jusqu'en 1540, où son âge le détermina à renoncer aux affaires publiques. Il n'est pas indigne d'ajouter à tant de titres celui d'Érasme; la preuve en est dans les lettres que lui a adressées ce grand homme, et dans la dédicace faite de son *Saint-Hilaire*, en 1537. Carondelet mourut à Malines le 1544, âgé de soixante-quinze ans, et avait laissé manuscrits quelques ouvrages sur différentes questions de mathématiques; mais, suivant le P. Laire, on a de lui un ouvrage en 8°. en 1565, à Anvers, in-8°, ouvrage de lui, intitulé: *De orbis sphaera*. P. Laire assure avoir vu un exemplaire de cet ouvrage dans la bibliothèque du Vatican: nous ne connaissons aucun autre bibliographe qui en ait mentionné. Foppens, dans sa *Bibliographie belgica*, nous a conservé son portrait et l'épithaphe inscrite sur son tombeau à Bruges, dans l'église de Saint-Donatien, dont il était recteur.

M—ON et V

CAROUGE (BERTRAND-TIN), né en 1741, à Dol en Bretagne, s'adonna particulièrement à l'étude de l'astronomie. Il vint à Paris en 1761, avec Lalande, pour lequel il fit plusieurs calculs que ce savant inséra dans les deux dernières éditions de son *Astronomie*. On a de lui quelques mémoires dans la *Connaissance des temps*, pour 1781, 1782, et 1783. Il laissa de petites tables pour

urt d'heure près, les phan- ne pendant soixante ans. ne continuation de celles e avait calculées pour l'u- rins ; Lalande les publia *naissance des temps* pour t). Carouge, né sans for- avoir fait quelques édu- culières, obtint en 1795 lministrateur général des l n'avait point sollicitée, a pas, dans l'aisance, l'é- calculs qui, dans tous les ent été ses principales oc- Il mourut à Paris, le 29 Lalande parle de lui avec a *Bibliographie astrono-*

D—L—E.

I (JOSEPH), théologien et naquit à Rome le 2 mai tra chez les jésuites le 5 . A des qualités aimables us douces, il joignait beau- it et d'instruction. Il passa le partie de sa vie à Rome, ége romain, où il enseigna e, la philosophie et la il y remplit pendant un bre d'années l'emploi de tudes, et mourut presque , vers 1765. Son nom dans rancienne était *Tirro Creop-* publié sous ce nom deux s, intitulées : *De Jesu in-* e, 1747, qui furent ensuite italien ; mais ce qui lui fit le eur, ce furent sept tragé- , représentées avec le plus. es au collège allemand et Rome, sous la direction du ois Lorenzini, intime ami . Ces tragédies furent d'a- mées à Vienne, en 1746, us de Ch. Griffet, puis à 1750, sous ce titre : *Jose-* ni soc. Jesu, inter Arca- ti *Creopolitæ, tragediæ,*

editio quarta, auctior et accura- tior. Les autres poésies de ce jésuite se trouvent dans la première partie de l'*Arcadum Carmina*, Rome, 1757. On a encore de lui quelques ouvrages de théologie, où il passe pour avoir mis beaucoup de clarté, de précision et de force de raisonnement. — Gaetano CARPANI, son frère, s'appliqua à l'é- tude de la musique, et parvint, jeune encore, à posséder tous les secrets de la composition. Il s'est fait une grande réputation comme maître de chapelle : il était savant contra-puntiste, et con- naissait toutes les finesses de l'art. Mort vers 1780, il a laissé un grand nombre d'élèves, qui ont enrichi l'Italie de leurs productions. — Jo- seph CARPANI, né à Rome, flo- rissait dans le 17^e. siècle ; on croit qu'il était de la même famille que les précédents. Pendant quarante ans ; il fut professeur de droit à l'université *della Sapienza*, à Rome, et fut choisi par le pape Innocent XI pour diriger les études du prince don Livio Odes- calchi, neveu du souverain pontife. On a de ce Joseph Carpani : *Fasti dell' accademia degli Intrecciati*, Rome, 1675, et, outre divers autres ouvrages, plusieurs *Discours latins*, imprimés séparément. — Un autre CARPANI (Horace), publia, en 1616, à Milan, un livre intitulé : *Leges et statuta ducatus Mediolanensis, cum commentariis.* R. G.

CARPEAU. Voy. SAUSSAY (du).

CARPEGNA. V. MONTERCHIUS.

CARPENTER (NATHANAEL), ecclé- siastique anglais, né dans le comté de Devon, élevé à l'université d'Oxford, où il devint, en 1607, associé du col- lège d'Exeter, mort à Dublin en 1655, avait la réputation d'un homme très savant. Ses ouvrages sont : I. *Philosophia libera triplici exercitationum decade proposita*, Oxford, 1622,

CAR

3°, et Francfort, 1621, in-8°, ouvrage où, l'un des premiers, il attaqua la doctrine d'Aristote; II. *Geography invented forth in two books, containing the spherical and topical parts thereof*, Oxford, 1625, in-4°. Dans la seconde partie de ce traité, il essaye de prouver que les naturels des pays montagneux sont en général plus guerriers et plus généreux que les hommes nés dans un pays plat. III. *Le portrait d'un politicien corrompu* (*Wicked politician*), 5 parties. X—s.

CARPENTER (RICHARD), après avoir fait ses études à Cambridge, vint sur le continent, y fut ordonné prêtre, et se fit, dit-on, moine bénédictin en Italie. De retour dans sa patrie en qualité de missionnaire, il en revint au bout d'un an, dans l'église anglicane, et y obtint une cure. Pendant la guerre civile, il quitta sa cure, se fit prédicateur forain, comme c'en étoit alors assez la mode. Il s'appliqua principalement, dans ses sermons, à exciter le feu déjà allumé en Angleterre, et à fomenter la scission entre le roi Charles I^{er}. et le parlement. Ce métier ne l'avancant point dans ses vues de fortune, il se retira à Paris, où le dessein apparent d'y changer de conduite; mais il ne tarda pas de retourner sur la mer. Carpenter se mêla alors avec les indépendants, reprit son métier de prédicateur ambulante, confortant ses discours et sa conduite aux circonstances. Il finit par se marier, et continua ses prédications principalement à Aylesbury, jusqu'au rétablissement de Charles II, excitant la pitié des gens de bon sens, et amusant la populace par ses bouffonneries. Ce jésuite du St. Evangile, songea sur ses vieux jours à changer de religion; il rentra avec sa femme dans l'église catholique, et mourut dans cette

CAR

commun. Cet homme ne manqua ni d'esprit, ni de savoir; mais il se déshonora par l'usage qu'il en fit dans des temps de confusion et d'anarchie. On lisait sous un de ses tableaux: *Richardus Carpenterus, sacerdos per cello cuidam, Gerasenorum vice, in omnia precipiti, fructibus que devoto, eidem porco, loquax pariter et minaci mendacique iudicium dicit silentium, atque obtutescere.* Il a composé les ouvrages suivants: I. *Expérience, histoire et théologie* dédié au parlement, 1642, in-8°, imprimé avec quelques changements, sous le titre de *la Ruine de l'Ante-Christ*, 1648; II. *la Loi parfaite de Dieu*, sermon qui n'est pas sermon, qui a été prêché et n'a pas été prêché, publié pendant qu'il étoit dans la prison des indépendants, 1652; III. *le Jésuite brouillon*, imprimé après le rétablissement de Charles II; IV. *Presques que l'astrologie est innocente, utile et pieuse*, Londres, 1653, in-4°; V. plusieurs sermons imprimés à Londres en 1612, 1616 et 1625, in-4° et in-8°. — Un autre CARPENTER (Jean), théologien anglais, qui écrivit vers la fin du 16^e. siècle, est l'auteur de plusieurs ouvrages: *Sermons Contemplations*, etc., Londres, 1588, 1599 à 1606, in-4° et in-8°. T—t.

CARPENTIER (PIERRE), religieux bénédictin de la congrégation de St.-Maur, né à Charleville le 2 février 1697, se distingua par son érudition et sa constance au travail, dans une société célèbre par le grand nombre de savants qu'elle a produits. Il eut la principale part à la nouvelle édition du *Glossarium medix et infimx latininitatis*, de Du Cange, publiée de 1733 à 1736 (*Voy. DU CANGE*). On fut lui qui en rédigea la préface, qu'il en surveilla l'impression, et qui y fit les additions les plus nombreuses. I

venu, par la protection du r-général Orry, l'entrée des de la couronne, et la per-ly puiser tous les renseignements à son travail. Parmi qu'il eut l'occasion d'examinèrent des lettres de Louis-naire, roi des Germains, 'un caractère connu des sans le nom de *tyronien*. Ce véritables signes sténo-graphes employés par les anciens, et s'est conservé jusqu'au le. D. Carpentier en fit une iculière, et publia le résultat cherches, dont on imaginera toute la difficulté, dans un intitulé : *Alphabetum tyronis notas tyronis explicans*, Paris, 1747, in-fol. ux de D. Carpentier avaient écompensés par le prieuré de y, qui le mettait à même de rer les secours dont il avait ur les continuer. Le dépouil-les titres des archives de la : lui avait fourni un assez mbre de notes; il les accrut ar des recherches assidues, rma un ouvrage qui fut sous ce titre : *Glossarium supplementum ad auctioris Cangiani editionem*, 1766, 4 vol. in-fol.; ce sup-du Glossaire est plus rare ber que le Glossaire même. et dernier volume contient ion d'un grand nombre de ots français, et la disserta-Du Cange sur quelques mé-u bas empire, qui manque seconde édition du Glossaire. s confrères de D. Carpentier ent coopéré à cette édition chés de lui en voir publier le nt sous son n^m seul; il en ns discussions à 11ves qu'elles

le déterminèrent à demander sa sortie de la congrégation. Dom Carpentier ayant obtenu sa sécularisation, vécut dans le monde, fréquentant les grands, et surtout la maison du prince d'Isinghen, qui estimait son savoir. Il mourut à Paris au mois de décembre 1767.

W—3.

CARPENTIER (ANTOINE-MICHEL), architecte, né à Rouen en 1709, donna de bonne heure des preuves de son goût pour les arts, étudia d'abord le dessin, et ensuite la sculpture; mais, étant venu à Paris en 1728, il tourna tout-à-fait ses vûes vers l'architecture, à laquelle il dut sa réputation et sa fortune. Il devint membre de l'académie d'architecture, architecte de l' Arsenal, des domaines et des fermes générales du roi. Parmi les nombreux édifices élevés sur ses dessins, on compte les châteaux de Courteilles et de la Ferté-dans-le-Perche; celui de Ballinwilliers, sur la route d'Orléans; les bâtimens de l'arsenal, les intérieurs de l'hôtel de Beauvion, etc. Il fut aussi chargé par le prince de Condé de la construction du palais Bourbon, qui, après avoir reçu des augmentations considérables, est aujourd'hui le palais du corps législatif. Carpentier, forcé de s'assujétir aux plans de l'architecte, son prédécesseur, ne put éviter entièrement des observations critiques, quoiqu'on rendit justice à l'art avec lequel il sut faire un tout de diverses parties isolées. La probité et le désintéressement de cet artiste le rendirent cher à ceux qui le connurent. Il mourut en 1772, à soixante-trois ans. D—r.

CARPI (JACQUES DE). Voyez BÉLANGER.

CARPI (HUGO DE), peintre et graveur en bois, naquit à Rome vers 1486. Cet artiste fut l'un des premiers qui exé-

CAR

Carpi, en Italie, des gravures en bois à plusieurs planches; la première pour le clair, la seconde pour les demi-teintes, la dernière pour les ombres. Balzar Perruzzi, le Parmesan, Antoine Trento et quelques autres adoptèrent cette manière, et exécutèrent plusieurs ouvrages dans ce genre. Carpi a copié quelques-unes de ses estampes sur du papier gris, afin de rendre plus de lumière, pour lesquelles il faisait une planche à part, plus brillantes. Il passa en Italie pour l'inventeur de la gravure au clair-obscur. Les Allemands ont revendiqué cette découverte avec quelque apparence de raison, comme Volgemuth, Albert Durer, Crach et autres, qui ont gravé dans le même genre, lui sont antérieurs; mais il connaît une gravure en taille de bois à plusieurs planches, exécutée par Jérôme de Mocetto, natif de Venise, et élève de Jean Bellin, qui porte la date de 1500; elle représente l'entrée de notre seigneur dans Jérusalem, et on en voit une épreuve à la bibliothèque impériale à Paris. Parmi divers ouvrages de Carpi, l'on distingue: *David coupant la tête de Goliath*, le *Massacre des Innocents*, *Sanctus puni de mort*, *Enée sauvant son père Anchise*, d'après Raphaël, et plusieurs autres estampes en taille de bois, d'après le Parmesan et autres maîtres.

P—E.

CARPI (JÉRÔME DE), fils d'un peintre de décors, fut d'abord placé chez Benvenuto, où il travailla sans cesse; puis, en profitant des savants modèles que pouvait lui offrir la ville de Bologne, il y fit de grands progrès, et s'y fit connaître par quelques portraits. Il s'y attacha surtout aux ouvrages du Corrège, et fut ensuite à Parme, où il copia, chez le docteur Grizzoni, le tableau qu'il possédait de grand maître qui avait été son ami.

CAR

Il réussit si parfaitement et avec tant de promptitude, qu'on l'employa beaucoup à faire des copies de ce chef-d'œuvre. Cette étude changea sa première manière. Il se rendit à Rome et à la vue des magnifiques ouvrages qu'il y trouva, il se repentit de s'être arrêté si long temps à Ferrare, à Bologne et à Parme. En effet, son talent s'y fortifia tellement que, de retour à Bologne, il fut chargé de deux tableaux; l'un pour l'église St.-Martin, représentant l'*Adoration des rois* l'autre, à St.-Sauveur: on y voit *la Vierge et l'enfant Jésus accompagnés de plusieurs saints*. Ces ouvrages se ressentent du goût du Corrège, et firent appeler de nouveau Carpi Ferrare, où il fut très occupé, tant par des peintures à fresque qu'en tableaux à l'huile. Ce fut en 1540 qu'il fit un tableau commandé par François I^{er} représentant une *Venus nue*. Vers l'année 1545, il l'avait vu à Ferrare, et il en fit l'éloge en disant qu'il était digne de la France où il a été envoyé. Jérôme Carpi prit aussi l'architecture sous Galas de Ferrare, et le pape Jules II voulut l'attacher à son service pour les travaux du Belvédère, avec promesse d'un beau logement et d'une pension; mais Jérôme, craignant des chagrins dont la jalousie des autres architectes aurait pu l'accabler, refusa ces avantages, et resta chez son protecteur, le cardinal Hippolyte d'Este, logé à Montecavallo. Il dit un jour: « que le pain et l'eau, avec la tranquillité, valaient mieux que les biens et les richesses. » Enfin, de retour à Ferrare, il vécut au milieu de sa famille et de ses amis, travaillant toujours à des ouvrages de peinture. Un des pavillons du palais ducal Hercule d'Este, deuxième du nom, ayant été consumé par le feu, ce prince chargea Carpi de le reconstruire.

talement, et en fut magni-
récompensé. Il mourut peu
près, âgé de cinquante-cinq

R—N.

1, ou CARPINI (JEAN DU
ère mineur de l'ordre de
is, né en Italie vers l'an
t envoyé en 1246, par
IV, vers le khan Batu,
t dans le Kaptchac, pour
de cesser ses ravages dans
pays de la chrétienté, tels
ssie, la Pologne, la Hon-
ntrepide religieux, arrivé
dors capitale de la Russie,
a Cumanie, longea la mer
parvint au quartier-général
dépêché par ce chef vers la
grand khan Ajouk, il passa
du pays des Bisermines et
ans, que devait gouverner
Jean, prétendu prince chré-
gué par les Monghols. Il ar-
à la horde dorée, et obtint
du grand khan, fut renvoyé
lettre pour le St-Père, et
la même route jusqu'à Kiow.
retour, Carpin devint suc-
nt premier custode de Saxe,
cial d'Allemagne. Il parait
usacra ensuite aux missious
et qu'il prêcha l'Évangile en
en Hongrie, en Norvège et
ark. Il mourut au milieu de
ix apostoliques, dans un âge
Nous avons de ses voyages
ion complète et une autre
On les trouve dans le premier
u recueil d'Hakluyt, et dans
publié par Bergeron, sous
*Voyages faits principale-
Asie dans les 12^e, 13^e, 14^e.
siècles, par Benjamin de
Carpin, Rubruquis, etc.,
1729, ou 1755, 2 vo-
-4^o. Carpin est le premier
arlé du Prêtre Jean, si fa-*

meux chez les voyageurs du moyen
âge, et dont l'existence et le pays ont
enfanté tant d'opinions diverses. Il est
aussi le premier qui ait fait connaître
à l'Europe occidentale les pays et les
peuples qu'il avait visités; mais Carpin,
quelquefois observateur fidèle, comme
dans sa description des Monghols, a
plus souvent tous les défauts des voya-
geurs, qui, de son temps, parcouraient
les mêmes contrées, et sacrifié au goût
de son siècle pour le merveilleux. Il se
contente presque toujours de copier les
noms de lieux ou de peuples, tels que
les prononçaient les Tatars qu'il visi-
tait, et il en résulte qu'il prend sou-
vent des hordes ambulantes pour des
nations sédentaires, et des camps pas-
sagers pour des villes anciennes.

L. R—E.

CARPIONI (JULES), peintre et
graveur, né à Venise en 1611. Les
leçons de son maître, Alexandre Va-
rotari, dit *le Padouan*, lui firent
faire des progrès sensibles dans la
peinture, surtout dans le genre des
bacchantes, des danses, et autres
sujets de caprice, dans lequel il réus-
sit beaucoup mieux que tous ceux qui
l'avaient précédé. Après avoir parcou-
ru les principales villes d'Italie, où il
laissa un grand nombre de ses pro-
ductions, recherchées et estimées des
amateurs, il se fixa à Vérone, où il
mourut en 1674. Il a gravé à l'eau
forte plusieurs sujets de sa composi-
tion, entre autres, *Jésus-Christ au
jardin des Olives*, et un *Repos en
Egypte*.

P—E.

CARPOCRATE, hérésiarque, na-
tif d'Alexandrie, vivait sous le règne
d'Adrien. Elevé à l'école des philoso-
phes platoniciens, il reconnut, comme
eux, l'existence d'un dieu suprême,
celle des anges dérivés de lui par une
suite infinie de générations. Il admet-
tait l'éternité de la matière, et la créa-

du monde dans le temps, par le ministère des puissances angéliques, il concluait que les juifs n'avaient adoré le vrai Dieu. Il croyait que les âmes sont une émanation de la Divinité; mais qu'ayant oublié leur céleste origine, elles avaient été dégradées de leur première dignité, et condamnées à être unies à des corps mortels, sous la dépendance des anges, ruteurs du monde. J.-C. n'était, se-

Carpocrate, qu'un pur homme, né de Joseph et de Marie, par la voie ordinaire d'une génération charnelle, et rejetait les Évangiles de S. Matthieu et de S. Luc, qui apprennent qu'il est né d'une vierge par l'opération du S. Esprit. Il prétendait que J.-C. n'était distingué des autres hommes que par l'élevation de son âme, et, ayant moins oublié Dieu que les autres, en avait reçu une vertu qui le rendait capable de résister aux anges, de remonter au ciel malgré eux, en laissant sur la terre son corps, qui avait souffert et était mort, d'où Carpocrate rejetait la résurrection de la chair. Les hommes pouvaient imiter J.-C., l'égaliser, mériter la même gloire. Devenus impassibles au milieu des corps étrangers qui les environnent, les carpocratens faisaient dépendre la moralité des actions du tempérament et de l'éducation; ils pensaient que Dieu ayant mis dans les cœurs le germe de toutes les passions, on pouvait s'y abandonner sans crime et sans remords. Aussi leurs mœurs étaient-elles ordinairement fort corrompues. Plusieurs d'entre eux croyaient même qu'on ne pouvait obtenir le salut qu'en se livrant sans retenue à toute sorte de désordres. Ils avaient leurs enchantements, leur magie, leurs secrets; ils marchaient leurs sectateurs à l'oreille. Les Éphésiens, fils de Carpocrate, élevés

dans l'étude de la plus sublime philosophie, commençait à donner une forme plus séduisante au système de son père, et à le débarrasser des pratiques grossières de ses sectateurs lorsqu'il mourut à l'âge de dix-sept ans. Il fut révéré comme un dieu; on lui dressa des autels; on lui offrit des sacrifices dans l'île de Céphalonia patrie de sa mère. S. Clément d'Alexandrie cite quelques lambeaux d'un *Traité de la justice*, qu'il avait composé. Une femme de cette secte appelée *Marcelline*, se montra à Rome sous le pontificat du pape Anicet, et pervertit beaucoup de monde. T—

CARPOV (JACQUES), professeur de mathématiques, et directeur d'un gymnase de Weimar, né à Gosslar le 3 septembre 1699, fit ses études à Halle et à Jéna, apprit de Wolf la philosophie, étudia la théologie, le droit, donna des leçons publiques à l'université, et s'y fit bientôt des ennemis, pour avoir tenté de traiter la théologie d'après les méthodes philosophiques. En vain le duc Ernest-Auguste déclara que ses opinions étaient exemptes d'erreur; l'approbation du prince ne suffit point pour défendre Carpov contre l'animosité des théologiens. Il quitta Jéna, se rendit à Weimar, fut suivi d'un grand nombre d'étudiants qui quittèrent l'université pour continuer à l'entendre, et se fit pour toujours dans cette dernière ville où il mourut le 9 juin 1768. On a de lui un grand nombre d'écrits de théologie, où il a cherché à introduire la rigueur des démonstrations philosophiques; les titres en sont curieux, quelquefois absurdes; on y trouve cependant de l'indépendance d'esprit et du mérite: I. *Disp. de ratione sufficientis principio*, Jéna, 1721 in-4°. II. *De questione utrum intellectus sit machina, an animal*, ibid.

in-4°. ; III. *R SS. is mysterium : ao de-tiva propositum... so objec-tariis vindicatum*, Jéna, 1-8°. ; IV. *Theologia dogma-tolata, methodo scientificæ*, 4 vol. in-4°. , 1735-67. Il a aussi le titre d'*Œ-s subtitis Nov. Test.*; V. *Ele-theologia naturalis à prio-*, 1742, in-4°. ; VI. *Pensées sur la grammaire uni-* (en français), 1744, in-4°.
G—T.

PZOV (BENOÏT), en latin *Benno*, jurisconsulte distingué, dans la marche de Brandebourg, mort en 1565. Il fit ses premières études à Francfort-sur-l'Oder, et les termina à Wittemberg, soit dans les célèbres universités de l'Allemagne, soit en 1590, qu'il rentra dans sa patrie. Bientôt après, il fut docteur, et, en 1592, assesseur de droit. En 1594, le comte de Saxe et de Blackenbourg le fit conseiller, en lui permettant de résider à Wittemberg, où il fut professeur de droit en 1599. En 1602, la veuve de Christian I^{er}, électeur de Saxe, l'honora aussi du titre de chancelier, et l'électeur de Saxe le fit son conseiller. Comte de Saxe, il se retira enfin à Wittemberg, où il mourut en 1624, laissant cinq fils, qui se distinguèrent dans la même carrière. On a plusieurs écrits sous ce titre : *Annotationes juridicæ*, tels que *Annotationes ; De testamentis ; De iudiciis*, etc.
G—T.

PZOV (BENOÏT), fils du précédent, naquit à Wittemberg, le 1595, et mourut le 30 août 1667, après avoir été conseiller intime de l'électeur de Saxe, et, pendant trente-six ans, assesseur de

l'échevinage des appels. Il fut encore plus habile jurisconsulte que son père, et mérita d'être regardé comme le premier des praticiens allemands. Ses principaux ouvrages sont : I. *Practica rerum criminalium*, Wittemberg, 1635, in-fol. : il y en a plusieurs autres éditions, ainsi que des abrégés ; II. *De capitulatione Cæsareâ, sive de lege regiâ Germanorum*, Erfurt, 1623, in-4°. ; Leipzig, 1640, etc. ; III. *Decisiones illustrium Saxonorum*, Leipzig, 1646, in-4°. , etc. ; IV. *Definitiones forenses ad constitutum Saxon.*, Francfort, 1638, etc. Nous n'étendrons pas davantage ce catalogue, qui serait aujourd'hui absolument sans intérêt, les ouvrages de Carpzov étant devenus complètement inutiles. Nous renvoyons le lecteur curieux de les connaître à Witten, dans ses *Memorie jurisconsultorum*, p. 111, en observant toutefois que Witten attribue à Benoît Carpzov, le père, les ouvrages du fils : c'est l'homonymie qui a causé cette erreur. Carpzov était fort religieux. On trouve dans un de ses panegyristes, qu'il avait lu cinquante-trois fois la Bible d'un bout à l'autre, trois fois les notes d'Osiander, douze fois celles de Cramer, et que, si l'on imprimait ses ouvrages théologiques, ils ne seraient pas moins volumineux que le recueil de ses œuvres de jurisprudence : fort heureusement, toute cette théologie est restée manuscrite.
B—SS.

CARPZOV (AUGUSTE), frère du précédent, docteur en droit, né à Colditz, s'occupa surtout de la diplomatie. Après avoir été avocat de la cour à Wittemberg, il occupa successivement les places de conseiller, d'assesseur et de chancelier de la haute-cour en Saxe. Il assista au traité de paix d'Osabruck, et, en

1649, en qualité d'envoyé chargé de
sans pouvoirs, à celui de Nuremberg,
réglaît l'exécution du premier. Il
int, en 1651, la place de chancelier
obourg, et, en 1675, celle de con-
siller intime à Gotha. Il mourut en
85, laissant des *Meditationes pas-*
nales, et quelques autres écrits.

G—T.

CARPZOV (CONRAD) naquit à
Nuremberg, où il fut d'abord docteur
professeur de droit, assesseur, en-
chancelier et conseiller intime de
l'archevêque de Magdebourg. Il mou-
rut en 1658, âgé de soixante-cinq
ans. Il a laissé plusieurs écrits qui
traitent de matières de droit; les prin-
cipaux sont: *De regalibus*, *De pace*
et religioſâ; *De inofficio testamento*;
De interdictis; *De exheredationi-*
bus; *De concubinato*; *De injuriis et*
damnis libellis, etc., etc. G—T.

CARPZOV (CHRISTIAN) na-
quit à Colditz, et s'adonna, comme
à ses frères, à l'étude du droit,
où il professa avec distinction à Fran-
cort-sur-l'Oder, où il mourut en 1642.
Il a écrit: *Disputationes de jure con-*
vetudinario; *De servitutibus reali-*
bus; *De morâ*; *De donationibus*; *De*
incipiis, auctoribus et auctoritati-
bus legum humanarum. G—T.

CARPZOV (JEAN-BENOÎT),
fut frère du précédent. Il naquit à
Colditz, le 27 juin 1607, et mourut
le 27 novembre 1657. Il fut profes-
seur de théologie à Leipzig. On a de
lui, entre autres ouvrages, une dis-
sertation *De Ninivitarum pœnitentiâ*,
Leipzig, 1640, in-4°.; *Introductio in*
hebraicam. B—ss.

CARPZOV (JEAN-BENOÎT),
frère du précédent, suivit la carrière
de son père s'était distingué, et pro-
fessa à Leipzig les langues orientales
et la théologie. On a de lui: I. *Disser-*
atio de nummis Mosen cornutum

exhibentibus, Leipzig, 1659, in-4°.
II. *Animadversiones ad Schickar-*
ius regium Hebræorum, Leipzig,
1674, in-4°.; III. une édition d'un
traité de Maimonides sur les jeûnes
des Hébreux, avec une traduction la-
tine, Leipzig, 1662, in-4°. et beau-
coup de traités sur des questions de
philologie sacrée, dont il y a une
collection faite à Leipzig en 1699,
in-4°. Il était né dans cette ville,
le 24 avril 1639, et mourut le 25 mai
1699. B—ss.

CARPZOV (FRÉDÉRIC-BENOÎT),
frère du précédent, naquit à Leipzig
le 1^{er} janvier 1649, et fut membre du
sénat de cette ville. Dès 1663, il
fit connaître par une dissertation ac-
adémique, où il examinait si la nais-
sance de J.-C. est prédite dans la 4^e
églogue de Virgile, comme l'a prété
l'Éusèbe de Césarée. Cette disser-
tation a reparu en 1700. On lui a
donné une édition des *Amœnitates juris*
Ménage, Leipzig, 1680. Il a fait ré-
primer dans la même ville, en 1688,
les lettres politiques de Hubert La-
guet, augmentées de quelques lettres
à l'électeur de Saxe. Vers 1682, il
entra dans la société des hommes de
lettres qui rédigeaient les *Acta erudi-*
tiorum, commencés par Othon Menck-
ler. Les morceaux qu'il donna dans ce
journal lui firent une grande réputation.
Il rendit quelques services à Spanheim
pour l'édition des œuvres de Jube-
tus. Ce fut lui qui surveilla l'impression
et corrigea les épreuves. Spanheim,
dans sa préface, lui en a témoigné sa
reconnaissance. Carpsov mourut le
1^{er} mai 1699. B—ss.

CARPZOV (SAMUEL-BENOÎT),
frère du précédent, naquit à Leipzig
en 1647, et mourut le 31 août 1717.
Il fut professeur de poésie. On ne
sait guère de lui qu'un ouvrage de
théologie, contre le jésuite Masen-

*ti-Masenius, seu Examen
ros orthodoxam fidem dis-
t amplectendi, à Jacobo
proposita.* B—ss.

ZOV (JEAN-GOTTLÖB),
cédent, naquit à Dresde,
On connaît de lui : I. une
latine sur les opinions des
ilosophes, touchant la na-
a, à Leipzig, 1699, in-4° ;
sacra, Leipzig, 1708, in-
n a plusieurs éditions fort
s, une, entre autres, de
748, in-4° ; III. une in-
en latin, aux livres histori-
ancien-Testament, Leipzig,
4° ; IV. un ouvrage sem-
r les livres canoniques du
testament, Leipzig, 1721,
ourat le 7 avril 1767.

B—ss.

ZOV (JEAN-BENOÎT), né
à Leipzig, y fut professeur
ophie, et le fut ensuite
ure ancienne dans l'uni-
Helmstædt. Il était parent
lents. Voici l'indication de
poux ouvrages ; ils sont
latin ; mais souvent, pour
arté ou de brièveté, nous
s titres en français : I. *Phi-
m de quiete Dei placita*,
1740, in-4° ; II. *Observa-
un paradoxe d'Ariston de
s Diogène Laërce* (VII, 160),
742, in-8° ; III. *Memcius
ius Sinensium post Confu-
osophus opt. max.*, Leipzig,
-8° ; cette dissertation sur
1, philosophe chinois, tirée
ntièrement de la *Philoso-
s* du P. Noel, n'est recher-
pour sa rareté ; IV. *Essai
tions philologiques sur Pa-
Musée, Achilles Tatiüs* ;
1743, in-8°. Carpzov donna
années après une édition de

Musée, Helmstædt, 1749, in-4°, et
il la réimprima à Magdebourg en
1775, in-8°, avec un assez grand
appareil de critique et de leçons di-
verses. Ce travail n'a pas obtenu beau-
coup de réputation. Les notes de
Carpzov sur Achilles Tatiüs ont re-
paru dans l'édition de Boden ; elles
ont peu d'importance. V. *Disserta-
tion sur Autolyclus de Pitane*, dont
il est parlé dans Diogène Laërce (IV,
29), Leipzig, 1744, in-8° ; VI. *Lectio-
num Flavianarum stricturæ*, etc : ce
sont des remarques critiques sur Jo-
sèphe ; VII. *Specimen* d'une nouvelle
édition d'Eunape, Leipzig, 1748,
in-4°. On peut regretter qu'il se soit
borné à cet essai. Il possédait les pa-
piers de Fabricius, qui, ayant formé
le projet de publier Eunape, avait ras-
semblé les variantes de presque tous
les manuscrits connus. Carpzov ne
paraît pas avoir été un très habile hel-
léniste ; mais, aidé des recherches de
Fabricius, il eût pu donner une bonne
et utile édition d'un auteur très inté-
ressant et trop négligé ; VIII. *Exer-
citationes sacræ*, sur l'*Épître aux Hé-
breux*, Helmstædt, 1758, in-8°. Dans
les prolégomènes, Carpzov s'étend
beaucoup sur Philon, sur sa philoso-
phie, sa théologie, son érudition hé-
braïque, la ressemblance de son style
avec celui de S. Paul dans l'*Épître aux
Hébreux*. C'est la partie la plus curieu-
se de cet ouvrage. IX. *Discours de
S. Basile sur la naissance de J.-C.*,
en grec et en latin, Helmstædt, 1758,
in-8°. Dom Garnier avait attaqué l'au-
thenticité de ce discours ; Carpzov la
défend avec beaucoup d'érudition. X.
*Dissertation sur la vie et les écrits de
Saxon le grammairien*, ibid., 1762,
in-4° ; XI. *Dialogue de Hiéronyme
(V. HIÉRONYME) sur la Sainte-Trini-
té*, en grec et en latin, avec des notes,
ibid., 1768, in-4°. L'année suivante,

Carpzov donna un autre traité théologique de cet Hiéronyme, intitulé en grec, *Philoponia*. Il réunit ensuite ces deux ouvrages dans un seul volume, publié à Altenbourg, 1772, in-8°. XII. *Dialogues des morts* de Lucien, avec des notes, Helmstædt, 1775, in-8°; XIII. Deux épîtres apocryphes, l'une des Corinthiens à S. Paul, l'autre de S. Paul aux Corinthiens, publiées d'après le manuscrit arménien, et traduites en grec et en latin, Leipzig, 1776, in-8°. Carpzov est mort le 28 avril 1803.

B—ss.

CARPZOV (BENOÏT-DAVID), fils de Benoît I^{er}, savant théologien protestant de Jéna, publia dans cette ville une dissertation *De pontificum hebræorum vestitu sacro*, 1655, in-4°, réimprimée dans d'autres collections. On a aussi de lui quelques lettres dans les *Amœnitates litterariæ* de Schelhorn, et ailleurs. — CARPZOV (Auguste-Benoît), fils de Jean-Benoît l'ancien, naquit à Leipzig en 1644, y fut professeur en droit, assesseur du consistoire, et chanoine à Mersebourg. Il publia un grand nombre de dissertations de droit civil, dont quelques-unes n'ont rapport qu'à des coutumes locales, et mourut le 4 mars 1708. — CARPZOV (Jean-Benoît), fils de Jean-Benoît II, naquit à Leipzig en 1670, y fut professeur extraordinaire de langue hébraïque, s'employa au ministère de la chaire, et mourut le 14 août 1753. Outre le *Collegium rabbinico-biblicum*, de son père, dont il fut l'éditeur, Leipzig, 1703, in-4°, et qui est un commentaire sur le livre de Ruth, on a de lui quelques dissertations, sur l'Urin et le Thumim, sur la sépulture du patriarche Joseph, *De academiâ civitatis Abele*, etc. — CARPZOV (Jean-Benoît), jurisconsulte, né à Dresde en 1675, fut en 1702

syndic et bourgmestre de Zittau Lusace, et, en 1731, bailli (Arm de Wittemberg, où il mourut le 17 septembre 1759). Il a publié, en allemand. I. *Théâtre historique de la ville de Zittau*, Zittau, 1716, in-fol.; *Antiquités les plus remarquables du marquisat de Haute-Lusace*, Leipzig, 1719, in-fol. — CARPZOV (Christophe-Benoît), médecin, a publié: I. *Sertatio de medicis ab ecclesiis sanctis habitis*, Leipzig, 1704, in-4°; II. *De fluore albo*, Wittenberg, 1711, in-4°; III. *Cattologia*, Leipzig, 1716, in-8°, fig. C'est un tableau naturel des chats, et grands détails sur quelques monstrueux nés à Leipzig en 1711.

C. M.

CARR (THOMAS), dont le véritable nom était *Miles Pinkney*, d'une ancienne famille de Brothall, fut un jeune an collègue anglais de Douvres. Il se distingua par sa piété et y fit de grands progrès dans les lettres. Après avoir été pendant dix ans procureur du collège, il se rendit à Paris, et y entra dans le monastère des Augustines angloises dont il fut le directeur jusqu'à sa mort, arrivée le 31 octobre 1674, à son âge de quinze ans. C'était un homme très pacifique, intelligent dans les affaires. Le cardinal de Richelieu avait eu un grand coup de considération pour lui, et l'avait consulté sur les cas les plus difficiles en matières ecclésiastiques. Ses services furent employés en bonnes œuvres, et il fournit les premiers fonds pour letablissement du collège des Anglois à Paris. Ses nombreuses occupations l'empêchèrent pas de donner au public les ouvrages suivants: I. *Parisienis*, Paris, 1666, in-8°, une description des hôpitaux de la ville. II. *Douces Pensées de J. de Marie*, 1665, in-8°. Ce sont des méditations en anglais, pour

et les fêtes du Sauveur et de erge. III. *Le Gage de l'éternité* du français de Camus, à Belley, 1652, in-8°. IV. *Œuvres de Thomas à Kempis*, en latin, Paris, 1653, in-12; I. *Traité sur le culte, la prière, les saints, le purgatoire, la primauté du pape, la perpétuité de l'Église*, composés en grande partie par le docteur Cosens, Paris, 1658°. VI. *Traité de l'amour*, traduit de S. François de Sales, 1650, in-8°, 2 vol.; et autres traductions du même.

T—D.

A (Jean-Louis), né en 1743, à Vesle, de parents pauvres, vint faire quelques études, réformèrent pas ses inclinations d'un vol grave, il fut obligé de s'enfuir de son pays, erra quelque temps en Allemagne, et parvint à Berlin en qualité de secrétaire du hospodar de Moldavie, qui lui fut donné par ordre de la sublime Porte pour avoir, dit-on, suivi les pas de l'aventurier français. Carra fit ensuite les mêmes fonctions de secrétaire du cardinal de Rohau, qui trouva de prendre à son service le service d'un hospodar. Sa mauvaise réputation l'ayant encore forcé de quitter sa place, il accourut à Paris dès les premiers moments de la révolution, après avoir coopéré, en 1789, à la rédaction du *Mercure national*, *Journal de l'état et du citoyen*, avec

Hugon de Bassville, etc., il fut le plus habituel rédacteur d'un journal intitulé : *Annales patriotiques* et portait le nom de M. Mercier. L'écriture d'un style lourd et d'un bavardage grossier, cette facilité et un succès prodigieux, qu'elle était l'exagération démagogique. Il fut le point qui, surtout dans les

provinces, ait porté des coups plus funestes à la royauté. Les *Annales patriotiques* étaient dans tous les clubs : dans les villes, comme dans les petits villages, chaque société populaire avait son *Carra*. Tout ce qu'on disait dans ces associations turbulentes était ramassé par cette feuille, qui répandait tout cela d'un bout de la France à l'autre, abusait la confiance et l'ignorance, exaltait le fanatisme politique, et réunissait enfin, par une sorte de communication électrique, tous ces hommes fougueux, qui, sans en avoir l'intention, firent tant de mal à leur patrie, pour tomber ensuite eux-mêmes dans l'abîme que leur imprudence avait creusé. Le journaliste Carra se croyait assez fort pour bouleverser l'Europe ; dès le 29 décembre 1790, il se présenta à la tribune du club des Jacobins, déclara formellement la guerre à l'empereur Léopold, et ajouta que, pour soulever tous les peuples de l'Allemagne, il ne demandait que cinquante mille hommes, douze presses, des imprimeurs et du papier ; mais alors, même dans ce club, on ne pensait point à la guerre, et Mirabeau le fit couvrir de huées. Le 8 septembre 1792, il se présenta à la barre du corps législatif, et fit remettre sur le bureau une tabatière en or, qu'il dit lui avoir été donnée par le roi de Prusse, en reconnaissance d'un ouvrage qu'il lui avait dédié, et demanda que cet or servît à combattre le souverain qui l'en avait gratifié : il termina en déchirant la signature de la lettre que le roi lui avait adressée. Cependant, plusieurs personnes prétendirent que, malgré toutes ces protestations d'un républicanisme qui ne connaissait ni égards ni ménagements, Carra était l'agent d'un parti qui voulait mettre le duc de Brunswick sur le trône de France. Ce soupçon, qu'on croit mal fondé, fit

fortune auprès de Robespierre, qui le désigna comme un traître, bien que, dans toutes les circonstances, il eût été un de ses plus utiles serviteurs. Carra fut un des principaux moteurs de l'attaque des Tuileries, le 10 août, et s'en vanta dans sa feuille. Il accusa le général Montesquiou, commandant en Savoie, et fut envoyé au camp de Châlons, d'où il annonça la retraite des Prussiens. Carra fut député à la convention par deux départements, et accepta la nomination de Saône-et-Loire. Dans le procès de Louis XVI, il fut un des premiers à se prononcer contre l'appel au peuple. Du reste, il ne se fit point remarquer dans cette assemblée, et réserva tous ses moyens pour son journal. C'est dans cette feuille que, dès les premiers mois de 1792, il insistait pour que la populace fût armée de piques, afin de l'opposer à la garde nationale, uniquement composée des bourgeois de chaque ville, et il le répéta si souvent, qu'enfin ses vœux furent remplis. Cette mesure désorganisa la force publique qui soutenait la faible constitution. La garde nationale, surtout à Paris, avait une tenue très belle, et se faisait honneur de ne paraître jamais que sous le plus brillant costume militaire. Dès que les piques parurent, la plupart des compagnies ne voulurent point se confondre avec la tourbe des piquiers, que dès-lors on appelait *sans-culottes*, et cessèrent de faire le service. Rejeté du parti de Robespierre, comme on l'a dit plus haut, Carra se rangea dans celui des Brissotins, et fut nommé, sous le ministère de Roland, garde de la bibliothèque nationale. Bientôt les dénonciations se multiplièrent contre lui. Marat, Couthon et Robespierre le firent rappeler d'une mission à Blois, le 12 juin 1793. Proscrit par suite des événements du 31 mai, il fut condam-

né à mort, le 30 octobre, par le tribunal révolutionnaire de Paris, et guillotiné le lendemain, à l'âge de 42 ans, avec les vingt-un députés de la Seine. Carra se croyait un des plus habiles diplomates de l'Europe. Après sa condamnation, il régla ses papiers destinés au monde et des sermons. Ses principaux ouvrages sont : I. *Système de la raison, ou le Philosophe*, Londres, 1773; II. *Journal de Paris*, 1791, in-8°; ouvrage qui a l'index à Vienne; il contient des observations contre la royauté. III. *de la Moldavie et de la Valachie, avec une dissertation sur l'usage naturel de ces deux provinces*, in-12, réimprimée à Neuchâtel, 1781; III. *Nouveaux principes de physique*, 1782-85, 4 vol. in-8°; IV. *Essai sur la navigation*, dans lequel il prétendit avoir découvert le moyen de diriger les globes magnétiques, 1784, in-12; V. *Physique du magnétisme*, 1785, in-8°; VI. *Dissertation sur la nature de la chaleur du feu et de la glace*, 1787, in-8°; VII. *Un discours de réponse à M. de Calonne sur sa requête au roi*, 1787, in-8°; VIII. *Histoire de l'ancienne France, de ses colonies et de ses conquêtes de l'anglais de Gillies*, 1788, 6 vol. in-8°; le style de Carra a quelquefois de la force et de la gêne, surtout dans ses discours; IX. *L'Orateur des Français*, in-8°; X. *Considérations sur les recherches et observations faites aux états-généraux*, 1789, in-8°; XI. *Mémoires historiques authentiques sur la Bastille*, 5 vol. in-8°; XII. des opuscules politiques, sur lesquels on peut consulter la *France littéraire* de M. Ersch, et les *Siècles littéraires*.

is. Cirra est encore auteur
r; roman philosophique,
1-8°. B—u.

ACH (JEAN-TOBIE), conseiller
la cour de Prusse, et profes-
droit à Halle, né à Magde-
1^{er}. janvier 1702, fit ses étu-
lle, et ne tarda pas à acqué-
isprudence une érudition fort
éclairée par un jugement sain
Il mourut le 21 octobre 1775.
un grand nombre d'ouvra-
ludôt de dissertations : I. *De*
reliquitate probationis pro
parjuro, Halle, 1734, in-
De periculo rei immobilis
ante resignationem judicia-
le, 1734, in-4°; III. *De*
la differentiis juris romani et
et in compensatione, Halle,
in-4°; IV. *Courte Introduc-*
et procédures civile et crimi-
in-4°, publiée à Halle, après
de l'auteur, par H. J. O. Kœ-
Fe suit précéder d'une Vie de
, etc. G—r.

LACHE (Louis), peintre,
en Italie *Ludovico Carac-*
ludôt *Carracci*, naquit à
en 1555. A quinze ans, il pa-
propre à broyer les couleurs
oir les employer avec discer-
Fontana, son maître à Bo-
et de Tintoret, son maître à
s'engagèrent à renoncer à la
. Ses camarades l'appelaient
, parce qu'il était lourd et
s ses travaux. (C'est mal à
qu'on a souvent publié cette
; à l'article du Dominiquin).
n'était pas chez Louis
un esprit borné, mais d'une
profondément sentie de faire
n'on n'avait fait jusqu'alors.
signifiait tout ce qui était idéal;
cherchait que la ture; il von-
ndre compte de la plus petite

ligne de ses compositions. Ne se trou-
vant pas trop découragé par les avis
de ses maîtres, il passa à Florence, y
étudia André del Sarto, et demanda
des leçons à Passignano, émule du
Cigoli. Les peintres florentins de ce
temps-là, pour corriger la langueur
de leurs maîtres, imitaient le Cor-
rége et ceux de son école. Cette idée,
qui plut à Louis, le détermina à se
rendre à Parme pour y étudier avec
zèle le chef de son école et le Parme-
san. Il revint ensuite à Bologne; mais
pensant bientôt qu'avec ces nouveaux
principes, qui devaient heurter le
goût du temps, il ne parviendrait ja-
mais à se faire écouter, il chercha à se
former un parti parmi les jeunes
gens de la ville. Un de ses oncles pa-
ternels, tailleur de profession, avait
deux fils nommés *Augustin* et *An-*
nibal; le premier devait être orfèvre,
le second suivait l'état de son père.
Le caractère des deux frères était très
différent; Augustin, versé dans la lit-
térature et dans les sciences, s'occu-
pait de poésie et de géométrie, et se
faisait distinguer par la politesse de
ses manières; Annibal, peu cultivé et
sauvage, avait de la disposition à
montrer une humeur querelleuse et
bizarre. Louis les engagea tous deux
à entrer dans la carrière de la pein-
ture, et, en maître adroit, il vit que,
pour former deux grands artistes de
ces sujets d'un caractère si opposé, il
était nécessaire de recourir à la ma-
nière employée par Isocrate pour ins-
truire Ephore et Théopompe. Avec
l'un, il fallait se servir de l'éprou, tan-
dis qu'avec l'autre, il ne fallait user que
du frein. Peu de temps après, Louis
parvint à les faire vivre ensemble en
assez bonne intelligence. Le caractè-
re le plus difficile à vaincre avait
été celui d'Annibal. En 1580, Louis
les envoya à Parme et à Venise. Au-

gustin et Annibal étant revenus à Bologne auprès de Louis, tous trois commencèrent à se faire un nom; mais il s'éleva contre eux un parti si puissant, qu'ils furent sur le point de renoncer à leur style. Annibal, qui se montrait toujours le premier pour les résolutions vigoureuses, persuada à Louis et à Augustin de ne pas céder, et s'écria qu'ils devaient opposer de nombreux ouvrages au torrent d'injures qui pleuvait sur eux de toutes parts. Louis, reprenant courage, pensa à fonder à Bologne une académie de peinture, qu'il appela l'académie des *Incamminati*. Il établit pour principe fondamental qu'il fallait réunir l'observation de la nature à l'imitation des meilleurs maîtres qui avaient précédé. Bientôt, il donna un exemple de ce principe dans sa *Prédication de S. Jean-Baptiste* aux Chartreux. Parmi ceux qui écoutent le saint, et qui sont des portraits du temps, le premier est fait d'après le style de Raphaël, le second d'après le style du Titien, le troisième d'après le style du Tintoret. Augustin fut pourtant celui qui porta le plus loin l'application et l'étude de cette maxime (*Voy. Augustin CARRACHE*). Les plus beaux ouvrages de Louis sont à Bologne. Il excella dans les vues d'architecture et dans le dessin. En remarquant toutes les idées de Louis que ses successeurs lui ont dérobées, on est tenté de dire de lui qu'il fut, comme Homère, parmi les Grecs, *font ingeniorum*. Louis était très profond dans toutes les parties de la peinture; aussi a-t-on pu emprunter de lui ce que l'on se sentait le plus de facilité à imiter. Ce maître jouit longtemps de toute sa gloire, du moins pendant la vie de ses cousins, qui continuèrent de l'honorer et de le

consulter. Annibal, avant d'aller à Rome, visita la galerie Farnèse, Louis vint l'aider à y mettre sa dernière main; mais celui-ci, de quelques procédés pleins de talent, reté qu'Annibal avait eus, Augustin, ne voulut passer ailleurs que deux semaines, et retourna à Bologne. Il y mourut en 1614, dans un état voisin de la pauvreté, après avoir survécu dix-sept ans à Augustin. Le musée de Bologne possède neuf tableaux de Louis, les deux qui représentent les quatre éléments, l'eau et la terre. On ne laisse pas de voir celui qui représente la Vierge tenant de la main gauche l'enfant Jésus, et de la droite le saint Joseph. Sur la fin de sa vie, Louis fut aussi exact dans son dessin que dans son *Annonciation*, belle fresque dans le chœur de St.-Pierre, métropolitaine de Bologne. On a fait quelques incorrections. On reprocha durement, et il mérita. Quelques auteurs ont dit qu'il fut le chagrin qu'il conçut de la mort de son fils fut assez vif pour lui faire passer quelques jours. On lui a fait d'autres reproches relativement à sa santé. Mengs dit même qu'il ne fut pas un coloriste; mais des connaisseurs ont vu l'état de dégradation où l'on trouve beaucoup de tableaux de Louis à la précipitation de son dessin, qui n'attendait pas, pour être en état de peindre, que ses toiles fussent sechées. D'autres l'ont reproché de n'avoir introduit que peu de nouveautés dans ses compositions, et de s'être contenté dans ses batailles et dans ses fresques, où il y a nécessairement une grande foule de personnages, de ne pas savoir si ce prétendu héros qu'on peut reprendre aussi bien qu'Annibal, n'est pas plus souvent le même (V. *ANN. CARRACHE*).

que Louis eut le tort de s'attacher à l'étude de l'antiquité, qui ne pouvait s'accorder avec la gravure. Les amateurs reprochèrent à Louis, et repré-
Madonne avec son fils, ces de haut, sur un pied de large. L'original, grandeur, se trouve à la bibliothèque de M. Gini. On croit que

Vierge était celle de la *Madonna*, beauté célèbre dans une petite chapelle de St-Dominique à Bologna, maître-autel et la statue du buste et le tombeau de Carrache. On se fera des compositions de ce genre en parcourant l'ouvrage *laustro di San Michela Bologna*, gravé d'après Jacques Giovannini, et chanoine comte Malvasia, 1694, in-fol. — CARRACHE, frère de Louis, n'est l'histoire de la peinture jugé avec sévérité. Mal-
 qu'il n'avait aucun génie, il savait qu'exécuter pas-
 idées des autres. Pro-
 a travaillé à beaucoup
 Louis et de ses cou-
 et Annibal; mais il n'a
 aimé avec honneur.

A—D.

E (AUGUSTIN), peintre, frère de Paul, naquit à Bologna en 1558. Il fut d'abord destiné à l'orfèvrerie; mais il ne fut pas moins à vivre en Italie dans la société des sages et des gens de lettres. Louis le fit venir à Paris, et il se mit à s'occuper de la gravure, et devint bientôt, surtout par son dessin, un des plus habiles artistes de son siècle. Il s'occupa aussi

de la gravure, et il a plus gravé qu'il n'a peint, par des considérations que nous allons détailler, et qui donnent l'idée la plus avantageuse de la douceur de son caractère. Augustin avait appris de bonne heure à dessiner, à l'époque où il avait reçu les premières leçons de ciselure : aussi corrigeait-il les maîtres qu'il gravait, et donnait-il aux contours une grâce nouvelle que n'avaient pas les originaux. De retour de Venise, où il avait été voir les ouvrages du Tintoret, il reprit l'étude de la peinture, et, ayant été préféré, dans un concours, à son frère Annibal lui-même, il conçut l'idée de sa *Communion de S. Jérôme*, qui est au musée Napoléon, et qu'on regarde, à juste titre, comme l'idée première du tableau du Dominiquin, représentant le même sujet. On ne peut rien ajouter à la piété du saint vieillard, à celle du prêtre qui lui offre l'hostie, à l'expression des assistants qui soutiennent le moribond. On voit seulement avec peine que l'officiant, dans sa nature, est presque aussi beau que le S. Jérôme, personnage principal. Annibal conçut une vive jalousie contre Augustin, et, sous différents prétextes, il chercha à lui persuader de continuer de graver. Augustin eut la bonhomie d'entrer dans les vues de son frère. Annibal, en même temps averti par le succès du *S. Jérôme*, sentit qu'il fallait devenir plus soigné, et travailler avec moins de promptitude. Plus tard, Augustin ayant accompagné son frère à Rome, l'aïda dans une partie de ses travaux de la galerie Farnèse, et lui donna quelques-unes de ces idées poétiques qu'on y rencontre avec tant de plaisir. L'exécution de la fable de *Céphale et de Galathée* est presque tout entière d'Augustin. Cet ouvrage paraît dicté par Anacréon à un peintre des beaux temps de la Grèce. Le bruit

ayant couru que le graveur faisait mieux que le peintre, Annibal éloigna son frère, en disant que son style était élégant, mais point assez *grandiose*. Les prières d'Augustin, la médiation de plusieurs grands de la ville, et même des ordres supérieurs, ne purent changer la volonté d'Annibal, qui fut inflexible, et qui faisait valoir le droit qu'il avait de ne pas laisser son frère travailler à cette galerie, dont l'entreprise était confiée à lui seul. Augustin, toujours docile, se retira à la cour du duc de Parme. Il y peignit dans un salon l'*Amour céleste*, l'*Amour terrestre* et l'*Amour vénal*. Peu de temps après, il succomba à un excès de fatigue. Il restait une figure à terminer. Le duc de Parme ne voulut pas qu'aucun artiste l'achevât, et, à sa place, il fit mettre l'éloge d'Augustin. On regrette un *Jugement dernier* que ce maître venait aussi de commencer, et qui resta imparfait lorsqu'il mourut à Parme, en 1601. Augustin avait composé, pour l'académie qu'il avait fondée à Bologne avec son cousin Louis (V. L. CARRACHE) et son frère Annibal, un *Traité de perspective et d'architecture* qu'il commentait lui-même dans son école. Il expliquait en même temps le mouvement des articulations et des muscles, et, en cette partie, on sait qu'il était aidé par le chirurgien Lanzoni. Le musée Napoléon a trois tableaux d'Augustin, y compris le *S. Jérôme* dont nous avons parlé, et son *Élément du feu*, connu sous le nom de *Pluton*. Comme graveur, Augustin mérite aussi de grands éloges; son burin est fier et savant, ses hachures bien prises suivent ordinairement le sens des muscles, comme il l'avait enseigné dans son *Traité de perspective*, cité plus haut. On s'aperçoit facilement qu'il gravait au premier coup-d'œil. Il a laissé beaucoup

de gravures obscènes qui n'ont été vues très rares.

CARRACHE (ANNIBAL, frère du précédent, naquit en 1560. Il ne répugna point à travailler sur l'établi de son père qui était tailleur; mais bien sur les conseils de Louis, son cousin, prit à dessiner, et commença à faire de tels progrès, que Louis fut obligé de garder dans son atelier, Augustin, son frère, étudiait avec lui. Annibal s'appliqua à copier les copies soignées du Corrège de Paul Véronèse, et copia aussi beaucoup de petits tableaux de ses premiers ouvrages importés de France avec Louis et Augustin, qui furent sévèrement critiqués. Sans se décourager, il répondait qu'il ne devait pas s'en rapporter à des peuples qui par les délices de Rome avaient été accablés d'éloges et de diplômes d'académie (V. L. CARRACHE). Il continua à prendre de grands travaux, et établit les règles d'ordonnance et de distribution des figures, dans l'académie qu'il avait créée à Bologne avec son cousin Louis et son frère. Mengis dit que dans quelques-uns des premiers ouvrages d'Annibal, l'apparence n'est pas le fonds du style du grand maître; on ajoute que cette apparence est fautive, qu'elle porte à regarder comme un des grands peintres lombards. Annibal ne se fit pas à se faire distinguer par un tableau de *S. Roch*, que l'on a gravé depuis à l'eau forte et qui est aujourd'hui à Dresde. Il fut placé près d'un portique; ses richesses aux pauvres, Annibal fut appelé à Rome. Il ne fut un moment à imiter Raphaël; mais, pour conserver quelque chose de grandiose

ns, il ne renonça pas au orrège. On le chargea d'ornures la galerie du palais armi les sujets qu'il présens furent choisis par moncchi. Bellori en explique allégories. Dans une cham'est pas d'une grande di-on voit Hercule entre le Vertu, Hercule soutenant le lyse libérateur; dans la ga: autres sujets, l'Amour verisole de l'Amour vicieux, elle bacchanale pleine d'é-le feu. A chaque pas, dans ie, on reconnaît l'étude de l'arnèse et du torse du Bel-Annibal savait dessiner de vec une exactitude surpre-ouvrage respire une élé-que, et toute la grâce de On y remarque, parmi des de Tibaldi, qui avait peint vers 1550, avec Nicolo (Voyez ABBATE), une style de Michel-Ange quel-ucci, et tout ce que les Vé-tes Lombards avaient eu de et de plus savant. Le Pous-t'on n'avait pas mieux com-s Raphaël. Il y a à Bologne amateurs qui préfère Louis Hors de Bologne, on don-ne à ce dernier, et on aime l'il fut le plus grand peintre le. Peut-être Augustin eut-il ention, peut-être Louis fut-ant dans l'art d'enseigner; bal eut un génie plus élevé, bre a plus d'éloquence et de Enfin, on déterminera peut-le différent mérite des trois en disant que Louis rap-ien, Augustin le Tintoret, l le Corrège. Il faut, pour ajouter qu'Annibal, s'il de-und maître, dut beaucoup à

Louis, qui l'avait formé. Le premier a la gloire d'avoir fait de plus beaux ouvrages; le second celle d'avoir formé la main d'Annibal. On a reproché à Annibal un peu trop de goût pour les caricatures. Ce défaut venait de sa grande promptitude à dessiner tout ce qu'il reucontrait. On rapporte qu'ayant été volé sur un grand chemin, il alla chez le juge dessiner la figure des voleurs qui l'avaient dépouillé. Un jour que son frère Augustin lui adressait quelques reproches sur sa conduite, et lui parlait de la société peu choisie qu'il fréquentait, Annibal, pour toute réponse, dessina sur un papier qui se trouvait sous sa main, son père et sa mère tenant une aiguille et des ciscaux, pour rappeler à son frère qu'ils avaient été élevés dans une boutique de tailleur. L'anecdote suivante donne une idée juste de cette même facilité, et de son goût pour l'antique. Augustin parlait devant lui de la beauté du Laocoon, et, voyant qu'Annibal ne paraissait pas faire attention à ce qu'il disait, il lui demanda s'il n'aimait pas cette statue? « Que dites-vous? ré- » pondit Annibal, en dessinant sur le » mur le Laocoon et ses malheureux » fils; les poètes, comme vous, pei- » gnent avec la parole, et les peintres » avec le pinceau. » Il dit encore à un peintre qui voulait se battre avec lui à l'épée: « Moi, je ne me bats qu'a- » vec le pinceau; voilà mes armes. » On a eu tort de croire qu'il avait fait cette réponse à Josépin, chevalier d'Arpino. Ce dernier était très lâche (Voyez CARAVAGE); il n'aurait pas osé défier un homme violent comme Annibal. On voit au musée vingt-huit tableaux de ce maître; celui qui est connu sous le nom du *Silence du Carrache*, est d'une composition délicieuse. Dans l'*Apparition de la Vierge à S. Luc*, le saint a une li-

gure sublime et toute la grandeur de celles de la galerie Farnèse. Annibal, après avoir travaillé plus de huit ans à cette galerie, n'ayant reçu en paiement que 500 écus d'or, voulut les rendre au cardinal Farnèse. On le détourna de ce projet. Il conçut une telle affliction de l'ingratitude de ce prince, qu'il tomba malade, et mourut peu de temps après, l'an 1609, âgé de quarante-neuf ans. Annibal ne fut pas seulement grand artiste; il apprit de son cousin Louis à raisonner sur son art, et on regrette qu'il n'ait pas laissé un traité semblable à celui que l'on a de son frère Augustin. Ce dernier avait écrit sur la perspective et l'architecture; Annibal eût dû nous transmettre ses belles pensées sur la composition. Il établissait, d'après le principe de Louis, adopté depuis dans l'ouvrage de M. Hagedorn, qu'un tableau ne devait être composé que de trois groupes, et il croyait qu'on pouvait aisément y trouver des défauts, si on y faisait entrer plus de douze figures. Il faut observer qu'il ne s'agit pas ici de fresques. Suivant son opinion, le silence et la majesté sont des qualités nécessaires pour répandre la beauté sur une composition. Il pensait aussi, et M. Hagedorn est encore en ce point de son avis, qu'il faut qu'une sorte de repos s'étende sur les idées accessoires, pour que l'œil soit amené et fixé sans obstacle sur le principal personnage du tableau. C'est ainsi qu'une figure à l'ombre, placée dans un groupe éclairé, sert de soutien à la figure qui paraît à la lumière, de liaison à celle qui est contiguë, et de relâchement à l'œil du spectateur. Au moyen de ce repos, la vue acquiert de nouvelles forces pour parcourir des endroits plus animés. Ces principes avaient été auparavant ceux de Léon-Baptiste Alberti, florentin, qui avait

écrit sur la peinture; il eut la gloire de les mettre dans des ouvrages immortels, sans s'il partage avec son frère l'honneur d'avoir été à la galerie Farnèse, il a le mérite dans sa galerie Farnèse original qui excitera la vive admiration. On doit regretter les mauvais traitements soufferts à Augustin; sa conduite, effet d'une jeunesse qui ne pouvait surmonter, eut un résultat heureux pour renvoyant Augustin, à l'écrit sur le même sujet, citation l'engagement de faire regretter, et les n'ont pas été dans la galerie où il a déployé l'art et de vigueur, furent le départ d'Augustin. Cela sans doute à son frère d'idées gracieuses qui a cette composition; mais il n'avait pas dans le caractère de patience et de générosité à siffler, et il ne voulait pas s'occuper avec personne. Augustin ne put engager son frère à faire des raccourcis, dans le dessin presque toujours trop répétés. Annibal eut le bras de son neveu Antoine exposé dans l'église de Rome, où avait été enterré quatre-vingt-neuf ans après, et le fit ensuite inhumer dans un grand homme.

CARRACHE (FRANÇOIS) frère d'Augustin et d'Annibal, né en 1595. Il fut l'élève de son frère, beaucoup plus âgés que lui, mort d'Augustin et d'Annibal. Il lutta contre son cousin, et mit sur sa porte, à l'instar de son frère, ce qui est la véritable école de Rome, mais on blâma cette composition d'ailleurs soutenue par

at aucune estime pour lui. t qu'un tableau, placé à Majeure, et le bon Louis i. Cependant François fut our le persécuter, et fut onné de l'avoir frappé pute. Après la mort de à Rome; il y fut d'abord levait l'être le frère d'An- entôt on le connut mieux, sa. Le libertinage l'ayant pital de cette ville, il y e de vingt-sept ans, en voir laissé à Rome aucune François avait une grande et peu de talent. A—D. È (ANTOINE), peintre, Augustin, naquit à Venise i avait un caractère plus a oncle François. Sage et n de reconnaissance pour maître, il reçut ses der- à Rome, après lui avoir consolations et les soins res, et il veilla à lui faire néraillies magnifiques. Il sque à St.-Barthélemi et Vatican. Lanzi dit que les ce maître sont très rares : possède un, représentant les hommes, des femmes, xpriment, par différents i pleins de passion, la es tourmente. Il y a, sur lus élevée, un homme qui s, et qui est d'un effet su- lques personnes croient mprunta cette idée d'An- mait beaucoup son neveu, à faire sa réputation. MM.

Gènes, ont une *Sainte* de cet artiste. Il mourut à 618, âgé de trente-cinq

A—D.

UZA (BARTHÉLEMI DE), de Tolède, né en 1503, dans la Navarre, d'une

famille noble et ancienne, fit ses premières études à la nouvelle université d'Alcala, et entra ensuite chez les dominicains. L'éclat avec lequel il professa la théologie à Valladolid, attira un grand nombre de personnes qui venaient le consulter de toutes parts. Charles-Quint l'envoya, en 1546, au concile de Trente, où il se fit remarquer par son zèle et ses écrits. Lorsque Philippe d'Autriche, qui avait été son élève, passa en Angleterre pour épouser la reine Marie, il emmena Carranza avec lui. Cette princesse le choisit pour son confesseur, et le chargea de travailler à rétablir la religion catholique dans son royaume. Le zèle qu'il mit dans cette opération, plus digne d'un inquisiteur espagnol que d'un vrai ministre de J.-C., le porta à faire exhumer les corps des hérétiques pour les livrer aux flammes. Ce zèle fanatique altère beaucoup le mérite qu'on lui attribue d'avoir ramené un grand nombre d'anglicans à l'Église catholique. Lorsqu'il alla rendre compte de sa mission à Philippe, qui était repassé en Flandre, ce prince, devenu roi d'Espagne, par l'abdication de Charles-Quint, le récompensa, en lui donnant l'archevêché de Tolède. Carranza, qui avait déjà refusé deux évêchés, n'accepta le nouveau siège que sur les plus fortes sollicitations du roi. Son élévation lui suscita des jaloux, et lui attira des persécutions, que les protestants ont regardées comme une punition de celles qu'il avait exercées contre eux en Angleterre. Ses ennemis prirent pour prétexte un *Catéchisme* qu'il publia en entrant dans son diocèse. Ce catéchisme fut censuré par l'inquisition d'Espagne, approuvé par la commission du concile de Trente chargée de l'examen des livres, attaqué de nouveau par l'évêque de Lérida, principal agent de

la cabale. Peu de temps après, l'archevêque de Tolède ayant assisté Charles-Quint dans sa dernière maladie, le bruit se répandit que le prince mourut dans des sentiments peu catholiques. Les ennemis du prélat, qui n'avaient peut-être répandu ce bruit que pour perdre le dépositaire des derniers sentiments du monarque, l'accusèrent d'avoir perverti l'esprit de son pénitent. Carranza fut arrêté, et conduit à l'inquisition, accompagné de deux évêques. « Je vais en prison, leur dit-il, entre mon meilleur ami et mon plus grand ennemi. » Les deux prélats paraissant émus de ce propos, il ajouta incontinent pour les calmer : « Mon meilleur ami, c'est mon innocent ; mon grand ennemi, c'est l'archevêché de Tolède. » Dans le cours du procès, il s'éleva une question de compétence entre les commissaires du pape et les officiers de l'inquisition. Pie V évoqua l'affaire à Rome. Carranza y fut conduit et enfermé au château St.-Ange, mais traité moins durement qu'en Espagne. Enfin, après dix ans de détention, il fut absous ; mais, par égard pour l'inquisition espagnole, on l'obligea à abjurer quelques propositions, qu'il n'avait point soutenues dans le sens forcé qu'on leur donnait. La sentence portait qu'il serait suspendu pendant cinq ans du gouvernement de son diocèse, et relégué, durant ces cinq ans, au couvent de la Minerve. Le malheureux Carranza ne survécut que dix-sept jours à sa sortie de prison, étant mort d'une rétention d'urine, le 2 mai 1576. Les plus grands personnalités avaient pris beaucoup d'intérêt à sa triste situation. Le savant Navarre, son ami, quoique âgé de quatre-vingts ans, avait fait le voyage d'Espagne à Rome pour le défendre ; François Régis, Gaspard Geranantez, archevêque de Tarragone, et autres,

lui avaient procuré toute sorte de soulagements. Le jour de ses funérailles toutes les boutiques furent fermées en signe de deuil public. Le pape mourut comme un saint, et Grégoire fit orner sa tombe d'une épitaphe honorable. Ses ouvrages sont : *mentarios sobre el catechizatorio*, Anvers, 1558, in-folio, rare, qui fut l'occasion et le prétexte de ses malheurs ; *Il conciliorum*, Venise, 1546, souvent réimprimée, dont les mineurs ont l'avantage de beaucoup de choses en peu ; ils ont seulement le défaut de ne sentir des principes ultra-III. *De necessariâ residence coporum et aliorum pastorum*, Venise, 1547 et 1562, in-8°. dans ce traité que la résidence est le droit divin. IV. *Divers Traitements*, de la Prière, du Jeûne, de l'Aumône ; V. *des Instructions pour la messe*. On lui attribue aussi *de la Patience*, vertu qu'il a donnée un si bel exemple par sa longue détention (Voy. *Hist. de Philippe II* ; le *Royaume de Roca*, *Hist. de Charles V*, trouve la vie de Carranza dans *Didier de Castejon*, intitulé *de la Santa Iglesia*. Pierre Salazar de Mendocanza a aussi la vie de Barthélemy de Carranza par ordre de D. Gaspard de Quiroga son successeur sur le siège de l'Inquisition.

CARRANZA (JÉRÔME), ville, dans le 16^e siècle, chef-lieu de l'ordre du Christ en Portugal, en Amérique en 1589, fut gouverneur de la province de Honduras et vit sur l'art des armes, particulièrement de l'épée, soit pour la défense. Il est le premier qui paraît avoir réduit en p

liée par un nommé *Jean* r-pignan. Son ouvrage, qui recherché, a pour titre : *sosia de las armas, de a, y. de la agression y christiana*, San-Lucar, 1^o., et 1582, même forublia en 1612 un abrété de Carranza (*Voy. PARNARVAEZ*). — CARRANZA dominicain, a écrit une *brétienne*, dans une des éricaines, nommée *chondans* la province de Tadu Yucatan. — CARRANZA louse de), né à Valence, . siècle, vicaire général de carmes en Espagne, cenm Portugal, mourut octo/alence en 1607. On a de *s sancti Ildephonsi*, Va-56, in-8^o., réimprimée à t avec des notes par Jean dans les *Acta sanctorum*); II. *Camino del cielo*, 301, in-8^o., etc. V—VE.

ZA (ALPHONSE). Voyez A (JEAN-MICHEL-ALBERT), : famille de Bergame, fut is théologien, historien, médecin, orateur, poète plus féconds écrivains du Il était fils de Guido Cart médecin, qui mourut le 457, et dont il a écrit la 'après cette vie que Voscé au nombre des histori^o. siècle; mais il méritait 'autres titres. On distin- s doute parmi ses grands se histoire des événements rent de son temps, *Histodlicarum libri LX*; mais s été imprimée. Jean-Mi-, à l'exemple de son père, siccine. Dans sa jeunesse,

il servit dans les guerres de Philippe-Marie Visconti, contre François Siorce; on ignore si c'était en qualité de médecin ou de soldat. Il était fort versé dans tous les genres de littérature, comme le prouvent ses différentes productions, et fort estimé des savants de son temps. On connaît encore de lui: I. un poème inédit, en vers héroïques, sur la guerre des Venitiens, commandés par Jacques Marcello, *De bello Veneto per Jacobum Marcellum in Italia gesto, liber unus*, dont le manuscrit est conservé à Venise dans la bibliothèque de Ste.-Marie *della Salute*; II. un grand nombre de discours en prose et de poésies diverses, tant en latin qu'en italien, qui n'ont point été imprimés, mais dont on a des copies dans plusieurs bibliothèques d'Italie; III. *De omnibus ingenii augendæ memoriæ*, Bologne, 1491; IV. *Oratio extemporalis habita in funere Bartholomæi Coleonis*, Bergame, 1732, etc. Carrara mourut dans sa patrie le 26 octobre 1490, et fut enterré dans l'église de St.-François, auprès de son père et de ses ancêtres. Deux ans auparavant (le 24 février 1488), l'empereur Frédéric III lui avait donné le titre de comte palatin, et l'on assure qu'il fut souvent appelé comme médecin par les principales villes, non seulement d'Italie, mais de France, d'Allemagne, et par les plus puissants souverains de l'Europe. Sa vie a été écrite par Antoine Suardi de Bergame, et imprimée à Bergame en 1784. — Un autre CARRARA (Pierre-Antoine), également né à Bergame, florissait dans le 17^e. siècle. On a de lui: *l'Eneide di Virgilio tradotta in ottava rima cogli argomenti del medesimo*, Venise, 1681, dédiée à François d'Este, duc de Modène. Le poète nous ap-

prend dans son avertissement qu'il commença cette traduction par caprice, qu'il la continua par plaisir, et qu'il l'acheva par obstination. Cette version, qui n'est pas sans mérite, reparut à Venise, en 1701, sans autre changement qu'un nouveau frontispice et une nouvelle épître dédicatoire.

R. G.

CARRARA (HUBERTIN), jésuite, l'un de ceux qui cultivèrent avec le plus de succès la poésie latine en Italie, au commencement du 18^e siècle, naquit d'une noble famille, originaire de Bergame, à Sora, ville du royaume de Naples. Il fut pendant plusieurs années professeur de belles-lettres au collège romain, et y resta jusqu'à sa mort, arrivée en 1715. Vers les dernières années de sa vie, il publia un poème héroïque, divisé en douze livres, sous le titre de *Columbus, sive de Itinere Cristophori Columbi*, Rome, 1715, et Ausbourg, 1730, dédié au cardinal Pamphile, son ami, bienfaiteur des lettres, et très bon littérateur lui-même. L'invention et la conduite du poème, sont vraiment poétiques; mais le style l'est beaucoup moins, et c'est sans doute pour cela que, quoiqu'il eût été avantageusement annoncé dans le monde, et qu'il eût reçu beaucoup d'applaudissemens quand l'auteur le récitait lui-même, on le lit peu. On a de lui un autre poème, intitulé: *In victoriam de Scythis et Cosacis relatam sub auspiciis D. D. Joannis in Zolkucia, et Zloczou Sobjeski, etc., carmen*, Rome, 1668. Il y a plus de force dans le style, mais moins d'intérêt dans le sujet. — Un autre **CARRARA** (François de), dit *il Vecchio*, est auteur d'une *Cronica della città di Padova*, que Muratori a insérée dans le second tome des *Rerum Italicarum scriptores*.

R. G.

CARRARE (JACQUES I^{er}), d'issu d'une maison souveraine de Padoue, persécutée au commencement du 13^e siècle par les gibelins. E il se mit à la tête d'une troupe de vengeurs qui chassa ou fit périr les magistrats, et, le 23 juillet 1260, fut déclaré seigneur de la république de la Scala, l'ennemi de l'empereur avait secrètement favorisé l'élévation de ce nouveau prince, moins pour servir que pour nuire au pape. Cane, dès l'année suivante, fut élu nouveau seigneur de Padoue, et se fit, pendant tout son règne, à combattre avec désavantage pour maintenir sa souveraineté. Il fut obligé de la partager avec l'empereur d'Autriche, pour obtenir son secours, et il se réduisit à n'être que le lieutenant d'un souverain. Il mourut le 23 novembre 1324, laissant ses filles et ses bâtards sous la tutelle de Marsilio de Carrare, son neveu.

S.

CARRARE (MARSILIO DE), neveu de son oncle, demeura chef de la république et seigneur de Padoue, sous le titre de lieutenant du duc d'Autriche, et gouverna cette ville; mais un autre de sa famille, Nicolas de Carrare, qui avait été avec lui les soins du gouvernement de Padoue, sortit ensuite de Padoue, et déclara la guerre; en même temps, les Vénitiens mandés demeurer dans la ville, et furent odieux aux citoyens par leurs vexations. Marsilio, désespérant de défendre à la fois contre son oncle et ses soldats et son ancien seigneur, préféra entrer en négociation avec le duc d'Autriche. Il alla trouver lui-même le duc de la Scala, seigneur de Vérone, et épousa à Marsilio, neveu de l'empereur du seigneur de Vérone, la fille de ce seigneur, nommée *Taddeo*, après s'être fait conférer de ne

de Padoue par les conseils, l'année 1328, il la transféra en possession de la ville et de son territoire. Il conserva cependant toute autorité dans Padoue, et de cette révolution pour son profit tous les biens de ses ancêtres. Marsilio demeura fidèle aux intérêts de la Scala, lorsque mourut, en 1329, Albert, qui ne s'y occupait que de ses plaisirs et des affaires. Cependant les seigneurs de la Scala s'étant rendus impopulaires en toute l'Italie par leur orgueil et leur ambition, les républiques de Venise et de Vérone résolurent, en 1330, de les humilier. Marsilio de Padoue fut l'oreille aux propositions qui furent faites par Pierre de' Carraresi, général de ces deux républiques. Le prince de Carrare, son neveu, qui voulait venger d'Albert de la Scala l'offense particulière, achève de gouverner. Les portes de Padoue se ferment, le 7 août 1337, à l'égard des deux républiques, Albert de Padoue fut fait prisonnier, et la souveraineté fut rendue à Marsilio de Padoue, mais il en jouit peu de temps, et le 21 mars suivant. Il n'eut point d'enfants, et son neveu lui succéda. S. S—1.

CARRARE (UBERTINO DE). Albert de Padoue, dans l'ivresse du pouvoir qu'il avait fait violence à la femme de son neveu de Carrare; et comme devant oublier cette offense, il se confia à Ubertino, ou l'ignorait, ou l'oublia aussi; mais Ubertino, mécontent, sans laisser percer son ressentiment, attendait le moment de la vengeance; seulement, il fut placé à la tête de maure qui se tenait cimier de son casque, deux

cornes d'or, monument de sa honte et de sa haine secrète. Ce fut lui qui introduisit Pierre de' Rossi dans Padoue, et qui arrêta le tyran impudique qui l'avait déshonoré. Ubertino succéda, le 21 mars 1338, à son oncle Marsilio, avec l'approbation de la seigneurie de Venise et de tout le parti guelfe. Le 24 janvier de l'année suivante, il fut compris dans la paix générale, et reconnu par Marsilio de la Scala, comme seigneur de Padoue. Cependant, la rivalité entre les deux maisons subsistait toujours, et les hostilités se renouvelèrent peu après. Lorsqu'elles furent terminées par une seconde paix, au mois de mai 1343, les Vénitiens en conçurent beaucoup de jalousie. Ils voulaient que les seigneurs de Padoue et de Vérone s'affaiblissent par leurs guerres mutuelles, et ils laissaient déjà percer cette défiance de la maison de Carrare, qui devait un jour causer sa ruine. Ubertino cependant mourut sans enfants, le 25 mars 1345. La violence de son caractère, ses vengeances implacables, et la débauche dans laquelle il était plongé, l'avaient rendu odieux au peuple. S. S—1.

CARRARE (MARSILIETTO PAPPAFAVA DE), parent éloigné d'Ubertino, fut désigné par ce prince pour lui succéder; mais à peine avait-il été reconnu pour seigneur de Padoue, que Jacques II, fils de Nicolas et neveu de Jacques I^{er}, l'assassina, le 9 mai 1348, après avoir séduit quelques-uns de ses gardes. Marsilietto, pendant les deux mois qu'il avait régné, avait montré de la douceur et de la justice: il fut regretté par ses sujets. S. S—1.

CARRARE (JACQUES II DE). L'assassinat de Marsilietto demeura quelque temps caché au peuple, et Jacques II profita du sceau de ce prince, dont il s'était emparé, pour s'assurer la pos-

CAR

sion de Monselice et de toutes les terres de l'état de Padoue. Il annonça ensuite la mort de Marsilietto; il fit passer la seigneurie, comme un héritage, à son neveu, dont il avait été dépouillé par un prince bien plus éloigné que lui des intérêts de sa maison, et il fut reconnu par le peuple. Jacques de Carrare gouverna Padoue en paix avec une sagesse, et il se concilia l'affection de ses sujets; mais il avait aussi pour lui un jeune homme nommé Guillaume, bâtard d'un de ses oncles, dont l'humour altière et les débauches causaient beaucoup d'inquiétude. Ce jeune homme avait défendu de sortir de Padoue, et, un jour qu'il l'avait appelé devant lui pour le réprimander, ce jeune homme tira un couteau de sa poche, et se jetant sur lui, l'étendit mort à ses pieds, le 21 décembre 1350. Le bâtard de Carrare fut bientôt mis en prison par les gardes qui entouraient le seigneur.

S. S—r.

CARRARE (GIACOMINO DE), frère du précédent, fut immédiatement promu seigneur de Padoue, avec son neveu François, fils de Jacques II. Pendant cinq ans, ils maintinrent entre eux la meilleure harmonie, et l'état prospéra par leurs soins réunis; mais la jalousie violente entre les femmes de ces deux seigneurs, qui devinrent amoureuses en même temps, fit naître à l'un et à l'autre le désir de demeurer maître de l'état. On assure que Giacomino avait projeté de faire assassiner François, son neveu, par les frères de Zambone Dotti, qu'il avait déjà gagné; mais il fut prévenu par François, qui, revenant de l'armée qu'il conduisait contre les Visconti, entra le 18 juillet 1355 dans la chambre où Giacomino soupait, et mit lui-même la main sur lui, en lui disant: « Mon oncle, vous êtes mon prisonnier. » Giacomino fut en ef-

CAR

fet enfermé dans une forteresse, où il mourut en 1372. S. S—r.

CARRARE (FRANÇOIS I^{er}. DE). Les petits princes de Lombardie, menacés tous également par la maison Visconti qui voulait soumettre cette contrée, s'étaient ligués ensemble, en 1354, pour la protection de la république de Venise. Les Gonzague de Mantoue, le marquis d'Este de Ferrare, et les Scala de Vérone, s'étaient réunis à Carrare de Padoue. François I^{er}. de Carrare commandait l'armée de la ligue, lorsqu'il surprit son oncle, le 1355. Il soutint la guerre contre les Visconti avec des succès variés, se vit bientôt trahi par la grande compagnie d'aventuriers que les alliés avaient pris à leur service; cependant, il la termina par une paix honorable, le 5 juillet 1358; mais dans le temps même où il était pressé par les armes des Visconti, le roi Louis de Hongrie envahissait les états de Venise, avec l'armée la plus formidable qu'on eût encore vue en Italie. Les Vénitiens étaient alliés de François de Carrare; cependant ils n'avaient pu lui donner aucun secours dans la guerre contre les Visconti; de son côté, Carrare redouta de provoquer le roi de Hongrie, qui, à la tête de cinquante mille hommes de cavalerie, pouvait mettre son pays à feu et à sang. Il contracta des liens d'amitié et d'hospitalité avec lui; il lui fournit des vivres pendant toute la durée de la guerre, et il provoqua ainsi le ressentiment de la république de Venise, qui ne le pardonna jamais. François de Carrare, qui, comme tous les princes d'Italie, avait à cette époque des assassins à sa solde, fit enlever de ses maisons, dans des gondoles, les seigneurs vénitiens qui lui étaient le plus contraires, et les fit conduire dans son palais à Padoue, où, par la crainte d'une mort immédiate, il arracha d'eux

qu'ils conserveraient la paix qu'ils ne révéleraient point : qu'ils avaient soufferte ; et qu'il put obtenir ainsi fut leur vengeance. La jalousie ne s'augmenta encore, lorsque Hongrie donna, en 1360, une fille à Carrare, en signe d'amitié ; et celui-ci, de son côté, par une alliance plus étroite avec le roi de Hongrie, à se venger de la haine de ses voisins. Les Florentins, les Pisans, les légats du pape firent tout ce qu'ils purent pour empêcher les hostilités ; mais enfin elles éclatèrent en 1375, lorsque Carrare acheta le secours des Hongrois ; il en obtint aussi de la Hongrie ; mais ces derniers ne furent pas pour lui être préjudiciables. Le prince de Transylvanie, qui venait de se rendre indépendant des Hongrois, ayant demandé à Carrare, le 1^{er} juillet 1375, de racheter sa liberté, fut libéré le 21 septembre, de conditions assez honteuses, de payer une somme considérable, et d'envoyer une députation pour demander le pardon de l'avoir attaquée. François de Carrare avait un fils, plus il nourrissait contre lui un ardent désir de vengeance, plus il se saisit avec empressement de l'occasion que lui en donnèrent les Hongrois ; et il contracta une ligue avec le roi de Hongrie, ensuite de laquelle il déclara la guerre de Ghiotta, en 1378 à 1381, mit la république de Venise au désespoir de sa perte (Voy. VENEZIE). François de Carrare, par suite de cette guerre, fut relevé de conditions onéreuses qui lui furent imposées par son prédécesseur avec la république. En 1381, il acquit les villes de Trévise, Belluno et Bollune, et il parut

plus puissant qu'il n'avait jamais été. Les Vénitiens ne voulant plus attaquer ouvertement un prince aussi belliqueux, et soutenu par d'aussi puissants alliés, excitèrent contre lui Antonio de la Scala, seigneur de Vérone, qu'un ressentiment personnel animait déjà, et que ses astrologues flattaient de l'espoir des plus brillantes conquêtes. François de Carrare s'efforça vainement de faire comprendre au seigneur de Vérone quels étaient ses vrais intérêts ; après avoir gagné sur lui deux grandes batailles ; il lui offrit encore la paix aux conditions les plus avantageuses ; mais Antonio de la Scala, soutenu par l'argent des Vénitiens, refusa tout arrangement ; il rechercha l'alliance de son ambitieux voisin, Jean Galeaz Visconti, qui voulait profiter des guerres entre ces deux princes pour les écraser tous deux. François de Carrare, menacé de cette nouvelle attaque, n'eut d'autre parti à prendre que de devancer la Scala. Sans avoir aucune confiance en Jean Galeaz, il accepta son alliance, et il convint avec lui de partager les états du seigneur de Vérone. Jean Galeaz, le plus riche et le plus puissant, mais aussi le plus perfide des princes de l'Italie, dépouilla Antonio de la Scala de ses états pendant la seule campagne de 1387 ; mais il eut à peine achevé cette conquête, qu'il déclara la guerre à François de Carrare, et le réduisit aux dernières extrémités. Les Vénitiens applaudissaient à la ruine d'un voisin qu'ils haïssaient ; les peuples, lassés de la guerre, étaient disposés à se soulever, et François de Carrare fut enfin obligé, avec son fils François II, de consentir à un échange que lui fit offrir Jean Galeaz. Il livra Padoue et Trévise à Visconti, avant la fin de l'année 1388, et on lui promit en retour la seigneurie

ne des villes de Lombardie enclaves dans les états de son ennemi ; mais ce dernier, au lieu d'exécuter sa convention, enferma François I^{er}. dans le château de Como, et l'y retint jusqu'à sa mort, le 6 octobre 1505.

S. S.—r.

CARRARE (FRANÇOIS II, ou NOBILLO DE). Tandis que François I^{er}. de France était attaqué par Jean Galeaz, il avait essayé de calmer les murmures du peuple, qui demandait la paix, en offrant à son fils François II la seigneurie de Padoue, et lui-même il s'était retiré à Trévise. François II commença donc à régner le 29 juin 1508, et, le 25 novembre de la même année, il fut obligé de rendre sa capitale à Jacques del Venue, général du duc de Milan. Il s'achemina tristement vers Pavie, avec sa femme et ses enfants, pour attendre les volontés de Jean Galeaz. Celui-ci ne voulut point accorder d'audience, et, après avoir long-temps fait languir dans l'attente, il lui céda enfin, en dédommagement de sa principauté, le château non-ruiné de Cortason, près d'Asti. François II, retiré dans ce château, bientôt averti que Jean Galeaz voulait l'y faire assassiner ; il se déroba à la fuite à la mort qui lui était précisée, et, se déguisant en pèlerin, il alla sur la rivière de Gênes, pour venir en Toscane demander des secours aux Médicis. En route, il fut exposé à de grands dangers inouïs ; d'autant plus que la mer d'Este, sa femme, dont la grossesse était avancée, ne pouvait pas porter la mer. A Gênes, à Pise, à Florence même, ses espérances furent trompées ; les amis sur lesquels il avait compté ne lui montraient que de la peur et de la défiance ; mais aux coups de fortune et de la fortune, il opposa une fermeté indomptable. La haine fut excitée en lui par une puissance ; il échauffa de

son ressentiment les Florentins, qui voulaient demeurer en paix avec Jean Galeaz ; il leur fit sentir la nécessité de s'opposer à temps à un tyran ambitieux qu'aucun traité ne pouvait lier, et, dès qu'il les eut déterminés à combattre, il parcourut l'Europe pour trouver des alliés. Avant tout, il leur assura le secours des Bolognois ; ensuite traversant la France et la Suisse pour passer en Allemagne, il arma aussi le comte d'Ottenburg, le duc de Bavière, le comte de Modrus et de Segna, et la Croatie ; il se préparait même à traverser la Serbie, pour demander du secours au roi de Bascie : la mort de deux de ses alliés, la froideur des Florentins, les maladies dont lui-même il fut frappé, rien ne put le décourager. Les Vénitiens, alarmés de la grandeur de Visconti, promirent secrètement de favoriser Carrare. Avant l'arrivée des puissances alliées qu'il avait appelées d'Allemagne, il se mit lui-même en marche avec quelques compagnies de gendarmes ; dès qu'il sut que les Florentins avaient commencé les hostilités. Les anciens sujets de sa famille, qui l'avaient abandonné deux ans auparavant, se rangèrent déjà après son retour ; ils se rangèrent en foule sous ses étendards ; il l'accueillirent dans tous les châteaux avec des cris de joie, et lui ouvrirent les portes de sa capitale le 11 juin 1590. Il continua la guerre pendant deux ans avec des succès variés et il fut compris comme souverain indépendant dans la paix conclue le 12 février 1592, entre la ligue guelfe et le seigneur de Milan. François II, rétabli dans sa souveraineté par la concivence des Vénitiens et l'appui des Florentins, chercha de toute manière à mériter l'amitié de ces deux républiques. Il témoigna la plus grande déférence à la première ; il se laissa

ar la seconde dans toutes les qu'elle eut à soutenir contre eux. Sa situation vis-à-vis de son voisin commençait à devenir précaire, lorsque le duc de Bourgogne mourut inopinément en 1402. Au lieu de se défendre, put se charger de faire lui-même des conquêtes. En 1404, il rétablit dans Véronne Guillaume de la Scala; mais celui-ci mourut, et ses fils ayant voulu reprendre avec les ennemis, Carrare lui-même de Vérone. Il fut pendant quelques jours maître de la ville, et il était sur le point de retourner à Vicence, lorsque les Vénitiens voyaient sa grandeur avec inquiétude, et prirent tout à coup la détermination de l'attaquer. Les Visconti, moyennant la cessation de la guerre, et déclarèrent la guerre à Carrare. Le prince de Carrare abandonné à cette époque par ses alliés, et attaqué encore par le duc de Mantoue, n'était en état de résister long-temps à la république de Venise; cependant, pendant un an et demi l'effort des forces infiniment supérieures de Venise le plus inébranlable. Le second fils, commandait la ville; il fut obligé de rendre cette ville le 22 juin 1405; et, contre son gré, il fut conduit en prison. Il défendait Padoue, conjointement avec François III, son fils aîné. Après avoir éprouvé toutes les vicissitudes que peuvent entraîner la guerre, il fut obligé de capituler le 15 novembre de la même année. Il fut conduit à Venise avec son fils, avec la condition que, s'il ne s'accordait pas avec la seigneurie, il serait remis en possession des forteresses dont il était le maître; mais le conseil des Vénitiens refusa d'enfermer dans la prison où Jacques était déjà retenu depuis six mois. Jacques, pendant cet

espace de temps, n'avait appris aucun des malheurs qui frappaient sa famille, et l'arrivée de son père et de son frère dans son cachot lui en donna la première nouvelle. Bientôt après, le conseil des dix, au mépris du droit des gens et de la foi des serments, résolut la mort des trois princes de la maison de Carrare. Les bourreaux entrèrent, le 17 février 1406, dans la prison de François II, et lui ordonnèrent de se préparer à mourir; mais il ne voulut pas se soumettre à une sentence injuste, et il se défendit contre eux avec une escabelle de bois, jusqu'à ce qu'il succombât sous leurs efforts, il fut renversé et étranglé. Ses deux fils, Jacques et François III, le furent aussi le surlendemain. Deux autres de ses fils, encore fort jeunes, étaient à Florence; les Vénitiens mirent leurs têtes à prix; cependant aucun assassin n'eut la lâcheté d'attenter à leur vie; mais Ubertino mourut de maladie à Florence, le 7 décembre 1407, et Marsilio, qui embrassa la carrière des armes, après avoir servi comme condottieri dans plusieurs guerres contre les Vénitiens, fit, en 1435, une tentative sur Padoue, où il échoua. Il fut arrêté comme il s'enfuyait, et perdit la tête sur un échafaud, le 28 mars de la même année. Avec lui finit la descendance légitime de la maison de Carrare, celle, peut-être, de toutes les maisons souveraines de l'Italie, qui avait produit le plus d'hommes distingués.

S. S.—I.

CARRÉ, ou CARRÉE (FRANÇOIS), peintre, né en Frise, l'an 1636, avait fait des progrès dans l'étude des langues, dût Descamps, et allait entrer dans une communauté religieuse, lorsque son goût pour la peinture l'en détournait. Il mérita, par son habileté, d'être nommé premier peintre du prince Guillaume-Frédéric, stathouder de

Frise, et vit ses travaux estimés, tant de ce prince que du public. Il réussissait principalement dans la représentation de fêtes de village. A la mort de son protecteur, il lui témoigna son attachement et ses regrets par la construction d'un catafalque magnifique, qu'il fit exécuter sur ses dessins, et qu'il grava ensuite à l'eau forte. Il continua d'être au service de la princesse douairière Albertine, et s'établit ensuite à Amsterdam, où il mourut, en 1669, à trente-trois ans, laissant deux fils, Henri et Michel Carré, qui furent aussi peintres. — Henri CARRÉ naquit en 1656, selon Weyerman, et en 1658, selon Houbraken. Ni ces biographes, ni Descamps, ne nous apprennent pour quel motif François Carré, qui n'avait point à se plaindre d'avoir cultivé les arts, voulut fermer cette carrière à son fils, et le destina au ministère de la chaire. Quoi qu'il en soit, le jeune Henri se passionna pour la peinture, peut-être parce qu'on lui défendait de s'y livrer, et, quand on s'aperçut qu'il avait secrètement fait d'assez grands progrès, on le plaça d'abord chez Juriaen Jacobsz, assez bon peintre, et ensuite chez le célèbre Jacques Jordaens. Devenu habile, il n'en abandonna pas moins la peinture, lorsque la princesse Albertine, dont on a déjà parlé, lui donna une place d'enseigne dans un régiment. Il se comporta bien dans son nouvel état, et se trouva, en 1672, dans la ville de Groningue, alors assiégée; mais le goût de la peinture se réveilla chez lui, et il renonça, pour s'y livrer, au métier des armes. S'étant fixé à Amsterdam, il fut presque toujours occupé par deux amateurs, Fierens, avocat distingué, et Van-Dyck, riche brasseur. Il peignit aussi de grands paysages dans une salle du château de Kyswick. Henri Carré mourut le 7

juillet 1721, à quatre-vingt-neuf ans, laissant sept enfants, dont deux furent peintres, mais sans avoir obtenu de succès que leur père. — Michel CARRÉ d'Amsterdam, élève de Henri, ne naquit véritablement pas en 1656, comme tendent les biographes, puis le cadet, et l'élève de son père, son école, il passa dans ce pays chez Nicolas Berghem; mais, après avoir saisi la manière de ce graveur, il eut le tort de l'abandonner pour suivre celle de van der Leeu, peu connu. Un séjour de plusieurs années qu'il fit à Londres ne fut pas davantage à sa fortune; mais, de Prusse l'appela près de lui pour remplacer Abraham Bega, et mourir, et lui donna une pension sur laquelle on lui payait les vivres. La mort de ce prince le fit revenir à Amsterdam. Il mourut à Alkmaër en 1728. Tout en admirant la facilité de ce peintre, Descamps craint d'avoir trop souvenir de son imagination, plutôt que de son talent. Il cite cependant avec éloge son ouvrage à Amsterdam, entièrement par Michel Carré, représentant *contre de Jacob et d'Esau*, sous le règne de Napoléon ne possède aucun de ces trois peintres.

CARRÉ, voyageur français du dix-huitième siècle, avait eu la commission de visiter la côte de Barbarie, et de rapporter de l'Océan. Les mémoires qu'il fit à Colbert, fixèrent sur lui l'attention de ce ministre, qui projetait d'établir des colonies dans les Indes orientales. Il fut nommé pour être le chef de l'expédition dont Caron de La Harpe fut le chef et la manière dont il donna lieu de supposer qu'il avait été par le ministre pour lui en faire des rapports particuliers sur ce

La flotte partit le 10 juillet et toucha à Madagascar et à Bourbon, où Carré vit l'oiseau *dronte*, qui depuis a été nommé *BONTEKOE*). Caron, qui à Madagascar avait constaté l'impossibilité d'y fixer les établissements de la compagnie, détermina à choisir Surate. Caron donne la description, ainsi que du pays et des peuples envoyés à Bassora pour le commerce de la compagnie, il y était en lorsque les Turks enlevèrent aux Arabes. Pour se soustraire aux malheurs de la guerre, il prit avec son navire à l'île de Galles le golfe Persique. De retour en France, Caron l'envoya en France, chargé d'y porter des nouvelles de l'établissement, mais sans doute embarrassé d'un surveillant de Carré qui n'aimait pas Caron et appela toujours le *Hollander* à la mission avec plaisir. Caron partit en 1671 pour Bender-Abassi, il se rendit à Bagdhâd, et traversa le désert. Durant ce trajet, il ne put souffrir, et il fut le témoin de scènes les plus déchirantes, un homme puisse contempler un Turk, amenant deux cents chèvres qu'il comptait aller vendre en Perse et aux Indes, ne trouva d'eau dans les puits. Il voyait mourir l'une après l'autre des infortunées, qui remplissaient de leurs cris. Carré, après s'être séparé avec son guide de ce désert solitaire, continua sa route, et arriva à Alep. Il alla à Tripoli de Syrie, visita le Liban, s'embarqua à Beyrouth et aborda heureusement à Maron. Caron publia sa relation sous ce titre : *Yage des Indes orientales, plusieurs histoires curieuses*, 1699, 2 vol. in-12. Il dit à la

fin du premier volume, qui renferme le récit de ses courses, qu'il ne tarda pas à être renvoyé par terre aux Indes, et que le second volume contiendra la relation de ce voyage; mais il n'a tenu parole qu'en partie; car on n'y trouve que des fragments sur différents sujets, et des anecdotes galantes. On y voit seulement qu'il était à Visapour en 1675. Carré écrit d'une manière assez intéressante; mais il parle beaucoup trop de lui, rapporte trop d'aventures insignifiantes, et ne détermine pas toujours avec exactitude les dates des événements. E—s.

CARRÉ (LOUIS), géomètre français, né en 1663, dans un village de Brie, avait d'abord été destiné à l'état ecclésiastique; mais son père, simple laboureur, ne put fournir la dépense nécessaire pour achever ses études, et le jeune théologien serait retourné aux champs, si le P. Malebranche ne l'avait gardé auprès de lui pour lui servir de copiste. Carré ne tarda pas à se pénétrer de la métaphysique de son maître, qui lui enseigna en même temps les principes des mathématiques. L'élève profita si bien, qu'en peu de temps, il se mit au-dessus du besoin en donnant des leçons de mathématiques et de philosophie. Dans cette dernière partie, qu'il affectionnait le plus, il eut pour disciples beaucoup de femmes, parmi lesquelles se trouvaient des religieuses. Les réflexions que cette circonstance suggère à Fontenelle, rendent curieux l'éloge très court qu'il a fait de Carré. Ce savant fut reçu membre de l'académie des sciences en 1697, et mourut le 11 avril 1711. Il a laissé plusieurs mémoires dans la collection de cette société, et, dans le *Journal des Savants*, un *Abrégé d'un traité sur la théorie générale du son, sur les différents accords de la musique*, et

la cabale. Peu de temps après, l'archevêque de Tolède ayant assisté Charles-Quint dans sa dernière maladie, le bruit se répandit que le prince mourut dans des sentiments peu catholiques. Les ennemis du prélat, qui n'avaient peut-être répandu ce bruit que pour perdre le dépositaire des derniers sentiments du monarque, l'accusèrent d'avoir perverti l'esprit de son pénitent. Carranza fut arrêté, et conduit à l'inquisition, accompagné de deux évêques. « Je vais en prison, leur dit-il, entre mon meilleur ami et mon plus grand ennemi. » Les deux prélats paraissant émus de ce propos, il ajouta incontinent pour les calmer : « Mon meilleur ami, c'est mon innocent ; mon grand ennemi, c'est l'archevêché de Tolède. » Dans le cours du procès, il s'éleva une question de compétence entre les commissaires du pape et les officiers de l'inquisition. Pie V évoqua l'affaire à Rome. Carranza y fut conduit et enfermé au château St.-Ange, mais traité moins durement qu'en Espagne. Enfin, après dix ans de détention, il fut absous ; mais, par égard pour l'inquisition espagnole, on l'obligea à abjurer quelques propositions, qu'il n'avait point soutenues dans le sens forcé qu'on leur donnait. La sentence portait qu'il serait suspendu pendant cinq ans du gouvernement de son diocèse, et relégué, durant ces cinq ans, au couvent de la Minerve. Le malheureux Carranza ne survécut que dix-sept jours à sa sortie de prison, étant mort d'une rétention d'urine, le 2 mai 1576. Les plus grands personnages avaient pris beaucoup d'intérêt à sa triste situation. Le savant Navarre, son ami, quoique âgé de quatre-vingts ans, avait fait le voyage d'Espagne à Rome pour le défendre ; François Régis, Gaspard Ceranautez, archevêque de Tarragone, et autres,

lui avaient procuré toute espèce de soulagements. Le jour de ses obsèques toutes les boutiques furent fermées, et le signe de deuil public. Le pape mourut comme un saint, et Grégoire fit orner sa tombe d'une épitaphe honorable. Ses ouvrages sont : *Elementarios sobre el catechismo cristiano*, Anvers, 1558, in-folio, rare, qui fut l'occasion et le prétexte de ses malheurs ; II. *Conciliorum*, Venise, 1546, souvent réimprimée, dont les éditions ont l'avantage de contenir beaucoup de choses en peu d'ouvrages ; ils ont seulement le défaut de ne pas sentir des principes ultramontains. III. *De necessariâ residentia sacerdotum et aliorum pastorum*, Venise, 1547 et 1562, in-8°. Dans ce traité que la résidence est le droit divin. IV. *Diversa Tractatus de Sacramentis*, de la Prière, de la Messe, de l'Aumône ; V. *des Instructions pour la messe*. On lui attribue aussi *le Traité de la Patience*, vertu qu'il a donné un si bel exemple par sa longue détention (Voyez l'*Hist. de Philippe II* ; le *Procès de Roca*, *Hist. de Charles V*, trouve la vie de Carranza dans *Didier de Castejon*, intitulé *Historia de la Santa Iglesia de Toledo*. Pierre Salazar de Mendocanza a aussi la vie de Barthélemy de Carranza par ordre de D. Gaspard de Carranza son successeur sur le siège de Tolède.

CARRANZA (JÉRÔME), ville, dans le 16^e siècle, chef-lieu de l'ordre du Christ en Portugal, fut transférée en Amérique en 1589, fut gouvernée par la province de Honduras, et vit sur l'art des armes, par le commandement de l'épée, soit pour la défense. Il est le premier qui paraît avoir réduit en p

et par un nommé *Jean gnan*. Son ouvrage, qui cherché, a pour titre : *fa de las armas, de y. de la agression y ristiana*, San-Lucar, et 1582; même forlia en 1612 un abrégé Carranza (*Voy. PARVAEZ*). — CARRANZA niniacain, a écrit *oue tiennes*, dans une des mines, nommée *chons* la province de Ta-Yucatan. — CARRANZA se de), né à Valence, ècle, vicaire général de mes en Espagne, cen-Portugal, mourut octo-rence en 1607. On a de *sancti Ildephonsi*, Va-, in-8°, réimprimée à rec des notes par Jean ns les *Acta sanctorum II. Camino del cielo*, in-8°, etc. V—VE. à (ALPHONSE). *Voyez*

JEAN-MICHEL-ALBERT), mille de Bergame, fut théologien, historien, édecin, orateur, poète s seconds écrivains du était fils de Guido Car-édecin, qui mourut le 7, et dont il a écrit la rès cette vie que Vos-au nombre des histo-siècle; mais il méritait atres titres. On distin-loute parmi ses grands iistoire des événements it de son temps, *Histo-arum libri LX*; mais té imprimée. Jean-Mi-l'exemple de son père, cine. Dans sa jeunesse,

il servit dans les guerres de Philippe-Marie Visconti, contre François Storce; on ignore si c'était en qualité de médecin ou de soldat. Il était fort versé dans tous les genres de littérature, comme le prouvent ses différentes productions, et fort estimé des savants de son temps. On connaît encore de lui : I. un poème inédit, en vers héroïques, sur la guerre des Venitiens, commandés par Jacques Marcello, *De bello Veneto per Jacobum Marcellum in Italia gesto, liber unus*, dont le manuscrit est conservé à Venise dans la bibliothèque de Ste.-Marie della Salute; II. un grand nombre de discours en prose et de poésies diverses, tant en latin qu'en italien, qui n'ont point été imprimés, mais dont on a des copies dans plusieurs bibliothèques d'Italie; III. *De omnibus ingeniis augenda memorie*, Bologne, 1491; IV. *Oratio extemporalis habita in funere Bartholomæi Coleonis*, Bergame, 1732, etc. Carrara mourut dans sa patrie le 26 octobre 1490, et fut enterré dans l'église de St.-François, auprès de son père et de ses ancêtres. Deux ans auparavant (le 24 février 1488), l'empereur Frédéric III lui avait donné le titre de comte palatin, et l'on assure qu'il fut souvent appelé comme médecin par les principales villes, non seulement d'Italie, mais de France, d'Allemagne, et par les plus puissants souverains de l'Europe. Sa vie a été écrite par Antoine Suardi de Bergame, et imprimée à Bergame en 1784. — Un autre CARRARA (Pierre-Antoine), également né à Bergame, florissait dans le 17^e. siècle. On a de lui : *l'Eneide di Virgilio tradotta in ottava rima cogli argomenti del medesimo*, Venise, 1681, dédiée à François d'Este, duc de Modène. Le poète nous ap-

prend dans son avertissement qu'il commença cette traduction par caprice, qu'il la continua par plaisir, et qu'il l'acheva par obstination. Cette version, qui n'est pas sans mérite, reparut à Venise, en 1701, sans autre changement qu'un nouveau frontispice et une nouvelle épître dédicatoire.

R. G.

CARRARA (HUBERTIN), jésuite, l'un de ceux qui cultivèrent avec le plus de succès la poésie latine en Italie, au commencement du 18^e siècle, naquit d'une noble famille, originaire de Bergame, à Sora, ville du royaume de Naples. Il fut pendant plusieurs années professeur de belles-lettres au collège romain, et y resta jusqu'à sa mort, arrivée en 1715. Vers les dernières années de sa vie, il publia un poëme héroïque, divisé en douze livres, sous le titre de *Columbus, sive de Itinere Cristophori Columbi*, Rome, 1715, et Ausbourg, 1730, dédié au cardinal Pamphile, son ami, bienfaiteur des lettres, et très bon littérateur lui-même. L'invention et la conduite du poëme, sont vraiment poétiques; mais le style l'est beaucoup moins, et c'est sans doute pour cela que, quoiqu'il eût été avantageusement annoncé dans le monde, et qu'il eût reçu beaucoup d'applaudissemens quand l'auteur le récitait lui-même, on le lit peu. On a de lui un autre poëme, intitulé: *In victoriam de Scythia et Cosacis relatam sub auspiciis D. D. Joannis in Zolkucia, et Zloczou Sobjeski, etc., carmen*, Rome, 1668. Il y a plus de force dans le style, mais moins d'intérêt dans le sujet. — Un autre **CARRARA** (François de), dit *il Vecchio*, est auteur d'une *Cronica della città di Padova*, que Muratori a insérée dans le second tome des *Rerum Italicarum scriptores*.

R. G.

CARRARE (JACQUES I^{er}), d'issu d'une maison souveraine de Padoue, persécutée au commencement du 13^e siècle par les gibelins. Il se mit à la tête d'une troupe de vaillans qui chassa ou fit périr les magistrats, et, le 25 juillet 1261, fut déclaré seigneur de la république de la Scala, l'ennemi de l'empereur n'ayant pu servir que pour nuire au pape. Cane, dès l'année suivante, fut élu nouveau seigneur de Padoue, et pendant tout son règne, il se fit à combattre avec désavantage pour maintenir sa souveraineté. Il fut obligé de la partager avec l'empereur d'Autriche, pour obtenir son secours, et il se réduisit à être le lieutenant d'un souverain. Il mourut le 25 novembre 1328, laissant ses filles et ses bâtards sous la tutelle de Marsilio de Carrare, son neveu.

CARRARE (MARSILIO DE), de son oncle, demeura chef de la république et seigneur de Padoue, lieutenant du duc d'Autriche de cette ville; mais un autre de sa famille, Nicolas de Carrare, qui avait été avec lui les soins du gouvernement, sortit ensuite de Padoue, et déclara la guerre; en même temps, les seigneurs mandés demeurés dans la ville furent odieux aux citoyens par leurs vexations. Marsilio, désespérant de défendre à la fois contre son neveu ses soldats et son ancien seigneur, préféra entrer en négociation avec le duc d'Autriche. Il alla trouver lui-même le duc de la Scala, seigneur de Vérone, et épousa Marsilio de Carrare, neveu de l'empereur d'Autriche, la fille de Marsilio de Carrare, nommée *Taddea*, après s'être fait conférer de nou-

de Padoue par les conseils, l'empereur en l'année 1328, il la transféra en l'empereur à Cane de la Scala, en sa possession de la ville et de son territoire. Il conserva cependant toute l'autorité dans Padoue, et de cette révolution pour son profit tous les biens de ses ancêtres. Marsilio demeura fidèle aux intérêts de Cane de la Scala, lorsque l'empereur mourut, en 1329. Albert, qui succéda à son père, vint s'établir à Padoue; mais il s'y occupait que de ses plaisirs, et les affaires restèrent chargées à Marsilio. Cependant les seigneurs de la Scala s'étant rendus impopulaires en Italie par leur orgueil et leur ambition, les républiques de Venise et de Vérone résolurent, en l'année 1330, de les chasser de la ville. Marsilio de Padoue fut le prétexte de ces propositions. Elles furent faites par Pierre de' Carraresi, général de ces deux républiques. Albert de Carrare, son neveu, qui voulait venger d'Albert de la Scala l'offense particulière, acheva de pousser les portes de Padoue ouvertes, le 7 août 1337, à l'assaut des républiques, Albert de Carrare fut fait prisonnier, et la sou-
 veraineté fut rendue à Marsilio de Padoue, mais il en jouit peu de temps, et le 21 mars suivant. Il n'eut pas d'enfants, et son neveu lui succéda. S. S.—1.

CARRARE (UBERTINO DE). Albert de Carrare, dans l'ivresse du pouvoir, avait fait violence à la femme de son neveu de Carrare; et comme il avait oublié cette offense, il se confia à Ubertino, ou l'ignorait, ou l'oublia aussi; mais Ubertino, jaloux de plaire, sans laisser percer son ressentiment, attendait le moment de la vengeance; seulement, il se fit élire à la tête de maure qui se tenait au cimier de son casque, deux

cornes d'or, monument de sa honte et de sa haine secrète. Ce fut lui qui introduisit Pierre de' Rossi dans Padoue, et qui arrêta le tyran impudique qui l'avait déshonoré. Ubertino succéda, le 21 mars 1338, à son oncle Marsilio, avec l'approbation de la seigneurie de Venise et de tout le parti guelfe. Le 24 janvier de l'année suivante, il fut compris dans la paix générale, et reconnu par Marsilio de la Scala, comme seigneur de Padoue. Cependant, la rivalité entre les deux maisons subsistait toujours, et les hostilités se renouvelèrent peu après. Lorsqu'elles furent terminées par une seconde paix, au mois de mai 1343, les Vénitiens en conçurent beaucoup de jalousie. Ils voulaient que les seigneurs de Padoue et de Vérone s'affaiblissent par leurs guerres mutuelles, et ils laissaient déjà percer cette défiance de la maison de Carrare, qui devait un jour causer sa ruine. Ubertino cependant mourut sans enfants, le 25 mars 1345. La violence de son caractère, ses vengeances implacables, et la débauche dans laquelle il était plongé, l'avaient rendu odieux au peuple. S. S.—1.

CARRARE (MARSILIETTO PAPPALÀ DE), parent éloigné d'Ubertino, fut désigné par ce prince pour lui succéder; mais à peine avait-il été reconnu pour seigneur de Padoue, que Jacques II, fils de Nicolas et neveu de Jacques I^{er}, l'assassina, le 9 mai 1348, après avoir séduit quelques-uns de ses gardes. Marsilietto, pendant les deux mois qu'il avait régné, avait montré de la douceur et de la justice: il fut regretté par ses sujets. S. S.—1.

CARRARE (JACQUES II DE). L'assassinat de Marsilietto demeura quelque temps caché au peuple, et Jacques II profita du sceau de ce prince, dont il s'était emparé, pour s'assurer la pos-

sion de Monselice et de toutes les terres de l'état de Padoue. Il annonça ensuite la mort de Marsilietto; il la ma la seigneurie, comme un héritage dont il avait été dépouillé par un parent bien plus éloigné que lui des derniers princes de sa maison, et il fut reconnu par le peuple. Jacques de Carrare gouverna Padoue en paix avec sagesse, et il se concilia l'affection de ses sujets; mais il avait aussi de lui un jeune homme nommé Guillaume, bâtard d'un de ses oncles, et l'humour altière et les débauches qu'il causaient beaucoup d'inquiétude. Il avait défendu de sortir de Padoue, et, un jour qu'il l'avait appelé près de lui pour le réprimander, ce jeune homme tira un couteau de sa poche, se jetant sur lui, l'étendit mort à ses pieds, le 21 décembre 1350. Le bâtard de Carrare fut bientôt mis en prison par les gardes qui entouraient le prince. S. S—1.

CARRARE (GIACOMINO DE), frère aîné de Jacques II, fut immédiatement promu seigneur de Padoue, avec son neveu François, fils de Jacques II. Pendant cinq ans, ils maintinrent entre eux la meilleure harmonie, et l'état prospéra par leurs soins réunis; mais la jalousie violente entre les femmes de ces deux seigneurs, qui devinrent amoureuses en même temps, fit naître à l'un le désir de se faire maître de l'état, et à l'autre le désir de demeurer maître de l'état. On assure que Giacominino avait projeté de faire assassiner François, son neveu, par les gens de Zambone Dotti, qu'il avait à sa solde; mais il fut prévenu par François, qui, revenant de l'armée qu'il conduisait contre les Visconti, le surprit le 18 juillet 1355 dans la chambre où Giacominino soupait, et mit lui-même la main sur lui, en lui disant: « Mon oncle, vous êtes mon prisonnier. » Giacominino fut en ef-

fectement enfermé dans une forteresse, où mourut en 1372. S. S—1.

CARRARÉ (FRANÇOIS I^{er} DE). Les petits princes de Lombardie, menacés tous également par la maison Visconti qui voulait soumettre cette contrée, s'étaient ligués ensemble, en 1354, sous la protection de la république de Venise. Les Gonzague de Mantoue, le marquis d'Este de Ferrare, et les Scala de Vérone, s'étaient réunis à Carrare de Padoue. François I^{er} de Carrare commandait l'armée de la ligue, lorsqu'il surprit son oncle, le 1355. Il soutint la guerre contre les Visconti avec des succès variés, se vit bientôt trahi par la grande compagnie d'aventuriers que les alliés avaient prêtés à leur service; cependant, il la termina par une paix honorable, le 8 juillet 1358; mais dans le temps même où il était pressé par les armes des Visconti, le roi Louis de Hongrie envahissait les états de Venise, avec l'armée la plus formidable qu'on eût encore vue en Italie. Les Vénitiens étaient alliés de François de Carrare; cependant ils n'avaient pu lui donner aucun secours dans la guerre contre les Visconti; de son côté, Carrare redouta de provoquer le roi de Hongrie, qui, à la tête de cinquante mille hommes de cavalerie, pouvait mettre son pays à feu et à sa. Il contracta des liens d'amitié et d'hospitalité avec lui; il lui fournit des vivres pendant toute la durée de la guerre, et il provoqua ainsi le ressentiment de la république de Venise, qui ne le pardonna jamais. François de Carrare, qui, comme tous les princes d'Italie avait à cette époque des assassins à sa solde, fit enlever de ses maisons, dans des gondoles, les seigneurs vénitiens qui lui étaient le plus contraires, et les fit conduire dans son palais à Padoue, où, par la crainte d'une mort immédiate, il arracha d'eux

qu'ils conserveraient la paix et qu'ils ne révéleraient point ce qu'ils avaient souffert; ce qu'il put obtenir ainsi fut leur vengeance. La jalousie en s'augmenta encore, lorsque Hongrie donna, en 1360, Bellune à Carrare, en signe de reconnaissance; et celui-ci, de son côté, par une alliance plus étroite avec le roi de Hongrie, à se faire contre la haine de ses voisins. Les Florentins, les Pisans légats du pape firent ce qu'ils purent pour empêcher les hostilités; mais elles éclatèrent en 1373, lorsque Carrare acheta les secours de l'Autriche; il en obtint aussi de Hongrie; mais ces derniers par lui être préjudiciables. Le voïvode de Transylvanie, mandait les Hongrois, ayant pris le commandement, le 1^{er} juillet 1373, pour racheter sa liberté, fut le 21 septembre, de conclure une paix honteuse, de payer une somme considérable, et d'envoyer à Venise pour demander à la république le pardon de l'avoir attaquée. François de Carrare avait un caractère, plus il nourrissait contre les Vénitiens un ardent désir de vengeance, il saisit avec empressement ce que lui en donnèrent les Hongrois et il contracta une ligue avec le roi de Hongrie, ensuite de quoi éclata la guerre de Ghiotta, de 1378 à 1381, mit la république aux plus loignes de sa perte (Voy. Vienne, Charles TÉMO, Lucien et autres). François de Carrare, par suite de cette guerre, fut relevé de conditions onéreuses qui lui furent imposées par son précèdent avec la république. En 1381, il acquit les villes de Trévise, Feltre et Bellune, et il parut

plus puissant qu'il n'avait jamais été. Les Vénitiens ne voulant plus attaquer ouvertement un prince aussi belliqueux, et soutenu par d'aussi puissants alliés, excitèrent contre lui Antonio de la Scala, seigneur de Vérone, qu'un ressentiment personnel animait déjà, et que ses astrologues flattaient de l'espoir des plus brillantes conquêtes. François de Carrare s'efforça vainement de faire comprendre au seigneur de Vérone quels étaient ses vrais intérêts; après avoir gagné sur lui deux grandes batailles; il lui offrit encore la paix aux conditions les plus avantageuses; mais Antonio de la Scala, soutenu par l'argent des Vénitiens, refusa tout arrangement; il rechercha l'alliance de son ambitieux voisin, Jean Galeaz Visconti, qui voulait profiter des guerres entre ces deux princes pour les écraser tous deux. François de Carrare, menacé de cette nouvelle attaque, n'eut d'autre parti à prendre que de devancer la Scala. Sans avoir aucune confiance en Jean Galeaz, il accepta son alliance, et il convint avec lui de partager les états du seigneur de Vérone. Jean Galeaz, le plus riche et le plus puissant, mais aussi le plus perfide des princes de l'Italie, dépouilla Antonio de la Scala de ses états pendant la seule campagne de 1387; mais il eut à peine achevé cette conquête, que, sans provocation ni sujet de plainte, il déclara la guerre à François de Carrare, et le réduisit aux dernières extrémités. Les Vénitiens applaudissaient à la ruine d'un voisin qu'ils haïssaient; les peuples, lassés de la guerre, étaient disposés à se soulever, et François de Carrare fut enfin obligé, avec son fils François II, de consentir à un échange que lui fit offrir Jean Galeaz. Il livra Padoue et Trévise à Visconti, avant la fin de l'année 1388, et on lui promit en retour la seigneurie

ne des villes de Lombardie enclaves dans les états de son ennemi ; is ce dernier, au lieu d'exécuter sa convention, enferma François I^{er}. dans le château de Como, et l'y retint jusqu'à sa mort, le 6 octobre 1505.

S. S.—1.

CARRARE (FRANÇOIS II, ou NOBLODE). Tandis que François I^{er}. de rare était attaqué par Jean Galeaz, fait essayé de calmer les murmures du peuple, qui demandait la paix, en offrant à son fils François II la seigneurie de Padoue, et lui-même il s'était retiré à Trévise. François II mença donc à régner le 29 juin 1508, et, le 25 novembre de la même année, il fut obligé de rendre sa capitale à Jacques del Venne, général du duc de Milan. Il s'achemina tristement vers Pavie, avec sa femme et ses enfants, pour attendre les volontés de Jean Galeaz. Celui-ci ne voulut point accorder d'audience, et, après avoir long-temps fait languir dans l'attente, il lui céda enfin, en dédommagement de sa principauté, le château ruiné de Cortason, près d'Asti. François II, retiré dans ce château, bientôt averti que Jean Galeaz lui fit l'y faire assassiner ; il se déroba à la fuite à la mort qui lui était prêtée, et, se déguisant en pèlerin, il alla à la rivière de Gênes, pour venir à l'oscane demander des secours aux Génois. En route, il fut exposé à de grands dangers inouïs ; d'autant plus que la mer d'Este, sa femme, dont la grossesse était avancée, ne pouvait pas porter la mer. A Gênes, à Pise, à Florence même, ses espérances furent trompées ; les amis sur lesquels il avait compté ne lui montraient que de la défiance ; mais aux coups imprévus de la fortune, il opposa une fermeté indomptable. La haine fut allumée en lui une puissance ; il échauffa de

son ressentiment les Florentins, qui voulaient demeurer en paix avec Jean Galeaz ; il leur fit sentir la nécessité de s'opposer à temps à un tyran ambitieux qu'aucun traité ne pouvait lier, et, dès qu'il les eut déterminés à combattre, il parcourut l'Europe pour trouver des alliés. Avant tout, il leur assura le secours des Bolognais ; ensuite traversant la France et la Suisse pour passer en Allemagne, il arma aussi le comte d'Ottenburg, le duc de Bavière, le comte de Modrus et de Segna en Croatie ; il se préparait même à traverser la Serbie, pour demander un secours au roi de Bascie : la mort de deux de ses alliés, la froideur des Florentins, les maladies dont le même il fut frappé, rien ne put le décourager. Les Vénitiens, alarmés de la grandeur de Visconti, promirent secrètement de favoriser Carrare. Avant l'arrivée des puissances alliées qu'il avait appelées d'Allemagne, il se mit lui-même en marche avec quelques compagnies de gendarmes ; dès qu'il sut que les Florentins avaient commencé les hostilités. Les anciens sujets de sa famille, qui l'avaient abandonné deux ans auparavant, soupiraient déjà après son retour ; ils se rangèrent en foule sous ses étendards ; il l'accueillirent dans tous les châteaux avec des cris de joie, et lui ouvrirent les portes de sa capitale le 11 juin 1590. Il continua la guerre pendant deux ans avec des succès variés et il fut compris comme souverain indépendant dans la paix conclue le 10 février 1592, entre la ligue guelfe et le seigneur de Milan. François II, rétabli dans sa souveraineté par la concivence des Vénitiens et l'appui des Florentins, chercha de toute manière à mériter l'amitié de ces deux républiques. Il témoigna la plus grande déférence à la première ; il se laissa

ar la seconde dans toutes les u'elle eut à soutenir contre laz. Sa situation vis-à-vis de it voisin commençait à deve- reuse, lorsque le duc de urut inopinément en 1402. au lieu de se défendre, put ger à faire lui-même des con- n 1404, il rétablit dans Vé- laume de la Scala; mais celui- mort, et ses fils ayant voulu rec les ennemis, Carrare lui-même de Vérone. Il fut dant quelques jours maître is, et il était sur le point de r Vicence, lorsque les Véniti voyaient sa grandeur avec , prirent tout à coup la dé- Visconti, moyennant la ces- icence, et déclarèrent la guer- çois de Carrare. Le prince de abandonné à cette époque par illiés, et attaqué encore par , seigneur de Mantoue, n'é- n état de résister long-temps ique de Venise; cependant, pendant un an et demi l'at- forces infiniment supérieures ourage le plus inébranlable. son second fils, commandait ; il fut obligé de rendre cette 22 juin 1405; et, contre sa on, il fut conduit en prison.

Il défendait Padoue, const- t avec François III, son fils rès avoir éprouvé toutes les que peuvent entraîner la pes- serre, il fut obligé de capitul- novembre de la même année. nduit à Venise avec son fils, dition que, s'il ne s'accordait la seigneurie, il serait remis sion des forteresses dont il re maître; mais le conseil des t enfermer dans la prison où Jacques était d^e retenu de- [mois. Jacques, pendant cet

espace de temps, n'avait appris aucun des malheurs qui frappaient sa famille, et l'arrivée de son père et de son frère dans son cachot lui en donna la première nouvelle. Bientôt après, le conseil des dix, au mépris du droit des gens et de la foi des serments, résolut la mort des trois princes de la maison de Carrare. Les bourreaux entrèrent, le 17 février 1406, dans la prison de François II, et lui ordonnèrent de se préparer à mourir; mais il ne voulut pas se soumettre à une sentence injuste, et il se défendit contre eux avec une escabelle de bois, jusqu'à ce que, succombant sous leurs efforts, il fut renversé et étranglé. Ses deux fils, Jacques et François III, le furent aussi le surlendemain. Deux autres de ses fils, encore fort jeunes, étaient à Florence; les Vénitiens mirent leurs têtes à prix; cependant aucun assassin n'eut la lâcheté d'attenter à leur vie; mais Ubertino mourut de maladie à Florence, le 7 décembre 1407, et Marsilio, qui embrassa la carrière des armes, après avoir servi comme condottieri dans plusieurs guerres contre les Vénitiens, fit, en 1435, une tentative sur Padoue, où il échoua. Il fut arrêté comme il s'enfuyait, et perdit la tête sur un échafaud, le 28 mars de la même année. Avec lui finit la descendance légitime de la maison de Carrare, celle, peut-être, de toutes les maisons souveraines de l'Italie, qui avait produit le plus d'hommes distingués.

S. S.—I.

CARRÉ, ou CARRÉE (FRANÇOIS), peintre, né en Frise, l'an 1636, avait fait des progrès dans l'étude des langues, dit Descamps, et allait entrer dans une communauté religieuse, lorsque son goût pour la peinture l'en détournait. Il mérita, par son habileté, d'être nommé premier peintre du prince Guillaume-Frédéric, stathouder de

Frise, et vit ses travaux estimés, tant de ce prince que du public. Il réussissait principalement dans la représentation de fêtes de village. A la mort de son protecteur, il lui témoigna son attachement et ses regrets par la construction d'un catafalque magnifique, qu'il fit exécuter sur ses dessins, et qu'il grava ensuite à l'eau forte. Il continua d'être au service de la princesse douairière Albertine, et s'établit ensuite à Amsterdam, où il mourut, en 1669, à trente-trois ans, laissant deux fils, Henri et Michel Carré, qui furent aussi peintres. — Henri CARRÉ naquit en 1656, selon Weyerman, et en 1658, selon Houbraken. Ni ces biographes, ni Descamps, ne nous apprennent pour quel motif François Carré, qui n'avait point à se plaindre d'avoir cultivé les arts, voulut fermer cette carrière à son fils, et le destina au ministère de la chaire. Quoi qu'il en soit, le jeune Henri se passionna pour la peinture, peut-être parce qu'on lui défendait de s'y livrer, et, quand on s'aperçut qu'il avait secrètement fait d'assez grands progrès, on le plaça d'abord chez Juriaen Jacobsz, assez bon peintre, et ensuite chez le célèbre Jacques Jordaens. Devenu habile, il n'en abandonna pas moins la peinture, lorsque la princesse Albertine, dont on a déjà parlé, lui donna une place d'enseigne dans un régiment. Il se comporta bien dans son nouvel état, et se trouva, en 1672, dans la ville de Groningue, alors assiégée; mais le goût de la peinture se réveilla chez lui, et il renouça, pour s'y livrer, au métier des armes. S'étant fixé à Amsterdam, il fut presque toujours occupé par deux amateurs, Fierens, avocat distingué, et Van-Dyck, riche brasseur. Il peignit aussi de grands paysages dans une salle du château de Kyswick. Henri Carré mourut le 7

juillet 1721, à quatre-vingt-neuf ans, laissant sept enfants, dont quatre furent la peinture, mais avec peu de succès que leur père. Il avait une grande habileté à rendre la couleur et la touche. — Michel CARRÉ d'Amsterdam, élève de Henri, ne naquit pas en 1656, comme tendent les biographes, mais le cadet, et l'élève de son père. A son école, il passa dans celle de Nicolas Berghem; mais, après avoir saisi la manière de ce grand peintre, il eut le tort de l'abandonner pour suivre celle de van der Meer, peu connu. Un séjour de plusieurs années qu'il fit à Londres ne fut pas avantageux à sa fortune; mais, de Prusse l'appela près de lui pour remplacer Abraham Bega, qui venait de mourir, et lui donna une pension sur laquelle on lui payait bien. La mort de ce prince le fit revenir à Amsterdam. Il mourut à Alkmaër en 1728. Tout en admirant la facilité de ce peintre, Descamps se croit proche d'avoir trop souvent imité son imagination, plutôt que son goût. Il cite cependant avec éloge une de ses compositions à Amsterdam, entièrement peinte par Michel Carré, représentant *contre de Jacob et d'Esau*, et que Napoléon ne possède aucun des trois peintres.

CARRÉ, voyageur français du dix-huitième siècle, avait eu la commission de visiter la côte de Barbarie, et d'en rapporter de l'Océan. Les mémoires qu'il en donna à Colbert, fixèrent sur lui l'attention de ce ministre, qui projetait de faire des établissements dans les Indes orientales. Il fut nommé pour être le chef de l'expédition dont Caron de Beaupré donna lieu de supposer qu'il fut chargé par le ministre pour lui en faire des rapports particuliers sur ce

rait. La flotte partit le 10 juillet 1671. On toucha à Madagascar et à Bourbon, où Carré vit l'oiseau lé le *dronte*, qui depuis a été 1 (*Voy. ΒΟΝΤΕΚΟΖ*). Caron, que séjour à Madagascar avait connu de l'impossibilité d'y fixer le lieu des établissements de la compagnie, se détermina à choisir Surate. Il en donne la description, ainsi que celle du pays et des peuples voisins. Envoyé à Bassora pour le compte de la compagnie, il y était en 1671, lorsque les Turks enlevèrent cette ville aux Arabes. Pour se soustraire aux malheurs de la guerre, il partit avec son navire à l'île de Galapagos dans le golfe Persique. De retour en France, Caron l'envoya en France, sous prétexte d'y porter des nouvelles de l'établissement, mais sans doute pour se débarrasser d'un surveillant si gênant. Carré qui n'aimait pas Caron, qu'il appela toujours le *Hollan*, accepta la mission avec plaisir. Il s'embarqua en 1671 pour Bender-Abassi; de là, il se rendit à Bagdhâd, et traversa le désert. Durant ce trajet, il eut beaucoup à souffrir, et il fut le témoin d'une des scènes les plus déchirantes qu'un homme puisse contempler. Un Turk, amenant deux cents esclaves, se fit accompagner de ses filles qu'il comptait aller vendre en Perse et aux Indes, mais il n'en trouva pas dans les puits du désert. Il voyait mourir l'une après l'autre ces infortunées, qui remplissaient l'air de leurs cris. Carré, après avoir été éloigné avec son guide de ce lieu de désolation, continua sa route, et arriva à Alep. Il alla à Tripoli de Syrie, visita le Liban, s'embarqua à Beyrouth, et aborda heureusement à Marseille. Il publia sa relation sous ce titre : *Voyage des Indes orientales, de plusieurs histoires curieuses*, 1699, 2 vol. in-12. Il dit à la

fin du premier volume, qui renferme le récit de ses courses, qu'il ne tarda pas à être renvoyé par terre aux Indes, et que le second volume contiendra la relation de ce voyage; mais il n'a tenu parole qu'en partie; car on n'y trouve que des fragments sur différents sujets, et des anecdotes galantes. On y voit seulement qu'il était à Visapour en 1675. Carré écrit d'une manière assez intéressante; mais il parle beaucoup trop de lui, rapporte trop d'aventures insignifiantes, et ne détermine pas toujours avec exactitude les dates des événements. E—s.

CARRÉ (LOUIS), géomètre français, né en 1663, dans un village de Brie, avait d'abord été destiné à l'état ecclésiastique; mais son père, simple laboureur, ne put fournir à la dépense nécessaire pour achever ses études, et le jeune théologien serait retourné aux champs, si le P. Malebranche ne l'avait gardé auprès de lui pour lui servir de copiste. Carré ne tarda pas à se pénétrer de la métaphysique de son maître, qui lui enseigna en même temps les principes des mathématiques. L'élève profita si bien, qu'en peu de temps, il se mit au-dessus du besoin en donnant des leçons de mathématiques et de philosophie. Dans cette dernière partie, qu'il affectionnait le plus, il eut pour disciples beaucoup de femmes, parmi lesquelles se trouvaient des religieuses. Les réflexions que cette circonstance suggère à Fontenelle, rendent curieux l'éloge très court qu'il a fait de Carré. Ce savant fut reçu membre de l'académie des sciences en 1697, et mourut le 11 avril 1711. Il a laissé plusieurs mémoires dans la collection de cette société, et, dans le *Journal des Savants*, un *Abrégé d'un traité sur la théorie générale du son*, sur les différents accords de la musique, et

CAR

Le monochorde. L'abbé Bignon fut chargé de faire la description de ces instruments de musique usités en France; mais sa mort prématurée lui permit pas d'achever ce travail. Le plus important de ses ouvrages est *Méthode pour la mesure des surfaces, la dimension des solides, les centres de pesanteur, de percussion, d'oscillation, par l'application du calcul intégral*, Paris, 1700, in-4°. Quoique bien incomplet, et ne pour l'époque où il parut, et fermant plusieurs inexactitudes, ce ouvrage eut d'abord un assez grand succès: on ne le consulte plus aujourd'hui.

C. M. P.

CARRÉ (REMI), bénédictin, prieur de Béceleuf, et sacristain de la Celle, à St-Fal le 20 février 1706, cultiva les sciences avec succès. On a de lui: I. *les Pseaumes dans l'ordre historique, nouvellement traduits sur l'original*, 1742, in-8°; II. *le Maître novice dans l'art de chanter*, 1744, in-4°. Cette production est assez curieuse, et fut citée avec éloge dans les journaux du temps. On doit tout y remarquer le chapitre où Carré traite de la voix. Il fait l'éloge du vin, le conseille pour toutes les maladies, et dit: « Le vin fait presque autant que tous les autres remèdes ensemble. » On y trouve aussi quelques propositions qui ne sont pas moins singulières. III. *la Vie des Pseaumes*, 1755, in-12; *Recueil curieux et édifiant sur les cloches*, 1757, in-8°. Ce livre, dans lequel l'auteur a réuni beaucoup de particularités sur les cloches, est, en tout, un des plus curieux qui existent sur cette matière. V. Il a laissé en manuscrit un *Bréviaire biblique*, disposé pour obliger les ecclésiastiques à faire l'étude particulière de la Bible.

D. L.

CAR

CARRÉ DE MONTGERON, Fils de MONTGERON.

CARREL (LOUIS-JOSEPH), docteur en théologie, natif de Seismel et Bugey, est auteur des ouvrages suivants: I. *la Pratique des billets de banque*, Louvain, 1690; Bruxelles, 1698, in-12. Ce livre a pour objet de réfuter celui de Le Correur, intitulé: *Traité des billets entre négociants*, 1688. Ce dernier soutenait que, dans le commerce, il est permis de prêter à intérêt, pour un temps limité, sur de simples billets. Carrel convient que cette pratique n'est point opposée à la loi naturelle, ni par conséquent mauvaise en soi, mais qu'elle est contraire à la loi divine expliquée par la tradition. II. *La Science ecclésiastique suffisante à elle-même sans le secours des sciences profanes*, Lyon, 1700, in-12. On y trouve d'excellentes observations sur l'obligation où sont les ecclésiastiques de s'appliquer à la science de leur état, mais trop de sévérité à l'égard de l'étude des sciences profanes. III. *Avis à l'auteur de la Vie de M. d'Aranthon d'Alex, évêque de Genève*, Bruxelles et Lyon 1704, in-12. L'auteur de cette *Vie* (D. Lemasson) y répondit dans des *Eclaircissements* placés à la fin de la 2^e édition. Carrel soutenait que le prélat n'était point contraire aux sentiments de S. Augustin et de S. Thomas sur la grâce et la prédestination, ni ennemi de Port-Royal. Dom Lemasson s'attacha à prouver que M. d'Aranthon n'était point janséniste, ni qu'il fût. IV. Un *Avis* et trois lettres, insérées dans l'*Histoire des ouvrages des savants*, de 1708, sur les propositions concernant la révélation, la certitude du texte sacré, où il prit la défense du docteur Holden, dans son *Analyse de la foi*. V. *Lettre de M. Amelot de la Houssaye, Paris*

in-16, de 60 pag. Elle roule traduction des *Lettres de Cicé-Atticus*, par St.-Réal. T—D. IRÉNO DE MIRANDA (DON), naquit de parents nobles à la ville des Asturies, en 1614. Il à Madrid le dessin, de Pierre Cuevas, et fut l'élève de Barthé-oman pour le coloris. Il excella e portrait et dans l'histoire. Il à l'âge de vingt ans les tableaux tre de Sainte-Marie d'Arragon, de l'église du couvent du Role Madrid. Il fut élevé en 1657, noblesse d'Avila, et ensuite par le Madrid, à des fonctions de ture ; mais Velasquez, voyant : genre d'occupation le détour- es travaux auxquels il était plus , lui fit faire, dans le palais du s peintures qui furent approu- ar Philippe IV, et ce prince le a peintre de la couronne en Charles II confirma cette no- ion peu de temps après, et lui , en outre, l'ordre de Saint- es. Ses amis le félicitant à l'oc- de cette dernière dignité, et ant qu'il n'en avait pas besoin illustrer sa naissance, mais que neur refluaît sur la peinture, répondit : « La peinture n'a pas in de ces honneurs ; car elle peut lonner à tout le monde. » Les ta- de Carréno sont remarquables a correction du dessin, par le ux et la douceur du coloris ; ses s imitent celles de Van Dyck ; ses es ont de la franchise, de la faci- de l'invention. Ce peintre possé- issi l'art de la gravure. Il mourut 85. On voit à Madrid, entre les ipales œuvres de Carréno, une :leine dans le désert, au cou- le Las Recogidas ; à Tolède, une e Famille dans l'église des bé- tins de St.-Martin ; à Alcalá de

Henarez, dans l'église des religieuses de la Madeleine, un tableau de *Jesus*, un *Baptême de Notre-Seigneur* ; à la paroisse de St.-Jean, deux grands tableaux historiques, concernant la vie de S. Isidore le laboureur. Carréno fit aussi une *Madeleine* qu'on voyait à Ségovie, dans la collection des tableaux de l'amiral de Castille. On admire à Pampelune son fameux tableau de *l'Institution de l'ordre des trinitaires*, chez les religieux du même nom. L.—12.

CARRERA (PIERRE), sicilien, naquit à Militello, dans la vallée di Noto, en 1571. Il était versé dans les antiquités de la Sicile, et son savoir le fit rechercher par plusieurs princes d'Italie. Il mourut à Messine le 8 sept. 1647, âgé de soixante-seize ans. Parmi les nombreux ouvrages qu'il a laissés, on doit remarquer : I. *Variorum epigrammatum lib. III*, Palerme, 1610, in-8° ; II. *il Giuoco de' Scacchi*, jeu dans lequel il était fort habile. Ce traité, imprimé à Militello en 1617, in-4°, est rare et très recherché des curieux. III. *I tre libri dell' epistole di Gio. Tommaso Moncada, conte d' Atternò, tradotti dalla lingua latina nell' italiana ; annotazioni e dichiarazioni sopra dette epistole* ; ibid., 1640, in-16 ; IV. *il Mongibello descritto in tre libri ; Poesie pertinenti alle materie di Mongibello*, réimprimé dans le *Thesaurus antiquit. Siciliae*. Carrera a inséré dans cette description le catalogue des plantes qui croissent sur cette montagne, fait par Bonfigliuolo, d'Ancone. V. *Delle memorie istoriche della città di Catania*, en deux volumes in-fol., publiés, l'un en 1659, l'autre en 1641 ; le second volum: ne contient que la vie et les miracles de Ste. Agathe. Le premier, traduit en latin par Abraham Preiger, a été inséré dans le 10°.

volume du *Thesaurus antiquitatum Siciliae* de Burmann. On trouve aussi, dans le même volume, une dissertation de P. Carrera, intitulée : *Disquisitio de vero significato numismatum quorundam Messanensium, seu Martiniatorum Catanensium*. On prétend que Carrera avait aussi composé un troisième volume de cette histoire, où il traitait de l'origine des familles nobles de la Sicile, mais qu'il lui fut défendu, ou qu'il s'abstint lui-même de le publier. VI. *Della famiglia Tedeschi, lib. III*, Catane, 1642, in-4°. VII. *l'Antica Syracuse illustrata*; VIII. *il Bonanni dialogo*. — CARRERA (François), jésuite sicilien, né en 1629, mort le 27 février 1679, a publié : *Pantheon siculum, sive sanctorum siculorum elogia*, Gênes, 1679, in-4°. On a aussi de lui quelques poésies latines. R. G.

CARRERA (ANTOINE PRINCIVAL), médecin, né à Arona dans le Milanais, est connu par une satire contre les médecins, intitulée : *Le Confusio-ni de' medici, in cui si scuoprono gli errori e gl'inganni di essi*, Milan, 1653, in-8°, publiée sous le nom de Raphaël Carrare. C'est pour répondre à cet ouvrage, qu'on publia, sous le nom de Reinier Perruca, l'*Apologia de' medici*, Milan, 1655, in-8°.

A. B.—T.

CARRÈRE (FRANÇOIS), né à Perpignan le 11 mars 1622, reçu docteur en médecine à l'université de Barcelone en 1654, appelé à la cour de Madrid en 1667, devint, en 1676, premier médecin des armées du roi d'Espagne. Il quitta cette place en 1690, et se retira dans sa patrie. Il mourut à Barcelone, dans un voyage qu'il y fit, le 14 mai 1695. On a de lui : I. *De vario, omnique falso astrologiæ conceptu*, Barcelone, 1657, in-4°; II. *De salute militum tuen-*

ad, Madrid, 1679, in-8°. I point question dans cet ouvrage maladies des soldats, mais seul des soins qu'on doit avoir pour conservation de leur santé. — CARRÈRE (Joseph), son neveu, né à Perpignan le 8 décembre 1680, docteur en médecine à l'université de Montpellier le 22 décembre 1704, recteur de la même compagnie en 1716, 1725, mort le 12 avril 1737, a publié : I. *Animadversiones in circula sanguinis*, Perpignan, 1714, in-4°; II. *De febris*, 1718, in-4°; III. *Sur les effets de la méthode de Perceval pour guérir les fièvres*, Perpignan, in-12. — CARRÈRE (Théodore), de Joseph, né le 11 février 1700, reçu docteur en médecine à Perpignan le 22 janvier 1737, professeur de médecine le 15 octobre de la même année, recteur en 1752, doyen de sa faculté en 1761, mourut à Perpignan le 10 juin 1764. On a de lui : I. *Sur une question de médecine*, Perpignan, 1740, in-4°; II. *Leçons de médecine de province*, 1743; III. *Réponse à la lettre raisonnée de M. de M. Gourraigne*, 1743, in-4°; IV. *Reponse sur les éclaircissements de M. Simon a donnés sur la mort d'un officier d'artillerie*, 1744, in-4°. Ces quatre opuscules sont relatifs à une péripneumonie catarrhale. III. *De hominis generatione*, Perpignan, in-4°; IV. *Reponse à l'autre lettre sur l'impossibilité de connaître par l'ouverture des cadavres les causes des maladies*, 1745, in-4°; V. *De sanguinis putredine*, Perpignan, in-4°; VI. *De hæmatoscopio*, Perpignan, 1759, in-8°, thèse soutenue par Pierre-Joseph Laroque; VII.

hysipulmonari aquæ Presse (la Preste), etc., Perpignan, in-4°; VIII. *Theses ex unedicinâ*, 1756, in-4°; IX. *ur les eaux minérales de en Conflent*, Perpignan, in-12; X. *Traité des eaux s du Roussillon*, Perpignan, in-8°, attribué par erreur à A. B.—T.

ÈRE (JOSEPH-BARTHÉLEMI-S), fils de Thomas, né à n, le 24 août 1740, fut ins-son père dans l'art qu'il pro-l fut reçu docteur en méde-faculté de Montpellier, en uis revint dans sa patrie, où bord des cours particuliers ie. Il obtint ensuite la place seur dans l'université de cette 1772, le roi lui donna en ux minérales des Escludes, s dépendances. L'année sui-fut nommé inspecteur-géné-ux minérales du Roussillon. ors se fixer à Paris, et donna ion des places qu'il occupait an; mais l'université de cette conféra le titre de professeur en considération de ses ser-de ceux de ses ancêtres. Peu fut nommé censeur royal et de la société de médecine. Il suite en Espagne, où il sé-lusieurs années. Il est mort à e le 20 décembre 1802. On un grand nombre d'ouvrages: *ertatio de vitali corporis et fædere*, 1758, in-8°; II. *atio physiologica de sanguilulatione*, 1764, in-8°; III. *stionis mechanismo*, 1765; *revulsione*, 1770; V. *Répon-ouvrage qui a pour titre: hes anatomiques par Louis-Coste*, etc., 1771, in-4°; VI. *atio de retrogrado sanguinis*

motu, 1772, in-8°; VII. *Traité théorique et pratique des maladies inflammatoires*, 1774, in-8°; VIII. *Bibliothèque littéraire, historique et critique de la médecine ancienne et moderne*, tome I^{re}, 1776, in-4°; tome II^e, 1776, in-4°. Il n'a paru que ces deux volumes; l'ouvrage entier devait en avoir huit. C'est proprement un dictionnaire biographique des auteurs qui ont écrit sur la médecine; ses articles sont en général plus exacts et plus complets que ceux d'Éloi. Le dernier mot traité dans le second volume est *Coivart*, médecin anglais. Dans le *Journal de médecine* du mois de décembre 1776, on critiqua vaguement cet ouvrage. Carrère, au lieu de passer condamnation sur les reproches qu'on lui faisait, eut la faiblesse de s'en offenser. Il écrivit et fit imprimer à ce sujet une *Lettre à M. Bacher*, 1777, in-8°. C'était non seulement donner de la consistance à la critique, mais aigir le censeur, qui, dans le *Journal de médecine* des mois d'avril, mai, juin, juillet et août 1777, fit insérer des articles raisonnés, mais d'un ton aigre et dur, sur la *Bibliothèque* de Carrère. IX. *Le Médecin ministre de la nature*, ou *Recherches et Observations sur le pépasma ou coction pathologique*, 1776, in-12; X. *Dissertation médico-pratique sur l'usage des rafraîchissants et des échauffants dans les fièvres exanthématiques*, 1778, in-8°; XI. *Mémoire sur les vertus, l'usage et les effets de la douce amère*, ou *solamen scandens dans le traitement de plusieurs maladies*, et surtout *des maladies dartreuses*, 1781, in-8°; XII. *Catalogue raisonné des ouvrages qui ont été publiés sur les eaux minérales en général, et sur celles de France en particulier*, 1785, in-4°. La 1^{re} partie traite des eaux miné-

CAR

en général; la 2^e. des eaux minérales de la France en particulier; la 3^e. donne le dénombrement des eaux minérales de la France sur lesquelles l'auteur a point écrit; la 4^e. présente le tableau de la température des eaux minérales de la France. Le volume est orné par des tables. XIII. *Manuel pour le service des malades*, 1786, in-8^o; 1787, in-12, traduit en allemand, Strasbourg, 1787, in-8^o.; XIV. *Précis de la matière médicale par Venel, avec des notes*, 1781, in-8^o.; 1802, 2 vol. in-8^o.; XV. *Recherches sur les maladies chroniques*, 1788, in-8^o.; XVI. *Tableau de Lisbonne en 1763, suivi de lettres écrites en Portugal sur l'état ancien et actuel de ce royaume*, Paris, 1797, in-8^o.; XVII. *Le gouvernement de ce royaume au 16^e. siècle*, le plus faible, son ministère au 17^e. le plus despotique, son administration comme la plus corrompue, le peuple comme le plus avili, sa capitale comme le plus détestable séjour de l'Europe. Pendant son séjour en Espagne, Carrère avait ramassé tout ce qui concerne ce pays beaucoup de matériaux, dont M. Alexandre de la Borde a fait l'acquisition, et il déclare avoir profité dans son ouvrage. XVIII. *Journal géographique et historique des provinces de l'Espagne*, 3, 5 vol. in-8^o.; et atlas; 2^e. édition, 1809, 5 vol. in-8^o.; et atlas. XIX. *Essai sur les littéraires de la France*, dit Carrère a fait des romans, des nouvelles, des histoires, des pièces de théâtre.

A. B.—T.

CARRERI. V. GEMELLI-CARRERI. CARRERO (PIERRE-GARCIA), né à Avila au 16^e. siècle, docteur en médecine, professeur de cette science à l'académie d'Alcala de Hénarès, eut une grande réputation qui lui valut

CAR

une place de médecin de Philippe II. Il a fait preuve d'un grand savoir dans ses ouvrages qu'on a de lui : I. *Disputationes medicæ et commentarij in primam partem libri quarti Avicennæ in quibus non solum quæ pertinet ad theoreticam sed etiam ad praxin locupletissimè reperiuntur*, Bordeaux, 1628, in-fol.; l'éditeur fut Pierre Ferriol, disciple de Carrère. II. *Disputationes medicæ et commentarij ad primam partem libri primæ Avicennæ, hoc est de febris*, Alcala de Hénarès, 1612; Bordeaux 1628, in-fol.; III. *Disputationes medicæ et commentarij in omnibus libris Galeni de locis affectis*, Alcala de Hénarès, 1605-1612, in-fol.

A. B.—T.

CARREY (JACQUES), peintre, né à Troyes en janvier 1646, entra dans l'école de Lebrun. Ce célèbre artiste choisit pour accompagner à Constantinople Ollier de Nointel, nommé ambassadeur près la Porte ottomane et qui lui avait demandé un artiste habile. Carrey peignit d'abord l'audience accordée par le grand-vézyr à l'ambassadeur français. Il fit ensuite à Jérusalem deux tableaux, dont l'un représentait l'entrée de l'ambassadeur français dans cette ville, l'autre le *Feu sacré*, cérémonie usitée dans l'église du St.-Sépulcre par les sectateurs de la religion grecque. Dans ses divers voyages où il avait accompagné Nointel à Athènes, en Palestine et dans l'Archipel, Carrey dessina un grand nombre de statues, de bas-reliefs et de monuments; mais ces dessins, qu'il avait laissés à Constantinople, furent perdus. Lorsqu'il fut de retour en France, Lebrun lui fit avoir une pension, un appartement à Versailles, et un aux Gobelins. Carrey mérita ces faveurs en travaillant pour le roi. Il eut part à l'exécution de

e Versailles, dessina les plus curieux du cabinet fit des dessins pour des de sculpture, des ouvrages, etc. En 1690, épou-ort de Lebrun, Carrey res sa ville natale, où il fit ombre d'ouvrages, dont le ant fut la *Vie de S. Pan-*six grands tableaux, exé- la paroisse de ce nom. Il royes le 18 février 1726.

D—r.

RIC, roi des Suèves, con- l'Agila, roi des Visigoths, rs le milieu du 6^e. siècle, gal, la Galice et les Astu- ls, Théodomir, ayant été e malade de langueur qui -temps l'art des médecins, soulagé, et crut avoir ob- rison par l'intercession de évêque de Tours. Carriaric alors la secte arienne pour la religion catholique, et honneur de S. Martin, la l'Oreuse dans le royaume l mourut en 559, laissant on fils Théodomir. B—P.

RIER DE RECKINGEN (R), médecin de l'empere- ilien II, se fit remarquer, u 16^e. siècle, par la singu- s opinions. Il était imbu- s de l'astrologie, de l'al- de la théosophie. Sous le- nté de *Philomusus*, il a ieurs ouvrages sur diver- de la médecine, et par- nt sur les plantes et leurs médicinales et alimentai- lique sous quel signe du t à quel degré d'élevation a doit être ce signe pour préparer une plante, afin n effet salutaire. Malgré la a sujet et du style, ces ou-

vrages eurent de la vogue ; on en fit successivement un grand nombre d'éditions in-fol et in-8^o. Nous ne citons les titres des ouvrages de Carriher que comme des monuments de la faiblesse de l'esprit humain ; ils sont tous écrits en allemand : I. *Livre de plantes, dans lequel on indique dans quel signe du zodiaque, et à quel degré il doit être, pour qu'on se médicamente*, Strasbourg, 1573 et 1575, in-8^o. ; cet ouvrage eut encore ensuite sept éditions, et il fut réimprimé à Nuremberg en 1686, in-8^o. , sous le titre de *Kräuter und Arzneibuch*, avec des augmentations par Cardihucius, et à Tubingue en 1759, in-8^o. ; II. *Hygiène allemande*, Nuremberg et Amberg, 1610, in-8^o. ; III. *Traité de l'harmonie, de la sympathie et de l'antipathie des plantes*, Nuremberg, 1686, in-8^o. ; IV. *Traité des plantes de l'Allemagne, décrites d'après les influences qu'elles reçoivent des corps célestes*, Strasbourg, 1576, in-fol. ; 1595, in-fol. ; ce même ouvrage reparut sous le titre de *Horn des Heiles menschlicher Blodigkeit*, Strasbourg, 1619, in-fol. , et 1675, in-8^o. ; cette dernière édition porte le véritable nom de son auteur.

D—P—s.

CARRIER (JEAN-BAPTISTE), né en 1756, à Yolai, village près d'Aurillac dans la haute Auvergne, était un obscur procureur quand les désordres de la révolution commencèrent. Il fut nommé député, en 1792, à la convention nationale. Il contribua à faire établir le tribunal révolutionnaire, le 10 mars 1795 ; enfin, en toute occasion, il se montra fort ardent à persécuter et à proscrire. Il avait entendu dire que la France était trop peuplée pour recevoir la république ; il fut d'avis de la dépeupler. On l'entendit un jour, en déjeû-

nant dans un café de Paris, dire que, pour rendre la république plus heureuse, il fallait *supprimer* au moins le tiers de ses habitants. Il vota la mort de Louis XVI, et, le 6 avril, il demanda un des premiers l'arrestation du duc d'Orléans, et concourut puissamment à la révolution du 31 mai. Après avoir été une première fois en mission en Normandie, où les patriotes modérés des provinces de l'ouest avaient essayé de se défendre par un soulèvement, Carrier fut envoyé à Nantes, où il arriva le 8 octobre 1793. La guerre civile était en ce moment dans toute son ardeur. Les victoires des Vendéens, la peur qu'ils inspiraient, avaient tourné en rage les sentiments déjà fort exagérés du parti opposé. L'incendie des villages, les massacres avaient déjà commencé. Quelques généraux, des représentants en mission, dont la conduite a depuis passé pour modérée, grâce à leur successeur Carrier, avaient déjà permis ou commandé beaucoup de cruautés. La convention envoya Carrier à Nantes, en lui recommandant de prendre des mesures de destruction et de vengeance plus rapides et plus générales. Carrier se conforma avec zèle à de telles instructions. La ville de Nantes, lorsqu'il y arriva, commençait déjà à être en proie à une foule d'hommes féroces : il s'en entoura, et ils s'excitèrent mutuellement à des horreurs sans exemple. Les prisons étaient déjà remplies. L'entière défaite des Vendéens à Savenay accrut encore le nombre des prisonniers, et encouragea l'ardeur sanguinaire de Carrier et des hommes qui l'entouraient. Il trouva bientôt que les jugements informes et précipités qui envoyaient chaque jour à la mort une foule de prisonniers, exigeaient de trop longs délais. « Nous serons, disait-il aux furieux dont il

» était environné, un cimetière.
 » France, plutôt que de ne pas
 » générer comme nous l'entend
 Il proposa aux autorités de la ville de faire périr les détenus en masse sans être jugés. Après quelques jours il résolut, malgré la résistance de plusieurs de ses agents, d'exécuter son projet. Il fit d'abord embarquer, le 11 novembre 1793, quatre-vingt-trois prêtres dans une barque, prétexte de les transporter ailleurs. Le bateau était à soupape, et, pendant la nuit, on le submergea. Peu de jours après, une seconde exécution par dégrèvement de cinquante-huit prêtres eut lieu ; elle fut suivie de plusieurs autres. Ces horribles exécutions, auxquelles on donna le nom de *noyades*, et que Carrier lui-même appelait *gnades*, et *déportations véritables* étaient exécutées par d'infâmes *brigades* qu'il avait organisées sous le nom de *compagnie Marat*. Carrier ne tint compte à la convention de ses travaux, raconta la mort de ces prêtres comme un naufrage heureux et fortuit. Son récit, qu'une simple vérité rendait plus atroce, n'était pas moins clair, se terminait par ces mots : « Quel torrent révolutionnaire que cette Loire ! » La convention mentionna honorablement son nom. Lorsque Carrier vit que son projet était ainsi approuvé, il n'eut plus de frein. Deux hommes, Fouquet et Lamberty, furent chargés d'exterminer les prisonniers sans pitié. Un vaste édifice, nommé *l'Entrepôt*, servait à entasser les victimes dévouées à la mort. On y mêlait hommes, femmes, enfants, vieillards. Chaque soir, on venait prendre pour les mettre sur des échafauds ; là, on les liait deux à deux, et on les précipitait dans l'eau, et

à coups de sabre ou de ; car on ne se donnait plus e préparer des barques à On dit que, par une déri- ble, on attachait quelque- re homme et une jeune fille oyer, donnant à ce sup- n de *mariage républicain*. us d'un mois, ce massacre la toutes les nuits. On sai- listinctement à l'Entrepôt y était renfermé; tellement t un jour des étrangers pri- le guerre. Une autre fois, il vivait dans la plus infâme voulant donner un exem- stérité des mœurs républi- prendre une centaine de ques, et ces malheureuses tes. Enfin, l'on estime qu'il rze mille personnes à l'En- et vrai qu'outre les suppli- a, le froid, la misère, l'a- omplet où on laissait ces i entassés et l'épidémie en une grande partie; on né- me d'enlever les cadavres; on était telle, qu'on promit :lques hommes qui se char- contre la prison, et l'on éan moins ceux qui survé- fut le spectacle qu'offrait s rives de la Loire étaient le cadavres; l'eau du fleuve trompue, et l'on fit défense :. La famine, les maladies es désolaient la ville. Cha- me commission militaire ju- t de nombreux prisonniers; it l'on anticipait sur ces-ju- n fusillait jusqu'à cinq cents ar jour dans les carrières de elques mois avant son sup- espierre ayant conçu le pro- : finir le régime de terreur à la France, et d'en rejeter sur ceux de ses collè- ues

qui partageaient le gouvernement avec lui, fit rappeler Carrier, et témoigna qu'il désapprouvait sa conduite. Un esprit un peu moins féroce commença à régner à Nantes. Fouquet et Lamberty furent même sacrifiés à l'horreur publique, et condamnés à mort, non pour avoir égorgé, mais pour avoir soustrait des victimes au supplice. Cependant, Carrier revint siéger avec assurance dans la convention, ne se cacha en rien de ce qu'il avait fait, et prit hautement la parole chaque fois que quelque mesure sangui- naire fut proposée. Le 9 thermidor arriva, et ceux qui triomphèrent de Robespierre se virent amenés à renverser les échafauds, et à changer de direction. Dès que l'effusion du sang fut arrêtée, un cri universel s'éleva de plus en plus contre les hommes qui en avaient tant versé. Pour conquérir la faveur publique, il fallait se prêter à ce besoin d'une juste ven- geance qui animait toute la France. Chacun, parmi les révolutionnaires, s'empressait à rejeter sur d'autres le sang qui avait été répandu, et, dans leurs divisions, ils excitaient le peuple contre ceux d'entre eux qui étaient allé un peu plus loin que les autres. Les troubles de la Vendée qui du- raient encore, le procès de quatre-vingt- quatorze Nantais (1), que Carrier avait envoyés à Paris au mois de novembre 1795, et qui comparurent au tribunal au moment où ils pouvaient être non plus victimes, mais accusateurs, attirèrent sur Carrier l'exécration générale, et la voix publique demanda bientôt sa tête. Les charges étaient

(1) Ils partirent au nombre de cent trente-deux; il en périt trente-six dans la route ou dans les prisons. Ils devaient être fusillés à Auzais; mais le commandant de l'escorte qu'on leur avait donnée, nommé *Boussard*, refusa d'exécuter l'arrêté dont il était porteur. Il fut mis en prison à Angers. Il devait être noyé dans cette ville; mais le conventionnel Hébert n'osa exécuter cette mesure révolutionnaire, et Carrier l'appela le *petit Noyau*.

nombreuses, horribles; mais on n'avait aucune pièce signée de la main de Carrier. La convention hésitait; enfin, sur des avis qui leur furent donnés, quelques membres du comité de sûreté générale envoyèrent à Nantes leur secrétaire général, qui rapporta deux ordres, signés de Carrier, de faire guillotiner cinquante à soixante individus sans jugement. Alors, la convention traduisit Carrier au tribunal révolutionnaire. En vain Carrier représenta-t-il qu'il n'avait fait qu'obéir à la convention; qu'il s'était conformé à l'esprit général; que des mesures à peu près semblables avaient été prises dans plusieurs provinces; que, dans le même temps, un décret authentique avait prescrit aux généraux de passer tous les Vendéens au fil de la baïonnette, et de réduire en cendres tous les villages; que des colonnes infernales avaient exécuté cet ordre: « Pour » quoi blâmer aujourd'hui ce que vos » décrets ont ordonné, disait-il? La » convention veut-elle donc se con- » damner elle-même? Je vous le pré- » dis, vous serez tous enveloppés dans » une proscription inévitable. Si l'on » veut me punir, tout est coupable ici, » jusqu'à la sonnette du président. » Cette défense ne fut point écoutée. Il y avait de l'imprudence aux conventionnels à poursuivre ainsi Carrier; mais il y en aurait eu encore davantage à essayer de le défendre. Il répéta devant le tribunal la même justification qu'il avait présentée à l'assemblée. L'instruction de ce procès, qui dura deux mois, les dépositions des témoins, les récriminations de quelques agents de Carrier contre lui, qui voulait rejeter les crimes sur eux, forment une pièce historique dont la lecture est difficile à soutenir. Carrier fut condamné pour avoir ordonné des exécutions arbitraires, dans des intentions contre-

révolutionnaires; tant ceux qui voyaient au supplice avaient des engagements à garder avec eux. Carrier marcha à la mort avec fermeté le 16 décembre 1794, répétant qu'il était innocent. En se comparant à quelques uns des hommes qui faisaient une victime expiatoire, il ne peut pas se croire plus coupable. Ceux qui voudront connaître ce que de la révolution, peuvent lire les ouvrages suivants: I. *Le voyage des cent trente Nantais*, imprimée à Paris, le 10 thermidor de l'an II. Il s'est fait à douze éditions dans quinze jours; elle a été traduite en plusieurs langues. II. *Dénonciation des crimes de Carrier*, par Phélieppe Troujoly, imprimée en fructidor an II, in-4-8°. III. *Rapport de Carrier sur les missions qui lui ont été confiées*, imprimé par ordre de la convention nationale, vendémiaire et brumaire an III, 2 parties in-8°. IV. *Les fusillades, etc., ou Réponse au rapport de Carrier*, par Phélieppe Troujoly, Paris, an III, in-8°. V. *Le rapport fait par la commission des vingt-un, pour examiner les crimes de Carrier*, et *Pièces remises à la commission*, Paris, imprimées par la convention nationale, brumaire an III, 2 parties in-8°. VI. *Bulletin du tribunal révolutionnaire, contenant l'histoire de Carrier et du comité révolutionnaire de Nantes*, 66 numéros. VII. *Procès criminel des membres du comité révolutionnaire de Nantes, et de Carrier, ci-devant représentant du peuple*, Paris, an III, 2 vol. in-18. VIII. *La Loire et le système de dépopulation, et les crimes de Carrier, et celui du comité révolutionnaire de Nantes*, par Gracchus Babeuf.

3°. Ce dernier ouvrage est le nom de son auteur le remarquable. B—E f. RA. V. ROSALBA.

RES (LOUIS DE), né en 1645, près d'Angers, d'une famille noble, fut d'abord page d'un roi de France en Espagne. Il prit ensuite la profession militaire, et quitta en 1689 pour en avoir de vingt-sept ans, dans l'exercice de l'Oratoire, et y consacra ses études par les humanités, le grec et les belles-lettres. Il fut professeur dans la maison de la Reine, le 11 juin 1717, à cinquante ans. Le P. de Carrieres a donné son nom célèbre par un *Commentaire* sur tous les livres de l'Ancien Testament, d'un genre absolument nouveau. Ce commentaire consiste dans l'explication de quelques phrases de l'Ancien Testament, souvent même de deux mots, dans le texte, et est intitulé à la portée des simples. Ces courtes intercalations sont en lettres italiques, afin que le lecteur ne confonde pas les paroles du commentateur avec le texte de l'écrivain sacré. Le choix des mots est avec tant de goût, l'auteur a su saisir l'esprit de ce qu'on ne s'aperçoit pour le plus pas de la différence du sens avec le texte original. Ses ouvrages de ce genre, écrits avec style, le plus naturel, le plus simple, le plus facile, le plus agréable, le lecteur n'est point fatigué de ces explications hors d'œuvre; il est obligé d'interrompre la lecture pour aller chercher dans les autres dans des dissertations sur divers points arrêtés par les opinions des différents interprètes tout d'un coup le vrai sens dans une forme directe, et qui est souvent par des paroles

même de l'Écriture; en sorte qu'on trouve presque toujours la parole de Dieu interprétée par elle-même. Cet ouvrage fut imprimé successivement en vingt-quatre volumes in-12, depuis 1701 jusqu'en 1716. Les deux premiers n'eurent pas d'abord un grand succès. L'auteur dégoûté voulait discontinuer son travail. Bossuet l'encouragea, et lui prédit la vogue qu'il ne pouvait manquer d'avoir par la suite. Effectivement, les éditions s'en sont fort multipliées. Il est devenu d'un usage journalier. Il a été adopté dans la Bible de l'abbé de Venise et dans celle d'Avignon. Dans cette dernière, l'éditeur, Roudet, a fait quelques corrections propres à rendre l'ouvrage encore plus parfait. C'est la seule version française de l'Écriture-Sainte qui soit autorisée en Italie. — FRANÇOIS CARRIERES, cordelier, d'Apt en Provence, est auteur d'un *Commentaire* latin de la Bible, Lyon, 1662; d'une *Historia chronologica pontificum romanorum, cum præsignatione futurorum à Sancto Malachia*, réimprimée à Lyon, 1694, in-12, et d'autres ouvrages qui ne méritent guère d'être tirés de l'oubli.

T—D.

CARRILLO (MARTIN), jurisconsulte et historien espagnol, né à Saragosse dans le 16^e. siècle, y professa pendant plus de dix ans le droit canon, et fut recteur du collège de cette ville. Berenger de Bardaxi, évêque d'Hispania, le nomma son grand-vicaire, et il fut attaché en la même qualité à Alphonse Gregoire et Thomas Borgia, archevêque de Saragosse. Il obtint ensuite un canonicat dans la cathédrale de cette ville. Philippe II l'envoya en Sardaigne en qualité de visiteur; il en revint en 1612, et eut en 1615 l'abbaye de Mont-Arragon, qu'il possé-

séda jusqu'à sa mort, vers 1650. On a de lui : I. *Annales, memorias cronologicas, que contienen las cosas sucedidas en el mundo, señaladamente en España, desde su principio y poblacion hasta el año M. DCXX*, Huesca, 1622, in-fol., réimprimé après la mort de l'auteur, Saragosse, 1634, in-fol. ; II. *Eloge des femmes célèbres de l'Ancien-Testament* (en espagnol), Huesca, 1626 ; III. *Historia del glorioso S. Valero obispo de Zaragoza*, Saragosse, 1615, in-4° : on trouve à la suite un catalogue de tous les prélats, évêques, archevêques et abbés du royaume d'Aragon ; IV. *Relación del nombre, sitio, plantas, conquistas, christiandad, fertilidad, ciudades, lugares y gobierno del reyno de Sardaña*, Barcelone, 1612, in-4° : cette relation de la Sardaigne, adressée à Philippe II, est le fruit du séjour que Carillo avait fait dans cette île en vertu de la mission qu'il avait eue l'année précédente ; V. *Catalogus archiepiscoporum Cæsaraugustanæ ecclesiæ*, Cagliari, 1611 ; VI. plusieurs ouvrages de jurisprudence canonique, dont Antonio donne la liste, mais qui sont sans intérêt aujourd'hui. — Jean CARRILLO, frère de Martin, entra dans l'ordre des frères mineurs, et fut confesseur de Marguerite d'Autriche. Il a laissé : I. *Historia de la tercera orden de nuestro seraphico padre S. Francisco*, première partie, Sarragosse, 1610, in-4° ; seconde partie, 1615, in-4° ; II. *Historia de santa Isabel, infanta de Aragon y Reyna de Portugal*, Sarragosse, 1615, in-4° ; III. *Relacion historica de la real fundacion del monasterio de las Descalzas de santa Clara de Madrid*, Madrid, 1616, in-4°. A. B.—T.

CARRILLO LASSO DE LA GA (ALPHONSE), fils de Fe Carillo, président du conseil des, natif de Cordoue, chef l'ordre de S. Jacques, com de Veles, intendant de l'infantand, né au 16^e siècle, a écrit : I. *Virtudes reales, Cordoue*, II. *Soberania del reyno de ña*, Cordoue, 1626, in-4° ; III. *portancia de las Leyes*, C 1626, in-4° ; IV. *De las minas de España*, Cordoue, in-4° ; V. *Sagrada Escritura* (sacrée) *y meditaciones sobre los CL psalmos*, publié temps après la mort de l'auteur Ferdinand et Manuel Carrillo, 1657. Alphonse Carillo a été éditeur des œuvres de Louis Carrillo y Sotomayor, chevalier de l'ordre de St-Jacques, avoir étudié six ans à Salamanque, embrassa l'état militaire, et fut sur les galères d'Espagne, et mourut sous son commandement. Carillo mourut le 22 janvier 1657, à l'âge de vingt-six ans, après s'être distingué non moins par ses succès que par son expérience présumée en talents militaires et politiques. — *Obras de D. Luis de Carillo*, Madrid, 1613, in-4°, avec une traduction de l'Art de d'Ovide, en vers espagnols syllabes, une traduction en prose d'un traité de Sénèque, *De la brève et longue vie*. Il avait laissé un poème, dont l'héroïne était une jeune fille. — François Perez Carillo a laissé : *Via sacra, exercitios rituales, y arte de bien morir*, Sarragosse, 1619, in-8°. — Les œuvres d'Alphonse CARRILLO sont mentionnées par Antonio dans sa *Hispana nova* ; mais les ouvrages qu'il a écrits sur ces

parole, ou, s'il n'inventa point cet art sublime, il fut du moins le seul qui l'exerça de son temps. Il publia à Madrid, en 1622, un livre intitulé : *Maravillas de naturaleza en que se contienen dos mil secretos de cosas naturales*, etc., ouvrage qui fut réimprimé en 1629, in-4°.; l'auteur y développe la méthode publiée par Bonet en 1595 (Voy. BONET). Parmi les sourds-muets auxquels Carrion donna d'utiles soins, on remarque le marquis de Priega, grand d'Espagne, et D. Louis de Velasco, frère du connétable de Castille. — CARRION (Antoine), poète lyrique espagnol, naquit dans le 15^e. siècle à Séville, ou du moins vécut dans cette ville. On trouve plusieurs de ses odes dans le recueil de celles de Roderic Fernandez de Santa-Ella, imprimé sous ce titre : *Ode in divæ Dei genitricis laudes, eleganti formâ carminis redditæ*, Séville, 1504, in-4°. V—VE.

CARROUGE (B. AUGUSTIN). V. CAROUGE.

CARROZZA (JEAN), né à Messine, le 8 juin 1678, fut un des élèves les plus distingués de Dominique la Scala. Peu de temps après avoir reçu les honneurs du doctorat, il fut appelé à Ste.-Lucie, en qualité de médecin-physicien de cette ville, peuplée de quatre mille habitants. Sa pratique y fut tellement heureuse, que, dans l'espace de trois ans, il ne perdit qu'un seul malade. En 1702, il revint à Messine, et donna bientôt à ses compatriotes une preuve authentique de l'universalité de ses connaissances, en soutenant avec éclat une thèse *De omni scibili*. C'est encore dans la même année qu'il publia un opuscule in-4°. intitulé : *Contra vulgo-scientias acquisitas per disciplinam*. En 1704, il fit imprimer à Messine un ouvrage in-4°, dans lequel il proscriit les re-

mèdes galéniques, et donne préférence exclusive à ceux qu'il appelle la chimie. Voici le titre de ce livre complet : *Anthropologie tomus, in quo facilius et uti-
dendi theoria et praxis præ-
absque electuariis, confect-
lohoc, tabellis, syrupis, jul-
apozematis, saccharis, cati-
sternutatoriis, masticatoriis,
thematibus, sacculis, vesicis,
phlebotomiâ, tandem sine
dam decoctis, vinis medicis
plastris, etc.* Plusieurs autres
ouvrages de Carrozzâ sont restés
écrits; par exemple : 1°. *De
De rerum initiis*; 2°. *Galeni
contra galenistas*; 3°. *Et
moralia*.

CARRY. V. CARY et LACAY.

CARS (LAURENT), fils de Jean-
çois Cars, graveur de tableaux,
naquit à Lyon en 1703. Élevé
Paris fort jeune, il y fit ses études
père, qui le destinait à la peinture,
plaça chez Christophe Lenoir,
l'académie, et ensuite dans le
Lemoine. Malgré ses succès
genre, son goût naturel pour
vure le déterminâ à se livrer
tique de cet art. Ce fut sous le
de Lemoine, et d'après ses conseils
qu'il se forma. La réputation
veur suivant toujours celle de
qu'il traduit, Cars, qui s'étoit
entièrement à ce maître, dut
reusement partager le discrédit
quel il est tombé. Quoi qu'il
Laurent Cars peut être regardé
Gérard Audran, comme le plus
graveur dans le grand genre
Hercule et Omphale, son
sur la fécondité de la nature
Thèse de Ventadour, sont
d'œuvre; le moelleux du pinceau
pâtement de la couleur, la finesse
la touche, y sont rendus avec

iment rares. Ayant obtenu
 nesse une première iné-
 démie de St.-Luc, et plu-
 es s'étant écoulées sans
 distribuât aucune, cette
 pour s'acquitter, décida
 aux qui avaient gagné la
 édaile concourraient en-
 s demeura encore vain-
 cette nouvelle lutte. Reçu
 : royale de peinture, etc.,
 parvint au grade de con-
 tte compagnie en 1757. Il
 1771, regretté autant par
 morales et l'agrément de
 que par ses talents. Parmi
 ux élèves, on distingue
 Flipart, Saint-Aubin,
 tc.

P—E.

RES (GUILLAUME), théo-
 ais, né en 1649 à Cathcart,
 es à Utrecht, où nombre
 llaient alors chercher une
 onnaissance qu'il avait des
 l'Angleterre, son adresse
 nce, le rendirent recom-
 près du prince d'Orange,
 ma son chapelain particu-
 boisir ministre de la con-
 nglaise de Leyde, et l'em-
 ne son secrétaire de con-
 il revint dans son pays,
 et, avec tous les secrets du
 'Orange dans son sein. »
 ccasion d'une conspiration
 l'être découverte, il fut mis
 e, dont l'usage subsistait
 cosse, et ne déclara rien;
 e, flatté de l'espoir d'un
 solu, et sur la promesse
 eux ne serviraient de té-
 ontre personne, il consen-
 éclaration judiciaire, que,
 promesse qui lui avait été
 mploya judiciairement con-
 ses amis. Il retourna en
 où il fut reçu du prince

d'Orange comme le méritaient les
 souffrances qu'il avait endurées pour
 lui. Lorsque ce prince se fut élevé au
 trône d'Angleterre, il nomma Carsta-
 res son chapelain pour l'Écosse, mais
 désira le conserver près de lui. Guil-
 laume manifesta bientôt l'intention
 d'établir l'épiscopat dans ce royaume
 sur le même pied qu'en Angleterre.
 Carstares, qui prévoyait le danger d'une
 pareille mesure, s'y opposa de tout
 son crédit. Des ordres sévères avaient
 été expédiés pour faire signer aux mi-
 nistres écossais une déclaration qu'ils
 avaient refusée. Les dépêches étaient
 remises au courrier, qui devait partir
 le lendemain matin. Carstares l'ap-
 prend, va au milieu de la nuit deman-
 der les dépêches au courrier de la part
 du roi, court à Kensington, fait éveil-
 ler le prince, tombe à genoux pour
 demander pardon de sa hardiesse; le
 roi, d'abord irrité, l'écoute, et enfin,
 convaincu du danger des ordres qu'il
 avait donnés, jette les dépêches au
 feu, et charge Carstares de prendre
 les mesures les plus convenables. Ce
 service lui valut, dans son parti, une
 considération qu'il fit souvent servir à
 le modérer, et qui lui acquit ainsi à la
 cour le plus grand crédit sur les affai-
 res d'Écosse. Son influence politique
 finit avec la vie de Guillaume. La reine
 Anne lui conserva néanmoins la place
 de chapelain pour l'Écosse. Il fut en-
 suite nommé principal de l'université
 d'Edimbourg, l'un des ministres de
 cette ville, et quatre fois modérateur
 de l'assemblée générale. Il mourut en
 1715, après avoir travaillé efficace-
 ment à procurer l'union des deux
 royaumes, et rendu de grands services
 aux universités d'Écosse. Ses papiers
 d'état et ses lettres, précédés d'une
 notice sur sa vie, ont été publiés en
 1774, par le docteur Mac Cornick,
 1 vol. in-4°.

X—S.

CARSTENS (ASMUS-JACOB), naquit à Sankt-Jürgen, village près de Schleswig, le 10 mai 1754, et mourut à Rome le 25 mai 1798. Son père était meunier, et sa mère, fille d'un avocat. Ses parents l'envoyèrent, dès l'âge de neuf ans, à une école de Schleswig; mais au lieu d'écouter les leçons de ses maîtres, il s'amusa à copier les mauvaises gravures de ses livres de classe. Sa mère lui enseigna les premiers principes du dessin; la vue des tableaux de Julian Ovens, l'un des meilleurs élèves de Rembrandt, et qui avait fixé son séjour dans le Holstein, rendait le goût du jeune Carstens pour la peinture, de jour en jour plus vif. Il quitta, au bout d'un apprentissage de cinq ans, la maison d'un marchand de vin chez lequel il avait été placé, quoiqu'il eût encore deux ans à y rester. Le désir qu'il éprouvait depuis long-temps de voir les ouvrages des grands maîtres, dont il ne connaissait encore que le nom, le conduisit à Copenhague. Les tableaux et les statues qu'il y vit firent sur lui la plus vive impression; il passait des journées entières à les admirer. Le premier tableau qu'il y fit représentait la *Mort d'Æschyle*. Le comte de Moltke, l'un des amateurs les plus distingués du Danemark, crut trouver dans celui de Carstens le germe d'un grand talent, et lui donna quelques encouragements. Carstens n'en fut pas moins réduit bientôt après à faire des portraits pour gagner sa vie. Admis au nombre des élèves de l'académie, il mérita les éloges du célèbre professeur Abilgaard, qui voulut avoir Carstens pour élève; mais celui-ci avait trop d'indépendance dans le caractère pour se soumettre au despotisme d'un maître; il portait cet esprit si loin qu'il refusa quelque temps après d'accepter la médaille d'argent qui lui avait été dé-

cernée dans un concours, médaille d'or n'était point celui qui l'avait méritée. Cependant, il quitta l'académie sans que sa nomination fut affichée à la porte; les professeurs l'engagèrent à partir pour l'exposition de vante, et lui firent espérer un royal et une pension et le d'aller à Rome. Carstens espérait bien aller à Rome pour se faire un nom. En effet, il se mit en route en 1785, accompagné de deux frères, à qui il avait approuvé son projet. Il s'arrêta quelque temps à Milan; mais se trouvant sans protection et sans ressources dans un pays dont il ne connaissait pas la langue, il ne put y séjourner et se vit obligé de retourner en Allemagne à pied le St.-Gothard, et à Zurich, où il alla chercher son frère, qui l'accueillit avec une grande bonté. Carstens fut nommé à quelques-unes de ces académies, particulièrement à Lavagna, où il eut plusieurs entretiens avec les artistes; mais leur enthousiasme de nature très différente, et son caractère difficile de s'entendre. Carstens partit enfin à Lubek, où il resta pendant cinq années. Ses parents ne lui envoyèrent encore sa seule ressource, tout malheureux qu'il fut, lui avait donné une somme de quelques centaines de florins. Ce n'est jamais qu'un peintre visite la cathédrale de St.-Léonard de Vinci. Carstens ne trouva encore au milieu de ces nombreux travaux le temps de faire quelques compositions historiques. Overbeck, avec qui il se lia à sa naissance, fut très surpris de le voir dans la petite chambre de dessin digne de figures brillantes salons; il en parla à son amateur, qui l'engagea

à ses dettes, et le mit à
ster pendant six mois dans
ur se faire connaître, exi-
nent de Carstens qu'il en-
jour sa collection de que-
e ses productions. Carstens
ndant deux ans presque
arvint cependant à se faire
le quelques libraires. Les
ii ornent la Mythologie de
été faites sur ses dessins,
ue les figures au trait de la
de Moriz, imitées de pier-
s. Ce fut pendant son sé-
on que Carstens exécuta cette
osition, qui représente la
anges, et où l'on voit plus
ats figures. Ce n'est, il est
simple dessin au trait et
uis il mérite l'attention des
rs. Cet ouvrage lui valut
le professeur à l'académie.
oré, pendant son séjour à
salle du palais Dorville ;
age le plus considérable
écuté dans cette ville. Il
Rome, assuré d'une pension
ales, s'arrêta un mois à Flo-
riva à Rome en septembre
n d'admiration pour les ou-
Raphaël, qu'il allait voir
urs au Vatican, il perdit
nent le goût excessif qu'il
la composition allégorique.
r ouvrage qu'il exécuta à
résentait la *Visite que les
es firent au centaure Chi-*
essin se distingue par la pu-
ple, la beauté des formes et
tion de la lumière ; la criti-
nt s'attacher qu'à quelques
détails. Au mois d'avril
stens invita le public à visi-
rie nombreuse de ses ou-
e jugement qu'en portèrent
isseurs fut très honorable
On remarqua surtout à cette

exposition ; sa composition de Méga-
ponte, dont l'égalité mérita tous
les suffrages, et le fit comparer à Ra-
phaël et à Michel-Ange : l'idée en est
empruntée de Lucien. Il exécuta en-
core plusieurs autres belles composi-
tions pendant l'année 1795 ; presque
tous les sujets en sont puisés dans les
poésies d'Homère, de Pindare, de So-
phocle, d'Eschyle, de Shakespeare et
d'Ossian. L'*Argonautique* d'Apollon-
nius de Rhodes lui fournit, peu de temps
après, les sujets d'une suite de vingt-
quatre dessins qu'il se proposait de
graver lui-même ; mais une maladie de
poitrine, dont il était atteint depuis
long-temps, l'enleva aux arts au mo-
ment où il allait mettre cette belle en-
treprise à exécution. Ses dessins ont
été gravés depuis, assez mal, par un
tyrolien, nommé *Koch*. Dans sa der-
nière maladie, Carstens peignit son
tableau d'*OEdipe-Roi*, d'après So-
phocle : ce fut le dernier de ses
ouvrages qu'il put terminer. Cars-
tens s'était transporté de bonne heu-
re aux époques héroïques de la my-
thologie, et la comparaison de ses
divers ouvrages prouve que c'étaient
les sujets qui convenaient le mieux à
son talent. On y remarque cette ten-
dance à la pureté des formes et des
contours, à ces positions gracieuses,
à ce caractère de grandeur et de force
qui distingue si éminemment les an-
ciens ; mais on y remarque aussi une
certaine rudesse qui naît de l'observa-
tion trop scrupuleuse de ce principe.
Il sentait lui-même que les principes
véritables de l'anatomie ne lui étaient
pas assez familiers. Quant à la pers-
pective et à la juste distribution de la
lumière, il n'en connaissait que ce
qu'il avait appris de la nature. Il n'est
pas étonnant qu'il ignorât les secrets
du coloris : ce ne fut que dans un âge
déjà avancé que sa fortune lui permit

d'entreprendre des tableaux à l'huile. On trouve dans le *Magasin encyclopédique* (1810) une notice très détaillée sur Carstens et sur ses ouvrages; sa vie a été écrite en allemand.

A—s.

CARTARI (VINCENT), naquit à Reggio, dans les premières années du 16^e siècle. On ne connaît aucun détail sur lui ni sur sa famille; seulement une lettre qui lui fut écrite par Barth. Ricci, nous apprend que Cartari fut attaché au cardinal Hippolyte d'Este, le jeune, qui avait pour lui beaucoup d'amitié et qui le chargea d'une mission délicate en France. Revenu dans sa patrie, Cartari publia plusieurs ouvrages, dont les principaux sont: I. *Fasti d'Ovidio tratti alla lingua volgare*, Venise, 1551, in-8°. L'épître dédicatoire est adressée à don Alphonse d'Este, fils et successeur du duc Hercule II, duc de Ferrare. Cette traduction en vers libres (*sciolti*) est insérée dans le recueil *di tutti gli antichi poeti* (tom. XXIII), imprimé à Milan, en 1745. Cartari s'étant aperçu qu'il ne suffisait pas de traduire ce poëme d'Ovide, mais qu'il était encore nécessaire de l'expliquer en plusieurs endroits, joignit à sa version un dialogue qui peut servir de commentaire aux *Fastes*, et qui est intitulé: *Il Flavio intorno à Fasti volgari*, Venise, 1555, in-8°. *Flavio* est le nom d'un des interlocuteurs de ce dialogue. Cette première édition de la traduction, et plus encore cet opuscule qui en est le commentaire, sont d'une extrême rareté. II. *Il compendio dell' istoria di mons. Paolo Giovo, con le postille*, Venise, 1562, in-8°, ouvrage estimé; III. *Le Immagini degli Dei degli antichi, nelle quali si contengono gli idoli, riti, cerimonie, etc.*, Venise, 1556, in-4°, dédié au prince Louis

d'Este, qui fut peu de temps cardinal. Cet ouvrage eut un succès; l'auteur profita des relations qui lui furent faites, revint à son travail, l'augmenta, et publia de nouveau à Venise, in-4°. Il fut réimprimé, *ibid.*, en 1592, in-4°; à Padoue, in-8°, et en 1608 avec des additions de César Malfatti; puis à Venise, 1609, in-4°. Le savant Lan- gnorio de Padoue perfectionna ce ouvrage, et en publia une nouvelle édition à Padoue, in-4°; réimprimée à Venise à Padoue, 1626; enfin à Venise, 1647 et 1674: les dernières sont les plus estimées. Ce dialogue a été traduit en français par Antoine Verdier, Lyon, 1610, in-8°. L'édition italienne imprimée à la même ville, en 1581, in-8°.

CARTARI (CHARLES), né à Ferrare en 1614, était avocat au parlement de Paris, fut chargé par Urbain VIII, en 1638, de l'inspection des archives du St-Siège, et mourut en 1697. On a publié quelques ouvrages de sa main, d'après l'autorité de son père, Jules Cartari, évêque d'Orviète en 1558, et mort sénéschal de France en 1655; mais il est plus connu par les ouvrages suivants: I. *Il d'oro pontificia, racconto di un pontefice*, Rome, 1681, in-4°; II. *Palladina, ovvero Biblioteca degli eretici volanti, che si conservano in un palazzo delli signori Altieri*, Rome, 1694, in-4°. Cet ouvrage est la première partie seule a paru, composé en 1680; il contient quelques pages qui renferment un catalogue de petites pièces singulières imprimées à part. La préface de la *Palladina* a été insérée dans le tome I de la *Biblioteca volante*, de la seconde édition, donnée et complétée par le docteur

ette préface, Cartari fait d'esprit et d'originalité uscules en prose et en te les titres d'un assez : de ces pièces, et les auteurs. « Je connais, me telle quantité de ces actions, que, de mémoire, je peux sur-le-champ suivantes : Allessandro écrit : *Della nobiltà et Sartori*; Antonio Corimis; Antonio Tilesio, s; Bartolo da Sassoferalcone; Beda, *De lostum digitorum*; Brurte del ladro; Buosolla *Compagnia de' ta* (des coupe-jarrets); Barbiero, *La nobiltà de barbieri*, etc. » Il l'une grande page in-4°. singuliers. Cette édition *teca volante* contient articles séparés et dans bétique, tout l'ouvrage celui-ci avait promis de n travail avec rapidité, il avait un grand nom- aux tout prêts; mais il le temps après la publi- première partie. Il a fait s ouvrages, dont on peut dans les *Acta eruditor.* , 505. — CARTARI (An-), fils du précédent, né rait entrepris un grand nutes les familles illustres et en publia une espèce , sous ce titre : *Prodro- , ovvero trattato delle me delle famiglic, pre- Europea gentilizia* , in-12; mais il mourut et de l'avoir achevé. Il n travail jusqu'à la lettre

M, et possédait d'abondants matériaux pour le terminer. R. G.

CARTAUD DE LA VILLATE (FRANÇOIS), chanoine d'Aubusson, sa patrie, quitta son bénéfice pour se retirer à Paris, où il mourut en 1757. Il avait publié des *Pensées critiques sur les mathématiques*, Paris, 1753, in-12. Il proposait divers préjugés contre cette science, dans le dessein d'en ébranler la certitude, et de prouver qu'elle a peu contribué à la perfection des beaux arts. Le résultat de cet ouvrage paradoxal, mais écrit avec esprit et facilité, est que les mathématiques ne sont pas toujours exemptes d'erreur. L'année qui précéda sa mort, l'abbé Cartaud fit imprimer un *Essai historique et philosophique sur le goût*, 1736, in-12. Cet Essai parut d'abord avec le nom de l'auteur, à Paris; mais il fut bientôt supprimé; on permit cependant au libraire de le vendre sous un frontispice anonyme, et sous la rubrique d'Amsterdam. On l'a réimprimé avec le nom de l'auteur, Londres (Paris), 1751, in-12. Il y a de l'imagination dans les idées, des prétentions dans le style, des contradictions dans les jugements, etc. Il pousse le paradoxe jusqu'à prétendre que Daillé, Laplace et autres n'avaient pour but dans leurs ouvrages que de renverser leur secte en feignant d'attaquer leurs adversaires. T—D.

CARTE (THOMAS), historien anglais, naquit en 1686, à Clifton, dans le comté de Warwick, et étudia à Oxford et à Cambridge. Étant entré dans les ordres, un sermon qu'il prêcha à Bath, le 30 janvier 1714, et qui avait pour objet de justifier Charles I^{er}, relativement au massacre d'Irlande, l'entraîna dans une controverse avec un ministre dissident, nommé Chandler, ce qui lui donna oc-

casion de publier son premier ouvrage *le Massacre irlandais présenté sous son vrai jour*. Attaché aux intérêts de la maison de Stuart, il refusa de prêter serment à George I^{er}., et quitta l'habit ecclésiastique. Quelque part qu'il parait avoir eue dans la rebellion de 1715, et plus encore l'honneur alors dangereux d'avoir été secrétaire de l'évêque Atterbury, le rendirent tellement suspect, qu'une récompense de 1000 liv. sterl. fut promise à quiconque se saisirait de sa personne. Il s'enfuit en France, où il résida plusieurs années sous le nom de *Philips*; il y travailla à une édition anglaise de l'histoire du président de Thou, édition qui parut ensuite en sept volumes in-fol., Londres, 1753. Ce travail fut si bien accueilli par ses compatriotes, qu'on assure qu'il fut affranchi de tous droits et impositions sur le papier et l'impression. La reine Caroline ayant obtenu pour lui la permission de rentrer en Angleterre, il s'occupa alors d'un de ses plus importants ouvrages, l'*Histoire de la vie de Jacques, duc d'Ormond, depuis sa naissance, en 1610, jusqu'à sa mort en 1688*, en 3 vol. in-fol., dont le troisième, qui n'est qu'un recueil de lettres écrites par Charles I^{er}., Charles II, le duc d'Ormond, les secrétaires d'état, etc., pendant les troubles d'Angleterre et d'Irlande, parut d'abord en 1735: le premier et le second furent publiés en 1736. Un abrégé de cet ouvrage parut en français, sous ce titre: *Mémoires de la vie de Mylord duc d'Ormond, traduits de l'anglais*, la Haye, 1737, 2 vol. in-12. Carte fit imprimer en 1738 le projet d'une *Histoire générale d'Angleterre*, qui devait être rédigée dans un esprit et des principes différents de ceux de Rapin Thoyras, dont le succès semblait affecter extrêmement

le parti opposé à la maison de Stuart. En 1744, quelque temps avant la mort de la reine Anne, d'une nouvelle entreprise de Carte, le prétendant ayant révélu à la reine les anciens soupçons qu'elle avait eus sur le prétendant, et qui furent réétés, et subit un examen à propos duquel on le mit en liberté. Cette occasion fut extrêmement favorable à l'ouvrage. Un grand nombre de copies furent distribuées particulièrement à Londres pour l'encouragement de l'entreprise. Le premier volume parut en 1747, in-fol.; mais il ne mérita que l'on y reconnut l'occasion du sacre des rois d'Angleterre et des merveilleux effets qu'il produisit, ayant inséré dans un endroit de son histoire d'un nommé *Christop* qu'on disait avoir été guéri de la peste par le prétendant, à la fin de l'année 1716, cette preuve de l'absence d'esprit de parti détruisit presque tout le crédit de l'ouvrage, et la corporation de Londres termina à retirer sa souscription. Carte poursuivit néanmoins son ouvrage. Le deuxième et le troisième volumes parurent successivement en 1752; le quatrième fut publié par sa mort, en 1755. L'ouvrage est d'une recherche utile, mais mal écrit. Carte s'était proposé de le continuer jusqu'à la révolution de 1688, et avait rassemblé un grand nombre de manuscrits qui se trouvent aujourd'hui dans la bibliothèque Bodléienne. Il mourut le 2 avril 1754, près de son château dans le comté de Berk. Quoique ses papiers étant passés dans les mains d'un ecclésiastique qui épousa sa veuve, le comte de Wickie donna 200 liv. sterl. pour l'ouvrage, et M. de Maurepas depuis 1750 donna 500 liv. sterl. pour l'usage de la bibliothèque de la

Angleterre et le recueil de lettres d'état qui en fait la suite. Aussi de Thomas Carte un *Recueil de lettres originales et de mémoires concernant les affaires d'Angleterre, de 1641 à 1660*, Londres, 2 vol. in-8°, tiré des papiers d'Ormond, et un *Catalogue des gascons, normands et autres, conservés dans les archives de la tour de Londres*, Londres, 1743, 2 vol. in-fol. (*Voy. BOURGAINVILLE*). Il est encore des *Lettres de Robert Botham*, ambassadeur d'Angleterre en France en 1667, auxquelles il joignit un *abrégé préliminaire de l'histoire générale de Portugal*, Londres, 1668, traduit en français par les fontaines, Paris, 1742, 2 vol. in-8°.

X—s.

CARLETTI (FRANÇOIS-SÉBASTIEN), auteur très peu connu d'un *Martyre de Ste. Cécile*, son contemporain, à qui il n'est doute adressé un exemplaire de son ouvrage, l'en paya, selon l'usage des poètes, par un sonnet à sa louange; mais cette politesse ne prouve rien en sa poésie; le nombre des éditions prouve pas davantage. C'est un livre de piété que de poésie, toutes sortes de livres ont toujours un débit. La dernière édition est la meilleure, et qui fut corrigée et augmentée par l'auteur, est de Rome, 1598, in-12. Le Tasse n'est sorti depuis trois ans. Quand il paraîtra que la première édition du *Martyre de Ste. Cécile* eût précédé la première édition de la *Jérusalem dévastée* en 1581, il serait en quelque sorte ridicule de dire que Carletti précéda le Tasse dans la carrière périlleuse de l'épopée, comme si aucun poète célèbre n'y avait

marché avant le Tasse. Un dictionnaire italien a imprimé cette naïveté; un dictionnaire français l'a répétée; d'autres la rediront peut-être encore, et il passera pour constant que *nella carriera scabrosa dell' epopea*, le Tasse eut Carletti pour précurseur.

G—É.

CARTER (FRANÇOIS), auteur anglais du 18^e siècle, membre de la société des antiquaires de Londres, a publié en 1776, en 2 vol. in-8°, avec des planches, un *Voyage de Malaga à Gibraltar*, qui a été réimprimé en 1778. Cet ouvrage a été traduit en allemand. Carter avait formé le projet de publier une notice historique et critique de livres espagnols publiés dans les premiers temps de l'imprimerie, avec la Vie des auteurs, etc.; mais il l'avait à peine commencée lorsqu'il mourut, le 1^{er} août 1785. X—s.

CARTER (ÉLISABETH), anglaise distinguée par ses talents littéraires, naquit en 1717, d'un ecclésiastique du comté de Kent, qui lui donna une excellente éducation. Elle joignait à une connaissance profonde des langues anciennes et modernes, un jugement solide et du talent pour la poésie. Sa modestie égalait son mérite. Le plus connu de ses ouvrages est la traduction anglaise de tous les écrits d'Épictète qui sont parvenus jusqu'à nous, précédée d'une introduction et accompagnée de notes, 1 vol. in-4°, publiée en 1758, par souscription. Cette traduction est très estimée des Anglais; elle a été réimprimée en 2 vol. in-12, et à Dublin, in-8°. Ses *Poésies sur différents sujets*, 1 vol. in-8°, 1762, réimprimées depuis, in-12, et dans les *Mélanges* de Dodsley, sont également remarquables par la sagesse des pensées et par un style toujours élégant et naturel. On lui doit aussi les N^{os}.

CAR

IV et C du *Rambler*, portant la nature de *Charisa*, et une traduction anglaise des *Dialogues d'Alcibiade sur la lumière et les couleurs*. Elle mourut à Londres, le 19 février 1806, âgée de quatre-vingt-neuf ans. X—s.

CARTERET (PHILIP), capitaine de vaisseau, Anglais, commandait la golette le *Swallow*, qui partit des côtes d'Angleterre le 22 août 1766, sur les ordres du capitaine Wallis, commandant le *Dolphin*, pour aller découvrir de nouvelles terres dans l'hémisphère méridional. Le commodore Byron (*Voy. BYRON*) venait de terminer son voyage, et avait visité les îles Malouines, appelées par les Anglais *Falkland*; les capitaines Wallis et Carteret, après une courte relâche à Madère, se rendirent directement au détroit de Magellan. Le *Swallow* était mauvais voilier; Wallis fut forcé de l'abandonner pendant un coup de vent que les deux bâtiments éprouvèrent à la sortie du détroit. Carteret, après avoir couru de grands dangers, vint prendre de l'eau à l'île Masafuero, passa au nord de l'île de Pâques, et découvrit l'île Pitcairn, située à environ cent cinquante lieues dans le sud-est de l'archipel Dangereux. Sa route fut ensuite dirigée au nord-ouest; elle lui fit découvrir quelques îles au sud de l'archipel des îles de la Société, et le fit passer entre ce groupe d'îles qu'il appela à l'est et les deux archipels connus sous les noms d'îles *des Amis* et *des Navigateurs*, qu'il laissa à l'ouest; mais il n'eut connaissance d'aucune des îles qui les composent. Arrivé à dix degrés de latitude sud, Carteret gouverna droit à l'ouest, et eut connaissance de l'archipel de Santa-Cruz de Mendaña, qu'il appela les îles de la *Reine Charlotte*. Il vi-

CAR

sita la côte nord de la plus grande qui porte le même nom que l'archipel, ensuite continua sa route au nord-ouest, et découvrit les îles qu'il nomma *Gower* et *Carteret*, qui appartiennent à la partie nord-est des îles de Salomon, sans voir aucune autre terre de ce grand archipel, qui avait été découvert par Mendaña. À l'époque du voyage de Carteret, les géographes les regardaient comme fabuleuses; ce fut Buache qui, en 1781, avança le premier que les îles couvertes de Surville devaient en faire partie. Dix ans après, Fleury confirma cette opinion dans un bel ouvrage qui a aidé à les trouver. Depuis le voyage du capitaine-amiral d'Entrecasteaux, cette île est prouvée. Carteret passa le premier dans le canal St.-George, qui sépare les terres de la Nouvelle-Bretagne de celles de la Nouvelle-Hollande, que Dampier avait cru n'être que l'ouverture d'une grande baie; il relâcha à un port situé près de l'entrée de ce canal, à la côte de la Nouvelle-Irlande, auquel il donna son nom; ensuite, il prolongea cette dernière côte et celle de l'île qui est immédiatement à l'occident, vit les îles de Portland, et découvrit les îles de l'Admiralty. Le *Swallow* se rendit à Batavia après avoir abordé au sud de Mindanao et avoir passé dans le détroit de Macassar. Il partit de ce dernier port pour retourner en Angleterre, où il arriva le 20 février 1769, après deux ans et deux mois de campagne. Carteret eut à lutter pendant son voyage contre des difficultés de toute espèce, et surtout contre le mauvais état du *Swallow*. L'altération de sa santé et le délabrement de son vaisseau l'empêchèrent probablement de pousser plus loin ses découvertes. Quoi qu'il en soit, il a

graphie de plusieurs con- importantes , et mérite un rang honorable parmi leurs. La relation de son trouve avec celle du pre- ge de Cook , publiée par orth.

R—L.

ROMACO. Voyez FORTE-

LAG le jeune (S.), surnom- *nda*, ou *le Matinal*, évêque fut disciple de S. Carthag de S. Comgall. Il fonda dans Meath le grand monastère in ou Rateny , qui devint plus nombreuse et la plus s'il y eût en Europe au 7°. rthag y gouverna plus de moines pendant l'espace de ans , et composa pour ses une règle que l'on conserve ancienne langue irlandaise. cations d'un petit roi voisin : Carthag et ses moines à a fuite. Ils se retirèrent dans r ou Mémonie. Le saint est comme le premier évêque de il y fonda un monastère, drale, une école plus célè- e que celle de Rathenin, et e 14 mai 637. La grande Lismore fut dédiée sous son n , et la ville appelée de son *more-Mochuda*. La vie de g a été écrite en vers latins v. Moron, tarentin. V—VE. HAGENA (JEAN DE), es- tra chez les jésuites , d'où il uite chez les mineurs obser- il professa la théologie à Sala- puis à Rome. Paul V l'ayant écrire dans son démêlé avec ique de Venise , il composa ouvrages suivants : *Pro ec- d libertate et potestate tuen- sus injustas Venetorum le- ne*, 1607, in-4°. ; *Propu-*

gnaculum catholicum de jure belli romani pontificis adversus ecclesie jura violantes, ibid., 1609, in-8°.

Dans l'un et l'autre de ces deux ou- vrages, l'ultramontanisme est poussé jusqu'à l'exagération; mais ce qui doit paraître le plus singulier, c'est que, tout en déclamant contre les alliances de la France avec les princes protes- tants, il soutient que le pape peut appeler à son secours des troupes infi- dèles pour protéger les libertés de l'Église contre ceux qui voudraient y porter atteinte. Les autres ouvrages de Carthagena sont : *Homiliæ catholicæ de sacris arcanis Deiparæ Mariæ et Josephi*, Cologne, 1613-18, 2 vol. in-fol. ; Paris, 1614 et 1615, 4 vol. in-fol. ; *Homiliæ catholicæ in universa christianæ religionis arcana*, Rome, 1609; Paris, 1616, in-fol. Ces deux ouvrages, le premier sur- tout, contiennent quelques proposi- tions répréhensibles. *Praxis oratio- nis mentalis*, Venise et Cologne, 1618, in-12, etc., etc. Carthagena mourut à Naples en 1617. T—D.

CALTHALON, grand-prêtre d'Her- cule, fils de Machée, général carthagi- nois, envoyé pour offrir des dépouilles à l'Hercule Tyrien, trouva à son retour Carthage assiégée par son père, qui en avait été hanni, et, ayant traversé le camp de Machée, revêtu de ses habits sacerdotaux, sans le saluer, ce dernier, irrité de cette marque de mépris, le fit attacher à une croix, où il expira, l'an 530 av. J.-C. — CAR- THALON, général carthaginois envoyé en Sicile après la défaite de Régulus, pour commander les troupes de terre et de mer, assiégea et prit Agrigente, qu'il réduisit en cendres, et remporta de grands avantages sur les forces na- vales des Romains; mais des rigueurs déplacées l'ayant rendu odieux, il fut rappelé par le sénat de Carthage, et

CAR.

placé par Amilcar Barca, père d'Annibal, vers l'an 250 av. J.-C. — CARTHAGON, général de la cavalerie cartaginoise, accompagna Annibal dans son expédition d'Italie, et remporta, sur les frontières du Samnium, un avantage considérable sur Hostilius Mancinus, qui commandait un parti de cavalerie. Envoyé à Rome après la bataille de Cannes, pour proposer aux Romains des conditions de paix, il obtint l'ordre de sortir avant la nuit des terres de la république. Carthagon manda ensuite la garnison cartaginoise de Tarente; mais s'étant laissé prendre par les Romains, il fut massacré au fil de l'épée, ainsi que presque tous ses soldats, l'an 209 avant J.-C.

B.—P.

CARTHEUSER (JEAN-FRÉDÉRIC), chimiste et professeur en médecine à Francfort-sur-l'Oder, né en 1704, et mort en 1777, avait acquis de profondes connaissances dans les sciences physiques, particulièrement sur la chimie et la botanique, ce qui lui fit considérer la matière médicale sous des rapports nouveaux, et le mit en état d'y opérer une réforme salutaire. Ses écrits ont été examinés et soumis à de nouvelles expériences un grand nombre de plantes et de médicaments, et il a découvert un grand nombre de propriétés nouvelles et de médicaments, et il a corrigé un grand nombre d'erreurs et d'abus qui s'étoient introduits dans l'usage des véritables propriétés de celles-ci. L'ignorance et la crédulité leur ont été attribuées. Ses écrits sont en grande partie devenus classiques : I. *Elementa chymicæ medicæ dogmaticæ et experimentalis*, Halle, 1756, in-8°; Francfort-sur-l'Oder, 1753, in-8°, avec des augmentations; et II. *Rudimenta matericæ medicæ*, Francfort-sur-l'Oder, 1751, in-8°, réimprimé avec quelques changements, sous ce titre : *Fundamenta matericæ medicæ generalis et specialis*, ibid., 1749 et 1750,

CAR

2 vol. in-8°; ibid., 1767, 2 vol. in-8°; Paris, 1752, 2 vol. in-12; Paris, 1769, 4 vol. in-12, par les soins de Jean-Charles Desessarts. On en donne une traduction française à Paris, 1755, 4 vol. in-12. Cet excellent ouvrage est un de ceux qui ont le plus contribué à la réputation de l'auteur. III. *Pharmacologia theoretico-practica*, Berlin, 1745, in-8°; Genève, 1765, 2 vol. in-8°; IV. *Fundamenta pathologiæ et therapiæ prælectibus suis academicis accommodata*, tome I, Francfort-sur-l'Oder, 1752, in-8°; tome II, ibid., 1762, in-8°; V. *Dissertatio chymico-physica genericis quibusdam plantarum principii hactenus plerumque neglecti*, ibid., 1754, in-8°. Il y en a de autres éditions, données dans la même ville; la troisième est de 1764, in-8°. Cartheuser fait connaître dans cette dissertation les principes que l'on peut retirer tels qu'ils existent dans les plantes, sans les décomposer et les dénaturer; il les réduit à six genres : les sels volatils huileux concrets; les camphres; les cires; les suifs ou huiles figées, que l'on appelle quelquefois beurres, et les savons, autre espèce d'huile figée; les sucres; les esprits balsamiques acidulés. VI. *Vingt dissertations sur des plantes et des médicaments, tant indigènes qu'exotiques dont il fait connaître les véritables propriétés*. Toutes ces dissertations, qui n'avaient paru séparément, ont été réunies ensemble, dans les deux recueils intitulés : *Dissertationes physico-chymico-medicæ de quibusdam materiæ medicæ subjectis exaratae ac publicè habitæ, nunc iterum recensæ*, Francfort-sur-l'Oder, 1774, in-8°, et *Dissertationes nonnullæ physico-chymicæ, ac medicæ variis argumentis, post novam illustrationem ad prælium revocatae*

75, in-8°; VII. *De morbis is libellus*, ibid., 1772, in-l. *Amœnitatum naturæ sive naturalis pars I, generæ*, 1755, in-4°. Cet ouvrage, allemand, n'a pas été continué.

D—P—s.

HEUSER (FRÉDÉRIC-AUGUSTE), médecin, fils du précédent, né en 1734, n'a pas acquis autant de célébrité que son père. Reçu en 1755, il fut nommé l'année suivante répétiteur à l'université fort-sur-l'Oder. En 1766, il fut professeur ordinaire de médecine chirurgie à Giessen, et, six ans après, directeur du jardin de botanique. Plusieurs princes d'Allemagne lui confèrent le titre de conseiller. En 1771, sa santé chancelante le déterminant à quitter ses emplois. Il se retira d'abord à Treyhof, puis à Birkenbach, et enfin à Schierstein, où il mourut le 10 novembre 1796. On a de lui : I. *Systema mineralogiæ systematicæ*, Francf.-sur-l'Oder, 1755, in-8°. II. *Rudimenta oryctographiæ sive Francofurtanæ*, ibid., 1758, in-8°. III. *Rudimenta hydrologiæ systematicæ*, ibid., 1758, in-8°. IV. *Vermischte schriften*, etc., etc. : Mélanges d'histoire naturelle, de chimie et de médecine, vol. 1, Francf. et Magdebourg, 1759, in-8°. V. Ce volume. VI. *Mischte Abhandlungen*, c'est-à-dire Mémoires minéralogiques, Giessen, 2 vol.; le premier en 1771, le second en 1775. Le même auteur a écrit une ode et quelques autres poésies allemandes; un opuscule sur la police des mines, en allemand, Francf. sur l'Oder, 1768; un autre sur les eaux minérales de Sauerbrunn; un troisième sur les mines de Sauerbrunn; un quatrième sur le perfectionnement de divers arts et manufactures; beaucoup de dissertations sur

les champignons vénéreux, sur quelques passages des *Georgiques* de Virgile, sur la sophistication des vins, etc. — Son frère (Charles - Guillaume) suivit la même carrière, et publia des *Reflexions sur la diète*, en allemand.

Z.

CARTIER (JACQUES), né à St.-Malo, est le premier navigateur qui nous ait fait connaître le fleuve St.-Laurent, ainsi que les côtes et les pays qui l'avoisinent. On ne connaît pas les navigations qu'il a faites dans sa jeunesse. Le désir de perpétuer son nom par quelque service mémorable l'engagea à proposer à Philippe de Chabot, grand amiral de France sous le règne de François I^{er}, d'aller visiter les terres de l'Amérique septentrionale, désignées sous le nom de *Terres-Neuves*, qui n'était pas encore donné exclusivement à la grande île située à l'embouchure du fleuve Saint-Laurent. Le grand amiral, qui connaissait sans doute le mérite de Cartier, accueillit sa demande et la présenta au roi. François I^{er} chargea Cartier lui-même d'exécuter ses projets. Il partit de St.-Malo le 20 avril 1534, avec deux navires d'environ soixante tonneaux et soixante-un hommes d'équipage chacun. Le journal de Jacques Cartier ne nous dit pas précisément quel était le but de son voyage; mais on peut le conjecturer, d'après la manière dont il a dirigé sa route, et surtout d'après l'objet principal des recherches de deux navigateurs italiens qui étaient allés avant lui dans la même partie du globe. On sait que Sébastien Cabot, en 1495 (*Voy. CABOT*), eut ordre du roi d'Angleterre d'aller chercher par le nord-ouest un passage au Cathai oriental; mais il ne nous reste que des notions très confuses de ses découvertes. Jean Verazzano, florentin (*Voy. VÉRAZZANO*), fut envoyé

1524, par François I^{er}, pour visiter les terres de l'Amérique septentrionale dans le même dessein. Il est très probable que Cartier partit six ans après ce dernier, dans le même but, et qu'il eut ordre de chercher quelques lieux propres à faire des établissements, s'il ne pouvait pas trouver de passage. A l'époque de son voyage, on ignorait que l'île de Terre-Neuve fût séparée du continent; par conséquent, le large passage qui mène au sud de cette île au golfe Saint-Laurent était entièrement inconnu. Les pêcheurs basques, qui s'étaient peut-être aventurés sur les traces de Vérazzano, avaient pénétré dans le détroit de Belle-Isle, qui conduit au même golfe par le nord; mais ils n'étaient pas entrés très avant, et croyaient que ce n'était qu'une baie profonde, qu'ils appelaient *Baie des Châteaux*: ce nom en est resté à une petite baie située à l'entrée du détroit de Belle-Isle, sur la côte de Labrador. Jacques Cartier, à la suite d'une navigation très heureuse, vint atterrir, le 10 mai 1534, sur la côte orientale de Terre-Neuve, à peu près à l'endroit où Vérazzano en avait abandonné la reconnaissance; ensuite il remonta au nord, et entra dans le détroit de Belle-Isle, qu'il appelle *Golfe des Châteaux*. Il ne prolongea la côte nord, ou celle de Labrador, y trouva plusieurs beaux ports, et relâcha dans quelques-uns. Dès qu'il s'aperçut que ce prétendu golfe s'élargissait à mesure que ses bâtimens s'avançaient à l'ouest, et qu'il allait bientôt perdre de vue les côtes méridionales, il s'éloigna des terres de Labrador, fit route au sud, et vint atterrir sur le cap Double, aujourd'hui Pointe-Riche. Sa route lui fit ensuite prolonger la côte occidentale de Terre-Neuve, et le conduisit très près de l'extrémité sud-ouest de cette île, et

presque à l'ouverture du passage sud dont on a parlé plus haut. Le mauvais temps l'obligea de s'écarter de la côte avant d'y arriver, et le porta à la vue de quelques petites îles peu éloignées de ce passage, dont il ne put que soupçonner alors l'existence, mais qu'il trouva à la fin de sa seconde campagne. Son projet était probablement de pénétrer d'abord dans l'ouest au loin qu'il le pourrait, et il suivit cette direction. La petite île Brion se présenta à sa vue; ensuite il vit le groupe des îles de la Madeleine, et se détermina pour les visiter; mais, croyant qu'elles tenaient au continent, il continua la route de l'ouest, et rencontra la côte occidentale du golfe Saint-Laurent, qu'il visita soigneusement, et sans l'espérance d'y trouver un passage. Son premier mouillage fut à l'entrée de la baie des Chaleurs, dont l'intérieur fut visité par ses canots, après s'être assuré qu'il n'y avait d'ouverture, on mit à la voile. Cartier vint encore mouiller dans la baie de Gaspé, située très près de l'embouchure du fleuve Saint-Laurent, et prit pour l'entrée d'une rivière. Dans les fréquentes communications qu'il eut avec les habitants du pays, il sut leur inspirer une telle confiance qu'un des chefs consentit à lui donner un fils, à condition qu'il les lui ramènerait l'année suivante. La partie de la navigation de Cartier que l'on vient de décrire est très bien circonscrite dans son journal, et peut se suivre avec facilité sur les nouvelles cartes. Les noms qu'on a donnés aux diverses parties de la côte ont depuis été changés; mais les lieux qu'il a désignés sont faciles à reconnaître. Dans le *Pilote de Terre-Neuve*, publié par le dépôt des cartes de la marine, on a voulu consacrer ses découvertes, et l'on a

qu'il leur avait donnés au-
 le ceux qui sont usités. La
 n de la route que Cartier a
 rès avoir quitté la baie de
 est pas aussi claire que ce
 de ; on peut néanmoins as-
 , prenant pour un golfe le
 leuve St.-Laurent, qui est en-
 droite du fleuve et l'île d'An-
 en traversa l'ouverture, et
 ensuite à pénétrer par le canal
 au nord de la même île. On
 re qu'il s'avança jusqu'à la
 occidentale, où il vit le canal
 et où il éprouva des courants
 qui durent lui indiquer que
 l'embouchure d'une très grande
 Cartier, voyant la mauvaise
 s'approcher, et craignant d'être
 et l'hiver dans ces contrées,
 et ses pas, passa une seconde
 le détroit de Belle-Isle, et
 pour Saint-Malo, où il arriva
 le 15 septembre 1534. Le récit que
 fit de ses découvertes ranima
 l'enthousiasme ; le roi ordonna un ar-
 pement considérable que le pre-
 mier équipa un bâtiment de cent
 canons qu'il commanda ; on
 sous ses ordres un autre de
 cent tonneaux, et un troisième de
 cinquante, propre à entrer dans les rivières
 où il n'y aurait pas assez d'eau
 que deux autres. Plusieurs jeunes
 gens de distinction s'embarquèrent
 avec Cartier, en qualité de volontaires
 et la campagne commença par un
 vœu de religion. Le jour de la
 fête, les capitaines et les équipages
 firent ensemble leurs dévotions
 devant la cathédrale de Saint-Malo, et
 obtinrent ensuite la bénédiction de l'évêque.
 Ils mirent à la voile le 19 mai
 et leur trajet, pour se rendre à
 la baie, fut long et pénible ; le
 mauvais temps sépara les bâtiments ;
 et ils ne se réunirent dans le détroit

de Belle-Isle, où l'on avait assigné un
 rendez-vous. Cartier, dans sa pre-
 mière campagne, avait prolongé les
 côtes du golfe Saint-Laurent, qui sont
 au sud du détroit de Belle-Isle ; dans
 celle-ci, il ne s'écarta pas de la côte
 septentrionale, et pénétra, presque en
 ligne droite, dans l'intérieur du fleuve.
 Il le visita avec soin, et s'avança à
 sept à huit lieues au-delà de l'endroit
 où, depuis, la ville de Quebec a été
 bâtie. La rivière près de laquelle la
 flotte mouilla reçut le nom de *Sainte-
 Croix* ; mais la postérité lui a donné
 celui de *Jacques-Cartier*. Les deux
 hommes que l'on avait embarqués à la
 baie de Gaspé pendant le premier
 voyage, avaient appris un peu de fran-
 çais, et furent d'une grande utilité
 lorsqu'on voulut prendre des rensei-
 gnements propres à diriger dans les
 recherches que l'on voulait faire. Ils
 contribuèrent aussi à concilier aux
 Français l'amitié des peuples qui vi-
 vent sur les bords de ce grand fleuve.
 Cartier profita de ces avantages ; il
 remonta avec son plus petit bâtiment
 jusqu'à l'extrémité du lac St.-Pierre,
 où il fut arrêté par une barre qui tra-
 versait le canal dans lequel il devait
 passer. Il s'embarqua dans ses canots,
 et continua sa route jusqu'à un village
 que les habitants appelaient *Hoche-
 laga*, et sur les ruines duquel a été
 bâtie depuis la ville de *Montréal*, si-
 tuée à plus de cent cinquante lieues
 marines de l'embouchure du fleuve.
 Cartier visita le pays, eut des commu-
 nications avec les habitants dont il
 gagna l'amitié. Il ne tarda pas à venir
 rejoindre son petit bâtiment dans le
 lac Saint-Pierre, et retourna à Sainte-
 Croix, où il hiverna avec sa flotte.
 L'hiver fut long et très dur ; les équi-
 pages eurent beaucoup à souffrir du
 froid et du manque de rafraîchisse-
 ments ; cependant les sauvages leur

ortèrent de temps en temps une partie de leur chasse. Le plus grand de tous leurs maux fut causé par le rebut. Ce fléau des gens de mer était alors peu connu du temps de Cartier; mais le nomme pas, et en parle comme à un mal tout nouveau; mais les divers symptômes qu'il décrit avec beaucoup de détail appartiennent tous si visiblement à cette cruelle maladie, qu'il est impossible de s'y méprendre. Plusieurs de ses gens y succombèrent; au milieu de février 1536, sur dix hommes qui lui restaient, il n'en avait pas dix qui ne fussent atteints de ce mal. Cartier craignit qu'un état de faiblesse n'engageât les sauvages à commettre, à son égard, quelque acte de violence; il en fut réduit à leur le leur cacher, à les empêcher d'approcher de ses bâtiments, et à se frapper continuellement sur le pont, ou sur le côté du navire avec des planches, afin de faire croire dehors qu'ils étaient occupés à travailler. Heureusement pour eux, un chef du pays, qui les avait quittés quelque temps auparavant les jambes liées et dans un état pitoyable, vint se présenter à eux très bien portants. Cartier voulut savoir la cause de sa guérison aussi prompte, et ce chef lui montra dans la forêt un arbre dont les feuilles et l'écorce prises en infusion lui avaient rendu la santé. Les dix hommes seuls osèrent d'abord l'usage de ce remède; mais l'effet salutaire qu'il produisit détermina les autres à suivre leur exemple; le grand arbre fut coupé, et employé tout entier à opérer leur guérison. La maladie avait néanmoins eu le temps de faire de grands ravages, et Cartier obligé d'abandonner un de ses bâtiments, parce qu'il manquait de bras pour le manœuvrer. Il partit le 6 mai avec deux bâtiments, et sortit du fleu-

ve par le canal qui est au sud de l'Anticosti, et qu'il avait pris en 1535 pour un golfe. Il vint ensuite chercher le passage qu'il avait supposé à la même époque devoir exister au sud de Terre-Neuve; il le trouva, et se dirigea, par cette dernière découverte, vers celle du fleuve et du golfe Saint-Laurent. Ses bâtiments arrivèrent à Saint-Malo le 16 juillet 1536. Le journal de la campagne de Cartier nous a été conservé presque en entier par Le Carbot; la narration est faite à la troisième personne, et porterait à croire qu'elle n'a pas été écrite par lui-même. On y trouve quelques endroits obscurs; cependant, telle qu'elle nous est parvenue, elle fait connaître que Cartier avait dirigé sa navigation sur un plan très bien conçu, et qu'il l'a exécutée avec courage, habileté et persévérance. Le récit de ses entrevues avec les sauvages et des événements qui sont arrivés est simple, et présente les caractères de la vérité. On ne peut lui reprocher aucun acte de cruauté. Il ne paraît avoir employé la violence que lorsqu'il enleva, à la fin de son second voyage, plusieurs chefs qu'il voulait amener en France avec lui; mais est-il à présumer qu'il finit par les lâcher, et n'en conserva qu'un seul qui consentit à venir de bonne volonté, et contribua, par ses discours, à calmer ceux qu'une telle action venait de soulever. Cartier fut renvoyé en 1538 dans le fleuve Saint-Laurent; il devait être sous les ordres de François de la Roche, seigneur de Roberval qui avait été nommé vice-roi de tous les pays environnants. Ce vice-roi ne partit que plus de dix-huit mois après Cartier, qui resta pendant tout ce temps abandonné à ses propres ressources; enfin, pressé par la disette, il prit le parti de revenir en France. Il rencontra, à Terre-Neuve

ui venait le joindre, et il ordre de le suivre; mais sépara pendant la nuit, Saint-Malo en 1542. Haca conservé le précis de ce yage dans le troisième et une de sa collection. On ournal des deux premiers ns l'*Histoire de la Nouvelle*, de Marc Lescarbot, 2; la traduction en italien : troisième volume de la e Ramusio, Venise, 1565. te un autre monument des Cartier, intitulé : *Brief navigation faite es isles*, *Hocheilage, Saguenay* Paris, 1545, et Rouen, 3°.

R—L.

UCHE (LOUIS - DOMINI- ui l'on ne consacre cet ar- arce que son nom est de- la langue française le sy- e voleur et de *brigand*, Paris vers la fin du 17^e. son enfance, il montra son lécidé pour le vol. Chassé pour quelques escroque- squelles il débuta dans la bassé ensuite de la maison pour la même cause, il à l'école d'une bande de n ravageaient la Norman- int ensuite à Paris, où il ne à devenir le chef d'une bandits qui lui étaient dé- rtouche fit des réglemens niser sa troupe, qui deve- e jour plus nombreuse; il plices par les serments les , et se réserva un pouvoir : sur tous les membres de n , avec le droit de vie et ir chacun d'eux. Cette asso- nt ainsi organisée, on n'en parler dans la capitale que l d'assassinats. Les magis-

trats, ne pouvant faire arrêter Car- touche, proposèrent une récompense à ceux qui le mettraient dans les mains de la justice; mais il échappait à toutes les recherches. Ayant appris qu'un jeune soldat aux gardes françaises, un de ses complices, avait eu la pensée de le trahir, il fit assembler sa troupe dans une plaine au milieu de la nuit, fit approcher le jeune homme qu'il soupçonnait, et donna ordre à ses compagnons de l'égorger, ce qui fut exécuté au même instant. Malgré ces précautions, il fut arrêté peu de temps après dans un cabaret de la Courtille, le 14 octobre 1721, et conduit au Châtelet. On le mit dans un cachot profond, d'où il se sauva par les caves voisines; mais il fut repris sur les cris des gens chez qui il se sauvait. Son arrestation, son procès et le récit de ses brigandages, occupèrent la capitale pendant plusieurs mois. Il fut enfin condamné à être rompu vif. Malgré les souffrances de la question, il avait refusé de nommer ses complices; mais, arrivé à la place de Grève, où il espérait encore qu'il serait délivré par ses compaguons, il jeta les yeux autour de lui, et, ne voyant que le bourreau et les gardes, il se fit conduire à l'hôtel-de-ville, où il avoua tous ses brigandages, et nomma ses nombreux complices, qui, pour la plupart, furent arrêtés. Cartouche fut exécuté le 28 novembre 1721. Les journaux, les mémoires du temps ont donné beaucoup de détails sur les circonstances de sa mort et de sa vie. Dans le temps même de son procès, on représenta une comédie intitulée *Cartouche*, par Legendre. On connaît encore un poème assez médiocre, qui a pour titre : *Cartouche*, ou *le Vice puni*, par Graudval, Paris, 1725, in-8°, fig. L'auteur trouva plaisant de parodier,

ce sujet ignoble, les plus beaux de la *Henriade*; il y a joint un dictionnaire de l'argot. Ce poëme a plusieurs éditions. On trouve une relation assez détaillée du procès et du supplice de Cartouche dans le 2^e. vol. des *Procès fameux* de Desessarts. Il a réimprimé très souvent l'*Histoire de la vie et du procès du fameux L. D. Cartouche et de plusieurs de ses complices*, 1 vol. in-8.

Z.

CARTWRIGHT (THOMAS), théologien anglais, de la secte des puritains, naquit vers l'année 1535, dans le comté de Hertford, et étudia à Cambridge, où il devint par la suite professeur de théologie. Son talent, comme prédicateur, attirait une foule immense à ses sermons. S'étant permis d'attaquer la discipline de l'Église anglicane, les évêques se soulevèrent contre lui, résolurent de le perdre dans l'esprit de la reine Elisabeth, et réussirent à le faire expulser de l'université. Il passa sur le continent, fut quelques années ministre des négociants anglais à Anvers et à Middelbourg, revint en Angleterre, malgré les persécutions dirigées alors contre les puritains, et y publia même quelques écrits, où il proposait une nouvelle discipline et de nouvelles formes de culte. Ces écrits ayant alarmé le gouvernement, Cartwright se vit obligé de sortir de nouveau du royaume. Étant hasardé d'y rentrer au bout de cinq ans, il fut arrêté et mis en prison comme séditieux. Délivré par le crédit du lord trésorier Burleigh et du comte de Leicester, qui lui donna la direction d'un hôpital fondé par lui dans le comté de Warwick, il ne jouit pas long-temps de sa liberté, et, après avoir été emprisonné à différentes reprises, il mourut en 1603, âgé de soixante-huit ans. Il était extrême-

ment laborieux, et ne donnait jamais plus de cinq heures au sommeil. Out ses ouvrages de controverse, écrits en anglais, on a de lui : I. *Commentariorum practica in totam historiam evangelicam, ex quatuor evangelistis harmonice concinnatam*, in-4^o, 1633. Une belle édition de cet ouvrage a été publiée à Amsterdam, par Louis Elzevir, en 1647, in-4^o, sous le titre suivant : *Harmonia evangelica commentario analytico, metaphrastico, practico, illustrata*, etc. II. *Commentarii succincti et dilucidi in proverbialia Salomonis*, Amsterdam, 1617, 1638, in-4^o.; III. *Metaphrasis et hœmilix in librum Salomonis qui inscribitur Ecclesiastes*, Londres, 1600, in-4^o.; Amsterdam, 1647, in-4^o.; IV. *Answer concerning church discipline*, 1575, in-4^o.; V. un *Cours de théologie*, in-4^o, Londres, 1616, etc.

X—8.

CARTWRIGHT (GUILLAUME), théologien et poète anglais, naquit en 1611 à Northway, dans le comté de Glocester. Il fit une partie de ses études, comme élève royal, à l'école de Westminster, et acheva son éducation à Oxford, où il prit les grades, et se distingua dans la chaire par l'éclat d'une éloquence brillante soutenue du plus beau débit et de la plus belle figure. Il remplit aussi avec un grand succès, à cette même université, la place de professeur de médecine physique. Il obtint plusieurs bénéfices et composa des pièces de théâtre, peu connues aujourd'hui, mais représentées alors avec succès par les étudiants et même par les docteurs de l'université. Une entre autres, l'*Esclave royal*, tragi-comédie, donna tant de plaisir à la reine, qu'elle voulut la voir représentée ensuite par ses propres médecins, afin de comparer les divers talens de ces acteurs d'espèce très-d

nais d'après le jugement unanime demeura à l'université mourut en 1644, âgé de trois ans. Il a été prodigieusement loué par les poètes de son temps et le recueil de ses pièces de vers au nombre de quatre, imprimées ensemble sous ce titre : *Comedies, and poems*, 1651, in-8°, contient aussi plusieurs pièces de vers à sa louange, et une vérité par les beaux esprits de son temps, à laquelle il avait donné le nom d'un genre particulier. Ben Jonson l'appela *son fils*, et l'aimait beaucoup. On a de Cartwright des poèmes, latines et anglaises. On a d'autres théologiens anglais de ce nom, dont les ouvrages sont tous oubliés.

X—s.

JS (MARCUS AURELIUS, et JULIUS AURELIANUS), naquit à Nicée, suivant Eutrope, A. V. 283. Zonare dit aussi qu'il était né à Milan. Quant à lui, il n'est pas assez pour romain, et dans la suite il écrivit au sénat, lorsqu'il fut élu à l'empire, il s'explique en ces termes : « Réjouissez-vous, pères, de ce qu'un membre de votre nation est devenu empereur, etc. » Carus, après avoir été élevé par les grades civils et militaires, fut choisi par Probus pour la place de préfet du prétoire, et à la mort de cet empereur, l'an 283, fut élu par l'armée pour lui succéder. Cette élection fit croire que Carus avait eu part à la mort de Probus. Vopiscus l'en justifie pleinement, et punit au contraire avec toute la rigueur les meurtriers de cet empereur. Il avait été comblé de ses grâces, car non seulement Probus lui avait fait bâtir une maison des deniers

publics, mais il avait ordonné qu'on lui élevât une statue équestre en récompense de ses services. Carus créa césars ses deux fils, Carinus et Numérien, aussitôt qu'il fut élevé à l'empire, et leur donna, quelque temps après, le titre d'*Augustes*. Il paraît qu'ils ne prirent celui d'empereur qu'après sa mort. A la nouvelle de celle de Probus, les barbares crurent l'occasion favorable pour se soulever. Carus envoya Carinus dans les Gaules, et partit lui-même pour l'Illyrie avec Numérien, son second fils, afin de combattre les Sarmates qui se préparaient à envahir la Thrace et l'Italie. Il en tua seize mille et fit vingt mille prisonniers. Il partit ensuite pour la guerre contre les Perses, dont Probus avait déjà fait les préparatifs. Il s'empara de la Mésopotamie, des villes de Sélcucie et de Ctésiphon, et prit alors les surnoms de *Persique* et de *Parthique*. Encouragé par Aper, préfet du prétoire, qui voulait régner à sa place, il résolut de pousser plus loin ses conquêtes; mais il mourut au milieu de ses victoires, vers la fin de l'an 285, après un règne d'environ deux ans. Les uns prétendent qu'il fut frappé d'un coup de foudre dans sa tente; les autres, qu'il mourut de maladie, mais que ses officiers, dans la désolation que leur causait la perte de ce prince, mirent le feu à sa tente; ce qui accrédita le premier bruit. Cette mort confirma le préjugé des Romains, appuyé sur un oracle, qu'il n'était pas permis à ce peuple de porter ses armes au-delà de Ctésiphon. Vopiscus dit que Carus tenait le milieu entre les bons et les mauvais princes, et qu'il aurait pu être placé parmi les premiers, s'il n'avait pas eu Carinus pour fils. Il fut mis après sa mort au rang des dieux. On a des médailles grecques et latines de cet empereur. Les premières ont

été frappées à Alexandrie en Égypte ; les unes et les autres font mention de sa consécration. Il paraît même que, de son vivant, il fut appelé *Dominus* et *Deus*. On lui donne pour femme Magnia Urbica (Voyez CARINUS). On peut consulter la dissertation du baron de la Bastie, *Mémoires de l'Académie des inscriptions*, p. 457, tom. XIII, sur la durée de l'empire de Carus et de ses fils. T—N.

CARUS (FRÉDÉRIC - AUGUSTE), savant théologien protestant, né à Budissin le 27 avril 1770, mort à Leipzig le 6 février 1807, a enseigné la philosophie avec distinction dans l'université de Leipzig, comme professeur extraordinaire, depuis 1796; comme professeur ordinaire, depuis 1805. M. Ferdinand Hand a publié le recueil de ses œuvres en 7 vol. in-8°, à Leipzig, 1808-1810. Ils contiennent, I. et II. sa *Psychologie*; III. son *Histoire de la psychologie*; IV. *Réflexions sur l'histoire de la philosophie*; V. *Psychologie des Hébreux*; VI. *Considérations sur l'histoire de l'espèce humaine*; VII. des *Essais de morale et de philosophie religieuse*. Tous ses ouvrages sont en allemand, à l'exception d'une dissertation, intitulée : *Historia antiquior sententiarum ecclesie græcæ de accommodatione christo in primis et apostolis tributæ*, Leipzig, 1795, in-4°; et d'un mémoire intitulé : *De Anaxagoræ cosmo-theologiæ fontibus commentatio*, ib., 1796, in-4°. Ce dernier ouvrage est à la suite du 4^e volume de ses œuvres. M—ON.

CARUSO (JEAN-BAPTISTE), en latin *Carusius*, historien sicilien, naquit à Polizzi, près de Palerme, le 27 décembre 1675. La lecture des ouvrages de Bacon le dégouta de la philosophie scolastique qu'on lui enseignait chez les jésuites de Palerme; il

se mit à étudier avec ardeur Descartes et de Gassendi, et par tomber dans le scepticisme. En 1700, ayant eu l'occasion d'aller à Paris deux jeunes gentlemen, il fit connaissance avec deux des plus distingués de cette ville, et surtout avec le P. Marquis qui lui inspira le goût des recherches historiques. De retour dans sa patrie, il se livra exclusivement à cette étude jusqu'à sa mort, arrivée le 15 mai 1724. On lui doit : I. *Memorie che della Sicilia, dal tempo de' primi abitatori sino alla cæzione del rè Vittorio-Amedeo*, Palerme, 1716, in-fol. Ce tome va que jusqu'à l'an 1054; le tome II qui va jusqu'aux vèpres siciliennes, et le tome III, qui termine l'ouvrage, furent publiés par son frère, F. CARUSO, en 1745. II. *Historia ceno-sicula varia monumentis illustrata*, tom 1, part. 2, des *Rerum carorum scriptores*, de Muratori, *Bibliotheca historica Siciliæ. Historicorum de rebus Siculis à 1066 usque ad 1409 invasionem ad Aragonum principatum collectio*, Palerme, 1725, 2 vol. in-fol. C'est un recueil de plusieurs historiens du moyen âge dont les uns n'avaient jamais été imprimés, et les autres étaient très rares. On peut voir le détail de ces pièces que renferme cette collection dans Fabricius, *Conpectus litter. Italiæ*, pag. 75-78. — CARUSO, natif de Vitulano, royaume de Naples, servait de secrétaire du duc d'Urbin, au commencement du 17^e siècle, et a publié une relation poétique des guerres auxquelles il avait eu part, sous le titre de *L'Historia in ottava rima quale si raccontò il verissimo del miserabile assedio e della città di Vercelli*. —

risconsulte sicilien, né à
uge à l'audience royale de
ort le 25 novembre 1690,
grand nombre d'ouvrages ;
portants sont : I. *Praxis*
in procedendi in civilibus
regni Siciliae, 2^e édition,
1705, in-fol. ; II. *Praxis*
in procedendi in crimi-
te., *ibid.*, 1655, in-fol.,
imprimé, avec les additions
Joseph Caruso, mort à
n 1706. C. M. P.

JAL. Voy. FERDINAND IV.
JAL, ou plus exactement
AL (JEAN DE), cardinal,
Placentia, né à Truxillo
ramadure, fut successive-
teur de rote, gouverneur
t légat. Eugène IV l'éleva à
le 17 décembre 1446; il
cédemment envoyé au con-
e, pour y appuyer ses inté-
1440, Carvajal assista à la
quée à Mayence, et y parla
et éloquence. Dans un se-
ge, il fut accompagné en
par Thomas de Sarzane,
puis pape sous le nom de
Carvajal déploya beau-
nieté dans vingt-deux légat-
fitune grande réputation par
en Allemagne, en Bohême,
exposé à la fureur des Hus-
Hongrie, où il contribua à
victoire que l'armée chré-
nporta, le 22 juillet 1456,
net II, empereur des Turks.
Jean de Carvajal était dé-
; il refusa tous les évêchés
offrit pour l'augmentation
enus, et mourut à Rome le
re 1469, âgé de soixante-
e cardinal Bessarion com-
spitaphe. Sa vie a été écrite
publié à Rome. V—VE.
JAL (BERNARDIN DE), car-

dinal, évêque de Carthagène, neveu
du précédent, né à Palencia, fut suc-
cessivement évêque d'Astorga, de Ba-
dajoz, de Siguença, de Placentia et de
Carthagène. Alexandre VI lui donna
le chapeau de cardinal en 1495, et
l'envoya nonce en Espagne. Ferdinand
et Isabelle le nommèrent ensuite leur
ambassadeur à Rome. En 1511, il
prit, par vengeance ou par ambition,
le parti de Louis XII et de l'empereur
Maximilien, contre Jules II, et fut
l'auteur du concile de Pise, qui se pro-
nonça contre le poutife. Carvajal fut ex-
communié dans le concile de Latran,
et déclaré indigne de la pourpre : il se
retira à Lyon. Après la mort de Jules
II, en 1513, il crut pouvoir se ren-
dre à Rome sans danger ; mais il fut
arrêté à Livourne, d'où Léon X le fit
conduire à Civittà-Vecchia. On lut
dans la septième session du concile de
Latran, un acte par lequel Carvajal
condamnait tout ce qui s'était fait au
concile de Pise, et reconnaissait qu'il
avait été justement retranché du nom-
bre des cardinaux. Louis XII réclama
sa mise en liberté ; Léon X la promit ;
les ambassadeurs de l'empereur et de
Ferdinand s'y opposèrent, prétendant
que c'était faire injure à Jules II. En-
fin, Carvajal obtint son pardon en le
demandant à genoux dans un consis-
toire tenu le 27 juin 1513. Il rentra
dans toutes ses dignités. Il exerça
encore plusieurs emplois importants
sous Adrien VI et Clément VII, et
mourut évêque d'Ostie et doyen du
sacré collège, le 15 décembre 1525,
à soixante-sept ans. On a de lui plu-
sieurs discours, homélies et sermons ;
nous citerons seulement : I. *Oratio*
de eligendo summo pontifice, pro-
nouncée en 1492 dans la basilique de
St.-Pierre, à Rome, et imprimée la
même année dans cette ville, suivant
l'auteur de la *Bibliotheca pontificia* ;

CAR

Oratio ad Sixtum IV et cardinalium collegium, prononcée en 1484 ;

Oratio habita nomine catholicorum regum ad Alexandrum VI.

Les auteurs espagnols font un grand usage de l'éloquence de Bernardin de Carvajal. V—VE.

CARVAJAL (LAURENT GALINDEZ), de la même famille, chevalier de Calatrava, naquit à Placentia, en ramadure, en 1472, professa avec succès la jurisprudence à Salamanque, fut conseiller du roi Ferdinand et de la reine Isabelle, eut une grande part à la régence du royaume d'Espagne, du temps du cardinal Ximenes, et assista au couronnement de Charles-Quint, qui, avec sa mère, la reine Jeanne de Castille, le nomma grand-maître des postes de toutes les provinces, et lui donna les aigles de l'Empire pour ajouter à ses armes, afin de récompenser des services qu'il avait rendus à l'état, et des sacrifices que sa maison avait faits. C'est à lui que l'on doit la révocation du testament de Ferdinand-le-Catholique, qui conserva tant à la tranquillité de l'Espagne ; il ne fut pas moins utile à Charles-Quint après la mort de Ferdinand, retenu prisonnier, dans sa forteresse de Madrigalejo, en Estramadure, l'infant don Ferdinand, que les autres grands seigneurs voulaient proclamer roi. Il écrivit plusieurs ouvrages qui sont restés manuscrits : I. ses mémoires de la vie de Ferdinand et d'Isabelle, sous le titre de *Memoirs ou registre breve*, etc., écrits plus en courtisan qu'en écrivain véridique ; II. *Historia de lo ocurrido después de la muerte de rey don Fernando el Catholico* ; III. *Annotaciones de la historia de España* ; *Genealogia de los Carvajales* ; *Addiciones a los varones ilustres de Fernan Perez de Guzman* ;

CAR

ce dernier ouvrage a été imprimé en 1517, in-fol., avec une *Vie de Jean II, roi de Castille*, dont Carvajal fut l'éditeur. Il travaillait à une *Histoire d'Espagne*, lorsqu'il mourut à Burgos le 27 novembre 1527. V—VE.

CARVAJAL (FRANÇOIS DE), capitaine espagnol, s'était signalé à Pavie et au sac de Rome en 1527. Le désir d'amasser des richesses l'ayant conduit au Mexique et au Pérou, il devint, en 1542, major-général de l'armée royale, et contribua, par sa bravoure et par ses conseils, au gain de la bataille de Chupas, où le jeune Atahualpa fut vaincu par le gouverneur Vaca de Castro. S'étant attaché ensuite au parti de Gonzale Pizarro, Carvajal le décida à se mettre à la tête des mécontents, et contribua à son succès. Envoyé d'abord dans le Pérou pour s'opposer aux progrès des royalistes, il les dispersa en 1544, se rendit maître de la ville de la Plata et des fameuses mines du Potosi, où il tira des richesses immenses. Devenu l'âme du parti de Gonzale, il lui fit gagner, par ses savantes dispositions, la bataille de Guarina, et réussit ensuite à ce chef de se rendre tout-à-fait indépendant, et de se faire reconnaître roi. Quoique Gonzale eût rejeté son avis, Carvajal lui resta constamment fidèle et fut fait prisonnier comme lui à la suite de la défection de son armée, en 1548, et condamné à être pendu comme traître à son roi : il était âgé de quatre-vingt-quatre ans. Quand on lui lut sa sentence, il répondit froidement : « On ne meurt qu'une fois. » Son corps, mis en quartiers, fut exposé sur le chemin de Cuzco. Cet homme extraordinaire, si célèbre dans les révolutions du Pérou, insultait à la faiblesse, à la lâcheté, et se laissa désarmer par une saillie. Toujours fidèle à la faction à laquelle il s'était

taché, il se montra inexorable envers les traîtres et les transfuges; il en fut le bourreau, et les immola par milliers : aussi sa cruauté passa-t-elle en proverbe. On prétend qu'il fit périr, par des travaux excessifs, plus de vingt mille Indiens dont il avait fait ses esclaves; mais jamais on ne le vit perdre le souvenir d'un service ou d'un bienfait. Bon général, et même homme d'état, il montra une force de caractère peu commune, et fut, quoique octogénaire, le premier et le plus infatigable soldat du Nouveau-Monde.

B—P.

CARVAJAL (JEAN), parent du précédent, fut son émule en audace et en férocité, mais fut plus perfide que lui. Il était officier dans la province de Vénézuëla lorsque Charles-Quint la céda aux Welser d'Augshourg, à titre de fief de la couronne d'Espagne. **George Spirra**, allemand, et le dernier gouverneur de ce pays nommé par les Welser, étant mort le 12 juin 1540, l'évêque **Bastidas**, qui avait été nommé au gouvernement, envoya son lieutenant-général, **Philippe de Urré**, à la découverte de la chimère du lac **Parima**, ou *del Dorado*. Tandis que celui-ci s'en retournait à **Coro**, alors capitale de la Vénézuëla, après quatre années de courses et de recherches vaines dans les forêts de l'Amérique méridionale, il fut assassiné par un de ses officiers, **Pédro Limpias**, gagné par **Carvajal**, qui venait d'usurper le gouvernement de Vénézuëla, dévolu à **Urré** par la translation de **Bastidas** à l'évêché de Porto-Rico. **Carvajal** eut en l'audace de fabriquer des lettres-patentes qui le nommaient gouverneur. Il fonda, durant l'usurpation, la ville de **Tucuyo**, le seul établissement durable qui se forma par suite de ce pays restant sous la tyrannie des Welser. Le li-

cencié don **Juan Pères de Tolo** qui fut envoyé dans le pays, en qualité de gouverneur, par **Charles-Quint** fit pendre **Carvajal** en 1546.

D—N L.—E.

CARVAJAL (D. LOUIS-FIRMIN) comte de la Union. (Voy. UNION.)

CARVALHO (DOMINIQUE), général portugais, enleva, en 1603, **l'île de Sundina** aux Indiens **Mogores**, défit ensuite le roi d'**Aracan**, dans un combat naval. Le prince indien, élu revenu avec de nouvelles forces, brûla l'île, et bientôt la famine obligea **Carvalho** d'abandonner sa conquête. En se retirant au port de **Sirapur**, il rencontra la flottille des **Mogores**, laquelle il remporta une victoire complète; mais il fut blessé à la gorge d'un coup de flèche, dont il perdit la vie. Quand il eut ravitaillé et augmenté son escadre, dans le dessein d'aller arracher **Sundina** aux **Aracans**, il se rendit à la cour du roi de **Chaudécan**, allié des Portugais pour l'exciter à se joindre à lui; mais à peine eut-il obtenu audience à Jêsu que ce prince perfide le fit arrêter, le livra ensuite au roi d'**Aracan**, qui fit périr dans les tourments, en 1604.

B—P.

CARVALHO D'ACOSTA (ANTONIO), né à Lisbonne en 1650, mort en 1715, âgé de soixante-cinq ans, embrassa l'état ecclésiastique, publia divers traités, sous les titres de *Copendio geografico, Via astronomica, astronomia methodica*, et se fit surtout connaître par une ample description du Portugal, intitulée : *Cronographia Portugueza e descripçam topografica do reino de Portugal*, Lisbonne, 1706, 1708 et 1712, 5 v. in-fol. Un critique français disait, au commencement du 18. siècle, qu'il fallait en tout de la modération, qu'il craignait que cette description

Portugal ne fût plus grande que le royaume ; mais cet ouvrage , rare en France , est curieux , instructif , et le meilleur qu'on ait sur cette matière. On y trouve l'histoire ecclésiastique , civile et naturelle des principaux lieux du royaume ; les généalogies des principales familles (c'est la partie la plus faible) , les hommes illustres , etc. La partie ecclésiastique est beaucoup trop étendue , et l'auteur ne s'y montre pas exempt de superstition. Il parcourut le Portugal , puisa dans différentes archives , sacrifia à cette grande entreprise sa santé , sa fortune , et ne laissa pas , en mourant , de quoi payer les frais de son enterrement. L'histoire littéraire du Portugal fournit un grand nombre d'auteurs du nom de *Carvalho* ; les principaux sont : — *CARVALHO* (Luiz Alonzo de) , jésuite , mort en 1630. On a de lui , I. un Art poétique , intitulé : *Cisno de Apollo de l'Arte poetica* , Medina del Campo , 1602 , in-8° ; II. *Antiguedades y cosas memorables del principado de Asturias* , Madrid , 1695 , in-fol. Cet ouvrage est estimé. — *CARVALHO* (Laurent Pires) a écrit l'histoire des ordres militaires d'Espagne : *Enucleationes ordinum militarium Hispaniarum* , Lisbonne , 1693 , in-fol. — *CARVALHO* (Antoine) , né à Lisbonne en 1590 , entra dans la société des jésuites , professa la rhétorique et la philosophie à Evora , à Coïmbre , et mourut en 1650 , âgé de soixante ans. Il écrivit des Commentaires sur la *Somme* de S. Thomas , in *primam secundam partem* , et fit imprimer à Lisbonne , en 1627 , un discours sur cette question délicate : *Si conviene que los predicadores reprehendan principes y ministros*. — *CARVALHO* (Valentin) , jésuite. Philippe Alegambe cite de cet auteur : I. *Supplementum annuarum epistola-*

rum ex Japonia , anno MDC. — *Annua litteræ ex Sinis* , anno MDC. — Rome , 1603 , in-8° . (en italie)
CARVALHO (Antoine Monis de) auteur d'un traité curieux qui a pour titre : *Francia interessada con Portugal en la separacion de Catalogna* , Barcelone , 1644 , in-4° . Ce traité , dans cet ouvrage , des intérêts communs des princes et des états de l'Europe. — *CARVALHO-VILLER* (Martin) , docteur en droit , exerça l'état d'avocat à Milan , et publia un volume in-4° , qui est attribué à Ranuzzio Farnèze , duc de Milan. C'est un traité de politique , qui a pour titre : *le Miroir des princes et des ministres* , *Espejos de principes y ministros*. — *CARVALHO* (Jean) professeur de droit canonique à Coimbra , y fit imprimer , en 1633 , *quarta falcidia et legitimam* , cap. *Raynaldus de testamentis*.
CARVALHO (Tristan Barbosa) auteur ascétique de plusieurs ouvrages dont le plus curieux est intitulé *millete del alma y Jardin de la conciencia* , c'est-à-dire , Bouquet de l'ame et Jardin du ciel. — *CARVALHO DE VILHENA* (Antoine) , archiprêtre et gardien des archives royales de Portugal , a composé *Torre da Tombo* , a composé l'histoire de régner , et la *Vida do seu pai* *Dios Bartholome da Costa* *rei da se de Lisboa*. V. *Costa*.
CARVALHO. Voy. *POMBAL*.
CARVE (THOMAS) , né à Tipperary , en Irlande , en 1590 , aumônier d'une légion impériale de l'Empire , composée de soldats de des trois royaumes , fit plusieurs campagnes en cette qualité , dans la guerre de 1635 , et publia le récit des événements dont il avait été le témoin , sous ce titre : *Itinerarium Th. Carve* . Mayence , 1639 ; 2° . partie , in-8° . 3° . partie , Spire , 1646 , in-8° .

ouvrage, qui renferme quelques particularités curieuses, ne doit être lu qu'avec précaution, parce que l'auteur a recueilli sans examen beaucoup de bruits populaires. On a encore de Carve, *Lyra, sive Anacephaleosis Hibernica, cui accesserunt annales Hibernicae*, etc., 2^e. édition, Sultzbach, 1666, in-4°. L'auteur traite, dans cet ouvrage, de l'origine, des noms, des mœurs et des coutumes des peuples de l'Irlande. Les annales comprennent l'histoire de cette île depuis 1148 jusqu'en 1666. Carve était mort dès l'an 1664, à l'âge de soixante-quatorze ans.

W—s.

CARVER (JEAN) fut, au commencement du 17^e. siècle, le premier gouverneur de la colonie de Plimouth. Obligé de quitter l'Angleterre pour cause de religion, il s'était réfugié à Leyde, d'où il fut envoyé à Londres, pour traiter de l'acquisition d'un territoire avec la compagnie de Virginie. Ayant obtenu des lettres-patentes, il partit en 1620, avec deux bâtimens et cent vingt passagers. Après une navigation pénible, ils abordèrent sur une côte déserte, où ils eurent d'abord à se défendre contre les sauvages et les maladies, et finirent par s'établir sur une baie, à laquelle ils donnèrent le nom de *Plimouth*. Carver, qui avait été élu gouverneur dès les premiers momens de cette colonie, à la pluralité des suffrages, la gouverna pendant deux ans avec sagesse, et fit, avec les sauvages, des traités qui ont été maintenus pendant cinquante ans. Il mourut en 1623. Son épée est déposée à Boston, dans un cabinet historique.

Z.

CARVER (JONATHAS), né en 1732, à Sillwater, dans le Connecticut, fut à quinze ans placé chez un médecin pour étudier l'art de guérir. Son esprit se fit éloigner de cette profession, il

entra comme enseigne dans un régiment d'infanterie, parvint au grade de capitaine, et servit avec distinction dans la guerre de 1756 à 1763. Au retour de la paix, il conçut le projet de reconnaître les parties intérieures de l'Amérique, et d'arriver au grand Océan, afin d'ouvrir de nouvelles routes au commerce. Il partit de Boston au mois de juin 1766, et se rendit à Michillimakinac, fort situé entre les lacs Huron et Michigan. Il prit ensuite sa route au sud, en suivant la par septentrionale de ce dernier lac, et dans la baie Verte, remonta la rivière du Renard, arriva par un portage à l'Ouisconsin, qu'il descendit jusqu'à Mississipi, et navigua sur ce fleuve le remontant. Parvenu au-dessous de St.-Antoine, les glaces l'obligèrent de quitter son canot. Il continua sa route à pied, et atteignit la rivière St.-François. Revenu à son canot, qui avait laissé à l'embouchure de la rivière St.-Pierre, il la remonta pendant quarante milles, et, ayant alors rencontré une petite rivière qui venait du nord et qui n'avait pas de nom, il donna le sien. Il resta sept mois chez les Nadoessis, qui habitaient au milieu de plaines situées par le 100^e. degré de longitude occidentale, et le 45^e. latitude boréale. Les sauvages, qui l'avaient bien accueilli, l'accompagnèrent lorsqu'il les quitta, au printemps de 1767, et lui firent don d'un territoire considérable le long du Mississipi. N'ayant pas trouvé, à son retour, sur les bords du fleuve, les objets de traite que les agents anglais lui avaient permis de lui envoyer, et sans lesquels lui était impossible de poursuivre son voyage à l'ouest, il descendit jusqu'au pays des Chippeways, entra dans la rivière de ce nom, suivit ensuite la rivière Godard, et arriva dans le lac Supérieur, dont il côtoya pendant

ze cent milles les bords du nord et l'est. Il ne put pas non plus pendant rajet se procurer chez les Anglais, venaient traiter dans cette région, choses dont il avait besoin pour continuer ses courses chez les sauvages, ce qui le détermina à revenir à Billimakinac, par le détroit Ste. Marie. Il y passa l'hiver, en partit en 1768, et, prenant sa route par les grands lacs, le fleuve St.-Laurent et le Champlain, il fut de retour à Boston au mois d'octobre, après avoir fait de deux mille lieues. Il s'occupa à mettre en ordre sa relation, et s'embarqua pour l'Angleterre. Sa requête présentée au roi, pour être remboursé des sommes qu'il avait avancées, fit espérer qu'il pourrait donner sur l'intérieur du continent américain des notions précieuses pour le commerce; et en conséquence mandé par le roi sur le canal du commerce, qui parut satisfait de ses réponses, et lui permit de publier ses papiers. Il venait d'en traiter avec un libraire, lorsque le président du bureau de commerce lui en donna l'ordre de remettre à son greffier les papiers relatifs à ses découvertes. Obligé de racheter son manuscrit, il s'efforça vainement de faire supporter cette dépense à l'état de celles qu'il avait présentées, et il paraît qu'on lui alloua qu'une somme très modique. Il apprit ensuite que son manuscrit avait été égaré dans les bureaux; mais il en avait conservé une copie dans laquelle il le publia. Carver, nommé par le gouvernement, n'avait pu faire exister sa famille, que le mépris de l'emploi de commis d'un bureau de poste. Cette fâcheuse situation altéra sa santé; une dysenterie, suite de privations forcées, dit son historien, fut terminée par une fièvre putride, qui l'enleva le 31 janvier 1780. Son déplorable donna lieu à la fonda-

tion d'une société pour le soulagement des gens de lettres malheureux. On de Carver : I. *Traité sur la culture du tabac*, Londres, 1779, in-8° avec deux gravures; II. la relation de ses voyages, imprimée en 1774. Elle eut un débit assez prompt, puisqu'elle en parut une 2^e. édition en 1778. une 3^e., avec une notice sur sa vie par le docteur Lettson, en 1780. Elle a été traduite en allemand la même année, et ensuite en français, par Montucla, sous ce titre : *Voyage dans les parties intérieures de l'Amérique septentrionale, pendant les années 1766, 1767 et 1768*, par Carver, Paris, 1784, 1 vol. in-8°. L'auteur donne beaucoup de détails intéressants sur les sauvages; peut-être le juge-t-il un peu favorablement, tandis qu'il juge sévèrement les Français. Les détails relatifs à l'histoire naturelle n'ont pas une grande importance; mais tout ce qui concerne la géographie physique annonce un observateur exact et judicieux. Il parle avec un peu de jactance de ce qu'il a vu, et cependant il n'a pas remonté le Mississippi plus haut que le P. Hennepin, et peut-être n'est-il pas allé à l'ouest plus loin que La Hontan; mais il a suivi l'usage de ses compatriotes, qui rendent rarement justice aux découvertes des Français. E—s.

CARY (LUCIUS). Voy. FALKLAND.
 CARY (ROBERT), savant anglais né à Cookington, dans le Devonshire en 1615, étudia à Oxford, et obtint la cure de Portlemouth, dans son pays natal. Comme il avait de la naissance et des talents, les ministres presbytériens s'efforcèrent de l'attirer dans leur parti, et y réussirent en le nommant modérateur d'une de leurs assemblées; néanmoins, lors du rétablissement de Charles II, Cary fut un des premiers à le féliciter sur son ré-

e qui lui valut en 1662 l'ar-nat d'Exeter ; mais ayant été é de ce bénéfice deux ans l retourna à sa cure de Portle- où il mourut en 1688, âgé de treize ans. On a de lui un ; intitulé : *Palæologia chrono- Tableau chronologique du ancien, en 3 parties* ; 1°. *Di- s* ; 2°. *Apodictique* ; 3°. *Car* ; Londres, 1677, in-fol. Il t en vers latins quelques hym- sage dans l'église d'Angleterre. Y (Henri), comte de Mon- et cousin de la reine Élisabeth, é avec Charles I^{er}. , et mourut r, après avoir beaucoup souf- is les guerres civiles. Il a tra- anglais divers ouvrages. X—s. Y (Félix), fils d'un libraire seille, y naquit le 24 décem- 39. Il eut à peine achevé son e philosophie qu'il annonça son ur la numismatique ; il s'ap- bientôt à l'étude de l'histoire, a une très belle collection de es antiques. Dans un voyage à Paris en 1723, Cary ajou- à ses connaissances qui déjà étonné plusieurs savants. ur à Marseille, il fut nommé e de l'académie qu'on venait blir (1726). Dans un second à Paris, en 1734, il enrichit sa collection ; mais c'est à le qu'il se procura les médailles s rares de son cabinet, par les que donne le commerce de lle avec les Échelles du Levant. ait, dit l'abbé Barthelini, un cabinet de médailles et une pré- collection de livres assortis à out... Des connaissances en tout s, dirigées par un esprit excel- et embellies par des mœurs es, rendaient son commerce agréable qu'instructif. » Cary

était associé de l'académie de Cortone. En 1752, celle des inscriptions et belles-lettres le nomma son corres- pondant. Il mourut le 15 déc. 1754. On a de lui : I. *Dissertation sur la fondation de Marseille, sur l'histoire des rois du Bosphore Cimmérien, et sur Lesbonax, philosophe de Mity- lène*, Paris, 1744, in-12, dédié à l'abbé de Rothelin. II. *Histoire des rois de Thrace et de ceux du Bos- phore Cimmérien, éclaircie par les médailles*, Paris, 1752, in-4°. fig. C'est le plus important de ses ouvra- ges : avant lui, on avait confondu plu- sieurs rois du Bosphore avec ceux de Thrace ; il y distingue avec beaucoup de sagacité ce qui appartient à cha- cune de ces dynasties, et cette his- toire, puisée dans les sources les plus authentiques, peut être regardée com- me un ouvrage classique. C'est aussi par les médailles qu'il y fixe la pre- mière année ou l'ère du Bosphore qui est la même que celle du Pont, c'est-à- dire la 457^e. de Rome. Hardouin, Vaillant, Haym, et Soucier avaient en vain cherché à éclaircir ce point de chronologie ; mais il est bien re- marquable que Froelich, qui publia la même année ses *Regum veterum numismata anecdota*, soit arrivé au même résultat, et que, sans se con- naître, ces deux numismates ayent reconnu, chacun de leur côté, que c'est Mithridate le grand qui introdui- sit l'ère du Pont dans le Bosphore, lorsqu'il réunit ce royaume à ses états de l'Asie. Depuis la publication de ces deux ouvrages, les cabinets de l'Europe se sont enrichis de nouvelles pièces qui confirment les heureuses conjectures de Cary. Il a laissé beau- coup de manuscrits. Le *Dictionnaire de la Provence et du comtat Venais- sin* cite les titres de neuf dissertations et de sept discours, et dit qu'il avait com-

ce sujet ignoble, les plus beaux de la *Henriade*; il y a joint un dictionnaire de l'argot. Ce poème a plusieurs éditions. On trouve une relation assez détaillée du procès et du complice de Cartouche dans le 2^e. vol. des *Procès fameux* de Desessarts. Il a réimprimé très souvent l'*Histoire de la vie et du procès du fauteur L. D. Cartouche et de plusieurs de ses complices*, 1 vol. in-8.

Z.

CARTWRIGHT (THOMAS), théologien anglais, de la secte des puritains, naquit vers l'année 1555, dans le comté de Hertford, et étudia à Cambridge, où il devint par la suite professeur de théologie. Son talent, comme prédicateur, attirait une foule immense à ses sermons. S'étant permis d'attaquer la discipline de l'Église anglicane, les évêques se soulevèrent contre lui, résolurent de le perdre dans l'esprit de la reine Élisabeth, et réussirent à le faire expulser de l'université. Il passa sur le continent, fut quelques années ministre des négociants anglais à Anvers et à Middelbourg, revint en Angleterre, malgré les persécutions dirigées alors contre les puritains, et y publia même quelques écrits, où il proposait une nouvelle discipline et de nouvelles formes de culte. Ces écrits ayant alarmé le gouvernement, Cartwright se vit obligé de sortir de nouveau du royaume. Étant hasardé d'y rentrer au bout de quelques ans, il fut arrêté et mis en prison comme séditieux. Délivré par le crédit du lord trésorier Burleigh et du comte de Leicester, qui lui donna la direction d'un hôpital fondé par lui dans le comté de Warwick, il ne jouit pas long-temps de sa liberté, et, après avoir été emprisonné à différentes reprises, il mourut en 1603, âgé de soixante-huit ans. Il était extrême-

ment laborieux, et ne donnait jamais plus de cinq heures au sommeil. Outre ses ouvrages de controverse, écrits en anglais, on a de lui : I. *Commentarii practica in totam historiam evangelicam, ex quatuor evangelistis harmonice concinnatam*, in-4^o, 1632. Une belle édition de cet ouvrage a été publiée à Amsterdam, par Louis Elvir, en 1647, in-4^o, sous le titre suivant : *Harmonia evangelica commentario analytico, metaphrastico, practico, illustrata*, etc. II. *Commentarii succincti et dilucidi in prophetia Salomonis*, Amsterdam, 1617, 1638, in-4^o.; III. *Metaphrasis et liber milie in librum Salomonis qui inscribitur Ecclesiastes*, Londres, 1603, in-4^o.; Amsterdam, 1647, in-4^o.; IV. *Answer concerning church discipline*, 1575, in-4^o.; V. un *Cours de théologie*, in-4^o, Londres, 1616, 1647.

X—3.

CARTWRIGHT (GUILLAUME), théologien et poète anglais, naquit en 1611 à Northway, dans le comté de Gloucester. Il fit une partie de ses études, comme élève royal, à l'école de Westminster, et acheva son éducation à Oxford, où il prit les grades, et se distingua dans la chaire par l'éclat d'une éloquence brillante soutenue du plus beau débit et de la plus belle figure. Il remplit aussi avec un grand succès, à cette même université, la place de professeur de médecine physique. Il obtint plusieurs bénéfices et composa des pièces de théâtre, peu connues aujourd'hui, mais représentées alors avec succès par les étudiants et même par les docteurs de l'université. Une entre autres, l'*Esclave royal*, tragi-comédie, donna tant de plaisir à la reine, qu'elle voulut la voir représentée ensuite par ses propres médecins, afin de comparer les divers talents de ces acteurs d'espèce très

mais d'après le jugement unanime demeura à l'université mourut en 1644, âgé de trois ans. Il a été prodigieusement loué par les poètes de son temps : le recueil de ses pièces de vers, d'un nombre de quatre, imprimé ensemble sous ce titre : *Comedies, and poems*, 1651, in-8°, contient aussi plusieurs pièces de vers à sa louange, et est très-estimé par les beaux esprits de son temps, à laquelle il avait donné un genre particulier. Ben Jonson l'appelait *son fils*, et l'aimait. On a de Cartwright des poésies, latines et anglaises. On a d'autres théologiens anglais dont le nom, dont les ouvrages sont oubliés.

X—s.

CAR (MARCUS AURELIUS, et LIUS AURELIANUS), naquit à Milan, suivant Eutrope, A. V. 193. Zonare dit aussi qu'il était né à Rome, d'autres disent qu'il naquit à Milan. Quant à lui, il fut César pour romain, et dans la suite il écrivit au sénat, lorsqu'il fut élevé à l'empire, il s'explique en ces termes : « Réjouissez-vous, pères de la patrie, de ce qu'un membre de votre corps et de votre nation est devenu empereur, etc. » Carus, après avoir été élevé par les grades civils et militaires, fut choisi par Probus pour occuper la place de préfet du prétoire, et à la mort de cet empereur, l'armée l'éleva par son suffrage pour lui. Cette élection fit croire que Carus eut part à la mort de Probus. Vopiscus l'en justifie pleinement, et punit au contraire avec une rigueur les meurtriers de Carus. Il avait été comblé de ses grâces, car non seulement Probus lui avait fait bâtir une maison des deniers

publics, mais il avait ordonné qu'on lui élevât une statue équestre en récompense de ses services. Carus créa deux césars ses deux fils, Carinus et Numérien, aussitôt qu'il fut élevé à l'empire, et leur donna, quelque temps après, le titre d'*Augustes*. Il paraît qu'ils ne prirent celui d'empereur qu'après sa mort. A la nouvelle de celle de Probus, les barbares crurent l'occasion favorable pour se soulever. Carus envoya Carinus dans les Gaules, et partit lui-même pour l'Illyrie avec Numérien, son second fils, afin de combattre les Sarmates qui se préparaient à envahir la Thrace et l'Italie. Il en tua seize mille et fit vingt mille prisonniers. Il partit ensuite pour la guerre contre les Perses, dont Probus avait déjà fait les préparatifs. Il s'empara de la Mésopotamie, des villes de Séleucie et de Ctésiphon, et prit alors les surnoms de *Persique* et de *Parthique*. Encouragé par Aper, préfet du prétoire, qui voulait régner à sa place, il résolut de pousser plus loin ses conquêtes; mais il mourut au milieu de ses victoires, vers la fin de l'an 283, après un règne d'environ deux ans. Les uns prétendent qu'il fut frappé d'un coup de foudre dans sa tente; les autres, qu'il mourut de maladie, mais que ses officiers, dans la désolation que leur causait la perte de ce prince, mirent le feu à sa tente; ce qui accrédita le premier bruit. Cette mort confirma le préjugé des Romains, appuyé sur un oracle, qu'il n'était pas permis à ce peuple de porter ses armes au-delà de Ctésiphon. Vopiscus dit que Carus tenait le milieu entre les bons et les mauvais princes, et qu'il aurait pu être placé parmi les premiers, s'il n'avait pas eu Carinus pour fils. Il fut mis après sa mort au rang des dieux. On a des médailles grecques et latines de cet empereur. Les premières ont

été frappées à Alexandrie en Égypte; les unes et les autres sont mention de sa consécration. Il paraît même que, de son vivant, il fut appelé *Dominus* et *Deus*. On lui donne pour femme Magnia Urbica (*Voyez CARINUS*). On peut consulter la dissertation du baron de la Bastie, *Mémoires de l'Académie des inscriptions*, p. 437, tom. XIII, sur la durée de l'empire de Carus et de ses fils. T—n.

CARUS (FRÉDÉRIC - AUGUSTE), savant théologien protestant, né à Budissin le 27 avril 1770, mort à Leipzig le 6 février 1807, a enseigné la philosophie avec distinction dans l'université de Leipzig, comme professeur extraordinaire, depuis 1796; comme professeur ordinaire, depuis 1805. M. Ferdinand Hand a publié le recueil de ses œuvres en 7 vol. in-8°, à Leipzig, 1808-1810. Ils contiennent, I. et II. sa *Psychologie*; III. son *Histoire de la psychologie*; IV. *Réflexions sur l'histoire de la philosophie*; V. *Psychologie des Hébreux*; VI. *Considérations sur l'histoire de l'espèce humaine*; VII. *des Essais de morale et de philosophie religieuse*. Tous ses ouvrages sont en allemand, à l'exception d'une dissertation, intitulée : *Historia antiquior sententiarum ecclesie græcæ de accommodatione christo in primis et apostolis tributa*, Leipzig, 1793, in-4°; et d'un mémoire intitulé : *De Anaxagoræ cosmo-theologiæ fontibus commentatio*, ib., 1796, in-4°. Ce dernier ouvrage est à la suite du 4^e volume de ses œuvres. M—on.

CARUSO (JEAN-BAPTISTE), en latin *Carusius*, historien sicilien, naquit à Polizzi, près de Palerme, le 27 décembre 1673. La lecture des ouvrages de Bacon le dégoûta de la philosophie scolastique qu'on lui enseignait chez les jésuites de Palerme; il

se mit à étudier avec ardeur Descartes et de Gassendi, par tomber dans le scepticisme, et se livra à l'étude de l'histoire. En 1700, ayant eu l'occasion de voyager à Paris deux jeunes gentlemen, il fit connaissance avec les plus distingués de l'époque, et surtout avec le P. de La Harpe, qui lui inspira le goût des études historiques. De retour dans son pays, il se livra exclusivement à l'étude de l'histoire jusqu'à sa mort, arrivée le 1724. On lui doit : I. *Memorie della Sicilia, dal tempo primieri abitatori sino alla caduta del rè Vittorio-Amadeo*, 1716, in-fol. Ce tome va que jusqu'à l'an 1054; le tome II, qui va jusqu'aux vêpres siciliennes, et le tome III, qui termine l'histoire de Caruso, en 1745. II. *Historia siculorum varia monumenta*, tom. I, part. 2, des *Reverendissimi scriptores*, de Murina, Bibliotheca historica Siculorum de rebus Siculis, in invasione ad Aragonum principatum collectio, Palerme, 1725, 2 vol. in-fol. C'est de plusieurs historiens du temps dont les uns n'avaient jamais été imprimés, et les autres étaient très rares. On peut voir le détail de ces pièces que renferme cette collection dans Fabricius, *Conspectus litter. Italiae*, pag. 73-78. CARUSO, natif de Vitulan, dans le royaume de Naples, servait le duc d'Urbin, au commencement du 17^e siècle, et a écrit une relation poétique des guerres auxquelles il avait eu part, sous le titre de *L'Historia in ottava rima quale si racconta il verissimo del... di Vercelli*.

), jurisconsulte sicilien, né à
ti, juge à l'audience royale de
e, mort le 25 novembre 1690,
; un grand nombre d'ouvrages;
s importants sont : I. *Praxis*
modum procedendi in civilibus
itu regni Siciliae, 2^e. édition,
e, 1705, in-fol.; II. *Praxis*
modum procedendi in crimi-
r, etc., ibid., 1655, in-fol.,
t réimprimé, avec les additions
s fils Joseph Caruso, mort à
e en 1700. C. M. P.

VAJAL. Voy. FERDINAND IV.
VAJAL, ou plus exactement
AJAL (JEAN DE), cardinal,
de Placentia, né à Truxillo
Estramadure, fut successivement
auditeur de rote, gouverneur
ne et légat. Eugène IV l'éleva à
pre le 17 décembre 1446; il
précédemment envoyé au con-
Bâle, pour y appuyer ses inté-
in 1440, Carvajal assista à la
nvoquée à Mayence, et y parla
orce et éloquence. Dans un se-
voyage, il fut accompagné en
gne par Thomas de Sarzane,
: depuis pape sous le nom de
s V. Carvajal déploya beau-
habileté dans vingt-deux légat-
il se fit une grande réputation par
ces en Allemagne, en Bohême,
vit exposé à la fureur des Hus-
en Hongrie, où il contribua à
nde victoire que l'armée chré-
remporta, le 22 juillet 1456,
thomet II, empereur des Turks.
e de Jean de Carvajal était dés-
ssé; il refusa tous les évêchés
lui offrit pour l'augmentation
revenus, et mourut à Rome le
mbre 1469, âgé de soixante-
s. Le cardinal Bessarion com-
on épitaphe. Sa vie a été écrite
n et publié à Rome. V—VE.
VAJAL (BERNARDIN DE), car-

dinal, évêque de Carthagène, neveu
du précédent, né à Palencia, fut suc-
cessivement évêque d'Astorga, de Ba-
dajoz, de Siguença, de Placentia et de
Carthagène. Alexandre VI lui donna
le chapeau de cardinal en 1495, et
l'envoya nonce en Espagne. Ferdinand
et Isabelle le nommèrent ensuite leur
ambassadeur à Rome. En 1511, il
prit, par vengeance ou par ambition,
le parti de Louis XII et de l'empereur
Maximilien, contre Jules II, et fut
l'auteur du concile de Pise, qui se pro-
nonça contre le pontife. Carvajal fut ex-
communiqué dans le concile de Latran,
et déclaré indigne de la pourpre : il se
retira à Lyon. Après la mort de Jules
II, en 1513, il crut pouvoir se ren-
dre à Rome sans danger; mais il fut
arrêté à Livourne, d'où Léon X le fit
conduire à Civittà-Vecchia. On lut
dans la septième session du concile de
Latran, un acte par lequel Carvajal
condamnait tout ce qui s'était fait au
concile de Pise, et reconnaissait qu'il
avait été justement retranché du nom-
bre des cardinaux. Louis XII réclama
sa mise en liberté; Léon X la promit;
les ambassadeurs de l'empereur et de
Ferdinand s'y opposèrent, prétendant
que c'était faire injure à Jules II. En-
fin, Carvajal obtint son pardon en le
demandant à genoux dans un consis-
toire tenu le 27 juin 1513. Il rentra
dans toutes ses dignités. Il exerça
encore plusieurs emplois importants
sous Adrien VI et Clément VII, et
mourut évêque d'Ostie et doyen du
sacré collège, le 15 décembre 1525,
à soixante-sept ans. On a de lui plu-
sieurs discours, homélies et sermons;
nous citerons seulement : I. *Oratio*
de eligendo summo pontifice, pro-
nouncée en 1492 dans la basilique de
St.-Pierre, à Rome, et imprimée la
même année dans cette ville, suivant
l'auteur de la *Bibliotheca pontificia*;

II. *Oratio ad Sixtum IV et cardinalium collegium*, prononcée en 1484;

III. *Oratio habita nomine catholicorum regum ad Alexandrum VI*.

Les auteurs espagnols font un grand éloge de l'éloquence de Bernardin de Carvajal.

V—VE.

CARVAJAL (LAURENT GALINDEZ DE), de la même famille, chevalier de Calatrava, naquit à Placentia, en Estramadure, en 1472, professa avec succès la jurisprudence à Salamanque, fut conseiller du roi Ferdinand et de la reine Isabelle, eut une grande part à la régence du royaume d'Espagne, du temps du cardinal Ximènes, et assista au couronnement de Charles-Quint, qui, avec sa mère, la reine Jeanne de Castille, le nomma grand-maître des postes de toutes les Indes, et lui donna les aigles de l'Empire pour ajouter à ses armes, afin de le récompenser des services qu'il avait rendus à l'état, et des sacrifices que sa maison avait faits. C'est à lui que l'on doit la révocation du testament de Ferdinand-le-Catholique, qui contribua tant à la tranquillité de l'Espagne; il ne fut pas moins utile à Charles-Quint après la mort de Ferdinand, en retenant prisonnier, dans sa forteresse de Madrigalejo, en Estramadure, l'enfant don Ferdinand, que les autres grands seigneurs voulaient proclamer roi. Il écrivit plusieurs ouvrages qui sont restés manuscrits : I. des mémoires de la vie de Ferdinand et d'Isabelle, sous le titre de *Memorial o registro breve*, etc., écrits plutôt en courtisan qu'en écrivain véridique; II. *Historia de lo ocurrido despues de la muerte de rey don Fernando el Catholico*; III. *Annotaciones de la historia de España*; IV. *Genealogia de los Carvajales*; V. *Addiciones a los varones illustres de Fernan Perez de Guzman* :

ce dernier ouvrage a été imprimé 1517, in-fol., avec une *Vie de II, roi de Castille*, dont Carvajal l'éditeur. Il travailla à une *Histoire d'Espagne*, lorsqu'il mourut à le 27 novembre 1527.

CARVAJAL (FRANÇOIS DE), taine espagnol, s'était signalé et au sac de Rome en 1527. Il d'amasser des richesses l'ayait conduit au Mexique et au Pérou, vint, en 1542, major-général de la cour royale, et contribua, par sa valeur et par ses conseils, à la bataille de Chupas, où le général magro fut vaincu par le gouverneur Vaca de Castro. S'étant attaché à la suite au parti de Gonzale Pizarro, Carvajal le décida à se mettre à la tête des mécontents, et contribua à son succès. Envoyé d'abord dans le Pérou pour s'opposer aux efforts des royalistes, il les dispersa et se rendit maître de la ville de Potosi et des fameuses mines immenses. Il tira du parti de Gonzale Pizarro, l'ame du parti de Gonzale Pizarro, à gagner, par ses savantes dispositions, la bataille de Guarina, et ensuite à ce chef de se rendre indépendant, et de se faire reconnaître roi. Quoique Gonzale eût été rejeté, Carvajal lui resta constamment attaché et fut fait prisonnier comme l'avaient été de la défection de son armée en 1548, et condamné à être traité comme traître à son roi : il eut de quatre-vingt-quatre ans. Quoiqu'il lut sa sentence, il répondit : « On ne meurt qu'une fois. » Son corps, mis en quartiers, fut posé sur le chemin de Cuzco, comme un homme extraordinaire, si célèbre par les révolutions du Pérou, imbu de la faiblesse, à la lâcheté, et se désarma par une saillie. Toujours dévoué à la faction à laquelle il s'était

, il se montra inexorable envers nègres et les transfuges ; il en fut un grand nombre, et les immola par mille : aussi sa cruauté passa-t-elle en proverbe. On prétend qu'il fit périr, des travaux excessifs, plus de mille Indiens dont il avait fait des esclaves ; mais jamais on ne le vit se souvenir d'un service ou d'un bienfait. Bon général, et même un grand homme d'état, il montra une force de caractère peu commune, et fut, quoiqu'indigène, le premier et le plus célèbre soldat du Nouveau-Monde.

B—P.

CARVAJAL (JEAN), parent du précédent, fut son émule en audace et en ferocité, mais fut plus perfide que lui. Il était officier dans la province de Vénézuëla lorsque Charles-Quint le fit venir à la cour, à la suite de la couronne d'Espagne. Il fut nommé gouverneur de ce pays nommé d'après les Welser, étant mort le 12 juin 1564, l'évêque Bastidas, qui avait été nommé au gouvernement, envoya son fils, le capitaine-général, Philippe de Urré, à la découverte de la chimère du lac de l'Or, ou *del Dorado*. Tandis que son fils s'en retournait à Coro, alors capitale de la Vénézuëla, après quatre années de courses et de recherches infructueuses dans les forêts de l'Amérique méridionale, il fut assassiné par un de ses officiers, Pedro Limpas, gagné par Carvajal, qui venait d'usurper le gouvernement de Vénézuëla, dévolu au roi par la translation de Bastidas au gouverneur de Porto-Rico. Carvajal se fit ensuite l'audace de fabriquer des lettres-patentes qui le nommèrent gouverneur. Il fonda, durant son administration, la ville de Tucuyo, un établissement durable qui se maintint pendant que ce pays resta sous la tyrannie des Welser. Le li-

centième don Juan Pèrès de Toloza, qui fut envoyé dans le pays, en qualité de gouverneur, par Charles-Quint, fit pendre Carvajal en 1576.

D—N L—E.

CARVAJAL (D. LOUIS-FIRMIN), comte de la Union. (*Voy. UNION.*)

CARVALHO (DOMINIQUE), général portugais, enleva, en 1603, l'île de Sundina aux Indiens Mogores, et défait ensuite le roi d'Aracan, dans un combat naval. Le prince indien, étant revenu avec de nouvelles forces, bloqua l'île, et bientôt la famine obligea Carvalho d'abandonner sa conquête. En se retirant au port de Sirapur, il rencontra la flottille des Mogores, sur laquelle il remporta une victoire complète ; mais il fut blessé à la gorge d'un coup de flèche, dont il pensa perdre la vie. Quand il eut ravitaillé et augmenté son escadre, dans le dessein d'aller arracher Sundina au roi d'Aracan, il se rendit à la cour du roi de Chaudecan, allié des Portugais, pour l'exciter à se joindre à lui ; mais à peine eut-il obtenu audience à Jéso, que ce prince perfide le fit arrêter, et le livra ensuite au roi d'Aracan, qui le fit périr dans les tourments, en 1604.

B—P.

CARVALHO D'ACOSTA (ANTOINETTE), né à Lisbonne en 1650, mort en 1715, âgé de soixante-cinq ans, embrassa l'état ecclésiastique, publia divers traités, sous les titres de *Compendio geografico, Via astronomica, astronomia methodica*, et se fit surtout connaître par une ample description du Portugal, intitulée : *Corografia Portugueza e descripçam topografica do reino de Portugal*, Lisbonne, 1706, 1708 et 1712, 3 vol. in-fol. Un critique français disait, au commencement du 18. siècle, qu'il fallait en tout de la modération, et qu'il craignait que cette description du

Portugal ne fût plus grande que le royaume; mais cet ouvrage, rare en France, est curieux, instructif, et le meilleur qu'on ait sur cette matière. On y trouve l'histoire ecclésiastique, civile et naturelle des principaux lieux du royaume; les généalogies des principales familles (c'est la partie la plus faible), les hommes illustres, etc. La partie ecclésiastique est beaucoup trop étendue, et l'auteur ne s'y montre pas exempt de superstition. Il parcourut le Portugal, puisa dans différentes archives, sacrifia à cette grande entreprise sa santé, sa fortune, et ne laissa pas, en mourant, de quoi payer les frais de son enterrement. L'histoire littéraire du Portugal fournit un grand nombre d'auteurs du nom de *Carvalho*; les principaux sont: — *CARVALHO* (Luiz Alonzo de), jésuite, mort en 1650. On a de lui, I. un Art poétique, intitulé: *Cisno de Apollo de l'Arte poetica*, Medina del Campo, 1602, in-8°.; II. *Antiguedades y cosas memorables del principado de Asturias*, Madrid, 1695, in-fol. Cet ouvrage est estimé. — *CARVALHO* (Laurent Pires) a écrit l'histoire des ordres militaires d'Espagne: *Enucliationes ordinum militarium Hispaniarum*, Lisbonne, 1695, in-fol. — *CARVALHO* (Antoine), né à Lisbonne en 1590, entra dans la société des jésuites, professa la rhétorique et la philosophie à Evora, à Coïmbre, et mourut en 1650, âgé de soixante ans. Il écrivit des Commentaires sur la *Somme* de S. Thomas, in *primam secundæ partis*, et fit imprimer à Lisbonne, en 1627, un discours sur cette question délicate: *Si conviend que los predicadores reprehendan principes y ministros*. — *CARVALHO* (Valentin), jésuite. Philippe Alegambe cite de cet auteur: I. *Supplementum annuarum epistola-*

rum ex Japonia, anno *MDC*
Annua litteræ ex Sinis, anno *M*
Rome, 1605, in-8°. (en italien)
CARVALHO (Antoine Monis de
auteur d'un traité curieux qui
titre: *Francia interessada con*
tugal en la separacion de Ca
Barcelone, 1644, in-4°. Ce
traite, dans cet ouvrage, des
communs des princes et des
l'Europe. — *CARVALHO-VILL*
(Marin), docteur en droit
exercer l'état d'avocat à Milan
publia un volume in-4°. qui
à Ranuzzio Farnèze, duc de
C'est un traité de politique, qui
titre: le Miroir des princes et
nistros. — *CARVALHO* (Jean
professeur de droit canonique à
bre, y fit imprimer, en 1653
quarta falcidia et legitimâ,
cap. *Raynaldus de testamen*
CARVALHO (Tristan Barbosa
auteur ascétique de plusieurs ouv
dont le plus curieux est intitulé
milleto del alma y Jardin del
c'est-à-dire, Bouquet de l'ame
din du ciel. — *CARVALHO DE P*
(Antoine), archiprêtre et gard
archives royales de Portugal, di
Torre da Tombo, a composé
de régner, et la *Vida do ser*
Dios Bartholome da Costa
reiro da sè de Lisboa. V—

CARVALHO. Voy. *POMBAL*

CARVE (THOMAS), né d
comté de Tipperary, en Irlande
1590, aumônier d'une légion
vice de l'Empire, composée de
des trois royaumes, fit plusieurs
pagnes en cette qualité, dans la
de 1655, et publia le récit des
ments dont il avait été le témou
ce titre: *Itinerarium Th. C*
Mayence, 1639; 2°. partie,
3°. partie, Spire, 1646, in-1

ouvrage, qui renferme quelques particularités curieuses, ne doit être lu qu'avec précaution, parce que l'auteur a recueilli sans examen beaucoup de bruits populaires. On a encore de Carve, *Lyra, sive Anacephaleosis Hibernica, cui accesserunt annales Hibernice, etc.*, 2^e. édition, Sultzbach, 1666, in-4°. L'auteur traite, dans cet ouvrage, de l'origine, des noms, des mœurs et des coutumes des peuples de l'Irlande. Les annales comprennent l'histoire de cette île depuis 1148 jusqu'en 1666. Carve était mort dès l'an 1664, à l'âge de soixante-quatorze ans.

W—s.

CARVER (JEAN) fut, au commencement du 17^e. siècle, le premier gouverneur de la colonie de Plimouth. Obligé de quitter l'Angleterre pour cause de religion, il s'était réfugié à Leyde, d'où il fut envoyé à Londres, pour traiter de l'acquisition d'un territoire avec la compagnie de Virginie. Ayant obtenu des lettres-patentes, il partit en 1620, avec deux bâtiments et cent vingt passagers. Après une navigation pénible, ils abordèrent sur une côte déserte, où ils eurent d'abord à se défendre contre les sauvages et les maladies, et finirent par s'établir sur une baie, à laquelle ils donnèrent le nom de *Plimouth*. Carver, qui avait été élu gouverneur dès les premiers moments de cette colonie, à la pluralité des suffrages, la gouverna pendant deux ans avec sagesse, et fit, avec les sauvages, des traités qui ont été maintenus pendant cinquante ans. Il mourut en 1625. Son épée est déposée à Boston, dans un cabinet historique.

Z.

CARVER (JONATHAN), né en 1732, à Stillwater, dans le Connecticut, fut à quinze ans placé chez un médecin pour étudier l'art de guérir. Son esprit se détacha de cette profession, il

entra comme enseigne dans un régiment d'infanterie, parvint au grade capitaine, et servit avec distinction dans la guerre de 1756 à 1763. Au retour de la paix, il conçut le projet de reconnaître les parties intérieures l'Amérique, et d'arriver au grand Océan, afin d'ouvrir de nouvelles routes au commerce. Il partit de Boston au mois de juin 1766, et se rendit Michillimackinac, fort situé entre les lacs Huron et Michigan. Il prit ensuite sa route au sud, en suivant la par septentrionale de ce dernier lac, en dans la baie Verte, remonta la rivière du Renard, arriva par un portage l'Ouisconsin, qu'il descendit jusqu'à Mississipi, et navigua sur ce fleuve le remontant. Parvenu au-dessous de St.-Antoine, les glaces l'obligèrent de quitter son canot. Il continua sa route à pied, et atteignit la rivière St.-François. Revenu à son canot, qui avait laissé à l'embouchure de la rivière St.-Pierre, il la remonta pendant quarante milles, et, ayant alors rencontré une petite rivière qui venait du nord et qui n'avait pas de nom, il donna le sien. Il resta sept mois chez les Nadoessis, qui habitaient au milieu de plaines situées par le 100^e. degré de longitude occidentale, et le 45^e. latitude boréale. Les sauvages, qui l'avaient bien accueilli, l'accompagnèrent lorsqu'il les quitta, au printemps de 1767, et lui firent don d'un territoire considérable le long du Mississipi. N'ayant pas trouvé, à son retour, les bords du fleuve, les objets de ce que les agents anglais lui avaient permis de lui envoyer, et sans lesquels lui était impossible de poursuivre son voyage à l'ouest, il descendit jusqu'au pays des Chippeways, entra dans la rivière de ce nom, suivit ensuite la rivière Godard, et arriva dans le lac Supérieur, dont il côtoya pendant

CAR

ze cent milles les bords du nord et est. Il ne put pas non plus pendant rajet se procurer chez les Anglais, venaient traiter dans cette région, choses dont il avait besoin pour continuer ses courses chez les sauvages, ce qui le détermina à revenir à billimakinac, par le détroit Ste. Pie. Il y passa l'hiver, en partit en 1768, et, prenant sa route par les grands lacs, le fleuve St.-Laurent et le Champlain, il fut de retour à Boston au mois d'octobre, après avoir fait un voyage de deux mille lieues. Il s'occupa à mettre en ordre sa relation, et s'embarqua pour l'Angleterre. Sa requête présentée au roi, pour être remboursé des sommes qu'il avait avancées, fit espérer qu'il pourrait donner sur l'intérieur du continent américain des notions précieuses pour le commerce; et en conséquence mandé par le roi pour le commerce, qui parut satisfait de ses réponses, et lui permit de rassembler ses papiers. Il venait d'en traiter avec un libraire, lorsque le président du bureau de commerce lui en fit l'ordre de remettre à son greffe les papiers relatifs à ses découvertes. Obligé de racheter son manuscrit, il s'efforça vainement de faire supporter cette dépense à l'état de celles qu'il avait présentées, et il paraît qu'on lui alloua qu'une somme très modique. Il apprit ensuite que son manuscrit avait été égaré dans les bureaux; mais il en avait conservé une copie dans laquelle il le publia. Carver, nommé par le gouvernement, n'avait pu faire exister sa famille, que le mépris de l'emploi de commis d'un bureau de papier. Cette fâcheuse situation altéra sa santé; une dysenterie, suite de privations forcées, dit son histoire, fut terminée par une fièvre putride, qui l'enleva le 31 janvier 1780. Un déplorable donna lieu à la fonda-

CAR

tion d'une société pour le soulagement des gens de lettres malheureux. On de Carver : I. *Traité sur la culture du tabac*, Londres, 1779, in-8°, avec deux gravures; II. la relation de ses voyages, imprimée en 1774. Elle eut un débit assez prompt, puisqu'elle en parut une 2^e. édition en 1778, et une 3^e., avec une notice sur sa vie par le docteur Lettson, en 1780. Elle a été traduite en allemand la même année, et ensuite en français, par Montucla, sous ce titre : *Voyage dans les parties intérieures de l'Amérique septentrionale, pendant les années 1766, 1767 et 1768*, par J. Carver, Paris, 1784, 1 vol. in-8°. L'auteur donne beaucoup de détails intéressants sur les sauvages; peut-être les juge-t-il un peu favorablement tandis qu'il juge sévèrement les Français. Les détails relatifs à l'histoire naturelle n'ont pas une grande importance; mais tout ce qui concerne la géographie physique annonce un observateur exact et judicieux. Il parle avec un peu de jactance de ce qu'il a vu, et cependant il n'a pas remonté le Mississippi plus haut que le P. Hennepin, et peut-être n'est-il pas allé à l'ouest plus loin que La Hontan; mais il a suivi l'usage de ses compatriotes, qui rendent rarement justice aux découvertes des Français. E—s.

CARY (LUCIUS). Voy. FAULKLAND.

CARY (ROBERT), savant anglais, né à Cookington, dans le Devonshire, en 1615, étudia à Oxford, et obtint la cure de Portlemouth, dans son pays natal. Comme il avait de la naissance et des talents, les ministres presbytériens s'efforcèrent de l'attirer dans leur parti, et y réussirent en le nommant modérateur d'une de leurs assemblées; néanmoins, lors du rétablissement de Charles II, Cary fut un des premiers à le féliciter sur son re-

ce qui lui valut en 1662 l'ar-
 onat d'Exeter ; mais ayant été
 ilé de ce bénéfice deux ans
 il retourna à sa cure de Portle-
 , où il mourut en 1688, âgé de
 e-treize ans. On a de lui un
 e, intitulé : *Palæologia chrono-*
u Tableau chronologique du
ancien, en 5 parties ; 1°. Di-
us ; 2°. Apodictique ; 3°. Car-
s, Londres, 1677, in-fol. Il
 it en vers latins quelques hym-
 usage dans l'église d'Angleterre.
 Y (Henri), comte de Mon-
 , et cousin de la reine Élisabeth,
 ré avec Charles I^{er}., et mourut
 t, après avoir beaucoup souf-
 us les guerres civiles. Il a tra-
 anglais divers ouvrages. X—s.
 Y (Félix), fils d'un libraire
 rseille, y naquit le 24 décem-
 99. Il eut à peine achevé son
 le philosophie qu'il annonça son
 our la numismatique ; il s'ap-
 bientôt à l'étude de l'histoire,
 na une très belle collection de
 les antiques. Dans un voyage
 t à Paris en 1723, Cary ajou-
 ucouple à ses connaissances qui
 t déjà étonné plusieurs savants.
 our à Marseille, il fut nommé
 re de l'académie qu'on venait
 blir (1726). Dans un second
 e à Paris, en 1734, il enrichit
 : sa collection ; mais c'est à
 ille qu'il se procura les médailles
 us rares de son cabinet, par les
 s que donne le commerce de
 ille avec les Échelles du Levant.
 vait, dit l'abbé Barthelini, un
 cabinet de médailles et une pré-
 se collection de livres assortis à
 goût.... Des connaissances en tout
 re, dirigées par un esprit excel-
 et embellies par des mœurs
 ces, rendaient son commerce
 si agréable qu'i tructif. » Cary

était associé de l'académie de Cortone.
 En 1752, celle des inscriptions et
 belles-lettres le nomma son corres-
 pondant. Il mourut le 15 déc. 1754.
 On a de lui : I. *Dissertation sur la*
fondation de Marseille, sur l'histoire
des rois du Bosphore Cimmérien, et
sur Lesbosax, philosophe de Mity-
lène, Paris, 1744, in-12, dédié à
 l'abbé de Rothelin. II. *Histoire des*
rois de Thrace et de ceux du Bos-
phore Cimmérien, éclaircie par les
médailles, Paris, 1752, in-4°, fig.
 C'est le plus important de ses ouvra-
 ges : avant lui, on avait confondu plu-
 sieurs rois du Bosphore avec ceux de
 Thrace ; il y distingue avec beaucoup
 de sagacité ce qui appartient à cha-
 cune de ces dynasties, et cette his-
 toire, puisée dans les sources les plus
 authentiques, peut être regardée com-
 me un ouvrage classique. C'est aussi
 par les médailles qu'il y fixe la pre-
 mière année ou l'ère du Bosphore qui
 est la même que celle du Pont, c'est-à-
 dire la 457^e. de Rome. Hardouin,
 Vaillant, Haym, et Souciet avaient
 en vain cherché à éclaircir ce point
 de chronologie ; mais il est bien re-
 marquable que Froelich, qui publia
 la même année ses *Regum veterum*
numismata anecdota, soit arrivé au
 même résultat, et que, sans se con-
 naître, ces deux *numismates* ayeut
 reconnu, chacun de leur côté, que
 c'est Mithridate le grand qui introdui-
 sit l'ère du Pont dans le Bosphore,
 lorsqu'il réunit ce royaume à ses
 états de l'Asie. Depuis la publication
 de ces deux ouvrages, les cabinets de
 l'Europe se sont enrichis de nouvelles
 pièces qui confirment les heureuses
 conjectures de Cary. Il a laissé beau-
 coup de manuscrits. Le *Dictionnaire*
de la Provence et du comtat Venais-
sin cite les titres de neuf dissertations et
 de sept discours, et dit qu'il avait com-

CAR

un *Vocabulaire provençal*, avec étymologies de chaque mot. Il parait que ce manuscrit est perdu. Après la mort de Cary, ses médailles furent réunies par l'abbé Barthelemi, pour être réunies au cabinet des médailles antiques de la bibliothèque du roi.

A. B—r.

CARYL (JOSEPH), théologien, né à Londres en 1602, se distingua comme prédicateur, et prêcha souvent devant le long-parlement. Il fut employé, pendant la guerre civile, dans différentes négociations où il montra beaucoup d'habileté et non moins de courage contre Charles I^{er}. Destitué à l'époque de la restauration, il passa seulement ses dernières années à Londres, occupé de la composition de différents ouvrages, dont le plus considérable est une *Exposition du livre de Job*, plusieurs fois imprimée en 2 vol. in-4^o, et en 2 vol. in fol. Il mourut en 1672. — CARYL (JEAN), poète anglais, né dans le comté de Devon, était catholique et fut secrétaire de la reine Marie, femme de Jacques II. Il suivit dans l'exil la fortune de ce monarque, qui le créa chevalier, et lui conféra les titres purement honorifiques de baron Dartford, comte de Caryl. Ce fut lui qui donna, en 1691, à Pope l'idée de son poème de *Boucle de cheveux enlevée*. Outre quelques poésies insérées dans divers recueils, on a de lui : I. *la Princesse anglaise, ou la Mort de Richard III*, tragédie, 1667, in-4^o; II. *le Sir Salomon, ou le Fat prudent*, comédie, 1671, in-4^o; III. *les Psaumes de David, traduits de la Vulgate*, 1670, in-12.

X—s.

CARYOPHILE (JEAN-MATHIEU), évêque d'Iconie, né dans l'île de Rhé, mort à Rome vers l'an 1636, fut un homme très savant dans le grec, le latin et les langues orientales.

CAS

Le cardinal François Barberini, neveu d'Urbain VIII, auquel il était attaché, l'engagea à publier ses nombreux ouvrages : I. Il a traduit du grec en latin la *Vie de S. Nil jeune*, Rome, 1624, in-8^o; II. *Geofutatio Nili Thessalonicensis*, 4 vol. lat., Paris, 1626, in-8^o; III. il publia, pour la première fois, sur un manuscrit de la bibliothèque du Vatican, les *Lettres grecques de Thémistocle*, auxquelles il joignit une traduction latine et des variantes côté du texte grec, Rome, 1627, in-4^o. Sa traduction a été conservée dans l'édition de Francfort, 1699, et l'on supprima les variantes, et elles dans celle de Leipzig, 1710, in-8^o, donnée par les soins de Chrétien Schöttgen, qui y a ajouté des notes et une préface, où il réfute les auteurs qui prétendent que ces lettres ne sont pas de Thémistocle. IV. Il a publié le grec et latin de sa version, le *Concile général de Florence*, Rome, sans date, in-4^o; V. *Caldeæ seu æthiopicæ linguæ institutiones*, Rome, 1630, in-8^o; VI. *Refutatio pseudo-christianæ Catechesis editæ à Zachariæ Gergano græco, gr. lat.*, Rome, 1630, in-4^o; VII. *Censura confessionis fidei, seu potius perfidiæ calvinianæ que sub nomine Cyrilli patriarchæ Constantinopolitani edita circumfertur*, Rome, 1631, in-8^o. (Voyez Cyrille LUCAR); VIII. il a traduit de l'italien la *Doctrine chrétienne* du cardinal Bellarmin, en y joignant une version syriaque, Rome, 1633, in-8^o; IX. enfin, un volume de vers grecs et latins, intitulé : *Noctes tuscolanæ*.

C. T—Y.

CARYOPHILUS. Voyez GAROFALINO.
CASA (JEAN DELLA), poète, orateur italien, l'un des écrivains les plus élégants du 16^e siècle, est d'une famille noble et ancienne.

elle, près de Florence, et y naquit le 28 juin 1503. Son père, de peur de fuir sa patrie par les troubles qui y régnaient, se retira d'abord lognon avec son fils ; il l'y laissa jusqu'à ce qu'il alla se fixer à Rome, où il resta quelques années. On croit que le cardinal della Casa commença ses études à lognon, et les poursuivit à Padoue. En 1524, il se réunit à Florence avec son père, et y eut pour maître en poésie Ubaldino Bandini.

Il se rendit ensuite à Rome, où, pendant quelque temps, il n'eut pas de maître, mais conduisit sa vie très régulière. Il se réunissait à plusieurs autres étudiants, et se livra aux études avec une assiduité que son nouvel état exigeait. Il s'attacha aux deux cardinaux Alexandre Farnèse, dont le premier fut pape sous le nom de Paul III en 1549. Ce fut le commencement de la fortune du Casa. Il était en 1541 professeur apostolique à Florence, et fut nommé à la perception des décimes pontificales, avec le titre de prélat, et fut élevé, en 1544, à l'archevêché de Venise. Il fut envoyé la même année du pape à Venise. Il y fit plusieurs occasions preuve de son talent oratoire et de son habileté dans le maniement des affaires. De retour à Rome, après la mort de Paul III, il se consacra à ses affaires temporelles, et continua de vivre paisiblement à Venise, où il se livra au commerce des muses ; mais il ne fut pas oublié ; Paul IV, dès qu'il fut parvenu à son exaltation au pontificat, l'appela auprès de lui, et le fit secrétaire d'état le plus intime. Il fut en outre dans la plus haute faveur auprès du pape : on s'attendait à le voir parvenir dans la première promotion au cardinalat ; mais il s'en fit une de cardinal en mars de 1555, et mourut avec surprise que le nom de cardinal della Casa n'y était

pas. On a prétendu que quelques poésies licencieuses qu'il avait faites dans sa jeunesse en furent la cause, et l'on donna même à cette omission des causes plus graves ; mais le chanoine Casotti, dans la vie de ce prélat, l'attribue uniquement à la politique du pape, qui, dans cette nomination, ne voulut avoir égard à aucune recommandation particulière ni à aucune raison de faveur. Il en écarta son propre neveu et plusieurs autres sujets recommandés par différentes cours. Le Casa l'était par celle de France, et, connaissant les motifs qui avaient dirigé le pape, il ne montra aucun déplaisir. Il eut d'ailleurs l'espérance la mieux fondée d'être nommé à la promotion suivante ; mais il mourut d'une goutte remontée avant que cette promotion eût lieu. On a varié sur la date de sa mort ; l'auteur cité ci-dessus la fixe, avec beaucoup de vraisemblance, au 14 nov. 1556 (1). Celui des ouvrages en prose qui a fait le plus de réputation au Casa est son traité intitulé : *Galateo, ovvero de' costumi*, Florence, 1560, in-8°, très souvent réimprimé, et traduit en diverses langues (*Voy. les Mémoires de Nicéron*) ; le traité, moins étendu, intitulé : *Degli Uffizj communi tra gli amici superiori e inferiori* en est comme le supplément. Ce dernier est la traduction italienne faite par Casa lui-même de son traité latin *De officiis inter potentiores et tenuiores amicos*. Il a aussi laissé quelques harangues prononcées ou écrites dans des occasions importantes, et un recueil de lettres. Ses ouvrages latins sont le traité que l'on vient

(1) Contre l'opinion d'Ughelli qui la place vers la fin de 1559. Casotti cite à l'appui de la sienne une copie authentique du testament, délivrée le 29 mai 1557, et l'édition de ses poésies italiennes donnée en 1558 par Erasme Gemini, qui parle, dans son avertissement, *della riverita memoria del suo padrone*.

de citer, les Vies du Bembo et de Gaspard Contarini, des épîtres, des traductions de Platon et de Thucydide, et quelques poésies (*carmina*), réimprimées plusieurs fois à Florence, à Venise, etc. Le goût excessif de l'auteur pour l'élégance latine a fait dire à Balzac (lettre 22, livre V) que ce prélat ne pouvait se résoudre à prier Dieu en latin, parce que le langage des prières lui paraissait trop barbare; mais un prélat de l'église romaine qui n'aurait dit ni son office, ni son bréviaire, ni sa messe en latin, est une de ces exagérations que l'on peut pardonner à Balzac sans y croire. Ses *Rime*, ou *Poésies lyriques italiennes*, sont comparées, pour l'élégance et la pureté du style, à celles du Bembo, et contribuèrent de même en Italie au rétablissement du bon goût. La première édition parut deux ans après sa mort, Venise, 1558, in-8°. Ménage a fait sur ces poésies un commentaire italien estimé, qui fut imprimé à Paris en 1667, in-8°. D'autres commentateurs italiens l'avaient précédé, et d'autres encore l'ont suivi. Ce *Canzoniere* en a ou presque autant que celui de Pétrarque. Les éditions les plus estimées de toutes les œuvres du Casa sont celles de Florence, 1707, 3 vol. in-4°.; Venise, 1728 et 1729, 5 vol. in-4°. et *ibid.*, 1752, 3 vol. in-4°. Cette dernière est la plus complète: on y trouve quarante-trois lettres jusqu'alors inédites, et un discours politique, aussi inédit, adressé au cardinal Caraffa. Les ouvrages y sont rangés dans un meilleur ordre que dans les précédentes. Le premier volume contient les poésies italiennes, ou *Rime*; le deuxième, toutes les lettres; le troisième, les ouvrages latins, en vers et en prose. En tête du premier sont deux lettres de

l'abbé Casotti, contenant des choses précieuses sur la vie de l'auteur, et déjà imprimées dans l'édition de Florence, 1558 (CASOTTI). Les *Rime* qui suivent sont accompagnées de notes rédigées par l'abbé Forodini, de longs commentaires de Mani, de Severino, de Ménége, de Salvini, et de ce qui est utile pour l'intelligence de ces beautés poétiques et de la langue toscane. A l'égaré des pièces licencieuses, telle est la célèbre *Capitolo del Fede' Bacci*, et un troisième tome de *Giovanni*, qui, dans sa jeunesse, et lorsqu'il n'était encore pris d'état, elles ont paru dans des éditions générales de Casotti, mais on les trouve dans des éditions plus facétieuses et satiriques de Mauro, etc. On ne peut s'empêcher de regretter un ouvrage de la nature de celui-ci, s'étendant sur ces pièces, l'auteur contre les accusés auxquelles elles ont donné, et dont on leur a même le titre d'un poète des auteurs protestants lui-même attribué, sans violer les lois de la décence qu'elles ont d'avoir blessées.

CASA BIANCA (Lo), de Corse, d'une famille distinguée dès sa jeunesse au service de la marine, et s'y distinguant par sa valeur. Nommé député de la Corse à la convention, il y vota la détention de Louis XVI, et, du reste, ne fut rien marquer. Après la session du conseil des cinq-cents, il fut élu puy en différentes circonstances, et mesura plusieurs fois pour l'organisation de la mission étant finie, il revint à la vice, et fut partie de l'ex

comme capitaine du vaisseau. Il se trouva en cette qualité à la bataille d'Aboukir, et y périt avec ses fils, jeune homme de beaucoup d'espérance.

Z.

BONA (JOSEPH), botaniste, naquit à Florence vers le commencement du dix-septième siècle, mort à Florence en 1700 dans un âge très avancé, est connu par un pelé quelquefois *Benincasa*. Il fut le titre de botaniste du grand-duc Cosme, François de Médicis, directeur du jardin de botanique de Florence, qui avait été établi par Galvani, en 1544. Casabona fit un voyage dans l'île de Crète, où il observa et recueillit beaucoup de plantes. Il se proposait de publier ses observations; mais la mort l'en empêcha. Le manuscrit et ses dessins sont conservés, et ils existaient encore au milieu du siècle dernier, dans la bibliothèque de Targioni-Tozzetti, naturaliste, qui a donné quelques notices historiques sur les naturalistes de Florence dans sa *Corographia di Toscana*, dans la belle préface qu'il a écrite sur l'*Hortus plantarum Florentinorum*, Florence, 1748, in-4°. Il fit connaître une belle espèce de chardon. Pour la désigner plus exactement, quelques auteurs lui ont donné pour épithète le nom de *Linnaeus*, qu'il a adoptée pour nom de genre, et la plante est universellement appelée aujourd'hui *carduus*.

D—P—s.

L (GASPARD), Portugais, né à Lisbonne, suivant André Resend, entra dans l'ordre des ermites de S. Augustin, fut premier professeur de théologie à Coïmbre, vers 1542, confesseur du roi Jean III, et avait été le précepteur. Il assista à plusieurs sessions du concile de Trente, fut nommé évêque, présida le concile à Lisbonne, et mou-

rut à Coïmbre en 1577, ou plutôt en 1575, suivant le *Chronicon Augustinianum*. Casal écrivit sur les *Topiques* d'Aristote, et composa plusieurs autres ouvrages, dont les principaux sont : I. *De justificatione humani generis*, Venise, 1563 et 1591; II. *Axiomata christiana*. Coïmbre, 1550; Venise, 1563, et Lyon, 1593, in-4°; III. *De cœna*, etc., Venise, 1563, in-4°; IV. *De usu calicis, de sacrificio Missæ*, etc., Venise, 1563, et Auvers, 1566, in-4°; etc. — **CASAL (GASPARD)**, médecin espagnol, né à Oviedo en 1601, mort à Madrid en 1759, a composé un ouvrage intitulé : *Historia natural y medica de el principado de Asturias*, Madrid, 1762, in-4°. Ce traité ne parut qu'après la mort de l'auteur, par les soins de J.-J. Garcia; il a plus de rapport à la médecine qu'à l'histoire naturelle proprement dite de cette contrée.

V—VE.

CASALANZIO (JOSEPH DE), fondateur des écoles Pies, né en 1556, à Péralta dans l'Arragon, d'une famille noble, embrassa l'état ecclésiastique, fit un voyage à Rome, entra dans la confrérie de la Doctrine chrétienne, et forma ensuite une espèce d'institut pour instruire les enfants des devoirs de la religion. Paul V l'érigea en congrégation en 1617, sous le titre de *Congrégation Pauline*. Ce fut en 1621 que Grégoire XV donna aux ecclésiastiques qui faisaient partie de cette congrégation le nom de *clercs réguliers des écoles Pies*. Ils eurent bientôt un grand nombre de collèges en Espagne, en Italie, en Allemagne, en Hongrie et en Pologne. En renonçant au monde pour se vouer à ses laborieuses fonctions, Casalanzio avait pris le nom de *Frère Joseph de la mère de Dieu*. Ce pieux fondateur mourut à Rome, le 25 août 1648, à

quatre-vingt-douze ans, et fut canonisé par Clément XIII, en 1757. Sa vie a été écrite par le P. Alexis, Rome, 1695, in-8°.

B—P.

CASALI (UBERTIN DE), frère mineur dans le 14^e. siècle, est auteur d'un livre aussi rare que singulier, intitulé: *Arbor vitæ crucifixæ Jesu*, Venise, 1485, in-fol. On lit à la fin du prologue, que Casali termina cet ouvrage dans l'année 1505. Quelques écrivains ont pensé que l'*Arbor vitæ* avait fait naître l'idée du fameux *Libel conformitatum vitæ S. Francisci ad vitam J. C.* (Voy. ALBIZZI). L'un et l'autre ouvrages contiennent en effet un sommaire de la vie de J.-C., et ont pour but principal de relever la splendeur de l'ordre de St.-François. Casali cherche même à persuader que J.-C. en fut le premier instituteur. Son cinquième chapitre est intitulé: *Jesus normam constituens*; le troisième a pour titre: *Jesus Franciscum generans*. Il y a bien autant de séraphiques rêveries dans le livre de Casali que dans celui d'Albizzi; mais on y trouve moins d'impiétés. Casali est encore auteur d'un traité *De septem ecclesiæ statibus*, Venise, 1516, in-fol. C'est une espèce de commentaire sur l'*Apocalypse*, comme l'*Onus ecclesiæ, de septem ecclesiæ statibus*, que la conformité du titre et du sujet a fait aussi attribuer à Casali, mais que plusieurs bibliographes présumant avoir été composé par Jean, évêque de Chiemsée. Casali avait embrassé le parti des spirituels contre les frères de communauté, dans la dispute sur la pauvreté. Ce qu'il écrivit, en 1521, sur ce sujet, a été recueilli par Baluze, dans ses *Miscellanea*.

V—VE.

CASALI (BAPTISTE), né à Rome, florissait au commencement du 16^e. siècle. Il se distingua comme orateur et comme poète, et fut intime ami

du Bembo. Le pape et le roi de France, Henri VIII, l'employèrent dans plusieurs négociations importantes. Après avoir passé la plus grande partie de sa vie à voyager, il retourna à Rome, où il termina ses jours comme un des meilleurs poètes de son siècle. — Son frère CASALI, cultiva également la poésie et fut employé dans diverses négociations. Ayant suivi son frère en France, il fut créé chevalier de St.-Louis. Au sac de Rome, en 1677, il fut retiré avec le pape dans St.-Ange, il eut la liberté de continuer à écrire comme ambassadeur d'Angleterre; mais y ayant changé de face, il fut obligé de sortir, revint en France, dans sa patrie, où il mourut à un âge avancé.

CASALI (JEAN-BAPTISTE), antiquaire romain, se distinguait au 17^e. siècle par des ouvrages encore recherchés: I. *De præstantiis sacris veterum ritibus*, Rome, 1645, 2 vol. in-4°. fig.; II. *De præstantiis sacris christianorum ritibus planatio*, Rome, 1647, in-4°. III. *De ritibus veterum christianorum*, Rome, 1644, in-4°.; IV. 1681, in-4°.; traité curieux, mais trop superficiel. V. *De veterum manû olim imperii splendore*, 1650, in-fol. C'est le plus intéressant des ouvrages de Casali. On trouve ses dissertations dans les *Actes* de Gronovius: 1°. *De ritibus veterum* (tom. VIII); 2°. *De præstantiis sacris veterum ritibus* (ibid.); 3°. *De præstantiis sacris veterum ritibus* (ibid.); 4°. *De præstantiis sacris veterum ritibus* (ibid.); 5°. *De insignibus, annulis* (ibid.).

CASANATE (JÉRÔME),

En 1620, suivit d'abord le barbant allé à Rome, le cardinal Pamphili l'engagea à entrer dans le clergé. Pamphili, devenu sous le nom d'*Innocent X*, créa l'un de ses cameriers, et lui le gouverneur de quelques États à Camerino, il se lia d'avec Altieri, évêque de cette ville. Alexandre VII envoya Casanate, en 1658, en qualité d'intendant, et l'employa ensuite dans les congrégations, ou assemblées cléricales. Altieri, devenu cardinal en 1670, sous le nom de *Clément X*, le créa cardinal en 1673, confia plusieurs affaires; Innocent le nomma, en 1693, bibliothécaire du Vatican. Casanate avait une nombreuse et belle bibliothèque; il était en correspondance avec plusieurs savants et gens de lettres, les encouragea toujours dans leurs travaux. C'est à sa sollicitation que fut publié *Zacagni* (*Voy. ZACAGNI*), son volume de *Collectanea*, 1698, in-4°, qui aurait été plusieurs autres, si Casanate n'était mort le 3 mars 1700. Ce cardinal légua sa bibliothèque au couvent de la Trinité, de l'ordre de Saint-Jérôme, à condition qu'elle serait enrichie; il ajouta à ce legs le fonds de 4,000 écus romains, pour l'augmentation annuelle de la bibliothèque, que pour l'entretenir deux bibliothécaires, de deux convers pour le service, de deux professeurs pour enseigner la doctrine de la Trinité, et de six théologiens du même ordre, mais de différentes nations pour entretenir la saine doctrine. Cette bibliothèque porte depuis longtemps le nom de Casanate. Audiffredi a fait le catalogue (*voy. AUDIFFREDI*).

A. B.—T.

CASANOVA (MARCO-ANTONIO),

poète latin du 16^e. siècle, né à Rome, mais originaire de Como. Il était attaché à la famille Colonne, et, dans les différends qui s'élevèrent entre cette maison et le pape Clément VII, il lança contre ce pontife des épigrammes très mordantes. Il fut arrêté et condamné à mort. Clément VII lui fit grâce; mais il tomba dans une extrême pauvreté, fut réduit, si l'on en croit Valérianus, à mendier son pain, et mourut enfin de misère et de la peste, qui acheva de désoler Rome, après qu'elle eut été saccagée, en 1527, par l'armée du connétable de Bourbon. Ayant fait quelques années auparavant un voyage à Como, pour voir sa famille, il avait été reçu à Milan avec beaucoup de distinction par tous les amis des lettres. Paul Jove loue la pureté de ses mœurs et l'amabilité de son caractère. Son principal talent était cependant celui de l'épigramme. Catulle et Martial étaient ses modèles. Il réussit peu à imiter l'élégance et la délicatesse du premier; et, s'il imita mieux quelque chose du second, ce furent plutôt ses défauts que ce qu'il y a de fin et de piquant dans ses pensées et dans son style. Les poésies de Casanova sont éparses dans divers recueils, et surtout dans les *Deliciae poetarum Italorum*.

G—É.

CASANOVA (FRANÇOIS), né à Londres en 1730, d'une famille italienne. Ses parents étant retournés d'Angleterre à Venise, l'élevèrent, ainsi que ses frères, dans l'étude des langues anciennes et modernes. Il profita de cette éducation d'une manière étonnante, quoiqu'il entreprit dès-lors de travailler à devenir peintre. A l'âge de vingt-cinq ans, Casanova vint à Paris avec un de ses frères qui s'occupait de belles-lettres. Celui-ci apporta quelques pièces de poésies fugitives que les

Italiens aiment beaucoup; l'autre vint avec deux ou trois petits tableaux de batailles. Des amis les présentèrent à Ch. Parrocel, grand dessinateur, et qui, dans ce genre, dessinait les chevaux du plus grand caractère, ayant fait des études profondes sur cet animal, si beau et si difficile à bien rendre en peinture. Il ne fut pas content du talent du jeune Casanova; cependant, il lui dit ces mots remarquables: « Vous » paraissez sentir le coloris; suivez votre inclination; mais ne négligez pas » le dessin; car, s'il ne suffit pas pour » la perfection dans l'art de peindre, » il en est la base fondamentale. » Casanova se promit bien de suivre cet avis; mais en dessinant d'après van der Meulen et Parrocel lui-même, il s'attacha encore plus au coloris et aux effets de la lumière, si difficiles à bien rendre dans les tableaux composés d'une multitude de figures. Il alla prendre auprès de Diétrici, peintre habile à Dresde, les moyens de séduire et de plaire, qu'il puisa aussi dans les talents enchanteurs de l'école hollandaise. Par cette marche et un travail opiniâtre, il se mit en état de se présenter à l'académie royale de peinture, et y fut reçu comme peintre de batailles. Son tableau montrait une exécution vive et hardie; de la connaissance des effets de la lumière du ciel, un grand goût de composition, de larges masses; enfin, des mouvements ingénieux dans les hommes et dans les chevaux. Cet ouvrage, exposé au salon, lui attira de tous côtés des demandes de tableaux de batailles. Il en fit aussi beaucoup dans le genre de van de Veld, modèle si excellent pour peindre les animaux. Il les vendait fort cher. Les plus remarquables, et peut-être les derniers qu'il ait faits en France, sont ceux qui, demandés par le prince de Condé pour son nouveau

palais, représentaient des batailles gagnées par le nom. On ne peut guère loin la chaleur du coloris que dans ces deux milieu de ses plus grand sanova, dépensant toujours sans mesure et accablé et obligé et fort heureux. demande qui lui fut faite trice de Russie. Catherine dre pour son palais, ses les Turks. Il alla exécuter l'entreprise à Vienne en il fut très bien accueilli. fier et élevé, il rechercha guie des personnes de qui sa conversation paraquante. Il était un jour prince de Kaunitz, ministre, où l'on parlait de ses talents comme grand comme diplomate. Un dit: « Rubens était donc » leur qui s'amusaient de la » Votre Excellence se trou » Casanova, c'était un pe » musait à être ambassadeur » jours fort occupé, il faisait un habile juriconsulte. frère qui devait représenter l' des Invalides par Louis X fut attaqué de la maladie mort, à Brühl, près de mars 1805. Plusieurs de ont été fort bien gravés, de son école des artistes et

CASAREGI (JEAN-BAPTISTE) poète italien, naquit à 1676. Son père était avoué un frère, Joseph-Laurent regi, qui prit l'état de leu un habile juriconsulte. Son frère quatre ouvrages est intitulés *opus legales de commercibus istruito*; le *Spiegaz solato di mare*, et *Elucua*

l' *statuta Januæ de cessionibus ab intestamento* se livra dès sa jeunesse à l'étude des belles-lettres à Rome à l'âge de vingt-huit ans, et fut reçu de la faculté de médecine. On ignore s'il se livra à d'autres occupations et s'il eut d'autres titres joints à son nom. On ne lui a point prouvé qu'il portait le nom de comte, et celui de comte, fait comte de l'empire, il eut quelque bénéfice qui fut attaché. Il fit en 1519 à Sienne, et y resta jusqu'en septembre de l'année 1520. Il fut aussi à Paris, sans doute positivement à quelle époque, et y fit un long séjour. Il fut reçu de la faculté de médecine et de celle de la jurisprudence en 1540 sa traduction de *vers libres (sciolti)*, de Sannazar *De partu virginitatis* *Sonetti e Canzoni*, de Sannazar, et en 1551, *les Sonnets de Sannazar*, traduits comment par Sannazar : ils ont été imprimés à Paris en 1774. C'étaient de bonnes mœurs, d'un grand commerce agréable, et d'un grand mérite, les deux Zanotti, le juif, Zappi, et plusieurs autres poètes célèbres à Florence, le 23

G—É.

ATHÉLÉMI DE LAS), un noble à Séville, arriva à Saint-Dominique à l'âge de dix-neuf ans avec son frère Las Casas, qui avait accompagné Christophe Colomb lors de son voyage au Nouveau-

Monde. Revenu en Espagne, il embrassa l'état ecclésiastique, et entra depuis dans l'ordre des Dominicains, afin de se faire employer comme missionnaire pour la conversion des Indiens. Il résidait en 1535 au monastère de St.-Dominique, dans l'île de St.-Domingue. Il y passait son temps à prêcher l'évangile aux Indiens et aux nègres, et l'humanité à leurs oppresseurs. Le plus fidèle historien de cette époque, Oviedo Valdès, officier espagnol, qui passa presque toute sa vie dans le Nouveau-Monde, nous apprend, liv. V, chap. 4, que, dès l'an 1519, il y eut une insurrection d'Indiens, causée par un outrage fait par un officier espagnol à la femme du cacique don Henri, qui avait embrassé le christianisme. Ce cacique ayant en vain demandé justice, se retira avec les siens dans les montagnes de Beoruko, d'où il fit, pendant près de quatorze ans, la guerre aux Espagnols. La paix fut rétablie en 1533, et fut principalement l'ouvrage du missionnaire Las Casas. Oviedo, tout conquérant qu'il était, finit le chap. 12 de son livre en rendant justice aux vertus et au zèle de Las Casas. Il raconte comment ce digne missionnaire s'enfonça dans les forêts et les montagnes pour réconcilier le cacique Henri et les Indiens avec le nom espagnol ; comment il cimentait entre eux une paix qui malheureusement ne fut pas de longue durée, et qui fut suivie de l'extermination de presque tous les indigènes. Avant d'entrer dans l'ordre de St.-Dominique, Las Casas avait présenté à Charles-Quint plusieurs mémoires en faveur des Indiens. Les efforts qu'il avait faits pour adoucir leur destinée ayant été inutiles, il se proposa de fonder une colonie sur des principes bien différents de ceux que suivaient alors ses compatriotes. Il ob-

tint de l'empereur d'être envoyé à Cumana en qualité de gouverneur. Arrivé à Porto-Ricco, en 1519, avec trois cents laboureurs castillans, il se rendit à Cumana pour y établir ses colons. Persuadé que ses compatriotes devaient être en horreur aux indigènes, il avait imaginé de distinguer ses colons par un habit particulier, orné d'une croix blanche, afin qu'ils ne pussent être confondus avec les autres Espagnols. Conquérir l'affection des naturels en se conformant à l'esprit bienveillant de l'Évangile, en respectant leur liberté et leurs propriétés, tel était le plan de Las Casas et des hommes de bien qui l'accompagnaient. Malheureusement, quelque temps avant son arrivée à Cumana, des pirates espagnols, qui prenaient le nom de *conquistadores*, avaient fait des descentes sur la côte de la Trinidad, de Vénézuëla et de Cumana, d'où ils avaient enlevé des Indiens, tandis qu'ils trafiquaient avec eux et leur donnaient des festins. Les Indiens s'étaient vengés en exterminant les Espagnols dont ils avaient pu se saisir. Lorsque Las Casas fut arrivé à Cumana avec les siens, Gonzalo Ocampo, qui y avait été envoyé par le gouverneur de St.-Domingue en qualité de commandant, refusa de reconnaître son autorité. Las Casas, après avoir logé ceux qu'il conduisait avec lui dans un fort entouré de palissades, se rendit à St.-Domingue, afin de faire connaître au gouverneur-général des Indes la rébellion d'Ocampo. Ce chef venait de soulever les indigènes par ses exactions et ses cruautés, et comme ils ne pouvaient croire qu'il y eût des gens de bien parmi les Espagnols, ils tombèrent sur les colons de Las Casas, comme sur les satellites d'Ocampo, et massacrèrent tous ceux qui ne purent se sauver dans la petite île de Cubagua. Las

Casas ne se rebuta pas : continuellement allant d'Espagne, et revenant d'Espagne, pour plaider la cause heureuse. Tant de zèle irritèrent contre lui leurs On vit un autre ecclésiastique, véda, chanoine de Salariologie et historiographe Quint, composer un ouvrage *Democrates secundus, belli causis; an licea prosequi, auferendo a possessionesque et bonis et occidendo eos, si res posuerint, ut sic spolia facilius per prædicatoriis fides*. Charles-Quint l'expression de ce mémoire; primé à Rome, et les m circuler en Espagne, au r autorité souveraine. Las C évêque de Chiapa, réfu nable libelle, par un é l'empreinte de son caract titulé : *Brevissima rel destruccion de las Indes* Séville, 1552. Sépulvé pas pour battu; il dema férérence publique avec et il continua de souter discours et dans ses écri près le droit politique, C pouvait forcer les Indier maître pour leur souver d'après les lois de l'Égli devoir d'exterminer qui sait d'embrasser la religie Charles-Quint nomma D to, son confesseur, pour grand procès; mais ce m cablé d'affaires, ne pro sur celle-ci. On contin chassa aux Indiens, de l ou de les entasser dans prétend qu'il en périt q dans moins de dix ans. L

s à la cause des Indiens a d'après le témoignage de me accusation bien reinar- d'avoir lui-même con- spagnols la traite des nè- les substituer aux In- travaux des Colonies. M. ait un Mémoire, intitulé : e B. de Las Casas, etc., le quatrième tome des de la classe des sciences politiques de l'Institut. cette imputation calom- s avons consulté, comme écrivains espagnols et por- le époque, ainsi que les an- écrit sur le commerce, et cet examen, 1°. que tous s qui ont accusé l'évêque de cette barbare inconsé- ynal, Pauw, etc., et même ont tous écrit sur la foi de istorien élégant, mais par- celle du père Charlevoix, il parle des colonies espa- fait que traduire Herrera r; 2°. que les Espagnols les esclaves nègres des Por- 3-temps avant la découvr- eau - Monde, et qu'ils en avec eux dès le commence- ur établissement à Saint- Il existe de Las Casas, liothèque de Mexico, trois manuscrits in-folio, dont il opie dans la bibliothèque nie de Madrid; ce sont res, ses lettres officielles es, et ses autres ouvrages et théologiques. Loin de lans tous ses écrits, un on puisse conclure qu'il ait : substituer l'esclavage des ui des Indiens, on y voit, e, dans trois ou quatre en- à l'occasion de parler des grés, qu'il compâit à leurs

maux. Las Casas fut un théologien, un publiciste et un historien distin- gué. On a accusé d'exagération le récit qu'il a fait des crimes et des meurtres commis par les conquérants du Nou- veau-Monde. Clavigero, cependant, ne peut s'empêcher de retracer, dans toute son histoire, les cruautés et les injustices de Cortès, d'Alvarédo et des autres chefs espagnols. Il re- présente le Mexique, Tlascala et les autres états voisins, comme très po- puleux au temps de la conquête. Il est d'accord, sur ce point, avec Cortès. Las Casas, après avoir passé cinquante ans dans le Nouveau-Mon- de, et traversé douze fois l'Océan pour aller plaider en Espagne la cause des Indiens, se démit de son évêché, et revint en 1551 dans sa patrie, où, après s'être immortalisé par son ac- tive bienfaisance et la pratique de toutes les vertus, il mourut à Ma- drid en 1566. Remésal, Echard et Quétif, et la *Bibliotheca mexicana*, disent que B. de Las Casas descendait d'une illustre famille de France, éta- blie dans les Espagnes vers le temps de S. Ferdinand. Cette circonstance se trouve confirmée et développée dans les détails d'une vieille chronique au pouvoir de cette maison, qui subsiste encore aujourd'hui sous le nom de *Las Cases*. Les ouvrages de B. de Las Casas, sont : I. *Brevissima relacion de la destruccion de las Indias*; elle a été traduite en latin, sous ce titre : *Narratio regionum indicarum per hispanos quosdam devastatarum*, etc., Francfort, 1598, in-4°. , avec fig., de J.-Th. de Bry; et, en français, par Jacques de Migrode, *Tyrannies et cruautés des Espagnols*, Anvers, 1679, in-4°. ; une autre traduction parut en 1698 (Voyez J. B. M. DE BELLEGARDE), mais elle est infidèle, et le traducteur l'a augmentée à sa

manière. Les Hollandais ont souvent réimprimé ces traductions, pour animer les Flamands contre les Espagnols. II. *Principia quædam ex quibus procedendum est in disputatione, ad manifestandam et defendendam justitiam Indorum*; III. *Utrum reges et principes, jure aliquo vel titulo et salvâ conscientia, cives ac subditos à regniâ coronâ alienare et alterius domini particularis ditioni subicere possint?* Francfort, 1571, in-4°, rare, ayant été supprimé; IV. des opuscules de théologie et de morale. L'édition originale de *las Moras de D. Barth. de Las Casas*, Séville, 1552, 5 part. in-4°, est rare et recherchée en caractères gothiques; il y en a une contre-façon en lettres rondes. Sa vie a été écrite en italien par Michel Pio, bolognais, 1618, in-4°. L'auteur de cet article a aussi donné une notice sur Barthélemy de Las Casas, à la fin du tom. II de son *Voyage à la Trinidad et en Vénézuëla*, Paris, 1812.

D—N I.—E.

CASAS (PONS DE LAS CASES, ou LAS), seigneur de Belvéze, en Languedoc, d'une origine commune avec le précédent, fut un des ornements de la chevalerie sous le règne de François I^{er}. « On l'appelait, dit une vieille » chronique, le *vrai chevalier*, la *fleur de noble famille*. Il eut la glorieuse » part des belles et des mauvaises batailles d'Italie, fut blessé trois fois, » et eut en sa vie, à la façon du temps, » trois combats singuliers, dont il » sortit vainqueur, et le dernier avec » pleines dépouilles d'un capitaine napolitain. » Ce modèle des vertus chevaleresques mourut en 1581, à l'âge de quatre-vingt-six ans. D—N I.—E.

CASAS (CHRISTOPHE DE LAS), né à Séville, mourut en 1576, pour avoir pris mal à propos une dose de manne.

On a de lui : I. *Vocabula linguæ, italiennæ et Venisæ*, 1576, in-8°, réimprimée la même ville, en 1594, de Camillo Camilli, qui beaucoup d'additions. Cyprien met ce dictionnaire derniers livres; N. Antonio contraire utile aux Italiens espagnols : il a tout au moins II. Une traduction espagnole de Séville, 1573, in-4°. — Casadeve de Las), habitant du Me 16^e siècle, prenait le titre de la province ou nation. Il est auteur d'un traité : des vers à soie dans la Espagne : *Arte para criar Nueva España*, Grenade 8°. ; réimprimé avec les titres et autres sur l'agriculture, 1620, in-fol. Gaspar de Casas, avait aussi composé les suivants qui sont écrits : *Tratado de la guerra Chichimecos et Defensa de las Indias occidentales*. Il traite de la découverte de l'Amérique et de la conquête des Indes.

A. B.—T.

CASATI (PAUL), né en 1617, entra chez le père de la bonne heure, et, après avoir étudié à Rome les mathématiques, fut envoyé en Suède par le roi Christine, qu'il acheva de servir à embrasser la religion catholique; mourut à Parme le 22 décembre à l'âge de quatre-vingt-onze ans. Auteurl'ouvrage suivant : I. *De motu chinis mota*, Rome, 1661. II. *Mechanicorum libris De igne dissertationes*, et 1695, 2 vol. in-4°. : fort estimé; *De Angelis*

Opticæ disputationes. Il traité d'optique à quatre-ans, étant déjà aveugle. : de lui divers autres liportants, dont on trouve Nicéron. Z.

(ΧΑΙΣΤΟΡΗΣ), patricien en 1722, et mort dans 1804, était fils du comte i, homme très instruit, et lait chez lui un grand nomts, de littérateurs et d'ar-rurs d'entre eux durent à jements une partie de la avaient acquise, et, de ce Migliarca, auteur du poë-il *Figliuol prodigo*. Au telle société, le jeune Chris-t manquer de prendre du i sciences et les arts. Son articulière le porta spécia-ude de la jurisprudence, celle de l'histoire et des tes. Il a composé en ce ues écrits pleins d'éru-dint restés dans son porte-ul que le public ait connu sion est une dissertation es in-8°, intitulée : *Dell' auguste case d' Austria* : Milan, 1792. Dans cet ai lui valut d'honorables de satisfaction de la cour l a fait voir, en réfutant Mabillon et d'Herrgott, remier duc de l'Allemagne et la souche commune des triche et de Lorraine. Éta-ante que le père d'Éticon miface, et son aïeul le duc usati met en évidence l'ori-ancien droit de patronage on d'Autriche avait sur la ye de Grandval en Alsace, e souveraineté non moins le exerça sur cette pro-ertation est accompagnée

d'un appendice où l'auteur a montré d'une manière assez péremptoire que les familles des princes français carlovingiens et capétiens dérivent de la même souche que celles des princes d'Autriche et de Lorraine. G—N.

CASAUBON (ISAAC DE), naquit le 18 février 1559, à Genève, où sa famille, originaire du Dauphiné, s'était réfugiée, après avoir embrassé la réforme. Son père étant rentré dans sa patrie, fut ministre à Crest, et se chargea de l'éducation du jeune Isaac, dont les progrès, sous un tel maître, furent si rapides, que, dès l'âge de neuf ans, il parlait latin avec correction et facilité. Il en avait dix-neuf lorsqu'il quitta la maison paternelle pour aller faire son cours académique à Genève. Il s'y livra à l'étude de la jurisprudence, de la théologie, des langues orientales, et se mit en état de remplacer, en 1582, F. Portus, son professeur, dans la chaire de grec. Il y épousa Florence, fille de H. Etienne, et publia chaque année des éditions, des traductions d'auteurs grecs et latins, avec des notes et des commentaires remplis de critique et d'érudition. Son caractère naturellement inquiet, et la bizarrerie de son beau-père lui ayant rendu le séjour de cette ville désagréable, il accepta, en 1596, une chaire de grec et de belles-lettres à Montpellier, où il ne demeura que deux ans, parce que les appointements qu'on lui avait promis étaient mal payés. Henri IV, informé de son mérite, l'appela à Paris, pour occuper un poste semblable à celui qu'il avait en Languedoc. Sa religion, la jalousie des autres professeurs, et peut-être son caractère un peu difficile, lui causèrent des désagréments, dont il fut amplement dédommagé par la place de bibliothécaire du roi, avec un traitement de 400 livres, somme considérable à cette époque. Il fut un des com-

missaires à la conférence de Fontainebleau, entre le cardinal Duperron et Duplessis Mornai, et donna son avis en faveur du premier contre le dernier. On savait d'ailleurs qu'il ne partageait point les sentiments des réformés sur divers points importants de leur Symbole. « Il ne faut pas le dissimuler, » écrivait-il à Wittembogard; la grande différence que je trouve entre notre foi et celle de l'ancienne Église me cause beaucoup de trouble; car, pour ne point parler des autres questions, Luther s'est éloigné des anciens sur les sacrements; Zwingle s'est éloigné de Luther; Calvin a abandonné l'un et l'autre, et ceux qui ont écrit depuis ont abandonné Calvin. Si nous continuons d'aller ce train, quelle sera la fin de tout ceci?... Ces dispositions peu déguisées le rendirent suspect à son parti. On le soupçonna de penser à se faire catholique. Ce soupçon se fortifia quand on vit un de ses fils embrasser la religion romaine, et se faire capucin. On assure qu'avant de prononcer ses vœux, ce fils étant allé lui demander sa bénédiction, il lui dit: « Je vous la donne de bon cœur; je ne vous condamne point; ne me condamnez pas non plus: J.-C. nous jugera. » Après la mort de Henri IV, Casaubon suivit en Angleterre le chevalier Wotton, ambassadeur extraordinaire de Jacques I^{er}. Ce prince l'accueillit de la manière la plus distinguée, lui donna deux prébendes, l'une à Cantorbéry, l'autre à Westminster, et lui fit en outre 200 liv. sterl. de pension. Les protestants de France étaient toujours inquiets sur la sincérité de son attachement à leur parti. Pierre Dumoulin écrivit à Montaigne, évêque de Bath, que Casaubon avait beaucoup de penchant pour le papisme; qu'il n'était plus retenu dans la réforme que par un petit nombre

d'articles; que, s'il retournait en ce, il finirait par changer de religion, ce qui, ajoutait Dumoulin, en beaucoup de scandale et de préjudice au parti de la réforme. Casaubon fixa effectivement en Angleterre mourut à Londres, le 1^{er} juillet. Il fut enterré à Westminster, dressa un mausolée sur lequel fut gravée une épitaphe honorable. Casaubon fut un théologien pacifique et conciliant, un savant du premier ordre, un directeur, excellent critique. C'est un témoignage que lui ont rendu P. de Thou, Heinsius, Grævius, novius et autres savants. Le cardinal Duperron disait que, par ses belles-lettres, il en savait plus que tout seul, que tous les jésuites ensemble, ce qui est exagéré. Le même cardinal ajoutait que, quand Casaubon était français, il semblait que ce paysan; et que, quand il parlait latin, il semblait qu'il parlât sa langue pendant, on a remarqué des fautes dans son latin, et plusieurs inexactitudes dans ses ouvrages historiques. Son amour-propre, porté au-delà des bornes, lui attira quelques dédains. Il avait d'abord pris le nom d'*Hortibonus*, sous lequel il publia ses notes sur Diogène Laërce et Théocrite. Il se contenta ensuite de donner une terminaison latine au nom de *Casaubon*. La seule clôture de ses livres remplira plusieurs colonnes (Voy. Colon). On se bornera à indiquer ici les principaux: I. *In Diogenem Laërtium*, 1585, in-8°, réimprimé dans le *Diogenes de Henrius*, de 1594, et dans celui de *homius*; II. *Polyseni strabonem gr. et lat. cum notis Casauboni*, Lyon, 1589, in-12. C'est le premier qui ait publié le grec de cet auteur. III. *Ar-*

et lat., Lyon, 1590, in-8°. Les notes marginales, éliminées, réimprimées plus tard. IV. *Theophrasti characteristica lat.*, dont les meilleures sont celles de Lyon, 1622, in-8°. 1712, par Needham, in-8°. 1763, in-8°, par Estienne, est un de ses meilleurs ouvrages de ce genre. V. *Suetonii opera aduersionibus*, Paris, 1606, in-8°. Commentaire, souvent réimprimé : des additions, fut reçu avec un applaudissement universel : on trouve dans l'édition de Wolf, 802. VI. *Persii satyræ comment.*, Paris, 1605, in-8°. Un ami du commentateur, dit-il, saute valait mieux que le latin. En effet, quoiqu'on ait pu dire à soutenir la lecture de ce commentaire, où sept cent cinquante vers grecs et latins, les notes de ce commentaire ne sont pas moins une édition qui ne saurait être oubliée. VII. *Polybii opera gr. et lat.*, 1609. Cette version est due à Casaubon mourut sans avoir achevé le commentaire qu'il avait commencé cet auteur ; après sa mort, ce qui fut trouvé dans ses papiers, 1617, in-8°), ce qui est plus loin que le 20^e. chap. Ces notes ont reparu dans l'édition de Gronovius et d'Erasmus. Casaubon a travaillé dans le genre sur Théocrite, Strabon, Halicarnasse, Dicaearque, Lucrèce, Apulée, Athénée, Dionysius, sur le *Nouveau-Testament*. Grégoire de Nysse, dont il a traduit l'épître à Eusèbe de Césarée et Basilisse. Ses ouvrages en ce genre ne sont pas tous sans fautes ; mais on y trouve de très méritoires et un juge-

ment exquis ; il interprète ou rétablit les passages des anciens avec un rare bonheur : son commentaire sur Strabon est le meilleur qui existe ; ses travaux sur Théocrite et Athénée sont aussi très estimés des savants. VIII. *De satyricâ Græcorum pœsi et Romanorum satyrâ libri duo*, Paris, 1605, in-8°. Il y soutient que la poésie satirique des Latins est fort différente de celle des Grecs, opinion qui a été combattue par Heinsius, et adoptée par Spanheim. C'est dans cet ouvrage qu'on trouve les premières recherches faites avec succès sur la poésie satirique de ces deux anciens peuples. IX. *Exercitationes in Baronium*, Londres, 1614, in-folio ; Francfort, 1615, in-4° ; Genève, 1655 et 65, in-4°. Cet ouvrage, annoncé d'avance avec beaucoup d'ostentation, n'eut, lorsqu'il parut, qu'un succès médiocre, même parmi les protestants. Casaubon n'avait ni assez d'érudition ecclésiastique, ni assez de science théologique pour une entreprise de cette nature, ce qui a fait dire à quelques écrivains « qu'il n'avait renversé que les girouettes du grand édifice de Baronius. » Le cardinal Noris et le P. Pagi l'ont souvent relevé sur la chronologie. X. *De libertate ecclesiasticâ, liber singularis*, 1607, in-8°. Ce livre, entrepris pour soutenir les droits de la puissance temporelle contre les prétentions de la cour romaine, à l'occasion du différend survenu entre la république de Venise et Paul V, fut discontinué par ordre de Henri IV, qui l'avait commandé, après que le différend eut été terminé. Il n'y avait alors que deux cent soixante-quatre pages d'imprimées. Comme Casaubon en envoyait les feuilles à ses amis à mesure qu'elles sortaient de la presse, on les a réimprimées dans Goldast, *Collectanea de monarchiâ*

CAS

dans le recueil des lettres
XI. *Ad Frontonem Du-*
stola, Londres, 1611,
objet de cette lettre très pi-
de combattre la doctrine des
sur l'autorité des rois. XII.

mi epistolæ, dont la meilleure
s ample édition est celle d'A-
n, à Rotterdam, en 1709, in-
es sont au nombre de onze cent
dont il y en a trois cents qui n'a-
jamais été publiées. On y a réuni
ses poésies, les lettres de son
les notes marginales de Colomez,
r expliquer les endroits obscurs.

quoiqu'il y ait peu de ces lettres qui
tiennent de matières importantes, la
ture ne laisse pas que d'en être
réable; elles sont bien écrites, et
meines d'érudition, mais un peu em-
barrassées par un trop grand nom-
bre de passages grecs, et trop rem-
plies d'humeur contre ceux dont il
crovait avoir à se plaindre. Jean Chris-
tophe Wolff a publié un *Casaubonia-*
na, Hambourg, 1710, in-8. Ce re-
cueil est curieux et plein d'érudition.

L'éditeur a mis dans sa préface une
notice bonne, mais incomplète, des
Ana. Joly, sur Bayle, article *Gour-*
nai, dit qu'on attribue l'*Anti-Cotton*
à Augustin Casaubon; fils d'Isaac,
avant son entrée chez les capucins,
mais on n'en a aucune preuve, et les
vraisemblances sont contre. T—D.

CASaubon (MÉRIC), fils du pré-
cédent, naquit à Genève le 14 août
1599. Après avoir commencé ses étu-
des dans l'académie protestante de Sé-
dan, il suivit son père en Angleterre, et
alla les continuer au collège de Christ,
à Oxford, où il prit le bonnet de doc-
teur en théologie. Il était curé de Ble-
ndon dans le comté de Sommerset, pré-
bendier de Cantorbéry, et recteur
d'Ichham, lorsque la révolution qui
conduisit le malheureux Charles I^{er}.

à l'échafaud lui enleva
fices. On lui proposa
Cromwell, d'
affreuse époque,
berté de le faire avec sa

in rité, et en offrant de lui rendre
la no
pension vi
sa famille,
la mort du plus jeune de ses enfants
Casaubon observa qu'un pareil ou-
ne pouvait se concilier ni avec son
ractère, ni avec ses principes;
se croirait obligé d'y insérer des
flexions qui déplairaient sûrement
protecteur. Malgré son refus, C

well chargea une personne de lui
mettre, en pur don, une somme
400 liv. sterl., qu'il ne voulait
accepter, quoiqu'il fût dans le
L'offre que lui fit faire la reine
tine, par son ambassadeur, pou-
rer en Suède, avec promesse d'
tement honorable, n'eut pas pl

cès. Après le rétablissement de
il fut récompensé de son in-
fidélité par sa réintégration
ses bénéfices, qu'il conserva
mort, arrivée le 14 juillet 16
bon fut enterré dans la cathé-
Cantorbéry, où on lui dressa un
ment orné d'une belle épitaph

un homme pieux, charitable en
pauvres, d'un caractère hon-
affable, se faisant un plaisir de
muniquer le fruit de ses rech
Stanley et Selden l'éprouvè
tout; le premier, pour son
d'Eschyle; le dernier, pour
lications des marbres. Il
s'était principalement ap-
critique. C'est le genre de
réussissait le mieux. Son é-
très variée, sans être aussi
celle de son père, dont l'
furent d'une grande utili-
à la philosophie de De

avait de son temps pour s. Il débuta jeune dans les lettres, par des ouvrages de zèle et de piété filiale, dont le premier fut un serment pour objet de vengeance contre son père, attaqué par son adversaire à religion et des mœurs. II. *Pietas contra patris nominis et religionis*, Londres, 1621, in-8°; liste de tous les ouvrages de Casaubon, manuscrits ou imprimés, le second, *Vindictio contra impostores*, ibid., 1621, in-8°. Il se propose dans tous ces ouvrages de réfuter des imposteurs, et sous le nom de son père, de réfuter la liturgie chrétienne de son pays, et de celle de l'Angleterre. Les écrits se trouvent aussi dans le 1709, des lettres de son père. Les principaux de ses ouvrages sont: I. *Optati mileviani, cum notis et emendationibus*, Londres, 1631, in-8°; II. *Adnotationes in M. Antonini*, ibid., 1643, in-8°. Il a traduit ces livres en anglais, 1664, in-8°, et fait un dictionnaire de tous les mots grecs qu'on y trouve, sous les correspondants de Cicéron. III. *De verborum accurata eorum cognitione, diatriba*, 1647, in-8°. *Quatuor linguis comparata prior*, 1650, in-8°. La première partie roule sur le grec et l'anglais, la seconde sur le grec et l'anglais, la troisième sur le grec et l'anglais, la quatrième sur le grec et l'anglais. V. *De la nécessité de la religion au temps de Luther*, Londres, 1664, in-8°. Il propose de justifier du zèle des protestants. L'ou-

vrage ayant été attaqué, il opposa, au bout de deux ans, une réponse à ses antagonistes. VI. *De la crédulité et de l'incrédulité*, dont la première partie parut en 1668, et la dernière en 1670, in-8°. Il y attaqua le sado-cécisme moderne, établissait la réalité des esprits, celle des opérations surnaturelles, sans en exclure celles des sorciers. Cet ouvrage, qui contient une histoire du platonisme dans ses rapports avec le christianisme, eut peu de succès. VII. *La Cause première des biens et des maux qui arrivent en ce monde*, 1645, in-4°. Il y expose les sentiments des païens à ce sujet, les examine par l'Écriture sainte, et entreprend de prouver que c'est dans ce livre divin qu'ils les ont puisés. VIII. *Traité de l'enthousiasme*, 1655, in-8°, contre ceux qui l'attribuaient à une inspiration du ciel, et contre d'autres qui voulaient le donner pour une inspiration du diable; IX. *Véritable et fidèle relation de ce qui s'est passé entre Jean Dee et certains esprits*, 1659, in-fol. Leibnitz faisait beaucoup de cas de cet ouvrage. X. *Défense de l'Oraison dominicale*, 1669, contre le docteur Jean Owen, qui, étant directeur de l'université d'Oxford, s'était couvert au moment où le prédicateur récitait cette oraison. Casaubon a donné plusieurs autres ouvrages écrits sur diverses matières ecclésiastiques; des notes sur Térence, Épictète, Hiéroclès, Florus; sur Diogène Laërce, dans l'édition de Meibomius; sur Polybe, dans l'édition de Gronove; sur Perse, dans l'édition de Londres, 1647, in-8°. On y trouve les notes de Casaubon le père, et celles qu'il avait laissées dans ses papiers. Méric avait noté plus de mille fautes dans la version latine de Platon par de Serres. Il voulait écrire pour prouver que Cassendi n'avait pas bien entendu

Épique. Ses lettres sont à la suite de celles de son père, dans l'édition d'Ameloven. Son style en anglais est dur et trainant, entrelardé de mots grecs et latins, suivant l'usage de ce temps. Il a laissé quantité de manuscrits qui sont conservés dans la bibliothèque d'Oxford. T—D.

CASAUX (CHARLES, marquis DE), membre de la société royale de Londres et de celle d'agriculture de Florence, était propriétaire à l'île de Grenade; mais la France ayant cédé cette île à l'Angleterre, par le traité de 1765, il devint sujet de cette puissance. Après un long séjour dans cette colonie, il revint en France, et il demeurait à Paris pendant les années 1788 à 1791. Il y était distingué par l'agrément et la justesse de son esprit dans les meilleures sociétés, et notamment dans celle du duc de la Rochefoucauld et de la duchesse d'Enville, sa mère. Après le 10 août 1793, Casaux passa à Londres, où il est mort en 1796, dans un âge avancé. Pendant son séjour à la Grenade, il s'était beaucoup occupé de la culture de la canne à sucre, et il reconnut que l'opinion généralement reçue alors, que la culture de cette plante et l'extraction du sucre ne pouvaient se faire d'une manière avantageuse qu'en grand, et par des nègres esclaves, n'était qu'un préjugé: il fit voir, par sa propre expérience, que l'on obtenait des résultats proportionnellement aussi avantageux par la petite culture, c'est-à-dire, sur de petites habitations ou propriétés, avec très peu de monde. Il donna, sur ce sujet, un mémoire à la société royale de Londres, sous ce titre: *Système de la petite culture des cannes à sucre.* (*Transact. philos.*, vol. LXX). Ce mémoire fut jugé inutile, qu'il fut réimprimé séparément, à Londres, en 1779, in-4°, et, dix ans

après, à Paris, dans le *Trécoré*, par Le Breton, Paris in-12. Casaux l'ayant beaucoup perfectionné, le publia sous une nouvelle, avec ce titre: *L'art de cultiver la canne et de traire le sucre*, Paris, 1766, de cinq cent douze pages, planche assez mal exécutée, remarquable à l'époque où il parut, a été surpassé par M. Dutronc qui a publié à Paris sur le même sujet. Casaux a enrichi de notes la traduction du voyage d'Arthur Young en ce, Paris, an II (1795), in-8°. Il a publié des *Considérations sur quelques parties du management des sociétés*, Londres, 1765, 5 parties in-8°, ouvrage qui a été traduit en anglais sous les yeux de Parkyn Macmahon. Ce livre et plusieurs opuscules qu'il a publiés pendant la révolution, lui ont acquis une réputation parmi les gens de lettres. On trouve la liste de ses écrits dans le *France littéraire* de M. Exquemont, qui n'a pas seulement oublié d'indiquer son ouvrage, mais a pour titre: *La proposition de payer des ouvriers en sucre, il ne s'agissait pas de démontrer*, Paris, 1789, in-8°.

CASE (PIERRE DE), dont le véritable nom était *Desmaisons*, né à Limoges au commencement du dix-huitième siècle, entra dans l'ordre de Saint-Benoît, où, après s'être distingué par ses charges, il devint général un des docteurs que Philippe V de France envoya à Vincennes pour l'opinion du pape Jean XXIII sur la vision béatifique. Clément VII le nomma d'abord patriarche titulaire de Nicée, puis il le chargea de la gestion de l'évêché de Vaison. Quelques auteurs le font même

testament et son épitaphe ne
nt que le titre d'administra-
et évêché. Il mourut en répu-
sainteté en 1548, après avoir
quatre livres sur le *Maître des*
s; des commentaires sur la
d' Aristote, et des sermons.
ages sont assez bien écrits
emps.

T—D.

(JEAN DE LA). *V. CASA.*
(JEAN), né à Woodstock,
comté d'Oxford, se rendit fa-
16^e. siècle, dans l'université
ville, par son talent pour la
ie, et fut regardé comme un
subtils argumentateurs de
s. Soupçonné d'être catho-
fond du cœur, on le destitua
nces dans l'université; mais,
l passait pour un excellent
on lui permit d'élever une
philosophie, qui fut très fré-
surtout par les catholiques.
à l'étude de la philosophie
la physique, prit même le
docteur dans cette faculté en
: avait un talent particulier
pirer le goût de l'étude aux
ms, qu'il savait instruire en
nt. C'était un homme aimable
étieux en société. La crainte
ler sa tranquillité lui avait
ter le système de quelques
es de son pays, qui croyaient
concilier la foi orthodoxe avec
stance au service divin dans
s anglicanes; mais, dans sa
maladie, il fit une franche
n du catholicisme, et voulut
ntre les bras d'un prêtre de
union. La plupart de ses
sont des commentaires sur
ités d'Aristote, qui eurent de
dans le temps, et furent sou-
primés. On a encore de lui:
musices, tam vocalis quam
ntalis et mixta, Oxford,

1588, in-8°. Il a laissé en manuscrit :
Apologia academiarum - Rebellio-
nis vindiciæ.

T—D.

CASE (LEVACHIER DE LA), s'em-
barqua pour Madagascar en 1656,
sans autre dessein que celui de voir du
pays, dans le temps où le maréchal de
la Meilleraie possédait en son nom un
fort dans cette île. A son arrivée, il
trouva les troupes du fort en très petit
nombre, et continuellement exposés
aux attaques des insulaires. Fortifiés
par le secours qui leur arrivait d'Eu-
rope, les Français entreprirent de
battre leurs ennemis, et la Case se
distingua dès-lors par un courage ex-
traordinaire. Il repoussait les insulai-
res rassemblés par milliers, quoique
n'ayant avec lui qu'un petit nombre de
soldats; il combattit même, et tua avec
les armes du pays un souverain en
réputation d'une grande valeur. Ces
exploits lui attirèrent beaucoup de con-
sidération de la part des insulaires et
des Français. Chamargou, gouverneur
du fort Dauphin, en devint jaloux,
et chercha à le faire périr. Instruit de
ce projet, la Case se retira dans l'in-
térieur du pays avec quelques Fran-
çais et une petite troupe de nègres :
c'était à qui, des princes, obtiendrait
son alliance. Dian, c'est-à-dire, le roi
Rasisatte, le captura plus qu'un autre,
et lui fit épouser sa fille, la princesse
Dian Nong. La Case ne profita de son
élévation que pour faire du bien aux
Français. Occupé sans cesse à faire
des courses contre leurs ennemis et
contre ceux de son beau-père, il fai-
sait passer au fort la plus grande par-
tie de son butin. Le besoin que l'on
avait de son secours, plus que la re-
connaissance de procédés si géné-
reux, engagèrent plus d'une fois Cha-
margou à se rapprocher de lui et à le
rappeler. La Case ne s'y refusa ja-
mais, et fut toujours disposé à faire

tout le bien que l'on attendait de lui. Lorsque Rennefort (V. RENNEFORT) arriva dans l'île, la Case se lia avec lui d'une amitié très intime, et lui donna les meilleurs conseils; mais ces avis, que Rennefort porta en France, furent peu goûtés; cependant on avait accordé à la Case le titre de major de l'île. Il continua de se signaler par des exploits dignes d'un plus grand théâtre, et de servir des gens qui se refusaient en quelque sorte au bien qu'il leur voulait faire. Enfin, au mois de juin de l'année 1670, il mourut d'une colique du pays, et sa veuve se maria secrètement à un autre Français.

M—LE.

CASEARIUS (JEAN), ecclésiastique hollandais, résident à Cochin sur la fin du 17^e. siècle, avait des connaissances fort étendues sur la botanique; il coopéra au magnifique ouvrage que Rhéede van Drakenstein publia sous le titre d'*Hortus Malabaricus*, en 15 volumes in-fol. avec des figures. Caséarius dressa le plan de l'ouvrage, fit les descriptions des plantes, et réligea le texte des deux premiers volumes. M. Jacquin a consacré à sa mémoire un genre de plantes qu'il a observé en Amérique, auquel il a donné le nom de *casearia*. Linné ne l'adopta pas; il le réunit à celui du *samyda*, comme peu différent; mais la découverte de plusieurs nouvelles espèces l'a fait rétablir: ce sont des arbres et des arbustes.

D—P—s.

CASELIUS (JEAN CHESSEL), plus connu sous le nom de Caselli, naquit en 1555 à Göttingue, d'une famille originaire du duché de Gueldre, d'où elle avait été bannie à cause de son attachement à la nouvelle réforme. Il fit ses études à Leipzig, à Rostock, à Francfort, à Bologne, et eut pour maîtres Melauchthon, Camérarius, etc.

Deux voyages en Italie, l'un en 1566, et l'autre en 1566, le miliaison avec les hommes d plus distingués de ce pay Muret, Manuce, Sigonius et autres. Au retour de son voyage, il devint professeur de philosophie et d'éloquence à Roques années après, il se l'éducation du fils de Je duc de Mecklenbourg. Le uebourg l'appela ensuite plir une chaire de philosophie à l'université d'Helmstædt, fondée. C'est dans ce poste les vingt-quatre dernières sa vie, et qu'il finit ses avril 1615. Casélius s'était considération générale aux vants et des personnes d rang; il la méritait par son et son respect pour la reli tait fortement prononcé co Hoffmann et autres qui, la philosophie en contradic théologie, enseignaient qu sieurs choses qui sont vran gie et fausses en philosophi dont Bayle a fait depuis un neste usage. L'empereur lui donna une grande ma estime, en le rétablissant d titres de noblesse de ses a ouvrages sont très nomb c'est surtout par ses lettr connu; le style en est pu élégante; elles sont pleines de pensées ingénieuses; c une vaste érudition, dist beaucoup de goût; elles général, sur des matières la profession de l'auteur. I et les gens de qualité au: sont adressées en faisaien lices, et on les lit encore avec autant d'intérêt que d s'en faut de beaucoup qu

outes imprimées, et nous n'avons même une édition complète de toutes celles qui ont vu le jour. Le plus ancien est celui que Just de Dranpublia en 1687, in-8°, à Franc-sous ce titre : *Opus epistolicum bens J. Caselii epistolas*, etc. ; à la fin un petit traité latin sur l'art épistolaire, *De caractere olico*. Le même éditeur avait fait insérer, quelques années auparavant, un *Recueil des poésies grecques et latines* de Casélius, qui restait le goût de l'antiquité. Il avait voulu donner au public les œuvres politiques et philosophiques de l'auteur ; mais ce projet est resté sans exécution. On a encore de Casélius des traductions de l'*Agésilas* et de la *Cyropédie* de Xénophon, et plusieurs autres ouvrages. Térance était son auteur favori, et il le portait toujours avec lui.

T—D.

CASELLA (PIERRE-LÉON), historien, antiquaire et poète latin du 16^e siècle, était né, non pas à Aquilée, comme on l'a écrit, mais à Aquila, dans la Campanie. Luca Contile, dans une lettre écrite en 1562, loue ses talents, ses qualités estimables, et la sagesse parfaite qu'il avait acquise, dans une extrême jeunesse, de la tragédie et de la poésie latines. En comptant que Casella eût alors vingt-cinq ans, il était donc né vers 1540 ou 1542. On ignore l'époque de sa mort. Son ouvrage *De prioribus Italiae colonis* parut, pour la première fois, à Lyon en 1606, in-8°, et fut ensuite inséré dans le premier volume du recueil des historiens d'Italie publié par Grævius et Burmann. Il se trouve aussi dans l'édition de Lyon, d'un recueil du même genre : *De Tuscanorum origine et republica Florentina*, des éloges de quelques illustres Toscans, et d'un recueil d'épigrammes

et d'inscriptions. La latinité de ces divers écrits ne justifie pas tout-à-fait les éloges de Luca Contile, et, dans son premier ouvrage, l'auteur ne montre pas toujours une critique extrêmement sûre. Il rejette, il est vrai, comme supposés, les auteurs publiés par Anniius de Viterbe ; mais il donne comme vraies certaines suites généalogiques des premiers rois d'Italie, qui ne sont pas moins fabuleuses. Il fait peu d'usage des monuments ; ses assertions sont souvent dépourvues de preuves. Enfin, au jugement de Tiraboschi, après tout ce qui avait déjà paru sur les antiquités de l'Italie, on devait attendre quelque chose de meilleur.

G—É.

CASENEUVE (PIERRE DE), né à Toulouse, le 31 octobre 1591, de parents aisés qui ne négligèrent rien pour son éducation. Après avoir terminé son cours de théologie, il se livra à l'étude de la jurisprudence, et fit dans cette science des progrès très remarquables. Il possédait à fond les langues savantes, et le désir d'acquiescer à une intelligence parfaite des auteurs latins modernes lui fit apprendre l'allemand, l'italien, l'espagnol et même l'ancien provençal. L'étude réfléchie qu'il fit de ces langues contribua sans doute à faire naître en lui le goût des recherches grammaticales et étymologiques auxquelles il s'adonna dans la suite. Le besoin d'une vie paisible et retirée lui fit préférer l'état ecclésiastique aux emplois brillants de la magistrature qu'il pouvait espérer. Satisfait d'une modeste prébende qu'il obtint à l'église St.-Étienne, sans soins, sans désirs, il se proposait d'achever ses jours dans la retraite et au milieu de ses livres. Son mérite, qui commençait à le faire connaître plus qu'il ne l'aurait voulu, fut un obstacle à sa résolution. L'archevêque de Toulouse

l'appela près de lui, et le détermina à travailler sur la Coutume de Languedoc. Le *Traité du Franc-Alléu*, Toulouse, 1641, in-4°, qu'il mit au jour peu de temps après, fut accueilli par les états du Languedoc, qui lui offrirent une pension pour écrire l'histoire de la province. Caseneuve refusa la pension, ne voulant d'autre récompense d'un travail utile à son pays, que le plaisir même de l'avoir entrepris. Il fit paraître, pour dégager sa parole, *la Catalogne française*, Toulouse, 1644, in-4°, ouvrage très piquant dans le moment où il fut publié, rempli d'ailleurs de choses curieuses, et qui fut généralement bien reçu. Le plus connu actuellement des ouvrages de Caseneuve est son dictionnaire intitulé : *Origines de la langue française*. Il en était occupé depuis plusieurs années, lorsqu'il apprit que Ménage faisait imprimer son travail sur le même sujet. Aussitôt, il renonça à ses projets, et une circonstance qui aurait rendu ennemis d'autres personnes, les unit d'une amitié qui ne finit qu'à la mort de Caseneuve, arrivée le jour anniversaire de sa naissance, en 1652. Le manuscrit de l'ouvrage qu'il avait commencé sur la langue française passa entre les mains de ses héritiers, qui le conservaient avec soin. Foucault, intendan à Montauban, l'obtint d'eux, et le communiqua à Ménage, qui en avait fait commencer l'impression lorsqu'il mourut, en 1692. Simon de Val-hébert resta alors chargé d'en suivre la publication, et c'est à ses soins et à sa patience que nous devons de posséder cet ouvrage dans un ordre qui en rend la lecture agréable. On le trouve à la suite de l'édition du *Dictionnaire étymologique de Ménage*, Paris, 1694, in-fol., et

fondu avec le texte dans les éditions suivantes de ce dictionnaire (Voy. JAULT et MÉNAGE). Les ouvrages de Caseneuve sont : *Caritée, ou la Cyprienne amoureuse*, in-8°, roman; II. I *Origines de la langue française*, in-4°. On trouve à la tête de ce livre un fort intéressant la Vie de l'auteur en latin, par Bernard Médon. Il est à remarquer que Caseneuve n'a aucune mention de Clémence Isaura regardée comme la fondatrice de la langue française, et que l'éditeur a ajouté à la fin du volume des pièces qui prouvent que Clémence Isaura n'a jamais existé. Il avait publié quelques ouvrages peu importants, et en avait laissé en manuscrit de plus remarquables, entre autres, un *Traité de la langue provençale*; un de *l'origine des Français*; et une *Histoire de la France favorisée de France*. On en trouve la liste dans la préface que Val-hébert a mise au-devant de l'édition donnée des *Origines*. W.

CASIMIR I^{er}, dit le *Pacifique*, roi de Pologne, encore enfant, lorsqu'en 1034, il fut élu par son père. Sa mère Richsa, ne pouvant gouverner le royaume, fut obligée, en 1038, de s'enfuir en Saxe avec son fils, qui fut élu par son peuple. Elle revint en Pologne, et s'y livra à l'étude, et sembla contribuer à la culture de son esprit et à la stabilité du trône auquel elle fut forcée de renoncer. Cependant la Pologne, en proie aux dissensions civiles, était en même temps envahie par le roi de Bohême et par les Russes. Quelques hommes courageux se liguèrent à tirer leur pays de cette situation. Une diète fut indiquée à Gnesne, et le primat Etienne Pobozg proposa de rappeler l'héritier légitime de

on ne connût pas son on pût craindre qu'il ger les outrages qu'il in personnage puis- t digne de gouverner, ppeler Casimir ; mais u de sa retraite. Les e l'on envoya à sa u'il s'était retiré dans . Ils allèrent l'y trou- èrent les malheurs et nation. Casimir était ; il avait même reçu ape Benoît IX, à qui r qu'il rompit les en- simir, feignit de ne cette demande, afin apressement des Po- it enfin à leurs solli- ition que chaque Po- nus les ans, à perpé- e somme pour l'en- npe dans l'église de a nation entière por- moines, les cheveux de couronne ; qu'aux us les nobles auraient a messe, une étole de celle des prêtres et e Casimir conserve- eux, et que les Polo- mangeraient pas de Septuagésime jusqu'à quitta le cloître. Sa u traversant la Saxe, t de le dissuader de ologne. Accueilli par s générales, il fut cou- en 1041. Son pre- e chercher à étouffer e division, et de pu- ie. Cette sage conduite e heureux effet pour le de la tranquillité. Ca- que la prospérité de t la jalousie des puis- , chercha à les gagner.

Jaroslaw, duc de Russie, était l'ennemi le plus dangereux. Casimir rechercha son alliance, lui demanda la main de sa sœur, et offrit même de rendre aux Russes plusieurs villes que Boleslas, son aïeul, leur avait enlevées. Ils avaient eux-mêmes besoin de la paix. Leur duc signa le traité proposé, et remit sa sœur Marie aux ambassadeurs de Casimir, avec une dot convenable. La princesse, en arrivant en Pologne, abjura la religion grecque, se fit de nouveau baptiser, et prit le nom de *Dobrognewa*. La Mazovie rentra sous l'obéissance de Casimir. Les Prussiens offrirent de lui payer un tribut, et se remirent sous sa dépendance. Ce prince, assuré de la paix au dehors, chercha à faire fleurir les sciences dans son royaume. Les monastères étant alors leurs sanctuaires, il envoya à Cluni des députés avec de riches présents. Ils en ramenèrent douze religieux, pour qui le roi fonda deux couvents dont l'établissement contribua à épurer les mœurs et à donner à la religion la dignité et la décence qui s'étaient perdues au milieu des guerres civiles. Malgré son amour pour la paix, Casimir fut obligé, en 1052, pour ne pas s'attirer le courroux de l'empereur qui l'avait préservé des attaques du roi de Bohême, de lui fournir des troupes pour aller en Hongrie venger ses défaites qu'il attribuait aux secours envoyés aux Hongrois par les Polonais. La guerre ne fut pas longue, et Casimir mit à profit la tranquillité dont il se promettait de jouir toute sa vie. Tous ses efforts tendirent à faire goûter au peuple les bienfaits d'une sage administration. A sa mort, arrivée le 28 novembre 1058, il ne restait en Pologne presque aucune trace des calamités passées. Ce prince emporta les regrets de ses sujets, et mérita le titre glorieux

CASIMIR III, dit *le Grand*, fils d'Uladislas Loketek, s'était distingué par sa bravoure sous le règne de son père, qui lui avait confié le soin de le venger des chevaliers teutoniques, et, pour le former à la conduite des peuples, l'avait établi souverain de la grande Pologne, distinction qui avait causé des troubles dans l'état. A peine assis sur le trône, en 1333, il voulut prolonger la trêve que son père avait conclue avec les chevaliers, parce que l'étonnante facilité avec laquelle ils se relevaient de leurs défaites, faisait craindre une suite continuelle de combats sans résultat. Ayant obtenu la prolongation de la trêve pour un an, Casimir invita le roi de Hongrie à servir de médiateur entre lui et les chevaliers. Il s'appliqua ensuite à réprimer la licence, et punit les brigands qui désolaient la Pologne. Il fut convenu en 1335, dans le congrès de Wissegrad, que les chevaliers rendraient à la Pologne le palatinat de Cujavie, ainsi que le district de Dobrzin, et lui paieraient 10,000 florins en réparation de leurs dégâts. Casimir, de son côté, renonça à la Poméranie. Cet accord, avantageux aux chevaliers, leur ayant fait espérer qu'ils pourraient exiger de Casimir de nouveaux sacrifices, ils lui déclarèrent, lorsqu'il voulut entrer en possession de la Cujavie, qu'il devait préalablement faire approuver le traité par les états du royaume. Le roi, hors d'état de venger cette insulte, proposa à la diète de ratifier le traité, ce qu'elle refusa; cependant, comme on ne pouvait pour le moment prendre les armes contre les chevaliers, ou résolut d'employer l'autorité du pape pour obtenir justice. Le St.-Siège écouta les plaintes des Polonais; ses commissaires condamnèrent les chevaliers à restituer à la Pologne la Poméranie et les au-

trés qu'ils retenaient, et à payer des frais les églises, à payer des sommes considérables à Casimir à tous les frais du procès. La sentence, qui fut suivie de l'exécution, n'intimida pas les chevaliers, ils eurent recours à l'empereur V, qui leur défendit de se saisir des biens de l'ordre. Les chevaliers gardèrent leurs conquêtes et leurs armes. Casimir, n'ayant fait mâle, et voulant s'assurer d'un prince puissant, choisit pour successeur, en 1339, son fils Louis, fils du roi de Hongrie, qui fut approuvé après de vives contestations, et on le notifia à Louis le Restreint, qui lui fit connaître la restriction que ses droits de Pologne ne seraient valables tant que Casimir n'aurait fait. Casimir perdit son empire en 1340. Il s'empara peu après de la Russie, qui avait autrefois été tenu à la Pologne, et dont le duc venait de mourir. Il épousa Hedvige, fille du landgrave de Hesse. Le caractère jaloux de la princesse ne tarda pas à lui ôter l'affection de Casimir, qui se livra à elle, et la tint dans une captivité. Désirant réunir ses forces contre la Russie, mais n'ayant pas de nouvelles alliances avec les chevaliers teutoniques, leur offrit la paix aux conditions qu'ils voulaient. Ils souscrivirent à cet accord, et cette fois, fut ratifié par la diète en 1345. Casimir conquiert presque tout le tiers de la Silésie, dont il ne resta que Frauenstadt. Le roi de Bohême, le duc de Silésie, en la conduite de son vassal, fit un traité pour attaquer la Pologne, et se rapprocha des Tatars. Ces derniers s'approchèrent de Cracovie;

le passage de la Vistule, retirer, vole en Silésie, le du roi de Bohême, et ses états pour y rétablir voque une diète à Wils-, réunit les plus habiles eume, les charge d'une ale des lois, et coopère à . Ses nouvelles ordon- acceptées. La sollicitude il ne cessa de témoigner : la plus malheureuse de valut le titre de *roi des ssaya* même, avec quel- de ramener dans ses s que les troubles en . Il travailla ensuite à oyaume à l'abri des in- nemis, en fortifiant les fonda des hôpitaux, des universités. Voyant que uniquement occupés de s armes, lui reprochaient sorte sa vie inactive, il e armée, enleva aux Li- ut ce qu'ils possédaient e Russie, et célébra ses r un triomphe. Bientôt, ns, profitant de l'ardeur laquelle Casimir se livrait , reprirent ce qu'il leur . Les nobles regardèrent n et la peste qui dévas- ie, comme un châtement des désordres du roi, et e de faibles efforts pour ennemi. Casimir se ré- thargie, renforce sou ar- rps de Hongrois que son ène, rentre dans la Rus- taille aux Lithuaniens, prisonnier, et reprend la ais le prince lithuanien ses fers, et s'en empare Les Polonais, qui avaient us pour successeur au oncle, voulant faire va-

loir à ses yeux leur consentement et le mettre à profit pour eux-mêmes, envoyèrent à Bude des députés qui lui firent signer, en 1355, les premières conventions conclues entre la noblesse et les rois. Casimir, choqué de cette démarche, résolut de se marier une troisième fois, dans l'espoir d'obtenir un héritier. Hedvige, délivrée de sa captivité, venait de mourir; il épousa, en 1358, une princesse de même nom, fille du duc de Glogau. Il paraissait uniquement occupé de goûter les douceurs du repos, lorsque des troupes qu'il avait accordées à un des fils du vayvode de Moldavie, pour ressaisir l'héritage de son père, furent défaits et réduites en captivité. Cet échec fut si désastreux pour la Pologne, qu'elle ne conservait aucun espoir de le venger. Casimir fut réduit à racheter à grands frais les prisonniers. Il trouva cependant le moyen de faire éclater sa magnificence, lorsque, accompagné de plusieurs autres souverains, l'empereur Charles IV vint à Cracovie épouser la fille du duc de Stettin, petite-fille de Casimir. Ce prince reprit en 1366 la Russie rouge aux Lithuaniens, et laissa à deux seigneurs de cette nation la Volhynie et le palatinat de Beltz, à condition qu'ils les tiendraient en fiefs de la Pologne. Cette expédition venait d'ajouter à la gloire de Casimir, lorsqu'il mourut, âgé de soixante-un ans, des suites d'une chute de cheval, le 8 novembre 1370. Ses grandes qualités firent oublier ses nombreux défauts. Le plus grave qu'on lui ait reproché, a été son penchant déréglé pour les femmes. Parmi le grand nombre de ses maîtresses, on remarqua une juive, nommée *Esther*, qui obtint de lui les privilèges dont les juifs ont, depuis cette époque, joui en Pologne. Casimir ne laissa de son troisième mariage que deux filles. En lui finit la race

des Piast, qui gouvernait depuis cinq cent vingt-huit ans. Jusqu'à ce prince, les Polonais n'avaient eu que des rois pris dans leur sein; ils commencèrent alors à en être d'étrangers, et ce fut la première cause des troubles qui ont désolé ce royaume. E—s.

CASIMIR IV était fils d'Uladislas V. A l'âge de treize ans, et du vivant de son frère Uladislas VI, il fut nommé roi par les mécontents de Bohême en 1458; mais les Polonais ne purent soutenir ce choix contre Albert, duc d'Autriche, depuis empereur. A la mort de Storobudski, duc de Lithuanie, Uladislas envoya Casimir dans ce pays en qualité de régent. Les Lithuaniens l'élirent duc, et son frère confirma ce choix. Lorsqu'en 1445, la nouvelle de la malheureuse bataille de Varna parvint en Pologne, on refusa d'abord de croire à la mort d'Uladislas; lorsqu'il ne fut plus possible d'en douter, tous les suffrages se réunirent sur Casimir, qui, à l'instigation des Lithuaniens, refusa le trône, sous prétexte que la mort de son frère n'était pas avérée. Pressé de nouveau, il refusa encore, disant qu'il préférerait rester dans son duché; mais que, d'avance, il se déclarait ennemi du prince que l'on élirait sans son aven. Un discours si hautain engagea les Polonais à jeter les yeux sur un prince qui pût se faire craindre et des chevaliers teutoniques et de Casimir. A peine eurent-ils proclamé leur choix, que Casimir eut recours à la reine sa mère. Elle eut bientôt mis une partie des nobles dans ses intérêts; Casimir fut réélu et invité à venir recevoir la couronne. Il répondit qu'il attendait à Brzesc les députés du royaume, pour convenir avec eux des conditions auxquelles il consentirait à les gouverner. La crainte de perdre la Lithuanie, et d'autres motifs d'intérêt,

furent cause que l'on déséra l'ontés de Casimir. A peine eut en 1447, il refusa de souscrire engagements que la république de ses rois, et s'empressa de retourner dans son duché, où il presque constamment, et qu'il faire considérer comme un empereur, en l'agrandissant aux dépens de la Pologne. Cette conduite indigna les Polonais. Dans une diète à Pictrikau, en 1453, la crainte d'exciter une guerre civile avança le pèche d'élire un nouveau roi; et tint à une confédération, pour maintenir l'intégrité de l'état, si le roi refusait à ne pas la défendre. Il fut prêté en présence de Casimir, qui ne balança plus à promettre, mais simplement comme roi de Pologne, ce que l'on exigeait de lui. Cette restriction choqua: les clamours et menaces redoublèrent; le roi donna un consentement absolu. Peu de temps après, les Prussiens, excédés de la rapine des chevaliers teutoniques, se soulevèrent, les chassèrent de la partie des villes, et demandèrent à Casimir de les recevoir au nombre de ses sujets, ce qu'il accepta; mais, il en résulta une guerre longue et sanglante, la victoire favorisa alternativement deux partis; enfin, les chevaliers teutoniques, abattus par divers revers, furent obligés de se soumettre, et un traité conclu à Thorn en 1466, leur restitua le pays, qui, par là, porta le nom de *Prusse royale*. Les provinces restées en arrière, retinrent que la *Prusse ducal* et le fief de la Pologne. Les troupes envoyées à la paix demandèrent leur argent; il fallut ordonner de nouveaux subsides pour les satisfaire, et convoquer une diète pour obtenir le consentement des provinces. Aucune ne voulait contribuer; toutes prétendirent examiner la nécessité de la taxer.

ère de la lever. On séquence, que la diète composée de tous les le chaque palatinat en-onces chargés de ses heureuse issue de cette ugue et tranquille, en- r le même mode pour iputés reçurent le nom estres, et il fut résolu t dans tous les détails ent, institution qui, oduisit les plus grands s, fils aîné de Casimir, n 1471, roi de Bohê- s de ce pays, fut cou- ie. Les Hongrois au- lu soutenir les préten- s, leur roi, appuyés ais les forces qui ac- Jladislas leur imposè- etirèrent. Bientôt, les yaume, mécontents de t à sa place Casimir, roi de Pologne. On ac- députés un corps de nmes. Mathias avait eu egagner l'affection des a Casimir à se retirer; a avec succès Uladislas ne trêve conclue par electeurs de Saxe et g, eût été suivie d'une si l'épouse de Casimir marier sa fille à Ma- n'était pas expirée, que déric excita Casimir et s à reprendre les armes Hongrie. Uladislas seul pes à celles de l'empe- qui venait de vain- , assiéga Vienne en aignit l'empereur à lui ture de la Bohême; raité, il en laissa jouir ie contenta de garder D'un autre côté, les

Tatars ravageaient la Podolie, que Casimir ne savait pas défendre. Ivan, duc de Moscovie, les en chassa, et poussa ses conquêtes jusqu'en Lithuanie. Casimir, voulant sauver les restes du duché, lui céda ce qu'il venait de ravir. Cet événement fit enfin comprendre aux Lithuaniens que leur sûreté, à l'avenir, dépendait de leur union avec la Pologne; ils ne tardèrent pas à s'applaudir de cette mesure. En 1479, les Tatars revinrent les attaquer. Casimir, accablé par le poids de l'âge, remit le commandement de l'armée à Albert, son troisième fils, qui détruisit l'armée ennemie. Cette expédition lui gagna l'affection des Hongrois; ils le donnèrent pour successeur à Mathias. Un autre parti élut Uladislas, frère d'Albert; celui-ci, avec une armée bien inférieure en nombre, attaqua celle d'Uladislas, fut défait, pris, et amené à son frère, qui ne lui rendit la liberté qu'à condition qu'il renoncerait à ses prétentions sur la Hongrie. Les malheurs d'Albert, et peut-être encore plus le traité qu'il venait de conclure, causèrent un chagrin mortel à son père, qui déshérita Uladislas, et mourut peu après à Grodno, en 1492, âgé de soixante-quatre ans. Orgueilleux, sans ambition, vain et peu sensible à l'honneur, prodigue par caprice, avare par goût, Casimir fut aussi peu regretté des Polonais, qu'il n'avait jamais aimés, malgré leur esprit soumis, que des Lithuaniens, objet constant de son affection, malgré leurs révoltes continues. Il laissa de son mariage avec Elisabeth, fille de l'empereur Albert II, Uladislas, roi de Hongrie et de Bohême; Jean Albert, qui lui succéda; Casimir, élu roi de Hongrie du vivant de Mathias, et mort en odeur de sainteté en 1483; Alexandre, Sigismond, successivement rois de Po-

logne; Frédéric, archevêque de Gnesne, évêque de Cracovie et cardinal; Hedvige, mariée à George, duc de Bavière; Sophie, à Frédéric, margrave de Brandebourg; Anne, à Bogislas, duc de Poméranie; Elisabeth, à Frédéric, duc de Lignitz; et Barbe, à George, duc de Saxe. E—s.

CASIMIR V (JEAN), né en 1609, était fils de Sigismond III, roi de Pologne, et de Constance d'Autriche, sa seconde femme. A la mort de son père, en 1633, sa mère voulait le faire monter sur le trône; mais Casimir, sachant que son père avait témoigné le désir d'avoir Uladislas, son frère aîné, pour successeur, traversa les desseins de sa mère, se mit à la tête du parti de son frère, et lorsqu'il le vit élu, fut le premier à le féliciter. Il servit ensuite dans les armées impériales. Chargé, en 1658, d'aller en Espagne conclure une ligue avec Philippe III, alors en guerre avec la France, et commander une flotte chargée de détruire le commerce des Français dans la Méditerranée, il s'embarqua à Gènes. Les vents le jetèrent sur la côte de Provence; il fut mené à Marseille, reconnu, et enfermé au château de Bone, près du Martigues, d'où il ne sortit au bout de deux ans que parce que son frère l'envoya demander par un ambassadeur. Sorti de captivité, il retourna en Pologne; mais bientôt son humeur inquiète l'entraîna en Italie. En passant à Lorette, il fut saisi d'une inspiration de se faire jésuite, et entra dans cet ordre en 1643. Il en sortit trois ans après; le pape le nomma cardinal. Apprenant la mort du fils unique de son frère, dont la santé était languissante, il renvoya son chapeau au saint père, en 1647. L'année suivante son frère mourut. Dans la diète qui s'assembla, Casimir eut pour concurrents à la couronne, le

czar, le prince de Transylvanie, son propre frère, évêque de B. Il fut néanmoins élu sans opposition. Le pape le releva de ses vœux, et accorda en outre les dispenses nécessaires pour épouser Marie-Léonore de Gonzague, veuve de son frère, alliance qui choqua les Polonais, tant où il monta sur le trône, les progrès des Cosaques avaient répandu l'alarme générale. Il offrit une armée, elle fut rejetée avec dédain. Les Polonais entrèrent dans l'Ukraine, et la saccagèrent. Les Tatars étimés au secours des Cosaques; marcha contre eux; on se bat avec acharnement jusqu'à la nuit; le jour restait indécis; la division mit parmi les alliés; le khán des Tatars et Bogdan Kzmielniski, et les Cosaques, conclurent chacun un traité avec Casimir. Les Cosaques obtinrent une amnistie, et leur eurent à demander pardon au roi; mais Casimir, servant un profond ressentiment de cette humiliation, il fit entendre aux Cosaques qu'on ne leur avait pardonné leurs privilèges que pour attendre l'occasion de les accabler. Ils levèrent un nouveau l'étendard de la révolte, et Casimir les battit de nouveau; mais ils ne se soumit pas. Leur animosité contre la Pologne ne fit que redoubler, et ils se liguèrent avec les Russes, et ces deux peuples réunis ravagèrent la Pologne. Les Russes s'emparèrent de Smolensk. Un autre corps de Cosaques se joignit aux Tatars, et dévasta la partie orientale du royaume. Des dissensions intestines vinrent encore augmenter leurs maux. Une faction décriait la personne du roi, les décrets du sénat, les résolutions de la diète, dont le roi seul nonce paralysait les opérations. Ce fut en 1652 qu'un nonce, nommé Sidzinski, fit le premier usage de cette funeste prérogative. On voulut

is ; il n'échappa que par la
t dans la suite traité de mè-
i eût proposé l'abolition de
: qui a causé la ruine de
ouvel ennemi vint encore
: ceux qui désolaient la Po-
sque Christine abdiqua la
le Suède, l'ambassadeur de
ir renouvela les protesta-
ablistaient les droits de son
trône de ce pays. Charles-
t à peine en possession du
ent, que, pour venger l'in-
de personnellement contre
s en Prusse, dirige sa mar-
arsovie ; malgré quelques
and cette ville, soumet toute
excepté Dantzic, et lève des
na. Casimir fuit en Silésie,
royaume sous la protection
-Vierge. Une confédération
ur la défense de l'état chas-
dois de Varsovie. Ils y ren-
s un combat qui dura trois
otzki, prince de Transylva-
que avec les Suédois, et fait
ion en Pologne ; les Russes
n Lithuanie. Cependant le
r'avait annoncé Charles-Gus-
s faire déclarer roi de Polo-
s contre lui toutes les puis-
sances, ainsi que la Hollande
neur. Ragotzki fut battu, la
doise dispersée. Le traité
conclu en 1660, rendit la
la Pologne, qui déjà avait
à ses droits de suzeraineté
nse ducal. La Suède garda
ie de la Livonie, et Casimir
à ses prétentions sur la cou-
Suède. On continua la guerre
Russes, qui, malgré les muti-
onnelles de l'armée polo-
rent chassés de la Lithuanie,
dèrent Smolensk. Tandis que
gers accablaient la Pologne,
nissit la guerre aux sociniens,

et les chassait du royaume. Lorsque le
calme régna, il crut pouvoir désigner
son successeur, et proposa à la na-
tion le duc d'Enghien, fils du grand
Condé. Le grand-maréchal Lubomir-
ski lui représenta fièrement qu'on ne
lui permettrait pas pour son frère ce
qu'il voulait faire pour le fils d'un
étranger. Cette réflexion hardie anima
contre Lubomirski le sénat, la no-
blesse, le roi, et Sobieski, dont le nom
commençait à être connu. Lubomirski
fut condamné à perdre les biens, l'hon-
neur et la vie. La fuite le mit en sûre-
té ; mais Casimir disposa de ses biens
et de son emploi. Il se réfugia à Bres-
lau, et ne tarda pas à réunir une ar-
mée. Sobieski, envoyé contre lui, fut
battu. Lubomirski, vainqueur, ren-
voya ses prisonniers, ne redemanda
ni ses biens ni ses emplois ; il exigea
seulement que son arrêt de proscrip-
tion fût révoqué, et que le roi renou-
çât à la prétention de se nommer un
successeur, puis il alla mourir à Bres-
lau. Cent mille Tatars étant venus peu
après attaquer la Podolie et la Volhy-
nie, Sobieski, nommé grand-maré-
chal de la couronne, alla à leur ren-
contre avec une armée de vingt mille
hommes, et sut les vaincre. Délivrés
de cet ennemi, les Polonais reprirent
leurs contestations avec le roi. Casi-
mir, fatigué d'un rang qui ne lui offrait
que des soucis continuels sans gloire
et sans puissance, résolut d'abdiquer.
Une diète fut convoquée à Varsovie en
1668. Le vice-chancelier y lut l'ex-
posé des motifs qui engageaient le roi
à renoncer à la couronne. Une partie
de l'assemblée parut attendrie, l'autre
fut indignée. Le primat adressa au roi
des représentations très vives. Casimir
répondit par un discours plein d'éner-
gie, et remarquable surtout par la pré-
diction qui le terminait. Après avoir
reproché aux Polonais les dissensions

ni les déchiraient sans cesse, il ajouta : « Je prévois les malheurs qui menacent notre patrie ; et plutôt à Dieu que je fusse un faux prophète ! Le Moscovite et le Cosaque se joindront au peuple qui parle la même langue qu'eux, et s'approprient le grand duché de Lithuanie. Les confins de la grande Pologne seront ouverts au Brandebourg, et la Prusse elle-même fera valoir les traités ou le droit des armes pour envahir notre territoire. Au milieu de ce démembrement de nos états, la maison d'Autriche ne laissera pas échapper l'occasion de porter ses vues sur Cracovie, etc. »

Après son abdication, il vint en France, et choisit sa retraite dans l'abbaye de St.-Germain-des-Prés : il en devint abbé, ainsi que de Saint-Martin de Nevers. Il ne voulut jamais souffrir qu'on lui donnât le titre de *majesté*, et mourut à Nevers, âgé de soixante-trois ans, le 16 décembre 1672. Son corps, après être resté en dépôt dans l'église des jésuites jusqu'en 1675, fut porté à Cracovie. Son cœur fut déposé dans un tombeau élevé dans l'église de St.-Germain-des-Prés, où Casimir était représenté avec ses habits royaux. Ce prince était brave, mais faible, irrésolu et soumis aux volontés de sa femme, qu'il perdit en 1667. Il a prétendu qu'en 1672, trois mois avant de mourir, il avait épousé Marie Ignote, fille d'une blanchisseuse, et déjà veuve d'un conseiller au parlement de Grenoble et du second maréchal de l'Hôpital. Quelques écrivains ont contesté la vérité de cette anecdote. Casimir fut le dernier rejeton mâle de la maison de Vasa.

E—s.

CASIMIR (S.), grand-duc de Lithuanie, le troisième des treize enfants de Casimir III, roi de Pologne, vint au monde le 5 octobre 1458. Sa mère, Elisabeth d'Autriche, princesse d'une

rare piété, confia son éducation à Jean Dlugloss, chanoine de Cracovie, dont les vertus égalaient les profondes connaissances en tout genre. Le jeune prince, né avec les plus heureuses dispositions, répondit parfaitement aux vœux religieux de sa mère, et fut sous les soins de son digne instituteur. À peine avait-il atteint l'âge de treize ans, que les Hongrois, révoltés contre Mathias Corvin, leur roi, le demandèrent pour lui mettre la couronne sur la tête. Casimir, docile aux ordres de son père, partit à la tête d'une armée polonoise pour faire valoir un droit dont sa extrême jeunesse ne lui permettait pas de sentir toute l'injustice. Les deux armées étaient près d'en venir aux mains, lorsque le pape Sixte IV, étant entremêlé dans le différend des Hongrois avec leur souverain, d'un côté, et de leur digne, par toutes sortes de bonnes qualités, de l'autre, leur fournit l'occasion de renoncer à une entreprise qui répugnait autant à la délicatesse qu'elle flattait l'ambition du roi son père. Dans un âge plus mûr, le même peuple lui renouvela même offre dans une circonstance où le trône étant vacant, il n'avait point à craindre d'être taxé d'usurpation ; mais il résista à toutes les sollicitations qui lui furent faites à cet égard. Casimir fut tout occupé de son salut, soit se conserver pur au milieu de la corruption du siècle. Le luxe et la mollesse de la cour, où sa naissance l'attachait, ne firent jamais le moindre attrait pour son cœur. La méditation continuelle des vérités saintes, l'assiduité au service divin, la mortification des sens, et des exercices variés de pénitence, le soulagement des pauvres, telle fut l'histoire de toute sa vie, sans que ces pratiques laissassent rien apercevoir de dehors qui pût blesser les bienséances de son rang. Ce jeune prince termina

re à Wilna, le 4 mars 1485, de sa chasteté. Sa sainteté fut sur son tombeau par de nombreux miracles. Les Polonais attribuèrent à son intercession plusieurs victoires sur leurs ennemis, et le proclamèrent protecteur du royaume. La nation des peuples lui avait décerné un culte public, et érigé des statues, lorsque le pape Léon X fit sur le catalogue des saints, la canonisation solennelle, et, en même temps, il fut invoqué comme saint de la Pologne. En 1604, six ans après sa mort, on trouva dans sa tombe des habits et des étoffes dans un état tel qu'il était enseveli sans la moindre corruption ni détérioration, ce qui prouve l'acte authentique de cette époque par les ordres de la ville de Wilna. On le voyait peint sur la façade de la chapelle de St.-Germain-des-Prés, à Paris, la chapelle érigée par le roi (Voy. CASIMIR V). T—D.

CASINI (VALORE et DOMENICO), frères et élèves du Passignano, appartenant au genre du portrait, obtinrent une grande réputation vers la fin du 17^e siècle. On voit à Florence un grand nombre de portraits de figures touchés avec beaucoup de finesse et de vérité. Cet artiste avait un talent tout particulier pour saisir dans sa mémoire les traits physiognomiques des personnes de sa connaissance, et pour en faire de nouveaux portraits très ressemblants, même sur son portrait. Aussi était-il si occupé de son art, qu'il n'avait pas le temps d'exécuter ses mains, laissant à son frère le soin d'habiller ses figures, dont celui-ci s'acquittait à la satisfaction de son aîné et d'un grand peintre impatient. On voit deux portraits de Casini à Ste.-Marie in campo, les tombeaux de Laurent, de Fiesoli, et de Geneviève

Popoleschi, sa mère. Ce dernier est très beau. — On compte aussi Vittore CASINI au nombre des artistes qui aidèrent Vasari dans ses grands travaux. — Lanzi cite un autre CASINI (Gio. da Varlungo, florentin), peintre de portraits, né en 1689, et mort en 1748. C—N.

CASIRI (MICHEL), savant orientaliste, et religieux syro-maronite, naquit à Tripoli de Syrie, en 1710, et vint à Rome, où il fit ses études dans le collège de St.-Pierre et de St.-Marcellin. Il y reçut les ordres le 29 septembre 1734. L'année suivante, il accompagna en Syrie D. Joseph Assemani, qui allait assister, par ordre du pape Clément XII, au synode des maronites. En 1738, il revint à Rome, et rendit à la propagande un compte très exact des opinions religieuses des maronites. Ce voyage fut le seul qu'il fit en Orient. A son retour, il entra dans son convent, où il enseigna les langues arabe, syriaque et chaldéenne, la théologie et la philosophie à ses religieux, et il ne le quitta qu'en 1748. A cette époque, il passa en Espagne, d'après l'invitation de François Ravago, confesseur de Ferdinand VI, qui lui avait enseigné à Rome la philosophie, et l'attacha à la bibliothèque royale de Madrid. Casiri, par reconnaissance envers son protecteur, fit la traduction d'un ouvrage arabe, intitulé : *Soleil de la sagesse*. L'original et la version se sont perdus. Tout avait cependant été préparé pour l'impression. En 1749, il fut nommé membre de l'académie royale d'histoire de Madrid, et se rendit, par ordre du roi, à la bibliothèque de l'Escorial, où il commença à s'occuper de compiler les matériaux qui lui ont servi à composer sa *Bibliotheca arabico-hispana*. En 1756, à la mort de D. Andrés de St.-

n, Casiri fut nommé interprète du pour les langues orientales : cette même année, le roi, qui l'estimait particulièrement, lui conféra le titre de bibliothécaire adjoint de l'Escorial, et accorda, outre ses traitements, une pension de 200 piastres sur les fonds de cette bibliothèque. D. Leop. Geron. étant mort en 1765, Casiri lui céda dans l'emploi de bibliothécaire en chef. Cette même année, il fit venir de Rome Paul Hodar, maronite et versé dans la connaissance des langues orientales, et l'employa à faire des extraits des manuscrits qui devaient entrer dans la *Bibliotheca Casiana*, soit que Casiri voulût exercer son empire sur son collaborateur, soit qu'il fût jaloux d'être le seul orientaliste d'Espagne, soit enfin que Hodar affichât trop d'orgueil, ces deux motifs se brouillèrent bientôt : Hodar quitta l'Espagne, et passa en Portugal où il mourut. La *Bibliotheca arabico-hispana* n'était point encore terminée dans son entier, lorsque Casiri entreprit une traduction latine de la collection arabe des canons de l'église d'Espagne, collection dont le manuscrit existait à l'Escorial. Selon Casiri, cette collection serait très ancienne, et due à un évêque nommé Daniel ; mais, en cela, il a fait preuve de peu de critique ; car on peut prouver, d'après une note du copiste, que quelques caractères latins qu'on lit dans le manuscrit, que son âge ne remonte pas au-delà du 12^e. siècle. L'académie royale avait chargé Casiri d'examiner plusieurs inscriptions arabes qu'on lit dans l'Alambra de Grenade, l'Alcazar de Séville, etc., et de lui en donner quelques médailles ; mais ce savant ne fut pas toujours heureux dans ses excavations, qui, au jugement de l'académie, ne furent pas trouvées dignes d'être publiées. Le plus utile, le plus

bel ouvrage de ce savant, celui qui lui assure des titres incontestables à l'estime des amis des lettres, est sa *Bibliotheca arabico-hispana Escorialensis, sive libror. omn. manuscript. qu. arabicè ab auctoribus magnam partem arabo-hispanis compositos in bibliotheca canobii Escorialensis continet, plectitur, recensio et explanatio, operâ et studio Mich. Casiri, etc.*, Madrid, 1760-1770, 2 vol. in-fol. Elle offre, sous dix-huit cent cinquante articles, la suite de tous les manuscrits de la bibliothèque de l'Escorial, peut-être la plus riche de l'Europe en ouvrages arabes. Le premier volume contient les grammairiens, les poètes, les philologues, les lexicographes, les philosophes, les moralistes, les politiques, les médecins, les mathématiciens et les astronomes. Le second volume est consacré aux géographes et aux historiens. Il contient de nombreux extraits d'auteurs arabes, qui pourraient servir très utilement à l'écrivain qui entreprendrait de tracer l'histoire de l'Espagne sous les Arabes. Casiri donne ordinairement le titre des manuscrits en caractères originaux et leur traduction latine ; souvent, il rassemble sur l'auteur de l'ouvrage et ses écrits les renseignements qu'il a pu recueillir, et ajoute à ces détails les passages du manuscrit qui peuvent en indiquer le contenu et offrir le plus d'intérêt. La *Bibliotheca arabico-hispana* est un répertoire indispensable à quiconque s'adonne à l'étude de la littérature orientale. On y a cependant remarqué plusieurs fautes de critique et quelquefois un défaut d'intelligence du texte. Ils ont aussi reproché à Casiri d'avoir confondu le caractère arabe avec le caractère mogrebin. Casiri mourut à Madrid, le 12 mars 1791. Vers la fin de ses jours, il avait perdu la mémoire, et était devenu sourd. J—s.

CASLON (GUILLAUME), célèbre sur de caractères d'imprimerie, n. 1692, à Hales - Owen, eneshire, n'était d'abord que graveur d'ornements sur les canons d'artillerie; il se mit ensuite à graver des caractères pour les relieurs. L'imprimeur Bowyer ayant, par hasard, vu ces caractères, désira connaître l'artiste; il le conduisit à la fonderie de Bowyer, et lui demanda s'il se croyait capable de graver des caractères typographiques: celui-ci répondit qu'il lui en fallait un jour pour examiner la chose. Le jour lui expira, il dit à Bowyer qu'il ne pouvait point d'y réussir. D'après cette réponse, Bowyer, Bettenham et Watts offrirent 500 livres sterl., pour le laisser fonder à établir une fonderie, mais il ne tarda pas à prospérer. En 1720, il fut cité pour les progrès des connaissances chrétiennes voulut faire imprimer, pour l'usage des églises d'Oxford, le *Nouveau-Testament* et les livres saints en arabe, et choisit Caslon pour fonder les caractères désignés dans ses épreuves, sous le nom d'*anglais*. Palmer, auteur présumé d'une histoire de l'imprimerie appartenant à Psalmanazar, ayant pris le nom de Caslon en *cicéro* à la fin de son épreuve de ses caractères, contraignit notre artiste de fonder des caractères *cicéro*. Il suivit cet avis, et réussit ce qu'avaient fait les autres avant lui jusqu'à cette époque. Palmer fut assailli de la jalousie, et Caslon se vit obligé de recourir à Bowyer, sous la protection duquel il fonda, en 1722, une fonderie de beaux caractères anglais qui ont servi à imprimer les œuvres de Selwyl et les caractères coptes employés dans l'édition du *Pentateuque*, de Caslon et de Wilkins. Caslon atteignit dans son art une telle perfection, qu'il afficha l'Angleterre de la nécessité de faire des caractères de Hollande, et

que les siens, remarquables par leur élégance, furent demandés sur le continent. On en a des épreuves dans un recueil intitulé : *Specimen of printing types*, Londres, 1764, in-8°, rare. Sa fonderie de Chiswell-Street devint par la suite une des premières de l'Angleterre. Elle est encore tenue par sa famille. Caslon mourut le 25 janvier 1766. — Son fils GUILLAUME, mort en 1778, a suivi avec distinction les traces de son père. B—r j.

CASMANN (ΟΤΗΟΝ), savant allemand, recteur de l'école de Stade, et ensuite pasteur de la même ville, mort le 1^{er} août 1607, a publié : I. *Questionum marinarum*, 2 vol., Francfort, 1596 et 1607; le premier volume traite de l'intérieur de la mer, le second de son mouvement, principalement du flux et reflux; II. *Nucleus mysteriorum naturæ enucleatus*, 1605, in-8°; III. deux éditions du traité *De re cibariâ* de Bruyerin (V. BRUYERIN); IV. beaucoup d'ouvrages de piété, dont la plupart ont des titres singuliers, *Turpitudine turpissima et laqueus carnalis*, *Pulchritudo pulcherrima*, *Mundus immundus*, *Thanatobulia seu beatè moriendi desiderium*, *Hominis novi anatomia*; etc.; quelques-uns sont en allemand. D—P—s.

CASONI (GUI), né à Scraivalle dans le Trévisan, vers la fin du 16^e siècle, fut un des premiers fondateurs de l'académie *degli Incogniti* à Venise. Sa maison était le rendez-vous des plus beaux esprits de cette capitale, où il habita long-temps. Le doge, auprès duquel ses compatriotes l'avaient chargé d'une mission, le décora de la dignité de chevalier. Après avoir rempli divers emplois dans sa patrie, il mourut en 1640, laissant une *Vie du Tasse* et divers autres ouvrages dont on trouve la liste dans

les *Glorie degli Incogniti*. La onzième édition de ses *Opere* est de Venise, 1623, in-16. Il s'attachait beaucoup à imiter les poètes grecs et latins. — Philippe CASONI, génois, a publié en italien : I. une *Histoire de Louis-le-Grand* (de 1658 à 1706), Milan, 1706-1722, 5 vol. in-4°; II. *Annales de la république de Gènes du 16^e siècle*, Gènes, 1708, in-fol.; III. *Vie du marquis de Spinola, le preneur de villes*, Gènes, 1691, in-8°. C. T.—Y.

CASOTTI (JEAN-BAPTISTE), littérateur italien, naquit à Prato en Toscane, le 21 octobre 1669. Il fit ses études à Florence, et y donna dès sa jeunesse une telle opinion de ses connaissances et de ses talents qu'il fut envoyé à Paris avec le titre de secrétaire de la cour de Toscane auprès du baron Ricasoli, qui y résidait alors en qualité de ministre du grand-duc. Il y devint l'ami de plusieurs gens de lettres distingués, et surtout des deux qui cultivaient le plus particulièrement la langue italienne, Ménage et Regnier des Marais. De retour à Florence, ayant été ordonné prêtre, il fut fait recteur du collège ou de l'académie des nobles, et professeur de philosophie morale et de géographie; il le fut ensuite d'histoire profane et sacrée dans l'université de Florence. Ce fut alors qu'il fut choisi pour donner des leçons d'histoire au prince électoral de Saxe, Frédéric-Auguste, qui fut ensuite électeur de Saxe et roi de Pologne. Il accompagna ce prince à Venise, à Turin et dans d'autres villes d'Italie. L'électeur reconnaissant lui conféra dans la suite le titre de comte. Le grand-duc de Toscane, Cosme III, avait pour lui une estime particulière. Casotti obtint, vers l'an 1720, un canonicat à Prato sa patrie, et, en

1726, la cure de l'ancienne église Ste.-Marie dell' impruneta du vèché de Florence : il avait publié en 1714, sur cette cure, des *Mémoires historiques écrits en italien*, et plis de recherches curieuses relatives à l'histoire du moyen âge, dans laquelle il était très instruit. Il y mourut le 17 juillet 1757, et légua ses biens livres à la cathédrale de Prato autres principaux ouvrages sa *Notizie storiche intorno alla nuova edizione delle opere di monsignore Giovanni della impruneta* dans le premier volume de ses œuvres, Florence, 1704°; II. *Vita di Benedetto Mattei* (V. BUONMATTEI); III. *fondazione del regio monastio S. Francesco delli Scariani a Prato*, Florence, 1722; IV. *Præclim præpositi nunc episcopi*. Les ouvrages de Casotti sont remplis d'érudition; mais, comme il ne s'attachait souvent aux érudits, il la renferme par la surabondance mais par le défaut d'ordre, de goût et de sobriété. G.

CASSAGNE (l'abbé JOSEPH), natif du diocèse d'Oleron, s'attacha particulièrement de simplifier les commençants l'étude de la musique. Il publia sur ce sujet : I. *Recueil de Fables mises en musique*, in-4°; II. *Alphabet musical*, in-8°; III. *Traité général de l'art de chanter*, 1766, in-8°. Dans cet ouvrage, imprimé dès 1767, Cassagne proposait la réduction de toutes les clefs à une seule, et de *sol* sur la seconde ligne. Pascal de Tarascon, maître de musique à la cathédrale de Nîmes, aidé de Roussier, attaqua vivement ce projet de réforme, dans une *Lettre à M. de Casagne*, publiée en 1767. La Casagne répondit à cette lettre par l'É

musical, pour servir de supplément au Traité général des éléments du chant (1768), in-8°. D. L. CASSAGNES, ou CASSAIGNE (CASSAGNES), naquit à Nîmes le 10 août 1656. Perrault, Brossette, Lamoignon et d'Olivet se sont réunis pour fixer l'époque de sa naissance à l'année 1655, ainsi que les auteurs du nouveau *Dictionnaire historique*, qui la placent en 1654. Il entra dans l'état ecclésiastique après avoir terminé ses études à Paris, où il obtint le bonnet de docteur en théologie. Ce titre ne lui parut pas incompatible avec celui de poète ; mais l'ardeur de la poésie ne l'empêcha pas de se livrer à l'éloquence de la chaire. Comme versificateur, des pièces pieuses, des poèmes, des odes lui ont mérité quelque temps une assez grande réputation pour qu'il fût reçu à l'académie française. Il n'avait eu que vingt-cinq ans lorsqu'il y fut élu par St-Amant, en 1662. Comme prédicateur, il avait entrepris de composer un corps d'homélies propres à être lues dans les églises qui manquent de prédicateurs. Il prononça son premier sermon au funèbre de Hardouin de Beaumont, et fut nommé pour prêcher au funèbre de Boileau ; mais le trait fameux de Boileau, qui dit dans sa satire : « Ne fais pas de repas, qu'il

ne compte rien, ni le vin ni la chèvre,
C'est plus à l'aise assis en un festin,
Qu'un orgueil de Cassagne ou de l'abbé Cotin,

ne se fit pas, pour ainsi dire, au pied de la croix de la chapelle du Louvre ; il ne put pas y monter, et renonça pour toujours à la prédication. On assure que Boileau fut si vivement affecté de la satire de Boileau, que sa raison se dérégla. Il est certain qu'on se vit obligé de l'enfermer à Saint-Lazare ; l'ancien secrétaire d'état Loménie s'était retiré dans cette maison,

et qui lui confia la révision d'une histoire secrète du jansénisme, atteste que cet infortuné mourut dans tout son bon sens. Il y a lieu de conclure que, si l'impression que fit sur lui le trait de Despréaux contribua au dérangement de sa tête, cette cause ne fut ni la seule ni la plus directe de son malheur. La vaste érudition de Cassagnes l'avait fait choisir par Colbert pour être un des quatre premiers membres dont se composa la petite académie, qui prit bientôt après le nom d'*Académie des inscriptions et belles-lettres*. Il est l'auteur de la préface estimée qui se trouve à la tête des *OEuvres de Balzac*, de l'édition de 1665. On lui doit encore : I. *Traité de morale sur la valeur*, 1674, in-12 ; II. une traduction des *Dialogues de l'orateur de Cicéron*, sous le titre de *Rhétorique de Cicéron*, Paris, 1675, in-8 ; traduction fidèle, exacte, claire, mais qui ne rend pas avec assez de précision et d'énergie le feu de l'original. III. Une traduction de Saluste, intitulée : *Histoire de la guerre des Romains*, Paris, 1675, in-8°. Ce dernier ouvrage est précédé d'un discours préliminaire, dans lequel l'auteur traite de l'art d'écrire l'histoire, et apprécie avec plus de jugement que de goût l'original de sa version. Cassagnes fut gratifié d'une pension, et nommé garde de la bibliothèque du roi. Il mourut à St-Lazare le 10 mai 1679. V. S—L.

CASSAN. Voy. USUN-CASSAN.

CASSANA (JEAN-FRANÇOIS), peintre de l'école génoise, naquit en 1611, à Cassana, petit village de la rivière de Gènes, près de la terre de Bonasola. On n'a jamais connu le nom véritable de cet artiste, qui, ainsi que Le Bassan, Castel-Franco, Passignano, Pordenone et l'Empoli, a porté toute sa vie le nom du lieu où il était né.

n-François étudia, dès ses plus jeunes années, sous Bernard Strozzi, dit *Capucino*. Quelques auteurs prétendent même que Cassana suivit maître à Venise, lorsqu'il s'enfuit rétamement pour se soustraire aux sécutions des supérieurs de son re, qui voulaient l'empêcher de donner à la peinture. Quoi qu'il soit, Cassana resta à Venise pendant plusieurs années ; mais il n'y pas heureux, et, quoiqu'il eût acquis une grande réputation, ses rixes ne cessèrent de le tourmenter, même on le voit dans une lettre très gulière d'Antoine Lupis, qui nous été conservée par Ratti, et dont on ou appliquer la morale à plus d'un cle : « Je vois (écrit Lupis à Cassana) que toujours le sort favorise très peu les hommes distingués : c'est ce qui vous est arrivé, lorsqu'étant un des premiers pinceaux de Venise, vous avez été condamné par le sort à repandre plus de larmes que d'essences sur vos toiles.... La renommée court le monde à son caprice : les uns achètent des cristaux au poids du diamant ; les autres, dans leurs opinions, épousent des chouettes pour des Minerves : vous avez été ici le moderne Carrache. Quelle nécessité de suivre la mode pour les tableaux, comme on fait pour les vêtements !.... Nous sommes arrivés à une époque où on aime mieux le fumier que l'ambre. » Cependant Cassana trouva un protecteur dans Alexandre II, prince de la Mindole, qui l'attira dans cette ville, et il travailla particulièrement pour l'église des jésuites, pour celle de St. frôme, et pour la cathédrale. Après avoir obtenu enfin quelques succès, et travaillé un peu plus de bonheur qu'à Venise, Cassana mourut à la Miranole en 1591. Il avait destiné à l'étude

de la peinture ses quatre enfants. - Niccolò CASSANA, né à Venise, en 1659, réussit dans le portrait. Appelé à Florence par le grand-duc Ferdinand, il y entreprit celui de ce prince vu jusqu'aux genoux, ensuite celui de la princesse Violante de Bavière, sa épouse, et successivement ceux de Zigolino et de Tortella, bouffons de cour. Niccolò ne se borna pas à ces semblables travaux ; il laissa encore une *Bacchanale* d'un ton ferme et chaud, et un tableau en demi-figure et non pas en figures de grandeur naturelle, comme quelques auteurs se prétendu, d'une composition assez zarre, représentant la *Conjuración de Catilina*. On y voit deux conjurés qui se serrent la main en présence d'autres, en tenant chacun un verre rempli de sang. Enfin, on doit à maître une très belle copie du grand tableau de *S. Pierre martyr*, du d'ien. Il est toujours utile de consulter les traditions qui apprennent quelques détails sur ces sortes de copies, puisque, plus tard, on ne les regarde que comme l'original, ou comme une copie. Quelques ouvrages de Niccolò ayant été transportés en Angleterre, il fut invité à s'y rendre, et reçut l'ordre de faire le portrait de la reine Anne, qui le nomma son premier peintre, et lui assigna un traitement considérable ; mais cet artiste peu tempérant se livra tellement à la passion du vin qu'il tomba malade et mourut en 1713, âgé de cinquante-quatre ans. Niccolò était d'un caractère balant, impétueux. On raconte que, lorsqu'il achevait un portrait, il s'attachait tellement à son ouvrage, qu'il n'entendait pas ceux qui lui parlaient ; que ses teintes ne devenaient pas teintes qu'il les désirait, il se roulait à terre et criait comme un frénétique : « Je veux de l'esprit dans cette figure ;

elle parle, qu'elle se remue; que le sang circule dans ces » Niccolò a dû souvent de irations à cet état d'enthou- même de fureur. — Jean- dit l'abbé CASSANA, second n-François, mort à Gènes à l'âge de soixante-deux nna aussi au portrait. Il a i de François Erizzo, doge . Ce tableau fut envoyé à our être gravé. Voulant ne rver en concurrence avec Niccolò, Jean-Augustin s'ap- mite à peindre les animaux, beaucoup en ce genre; on même souvent ses composi- benedette; mais avant de l'a- avait montré le plus grand r les portraits, surtout dans une duc de Guastalla, dont demandait un portrait tous afin, disait-elle, de mieux variation de la physionomie s. Jean-Augustin avait porté unesse l'habit d'abbé; mais y avait renoncé: lorsqu'un t perdu, dans un voyage, belle épée qu'il avait attachée ment à sa valise, il s'imagi- tte perte l'avertissait du tort t eu d'abandonner l'habit ec- ue. Il le reprit donc, pour : quitter. — JEAN-BAPTISTE, eignit les fleurs, les fruits et ux. Il mourut à la Mirando- rvécut peu de temps à son MARIE-VICTOIRE, sœur des ts, élève de Jean-Augustin, les demi-figures de sujets sa- est morte à Venise en 1711. re une dissertation sur toute ressante famille dans le *Ca- du cabinet du docteur Via- nise*, 1790, in-4°, p. 97.

A—D.

IANATE (MARC-ANTOINE

ALÈGRE DE), né à Tarragone en 1590, entra dans l'ordre des carmes à Sarragosse, dans le temps même où son père lui destinait la place de secrétaire du roi, qu'occupait un de ses oncles. Il prit le bonnet de docteur en théologie, et s'adonna à l'histoire de son ordre; mais ses travaux ne furent pas même estimés de ses confrères, qui le regardèrent comme un écrivain négligent et peu instruit. Jean Chéron, de Bordeaux, dans ses *Vindiciæ scapularis privilegiati*, l'appelle: *Pius vir magis quam antiquarius*. Cassanate est mort au mois de septembre 1658. Il a laissé neuf volumes de sermons, et quelques autres ouvrages de dévotion, dont parle Nicolas Antonio. Son *Paradisus carmelitici decoris sive de origine ordinis carmelitarum, rebusque ab his per tot æta- tes gestis, ac de carmelitis pietate aut scientiâ claris*, Lyon, 1639, in- fol., ne lui fait aucun honneur, et a été censuré par la faculté de théologie de Paris.

A. B—T.

CASSANDRA. Voy. FEDELE.

CASSANDRE, fils d'Antipater, passa en Asie peu de temps avant la mort d'Alexandre-le-Grand, pour défendre son père contre les accusations d'Olympias. Quelques auteurs disent qu'il y porta le poison qu'on employa pour faire mourir Alexandre; mais c'est un bruit dénué de fondement. Quelque temps après la mort d'Alexandre, le commandement général de l'armée des princes fut donné à Antigone, et Antipater lui fit adjoindre Cassandre en qualité de chiliarque, titre qui lui donnait une grande autorité. Mais, connaissant son ambition, il ne crut pas devoir, en mourant, lui laisser la tutelle des jeunes princes, et il désigna Polyperchon pour son successeur. Cassandre, voulant annuler ces dispositions, chargea Ni-

or du commandement de la garnison que son père avait mise à Muthie, dans l'Attique, et passa lui-même en Asie pour engager Ptolémée Antigone dans son parti. Polyperchon, pendant son absence, envoya Cassandre son fils dans l'Attique, avec une armée, et rendit, au nom des Athéniens, un décret pour rétablir la démocratie dans toutes les villes de la Grèce, à l'exception de la place des aristocraties instituées par Alexandre, et maintenues par Ptolémée. Cet édit produisit l'effet qu'il attendait, et les villes, pour la plupart, chassèrent ceux qui étoient à la tête des affaires. Les Athéniens en furent même mourir plusieurs, du nombre desquels étoit Phocion. Ils ne purent cependant pas reprendre Muthie; Cassandre étant arrivé avec ses troupes et des vaisseaux qu'il avait emportés d'Antigone, s'empara du Péloponnèse de Panacte et de Salamine, et les Athéniens se virent forcés de laisser rétablir le gouvernement aristocratique, à la tête duquel Cassandre Démétrius de Phalères. Il alla ensuite dans la Macédoine, où il avait un grand nombre de partisans, y fit confier le gouvernement à Archidée et à Eurydice son épouse, et passa en Italie, le Péloponnèse, dont plusieurs villes s'étoient déjà ralliées à lui. Tant qu'il étoit occupé au siège de Ténédos, Polyperchon ramena dans la Macédoine Olympias, qui y commit toutes sortes de cruautés, ce qui obligea Cassandre d'y revenir. A son approche, Olympias se renferma dans Pydna, espérant qu'Æacides, roi d'Épire, viendrait à son secours; mais, trompée dans son attente, elle fut obligée de se rendre, et Cassandre l'abandonna aux Macédoniens, qui la firent périr. Cassandre fut pris dans Pydna Roxane et son fils, ainsi que Thes-

salonique, fille de Philippe; il épousa celle-ci, et envoya les deux autres à Amphipolis, où il les fit garder. Élevé par ses prétentions au trône, il chercha à augmenter le nombre de ses partisans dans la Grèce, en rétablissant la ville de Thèbes et celle de Potidée, qu'il nomma Cassandrée. Antigone et Ptolémée, alarmés des progrès de la puissance de Cassandre, s'unirent contre lui, sous prétexte de venger Olympias et de délivrer le fils d'Alexandre. Ils proclamèrent la liberté des Grecs pour les mettre dans leur parti, et la Grèce devint le théâtre d'une guerre dont les détails seroient trop longs à retracer, et qui se termina l'an 311 avant J.-C., par un traité dont les conditions furent que, jusqu'à ce qu'Alexandre, fils de Roxane, fût en âge de régner, Cassandre auroit le gouvernement de la Macédoine et de la Grèce, Lysimaque celui de la Thrace, Ptolémée celui de l'Égypte, et Antigone celui du reste de l'Asie. La mort du jeune Alexandre étoit sans doute une des conditions secrètes de ce traité; car Cassandre le fit tuer, ainsi que sa mère, peu de temps après, et les autres ne cherchèrent point à venger cet attentat. Polyperchon s'étant laissé gagner par Cassandre, fut aussi mourir Hercule, fils d'Alexandre le-Grand et de Barsine; et la race d'Alexandre se trouvant éteinte, Antigone prit le titre de roi, ce qui fut imité par Ptolémée, Lysimaque et Cassandre. Ces trois derniers se virent bientôt obligés de réunir leurs forces contre Antigone et Démétrius son fils, qui n'aspiroient à rien moins qu'à renverser sous leur domination tous les états d'Alexandre. Antigone ayant perdu la vie dans la mémorable bataille d'Issus, l'an 301 avant J.-C., et Démétrius étant trop faible pour rien entreprendre, Cassandre se trouva tran-

esseur de la Macédoine. Il a long-temps du fruit de ses vœux ; car il mourut l'an 298, d'une hydropisie, qui déclencha la maladie pédiculaire. Il avait trois fils, Philippe, Alexandre et Alexandre. Il est difficile de juger ce prince, que les Grecs ont fort maltraité, en méprisant son père, parce qu'il ne regardait pas comme les ennemis de leur pays. On ne peut pas refuser de la valeur et quelque chose pour le gouvernement ; il était lettré, avait copié Homère de sa main, et savait une partie de ses vers ; mais il est difficile de justifier sa conduite envers les enfants d'Alexandre. Je ne pense pas qu'on doive attribuer à sa haine pour ce prince, ce qu'ont fait quelques auteurs. Il était un stimulant assez fort pour porter à commettre ce qu'il n'y a pas un seul de ses vœux qui n'en eût fait de même s'il n'avait été à sa place. On l'a confondu à-propos avec un certain Cassandre, l'un des conseillers d'Alexandre, qui eut après sa mort le gouvernement de la Carie.

C—R.

CASSANDRE (GEORGE), l'un des plus sages et des plus judicieux hommes du 16^e. siècle, naquit à Cassandre, dans une commune opinion, en Flandre, sur l'île de Cadzand, d'où il tira son nom. Il fut enseigné la théologie à Gand, il alla à Corneille et s'y livra entièrement à l'étude, surtout à celle des controverses entre les catholiques et les réformateurs, afin de trouver les moyens de les réunir et de rendre la paix à l'Église, qui commença à être violemment agitée. Le

premier fruit de ses veilles fut un ouvrage intitulé : *De officio pii veri in hoc dissidio religionis*, Bâle, 1561, in-8°. Comme il n'y avait pas mis son nom, on l'attribua à Baudouin, qui l'avait le premier apporté en France, et fait imprimer pendant la tenue du colloque de Poissi ; ce qui attira à celui-ci une querelle très violente de la part de Calvin et de Bèze. Cassandre se découvrit au milieu de la dispute, par une défense de son livre aussi modérée que l'attaque de l'apôtre de Genève était emportée. Un auteur allemand s'étant mis sur les rangs pour le combattre, Cassandre lui répondit sur le même ton de modération. Il eut le sort de tous ceux qui se portent pour conciliateurs entre deux partis vivement animés l'un contre l'autre. Si son livre déplut aux protestants, il y eut aussi des catholiques qui en furent scandalisés. Hessels, Robert Cenalis écrivirent contre lui ; mais il fut applaudi par les personnes sages, qui rendirent justice à ses vues et à ses efforts pour pacifier l'Église. Les princes d'Allemagne le regardèrent comme l'homme le plus propre à terminer les différends de religion. Le prince Guillaume de Clèves l'attira chez lui pour l'opposer aux anabaptistes. L'empereur Ferdinand, persuadé qu'il lui serait d'un grand secours pour ramener les luthériens, voulut l'engager de se rendre à Vienne ; mais la goutte, dont il était tourmenté, ne lui permit pas de faire le voyage. Pour satisfaire aux vœux de ce prince, il composa sa fameuse *Consultatio de articulis fidei inter papistas et protestantes controversis*, dans laquelle il exposait les points litigieux de la confession d'Augsbourg, marquait ceux sur lesquels on pouvait parvenir à un accommodement, et ceux sur lesquels il n'y avait aucune conciliation à espérer.

Ce fut là son dernier ouvrage, la mort l'ayant enlevé le 3 fév. 1566. Toutes ses œuvres, qui avaient été imprimées séparément, ont été recueillies par Decondes dans l'édition de Paris, 1616, in-fol. On y trouve la première édition de Virgile de Tarse, le traité de Honoré d'Autun, *sur la Prédestination et la grâce*, avec d'autres pièces sur la même question; des *Commentaires sur les deux natures en J.-C.*, divers traités contre les anabaptistes; un traité curieux, *De sacra communione christiani populi in utraque specie; sit ne ejus restitutio catholicis hominibus optanda, etiamsi jure divino non simpliciter necessaria habeatur*; une *Défense de la tradition de l'Église et des Pères contre Calvin*; un bon ouvrage sur la liturgie, orné d'une savante préface, où il prouve que les messes privées ont été premièrement introduites dans les monastères et dans les chapelles domestiques des évêques, un *Recueil d'hymnes*, avec d'excellentes notices et une savante épître dédicatoire, qui forme un traité sur l'origine et la nature des hymnes sacrés; des *Annotations* sur le poëme de la *Résurrection*, de St-Fortunat; des lettres, des calculs pour réduire la monnaie des Grecs et des Romains à celle de Flandre; un traité *De viris illustribus qui antè Procām in Latio fuere, et appendix ad Plinium, de viris illustribus*, Bâle, 1563. Cassandre était doué des talents et des qualités propres à faire un excellent théologien. Il possédait à fond les langues anciennes et modernes, était éloigné de toute passion, ne s'attachant qu'à la vérité. Il joignait à cela une grande candeur, un désintéressement à toute épreuve, une modération digne de servir de modèle aux gens de sa profession. Son zèle pour la réunion des

protestants et pour la paix de porta peut-être à une trop grande descendance, lui fit même quelques propositions hardies; il soumit ses écrits à l'Égdamna hautement l'auteur me, et resta constamment anité. En convenant qu'il s'dans le culte des pratiques tueuses dont les catholiques avaient toujours désiré la réil blâmait les nouveaux évanes ne s'être pas bornés à l'abus, et d'avoir cherché à l'parties saines, au lieu de s'la guérison de ceux-ci; mais aussi, avec raison, de ce adversaires, par un excès entreprenaient de défendre et les vices, comme des cl n'y avait rien à reprendre. abus manifestes dont il p réforme, étaient la puissante des papes, portée l'excès qui faisait gémir les tholiques; les abus pratiques tueuses qui déshonoraient l'saints et des reliques, etc. cusé de vouloir former un entre les catholiques et les p il repoussa fortement cette dans une lettre au docteur son accusateur: « Je suis » lui écrivait-il, qu'on ne » sauvé hors de l'Église » fondée sur la pierre; que » de l'enfer ne pourront jan » verser, quoiqu'elles l'aye » et endommagée. »

CASSANDRE (FRANÇO vain du 17^e. siècle, est j ment connu par une traduction de la *Rhétorique d'* la meilleure que nous ayons qu'ici. Imprimée d'abord à 1654, in-4^o, elle fut bien

ependant, peu satisfait lui-
ce premier travail, il passa
à la revoir et à la mettre
où elle est maintenant. Les
e Paris, 1675; Amsterdam,
: la Haye, 1718, in-12,
lus estimées. D'Abblancourt
ucoup de cas de cette tra-
et Boileau disait que la lec-
avait été plus utile que celle
s autres ouvrages qu'il avait
sa vie. C'est Cassandre que
eu en vue dans ces vers de
re satire :

*prend auteur, dont la muse fertile
p-temps et la cour et la ville,
étant vêtue que de simple bureau,
ne linge et l'hiver sans manteau.*

ne qui l'aimait lui avait sou-
rt sa bourse, et n'avait né-
me occasion pour le tirer de
rable où il languissait; mais
re inflexible de Cassandre,
sçait de s'astreindre aux
formules de la politesse,
ine misanthropie que l'âge et
ir ne firent qu'accroître en-
endirent inutiles et ses talents
f de Boileau. Après avoir vécu
ux, il mourut dans l'indi-
a 1695. Cassandre possédait
s langues grecque et latine,
des vers français agréables.
re de lui les *Parallèles his-*
Paris, 1680, in-12; sa *Con-*
de la traduction de l'His-
De Thou, commencée par
qu'il promettait, n'a pas été
e.

W—s.

ARD (JACQUES), né à Nantes
1, d'une famille peu riche,
core très jeune son père, qui
itaine de navire marchand.
fut en état de servir, il alla
lo, et obtint de l'emploi sur
ent armé en course. Son ha-
a bravoure ne tardèrent pas à
stinguer. Lorsque Pointis par-

tit pour Carthagène en 1697, il proposa
à Cassard de l'y accompagner. Dans
l'attaque, Cassard, chargé de lancer
les bombes, s'en acquitta avec tant de
succès, que le feu des ennemis se ra-
lentit bientôt. Il marcha ensuite à l'as-
saut à la tête des flibustiers, qui ad-
mirèrent son courage. De retour en
France, Pointis, en rendant compte de
la prise de Carthagène, fit un grand
éloge de la valeur de Cassard. Celui-
ci, chargé ensuite du commandement
d'un vaisseau équipé pour la course
par les habitants de Nantes, fit des
prises très considérables. Louis XIV,
instruit de ces exploits, l'appela à la
cour : « Monsieur, lui dit ce prince,
» vous faites beaucoup parler de vous.
» J'ai besoin dans ma marine d'un
» officier de votre mérite. Je vous ai
» nommé lieutenant de frégate, et
» j'ai ordonné qu'on vous donnât
» 2,000 livres de gratification. » Cas-
sard se rendit à Dunkerque, où il
prit le commandement d'un vais-
seau de l'état, et débarrassa la Man-
che des corsaires anglais qui l'in-
festaient. Au mois de septembre 1708,
il rencontra près des Sorlingues une
flotte anglaise de trente-cinq bâti-
ments, escortés par un vaisseau de
guerre; quoiqu'inférieur en nombre,
il l'attaqua : l'anglais prit la fuite.
Cassard enleva cinq navires qu'il con-
duisit à St.-Malo; ragréa son vaisseau,
retourna dans la Manche, et prit en-
core huit bâtiments plus richement
chargés que les premiers. Lors de la
disette de 1709, on chargea Cassard
d'aller au-devant d'une flotte de vingt-
six navires qui apportaient à Mar-
seille des blés achetés dans le Levant.
Il fit armer à ses frais les deux vais-
seaux de l'état, l'*Eclatant* et le *Sé-*
rieux, qu'on lui confia. Les armateurs
de vingt-cinq autres bâtiments mar-
chands le prièrent de les convoyer; il

CAS

exhorta en vain à attendre une sorte plus forte. « Nos vaisseaux seront en sûreté, répondirent-ils, lorsque M. Cassard les escortera. » conduisit une partie de cette flotte qu'au cap Nègre, fit escorter les autres jusqu'à Malte par le *Sérieux*, alla avec l'*Eclatant* chercher la flotte destinée pour Marseille. L'ayant contrée, il revenait avec elle, lorsque, le 29 avril, à la hauteur de Bivona, il trouva une escadre de quinze vaisseaux anglais. La supériorité du nombre ne l'effraye pas; il attend sèchement l'ennemi: trois vaisseaux l'entrent et l'attaquent; il leur répond d'une manière terrible; deux sont défaits et forcés de s'éloigner; le troisième s'approche pour tenter l'abordage; Cassard lui envoie une bordée terrible ses voiles, abat son mât de misaine, et l'oblige à la retraite. Pendant ce combat, qui dura douze heures, la flotte marchande eut le temps de se mettre en sûreté. Cassard, qui ne voulait s'éloigner pendant la nuit pour aller se rafraîchir, fut attaqué de nouveau au point du jour par deux autres vaisseaux anglais: le plus fort alla à fond après deux heures de combat. Cassard continua sa route, entra heureusement à Porto-Farina. Les barbaresques, témoins du combat que le *Sérieux* qu'il avait soutenu, l'annoncèrent par leurs acclamations, lui fournirent tout ce dont il avait besoin, l'aiderent à réparer son vaisseau. Quelques jours après, le *Sérieux* arriva; Cassard ne pouvant encore entrer en mer, le chargea de conduire la flotte marchande. Il fit encore plusieurs prises en revenant à Malton, d'où il se rendit à Marseille pour réclamer le remboursement des sommes qu'il avait avancées pour armer l'*Eclatant* et le *Sérieux*. Les magistrats rejetèrent sa demande, sous

CAS

prétexte que ce n'était pas lui qui avait amené la flotte. Cassard se plaignit en vain; il cita les magistrats au parlement d'Aix, et ne put obtenir de justice. Malgré le vif ressentiment que lui causa cette marque d'ingratitude, il exposa encore sa vie l'année suivante pour les intérêts de la ville de Marseille, dans une occasion semblable, et, après un combat opiniâtre, prit sur la côte de Sicile dix vaisseaux anglais. Quand la flotte fut rentrée, il alla croiser jusqu'à Smyrne revint vers Gibraltar, où il reconduisit dix navires richement chargés, et escortés par une frégate. Il s'empara de la flotte et de la frégate. Le roi le nomma capitaine de frégate, et le chargea de la direction des nouveaux ouvrages de Toulon, commission dont Cassard s'acquitta avec distinction. La même année s'étant fait sentir en 1711, il fut envoyé avec une escadre pour porter des présents au grand sulthan, pour acheter des blés: il remplit cette mission avec succès. Mandé à la cour, il n'y resta que peu de temps, et revint à Aix pour son procès. Il était encore, quand il reçut ordre d'aller attaquer les Portugais dans leurs colonies. Parti de Toulon le 15 mars 1712, il arriva au mois de mai aux îles du cap Vert; et ne tarda pas à les réduire. Il fit aussitôt voile pour la Martinique. Il alla ensuite ravager Montserrat et Antigua, et parut, le 10 octobre 1712, devant Surinam. Il entra dans la rivière, malgré le feu de cent trente pièces de canon, mit ses troupes à terre, investit la place, la bombardra, et l'obligea à capituler; à payer une forte contribution. Cassard envoya ensuite un détachement rançonner les deux petites colonies d'Essequibo et de Berbice, retourna à la Martinique, et, bientôt après, tenta contre St.-Eustache et Carac

prises qui réussirent, quoique blessé dans la seconde. Sa guérison à la Martinique avait fait entrer pour plus de millions des dépouilles de lorsque le commandant d'Utah qui arrivait de France lui ordonna de joindre ses vaisseaux. Les matelots, les soldats : Cassard murmurèrent de mépris car c'était un chef qui les avait amenés à la victoire : il fallut se battre pour la France en 1703. Dans la traversée, on aperçut une escadre anglaise ; Cassard l'avoit reconnue, proposa de l'attaquer ; mais la nuit vint près de se conclure, le roi ordonna à tous ses officiers d'entreprendre une action. Le commandant ne se rendit au désir de celui-ci, qui ignorait les ordres, et qui supposait de la part du roi à son chef d'escadre, irrité de ce qu'il lui avait enlevé le commandement, s'écria : « Partout où j'irai je trouverai les ennemis de mon pays, c'est le devoir de les attaquer et de les détruire, toujours plus fort que les ordres et les lois dictés par la lâcheté. » Puis il ordonna à tous les capitaines de le suivre. Il étoit supérieur en nombre, il dispersa l'escadre ennemie et prit deux vaisseaux. En arrivant à Toulon, Cassard fut nommé capitaine de vaisseau et chevalier de Saint-Louis. Un jour de jours après, instruit que le commandant d'escadre s'étoit plaint à la cour de sa désobéissance en attaquant l'escadre anglaise, il lui en demanda raison. Le roi le calma en lui prouvant que le chef d'escadre n'avoit fait que son devoir. La paix d'Utrecht rendit le roi au repos ; il n'en put tirer le fruit de son caractère lui-même, mais il passa devant le ministre que

pour se plaindre de ce que le parlement d'Aix refusait de lui rendre justice. On lui proposa des pensions ; il les refusa avec ducté, et demanda qu'on lui fit rendre les sommes qu'il avoit avancées. Il devint sombre et rêveur. Ses sœurs, dont le revenu étoit extrêmement modique, vivaient avec la plus stricte économie, pour lui envoyer de quoi subsister pendant qu'il sollicitait le ministre. Son extérieur négligé, joint à une figure commune, inspirait peu de considération. Un jour Duguay-Trouin, qui passait avec plusieurs seigneurs dans la galerie de Versailles, aperçut dans un coin un homme dont la mise annonçait la misère, mais dont le visage le frappa. Ayant reconnu Cassard, il courut à lui, l'embrassa et l'entretint long-temps. Les seigneurs étouffés lui demandèrent quel étoit cet homme. « C'est, répondit-il, le plus grand homme de mer que la France ait à présent, c'est Cassard. Je donnerais toutes les actions de ma vie pour une des siennes. Il n'est pas connu ici ; mais il est redouté chez les ennemis. Avec un seul vaisseau, il faisoit plus qu'un autre avec une escadre entière. » Cassard, sans cesse rebuté, faisoit éclater son mécontentement. Lorsque le cardinal de Fleury devint premier ministre, en 1726, il alla le solliciter, et lui parla avec sa rudesse accoutumée. Le cardinal le reçut froidement. Cassard laissa échapper des propos injurieux contre le ministre et contre le gouvernement. Il fut enfermé au château de Ham, où il languit jusqu'à sa mort (en 1740). Ses talents et son courage étoient obscurcis par son caractère opiniâtre et farouche ; mais quelques paroles indiscrettes n'auroient pas dû faire oublier ses éclatants services.

E—s.

CASSE. (DU). *V. DUCASSE.*

CASSEBOHM (JEAN-FRÉDÉRIC), médecin et habile anatomiste, fit ses études à Halle, sa patrie, et à Francfort-sur-l'Oder, enseigna l'anatomie à Halle, fut appelé à Berlin, en 1741, pour y occuper une chaire d'anatomie, et y mourut le 7 février 1743. Il s'est spécialement occupé de l'anatomie de l'oreille. Ses écrits sont : I. *Disp. de aere internâ*, Francfort, 1730, in-4°; II. *Prog. de differentiâ foetus et adulti*, Halle, 1730, in-4°; III. *Tractatus tres, de aere humanâ*, ibid., 1730, in-4°, augmentés d'un 4° traité, 1734; d'un 5° et d'un 6°, 1735. Cet ouvrage est accompagné de figures. IV. *Methodus secandi musculos*, Halle, 1739, in-8°, traduit en allemand, 1740, in-4°; V. *De methodo secandi viscera*, ib., 1740, in-8°.

G—r.

CASSEL (JEAN-PHILIPPE), professeur d'éloquence à Brême, né dans cette ville, le 31 octobre 1707, mort le 17 juillet 1783, s'est distingué par les services qu'il a rendus à l'histoire de son pays, qu'il a fort éclaircie par ses recherches. Outre un grand nombre d'ouvrages qu'il a traduits de l'anglais, on lui doit : I. *Periculis criticum de convenientiâ veteris linguae Mauretanicae cum Phœnicia, verum vocis cinnabaris etymon eruens*, Magdebourg, 1735, in-4°; II. *Disquisitio crit. philol. de vocabulo phœnicio Kartha, urbem designante*, ibid., 1737, in-4°; III. *Observ. crit. philol. de columnis phœniciorum in Mauritania*, Leipzig, 1739, in-4°; IV. *Disquisitio de Judæorum odio et abstinentiâ à porcinâ*, ibid., 1739, in-4°; V. *De Frisonum navigatione fortuitâ in Americam sæculo XI factâ*, ibid., 1741, in-4°; VI. *De navigationibus fortuitis antè Columbum in Americam factis*, ib.,

1742, in-4°; VII. *De Lancæ precioso psautier de Brême* (emand), Brême, 1759, in-4°; *Nouveaux documents sur quelques traités conclus par la ville de Brême, avec les villes Hanséatiques particulier*, ibid., 1767, in-8°; *Bremensia, ou Notices et mémoires historiques sur Brême*, 1766-67, 2 vol. in-8°; X. *Recueil complet des médailles de Brême*, parties, ibid., 1772-75, etc. Il est auteur de beaucoup d'autres dissertations et ouvrages curieux, on peut voir une liste étendue de sa vie, écrite par M. Harles.

CASSELIUS, ou CESELIUS (LUS), ancien juriconsulte romain plus distingué par son éloquence par sa connaissance des lois. Il parut avec beaucoup de grâce et de politesse et excellait surtout dans la plaisanterie fine et délicate. Horace en parlant de lui pendant comme d'un habile juriste dans son *Art poétique*. De sa carrière civile, il ne fut jamais au-dessus de la questure. Il refusa, par amour de la liberté, le consulat qu'on voulait lui donner. Son attachement pour l'ancien gouvernement de Rome ne se démentit jamais. Il s'occupait là-dessus avec beaucoup de franchise, et sur ce qu'on lui faisait observer quels dangers il s'exposait, il répondit que deux choses le dispensaient de se contraindre, d'être âgé et sans enfants. On n'avait conservé de lui qu'un livre de bons mots, que le temps encore fait disparaître.

B—r.
CASSEM-AL-FAREDH. *V. FARAH.*
CASSERIO (JULES), médecin vint à Padoue pour y chercher des moyens de subsistance, et fut domestique de Fabricio d'Agudente, qui, lui ayant reconnu ses reuses dispositions, l'instruisit

, et le fit recevoir docteur en médecine et en chirurgie dans l'université de Padoue. Il s'acquitta de la fonction, et mérita d'être nommé, en 1599, par le sénat de Venise, à la chaire de professeur en chirurgie, mais bricio était obligé de quitter à cause de son grand âge. Il mourut à Venise en 1616, âgé de soixante ans.

bricio: I. *De vocis auditusque orationis historia anatomica*, Ferrare, 1600, in-fol., avec 33 planches. Deux traités dont cet ouvrage pose, le premier, relatif aux fonctions de la voix, a été réimprimé à Ferrare, en 1601, in-fol. Oubliée description exacte du larynx, avec de nombreux détails sur l'opération de la trachéotomie, que l'auteur nomme *laryngotomia*. Le second traité est une comparaison des organes de la respiration dans l'homme adulte, le fœtus et plusieurs animaux. II. *De thesion, hoc est de quinque visceribus liber, organorum fabricam, usum et usum continens*, Venise, 1627, in-fol. fig.; Francfort, 1610, 1612, in-fol.; 1632, in-4°. Il y en a aussi une édition de 1622, sous ce titre: *Nova de sensibus, continens accuratam descriptionem sensuum humanorum et animalium brutorum, et de sensuum figuris æneis affabre et distincte intuentium oculis subjectam, descriptionem*, Francfort, in-fol. Cet ouvrage, l'auteur traite, non seulement de l'anatomie, mais de la physiologie des sens. III. *Tabulæ anatomicæ 78 omnes novæ, nec antea editæ*, Venise, 1627, in-fol.; Francfort, 1632 et 1656, in-4°; Amsterdam, 1645, in-fol.; en allemand, 1707, in-4°. Ces planches, découvertes après la mort de bricio, dit Carrère, ont été publiées par Michel Bucretius, qui en a joint

quelques-unes de lui, et y a ajouté des explications. Les os, les muscles, les nerfs, les viscères en font le sujet. Il y en a quelques-unes que l'auteur a prises ou imitées de Coiter, d'Ingrasias, de Valverde, de Vesale, d'Eustachi, de Pineau, etc. IV. *Tabulæ de formato fœtu*, Amsterdam, 1645, in-fol. Ces planches sont assez estimées; on n'y trouve pas cependant les parties qui appartiennent exclusivement au fœtus, comme le thymus, le canal artériel, le trou ovale. On doit à Casserio la découverte du muscle externe du marteau, situé à l'intérieur de l'oreille. Le muscle connu sous le nom de *perforé de Casserius*, et qui appartient au bras, avait déjà été décrit par Fallope. On trouve une notice sur la vie et les ouvrages de Casserio dans le *Specimen bibliographicæ anatomicæ* de Jacques Douglas, Londres, 1715, in-8°. S—v—y.

CASSIANUS-BASSUS, originaire de Bithynie, a vécu dans le 3^e. ou le 4^e. siècle. On lui attribue généralement un livre grec, connu sous le nom de *Géononiques*, dont la première édition grecque est de Bâle (1539), pet. in-8°. Jean-Alexandre Brassicanus en fut l'éditeur. C'est un recueil de préceptes et de procédés d'agriculture, extraits de divers auteurs qui y sont nommés, et dans lequel on trouve quelques détails de l'économie rurale des anciens; mais d'ailleurs, fait sans ordre et sans goût, et qui n'a pas procuré de grandes lumières. On n'a point de détails sur la vie de l'auteur; on sait seulement, par un passage de cet ouvrage (liv. V, c. 6), qu'il l'a écrit à Constantinople, mais qu'il était né dans un endroit de la Bithynie, nommé *Maratonyme*, où il avait un domaine. C'est par erreur que quelques écrivains, et entre autres Haller, lui donnent le nom de *Cassianus Florentinus*. Il y a

CAS

dans le 16^e. siècle, une grande diversité d'opinions sur le véritable auteur des *Geoponiques* : les uns attribuaient ce livre à l'empereur Constantin Pogonat, d'autres à l'empereur Constantin Porphyrogenète, d'autres à Cassius Dionysius d'Utique, et encore d'autres, à un certain Vindanius, qui parle Photius; mais Pierre Noëd-son, qui en a donné à Cambridge, en 1704, une mauvaise édition en grec et en latin, qui en a collationné le texte grec sur plusieurs anciens manuscrits, par le moyen desquels il a rempli quelques lacunes; et qui l'a accompagné de prolégomènes et de notes, donne des raisons satisfaisantes pour l'attribuer à Cassianus-Bassus. La seule bonne édition des *Geoponiques* est celle de M. Niclas, Leipzig, 1781, 4 vol. in-8^o, gr. et lat. Corrius en a publié une version latine, Rome, 1538, in-8^o. L'ouvrage a été traduit en français, par Antoine-André de Narbonne, Poitiers, 1545, in-12, Paris, 1550, in-12; en allemand, par Melchior Herren, Strasbourg, 1545, in-4^o. Il en parut deux traductions différentes, en italien, à Venise. Un anonyme a publié un abrégé des *Geoponiques*, en 1812, dans le tom. XIII des *Mémoires de la société d'agriculture du département de la Seine*. D—P—B.

CASSIBELAN. V. CASSIVELAUNUS.

CASSIEN (JULES), hérésiarque du 5^e siècle, chef, ou du moins principal apôtre des docétistes. On ne sait pas précisément l'époque de sa naissance, ni celle de sa mort; mais le docteur Cave prouve qu'il dogmatisait vers 174. Comme la plupart des hérésiarques de ce temps-là, il avait puisé sa doctrine dans la philosophie de Platon. Il enseignait que du Dieu suprême était émanée une intelligence parfaite, qui, s'étant révélée aux hommes, leur

CAS

avait communiqué des moyens de salut; mais comme il ne pouvait concevoir que l'intelligence divine se fût unie à une portion de matière, et participé à toutes les infirmités de nature humaine, il imagina qu'elle s'était unie qu'à l'âme, composé tout d'une substance céleste, et de tout ce qu'il y a de plus subtil dans la matière de sorte que le fils de Dieu n'avait que les apparences d'un corps humain. Quoique Cassien rejetât l'Ancien-Testament, comme ne le croyant pas l'ouvrage de Dieu, il ne laissait pas prendre avantage des fréquentes apparitions d'anges dont il est fait mention dans le *Pentateuque*. Il tira également parti des divers endroits du Nouveau-Testament où il est dit que J.-C. se rendait invisible, qu'il marchait sur les eaux, et pénétrait à travers les portes fermées, pour en conclure qu'il n'avait point un corps réel. Ce système, qui faisait disparaître le scandale et la folie de la croix, qui paraissait assez assorti aux transformations que les juifs croyaient recevoir dans leur histoire, et aux métamorphoses que les païens trouvaient dans leurs fables religieuses, fit de grands progrès en Asie parmi les savants, et parmi les grands. Cassien avait composé des *Commentaires*, où il soutenait que la philosophie des Hébreux était plus ancienne que celle de tous les autres philosophes, et un *Traité sur la continence*, où il condamnait l'usage du mariage. Ses disciples ajoutèrent de faux actes, pour le substituer à l'histoire des évangélistes et des autres écrits apostoliques. V—

CASSIEN (S.) était maître de la loi à Imola, sous l'empire de Dioclétien et Valérien. Sa sévérité avait excité la révolte contre lui ses nombreux disciples lorsqu'il fut arrêté comme hérétique. Son refus constant de sacrifier

mérita la palme du martyre. de sa mort fut aussi nouveau-cruel : exposé nu au milieu de cents enfants, qui étaient ses ennemis, les uns le t au visage avec leurs tés autres le perçaient de leurs crins, ou s'en servaient pour sa chair, et y tracer des canglants. Cassien expira dans l'apoplexie; les chrétiens ensevelirent son corps, et lui élevèrent, à la suite, un riche mausolée. S. Cassien, qui visita son tombeau, fut si étonné qu'on voyait au-dessus qui lui fut dédié un tableau représentant son martyre, qu'il célébra ses hymnes. D. Ruinart a recueilli les actes de saint Cassien. On trouve son nom au 13 août, dans les *Chroniques* de Bède, d'Adon, etc.

V—VE.

CASSIEN (JEAN, surnommé), du monastère de St.-Victor, à Paris, naquit au milieu du 4^e siècle dans la Scythie, selon Genet, et dans la Provence, selon d'autres. Son père opinait est appuyée par les droits de ses écrits où il fait mention de la beauté et de la fertilité de son pays natal, ce qui ne saurait convenir aux affreux déserts de la Scythie. On l'a loué par l'élégance de son style l'a aurait pu acquérir dans une autre langue. La langue latine était inconvenue pour lui. Le désir qu'il témoigne de retourner dans sa patrie en allant à Marseille. par quel événement il fut converti à la plus tendre jeunesse dans le monastère de Bethléhem, en Syrie, et les sentiments de piété qu'il eut dans la maison paternelle, et aux exercices de la vie ascétique. Sa haute réputation des solitaires habitaient les déserts de la Scythie, lui inspira, vers l'an 310, de venir les visiter, accompagné de

son ami Germain. Le désir d'une plus grande perfection les conduisit dans la haute Thébaïde, et ils passèrent plusieurs années dans le monastère de Scété, où résidaient les plus parfaits de tous les moines du désert. Ils allaient nu-pieds comme les anachorètes du pays, étaient pauvrement vêtus, subsistaient du travail de leurs mains, menaient une vie austère, et mangeaient à peine, par jour, deux pains de six onces. Après sept ans de séjour dans le désert, Cassien revint à Bethléhem, fit un second voyage à Scété, et se rendit, en 405, à Constantinople. Il y reçut les instructions de S. Jean Chrysostôme, qui l'ordonna diacre, et l'agrégea au clergé de son Église. Lorsque le saint patriarche fut exilé, Cassien eut la commission de porter à Rome les lettres dans lesquelles le clergé de Constantinople prenait la défense de son pasteur persécuté. On ignore ce qu'il devint jusqu'en 414 ou 415, qu'il se retira à Marseille. Il y fonda deux monastères, l'un pour les hommes, l'autre pour les femmes. Le premier est la célèbre abbaye de St.-Victor, où l'on assure qu'il eut sous sa discipline jusqu'à cinq mille moines. Il y vivait encore en 455, selon la chronique de S. Prosper. Dupin recule sa mort jusqu'en 440. Baillet la porte en 448; l'un et l'autre le font mourir à quatre-vingt-dix-sept ans. Dom Rivet pense qu'il termina ses jours en 454 ou 55. Quelques Églises, entre autres celle de St.-Victor, l'honoraient, comme un saint, le 25 juillet. Son corps s'y conservait dans une chapelle souterraine. Urbain V avait autorisé cette Église à exposer à la vénération publique sa tête et son bras droit, enfermés dans un reliquaire. Les ouvrages de Cassien rendirent son nom célèbre dans les Gaules; mais ils y excitèrent des troubles par les

erreurs qu'ils contenaient sur la grâce. En reconnaissant, avec S. Augustin, contre les pélagiens, l'existence du péché originel, et la nécessité d'une grâce intérieure pour tous les actes de piété, il s'écarta de la doctrine du saint docteur sur la distribution de cette grâce, qu'il attribua aux mérites de l'homme, ce qui en détruisait la gratuité. Ce fut pour combattre cette erreur que S. Augustin composa les deux livres de la *prédestination et du don de la persévérance*, où il place la raison de l'inégale distribution de la grâce dans la volonté toute puissante de Dieu, enveloppée d'un mystère impénétrable. La lecture de ces livres ne termina pas les disputes, qui se prolongèrent jusqu'au second concile d'Orange, en 529, où la doctrine de S. Augustin fut consacrée; et dès lors le sémi-pélagianisme s'éteignit insensiblement, sans avoir causé de schisme, parce que les personnages respectables qui l'avaient professé ne s'étaient jamais séparés de l'unité. Le premier ouvrage de Cassien est ses douze livres des *Institutions monastiques*, composés en 420, et regardés comme le meilleur et le plus utile de ses écrits, par les pères de la vie spirituelle, quoiqu'il y laisse déjà apercevoir le germe de ses erreurs sur la grâce. Elles contiennent les règles des monastères d'Orient adaptées aux pratiques reçues dans ceux des Gaules. Cet ouvrage fut suivi de ses *Conférences*, au nombre de vingt-quatre. Elles diffèrent des *Institutions* en ce que, dans celles-ci, il n'avait guère décrit que la vie extérieure des moines, et que, dans celles-là, il s'attache à former leur intérieur, en les élevant à la sublimité de la vie contemplative. C'est dans la treizième de ces conférences, plus que dans aucun autre de ses ouvrages, qu'il expose et développe son

sémi-pélagianisme. S. Léon, encore qu'archidiacre de l'église romaine, lui avait proposé d'écrire contre Nestorius. Cassien était très propre à remplir cette tâche. Il était théologien, y eut du rapport entre les erreurs de Nestorius et celles de Pélagius, et moins ceux qui, en Occident, s'écartaient de la doctrine de cet hérésiarque, ne lui eurent pas d'être absolument opposés à Nestorius. Cassien composa de ces *Institutions*, un *Traité de l'incarnation*, de sept livres. Ce fut le dernier et le plus écrit de ses ouvrages. On lui a attribué plusieurs autres, que les critiques conviennent d'être faux. Son style répond aux sujets qu'il traite. Sans être très pur, ni très élégant, est clair, aisé, agréable, ingénieux, un peu diffus, mais plein d'on persuasif. C'est dans ses écrits que les fondateurs des ordres monastiques ont puisé une partie de leurs règles. Ils ont recommandé la lecture à leurs disciples. Photius remarque que les monastères qui avaient observé ses *Institutions* jusqu'à son temps, étaient alors florissants, tandis que ceux qui les avaient négligées languissaient. Le concile romain, sous Gélase, les a mis au rang des apocryphes, pour en défendre absolument la lecture, du moins pour leur autorité qu'ont les ouvrages irréprochables des saints pères, et pour ce qu'on doit les lire avec précaution d'autant plus qu'indépendamment de ses erreurs sur la grâce, on y trouve le germe d'origénisme sur la cré-

met avant celle du monde; de de l'ame, qu'il fait cor-
Ses Institutions et ses Con-
 t été traduites en français
 Fontaine, sous le nom de
 rgées de tous les endroits
 ent le pélagianisme, Paris ,
 1; Lyon, 1685 et 87, 2
 Le marquis de Créqui a
 1709, à Madrid, in-18,
philosophiques des saints
d'Egypte, extraits des
es de S. Cassien. La meil-
 a de ses œuvres est celle
 zée, Douai, 1616, 2 vol.
 as, 1628, in-fol.; avec des
 idérablement augmentées,
 1, in-fol.; Francfort, 1722,
 T—D.

II (JEAN - DOMINIQUE),
 onome, qui servit double-
 ciences par de grandes dé-
 t par le talent de les faire
 put à Périnaldo, dans le
 Nice, le 8 juin 1625, de
 issini, gentilhomme ita-
 Julie Crovesi. Après avoir
 premières études sous un
 fort habile, il les termi-
 s, chez les jésuites, avec
 de distinction. Il prit alors
 tres un goût très vif, qu'il
 oujours, et qui, en don-
 d'agrément à son esprit,
 inutile à sa célébrité. Le
 tourna vers l'astronomie.
 l'astrologie lui était tombé
 mains, il s'en amusa beau-
 devint même assez savant
 quelques prédictions qui lui
 ; mais ce succès, qui aurait
 un autre, fut précisément
 rendit suspect son nouveau
 sentait déjà, par la droiture
 rit, que cet art ne pouvait
 numérique; aussi l'abandon-
 tôt pour chercher dans l'as-

tronomie les véritables jouissances,
 dont l'apparence même l'avait charmé.
 Il fit dans cette étude des progrès si
 rapides, qu'en 1650, lorsqu'il était
 âgé seulement de vingt-cinq ans, il fut
 choisi par le sénat de Bologne pour
 remplir, dans l'université de cette
 ville, la première chaire d'astronomie,
 vacante par la mort du P. Cavalieri,
 géomètre célèbre par la méthode des
 indivisibles, qui fut, pour ainsi dire,
 le prélude du calcul différentiel. Le
 hasard conduisit ainsi le jeune Cas-
 sini, comme par la main, dans l'en-
 droit de l'Europe qui était alors le
 plus favorable aux découvertes astrono-
 miques. Il y avait à Bologne une
 méridienne, tracée en 1575 par le P.
 Ignazio Dante, dans l'église de St.-Pé-
 trone, pour avoir par observation les
 équinoxes et les solstices, dont la con-
 naissance est nécessaire pour la fixa-
 tion des fêtes de l'Eglise, et que de-
 puis long-temps le calendrier julien
 ne donnait plus qu'avec une grande
 inexactitude, à cause de l'insuffisance
 de son intercalation. On fit, en 1653,
 une augmentation aux bâtiments de
 St.-Pétrone : cela fit naître à Cassini
 l'idée d'y tracer de nouveau une mé-
 ridienne plus longue, plus exacte que
 celle de Dante, et qui pût servir à ré-
 soudre les incertitudes qui restaient
 encore sur les réfractions astrono-
 miques et sur tous les éléments de la
 théorie du soleil. Il obtint, à cet
 égard, la permission qu'il désirait,
 mais non sans quelques difficultés de
 la part des magistrats, qui regar-
 daient l'entreprise du jeune astronome
 comme assez incertaine, à cause
 des obstacles que la disposition de
 l'église semblait présenter; mais Cas-
 sini, après avoir surmonté ces op-
 positions par l'activité de son caractè-
 re, vint également à bout des diffi-
 cultés réelles de l'opération par sa pa-

ce, et, en deux ans, la nouvelle mécanique de St.-Pétronie fut achevée. Ensuite il invita, par un écrit public, les astronomes à l'observation du solstice d'hiver de 1655; il disait dans un style poétique, que l'habitude des sciences ne lui avait pas fait perdre, qu'il s'était établi dans un temple nouvel oracle d'Apollon ou du Soleil, qu'on pouvait consulter avec confiance sur toutes les difficultés de l'astronomie. » En effet, les premiers fruits de ce nouvel oracle furent des tables du soleil plus parfaites, une mesure très approchée de laallaxe de cet astre, et une excellente table de réfractions. Les travaux astronomiques de Cassini furent interrompus : on le fit descendre de la chaire des astres pour l'appliquer à des affaires purement terrestres. Le sénat de Bologne l'envoya à Rome pour défendre les intérêts de cette ville, relativement à la navigation du fleuve : ce fut pour lui l'occasion de publier un savant ouvrage sur le cours de ce fleuve, si changeant et si dangereux. Arrivé à Rome, on fut tellement satisfait du jeune astronome, qu'on lui donna la surintendance des fortifications du fort Urbin. Il fallait réparer les anciens ouvrages de cette place, et en faire construire de nouveaux : ce fut pour Cassini une occasion d'apprendre le métier d'ingénieur. Le pape eut un démêlé avec le grand-duc de Toscane, relativement aux eaux de la Chiana: ce fut encore pour Cassini qu'il chargea de ses intérêts. On aurait dit que, parce qu'il était astronome, il fallait qu'il fût universel. Il refusa cependant une dignité ecclésiastique qu'on lui offrait. Il ne se sentant point de vocation pour un état, il s'en excusa par délicatesse et par piété. Au milieu de ces occupations nombreuses, Cassini ne laissait

pas de jeter de temps en temps quelques regards vers le ciel. Ce fut en 1665, pendant l'affaire de la Chiana et à Città della Pieve, en Toscane, qu'il reconnut avec certitude sur le disque de Jupiter les ombres que les satellites y jettent lorsqu'ils passent entre cet astre et le soleil; il sut distinguer habilement ces ombres mobiles d'avec les taches qui restent fixes sur la surface de Jupiter. Il se servit des premières pour compléter et vérifier sa théorie des mouvements des satellites dont il s'occupait alors, et il employa les taches fixes pour reconnaître et mesurer la rotation de cette planète sur elle-même, en neuf heures cinquante-six minutes, mouvement beaucoup plus rapide que celui de notre terre, qui est cependant mille fois plus petite que Jupiter. Cassini reconnut de même la rotation de Mars, par l'observation de ses taches, et il trouva de vingt-quatre heures quarante minutes. Il avait également aperçu la rotation de Vénus, et la supposait peu différente de celle de Mars; ce résultat a été depuis confirmé par M. Schröter, astronome de Lünebourg. La rotation de Vénus se fait en vingt-trois heures vingt-neuf minutes à peu près comme celles de la terre et de Mars. Au milieu de tous ces travaux, il n'en fallait pas moins conduire l'affaire de la Chiana, diriger les ouvrages du fort Urbin, et surveiller le cours du Pô dans les états de Bologne; car le sénat, en reconnaissant des services rendus par Cassini à la ville de Bologne, dans sa mission à Rome, lui avait donné la charge de surintendant des eaux de ce fleuve, charge fort importante pour la prospérité, même pour la conservation du pays. Apparemment qu'on pensa que l'activité de Cassini lui laissait encore trop de loisir; car on le chargea

recter la forteresse de Teregia, construire des ouvrages pour le pont Felix, que le Tibre aït d'abandonner. Il suffit à et même il trouva encore le de se faire des occupations vo- es. Lorsqu'il traitait de l'affaire Chiana avec Viviani, en Tos- l fit une quantité d'observations es sur les insectes, et les a à Montalbano, qui les fit im- r dans une édition d'Aldrovande. ussi la curiosité de répéter chez Bologne, les expériences nou- de la transfusion du sang, qui ut beaucoup de bruit alors. Il ellement renommé pour cette alité de connaissances, que, 'il passait à Florence, le grand- le prince Léopold faisaient te- sa présence les assemblées de imie del Cimento, persuadés, ntencelle, qu'il y laisserait de ses es. Ce fut en 1668 qu'il pu- s Éphémérides des satellites de r, travail immense et admira- i l'on considère la multiplicité finents qui lui servaient de base, l fallut alors déterminer pour la ère fois. Ces tables, comparées e ciel, parurent d'une étonnante tude. Quand on les compare au- hui avec celles de M. Delambre, : encore plus étonné de trouver xactitude si imparfaite. Il y avait en Europe un pays où tous les s de talents et de génie brillaient as vif éclat, étaient récompensés magnificence, et, ce qui vaut davantage, étaient honorés. La e, remplie de grands hommes, aït n'en avoir point assez en- il fallait qu'elle s'illustrât même rangers. Colbert fit appeler Do- ne Cassini en France, comme il seïa fait appeler Huygens. Mais se ne fut pas si facile. Cassini

vivait dans un pays qui n'était pas ingrat envers le talent; on eut beau- coup de peine à l'enlever à l'Italie : ce fut l'objet d'une négociation. Enfin, on l'obtint, mais seulement pour quel- ques années, et il arriva à l'académie des sciences au commencement de 1669. « Le roi, dit Fontenelle, le reçut comme un homme rare, et comme un homme qui quittait sa pa- trie pour lui. » Le terme expiré, l'Italie le réclama, et lui-même ne son- geait point à rester en France; mais Colbert, après l'avoir long-temps dis- puté à sa patrie, eut le plaisir de le vaincre, et de lui faire accepter, en 1675, des lettres de naturalisation. Il se maria la même année, et devint français pour toujours. « C'est ainsi, dit Fontenelle, que la France faisait des conquêtes jusque dans l'empire des lettres. » Ajoutons que ces con- quêtes ont été presque les seules du- rables de toutes celles que la France fit alors. Cassini, fixé en France, sen- tit qu'il fallait, pour ainsi dire, qu'il se créât une réputation nouvelle dans sa nouvelle patrie. Il fit pour elle, en 1684, la découverte des quatre satel- lites de Saturne, ce qui en donna cinq à cette planète, au lieu d'un seul que Huygens avait d'abord aperçu. On en frappa une médaille dans l'histoire du roi, avec cette légende : *Saturni sa- tellites primum cogniti* : c'était re- connaître dignement les bienfaits de Louis XIV. Cassini, l'année précé- dente, avait déjà découvert la lumière zodiacale, cette lueur blanchâtre qui entoure le soleil comme une lentille aplatie, dont il serait le centre, et dont les bords s'étendent dans le plau de son équateur, au-delà de l'orbe de Vénus. Cassini en fit connaître la forme avec exactitude, et, d'après sa position relativement à l'écliptique, il détermina les circonstances où elle

uivants : I. *Observationes*. 1652 et 1653, Muin-folio de 28 pages : premier ouvrage ; II. *Opera*. Rome, 1666, in-fol. tous les opuscules qu'il usqu'alors ; III. *Nuntii pres* : cet ouvrage n'a pression n'en ayant pas ; V. une *Cosmographie*, demeurée manuscrite.

B—r.

JACQUES), fils du précédent, Paris en 1677, fut de l'académie des sciences. Il accompagna son père et voyagea ensuite en Angleterre, s'y lia d'avec Newton, Halley, Flamsteed, fut reçu membre de la Royal Society de Londres en 1696. En 1701, il se livra avec ardeur à l'académie, dont renferme plusieurs mémoires, tant sur l'astronomie que sur les divers sujets de physique ; l'électricité, sur les baromètres, le recul des armes à feu, le perfectionnement des miroirs ardens. En 1717, il présenta à l'académie son grand travail sur l'orbite des satellites de Saturne. Mais il n'est connu par ses travaux que par la détermination de la figure de la terre. Dans la première mention en 1669, on crut que le degré du méridien plus d'un quart de degré qu'au midi, et on en conclut que le diamètre de la terre aux pôles était plus grand que celui de l'équateur. Cassini qui, avec son fils Jean-Dominique, prolongé en 1701 cette mesure jusqu'au Canigou, et qui en 1718 la partie septentrionale jusqu'à Dunkerque, publia à cette occasion son livre *De la figure de la terre*,

Paris, 1720, in-4°. Ce résultat, opposé à celui que donnait le principe de l'attraction et de la révolution de la terre sur son axe, excita une réclamation générale de tous les partisans du système de Newton. On objecta que l'arc mesuré, quoique d'environ neuf degrés, n'était pas assez grand pour que la mesure fût à l'abri des erreurs que pouvait produire l'imperfection des instruments ; Louis XV ordonna depuis de mesurer les degrés du méridien sous l'équateur et le cercle polaire (Voy. BOUGUER, et MAUPERDUIS) ; mais, pour résoudre le problème d'une manière plus directe, l'académie fut chargée, en 1733, de mesurer la longitude de la France entière, soit la perpendiculaire à la méridienne, depuis Brest jusqu'à Strasbourg. Cassini, qui dirigeait ce travail, trouva d'abord le degré de longitude plus court qu'il ne le serait dans l'hypothèse de la terre sphérique, ce qui le confirma dans son opinion de l'allongement aux pôles. On lui objecta avec raison que, pour déterminer l'amplitude de l'arc, il avait fait usage d'anciennes observations des satellites de Jupiter, faites par Picard et Lahire, en Bretagne, et par Eisenschmidt, à Strasbourg. Ces astronomes, quoique fort habiles, n'avaient pas des instruments assez perfectionnés pour une opération aussi délicate ; l'horloge à pendule de Huygens était à peine connue de leur temps ; ils ne pouvaient donc répondre d'une erreur d'une demi-minute sur le moment précis de l'émergence du satellite, ce qui ferait en longitude une erreur de 7' 50" ou plus de cinq mille toises sur l'arc du parallèle, ce qui excède la différence que donnerait l'hypothèse de la terre sphérique. Jacques Cassini mourut dans sa terre de Thury, le 16 avril en 1756, dans sa 79^e. année. Outre les ouvrages que

nous avons cités, on lui doit encore : *Reponse à la dissertation de M. Celsius, sur les observations faites pour pouvoir déterminer la figure de la terre*, 1738, in-8°. II. *Eléments d'astronomie*, Paris, 1740, in-4°. Cet ouvrage, entrepris sur la demande du duc de Bourgogne, fut depuis traduit en latin par le père Hell, professeur à Vienne. III. *Tables astronomiques du soleil, de la lune, des planètes, des étoiles et des satellites*, ibid., 1740, in-4°. Ces tables, qui forment comme la suite de l'ouvrage précédent, ont été long-temps au nombre des meilleures. L'édition de l'imprimerie royale étant épuisée, on en a donné une autre qui a beaucoup de fautes. Cassini de Thury (César François), y donna en 1756 un supplément, in-4°, qui contient beaucoup d'observations de la lune. C. M. P.

CASSINI DE THURY (César François), né le 17 juin 1714, maître des comptes, directeur de l'Observatoire, fils du précédent, n'avait pas vingt deux ans quand il fut reçu à l'académie des sciences comme adjoint surnuméraire. Ses premières études avaient été dirigées par Maraldi, et son nom lui imposait de grands devoirs : il les a remplis. Les recueils de l'académie contiennent beaucoup de Mémoires de lui ; mais un grand ouvrage, qui porte le nom de sa famille, fut surtout l'objet de ses soins. « On » avait, dit Condorcet, formé le projet de faire une description géométrique de la France. Le jeune Cassini » conçut le plan plus étendu de ne pas borner cette description à la détermination des points des grands » triangles qui devaient embrasser toute la surface du royaume, mais » de lever le plan topographique de la France entière ; de déterminer par » ce moyen la distance de tous les

» méridienne de l'Observatoire de Paris. Le plan de cette description géographique, une entreprise » vaste et d'une utilité plus générale. Une entreprise si utile, mais » me temps si difficile, exigeait le » part du gouvernement des » extraordinaires, et Cassini » tint. Le feu roi (Louis XV) » avait appris la géographie dès » enfance du célèbre Guillaume » l'Isle, avait conservé pour cette » science un goût assez vif. Le » vernement cessa de donner de » en 1756. « Cassini forma » d'une compagnie qui se chargea » des avances, et qui, devenue » priétaire de l'entreprise, tira » ses fonds sur la vente des cartes. » L'entreprise se continua sous » nouvelle forme avec plus de » et de méthode. Bientôt le gouvernement » accorda quelques encouragements ; différentes provinces » buèrent à la dépense, et Cassini » eut la consolation de voir l'ouvrage » presque entièrement terminé. » étendu, et d'en devoir à lui-même » presque tout le succès. Cassini » mourut de la petite-vérole, le 14 » tembre 1784. M. Jacques-Denis » Cassini, aujourd'hui membre de l'Institut, continua la belle entreprise de ces cartes. Le 15 octobre » il fit hommage à l'assemblée nationale de cent quatre-vingts de ces cartes, pour le travail de la nouvelle » vision de la France en départements. Cette belle collection, connue sous le nom de *Carte de France*, et mieux encore sous celui de *de Cassini*, a aujourd'hui cent vingt-deux feuilles, y compris les » cartes de détail. Elle s'étend » qu'à la France, mais les cartes de la Flandre » trouvaient dans les Pays-Bas avaient

de 1741. Ce magnifique révolution en géométrie servi de modèle à tous ceux qui ont été exécutés depuis en y est rapporté à la méridienne perpendiculaire de Paris; la projection des cartes plates, et l'échelle pour cent toises, soit les cent quatre-vingt-sept feuilles qui composent ce grand ouvrage de géodésie peuvent servir une seule carte de France de haut sur trente-huit de large; ce qui est incontestablement un grand morceau de travail qui n'a jamais été exécuté, et dont l'exécution des chasses est le plus précieux, en 1750, par les soins de Paris, et, pour les cartes, on en tira un grand nombre d'épreuves, que la France a usées, et fréquemment employées depuis long-temps avec presque effacées; ces épreuves de cette nature sont rares et recherchées. Les cartes de ces feuilles les rendant très commodes à consulter, on avait commencé dans laquelle chaque feuille est divisée en quatre; le même ouvrage a publié une réduction de quatre fois plus petite, et dont les feuilles qui peuvent servir de la gravure est l'utilité de la carte originale. Les cartes des ingénieurs publiées, une autre réduction de l'échelle primitive, et connu sous le nom d'*Atlas national*, chacun des quatre-vingt-sept feuilles y est sur une feuille qui est fort belle d'exécution, un peu confuse; mais la France, déjà peu soignée dans son état, est encore plus dé-

figurée dans ces réductions. On a encore de Cassini: I. *la Méridienne de l'Observatoire royal de Paris, vérifiée dans toute l'étendue du royaume, avec des observations d'histoire naturelle par Lemonnier*, 1744, in-4°. Cassini avait fait la mesure de la méridienne avec la Gaille qui fut l'ame de l'opération; II. *Cartes des triangles de la France* (avec Maraldi), 1744, in-4°.; III. *Additions aux tables astronomiques de Cassini*, 1756, in-4°.; IV. *Relation de deux voyages faits en 1761 et 1762 en Allemagne, pour déterminer la grandeur des degrés de longitude, par rapport à la géographie et à l'astronomie*, 1765, in-4°.; V. *Opuscules divers*, 1771, in-8°, contenant un almanach perpétuel, une table pour connaître les étoiles, et deux lettres; VI. *Description d'un instrument pour prendre hauteur, et pour trouver l'heure vraie sans aucun calcul*, 1770, in-4°.; VII. *Relation d'un voyage en Allemagne, qui comprend les opérations relatives à la figure de la terre et à la géographie particulière du Palatinat*, etc. 1775, in-4°.; VIII. *Description géométrique de la terre*, 1775, in-4°.; IX. *Description géométrique de la France*, 1784, in-4°. C'est un développement du prospectus de la Carte de l'Académie, et des descriptions particulières de chaque feuille, imprimées à part, in-4°, et contenant chacune la liste alphabétique de tous les lieux portés dans la feuille, avec leur distance en toises à la méridienne et à la perpendiculaire. La collection de ces cent soixante-cinq descriptions particulières, qui étaient données aux souscripteurs avec chaque feuille, est extrêmement rare. Enfin, il a été édité des *Observations sur la comète de 1531, pendant le temps de son re-*

s (en Calabre), auquel ègle particulière qui difficile de S. Benoît. On arrière se prolongea ans ; au moins, il vivait 562. Cassiodore, dans retraite, ne s'occupait plus salut et de l'entretien des . Il y forma une grande dépensa des sommes à recueillir de bons malfaissait copier, et les cofois lui-même. On croit remier qui ait fait de ce ail une occupation réglée et il n'est pas douteux xive la conservation d'une uments précieux qui aus le désordre des guerres l'Italie. Il employait ses loisir à divers ouvrages ; il faisait des cadrans, s, et même, dit-on, des étuelles. Il composa ausême lieu, ou du moins et compléta la plus grandes écrits, dont voici la *Vie de l'ame*, ouvrage d'un style simple, et qui en français par Amau ; un *Commentaire sur*, dans lequel il suit prinlui de S. Augustin ; deux *Institutions aux Lettres* ; deux livres de *Lettres* ; il n'a nom que celles des deux es ; les dix premiers ne que des dépêches offi s réglemens sur l'admi : l'état, au nom des sou t il avait la confiance. Il osé aussi l'*Histoire des* t on n'a plus que l'extrait rmandès ; l'*Histoire tri* porte son nom, fut com res ses conseils, par Epi lastique ; ce n'est qu'une

compilation des trois histoires ecclésiastiques, de Socrate, de Sozomène et de Théodoret. On a encore de Cassiodore une *Chronique* et un *Comput pascal*, où il enseigne à trouver pour chaque année l'indiction, l'épacte, le nombre d'or, les concurrents, et enfin le jour de Pâques ; un *Traité du discours* (*De oratione*), qui faisait partie de ses deux *Commentaires sur Douat* ; un *Traité de l'orthographe*, pour guider ses religieux dans la copie des manuscrits ; quatre livres des *Arts libéraux*, qui traitent de l'arithmétique, de la musique, de la géométrie et de l'astronomie. Ces ouvrages sont très superficiels ; recommandables cependant par les idées plutôt que par le style. Ses lettres se ressentent de la barbarie de son siècle, et sont chargées de cadences, de rimes, de pointes et d'expressions de la basse latinité. On a perdu ses *Commentaires sur l'Apocalypse*. Il existe plusieurs éditions des *Ouvrages de Cassiodore*, dont les plus anciennes sont sous la date de 1491 et de 1588 ; mais la plus exacte est celle qu'a donnée Dom Garet, (Rouen, 1679, 2 vol. in-fol., réimprimée à Venise en 1711). Le marquis Maffei ayant trouvé dans la bibliothèque de Vérone ses *Commentaires sur les Actes et les Épîtres des Apôtres*, les publia dans cette ville en 1702. La *Vie de Cassiodore* a été publiée avec des notes par D. de Ste.-Marthe, Paris, 1694, in-12. L—S—Z.

CASSIUS VISCELLINUS (SPURIUS) fut nommé trois fois consul l'an 252 de Rome (502 ans av. J.-C.) avec Opiter Virginus. Ils assiégèrent d'abord sans succès la ville de Pomœtia ; mais s'en étant ensuite rendus maîtres, ils y exercèrent de grandes cruautés. Les principaux habitans furent mis à mort ; on rasa la ville, et on mit en vente son terri-

re. Cassius et Opiter reçurent les honneurs du triomphe. L'année suivante, T. Lartius ayant été nommé dictateur, choisit Cassius pour général de la cavalerie. C'était la première fois que ces dignités étaient exercées ensemble. Sp. Cassius commanda dans cette occasion une des quatre armées que Lartius avait levées, et remporta quelques avantages sur les Latins. Il fut encore nommé deux fois consul dans les années 261 et 268 Rome, et triompha une seconde fois, quoiqu'il n'eût pas remporté de victoire, et que les Herniques se sentent soumis par la seule terreur de ses armes. Ebloui par ses succès, et livrant à des idées ambitieuses, il crut de se servir du peuple comme d'un instrument de son élévation, et se proposa de partager entre les plébéiens les terres conquises, en commençant même les Herniques et les Latins dans cette distribution. Ce fut pour la première fois que Rome entendit parler de cette fameuse loi agraire (Voy. APPIUS CLAUDIUS), une des sources les plus fécondes de dissensions civiles. Le sénat rejeta le projet de Cassius, et les patriciens, qui étaient les principaux propriétaires de ces terres, parvinrent à se faire des partisans jusque dans le peuple romain. L'année suivante, les questeurs accusèrent Cassius d'avoir introduit dans la ville des troupes étrangères, et d'usurper le suprême pouvoir; les Herniques et les Latins portèrent le même témoignage contre lui. Il se précipita du haut de la roche capéenne; sa maison fut rasée et remplacée par un temple élevé à la déesse Tellus. Si l'on en croit Valère-Maxime, le père de Spurius Cassius aurait été l'accusateur, et le frère de son fils. Cet écrivain prétend que l'imitateur de Brutus, il lui fit don-

ner la mort dans sa propre maison en présence de toute sa famille, après l'avoir dénoncé au sénat comme conspirant à la tyrannie. Le peuple, qui avait abandonné Cassius, le regretta comme le défenseur de ses droits, le jour qu'il eut cessé d'exister. D—r.

CASSIUS HEMINA, que Pline appelle (liv. XIII, ch. 15) le plus ancien compilateur des annales romaines florissait, suivant Censorinus (ch. 1), vers l'an de Rome 608. Il avait composé quatre livres d'Annales, qui remontaient à l'état de l'Italie avant la fondation de Rome, et embrassaient toute son histoire, jusqu'à l'époque où l'auteur écrivait. Ces Annales sont fréquemment citées par Pline, par Gellius, par Servius, dans son commentaire sur l'*Énéide*, et par Marcellin. — Quelques auteurs ont confondu l'historien Cassius avec Cassius Sévère (Caius), poète latin du siècle d'Auguste, surnommé *Parmensis*, parce qu'il était de Parme ou des environs. Partisan fougueux du système républicain, celui-ci fut l'un des meurtriers de César, et celui de tous qui survécut le plus long-temps à cette grande catastrophe. Après la défaite de Cassius et de Brutus, il s'attacha d'abord à la jeune Pompée, et ensuite à Marc-Antoine, qu'il seconda parfaitement en qualité de lieutenant; mais Octave ayant terminé la guerre civile par la victoire d'Actium, notre poète républicain choisit Athènes pour sa retraite, et peut-être y eût-il échappé au ressentiment du vainqueur, si l'air prudente et audace de ses discours, qui ne ménageaient personne, et Auguste moins encore que tout autre, n'eût forcé ce prince à se débarrasser de cet écrivain factieux. Quintilien Varus (non Lucius Varius) fut chargé d'exécuter l'arrêt qui condamnait Cassius à mort. Il le trouva, dit-on, dans

occupé à la composition de cet ouvrage, et n'en remplit pas sa mission. Les écrits de Cassius, dit-on, si nombreux, osèrent seuls son bûcher. Valère Maxime ajoute une anecdote assez remarquable à la vie de ce Cassius. Peu de temps après l'ordre donné par Auguste par Varus, il avait vu son génie lui apparaître plusieurs fois en songe ; troublé de cette vision, il n'osait plus rester la nuit dans sa chambre, et ordonnait à ses domestiques une surveillance exacte au-dessus de lui. Cassius avait composé plusieurs des élégies, des satires, des épiques et quelques tragédies. La réputation de quelques savants substituant Varius à Varus, que le *Thyeste*, que l'on représentait à Rome sous le nom de *Thyeste*, était en effet l'ouvrage de Stace, après sa mort, entre son meurtrier. Le portrait de Stace (et non pas le poète) a été ridiculement imité par plusieurs biographes), rappréhendez ses notes sur les *Grammatices célèbres* de Suétone, quelques-unes de Cassius, traduits d'Ortombien furent imprimés sous ce titre *heus ad informandos mores* dans une édition avec un commentaire de Nath. Chytræus, Francfort, in-8°; mais Vossius et d'autres écrivains regardent avec raison ces notes comme supposés, et les attribuent à Stace lui-même, qui son opinion publique sous un nom d'emprunt. On trouve des fragments de Cassius dans les *Epigrames*, 1590, in-12; Lyon, in-8°, et dans l'*Anthologie* de Hermann. A—D—A.

CASSIUS (LUCIUS LONGINUS), un des plus grands orateurs de son temps, l'un des plus grands orateurs de son temps, fit rendre une loi pour que les suffrages dans les jugements fussent donnés par écrit, et non pas à haute voix, suivant l'usage. Le consul Æmilius, l'un des plus grands orateurs de son temps, s'opposa à cette innovation avec toute la force de son éloquence; mais la loi passa. En l'année 625, Cassius arriva au consulat, et, deux ans après, à la censure. Il exerça cette magistrature avec sévérité, du moins à l'égard d'Æmilius, ci-devant consul et alors augure. Il le fit condamner à l'amende par le peuple pour avoir fait construire une maison de campagne sur un lieu très élevé, l'accusant d'avoir bâti plutôt une citadelle contre la liberté que la maison d'un citoyen. La réputation de sévérité et d'équité que Cassius s'était acquise fit jeter les yeux sur lui dans une circonstance critique : c'était en 639. La perte d'une armée et des présages sinistres portèrent l'effroi dans Rome. On attribua ces malheurs à la profanation des choses les plus saintes par l'inceste de trois vestales, dont un grand nombre de chevaliers romains étaient complices. Æmilia, l'une des trois, fut seule condamnée. Des prodiges effrayants redoublèrent les terreurs. Afin de calmer les esprits, la proposition fut faite au peuple, par un de ses tribuns, de nommer un préteur extraordinaire pour instruire de nouveau l'affaire de l'inceste des vestales. Le choix tomba sur Cassius, qui répondit à l'attente de ses concitoyens sans manquer à son caractère. Il condamna à mort les vestales Marcia et Licinia, qui étaient accusées, et plusieurs de leurs complices. Il paraît que Cassius était encore revêtu de la préture en 641, quand il fut envoyé en Numidie pour amener Jugurtha à Rome. Il engagea ce prince à remettre sa personne et

fit rendre une loi pour que les suffrages dans les jugements fussent donnés par écrit, et non pas à haute voix, suivant l'usage. Le consul Æmilius, l'un des plus grands orateurs de son temps, s'opposa à cette innovation avec toute la force de son éloquence; mais la loi passa. En l'année 625, Cassius arriva au consulat, et, deux ans après, à la censure. Il exerça cette magistrature avec sévérité, du moins à l'égard d'Æmilius, ci-devant consul et alors augure. Il le fit condamner à l'amende par le peuple pour avoir fait construire une maison de campagne sur un lieu très élevé, l'accusant d'avoir bâti plutôt une citadelle contre la liberté que la maison d'un citoyen. La réputation de sévérité et d'équité que Cassius s'était acquise fit jeter les yeux sur lui dans une circonstance critique : c'était en 639. La perte d'une armée et des présages sinistres portèrent l'effroi dans Rome. On attribua ces malheurs à la profanation des choses les plus saintes par l'inceste de trois vestales, dont un grand nombre de chevaliers romains étaient complices. Æmilia, l'une des trois, fut seule condamnée. Des prodiges effrayants redoublèrent les terreurs. Afin de calmer les esprits, la proposition fut faite au peuple, par un de ses tribuns, de nommer un préteur extraordinaire pour instruire de nouveau l'affaire de l'inceste des vestales. Le choix tomba sur Cassius, qui répondit à l'attente de ses concitoyens sans manquer à son caractère. Il condamna à mort les vestales Marcia et Licinia, qui étaient accusées, et plusieurs de leurs complices. Il paraît que Cassius était encore revêtu de la préture en 641, quand il fut envoyé en Numidie pour amener Jugurtha à Rome. Il engagea ce prince à remettre sa personne et

CAS

états à la discrétion des Romains, et plus avantageux pour lui d'attirer leur clémence que leur colère. Jutha lui répondit qu'en se mettant son pouvoir, il comptait autant sur la foi que sur la foi publique. L'histoire ne nous donne plus rien sur Cassius, à moins que ce ne soit lui. On le retrouve consul en 645, et fut tué dans un combat contre les Cimbres. Q—R—Y.

CASSIUS - SCÆVA (MARCUS), immortalisé par un trait de courage extraordinaire. Il était centurion de la sixième légion qui combattait avec César dans la guerre entre lui et Pompée. César avait confié à une cohorte de cette légion la défense d'un fort qu'il avait élevé auprès de Dyrrachium pour protéger ses lignes; elle soutint pendant quelques jours les efforts de quatre légions ennemies. Cassius, privé d'un œil, la tête et l'épaule percées de part et d'autre, son bouclier criblé de coups, resta toujours ferme à son poste avec ses hommes, qui tous étaient blessés. Un lieutenant de César, à la tête de dix légions, vint les dégager. Le général récompensa tant de bravoure, donnant à Cassius 200,000 sesterces, et en l'élevant au grade de premier centurion de la légion. Q—R—Y.

CASSIUS (CAIUS LONGINUS), descendant d'une famille noble et ancienne, qui se rattachait à celle de Spurius Cassius, trois fois consul, que son père fit mourir, parce qu'il aspirait à la tyrannie. Dès sa plus tendre enfance, il fut passionné pour la liberté. Il donna un soufflet à son camarade d'école Faustus, fils de Sylla, qui faisait trophée devant lui de la grandeur et du pouvoir absolu de son père, et le menaça de le frapper encore s'il recommençait. Il suivit Crassus en qualité de questeur, dans l'ex-

CAS

pédition contre les Parthes. Après la défaite de l'armée romaine, il sauva par une belle retraite les débris de ses légions, et, ayant bientôt repris l'offensive, il remporta une grande victoire. Tout s'étant déclaré pour César vainqueur à Pharsale, Cassius se rendit à lui avec une flotte qu'il commandait, et obtint sa grâce; il fut même en faveur auprès du dictateur; mais Brutus lui ayant été préféré pour le poste de préteur qui s'exerçait dans Rome, il en eut un ressentiment qui le porta à conspirer. Il ne lui fallait qu'un prétexte. Cassius était d'un naturel austère, fier et impétueux; il était un de ces hommes sobres, maigres et pâles, que César redoutait. La liberté, la gloire, étaient ses idoles; il alla en réveiller les sentiments dans l'âme de M. Brutus et dans celles des Romains de sa trempe. Il fut le moteur et l'un des chefs de la conjuration. Il voulait qu'Antoine subit le même sort que César, comme étant, après lui, l'ennemi le plus dangereux de la liberté. Il s'opposa de tout son pouvoir à ce que le testament du dictateur fût lu publiquement, et à ce que des honneurs funèbres lui fussent rendus. Forcé de quitter Rome et l'Italie, par les mouvements d'Antoine et d'Octave contre le parti républicain, il passa en Syrie son gouvernement, en rassembla toutes les forces, et marcha contre Dolabella, l'un des chefs du parti de César. Il détruisit sa flotte auprès de Laodécée, le bloqua par terre et par mer, et le contraignit à se tuer. Il se proposait d'aller en Egypte, quand il fut invité par Brutus à venir se joindre à lui. Ces deux chefs de parti républicain se virent à Smyrne. Là, ils se séparèrent, Brutus, pour porter la guerre en Lycie, et Cassius contre les Rhodiens. Il les attaqua par terre et par mer, poussa le siège de leur ville

te vigueur extrême, la prit et pillage. Il se rendit ensuite à où il réunit ses forces à celles us; ils y furent l'un et l'autre les empereurs (*imperatores*) née. Bientôt, ils quittèrent l'A: passer en Macédoine, où le la république fut désidé dans ops de Philippes (*Voy. M. J.*). Cassius ne voulut pas sur- sa défaite, et se fit tran- tête par son affranchi Pin- l'an de Rome 712. Brutus fit m grand éloge, en l'appelant ier des Romains. On a des mé- le Cassius, où on lui donne le *imperator*; mais jusqu'ici on ont trouvé avec son effigie, ju'on en connaît plusieurs de

Q—R—Y.

CASSIUS (**AVIDIUS**) était fils, les uns, d'Avidius Sévérus, e distingué sous Marc-Aurèle, vant d'autres, d'Héliodorus, , syrien de nation. De bonne l s'annonça par une haine for- prononcée contre le pouvoir ain; elle tenait plus à un caract- fierté et d'indépendance, qu'à incipes républicains. Cassius ne ambition qu'il dissimulait i prétendait que, dans sa jeu- il avait voulu enlever l'empire ain, et qu'il avait tendu des à Vérus. L'histoire n'apprend ment il arriva au command- es armées. Il avait beaucoup de d'audace et d'habileté. Dans , il fut un des principaux ins- ts des succès de Marc-Aurèle. la tête d'une armée en Syrie, porta plusieurs victoires qui at entièrement les Parthes, usieurs années de guerre. Le e de Cassius alliait les contras- elquefois farouche et violent, sous clément et debonnaire;

souvent religieux, d'autres fois, bra- vant ce qu'il y avait de plus sacré; ordinairement sobre, parfois adonné au vin et à la bonne chère, continent et dissolu. Bien des gens l'appelaient *Catilina*: il se plaisait à ce nom. Brûlant de zèle pour la discipline militaire, il voulait qu'on retrouvât en lui Marius. On pourrait dire qu'il poussa la sé- vérité jusqu'à la cruauté, faisant met- tre en croix, sur le lieu même du délit, les soldats qui avaient enlevé par force quelque chose aux habitants des pro- vinces. Se trouvant à la tête d'une ar- mée dans la guerre contre les Sarmates, une troupe d'auxiliaires, autorisée par des centurions, tomba, à son insu, sur trois mille Sarmates qui n'é- taient pas sur leurs gardes, les tailla en pièces, et revint chargée de butin: les centurions se flattaient d'une gran- de récompense, pour avoir, avec si peu de forces, tué tant d'ennemis. Cassius les fit saisir et mettre en croix, les punissant comme des esclaves, ce qui était sans exemple. Il disait, qu'il eût pu arriver que la négligence des ennemis fût un piège fatal à la majesté de l'empire. Une grande sédition s'é- leva dans son camp: il se présenta demi-nu devant les soldats, et leur dit: « Frappez-moi, si vous l'osez, » et ajoutez ce crime à la corruption » de la discipline. » Tout s'apaisa, et Cassius, dit son historien, mérita d'é- tre craint, parce qu'il ne craignit point. Par cette conduite vigoureuse, il donna tant de force à la discipline, et aux barbares tant d'effroi, qu'ils sollicitèrent de l'empereur Antonin une paix de cent ans. Ce fut dans la 15^e. année du règne de Marc-Aurèle que Cassius exécuta le projet dont il avait été occupé toute sa vie. Il profita de l'éloignement où la guerre tenait l'empereur, et de la nouvelle d'un- maladie de ce prince, pour répar

CAS

nit de sa mort. A la faveur de énement supposé, Cassius se fit amer empereur par les légions rie qu'il commandait. Tout l'O-le reconnut; le sénat le déclara i public, et confisqua ses biens. -Aurèle interrompit le cours de ictoires en Germanie, pour mar- contre lui; mais il ne fut pas i de se mesurer avec ce rebelle, e pouvait s'empêcher d'estimer, il accusait seulement d'ingrati- Des officiers de l'armée de Cas- onspirèrent contre lui; Antoine, rion, l'un des chefs de la conju- , se jeta sur lui, et le blessa de ipée; un décurion l'acheva. Ils upèrent la tête, et la portèrent à creur, qui la vit sans plaisir et inhumér honorablement; il té- a même du regret de n'avoir pas itre de lui sauver la vie. Cassius après un règne de trois mois et es jours.

Q—R—Y.

SSIUS (DION). *Voy.* DION.
 SSIUS-BASSUS. *V.* CASSIANUS.
 SSIUS (ANDRÉ), né à Schles- où son père, André Cassius, secrétaire du duc de Schleswig, la médecine à Leipzig, et prit de de docteur à Groningue en . Sa dissertation inaugurale, *De viratu intestinali cum suis effe-* is, est célèbre et a été souvent rimée. Il pratiqua son art à Ham- ; avec beaucoup de succès. On lui ue l'invention de l'essence de bé-, dont on a vanté pendant quel- mps les vertus contre la peste. rts lui doivent le précipité d'or, rte son nom, et qui fournit une couleur pourpre aux peintres en et aux peintres sur porcelaine. écipité est un oxide d'or peu oxi- que l'on obtient en décomposant solution de ce métal par l'étain r le muriate d'étain peu oxigé-

CAS

né; il en donne le ecédé dans se traité *De extremo uo et perfectiss- mo naturæ opificio, de principe te- renorum sydere, Auro, de adam- randa ejus naturâ, generatione effectibus, atque ad operationes hu- bitudine*, Hambourg, 1685, in-8
 — CASSIUS (Chrétien), frère d'An- dré, entra dans la carrière diplomati- que, fut chancelier et conseiller inté- me de l'évêque de Lubeck, s'acquitt honorablement de diverses ambassa- des, obtint l'amitié du célèbre Grotius et mourut le 6 octobre 1676.

C. G. et G—Y.

CASSIVELAUNUS, ou CASSIVE- LAN, ou CASSIBÉLAN, était un de princes entre lesquels se partageait l- territoire de l'Angleterre lors de l'in- vasion de Jules César. Ces prince- étaient tellement multipliés, qu'on comptait alors jusqu'à quatre rois dans le pays qui a été depuis un des sep- royaumes de l'Heptarchie, et qui com- pose aujourd'hui le seul comté de Kent. Là, comme chez les Gaulois et les Germains, il y avait entre tous ces chefs une espèce de subordination gra- duelle, qui se mesurait sur le degré de puissance de chacun d'eux; un instinct de sécurité, qui, pour détourner un danger commun, les soumettait à la suprématie d'un seul; et, le danger passé, un instinct d'ambition et de rivalité, qui les armait sans cesse les uns contre les autres. Cassibelan gouvernait la région la plus florissante, celle qu'arrose la Tamise, celle où dès-lors le commerce avait commencé à introduire un degré de civilisation et d'opulence moins connu des autres contrées. Il exerçait la royauté, mais n'était que régent. Son frère aîné, Lud, qui, suivant les vieux chroniqueurs, a donné son nom à la ville de Londres (*Lud-Town, Lundown, London*), était mort après un règne de trente

mt deux fils mineurs. Les tant le besoin d'un prince que vaillant, avaient ingent de la toute-puissance, lan ayant établi à Londres ses neveux, à Launceston avec des conseils administrés réservés de défendre que César menaçait. César, re le triomphateur du monde pportait impatiemment que, ites les grandes victimes une, les yeux ne rencontrasse visage humilié d'un seul e motif d'orgueil que lui atlusieurs historiens, s'il n'est juste, n'est pas du moins issant que celui qui lui est Suétone, de n'avoir voulu Angleterre que pour en rapelles perles. Quoi qu'il en r, sous prétexte que les Breut secouru les Gaulois contre ins, envoya deux députés euples et leurs chefs, pour r de se reconnaître vassaux res de Rome. Cassibélan re: soumettre, et César fit sa descente en Angleterre. Elle e heureuse, de quelques coul'ait peinte la plume du cones Gaules. Tandis que, dans es, le sénat romain ordonjours de processions solenactions de grâces pour les aiucus, Cassibélan remerciait dieux d'avoir pu, aidé des e sa nation, et secouru par tes, remporter une victoire, lui enlever ses bagages, et i regagner précipitamment la r ses vaisseaux à demi-fracas-seconde tentative ne fut pas e d'un meilleur succès. Cassitira derrière la Tamise, s'y a de triples retranchements, il n'osait pas risquer une

guerre offensive, et lorsque César, dans un pays inconnu, se fut avancé d'un pas incertain entre des forêts impénétrables et des campagnes dévastées, attaqué à l'improviste par les Bretons, il fut une seconde fois chassé sur ses vaisseaux, dont quarante avaient été brisés par une nouvelle tempête. Le génie de César n'était pas de nature à se laisser vaincre par les obstacles. En se reubarquant, il méditait déjà une troisième attaque: c'était celle où la victoire l'attendait; mais il eut une puissante allié dans la discorde qui se mit parmi les Bretons. Mandrubace, roi des Trinobantes, sur la côte d'Essex, ayant à recouvrer ses états usurpés, et à venger son père tué par Cassibélan, s'était réfugié auprès de César. Il attira ses anciens sujets au parti du conquérant romain, lorsque celui-ci en était réduit à se concentrer et à sauver les restes de sa cavalerie, en leur défendant de battre la campagne. L'accession des Trinobantes, leurs otages, leurs troupes, leurs munitions, leur exemple bientôt suivi, rendirent l'espoir à César. Cassibélan, attaqué de front par les légions romaines, et sur son flanc, par les armées d'Essex, ne put que se défendre avec courage, et céder avec gloire. Deux fois vaincu sans être mis en déroute, retiré dans ses bois, où le vainqueur n'osait pas le poursuivre, découragé surtout, selon l'expression de César lui-même, par la défection de ses compatriotes, il envoya des ambassadeurs offrir sa soumission, un tribut annuel, la restauration de Mandrubace et des otages. César, pressé par l'hiver, se hâta de quitter un pays qu'il ne devait plus revoir, entassa le reste de ses troupes sur sa flotte, dont une partie avait été la proie des flots, et n'emporta guère d'autre fruit réel de sa victoire qu'une cotte d'armes

toute brillante de perles, qu'il consacra, dans le temple de Vénus, à la déesse dont il se vantait de descendre. Cassibélan eut encore sept ans de règne, que ne troubla aucune invasion étrangère, et pendant lesquels il est plus que douteux qu'il ait payé le tribut promis. L'aîné de ses neveux lui succéda. Nous avons suivi dans notre récit les anciennes traditions, non seulement britanniques, mais même romaines, avec lesquelles ne s'accorde pas tout-à-fait le récit de César dans ses *Commentaires*. D'abord, il ne compte que deux expéditions, au lieu de trois; mais on conçoit comment la seconde, dans un récit, peut se partager en deux. La grande différence c'est que César voudrait bien persuader qu'il fut vainqueur dès la première attaque. Or, dans celle-ci, lui-même avoue qu'il y eut des circonstances où, » pour la première fois, la fortune de » César lui manqua; » et, dans la dernière, il décele un trop grand empressement à regagner ses vaisseaux. Dans la *Pharsale* de Lucain, nous entendons Pompée reprocher crûment à César d'avoir été chercher les Bretons pour leur tourner le dos :

Territa quæsitis ostendit terga Britannis.

Tacite, en parlant de la conquête de la Grande-Bretagne, a dit que César l'avait plutôt indiquée que transmise à ses successeurs : *Potest videri ostendisse posteris, non tradidisse.*

I.—T—L.

CASTAGLIONE, ou **CASTIGLIONE** (JOSEPH), en latin *Castalio*, Italien savant, né dans le 16^e. siècle, à Ancône, d'une famille originaire de Penne, dans l'Abruzze ultérieure, cultivait avec un égal succès la jurisprudence, la poésie et l'étude de l'antiquité. Il vint demeurer à Rome, où son érudition et ses talents lui méritèrent la faveur des prélats les plus distingués.

Il fut fait gouverneur de Ce 1598, et mourut en 1616, à Céron. On a de lui plusieurs œuvres écrites en latin : I. *Savonne antique placée dans St.-Pierre en 1594*, II. *temple de la paix*. Les suivantes ont été réunies sous ce titre : *Vatines et opuscula*, Rome in-4^e., 1^o. *Des prénoms qu'on donnait à leurs empereurs*, De la manière dont on doit nommer Virgile; et 5^o. *De ceux qui soutiennent que les Romains ont eu des prénoms dans l'antiquité*. La plupart des opuscules de Grævius ont été insérés dans le *rus antiquitatum* de Grævius trouve la liste dans le 42^e. v. *Mémoires de Nicéron*. Baillon, d'après Meursius, que, rapporta à Leyde les *Diversa* de Castaglione, tout le monde n'était pas capable de d'important en matière d' mais il ajoute qu'à peine en quelques endroits, que l'on de sentiment.

CASTAGNARES (Augustin) qu'il le 25 septembre 1687, capitale de la province de man, dans le Paraguay. Sa pour les missions se déclara heure et le fit entrer chez le Ses supérieurs le destinèrent la foi chez les Chiquites. centaines de lieues qu'il fallut ser pour arriver chez ces pe difficultés d'un terrain com chers et de précipices, les d'un climat tantôt glacial et brasé, n'étaient pas les seuls qu'il eût à surmonter; la Chiquites en présentant de pl encore; mais, à force de trav devint familière, et bientôt il

e supérieur de sa mis-
 :ntreprise d'une grande
 s'agissait d'ouvrir une
 : entre la mission des
 elle des Guaranis, et
 vangile aux différentes
 :es qui occupent l'in-
 ise par lequel ces deux
 : séparées. Ce projet eut
 e succès; mais le père
 e se rebuta point, et
 : consolation de conver-
 de la nation des Samu-
 ler au milieu d'eux une
 elle il donna le nom de
 reprit alors le plan de
 : entre les Chiquites et
 dont il avait été forcé
 'exécution; mais après
 inconcevables dans des
 :s, où il avait souvent
 à la poitrine, manquant
 , épuisé de sang par la
 :ctes, les pieds déchirés
 ure et tranchaute des
 se vit contraint de re-
 tion de St.-Ignace. Son
 pas de longue durée. Le
 ndre les lumières de la
 îna chez un peuple con-
 : de *Mataguais*; et d'a-
 z bien accueilli par quel-
 :s barbares; déjà même
 leur faire construire une
 lors que le cacique, en-
 s chrétiens, le surprit
 ssacra, le 15 septembre
 rares était dans la 57^e.
 ège.

S—s.

CASTAÑIZA (JEAN DE),
 : S. Benoît, au monas-
 lvador, dans la Vieille-
 ndit recommandable par
 par sa piété, fut nommé
 :néral de sa congréga-
 r de Philippe II, censeur
 uprès des juges aposto-

liques de la foi, et mourut, en 1598,
 à Salamanque, dans le monastère de
 St.-Vincent, où il s'était retiré dans
 sa vieillesse. On a de lui : I. *la Vida*
de S. Benito, Salamanque, 1583,
 in-8°. C'est une traduction de S. Gré-
 goire-le-Grand; Castañiza y joignit
 les Vies de S. Maur et de S. Placide.
 Il publia aussi, en espagnol, un *Ca-*
talogue des princes, docteurs et
saints qui ont illustré l'ordre de S.
Benoît, précédé de l'approbation de
 la règle de l'ordre par divers concil-
 es, etc., Salamanque, 1583, in-8°.
 II. *Historia di san Romualdo, fun-*
dador de la orden Camaldulense,
 Madrid, 1597, in-4°; traduite en
 italien, par Timothée à Balneo, Ve-
 nise, 1605, in-4°; et en français,
 Lyon, 1615, in-16. III. *Vida de*
san Bruno. Castañiza en fut au moins
 l'éditeur. IV. *Institutionum divinæ*
pietatis libri quinque, Madrid, 1599,
 in-4°. C'est une traduction de l'alle-
 mand; on y trouve la Vie de Ste.-Ger-
 trude, religieuse de St.-Benoît. Le P.
 Castañiza ne fut que l'éditeur de cet
 ouvrage; il y joignit des notes ou des
 scolies. V. *Declaracion del Padre*
nuestro, 1604; VI. *De la perfec-*
cion de la vida christiana. C'est,
 suivant plusieurs auteurs, l'original
 du livre devenu fameux parmi les ou-
 vrages ascétiques, sous le titre de *Com-*
bat spirituel. Nicolas Antonio dit que
 Jacques Lorichius (chartreux de Fri-
 bourg, vers l'an 1615), traduisit le
 livre *De la perfection* en latin, et
 qu'il fut imprimé à Paris, chez Pierre
 de Bresche, en 1644, in-8°; qu'on
 le réimprima à Francfort, en 1662,
 sous ce titre : *Pugna spiritualis, sive*
de perfectione; qu'il fut ensuite tra-
 duit en flamand, par Gérard Zoës, et
 en espagnol, sous le titre de *Batalla*
espiritual. Le *Combat spirituel* n'est
 pas attribué sans contradiction au bé-

nédiclin espagnol Castañiza (Voyez BRIGNON et GERBERON). Quelques moines théatins l'attribuent au théatin Laurent Scupoli. V—VE.

CASTAGNO (ANDRÉ DEL), peintre toscan, naquit en 1406 dans un hameau appelé *il Castagno*, dont il prit le nom. Orphelin en bas âge, il fut réduit à garder les troupeaux. Un gentilhomme des environs le vit dessiner sur un mur avec du charbon, et, reconnaissant en lui des dispositions, le mena à Florence, pour le faire étudier, à ce qu'on croit, chez Masaccio. Ses progrès furent rapides. Bientôt on lui confia la décoration du cloître de St.-Miniato al Monte, où il peignit l'histoire de ce Saint. Il fit aussi à fresque et en détrempe des tableaux pour d'autres églises. Sa réputation étant établie, on l'associa à Baldovinetti et à Dominique de Venise, qui devaient peindre la grande chapelle de Ste.-Marie-Nouvelle. Dominique avait apporté à Florence le procédé de la peinture à l'huile, qu'il avait appris à Venise d'Antonello da Messina; André, jaloux de ses succès, résolut de lui arracher son secret, et il y parvint à force de caresses et de protestations d'amitié; mais la jalousie dont il était dévoré ne connaissant plus de bornes, il attendit un soir son trop confiant ami, et le tua en trahison. L'infortuné était si loin de le soupçonner, qu'il se fit transporter chez lui, et mourut dans ses bras. Le public, également sans méfiance, n'aurait jamais connu l'auteur de ce crime, si André ne l'avait confessé lui-même à l'article de la mort. Les meilleurs de ses ouvrages sont détruits; il n'en reste plus guères à Florence qu'un tableau à St.-Lucia de Magnuoli, et un Crucifix accompagné de plusieurs saints, peint sur un mur du monastère degli Angeli. Il se plaisait à peindre des scènes bar-

bares, des martyrs, des bibles, fut-il choisi en 1478 pour présenter l'exécution des conjuration des Pazzi. Ce tableau d'une effrayante vérité, lui surnom d'André *degli Impendus*. Sa manière était hardie, ses mouvements et les expressions de ses figures exagérées; sa couleur était crue; il dessinait bien, mieux dans les raccourcis que dans la perspective que ses devanciers. Il mourut vers 1480, à l'âge d'environ quatorze ans, et fut enterré à Ste.-Maria-Novella, où l'avait été son père, le bienheureux Dominique. Il eut pour disciples Pierre del Pollaiuolo, Victor et Jean de Rovizzano.

GASTAIGNE, ou GASTAIGNE (GABRIEL DE), cordelier, travailla en chimie la place de premier de Louis XIII. Comme d'autres insensés, il s'entêta de la philosophie hermétique. On a de lui *L'Or potable qui guarit tous les maux*, Paris, 1611, in-12. *Il le Grand miracle de naturalie, que, en imitant les philosophes, tous les malades se rendront en parfaite santé*, Paris, 1615, in-8°. *III. Le Livre de la terre, où l'on trouve son de toute maladie*, 1616. Ses Oeuvres médicales et philosophiques ont été réunies, Paris, 1616.

CASTALDI (CORNELIO), de Feltre, en 1480, d'une famille noble, fut juriconsulte et même jurisconsulte, il fut chassé de sa patrie auprès de Venise; il parvint à tout ce qu'il demandait. Égrotant, il fut guéri par un médecin de Padoue, et y fonda un collège

1556; ses poésies, ignorées long-temps, furent publiées pour la première fois, en 1711, par Prault, in-4°. et imprimées sous les soins de l'abbé Conti, avec la vie de l'auteur par un autre savant vénéral, Thomas-Joseph Farsetti. Ses poésies italiennes, Castaldini, ont été recueillies par le même. Ses pensées sont non seulement riches, mais encore lumineuses; mais il manque de force et de douceur. Ses sermons, qui sont peut-être empreints du goût de l'antiquité, ne montrent pas qu'il avait pris pour modèle les poètes du siècle d'Auguste.

R. G.

CASALION (SÉBASTIEN) naquit dans les montagnes du Dauphiné, dans une famille pauvre. Son nom est *Châteillon*, qu'il prend dans sa *Bible* française; mais il le changea en celui de *Casalion*, par une allusion à la fontaine de *Casalion*, consacrée aux muses. Dans l'année 1540 à Strasbourg, il fut élu à la chaire d'humaine théologie de Genève. Ils ne tardèrent pas à se brouiller. La dispute commença par une dispute sur l'antiquité des *Cantiques*, on voulait faire proscrire les *Écritures*, à cause du style et peu décent qu'il reprochait. Cette dispute s'anima bientôt en deux points, la prédestination et de la doctrine opposés au système du zélé réformateur, dont surtout les opinions sombres et désespérantes sur les décrets absolus. Alors il fit une déclaration du caractère intolérant de son ami, qui obtint sa desti-

tution de la chaire de professeur et son bannissement de la ville, en 1544. Castalion se retira à Bâle, où il fut bien accueilli des magistrats, qui le nommèrent à une chaire de grec. L'apôtre de Genève l'y poursuivit, et tenta inutilement de lui faire perdre cette place. Théodore de Bèze, qui épousait toutes les passions de Calvin, partagea son animosité contre Castalion, devenu d'ailleurs son rival dans la traduction de l'Écriture sainte; ce qui produisit entre eux une guerre de plume assez vive. Le malheureux Castalion acheva de s'aliéner ces deux terribles adversaires, en adoptant, sur la punition des hérétiques, un système de tolérance absolument opposé à celui qu'ils s'étaient vus contraints d'embrasser pour justifier le supplice de Servet. Il n'opposa à leurs procédés violents, à leurs injures grossières, qu'une apologie pleine de raison. « Il faut demeurer d'accord, dit Bayle » à ce sujet, que Castalion, hérétique » tant qu'il vous plaira, donnait de » plus beaux exemples de modération » dans ses écrits, que les orthodoxes » qui l'attaquaient. » C'était, du reste, un homme simple et sans ostentation. On peut l'attaquer sur son orthodoxie; car, en suivant le grand principe de la réforme, il se laissa entraîner dans le socinianisme; mais on n'osa jamais inculper sa vertu. La misère ne cessa de le poursuivre; il fut toujours aux expédients pour faire subsister sa nombreuse famille. Après avoir donné le matin à l'étude, il se voyait réduit le reste de la journée à cultiver son champ de ses propres mains. C'est dans ce triste état qu'il mourut à Bâle, le 29 décembre 1563, de la peste qui ravageait cette ville. Son principal ouvrage est une version latine de la *Bible*, dont la première édition est de 1551, et la plus estimée de 1575, toutes les deux

imprimées à Bâle. On lui reproche d'avoir porté atteinte à la majesté des livres saints, par une affectation de latinité et d'éloquence, par des tournures et des expressions profanes et recherchées, qui en font disparaître la noble simplicité; enfin, par une hardiesse de traduction qui en altère l'exactitude. Quoi de plus ridicule, par exemple, que de traduire *angelus* par *genius*, *baptismus* par *lotio*, *ecclesia* par *res publica*, etc.; de vouloir faire parler aux écrivains sacrés le langage de Cicéron, et même de leur faire soupirer quelquefois les tendres vers d'Ovide? C'est le Berruyer de son siècle. Il se corrigea, en partie, de ce défaut dans les dernières éditions. Ses notes, qui comportaient plus de liberté, sont d'un style pur, clair, et contiennent de bonnes remarques critiques; elles prouvent cependant qu'il était plus savant dans le grec que dans l'hébreu. Sa version française n'est pas moins ridicule que la latine; mais c'est par un défaut contraire; il était tout hérissé d'hébreu, de grec, de latin, et il avait presque oublié sa langue maternelle quand il l'entreprit; de-là ces expressions triviales, le rogné pour le circoncis; la miséricorde fait la figue au jugement, pour *super exultat misericordia judicium*, et autres du même genre, qui ont fait dire à Henri Étienne qu'il parlait le jargon des gueux. Cette version parut à Bâle en 1555, in-fol. Les autres ouvrages de Castalion sont: I. *De hæreticis, quid sit cum eis agendum, variorum sententiæ*, Magdebourg, 1554, in-8°. « Livre, dit Senebier, que la » charité scella de son seau, et que la » charité chrétienne défendait d'atta- » quer. » La charité ne retint pas Théodore de Bèze, qui entreprit de le réfuter dans son *Traité De hæreticis à civili magistratu puniendis*. L'ou-

vrage de Castalion est une de divers opuscules, auxquels fit que mettre une préface, nom de *Martinus Bellius*. Il *quia sacra*, Bâle, 1545, in-8°, réimprimés avec des corrections et des augmentations. C'est un *l'Écriture sainte réduit en di*. Les règles du discours y sont servées, et il y règne une gravité; mais le ton trop familier répond pas toujours à la dignité des sujets, et au respect convenable des vérités sacrées. On désire l'auteur n'eût point défiguré ses propres; qu'il se fût abstenu de donner une certaine teinte de socialisme; mais on y trouve sur les ouvrages des lumières qui ne s'éteignent qu'après beaucoup de lecture. *imitando Christo*, Bâle, 1556. C'est *l'Imitation de Jésus-Christ* en latin élégant, où il a fait quelques changements d'après une édition de la même époque, mais dont il a supprimé le troisième livre. Cette édition fut réimprimée en 1707, in-12, avec une préface de l'éditeur sur l'auteur et les changements de l'ouvrage. IV. *Moses latinè*, 1546, in-8°, où il se déclara la peine de mort infligée aux hérétiques. V. *Bern. Ochini dialogi de duos libros divisi, quorum primus de messia, secundus de Iesu latine versi*, Bâle, 1565, in-12. Cette traduction ne compte pas à donner de fautes à son orthodoxie. Les uns prétendent qu'elle a été faite sur l'édition italienne, les autres sur celle d'Ochin, le livre n'ayant été imprimé en italien. VI. *Germanica*, dont il publia une version française avec ce titre: *du vieil et nouvel homme* nom de *Jean Théophile*. Ce

beaucoup de fanatisme, le our un fauteur des anabap-
 Un poème grec sur la vie
 -Baptiste, un poème la-
 une paraphrase du pro-
 s, et d'autres poésies. VIII.
 gues latins sur la prédesti-
 ection, le libre arbitre et la
 ne préface de Fauste Socin,
 us le nom de *Felix Turpio*,
 8, in-8°, quoique datée
 l. Castalion a donné une
 eque de Xénophon, Bâle,
 8°. ; une traduction latine
 dans les éditions de Bâle,
 567, in-fol.; et plusieurs
 uctions latines et françaises,
 en vers. Il a laissé en ma-
Systema theologicum, dont
 t un grand éloge. T—D.
 NHEDA (FERNANDO LO-
 rrien portugais, naquit dans
 es années du 16°. siècle. Il
 jeune aux Indes avec son
 huit y remplir les fonctions
 émoi des exploits de ses
 es, et jaloux d'en conserver
 à la postérité, il s'attacha
 des mémoires et des rensei-
 relatifs à la conquête des In-
 t en l'avantage de vivre fat-
 at avec un grand nombre
 qui avaient eu part aux cam-
 plus brillantes, il se procura
 moyen des documents pré-
 même des lettres et des pa-
 son retour en Portugal, il
 ses frais dans toutes les
 royaume, pour découvrir
 mes qui eussent été témoins
 des faits qu'il avait rassem-
 a, après avoir passé la plus
 rtie de sa vie à réunir ses
 , il composa son ouvrage
 versité de Coïmbre, où il
 oyé par le roi Jean III. Dans
 dicatoire adressée à ce prin-

ee, Castanhéda rend compte des mo-
 tifs qui lui ont fait entreprendre son
 ouvrage. Il observe que, de son temps,
 il ne se trouvait pas quatre personnes,
 entre lesquelles il se nomme, qui
 eussent une connaissance immédiate
 des faits glorieux qu'il se propose de
 raconter, et que, sans le secours de
 son ouvrage, il fallait s'attendre qu'a-
 près leur mort la plus belle partie de
 l'histoire de Portugal serait oubliée.
 Tous les auteurs qui ont parlé de
 Castanhéda ont loué son exactitude
 et sa fidélité; ses compatriotes lui ont
 reproché son style, bien moins pur
 que celui de Barros; il faut aussi con-
 venir qu'il est prolix et minutieux.
 Ces défauts ont sans doute empêché
 Castanhéda de jouir d'une aussi grande
 réputation; Son ouvrage, qui est esti-
 mé et rare, mais peu lu et peu connu,
 parut sous ce titre: *Historia do Des-
 cobrimento e conquista da India
 pe lo Portuguezes*, Coïmbre, 8 par-
 ties, 1552 - 1561, in-fol. Le premier
 livre a été traduit en français par
 Gronchi, Paris, 1553, in-4°. Il en
 existe aussi un extrait joint à l'histoire
 d'Osorio, traduite en français par S.
 Goulard, Paris, 1581, in-8°. E—S.

CASTEL (JEHAN DE), bénédic-
 tin, vivait dans le 15°. siècle. A la
 tête de l'ouvrage dont nous rappor-
 terons le titre ci-après, il prend la
 qualité de *chroniqueur de France*,
 et il est probable que c'est le même
 dont Molinet parle dans ses poé-
 sies, où il loue ses chroniques. Elles
 sont perdues; du moins, il n'en est
 fait aucune mention dans la *Biblio-
 thèque historique de France*, et
 nous ne savons aucun auteur mo-
 derne qui les ait citées. Des critiques
 ont pensé que Castel, fils de la cé-
 lèbre Christine de Pise, et à qui la
 Croix du Maine donne les titres
 d'*historien, poète français et grand*

chroniqueur, doit le même que Jehan Castel ; mais ils se sont trompés, le premier étant né en 1386, tandis que le second n'est né que vers 1450, et que d'ailleurs il est probable qu'il vivait encore en 1500. L'ouvrage qui nous reste de Jehan de Castel est intitulé : *Le Mirouër des pécheurs et pécheresses, en vers*. Il l'écrivit en 1468 ; l'édition est in-4°, sans date ni marque de lieu de l'impression. Une note du catalogue de La Vallière, par Debure, tome II, N°. 2827, ferait conjecturer que l'ouvrage fut imprimé en 1483 par Antoine Caillant et Louis Martineau. Il est divisé en trois livres ; le premier a pour titre : *le Specule des pécheurs* ; le second *l'Exhortation des mondains, tant gens d'église comme séculiers*, et le 3°. *l'Exemple des dames et damoiselles et de tout le sexe féminin*. C'est une longue paraphrase de cette pensée : « Que la mort est certaine, et » que les pécheurs doivent se convertir. » L'auteur emploie indifféremment les langues latine et française, et on trouve dans son poëme des vers français de toutes sortes de mesures : à la suite sont des ballades morales. Il y a de fortes raisons de croire que Jehan Castel ne doit pas être distingué de Jean de Chastel, natif de Vire en Normandie, religieux de St.-François, auquel la Croix du Maine attribue une épître en vers imprimée en 1500. On sait qu'il existait alors à Vire une famille nommée Castel, et non pas Chastel, et la Croix du Maine n'est pas si exact qu'on ne puisse le soupçonner d'avoir transformé un religieux bénédictin en un moine franciscain. Ces sortes d'erreurs sont assez communes dans sa *Bibliothèque*, comme Lamonnoye l'a prouvé. W—s.

GASTEL. Voy. CHRISTIAN, FRÉARD, PÉREARD-SAINTE-PIERRE.

GASTEL (LOUIS-BENJAMIN) à Montpellier le 11 novembre 1705, entra chez les jésuites le 16 1705, cultiva les belles-lettres sa jeunesse, et les enseigna, coutume des jésuites. Il s'adonna ensuite tout entier aux mathématiques à la physique. Avant l'âge de 20 ans, il avait lu la plupart des ouvrages des mathématiciens, et il savait bien des mathématiques. S'étant fait connaître par quelques essais, son goût et à son génie, ces ouvrages tombèrent entre les mains de P. Castel et du P. Tournemine, l'autre protecteurs des sages. Ils jugèrent que le P. Castel serait point déplacé dans la chaire et ils conseillèrent à ses supérieurs de le faire passer de Toulouse à Montpellier. C'était sur la fin de 1720. De P. Castel jeta dans ses ouvrages le public les fondements de son système favoris. Sa doctrine pesanteur était, selon lui, le système de l'univers. Tout est composé de deux principes, de la gravité des corps et de l'action des esprits des corps, qui les faisait tomber sans cesse au repos ; action des esprits rétablissait sans cesse les mouvements de gravité des corps en tous sens principalement vers les centres ; les esprits, efficace par tout, et agit tout temps de rompre l'équilibre d'empêcher l'inertie de la matière. Ce système, exposé dans son *Traité de la pesanteur universelle* Paris, 1724, en 2 vol. in-8, fut attaqué par l'abbé de St.-Pierre, auquel l'auteur répondit. *La Méthode universelle*, du P. Castel, imprimée à Paris en 1728, in-8, ne valut d'être admis dans la

Londres. Il fut aussi de l'Académie de Bordeaux et de celle de Clèves. *Clavecin oculaire* acheminé célèbre le nom du P. Castel en annonça le projet dès 1700, dans le *Mercur* de novembre il en développa toute la machine dans les journaux de Trévoux. Non content de faire voir des sons et des couleurs, il s'efforça d'établir sa machine chromatique, et la meilleure de son temps s'écoula dans presque toute l'Europe de cette époque, par le moyen de laquelle, au lieu des couleurs, il prétendait que l'organe de la vue, comme le son, produirait les couleurs ordinaires affecte celui de la variété des sons. Il mit son système pour accréditer sa machine, fabriquée à plusieurs reprises à grands frais, elle n'a remporté aucun succès de l'auteur, ni l'approbation du public; elle donna cependant plusieurs observations importantes. P. Castel travailla pendant plusieurs années au *Journal de Trévoux* et y fournit aussi beaucoup d'articles au *Mercur*. Son imagination fut souvent dans des écarts et dans des singularités; mais quand il se sentait de sang-froid pour retenir son système sous les lois de la raison, son style était attrayant et convenable; il écrivait bien. Tout en remplissant ses devoirs de son état, et avec respect pour la religion, il mena une vie exemplaire. Il mourut le 11 janvier 1757, à soixante ans. On a de lui, outre les livres que nous venons de parler, *Le calcul mathématique abrégé*, 1727, in-4°; un traité intitulé *Optique des couleurs*, Paris, 1712; *Réponse à M. d'Anvers sur le pays de Kamtchatka*, et 1737, in-12, et plusieurs

autres ouvrages dont on peut voir la liste dans le *Journal de Trévoux*, au second volume d'avril 1757, et dans l'ouvrage publié par l'abbé de la Porte, sous ce titre : *Esprit, saillies et singularités du P. Castel*, Amsterdam (Paris), 1763, in-12. Z.

CASTEL - BOLOGNESE (JEAN DE). Voy. BERNARDI.

CASTEL-MELHOR (DON JUAN RODRIGUEZ DE VASCONCELLOS, comte de), général portugais, gouverneur du Brésil, s'y était signalé sous Philippe IV, roi d'Espagne et de Portugal; mais ayant été accusé, après l'avènement de la maison de Bragance, d'avoir voulu livrer le Brésil au nouveau roi, il fut arrêté par les Espagnols, jeté dans un cachot, et mis à la torture, sans qu'on pût arracher de lui aucun aveu. Conduit en Europe, et enfermé dans le château de Carthagène, il parvint à s'évader en 1641, se réfugia à Lisbonne, et y fut accueilli par Jean IV, qui lui donna le commandement d'une province. Castel-Melhor repoussa l'armée espagnole avec beaucoup de courage en 1645; il commanda en chef l'armée portugaise deux ans après, se distingua en plusieurs occasions, et mourut en 1658, à Ponte de Lima. — Son fils, CASTEL-MELHOR (don Louis Souza Vasconcellos, comte de), fut ministre et favori d'Alphonse VI. Il détermina ce prince, en 1663, à éloigner du gouvernement la reine-mère Éléonore de Guzman, disposa des premières charges du royaume, immola les autres favoris à son ambition, et fut opposé à l'infant don Pedro, qui projetait de détrôner le roi, son frère. Castel-Melhor était d'avis de faire enlever l'infant, et de punir rigoureusement les conseillers de ce prince; mais ce projet échoua, par l'inconstance et la faiblesse d'Alphonse. Forcé

de céder au parti de la reine, Castel-Melhor passa en Angleterre en 1667, et ne revint en Portugal qu'après la mort de cette princesse. B—P.

CASTELA (HENRI), religieux observantin, né à Toulouse, partit de Bordeaux au mois d'avril 1600, pour Rome, et ensuite pour Venise, où il s'embarqua pour faire le voyage de la Terre-Sainte. Il revint à Bordeaux au mois d'octobre 1601, après avoir visité Alep, Jérusalem, le Caire, le mont Sinai et Alexandrie. Sa relation, écrite avec simplicité, annonce un homme instruit; il croit un peu légèrement aux miracles; mais il est bon observateur. Animé du véritable esprit du christianisme, il ne se permet contre les Turks aucune de ces expressions injurieuses que leur prodigent trop souvent les voyageurs chrétiens, et même les religieux qui ont écrit à cette époque, et pourtant il lui est arrivé beaucoup de fâcheuses aventures. Les parties les plus curieuses de son voyage sont celles qui concernent son excursion au nord de Jérusalem jusqu'à la fontaine *Phiala*, près de Kedar, et sa route depuis Rama, le long de l'ancien pays des Philistins, et à travers le désert jusqu'au Caire. Il a publié: I. le *Saint Voyage de Jérusalem et du mont Sinai en l'an du grand jubilé* 1600, Bordeaux, 1605, in-8°.; 2°. édition, Paris, 1612, in-12; II. le *Guide et adresse pour ceux qui veulent faire le voyage de Terre-Sainte*, Paris, 1604, in-12; III. les *Sept flammes de l'amour sur les sept paroles de Jésus-Christ attaché à la croix*, Paris, 1605, in-12. E—S.

CASTELEYN (MATHIEU DE), d'Oudenarde, en Flandre, a vécu vers le milieu du 16°. siècle, et a obtenu des Flamands, ses contemporains, le titre d'*excellent poète moderne*. A eu

juger cependant par les poésies qui nous restent de lui, il eut un talent que de zèle. Il publia une *Poétique* en langue flamande. Elle parut à Gand en 1555, et a été plusieurs fois réimprimée; elle avait été intitulée, selon l'usage de l'époque, *l'Art de la rhétorique*. Il fut le même facteur de la chambre des notaires d'Oudenarde, sous le nom de: *Pax vobis*. Dans l'édition de Rotterdam, 1616, son ouvrage est suivi de *l'Histoire de Pirame de Thibé*, en vers; de *l'Histoire de Gades de Tournay*, et de *l'Histoire de diverses*. Il moralise l'histoire de Pirame et de Thibé, en comparant Pirame à Jésus-Christ, et Thibé à la nature humaine. La versification de son *Rhétorique* pèche habituellement par le défaut de la mesure, et elle est chargée de figures et de barbarismes. On l'a comparée à une œuvre religieuse, nommée *Anne*. Elle cultiva la poésie flamande à son époque, et Casteleyn n'a pas fait la comparaison. M—

CASTELL (EDMOND), orientaliste anglais, naquit dans le comté de Cambridge en 1606. Après avoir achevé ses premières études, il entra, en 1621, au collège d'Emanuel à Cambridge, où il resta plusieurs années; de là il passa au collège de St-Jean, dont la bibliothèque lui facilitait les moyens de satisfaire son goût pour les langues orientales, dans lesquelles il fit des progrès rapides. Lorsque Walton eut projeté de donner une nouvelle édition de sa polyglotte, il s'associa plusieurs savants hommes de l'Angleterre, et y prit une part très active. Walton, et pour compléter son ouvrage, il composa son *Lexicon taglotton*, chef-d'œuvre de son art. Ce dictionnaire, d'un travail immense, auquel il avait employé dix-

pendant dix-sept années, les divisions ont été traitées plus grand soin, et où la créée à l'arabe l'emporte de 12 le lexique de Golius, 12,000 liv. sterl., ou, dire, sa fortune et la vue. répondit point à l'attente l s'en débita peu d'exemplaires parut en 1669; et, en le exemplaires restaient sans de son savant et immortel. Les cinq cents qu'on mort furent placés dans où ils devinrent la proie é et des rats, et, lorsqu'on ne retirer, on put à peine se grand nombre un seul complet. Cependant Charruit du mérite de Castell, dit des vers en son honneur zèle et de son désintéressement nomma, en 1666, son et professeur d'arabe à Oxford. Dès cette époque, ce saliste, ayant perdu sa bibliothèque et presque toute sa fortune par l'incendie de Londres, son patrimoine et s'était dévoué à la médecine pour subvenir aux besoins de sa famille, et on peut dire que les soins du monarque ne furent récompensés que par les sacrifices qu'il avait faits. Il obtint en 1668, une prébende dans le chapitre de Cantorbéry, et mourut en 1675, âgé de soixante-dix ans. Voici le titre de son dictionnaire : *Icon heptaglotton, hebraïca, syriacum, sassaïca, aethiopicum, arabicum, persicum, et persicum separatim, sist brevis et harmonica et omnium praecedentium delineatio*, Londres, vol. in-fol. J. Dav. Mistrat de ce grand ouvrage

le dictionnaire syriaque, et l'a publié avec des notes, Göttingue, 1788, 2 vol. in-4°. ; le même savant a donné, en 1790, des suppléments au lexique hébreu, sous ce titre : *Supplementa ad lexica hebraica*, 6 parties in-4°. J. F. L. Trier a publié dans le même format, pour qu'on puisse le réunir à ces suppléments, le *Lexicon hebraicum*, sous ce titre : *Lexicon hebraicum Castellii, adnotatis in margine vocum numeris, ex J. D. Michaelis supplementis*, Göttingue, 1792, in-4°. Castell est encore auteur d'un recueil d'odes in-4°, en l'honneur de Charles II, publié en 1660, sous ce titre : *Sol Angliæ oriens auspiciis Caroli II, regum gloriosissimi*. Cet opuscule, fort rare, de trente-deux pages, renferme sept odes en hébreu, chaldéen, syriaque, samaritain, éthiopien, arabe, persan et grec, accompagné d'une traduction latine. On voit, par une de ses lettres, que son application constante à la littérature orientale lui avait fait un peu négliger sa propre langue. On a encore du même auteur un discours latin qu'il prononça pour l'ouverture de son cours d'arabe, imprimé d'abord à Londres en 1667, in-4°, et réimprimé dans les *Orationes selectae clarissim. virorum*, données à Leipzig en 1722, par les soins de J. Erh. Kappius. Castell y recommande l'étude de la langue arabe, et prouve, par des explications du livre II du *Canon* d'Avicenne et d'autres écrivains orientaux qui ont parlé des plantes, qu'on peut se servir de cette langue pour expliquer les passages des livres saints qui ont quelque rapport avec la botanique. J—N.

CASTELLANUS. V. CHATELAIN et DUCHATEL.

CASTELLESI (ADRIEN), en latin, *Castellensis*, ou *Castellus*, cardinal, né à Corneto ou Toscane, d'une fa-

nille pauvre et obscure, s'éleva par son mérite personnel aux premières dignités de l'Église. Il s'était préparé par d'excellentes études à remplir les plus importantes fonctions, lorsque Innocent VIII l'envoya en Écosse pour terminer les dissensions qui agitaient ce pays; mais ayant appris à Londres que le malheureux Jacques III avait péri dans une bataille contre ses sujets, il n'alla pas plus loin. Morton, archevêque de Cantorbéry, le présenta à Henri VII comme l'homme le mieux en état d'être son agent à la cour de Rome. Ce prince fut tellement satisfait de ses services dans cette mission, qu'il lui donna, en 1505, l'évêché d'Héreford, et, l'année suivante, celui de Bath et Wells. Dans l'intervalle de ces deux promotions, Alexandre VI l'éleva à la pourpre romaine. Castellesi passait pour avoir amassé de grandes richesses dans les places de premier secrétaire du pape et de receveur-général des deniers publics. César Borgia persuada à son père de s'en défaire par le poison, ainsi que de quelques autres cardinaux qui avaient la réputation d'être immensément riches, afin de s'emparer de leurs trésors; mais, par la méprise d'un des officiers du pape, le père et le fils prirent eux-mêmes la liqueur empoisonnée qui était destinée pour les cardinaux. Tel est du moins le récit de Guichardin, auteur passionné, lequel est contredit par Odéric Raynald, qui a écrit d'après les mémoires suspects de la maison de Borgia. Sous Léon X, Castellesi, sur la prédiction d'une discese de bonne aventure, qui lui avait promis la papauté, au rapport de Paul Jove, se laissa entraîner dans une conjuration contre ce pape. Le complot ayant été découvert, il avoua son crime, et fut condamné à une amende de vingt-cinq mille ducats. Pour

se soustraire au paiement de cette somme, il se sauva de Rome, et s'enfonça dans quelque retraite connue, de sorte qu'on n'entendait parler de lui, et qu'on a toujours ré le lieu et l'époque de sa mort. Valeriano, qui écrivait en 1518 qu'il passait pour avoir été assassiné par son domestique, dans le dessein de le voler; mais on croit que Castellesi qui fit courir ce bruit de se soustraire à toutes les recherches qu'on pourrait faire. Chacun mourut en 1518, et son caractère dit qu'il s'était retiré mourut à Constantinople. Le cardinal de Corneto (car c'est ainsi l'appelait) était doué des plus grands talents naturels et acquis. On le garde comme un des plus habiles hommes de son temps. Sa passion était de rétablir dans sa pureté la langue des anciens Romains l'engagement de ne pas faire de dépenses pour en faciliter l'étude, par les récompenses qu'il donnait à ceux qui y excellaient, et par le soin qu'il eut de procurer de nouvelles éditions de plusieurs auteurs. Il envoya son parent, Polidoro Virgil, en Angleterre pour y acheter le même goût, et donna lui-même l'exemple d'une latinité purgée dans divers ouvrages de sa plume: I. *De sermone latino modo latinè loquendi*, Bâle, Paris, 1528, in-8°, souvent réimprimé; II. *De venatione, et de itinere*, Venise, Aldo, 1534, in-8°, avec l'ouvrage précédent, Lybri, 1548, in-8°; III. *De philosophia ex quatuor doctoribus ecclesie*, Bologne, 1507. J'étais professeur de belles-lettres à l'université de Ferrare, a publié, en 1518, à Faenza, un ouvrage curieux sur les travaux de ce cardinal, intitulé *linguæ latinæ usu, epistola* à

; *præedit commenta-
gestis et scriptis Ha-
li card., quo imprimis
tas restituta.* Ces lettres
Alembert, qui avait pré-
ait impossible aux mo-
1 parler et de bien écrire
T—D.

I (BERNARD), naquit à
7. Ses parents ayant re-
ispositions pour la pein-
it à l'école d'André Sé-
it beaucoup de progrès.
la facilité de Cangiage,
a de ses leçons, et devint
ur. Il joignit à ce talent
le couleur. Son génie fa-
re aux plus grandes com-
ssi fut-il bientôt occupé
s considérables. Sa répu-
ndit dans toute l'Italie,
tome, où elle lui fit des
ingnés. Il se rendit dans
à il fut très bien accueilli
ain pontife, qui le char-
n tableau pour l'église de
fut ensuite appelé chez le
:, qui lui fit présent d'une
d'un prix considérable.
s plus distingués de son
lesquels il était lié d'a-
tous célèbre. Il fit des
le Tasse, qui furent
acés devant chacun des
Jérusalem délivrée. Il
a patrie; mais, se dispo-
ner à Rome, ses infirmi-
nt et terminèrent sa vie
s élèves furent ses fils,
-Maria, Ferdinando et
da Ferrari. — Valerio
it encore fort jeune lors-
son pere. Il entra dans
minique Fiasella, et puis
an voir les ouvrages de
de Perrin del Vaga; en-
ndit à Parme, pour étu-

dier ceux du Corrège et du Parmesau.
Il retourna dans sa patrie, où il ob-
tint les principales entreprises qui se
trouvaient à faire dans les palais et
dans les églises. Les étrangers recher-
chèrent ses tableaux, et il en fit un
grand nombre pour la France et pour
l'Angleterre. Son génie était fécond
et facile; il donnait à ses figures des
tours flexibles, et les dessinait d'une
bonne manière; son coloris était ten-
dre et transparent, particulièrement
dans ses fresques. Il aimait surtout à
peindre les batailles, où il réussissait
parfaitement. Il avait la vivacité du
Tintoret dans ses compositions; ses
chevaux sont savamment dessinés; il
en connaissait l'anatomie, et en faisait
bien ressortir les muscles. Les grands
sujets d'histoire qu'il a peints dans
les églises tiennent beaucoup de la
manière de Paul Veronèse. Il mourut
à Gènes, à l'âge de trente-quatre ans,
en 1652. Z.

CASTELLI (BENOÎT), l'un des
plus célèbres disciples de Galilée, et
regardé comme le créateur d'une nou-
velle partie de l'hydraulique, la théo-
rie des eaux courantes, naquit à Bres-
cia en 1577: il était abbé d'un cou-
vent de bénédictins de la congréga-
tion du Mont-Cassin. Il s'appliqua
surtout aux mathématiques, et les en-
seigna d'une manière distinguée, à l'u-
niversité de Pise, et ensuite au collège
de la *Sapienza*, à Rome, où il mou-
rut en 1644. Le pape Urbain VIII lui
ayant demandé les moyens de perfec-
tionner les travaux destinés à contenir
les eaux des fleuves qui ravagent quel-
quefois diverses parties de l'état ro-
main, il composa à cette occasion son
traité *Della misura dell' acque cor-
renti*, Rome, 1658, in-4°, ouvrage peu
volumineux, mais précieux par la solide
et judicieuse doctrine qu'il contient; il
fut traduit en français en 1664. Cas-

telli s'était d'abord fait connaître par la chaleur avec laquelle il avait pris la défense de Galilée, dans la querelle que ce grand homme essuya à l'occasion de ses découvertes hydrostatiques en 1615. Il a mis au jour d'autres ouvrages moins intéressants. Quelques opuscules philosophiques, qu'il avait laissés en manuscrit, furent imprimés par ordre du cardinal Léopold de Médicis. La bibliothèque de St.-George-le-Majeur, à Venise, possédait de lui d'autres manuscrits plus importants, dont une partie a été insérée dans la collection *De motu aquarum currentium*, publiée à Florence en 1725. Sa vie a été imprimée sous ce titre : *Vita Benedicti Castelli, Brixiensis, etc., ex Mariani Armellini bibliotheca benedictina Casinensi excerpta et additionibus illustrata*, Dresde, 1746.

C. M. P.

CASTELLI (PIERRE), né à Messine, sur la fin du 16^e. siècle, fut professeur de médecine à Rome, au collège des Mammertins, et ensuite professeur de botanique dans sa patrie, puis directeur du jardin que l'on venait d'y établir, et qu'il enrichit de beaucoup de plantes, principalement de celles de l'Italie et de la Sicile. Il a publié le catalogue de ce jardin et celui des végétaux qu'il avait observés sur le mont Etna. Il est mort vers l'année 1656, ou 1658. Ce savant a composé un grand nombre d'ouvrages, tant sur la médecine et la botanique, que sur l'histoire naturelle et la chimie. Dans la plupart, il montre des connaissances aussi profondes que variées, et beaucoup d'érudition. Quelques-uns lui donnèrent de la célébrité, parce qu'il y exposa des faits nouveaux, ou qu'il y attaqua et combattit des opinions généralement reçues, dont il paraît avoir triomphé. Ses ouvrages sur la botanique ont fait con-

naître quelques plantes de l'état peu florissant où cette était alors dans cette île, si féconds en végétaux; mais ils ne sont pas tant, et n'ont que peu contribué au progrès. Celui qui lui aurait fait d'honneur, comme botaniste, l'*Hortus Farnesianus*; mais, par un motif de réserve, il le publia sous le nom de son ami Aldini (Voy. ALDINI). Ses ouvrages que Castelli a publiés sous son nom : I. *Chalcantimum in porion, sive duodecim dabit de usu olei vitrioli*, Rome, in-4^o.; II. *Della durazim medicamenti, tanto semplici*, 1621, in-4^o. L'auteur s'élève contre les fautes de l'*Antidotaire* qui était mal rédigé. III. *Epist. helleboro*, etc., Rome, 1622, in-4^o. De deux lettres, Castelli déploie un coup d'érudition et une grande connaissance des auteurs grecs pour prouver que, toutes les fois qu'il est parlé de l'hellebore dans les ouvrages d'Hippocrate et des anciens, ce n'est pas de l'hellebore noir, mais de (*veratrum album*). L'opinion contraire était alors presque généralement reçue, et fut vivement combattue par un autre médecin, nommé Malpighi, mais celle de Castelli prévint. IV. *Theatrum Floræ, in quo præsertim orbe selecti flores proferuntur*, Rome, 1622, in-fol., avec soixante planches. On ne le cite ici qu'à titre de curiosité. V. *Arte della stampa*, Rome, 1622, in-4^o.; VI. *Epist. medicinales*, Rome, 1626, in-4^o.; VII. *De abusu venæ sectionis*, Rome, 1628, in-8^o.; VIII. *Di delle differenze tra gli semplici chi e i secchi*, ibid., 1629, in-4^o.; IX. *Annotazioni sopra l'Anatro romano*, Rome, 1629, in-

1637, in-fol.; X. *De visigrorum pro discipulis adstruendis*, Rome, 1630, . *Incendio del monte Vesuvio*, 1632, in-4°; XII. *dell' elettuario rosato di c.*, ibid., 1633, in-4°; *tica, in quibus de vomitibus*, Rome, 1634, in-fol.; *pus Delphicus*, Naples, 1635, in-4°. Sous ce titre de *Trepied*, l'auteur traite des prous les maladies. XV. *Requalitatibus frumenti cussanam delati*, Naples, 1637, in-4°. L'auteur y rapporte l'avancement des sciences et des traités qu'il de donner au public. XVII. *cujus nomina, essentia, methode traduntur*, Messine, 1638, in-4°. C'est un traité sur la nature et médicale de la plante, et sur son usage et de l'administrer. XVIII. *à odorifera zibethum giretensis*, Messine, 1638, in-fol.; 1668, in-12, avec imprimée dans l'*Histoire des Isles de Jonston*, à Amsterdam. *Opobalsamum, examinatum, judicatum, absolutum*, Naples, 1640, in-4°, 1640, in-4°; XX. *Opobalsamum triumphans*, Rome, Venise, 1640, in-4°. Ces deux écrits furent sujet des contestations qu'il eurent les droguistes et pharmaciens, d'une part, et Mantuani associés, d'autre part, sur le baume de la Mekke dans la composition de la *Ubal dini*, premier mé-souverain pontife, inter-

vint dans cette discussion, et la termina. XXI. *Hortus Messanensis*, Messine, 1640, in-4°, avec le dessin du jardin. C'est une nomenclature fort sèche des plantes qui y étaient cultivées. XXII. *Catalogus plantarum Ætnearum*, publié dans la première centurie des Lettres de Thomas Bartholin. Ce catalogue renferme des erreurs: c'est ainsi qu'il indique le méchoacan comme une plante de Sicile. Il y a bien apparence que, sous ce nom, Castelli a voulu parler d'un liseron. XXIII. *De abusu circa dierum criticorum enumerationem*, Messine, 1642, in-8°. Il traite de l'abus ou de l'erreur qu'il y a dans l'énumération des jours critiques. XXIV. *In Hippocrutis Aphorismorum librum primum critica doctrina per puncta et questiones*, Macerata, 1646, in-12; 1648, in-4°; XXV. *Præservatio corporum sanorum ab imminente lue ex aëris intemperie anni 1648*, Messine, 1648, in-4°; XXVI. *De smilace aspera, botanico-physica sententia*, etc., Messine, 1652, in-4°. C'est une dissertation dans laquelle l'auteur examine si le *smilax aspera* qui croît en Sicile n'est pas la même plante que la salsepareille d'Amérique, et s'il ne pourrait pas la remplacer dans l'usage médical. XXVII. *Responsio chymicæ de effervescentiâ et mutatione colorum in mixtione liquorum chymicorum*, Messine, 1654, in-4°. On voit, par cet ouvrage, que Pierre Castelli s'occupait aussi de la chimie, et qu'il en observait soigneusement les divers phénomènes. — Jean CASTELLI, contemporain de Pierre, a laissé: *Pharmacopœia medicamenta in officinis pharmaceutis usitata explicans*, Cadix, 1622, in-4°. D—P—s.

CASTELLINI (SILVESTRE), d'une bonne famille de Vicence, mourut

dans sa patrie en 1630. S'étant appliqué à l'étude des anciens caractères d'écritures et des monuments du moyen âge, il examina avec soin toutes les archives de Vicence, rassembla un grand nombre de matériaux, les rédigea, et en forma un recueil sous le nom d'*Annali di Vicenza*, qu'il divisa en dix-neuf livres. Cet ouvrage, qui renferme un grand nombre de faits curieux et d'événements peu connus, resta long-temps manuscrit dans les bibliothèques de la ville. Un savant Vicentin en avait successivement publié, vers la fin du dernier siècle, huit volumes in-8°, avec des notes et des remarques qui comprennent les onze premiers livres. Dans cette histoire, Castellini paraît peu exact, et semble manquer de critique, quoiqu'il l'ait composée d'après des documents authentiques, tels que des chartes, des diplômes, des inscriptions, etc. Il avait joint à son histoire plus de cinquante livres de généalogies des familles nobles de Vicence extraites des meilleures sources; mais comme la publication de ces généalogies dévoilait l'origine de quelques familles enrichies, et dont l'extraction n'était rien moins qu'illustre, il n'eut point la permission de les faire paraître. Castellini avait aussi recueilli et expliqué toutes les inscriptions de Vicence et de son territoire; il les avait dessinées et se préparait à les faire graver, lorsqu'il mourut. On ignore ce qu'est devenu ce travail. R. G.

CASTELLINI (Luc), natif de Faenza, évêque de Catanzaro, dans la Calabre, était de l'ordre des frères prêcheurs. Il professa la théologie au collège de la Minerve à Rome, s'acquit la réputation d'un savant canoniste, devint vicaire général de son ordre, et enfin évêque en 1629. Ses ouvrages, assez bien

écrits en latin, annoncent trop de confiance dans les ecclésiastiques et théologiens modernes, et une grande crédulité pour des histoires saintes. Ils consistent dans les livres suivants : I. *De electione et confirmatione prælatorum*, Rome 1628, il y soutient que le pape est infailible dans la canonisation des saints; mais il croit que les miracles qui sont dans le Martyrologe ne peuvent pas être censés canoniques; II. *De canonisatione prælatorum*, ibid., 1628 : il y soutient que le pape est infailible dans la canonisation des saints; mais il croit que les miracles qui sont dans le Martyrologe ne peuvent pas être censés canoniques; III. *Tractatus de miraculis*, il insiste sur la nécessité des miracles pour établir la sainteté. Castellini l'année suivante un autre ouvrage pour prouver qu'on ne doit pas presser de procéder à la canonisation, et qu'il faut y apporter beaucoup de précautions. IV. Plusieurs autres ouvrages qui prouvent qu'il était meilleur canoniste que son maître.

CASTELLIONEUS (Cassiodore), né à Milan, alla étudier la jurisprudence à Pavie, sous Balde, et donna le plus grand éclat à cette ville; mais le disciple devint bientôt le rival du maître. Il se mit à enseigner le droit, et, ayant eu peu de temps une réputation égale à celle de Balde, on les vit employer par les moyens les plus vils pour se chercher mutuellement leurs élèves. Castellioneus enseigna encore à Turin et à Sienne. Il a peu écrit, pour mieux dire, ses ouvrages n'ont pas paru sous son nom. On croit que Raphaël Cumanus et Fulgence, disciples chéris, se les sont appropriés sans que Castellioneus s'en aperçût. Peu de jurisconsultes ont mérité l'éloge que lui. Son talent était regardé comme un second Balde; il avait un esprit très délié; on

les subtilités, et on l'accusa d'avoir porté beaucoup de confusion dans les écoles, par ses contradictions. Conseiller du duc de Milan, et poète latin. Il mourut à Pavie, le 1425. B—1.

ELIO (CASTELLO DA), de la Picardie, historien ou chroniqueur du 15^e siècle, a laissé en latin une œuvre écrite d'un style barbare, et de peu d'utilité pour l'histoire générale de l'Italie, parce que s'étendant rarement au-delà des mœurs et des intérêts de sa patrie, cette raison même la rend inutile pour tout ce qui regarde l'histoire et les anciennes familles de France; on y trouve fidèlement décrit un état déplorable où elle fut réduite pendant les guerres civiles. Il y prit part, et raconte les faits dont il fut témoin. Son récit s'étend depuis l'an 1407, époque où il commença à écrire, et peut-être aussi de l'histoire de ses contemporains. *Scriptores rerum italicarum*, vol. XVI. G—É.

TELLUS. Voy. CASTELL et CASTEL.

CASTELNAU (MICHEL DE), sieur de Mauvissière, né dans la terre de Castelnaud, en Touraine, vers 1520, petit-fils de Pierre de Castelnaud, l'un des favoris de Louis XII, était le cadet de plusieurs enfants. Ses études terminées, son père le fit voyager en Italie; il visita ensuite l'île de Malte, où il séjournant quelque temps, puis vint de nouveau au service à l'armée française en Italie. Le courage dont il fit preuve en différentes occasions lui valut l'estime du cardinal de Lorraine, qui le prit sous sa protection, et l'envoya avec lui à Malte, et lui permit de se faire recevoir chevalier. Il revint au service du cardinal, et obtint la permission de rejoindre l'armée dans la

Picardie, attaquée par les Espagnols. Le connétable de Montmorency, occupé de négocier la paix (signée en 1559 à Cateau-Cambresis), le chargea de quelques commissions qui exigeaient de la dextérité et de la prudence. Il s'en acquitta si bien, que, sur la demande du connétable, le roi Henri II l'envoya en Ecosse avec des dépêches pour Marie Stuart, fiancée au dauphin (depuis François II), et d'Ecosse en Angleterre, près d'Elisabeth, qui conservait des prétentions sur Calais. Il fut convenu que cette ville resterait à la France pendant huit ans, au bout duquel temps elle retournerait à l'Angleterre; mais à condition que, pendant ces huit années, les Anglais laisseraient la France en paix. Castelnaud fut ensuite envoyé, avec le titre d'ambassadeur, en Allemagne, pour détourner les princes de favoriser les protestants; en Savoie, et enfin à Rome, pour s'assurer des dispositions de Paul IV, à l'égard de la cour de France. Ce pontife étant mort pendant qu'il était à Rome, il reçut l'ordre d'y rester pour influencer sur l'élection de son successeur. Après la mort de François II, il accompagna Marie Stuart, sa veuve, en Ecosse, et y resta une année auprès d'elle. A son retour, employé en Bretagne contre les protestants, il fut fait prisonnier dans une rencontre, et conduit au Havre; mais, échangé presque aussitôt, il servit au siège de Rouen, se distingua à la bataille de Dreux, puis concourut à la reprise du Havre sur les Anglais, en 1563; et enfin, pendant toutes les guerres civiles, il continua à servir l'état de son épée et de ses conseils. Henri III l'envoya une seconde fois en Angleterre en 1574, et il y demeura dix années. Lorsqu'il revint en France, il annonça que son intention était de rester fidèle à l'ou-

torité de son roi légitime, et qu'il ne reconnaissait point celle de la ligue; cette action courageuse lui fit perdre son gouvernement de St.-Dizier, que le duc de Guise lui ôta pour le donner à l'une de ses créatures. Son château de la Mauvissière avait été détruit pendant les troubles; de sorte qu'après tant de services rendus, il se trouvait dans un état voisin de la misère, lorsque Henri IV lui donna un commandement dans son armée. Ce prince connaissait l'attachement de Castelnau à la religion romaine, mais il le savait incapable de trahir sa confiance. Castelnau mourut à Joinville en 1592, dans sa 72^e. année. Ce fut pendant sa dernière ambassade en Angleterre, qu'il écrivit ses *Mémoires* pour l'instruction de son fils; ils commencent à la mort de Henri II, en 1559, et finissent en 1570, à la troisième paix avec les protestants; ils ont été imprimés pour la première fois à Paris, 1621, in-4^o.; avec des additions de Le Laboureur, Paris, 1659, 2 vol. in-fol.; et enfin avec de nouvelles additions, par Jean Godefroy, Bruxelles, 1731, 3 vol. in-fol.: cette édition est la plus ample et la plus recherchée; les deux premières conservent cependant quelques partisans parmi les curieux. Castelnau est un écrivain impartial et véridique, et ses *Mémoires* sont le meilleur ouvrage que l'on puisse consulter sur la partie d'histoire qui y est traitée: c'est le jugement qu'en ont porté le P. Lelong, Lenglet-Dufresnoy et d'autres critiques. Il a encore traduit du latin de Ramus, un *Traité des facons et coutumes des anciens Gaulois*, Paris, 1559 et 1581, in-8^o. On conserve de lui plusieurs lettres intéressantes en Angleterre, parmi les manuscrits de la bibliothèque publique de Londres et des bibliothèques Cottonienne

et Harléienne. On dit que dans sa jeunesse, avait la z heureuse, qu'il retint prest tier un sermon prêché pa devant le roi, et le répéta a de Lorraine.

CASTELNAU (JACQUEL TELNAU-MAUVISSIÈRE, ma petit-fils du précédent, fit nières armes en Hollande, tingua dans toutes les action où il se trouva. Il leva un r son nom, qu'il conduisit a Corbie et à celui de la Ca prisonnier dans une embusc cheval fut tué sous lui, enf la citadelle de Cambrai, il en descendant des bastions montant la contrescarpe. A Catelet, en 1638, il reçut à deux coups de mousquet armes; à celui d'Hédin, u quetade lui cassa la jamb fossé. Créé maréchal de b 1644, il passa sur les abati au premier combat de Fribe tacha à la palissade du retra d'une redoute, arracha les s'empara de la redoute. Au se bat, qui commença le ma finit que le soir, il reçut ci de mousquet, et conserva 1 En 1645, à la bataille de Ne il prit le village d'Alterem, o général des Impériaux, fut telnau y eut deux chevaux lui, et reçut six coups de sur son corps ou dans ses 1 de ces coups lui avait pe droite, la vessie et le haut d gauche: on jugea sa blessure il en guérit. Le roi le fit mar camp. Il servit au siège de où il fut blessé, et à celui kerque, en 1646. Créé lieu néral, en 1650, il servit en sous le maréchal de la Mei

ipé tous les nuages élevés contre
 oi de quelques académiciens de
 dène. Les soupçons et les dénons-
 ions recommencèrent; en 1557,
 sieurs furent arrêtés, envoyés à
 ne, et jetés dans les prisons du
 Office. Les autres se sauvèrent, et
 croit que Castelvetro se retira et
 acha dans les états du duc de Fer-
 e. Ils étaient principalement accusés
 partager les opinions nouvelles, et
 voir traduit et publié des ouvrages
 its en latin par les novateurs; Cas-
 vetro l'était particulièrement d'avoir
 duit un livre de Melanchthon. Il se
 ssa enfin persuader d'aller à Rome
 ur se justifier, et rendre compte de
 foi; il obtint un sauf-conduit, et
 t pour prison le couvent de Ste.-Ma-
 in via, avec la permission d'y voir
 i il voudrait. Après avoir subi quel-
 es examens, étant instruit que l'af-
 re ne prenait pas un tour favorable
 ur lui, il s'échappa de Rome pen-
 ent la nuit, et parvint, à travers mille
 ngers, en lieu de sûreté. Condamné
 excommunié à Rome comme hérés-
 que contumace, en 1561, il se retira
 Ghiavenne avec son frère Jean-Ma-
 e, aussi condamné comme complice
 sa fuite. C'est alors qu'Annibal Caro
 t accusé de s'être joint peu généreu-
 ment aux ennemis de Castelvetro;
 ne le fit pas juridiquement; mais on
 e peut nier qu'il n'ait mis dans son
 pologie des inculpations mal-lignes.
 finit même en le recommandant, en
 utes lettres, *aux inquisiteurs, au*
révôt et au grand diable d'enfer.
 eut donc une part au moins indirecte
 cette persécution, qui serait encore
 diense, quand les accusations eus-
 ent été fondées, mais que Muratori,
 ans sa *Vie du Castelvetro*, assure être
 épourvues de tout fondement. Le
 oncile de Trente était alors assemblé.
 'accusé y avait des amis; ils lui don-

nèrent quelques espérances d'adouci-
 sement à son sort: il présenta une sup-
 plique au pape Pie IV, pour qu'il lui
 fût permis de se présenter devant le
 concile même et de s'y justifier; mais
 le tribunal de l'inquisition étant dé-
 saisi de cette affaire, le pape exigea
 Castelvetro comparût à Rome, et y
 allât purger sa contumace. La terreur
 que les premières rigueurs lui avaient
 inspirée l'empêcha d'obéir et de re-
 tourner en Italie. De Chiavenne, il
 rendit à Lyon. La guerre déclarée entre
 les catholiques et les protestants l'ex-
 posa à de nouveaux dangers. C'est
 là que, le feu ayant été mis à sa maison,
 il cria aux personnes qui l'aidaient
 sauver ce qu'il pouvait de ses effets.
 de ses papiers: « Sauvez ma *Poétique*.
 Obligé de fuir de la ville, il ne s'écha-
 pa qu'avec beaucoup de peine. Il
 retira d'abord à Genève, et résour-
 ensuite à Chiavenne, où il fut reçu
 par quelques jeunes gens, amis de l'é-
 tude, à leur donner tous les jours une
 leçon sur Homère, et une sur la *Ré-
 torique* de Cicéron. Le bon accueil
 son frère avait reçu à la cour de l'em-
 pereur Maximilien II détermina Les-
 à se rendre à Vienne. Il y dédia
 ce souverain l'ouvrage qu'il avait écrit
 tant d'ardeur à sauver des flammes,
 et celui de tous les siens auquel il
 tachait le plus de prix, son *Exposition*
de la Poétique d'Aristote. La peste
 le força de quitter Vienne et de
 retourner encore à Chiavenne, où
 mourut, le 21 février 1571, exilé
 sa patrie pour des opinions que des
 écrivains très orthodoxes assurent
 même n'avoir pas été les siennes. Il
 reconnaît qu'il était sobre et parfai-
 tement réglé dans ses mœurs. Sans être
 appliqué à l'étude, il ne voulut pas
 se marier, dans la crainte d'être dé-
 trait par les embarras du ménage. Son
 désintéressement était extrême;

abandonna tout son bien à l'un de ses frères, et ne se réserva que le plus étroit nécessaire. Il était plein de zèle et de chaleur pour ses amis ; mais il avait dans la critique une sévérité qui lui fit beaucoup d'ennemis, et dans le caractère une franchise qui ne lui en fit peut-être pas moins. Il était très savant dans la langue grecque, et avait même appris l'hébreu d'un juif modénois, nommé *David*. Il écrivait en latin avec plus d'élégance qu'en italien ; il fit cependant en italien la plupart de ses ouvrages. Les principaux sont : I. *Ragioni di alcune cose segnate nella canzone di Annibal Caro: Venite all' ombra dei gran gigli d'oro*, sans date et sans nom de lieu (Modène), in-4°, et Venise, 1560, in-8°. C'est l'écrit qui occasionna entre le critique et l'auteur critiqué une querelle si longue et si envenimée. On le trouve joint à l'apologie d'Annibal Caro, intitulée : *Apologia degli accademici de' Banchi di Roma*, etc., Parme, 1573, in-8° ; II. *la Poetica d'Aristotele vulgarizzata e sposta per Lodovico Castelvetro*, Vienne, 1570, in-4°. Ce n'est pas seulement Dacier, traducteur et commentateur français de la *Poétique* d'Aristote, qu'il en faut croire sur cette traduction et sur ce commentaire italien, ni Alessandro Piccolomini, traducteur et commentateur italien du même ouvrage (Voy. *Alexandre Piccolomini*) : les critiques les plus savants et les plus désintéressés ont tous été du même avis sur l'abus que l'auteur y a fait de son érudition et de la sagacité de son esprit, sur les sophismes et les paralogismes où sa subtilité l'entraîne, sur la confusion d'objets, souvent égarés au texte et aux principes d'Aristote, dont il surcharge son commentaire, et sur les critiques hasardées et souvent injustes auxquelles il se livre sans

nécessité, quelquefois même hors propos. Le style d'ailleurs en est périlleux et obscur, défaut que l'on peut reprocher à tout ce qu'il a écrit dans sa langue naturelle. Cette édition de la *Poétique* d'Aristote contenait quelques passages qui la firent prohiber en Italie ; ce qui la fait rechercher et en rend les exemplaires assez rares et fort chers. Après la mort de Castelvetro, l'on en fit une seconde édition, Bâle, 1576, in-4°, qui n'est pas non plus très commune, et où quelques endroits suspects ont été retranchés ou a marqué par des astérisques la place qu'ils occupaient dans la première. Les curieux les réunissent, et, jointes deux ensemble, elles sont d'un prix excessif. III. *Correzioni di alcune cose nel dialogo delle lingue (l'Ercolano) del Varchi, ed una Giunta al primo libro delle prose di mess. Pietro Bembo, dove si ragiona de' volgari lingua*, Bâle, 1572, in-4° et Modène, 1573, in-4°, sans nom d'auteur. On trouve les *Corrections* jointes à l'*Ercolano* du Varchi dans la bonne édition de ce dernier, donnée par Comino, Padoue, 1744, 2 vol. 8° ; et la *Giunta* aux *Prose* du Bembo, dans l'édition aussi très estimée de cet ouvrage, Naples, 1714, 2 vol. in-4°. IV. *Esaminazione sopra l'oratoria (di Cicerone) a G. Erennio fatta per Lodovico Castelvetro*, Modène, 1653, in-4°. Ce sont les leçons qu'il avait données à Clèves, avant son voyage de Vienne, V. *Sposizione delle rime del Petrarca*, ou plutôt : *le Rime del Petrarca brevemente sposte da Lodovico Castelvetro*, Bâle, 1582, in-4°. C'estes, qu'il n'eut pas le temps d'achever, sont souvent piquantes par leur originalité, mais souvent aussi peu justes et d'un rigorisme de critique qui n'est pas assez tempéré par le goût

ment de la poésie. Ménage, au lieu de ces notes, a qualifié l'auteur critique *accuratissimo ed acutissimo*. Il y en a une fort belle édition de 1756, Venise, 1756, 2 vol. in-4°, quelques exemplaires in-fol., avec de deux cents gravures. VI. *Opera critica di Lodovico Castiglioni non più stampate, colla vita dell'autore scritta da Lodovico Antonio Muratori*, Lione (Milan), 1777, in-4°. Cette Vie donne une idée très avantageuse du caractère, de la sagesse, du savoir et des talents de Castiglioni. On reproche à Muratori une certaine partialité, surtout relativement à la querelle avec Annibal Caro, auquel il n'épargne pas les plus odieuses imputations. Les *Œuvres diverses* de Castiglioni dans ce volume sont des poésies détachées de critique, et de notes sur différents sujets. Il y a sur des questions particulières de grammaire et de philologie, d'autres sur les passages de plusieurs auteurs, sur les allégories de Virgile, sur quelques endroits du poëme du Dante, sur des comédies de Térence, et un très grand nombre sur Platon et sur la traduction de Marsile Ficin. Celles-ci sont à la fin du volume, et en occupent environ cent vingt pages. G—É.

CASTIGLIONI. *Voyez* DUPERRON.

CASTI (JEAN-BAPTISTE), célèbre poète italien, naquit en 1721, fit ses études au séminaire de Montefiascone, ensuite professeur, et obtint un canonicat dans cette cathédrale. Il mourut à une bonne heure beaucoup de goût et de talents. Ses voyages, et surtout ceux de France, après en avoir fait un séjour de plusieurs années, le rendirent plus parfait. Le prince de Rosenberg, qu'il avait connu à Vienne, gouverneur du prince de Saxe Léopold, depuis grand-duc, et ensuite empereur, étant de retour en Italie, engagea l'abbé Casti à l'y joindre, et le présenta à Joseph

II. Ce monarque avait assez d'esprit pour apprécier celui de notre poète, et il l'admit souvent à ses entretiens familiers. Casti, dans cette cour, chercha et saisit toutes les occasions d'en visiter d'autres, en s'attachant à plusieurs ambassades, mais sans succès et sans titre. C'est ainsi qu'il fut présenté à l'impératrice de Russie, Catherine II. Aussi capable que Joseph II de goûter son esprit, elle lui fit l'accueil le plus flatteur. Il vit aussi la cour de Berlin, et quelques autres cours d'Allemagne. De retour à Vienne, le prince de Rosenberg, son ami, qui était directeur des spectacles de la cour, lui fit donner, après la mort de Métastase, le titre et l'emploi de poète *cesareo*, ou poète de l'empereur. Après la mort de Joseph II, auquel il était personnellement attaché, il demanda sa retraite, et alla se fixer à Florence, où il a composé une grande partie de ses ouvrages. En 1798, il vint à Paris. Quoique déjà fort âgé, il conservait toute la force et toute l'activité de son esprit. Sa gaieté, sa nouveauté doucement maligne, son expérience du monde, et les observations qu'il avait faites dans les cours où il avait voyagé, rendaient sa conversation extrêmement piquante, et, ce que le genre de ses poésies pourrait ne pas indiquer aussi bien, son caractère était solide, sa conduite régulière; il joignait enfin aux qualités aimables celles qui inspirent et qui forcent même l'estime. Jusque dans ses dernières années, il écrivait sans cesse, ne passait aucun jour sans faire tantôt une Nouvelle, tantôt quelque correction ou quelque addition à son grand poëme, et composait souvent dans une seule matinée dix ou douze octaves. Loin d'être refroidie par la vieillesse, sa tête était si ardente, qu'il était quelquefois obligé de recourir à des moyens pour

mécaniques pour la calmer. Il avait sur son lit, où il jouait toujours, un jeu de cartes, et il sentait son imagination échauffée et trop tendue, il jouait tout haut une partie, riait et se donnait des bons coups qu'il se faisait lui-même, puis se remettait au travail. Dans le mois de mai 1803, étant sorti fort tard, et sous un très grand froid, d'une maison où il avait dîné, il fut saisi et frappé subitement d'un mal qui ne lui permit aucune prise aux secours. Il avait quatre-vingt-deux ans, et son état parut prématuré. Un grand nombre de gens de lettres italiens et étrangers assistèrent à ses funérailles. Son fils, le baron Corona, savant médecin, prononça un discours éloquent sur l'extrait fut inséré en France dans la *Décade philosophique*. Ses deux principales productions sont ses *Nouvelles gloses sur les Animaux parlants*. Ses nouvelles avaient été publiées en Italie, sans nom d'auteur, sans date et très incorrectes; elles furent réimprimées avec un grand soin à Paris, sous le titre de *Novelle galanti dell' ab. C. Giamb. Casti e ricorretta*, (Paris), Molini, 1795, in-8°. Les dernières années qu'il passa en Italie, et depuis son arrivée à Paris, son état augmenta considérablement. A sa mort, il se montrait âgé de quatre-vingt-huit ans. Ses dernières Nouvelles, qui furent imprimées l'année suivante : *Le Giamb. Casti in 3 volumi*, an XII, 1804. Il y en a encore trois qui sont des poèmes d'une grande étendue, telles que l'*Origine de la religion*, en 2 parties, l'*Apoteosi di Papessa*, en trois. Elles sont toutes extrêmement libres; le style est plein de vivacité, d'ori-

ginalité et d'élégance. C'est à Paris qu'il termina et qu'il eut la satisfaction de faire imprimer son grand poème : *Gli Animali parlanti, poema epico diviso in XXVI canti di Giamb. Casti*, Paris, an X, 1802, 3 vol. in-8°. On a mis à la fin quatre longs apologues ou petits poèmes du même auteur et du même genre, mais étrangers à l'action des *Animaux parlants*. On a fait depuis plusieurs éditions de ce poème en Italie, où il a placé l'auteur parmi les poètes du premier rang. La licence qui y règne quelquefois, et plus habituellement dans ses nouvelles, a blessé quelques esprits sévères; mais il faut avouer que, chez une nation dans laquelle les nouvelles de Boccace sont classiques, on aurait un peu mauvaise grâce à rejeter celles de Casti. Peu de temps après son retour de Russie, il avait composé un poème satirique en douze chants, dont la cour de Catherine II lui avait fourni le sujet, et intitulé : *Poema tartaro*; l'action est transportée en Asie, et sous des noms supposés. La Russie est appelée *Mogollia*; St.-Petersbourg, *Caracora*; l'impératrice, *Calluna*; le czar Pierre III, son mari, *Ottai*; le grand-duc Paul, qui a régné depuis, *Cajucco*; Orloff le favori, *Cuslucco*; son frère Alexis, *Ataja*; ses autres frères, *Cas*, *Patuff* et *Taffer*; le favori Potemkin, *Toto Toctabei*, etc. L'ouvrage n'est pas toujours aussi plaisant que le sujet et tout cet appareil semblent l'annoncer. Il est vrai qu'on ne l'a point encore tel que l'auteur l'avait fait; les trois éditions qui en ont paru en Italie, et dont la dernière est de 1805, Milan, 2 vol. petit in-12, sont incorrectes, et visiblement faites d'après de mauvaises copies. Il en existe une plus régulière parmi les manuscrits de l'auteur. On a aussi de lui un petit recueil de poésies lyriques

ou de *rime anacreontiche*, fort agréables, et deux opéras bouffons ou *drammi giocosi per musica*, d'un genre très original et très gai. L'un est intitulé : *la Grotta di Trofonio*, où il prend la liberté de se moquer des prétendus philosophes, et l'autre *il Re Teodoro in Venezia*, tiré d'un épisode du roman de *Candide* de Voltaire. Celui-ci est plus connu en France; il y a été mis au théâtre avec un succès auquel la belle musique de Paisiello a beaucoup contribué; mais l'ouvrage même a un degré de mérite fort rare dans ces sortes de pièces. L'origine en est remarquable. Ce fut Joseph II lui-même qui donna ce sujet à traiter à son *poeta cesareo*; et les traits les plus piquants, tels que :

*Senza soldi e senza regno
Brutta cosa è l'esser Re;*

et :

*Che ne dici tu Taddeo?
E un birbante, è un conte, à un Re?
Qual Berlich, qual Amodeo
Mi dirà che diavol è?*

furent ceux dont l'empereur s'amusa le plus. On connaît un autre opéra bouffon de Casti, peut-être encore plus original, dont Cicéron est le héros, et la conjuration de Catilina le sujet. On croirait qu'il n'y aurait pas là le mot pour rire, et cependant, quand on a pris son parti de ne se pas fâcher de cette espèce de profanation de l'un des noms les plus respectables, on y rit presque d'un bout à l'autre. La grande *aria buffa* du rôle de Cicéron est la composition de sa belle harangue contre le conspirateur. Il cherche dans sa tête, essaie plusieurs débuts, et est enfin au comble de la joie quand il a trouvé *quo usque tandem*, qu'il va, dit-il, improviser au sénat, *Alfine, alfin l'ho ritrovato*, etc. Le sénat assemblé, on fait silence, après que les sénateurs ont chanté tous ensemble :

*Or comiuci l'orazione
Marco Tullio Cicerone*

Il prononce sa harangue, in pue vingt fois par des *viva bravo*; enfin, cette célèbre sénat forme le final le plus o Plusieurs autres ouvrages im différents genres sont à Paris les mains d'un digne et fidele la mémoire de l'auteur. G

CASTIEL-I-ARTIGUEZ (PEREZ), licencié, frère du tier de S. François, naquit à Valence fin du 17^e siècle. Fils d'un arc il mania, dans son adolescence crayon et le compas; mais, dou imagination vive et de beaucoup prit, il voulut se consacrer aux Malheureusement, il ne trouva mauvais maîtres, et ne lutjam auteurs classiques. Il avait une facilité à faire les vers, et, de vicillesse même, il s'arrachait au meil pour se livrer à son inspi Au milieu des ombres de la m écrivait sur les murs de sa cha avec un crayon, des *rimas*, transcrivait le jour sur le papier règles, sans livres, sans art, put rien faire de grand; mais il rien de médiocre. Il causait av vacité et enjoûment. Le célèbre gtorio Mayans, qui l'avait con tuculièrement, dit qu'il eût f ouvrages d'un grand intérêt, mis dans ses écrits tout l'espi conversation. Castiel-I-Artig bria: I. *Recrea del alma fiel*, V 1722, in-8°. Cette récreation, de l'ame fidèle, contient quar gazouillemens (*Gorgeos*). II. *ca christiana, asorismos d dencia, en verso de varios* Valence, 1723, in-8°. On y des moralités pour tous les éa invocation à la Vierge en *redon* la bataille angélique, le triom S. Michel, etc. III. *Empeño d divino contra Lucifer sober*

amada, Valence, sont des réflexions poétique de la créave, les miracles du . IV. *Breve Trigraphia española*, in-8°. L'auteur y s de l'alphabet, les uation et les parties oète du tiers-ordre ouvrages à la Vierge, l'immaculée Con-

V—VE.

E (BALTHAZAR), ants écrivains d'Ita-, naquit le 6 décemico, maison de camat à sa famille, dans ère, noble d'extrac- aux souverains de sant une Gonzague. itudes à Milan, où il dans la langue latine et dans la grecque, ndyle. Il acheva de se alde l'ancien. Destiné nes, il s'attacha d'alilan, Louis Sforce; ant été conquis par Louis emmené prie, Castiglione retour- t accueilli par le mar- Gonzague, l'accom- la au-devant de Louis t se trouva dans le i, lors de son entrée au. Quelques années service du duc d'Ur- mandé la permission iantoue, qui ne la lui qui en conçut contre haine. Le duc d'Ur- e de la Rovère, lui andement d'une com- nte hommes d'armes; niné quelques expédi- alors occupé, retour-

na dans ses états, et y conduisit avec lui Castiglione, qui devint bientôt un des ornements de cette cour magnifique et polie. Les qualités éminentes qu'il joignait au savoir, aux talents et aux manières les plus aimables, engagèrent le duc à le nommer, en 1505, son ambassadeur auprès du roi d'Angleterre, Henri VII. Il ne partit qu'au mois de septembre de l'année suivante, et, quoiqu'il ne fit que fort peu de séjour à Londres, il y acquit les bonnes grâces du roi, qui le nomma chevalier de ses ordres, et lui fit de magnifiques présents. Il était de retour à Urbini dès le mois de mars 1507, et fut chargé, peu de temps après, d'une mission importante auprès du roi Louis XII, qu'il alla trouver à Milan. Après la mort de Guidubalde, le duc François-Marie ne lui accorda pas moins de faveur, et, pour le récompenser des services qu'il lui avait rendus pendant la guerre entre le pape et les Vénitiens, à la tête de sa compagnie d'hommes d'armes, il lui accorda le titre de comte, avec le fief et le château de Nuvillara, près de Pesaro. Le pape Léon X ayant succédé à Jules II, en 1513, le duc, qui connaissait les liaisons que Castiglione avait eues avec lui lorsqu'il était cardinal, le lui envoya pour ambassadeur. Il eut à la cour de Léon les mêmes succès qu'il obtenait partout, et, pendant le séjour qu'il fit à cette cour, devenue le centre des lettres et des arts, il se lia d'amitié avec les littérateurs et les artistes les plus célèbres. Rentré en grâce auprès du marquis de Mantoue, il épousa, en 1516, la fille du comte Torelli, qui réunissait à la naissance et à la fortune une beauté rare, les dons de l'esprit et les qualités du cœur. Les noces se firent à Mantoue, et le duc, voulant en quelque sorte réparer la disgrâce où il avait tenu long-temps Castiglione,

les fit célébrer par des joûtes, des tournois, et tous les divertissemens publics et particuliers qui accompagnent les mariages les plus illustres. Castiglione eut un fils l'année suivante, mais en 1519, dans la troisième année de cette union qui lui avait procuré et qui lui promettait tant de bonheur, sa femme mourut en couches d'un second enfant. Il était alors à Rome, occupé d'obtenir de Léon X, pour le nouveau duc d'Urbin, Frédéric, qui venait de succéder à François-Marie, le généralat des troupes de l'Église, qu'avait occupé son père. Après les premiers moments donnés à sa douleur, Castiglione reprit cette négociation, dont le succès, obtenu au mois de mars 1521, combla de joie le jeune duc. Il le servit ensuite, d'une autre manière, dans la guerre contre les Français, et fut renvoyé, en 1523, ambassadeur à Rome, après l'élection de Clément VII. Ce pape ayant à traiter, en 1524, les plus grands intérêts avec l'empereur Charles-Quint, les remit, avec l'agrément du duc d'Urbin, entre les mains de Castiglione. Le nouvel ambassadeur fit son entrée à Madrid le 25 mars 1525. Il accompagna, en 1526, l'empereur à Tolède, à Séville et à Grenade; Charles lui témoignait les plus grands égards, et le recevait toujours avec une grâce particulière; mais la paix ne se rétablissait point; enfin arriva, en 1527, la prise et le sac de Rome, par l'armée de l'empereur. Cet événement porta au Castiglione le coup le plus cruel. Clément VII lui fit un reproche d'avoir négligé ses intérêts, et de ne l'avoir pas instruit de ce qui se préparait contre lui; mais cette trame avait été ourdie en Italie même, ou plutôt il n'y avait point eu de trame, et l'on sait quelles circonstances imprévues forcèrent, en quelque sorte, à ce coup de main, le

connétable de Bourbon, qui, Castiglione, très affligé de l'événement et de la disgrâce injuste qui en était la suite, parvint à se faire entendre auprès du pontife, mais non à solliciter lui-même. L'empereur, à ce moment, redoubla de bonté pour lui, le naturalisa espagnol, et lui donna le riche évêché d'Avila; mais comme protesta qu'il ne l'accepterait que lorsque ce monarque et son souverain, seraient entièrement réconciliés. Il n'eut pas la satisfaction d'être témoin de cette paix. Sa douleur, minée par le chagrin, se détacha enfin tout-à-fait; il tomba malade à Tolède, le 2 de février 1529, et mourut après six jours seulement de maladie. On lui fit des funérailles pompeuses. L'empereur montra le regret de sa perte; un neveu, ayant été chargé de remercier l'empereur au nom de la famille, de laquelle il l'avait comblé, Charles dit ces propres paroles: *Yo que es muerto uno de los cavalleros del mundo. Un vain célèbre a laissé perdre un homme, mais tous d'un style parfait et d'un excellent goût. Le plus connu sous le nom de *Libro del Cortegiano*. Il fut imprimé en 1518, la seconde année de son mariage, et le confia dès-lors à un ami pour en avoir son sentiment; mais il ne songea à le publier que lorsqu'il était en Espagne; il en envoia un exemplaire de Burgos à Venise, où il fut imprimé pour la première fois en 1528, in-fol., belle édition rare et très recherchée. Il fut réimprimé à Florence la même année, et plusieurs fois ensuite à Venise, in-fol.; 1535, 1547, in-8°, la plus belle des éditions postérieures est celle de Padoue, 1755, in-8°, une Vie de l'auteur, écrite par le cardinal Marliani; mais elle*

ois. Ce livre traite
 isan doit employer
 cour, et pour se
 réable au prince.
 t très savant dans
 qu'il n'a pas tout
 e parfait courtisan,
 chose que ce qu'on
 1 livre. Quelques
 oées au Castiglione,
 i échappé au Bem-
 nis qu'il avait con-
 spects, et le livre
 prohibé. Le comte
 uteur, obtint, en
 égation de l'Index,
 i fussent corrigées;
 on a suivi ces cor-
 elle édition de Pa-
 fait que l'on préfère
 ivre fut traduit en
 haperon, et publié
 ; idem, revu par
 yon, 1558, in-
 ue française nais-
 re, alors; la lan-
 fixée, et l'on ne
 er de l'original par
 e. Les poésies ita-
 u Castiglione, mo-
 ns l'une et dans
 rimées pour la pre-
 le, avec celles de
 et d'Anton. Giaco-
 1535, in-8°, ont
 imées, et se trou-
 s éditions à la suite
 les sont peu nom-
 rassi y en a ajouté
 i jolie et correcte
 donnée, Rome,
 : une nouvelle Vie
 après ses lettres à
 Gonzague, et dans
 rrige quelques er-
 plusieurs omissions
 autres biographiques.

Enfin, le même abbé Serassi a publié
 un recueil de lettres du Castiglione,
 avec de savantes notes, Padoue, Co-
 mino, 1764, 2 vol. in-4°. Elles sont
 précieuses pour l'histoire politique et
 littéraire, et ne le sont pas moins par
 les grâces et la facilité du style. G—É.

CASTIGLIONE (JOSEPH). *Voy.*
 CASTAGLIONE.

CASTIGLIONE (JEAN-BENOÎT).
Voy. BENEDETTE.

CASTIGLIONE (LE FRÈRE);
 peintre italien, né en 1698. Les ta-
 lents qu'il avait reçus de la nature,
 et qu'il perfectionna sous des maîtres
 habiles, auraient pu lui faire tenir
 un rang distingué parmi les peintres
 de sa patrie; mais une piété tendre
 et son goût pour l'état religieux lui
 firent préférer la simple qualité de
 frère coadjuteur ou convers chez les
 jésuites. Il fut destiné pour la Chine,
 et envoyé à Pé-kin, où il passa la plus
 grande partie de sa vie, sans cesse
 occupé des travaux que lui imposait
 son service à la cour. Les empereurs
 Yong-tching et Kien-long, pen-
 dant tout le cours de leurs règnes,
 employèrent assidûment son pin-
 ceau, et lui prodiguèrent les mar-
 ques les plus flatteuses d'estime et
 de bienveillance. Il avait précédé à la
 Chine le frère Attiret, et ils furent
 long-temps les seuls peintres euro-
 péens de la cour. Ils s'aiderent mu-
 tuellement dans leurs travaux, vé-
 curent dans la plus douce intimité,
 et moururent tous deux dans le cours
 de la même année. Le frère Casti-
 glione était aussi architecte, et ce fut
 d'après ses dessins que furent cons-
 truits les palais européens dont l'em-
 pereur Kien-long embellit les jar-
 dins de sa maison de plaisance. Dans
 le plan d'un de ces édifices, Casti-
 glione avait fait entrer une grille en
 fer qui était une nouveauté pour la

Chine. Ce travail fut confié aux ouvriers ordinaires du palais. Quoiqu'ils ignorassent l'art de manier le fer, ils vinrent à bout de l'exécuter, et leur grille, quoique d'un dessin riche et très orné, eut toute la délicatesse et la légèreté qu'on recherche en ces sortes d'ouvrages; elle plut à tous les yeux lorsqu'elle fut en place, et elle obtint le suffrage même de l'empereur. Ce prince venait presque tous les jours voir travailler le frère jésuite, et se plaisait à l'entretenir. Cet accès facile auprès du monarque mit Castiglione à portée d'être quelquefois utile à la mission dans des circonstances difficiles. En 1736, il présenta un mémoire à l'empereur en faveur de la religion chrétienne, et la persécution fut assoupie peu de jours après; mais son zèle n'eut pas le même succès en 1746. On persécutait alors les missionnaires dans les provinces, un grand nombre furent saisis et jetés dans les prisons, et cinq d'entre eux, avec un de leurs catéchistes, scellèrent de leur sang les vérités qu'ils annonçaient. Les jésuites chargèrent le frère Castiglione de parler. Dès le lendemain même, ayant été mandé par l'empereur, qui voulait lui donner le sujet d'une nouvelle peinture, le frère se jeta à ses pieds, et lui dit: « Je supplie votre majesté d'avoir » compassion de la religion désolée. » Kien-long changea de couleur, et ne répondit rien. Le frère Castiglione croyant n'avoir pas été entendu, répéta dans les mêmes termes son humble prière. Alors le prince lui dit: « Vous » êtes des étrangers, vous ignorez nos » manières et nos coutumes. J'ai nommé, dans cette circonstance, deux » grands de ma cour pour avoir soin » de vous autres qui êtes à Pé-kin. » Le frère Castiglione se retira consterné, et eut la douleur, comme tous

ses confrères, d'apprendre, quelques temps après, que l'empereur avait confié par sa signature la mort de quatre le catéchinois et contre cinq missionnaires la province de Fo-kien, tout du nombre desquels se trouvait le saint évêque de Mauricastro. Le prince continua de venir marcher du frère Castiglione, et hardie qu'elle dut paraître à lui où il est défendu de parler d'affaire à l'empereur, à moi n'interroge, ne lui fit cependant un tort dans l'esprit de Kien-long. Le prince continua de venir peindre, et de lui accorder de grands engagements de bonté. Il voulut même manifester la satisfaction qu'il avait de ses longs services en l'honneur d'une manière éclatante et publique qu'il eut appris qu'il avait au 70^e. année. Cette faveur extraordinaire consistait en un cadeau de six pièces d'étoffes les plus riches, d'une très belle, d'un grand collier d'agate de beaucoup d'autres objets précieux chinois: la pièce la plus précieuse était quatre caractères de la main même du souverain et qui contenaient l'éloge de Castiglione. Ces présents, préparés dans la maison de plaisance de l'empereur, hors de Pékin, furent déposés sur une table couverte d'une soie jaune, placée sur un brancard et surmontée d'un dais très haut. Huit porteurs, à la livrée impériale, soutenaient ce brancard sur leurs épaules; vingt-quatre musiciens le précédèrent, et faisaient retentir les airs de leur musique bruyante; puis venaient ensuite quatre mandarins à la suite des présents, et un grand de la cour, chargé de les offrir à l'empereur. Dès que

urut aux portes de Pé-kin, les de-garde se mirent sous les ar-t détachèrent des soldats pour la marche dans la ville, et con-t foule du peuple, qui accourut tes parts à ce spectacle. Cette s triomphale parcourut deux s rnes de Pé-kin dans l'espace lieue et demie, et parvint au : des jésuites portugais, dont le , les portes et les cours étaient de pièces de soie, de festons et idoroles. Les missionnaires des sésidences s'y trouvaient réunis , y reçut les présents de l'em- avec toutes les cérémonies qui vent en pareille circonstance. re Castiglione ne survécut pas mps à ces honneurs ; il mou- ns le cours de l'année même où avait reçus, en 1768, âgé de se-dix ans.

G—R.

STILHON (JEAN), né à Toulouse 18, quitta le barreau pour se con- aux lettres, fut reçu membre de lemi des jeux floraux, fonda le de Toulouse, et mourut dans rille, le 1^{er} janvier 1799, âgé tre-vingts ans. Il publia ses ou- i sous le voile de l'anonyme : I. sémens philosophiques et litté- : de deux amis (avec le comte rpin), 1754, in-12 ; 2^e édi- Paris, 1756, 2 vol. in-12 ; II. sabbate blanc, entièrement re- s et augmentés, Paris, 1770, : in-12 et in-8^o. Cette bibliothè- comprend les histoires de Robert sble, de Richard sans peur, s Normandie, fils dudit Robert, srimatus, des Enfants de For- ns, de Jean de Calais. Toutes istaires romanesques furent im- les séparément en 1770 et 1775, . III. Anecdotes chinoises, ja- ans, siamoises, etc., Paris , in-8^o. C'est u des parties de

la collection des *Anecdotes histori- ques*, publiée par le libraire Vincent. IV. *Le Spectateur français*, 1774-1776, in-8^o ; V. *Précis histori- que de la vie de Marie-Thérèse*, 1781, in-12. Jean Castilhon conti- nua le *Journal encyclopédique*, avec son frère (Jean-Louis), avec Bret, Chamfort, Duruffé et plu- sieurs autres, depuis l'an 1769 jus- qu'en 1793 inclusivement. Il rédigea, pareillement avec son frère, le *Journal de Trévoux*, pendant les an- nées 1774, 75, 76, 77 et 78. On a de lui plusieurs ouvrages couronnés dans le recueil de l'académie des jeux floraux ; plusieurs mémoires dans le *Journal de jurisprudence* de son frère, et plusieurs notices biographiques dans le *Nécrologe des hommes célè- bres de France*, dont il fut un des plus utiles rédacteurs, avec M. Palissot, Poin- sinet de Sivry, Maret de Dijon, etc., Paris, 1767-1782, 17 vol. in-12. Le roman d'*Odazir*, que quelques biblio- graphes lui attribuent, est de Carra.— CASTILHON (Jean-Louis), frère du pré- cédent, avocat et membre de l'acadé- mie des jeux floraux, travailla à un grand nombre d'ouvrages périodi- ques, coopéra avec son frère à la ré- daction du *Journal de jurisprudence*, 1763 ; à celle du *Journal encyclo- pédique*, et à celle du *Journal de Trévoux*, à la rédaction du *Diction- naire universel des sciences morale, économique, politique et diplomati- que*, ou *Bibliothèque de l'homme d'état et du citoyen*, Londres (Pa- ris), 1777-1783, 30 vol. in-4^o. (avec Robinet, Sacy, M. de Pommereul, etc.) ; à la traduction de l'*Histoire univer- selle*, par une société de gens de let- tres, Amsterdam (Paris), 1770-1792, 46 vol. in-4^o. (avec de Joncourt, Chaufepié, les frères de Sacy, Robi- net, etc.). Il fournit beaucoup d'arti-

dans le supplément de l'*Encyclopédie*, in-fol. Il publia, avec Robinet, *Recueil de pièces nouvelles et pressantes sur des sujets de littérature et de morale*, 1769, 5 vol. in-12, et dix *Recueils philosophiques littéraires*, Bouillon, 1769-1779, vol. in-12. Les ouvrages dont J. A. Tilhon fut seul auteur, sont : I. *Essai sur les erreurs et les superstitions*, Amsterdam, 1765, in-12; le 2^e avec des additions, 1766, 2 in-8^o; II. *Almanach philosophique*, Goa, 1767, in-12; III. *Histoire générale des dogmes et opinions philosophiques, depuis les plus anciens temps jusqu'à nos jours*, Gênes (Genève), 1769, 3 vol. in-12; IV. *Essais de philosophie et de morale*, imités de Plutarque, Bouillon, 1770, in-8^o; V. *Considérations sur les causes physiques et morales de la diversité du génie des nations et du gouvernement des nations*, 1769, in-8^o, 2^e édition augmentée, 1770, 3 vol. in-12. Cet ouvrage est tiré en partie de l'*Esprit des lois*, par Esquiard de la Borde; il est traduit en allemand, Leipzig, 1770, in-8^o. VI. *Zingha, reine d'Angola, histoire africaine*, 1769, 2 parties. Ce roman a été traduit en hollandais, Rotterdam, 1770, in-8^o. VII. *Le Diogène moderne, ou le Désapprobateur*, Bouillon, 1770, 2 vol. in-8^o; VIII. *Le grand méchant homme, ou les Aventures d'Ambroise Gwinnett*, etc., Bouillon, 1770, 2 vol. in-8^o; IX. *Conjectures physiques sur les causes des tremblements de terre, et sur la ressemblance de leur cessation à la peste*, Bouillon, 1771, in-8^o.

Louis de Castilhon avait commencé sa carrière littéraire par trois ouvrages couronnés par l'académie

des jeux floraux : 1^o. *Que l'amour est le plus ferme appui d'un état monarchique*, 1756; 2^o. *Combien les belles-lettres sont redoutables aux sciences*, 1757; 3^o. *Combien il est honteux d'avoir plus de ménagement pour les vices que pour le ridicule*, 1758.

V—VI.

CASTILLE (FERNAND GONZALEZ DE) Voy. GONZALEZ.

CASTILLEJO (CHRISTOPHE) poète espagnol, né à Ciudad-Rodrigo, passa la plus grande partie de sa vie à la cour de l'infant Don Ferdinand frère de Charles-Quint. Il croyait que les vers de cinq ou six syllabes ne venaient seuls à la langue espagnole et allait même jusqu'à dédaigner les vers d'une plus grande mesure; s'en tint donc toujours à ses petits vers. Antonio et Bouillet font l'éloge de ses talents. Dégoûté de la cour, il entra dans un monastère de l'ordre de Cîteaux, au royaume de Tolède et mourut vers l'année 1596. Ses œuvres, imprimées d'abord à Anvers, sous le titre de *Obras poéticas de Christoval de Castillejo*, 1598, in-12, ont été réimprimées à Alcalá de Henarez, 1615, in-8^o. A. B—7.

CASTILLO (BERNARD DIAZ DEL) né à Medina-del-Campo, fut un des aventuriers qui accompagnèrent Cortès au Mexique, en 1519, et s'y distingua par sa bravoure. La conquête terminée, il resta dans le pays, où, pour récompense de ses services, on lui avait donné, comme à ses compagnons, un lot considérable de terre, désigné par le nom d'*Encomienda*. Il jouissait d'un repos bien acquis par ses travaux, puisque, d'après son aveu, il s'était trouvé à cent dix-neuf batailles; mais il n'en continuait pas moins à mener une vie très dure; car il nous apprend que les fatigues qu'il

ayées durant le siège de Mexico avaient fait conserver consue l'habitude de coucher revêtu rmes. La lecture de la *Chro- le Gomara*, imprimée en e rendit auteur. Voyant que aia n'avait cité ni lui, ni ses ions d'armes, mais qu'il avait à Cortès seul l'honneur de ploits, l'indignation le saisit; plume, et composa son livre; ouvrage ne fut publié que ps après sa mort par un reli- la Merci, qui le tira d'une que où il était enseveli. En ire : *Historia verdadera de nista de Nueva España*, 1632, in-fol. Sa prolixité se sera sans doute rebuté à auraient été tentés de le s car on n'en connaît pas de Le style de Castillo est bas et me celui d'un vieux soldat é, mais ces défauts sont rar des détails intéressants, et naïveté qui plaît, quoique d'un peu de vanité. Quand il les prodiges, on le voit flotter crédulité et sa véracité. Il aucoup moins haut que Go- nombre prodigieux d'Indiens ls, suivant les autres auteurs, abattre; il reprend même ces de leur goût pour l'exagéra- m autre côté, il ne cherche minuer les pertes des Espa- a l'a accusé d'une jalousie qui condamner mal à propos la de Cortès; il ne le blâme pour- des actions vraiment repré- t, et, dans quelques occa- cherche à le justifier. E—s. ILLO Y SAAVEDRA (AN- ez), peintre espagnol, na- 1605 à Cordoue, d'une fa- tinguée. Il étudia d'abord la sous son père, Augustin del

Castillo, à la mort duquel il vint à Séville, où il se perfectionna dans l'école de Zurbaran. Plusieurs bons tableaux placés dans la cathédrale de Cordoue prouvent le mérite de Castillo, et il serait un des premiers de sa nation s'il eût été aussi habile coloriste que bon dessinateur. Il fit pour l'église de St.-François de Cordoue un tableau représentant le baptême du saint. Il travaillait alors en concurrence avec Alfaro, qui signait tous ses ouvrages, habitude que Castillo attribuait à la vanité. Ce dernier mit alors ces mots au bas de son tableau : *Non pinxit Alfaro*, ce qui fit beaucoup de bruit, et devint proverbe parmi les peintres espagnols. En 1666, il revint à Séville, où il n'était point allé depuis sa jeunesse. Murillo jouissait alors d'une grande réputation. On fit voir à Castillo plusieurs de ses ouvrages. Il les considéra pendant quelque temps avec surprise et étonnement. Il reconnut que la nature y était rendue avec un pinceau brillant qu'il avait la conviction de ne pouvoir égaler, et un charme auquel sans doute il ne croyait pas que l'art pût atteindre. Enfin, il recouvra la parole, et, détournant les yeux de dessus les tableaux, s'écria, en poussant un soupir : *Ya Murilo Castillo ! Il n'y a plus de Castillo !* Il revint à Cordoue, abandonna ses pinceaux, et, en moins d'une année, mourut consumé par le chagrin, à soixante-quatre ans. Castillo n'était ni vain ni envieux; il possédait au contraire les plus aimables qualités. Sa mort n'eut pour cause que l'excès de sa douleur et l'impuissance où il se voyait d'acquiescer la partie de l'art qui lui manquait. Il peignait l'histoire, le portrait et le paysage, et joignait le goût de la poésie à celui de la peinture. Il

a laissé un grand nombre de dessins qu'il exécutait avec beaucoup de finesse à la plume ou avec une canne. — Son père excellait aussi dans le dessin, et il avait un beau ton de couleur; mais il ne peignait qu'à fresque. On voit encore de ses ouvrages à Cordoue.

D—T.

CASTILLO SOLORZANO (D. ALONSO DEL), poète, historien et fameux romancier espagnol, dont Lopez de Vega fait un grand éloge dans son *Laurier d'Apollon*, publia, dans le 17^e. siècle, un grand nombre d'ouvrages gracieux et enjoués, en prose et en vers. Nous ne citerons que : I. *la Garduña de Sevilla y anzuelo de las Bolsas*, Lognonne, 1634, in-8^o.; Madrid, 1661, in-8^o. Le sieur d'Ouille, frère de l'abbé de Boisrobert, traduisit ce roman sous le titre suivant : *la Fouine de Séville*, ou *l'Hameçon des bourses*, Paris, 1661, in-8^o. II. *la Quinta de Laura, que contiene sei novelas*, Saragosse, 1649, in-8^o.; III. *Sala de recreacion, novelas*, Saragosse, 1629, in-8^o. Vannel a publié les *Divertissements de Cassandre et de Diane, ou les Nouvelles de Castillo et de Taleyro*, trad. de l'espagnol, Paris, 1685, 3 vol. in-12. IV. *Sagrario de Valencia en quien se incluien las vidas de los illustres santos hijos suos, y del reyno*, Valence, 1655, in-8^o. — **CASTILLO** (D. Andrés del), né à Brihuega, diocèse de Tolède, dans le 17^e. siècle, est auteur de six nouvelles qu'il publia sous ce titre extraordinaire et ridicule : *la Moxiganga* (ou *Moniganga*) *del gusto en seis novelas*, Saragosse, 1641. Selon Lenglet-Dufresnoy, l'ouvrage n'est pas mauvais; mais, suivant Nic. Antonio, il ne vaut pas mieux que le titre. — **CASTILLO** (Ferdinando del), qui vivait au com-

mencement du 16^e. siècle, par un recueil intéressant et recherché pour titre : *Canconiero general de los mas principales trovadores de España*, Tolède, 1517, in-

V—

CASTILLON (JEAN DE) MOUGHAN.

CASTILLON (JEAN-FRANÇOIS SALVEMINI DE), prit ce nom de lui de Castiglione, petite ville de canne, où il était né en 1709 avoir fini ses premières études reçu docteur à Pise, passa en 1757, et y fut éditeur de plusieurs ouvrages d'Euler. Il fut nommé professeur de philosophie et de mathématiques à Utrecht, et s'acquit un emploi avec une réputation dans un voyage qu'il fit à Londres, où la société royale s'empressa de le recevoir au nombre de ses membres. Peu de temps après, les académies de Göttingue et de Berlin lui firent l'honneur. Frédéric-le-Grand vint à l'attirer auprès de lui, et y trouva un grand talent. Il le nomma professeur de mathématiques à l'école d'artillerie, et lui accorda une pension. Castillon succéda à M. de Lagrange, en 1787, à la place de directeur de la classe de mathématiques. Il mourut à Berlin, à un âge avancé, le 11 octobre 1787, et avait donné, en 1761, une édition de *l'Arithmétique universelle de Simon Stevin*, avec de bons commentaires (Londres, 2 vol. in-4^o.) Parmi ses ouvrages, on distingue : I. *De l'origine de l'inégalité parmi les hommes* (contre celui de J.-J. Rousseau), 1756, in-8^o.; II. *Éléments de physique de Locke, trad. en français, avec les pensées de l'auteur, sur la lecture et les études qui conviennent à un gentilhomme* (Londres, 1757, in-12); III. *De l'origine de l'arithmétique de Simon Stevin, par*

se les commentaires de *Ch. trad. de l'anglais*, Berlin, vol. in-12. La préface est de *le-Grand*. IV. *Les Livres quas de Cicéron*, traduits et éclaircis par des notes, Berlin, 2 vol. in-8°; Paris, 1796, 1^{re} édition, qui est essentiellement la traduction des commentaires de Pierre Valentin. On les a lu de la seconde. V. *Les Vies de la littérature*, traduites par M. Denina, Berlin, 1 vol. in-8°. On lui attribue une traduction italienne de *l'homme*, de Pope; des *écrits contre le système de* et quelques autres écrits importants. Il a été l'un des rédacteurs, avec son fils Frédéric, Tonssaint, Thiebault et autres écrivains, du *littéraire de Berlin*, depuis de septembre 1772 jusqu'à de 1776, 27 vol. in-12. *ELLOW* (Frédéric de), fils du *et*, a traduit la *Théorie de jardins*, par C. C. L. Hirschvogel, 1779-1785, 5 vol. in-8°. W—s et V—vz.

OR DE RHODES, paraît le qui se soit occupé sérieusement de la chronologie, et il avait fait pour relever les erreurs en ce qui avaient échappé à différents auteurs. On cite aussi de lui un ouvrage qu'il avait fait le catalogue de la mer. Suidas, qui connaît personnellement les homonymes, avait épousé la fille de Déjotaris le fit mourir parce qu'il l'assassina auprès de Jules César; est évident qu'il se trompe: il avait écrit sur la chronologie un essai cité par Apollodore, et environ 150 ans av. J.-C.

Il ne pouvait donc pas être contemporain de Jules César, et il est surprenant que Vossius et d'autres savants s'y soient trompés. Il faut peut-être aussi le distinguer de Castor-le-Rhéteur, qui était de Marseille, et avait écrit, entre autres ouvrages, la *Comparaison des institutions des pythagoriciens avec celles des Romains*. C—r.

CASTOR (ANTONIUS), médecin grec, qui vécut à Rome plus d'un siècle, depuis le temps d'Auguste jusqu'au règne de Titus. Il avait un jardin de plantes médicinales qu'il y cultivait lui-même, qu'il se plaisait à faire voir, et qui excita la curiosité de toute la ville. Pline, en parlant des végétaux, dit, liv. XXV, ch. 2: « Quant à moi, j'ai eu l'avantage de voir toutes les plantes médicinales, par le moyen d'Antonius Castor, médecin très renommé de notre temps, qui avait un jardin plein de toutes sortes de simples, qu'il entretenait pour son plaisir. Ce médecin avait plus de cent ans, et n'avait jamais eu de maladies; il avait encore la force de corps et d'esprit que peut avoir un jeune homme. » C'est le premier exemple connu d'un jardin de botanique. Antonius Castor avait composé un herbier, ou livre sur les plantes, qui contenait plusieurs volumes; mais qui n'est point parvenu jusqu'à nous. Pline le cite en plusieurs endroits. — Il paraît que c'est le même Antonius qui est loué par Galien, comme savant botaniste et pharmacien. — Oribase et d'autres auteurs citent un Antonius, archiatre; mais il s'agit d'Antoine Musa, premier médecin d'Auguste.

D—P—s.

CASTOR (S.), évêque d'Apt, était né à Nîmes, de parents distingués, vers le milieu du 4^e siècle. Pour prix de son zèle pour les intérêts d'une veuve d'Arles, qu'il défendit avec sue-

Chine. Ce travail fut confié aux ouvriers ordinaires du palais. Quoiqu'ils ignorassent l'art de manier le fer, ils vinrent à bout de l'exécuter, et leur grille, quoique d'un dessin riche et très orné, eut toute la délicatesse et la légèreté qu'on recherche en ces sortes d'ouvrages; elle plut à tous les yeux lorsqu'elle fut en place, et elle obtint le suffrage même de l'empereur. Ce prince venait presque tous les jours voir travailler le frère jésuite, et se plaisait à l'entretenir. Cet accès facile auprès du monarque mit Castiglione à portée d'être quelquefois utile à la mission dans des circonstances difficiles. En 1756, il présenta un mémoire à l'empereur en faveur de la religion chrétienne, et la persécution fut assoupie peu de jours après; mais son zèle n'eut pas le même succès en 1746. On persécutait alors les missionnaires dans les provinces, un grand nombre furent saisis et jetés dans les prisons, et cinq d'entre eux, avec un de leurs catéchistes, scellèrent de leur sang les vérités qu'ils annonçaient. Les jésuites chargèrent le frère Castiglione de parler. Dès le lendemain même, ayant été mandé par l'empereur, qui voulait lui donner le sujet d'une nouvelle peinture, le frère se jeta à ses pieds, et lui dit: « Je supplie votre majesté d'avoir » compassion de la religion désolée. » Kien-long changea de couleur, et ne répondit rien. Le frère Castiglione croyant n'avoir pas été entendu, répéta dans les mêmes termes son humble prière. Alors le prince lui dit: « Vous » êtes des étrangers, vous ignorez nos » manières et nos coutumes. J'ai nommé, dans cette circonstance, deux » grands de ma cour pour avoir soin » de vous autres qui êtes à Pé-kin. » Le frère Castiglione se retira consterné, et eut la douleur, comme tous

ses confrères, d'apprendre, temps après, que l'empereur confirmé par sa signature l'affaire morte contre le catéchiste et contre cinq missionnaires de la province de Fo-kien, tous de l'ordre de S. Dominique et de l'ordre de S. Dominique, du nombre desquels se trouvaient saint évêque de Mauricastre, le frère Castiglione, et le frère Castiglione, hardie qu'elle dût paraître à l'empereur, où il est défendu de parler d'affaire à l'empereur, à moins qu'il n'interroge, ne lui fit cependant aucun tort dans l'esprit de Kien-long. Le prince continua de venir voir peindre, et de lui accorder de fréquents témoignages de bonté. Il voulut même manifester la satisfaction qu'il lui témoignait pour ses longs services en l'honorant d'une manière éclatante et publique. Mais lorsqu'il eut appris qu'il avait atteint sa 70^e. année. Cette faveur extraordinaire consistait en un cadeau composé de six pièces d'étoffes les plus riches, d'une très belle robe, d'un grand collier d'agate, de beaucoup d'autres objets, d'une lanterne chinoise: la pièce la plus précieuse était quatre caractères écrits de la main même du souverain, et qui contenaient l'éloge de Castiglione. Ces présents, déposés dans le palais de la maison de plaisance de l'empereur, hors de Pékin, furent déposés sur une table couverte de soie jaune, placée sur un brancard et surmontée d'un dais très riche, soutenu par huit porteurs, à la livrée impériale; vingt-quatre musiciens les précédaient, et faisaient retentir leurs instruments de leur musique bruyante; mais à la suite de ces musiciens, et à la suite des présents, se trouvaient un grand de la cour, chargé de les offrir à l'empereur. Dès que

parut aux portes de Pé-kin, les
de-garde se mirent sous les ar-
et détachèrent des soldats pour
r la marche dans la ville, et con-
la foule du peuple, qui accourut
utes parts à ce spectacle. Cette
bo triomphale parcourut deux
les rues de Pé-kin dans l'espace
lieue et demie, et parvint au
ge des jésuites portugais, dont le
is, les portes et les cours étaient
s de pièces de soie, de festons et
moderols. Les missionnaires des
résidences s'y trouvaient réunis,
n y reçut les présents de l'em-
avec toutes les cérémonies qui
orvent en pareille circonstance.
ère Gastiglione ne survécut pas
temps à ces honneurs ; il mou-
dans le cours de l'année même où
avait reçus, en 1768, âgé de
tre-dix ans.

G—R.

CASTILHON (JEAN), né à Toulouse
1718, quitta le barreau pour se con-
r aux lettres, fut reçu membre de
l'Académie des jeux floraux, fonda le
de Toulouse, et mourut dans
ville, le 1^{er} janvier 1799, âgé
tre-vingts ans. Il publia ses ou-
s sous le voile de l'anonyme : I.
*Discussions philosophiques et litté-
res de deux amis* (avec le comte
d'Arpion), 1754, in-12 ; 2^e édi-
on, Paris, 1756, 2 vol. in-12 ; II.
*Bibliothèque bleue, entièrement re-
vue et augmentée*, Paris, 1770,
2 vol. in-12 et in-8^o. Cette bibliothè-
que comprend les histoires de *Robert
le Diable*, de *Richard sans peur*,
de Normandie, fils dudit Robert,
Fortunatus, des *Enfants de For-
tunatus*, de *Jean de Calais*. Toutes
ces histoires romanesques furent im-
primées séparément en 1770 et 1775,
2^e édit. III. *Anecdotes chinoises, ja-
ponaises, siamoises*, etc., Paris,
1781, in-8^o. C'est une des parties de

la collection des *Anecdotes histori-
ques*, publiée par le libraire Vincent.
IV. *Le Spectateur français*, 1774-
1776, in-8^o ; V. *Précis histori-
que de la vie de Marie-Thérèse*,
1781, in-12. Jean Castilhon conti-
nua le *Journal encyclopédique*,
avec son frère (Jean-Louis), avec
Bret, Chamfort, Duruffé et plu-
sieurs autres, depuis l'an 1769 jus-
qu'en 1793 inclusivement. Il rédigea,
pareillement avec son frère, le
Journal de Trévoux, pendant les an-
nées 1774, 75, 76, 77 et 78. On a
de lui plusieurs ouvrages couronnés
dans le recueil de l'Académie des jeux
floraux ; plusieurs mémoires dans le
Journal de jurisprudence de son frère,
et plusieurs notices biographiques
dans le *Nécrologe des hommes célè-
bres de France*, dont il fut un des plus
utiles rédacteurs, avec M. Palissot, Poin-
sinet de Sivry, Maret de Dijon, etc.,
Paris, 1767-1782, 17 vol. in-12. Le
roman d'*Odazir*, que quelques biblio-
graphes lui attribuent, est de Carra.—
CASTILHON (Jean-Louis), frère du pré-
cédent, avocat et membre de l'Acadé-
mie des jeux floraux, travailla à un
grand nombre d'ouvrages périodi-
ques, coopéra avec son frère à la ré-
daction du *Journal de jurisprudence*,
1763 ; à celle du *Journal encyclo-
pédique*, et à celle du *Journal de
Trévoux*, à la rédaction du *Diction-
naire universel des sciences morale,
économique, politique et diplomati-
que*, ou *Bibliothèque de l'homme
d'état et du citoyen*, Londres (Pa-
ris), 1777-1783, 30 vol. in-4^o. (avec
Robinet, Sacy, M. de Pommereul, etc.) ;
à la traduction de l'*Histoire univer-
selle*, par une société de gens de let-
tres, Amsterdam (Paris), 1770-1792,
46 vol. in-4^o. (avec de Joncourt,
Chaufepié, les frères de Sacy, Robi-
net, etc.). Il fournit beaucoup d'arti-

dans le supplément de l'*Encyclopédie*, in-fol. Il publia, avec Robinet, *Recueil de pièces nouvelles et éressantes sur des sujets de littérature et de morale*, 1769, 5 vol. in-12, et dix *Recueils philosophiques littéraires*, Bouillon, 1769-1779, vol. in-12. Les ouvrages dont J. L. Millon fut seul auteur, sont : I. *Essai sur les erreurs et les superstitions*, Amsterdam, 1765, in-12; le 2^e avec des additions, 1766, 2 vol. in-8^o; II. *Almanach philosophique*, Goa, 1767, in-12; III. *Histoire générale des dogmes et opinions philosophiques, depuis les plus anciens temps jusqu'à nos jours*, Gênes (Genève), 1769, 5 vol. in-12; IV. *Essais de philosophie et de morale*, imités de Plutarque, Bouillon, 1770, in-8^o; V. *Considérations sur les causes physiques et morales de la diversité du génie des nations et du gouvernement des nations*, 1769, in-8^o, 2^e édition augmentée, 1770, 3 vol. in-12. Cet ouvrage est tiré en partie de l'*Esprit des lois*, par Espiard de la Borde; il est traduit en allemand, Leipzig, 1770, in-8^o. VI. *Zingha, reine d'Angola, histoire africaine*, 1769, 2 vol. in-8^o, 2 parties. Ce roman a été traduit en hollandais, Rotterdam, 1770, in-8^o. VII. *Le Diogène moderne, ou le Désapprobateur*, Bouillon, 1770, 2 vol. in-8^o; VIII. *Tendans boiteux, ou les Aventures d'Ambroise Gwinett*, etc., Bouillon, 1770, 2 vol. in-8^o; IX. *Derrières révolutions du globe, conjectures physiques sur les causes des tremblements de terre, et sur la ressemblance de leur cessation à la haine*, Bouillon, 1771, in-8^o.

Louis de Castilhon avait commencé sa carrière littéraire par trois ouvrages couronnés par l'académie

des jeux floraux: 1^o. *Que l'amour mutuel du prince et des sujets est le plus ferme appui d'un état monarchique*, 1756; 2^o. *Combien les belles-lettres sont redoutables aux sciences*, 1757; 3^o. *Combien il est honteux d'avoir plus de ménagement pour les vices que pour le ridicule*, 1758. V—VI.

CASTILLE (FERNAND GONZALEZ DE) Voy. GONZALEZ.

CASTILLEJO (CHRISTOPHE DE) poète espagnol, né à Ciudad-Rodrigo, passa la plus grande partie de sa vie à la cour de l'infant Don Ferdinand frère de Charles-Quint. Il croyait que les vers de cinq ou six syllabes ne venaient seuls à la langue espagnole et allait même jusqu'à dédaigner les vers d'une plus grande mesure; mais s'en tint donc toujours à ses petits vers. Antonio et Baillet font l'éloge de ses talents. Dégoûté de la cour, il entra dans un monastère de l'ordre de Cîteaux, au royaume de Tolède, et mourut vers l'année 1596. Ses œuvres, imprimées d'abord à Anvers, sous le titre de *Obras poéticas de Christoval de Castillejo*, 1598, in-12, ont été réimprimées à Madrid de Henarez, 1615, in-8^o. A. B—r.

CASTILLO (BERNARD DIAZ DEL), né à Medina-del-Campo, fut un des aventuriers qui accompagnèrent Cortès au Mexique, en 1519, et s'y distinguèrent par sa bravoure. La conquête terminée, il resta dans le pays, où pour récompense de ses services, on lui avait donné, comme à ses compagnons, un lot considérable de terre, désigné par le nom d'*Encomienda*. Il jouissait d'un repos bien acquis par ses travaux, puisque, d'après son aveu, il s'était trouvé à cent dix-neuf batailles; mais il n'en continuait pas moins à mener une vie très dure; car il nous apprend que les fatigues qu'il

yées durant le siège de Mexico-
 aient fait conserver cons-
 habitude de coucher revêtu
 nes. La lecture de la *Chro-*
Gomara, imprimée en
 rendit auteur. Voyant que
 n'avait cité ni lui, ni ses
 ns d'armes, mais qu'il avait
 Cortès seul l'honneur de
 loits, l'indignation le saisit ;
 luma, et composa son livre ;
 ouvrage ne fut publié que
 e après sa mort par un reli-
 la Merci, qui le tira d'une
 ve où il était enseveli. En
 re : *Historia verdadera de*
ista de Nueva España,
 1632, in-fol. Sa prolixité
 s'aura sans doute rebuté
 auraient été tentés de le
 car on n'en connaît pas de
 e style de Castillo est bas et
 ne celui d'un vieux soldat
 ; mais ces défauts sont ra-
 des détails intéressants, et
 naïveté qui plaît, quoique
 l'un peu de vanité. Quand il
 es prodiges, on le voit flotter
 crédulité et sa véracité. Il
 coup moins haut que Go-
 mbre prodigieux d'Indiens
 , suivant les autres auteurs,
 battre ; il reprend même ces
 de leur goût pour l'exagéra-
 t autre côté, il ne cherche
 à nuire les pertes des Espa-
 Fa accusé d'une jalousie qui
 condamner mal à propos la
 le Cortès ; il ne le blâme pour
 les actions vraiment repré-
 , et, dans quelques occa-
 cherche à le justifier. E—s.
 LLO Y SAAVEDRA (AN-
 L.), peintre espagnol, na-
 1605 à Cordor d'... fa-
 agnée. Il étudia d'... rd la
 ons son père, Aug... n del

Castillo, à la mort duquel il vint à Sé-
 ville, où il se perfectionna dans l'é-
 cole de Zurbaran. Plusieurs bons ta-
 bleaux placés dans la cathédrale de
 Cordoue prouvent le mérite de Castillo,
 et il serait un des premiers de sa na-
 tion s'il eût été aussi habile coloriste
 que bon dessinateur. Il fit pour l'église
 de St.-François de Cordoue un tableau
 représentant le baptême du saint.
 Il travaillait alors en concurrence
 avec Alfaro, qui signait tous ses ou-
 vrages, habitude que Castillo attri-
 buait à la vanité. Ce dernier mit
 alors ces mots au bas de son tableau :
Non pinxit Alfaro, ce qui fit beau-
 coup de bruit, et devint proverbe
 parmi les peintres espagnols. En
 1666, il revint à Séville, où il n'était
 point allé depuis sa jeunesse. Mu-
 rillo jouissait alors d'une grande ré-
 putation. On fit voir à Castillo plu-
 sieurs de ses ouvrages. Il les consi-
 déra pendant quelque temps avec
 surprise et étonnement. Il recon-
 nut que la nature y était rendue
 avec un pinceau brillant qu'il avait la
 conviction de ne pouvoir égaler, et
 un charme auquel sans doute il ne
 croyait pas que l'art pût atteindre.
 Enfin, il recouvra la parole, et, dé-
 tournant les yeux de dessus les ta-
 bleaux, s'écria, en poussant un sou-
 pir : *Ya Murid Castillo ! Il n'y a*
plus de Castillo ! Il revint à Cor-
 doue, abandonna ses pinceaux, et,
 en moins d'une année, mourut con-
 sumé par le chagrin, à soixante-quatre
 ans. Castillo n'était ni vain ni en-
 vieux ; il possédait au contraire les
 plus aimables qualités. Sa mort n'eut
 pour cause que l'excès de sa douleur
 et l'impuissance où il se voyait d'ac-
 quérir la partie de l'art qui lui man-
 quait. Il peignait l'histoire, le por-
 trait et le paysage, et joignait le goût
 de la poésie à celui de la peinture. Il

a laissé un grand nombre de dessins qu'il exécutait avec beaucoup de finesse à la plume ou avec une canne. — Son père excellait aussi dans le dessin, et il avait un beau ton de couleur; mais il ne peignait qu'à fresque. On voit encore de ses ouvrages à Cordoue.

D—T.

CASTILLO SOLORZANO (D. ALONSO DEL), poète, historien et fameux romancier espagnol, dont Lopez de Vega fait un grand éloge dans son *Laurier d'Apollon*, publia, dans le 17^e. siècle, un grand nombre d'ouvrages gracieux et enjoués, en prose et en vers. Nous ne citerons que : I. *la Garduña de Sevilla y anzuelo de las Bolsas*, Logogne, 1634, in-8^o.; Madrid, 1661, in-8^o. Le sieur d'Ouille, frère de l'abbé de Boisrobert, traduisit ce roman sous le titre suivant : *la Fouine de Séville, ou l'Hameçon des bourses*, Paris, 1661, in-8^o. II. *La Quinta de Laura, que contiene sei novelas*, Saragosse, 1649, in-8^o.; III. *Sala de recreacion, novelas*, Saragosse, 1629, in-8^o. Vannel a publié les *Divertissemens de Cassandre et de Diane, ou les Nouvelles de Castillo et de Taleyro*, trad. de l'espagnol, Paris, 1685, 3 vol. in-12. IV. *Sagrario de Valencia en quien se incluien las vidas de los ilustres santos hijos suos, y del reyno*, Valence, 1635, in-8^o. — **CASTILLO** (D. Andrés del), né à Brihuega, diocèse de Tolède, dans le 17^e. siècle, est auteur de six nouvelles qu'il publia sous ce titre extraordinaire et ridicule : *la Moxiganga* (ou Moniganga) *del gusto en seis novelas*, Saragosse, 1641. Selon Lenglet-Dufresnoy, l'ouvrage n'est pas mauvais; mais, suivant Nic. Antonio, il ne vaut pas mieux que le titre. — **CASTILLO** (Ferdinando del), qui vivait au com-

mencement du 16^e. siècle, par un recueil intéressant et recherché pour titre : *Compendio general de los mas principales trovadores de España*, Tolède, 1517, in-8^o.

V—

CASTILLON (JEAN DE)

MOUCHAN.

CASTILLON (JEAN-FRANÇOIS SALVEMINI DE), prit ce nom de Castiglione, petite ville de France, où il était né en 1709, après avoir fini ses premières études, reçut le grade de docteur à Pise, passa en 1737, et y fut éditeur de plusieurs ouvrages d'Euler. Il fut nommé professeur de philosophie et de mathématiques à Utrecht, et s'acquitta de cet emploi avec une réputation telle, que dans un voyage qu'il fit à Londres, la société royale s'empressa de le choisir au nombre de ses membres. Les académies de Paris et de Berlin lui firent le même honneur. Frédéric-le-Grand, à l'attirer auprès de lui, et y trouva son emploi. Il le nomma professeur de mathématiques à l'école d'artillerie, et lui accorda une pension. Castillon succéda à M. de Lagrange, en 1787, à la place de directeur de la classe de mathématiques. Il mourut à Berlin, à un âge avancé, le 11 octobre 1787, et avait donné, en 1761, une édition de *l'Arithmétique universelle* de Simon Stevin, avec de bons commentaires (2 vol. in-4^o). Parmi ses ouvrages, on distingue : I. *Sur l'origine de l'inégalité parmi les hommes* (contre celui de J.-B. Say), 1756, in-8^o.; II. *Éléments de physique de Locke, trad. en français, avec les pensées du même auteur, sur la lecture et les études qui conviennent à un gentilhomme*, Amsterdam, 1757, in-12; III. *Sur Apollonius de Tyane, par*

: *Les commentaires de Ch. ad. de l'anglais*, Berlin, ol. in-12. La préface est de e-Grand. IV. *Les Livres us de Cicéron*, traduits en éclaircis par des notes, Ber- 2 vol. in-8°; Paris, 1796, première édition, qui est est la traduction des com- de Pierre Valentia. On les a de la seconde. V. *Les Vi- de la littérature*, traduites s' de M. Denina, Berlin, vol. in-8°. On lui attribue de traduction italienne de r *l'homme*, de Pope; des oné contre le système de , et quelques autres écrits portants. Il a été l'un des s rédacteurs, avec son fils éric, Tonssaint, Thiébaux autres écrivains, du *littéraire de Berlin*, de- de septembre 1772 jus- de 1776, 27 vol. in-12. **LOU** (Frédéric de), fils du , a traduit la *Théorie de ardens*, par C. C. L. Hirsch- nig, 1779-1785, 5 vol. in-

W—s et V—vz.

DE RHODES, paraît le qui se soit occupé sérieuse- a chronologie, et il avait fait our relever les erreurs en ce avaient échappé à différents On cite aussi de lui un ou- il avait fait le catalogue de raient eu en différents temps de la mer. Suidas, qui con- ctuellement les homonymes, vait épousé la fille de Déjo- le fit mourir parce qu'il l'a- sé auprès de Jules César; et évident qu'il se trompe: avait écrit sur la chronolo- effet cité par Apollodore, t environ 150 ans av. J.-C.

Il ne pouvait donc pas être contempo- rain de Jules César, et il est surpre- nant que Vossius et d'autres savants s'y soient trompés. Il faut peut-être aussi le distinguer de Castor-le-Rhé- teur, qui était de Marseille, et avait écrit, entre autres ouvrages, la *Comparai- son des institutions des pythagori- ciens avec celles des Romains*. C—r.

CASTOR (ANTONIUS), médecin grec, qui vécut à Rome plus d'un siè- cle, depuis le temps d'Auguste jus- qu'au règne de Titus. Il avait un jardin de plantes médicinales qu'il y cultivait lui-même, qu'il se plaisait à faire voir, et qui excita la curiosité de toute la ville. Pline, en parlant des végétaux, dit, liv. XXV, ch. 2: « Quant à moi, j'ai » eu l'avantage de voir toutes les plan- » tes médicinales, par le moyen d'An- » tonius Castor, médecin très renom- » mé de notre temps, qui avait un » jardin plein de toutes sortes de sim- » ples, qu'il entretenait pour son plai- » sir. Ce médecin avait plus de cent » ans, et n'avait jamais eu de mala- » dies; il avait encore la force de corps » et d'esprit que peut avoir un jeune » homme. » C'est le premier exemple connu d'un jardin de botanique. An- tonius Castor avait composé un her- bier, ou livre sur les plantes, qui con- tenait plusieurs volumes; mais qui n'est point parvenu jusqu'à nous. Pline le cite en plusieurs endroits. — Il paraît que c'est le même Antonius qui est loué par Galien, comme savant botaniste et pharmacien. — Oribase et d'autres auteurs citent un Antonius, archiatre; mais il s'agit d'Antoine Musa, premier médecin d'Auguste.

D—P—s.

CASTOR (S.), évêque d'Apt, était né à Nîmes, de parents distingués, vers le milieu du 4^e siècle. Pour prix de son zèle pour les intérêts d'une veuve d'Arles, qu'il défendit avec suc-

contre l'oppression d'un homme assant, il obtint la main de la fille que de cette femme; mais, quoiqu'il né une fille de ce mariage, l'époux épouse, se livrant à l'envi aux aveuements d'une piété exaltée, se arèrent volontairement, embrasent la vie religieuse, et fondèrent s leurs propriétés, au territoire Menerbe en Provence, deux moières entre lesquels ils partagèrent s leurs biens. La fille prit le voile e sa mère. L'abbaye de St.-Castor it du célèbre Cassien, abbé de Marle, la règle que suivaient les pieux aires de la Palestine et de l'Égypte. (Jean CASSIEN). Ce fut aussi à la re de l'évêque d'Apt, que ce mé-Cassien composa ses *Conférences c les PP. du désert*. Il avait préemment dédié à Castor son *Miroir la vie monastique*. Castor était renfermé depuis plusieurs années dans le cloître, lorsqu'il fut élevé piscopat par les suffrages du peuple et du clergé: mais il voulut vainement quitter le gouvernement de ses nes; il se vit forcé de conserver autorité sur eux, en même temps l devint le chef de l'église d'Apt. archives de cette église renferment, il n'y a pas encore longtemps, une vie manuscrite, très ancienne, de cet évêque, dans laquelle ont rapportés, avec le détail le circonscié, tous les miracles n lui attribués. S. Castor mourut le le 21 septembre 419. V. S.—L. ASTRACANI. V. CASTRUCCIO. ASTRE D'AU VIGNY. Voy. IGNI. ASTREJON (ANTOINE), peintreagnol, né à Madrid en 1625. Les es les plus célèbres de son temps it recours à lui pour mettre la ière main à leurs ouvrages, et ques-uns même, tels que Roque

Ponce, Joseph Garcia et Gabriel de la Corte, ne dédaignaient pas d'emprunter son pinceau pour enrichir leurs paysages de petits sujets historiques, qu'il savait si bien mettre en harmonie avec la composition générale du tableau, que l'œil le plus exercé n'y pouvait reconnaître la touche d'une main étrangère. Cette aptitude à saisir la manière des autres peintres est d'autant plus remarquable dans Castrejon, que lui-même en avait usé dans ses ouvrages toute différente de celles qu'il imitait dans les ouvrages des autres. Ses grands tableaux d'histoire sont estimés; la composition est bien ordonnée, l'exécution belle et facile, le coloris brillant, les figures bien dessinées, et l'ensemble d'un grand effet. Celui qui représente *Michel combattant le dragon* est un des plus beaux ouvrages de ce maître; l'ordonnance en est grande et l'exécution vigoureuse: Antoine se montre dans cette composition, le digne rival de Murillo, dont on voit qu'il a cherché à prendre la manière grande et simple à la fois. Toutes les nuances du coloris y sont aussi bien observées que dans les plus belles productions de l'école vénitienne. On retrouve encore le même talent dans quelques autres tableaux de Castrejon; celui qui représente la *Révélation du purgatoire à S. Patrice* est justement admiré; il faisait le plus bel ornement de l'église paroissiale de St.-Michel, Madrid. Castrejon a peint une *Présentation au temple*, et plusieurs autres tableaux dont le sujet est pris dans l'histoire de la Vierge. Antonio de Ponz mentionne honorablement ces ouvrages dans son *Voyage d'Espagne*. Palomino Velasco reproche à Castrejon un peu de manière; mais il lui reconnaît une grande facilité d'invention et une grande pratique de

Antoine peignait aussi de petits
l'histoire avec un fini précieux ;
il est pleine d'esprit dans ces
compositions. Cette flexibilité
nt, qui lui permit de peindre
à égal succès de grands sujets
ire dans le style héroïque et de
sujets pris dans la vie privée
bonhomie hollandaise, est un
actères distinctifs de cet artiste.
fut à Madrid en 1690. A—s.
STRIES (CHARLES-EUGÈNE-
EL DE LA CROIX, maréchal DE),
5 février 1727, fit ses premières
au régiment du Roi, infan-
où il fut successivement sous-
ant et lieutenant en 1743. Il
tit à Dettingen, mestre-de-
la régiment du Roi, cavalerie,
commanda à toutes les actions
rre des campagnes de Flan-
rigadier en 1748, il servit au
e Maëstricht, obtint la charge
missaire-général de la cavale-
fut déclaré maréchal-de-camp.
manda en Corse en 1756, et fut
employé, sous le prince de
s, à l'armée d'Allemagne, où il
à la bataille de Roshach, trois
le sabre sur la tête, qui ne l'em-
tent pas de rester jusqu'à la fin
tion. Employé à la même ar-
1758, il commanda un corps
, combattit à Lutzelberg, prit
malade la ville de St.-Goar, et
la garnison du château de Rhin-
se rendre prisonnière de guer-
qui lui valut le grade de lieute-
néral. Mestre-de-camp général
cavalerie en 1759, il se trouva
sout à la bataille de Minden. Em-
dans la même armée en 1760,
d'abord sur le bas Rhin, sous
te de St.-Germain, joignit la
armée après l'affaire de Cor-
combattit, à la tête de l'infante-
rîes de Warbourg, y donna les

plus grandes marques de valeur, re-
çut une forte contusion d'un biscaien,
et s'empara des gorges de Stadberg.
Les ennemis s'étant portés sur le bas
Rhin, en septembre, le marquis de
Castries fut détaché avec un corps de
troupes pour commander dans cette
partie. Il se rendit à Cologne le 2 oc-
tobre, y rassembla les troupes qui
venaient de l'armée, et celles qu'on
lui envoyait de France. Après avoir
fait ses dispositions, il marcha sur We-
sel, que les ennemis assiégeaient, fit
attaquer le poste de Rhinberg, qu'on
emporta l'épée à la main, et fit entrer
dans Wesel six cents hommes d'élite.
Il se préparait à marcher sur les enne-
mis, lorsqu'ils l'attaquèrent, une heure
avant le jour, à Clostercamp (F. Assas).
On se battit de part et d'autre avec la
plus grande valeur pendant cinq heu-
res; les ennemis furent obligés de se
retirer avec une perte considérable, de
repasser le Rhin, et de lever le siège
de Wesel, où le marquis de Castries
entra avec huit bataillons; on attaqua
leur arrière-garde, on s'empara de
leur pont sur le Rhin, et on ne cessa
de les harceler dans leur retraite. Si
le prince héréditaire de Brunswick,
qui les commandait, avait réussi à
s'emparer de Wesel, qui était la clef
des pays situés entre la Meuse et le
Rhin, il changeait le théâtre de la
guerre, et la grande armée aurait peut-
être été obligée de repasser le fleuve.
Cette action est une des plus impor-
tantes qui aient eu lieu pendant toute
cette guerre, et fit beaucoup d'hon-
neur au marquis de Castries. Le roi le
nomma chevalier de ses ordres. Il
continua de servir avec la plus grande
distinction, pendant les campagnes de
1761 et de 1762, où il remplit les
fonctions de maréchal-général-des-
logis de l'armée, et fut blessé dange-
reusement à la prise du château d'A-

e copiste, auprès du
 ulte Balde, et il ap-
 ses enfants. Sa pau-
 , en ce que, ne pou-
 livres, il se borna à
 droit romain, de ma-
 e secours d'autrui, et
 ces de son esprit, il
 ofonde connaissance
 personne n'en a ja-
 lui expliqué les diffi-
 avec éclat des thèses
 Il reçut le bonnet de
 sa pendant quarante-
 un succès extraordi-
 , à Florence, à Bolo-
 Il écrivit sur le Di-
 rédigea le droit mu-
 ce, remplit dans cette
 arié, les fonctions de
 iége, et mourut en
 n quelques auteurs,
 s l'appelle *le docteur*
 jas disait : *Qui non*
de Castro, tunicam
 . Ses ouvrages sont :
super codicem, di-
novum, et infortia-
it. Fr. de Curte et
 , 1527, in-fol.; II.
iones juris civilis,
 n-fol.; III. *Consilia*
Leonardi à lege,
 1, 5 vol. in-fol.; IV.
n addit. Saraynae et
 :fort, 1506, in-fol.;
ve consilia quædam,
 , in-fol. Ses œuvres
 en huit volumes in-
 (Ange de), fils du
 ussi juriconsulte, en-
 Padoue, fut fait che-
 consistorial. On a de
msilia matrimonia,
), et plusieurs autres
 CASTRO (Emmanuel
 rtugais, professeur de

droit à Lisbonne, ensuite à Coïmbre,
 enfin avocat de la cour royale de Ma-
 drid, publia plusieurs ouvrages sur le
 code, imprimés à Madrid et à Sala-
 manque en 1587 et 1592, et la *Prac-*
tica Lusitana, en cinq livres, avec
 deux cent quarante décisions du sénat
 de Lisbonne, imprimée dans cette ville
 en 1621, in-4°. — CASTRO (Gabriel
 Péreira de), né à Braga, chevalier
 de l'ordre du Christ, sénateur de Lis-
 bonne, cultiva la jurisprudence et la
 poésie avec succès. On a de lui : I. *Do*
manu regis tractatus, Lisbonne,
 1622, in-fol.; II. *Decisiones supre-*
mi senatus Portugallie, Lisbonne,
 1611, in-fol.; III. *Ulisea, ou Lis-*
boa edificada, poema heroico, Lis-
 bonne, 1636, in-4°, publié après la
 mort de l'auteur. Ant. Diana le compte
 au nombre des plus beaux génies du
 Portugal. — CASTRO (Nicolas-
 Fernandez de), né à Burgos, chevalier
 de St.-Jacques, professeur de droit à
 Salamanque, avocat fiscal à Milan, a
 publié, dans le 17^e. siècle, plusieurs
 ouvrages : I. *Exercitationes Salma-*
nticæ, Salamanque, 1636, in-4° : ce
 sont des leçons sur diverses parties
 du code; II. *Exterminium gladiato-*
rum, Valladolid, 1645, in-4° : c'est
 une explication de la loi romaine *De*
gladiatoribus; III. *De milite mona-*
cho, sive de religiosis militibus,
 Milan, in-fol. — CASTRO (Adrien de),
 notaire royal à Grenade, dans le 16^e.
 siècle, publia *De los Daños que re-*
sultan del juego, Grenade, 1599,
 in-8°. — CASTRO (Sébastien-Gonza-
 les de), fit paraître dans le 17^e. siècle
 un ouvrage rare et recherché, qui a
 pour titre : *Declaracion del valor de*
la plata, le y pezo de las monedas
antiguas de plata, Madrid, 1658,
 in-4°. V—VE.

CASTRO (JEAN DE), né à Lis-
 bonne en 1500, d'une famille alliée à

La maison royale, étudia les mathématiques avec l'infant don Louis, frère du roi Jean III, sous le célèbre Pierre Nuñez. Castro servit dans sa jeunesse à Tanger, et obtint à son retour une commanderie. Ayant suivi à l'expédition de Tunis Charles-Quint, dont il refusa les récompenses, alléguant que ce monarque n'était pas son souverain, il obtint du roi de Portugal le commandement d'une flotte destinée à croiser le long des côtes de Barbarie, d'où il fut envoyé pour se joindre à l'armée navale espagnole qui allait au secours de Ceuta. Les Mores se retirèrent, et Castro recueillit la gloire de cette expédition. Lorsque Garcias de Noronha, son beau-frère, fut nommé vice-roi des Indes, Castro prit le commandement d'un vaisseau pour l'accompagner. A l'instant où il partait, le roi lui envoya la commission de commandant d'Ormus, avec le brevet de mille ducats d'appointements, en attendant qu'il fût en possession de son emploi. Castro répondit qu'il acceptait la pension, parce qu'il était pauvre, et qu'il refusait le commandement, parce qu'il ne l'avait pas mérité. Il servit avec distinction dans l'expédition que fit à la mer Rouge, en 1540, Etienne de Gama, successeur de Noronha, et en écrivit la relation (*Voy. EL GAMA*). Cette campagne terminée en 1541, il revint en Portugal, et y vécut dans la retraite, où il se livrait à l'étude. Il en fut tiré en 1545, à la recommandation de l'infant don Louis, et chargé du gouvernement de l'Inde, poste éminent, où il eut occasion de faire admirer sa bravoure et ses talents militaires. Les troupes du roi de Cambaye pressaient vivement le siège du fort de Diu. Mascarenhas, qui y commandait, informa Castro du danger qui le menaçait. Le siège durait

depuis huit mois; Castro, par ses soins et sa diligence, n'avait semblé à Goa qu'au mois de novembre 1545 une flotte espagnole pour secourir les assiégés. Il signala par divers exploits sa traversée, et parut devant Diu. Sa présence saisit les Mores, quoiqu'ils eussent reçu de grands succès, et qu'ils eussent reçu de grands succès. Dès le lendemain de son arrivée, il les força dans leur camp, et revinrent avec tant de fureur que les Portugais qu'ils les mirent en fuite. Castro rétablit l'ordre dans le camp; elles fondirent sur le fort avec impétuosité, et les Portugais jusque dans la ville, qu'elle fut d'assaut. Après cette victoire, Castro envoya une flotte pour punir les ennemis la côte de Cambaye. Cette flotte qu'elle obtint répandit une terreur incroyable dans les établissements portugais, et surtout à Goa. Castro eut besoin d'une somme considérable pour entretenir sa flotte et pour parer le château de Diu, la ville à emprunter aux habitants qui le chérissaient, et leur en donnèrent pour caution. Ils renvoyèrent avec de grands témoignages de respect, et y joignirent une somme qui lui était nécessaire. Castro ne tarda pas à s'acquiescer de l'usage par les richesses que procura la prise d'un vaisseau portugais. Lorsqu'il eut mis le fort de Diu en état de défense, il revint à Goa, où il fut reçu en triomphe par le roi de Portugal, en apprenant ses glorieux exploits de Castro, le roi dans son gouvernement en donna le titre de vice-roi, et nomma Alvar de Castro, son fils, armateur de l'Inde. Au moment de la nouvelle des récompenses que le roi accordait à Castro parvint à lui qu'il était mourant. La décadence

portugais dans l'Inde et la suite de plusieurs autres expéditions récentes lui fit un chagrin qui minait son esprit ; on lui annonça qu'il n'y avait plus que quelques mois à vivre, il fit appeler les médecins, et jura sur l'Évangile qu'il n'aurait jamais employé à son service le gent du roi ni celui des Indes, et qu'il ne s'était jamais servi de mercure pour s'enrichir, il ne possédait rien. Il mourut le 1548, entre les bras de son fils Xavier. Il fut enterré dans l'église des Capucins ; mais, on transporta son corps en Espagne : il fut déposé dans un tombeau des dominicains, près de son mort, on trouva trois coffres. Castro, brave, simple, affable, joignait à ces qualités une connaissance profonde des sciences anciennes et modernes, et des mathématiques. Le journal qu'il a écrit contient très peu de choses. On y trouve une description détaillée et exacte de la côte des parages voisins : on y voit même que l'auteur a fait des observations mathématiques sur son voyage. On n'en a jamais pu tirer grand parti. On dit qu'il en existait dans la bibliothèque de la bibliothèque de la ville de Evora sous ce titre : *Description terra et hydrographia Ethiopiae cum tabulis*. On croit que l'on conservait les manuscrits à Evora une copie de la côte de l'Inde par Castro. Quelques auteurs ont écrit une *Histoire de l'Inde* On conserve à Lisbonne des lettres qu'il écrivit au pape. Le manuscrit de l'extrait de cet auteur que nous

possédons aujourd'hui ayant été trouvé dans un navire portugais, dont les Anglais s'emparèrent, fut acheté 6 liv. sterling. par Walter Ralcygh, qui le fit traduire, en corrigea le style, et y joignit des notes. Purchas, qui nous apprend ces particularités, nous dit qu'il a fait lui-même des corrections à cette traduction, et qu'il en a élagué ce qui lui a semblé superflu. Il l'a insérée dans son recueil avec ce titre : *A rutter of don Joan de Castro, of the voyage wich the Portugese made from the India to Zoes, dedicated to the infant don Luis and here abbreviated*. On en trouve une traduction française dans l'*Histoire des Voyages* de Prévost ; une hollandaise dans le recueil de Vander Aa. On en connaît une version latine tronquée dans le livre d'Antonius Matthæus, intitulé : *Veteris avi analecta* ; d'Anville en a fait usage pour sa description du golfe arabe. La vie de Castro, écrite par Hyacinthe Freire de Andrada (*Voy. ANDRADA*), parut à Lisbonne en 1651, in-fol. ; elle a eu six éditions, et a été traduite en latin et en anglais. E—s.

CASTRO (VACA DE), né à Léon, juge de l'audience royale de Valladolid, fut envoyé par Charles-Quint au Pérou, en 1540, pour y comprimer les factions, et régler le régime intérieur de la colonie. Après une longue et périlleuse navigation, il aborda sur la côte du Pérou en 1541, et pénétra dans la province de Quito, où il apprit l'assassinat de Pizarre et l'usurpation du jeune Almagro. Il déploya, quoique malade, toute l'activité qui pouvait assurer le succès de sa mission, et produisit, à son arrivée sur la frontière de Quito, le brevet qui l'établissait gouverneur, avec les mêmes pouvoirs que Pizarre. Reconnu aussitôt par deux capitaines royalistes, il rassem-

bla quelques troupes, fit son entrée à Quito avec toute la pompe due à son rang, expédia des émissaires dans différentes provinces, pour attirer au parti du roi les commandants qui étaient encore indécis, et il eut bientôt sous ses ordres une armée capable de faire respecter son autorité. Après avoir épuisé toutes les voies de conciliation pour faire rentrer le jeune Almagro dans le devoir, il le joignit, en 1542, dans la plaine de Chupas, à deux cents milles de Cusco, le vainquit en bataille rangée, le fit prisonnier, ordonna son exécution sur le champ de bataille, et fit couper la tête, en présence de toute l'armée, à tous ceux qui avaient participé au meurtre de Pizarre. Ayant fait son entrée publique à Lima, et rétabli le calme, Vaca de Castro s'occupa de l'administration intérieure, adoucit le sort des Indiens par de sages réglemens, et usa d'une politique adroite à l'égard des conquérans espagnols; mais Charles-Quint ayant jugé qu'il n'apportait point assez de sévérité dans l'exécution des lois réformatrices qu'il avait imaginées pour enchaîner les colons, choisit, pour le remplacer, Blasco Nuñez Vela (*Voy. B. N. VELA*), auquel il conféra le titre de vice-roi. Arrivé au Pérou en 1544, Vela rencontra une vive opposition de la part des conquérans espagnols, et fit arrêter Vaca de Castro, qu'il soupçonnait de fomenter les troubles. La fermentation qu'excita l'arrestation de Vaca de Castro força le vice-roi de le mettre en liberté. Quoique grièvement offensé, celui-ci resta toujours fidèle à la cause royale. De retour en Espagne, il fut arrêté par ordre du conseil des Indes, enfermé pendant cinq ans dans la forteresse d'Arevalo, transféré ensuite à Simancas, jugé enfin, et déclaré innocent. Charles-Quint le rétablit dans

sa charge d'auditeur du Castille, et assigna à son revenu de 20,000 ducats de Pérou. Vaca de Castro était rentré dans la faveur du roi lorsqu'il mourut, en 1555.

CASTRO (ALPHONSE) prédicateur et l'un des plus célèbres théologiens espagnols du 16^e siècle, né à Zamora, entra dans l'Ordre de St-François à Salamanque, et fut nommé par le pape Philippe II en Angleterre, que ce prince y alla pour épouser la reine Marie. Philippe voulut quelque temps le consulter sur les affaires ecclésiastiques de ce royaume. Alphonse de Castro retourna dans les Pays-Bas, où, pendant plusieurs années, il avait fixé sa résidence. Philippe le nomma à l'évêché de Compostelle; mais il mourut à Bruxelles avant d'avoir reçu son évêché, le 11 février 1558, âgé de quatre-vingt-trois ans. Ses œuvres ont été publiées en un vol. in-fol., Paris, 1565. On y trouve des hérésies (*Adversus hereses libri XIV*) est le plus remarquable de ses ouvrages; il a été imprimé plusieurs fois, dans l'espace de vingt-cinq ans, en Espagne, en Italie, et en Allemagne. La préface de l'édition de Paris, 1565, on y trouve, contre l'infamie que le pape, un passage que l'auteur a jugé d'affaiblir dans les éditions suivantes. La plus ample est celle de 1556; elle fut revue par l'archevêque de Philippe II; la plus recherchée est celle de 1568. Hermant a traduit ces ouvrages en français, Rouen, 1711, in-12. « Alphonse de Castro » ry, écrivait assez bien; il » coup lu; mais il était plus » controversé que sur l'his » s' est beaucoup plus étendu » les nouvelles hérésies

anciennes ; au lieu de chronologique, il rapésies par ordre alphabesant les mêmes hérésies élevées sur chaque r. Gonzague l'appelle : *ix acerrimus, scriptissimus*. Le *Traité des* si grand succès, qu'un *mé André de Olmos*, de le mettre en vers. its d'Alphonse de Cas- *Do justâ hæreticorum* i III, Salamanque, II. *De potestate legis* I, Salamanque, 1550, 1571 et 1578, in-ouvrages furent joints son *Traité des hérésies* : trouvent dans la plu- ma de Paris, Lyon, Co- rs ; III. *De sortilegis eorumque punitione*, in-8°. On a aussi du un *Commentaire sur s prophètes; Quarant- ies sur les Psaumes IV* manque, 1557 et 1540, *Traité de la validité de Henri VIII avec Aragon*. — CASTRO banoine de Valladolid, fologie pendant plus de Il disputa long-temps ontanus, qui était chargé yale de la *Bible* d'An- selon lui, avait trop de pte hébreu. Léon de que ce texte avait été altéré par les juifs, et il la vulgate et la version méritaient la préférence ; ion a été vivement com- Morin et Richard Simon e savait que médiocre- l. Il mourut en 1586, b avancé. Nous citerons,

parmi ses ouvrages : I. *Apologeticus pro lectione apostolica et evangelica, pro vulgata D. Hieronymi, pro translatione septuaginta virorum, contra eorum obrectatores*, Salamanque, 1585, in-fol. ; II. *Commentaria in Esaiam adversus aliquot commentaria et interpretationes ex Rabbinorum scriiniis compilatas*, Salamanque, 1570, in-fol. ; on trouve à la fin une concorde évangélique avec le prophète Isaïe, et cinquante passages que, suivant les Septante, les apôtres et les évangélistes ont cités de ce prophète. III. *Commentaria in Oseam ex veterum patrum scriptis qui prophetas omnes ad Christum referunt*, Salamanque, 1586, in-fol. — CASTRO (Christophe de), né à Ocana, dans le diocèse de Tolède, en 1551, entra fort jeune dans l'ordre des jésuites, fut professeur dans les universités d'Alcala et de Salamanque, recteur du collège de Tolède, et mourut l'an 1615, âgé de soixante-cinq ans. Il publia plusieurs ouvrages théologiques. Ses commentaires sur les *Douze petits prophètes* ont été imprimés à Lyon, à Mayence, à Anvers, in-fol. : on y trouve des détails curieux sur les prédictions naturelle, artificielle et prophétique. — Plusieurs autres théologiens espagnols et portugais, du nom de CASTRO, n'offrent pas assez d'intérêt pour trouver place même dans une Biographie universelle. V—VX.
CASTRO (ALPHONSE DE), jésuite portugais, missionnaire aux Indes orientales pendant onze ans, et recteur dans les Moluques, fut martyrisé en 1558 par les idolâtres, qui, pendant cinq jours, le traînèrent nu, lié avec des cordes, et l'attachèrent ensuite par le col à un tronc d'arbre, où il mourut. On a d'Alphonse de Castro une relation de ses missions aux Moluques, qui fut imprimée à

Rome en 1556. — CASTRO (André de), natif de Burgos, entra dans l'ordre des franciscains, et fut missionnaire dans les Indes occidentales. Il y publia : I. *Arte de aprender las lenguas mexicana y mallazinga* ; II. *Vocabulario de la lengua mallazinga* ; III. une *Doctrine chrétienne* et divers *Sermons* dans la même langue. Il mourut l'an 1577 (Voy. Wadding, Possevin, Léon). François Gonzague a écrit la vie d'André de Castro dans son livre *De origine et progressu franciscani ordinis*. V—VE.

CASTRO (ETIENNE-RODRIGUEZ DE), médecin portugais, né à Lisbonne, passa en Italie, professa avec un grand succès, pendant vingt-deux ans, dans l'université de Pise, fut appelé le *phœnix* de la médecine, et mourut en 1657, âgé de soixante-dix-huit ans. Il composa un grand nombre d'ouvrages, dont les principaux sont : I. *De meteoris microcosmi libri V*, Venise, 1621 et 1624, in-fol. ; II. *De complexu morborum tractatus*, Florence, 1624, in-8°. et Nuremberg, 1646, in-12 ; III. *De asitiâ tractatus*, Florence, 1650, in-8°. ; IV. *De sero lactis tractatus*, Florence, 1651, in-8°. ; V. *Quæ ex quibus, opusculum verè aureum, ac præcipua prognoseos mysteria reserans*, Florence, 1627, in-12, plusieurs fois réimprimé ; VI. *Commentarius in Hippocratis libellum de alimento*, Florence, 1655, in-fol. ; VII. *Philomelia*, Florence, 1628, in-8°. ; VIII. *Posthumavarietas*, Florence, 1659, in-8°. , publié par François de Castro, fils de l'auteur. On trouve dans ce recueil un grand nombre de lettres qui prouvent les relations d'Etienne-Rodriguez de Castro avec les hommes les plus savants de son siècle. IX. *Castigationes*

exegeticæ, quibus vario matum veritas elucidatur, 1640, in-fol. ; X. *Medicæ citationes medicæ*, Venise, 8°. (c'est peut-être, dit Nic le même ouvrage que le p XII. *Pythagoras*, Lyon, 11. *Syntaxis prædictionum cui accessit triplex elucub de chirurgicis administratio de potu refrigerato* ; 5. *malibus microcosmi*, Lyon, in-4°. Castro avait cultivé dans sa jeunesse ; on l'a dit mort : *De simulato rejtiano poematum*, Florence, in-4°. — CASTRO (Pierre) premier médecin du duc de Parme, membre du collège de V de l'académie des curieux, mort le 14 septembre 1627, auteur des ouvrages suivants : *bris maligna punctulari rismica methodo delineata*, Nuremberg, 1652, in-8°. ; ibid., in-12 ; Padoue, 1653, in-8°. ; *Imber aureus, seu Chilium morum ex libris Epidemion que Fraxisci Valesii corris extracta*, Ulm, 1661. III. *Bibliotheca medici erudite*, Padoue, 1654, in-12 ; id., *codex Pastæ*, Bergame, 1744. — CASTRO (Roderic ou Rodric) médecin juif portugais, professeur de philosophie et la médecine à Hambourg, où il vint s'établir en 1627, et mourut dans cette ville, le 14 septembre 1627, âgé de plus de vingt ans. On a de lui plusieurs ouvrages estimés : I. *De officio politico, seu medicus*, Hambourg et Cologne, 1614, plusieurs fois réimprimé. Cet ouvrage est divisé en quatre livres ; l'auteur expose les devoirs des bons médecins

des et les impostures
 II. *De universa murum medicind, novo nemine tentato orolutissimum*, Ham- in-fol.; *ibid.*, 1616, in-4°; Francfort, II. *Tractatus brevis usis pestis quæ, anburgensem civitatem ourg*, 1596, in-4°. moit de), fils du pré-
 lembourg en 1597, 1 reine Christine, en ecin, et mourut le 7 gé de quatre-vingt-six ii : *Certamen medi- rectione in febre pu- natoriá*, Hambourg, — CASTRO (Ezechiel if, est connu par deux : I. *Ignis lambens, scentis nature spe-*, 1642, in-8°; II. *medicum, in quo nibus imposita sunt imalibus raro spec- tur*, Vérone, 1646,
 CASTRO SARMENTO uif portugais, exerça ondrés, fut membre yale, et y mourut en oixante-dix ans. Il a s sur les *Diamants usact. philosoph.* vol. *De uso et abuso das de Inglaterra*, Lon- ? : c'est un traité sur quinquina; III. *Ma- ysico-historica me- mineral, parte I, os l, e animal, parte 158, in-4°*. V—VE.
 D. ALPONSE NUNES iphe de Philippe IV, dont son père avait publié, entre autres

ouvrages : I. *Historia ecclesiastica, y seglar de la ciudad de Guadulaxara*, Madrid, 1653 et 1658, in- fol.; II. *Coronica gothica, castellana y austriaca, ilustrada*, Anvers, 1708, 4 vol. in-fol. La partie de cette chronique qui concerne les Goths est de Saavedra Faxardo, et avait été publiée en 1646, in-4°. III. *Coronica de los reyes de Castilla, D. Sancho el Deseado, D. Alonso el octavo, y D. Enrique el primero*, Madrid, 1665, in-fol. — CASTRO (François de), prêtre de Grenade, se consacra aux soins spirituels des malades, dans la maison hospitalière à Grenade, et écrivit l'histoire du fondateur : *Miraculosa vida y santas obras del B. Joan de Dio*, Grenade, 1588 et 1613, in-8°; Bur- gos, 1621, in-4°, traduite en latin et en italien. — CASTRO (Joam de), historien portugais a laissé une vie du roi Sebastien, Paris, 1602, in-8°.
 V—VE.

CASTRO (ALVAREZ GOMEZ DE), né dans le diocèse de Tolède, fit ses études à Alcalá de Hénarès, professa le grec et la rhétorique à Tolède, dans le nouveau collège que venait de fonder Bernardin de Sandoval, fut chargé par Philippe II de revoir et de corriger les œuvres de S. Isidore, princi- palement les livres des *Origines*, en les conférant avec les anciens manus- crits, et mourut de la peste, en 1586, à l'âge de soixante-cinq ans. Il écrivit en prose et en vers, en latin et en es- pagnol, un grand nombre d'ouvrages, dont les principaux sont : I. *De rebus gestis Francisci Ximenii*, Alcalá de Hénarès, 1569, in-fol.; Francfort, 1581; et 1603, dans la collection des auteurs *qui res hispanicas scripse- runt*; II. *In S. Isidori origines*, dans l'édition des œuvres de cet auteur, donnée à Madrid par Jean Grial; III.

Edillia aliquot, sive poemata, Lyon, 1558, in-8°. ; IV. *Recibimiento que la universidad de Alcala hizò a los Reies, quando venieron de Guadalaxara*, Alcala, 1560, in-4°. Il laissa plusieurs manuscrits, entre autres, celui qui traite des *Antiguedades de la nobleza de Toledo*. Argote de Molina le cite dans sa *Nobilitatis Beticæ historia*. Nic. Antonio fait un grand éloge des vers d'Alvarez Gomez de Castro. — CASTRO (François de), jésuite, né à Grenade dans le 16^e siècle, professa, pendant plus de vingt-deux ans, la grammaire et la rhétorique dans les collèges des jésuites, en Espagne et en Portugal, et mourut à Séville le 11 août 1652. On a de lui : I. *De arte rhetoricâ dialogi IV*, Cordoue, 1611, in-8°. ; II. *De syllabarum quantitate, deque versificandi ratione*, Séville, 1627, in-8°. ; III. *De reformation christiana*, Valladolid, 1622, in-8°. Lorsqu'il publia ce dernier ouvrage, il avait été exclus de son ordre, et il le fit paraître sous le nom du docteur François Bermudez de Castro, professeur dans la ville de Cuellas ; mais ayant été admis à rentrer dans sa société, il donna une autre édition du même ouvrage sous son véritable nom, à Séville, en 1655. Nic. Antonio s'est trompé en faisant de François de Castro et de François Bermudez de Castro deux personnages différens. V—VE.

CASTRO (GUILHEN, ou GISELENDE), auteur du *Cid* espagnol, naquit à Valence, et fut contemporain de Lopez de Vega, qui le loue dans son *Laurier d'Apollon*. Nic. Antonio déclare que Guilhen de Castro n'est inférieur à aucun des auteurs dramatiques de sa nation, si on excepte Lopez de Véga. Diamante avait déjà composé une tragédie du *Cid*, lorsque Castro traita le même sujet, et obtint plus de succès.

Dans l'un et l'autre ouvrage, l'enfant qui aime le *Cid*, et le bouffon, ou *gracioso*. « Tous » timents généreux et tendres » Corneille a fait un si bel usage » dit Voltaire, dans ces deux » naux. » Corneille avoue qu'il a copié une partie des beautés de Guilhen de Castro. Il reconnoît son *Examen du Cid*, qu'il ne paraphrase de l'espagnol que les plus belles scènes de sa tragédie (4^e. du 5^e. acte). On trouve dans l'espagnol cinq à six endroits de chants, mais noyés dans d'irrégularités. Il y a une édition du *Cid* français, dans laquelle les vers imités de Castro sont au bas des pages : Voltaire les a copiés dans son *Commentaire*, et souvent il néglige de les distinguer de ceux de Diamante, que Corneille aussi traduits ou imités. Guilhen de Castro avait composé une tragédie *Didon y Eneas*, qui ne s'est pas dans le recueil de ses œuvres. Velasquez regrette qu'elle n'ait été publiée. C'est dans le 17^e siècle seulement que les Espagnols ont commencé à distinguer, du mot de titre, la tragédie de la comédie. Les pièces de Castro furent publiées sous le titre suivant : *Las comedias de Guilhen de Castro*, Valence, 1625, 2 vol. in-4°. V

CASTRO (D. FILIPE DE), né en 1711, à Noya en Galice, mena sa jeunesse une grande suite à la sculpture. Ayant fait de grands progrès dans cet art, il partit pour la bonne, et se rendit peu de temps à Séville, où résidait Philippe V, et obtint une pension du roi. Il remporta en 1759 le prix à l'académie de St.-Luc, et mit dans son sein, ainsi qu'

nt retourné dans sa pa-
 a à Madrid divers ou-
 pture, et fut nommé en
 ce de directeur de l'aca-
 de St.-Ferdinand. L'Es-
 en 1775 cet artiste, qui
 er un nouveau lustre à
 par ses ouvrages et par
 it à l'encourager. Il ani-
 s gens au travail, et s'oc-
 berches relatives à l'his-
 ux-arts. Il traduisit en
 lien en espagnol, les *Le-
 letto Farchi*. L—IE.

(D. JOSEPH-RODRIGUEZ
 te et bibliographie espa-
 en 1739, dans le royau-
 e, fut bibliothécaire de
 mourut à Madrid en
 ait que vingt ans lors-
 trois petits poèmes en
 grec et en latin, sur l'a-
 Charles III. Cet ouvrage,
 savants, fut imprimé à
 1759, sous le titre sui-
*stulatio regi præstan-
 to, quòd clavum His-
 spana* de Nic. Antonio
 omplète, puisqu'on n'y
 nes des Arabes, ni celles
 espagnols, Castro se li-
 ux ans à de nombreuses
 et publia, en 1781, à
 me 1^{re}. d'une nouvelle
espagnole, contenant
 rabbins espagnols jus-
 rs. L'impression de cet
 nva des difficultés qui
 itées par le comte de Flo-
 Ce premier volume ob-
 l succès en Espagne et à
 as ignorons si les volu-
 ont été publiés. Castro
 idaction de la *Bibliothè-
 de Jean Yriarte. Ce der-
 is la préface de cet ou-*

vrage, un grand éloge de son collabo-
 rateur.

V—VE.

CASTRUCCIO - CASTRACANI ,
 gentilhomme lucquois, de la famille
 des Antelminelli, attaché au parti gi-
 belin, fut obligé de s'exiler de Luc-
 ques avec son père, l'an 1300, lors-
 que le parti des noirs, ou des guelfes
 exagérés, eut le dessus dans sa patrie.
 Il n'avait alors que dix-neuf ans ; c'est
 à cet âge qu'il perdit son père et sa
 mère à Ancone, où il s'était retiré. Se
 trouvant orphelin, il se vena aux ar-
 mes, et il erra long-temps de pays en
 pays pour chercher du service. Il fit la
 guerre en France et en Angleterre,
 mais surtout en Lombardie, où le
 parti auquel il était attaché avait le
 dessus, et où sa liaison personnelle
 avec les Visconti de Milan, les la
 Scala de Vérone et les Bonacossi de
 Mantoue, pouvait lui être utile pour
 le rétablir dans sa patrie. Pendant
 qu'il était en Lombardie, les Luc-
 quois, attaqués vivement par les Pi-
 sans, consentirent, pour acheter la
 paix, à rappeler leurs exilés. Les
 émigrés gibelins, en rentrant à Luc-
 ques, choisirent Castruccio pour leur
 chef; ses succès militaires lui méritè-
 rent cet honneur. A peine rentré dans
 sa patrie, il voulut se venger de ceux
 qui l'en avaient long-temps exilé; il
 les attaqua le 14 juin 1314; mais tan-
 dis qu'il combattait contre eux, Ugu-
 ccione de la Faggiuola, seigneur de
 Pise, dont il avait demandé les se-
 cours, entra dans Lucques sans ren-
 contrer de résistance : il livra cette
 ville au pillage, et s'en attribua la
 souveraineté, courbant sous le même
 joug les guelfes, ses ennemis, et les
 gibelins qui l'avaient appelé. L'esprit
 de parti semblait, à cette époque,
 plus fort que l'amour de la patrie,
 ou que l'ambition même. Castruccio
 seconda vaillamment Uguccione, le

CAS

nebourg, le 22 septembre 1762, été depuis commandant en chef de gendarmerie, gouverneur-général de Flandre et du Hainaut, ministre de la marine en 1780, et maréchal de France en 1783. Le maréchal de Castries, pendant toute sa carrière militaire, porta de grands talents, le zèle le plus ardent, l'amour de l'ordre et de la discipline, une application infatigable et la plus grande activité. Dans son ministère, il déploya toute l'énergie de son caractère et de son zèle pour donner à la marine son ancienne supériorité, et se signala surtout par le plus grand désintéressement. Obligé de quitter la France au commencement de la révolution, il alla demander un asile à son ancien adversaire, le duc de Brunswick, et en obtint le meilleur accueil. Il commandait une division de troupes de cavalerie dans l'expédition de Champagne, en 1792. Le maréchal de Castries est mort à Wolfenbüttel, le 11 janvier 1801, à soixante-trois ans, et a été enterré à Brunswick, où le duc eut la générosité de lui faire élever un monument qui éternise le souvenir de son vainqueur à Closterkamp.

D. L. C.

GASTRIOT (GEORGE). Voyez ANDERBEG.

CASTRO (INÈS DE). Voy. INÈS.

CASTRO (ALVAR DE), général castillan, suivit son père, mécontent de son roi, passa chez les Mores, et força le roi de Castille, en 1328, à lever le siège de Jaën et celui de Grenade; mais, toujours attaché à sa patrie, il revint ensuite à ramener la paix entre Ferdinand III et les musulmans. Ce prince se l'attacha par des témoignages de confiance, et n'eut qu'à s'en applaudir. Il contribua puissamment à plusieurs victoires que Ferdinand remporta ensuite sur les infidèles. Chargé de la défense des frontières de Tolède et de

CAS

l'Andalousie contre Mahomet Alhamar, il se distingua en plusieurs rencontres. Ce prince ayant investi la ville de Martos, Castro en sortit pour aller chercher du secours, et confia cette place à sa femme, qui la défendit avec beaucoup de courage et de succès. Alhamar leva honteusement le siège; mais don Alvar n'eut pas le bonheur de voir sa courageuse épouse accomplir une si belle action; il marchait à la recherche de secours avec des renforts, lorsqu'il tomba malade à Orgas, en 1359, et y finit une vie glorieuse. B—7.

CASTRO (DON FERNAND DE), frère de Pierre-le-Cruel, et frère de Jean de Castro, maître de ce prince, forma une ligue contre lui avec les seigneurs mécontents, pour venger l'affront que Pierre avait fait à sa famille en épousant sa sœur, qu'il avait épousée; mais, ayant ensuite fait sa paix avec ce monarque, il s'attacha tellement à sa personne, qu'il devint son plus fidèle ami, et le seul qui ne l'abandonna point dans ses revers. Fait prisonnier à Montiel, dans la révolution qui termina la vie de Pierre-le-Cruel, en 1369, il fut mis en liberté, se retira en Galice où était sa patrie, et souleva contre lui cette province contre Henri de Trastamare, devenu roi de Castille par la mort de son compétiteur; mais il perdit une bataille, en 1373, contre les Castillans, et se vit contraint de se retirer en Portugal avec les débris de son armée. La conclusion de la paix entre la Castille et le Portugal fut le motif qui engagea Fernand de Castro à passer en Angleterre, où il mourut fidèle à son ancien maître. B—7.

CASTRO (PAUL DE), célèbre jurisconsulte, naquit d'une famille dépourvue de tout, qu'elle n'avait même un nom: il prit celui de Castro de la ville où il avait vu le jour. Il

qualité de copiste, auprès du jurisconsulte Balde, et il ap-
droit avec ses enfants. Sa pau-
à fut utile, en ce que, ne pou-
cher des livres, il se borna à
ceux du droit romain, de ma-
ne, sans le secours d'autrui, et
seules forces de son esprit, il
eue si profonde connaissance
droit, que personne n'en a ja-
meux que lui expliqué les diffi-
Il soutint avec éclat des thèses
non, où il reçut le bonnet de
r. Il professa pendant quarante-
s, avec un succès extraordi-
à Padoue, à Florence, à Bolo-
Ferrare. Il écrivit sur le Di-
t le Code, rédigea le droit mu-
de Florence, remplit dans cette
époque marié, les fonctions de
du St.-Siège, et mourut en
ou, selon quelques auteurs,
57. Décius l'appelle *le docteur*
vérité. Cujas disait : *Qui non*
Paulum de Castro, tunicam
t et emat. Ses ouvrages sont :
commentar. super codicem, di-
ta vetus et novum, et infortia-
cum addit. Fr. de Curte et
m, Lyon, 1527, in-fol.; II.
et repetitiones juris civilis,
1553, in-fol.; III. *Consilia*
vindicatione Leonardi à lege,
ort, 1582, 3 vol. in-fol.; IV.
laria, cum addit. Sarayne et
m, Francfort, 1596, in-fol.; *re-*
ponsa, sive consilia quædam,
g, 1607, in-fol. Ses œuvres
réunies en huit volumes in-
- Castro (Ange de), fils du
ant, fut aussi jurisconsulte, en-
le droit à Padoue, fut fait che-
et avocat consistorial. On a de
liquot consilia matrimonia,
ort, 1580, et plusieurs autres
es. — CASTRO (Emmanuel
z de), portugais, professeur de

droit à Lisbonne, ensuite à Coïmbre,
enfin avocat de la cour royale de Ma-
drid, publia plusieurs ouvrages sur le
code, imprimés à Madrid et à Sala-
manque en 1587 et 1592, et la *Prac-*
tica Lusitana, en cinq livres, avec
deux cent quarante décisions du sénat
de Lisbonne, imprimée dans cette ville
en 1621, in-4°. — CASTRO (Gabriel
Pereira de), né à Braga, chevalier
de l'ordre du Christ, sénateur de Lis-
bonne, cultiva la jurisprudence et la
poésie avec succès. On a de lui : I. *Do*
manu regis tractatus, Lisbonne,
1622, in-fol.; II. *Decisiones supre-*
mi senatus Portugalliæ, Lisbonne,
1611, in-fol.; III. *Ulisea, ou Lis-*
boa edificada, poema heroico, Lis-
bonne, 1636, in-4°, publié après la
mort de l'auteur. Ant. Diana le compte
au nombre des plus beaux génies du
Portugal. — CASTRO (Nicolas-Fer-
nandez de), né à Burgos, chevalier
de St.-Jacques, professeur de droit à
Salamanque, avocat fiscal à Milan, a
publié, dans le 17^e. siècle, plusieurs
ouvrages : I. *Exercitationes Salma-*
nticæ, Salamanque, 1636, in-4° : ce
sont des leçons sur diverses parties
du code; II. *Exterminium gladiator-*
um, Valladolid, 1645, in-4° : c'est
une explication de la loi romaine *De*
gladiatoribus; III. *De milite mona-*
cho, sive de religiosis militibus,
Milan, in-fol. — CASTRO (Adrien de),
notaire royal à Grenade, dans le 16^e.
siècle, publia *De los Daños que re-*
sultan del juego, Grenade, 1599,
in-8°. — CASTRO (Sébastien-Gonza-
les de), fit paraître dans le 17^e. siècle
un ouvrage rare et recherché, qui a
pour titre : *Declaracion del valor de*
la plata, le y pezo de las monedas
antiguas de plata, Madrid, 1658,
in-4°. V—VZ.

CASTRO (JEAN DE), né à Lis-
bonne en 1500, d'une famille alliée à

la maison royale, étudia les mathématiques avec l'infant don Louis, frère du roi Jean III, sous le célèbre Pierre Nuñez. Castro servit dans sa jeunesse à Tanger, et obtint à son retour une commanderie. Ayant suivi à l'expédition de Tunis Charles-Quint, dont il refusa les récompenses, alléguant que ce monarque n'était pas son souverain, il obtint du roi de Portugal le commandement d'une flotte destinée à croiser le long des côtes de Barbarie, d'où il fut envoyé pour se joindre à l'armée navale espagnole qui allait au secours de Ceuta. Les Mores se retirèrent, et Castro recueillit la gloire de cette expédition. Lorsque Garcias de Noronha, son beau-frère, fut nommé vice-roi des Indes, Castro prit le commandement d'un vaisseau pour l'accompagner. A l'instant où il partait, le roi lui envoya la commission de commandant d'Ormus, avec le brevet de mille ducats d'appointements, en attendant qu'il fût en possession de son emploi. Castro répondit qu'il acceptait la pension, parce qu'il était pauvre, et qu'il refusait le commandement, parce qu'il ne l'avait pas mérité. Il servit avec distinction dans l'expédition que fit à la mer Rouge, en 1540, Etienne de Gama, successeur de Noronha, et en écrivit la relation (VOY. ET GAMA). Cette campagne terminée en 1541, il revint en Portugal, et y vécut dans la retraite, où il se livrait à l'étude. Il en fut tiré en 1545, à la recommandation de l'infant don Louis, et chargé du gouvernement de l'Inde, poste éminent, où il eut occasion de faire admirer sa bravoure et ses talents militaires. Les troupes du roi de Cambaye pressaient vivement le siège du fort de Diu. Misenrenhas, qui y commandait, informa Castro du danger qui le menaçait. Le siège durait

depuis huit mois; Castro, par ses soins et sa diligence, n'avait pu sembler à Goa qu'au mois de novembre 1545 une flotte espagnole pour secourir les assiégés. Il signala par divers exploits sa valeur traversée, et parut devant sa présence saisit les Mores et les vainquit, quoiqu'ils eussent reçu de grands renforts. Dès le lendemain de sa victoire, il les força dans leur retraite, et revinrent avec tant de furie que les Portugais qu'ils les mirent en fuite. Castro rétablit l'ordre dans les troupes; elles fondirent sur les Mores avec impétuosité, et les poursuivirent jusque dans la ville, qu'elles brûlèrent d'assaut. Après cette victoire, Castro envoya une flotte pour punir les ennemis la côte de Cambaye. Elle revint dès qu'elle obtint réputation d'incroyable dans les établissements portugais, et surtout à Goa. Castro eut besoin d'une somme considérable pour entretenir sa flotte et pour réparer le château de Diu, la ville et à emprunter aux habitants, qui le chérissaient, et leur en donnèrent pour caution. Ils le renvoyèrent avec de grands témoignages de respect, et y joignirent une somme qui lui était nécessaire. Castro ne tarda pas à s'acquiescer par les richesses que lui procura la prise d'un vaisseau portugais. Lorsqu'il eut mis le fort de Diu en état de défense, il revint à Goa, où il fut reçu en triomphe par le roi de Portugal, en apprenant ses nombreux exploits de Castro, le roi lui donna dans son gouvernement le titre de vice-roi, et Alvar de Castro, son fils, alla gouverner la mer de l'Inde. Au moment que la nouvelle des récompenses que le roi accordait à Castro parvint à lui, il était mourant. La décadence

çais dans l'Inde et la suite de plusieurs offi-
 expédition récente lui
 un chagrin qui minait
 l'on lui annonça qu'il
 lus que quelques mo-
 il fit appeler les mem-
 il, et jura sur l'Évan-
 it jamais employé à son
 et du roi ni celui des
 : qu'il ne s'était jamais
 merce pour s'enrichir,
 ne possédait rien. Il
 1548, entre les bras
 Xavier. Il fut enterré
 pens du public; mais,
 transporta son corps en
 l fut déposé dans un
 lomincains, près de
 mort, on trouva trois
 coffres. Castro, brave,
 affable, joignait à ces
 naissance profonde des
 mes et modernes, et
 athématiques. Le jour-
 it contient très peu de
 es. On y trouve une
 taillée et exacte de la
 des parages voisins :
 ère qui ait été faite
 bservations mathéma-
 on n'en a jamais pos-
 On dit qu'il en exis-
 dans la bibliothèque de
 sous ce titre : *Descrip-
 zæ terræ et hydrogra-
 Ethiopiæ cum tabulis*.
 rte que l'on conservait
 : jésuites à Evora une
 la côte de l'Inde par
 not a possédé des cartes
 stro. Quelques auteurs
 une *Histoire de l'Inde*
 a conserve à Lisbonne
 es lettres qu'il écrivit au
 l. Le manuscrit de l'ex-
 ge de cet auteur que nous

possédons aujourd'hui ayant été trou-
 vé dans un navire portugais, dont les
 Anglais s'emparèrent, fut acheté 6 liv.
 sterl. par Walter Raleigh, qui le fit
 traduire, en corrigea le style, et y
 joignit des notes. Purchas, qui nous
 apprend ces particularités, nous dit
 qu'il a fait lui-même des corrections
 à cette traduction, et qu'il en a élagué
 ce qui lui a semblé superflu. Il l'a
 insérée dans son recueil avec ce ti-
 tre : *A rutter of don Joan de Cas-
 tro, of the voyage wich the Portu-
 gese made from the India to Zoes,*
dedicated to the infant don Luis
and here abbreviated. On en trouve
 une traduction française dans l'*His-
 toire des Voyages* de Prévost; une
 hollandaise dans le recueil de Van
 der Aa. On en connaît une version la-
 tine tronquée dans le livre d'Antonius
 Mathæus, intitulé : *Veteris avi ana-
 lecta*; d'Anville en a fait usage pour sa
 description du golfe arabe. La vie
 de Castro, écrite par Hyacinthe Freire
 de Andrada (*Voy. ANDRADA*), parut
 à Lisbonne en 1651, in-fol.; elle a
 eu six éditions, et a été traduite en
 latin et en anglais. E—s.

CASTRO (VACA DE), né à Léon,
 juge de l'audience royale de Valladolid,
 fut envoyé par Charles-Quint au Pé-
 rou, en 1540, pour y comprimer les
 factions, et régler le régime intérieur
 de la colonie. Après une longue et pé-
 rilleuse navigation, il aborda sur la
 côte du Pérou en 1541, et pénétra
 dans la province de Quito, où il apprit
 l'assassinat de Pizarre et l'usurpation
 du jeune Almagro. Il déploya, quoique
 malade, toute l'activité qui pouvait
 assurer le succès de sa mission, et
 produisit, à son arrivée sur la frontière
 de Quito, le brevet qui l'établissait
 gouverneur, avec les mêmes pouvoirs
 que Pizarre. Reconnu aussitôt par
 deux capitaines royalistes, il rassem-

bla quelques troupes, fit son entrée à Quito avec toute la pompe due à son rang, expédia des émissaires dans différentes provinces, pour attirer au parti du roi les commandants qui étaient encore indécis, et il eut bientôt sous ses ordres une armée capable de faire respecter son autorité. Après avoir épuisé toutes les voies de conciliation pour faire rentrer le jeune Almagro dans le devoir, il le joignit, en 1542, dans la plaine de Chupas, à deux cents milles de Cusco, le vainquit en bataille rangée, le fit prisonnier, ordonna son exécution sur le champ de bataille, et fit couper la tête, en présence de toute l'armée, à tous ceux qui avaient participé au meurtre de Pizarre. Ayant fait son entrée publique à Lima, et rétabli le calme, Vaca de Castro s'occupa de l'administration intérieure, adoucit le sort des Indiens par de sages réglemens, et usa d'une politique adroite à l'égard des conquérans espagnols; mais Charles-Quint ayant jugé qu'il n'apportait point assez de sévérité dans l'exécution des lois réformatrices qu'il avait imaginées pour enchaîner les colons, choisit, pour le remplacer, Blasco Nuñez Vela (*Voy. B. N. VELA*), auquel il conféra le titre de vice-roi. Arrivé au Pérou en 1544, Vela rencontra une vive opposition de la part des conquérans espagnols, et fit arrêter Vaca de Castro, qu'il soupçonnait de fomenter les troubles. La fermentation qu'excita l'arrestation de Vaca de Castro força le vice-roi de le mettre en liberté. Quoique grièvement offensé, celui-ci resta toujours fidèle à la cause royale. De retour en Espagne, il fut arrêté par ordre du conseil des Indes, enfermé pendant cinq ans dans la forteresse d'Arevalo, transféré ensuite à Simancas, jugé enfin, et déclaré innocent. Charles-Quint le rétablit dans

sa charge d'auditeur du Castille, et assigna à son fin de 20,000 ducats de re Perou. Vaca de Castro était rentré dans la faveur du lorsqu'il mourut, en 1558.

CASTRO (ALPHONSE) prédicateur et l'un des plus théologiens espagnols du né à Zamora, entra dans St-François à Salamanque. pagna Philippe II en angleterre que ce prince y alla pour e reine Marie. Philippe voulait temps le consulter sur la dir affaires ecclésiastiques de ce Alphonse de Castro retourna dans les Pays-Bas, où, de sieurs années, il avait fixé Philippe le nomma à l' de Compostelle; mais il Bruxelles avant d'avoir reg les, le 11 février 1558, âgé te-trois ans. Ses œuvres vol. in-fol., Paris, 1565. des hérésies (*Adversus o reses libri XIV*) est le p ses ouvrages; il a été im fois, dans l'espace de vingt en Espagne, en Italie, et en Allemagne. La pre tion est celle de Paris, 15 on y trouve, contre l'inf pape, un passage que l'auti gé d'affaiblir dans les éditio tes. La plus ample est celle 1556; elle fut revue par l'a diée à Philippe II; la plus plus recherchée est celle 1568. Hermant a traduit en français, Rouen, 171 in-12. « Alphonse de Cast » ry, écrivait assez bien; il » coup lu; mais il était plu » controverse que sur l'his » s'est beaucoup plus étén » les nouvelles hérésies

anciennes; au lieu de chronologique, il raprésentes par ordre alphabétique les mêmes hérésies élevées sur chaque point. Gonzague l'appelle: *acerrimus, scriptissimus*. Le *Traité des* si grand succès, qu'un *ami André de Olmos*, de le mettre en vers. *its d'Alphonse de Cas-* *De justis hereticorum* *ri III*, Salamanque, *II. De potestate legis* *II*, Salamanque, 1550, 1571 et 1578, in-8°. *ouvrages furent joints son Traité des hérésies* e trouvent dans la plume de Paris, Lyon, Coers; *III. De sortilegis* *, eorumque punitione* *, in-8°*. On a aussi du un *Commentaire sur* *ts prophètes; Quarante-* *lies sur les Psaumes IV* *amanque, 1557 et 1540,* *Traité de la validité* *de Henri VIII avec* *Aragon*. — CASTRO chanoine de Valladolid, *éologie pendant plus de* . Il disputa long-temps *lontanus, qui était chargé* *oyale de la Bible d'An-* *selon lui, avait trop de* *texte hébreu. Léon de* *é que ce texte avait été* *altéré par les juifs, et il* *la vulgate et la version* *méritaient la préférence;* *nom a été vivement com-* *Morin et Richard Simon* *ne savait que médiocre-* *ment. Il mourut en 1586,* *ts avant. Ne rous,*

parmi ses ouvrages : I. *Apologeticus* *pro lectione apostolica et evangelica,* *pro vulgata D. Hieronymi, pro* *translatione septuaginta virorum,* *contra eorum obtretractores,* *Sal-* *manque, 1585, in-fol.*; II. *Commen-* *taria in Esaiam adversus aliquot* *commentaria et interpretationes ex* *Rabbinorum scriiniis compilatas,* *Salamanque, 1570, in-fol.*; on trouve à la fin une concorde évangélique avec le prophète Isaïe, et cinquante passages que, suivant les Septante, les apôtres et les évangélistes ont cités de ce prophète. III. *Commentaria in Oseam* *ex veterum patrum scriptis qui pro-* *phetas omnes ad Christum referunt,* *Salamanque, 1586, in-fol.* — CASTRO (Christophe de), né à Ocana, dans le diocèse de Tolède, en 1551, entra fort jeune dans l'ordre des jésuites, fut professeur dans les universités d'Alcala et de Salamanque, recteur du collège de Tolède, et mourut l'an 1615, âgé de soixante-cinq ans. Il publia plusieurs ouvrages théologiques. Ses commentaires sur les *Douze petits prophètes* ont été imprimés à Lyon, à Mayence, à Anvers, in-fol.: on y trouve des détails curieux sur les prédictions naturelle, artificielle et prophétique. — Plusieurs autres théologiens espagnols et portugais, du nom de CASTRO, n'offrent pas assez d'intérêt pour trouver place même dans une Biographie universelle. V—VX. CASTRO (ALPHONSE DE), jésuite portugais, missionnaire aux Indes orientales pendant onze ans, et recteur dans les Moluques, fut martyrisé en 1558 par les idolâtres, qui, pendant cinq jours, le traînèrent nu, lié avec des cordes, et l'attachèrent ensuite par le col à un tronc d'arbre, où il mourut. On a d'Alphonse de Castro une relation de ses missions aux Meluques, qui fut imprimée à

Rome en 1556. — CASTRO (André de), natif de Burgos, entra dans l'ordre des franciscains, et fut missionnaire dans les Indes occidentales. Il y publia : I. *Arte de aprender las lenguas mexicana y matlazinga* ; II. *Vocabulario de la lengua matlazinga* ; III. une *Doctrine chrétienne* et divers *Sermons* dans la même langue. Il mourut l'an 1577 (Voy. Wadding, Possevin, Léon). François Gonzague a écrit la vie d'André de Castro dans son livre *De origine et progressu franciscani ordinis*. V—VE.

CASTRO (ETIENNE-RODRIGUEZ DE), médecin portugais, né à Lisbonne, passa en Italie, professa avec un grand succès, pendant vingt-deux ans, dans l'université de Pise, fut appelé le *phœnix* de la médecine, et mourut en 1637, âgé de soixante-dix-huit ans. Il composa un grand nombre d'ouvrages, dont les principaux sont : I. *De meteoris microcosmi libri V*, Venise, 1621 et 1624, in-fol. ; II. *De complexu morborum tractatus*, Florence, 1624, in-8°, et Nuremberg, 1646, in-12 ; III. *De usitia tractatus*, Florence, 1650, in-8° ; IV. *De sero lactis tractatus*, Florence, 1651, in-8° ; V. *Quæ ex quibus, opusculum verè aureum, ac præcipua prognoseos mysteria reserans*, Florence, 1627, in-12, plusieurs fois réimprimé ; VI. *Commentarius in Hippocratis libellum de alimento*, Florence, 1655, in-fol. ; VII. *Philomelia*, Florence, 1628, in-8° ; VIII. *Posthumavarietas*, Florence, 1659, in-8°, publié par François de Castro, fils de l'auteur. On trouve dans ce recueil un grand nombre de lettres qui prouvent les relations d'Etienne-Rodriguez de Castro avec les hommes les plus savants de son siècle. IX. *Castigationes*

exegeticæ, quibus variatum veritas elucidatum, 1640, in-fol. ; X. *Medicæ citationes medicæ*, Venise, 1644, in-4° 8'. (c'est peut-être, dit N. le même ouvrage que le XII. *Pythagoras*, Lyon, *Syntaxis predictionum cui accessit triplex elucide chirurgicis administratio de potu refrigerato ; malibus microcosmi*, Lyon, in-4°. Castro avait cultivé dans sa jeunesse ; on lui a sa mort : *De simulato tiano poematum*, Florence, in-4°. — CASTRO (Pierre) premier médecin du duc de membre du collège de de l'académie des curieux ture, mort le 14 septembre auteur des ouvrages suivants *maligna punctularismiticâ methodo delineata*, Nuremberg, 1652, in-8° ; *idem*, in-12 ; Padoue, 1653, *Imber aureus, seu Chilia morum ex libris Epidemiarum que Francisci Valesii curâ extracta*, Ulm, 166 III. *Bibliotheca medici erodouæ*, 1654, in-12 ; id., *dræ Pastæ*, Bergame, 17 — CASTRO (Rodrigue ou R) médecin juif portugais, philosophie et la médecine bourg, où il vint s'établir et mourut dans cette ville, l'année 1627, âgé de plus de vingt ans. On a de lui plusieurs ouvrages estimés : I. *De officio politico, seu medicus* Hambourg et Cologne, 161 plusieurs fois réimprimé. C divisé en quatre livres ; l'autre les devoirs des bons médecins

audes et les impostures s. II. *De universa muborum medicind, novo à nemine tentato oribsolutissimum*, Hamb., in-fol.; ibid., 1616, 32, in-4°.; Francfort,; III. *Tractatus brevis causis pestis quæ, anmburgensem civitatem ubourg*, 1596, in-4°. Benoit de), fils du pré-Hambourg en 1597, la reine Christine, en édecin, et mourut le 7, âgé de quatre-vingt-six lui : *Certamen medicæ sectione in febre pummatoriâ*, Hambourg, . — CASTRO (Ezechiel juif, est connu par deux eux : I. *Ignis lambens, vescentis nature spe-ne*, 1642, in-8°.; II. *m medicum, in quo quibus imposita sunt animalibus raro spectantur*, Vérone, 1646, ASTRO SARMENTO, juif portugais, exerça Londres, fut membre royale, et y mourut en : soixante-dix ans. Il a tres sur les *Diamants ransact. philosoph. vol. l. De uso et abuso das s de Inglaterra*, Lon-8°. : c'est un traité sur idu quinquina; III. *Ma-physico-historica me-no mineral, parte I, os vel, e animal, parte 1758, in-4°. V—VE.*

(D. ALPHONSE NUÑES graphe de Philippe IV, dont son père avait a publié, entre autres

ouvrages : I. *Historia ecclesiastica, y seglar de la ciudad de Guadulaxara*, Madrid, 1653 et 1658, in-fol.; II. *Coronica gothica, castellana y austriaca, ilustrada*, Anvers, 1708, 4 vol. in-fol. La partie de cette chronique qui concerne les Goths est de Saavedra Faxardo, et avait été publiée en 1646, in-4°. III. *Coronica de los reyes de Castilla, D. Sancho el Deseado, D. Alonso el octavo, y D. Enrique el primero*, Madrid, 1665, in-fol. — CASTRO (François de), prêtre de Grenade, se consacra aux soins spirituels des malades, dans la maison hospitalière à Grenade, et écrivit l'histoire du fondateur : *Miraculosa vida y santas obras del B. Joan de Dio*, Grenade, 1588 et 1613, in-8°.; Burgos, 1621, in-4°, traduite en latin et en italien. — CASTRO (Joam de), historien portugais a laissé une vie du roi Sébastien, Paris, 1602, in-8°.

V—VE.

CASTRO (ALVAREZ GOMEZ DE), né dans le diocèse de Tolède, fit ses études à Alcalá de Hénarès, professa le grec et la rhétorique à Tolède, dans le nouveau collège que venait de fonder Bernardin de Sandoval, fut chargé par Philippe II de revoir et de corriger les œuvres de S. Isidore, principalement les livres des *Origines*, en les conférant avec les anciens manuscrits, et mourut de la peste, en 1586, à l'âge de soixante-cinq ans. Il écrivit en prose et en vers, en latin et en espagnol, un grand nombre d'ouvrages, dont les principaux sont : I. *De rebus gestis Francisci Ximenii*, Alcalá de Hénarès, 1569, in-fol.; Francfort, 1581; et 1605, dans la collection des auteurs *qui res hispanicas scripserunt*; II. *In S. Isidori origines*, dans l'édition des œuvres de cet auteur, donnée à Madrid par Jean Grial; III.

Edillia aliquot, sive poëmata, Lyon, 1558, in-8°. ; IV. *Recibimiento que la universidad de Alcalá hizò a los Reies, quando venieron de Guadalmazara*, Alcalá, 1560, in-4°. Il laissa plusieurs manuscrits, entre autres, celui qui traite des *Antiguedades de la nobleza de Toledo*. Argote de Molina le cite dans sa *Nobilitatis Bæticæ historia*. Nic. Antonio fait un grand éloge des vers d'Alvarez Gomez de Castro. — CASTRO (François de), jésuite, né à Grenade dans le 16^e. siècle, professa, pendant plus de vingt-deux ans, la grammaire et la rhétorique dans les collèges des jésuites, en Espagne et en Portugal, et mourut à Séville le 11 août 1652. On a de lui : I. *De arte rhetoricâ dialogi IV*, Cordoue, 1611, in-8°. ; II. *De syllabarum quantitate, deque versificandi ratione*, Séville, 1627, in-8°. ; III. *De reformatione christiana*, Valladolid, 1622, in-8°. Lorsqu'il publia ce dernier ouvrage, il avait été exclus de son ordre, et il le fit paraître sous le nom du docteur François Bermudez de Castro, professeur dans la ville de Cuellas ; mais ayant été admis à rentrer dans sa société, il donna une autre édition du même ouvrage sous son véritable nom, à Séville, en 1655. Nic. Antonio s'est trompé en faisant de François de Castro et de François Bermudez de Castro deux personnages différens. V—VE.

CASTRO (GUILHEN, ou GISELENDE), auteur du *Cid* espagnol, naquit à Valence, et fut contemporain de Lopez de Vega, qui le loue dans son *Laurier d'Apollon*. Nic. Antonio déclare que Guilhen de Castro n'est inférieur à aucun des auteurs dramatiques de sa nation, si on excepte Lopez de Véga. Diamante avait déjà composé une tragédie du *Cid*, lorsque Castro traita le même sujet, et obtint plus de succès.

Dans l'un et l'autre ouvrage, l'infante qui aime le *Cid*, est bouffon, ou *gracioso*. « Ton » timents généreux et tend » Corneille a fait un si bel us » dit Voltaire, dans ces de » naux. » Corneille avoue q » une partie des beautés de » Guilhen de Castro. Il recoma » son *Examen du Cid*, qu'il n' » paraphraser de l'espagnol » plus belles scènes de sa trag » 4^e. du 5^e. acte). On trouve dan » espagnol cinq à six endroits » chants, mais noyés dans b » d'irrégularités. Il y a une » édition du *Cid* français, dans » les vers imités de Castro sont » bas des pages : Voltaire les » dans son *Commentaire*, n » souvent il néglige de les disti » ceux de Diamante, que Ce » aussi traduits ou imités. G » Castro avait composé une tr » *Didon y Eneas*, qui ne s » pas dans le recueil de ses o » Velasquez regrette qu'elle » été publiée. C'est dans le » seulement que les Espagnols » mené à distinguer, du me » titre, la tragédie de la com » pièces de Castro furent pul » le titre suivant : *Las comed » Guilhen de Castro*, Valen » et 1625, 2 vol. in-4^e.

CASTRO (D. FILIPE DE), né en 1711, à Noya en Galice, n » sa jeunesse une grande i » pour la sculpture. Ayant fait » progrès dans cet art, il pa » bonne, et se rendit peu de te » à Séville, où résidait Philip » à Rome, où il fit de grand » et obtint une pension du r » gne. Il remporta en 1759 l » prix à l'académie de St.-Lus » mit dans son sein, ainsi q »

t retourné dans sa patrie à Madrid divers ouvrages, et fut nommé en 1775 directeur de l'académie de St.-Ferdinand. L'Esprit publia en 1775 cet artiste, qui donna un nouveau lustre à son art par ses ouvrages et par son talent à l'encourager. Il s'occupait au travail, et s'occupe de recherches relatives à l'histoire des arts. Il traduisit en espagnol, les *Lettere Varchi*. L—IE.

D. JOSEPH-RODRIGUEZ, historien et bibliographe espagnol, né en 1739, dans le royaume de Valence, fut bibliothécaire de la bibliothèque de Madrid en 1770, et mourut à Madrid en 1800, à l'âge de vingt ans lorsqu'il étoit auteur de trois petits poèmes en espagnol et en latin, sur l'histoire de Charles III. Cet ouvrage, savant, fut imprimé à Madrid en 1759, sous le titre *situlatio regi præstanto, quòd clavum Hispania* de Nic. Antonio, incomplète, puisqu'on n'y trouve pas les histoires des Arabes, ni celles des Espagnols, Castro se lia avec lui pendant six ans à de nombreuses publications, en 1781, à Madrid, et publia, en 1781, à Madrid, le 1^{er}. d'une nouvelle *histoire espagnole*, contenant l'histoire des Espagnols justifiés. L'impression de cet ouvrage eut de grandes difficultés qui furent surmontées par le comte de Florentin, premier volume observé en Espagne et à Madrid, nous ignorons si les volumes ont été publiés. Castro fut l'auteur de la *Bibliothèque de Jean Yriarte*. Ce dernier est la préface de cet ou-

vrage, un grand éloge de son collaborateur.

V—VE.

CASTRUCCIO - CASTRACANI, gentilhomme lucquois, de la famille des Antelminelli, attaché au parti gibelin, fut obligé de s'exiler de Lucques avec son père, l'an 1300, lorsque le parti des noirs, ou des guelfes exagérés, eut le dessus dans sa patrie. Il n'avait alors que dix-neuf ans; c'est à cet âge qu'il perdit son père et sa mère à Ancone, où il s'était retiré. Se trouvant orphelin, il se vint aux armes, et il erra long-temps de pays en pays pour chercher du service. Il fit la guerre en France et en Angleterre, mais surtout en Lombardie, où le parti auquel il était attaché avait le dessus, et où sa liaison personnelle avec les Visconti de Milan, les la Scala de Vérone et les Bonacossi de Mantoue, pouvait lui être utile pour le rétablir dans sa patrie. Pendant qu'il était en Lombardie, les Lucquois, attaqués vivement par les Pisans, consentirent, pour acheter la paix, à rappeler leurs exilés. Les émigrés gibelins, en rentrant à Lucques, choisirent Castruccio pour leur chef; ses succès militaires lui méritèrent cet honneur. A peine rentré dans sa patrie, il voulut se venger de ceux qui l'en avaient long-temps exilé; il les attaqua le 14 juin 1314; mais tandis qu'il combattait contre eux, Ugucione de la Faggiuola, seigneur de Pise, dont il avait demandé les secours, entra dans Lucques sans rencontrer de résistance: il livra cette ville au pillage, et s'en attribua la souveraineté, courbant sous le même joug les guelfes, ses ennemis, et les gibelins qui l'avaient appelé. L'esprit de parti semblait, à cette époque, plus fort que l'amour de la patrie, ou que l'ambition même. Castruccio seconda vaillamment Ugucione, le

premier capitaine du parti gibelin, dans ses guerres contre les guelfes; il contribua surtout à la victoire que ce général remporta sur les Florentins à Montecatini, le 29 août 1515, et il augmenta ainsi le crédit qu'il avait déjà dans son parti. Néri, fils d'Ugucione, qui commandait pour son père à Lucques, conçut de la défiance d'une si grande popularité, et il fit arrêter Castruccio en 1516. Il voulait même l'envoyer au supplice; mais avant de le faire, il pria son père de venir l'appuyer avec un parti de cavalerie. Les Lucquois prirent les armes avant qu'Ugucione fût entré dans leur ville; en même temps, les Pisans se révoltèrent dès qu'ils le virent sorti de la leur. Les premiers forcèrent Néri à leur rendre Castruccio. Il avait encore les fers aux pieds et aux mains: ces fers servirent d'étendard aux insurgés; ils les portèrent devant eux à l'attaque de toutes les forteresses, et ils chassèrent de la ville, Néri de Faggiuola avec ses satellites, avant qu'il pût recevoir de secours. Après avoir expulsé le maître étranger auquel ils avaient obéi, les Lucquois nommèrent Castruccio capitaine annuel de leurs soldats, et ils le confirmèrent trois ans de suite dans cette dignité. Castruccio, en 1520, chassa de Lucques les restes du parti guelfe, et il se fit attribuer par le sénat un pouvoir absolu, que le peuple confirma presque à l'unanimité. Devenu seigneur de Lucques, il entreprit de diriger tous les gibelins de Toscane, et de les faire agir de concert avec ceux de Lombardie. Il réunissait la ruse et la dissimulation à la valeur la plus brillante et aux plus rares talents; il avait l'art de se faire craindre du peuple et chérir des soldats. Sous ses ordres, il avait rassemblé un grand nombre d'aventuriers qu'il savait plier à l'obéissance,

et qui communiquaient à leur intrépidité et leur entreprise. Assez cruel pour ses ennemis, assez égoïste lié à ses amis qu'aussi long avait besoin d'eux, il considérait les premiers et qu'il des seconds à des supplices sans perdre pour cela l'apparence de générosité et de libéralité qui faisait illusion à ses ennemis. Pendant un règne de dix ans, il ne cessa pas un instant de battre; mais comme il menait ses armées de victoires en victoires et qu'il les entretenait aux dépens de ses ennemis, il ne paraissait point à son petit état ou d'argent ou de richesses. Dans l'année 1520, il conquiert sur les Florentins les forteresses du val d'Arno, la Garfagnane, la Lunigiane, la partie de la Rivière du Tevere. En 1525, il soumit la Toscane et tout son territoire, et il donna à son peuple la gloire qu'il remporta le 23 août à Alto-Pascio, sur les Espagnols et les Florentins. Il donna en suite tout le territoire de la Toscane d'où il enleva, pour les Lucquois, les tableaux et les richesses dont les riches citoyens avaient déjà leurs palais. Il donna à son peuple le spectacle d'un triomphe à son retour de cette expédition; le général qu'il avait fait prisonnier devant son vainqueur avec ses étendards florentins et italiens appelaient *le carracino*; chaque cité considérait cette victoire comme une alliance. Dans les années suivantes, Castruccio remporta de nouveaux avantages sur le duc de Florence; les Florentins avaient mis son gouvernement. En 1529, il cueillit en Toscane Louis

à Rome pour prendre, se, la couronne impé- trouva dans Castruccio le plus fidèle et son plus pour le récompenser, hé les états qu'il gouver- Lucques, la Lunigiane, erra, et il lui fournit l'oc- cummettre aussi bientôt dique de Pise. Il emme- à Rome avec lui; il le et comte du palais de le recevoir de lui, à son : , l'épée de l'empire. Il asuite la dignité de sénat- , dont il avait d'abord revêtir lui-même; mais int de gloire, Castruccio e la ville de Pistoia lui ée par les guelfes le 27

Il partit aussitôt pour il en entreprit le siège, u par les habitants avec lus opiniâtre. Castruccio que jamais, dans cette upériorité de ses talents réduisit à l'inaction une lus forte que la sienne, atins envoyaient contre rcer à lever le siège. Il istoia le 5 août 1528; ues auxquelles il s'était âche lui causèrent une t il mourut le 5 septem- ne année. Il laissait trois encore en bas âge, et un ue tous périrent miséra- principauté qu'il avait étruite; ses fils, chassés rilles où il avait dominé, ivis dans les montagnes êtes féroces. Les Floren- vait combattus pendant s'agrandirent de toutes s qu'il avait faites, et patrie, expia sa gloire r quarante-deux ans de

servitude sous des maîtres étrangers. Machiavel a fait, sous le nom de *Vie de Castruccio*, une espèce de roman, où il ne faut chercher aucune vérité historique. D'autres ont défiguré davantage encore son histoire, en parlant de sa tendresse pour Paul Guinigi, qu'ils disent son successeur, et des conseils qu'il lui donna en mourant. Paul Guinigi, chef des guelfes de Lucques, fut élevé à la souveraineté de cette ville en 1400, par le parti le plus opposé à Castruccio, et il mourut dans la force de l'âge, en 1452, cent quatre ans après celui dont on prétend qu'il fut l'élève. Dreux-du-Radier a donné la *Vie de Castruccio-Castracani*, traduction de l'italien de Machiavel, avec des notes critiques et politiques, 1755, in-8°; il en existait déjà une traduction française par Guillet, Paris, Barbin, 1671, in-12, sans notes.

S. S—1.

CAT (LE). Voy. LECAT.

CATANAISE (LA). Voy. CABANE.

CATANEO (PIETRO), architecte, né à Sienne, vers le commencement du 16^e siècle, publia à Venise, en 1554, in *Casa de' figliuoli di Aldo*, les quatre premiers livres de son traité d'architecture, in-folio, avec des figures. Le traité complet, divisé en huit livres, est intitulé : *L'Architettura di Pietro Cataneo, sanese*, ibid, 1567, in-fol., figures. Cet ouvrage renferme non seulement les règles des ordres, mais encore des principes de fortification. — CATANEO (Girolamo), architecte et ingénieur, né à Novare, vers le même temps, publia successivement les ouvrages suivants : I. *Opera nuova di fortificare, offendere et discudere, et far gli alloggiamenti campali; aggiuntivi un trattato de gl' essamini de' bombardieri, et di far fuochi artificiali*. Brescia, 1564, in-4°, fig.; II. *Le...*

timenti et essamini intorno a quelle cose che richiede a un bombardiere (même ouvrage que la seconde partie du précédent, avec des augmentations), Brescia, 1567, in-4°. ; III. *Tavole brevissime per sapere con prestezza quanto file vanno a formare una giustissima bataglia*, ibid., 1567, in-4°. ; IV. *Nuovo ragionamento del fabricare le fortezze*, ibid., 1571, in-4°. ; V. *Modo di formare con prestezza le moderne battaglie*, ibid., 1571, in-4°. , avec des figures ; VI. *Opera del misurare*, ibid., 1572, in-4°. , fig. Son traité des fortifications, sous ce titre nouveau : *Dell' arte militare libri V*, etc., réimprimé à Brescia, en 1584, in-4°. , et en 1608, in-4°. , a été traduit et imprimé en français par Jean de Tournes, à Lyon, en 1564, in-4°. , et en latin, à Genève, en 1600, in-4°. — CATANEO (Danese), sculpteur et architecte, né à Massa di Carrara, mort vers l'an 1575, élève de Sansovino, a laissé à Venise et à Vérone quelques monuments qui ont été cités avec éloges.

E—C D—D.

CATANEO. Voy. CATTANEO.

CATANI (DAMIANO), amiral génois, fut chargé, en 1375, de tirer vengeance des Cypriotes, qui avaient massacré tous les Génois qui se trouvaient dans leur île, et pillé tous leurs biens. Catani, avec sept galères seulement, s'empara, le 16 juin 1375, de Nicosie, capitale de l'île de Chypre. Il prit aussi Paphos. Soixante-dix jeunes femmes de cette ville, autrefois consacrée à Vénus, tombèrent en son pouvoir ; mais il renvoya, malgré les murmures de ses matelots, ces beautés grecques à leurs pères ou à leurs maris, sans permettre qu'il leur fût fait aucun outrage. « Ce n'est point pour enlever » de tels captifs que notre patrie nous » a envoyés ici, » répondit-il à ceux

qui lui reprochaient de ne profiter de la victoire. Par ration et par ses vertus, Catani la conquête de l'île de Chypre successeur, Pierre Fregose avec une flotte beaucoup déorable.

CATEL (GUILLEAUME), principal historien du Languedoc, issu d'une noble famille et s'établit en France vers 1550, était fils de Jean Catel, et de Pierre, conseillers au parlement de Toulouse. Il naquit en 1510 en 1569, comme on le dit dans plusieurs dictionnaires historiques, et étudia au collège de Lesclapart, suite à Paris, sous Genevois, vint grand juriconsulte, son père dans sa charge, tous ses loisirs à débrouiller de son pays, qui, suivant l'usage de son temps, étoit rempli d'un de ses contemporains, » remplie de fables et de romans, et publia l'*Histoire des comtes de Toulouse, avec quelques traditions anciennes concernans ce sujet*, Toulouse, 1623, in-4°. ; cette histoire commence à l'an 711 et finit à l'an 1271, époque où le comté de Toulouse fut réuni à la couronne. Catel alloit publier les *Chroniques de l'histoire du Languedoc* qu'il mourut, le 5 octobre 1623, neveu, qui lui avait succédé dans sa charge de conseiller au parlement de Toulouse par imprimer cet ouvrage à Toulouse, 1655, in-fol. Catel est le premier historien moderne qui ait eu l'heureuse idée « d'appuyer les faits sur l'autorité des anciens » et de rapporter ces mots « preuves » (D. Vaissette, *Languedoc*) ; mais il dit dans son ouvrage « preuves dans le corps de ses ouvrages » au lieu de les réunir à la fin, ce qui a été fait depuis les historiens

ré sa méthode. « C'est à Lenglet-Dufresnoy, que de Toulouse et celle du loc doivent leurs premiers plus beaux éclaircissements. Catel était rapporteur dans Lucilio Vanini, que le par Toulouse fit brûler com en 1619. Il était allié du Séguier, par son mariage fille de François Séguier, des ordres du roi, et séné-Querci. Il n'eut que deux épousèrent deux conseillers ent (Philip. de Bertier et de a). — Paul CATEL, frère de , fut précepteur de Monre de Louis XIII. Nommé aire apostolique, il accom-ardinal de Joyeuse, fait lé-ore pour terminer les diffé- Paul V avec la république de es services qu'il rendit dans ion difficile lui firent décer-étoile, le 18 décembre 1604, citoyen romain. V—VX.

CATELAN (LAURENT), pharman- Montpellier vers le commence-17^e. siècle, s'occupa de resur la matière médicale. Ce s conseils que la faculté de er se détermina à changer chose dans la confection de ue; mais un médecin, nom-ino, blâma ces changements nt un petit Traité à ce sujet, ier, 1601. Catelan répondit utre ouvrage sous ce titre : *ration de la confection al-*, Montpellier, in-16, 1609, 1614. Il y prouva, entre s'il fallait se servir de la sub- lème des graines de kermès, t mieux connaître la nature, s de la simple décoction de e par leur moyen, comme rescrit Mesué. Cet écrit fut

abrégé et traduit en latin par Probel-berger en 1660. On a encore de Cate- lan : I. *Discours sur la thériaque*, Montpellier, 1614 et 1626; II. *Histoire de la nature, chasse, vertus, propriétés et usages de la licorne*, Montpellier, 1624, in-8^o.; quoique cet ouvrage ne fût qu'une compilation, il a été traduit en allemand par Guil- laume Fabro, Francfort-sur-le-Mein, 1625, in-8^o. de 149 pages, avec des figures en cuivre; III. *Traité du bé-zoard*, traduit pareillement en alle- mand; Francfort, 1627, in-8^o.; on ne trouve dans les lexicographes que la citation de la traduction; IV. *Rare et curieux discours de la plante ap- pelée Mandragore*, Paris, in-12, 1659. La traduction allemande du Traité de la licorne est le seul des ouvrages de Catelan qui se trouve indiqué dans le catalogue de la riche bibliothèque de sir Banks, preuve qu'ils sont devenus très rares, quoi- qu'ils aient par eux-mêmes peu de valeur, n'étant tous que des compila- tions. D—P—s.

CATELLAN (JEAN DE), évêque de Valence en Dauphiné, d'une famille de Toulouse, distinguée dans la robe, mort en 1725, généralement regret- té, après vingt ans d'épiscopat. On a de lui des *Instructions pastorales*, adressées aux nouveaux convertis de son diocèse, dans lesquelles il leur parle comme un père tendre à ses en- fants, et montre le plus grand zèle pour la conservation du dépôt de la foi. On retrouve le même caractère dans ses *Antiquités de l'église de Valence*, 1724, in-4^o., ouvrage rempli de recherches curieuses et in- téressantes; le troisième livre surtout offre une excellente discussion sur le troisième concile de Valence, où les capitales de Quiercy, dressés par le célèbre Hincmar, furent solennelle-

ment rejetés; il y réfute aussi avec beaucoup de solidité le traité du *Prédestinarianisme*, du P. Duchesne, où l'auteur s'était élevé contre l'authenticité des livres qui portent le nom de l'église de Lyon. T—D.

CATELLAN (JEAN DE), seigneur de la Masquère, conseiller-clerc au parlement de Toulouse, en 1664, était de la même famille que le précédent. Cette famille, originaire de Florence, s'établit à Avignon, d'où elle passa à Toulouse. Elle a fourni, en ses différentes branches, plusieurs présidents, douze conseillers, l'évêque de Valence, un évêque de Rieux, etc. Jean de Catellan voyait, pour ainsi dire, un petit sénat dans sa famille: son père était doyen du parlement de Toulouse; il avait un frère président et deux neveux conseillers. Il mourut en 1700, âgé de quatre-vingts ans, avec la réputation d'un magistrat intègre et éclairé. On lui doit un recueil des *Arrêts notables du parlement de Toulouse*, imprimé dans cette ville en 1703, par les soins de François de Catellan, son neveu; réimprimé en 1705, 1723 et 1750, in-4°. On y joint les *Observations* de Gabriel de Védel, Toulouse, 1753, in-4°.

CATELLAN (Marie-Claire-Priscille-Marguerite de), de la même famille, née à Narbonne en 1662, remporta quatre fois le prix à l'académie des jeux floraux, dont le chevalier de Catellan, son parent, était secrétaire perpétuel. Une *Ode* à la louange de Clémence Isaure est son plus bel ouvrage. Amie de M^{me}. Drenilhet, elle répondit au compliment que cette dame spirituelle lui faisait sur une couronne académique qu'elle venait de recevoir, par l'impromptu suivant:

Je rends grâce à votre bonté,
Qui pour moi, Drenilhet, s'intéresse;
Mais du prix que j'ai remporté,
Je rends grâce à votre paresse.

M^{lle}. de Catellan fut la première qui obtint le titre de maîtresse des jeux floraux. Les agréments qu'elle releva les uns et les autres de son éclat de ses vertus, et mourut à Toulouse, en 1745, âgée de quatre-vingt quatre ans. V.

CATENA (VINGENT), peintre dans l'état vénitien, à la fin du 15^e siècle, était un citoyen riche et distingué, qui se livra, par un goût singulier, à l'étude de la peinture, et se fit une réputation par ses tableaux de petite dimension, et quelques-uns dans le style du Giorgion. Les principales compositions de Catena (à Venise) à St-Siméon-le-Grand, à St-Charité et à St-Maurice. La réputation de ce maître était telle qu'une lettre écrite de Rome par Antoine Michieli à Antoine di Montebelluna, le 11 avril 1520, quelques temps après la mort de Raphaël, dans un moment où Michel-Ange était malade, on recommandait au vénitien de prendre bien garde à Poichè et à la touche de l'excellent peintre, puisque la mort paraissait devoir aux grands peintres. La famille de Marc-Antoine Michieli n'est fondée: Catena ne mourut qu'en 1520. A.

CATENA (Jérôme), de Naples, dans l'Ombrie, vivait dans le 15^e siècle, et fut secrétaire du pape d'Alexandrie, membre de la congrégation des clercs réguliers et de la congrégation d'état à Naples. Il a écrit la *Vita del papa Pio V*, *Vita del papa Pio IV*, *raccolta di sue lettere*, Rome, in-4°; et 1587, in-8°; un volume de *Lettere latines*, et autres ouvrages imprimés à Pavie en 1577, sous ce titre: *Hieronymi Catena amici Assidati latina monumenta*.

Poésies latines, en huit li-
 in *Discours sur la traduc-
 ouvrages scientifiques et
 s ouvrages* (Venise, 1581,
 dans lequel il critique la
 raduction de l'*Énéide*, par
 Laro. — Pierre CATENA, de
 ivait aussi dans le 16^e. siècle,
 stimer par l'étendue de ses
 nées. Il enseigna les belles-
 adoue, et publia, entre au-
 ges, des *Commentaires sur
 et sur Aristote*, qui furent
 à Venise en 1556. — Fran-
 MA, jurisconsulte et poète,
 me, y mourut en 1675. Son
 ir la plaidoirie et la consul-
 procura la charge de procu-
 , qu'il exerça pendant quel-
 dans sa patrie. On a de lui
 de chansons siciliennes, les
 és, et les autres non seule-
 mes, mais burlesques, *Can-
 ane burlesche e sacre*. R. G.
 IBY (MARC), savant natu-
 ralis, né en 1680, mort le
 1750. Dès sa jeunesse, il
 ût déterminé pour l'étude de
 naturelle. Il partit pour l'A-
 n 1712, et débarqua à la
 où il s'occupa de recherches
 iverses parties de l'histoire
 Il revint en Angleterre, en
 la sollicitation de plusieurs
 t entre autres de Sloane. Il
 1722 pour la Caroline, et
 atre ans, occupé à parcourir
 le province; il visita en-
 rinde et les îles Bahama. En
 evint en Europe avec de
 ctions; il fut accueilli par
 s, et nommé membre de la
 yale. Il publia les résultats
 vaux, dans le plus bel ou-
 rût encore paru en ce genre
 rre, sous le titre d'*Histoire
 de la Caroline, de la Flo-*

ride et des îles Bahama, Londres,
 1751-45, 2 vol. in-fol., qui parurent
 par livraisons. Le texte est en fran-
 çais et en anglais. Chaque volume ren-
 ferme cent planches, et il y a un ap-
 pendix de vingt planches; le plus grand
 nombre de ces deux cent vingt plan-
 ches représente à la fois une plante
 et un animal magnifiquement colori-
 és. Catesby en fit lui-même tous les
 dessins, et en grava toutes les figu-
 res. Réunissant une grande variété
 de connaissances, il ne se borna pas
 à décrire les productions indigènes;
 il observa aussi les modifications que
 les arbres fruitiers, les plantes pota-
 gères que l'on y a transportées d'Eu-
 rope, y ont éprouvées par l'influence
 du climat et du sol. Il fit connaître le
Calycanthus Florida, le *Philadel-
 phus*, ou *Syringa inodore*, et le *Do-
 decatheon meadia*, etc., plusieurs
 oiseaux et quelques poissons. Il en-
 voyait des plantes vivantes, en pot,
 à Sloane et à Dale de Braintree, qui
 se firent un plaisir de les distribuer
 aux amateurs. Son ouvrage fut réim-
 primé à Londres, après sa mort, en
 1754, sous le même titre, avec cette
 addition: *Et revu par M. Edwards
 du collège royal des médecins de
 Londres*. Cette édition est aussi belle
 que la première, soit pour le texte,
 soit pour les figures. En 1771, on en
 a fait une troisième à Londres, éga-
 lement in-fol. L'ouvrage fut traduit
 en allemand, Nuremberg, 1756, in-
 fol. Catesby a donné à la société royale
 un *Mémoire sur les migrations des
 oiseaux de passage*, qui est inséré
 dans les *Transact. philos.*, vol. XLIV.
 Il avait aussi préparé un autre ouvrage,
 qui fut publié après sa mort: *Hortus
 Britanno-Americanus, or a collec-
 tion*, etc., Londres, 1765, in-fol. C'est
 l'histoire et la figure coloriée de quatre-
 vingt-cinq arbres et arbrisseaux du

nord de l'Amérique, qui peuvent vivre dans le climat et sur le sol de la Grande-Bretagne. Linné a donné à un genre de plantes de la famille des rubiacées le nom de *Catesbæa*.

D—P—s.

CATHALA COTURE (ANTOINE) naquit en 1652, d'un avocat-général à la cour des aides de Montauban, qui, sur la fin de ses jours, se vit réduit à être avocat. Antoine suivit aussi le barreau, et s'y distingua; il remplit divers emplois, était en 1721 maire de Montauban, fut nommé subdélégué de l'intendance de Montauban et en même temps de celle d'Auch, et se fit tout à la fois aimer et estimer. Il mourut en 1724. On a de lui un *Mémoire historique sur la généralité de Montauban*, inséré en partie dans l'*État de la France*, de Boulainvilliers. Il avait composé quelques harangues et des pièces fugitives en vers et en prose; et plusieurs raisons peuvent le faire regarder comme auteur de l'*Histoire politique, ecclésiastique et littéraire du Quercy*, Montauban, 1785, 3 vol. in-8°. Cet ouvrage porte le nom de *Cathala Cature, avocat au parlement*, et l'auteur n'est pas allé au-delà de 1700. Son continuateur anonyme a conduit l'ouvrage jusqu'en 1784, et y a ajouté un catalogue très vague des ouvrages des écrivains du Quercy, la table des comtes, des évêques de Cahors et de Montauban, et l'*Histoire du siège de Montauban*, en 1611. A. B—T.

CATHARIN (AMBROISE), né à Sienna en 1487, enseigna le droit civil dans plusieurs universités d'Italie, sous le nom de *Lancelot Politus*, qu'il changea, en entrant dans le cloître, pour celui sous lequel il est maintenant connu. Il avait trente-quatre ans lorsqu'il se fit dominicain à Florence; il se livra dès-lors tout entier à

la théologie, résida presque 10 ans à Rome, fut envoyé au concile de Trente, en 1545, s'y fit remarquer autant par la singularité de ses opinions que par son profond savoir. Chargé, en 1547, de faire le discours d'ouverture de la troisième session, fut promu la même année au grade de *Minori*, dans le royaume de Naples, et transféré, en 1551, à Rome de Conza, par Jules III, qui le fit son disciple, et qui lui donna le titre de *pourpre romain*, lorsque il mourut subitement à Rome, en 1558. C'était un homme libre et indépendant de ses opinions, qui ne s'embarassait de l'autorité de S. Augustin, de S. Thomas et des théologiens les plus réputés, dont il s'écartait souvent. On rapporte qu'un chapitre général de l'ordre de St-Dominique lui adressa le *félicité Cajetan* pour expliquer les questions de S. Thomas aux jeunes religieux: *Noluitis me habere pro matrem, habebitis me contra*. Mais, depuis ce temps-là, il ne se fit plus à suivre les sentimens des scolastiques, et qu'il se livra à son génie sur les questions de théologie. Catharin écrivait assez polémi- quement un scolastique. Ses ouvrages ne contiennent pas absolument de nouvelle méthode. Il y traite les sujets en détail, les approfondit, ne fait point les objections de ses adversaires et y répond tant bien que mal. On voit un homme qui affectait de donner les routes battues, et qui ouvrit de nouvelles, ce qui est souvent à l'erreur, ou du moins à un paradoxe en théologie. De-là sont nés plusieurs thèses plus ou moins bizarres et remplies. La nomenclature de nombreux traités occupent beaucoup d'espace; il suffira d'indiquer qu'ils contiennent de plus singuliers commentaires sur les premiers

la *Genèse*, sur S. Paul et tres canoniques sont remissions de controverse, où comme dans ses autres combattre avec aigreur les du cardinal Cajetan, son frère. Dans son *Traité de l* prétend que les justes peuvent être entières et parfaites qui n'ont aucun doute; question de la luthéranisme en cette matière laquelle il eut bien des essuyer, et où il n'a point de succès. Il en est de même de la prédestination, à insister dans un décret absolu un petit nombre d'élus, et à un autre décret conditionnel pour un grand nombre. Dans un autre traité sur la même matière, il enscrit, contre S. Thomas, que le mal est venu au monde, quand Adam n'aurait pas péché, et que les mauvais anges n'ont été créés parce qu'ils ne voulurent se mettre au décret de l'incarnation général, dit le P. Serry, les matières de la prédestination selon le code et le droit selon la doctrine des SS.

Contre l'opinion générale dans l'école de S. Thomas, plusieurs écrits en faveur d'une autre conception. Il pensait que S. Jean l'évangéliste n'est pas né, et qu'il a été enlevé comme l'Élie; que les enfants morts en bas âge jouissent d'une félicité égale à leur état. Dans son *Traité de la résurrection*, il juge le jugement dernier comme il avait révélé tout ce qui s'y était dans l'opinion que l'Éternel est infailible dans la canonisation. A l'imitation d'Innocent IV, il soutient, dans

son *Traité du sacrifice*, que ces paroles : « Ceci est mon corps, etc. » sont simplement énonciatives de la consécration opérée par celles qui les précèdent immédiatement (V. CHEFFONTAINES). De tous ses systèmes, le plus raisonnable, et il est généralement reçu en théologie, c'est qu'il n'est pas nécessaire que le ministre qui confère les sacrements ait l'intention de faire une chose sacrée, pourvu qu'il emploie les cérémonies requises, quelle que soit sa pensée intérieure. Dans un petit écrit sur le droit d'absoudre dans le sacrement de pénitence, il soutient, avec d'habiles théologiens, que les prêtres n'ont besoin pour absoudre valablement, d'autre pouvoir que de celui de l'ordre, pourvu qu'ils aient des sujets sur lesquels ils puissent l'exercer. On attribue à Catharin un livre recherché et curieux, intitulé : *Rimedio della pestilente dottrina d'Ochino*, Rome, 1544, in-8°, auquel il fut répondu par un autre livret, sous ce titre : *Risposta de Messer Bernardino Ochino alle false calunnie e impie biastemie di frate Ambrosio Catarino*, 1546, in-8°. Ces deux ouvrages sont très rares. T—D.

CATHELINÉAU (JACQUES). En 1793, le décret de la convention nationale pour une levée de trois cents mille hommes excita un soulèvement dans plusieurs lieux de l'Anjou, du Poitou et de la Bretagne. A St-Florent, le tirage avait été indiqué pour le 10 mars. Les jeunes gens s'y rendirent dans le dessein presque arrêté de ne point obéir. On les menaça; ils se mutinèrent; on tira sur eux; le combat s'engagea. Les jeunes gens eurent le dessus, mirent en fuite les autorités et les gendarmes, pillèrent l'hôtel de ville, puis, sans nulle prévoyance, ne songeant pas à la terrible vengeance qu'ils venaient d'attirer sur leur tête, ils

urnèrent chez eux. Dans le village Pincenmauge, près de St.-Florent, vit un paysan, marchand de laine, nommé *Cathelineau*; c'était un homme d'environ trente-quatre ans, resté de tout le canton par la sagesse de ses mœurs et de son caractère. Il était marié, et la loi du recrutement l'atteignait point. Il était tranquille dans sa maison, à pétrir du pain, quand on vint lui raconter ce qui s'était passé à St.-Florent. Il sentit tout suite la conséquence de cette milice, et résolut de réparer cette incidence en prenant un parti violent. Sa femme le supplie de ne pas former tel projet; il n'écoute rien, se hâte d'assembler les habitants du village, leur parle avec force du châtement qu'ils attend, s'ils ne se révoltent pas promptement. *Cathelineau* avait un grand ascendant sur ses camarades; les jeunes gens le croient et prennent les armes. Il marche à un autre village, sonne le tocsin, persuade ceux qu'il avait persuadé les premiers. Quand sa troupe est au nombre d'environ cent hommes, il attaque d'abord un poste militaire, l'emporte, et se saisit d'un canon; le lendemain, il se présente devant la petite ville de Chemillé, et s'en empare aussi, malgré deux cents hommes de garnison et trois pièces d'artillerie. Le canon n'effraya pas ces paysans. Sitôt que la lumière leur annonçait une décharge, ils se jetaient par terre pour éviter, se relevaient sur-le-champ, couraient en avant pendant qu'on rechargeait les pièces, se baissaient encore pendant l'explosion, arrivaient à la batterie, et combattaient les canonniers corps à corps. La troupe de *Cathelineau*, après s'être réunie à quelques autres habitants des cantons voisins, qui s'étaient aussi révoltés, se hâta d'attaquer Chollet, principale

ville du pays, et parvint encore à chasser les républicains. Cette révolte devenait par-là si importante, que les paysans voulurent se donner des chefs plus considérables; ils allèrent chercher dans leurs châteaux *Boissier*, *de Champ* et *d'Elbée*, et les forcèrent pour ainsi dire, de se mettre à la tête de cette insurrection; mais *Cathelineau* et *Stofflet*, qui les premiers avaient conduit leurs camarades à la victoire, restèrent fort importants dans une armée qu'ils avaient créée. Elle fut d'abord moins heureuse qu'elle l'avait été sous leurs ordres. Les insurgés perdirent presque tout le territoire de l'Anjou, et furent chassés jusqu'à la Sèvre; mais *La Roche-Jaquelin*, ayant mieux réussi de son côté, vint au secours des Angevins, et alors commença les grands succès de l'armée vendéenne. La révolte fit des progrès décisifs, et embrassa un vaste pays. Au milieu de tous les grands hommes qui s'étaient rangés en lui dans cette armée, *Cathelineau* continuait à être l'objet d'une haute estime et nul n'était plus considéré. Il avait une éloquence extraordinaire, une intelligence extraordinaire de la guerre, le talent de diriger les paysans et leur faire tout exécuter. Ceux-ci lui portaient une vénération extraordinaire, à cause de sa piété et de sa singularité, tellement qu'ils l'appelaient le *saint d'Anjou*, et se plaçaient quand ils le pouvaient, auprès de lui dans les combats, pensant qu'on pouvait être blessé à côté d'un si bon homme. Après la prise de Soumains dans le moment où les Vendéens étaient au comble de leur courte prospérité, *Lescure*, l'un des chefs les plus sages, proposa de ne plus laisser sans général et sans ordre une armée qui devenait si importante; car, jusqu'alors, les paysans avaient suivi au combat

nes en qui ils avaient cont qui, dévoués à la même accordaient entre eux sans utorité l'un sur l'autre; c'é- qu'avaient été remportées de ictoires. Lescure ajouta qu'il a voix à Cathelineau. Ce choix f avec applaudissement par utres chefs; Cathelineau en ifus et surpris; cependant il e refuser au vœu général. Il l'armée vendéenne de Sau- antes, qu'on devait attaquer rt avec Charette, qui com- finsurrection du bas Poitou. pédition fut mal combinée. ans, lorsqu'on partit de Sau- ent déjà en campagne depuis ours, et leur ardeur se ralen- ours dès qu'il fallait passer ine loin de leur chaumière et milles; quelques chefs étaient cause de leurs blessures, ou ils étaient occupés ailleurs; les fautes et des malentendus laque, et la défense fut vive reuse. Pendant un jour tout e 29 juin 1793, les Vendéens t avec obstination de pénétrer ille. Ils ne purent y réussir, et onstantment repoussés. Les ayaient vainement de donner ans encore plus d'ardeur et ls se précipitaient sans cesse a du feu, sans pouvoir déter- a mouvement décisif. Catheli- rès avoir fait toute la journée ts les plus courageux, tom- it d'une balle. Déjà Fleuriot, dant de la division de Bon- avait été tué (1). Les Ven-

née d'Anjou que commandait Catheli- forte de quatre-vingt mille hommes; Charette, de trente mille. Celle-ci com- attaque du côté des ponts, le jour de la St- tron de la ville, au jour de la St- on ses efforts sur les faubourgs, routes le Ronnes et de Vannes. La ville, on- autes parts, n'avait pas trois mille hom-

déens se découragèrent, leur armée se dispersa, abandonna la rive droite, et traversa la Loire: le général fut emporté à St.-Florent; il avait le bras fracassé, la gangrène se mit dans la plaie, et il ne survécut que douze jours à sa blessure. La nombreuse famille de Cathelineau avait suivi son exemple et pris parti dans l'insurrection. Un de ses frères, après le passage de la Loire, se mit à la tête d'une petite troupe, et s'y distingua (Voy. D'ELBÉE). Il périt depuis. Deux autres frères, quatre beaux-frères et seize cousins-germains de Cathelineau sont morts les armes à la main. Il a laissé une veuve pauvre et un fils que la célébrité de son père n'a point tiré de son état obscur.

A.

CATHELINIÈRE (RIPAULT DE LA), fut choisi au mois de mars 1793, par les révoltés du pays de Retz, pour être leur commandant. Il s'empara du port St.-Père, de Bourgneuf et des principaux bourgs de ce canton. Lorsque Charette fut devenu le chef des insurgés de Machecoul, il marcha de concert avec la Cathelinière contre Pornic, qui fut enlevé aux républicains. Depuis, ces deux chefs combinèrent habituellement leurs opérations. A l'attaque de Machecoul, le 20 juin 1793, qui fut la première victoire remarquable de Charette, la Cathelinière commandait l'avant-garde; mais il ne s'engagea jamais dans aucune des excursions de Charette, lui envoya quelquefois des renforts, mais ne voulut jamais faire la guerre que dans son canton. Pendant l'hiver de 1794, lorsque les républicains poursuivaient sans relâche l'armée de

mes de garnison; mais ses habitants firent des prodiges. M. le sénateur comte de Cauclaux commandait alors à Nantes, qui lui dut de ne pas tomber au pouvoir des Vendéens. La prise de cette ville le a été rendu maître de tout le cours de la Loire depuis Saumur jusqu'à la mer. V-127

Charette, qui leur échappait toujours, et les combattait en fuyant (*Voy. CHARETTE*), la Cathelinère s'était retiré dans la forêt de Pornic, et s'y défendait contre les attaques et les recherches de l'ennemi. Un traître tira sur lui à bout portant, et le blessa de deux balles. Il se cacha pour se guérir dans sa maison de Frossay. Les républicains y vinrent un jour. Un soldat voulant attrapper une poule, l'oiseau s'enfuit sous un pressoir. Le soldat, en poursuivant sa proie, trouve un homme caché, habillé en paysan, et presque mourant de ses blessures. « Qui es-tu, demanda-t-il ? — Cathelinère, répondit le vendéen. » On le conduisit à Nantes, où il périt sur l'échafaud. De toutes les troupes des insurgés, Cathelinère commandait celle dont les soldats avaient le plus de rudesse et d'indiscipline; il savait très bien la conduire et s'en faire respecter.

A.

CATHERINE (Ste.), vierge et martyre, dont on place l'histoire au commencement du 4^e siècle. Si l'on s'en tient aux actes de son martyre, il faut croire qu'elle était de sang royal; qu'elle avait des connaissances au-dessus de son sexe; qu'elle confondit une assemblée de philosophes païens avec lesquels Maximin l'obligea de disputer; que ces philosophes, convertis au christianisme, furent tous brûlés; qu'attachée sur une machine composée de plusieurs roues garnies de pointes très aiguës, les cordes se rompirent lorsqu'on voulut faire agir ces roues, et que le tyran lui fit ensuite trancher la tête. C'est d'après cette histoire que Ste. Catherine a été choisie pour la patronne des écoles. Le silence de toute l'antiquité ecclésiastique sur cette sainte a fait imaginer à Baronius et à Joseph Assemani qu'on devait la reconnaître dans l'histoire

qu'Eusèbe rapporte d'une femme illustre et savante d'Alexandrie ayant résisté à la passion brutale de César Maximin Daïa, fut dépouillée de ses biens et envoyée en exil. On ajoute qu'elle se nommait *thée*. Les deux historiens s'accordent à dire qu'il ne s'agissait point de foi, mais de défendre sa conscience contre les attentats du tyran. Les circonstances et quelques autres peuvent convenir à l'histoire que nous faisons de notre sainte Catherine. Vers la fin du 8^e siècle, les chrétiens d'Égypte ayant trouvé le corps d'une femme dans la montagne de Siphont, ils prirent pour celui d'une sainte Catherine, le déposèrent dans le monastère que sainte Hélène avait fait construire sur cette montagne, et ils prirent sous le nom d'*Aicatha*, qui, en grec, signifie *sans tache sans corruption*, et le culte ne se répandit pas à s'en répandre chez les Grecs. Pour satisfaire la dévotion des Égyptiens, on eut recours à la fiction; on fabriqua des actes qui ont paru si extraordinaires à Métaphraste lui-même, assez crédule en fait de miracles, que, contre son ordinaire, il crut devoir y faire beaucoup de changements. Dans le 11^e siècle, les Latins apportèrent d'Orient en Occident quelques reliques de la sainte avec la légende de son histoire. Son nom fut inséré dans les martyrologes au 15^e siècle. Son culte n'y eut jamais moins de vogue que chez les Grecs sous le titre de *Ste. Catherine, vierge et martyre*. Sa fête fut même longtemps chômée en France et en Angleterre. Voilà à quoi une critique éclairée doit réduire toute l'histoire de la sainte patronne des philosophes.

CATHERINE (Ste.), dite de Sion, parce qu'elle avait vu le jour

, en 1347. Son père, sa, teinturier riche un soin tout participation, et elle y ré-ureuses dispositions esprit; ce qui lui fit d'*Euphrosine*. Dès annonça un goût dé-é et pour la vie solient vœu de virginité, l'observer par toute de dévotion. Sa vo-à de rudes épreuves à la destinaient à em-mariage. Elle vint à cœur et sa persév-entrer dans ses vues, n les uns, en 1367 elle prit l'habit de re-iers-ordre de S. Do-e se trouva assaillie s de plus d'un genre; tômes qui mettaient son imagination, des s à la pureté qui lui r, des mouvements qui subjuguèrent son it à les calmer par la ification, par sa cha-envers les pauvres, it, envers les mala-ait dans leurs infir-çoutantes, envers les plusieurs dûrent leur exhortations. Au mi-que les guelfes et les irent à Grégoire XI, es d'Arezzo, de Luc-e dans les intérêts de rentius, alarmés du censures pontificales commerce dans les uvoyèrent Catherine disposer Grégoire à nassadeurs, chargés ix. Elle y avait réussi; che n'était rien moins

que sincère de leur part, et ce ne fut qu'au bout de trois ans de peines et de travaux, après avoir vu sa vie souvent exposée au milieu des factions qui les déchiraient, qu'elle eut l'avantage, en 1378, de les réconcilier avec Urbain VI, successeur de Grégoire. Les Romains, mécontents de se voir privés depuis près de soixante-dix ans du séjour des papes dans leur ville, étaient sur le point de rompre entièrement avec Grégoire. Catherine profita de son voyage à Avignon pour lui persuader de retourner à Rome, et elle l'y détermina. Sa grande réputation dans la connaissance des voies intérieures, et son crédit sans bornes à la cour pontificale, lui suscitèrent des jaloux parmi les docteurs, et même parmi les évêques. Ils voulurent la soumettre à des épreuves, qu'elle subit avec tant de douceur, d'humilité et de succès, que, satisfaits de ses réponses, leur défiance se changea en un profond respect. La paix qu'elle avait procurée à l'église, en ramenant Grégoire XI à Rome, ne fut pas de longue durée. A la mort de ce pontife, le Saint-Siège, partagé entre Urbain VI et Clément VII, vit éclater, en 1378, ce long schisme qui causa tant de scandales et eut des suites si fâcheuses. Chacune des deux obédiences possédait des saints dans son parti. Catherine, attachée à celle d'Urbain, ne réduisit pas son zèle à de simples prières pour rétablir l'harmonie. Elle écrivit aux cardinaux, qui, après l'avoir élu, s'étaient ensuite portés à lui donner un compétiteur; elle s'adressa à Urbain lui-même, pour l'exhorter à se corriger de cette fierté, de cette dureté de caractère qui lui avait aliéné les esprits; aux princes, pour les engager à user de leur puissance pour faire cesser le schisme. Les peines infinies qu'elle se donna dans ces circonstances

achevèrent de ruiner sa santé, déjà affaiblie par ses jeûnes et ses mortifications de tout genre. Elle y succomba à Rome, le 29 avril 1380, à l'âge de trente-trois ans. Elle fut canonisée par Pie II en 1461, et Urbain VIII transféra sa fête au 30 avril. Raymond des Vignes, de Capoue, général des dominicains, confesseur de Ste. Catherine, traduisit en latin, en y faisant quelques augmentations, la vie de la sainte, composée en italien par le P. Thomas della Fonte, qui avait été son confesseur avant lui, et cette traduction a été insérée dans les Bollandistes. Ces deux auteurs entrent dans un grand détail des extases, des révélations, des visions, des prédictions de la sainte, qu'il disent avoir appris d'elle. « Je ne doute pas, dit à ce sujet le » judicieux Fleuri, qu'elle ne crût » de bonne foi tout ce qu'elle racontait ; mais une imagination vive, » échauffée par les jeûnes et les veilles, » pouvait y avoir grande part, d'autant plus qu'aucune occupation extérieure ne la détournait de ces pensées. » Pie II ayant approuvé un office où il était dit qu'elle portait sur son corps les stigmates de J.-C., les franciscains, qui revendiquaient exclusivement cette prérogative pour leur saint fondateur, dénoncèrent cet office à Sixte IV, lequel avait été de leur ordre, et ce pape défendit, sous des peines ecclésiastiques, de la représenter avec ces stigmates. Dans les leçons qui furent composées par ordre d'Urbain VIII, en 1628, pour le même office, on disait qu'elle était de la famille des Borghèse. Sur les plaintes de cette famille, à laquelle une pareille généalogie imprimait une tache de rature, cette clause fut rayée du *Breviaire romain*, par ordre du même pape. Elle se conserva néanmoins dans la plupart des exemplaires, et elle a

continué depuis à être imprimée toutes les fois que des postérieures les ont retravaillées. Les plus belles des œuvres de Catherine étant incomplètes et fautiveuses, étrangement défigurées, le style, Jérôme Gigli les remanuscrits originaux, et en donna une nouvelle, plus exacte et plus complète, sous ce titre : *Opere rarissime della santa Caterina*, et Lucques, 1707-1713 in-4°; elle contient : 1°. la sainte, traduite du latin de Capoue, avec un commentaire à cette vie par Thomas no, accompagné des observations de l'éditeur; 2°. le Dialogue éternel et Ste. Catherine, qu'elle ta en 1378 à ses disciples, qu'elle était ravie en extase; 3°. de la perfection, traduit de la sion latine, l'original italien; 4°. du; 4°. vingt-six Oraisons, à Guill. Flete, qui n'avaient vu le jour, et le Discours de ses disciples avant de mourir; 5°. Apologie par Rafael-Maria évêque de Sessa; 6°. l'Examen d'ique de sa conduite et de ses actes, fait par l'évêque Hémicasion des contestations qui eurent en 1411, à Venise, et la concernait, et qui servit de préface à la réimpression; 7°. ses Lettres, au nombre de vingt-trois nouvelles, et porte le nombre à trois cent vingt-sept, avec les notes de lamacchi, jésuite. C'est ce qui plus intéressant dans cette collection. Elles ont été traduites en français par J. Balesdeus, Paris, 1644. On lui attribue des poésies italiennes, Sienué, 1505, in-8°. L'élégance et la pureté de style, dans tout ce qu'elle a écrit en italien, l'ont mise au rang des auteurs réputés classiques de la langue. Ses lettres ne le cèdent

yle, à celui des premiers et son temps, sans excepter Gigli, indigné de ce que les uns de la Crusca n'avaient écritain siennois dans leur e, publia un *Vocabolario* 10, livre rare et recherché lequel on ne trouve que que cette sainte a employés ouvrages. Sa vie a été compilatin par Jean Pius, Bortin, Venise, 1541, in-8°. als par Jean Rechac, Paris, 12. On a aussi la *Legendarina di Siena*, Florence, -4°, goth. Cette légende, qu'une traduction de l'ou-Raymond de Capoue, faite P. Dominique de Pistoie et Pise, est regardée comme r livre imprimé à Florence, truit l'opinion de ceux qui t que l'imprimerie ne fut étarence qu'en 1482. T—D.

ERINE (Ste.), de Bologne, ns cette ville en 1415. Son l'ancienne maison Vegri de la plaça, à l'âge de douze ts de la princesse Marguee, fille du marquis de Ferinclinations, toutes dirigées e religieuse, lui firent saisir re occasion qui se présenta ter la cour. Elle entra d'ais le tiers-ordre de St-Françt ensuite créée abbesse des de Bologne, lors de la fon: ce monastère, qu'elle goue beaucoup de sagesse et ion jusqu'à sa mort, arrivéc s 1463. Clément VII la mit re des bienheureuses, et eu faire l'office. Cet office fut dans le bréviaire de Sixte V; ns Clément VIII fit mettre ement son nom dans le Mar-

tyrologe romain en 1592, ce qui lui tint lieu d'une canonisation en règle, jusqu'à ce qu'elle fût canonisée solennellement par Benoît XIII en 1724. Ste. Catherine de Bologne eut des visions et des révélations comme Ste. Catherine de Sienne; mais elles ne paraissent pas plus authentiques; elle les avait déposées elle-même, en 1438, dans un écrit qu'elle remit cacheté à son confesseur à l'article de la mort. Cette circonstance semblait indiquer que son intention était qu'elles ne fussent pas rendues publiques; cependant elles le furent à Bologne en 1511. On doit s'en tenir, sur ces sortes de visions, à la règle judicieuse de Benoît XIV, qu'il faut être en garde contre tout écrit de ce genre fait sans beaucoup de discernement, imprimé après coup, et qui n'a pas subi l'épreuve d'un examen régulier. Ste. Catherine de Bologne avait composé divers ouvrages en latin et en italien; le plus connu est son livre des *Sept armes spirituelles*, pour les personnes qui ont à combattre des ennemis spirituels. Elle avait fait elle-même une longue et pénible épreuve de ce genre de combat. T—D.

CATHERINE (Ste.) de Gênes, d'une des plus anciennes maisons de la Ligurie, qui avait donné à l'Église deux papes (Innocent IV et Adrien V), nombre de cardinaux et d'évêques, et à son pays plusieurs magistrats et généraux célèbres, naquit à Gênes, vers 1449, de Jacques de Fiesque, mort depuis vice-roi de Naples. Sa naissance, les richesses de sa famille, les dons qu'elle avait reçus de la nature, tous les avantages d'une éducation cultivée avec le plus grand soin, pouvaient la faire prétendre aux premiers partis de l'Italie; mais son caractère la porta dès l'enfance vers la vie contemplative, et elle y fut confirmée par l'impression

faisait journellement sur son es-
 une image de J.-C. placée dans sa
 mbre, qui le lui représentait dans
 t le plus humiliant et le plus dou-
 eux de sa vie souffrante sur la terre.
 pensait à se consacrer à Dieu dans
 t religieux, lorsque ses parents
 irent épouser Julien Adorno, jeune
 itieux dont les dérèglements et les
 fusions lui causèrent toute sorte
 chagrins et ruinèrent sa fortune.
 chercha à se distraire des peines
 estiques en se jetant dans le tour-
 on du monde; mais, rappelée au
 t de quelques années à son goût
 r la piété, elle rentra dans la re-
 te, et obtint enfin, par sa patience
 es prières, la conversion de son
 ux, qui, sans quitter le monde, se
 recevoir dans le tiers-ordre de St.
 nçois, et y termina sa carrière dans
 grands sentiments de religion. Ca-
 cine, affranchie des liens qui l'a-
 ent retenue jusque-là, se consacra
 s réserve au service des malades,
 s le grand hôpital de Gênes. Sa
 rité active s'étendit même sur les
 es pauvres malades de la ville, sur-
 t pendant les affreux ravages que
 peste y causa dans les années 1497
 1501. Elle joignit à ces pénibles
 rcices, des austérités et des priva-
 is dont le récit, tracé par son pro-
 directeur, a paru exagéré à quelques
 iques : comme d'avoir passé trois
 nts et vingt-trois carêmes sans autre
 niture que le pain eucharistique
 elle recevait chaque jour. Elle y ajouta
 dans la journée un verre d'eau,
 lée avec un peu de vinaigre, pour
 mer le feu qui la dévorait. Cet état
 était devenu si naturel, que, lors-
 elle essayait quelquefois de prendre
 peu de nourriture, afin d'éviter la
 gularité, son estomac la repous-
 , et ce genre de mortification n'al-
 it ni sa santé, ni ses forces, ni

son sommeil. Elle mourut le 14 se-
 tembre 1510, à la suite d'une longue
 et douloureuse maladie. On raconte
 que son cercueil fut placé près d'un
 conduit d'eau, et que, dix-huit mois
 après sa mort, ce cercueil et ses habits
 furent trouvés rongés par les vers,
 mais que son corps n'avait éprouvé
 aucune altération. Elle était honorée
 depuis long-temps sous le titre de
bienheureuse, lorsque Clément XI
 lui décerna, en 1737, les honneurs
 solennels de la canonisation. Ste. C-
 therine a laissé deux écrits célèbres
 parmi les mystiques. Le premier est
 un *Dialogue entre l'ame et le corps*
l'amour-propre et l'esprit de J.-C.
 roule sur le pur amour. « On y trouve
 » des choses, dit le pieux Baier, qui
 » ne sont pas à la portée de tout le
 » monde. » Il y a en effet des maximes
 dont les quietistes pourraient abusier.
 Le second écrit est un *Trinité de pa-*
gatoire. Sa Vie a été composée en
 italien par Miratoli, son confesseur,
 et par un de ses disciples, Fioravanti,
 1580, in-8°. T—s.

CATHERINE de France, reine
 d'Angleterre, née en 1401, était
 plus jeune enfant de Charles VI,
 d'Isabeau de Bavière. Le mariage
 cette princesse, dont les historiens
 vantent la grâce et la beauté, servit
 gage au plus infâme traité dont les an-
 nales de la France fassent mention.
 royaume, livré aux troubles causés
 par la démeure de Charles VI, et
 envahi par Henri V, roi d'Angleterre,
 qui pressait vivement le siège de
 Rouen. Le cardinal Orsini fut chargé
 de faire à Henri des propositions de
 paix, et de lui offrir la main de Cath-
 rine, dont il lui montra le portrait;
 mais Henri annonça des prétentions
 si hautes, que la négociation échoua.
 Cependant, peu de temps après, et
 la renoua, et des conférences furent

ulan. La première fois
ut, elle amena sa fille,
impression sur le cœur
dans les entrevues sui-
a laissa plus reparaitre
rès l'assassinat du duc
son fils Philippe con-
une ligue, acquiesça à
andes, et, de concert
lui sacrifia la France.
eserendirent à Troyes.
a le malheureux Char-
lle, et le monstrueux
sportait la couronne
étranger, y fut signé
u. (Voyez ISABEAU.)
Henri et de Catherine
2 juin. Les deux rois
réc à Paris le premier
vent, et les deux reines
la 1421, Henri emme-
n Angleterre, et la fit
mois de mars. Après
ude Henri VI, au mois
elle revint en 1420 à
et son époux firent leur
nde pompe, et tinrent
au Louvre, tous deux
tête. « Mais, dit Mé-
aple qui alla voir cette
de regretter la libéra-
ciens rois, et de détes-
ou la chicheté des An-
leur firent aucune part
chère, et ne leur pré-
is seulement un verre
enri étant mort à Viu-
ioût, Catherine fit célé-
ues avec pompe à Notre-
is, fit transporter son
nister, et fit placer sur
sa statue en argent, de
ielle, et très ressem-
testament de son mari,
s même été chargée du
rsonne de son fils. Peu
s, elle épousa secrète-

ment Owen Tudor, gentilhomme gal-
lois, peu riche, mais descendant des
anciens souverains du pays. Elle en
eut trois fils, dont l'aîné, Édouard
ou Edmond, comte de Richmond, fut
père de Henri VII, roi d'Angleterre. Ca-
therine mourut en 1458. Tudor, dont
le mariage avec elle ne devint public
qu'à cette époque, fut aussitôt mis en
prison. (Voy. TUDOR.) E—s.

CATHERINE, reine de Bosnie,
épousa le cinquième et dernier sou-
verain de ce royaume, Étienne, que
Mahomet II fit écorcher vif, en
1465, après avoir conquis ses états.
Elle se réfugia à Rome, où elle fut re-
çue avec de grands honneurs. Elle as-
sista au fameux jubilé de 1475, avec
Ferdinand, roi de Naples, le roi de
Valachie, Charlotte, reine de Chypre,
et plusieurs autres princes dépouillés
par les Othomans. Cette princesse mou-
rut à Rome en 1478. Par son testa-
ment, elle laissa son royaume à l'É-
glise romaine, à condition qu'il retour-
nerait à son fils, qui avait embrassé
le mahométisme, si, abandonnant le
parti des Turks, il rentrait dans le
sein de l'Église. Deux domestiques de
Catherine portèrent le testament à
Sixte IV, qui le lut et l'accepta. Ils lui
remirent ensuite l'épée et les éperons
du dernier roi de Bosnie, et le pape
les fit déposer dans les archives ponti-
ficales, avec le testament et son acte
d'acceptation d'un royaume qui avait
existé depuis l'an 1357 jusqu'en 1465.
De magnifiques funérailles furent fai-
tes à Catherine dans l'église de Scala
Cœli, où l'on voit encore son tombeau.

V—VE.

CATHERINE d'Arragon, reine
d'Angleterre, dont l'existence politi-
que tient à l'une des grandes époques
de l'histoire moderne, était fille de
Ferdinand V, roi d'Espagne. Isabelle
de Castille, sa mère, la fit élever dans

grands principes de piété et dans goût des belles-lettres. Elle épousa, le 14 novembre 1501, Arthur, prince de Galles, fils aîné de Henri VII, de la Grande-Bretagne. Ce mariage avait pour but de cimenter l'alliance des deux monarchies contre la France, et les projets sur l'Italie leur causaient de l'ombrage; mais le jeune prince étant mort de consommation le 21 avril 1502, le motif qui avait inspiré son union ne fit que s'accroître par la haine de Henri, naturellement avare, à rendre les cent mille ducats qu'il avait touchés pour la moitié de dot de sa belle-fille, et à renoncer l'autre moitié; et par la crainte qu'elle ne transportât à quelque prince étranger, en l'épousant, la jouissance de la moitié des revenus de la principauté de Galles et du duché de Cornouaille, qui constituaient son douaire. D'après ces considérations, il fit consentir le prince Ferdinand à un second mariage de son fils avec le prince Henri, le plus jeune de ses fils, devenu héritier présomptif de la couronne. Jules II refusa toutes les dispenses nécessaires. L'archevêque Warham éleva bien des objections sur quelques difficultés, fondées sur la loi du Lévitique, qui avait fait un empêchement dirimant au mariage à cause du degré de parenté entre le beau-père et la belle-sœur; mais elles furent surmontées devant les considérations politiques qui militaient pour le mariage. Les fiançailles furent aussitôt célébrées, et les épousailles renvoyées à un jour où le jeune prince, qui n'avait alors que douze ans, serait parvenu à l'âge de puberté; mais le jour même où il eut atteint sa majorité, on fit signer une protestation contre son mariage et son engagement. La protestation, datée du 27 juin 1505, ne portait ni sur la loi du Lévitique, ni sur l'invalidité de la dispense, ni sur la consumma-

tion du premier mariage, qui sont trois grands ressorts qu'on fit valoir depuis dans l'affaire du divorce, mais uniquement sur le défaut de connaissance de cause de la part de Henri à l'âge où il ne pouvait connaître la nature de son engagement. Du reste, le véritable motif de cette protestation venait encore de l'avarice de Henri VII, qui voulait forcer Ferdinand à renoncer au douaire de sa fille, dans le cas où le prince de Galles mourrait sans enfants: aussi fut-elle levée dès que le roi d'Espagne eut fait consentir sa fille à ce désistement, et tous les préparatifs pour la célébration du mariage furent-ils ordonnés, lorsque la mort de Henri VII donna lieu à un nouveau délai. Ainsi cette fameuse protestation fut l'ouvrage du père, et non celui du fils, quoique faite au nom de ce dernier, qui n'assista même pas à la rédaction de l'acte. Elle n'eut pour principe qu'un intérêt pécuniaire et non un scrupule de conscience. Ce ne fut, de la part de Henri VII, qu'un acte comminatoire qui n'eut point de suite, qui ne fut jamais signé ni par le roi d'Espagne, ni par Catherine, et, de la part du prince de Galles, trop jeune encore pour avoir une volonté pleine et entière, une parfaite connaissance de sa démarche, qu'un acte de soumission à l'autorité que son père exerçait sur lui, et dont il ne tint aucun compte après qu'il fut devenu son maître, puisque la célébration de son mariage suivit de près la mort du roi. Ce récit, fondé sur la déposition de Fox, l'aumônier, le confident de Henri VII, et qui avait eu, à cet égard, une conférence particulière avec le prince, renverse le système adopté par Hume, d'après la déposition suspecte de Warham, qui suppose dans le père le projet de ménager à son fils un moyen de cassation, et prétend, qu'il

, il l'exhorta à ne pas contracter mariage. Les deux époux furent dix-huit ans dans l'union la plus sainte. Durant cet intervalle, le roi fit un traité avec François II. Catherine éprouva, à l'occasion, quelques effets passagers de son mécontentement de son époux ; mais si elle ne lui manifesta, dans aucun moment d'humeur, le moindre doute sur la légitimité de leur union. Elle eut dans le monde quelques enfants, mais ils furent peu à leur naissance. Marie, née le 10 février 1516, à l'âge qui permit à son père de lui assurer la succession à la couronne en la déclarant princesse de France dans le premier document que l'histoire nous fournisse du projet de Henri II sur la légitimité de son mariage, fut une lettre de Pacci, doyen de la faculté de théologie, de l'année 1526, en réponse à une consultation de Henri II sur le projet ; mais elle ne nous apprend rien de l'époque précise où l'idée du divorce est venue, ni les causes qui ont produit. Parmi ces causes, la plus importante appartient à l'article VIII, la seule qui pourrait être opposée à Catherine, est qu'elle avait essuyé dans ses dernières années un accident qui la rendait incapable d'en faire de nouvelles ; mais le roi ne fit jamais usage de ce prétexte de divorce dans le cours du mariage ; ce serait inutile de s'y arrêter. Les deux rois se sont efforcés de prouver leur mariage, animés uniquement par le sentiment de conscience et par des motifs d'état public, avait conçu l'intention de se séparer avant de connaître Anne de Cleves ; mais Cavendish, qui vivait en intimité du cardinal Wolsey, Echard, et autres auteurs dignes de foi, s'accordent

à dire que sa passion pour sa maîtresse, qui ne voulait lui accorder ses faveurs que sous le sceau du mariage, fut non seulement la principale, mais encore la première cause du divorce. Dès-lors, il invoqua la loi du Lévitique contre la bulle de dispense ; mais comme il prévoyait que des scrupules aussi tardifs n'obtiendraient qu'une médiocre confiance dans l'esprit de la nation, il chercha à lier l'affaire du divorce avec l'intérêt de ses sujets ; il leur fit appréhender de voir leur tranquillité compromise par la naissance problématique de l'héritière présomptive du trône. Ce fut effectivement par cette considération politique, bien plus que par les arguments théologiques de ses casuistes, que Henri déterminait la nation à entrer dans ses vues. Dans ses démarches auprès du St.-Siège, il se borna à établir les nullités vraies ou prétendues de la bulle de Jules II, sur les dispenses de son mariage, afin de prouver que le pontife avait été surpris. Les cardinaux Campépe et Wolsey furent nommés légats à *latere* pour instruire et juger l'affaire, avec des pouvoirs très étendus, mais avec l'ordre secret au premier de la traîner en longueur, dans l'espoir de quelque événement qui pourrait fournir un moyen de la terminer à l'amiable. Campépe, suivant ses instructions, n'ayant pu détourner le roi de son projet, voulut engager la reine à se retirer dans un couvent. Catherine protesta qu'elle ne se prêterait jamais à rien qui pût compromettre l'état de sa fille ; elle insista sur la validité de son mariage, célébré dans toutes les formes civiles et canoniques ; elle déclara qu'elle rendrait responsables des événements les auteurs et instigateurs d'un procès si scandaleux ; qu'elle récuserait les deux légats, l'un à cause de son animosité personnelle contre

, et de sa qualité de premier ministre de sa partie adverse; l'autre, ce qu'il tenait du roi l'évêché deisbury et d'autres faveurs qui le faisaient suspect. Dans la première séance de la commission, assemblée de blackfryars, composée de plusieurs juges et docteurs présidés par les lords, elle ne comparut que pour protester contre la compétence des commissaires. On chercha en vain à l'effrayer, en la dénonçant au conseil par un libelle diffamatoire, où quelques légers défauts de caractère furent transformés en crimes graves, l'on insinua qu'elle participait à un complot contre la vie du roi, où l'on supposait de sa part des démarches suspectes pour gagner la faveur populaire. Sur cette informe dénonciation, le conseil pria le monarque de se séparer de fait d'avec la reine. Catherine, peu ébranlée par cet épouvantail, comparut à la seconde séance de la commission; mais, au lieu de répondre à l'interpellation des légats, elle se jette aux pieds du roi, et d'un air pathétique qui annonçait l'émotion de son cœur peinte sur son visage, elle lui adresse ce discours, que sa vertu, sa dignité, ses malheurs, rendent encore plus touchant: « Sire, tout est ici contre moi; je suis femme, étrangère, mes conseils sont vos propres sujets, je n'attends rien de l'équité de mes juges. En quittant mon pays natal, toute ma ressource contre la violence et la méchanceté de mes ennemis a été dans mon union avec votre majesté. J'ignore en quoi j'ai pu vous déplaire, et comment j'ai mérité le traitement qu'on me fait éprouver. Je proteste que je n'ai rien négligé de tout ce qui est en moi pour bien vivre avec vous; que, dans toutes mes actions, dans tous mes discours,

» j'ai cherché constamment ce qui
 » pouvait vous être agréable, et vous
 » marquer mon entière soumission.
 » Je suis votre épouse depuis vingt
 » ans. J'ai eu de vous plusieurs en-
 » fants. J'en appelle à Dieu et à votre
 » conscience, que je suis entrée avec
 » vous dans votre lit; que mon union avec
 » le prince Arthur n'a pas été au-delà
 » de la simple cérémonie du mariage.
 » Que l'on me renvoie comme une
 » femme, si j'ai manqué en la moindre
 » chose à la fidélité conjugale, à l'hon-
 » neur, et si l'on peut me convaincre
 » d'aucun crime. C'est de vous que
 » j'attends la justice que j'ai droit de
 » réclamer. Les princes de qui vous
 » moi avons reçu le jour, étaient guidés
 » rarement reconnus pour être doués
 » d'une grande sagesse. On ne saurait
 » douter qu'ils n'aient consulté de
 » personnes habiles avant de nous unir
 » ensemble. Au surplus, je n'ai pu
 » de soumettre ma cause à un autre
 » tribunal, composé de vos seuls
 » juges choisis par vous, et sur lesquels
 » votre prévention et la crainte de vous
 » avoir une très grande influence.
 » Je vous supplie donc de faire suspendre
 » la procédure, afin que j'aie
 » le temps de recevoir d'Espagne les ordres
 » et les conseils que j'en attends. » Catherine, en prononçant ces dernières
 » paroles, se releva, fit une profonde
 » révérence au roi, et se retira, pour
 » plus reparaitre devant le tribunal.
 » Quelques citations qu'on put lui faire
 » par la suite. Cette scène inattendue
 » avait fait une profonde impression
 » sur les juges et sur les spectateurs.
 » Henri lui-même en avait paru touché,
 » il ne put s'empêcher de rendre un
 » hommage public aux vertus de la reine,
 » à la tendre affection dont elle s'était
 » jamais cessé de lui donner de
 » preuves. Les légats, dans une vaine
 » qu'ils lui firent, tentèrent inutilement

ener à une séparation volontaire, leur renouvela les mêmes es, les mêmes protestations, et répondit à leurs citations ultérieures par la signification de son Saint-Siège. Ils n'en contiennent pas moins leurs procédures. Mais, au nombre de trente-six seulement, étaient pour la plupart du roi ou d'Anne de Boulen. Les ordonnances roulaient principalement sur la consommation du mariage. Il faut avouer que les objections de ce fait, recueillies par Heronnet de fortes préventions d'ailleurs; mais ces présomptions furent généralement atténuées par l'état de santé du prince Arthur jusqu'à la mort; par la conduite de Catherine, et par sa viduité, portée par les blancs en signe de sa virginité par l'interpellation qu'elle fit à ce sujet en pleine audience, et par son caractère moral d'un grand poids. « Il est certain, dit-il, que le silence du roi, en cette occasion, fut regardé comme un tacite de la vérité de ce fait, et avait un si grand intérêt à conclure. » Du reste, la bulle de Jules III ne révoquait rien là-dessus, et elle ne fut la dispense, soit que le mariage ait été consommé ou qu'il ne l'ait pas été. Quant à la protestation de Rome, on a vu combien elle était importante; elle était d'ailleurs suffisamment écartée par l'union subséquente des deux époux, par leur long et paisible cohabitation, et par la naissance des enfants qui en étaient la suite. Toute cette procédure, que l'on appelle une *farce*, fut arrêtée par Clément VII, qui, sur l'appel de Catherine, cassa la commission, et renvoya toute l'affaire au Saint-Siège. Henri, armé des décisions inéquivoques des universités,

crut pouvoir en imposer à la reine. Il lui fit de nouveau proposer une séparation volontaire, et, sur son refus, il la relégua à Ampthill, près de Dunstable, et, dès ce moment, toute relation cessa entre les deux époux; mais comme le peuple conservait un grand respect pour sa vertu et beaucoup de sensibilité pour sa triste situation, on reproduisit, quoique sans succès, les anciennes insinuations de complot contre la vie du roi, de sourdes menées pour gagner la faveur populaire. On lui fit offrir le titre, les honneurs et les droits de princesse de Galles, avec la jouissance de son douaire, si elle voulait rétracter son appel. Enfin Cranmer, élevé récemment sur le siège de Cantorbéry, rendit, le 25 mai 1533, la sentence qui annulait le mariage de Henri VIII avec Catherine d'Arragon, et ratifiait celui du même prince avec Anne de Boulen. Dès le lendemain, Montjoye fut chargé d'aller signifier à Catherine, de la part du roi, qu'elle n'était plus sa femme; qu'il ne lui était plus permis de prendre d'autre titre que celui de princesse douairière de Galles, et que, si elle consentait à se désister de ses poursuites, la couronne serait assurée à la princesse Marie, au défaut d'enfants mâles. Catherine, inébranlable dans ses premières résolutions, répondit qu'aucune considération ne lui ferait jamais oublier ce qu'elle devait à son honneur et à sa conscience; qu'elle ne cesserait point d'être l'épouse du roi, d'en prendre le titre, d'en exiger les droits; qu'elle ne souffrirait à son service, qu'elle n'admettrait auprès d'elle que les personnes disposées à la traiter en reine, tant que le Saint-Siège ne l'en aurait pas dépouillée par une sentence définitive. Elle raya de sa main, dans le procès-verbal de cet entretien, dressé par Montjoye, tous les endroits où il

ne lui avait donné que le nom de *princesse* ; elle y substitua celui de *reine*, et toutes les violences dont on usa par la suite pour empêcher que ses officiers ne lui donnassent le même titre, ne purent l'en faire départir. La sentence de Dunstable fut cassée à Rome, par un jugement du 22 mai 1554, qui confirmait son mariage. Ce jugement ne produisit aucun changement dans sa situation. Elle survécut deux ans au divorce, cherchant à se consoler par la pratique de toutes les vertus chrétiennes, par l'expression de ses sentiments de résignation, qu'elle déposa dans des *Méditations sur les psaumes* et dans un *Traité des plaintes du pécheur*. Témoin des vexations exercées contre ses plus fideles serviteurs, elle apprenait chaque jour le supplice de quelqu'un des grands personnages qui lui avaient témoigné le plus d'intérêt. Le vénérable Fisher et l'illustre Thomas Morus venaient de périr sur l'échafaud ; d'autres attendaient le même sort dans les prisons. Le spectacle de tant de victimes de leur devoir et de leur attachement à sa personne augmenta les chagrins intérieurs qui la minaient insensiblement et la conduisaient au tombeau. Dans sa dernière maladie, le roi, qui avait toujours conservé un fond de respect pour sa vertu, lui envoya plusieurs messages, pour lui marquer l'intérêt qu'il prenait à sa santé. Quand elle sentit qu'elle n'avait plus que quelques moments à vivre, elle lui écrivit de son lit de mort cette lettre, où se montre si bien son ame tendre et religieuse : « Je touche à ma » dernière heure ; l'affection seule dont » je me sens encore pénétrée pour » vous m'engage à vous exhorter de » prendre soin du salut de votre ame, » qui doit l'emporter sur toutes les » considérations du monde et de la

» chair. En ne consultant qu' » considérations, vous m'avez p » pitié dans les plus grands mal » et vous vous êtes attiré a vous » de grands troubles. J'oublie to » je prie Dieu de l'oublier de » Je vous recommande notre fi » ric, et vous conjure de vous » doire envers elle comme un » père. C'est là ce qui a toujour » l'objet de tous mes vœux. Je » supplie de procurer des étab » meuts à mes filles d'honneur. » vous seront peu à charge ; car » en a que trois. Je vous pri » faire payer à toutes les autres » sonnes qui m'ont servie une » de leurs gages, outre l'aunée » rante ; sans cela, elles se tr » raient privées de toute ressource. Catherine lui témoignait ensuite bien elle aurait désiré de le voir de fermer les yeux, et elle finiss lettre en l'appelant son cher seig son roi et son époux. Elle expir janvier 1536, au château de Kim ton, dans la 50^e. année de son Henri, à la lecture de sa lettre, marqué beaucoup de sensibilité mort lui arracha des larmes, dant qu'Anne de Boulen, foulant pieds toute décence, faisait éclat joie d'un événement qui la déliv sa rivale ; il ordonna que ses ques fussent célébrées avec une pe solennelle, dans l'abbaye d' terborough, où on lui éleva un gnifique mausolée, qui fut dégradé 1643, au milieu des horreurs guerre civile. Enfin, il érigea d cette abbaye en un siège épis en mémoire de cette infortunée cesse. Chaque trait de son histoi teste qu'elle montra une vertu irable pendant toute sa vie, un caractère dans tout le cours de procès, et une résignation à

re au milieu de ses longs mal-
 L'air de gravité qui régna
 tout son maintien était tempéré
 n foud de douceur qui lui avait
 ié l'affection de son époux avant
 ne de Boulen l'eût dégoûté d'elle,
 pratiques de dévotion, que ses
 aus ont si fort exagérées, pour
 ir un prétexte plausible aux pro-
 de ce bizarre et farouche époux,
 ont encore jamais laissé aperce-
 a moindre altération dans les
 vents qui les unissaient. Naturel-
 et amie de l'ordre, on la voyait
 esse occupée au milieu des da-
 le sa maison, qu'elle excitait au
 l par son exemple, comme elle
 ifiait par sa piété et par son exac-
 à remplir tous ses devoirs de
 m. Le peuple, auquel elle distri-
 d'abondantes aumônes, ne cessa
 d'avoir pour elle le plus pro-
 respect. La prospérité ne l'avait
 corrompue, et elle ne se laissa
 abatre par l'adversité. Ses mal-
 ne purent jamais faire mollir sa
 ance, ni la faire sortir des bornes
 modération. Les rigueurs de
 l'affligèrent; mais elle lui té-
 sa toujours le plus tendre intérêt
 au dernier soupir, et ne s'obsti-
 lui refuser que ce qu'elle croyait
 avoir s'accorder avec son hon-
 et sa conscience. Ses adversaires
 èrent plus de politique, plus de
 mais la sagesse de ses conseils
 conduite toujours mesurée dé-
 trèrent souvent leurs projets, et
 rent rougir plus d'une fois de
 procédés. Telle fut l'illustre et
 anée Catherine d'Arragon, de
 même de ses ennemis, à laquelle
 mérité a rendu les mêmes hom-
 qu'elle avait obtenus de ses con-
 traires, pendant que ses persé-
 rs sont restés plongés dans l'op-
 re. (*Voy. l'Histoire du divorce*

de Henri VIII, etc., par l'abbé Le-
 grand, Paris, 1688, 3 vol. in-12, où
 l'on trouve des pièces originales et cu-
 rieuses sur toute cette affaire.) T—n.

CATHERINE DE MÉDICIS,
 épouse de Henri II, roi de France,
 née à Florence en 1519, était fille
 unique de Laurent de Médicis, duc
 d'Urbin, et nièce du pape Clément VII.
 François I^{er}. ne consentit à la donner
 pour femme à Henri II, son second
 fils, que parce qu'il ne croyait pas
 qu'elle parviendrait au trône, et qu'il
 avait besoin d'une somme considéra-
 ble d'argent que lui fournit Laurent de
 Médicis. Le mariage fut célébré à Mar-
 seille le 28 oct. 1533. Cette alliance lui
 fut reprochée dans le temps comme
 au-dessous de la dignité de la maison
 royale. Catherine, avec de la beauté et
 de l'esprit, apporta de Florence un goût
 éclairé pour les arts, et malheureuse-
 ment une estime trop profonde pour
 cette politique italienne qui ne peut
 convenir qu'à de petits princes se dis-
 putant la souveraineté momentanée
 de quelques petits états, mais qui sera
 toujours odieuse et fatale dans un grand
 royaume où tout se mène par la force
 des institutions, bien plus sûrement
 que par les cabales, les ruses et les
 perfidies. L'ambition de Catherine fut
 extrême; elle sacrifia la France et ses
 enfants au plaisir de dominer; cepen-
 dant elle n'eut jamais de plan fixe, et
 il est impossible de lui attribuer au-
 cun de ces desseins profonds qui justi-
 fient aux yeux de la postérité ceux qui
 les ont conçus, même alors que le suc-
 cès n'a point répondu à leurs calculs.
 La position dans laquelle elle se trou-
 va en arrivant à la cour de France ne
 servit qu'à la rendre plus habile dans
 l'art de dissimuler; placée entre la
 duchesse d'Étampes, maîtresse de
 François I^{er}., et Diane de Poitiers,
 maîtresse de son époux, elle vécut bien

que faisait journellement sur son esprit une image de J.-C. placée dans sa chambre, qui le lui représentait dans l'état le plus humiliant et le plus douloureux de sa vie souffrante sur la terre. Elle pensait à se consacrer à Dieu dans l'état religieux, lorsque ses parents lui firent épouser Julien Adorno, jeune ambitieux dont les dérèglements et les profusions lui causèrent toute sorte de chagrins et ruinèrent sa fortune. Elle chercha à se distraire des peines domestiques en se jetant dans le tourbillon du monde; mais, rappelée au bout de quelques années à son goût pour la piété, elle rentra dans la retraite, et obtint enfin, par sa patience et ses prières, la conversion de son époux, qui, sans quitter le monde, se fit recevoir dans le tiers-ordre de St.-François, et y termina sa carrière dans de grands sentiments de religion. Catherine, affranchie des liens qui l'avaient retenue jusque-là, se consacra sans réserve au service des malades, dans le grand hôpital de Gênes. Sa charité active s'étendit même sur les autres pauvres malades de la ville, surtout pendant les affreux ravages que la peste y causa dans les années 1497 et 1501. Elle joignit à ces pénibles exercices, des austérités et des privations dont le récit, tracé par son propre directeur, a paru exagéré à quelques critiques : comme d'avoir passé trois avents et vingt-trois carêmes sans autre nourriture que le pain eucharistique qu'elle recevait chaque jour. Elle y ajoutait dans la journée un verre d'eau, mêlée avec un peu de vinaigre, pour calmer le feu qui la dévorait. Cet état lui était devenu si naturel, que, lorsqu'elle essayait quelquefois de prendre un peu de nourriture, afin d'éviter la singularité, son estomac la repoussait, et ce genre de mortification n'altérait ni sa santé, ni ses forces, ni

son sommeil. Elle mourut le 1^{er} septembre 1510, à la suite d'une maladie. On a vu que son cercueil fut placé près d'un conduit d'eau, et que, dix-huit ans après sa mort, ce cercueil et ses os furent trouvés sains par les médecins, mais que son corps n'avait éprouvé aucune altération. Elle était si bienheureuse, lorsque Clément VIII lui décerna, en 1537, les honneurs solennels de la canonisation. Catherine a laissé deux écrits connus parmi les mystiques. Le premier est un *Dialogue entre l'âme et le cœur sur l'amour-propre et l'esprit de Dieu*, qui roule sur le pur amour. « On y voit », dit le pieux Balthazar, « des choses, dit le pieux Balthazar, » ne sont pas à la portée de tous les hommes. » Il y a en effet des choses dont les quietistes pourraient se servir. Le second écrit est un *Traité de la dévotion*. Sa Vie a été composée en italien par Miratoli, son confesseur, et par un de ses disciples, Florentin, en 1580, in-8°.

CATHERINE de France, reine d'Angleterre, née en 1401, la plus jeune enfant de Charles VI et d'Isabeau de Bavière. Le mariage de cette princesse, dont les hauts faits vantent la grâce et la beauté, se termina au plus infâme traité diplomatique de la France envers le royaume de France, livré aux troubles par la démeure de Charles VI, envahi par Henri V, roi d'Angleterre, qui pressait vivement le roi de France de faire à Henri des propositions de paix, et de lui offrir la main de sa fille. Le cardinal Orsini fut chargé de faire à Henri des propositions de paix, et de lui montrer le peu de valeur de la France. Mais Henri annonça des prétentions si hautes, que la négociation fut rompue. Cependant, peu de temps après la renouance, et des conférences

de grands principes de piété et dans le goût des belles-lettres. Elle épousa, le 14 novembre 1501, Arthur, prince de Galles, fils aîné de Henri VII, roi de la Grande-Bretagne. Ce mariage avait pour but de cimenter l'alliance des deux monarques contre la France, dont les projets sur l'Italie leur causaient de l'ombrage; mais le jeune prince étant mort de consommation le 2 avril 1502, le motif qui avait inspiré leur union ne fit que s'accroître par la répugnance de Henri, naturellement avare, à rendre les cent mille ducats qu'il avait touchés pour la moitié de la dot de sa belle-fille, et à renoncer à l'autre moitié; et par la crainte qu'elle ne transportât à quelque prince étranger, en l'épousant, la jouissance du tiers des revenus de la principauté de Galles et du duché de Cornouaille, qui constituaient son douaire. D'après ces considérations, il fit consentir le roi Ferdinand à un second mariage de Catherine avec le prince Henri, le dernier de ses fils, devenu héritier présomptif de la couronne. Jules II accorda toutes les dispenses nécessaires. L'archevêque Warham éleva bien dans le conseil quelques difficultés, fondées sur la loi du Lévitique, qui avait fait un empêchement dirimant du degré de parenté entre le beau-frère et la belle-sœur; mais elles disparurent devant les considérations politiques qui militaient pour le mariage. Les fiançailles furent aussitôt célébrées, et les épousailles renvoyées à l'époque où le jeune prince, qui n'avait alors que douze ans, serait parvenu à l'âge de puberté; mais le jour même où il eut atteint sa majorité, on lui fit signer une protestation contre cet engagement. La protestation, datée du 27 juin 1502, se portait ni sur la loi du Lévitique, ni sur l'invalidité de la dispense, ni sur la consumma-

tion du premier mariage, qui n'était que trois grands ressorts qu'on employa depuis dans l'affaire du divorce, uniquement sur le défaut de consommation de cause de la part de l'époux, à un âge où il ne pouvait contracter de nature de son engagement. Le véritable motif de cette protestation venait encore de l'avarice de Ferdinand VII, qui voulait forcer Ferdinand à renoncer au douaire de sa fille dans le cas où le prince de Galles n'aurait eu sans enfants: aussi fut-elle le véritable motif que le roi d'Espagne eut fait de sa fille à ce désistement, et les préparatifs pour la célébration du mariage furent-ils ordonnés, la mort de Henri VII donna lieu à un nouveau délai. Ainsi cette protestation fut l'ouvrage de Ferdinand, non celui du fils, quoique le nom de ce dernier, qui n'assistait pas à la rédaction de l'acte, fut mis pour principe qu'un intérêt pécuniaire et non un scrupule de conscience ne fut, de la part de Henri VII, que l'acte comminatoire qui n'eut pour suite, qui ne fut jamais signé par le roi d'Espagne, ni à Catherine, ni de la part du prince de Galles, et encore pour avoir une volonté libre et entière, une parfaite connaissance de sa démarche, qu'un acte de mission à l'autorité que son père lui avait laissée sur lui, et dont il ne tint compte après qu'il fut devenu maître, puisque la célébration du mariage suivit de près la mort de Henri VII. Ce récit, fondé sur la déposition de Fox, l'aumônier, le confident de Ferdinand VII, et qui avait eu, à cet effet, une conférence particulière avec le prince, renverse le système adopté par Hume, d'après la déposition de Warham, qui suppose dans Ferdinand le projet de ménager à son mariage un moyen de cassation, et prétend

t, il l'exhorta à ne pas conclure son mariage. Les deux époux furent dix-huit ans dans l'union la plus sainte. Durant cet intervalle, Henri fit un traité avec François II. Catherine éprouva, à l'occasion, quelques effets passagers de son époux ; mais il ne lui manifesta, dans aucun des momens d'humeur, le moindre doute sur la légitimité de leur union. Elle eut dans le monde quelques enfants, mais ils eurent peu à leur naissance. Marie, née le 10 février 1516, à l'âge qui permit à son père de lui assurer la succession à la couronne, en la déclarant princesse de Navarre, le premier document que l'histoire nous fournisse du projet de Henri de Navarre sur la légitimité de son mariage, est une lettre de Pacci, doyen de la faculté de théologie, de l'année 1526, en réponse à une consultation de Henri de Navarre sur le sujet; mais elle ne nous apprend rien de l'époque précise où l'idée de divorce vint à l'esprit, ni les causes qui la produisirent. Parmi ces causes, la plus importante appartient à l'article VIII, la seule qui pourrait donner lieu à une objection contre Catherine, est l'adultère qu'elle avait éprouvé dans ses dernières années; mais un accident qui la rendait incapable de faire de nouvelles unions; mais le roi ne fit jamais usage de son droit de divorce dans le cours de son règne, et il serait inutile de s'y arrêter. Les deux partis se sont efforcés de prouver que Catherine, animé uniquement par des motifs de conscience et par des motifs d'intérêt public, avait conçu l'idée de se séparer de son époux avant de connaître Anne de Navarre; mais Cavendish, qui vit de près l'intimité du cardinal Wolsey, Echard, et autres auteurs et dignes de foi, s'accordent

à dire que sa passion pour sa maîtresse, qui ne voulait lui accorder ses faveurs que sous le sceau du mariage, fut non seulement la principale, mais encore la première cause du divorce. Dès-lors, il invoqua la loi du Lévitique contre la bulle de dispense; mais comme il prévoyait que des scrupules aussi tardifs n'obtiendraient qu'une médiocre confiance dans l'esprit de la nation, il chercha à lier l'affaire du divorce avec l'intérêt de ses sujets; il leur fit appréhender de voir leur tranquillité compromise par la naissance problématique de l'héritière présomptive du trône. Ce fut effectivement par cette considération politique, bien plus que par les arguments théologiques de ses casuistes, que Henri détermina la nation à entrer dans ses vues. Dans ses démarches auprès du St.-Siège, il se borna à établir les nullités vraies ou prétendues de la bulle de Jules II, sur les dispenses de son mariage, afin de prouver que le pontife avait été surpris. Les cardinaux Campège et Wolsey furent nommés légats à *latere* pour instruire et juger l'affaire, avec des pouvoirs très étendus, mais avec l'ordre secret au premier de la traîner en longueur, dans l'espoir de quelque événement qui pourrait fournir un moyen de la terminer à l'amiable. Campège, suivant ses instructions, n'ayant pu détourner le roi de son projet, voulut engager la reine à se retirer dans un couvent. Catherine protesta qu'elle ne se prêterait jamais à rien qui pût compromettre l'état de sa fille; elle insista sur la validité de son mariage, célébré dans toutes les formes civiles et canoniques; elle déclara qu'elle rendrait responsables des événements les auteurs et instigateurs d'un procès si scandaleux; qu'elle récuserait les deux légats, l'un à cause de son animosité personnelle contre

CAT

, et de sa qualité de premier ministre de sa partie adverse; l'autre, ce qu'il tenait du roi l'évêché de Salisbury et d'autres faveurs qui le faisoient suspect. Dans la première séance de la commission, assemblée à Blackfriars, composée de plusieurs juges et docteurs présidés par les lords, elle ne comparut que pour tester contre la compétence des commissaires. On chercha en vain à l'effrayer, en la dénonçant au conseil par un libelle diffamatoire, où quelques légers défauts de caractère furent transformés en crimes graves, l'on insinua qu'elle participait à un complot contre la vie du roi, où l'on supposait de sa part des démarches suspectes pour gagner la faveur du roi. Sur cette informe dénonciation, le conseil pria le monarque de se séparer de fait d'avec la reine. Catherine, peu ébranlée par cet épouventail, comparut à la seconde séance de la commission; mais, au lieu de répondre à l'interpellation des légats, elle se jeta aux pieds du roi, et d'un discours pathétique qui annonçait l'émotion de son cœur peinte sur son visage, elle lui adresse ce discours, que sa vertu, sa dignité, ses malheurs, rendent encore plus touchant : « Sire, tout est ici contre moi; je suis femme, étrangère, mes conseils sont vos propres sujets, je n'attends rien de l'équité de mes juges. En quittant mon pays natal, toute ma ressource contre la violence et la méchanceté de mes ennemis a été dans mon union avec votre majesté. J'ignore en quoi j'ai pu vous déplaire, et comment j'ai mérité le traitement qu'on me fait éprouver. Je proteste que je n'ai rien négligé de tout ce qui est en moi pour bien vivre avec vous; que, dans toutes mes actions, dans tous mes discours,

CAT

» j'ai cherché constamment ce qui
 » pouvait vous être agréable, et
 » marquer mon entière soumission.
 » Je suis votre épouse depuis vingt
 » ans. J'ai eu de vous plusieurs en-
 » fants. J'en appelle à Dieu et à votre
 » conscience, que je suis entrée vierge
 » dans votre lit; que mon union avec
 » le prince Arthur n'a pas été au-delà
 » de la simple cérémonie du mariage.
 » Que l'on me renvoie comme une
 » femme, si j'ai manqué en la moindre
 » chose à la fidélité conjugale, à l'hon-
 » neur, et si l'on peut me convaincre
 » d'aucun crime. C'est de vous que
 » j'attends la justice que j'ai droit de
 » réclamer. Les princes de qui vous
 » moi avons reçu le jour, étoient gé-
 » néralement reconnus pour être doués
 » d'une grande sagesse. On ne sauroit
 » douter qu'ils n'aient consulté de
 » personnes habiles avant de nous unir
 » ensemble. Au surplus, je n'ai gardé
 » de soumettre ma cause à un autre
 » tribunal, composé de vos sujets
 » choisis par vous, et sur lesquels
 » prévention et la crainte devoient
 » avoir une très grande influence.
 » Je vous supplie donc de faire suspen-
 » dre la procédure, afin que j'aie
 » le temps de recevoir d'Espagne les ordres
 » et les conseils que j'en attends. » Catherine, en prononçant ces dernières paroles, se releva, fit une profonde révérence au roi, et se retira, pour ne plus reparaitre devant le tribunal. Quelques citations qu'on pût lui faire par la suite. Cette scène inattendue avait fait une profonde impression sur les juges et sur les spectateurs. Henri lui-même en avait paru touché; il ne put s'empêcher de rendre un hommage public aux vertus de la reine, à la tendre affection dont elle n'avait jamais cessé de lui donner de nouvelles preuves. Les légats, dans une vaine espérance qu'ils lui firent, tentèrent inutilement

ner à une séparation volontaire leur renouvela les mêmes protestations, les mêmes protestations, pondit à leurs citations ultérieures par la signification de son Saint-Siège. Ils n'en contins pas moins leurs procédures. On, au nombre de trente-six e-sept, étaient pour la plupart du roi ou d'Anne de Boulen. Les affirmations roulaient principalement sur la consommation du mariage. Il faut avouer que les faits de ce fait, recueillies par Hermonnet de fortes préventions en faveur; mais ces présomptions furent entièrement atténuées par l'état de santé du prince Arthur jusqu'à la mort; par la conduite de Catherine, portant toute sa viduité, portant des robes blanches en signe de virginité par l'interpellation qu'elle fit à ce sujet en pleine audience, et par son caractère moral d'un grand poids. « Il est certain, dit-on, que le silence du roi, en cette occasion, fut regardé comme un tacite aveu de la vérité de ce fait, et avait un si grand intérêt à constater. » Du reste, la bulle de Jules III jugeait rien là-dessus, et elle ne fit que la dispense, soit que le mariage eût été consommé ou qu'il ne l'eût pas été. Quant à la protestation de Catherine, on a vu combien elle était importante; elle était d'ailleurs suffisamment écartée par l'union subséquente des deux époux, par leur long et paisible cohabitation, et par la naissance des enfants qui en étaient le résultat. Toute cette procédure, que l'on appelle une *farce*, fut arrêtée par Clément VII, qui, sur l'appel de Catherine, cassa la commission, et renvoya toute l'affaire au Saint-Siège. Henri, armé des décisions inéquivoques des universités,

crut pouvoir en imposer à la reine. Il lui fit de nouveau proposer une séparation volontaire, et, sur son refus, il la relégua à Amptill, près de Dunstable, et, dès ce moment, toute relation cessa entre les deux époux; mais comme le peuple conservait un grand respect pour sa vertu et beaucoup de sensibilité pour sa triste situation, on reproduisit, quoique sans succès, les anciennes insinuations de complot contre la vie du roi, de sourdes menées pour gagner la faveur populaire. On lui fit offrir le titre, les honneurs et les droits de princesse de Galles, avec la jouissance de son douaire, si elle voulait rétracter son appel. Enfin Cranmer, élevé récemment sur le siège de Cantorbéry, rendit, le 25 mai 1533, la sentence qui annulait le mariage de Henri VIII avec Catherine d'Arragon, et ratifiait celui du même prince avec Anne de Boulen. Dès le lendemain, Montjoye fut chargé d'aller signifier à Catherine, de la part du roi, qu'elle n'était plus sa femme; qu'il ne lui était plus permis de prendre d'autre titre que celui de princesse douairière de Galles, et que, si elle consentait à se désister de ses poursuites, la couronne serait assurée à la princesse Marie, au défaut d'enfants mâles. Catherine, inébranlable dans ses premières résolutions, répondit qu'aucune considération ne lui ferait jamais oublier ce qu'elle devait à son honneur et à sa conscience; qu'elle ne cesserait point d'être l'épouse du roi, d'en prendre le titre, d'en exiger les droits; qu'elle ne souffrirait à son service, qu'elle n'admettrait auprès d'elle que les personnes disposées à la traiter en reine, tant que le Saint-Siège ne l'en aurait pas dépouillée par une sentence définitive. Elle raya de sa main, dans le procès-verbal de cet entretien, dressé par Montjoye, tous les endroits où il

ne lui avait donné que le nom de *princesse* ; elle y substitua celui de *reine*, et toutes les violences dont on usa par la suite pour empêcher que ses officiers ne lui donnassent le même titre, ne purent l'en faire départir. La sentence de Dunstable fut cassée à Rome, par un jugement du 22 mai 1554, qui confirmait son mariage. Ce jugement ne produisit aucun changement dans sa situation. Elle survécut deux ans au divorce, cherchant à se consoler par la pratique de toutes les vertus chrétiennes, par l'expression de ses sentiments de résignation, qu'elle déposa dans des *Méditations sur les psaumes* et dans un *Traité des plaintes du pécheur*. Témoin des vexations exercées contre ses plus fidèles serviteurs, elle apprenait chaque jour le supplice de quelqu'un des grands personnages qui lui avaient témoigné le plus d'intérêt. Le vénérable Fisher et l'illustre Thomas Morus venaient de périr sur l'échafaud ; d'autres attendaient le même sort dans les prisons. Le spectacle de tant de victimes de leur devoir et de leur attachement à sa personne augmenta les chagrins intérieurs qui la minaient insensiblement et la conduisaient au tombeau. Dans sa dernière maladie, le roi, qui avait toujours conservé un fond de respect pour sa vertu, lui envoya plusieurs messages, pour lui marquer l'intérêt qu'il prenait à sa santé. Quand elle sentit qu'elle n'avait plus que quelques moments à vivre, elle lui écrivit de son lit de mort cette lettre, où se montre si bien son ame tendre et religieuse : « Je touche à ma » dernière heure ; l'affection seule dont » je me sens encore pénétrée pour » vous m'engage à vous exhorter de » prendre soin du salut de votre ame, » qui doit l'emporter sur toutes les » considérations du monde et de la

» chair. En ne consultant que ces » considérations, vous m'avez prisi- » pitée dans les plus grands malheurs, » et vous vous êtes attiré à vous-même » de grands troubles. J'oublie tout, » je prie Dieu de l'oublier de même. » Je vous recommande notre fille Ma- » rie, et vous conjure de vous con- » duire envers elle comme un bon » père. C'est là ce qui a toujours été » l'objet de tous mes vœux. Je vous » supplie de procurer des établis- » sements à mes filles d'honneur; elles » vous seront peu à charge; car il y » en a que trois. Je vous prie de » faire payer à toutes les autres per- » sonnes qui m'ont servi une année » de leurs gages, outre l'année cour- » rante; sans cela, elles se trou- » raient privées de toute ressource. » Catherine lui témoignait ensuite com- » bien elle aurait désiré de le voir avant » de fermer les yeux, et elle finissait sa » lettre en l'appelant son cher seigneur, » son roi et son époux. Elle expira le 11 » janvier 1536, au château de Kimbol- » ton, dans la 50^e. année de son âge. » Henri, à la lecture de sa lettre, avait » marqué beaucoup de sensibilité. Sa » mort lui arracha des larmes, pen- » dant qu'Anne de Boulen, simulant ses » pieds toute décence, faisait éclater sa » joie d'un événement qui la délivrait de » sa rivale; il ordonna que ses obsè- » ques fussent célébrées avec une pompe » solennelle, dans l'abbaye de Peter- » borough, où on lui éleva une ma- » gnifique mausolée, qui fut dégradé en » 1643, au milieu des horreurs de la » guerre civile. Enfin, il érigea depuis » cette abbaye en un siège épiscopal » en mémoire de cette infortunée prin- » cesse. Chaque trait de son histoire té- » teste qu'elle montra une vertu inalté- » rable pendant toute sa vie, un grand » caractère dans tout le cours de son » procès, et une résignation à tout

ieu de ses longs mal-
 ie gravité qui régnait
 naintien était tempéré
 douceur qui lui avait
 on de son époux avant
 len l'eût dégoûté d'elle,
 de dévotion, que ses
 fort exagérées, pour
 exte plausible aux pro-
 rre et farouche époux,
 e jamais laissé aperce-
 e altération dans les
 les unissaient. Naturel-
 l'ordre, on la voyait
 apée au milieu des da-
 on, qu'elle excitait au
 exemple, comme elle
 a piété et par son exac-
 r tous ses devoirs de
 rple, auquel elle distri-
 utes aumônes, ne cessa
 pour elle le plus pro-
 a prospérité ne l'avait
 , et elle ne se laissa
 ir l'adversité. Ses mal-
 t jamais faire mollir sa
 faire sortir des bornes
 ion. Les rigueurs de
 ent; mais elle lui té-
 s le plus tendre intérêt
 r soupir, et ne s'obsti-
 r que ce qu'elle croyait
 rder avec son hon-
 cience. Ses adversaires
 us de politique, plus de
 agesse de ses conseils
 toujours mesurée dé-
 uvent leurs projets, et
 ir plus d'une fois de
 . Telle fut l'illustre et
 berine d'Arragon, de
 ses ennemis, à laquelle
 endu les mêmes hom-
 vait obtenus de ses con-
 endant que ses persé-
 étés plongés dans l'op-
 l'Histoire du divorce

de Henri VIII, etc., par l'abbé Le-
 grand, Paris, 1688, 3 vol. in-12, où
 l'on trouve des pièces originales et cu-
 rieuses sur toute cette affaire.) T—n.

CATHERINE DE MÉDICIS,
 épouse de Henri II, roi de France,
 née à Florence en 1519, était fille
 unique de Laurent de Médicis, duc
 d'Urbain, et nièce du pape Clément VII.
 François I^{er}. ne consentit à la donner
 pour femme à Henri II, son second
 fils, que parce qu'il ne croyait pas
 qu'elle parviendrait au trône, et qu'il
 avait besoin d'une somme considéra-
 ble d'argent que lui fournit Laurent de
 Médicis. Le mariage fut célébré à Mar-
 seille le 28 oct. 1533. Cette alliance lui
 fut reprochée dans le temps comme
 au-dessous de la dignité de la maison
 royale. Catherine, avec de la beauté et
 de l'esprit, apporta de Florence un goût
 éclairé pour les arts, et malheureuse-
 ment une estime trop profonde pour
 cette politique italienne qui ne peut
 convenir qu'à de petits princes se dis-
 putant la souveraineté momentanée
 de quelques petits états, mais qui sera
 toujours odieuse et fatale dans un grand
 royaume où tout se mène par la force
 des institutions, bien plus sûrement
 que par les cabales, les ruses et les
 perfidies. L'ambition de Catherine fut
 extrême; elle sacrifia la France et ses
 enfants au plaisir de dominer; cepen-
 dant elle n'eut jamais de plan fixe, et
 il est impossible de lui attribuer au-
 cun de ces desseins profonds qui justi-
 fient aux yeux de la postérité ceux qui
 les ont conçus, même alors que le suc-
 cès n'a point répondu à leurs calculs.
 La position dans laquelle elle se trou-
 va en arrivant à la cour de France ne
 servit qu'à la rendre plus habile dans
 l'art de dissimuler; placée entre la
 duchesse d'Étampes, maîtresse de
 François I^{er}., et Diane de Poitiers,
 maîtresse de son époux, elle vécut bien

avec toutes deux, quoique toutes deux fussent ennemies. Sans pouvoir, sans crédit personnel, on aurait pu croire, à son indifférence, qu'elle craignait l'embarras des affaires; mais lorsque la mort de Henri II, qui périt dans un tournoi (en 1559), l'eut rendue maîtresse de ses volontés, on la vit corrompre à plaisir le cœur de ses enfants, leur offrir des spectacles capables de les rendre cruels, et leur donner des fêtes voluptueuses, pour les énerver par la débauche. On sait qu'elle avait toujours à sa suite un grand nombre de filles d'honneur, dont la principale occupation était de séduire ceux qu'elle voulait attirer dans son parti; et c'est au milieu des intrigues galantes, des plaisirs et du luxe que furent décidés des massacres dont le souvenir fait frémir la postérité. Son crédit sous le règne de François II, l'aîné de ses fils, fut borné, ce prince étant entièrement livré aux Guises, dont il avait épousé la nièce, si malheureusement célèbre sous le nom de *Marie Stuart* (1). Jalouse d'un pouvoir qu'elle n'émérçait pas, ce fut alors

(1) L'anecdote suivante prouve le peu d'influence dont Catherine jouit sous le règne de François II. Le Camus, fameux calviniste, fils d'un marchand de pelleteries, fut chargé, en 1560, par le ministre Chandieu, de porter secrètement un mémoire à Catherine de Médicis, qui, voulant forcer les Guises à la compter pour quelque chose dans le gouvernement, cherchait, depuis la découverte de la conjuration d'Amboise, à se ménager des intelligences avec les calvinistes. Le Camus sut trouver l'occasion de voir Catherine sans témoins, et, feignant de solliciter le paiement d'une somme due à son père, il aborda la reine-mère, et lui remit le paquet dont il était chargé; mais, comme il sortait, il fut aperçu par Marie Stuart, alors épouse de François II. Cette princesse servait d'espion, auprès de sa belle-mère, au duc de Guise et au cardinal de Lorraine, ses oncles. Elle soupçonna quelque mystère, et entrant brusquement dans le cabinet de Catherine, elle la trouva occupée à lire le mémoire. Surpris et déconcertée, Catherine dit qu'elle ne savait où lui venaient ces papiers, et les remit à la jeune reine, pour qu'elle les portât elle-même au cardinal. Le Camus fut arrêté et plusieurs fois interrogé; mais, ni les promesses, ni les menaces, ne purent lui faire nommer ceux qui l'avaient envoyé; et les Guises, forcés d'admirer son courage, se contentèrent de le retenir en prison.

conçut le projet de réunir les protestants, par un mariage, où la religion était une loi fondamentale. En donnant aux novateurs de si près du trône, elle préparait des révolutions qui auraient amené le déclin et le dément de la monarchie française, la proscription de la dynastie, et, si Henri IV, par son courage, sa vertu, et surtout par son abnégation, n'avait réuni la religion catholique à la couronne, alors regardées comme séparables par l'immense majorité des Français. Si la fausse politique de Catherine n'avait pas d'abord attiré les huguenots, les opinions religieuses n'auraient pas produit des guerres civiles si longues et si désastreuses. Les intrigues de la cour enhardirent les novateurs, et l'ambition des Guises connut plus de bornes. La mort de François II ayant mis le pouvoir dans les mains de Catherine pendant le règne de Charles IX, elle fut obligée à se trouver embarrassée de la multitude de huguenots qu'elle avait donnés à la France; flottant entre les intérêts de ceux qui n'étaient devenus chefs de parti que parce que la cour ne leur avait pas assez fortement déclaré son maintien de la religion de l'école de Condé, les Coligni, qui se donnaient pour des protestants pour acquiescer à son pouvoir, elle fut réduite à intervenir personnellement, sans jamais obtenir une autorité aussi grande que ce rôle aurait donnée une conduite plus sage. Méprisée de tous les partis, consolant, pourvu qu'elle les vît prenait les armes pour négocier, elle ne négociait jamais sans préparer une nouvelle guerre civile, elle ne fut, sous Charles IX, devenu majeur, dans une situation plus puissante que l'autorité de son père, de recourir à la ressource de

le ses sujets, dans s'élever au-dessus assacre de la St. né par les avis de ui avait encouragé enots, lorsqu'elle res à ses projets ; part qu'elle y prit, quer la dissimula- que elle inspira à ulation qui n'était e de ce monarque. endant que sa mère et forma plusieurs e s'en affranchir ; ait dans sa dépen- ites dont elle l'en- ousie qu'elle savait araisant accorder enri III, le dernier ette femme fomen- e ses enfants lors- : dévorait le royau- oins la chute de sa ser un instant de . Après la mort de erça de nouveau la our de Henri III, ne ; elle contribua e règne par les évé- ent précédé et qui artie son ouvrage, s dont elle fut tou- rsqu'elle cessa de l'âge de soixante- : était dans un si sa mort fut à peine suivre la conduite de Médicis depuis I, il faut consulter is II, CHARLES IX, règnes de ces rois utinuation du sien. les oppositions de : était incapable de nces, elle croyait à ire et à la magie ;

méprisant assez la vie pour l'exposer au profit de son amour-propre, elle aimait à montrer aux soldats qu'elle ne redoutait pas les hasards de la guerre ; n'estimant la bravoure que dans ceux qui s'attachaient à sa personne, elle mettait autant d'art pour les faire bien vivre ensemble, qu'elle montrait d'habileté pour brouiller et perdre ceux qui ne lui étaient pas dévoués ; prodigue jusqu'à la folie dans un temps où le premier intérêt des rois aurait été d'avoir de l'argent à leur disposition, il lui était impossible de concevoir qu'elle pût diminuer ses dépenses, et, quand on lui représentait l'épuisement du trésor et du royaume, elle se contentait de répondre : « Il faut vivre. » Sa coundite eut une grande influence sur les mœurs de ce temps, et l'on sait qu'elles furent scandaleuses ; ce qui donnait une nouvelle force aux reproches que les protestants adressaient aux catholiques. On ne peut louer en elle que l'élégance de ses manières, un amour éclairé pour les sciences et pour les arts ; elle fit venir des manuscrits précieux de la Grèce et de l'Italie (1), fit bâtir les Tuileries, l'hôtel de Soissons, sur l'emplacement duquel on a élevé la Halle-aux-Blés. On construisit également par ses ordres, en différentes provinces, des châteaux remarquables par la justesse de leurs proportions, dans un temps où l'on n'avait pas en France une idée des principes de l'architecture. Les libelles faits contre Catherine de Médicis ont la chaleur et l'exagération si communes dans les temps de factions (2) ; mais ses ennemis ne

(1) Elle enrichit la bibliothèque royale de la moitié des livres que son bisajeu, Laurent de Médicis, avait achetés des Turcs après la prise de Constantinople.

(2) Le plus fameux de ces libelles est celui qui est attribué à Henri Étienne, et qui a pour titre : *Discours merveilleux de la vie, actions et déportement de la reine Catherine de Médicis*.

l'ont pas jugée plus sévèrement que les historiens. qui ont avoué que son caractère était incompréhensible. Comment condamner plus fortement une reine qui n'a cessé d'agir depuis 1559 jusqu'en 1589, qu'en avouant que trente années d'exercice public de l'autorité n'ont pas suffi pour la faire connaître? Elle fut ambitieuse, fausse et cruelle; mais elle joignit à ces défauts une légèreté qui s'allie rarement avec eux; c'est cette nuance particulière de son caractère que les historiens n'ont pas saisie; c'est cette légèreté qu'elle se distingue entre toutes les femmes ambitieuses qui, placées sur le trône, ont contribué aux malheurs de l'humanité.

F—E.

CATHERINE DE BOURBON, princesse de Navarre, sœur de Henri IV, naquit à Paris, le 7 février 1558. Elle laissa voir dès son enfance de grandes dispositions pour l'étude, et particulièrement pour celle de nos poètes. Un de ses précepteurs lui adressa une ode conservée par Duverdier, qui ajoute que cette princesse réussissait admirablement à la poésie avant l'âge de douze ans. Des raisons de politique déterminèrent Henri IV à donner sa sœur en mariage au duc de Bar, Henri de Lorraine, en 1599. Elle ne consentit qu'à regret à cette union, par la raison qu'elle aimait le comte de Soissons, son cousin-germain. C'est à son amour qu'elle faisait allusion en répondant

1575, in-8°. réimprimé plusieurs fois, et même en 1649, in-8°. on le trouve encore dans le *Journal de Henri III*. C'est une traduction de la *Légende Catharina Mediceæ matris, vitæ, actuum et consiliorum quibus univèrsim regni Gallici statum turbare conata est*, 1575, in-8°. On attribue aussi cette légende à Henri Etienne. « Catherine avouoit, dit Lenglet-Dufresnoy, qu'il y avoit bien du vrai, et que, si on s'étoit adressé à elle, on auroit encore eu des choses bien plus curieuses. Cela n'est pas difficile à croire. » Catherine eut aussi des apologistes. Mathieu Zampini composa son *Eloge en latin* et en italien; il fut publié avec une traduction française de Charles Pascal, et une traduction espagnole de Girolamo Gondi, Paris, 1580, in-8°.

aux personnes qui la complotèrent sur son mariage avec le roi. « Peut-être y a-t-il de grandes raisons; mais je n'y trouves rien à compte. » Aussitôt qu'elle fut à Paris, le chagrin s'empara d'elle, et elle se livra à des maux domestiques vaines et abrégea sa vie. Elle mourut à Nancy, le 1604, extrêmement regretée de ses proches et de ses domestiques. Elle laissa plusieurs enfants de sa maison pour son frère, et resta constante aux principes de la religion. Henri IV lui renvoya une demande des ducs de Poitou, en leur disant: « vous à ma sœur; vous tombé en quenouille. » Le duc de Mont de la Force a publié *la secrète de Catherine de duchesse de Bar et de Soissons*, Nancy, 1703, réimprimée sous le titre de *historiques, ou Anecdotes et secrettes de la duchesse*, Amsterdam, 1709, in-12, roman historique.

CATHERINE de Portugal, d'Angleterre, régente de France, fille de Jean IV et d'Éléonore Guzman, naquit en 1658. Elle fut destinée d'abord à Louis de France, étant encore duc de Bretagne; mais en 1661, elle épousa Charles II d'Angleterre, qui fut séduit par son riche dot. Indépendamment d'une somme considérable, elle portait en mariage les foibles de son mari, qui ne put jamais réussir à se faire dans l'Inde. Quoique veuve, elle ne put jamais réussir à se faire du roi, qui n'eut pour elle que l'estime. Accusée en 1678 de témoins subornés, d'être complotée en faveur

e parti qui dominait
erre, la chambre des
is une adresse au roi,
candaleuse accusation;
refusèrent de l'admet-
l'innocence de Cathé-
éralement reconnues.
le Charles II, la reine
retirer en Portugal,
ist de beaucoup de
la cour de Jacques II.
r Lisbonne en 1693,
et déclarée régente du
e roi don Pedro, son
rme et attaqué d'une
e, ne pouvait plus te-
la gouvernement. Ca-
a beaucoup de pru-
meté. Pendant sa ré-
portugaise reconquit
ols plusieurs places,
ise était décidée à faire
spagne avec beaucoup
ais ayant été contra-
nseil par le prince du
démît de la régence,
i de temps après, le
1705, dans sa 68.
au roi son frère des
étables qu'elle avait
ngleterre et en Portu-
B—P.

E I^{re}., impératrice de
Mariembourg, petite
:, fut prise par Tchéré-
dût 1702, tous les ha-
its prisonniers, et avec
orpheline, d'une ori-
, et qu'un pasteur lu-
levée par charité, sans
soin de son éducation.
aire une petite fortune,
a soldat suédois, dont
plus parler depuis. Sa
le dut regarder comme
t qui détruisait les es-
e avait conçues de son

mariage, la conduisit à devenir l'é-
pouse du souverain d'un grand empire.
Elle était jolie, elle plut au favori Men-
zikof, qui l'obtint en présent de Tché-
rémétof. Pierre I^{er}. la vit, et prit pour
elle un goût que lui-même sans doute
regardait comme passager, et qui bien-
tôt devint un attachement sérieux. La
jeune Livonienne, qui ne savait ni lire
ni écrire, avait beaucoup d'esprit, et
elle sut prendre les habitudes, les
goûts qui convenaient à son maître.
Voilà, jusqu'ici, tout ce que l'on sait
de cette femme célèbre, et encore le
sait-on mal; car on trouve plusieurs
circonstances racontées de différentes
manières, sans avoir de fortes rai-
sons de préférer l'une à l'autre. Pierre
la plaça dans un quartier reculé, dans
une maison sans apparence, où il lui
faisait de fréquentes visites; souvent
il y venait travailler avec ses ministres.
Ce fut dans cette retraite qu'elle lui
donna deux filles, Anne, en 1708,
et Élisabeth en 1709. Lorsqu'il partit,
en 1711, pour faire la guerre aux
Turks, il voulut l'avoir pour compa-
gne de ses fatigues, et la déclara son
épouse. On dit qu'elle lui était néces-
saire, parce que, dans les attaques d'é-
pilepsie qu'il n'éprouvait que trop sou-
vent, c'était d'elle surtout qu'il aimait
à recevoir de tendres soins qui le rap-
pelaient à la vie. Il eut la satisfaction
de la voir, dans cette campagne si
rude, donner l'exemple aux guerriers
les plus endurcis, monter rarement
en voiture, et marcher à cheval à la
tête de l'armée. Par ce courage viril,
elle plaisait à son époux, et la fortune
lui offrit l'occasion de lui rendre le ser-
vice le plus important (V. PIERRE I^{er}.),
quand cette princesse eut l'habileté de
traiter avec les Turks qui le tenaient
enveloppé sur les bords du Prouth. Il
lui rendit un témoignage public de
sa reconnaissance, lorsque, treize ans

après, atteint de la maladie qui devait le conduire au tombeau, il la fit couronner avec une solennité somptueuse, s'écartant en cette seule occasion de sa parcimonie accoutumée. Mais Catherine, au milieu de sa gloire, malheur de n'être pas insensible aux qualités aimables d'un jeune chambellan, nommé *Mens de la Croix*, qui joignait aux grâces d'une taille et des traits les plus nobles et les plus agréables. Pierre conçut des soupçons contre sa femme; il l'épia, et la prit avec le jeune chambellan, tête-à-tête peut-être innocent, mais duquel on ne peut rien dire. Les accès de sa douleur le firent francher la tête de son frère, et de la dame Balez, qui favorisait les soupçons de son frère. Un sage conseil lui inspira à des sentiments plus humains, et sa sœur furent accablés de satisfaction dans la direction de l'impératrice, et leur corps fut caché sous l'apparence de ce qui n'était ni bien ni mal prouvé. Le frère eut la tête tranchée, la sœur reçut un coup de knout, et fut envoyée en exil, et quelques jours après, Pierre, par la dureté de conduire son épouse à sa promenade, et de la faire passer à la place où la tête de celui qu'elle aimait était attachée à un poteau. Elle eut la force de dissimuler sa douleur. On peut croire qu'elle eût fini par une mort tragique, si les jours de l'empereur avaient été prolongés : des angoisses de la crainte, elle passa sur le trône. Sans doute la dernière volonté de son époux l'en aurait écarté; mais les violentes douleurs qui précédèrent sa fin ne lui permirent pas de la manifester. Dans un instant de calme, il essaya de tracer quelques lignes; elles furent indéchiffrables, et l'on ne put lire que ces mots, *remettez tout. Men-*

était emparé du trésor, dans l'empire, il avait gagné une partie de la noblesse et du clergé, et tint que la dernière volonté de l'empereur était qu'on remit tout au prince, et qu'il avait assez de confiance en lui pour l'intention en la faisant couronner, plusieurs attestèrent qu'ils avaient vu la bouche même du prince prononcer que sa volonté : la puissance de *Menzikof* était armée ne pouvait de lui rien contester. Catherine le titre d'impératrice, et l'empereur *Menzikof* eut toute l'autorité du gouvernement intérieur de son pays de sa force; les troupes militaires reçurent les arrérages de leur solde, et les Cosaques ne furent pas d'une révolte; on la prévint, et on les engagea à construire dans leur pays des vaisseaux destinés en effet à les empêcher de faire des incursions des Tatars. La princesse Anne, fille aînée de Pierre le Grand, reçut pour époux le duc de Holstein. C'était un brave lieutenant du roi de Danemark, et sa sœur effraya ce prince par la vue de ses préparatifs; elle causa l'inquiétude à l'Angleterre. Vers la fin de son règne, avait été créé l'ordre de St.-Alexandre-Nevski, fut Catherine qui le conféra à son frère; Pierre avait formé une académie des sciences, et Catherine qui la forma, et elle fut par le choix de plusieurs personnes, cette institution nouvelle. Elle n'avait pas sa famille; elle n'avait point d'enfant, et se donna un fils, connu sous le nom de *Skaz*, qui a prétendu que ce frère avait été couvert par Pierre I^{er}; mais on ne peut rien dire que sous le nom de *Skaz*, prétendue sœur. *Voltaire*,

: de Catherine, fait de nulhomme lithuanien ; que j'ai eue comme lui le donne pour un simfut un très bon homme, toujours un langage et rossiers. J'ai connu en sonnes qui l'avaient vu. lamait sa protection, il is son mauvais russe : i sur mon petit sœur, et rai sur votre affaire. » u de temps après son trône, tomba dans un ar, causé suivant les uns , et suivant les autres au poumon. Quelle que , elle l'aggrava par des de vin de Tokai, et mou- 1727, à l'âge de trente- ès deux ans et quelques ». Voici le portrait qu'en éral Gordon, qui l'avait : « C'était une fort jolie e bonne mine, qui avait is, et point du tout cet me et cette vivacité d'i- que quelques personnes ient. La grande raison fort aimer du czar, c'é- rême bonne humeur : on mais un moment de cha- aprice. Obligeante et pou- ut le monde, elle n'ou- sa première condition. »

L—V—E.

NE II, impératrice de à sa naissance, eu 1729, *ophie-Auguste*. Elle na- , dont son père, le prin- Auguste d'Anhalt-Zerbst, eur pour le roi de Prusse. pératrice de Russie, lui ipoux Pierre, son neveu, désigné pour son succes- ie princesse fut amenée à eanne Elisabeth de Hols-

tein, sa mère; elle embrassa la religion grecque, et prit le nom de *Catherine Alexiowna*, qui lui fut donné par l'impératrice. Le mariage fut célébré avec une grande pompe le 1^{er}. septembre 1745. Catherine, âgée alors de seize ans, dut concevoir la juste espérance de voir un jour dans son époux un des plus puissants souverains de l'Europe et de l'Asie; mais Pierre n'avait point de qualités aimables; son esprit était sans culture; il s'abandonnait aux vices d'un soldat crapuleux. Toutes ces circonstances ne laissèrent point à Catherine l'espérance de trouver le bonheur dans l'union qu'elle venait de contracter. Réduite d'abord à chercher une distraction dans l'étude, on peut croire que les dix-sept années qu'elle eut à passer dans la tristesse et l'ennui contribuèrent beaucoup à développer l'étendue de son esprit et la force de son caractère. Au milieu d'une cour dont la souveraine ne cherchait à couvrir d'aucun voile les plaisirs qu'elle aurait, au moins, dû tenir secrets, Catherine ne pouvait contracter une sévérité de mœurs dont rien ne lui offrait l'image. Entre les amis de Pierre, qui s'éloignait d'elle chaque jour, se distinguait, par son esprit et la grâce de sa personne, le jeune chambellan, comte Soltikoff. Il attira sur lui l'attention de l'épouse délaissée, et ce fut dans le temps de leur intimité que naquit Paul, qui monta sur le trône à la mort de sa mère. Soit disgrâce ou faveur, Soltikoff, successivement chargé de diverses ambassades, fut obligé de vivre dans les cours étrangères, et l'absence commençait peut-être à l'effacer dans le cœur de Catherine, quand parut à la cour un jeune Polonais, d'une belle taille, d'une figure agréable et d'un esprit cultivé: c'était ce Stanislas-Auguste Poniatowski, ce

bre par sa haute fortune et par les malheurs dont elle fut accompagnée. Dès le même jour où le jeune Poniatowski fut présenté à la cour, il attira sur lui les regards de la grande-duchesse, et bientôt cette première impression devint une inclination fort vive. Leur intelligence n'échappa point à l'impératrice, et ne sembla point lui déplaire; ce fut même à la recommandation de cette princesse qu'Auguste III nomma l'heureux Poniatowski à l'ambassade de Pétersbourg. Personne en Russie, pas même le grand-duc, ne songeait à le troubler dans son intimité avec la grande-duchesse; ce fut à sept cents lieues de là qu'on conçut des inquiétudes, et qu'on s'occupa de la rompre. La France, alors en guerre avec l'Angleterre, venait de contracter une intime alliance avec l'Autriche, et y avait fait entrer la Russie. Poniatowski, lié avec le chevalier Williams, ambassadeur de la cour de Londres, se montrait ardent partisan de l'Angleterre, et l'on ne doutait pas qu'il ne fût partager ses opinions politiques à la grande-duchesse. Ainsi, pendant qu'Elisabeth, qui savait mal se faire obéir, servait de bonne foi les intérêts de ses alliés, elle avait auprès d'elle, dans le parti contraire, son héritier, ami du roi de Prusse, et la grande-duchesse, amie des Anglais. C'est ce que ne manqua pas de faire connaître à sa cour l'ambassadeur de France en Russie. Louis XV avait un grand ascendant sur le roi de Pologne, père de la dauphine; il demanda le rappel de Poniatowski, et Poniatowski fut rappelé. La grande-duchesse versa d'abord beaucoup de larmes; mais un nouveau choix vint bientôt la consoler. Plusieurs années s'étaient écoulées, quand, par la mort d'Elisabeth, Pierre III parvint au trône impérial. Cet événe-

ment ne fit qu'accroître dans les deux époux leur éloignement réciproque. L'ambition de régner, réunie à la crainte de trouver dans Pierre III un tyran implacable, déterminait Catherine à employer tous les moyens pour le précipiter du trône. Une conjuration fut formée au sein de la retraite de Péterhoff, où la nouvelle impératrice ne semblait occupée que du soin de cacher ses chagrins et ses amours. Cette conjuration était dirigée par le comte Panin, par une jeune femme d'un caractère hardi et entreprenant, la princesse Daschkoff, et par Leigoire Orloff, jeune officier des gardes, inconnu à la cour, qui avait associé à Poniatowski dans l'intimité de Catherine. Pierre III se rendait chaque jour odieux aux Russes par son esprit d'idolâtrie pour les mœurs et la discipline prussienne, par un caractère sans noblesse, par une conduite et des vues politiques qui ne laissent point d'espérance pour son empire. Tous ceux qui méprisaient le caractère du nouvel empereur, tous ceux qui aspiraient à la faveur de l'impératrice, et qui espéraient gagner un changement, se jetèrent dans le parti de Catherine. Au milieu des fêtes galantes et voluptueuses de la cour, l'idée de conspirer pour un jeune et aimable, donnait à la révolution même une certaine couleur romantique, qui en faisait disparaître l'aspect et qui séduisit la jeune noblesse. Cependant, la conspiration était sur le point d'être découverte, et l'un des conjurés avait été conduit en prison, lorsque les chefs résolurent d'élever Catherine, avertie du danger, qu'ils firent paraître au milieu de la nuit; elle fit une partie du chemin sur une charrette de paysan, et parut à Pétersbourg, où tout se préparait pour la proclamer souveraine. Les trou-

; le peuple, séduit par : précipitait au-devant veau. La conspiration is la nuit du 8 au 9 lans l'espace de quel-ne révolution, qui s'a- : sans obstacles, mit ête de l'empire de Rus-és eux-mêmes furent ir succès. On a beau- nodération que Cather-la suite de cet événe-e avait elle-même plus se faire pardonner, et utiles lui auraient fait ularité dont elle avait t d'un seul homme pa-et Pierre III fut étrau-on où il avait été enfer- s conjurés, et du moins ement de Catherine (V. vait fait de grandes pro- ènement au trône. Pour mures qu'avait fait naï- ierre III, et pour conso- té nouvelle, l'impératri- ord à justifier les espé- vait données. Elle flatta ranité de la nation ; af- l dévouement pour la ninistres ; se fit courou- grande pompe à Mos- premiers mois de son cupa d'encourager l'in- riculture, de créer une fit d'utiles réglemens ; elle aurait peut-être s moyens violents qui ounter sur le trône, si ée à améliorer le sort de si elle n'avait eu que la n de civiliser, au lieu agrandir un empire bar- ns limites. Un an après le 1762, elle força les urlande à renvoyer leur Charles de Saxe, et à

rappeler Biren, qui n'avait laissé par- mi ses sujets que le souvenir de ses cruautés. Catherine s'essayait ainsi à se faire l'arbitre violent de ses voisins. La mort d'Auguste III, roi de Pologne, ne tarda pas à lui fournir l'occasion d'exécuter ses projets ambitieux. Elle employa ses ambassadeurs et ses armées pour faire couronner à Varsovie l'un de ses premiers amants, Stanislas Poniatowski ; elle espérait que ce nouveau monarque serait dévoué aux intérêts de son ambition ; elle n'avait rien à craindre, surtout d'un prince dont le caractère faible lui était connu, et qui, par l'opposition même qu'il avait trouvée parmi ses compatriotes, faisait croire que la Pologne serait toujours troublée sous son règne. Tandis que Catherine donnait un prince de son choix aux Polonais, le nombre des mécontents s'accroissait chaque jour dans son empire, et plusieurs complots se tramaient à Moscou et à Pétersbourg. Le jeune Ivan (V. IVAN), du fond de sa prison, ranimait les espérances des conspirateurs, et son nom était un point de ralliement pour tous ceux qui se plaignaient du règne de Catherine. Comme ce prince fut tout à coup massacré dans la forteresse de Schlüsselbourg, où il était enfermé, les murmures contre Catherine redoublèrent, mais les projets de ses ennemis s'évanouirent. La cour de l'impératrice ne fut plus troublée que par quelques intrigues où la galanterie se mêlait à la politique, et qui n'avaient d'autre objet que la disgrâce ou le remplacement d'un favori. Du sein des plaisirs et des fêtes que donnait Catherine, elle s'occupait pendant quelque temps de réformer la législation de ses états. Des députés de toutes les provinces se rendirent, par ses ordres, à Moscou ; on commença par lire dans cette assemblée les instructions traduites en lau-

gue russe, et dont l'original, écrit en français et presque tout entier de la main de Catherine, a été déposé depuis dans la bibliothèque de l'académie de Pétersbourg. Tandis que la plupart des députés applaudissaient à l'ouvrage de l'impératrice, les députés samoyèdes se contentèrent de demander des lois pour contenir l'avidité des gouverneurs qu'on envoyait dans leur pays. Tant de nations réunies ne pouvaient s'entendre, et recevoir les mêmes lois. Dès les premières séances, on avait parlé de donner la liberté aux paysans. Cette seule proposition pouvait être le signal d'une révolution sanglante. Catherine, qui assistait aux délibérations dans une tribune séparée, se hâta de renvoyer des législateurs auxquels il ne manquait qu'une occasion pour devenir des factieux. Avant de se séparer, les députés donnèrent à l'impératrice le titre de *mère de la patrie*. L'Europe crut voir une nouvelle Sémiramis, et semblait répéter avec Voltaire :

C'est du Nord aujourd'hui que nous vient la lumière.

La plupart des souverains firent complimenter Catherine; le roi de Prusse la plaçait dans ses lettres entre Lycurgue et Solon; elle occupa toutes les bouches de la renommée, et c'est peut-être tout ce qu'elle désirait. Ces vaines tentatives de législation n'étaient pas ce qui occupait le plus Catherine; elle nourrissait en secret le dessein d'asservir toutes les puissances du Nord; elle venait de s'allier avec l'Angleterre, et demandait déjà à la Pologne plusieurs de ses provinces, occupées par les troupes russes. Le cabinet de Versailles, qui fut averti de ses projets, chercha à former en Pologne un parti contre la Russie; mais il n'employa que des moyens insuffisants: il promit des secours, qu'il ne donna point, et ne fit que fournir à l'impératrice de

nouveaux prétendus pour ses de . Pour arriérer de ne, on employa un moyen, qui finit aussi par l'avantage des Russes. On engagea la Porte à déclarer la Russie. Le vieux empereur maus perdit dans cette computation de puissance et de qu'il avait conservée en Eu. Les Turks furent battus (1774); plusieurs de leurs provinces furent gagnées; le pavillon victorieux se parut dans les mers de l'et, sur les bords de la Méditerranée. Le projet romantique de vivre les républiques de l'Europe d'Athènes, pour les opposer à l'Othomane. Au milieu de ces succès contre les Turks, Catherine poursuivait ses projets contre les puissances de l'Europe. Elle fit sa politique les cours de Vienne, qui signèrent un fameux traité de partition, par lequel elle eut les provinces de la Pologne, et Catherine obtint l'influence exclusive sur les affaires de la Pologne, et de ce qui menaçait la garantie de la monarchie publique de son empire. Une année après la partition de la Pologne, la paix fut signée entre la Russie et la Porte. Catherine ne conserva d'autres qu'Azof, Tangarok et mais elle se fit accorder la cession de la mer Noire et l'abdication de la Crimée. Par cette cession, qui n'était qu'illusoire, l'empire devint en effet dépendant de Catherine. Cette paix si heureuse pour la Russie avait encore un avantage, celui de venir à propos au commencement de la guerre, Mo

elles avaient été ravagées Presque dans le même enturier, nommé *Purgen* le nom de *Pierre* enu à soulever plusieurs la Russie orientale. La lurs et les événements récedée, n'empêchèrent du peuple et de la cour sur un nouveau favori x. Potemkin, qui pen- années joua un si grand alors sur l'esprit de Ca- ie ascendant que Grégoi- nait avec elle les rênes le fut lui qui acheva de Trimée, qui en fit une t, et porta les limites de u'au-delà du Caucase. reculait ainsi les fron- mpire, Catherine vou- dans les provinces qui levées par Pugatschef; sur le Volga et ensuite ène une navigation qui tant plus qu'elle n'était er; car elle recherchait étonner par son courage timides, et ce n'était pas ais moyen de faire sa ceter un peu de poltro- our charmer les loisirs s de ce voyage que Ca- bus aux seigneurs les la cour les divers cha- lisaire de Marmontel, rgea de traduire, et elle ir elle-même un de ces chevéque de Paris avait lement contre l'ouvrage ouldnt que la traduction chevêque de St.-Peters- e dominatrice de la Tau- ira la connaître. Elle y ée par Potemkin, qui e ce voyage une longue hale, et par-là entrete-

nir sa souveraine dans le dessein tant célébré par Voltaire et quelques autres philosophes, de chasser les Turks de Constantinople. Sur une route de près de mille lieues, on ne voyait que fêtes, décorations théâtrales, prestiges, enchantements; c'étaient de grands feux allumés dans toute la longueur du chemin; des illuminations dans les villes; des palais au milieu des campagnes désertes, et ces palais ne devaient être habités qu'un jour! c'étaient des villages et même des villes nouvellement formées dans les solitudes où les Tatars avaient naguères conduit leurs troupeaux. Partout une nombreuse population, l'image de l'aisance et du bonheur; partout des danses, des chants, les hommages de cent nations différentes qui se précipitaient au-devant de leur souveraine. Il y avait dans tout cela de la fiction et de la vérité. Catherine voyait de loin des villes et des villages dont il n'existait que les murailles extérieures; de près, elle voyait un peuple nombreux, mais ce même peuple courait pendant la nuit pour lui donner plus loin, le jour suivant, un spectacle semblable. Catherine fut visitée sur sa route par deux souverains, le roi de Pologne, Stanislas-Auguste, plus aimable que jamais, mais qui n'était plus aimé, et qui ne reçut qu'un accueil gracieux et de vaines promesses, et Joseph II, empereur d'Allemagne, qui, regardé alors comme le plus puissant souverain de l'Europe, orna le triomphe de la fière souveraine, et affecta de n'être que le plus illustre de ses courtisans. Lorsque l'impératrice lut sur un arc de triomphe élevé dans la ville de Cherson cette inscription qui annonçait le but du voyage: « C'est » ici le chemin de Byzance, » Joseph renouvella la promesse qu'il avait faite dans l'entrevue de Mohilow d'aider

Catherine dans l'exécution de ses des- seins. A peu près dans le même temps, deux cours, qui s'étaient montrées les amis de la Russie, travaillaient à lui susciter une double guerre. Frédéric II était mort ; Frédéric-Guillaume, son successeur, se ressouvait d'avoir été mal accueilli par Catherine dans un voyage à Pétersbourg. Le cabinet de St.-James ne pouvait pardonner à cette princesse d'avoir, quelque temps avant son départ pour la Tauride, signé un traité de commerce avec la France. Les deux cours se réunirent pour engager la Porte Othomane et la Suède à prendre les armes contre la Russie. Les Turks ne furent pas plus heureux dans cette guerre qu'ils ne l'avaient été dans la guerre précédente. On peut présumer qu'ils auraient fini par être chassés de l'Europe, si Catherine avait eu ses finances en meilleur état, et si elle ne s'était pas vue menacée par plusieurs diversions des puissances chrétiennes. La paix fut signée à Yassi en 1792. Catherine garda Otschakof et tout le pays situé entre le Bog et le Dniester. Pendant que la Russie était occupée à combattre les Turks, Gustave III se mit en campagne, et menaça un moment Pétersbourg. Après deux ans d'une guerre où les Suédois et les Russes combattirent avec des succès variés, on conclut à Wercla, le 24 août 1790, une paix qui ne changea rien aux limites des deux états. Toutes les guerres suscitées à la Russie semblaient avoir augmenté sa prépondérance politique, et devaient redoubler l'ambition de Catherine. L'influence qu'elle s'était réservée sur la Pologne après le premier partage ressemblait beaucoup à une souveraineté, et déplaisait aux Polonais; elle excitait aussi la jalousie des puissances co-partageantes, qui les premières manifestèrent l'envie de se partager ce

territoire riche, et surtout publiquement à défendre leur indépendance afin d'obliger Catherine à un parti décisif. Catherine core; mais elle céda enfin aux vœux de ses favoris, qui avaient en Pologne un grand nombre de paysans. Ils envoyèrent des députés à Varsovie pour échauffer les esprits et animer les orateurs contre l'impératrice. Enfin, ils mettaient sous les yeux de Catherine des gazettes qu'ils composaient eux-mêmes, et dans lesquelles cette princesse était représentée avec des injures les plus grossières. Catherine fit ce qu'on désirait de détrôner Poniatowski, et fit élire un nouveau roi. Un nouveau partage de la Pologne fut arrêté entre la Prusse et l'impératrice d'Autriche en 1792, et, l'année suivante, la Pologne fut détruite tout entière, définitivement partagée entre ces deux souverains. Catherine perdit jusqu'à son nom pendant ce temps, et Catherine son empire la Courlande, le Séminigalle et le cercle de Riga. Cette époque, la révolution en France menaçait la face de l'Europe. Catherine regardait la révolution avec horreur. Au fond du cœur, elle n'était pas de voir les puissances européennes ébranlées par la France qui avait tout fait, et surtout la France qui avait tout fait, dont l'histoire n'offrait plus de gloire. Elle fit à plusieurs reprises des promesses généreuses, et leur promesses qu'elle ne voulut pas tenir. En 1794, une insurrection éclata en Pologne, les députés des Polonais pour recouvrer leur indépendance furent reçus par Catherine et elle leur fit un discours.

olution française. Le rague et la ruine en- rs provinces (V. Sou- rèrent de soumettre ce ys que l'Europe aurait r de défendre, et qui mme une barrière aux Russes. Catherine ve- iencer contre la Perse i n'était encore signalée énement remarquable, it quelques historiens, it le projet de rétablir oghol et de détruire la glaise dans le Bengale, t frappée d'une apo- yante, qui la précipita u, le 9 novembre 1796, nte-sept ans, après un nte-trois et demi. Ca- jugée diversement par les uns ont vanté ses exagération; les autres ée comme une princesse euse, dissimulée. Ce qui ois pour elle un sujet de blâme, c'est qu'elle fut is ceux qui étaient atta- ice, admis à son intimité, elle avait associés à son i avaient profité des abus Les uns la regrettaient les autres redoutaient u 1, où leurs crimes pou- nis. Pendant la vie de la comparait à Sémira- ger que la reine de Ba- assi fait périr son époux. ntra quelquefois toutes d'une femme, et sou- té et le caractère d'un Elle eut deux passions tèrent qu'au tombeau, gloire. La première fut scandale pour ses sujets; oubla souvent le repos et lui fit préférer un vain

éclat à une durable renommée. Il faut pourtant convenir qu'elle fut plus réservée dans ses amours que l'impératrice Elisabeth. Au milieu de ses intrigues galantes, elle déploya un art peu commun, celui de contenir ses amants les uns par les autres, de les renvoyer ou de les rappeler à propos, et de les faire servir à ses desseins politiques. Au reste, les intrigues de ses favoris, les plaisirs, les chagrins, les tracasseries de l'amour, ne lui firent jamais perdre de vue les projets de son ambition; elle donnait à la fois des rendez-vous à ses amants, et travaillait avec ses ministres; dans le même temps, elle envoyait un message amoureux à quelque officier de ses gardes, écrivait une lettre philosophique à Voltaire ou au roi de Prusse, et signait l'ordre d'attaquer les Turks ou d'envahir la Pologne. Passionnée pour la renommée, elle flattait tous les écrivains d'une grande réputation, dans l'espoir d'être flattée à son tour dans leurs écrits. Quoiqu'elle aimât peu la France, dont elle était jalouse, et qui contraria quelquefois ses desseins, les Français étaient pour elle ce que les Grecs étaient pour Alexandre; elle avait à Paris un agent littéraire (Voy. GRIMM); elle invita plusieurs fois Voltaire à venir dans ses états; elle proposa à d'Alembert de venir achever l'*Encyclopédie* à Pétersbourg, et de suivre l'éducation du grand-duc. Diderot, qu'elle avait fait venir à Pétersbourg, s'entretenait souvent avec elle, et, dans la chaleur de la conversation, lui frappait quelquefois sur le genou, sans qu'elle parût blessée de cet excès de familiarité. A force de prévenances, elle obtint ce qu'elle désirait, et l'Europe littéraire la plaça parmi les plus grands monarques. Il faut dire qu'elle avait mérité une partie des éloges qu'on lui donnait; elle avait consacré

son règne par des institutions et des monuments utiles. Quelques-uns de ses édits avaient favorisé le commerce et réformé la législation. Elle fonda des hôpitaux et des villes, fit creuser des canaux. Par ses ordres, Pallas fit un voyage dans plusieurs provinces dont on ignorait les ressources et les productions. Blumager et Billings parcoururent, l'un l'archipel du Nord, l'autre l'Océan oriental jusqu'aux côtes du Japon. Quelques établissements d'éducation furent formés sous ses auspices. Elle s'occupa quelquefois de la réforme des abus dans l'administration, dans l'ordre judiciaire, dans la levée des impôts; mais elle fut trop souvent détournée de ses projets d'amélioration, et n'eut point assez de fermeté pour se faire obéir et pour achever le bien qu'elle avait commencé. Pressée de jouir de sa gloire, elle voulut tout improviser, jusqu'à la civilisation, et, sous ses lois, la Russie fut corrompue, sans cesser d'être barbare. L'empire russe, peu florissant au dedans, fut toujours menaçant au dehors, et semblait ne chercher son éclat que dans les entreprises formées contre l'Europe. Avant la mort de Catherine, plusieurs des monuments de son règne ressemblaient déjà à des débris. Législation, colonies, éducation, instituts, manufactures, bâtimens, hôpitaux, canaux, villes, forteresses, tout avait été commencé et abandonné sans être achevé. Cette manie de Catherine de tout ébaucher, sans rien finir, est bien caractérisée par un mot de Joseph II. Pendant son voyage en Tauride, elle invita ce prince à poser la seconde pierre de la ville d'Écatherinoslaw, dont elle venait de poser la première en grande cérémonie. Joseph, de retour, disait: « J'ai » fini une grande affaire en un jour » avec l'impératrice de Russie; elle a

» posé la première pierre d'un » et moi la dernière. » Catherine bitoni si la gloire littéraire la publication des œuvres de Prusse lui fit naître la pensée cher aussi son nom à quelque remarquable; mais elle finit par donner ce projet. On a de Catherine les ouvrages suivans: I. *An ou Réfutation du voyage en Sibirie par l'abbé Chappe*, en français, imprimé à la suite de cet ouvrage l'édition d'Amsterdam, Bey, 71, 6 vol. in-12; II. le *Czar Chlore*, composé en russe, et en français par Formey, sous le *Czarowitz Chlore, conte de main impériale et de main Berlin*, 1782, in-8°.; III. *la pour la commission chargée ser le projet d'un nouveau lois*, Pétersbourg, 1765, in-4°.; en français, latin, allemand 1770, in-4°.; en russe et en gaire, in-8°. On y retrouve entier le *Traité des délits peines*, de Beccaria. IV. *de théâtre* (dans le *Théâtre milage*); VI. *Oleg*, drame traduit en français de l'original de Derschawin; VII. *Lettres mormann*, dans les *Archives raires*, tom. III, pag. 210 plusieurs écrits en allemand russe, sur lesquels on peut l'*Allemagne savante*, de M. Castéra a écrit la *Vie de Catherine* 1798, 3 vol. in-8°, ou 4 vol. M. d'Harmensen, gentilhomme cour au service du roi de Suède imprimer l'*Eloge de Catherine* Paris, Didot l'aîné, 1804, négociant de Pétersbourg, *Romain Bouchez*, propos, un concours, dont le prix d'une médaille d'or, pour la médaille

a mort de Catherine II. vit la notice de Catherine vragés que nous venons quelques autres. M. le a bien voulu nous détails nouveaux et des rès importantes qui trou- ace dans le *Supplément*.

M—D.

NOT (NICOLAS), naquit s de Bourges, le 4 no- b), prit le degré de licen- Bourges en 1656, fut i avocat du roi au prési- ville, et mourut le 28 C'était un homme exces- orieux, et qui passa sa pler des matériaux pour sa patrie. Il était tour- ge de se faire imprimer, tvent ses opuscules à la qu'ils fussent achevés. que, pour les répandre it, il avait l'habitude, voyages à Paris, de les s quais, en feignant de livres qui y sont étalés. long d'énumérer tous les erinot; l'un des plus cu- *Vie de M^{lle}. Cujas*, qui imée au tome second du *cueil de pièces fugitives le littérature*, par l'abbé . On trouve à la suite la e des ouvrages de Cath- été donné plus exacte- e 50^e. volume des *Mé- icéron*, et dans le 5^e. vo- *Bibliothèque historique ce*: cette dernière liste bre de ces pièces à plus te. David Clément donne cent quatre-vingt-deux. erons celles qui paraissent ie intérêt: *le Prest gra- 92 pages, ouvrage cu- crologie de Berry*, 1682;

les Antiquités romaines du Berry, id.; *les Illustres du Berry*, id.; *le Vrai Avaric*, ou *l'Ancien Bourges*, 1683; *la Gaule grecque*, id.; *les Doublets de la langue*, id.; *Annales académiques de Bourges*, 1684; *Bourges souterrain*, 1685, etc. Un très grand nombre est relatif à l'histoire du Berry; d'autres concernent la théologie; d'autres le droit romain, canonique et français; on y trouve même un recueil d'épigrammes, en huit livres. La plus grande partie des ouvrages de Catherine est imprimée in-4^o., et chacun d'eux ne s'étend guère au-delà d'une ou deux feuilles d'impression. L'auteur a lui-même plaisanté sur la brièveté de ses pièces dans vingt vers latins imprimés à la suite de ses *Patronages du Berry*, 1685, in-4^o.; il y dit :

Edo breves libros; brevis est insania nostra;
Et quo sit brevior, fit minus illa mala.

A. B—T.

CATIB (EBN MAHOMET-BEN-ABDULLA). *Voy. IBN-KATIB*.

CATILINA (LUCIUS) entraît dans l'adolescence, quand Rome était en proie aux fureurs de Marius et de Sylla. Né d'une famille patricienne, il s'attacha au parti de ce dernier, eut quelque part à sa victoire, et une part plus grande à ses proscriptions. Les meurtres, les incendies, le pillage surtout, furent les premiers exercices et les premiers plaisirs de sa jeunesse. Les patriciens ne blâmaient que faiblement des violences qui assuraient leur repos. Sylla, fatigué de proscrire, le fut bientôt après de dominer. Les Romains, qu'il voulut bien affranchir, se crurent encore libres; mais ils laissèrent voir ce que les guerres civiles avaient ajouté à une corruption qui, depuis un siècle, ébranlait les lois en pervertissant les mœurs. Superbes encore quand ils s'avilissaient par leurs

vices, ils s'occupaient de subjuguier ce qui restait de nations connues, comme pour échapper à leur mépris. Mais tout périlait au-dedans; le pouvoir des grands, moins cimenté par les institutions de Sylla que par ses cruautés, décroissait au milieu des langueurs de leur grossier épicurisme. Les jeunes patriciens, impatientes de consommer ou de renouveler leur ruine, étaient les premiers accusateurs de l'avarice de leurs pères. Les plébéiens, nourris aux dépens de l'épargne publique, et laissant à des esclaves le travail et l'industrie, à des affranchis les nobles et pures occupations des beaux-arts, passaient des spectacles féroces du Cirque au tumulte du Forum; les meilleurs d'entre eux tombaient dans les pièges de la flatterie; on achetait le reste. Catilina obtint une grande influence dans une telle république. Quoique l'histoire ne détaille point ses services militaires, tout annonce que, sous ce rapport, il n'avait point dégénéré des Sergius, ses honorables ancêtres. Il fut le plus dangereux des Romains, dès qu'il eut joint la fourberie à ses vices. Tandis qu'il versait tous les genres de poisons dans l'âme des jeunes gens, il surprenait de l'austère Catulus quelque sorte d'intérêt et d'estime. Également adroit à tromper des personnages vertueux, à intimider des hommes faibles, à communiquer son audace à des hommes pervers, il fit tomber deux accusations juridiques intentées contre lui. L'une avait pour objet un commerce criminel qu'il avait eu avec une vestale. Les Romains n'éprouvaient plus alors une indignation sincère pour un genre de sacrilège dans lequel leurs ancêtres croyaient voir mille calamités pour la république. L'autre accusation roulait sur d'énormes concussionnaires qu'il avait exercées dans son proconsulat d'Afri-

que. Son accusateur était ce Clodius, qui fut après lui le fléau de l'état. Satisfait de s'être fait en de l'homme le plus redoutable, Clodius se désista de ses poursuites. Catilina était soupçonné de bien plus odieux. Son mariage avec Aurélie Orestille (1) avait relevé sa réputation. Suivant les uns, il avait eu elle sa propre fille, fruit de ses nombreux adultères; suivant d'autres, il n'était parvenu à ce point qu'après avoir empoisonné sa première femme. On ajoutait même que Aurélie répugnait à l'épouser parce qu'il avait un fils de son premier mariage, le monstre avait tranché le fer les jours de son fils. Salluste répète et en quelque sorte confirme cette horrible accusation (2); mais cette expression dont il se sert, *salutis causa*, est-elle un témoignage assez digne lorsqu'il s'agit d'un parti? Cependant Catilina était devenu le chef d'une ligue dont il importe de déterminer l'objet et les moyens. Elle se composait d'hommes d'une haute naissance, jeunes et signalés par leur mérite, mais perdus de dettes et désolés, cette ligue avait pour but de mettre en possession des consuls, des préteurs, des questeurs, et d'assurer l'impunité des exactions qu'ils proposaient de commettre. Il est rare que les hommes les plus distingués puissent former entre eux une ligue et puissante société, mais Catilina en eut une de ce genre, et colorer de quelque prétexte du bien public. Ces prétextes n'avaient rien de commun avec les factions des Grecs ou des Romains; les factions plus terribles de Marius et de Sylla. La ligue dont on vient de parler avait un but que les consuls et les préteurs ne s'avouent jamais entre en-

(1) *Femina Atertia, dont Salluste dit: propter formam nil unquam bonum laudatum.*

(2) *Necato filio vacuatis donam sceleris suo fecit.*

3e. Rome était menacée de ruine par la débauche et la décadence de sa puissance, ce qui lui avait fait perdre son berceau, un régime de brigands. Ce qui donnait à l'autorité principale au milieu de l'homme pervers, c'étaient les hommes avec les vieilles bandes de vétérans de la guerre, le moyen des vétérans de la guerre, il tenait dans la terreur les villes voisines de Rome, et de même. En même temps, il les plébéiens les plus vils et les turbulents; il écartait des élites, les hommes craintifs, intimidait les vils ou par des menaces ceux qui avaient résisté, et faisait craindre le meurtre aux concurrents de ses amis.

Il avait des patriciens pour des consulaires pour flatteur et favorisait son audace : poursuivait au loin des triomphes. Lucullus lui avait rendu sa dernière ne rappelait les siens employant dans Rome une pompe; il était dans le sénat le plus riche des gens de bien, qui le méprisait en vain de se déclarer leur ennemi, qui avait sauvé l'Italie de la vengeance et de la domination des étrangers, mais qui se montrait indigne de pouvoir et de ne permettait pas s'établir la redoutable domination de Catilina, ne craignait point de se déclarer son ennemi, ne rougit point d'en reconnaître l'appui. César, qui faisait réflexion de Marius, mais qui méprisait les grâces les plus séduisantes, la corruption la plus raffinée, où le farouche plébéien n'avait rien de la rudesse et de la violence que César ménageait et peut-être encourageait Catilina. Aussi dans l'art de conduire un parti fut depuis dans l'art de consoler les légions, il croyait qu'une vertu de tout prétexte et de la politique, devait bientôt se

confondre dans sa puissante faction : ce qui lui importait le plus, c'était que Catilina osât beaucoup et se perdit. Il n'y avait alors que deux Romains qui eussent une volonté forte de sauver leur patrie, c'étaient Caton et Cicéron; l'un, dans la rigidité de ses vertus stoïques et romaines, se tenait trop loin des factieux pour pouvoir démentir leurs desseins; l'autre, plus adroit et plus vigilant, observait toutes leurs manœuvres et devinait leurs crimes. La faction de Catilina désirait ardemment que son chef obtînt le consulat, avec l'un de ses affidés pour collègue. Les trésors et les domaines de la république pouvaient alors, sous différents prétextes, mais surtout par le moyen des proscriptions, devenir la proie de tant de nobles que leurs prodigalités avaient conduits d'abord à l'indigence, et ensuite à la scélératesse. Il est cependant difficile et presque impossible de croire que Catilina leur eût promis l'incendie et le pillage de Rome durant la suprême magistrature dont il espérait être investi. Les Autronius, les Pison, les Céthéguis, les Lentulus, les Antoine, et Catilina lui-même, aimaient mieux sans doute s'emparer de magnifiques palais, que de les livrer aux flammes. C'était Cuius Antonius, fils dégénéré de l'orateur Marc-Antoine, qui devait être associé à Catilina dans le consulat. Cicéron eut le courage de briguer cette dignité à l'approche d'un péril dont personne ne connaissait mieux que lui l'étendue. Grossières invectives, menaces, soulèvement, tentatives d'assassinat, tout fut employé pour l'effrayer et pour disperser son parti. Les vagues inquiétudes qu'éprouvaient les plus riches des Romains favorisèrent l'ambition ou plutôt le dévouement de Cicéron; il fut désigné consul pour l'année 689 de la fondation de Ro-

me. La faction de Catilina ne réussit qu'à faire nommer C. Antonius, homme de peu d'audace et de ressources. Cette disgrâce augmenta la fureur du chef des conjurés; il ne perdit pas cependant l'espérance d'être nommé l'année suivante, et, pour y parvenir, il redoubla les moyens de terreur qui avaient commencé sa puissance. Cependant, soit par l'atrocité de ses projets, soit par la vigilance du consul Cicéron, le parti de Catilina perdit l'appui de plusieurs hommes importants. Antonius fut engagé ou forcé par son collègue à la neutralité. César et Crassus prirent le même parti. Autronius et P. Sylla commencèrent à se tenir à l'écart. Pison avait été tué en Espagne; mais l'Italie était vide de troupes. Les vétérans de Sylla n'attendaient qu'un signal pour reprendre les armes; Catilina se hâta de le donner. Le centurion Manlius agit auprès d'eux comme son lieutenant, et forma un camp dans l'Etrurie. Cicéron veillait, et déjà il s'était ménagé des intelligences jusque dans le conseil des conjurés. L'un d'eux, Curius, avait révélé d'odieux secrets à Fulvie, femme décriée pour ses mœurs, et celle-ci, soit par un sentiment d'intérêt pour sa patrie, soit par l'espérance d'une récompense, avait tout découvert à Cicéron. Le consul connut par Curius lui-même un danger imminent dont sa personne était menacée. Deux chevaliers romains s'étaient chargés de le tuer dans sa maison même. Au jour indiqué pour le meurtre, les assassins trouvèrent la porte du consul fermée et gardée. Quoiqu'il différât encore de faire connaître au sénat les détails d'une conspiration dont il lui importait d'étudier les progrès et les ressources, il sut frapper les esprits d'une inquiétude qui les disposait à quelques efforts pour le salut commun. Dès qu'on fut

instruit de la révolte de Manlius, le sénat rendit le décret suivant : *Dent opera consules neque publica locum silentii capiat.* (Réfléchissez aux lois des Romains faites pour un peuple austère, depuis long-temps corrompu par le mal à un peuple dont les mœurs sont dépravées; qu'on réfléchisse à la situation d'un consul dont l'autorité expirerait bientôt, qui n'invokant l'appui ni une haute naissance ni de victoires éclatantes, ni un nom dans l'armée, et l'on verra qu'un natus-consul qui l'investit d'une autorité nouvelle, pouvait devenir une arme contre lui-même contre Catilina. Comment un chef de conjurés qui avait de la réputation au dedans et au dehors de la ville ? Comment le convaincre de complices, ou devant des hommes qui s'étaient servis de lui comme d'un instrument pour leurs projets ? C'est ici que l'homme de bien trouve un excellent homme d'état. Cette résolution ne fut plus prise avec hardie, ni plus salutaire que pour Rome avait à choisir entre deux : un bouleversement dans l'intérieur de ses murs, ou la guerre civile. Cicéron préféra la guerre civile, sûr de vaincre bientôt. Catilina, l'ennemi de la république romaine, ose se présenter devant Cicéron s'indigne, un dieu qui sauve la république. (Cicéron) Un mélange de véhémence et de douceur ! Que Cicéron est excellent lorsqu'il s'accuse de timidité ! Il ne fut pas confondu de le voir devant Catilina le piège qu'il lui tendait, l'invitant à sortir de la ville, à marcher à la tête du camp de Manlius sur Rome, et de voir qu'il fut forcé de prendre un parti, et de commettre l'atrocité de son crime, et de se faire perdre le prix ? Le chef

vait, en s'éloignant de Rome, fier aucun des moyens de la lion. Lentulus Sura, Céthé- autres infâmes sénateurs, se ent d'exécuter, pendant qu'il ec son armée aux portes de : complot qui devait causer de cette reine du monde. ls médité un massacre générale incendie universel, comme Cita- tant de fois répété, comme l'affirme ? L'énormité d'un at fait violence à l'imagina- Cicéron, ni Salluste, n'ont à cet égard des témoignages absolus, et qui écartent l'om- ute; mais s'il n'est pas prou- es patriciens scélérats aient e eux de n'épargner à Rome s, ni maisons, ni citoyens, urel de penser que le succès nspiration aurait pu produi- ande partie de cet épouvanta- lat. Nous évitons ici des dé- trouveront mieux leur place tres articles de cet ouvrage. , Céthégus et leurs compli- tinuèrent avec maladresse pables intrigues. C'était pour ien faible et bien infâme res- ne de s'adresser aux ambas- les Allobroges, pour porter sur les confins de l'Italie. Les leurs, après quelque incerti- ent fidèles aux lois des na- s révélations qu'ils firent au en procurèrent de plus in- . La correspondance des con- ec leur chef, fut interceptée. aut à prononcer sur un crime . Si l'on eût suivi, à l'égard ables, les formes juridiques, l'annation eût été tardive, et t Catilina était à la tête d'une doutable; mais les chefs de ique avaient dérogé à ces lois conjonctures moins périlleu-

ses. Cicéron, que ses ennemis appe- lient un *homme nouveau*, osa suivre les exemples donnés autrefois par d'il- lustres patriciens. Le sénat, qu' César avait ébranlé en parlant de laisser la vie aux accusés, fut fortifié par l'élo- quence austère de Caton, et par celle d'un consul qui livrait sa vie à la per- sécution la plus acharnée. Le sénat prononça la mort. Cicéron ne craignit ni la précipitation, ni les moyens ar- bitraires dans l'exécution d'un décret d'où dépendait le salut public. La ruine de Catilina fut en quelque sorte con- sommée par la mort de ses complices; cette nouvelle jeta la terreur dans son armée; il ne vit plus venir à lui de rebelles, et plusieurs soldats l'aban- donnèrent. Le consul C. Antonius, chargé de marcher contre lui pendant que Cicéron continuait de veiller sur Rome, feignit une maladie, et sa lâ- cheté réveilla le bruit de ses honteuses liaisons avec les conjurés. Pétréius, son lieutenant, pressa vivement leur armée, et réussit à l'envelopper de toutes parts. Dans cette extrémité, Catilina chercha et obtint une mort plus digne de ses aïeux que de lui. La scélératesse usurpa les honneurs du courage. Ceux qui suivirent ses drapeaux imitèrent son exemple : ils périrent tous dans le rang où leur gé- néral les avait placés, et lui fort en avant à leur tête, l'an 65 avant Jésus- Christ. Indépendamment de l'*Histoire de la conjuration de Catilina*, par Salluste, et des *Catilinaires* de Cicé- ron, on a une *Histoire de Catilina* (par Seran de la Tour), Amsterdam, 1749, in-12, et une autre par Isaac Bel- let, 1752, in-12. La conjuration de Cati- lina est le sujet d'une tragédie de Cré- billon, 1748, et de la *Rome sauvée* de Voltaire, 1752. Il parut, en 1780, un *Eloge de Catilina*, in-80., par l'abbé Lucet; c'était choisir siuguliè-

ment son héros. Il est vrai que St.-remont a fait aussi l'éloge de la valeur, de la prudence et des qualités brillantes de Catilina. « Il ne lui manqua, dit-il, que le succès pour être aussi grand que César. »

L—LE.

CATINAT (NICOLAS), maréchal de France, d'une famille originaire du Piémont, fils du doyen des conseillers au parlement de Paris, naquit dans cette ville le 1^{er} septembre 1637. Il fut de bonne heure qu'il n'aurait jamais les qualités nécessaires à un avoué, puisqu'il quitta le barreau pour aller servir dans les armes, après avoir perdu une cause dont la justice lui paraissait évidente. Il entra dans la cavalerie, et chercha toutes les occasions de se distinguer, et se fit, en effet, remarquer à la bataille de Marston, le 1667, à l'attaque de la contrescarpe de Lille, par Louis XIV, qui lui donna une lieutenance dans le régiment des gardes. Les grades auxquels il s'éleva peuvent être marqués par ses actions d'éclat qu'il fit à Maëstricht, à Senef, Cambrai, Valenciennes, Saint-Omer, Gand, Ypres. Avant d'être blessé à la bataille de Senef, il reçut du grand Condé ce billet honorable pour tous les deux : « Personne ne prend plus que moi d'intérêt à votre blessure ; il y a si peu de gens comme vous, qu'on perd trop quand on les perd. » Le roi, étant alarmé des dispositions du duc de Savoie, lui déclara la guerre, et envoya contre lui Catinat, nommé lieutenant-général ; il gagna, le 18 août 1690, la bataille de Staffarde, et le 4 octobre 1693, la bataille de la Marsaille, s'empara de la Savoie et d'une partie du Piémont, encourageant les soldats par son exemple, ajoutant des privations pour diminuer celles de son armée, et s'en faisant adorer par la bonhomie de ses manières et

par cette gaîté qui abandonne momentanément les Français au milieu des fatigues de la guerre. La relation qu'il envoya à la cour, après la victoire de Staffarde, était si honorable pour tous les officiers sous ses ordres, qu'on aurait pu croire que lui seul n'avait été pour rien dans cette mémorable action. Créé maréchal de France en 1695, il était encore en Piémont lorsqu'il reçut la nouvelle ; il donna au courrier qui lui apporta le bâton de maréchal un billet de mille écus à toucher à Paris ; car, quoiqu'il ne fût pas riche, il était fort généreux ; mais ce courrier si bien récompensé, n'avait fait que remplacer un gentilhomme tombé en lade en chemin, et le gentilhomme prétendait que la gratification accordée par le nouveau maréchal lui appartenait de droit. Catinat, instruit de cette discussion par son homme d'affaires, répondit : « Qu'on donne mille écus à chacun des deux. » Cette blessure de procédés est d'autant plus admirable, que, pour l'exercer, il avait besoin d'une grande économie ; et cependant il avait fallu un vol exprès du roi pour le forcer à compter ce qu'en temps de guerre les généraux appellent le traitement du pay. Il aurait voulu qu'on s'attachât à faire des partisans dans les contrées soumises par les armes ; cette doctrine ces ménagements que son caractère seul lui dictait, auraient été justifiés par la plus haute politique ; mais son sens de modération à l'égard des vaincus n'entraînait pas dans les vues de Louis, naturellement dur et inflexible. Catinat fut souvent obligé d'écarter l'entière exécution des ordres qu'il recevait ; il arrivait au même résultat en se faisant aimer des peuples conquis, et rien ne lui fait peut-être plus d'honneur que cet article du traité de Hollande : « La province de Juliers

le bonheur que les troupes françaises fussent commandées par M. Catinat; si c'eût été tout autre, le pays entier aurait été brûlé. » A la cour du Piémont, il fut accueilli avec une distinction particulière par Louis XIV, qui, après l'avoir long-temps entretenu d'opérations militaires, lui dit : « C'est assez parler de vos affaires, comment vont les vôtres ? — Fort bien, sire, répondit le maréchal, grâce aux bontés de votre majesté. » Le roi, se tournant vers ses courtisans, leur dit : « Voilà un homme de mon royaume qui ne se tenn pas ce langage. » Cet homme, en effet, parce qu'il était content de son sort, avait une fortune si médiocre qu'à la fin d'une campagne, il n'obtint qu'une gratification de 2,000 livres, ajoutant « que, les autres années, cette gratification était de com- plément; mais que, pour l'année présente, elle était de nécessité. » En Flandre, il y montra la même activité qui l'avait distingué en Italie, et prit Ath en 1697. Mis de nouveau à la tête de l'armée d'Italie, en 1701, il eut devant lui le prince Eugène, qui commandait pour l'empereur. Ces deux rivaux étaient dignes de se mesurer; mais l'armée impériale était dans une fâcheuse disposition du prince Eugène; Catinat se trouvait enchaîné par les ordres de sa cour; et, de plus, par les dispositions secrètes de la cour de Savoie, il manquait d'argent et de subsistances. Battu à l'affaire de Chiari, le 9 juillet, il fut obligé de se retirer, abandonnant tout le pays en- tre l'Adda et l'Adige. Il ne fut pas plus heureux au combat de Chiari, où il commandait en chef. Ralliant à un nouveau niveau les troupes après une victoire infructueuse, Catinat répondit à un officier qui lui représentait qu'ils allaient tous à une mort inévitable :

« Il est vrai, la mort est devant nous, mais la honte est derrière. » Les échecs qu'il recevait, et que, malgré ses avertissements, la cour ne voulait point attribuer aux perfidies du duc de Savoie, lui valurent une disgrâce; ses vertus étaient trop éclatantes pour ne pas lui faire des ennemis prêts à l'accabler au moment où le succès ne justifierait plus son élévation et son désintéressement. Louis XIV, qui, en lisant la liste des maréchaux de France, s'était écrié au nom de Catinat : « C'est bien la Vertu couronnée ! » n'avait pas senti que cette exclamation, si honorable pour celui qui en était l'objet, paraîtrait une injure pour beaucoup d'autres; et c'est ainsi que les rois excitent souvent, sans le savoir, des haines auxquelles ils abandonnent ensuite ceux qu'ils ont voulu honorer; mais Catinat n'avait pas placé son bonheur dans la faveur de la cour, et mettait la gloire d'être utile bien au-dessus du désir de commander; il en donna la preuve, en consentant à servir sous le maréchal de Villeroi, qui fut envoyé pour le remplacer. « Je tâche d'oublier ma disgrâce, écrivait-il à ses amis, pour avoir l'esprit plus libre dans l'exécution des ordres du maréchal de Villeroi. Je me mettrai jusqu'au cou pour l'aider. Les méchants seraient outrés, s'ils savaient jusqu'où va mon intérieur à ce sujet. » Il mourut dans sa terre de Saint-Gratien, le 25 février 1712, âgé de soixante-quatorze ans, sans avoir été marié. Philosophe dans la véritable acception du mot, religieux sans austérité, courtisan sans intrigues, négligeant sa fortune, et toujours prêt à donner, n'affectant rien, pas même de suivre ses goûts; car il paraissait dans les cérémonies avec des habits somptueux, quoique son usage fût d'être

vêtu simplement. Il refusa, en 1705, d'être fait chevalier des ordres du roi, pour ne pas être obligé de renier ses aïeux. Il répondit à ceux de ses parents qui murmuraient de sa modestie dans cette circonstance : « Effacez-moi de votre généalogie. » Lorsqu'il paraissait à la cour, il se tirait toujours avec grâce des reproches que le roi lui faisait de ne pas s'y montrer plus souvent ; la sévérité de ses principes n'était rien à la noblesse de ses manières, et, comme il avait cultivé avec soin l'esprit qu'il avait reçu de la nature, il ne lui a manqué, pour écraser les courtisans jaloux de sa gloire, que de vouloir en prendre la peine. Des négociations importantes furent confiées à Catinat, qui les suivit avec beaucoup d'habileté. Il savait que Louvois ne l'aimait pas, et que Feuquières n'était placé auprès de lui par ce ministre que pour éclairer ses actions ; il l'employait cependant, parce qu'il le reconnaissait habile, et parce que c'était une grande habileté que de s'élever lui-même au-dessus de l'humeur et de la méfiance. Le caractère de Catinat est surtout admirable en ce que rien n'y est outré ; sa franchise, comme ses autres qualités, ne fit qu'ajouter à l'esprit de conduite qui lui était nécessaire pour s'élever et se maintenir. Des écrivains du 18^e siècle ont essayé de le présenter comme un précurseur de cette philosophie qui a causé tant de troubles, sans réfléchir qu'il l'aurait repoussée, parce qu'elle portait tout à l'excès, et que l'excès en tout genre était l'opposé de son humeur. Il avait l'esprit éminemment juste, qualité moins commune qu'on ne l'imagine. Dans la faveur et dans la disgrâce, après une victoire comme à la suite d'une défaite, à Versailles ou dans sa terre de St.-Gratien, ce héros était toujours gai, calme et réfléchi ;

cette dis-
avait fr-
dats, qui r-
la Pensée. Le duc de la Feuill-
citait comme capable de rempli-
distinction les emplois en app-
les plus opposés ; c'est que le p-
d'esprit s'applique avec un égal
à toutes les parties élevées de
nistration ; et c'est avec raison
maréchal de la Feuillade, qui
pas son ami, disait au roi que
aurait été aussi bon ministre
bon chancelier, qu'il était bon
ral. L'académie française prop-
1774, pour sujet du prix d'eloq-
l'Eloge de Catinat ; ce prix fu-
porté l'année suivante par La-
L'abbé d'Espagnac obtint l'ac-
Guibert et d'autres concoururent
ces éloges furent imprimés en
in-8°. Le marquis de Créqui est
d'une *Vie de Nicolas de Ca-*
maréchal de France, impri-
Amsterdam en 1772, in-12, et
ris en 1775, avec quelques é-
ments, sous le titre de *Mé-*
pour servir à la Vie de Nico-
Catinat. F-

CATINAT (ABDIAU MAUREL
parce qu'il avait servi dans l-
du maréchal de ce nom, était
Caylas d'honnêtes cultivateurs
testants. Devenu l'un des che-
camisards, il en fut un des plu-
ves, mais aussi le plus emporté
plus barbare. Il n'épargna à
église, ne fit grâce à aucun p-
et déploya dans tous les comb-
courage féroce. Ses services
d'ailleurs très utiles à son parti.
lui qui le premier forma la ca-
des inécontents avec des ch-
nomades connus sous le nom d-
vaux de Camargue. Catinat fut
chargé d'étendre dans le Bou-
l'incendie qui embrasait les Cé-

ler aider à l'exécution des promesses par le marquis de Miré et par l'abbé de la Bourlie. Il déjà rendu dans cette province le jour était pris pour une convention générale; mais il n'eut pas le temps d'attendre le signal. Attendant qu'il incendiait une église, accablé par le nombre, et obligé de chercher son salut dans la fuite. Il se réfugia auprès de Cavalier (*Voyez LIER*), il l'accompagna à la convention que ce chef eut à Nîmes avec le maréchal de Villars, sans vouloir au moins se soumettre aux mêmes conditions. Contraint, quelque temps, à accepter l'amnistie, il passa à la France; mais lorsque les puissances songèrent à ranimer le feu de la révolte près de s'éteindre dans les provinces, il se laissa persuader par un agent de l'Angleterre de retourner dans son pays, et d'y réchauffer la guerre. Il fut un des principaux auteurs de la conspiration dont l'objet était de tuer Berville et d'enlever le marquis de Berwick. Lorsqu'elle se déchaîna, Catinat se trouvait caché à Paris. Reconnu à la porte de la ville, il cherchait à sortir, il fut saisi et conduit au commandant de la province. « Je suis en France, lui dit-on par l'ordre de la reine d'Angleterre, et le traitement qui me sera fait ici sera fait au maréchal de Tallard à Londres. » Ce maréchal était en Angleterre depuis la bataille de Höchstätt. Pour toute réponse à la menace de Catinat, Berwick l'envoya devant les tribunaux, qui le condamnèrent à être brûlé vif. Il subit son supplice, dans un accès de rage, le 1705.

V. S—L.

CATON (**MARCUS PORCIUS**), d'abord surnommé *Priscus*, et ensuite du mot *catus*, qui, dans la langue des Sabins, désignait la sagacité

d'esprit et une prudence naturelle. Ce surnom, extrêmement commun chez les Romains, semble aujourd'hui appartenir exclusivement à cette famille d'hommes illustres, dont Marcus Porcius fut la tige, et il ne peut être prononcé sans rappeler l'idée des plus hautes vertus publiques et privées. Marcus Porcius naquit l'an 252 avant J.-C., à Tusculum, aujourd'hui Frascati. Son père, qu'il perdit jeune, était plébéien, et lui laissa pour tout bien une petite propriété, située dans le pays des Sabins, de tous les peuples d'Italie, les plus renommés par l'âpre sévérité de leurs mœurs. Ce modeste héritage, que Caton cultivait de ses propres mains, se trouvait près de l'habitation qu'avait construite Curius Dentatus, vainqueur des Samnites, des Sabins, de Pyrrhus, et trois fois illustré par les honneurs du triomphe. Lorsque Caton comparait cette chaumière et le petit nombre d'arpents qui l'entouraient, avec sa maison et avec sa terre, son économie lui paraissait de la prodigalité, sa sévérité de la faiblesse; il réformait encore sa dépense, gourmandait la paresse de ses esclaves, et donnait lui-même l'exemple d'une nouvelle ardeur pour le travail. L'époque de sa jeunesse fut celle des plus grands dangers que Rome eût jamais éprouvés : Annibal était en Italie. Caton fit ses premières armes au siège de Capoue, sous Fabius Maximus; il avait alors dix-sept ans. Cinq ans après, il combattait sous le même général, au siège de Tarente. Après la prise de cette ville, il se lia d'amitié avec Nérarque, philosophe pythagoricien, qui l'initia dans la sublime théorie de la sagesse, dont la pratique lui était déjà familière. La guerre terminée, Caton retourna cultiver sa terre; mais, instruit dans les lois,

parlant avec facilité, il allait de grand matin dans les petites villes voisines, donnant des consultations, et plaidant les causes de tous ceux qui imploreraient son appui. Valérius Flaccus, noble et puissant dans Rome, habitait une terre située près du petit domaine de Caton. Témoin des vertus et des talents que déployait ce jeune homme dans le cercle étroit où le sort l'avait placé, il devina chez lui, rechercha son amitié, et lui proposa d'aller demeurer à Rome, où il l'aiderait de son crédit. Ce n'était plus le temps où le peuple romain arrachait aux travaux rustiques ceux qu'il plaçait à la tête des armées et dans le sénat. Un petit nombre de familles, illustres depuis long-temps par les services qu'elles avaient rendus à la république, et possédant de grandes richesses, étaient maîtresses de tous les suffrages, de toutes les dignités; et à cette époque, il faut l'avouer, les chefs de ces familles méritaient ces préférences. On distinguait parmi eux Scipion, qui devait triompher de Carthage; Servilius Galba, qui asservit les Lusitaniens; Quintus Flaminius, qui dompta la Macédoine et la Grèce. Caton était ce qu'on appelait alors *un homme nouveau*, d'un nom obscur, et sans fortune; mais à peine se fut-il montré, que cette éloquence, qu'on osa depuis comparer à celle de Demosthènes, et cette austérité de mœurs et cette énergie de caractère, qui n'ont jamais été surpassées, le firent remarquer. Dans les tribunaux, comme dans les assemblées du peuple, il réalisait la belle définition que lui-même a donnée de l'orateur, et que Quintilien nous a conservée: « l'homme de bien, savant et dans l'art de bien dire. » Mais c'était dans les camps plutôt qu'à la tribune qu'il se fit à se distinguer. Il fut nom-

mé tribun militaire à l'âge de 25 ans, et envoyé en Sicile, vers l'an 200 av. J.-C. L'année d'ensuite Scipion devait conduire en Espagne, et Caton voulut user des droits de censeur pour réformer les dépenses de Scipion en chef; mais Scipion ne se laissa pas, et lui répondit « qu'il n'avait rien de rendre compte aux Romains de ses victoires qu'il remporterait, » de l'argent qu'il aurait dépensé fut entre ces deux hommes le commencement d'une haine qui ne s'éteignit que par la mort de Scipion. Caton revint à Rome, nonchamment ce qu'il appelait les projets de Scipion. Le vieux Fabius Maximus, soutien de l'antique constitution, appuya la dénonciation. Des lois furent envoyées à Scipion leur montrant les présages de sa ruine; il fut absous; mais Caton acquit pas moins auprès de ce peuple cette influence qu'obtint toujours lui qui, dans une république, se fit jaloux d'économiser sur les dépenses de l'état. Cinq ans après avoir été nommé préteur, et le gouverneur de Sardaigne lui échut par son austère tempérance, son intégrité et sa justice sévère le firent remarquer dans ce gouvernement. Rome même, parce que son austérité formait un plus grand contraste avec la conduite de ceux qui l'avaient précédé. Ce fut dans cette occasion qu'il fit connaissance avec le poète Lucrèce, et qu'il apprit de lui la langue grecque. A son retour il l'amena à Rome, et Cornelius Népos déclare qu'il lui en savoit plus de gré que de sa plus grande victoire qu'il avait remportée sur les Sardes. Enfin parvint au consulat l'an 190.

r comble de faveur, on r collègue, son ami Val-, qui avait été son pro-ffaire siugulière, et en le, attirait l'attention de , et semblait la distraire avec Antiochus, des in-ianlois, et de la révolte . Lors de la seconde e, Oppius avait fait pas-i défendait aux dames ployer plus d'une demi-ur usage, de porter des es couleurs, etc. On de-ition de cette loi de cir-minée *Oppia*. Le Capi-di d'une foule de peuple te affaire. Les femmes leurs maisons, accou-rgs voisins, se répan-s rucs, suppliaient les réteurs, tous les magis-re favorables. Elles rem-lace publique, lorsque ton s'avança pour pro-reur de la loi, une belle Tite-Live a rapportée; ce du tribun Valérius : l'abrogation de la loi, e peut-être l'importuni-ctions des Romaines, sur l'influence de Caton, ia fut révoquée. Caton pour l'Espagne citérien-ecoué le joug. Son pre-urivant à l'armée, fut de me toutes les provisions nassées, et il dit à ses guerre doit nourrir ceux » Avec de nouvelles re-sut faire des troupes ex-mporta de nombreuses mit la province aux Ro-anteler toutes les villes, t armée en Italie, où il leurs du triomphe. Tite-les événements de cette

guerre remarquable, avec sa clarté et son éloquence ordinaires; mais à ses yeux, comme à ceux de Caton, toutes les actions qui sont dans l'intérêt de Rome sont dignes de louanges. Sous la plume d'un historien moderne, Caton serait justement accusé de perfidie à l'égard des alliés, et de férocité envers les vaincus. Avide de rendre à sa patrie des services signalés, Caton est à peine descendu de son char de triomphe, qu'il quitte la toge consulaire, endosse la cuirasse de lieutenant, et accompagne Sempronius en Thrace. Il se met ensuite sous les ordres du consul Manius Acilius, pour aller combattre Antiochus et porter la guerre dans la Thes-salie. Par une marche hardie, il franchit avec une partie de ses soldats le Callidrome, un des sommets les plus escarpés du passage des Thermopiles, et décide ainsi le succès de la bataille. Le consul, aussitôt après et dans l'excès de son enthousiasme, l'em-brasse et s'écrie, en présence de toute l'armée, qu'il n'est ni dans son pou-voir, ni dans celui du peuple romain, de décerner à Caton des récompenses égales à son mérite. Il le choisit ensuite pour aller à Rome annoncer cette vic-toire, qui eut lieu l'an 189 av. J.-C. Ce fut sept ans après que Caton se mit sur les rangs pour obtenir la plus hono-rable et la plus redoutée de toutes les magistratures, celle de censeur. Sa demande porta l'effroi dans le parti des nobles; ils réunirent tous leurs efforts pour l'écarter; mais des circonstances particulières le favori-saient. Les conquêtes en Asie avaient introduit à Rome des semences de luxe qui effrayaient les amis des bonnes mœurs. La conspiration des bacchana-les, qu'on en regardait comme l'effet et le résultat, avait jeté dans toutes les âmes une terreur qui n'était pas

encore dissipée : un remède vigoureux et prompt paraissait nécessaire. Aussi Caton ne sollicitait pas les suffrages du peuple comme les deux Scipion et ses autres concurrents, Publius Lucius et Cneius Manlius ; il ne demandait pas , il s'offrait ; il ne priait pas , mais il grondait et menaçait d'avance. Encore , semblait-il ne pas laisser le choix de son collègue ; il fallait lui donner Valérius Flaccus ; ce n'était qu'avec lui qu'il pouvait réformer les désordres et ramener la pureté des mœurs antiques. Il fut élu , ainsi que celui qu'il demandait , et , dans cette circonstance , le peuple romain ne parut pas seulement le choisir , mais lui obéir. Cette censure fut remarquable par son extrême sévérité , et attira à Caton des ennemis qui le poursuivirent pendant toute sa vie. Il priva de la dignité de sénateur Lucius Quintus Flaminus , personnage consulaire , pour un trait de férocité dont il s'était rendu coupable. Manilius , qui était sur les rangs pour être nommé consul l'année suivante , fut aussi expulsé du sénat , pour avoir embrassé sa femme d'une manière indécente en présence de sa fille. Il ôta le cheval à Scipion l'Asiatique. Par cette dernière rigueur , Caton fut accusé d'avoir cherché à satisfaire sa vieille haine contre Scipion l'Africain. Des clameurs universelles s'élevèrent , lorsque ce rigoureux censeur entreprit de réformer le luxe et les mœurs des administrateurs des deniers publics. Il n'en usa pas moins de l'autorité que les lois lui accordaient pour opérer toutes les réformes qui lui parurent salutaires , et il obtint l'approbation universelle pour son administration pendant sa censure. Lorsqu'elle fut terminée , on lui decerna une statue dans le temple de la Santé , avec une inscription honorable. Il semblait faire bien peu de cas de cet honneur , et ré-

pondit à quelqu'un qui , avant que , lui disait qu'on avait élevées à des personnages peu nobles et même inconnus , tant ne lui en avait dressé aucune » mieux , dit-il , qu'on demande » quoi on n'a pas accordé de » Caton , que par quelle raison » obtint une. » Caton n'aimait la flatterie ; mais il trouvait bon qu'on avait fait de grandes actions se plût à les vanter ; aussi rien moins que modeste. Il les sénateurs , dans les circonstances difficiles , avaient coutume de jeter les yeux sur lui , comme les marins sur le pilote , quand le vaisseau est battu par la tempête ; et il se permettait avec complaisance que les autres le mettaient à un autre temps les choses importantes , quand il n'était pas présent ; ce que d'autres que lui ne se permettraient pas. Quand il voulait excuser quelque chose qui avait manqué à son devoir , il se contentait de dire : « Est-ce que c'est un Caton ? » La postérité a même témoigné à sa vertu une prime encore de la même manière. Sa vie politique fut un long enchevêtrement d'accusations et de défenses , et il fut accusé de même par Livé , plein d'admiration et de respect pour cet illustre personnage qui , dans le portrait qu'il en fait , déploie toutes les ressources d'un beau talent , ne déguise pas ce qu'il fut soupçonné d'avoir fait contre Scipion l'Africain , l'indignité qui força ce grand homme à se retirer , et que ce fut d'après ses poursuites que Scipion l'Asiatique fut condamné pour crime de péculat. Il se vit dépouillé de ses biens , et eût été traîné en prison , si une généreuse intervention de Gracchus. Quant à Caton , et

quatre fois , il fut toujours. Il avait quatre-vingt fois qu'il se vit forcé de la dernière fois. Le mot qu'il prononça sur sa simplicité : « Roi il est bien difficile de de sa conduite de d'un autre siècle on a vécu. » Le dernier vie politique fut son Afrique, où on l'entend qui s'était élevé guinois et le roi Massinissa est célèbre, parce cette circonstance la Carthage. En effet, Carthage dont cette rivale réparé ses pertes, il plus depuis un seul at, sur quelque sujet is le terminer par ces détruire Carthage. » , qui était d'un avis avait tous les siens en avis est qu'il faut laisser Carthage. » Caton , revenus publics, ne les richesses, et n'était, ni même très scrupuleux d'en acquiescer qu'à la dureté envers leur vendait presque habiter avec leurs femmes toutes les ressources, et savait s'en prévaloir son patrimoine. ni paraissant pas assez mépris les spéculations financières, et le prêt afflu de soustraire, partie de sa fortune à éprouver. Sa conversation était gaie, sévère et mêlée de maximes et de les derniers temps de

sa vie, il aimait, lorsqu'il était à sa campagne, à réunir à dîner chez lui ses voisins, et il se montra moins austère dans son régime et plus enclin aux plaisirs de la table ; c'est à quoi Horace fait allusion dans ces vers :

*Narratur et prius Catonis
Sapè mero calasse viritas.*

Il fut bon mari, et disait qu'il mettait cette qualité au-dessus de celle de bon sénateur. Sa première femme était noble et peu riche; il n'en eut qu'un seul enfant, et la conduite de Caton dans l'éducation de ce fils, qui a été décrite en détail et avec beaucoup d'intérêt par Plutarque, offre le modèle le plus parfait d'un excellent père et d'un habile instituteur. Ce fils épousa la fille de Paul Émile, sœur du second Scipion l'Africain. Il demeura chez son père après son mariage. Caton, veuf alors et que, malgré son grand âge, les feux du désir animaient encore, avait une jeune esclave qui le soir se rendait secrètement dans sa chambre. Un jour, elle eut l'audace de faire parade de la faveur dont elle jouissait auprès de son maître, et de passer de manière à se faire remarquer devant la chambre à coucher des jeunes époux. Le lendemain, la froide réserve et la pudeur silencieuse du fils apprirent au père que ce mystérieux commerce était déconuert, et le déterminèrent à épouser en secondes noces la fille de Solonius, son secrétaire, dont il eut un fils nommé, à cause de sa mère, *Caton le Solonien*, qui fut l'aïeul de Caton d'Utique. Son premier fils, dont il va être question dans l'article suivant, mourut avant lui. Marcus Porcius Caton termina sa vie l'an 147 avant J.-C., un an après son retour d'Afrique, cinq ans avant la destruction de Carthage, à l'âge de quatre-vingt-cinq ans (et non de quatre-vingt-dix, comme Plutarque et

Tite-Live l'ont dit par erreur). On le nomme souvent *Caton l'Ancien*, ou *Caton le Censeur*, pour le distinguer de ses fils et petits-fils. Plutarque nous apprend qu'il était roux, et qu'il avait les yeux bleus. Sa santé fut toujours inaltérable, et l'austérité de sa vie, sa patience invincible dans les travaux, son héroïque fermeté dans les périls supposaient en quelque sorte, dit Tite-Live, un corps et une âme de fer, que l'âge, à qui tout cède, ne fit jamais fléchir. Il écrivit un grand nombre d'ouvrages, presque tous dans sa vieillesse, et il n'y a rien, observe un ancien, d'utile au peuple romain qu'il n'ait su, qu'il n'ait enseigné. Ses écrits sont : I. *De re rustica*, traité d'agriculture adressé à son fils, le seul des ouvrages de l'auteur qui soit parvenu jusqu'à nous; encore plusieurs critiques doutent-ils que celui qui nous reste sous son nom, soit celui qu'il avait composé (1). On le trouve dans le recueil des *Scriptores rei rusticae*, dont la première édition est celle de Venise, Nic. Jenson, 1472, in-folio; la meilleure est celle de

(1) Ce doute nous paraît peu fondé. Ce traité, à la vérité, a beaucoup souffert des injures du temps; le commencement et la fin manquent, l'ordre des matières semble même avoir été interverti; mais l'antiquité du style et les préceptes de cette sévère économie, si bien d'accord avec le caractère connu de Caton, portent à croire qu'il est véritablement de lui. Il y recommande de vendre les esclaves qui sont devenus incapables de servir, soit par l'âge, soit par les maladies; et non seulement le bon Plutarque le blâme avec raison d'avoir mis en pratique cette maxime barbare, mais il semble ne pouvoir lui pardonner d'avoir vendu en Espagne le cheval qui lui avait servi à faire la guerre, afin d'épargner la dépense qu'il lui en aurait coûté pour le ramener. Après avoir commencé par quelques détails sur les libations, les sacrifices et la médecine, l'auteur du traité *De re rustica* passe à la description des instrumens aratoires, et traite ensuite de la culture des champs, de celle de la vigne, de l'olivier, des arbres fruitiers; il parle de différentes espèces de grettes et de marcottes. On voit qu'il avait des notions assez justes sur les arrosements et les prairies artificielles; il ne néglige pas les objets de pur agrément, et il fait mention de la culture des plantes odorantes, ou des fleurs de l'herbier, dont il veut que le jardin soit formé. (Nous voyons cet usage se continuer au dixième plus étendu de ce traité par M. Du P. tit. Thonars, que ce savant botaniste a bien voulu nous communiquer en manuscrit.)

Schneider, Leipzig, 1794-9; ou 7 vol. in-8°, ou celle de Ponts, 4 vol. in-8°, 1787; l'ouvrage a été imprimé séparément des notes de Philippe Beronlogne, 1604; avec des notes Popina et de Jean Meursius 1590, in-8°, etc. Sabour Bonneterie l'a traduit en français *Traduction d'anciens latins relatifs à l'agriculture* Paris, 1771-74, 6 vol. in-8°. sons, discours ou plaidoyers pendant tout le cours de cette vie, et recueillis dans sa vieillesse existait encore cent cinquante de Cicéron, qui, dans ses écrits sur les orateurs illustres (qui porte le jugement suivant : « considère Caton ni comme « ni comme sénateur, ni com « ral d'armée; il s'agit de « Que de dignité quand il est « d'austérité quand il blâme « finesse dans ses pensées, « délicatesse dans ses paroles « instructions! Plus de qualité « te oraisons qui nous restent « (c'est tout ce que j'en ai « couvrir jusqu'à présent); et « remarquables par l'antiquité de « la manière dont elles sont si « Qu'on choisisse encore plus « ce qu'il y a de plus digne « et l'on y trouvera toutes les « de l'éloquence. Son style est « vieux, et ses termes sont « barbares; mais arrangez les « reudez-les nombreux, et les « premiers Grecs n'ont pu le « fait, et vous ne trouverez pas « au dessus de Caton. » Il n'y a « reste rien de ces discours de « III. Les *Origines*, ou *Histoires « nales du peuple romain*, en sept « ouvrage précieux que Caton a « peu de mois avant sa mort,

historiens de l'an-
le temps nous a
tier livre renfer-
me sous les rois ;
la naissance, le
haque ville d'Ita-
amment par cette
onné à l'ouvrage
igines. Les qua-
ivres étaient l'his-
et de la seconde
is les derniers li-
autres guerres des
celles d'Espagne.
ats du livre des
ns les auteurs an-
réunis à la fin de
: *Salluste*. On les
ent, Paris, 1588,
dies de Riccoboni,
' ; avec un com-
Annius, Paris et
, in-8°. ; dans l'é-
sius, *De re rusti-*
re sur l'art mili-
ta en a commenté
ous restent (*Foy.*
8) ; V. un livre
enfants (*Foyez*
.6) ; VI. des prés-
s, en prose et non
ophtésmes ; VIII.
ne renfermant le
ats employés par
dies de son fils, de
ses esclaves ; IX.
ar Plinie, Festus,
ivres de questions
par Aulu-Gelle,
arque a écrit une
ruélius Népos en
une, à la prière
e nous en est par-
t extrait (1), fait,
s vies qui portent

(1) — de celle d'Attilius,
sare.

le même nom, par Emilius Probus,
grammairien du 6°. siècle. C'est dans
Tite-Live qu'on trouve les meilleurs et
les plus nombreux renseignements sur
la vie publique de cet homme célèbre.
Cicéron l'a mis en scène d'une manière
intéressante, dans son *Traité de la*
vieillesse. On a imprimé à part *Vita*
Catonis ex Plutarcho, per Petrum
Nannium, Louvain, 1540. Théodore
de Bize a fait une tragédie latine de
Caton le Censeur. W—r.

CATON (MARCUS), fils du précéd-
ent, était d'une complexion délicate,
et mourut avant son père, qui a rendu
témoignage à sa vertu. Il parvint à la
dignité de préteur. Il avait écrit un
commentaire sur le droit civil, qui a
été cité par le jurisconsulte Paul, par
Festus et par Aulu-Gelle. Il nous en
reste des fragments publiés par Meur-
sius. — Un autre Marcus CATON, ou
CATON Népos, petit-fils de Caton l'an-
cien, devint consul l'an 638 de la
fondation de Rome ; il avait laissé un
recueil d'oraisons, qui a été cité par
les anciens, et souvent confondu
avec celles de son illustre aïeul. Pris-
cus cite de Caton Népos une action de
grâces au peuple, pour n'avoir point
voulu abroger une loi qu'il avait fait
porter. W—r.

CATON (MARCUS PORCIUS), sur-
nommé d'*Utique*, du lieu où il mou-
rut, était arrière-petit-fils de Caton
le censeur, dont il offrit de nouveau
les talents et les vertus. Il naquit l'an
95 avant J.-C. Peu de temps après sa
naissance, il perdit son père et sa mère,
et fut élevé, avec ses sœurs et son frère
du côté maternel, dans la maison de
son oncle Livius Drusus. Dans son en-
fance, Caton montra une maturité de ju-
gement et une inflexibilité de caractère
bien au-dessus de son âge. Sarpédon,
son précepteur, se trouvait forcé de le
mener quelquefois chez Sylla, qui était

ami de Livius Drusus : c'était l'époque des affreuses proscriptions de ce dictateur. Le jeune Caton, âgé alors de quatorze ans, vit avec horreur les têtes de plusieurs nobles victimes qu'on apportait dans la maison de Sylla : frappé de la tristesse profonde et des soupirs étouffés de ceux qui étaient témoins de ce spectacle, il demanda à son précepteur pourquoi ils ne tuaient pas ce tyran. « C'est, dit Sarpédon, par » qu'on le craint encore plus qu'on ne » le hait. — Donnez-moi donc une » épée, répliqua le jeune Caton, pour » que je le tue, et que je délivre mon » pays de la servitude. » Sarpédon emmena sur-le-champ son élève, et le surveilla de près. L'amitié de Caton pour Cœpion, son frère du côté maternel, s'annonça dès son enfance et s'accrut avec les années. A vingt ans, ils ne s'étaient pas encore quittés ; ils n'avaient jamais fait un seul repas l'un sans l'autre ; à la ville comme à la campagne, on les voyait toujours ensemble. Cœpion était un homme sobre, tempéré, et très réglé dans ses mœurs, et lorsqu'on lui en faisait compliment, il répondait : « Cela est vrai, je suis » ainsi en comparaison de beaucoup » d'autres ; mais quand je me compare » à mon frère Caton, il me semble » que je ne suis qu'un Sippius. » (Ce Sippius était célèbre par sa vie molle et efféminée). Caton fut nommé prêtre d'Apollon : alors sa fortune, après le partage fait avec son frère, se montait à 560,000 liv. de notre monnaie. Il se lia avec Antipater de Tyr, stoïcien, et resta toute sa vie attaché à la secte de ce philosophe, la seule qui pût s'accorder avec l'austérité de ses principes. Il chercha à épouser Lépidi, et déjà il l'avait fiancée ; mais Métellus Scipion, qui venait de renoncer à cette femme après l'avoir demandée en mariage, se voyant près

de la perdre, revint à elle, et dans sa recherche. Le jeune Caton en fut tellement piqué, qu'il fit une satire contre son heureux époux peu après Atilia, fille de Cœpion, et ce fut (suivant Plutarque) la première femme qu'il combla de présents. Les tribuns du peuple voulaient donner à Caton le titre de censeur, qui les généraux donnaient leurs audiences. Caton refusa, et leur intenta un procès, et le gagna. Ce fut la première fois qu'il se présenta en public, et il eut occasion de remarquer dès-lors cette élévation d'esprit nerveuse et véhémence, depuis si remarquable aux factieux. Il fit ses premières armes dans la guerre de Jugurtha, comme simple volontaire, et son frère Cœpion, qui commença sa carrière en qualité de tribun militaire. Cœpion distingua tellement par sa bravoure que le préteur Gellius voulut lui offrir le prix d'honneur ; mais Caton mécontent de la manière dont la campagne avait été conduite, refusa le prix, en disant qu'il ne s'était distingué dans cette guerre que par une médiocre distinction. Il fut envoyé en Macédoine comme tribun militaire. Là, il apprit que son frère Cœpion était tombé dangereusement malade. Aeno (aujourd'hui Éno) en Italie ; il s'embarqua malgré les avis des médecins de la tempête auxquels il succomba ; mais il n'arriva qu'un instant après la mort de Cœpion. Alors toute sa fermeté stoïque se donna ; il se jeta sur le corps inanimé de son frère, le fit envelopper dans les draps les plus somptueux, sur lequel on brûla les plus précieux parfums. Enfin, il lui fit élever un tombeau sur la grande place d'Éno en marbre de Paros, et

de notre monnaie. Le sen-
ne même blâme Caton de
bandonné à sa douleur,
e pas comporté dans cette
comme il convenait à un
Le temps de son com-
étant expiré, Caton fit
n Asie, et, en passant à
t reçu avec les plus gran-
; d'estime et de respect
, qui cependant se vit
délivré, par son départ,
aussi sévère de ses ac-
ramena avec lui à Rome
le stoïcien Athénodore,
Zordilion, qu'il s'attacha,
quitta plus. Il disait que
il avait rapporté de plus
son voyage. Il demanda
arge de questeur, et l'ob-
it coutume de ne solliciter
que parce qu'elle donnait
énaat, et préparait l'ac-
es honneurs : comme les
paraissaient pénibles et
, on les abandonnait aux
aux commis, qui s'enri-
ix dépens de l'état. Caton
is ces abus, et fit rentrer
r public des sommes con-
qui étaient dues. Enfin, il
ge d'attaquer les agents de
de Sylla, et de les forcer
argent qu'ils avaient reçu
e leurs forfaits ; il en pour-
e plusieurs devant les tri-
ame homicides, et parvint
ondamner. Son zèle et sou-
urant la questure lui atti-
tel point l'admiration et
Romains, que, le dernier
magistrature, il fut conduit
maison par toute l'assem-
uple. Tel était dès-lors la
sa vertu, qu'un avocat,
uver qu'une cause ne pou-
idée par la déposition d'un

seul témoin, dit : « Le témoignage
» d'un seul homme est insuffisant,
» quand ce serait celui même de Ca-
» ton. » Aux jeux de Flore donnés par
l'édile Messius, Caton se trouvait pré-
sent au spectacle. Par respect pour lui,
on n'osa point demander que les dan-
seuses se déshabillassent pour danser
toutes nues, comme c'était l'usage dans
ces sortes de jeux. Ceci produisit un
léger mouvement dans l'assemblée.
Caton, en ayant appris la cause de Sa-
vonius son voisin, sortit aussitôt pour
ne pas priver les spectateurs de leurs
amusements ordinaires. Il reçut, en
se retirant, les applaudissements de
tout le peuple, qui pour lors rappela
sur le théâtre l'ancienne licence des
scènes. Caton eût bien voulu, après sa
questure, se donner quelque repos,
mais les troubles civils ne le permirent
pas. Les causes qui avaient porté Sylla
à la dictature et son exemple avaient
rendu impossible le maintien de l'an-
cienne constitution : la chute n'en était
retardée que par la lutte des préten-
tions rivales. Plusieurs ambitieux as-
piraient au pouvoir suprême. Crassus,
fier de sa grande opulence, croyait
pouvoir l'acheter. Pompée aurait pu
s'en saisir, mais il voulait qu'on le lui
conférât, et craignait de l'usurper. Cé-
sar, plus jeune et plus habile que tous
deux, vit bien qu'il ne pouvait y arri-
ver qu'en renversant les lois, et pour
cet effet il se lia avec ses deux rivaux,
et se servit avec adresse des richesses
de l'un et du crédit de l'autre. Des
hommes sans influence dans les ar-
mées, dans le sénat ou dans l'assem-
blée du peuple, crurent pouvoir at-
teindre le même but par l'audace et
la scélératesse : tels furent Catilina et
ses adhérents. Un sénat, en général
composé d'hommes probes, mais fai-
bles et amollis par le luxe, était le seu-
appui des anciennes constitutions. Ca-

tulus , Cicéron , Caton , étaient les principaux chefs de ce sénat , et en faisaient la force principale. Lucullus , qui s'était rangé dans ce parti , qui avait commandé avec succès de grandes armées , et possédait , comme Pompée , la confiance du soldat , aurait pu seul soutenir le sénat ; mais il n'aspirait qu'à jouir des richesses qu'il avait acquises pendant ses conquêtes en Asie. La conduite de Caton pendant ces circonstances difficiles se trouve retracée dans les historiens et les auteurs de l'antiquité , jusque dans les plus petits détails. En l'étudiant avec soin , il est facile de voir qu'étranger à toutes les factions , à toutes les haines , Caton servit la chose publique par sa prévoyance et son courage ; mais que , par l'inflexibilité de son caractère , il nuisit souvent aussi à la cause qu'il voulait défendre. Il méconnut le siècle où il vivait , et l'exemple de son bisaïeul , qu'il voulait imiter en tout , l'égarâ. Cicéron l'accuse avec raison d'avoir opiné souvent devant la canaille de Rome (*Romuli face*) , comme il aurait fait dans la république de Platon. Caton , après sa questure , se rendait à sa campagne , lorsqu'il rencontra sur la route Métellus Népos , qui allait à Rome pour briguer le tribunat. Caton , connaissant les intentions de cet homme pervers , se douta que quelque mauvais dessein le portait à faire cette démarche. Il revient aussitôt sur ses pas , demande le tribunat , et est élu avec Métellus Népos. Ce fut à cette époque qu'éclata la conjuration de Catilina. Caton soutint de tout son pouvoir le consul Cicéron : le premier lui donna publiquement le titre de *père de la patrie* , et il contribua à la punition des coupables , en rétractant les excusés insultrices de Cicéron , par exemple. Le langage que Sil-
le lui rapporta , et qu'on dit être

authentique , puisque l'on a leurs que Cicéron avait caché dans la salle du sénat des scribes à écrire par abréviation , et qui lirent tous les discours pendant cette occasion (*Voyez Trauton*) s'opposa aussi à la proposition faite par Métellus Népos , de dépouiller Pompée d'Asie , et de lui donner le commandement contre les pirates. Ce fut alors qu'il manqua de pé-
ne une émeute populaire , excitée par son factieux collègue César. Pompée , après son retour en Italie , laissa percer son projet de s'opposer à toutes les factions , que Caton déjournâ par son opposition. Il prédit , les suites de l'union de César , Pompée et de César. Après la mort de Pompée , Caton combattit vainement une motion sur le partage de la Campanie. César , alors consul , abusâ de son autorité , se fit faire conduire en prison ; et les murmures du peuple forcèrent tôt de le relâcher. Pour empêcher Caton , les triumvirs firent élire le tribun du peuple Clodius , qui proposa de dépouiller Ptolémée de Chypre , de ses états , sur un texte frivole , et de réunir cet empire romain : ce qui fut exécuté. Par le même décret , on changea de l'exécution de cette injonction d'obéir ; et , s'étant rendu en Asie , il voya Canidius en Chypre , pour confier à Ptolémée la résolution de l'empire romain. Le malheureux Ptolémée se poisonna. Caton prit aussitôt toutes les mesures pour réunir les richesses qu'avait amassées le roi de Chypre , et tirer un haut prix de son mobilier , qu'il mit en vente publique , et qu'il vendit à bas prix. Contenta à ce sujet plusieurs amis , qui avaient cherché à en tirer une partie à bas prix. Par ces moyens , Caton , à son retour

public de la plus forte particulier y eût encore être fut-il blâmable, à l'avoir étalé avec ostentation du peuple un butin illicite. Aussi, n'oublions pas de marquer que ces mêmes faits font partie de celles dont on a depuis, et qui lui servent à justifier la liberté romaine. L'effort de son hannissement ne put faire annuler tous les jugements pendant le tribunal de Caton s'y opposa, par ce qu'il avait fait comme le romain dans l'affaire de Chypre, eût aussi été une opposition refroidit que temps la liaison qui existait entre ces deux hommes illustres cette époque qu'eut Caton et Hortensius, au sujet du premier, cette transposition toujours a été resté un faux jour. La mort d'Atilia avait forcé Caton, après en avoir eu un autre. Il épousa ensuite Marcella, avec laquelle il vécut dans la plus parfaite harmonie, sur la demande d'Hortensius, son ami, il se refusa pour la céder, du conseil de son père Philippe, à ce fils, qui désirait en avoir le mariage traité s'accomplit avec une simplicité imaginable, et ne parvint à causer aucun scandale. Avec Hortensius jusqu'à la mort de ce dernier. Caton, au commencement de sa vie civile, la reprit de la même manière comme il y eut dans ces cas de nouvelles cérémonies, on ne peut pas dire qu'il eût été sa femme; il ne fit aucune difficulté de divorcer, ce qu'il accordait aux Romains.

Cet acte, si contraire aux idées des modernes, a été le sujet des déclamations éloquentes de Tertullien et de beaucoup d'autres. Ce fut aussi pendant ce période, le plus agité de sa vie, que Caton paraît avoir oublié quelquefois sa sobriété ordinaire, en buvant avec ses amis. C'est du moins ce que lui reprochait César, dans son *Anti-Caton*. Il y raconte que des jeunes gens ayant rencontré dans les rues, fort avant dans la nuit, un homme enveloppé de sa toge, voulurent l'insulter, et que, lui déconvoquant le visage et reconnaissant Caton qui était ivre, ils rougirent à cette vue, et s'éloignèrent. « On eût dit », dit, ajoute César, que Caton venait de les prendre sur le fait, et non pas qu'ils venaient d'y prendre Caton. » Ce récit, qui donne la plus haute idée du respect que l'on portait à Caton, n'est pas exempt d'exagération; car tous les anciens s'accordent à mettre la tempérance au nombre des vertus que cet homme illustre possédait à un degré éminent. Caton continua de s'opposer aux triumvirs; mais en accompagnant Domitius Enobarbus, qui brigua le consulat, et avait pour concurrents Pompée et Crassus, il fut blessé et faillit perdre la vie. Lorsqu'il voulut s'opposer à la loi *Tribonienne*, qui accordait une puissance extraordinaire à Crassus, il fut une seconde fois conduit en prison; mais tout le peuple le suivit jusqu'au lieu de sa détention; ce qui força encore les factieux de le relâcher. Peu de temps après, il fut nommé préteur, et c'est la plus haute dignité où il soit parvenu. Il profita du temps où il était en charge pour faire passer une loi contre ceux qui achetaient les suffrages. Telle était la corruption de la république, que cette mesure mécontenta toutes les

parlant avec facilité, il allait de grand matin dans les petites villes voisines, donnant des consultations, et plaidant les causes de tous ceux qui imploraient son appui. Valérius Flaccus, noble et puissant dans Rome, habitait une terre située près du petit domaine de Caton. Témoin des vertus et des talents que déployait ce jeune homme dans le cercle étroit où le sort l'avait placé, il devina ce qu'il pouvait devenir, l'invita chez lui, rechercha son amitié, et lui proposa d'aller demeurer à Rome, où il l'aiderait de son crédit. Ce n'était plus le temps où le peuple romain arrachait aux travaux rustiques ceux qu'il plaçait à la tête des armées et dans le sénat. Un petit nombre de familles, illustres depuis long-temps par les services qu'elles avaient rendus à la république, et possédant de grandes richesses, étaient maîtresses de tous les suffrages, de toutes les dignités; et à cette époque, il faut l'avouer, les chefs de ces familles méritaient ces préférences. On distinguait parmi eux Scipion, qui devait triompher de Carthage; Servilius Galba, qui asservit les Lusitaniens; Quintus Flaminius, qui dompta la Macédoine et la Grèce. Caton était ce qu'on appelait alors *un homme nouveau*, d'un nom obscur, et sans fortune; mais à peine se fut-il montré, que cette éloquence, qu'on osa depuis comparer à celle de Demosthènes, que cette austérité de mœurs et cette énergie de caractère, qui n'ont jamais été surpassées, le firent remarquer. Dans les tribunaux, comme dans les assemblées du peuple, il réalisait la belle définition que lui-même a donnée de l'orateur, et que Quintilien nous a conservée: « l'homme de bien, savant » dans l'art de bien dire. » Mais c'était dans les camps plutôt qu'à la tribune qu'il se fit remarquer. Il fut nommé

mé tribun militaire à l'âge de 25 ans, et envoyé en Sicile, vers l'an 193 av. J.-C. L'année d'ensuite, questeur, ou trésorier de l'armée, Scipion devait conduire en Espagne. Caton voulut user des droits de censeur pour réformer les dépenses générales en chef; mais Scipion ne se soumit pas, et lui répondit « qu'il » doit rendre compte aux Romains » victoires qu'il remporterait » de l'argent qu'il aurait dépensé. » Ce fut entre ces deux hommes que commença le commencement d'une rivalité qui se termina par le commencement d'une haine qui ne s'éteignit que par la mort de leur vie. Caton revint à Rome, et recommença ce qu'il appelait les prévisions de Scipion. Le vieux Fabius Maximus, soutien de l'antique constitution, appuya la dénonciation. Des lois du peuple furent envoyées en Espagne, et Scipion leur montra ses prévisions et tous les présages de ses succès; il fut absous; mais Caton acquit pas moins auprès du peuple cette influence qu'obtint toujours lui qui, dans une république, est jaloux d'économiser les deniers de l'état. Cinq ans après avoir été nommé par la charge d'édile, Caton fut nommé préteur, et le gouverneur de Sardaigne lui échut par le choix du peuple. Sa austère tempérance, son intégrité, sa justice sévère le firent remarquer dans ce gouvernement. Rome même, parce que son austérité formait un plus grand contraste avec la conduite de ceux qui l'avaient précédé. Ce fut dans cette charge qu'il fit connaissance avec le poète Lucrèce, et qu'il apprit de lui la langue grecque. A son retour il l'amena à Rome, et Cornelius Népos déclare qu'il lui en savait plus de gré que de sa plus grande victoire qu'il aurait portée sur les Sardes. Enfin, il parvint au consulat l'an 192.

, pour comble de faveur, on a pour collègue, son ami Varius, qui avait été son pro- Une affaire singulière, et en e futile, attirait l'attention de tière, et semblait la distraire erre avec Antiochus, des in- des Gaulois, et de la révolte agne. Lors de la seconde anique, Oppius avait fait pas- loi qui défendait aux dames : d'employer plus d'une demi- : à leur usage, de porter des diverses couleurs, etc. On de- l'abolition de cette loi de cir- e, nommée *Oppia*. Le Capi- rempli d'une foule de peuple r cette affaire. Les femmes de leurs maisons, accou- s bourgs voisins, se répan- ans les rues, suppliaient les les prêteurs, tous les magis- eur être favorables. Elles rem- t la place publique, lorsque le Caton s'avança pour pro- en faveur de la loi, une belle : que Tite-Live a rapportée; oquence du tribun Valérius andait l'abrogation de la loi, encore peut-être l'importuni- réductions des Romaines, rent sur l'influence de Caton, Oppia fut révoquée. Caton sitôt pour l'Espagne citérieu- avait secoué le joug. Son pre- t, en arrivant à l'armée, fut de : à Rome toutes les provisions ait amassées, et il dit à ses « La guerre doit nourrir ceux ont. » Avec de nouvelles rent il sut faire des troupes ex- , il remporta de nombreuses , soumit la province aux Ro- t démanteler toutes les villes, a son armée en Italie, où il : honneurs du triomphe. Tite- écrit les événements de cette

guerre remarquable, avec sa clarté et son éloquence ordinaires; mais à ses yeux, comme à ceux de Caton, toutes les actions qui sont dans l'intérêt de Rome sont dignes de louanges. Sous la plume d'un historien moderne, Caton serait justement accusé de perfidie à l'égard des alliés, et de férocité envers les vaincus. Avidé de rendre à sa patrie des services signalés, Caton est à peine descendu de son char de triomphe, qu'il quitte la toge consulaire, endosse la cuirasse de lieutenant, et accompagne Sempronius en Thrace. Il se met ensuite sous les ordres du consul Manius Acilius, pour aller combattre Antiochus et porter la guerre dans la Thessalie. Par une marche hardie, il franchit avec une partie de ses soldats le Callidrome, un des sommets les plus escarpés du passage des Thermopyles, et décide ainsi le succès de la bataille. Le consul, aussitôt après et dans l'excès de son enthousiasme, l'embrasse et s'écrie, en présence de toute l'armée, qu'il n'est ni dans son pouvoir, ni dans celui du peuple romain, de décerner à Caton des récompenses égales à son mérite. Il le choisit ensuite pour aller à Rome annoncer cette victoire, qui eut lieu l'an 189 av. J.-C. Ce fut sept ans après que Caton se mit sur les rangs pour obtenir la plus honorable et la plus redoutée de toutes les magistratures, celle de censeur. Sa demande porta l'effroi dans le parti des nobles; ils réunirent tous leurs efforts pour l'écarter; mais des circonstances particulières le favorisaient. Les conquêtes en Asie avaient introduit à Rome des semences de luxe qui effrayaient les amis des bonnes mœurs. La conspiration des bacchantes, qu'on en regardait comme l'effet et le résultat, avait jeté dans toutes les âmes une terreur qui n'était pas

encore dissipée : un remède vigoureux et prompt paraissait nécessaire. Aussi Caton ne sollicitait pas les suffrages du peuple comme les deux Scipion et ses autres concurrents, Publius Lucius et Cneius Manlius ; il ne demandait pas, il s'offrait ; il ne priait pas, mais il grondait et menaçait d'avance. Encore, semblait-il ne pas laisser le choix de son collègue ; il fallait lui donner Valérius Flaccus ; ce n'était qu'avec lui qu'il pouvait réformer les désordres et ramener la pureté des mœurs antiques. Il fut élu, ainsi que celui qu'il demandait, et, dans cette circonstance, le peuple romain ne parut pas seulement le choisir, mais lui obéir. Cette censure fut remarquable par son extrême sévérité, et attira à Caton des ennemis qui le poursuivirent pendant toute sa vie. Il priva de la dignité de sénateur Lucius Quintus Flaminius, personnage consulaire, pour un trait de férocité dont il s'était rendu coupable. Manilius, qui était sur les rangs pour être nommé consul l'année suivante, fut aussi expulsé du sénat, pour avoir embrassé sa femme d'une manière indécente en présence de sa fille. Il ôta le cheval à Scipion l'Asiatique. Par cette dernière rigueur, Caton fut accusé d'avoir cherché à satisfaire sa vieille haine contre Scipion l'Africain. Des clameurs universelles s'élevèrent, lorsque ce rigoureux censeur entreprit de réformer le luxe et les gains des administrateurs des deniers publics. Il n'en usa pas moins de l'autorité que les lois lui accordaient pour opérer toutes les réformes qui lui parurent salutaires, et il obtint l'approbation universelle pour son administration pendant sa censure. Lorsqu'elle fut terminée, on lui décerna une statue dans le temple de la Santé, avec une inscription honorable. Il semblait faire bien peu de cas de cet honneur ; et ré-

pondit à quelqu'un qui, avant que, lui disait qu'on avait élevées à des personnages peu remarquables et même inconnus, tant ne lui en avait dressé aucune :
 » mieux, dit-il, qu'on demande
 » quoi on n'a pas accordé de
 » Caton, que par quelle raison
 » obtint une. » Caton n'aime
 flatterie ; mais il trouvait bon
 on avait fait de grandes actions
 se plutôt à les vanter ; aussi
 rien moins que modeste. Il
 les sénateurs, dans les circonstances
 difficiles, avaient coutume de
 yeux sur lui, comme les navires
 sur le pilote, quand le vaisseau
 battu par la tempête ; et il
 avec complaisance que les
 mettait à un autre temps les
 importantes, quand il n'était
 sent ; ce que d'autres que lui,
 tarque, témoignent avoir été
 Quand il voulait excuser
 qui avait manqué à son devoir
 contentait de dire : « Est-ce
 » un Caton ? » La postérité a
 même témoignage à sa vertu
 prime encore de la même manière
 vie politique fut un long exil
 accusait sans cesse et avec
 ment, et il fut accusé de malice
 Live, plein d'admiration et
 pect pour cet illustre personnage
 qui, dans le portrait qu'il en
 déploie toutes les ressources
 beau talent, ne déguise pas et
 qu'il fut soupçonné d'avoir
 contre Scipion l'Africain,
 tion qui força ce grand homme
 retraite, et que ce fut d'ajourner
 poursuites que Scipion l'Asiatique
 condamné pour crime de péculat
 se vit dépossédé de ses biens
 eût été traîné en prison ;
 généreuse intervention de
 Gracchus. Quant à Caton, ac-

e-quatre fois, il fut toujours absous. Il avait quatre-vingt ans lorsqu'il se vit forcé de mourir pour la dernière fois. Le mot *aidoyer* qu'il prononça à cette occasion a quelque chose de grand dans sa simplicité : « Roi, il est bien difficile de gouverner de sa conduite des hommes d'un autre siècle à l'on a vécu. » La dernière sa vie politique fut son voyage en Afrique, où on l'entendit différend qui s'était élevé entre le roi Massinissa et le roi Massinissa est célèbre, parce qu'il est à cette circonstance la de Carthage. En effet, la manière dont cette rivale avait réparé ses pertes, il n'aurait plus depuis un seul jour le sénat, sur quelque sujet sans le terminer par ces mots : « Il faut détruire Carthage. » « Carthage, qui était d'un avis qui terminait tous les siens en un avis est qu'il faut laisser Carthage. » Caton, des revenus publics, ne se lasait pas les richesses, et n'était exigeant, ni même très scrupuleux des moyens d'en acquiescer jusqu'à la dureté envers eux, il leur vendait presque à vil prix et cohabitait avec leurs femmes, il laissait toutes les ressources de la culture, et savait s'en prévaloir pour augmenter son patrimoine. Ce qui lui paraissait pas assez de sa fortune, y joignit les spéculations commerciales et financières, et le prêtait à l'usage de soustraire, une partie de sa fortune à la main de Jupiter. Sa conversation était d'ordinaire gaie, sévère et sage, semée de maximes et de réflexions dans les derniers temps de

sa vie, il aimait, lorsqu'il était à sa campagne, à réunir à dîner chez lui ses voisins, et il se montra moins austère dans son régime et plus enclin aux plaisirs de la table ; c'est à quoi Horace fait allusion dans ces vers :

*Narratur et priore Catonis
Sæpe mero caluisse vitæ.*

Il fut bon mari, et disait qu'il mettait cette qualité au-dessus de celle de bon sénateur. Sa première femme était noble et peu riche ; il n'en eut qu'un seul enfant, et la conduite de Caton dans l'éducation de ce fils, qui a été décrite en détail et avec beaucoup d'intérêt par Plutarque, offre le modèle le plus parfait d'un excellent père et d'un habile instituteur. Ce fils épousa la fille de Paul Émile, sœur du second Scipion l'Africain. Il demeura chez son père après son mariage. Caton, veuf alors et que, malgré son grand âge, les feux du désir animaient encore, avait une jeune esclave qui le soir se rendait secrètement dans sa chambre. Un jour, elle eut l'audace de faire parade de la faveur dont elle jouissait auprès de son maître, et de passer de manière à se faire remarquer devant la chambre à coucher des jeunes époux. Le lendemain, la froide réserve et la pudeur silencieuse du fils apprirent au père que ce mystérieux commerce était découvert, et le déterminèrent à épouser en secondes noces la fille de Solonius, son secrétaire, dont il eut un fils nommé, à cause de sa mère, *Caton le Solonien*, qui fut l'aïeul de Caton d'Utique. Son premier fils, dont il va être question dans l'article suivant, mourut avant lui. Marcus Porcius Caton termina sa vie l'an 147 avant J.-C., un an après son retour d'Afrique, cinq ans avant la destruction de Carthage, à l'âge de quatre-vingt-cinq ans (et non de quatre-vingt-dix, comme Plutarque et

Tite-Live l'ont dit par erreur). On le nomme souvent *Caton l'Ancien*, ou *Caton le Censeur*, pour le distinguer de ses fils et petits-fils. Plutarque nous apprend qu'il était roux, et qu'il avait les yeux bleus. Sa santé fut toujours inaltérable, et l'austérité de sa vie, sa patience invincible dans les travaux, son héroïque fermeté dans les périls supposaient en quelque sorte, dit Tite-Live, un corps et une ame de fer, que l'âge, à qui tout cède, ne fit jamais fléchir. Il écrivit un grand nombre d'ouvrages, presque tous dans sa vieillesse, et il n'y a rien, observe un ancien, d'utile au peuple romain qu'il n'ait su, qu'il n'ait enseigné. Ses écrits sont : 1. *De re rustica*, traité d'agriculture adressé à son fils, le seul des ouvrages de l'auteur qui soit parvenu jusqu'à nous; encore plusieurs critiques doutent-ils que celui qui nous reste sous son nom, soit celui qu'il avait composé (1). On le trouve dans le recueil des *Scriptores rei rusticae*, dont la première édition est celle de Venise, Nic. Jenson, 1472, in-folio; la meilleure est celle de

(1) Ce doute nous paraît peu fondé. Ce traité, à la vérité, a beaucoup souffert des injures du temps; le commencement et la fin manquent, l'ordre des matières semble même avoir été interverti; mais l'antiquité du style et les préceptes de cette sévère économie, si bien d'accord avec le caractère connu de Caton, portent à croire qu'il est véritablement de lui. Il y recommande de vendre les esclaves qui sont devenus incapables de servir, soit par l'âge, soit par les maladies; et non seulement le bon Plutarque le blâme avec raison d'avoir mis en pratique cette machine barbare, mais il semble ne pouvoir lui pardonner d'avoir vendu en Espagne le cheval qui lui avait servi à faire la guerre, afin d'épargner la dépense qu'il lui en aurait coûté pour le ramener. Après avoir commencé par quelques détails sur les libations, les sacrifices et la médecine, l'auteur du traité *De re rustica* passe à la description des instrumens aratoires, et traite ensuite de la culture des champs, de celle de la vigne, de l'olivier, des arbres fruitiers; il parle des différentes espèces de greffes et de marcottes. On voit qu'il avait des notions assez justes sur les arrosements et les prairies artificielles; il ne néglige pas les objets de pur agrément; et il fait l'énumération des plantes odorantes, ou des fleurs agréables. Tout il veut que le jardin soit formé. (Nous avons fait usage ici d'une analyse plus étendue de ce traité par M. Du Petit Thouars, que ce savant botaniste a bien voulu nous communiquer en manuscrit).

Schneider, Leipzig, 1794-97, ou 7 vol. in-8°, ou celle des Ponts, 4 vol. in-8°, 1787. L'ouvrage a été imprimé séparément des notes de Philippe Beroald logne, 1604; avec des notes de Popina et de Jean Meursius, 1590, in-8°, etc. Sabourin Bonneterie l'a traduit en français sa *Traduction d'anciens ou latins relatifs à l'agriculture* Paris, 1771-74, 6 vol. in-8°. Les discours ou plaidoyers pendant tout le cours de cette vie, et recueillis dans sa vieillesse existait encore cent cinquante de Cicéron, qui, dans ses écrits sur les orateurs illustres (chap. 1) porte le jugement suivant : « considère Caton ni comme orateur, ni comme sénateur, ni comme général d'armée; il s'agit de l'homme, de sa dignité quand il loue, de son austérité quand il blâme; de sa finesse dans ses pensées, de sa délicatesse dans ses paroles, de ses instructions! Plus de cent cinquante oraisons qui nous restent (c'est tout ce que j'en ai vu) couvrir jusqu'à présent), sont si remarquables par l'intérêt du sujet, la manière dont elles sont traitées, qu'on choisisse encore parmi elles ce qu'il y a de plus digne d'être lu, et l'on y trouvera toutes les beautés de l'éloquence. Son style est simple, vieux, et ses termes quelquefois barbares; mais arrangez les, rendez-les nombreux, ce que les premiers Grecs n'ont pas tenté de faire, et vous ne trouverez peut-être au dessus de Caton. » Il ne reste rien de ces discours de Caton. III. Les *Origines, ou Histoires annales du peuple romain*, en sept volumes, ouvrage précieux que Caton fit peu de mois avant sa mort, et

par les historiens de l'an- que le temps nous a e premier livre renferme de Rome sous les rois ; exposait la naissance, le out de chaque ville d'Ita- apparemment par cette avait donné à l'ouvrage e d'*Origines*. Les qua- quatrième livres étaient l'his- remière et de la seconde ue. Dans les derniers li- tait les autres guerres des surtout celles d'Espagne. fragments du livre des pars dans les auteurs an- uvent réunis à la fin de tions de *Salluste*. On les éparément, Paris, 1588, les scholies de Riccoboni, 3, in-8° ; avec un com- Jean Aunius, Paris et , 1612, in-8° ; dans l'é- n Meursius, *De re rusti-* Un livre sur l'art mili- ie Popina en a commenté s qui nous restent (*Foy.* I, c. 8) ; V. un livre ou des enfants (*Foyez* . III, c. 6) ; VI. des pré- ; mœurs, en prose et non . des apophthèmes ; VIII. médecine renfermant le aitements employés par es maladies de son fils, de ues, de ses esclaves ; IX. itées par Pline, Festus, X. des livres de questions (citées par Aulu-Gelle , 10). Plutarque a écrit une ou ; Cornélius Népos en omposé une, à la prière ais il ne nous en est par- rès court extrait (1), fait, s autres vies qui portent

ve cependant de celle d'Aticus , reaux entiers.

le même nom , par Emilius Probus, grammairien du 6^e. siècle. C'est dans Tite-Live qu'on trouve les meilleurs et les plus nombreux renseignements sur la vie publique de cet homme célèbre. Cicéron l'a mis en scène d'une manière intéressante, dans son *Traité de la vieillesse*. On a imprimé à part *Vita Catonis ex Plutarcho, per Petrum Nannium*, Louvain, 1540. Théodore de Bèze a fait une tragédie latine de *Caton le Censeur*. W—r.

CATON (MARCUS), fils du précédé- dent, était d'une complexion délicate, et mourut avant son père, qui a rendu témoignage à sa vertu. Il parvint à la dignité de préteur. Il avait écrit un commentaire sur le droit civil, qui a été cité par le jurisconsulte Paul, par Festus et par Aulu-Gelle. Il nous en reste des fragments publiés par Meursius. — Un autre Marcus CATON, ou CATON Népos, petit-fils de Caton l'an- cien, devint consul l'an 638 de la fondation de Rome ; il avait laissé un recueil d'oraisons, qui a été cité par les anciens, et souvent confondu avec celles de son illustre aïeul. Priscus cite de Caton Népos une action de grâces au peuple, pour n'avoir point voulu abroger une loi qu'il avait fait porter. W—r.

CATON (MARCUS PORCIUS), sur- nommé d'*Utique*, du lieu où il mou- rut, était arrière-petit-fils de Caton le censeur, dont il offrit de nouveau les talents et les vertus. Il naquit l'an 95 avant J.-C. Peu de temps après sa naissance, il perdit son père et sa mère, et fut élevé, avec ses sœurs et son frère du côté maternel, dans la maison de son oncle Livius Drusus. Dans son en- fance, Caton montra une maturité de ju- gement et une inflexibilité de caractère bien au-dessus de son âge. Sarpédon, son précepteur, se trouvait forcé de le mener quelquefois chez Sylla, qui était

ami de Livius Drusus : c'était l'époque des affreuses proscriptions de ce dictateur. Le jeune Caton, âgé alors de quatorze ans, vit avec horreur les têtes de plusieurs nobles victimes qu'on apportait dans la maison de Sylla : frappé de la tristesse profonde et des soupirs étouffés de ceux qui étaient témoins de ce spectacle, il demanda à son précepteur pourquoi ils ne tuaient pas ce tyran. « C'est, dit Sarpédon, par » qu'on le craint encore plus qu'on ne » le hait. — Donnez-moi donc une » épée, répliqua le jeune Caton, pour » que je le tue, et que je délivre mon » pays de la servitude. » Sarpédon emmena sur-le-champ son élève, et le surveilla de près. L'amitié de Caton pour Cœpion, son frère du côté maternel, s'annonça dès son enfance et s'accrut avec les années. A vingt ans, ils ne s'étaient pas encore quittés ; ils n'avaient jamais fait un seul repas l'un sans l'autre ; à la ville comme à la campagne, on les voyait toujours ensemble. Cœpion était un homme sobre, tempéré, et très réglé dans ses mœurs, et lorsqu'on lui en faisait compliment, il répondait : « Cela est vrai, je suis » ainsi en comparaison de beaucoup » d'autres ; mais quand je me compare » à mon frère Caton, il me semble » que je ne suis qu'un Sippius. » (Ce Sippius était célèbre par sa vie molle et efféminée). Caton fut nommé prêtre d'Apollon : alors sa fortune, après le partage fait avec son frère, se montait à 560,000 liv. de notre monnaie. Il se lia avec Antipater de Tyr, stoïcien, et resta toute sa vie attaché à la secte de ce philosophe, la seule qui pût s'accorder avec l'austérité de ses principes. Il chercha à épouser Lépidi, et déjà il l'avait fiancée ; mais Metellus Sipiion, qui venait de renoncer à cette femme après l'avoir demandée en mariage, se voyant près

de la perdre, revint à elle, et dans sa recherche. Le jeune Caton en fut tellement piqué, qu'il fit une satire contre son heureux époux peu après Atilia, fille de Cœpion, et ce fut (suivant Plutarque) la première femme qu'il connut. Les tribuns du peuple voulaient que l'on élevât une colonne de la basilique pour honorer Caton le censeur, qui les gêna en leur donnant leurs audiences. Caton tendit qu'ils n'en avaient pas besoin, et leur intenta un procès, et le perdit. Ce fut la première fois qu'il se fit en public, et il eut occasion de remarquer dès-lors cette fermeté nerveuse et véhémence, depuis si redoutable aux factieux. Il fit plusieurs armes dans la guerre civile, comme simple volontaire, et son frère Cœpion, qui comme lui avait la qualité de tribun militaire. Il se distingua tellement par sa bravoure que le préteur Gellius voulut lui offrir le prix d'honneur ; mais Caton mécontent de la manière dont on lui avait été conduit, refusa le prix, en disant qu'il ne s'était distingué dans cette guerre que par une médiocre distinction. Il fut envoyé en Macédoine comme tribun militaire. Là, il apprit que son frère Cœpion était tombé dangereusement malade ; il se mit en route pour aller le voir ; mais Aenos (aujourd'hui Énos) en route ; il s'embarqua malgré les avis des gens de la tempête auxquels il avait succombé ; mais il n'arriva qu'un instant après la mort de son frère. Alors toute sa fermeté stoïque se donna ; il se jeta sur le corbillon de son frère, le fit envelopper dans les draps les plus somptueux, sur lequel on brûla les plus précieux parfums. Enfin, il lui fit dresser sur la grande place d'Éno un tombeau en marbre de Paros, qu'il

de notre monnaie. Le sen- que même blâme Caton de abandonné à sa douleur, re pas comporté dans cette e comme il convenait à un . Le temps de son com- étant expiré, Caton fit en Asie, et, en passant à ut reçu avec les plus gran- es d'estime et de respect ie, qui cependant se vit r délivré, par son départ, a aussi sévère de ses ac- a ramena avec lui à Rome he stoïcien Athénodore, *Cordilion*, qu'il s'attacha, : quitta plus. Il disait que u'il avait rapporté de plus e son voyage. Il demanda barge de questeur, et l'ob- ait coutume de ne solliciter que parce qu'elle donnait sénat, et préparait l'ac- tres honneurs : comme les a paraissaient pénibles et e, on les abandonnait aux : aux commis, qui s'enri- aux dépens de l'état. Caton us ces abus, et fit rentrer sor public des sommes con- qui étaient dues. Enfin, il age d'attaquer les agents de : de Sylla, et de les forcer l'argent qu'ils avaient reçu de leurs forfaits ; il en pour- ite plusieurs devant les tri- mme homicides, et parvint condamner. Son zèle et sou lurant la questure lui atti- m tel point l'admiration et s Romains, que, le dernier magistrature, il fut conduit maison par toute l'assem- euple. Tel était dès-lors la le sa vertu, qu'un avocat, ouver qu'une cause ne pou- cidée par la déposition d'un

seul témoin, dit : « Le témoignage » d'un seul homme est insuffisant, » quand ce serait celui même de Ca- » ton. » Aux jeux de Flore donnés par l'édile Messius, Caton se trouvait présent au spectacle. Par respect pour lui, on n'osa point demander que les danseuses se déshabillassent pour danser toutes nues, comme c'était l'usage dans ces sortes de jeux. Ceci produisit un léger mouvement dans l'assemblée. Caton, en ayant appris la cause de Savi- nonius son voisin, sortit aussitôt pour ne pas priver les spectateurs de leurs amusements ordinaires. Il reçut, en se retirant, les applaudissements de tout le peuple, qui pour lors rappela sur le théâtre l'ancienne licence des scènes. Caton eût bien voulu, après sa questure, se donner quelque repos, mais les troubles civils ne le permirent pas. Les causes qui avaient porté Sylla à la dictature et son exemple avaient rendu impossible le maintien de l'ancienne constitution : la chute n'en était retardée que par la lutte des prétentions rivales. Plusieurs ambitieux aspiraient au pouvoir suprême. Crassus, fier de sa grande opulence, croyait pouvoir l'acheter. Pompée aurait pu s'en saisir, mais il voulait qu'on le lui conférât, et craignait de l'usurper. César, plus jeune et plus habile que tous deux, vit bien qu'il ne pouvait y arriver qu'en renversant les lois, et pour cet effet il se lia avec ses deux rivaux, et se servit avec adresse des richesses de l'un et du crédit de l'autre. Des hommes sans influence dans les armées, dans le sénat ou dans l'assemblée du peuple, crurent pouvoir atteindre le même but par l'audace et la scélératesse : tels furent Catilina et ses adhérents. Un sénat, en général composé d'hommes probes, mais faibles et amollis par le luxe, était le seul appui des anciennes constitutions. Ca-

tulus , Cicéron , Caton , étaient les principaux chefs de ce sénat , et en faisaient la force principale. Lucullus , qui s'était rangé dans ce parti , qui avait commandé avec succès de grandes armées , et possédait , comme Pompée , la confiance du soldat , aurait pu seul soutenir le sénat ; mais il n'aspirait qu'à jouir des richesses qu'il avait acquises pendant ses conquêtes en Asie. La conduite de Caton pendant ces circonstances difficiles se trouve retracée dans les historiens et les auteurs de l'antiquité , jusque dans les plus petits détails. En l'étudiant avec soin , il est facile de voir qu'étranger à toutes les factions , à toutes les haines , Caton servit la chose publique par sa prévoyance et son courage ; mais que , par l'inflexibilité de son caractère , il nuisit souvent aussi à la cause qu'il voulait défendre. Il méconnut le siècle où il vivait , et l'exemple de son bisaïeul , qu'il voulait imiter en tout , l'égarâ. Cicéron l'accuse avec raison d'avoir opiné souvent devant la canaille de Rome (*Romuli face*) , comme il aurait fait dans la république de Platon. Caton , après sa questure , se rendait à sa campagne , lorsqu'il rencontra sur la route Metellus Népos , qui allait à Rome pour briguer le tribunat. Caton , connaissant les intentions de cet homme pervers , se douta que quelque mauvais dessein le portait à faire cette démarche. Il revint aussitôt sur ses pas , demanda le tribunat , et est élu avec Metellus Népos. Ce fut à cette époque qu'éclata la conjuration de Catilina. Caton soutint de tout son pouvoir le consul Cicéron : le premier lui donna publiquement le titre de *père de la patrie* , et il contribua à la punition des coupables , en faisant le discours insultrice de Cicéron contre le langage que Sallustius rapporte , et qu'on dit être

authentique , puisque l'on sait leurs que Cicéron avait caché dans la salle du sénat des scribes habiles à écrire par abréviation , et qui lirent tous les discours prononcés à cette occasion (Voyez Tyrone). Tyrone s'opposa aussi à la proposition faite par Métellus Népos , de lever Pompée d'Asie , et de le nommer le commandement contre C. Ce fut alors qu'il manqua de péter une émeute populaire , excitée lui par son factieux collègue César. Pompée , après son refus , laissa percer ses projets secrets , que Caton dénonça sous son opposition. Il prédit , les suites de l'union de Crassus Pompée et de César. Après ce virat , Caton combattit vainement une motion sur le partage des terres de la Campanie. César , alors abusant de son autorité , au point de faire conduire en prison ; mais les murmures du peuple forcèrent tôt de le relâcher. Pour décrier Caton , les triumvirs firent publier le tribun du peuple Clodius , à la proposition de dépouiller Ptolémée de Chypre , de ses états , sur un texte frivole , et de réunir cette île à l'empire romain : ce qui fut exécuté. Par le même décret , on chargea Caton de l'exécution de cette injonction ; et , s'étant rendu en Asie , il voya Canidius en Chypre , pour lui faire exécuter la résolution du peuple romain. Le malheureux roi se poisonna. Caton prit aussitôt toutes les mesures pour réunir les immenses richesses qu'avait amassées le roi de Chypre , et tirer un haut prix de son mobilier , qu'il mit en vente ; il se contenta à ce sujet plusieurs de ses amis , qui avaient cherché à en tirer une partie à bas prix. Par ces moyens , Caton , à son retour ,

sor public de la plus forte
 un particulier y eût encore
 eut-être fut-il blâmable, à
 e, d'avoir étalé avec ostentat-
 yeux du peuple un butin il-
 nt acquis. Aussi, n'oublions
 e remarquer que ces mêmes
 firent partie de celles dont
 para depuis, et qui lui ser-
 néantir la liberté romaine.
 u retour de son bannisse-
 lait faire annuler tous les
 és pendant le tribunat de
 mais Caton s'y opposa, par-
 it ce qu'il avait fait comme
 euple romain dans l'affai-
 de Chypre, eût aussi été
 Cette opposition refroidit
 quelque temps la liaison qui
 tre ces deux hommes illus-
 ut vers cette époque qu'eut
 : Caton et Hortensius, au su-
 me du premier, cette trans-
 presque toujours a été re-
 sous un faux jour. La mau-
 luite d'Atilia avait forcé Ca-
 répudier, après en avoir eu
 nts. Il épousa ensuite Mar-
 e Philippe, avec laquelle il
 ir vécu dans la plus parfaite
 . Cependant, sur la demande
 s Hortensius, son ami, il se
 lle, pour la céder, du con-
 de son père Philippe, à ce
 ateur, qui désirait en avoir
 s; ce traité s'accomplit avec
 avité imaginable, et ne pa-
 avoir causé aucun scandale.
 ut avec Hortensius jusqu'à la
 dernier. Caton, au commen-
 s guerres civiles, la reprit de
 mais comme il y eut dans ces
 sions de nouvelles cérémo-
 riage, on ne peut pas dire
 t prêta sa femme; il ne fit
 la faculté illimitée de divor-
 t loi accordait aux Romains.

Cet acte, si contraire aux idées des
 modernes, a été le sujet des déclama-
 tions éloquentes de Tertullien et de
 beaucoup d'autres. Ce fut aussi pen-
 dant ce période, le plus agité de sa
 vie, que Caton paraît avoir oublié
 quelquefois sa sobriété ordinaire, en
 buvant avec ses amis. C'est du moins
 ce que lui reprochait César, dans
 son *Anti-Caton*. Il y raconte que
 des jeunes gens ayant rencontré dans
 les rues, fort avant dans la nuit, un
 homme enveloppé de sa toge, vou-
 lurent l'insulter, et que, lui décou-
 vrant le visage et reconnaissant Ca-
 ton qui était ivre, ils rougirent à
 cette vue, et s'éloignèrent. « On eût
 » dit, ajoute César, que Caton venait
 » de les prendre sur le fait, et non
 » pas qu'ils venaient d'y prendre Ca-
 ton. » Ce récit, qui donne la plus
 haute idée du respect que l'on por-
 tait à Caton, n'est pas exempt d'exa-
 gération; car tous les anciens s'accor-
 dent à mettre la tempérance au nom-
 bre des vertus que cet homme illus-
 tre possédait à un degré éminent. Ca-
 ton continua de s'opposer aux trium-
 virs; mais en accompagnant Domi-
 tius Ænobarbus, qui briguaient le con-
 sulat, et avait pour concurrents Pom-
 pée et Crassus, il fut blessé et faillit
 perdre la vie. Lorsqu'il voulut s'op-
 poser à la loi *Tribonienne*, qui accor-
 dait une puissance extraordinaire à
 Crassus, il fut une seconde fois con-
 duit en prison; mais tout le peuple le
 suivit jusqu'au lieu de sa détention;
 ce qui força encore les factieux de le
 relâcher. Peu de temps après, il fut
 nommé préteur, et c'est la plus haute
 dignité où il soit parvenu. Il profita
 du temps où il était en charge pour
 faire passer une loi contre ceux qui
 achetaient les suffrages. Telle était
 la corruption de la république, que
 cette mesure mécontenta toutes les

classes de citoyens, les uns parce qu'ils avaient besoin de corrompre, les autres parce qu'ils trouvaient leur profit à être corrompus. Après la mort de Crassus, les troubles fomentés par César augmentèrent à un tel point, que les sénateurs les mieux intentionnés ne virent d'autre moyen de sauver la chose publique qu'en se tournant du côté de Pompée, et on le nomma momentanément dictateur. Caton crut, pour éviter un mal plus grand, devoir demander qu'il fût élu seul consul : ce qui fut adopté. Mais la constitution républicaine n'existait plus, dès que Caton se trouvait forcé, pour la sauver, de provoquer une mesure aussi illégale. L'année d'ensuite, Caton n'obtint pas le consulat, parce qu'il refusa de se soumettre aux usages établis en pareille circonstance. Cicéron, qui savait de quelle utilité eût été Caton, revêtu de la dignité de consul dans l'état de crise où se trouvait la république, le blâme avec raison de n'avoir employé aucun des moyens usités pour réussir dans sa demande. Cependant les fatales prédictions que Caton n'avait cessé de faire, s'accomplirent, et la guerre civile fut déclarée. Dans le partage des provinces, le sénat lui donna la Sicile à gouverner en qualité de pro-préteur ; mais à l'arrivée de Curion, accompagné de trois légions de César, Caton ne se trouvant pas en état de défendre cette île, partit, et alla rejoindre le camp de Pompée à Dyrrachium. Il conseilla de traîner la guerre en longueur, espérant y mettre fin par la voie des négociations ; il aimait trop ses concitoyens pour se réjouir de la victoire, de quel côté qu'elle se trouvât. Dès que la guerre fut commencée, il laissa croître sa barbe et ses cheveux, et la couleur de ses vêtements annonçait la tristesse de son âme. Ce fut lui qui fit prendre à

Pompée et à son conseil de gu résolution de ne piller aucun soumise à l'empire romain, et mettre à mort aucun citoyen hors du champ de bataille. Pe après la victoire qu'il rempo César, dans son camp de Dyrra poursuivit son rival, et laissa avec quelques troupes pour ga trésor de l'armée et les maga étaient dans la ville. Ce fut ce constance qui empêcha Caton présent à la journée de Pharsale cet événement, Caton fit voi Corcyre avec les troupes qu'il sous ses ordres, et offrit le co dement à Cicéron, qui le refusa. Caton se rendit en Afrique, où rait trouver Pompée ; mais à l rivée, il apprit le lâche assassin mis sur le vainqueur de Mith Caton résolut, malgré ces rev soutenir la cause de la liberté te resterait une lueur d'espérance le commandement des troupe lui obéirent avec joie, et s'avan Cyrène, qui le reçut dans ses quoiqu'elle eût fermé ses porte bienus. Tel est le récit de Plu Le poète Lucain dit au contrai les Cyréniens fermèrent leurs p Caton, qui n'entra que par fort leur ville, et leur pardonna ap avoir vaincus (*Pharsalia*, li v. 296). L'autorité de Phi semble devoir être préférée du poète. Dans ce lieu, Caton que Scipion, beau-père de Pe abordé avant lui en Afrique, retiré chez Juba, roi de Mau où Varus avait déjà rassemblé mée considérable. Pour les jo Caton entreprit à travers les une marche longue et pénible, laquelle il déploya une constar lui acquit l'affection de toute l. Pendant sept jours, il marcha à

rta la faim et la soif comme
 r des soldats. La jonction des
 cées se fit à Utique, et on dé-
 qui resterait le commande-
 chief. L'armée désirait Caton ;
 i-ci , trop fidèle observateur
 archie des pouvoirs , dit que
 se trouvant revêtu de la di-
 roconsul , avait plus de droit
 e commander. Cette condes-
 fut une faute que Caton se
 depuis , et qui accéléra la
 la cause qu'il défendait. Sci-
 nt voulu faire passer au fil de
 s les habitants d'Utique, Ca-
 yposa , et prit le commande-
 cette ville importante, tandis
 ion et Labiéus marchèrent
 sar. Caton donna à Scipion
 qu'il avait donné à Pompée,
 r la guerre en longueur. Sci-
 même que Pompée , méprisa
 il fut vaincu , et son armée
 nièrement détruite près de
 L'Afrique se soumit au vain-
 l'exception de la ville d'Uti-
 n chercha à inspirer aux sé-
 ui s'étaient renfermés avec
 ette ville , la résolution de se
 jusqu'à la mort ; mais n'ayant
 ire partager son courage , il
 e restait plus d'espérance , et
 éme des mesures pour faci-
 te de tous ceux qui voulaient
 . Quant à lui , il ne parut
 l'intention de sortir d'Uti-
 amis et son fils devinè-
 solution qu'il avait prise. La
 jour où il s'était proposé
 ter , il soupa tranquillement
 plusieurs questions de phi-
 Après s'être retiré dans sa
 il lut le dialogue de Pla-
 mortalité de l'ame, intitulé
 cette lecture terminée , ne
 lus son épée, qu'on avait eu
 r , il appela ses esclaves , et

leur ordonna de la chercher , feignant
 de n'y avoir pensé que parce qu'elle se
 trouvait égarée ; mais voyant qu'on
 ne la lui apportait point , il crut qu'on
 voulait le livrer vivant entre les mains
 de César , et cette idée le mit en fu-
 reur : il frappa avec violence un es-
 clave qui s'efforçait de l'apaiser. Son
 fils et ses amis accoururent au bruit,
 se jetèrent en pleurant à ses pieds,
 le conjurant de ne pas insister. Il
 reprocha à son fils sa désobéissan-
 ce à ses ordres ; il lui fit observer
 que , s'il avait résolu de se détruire,
 il pouvait le faire sans son épée :
 parlant ensuite avec calme , il engagea
 tous ceux qui étaient présents à se sou-
 mettre à César ; il exhorta surtout son
 fils à ne tenter aucune résistance , et
 à ne jamais se mêler des affaires pu-
 bliques. Il fit ensuite retirer tout le
 monde , à l'exception des philosophes
 Démétrius et Apollonides. Resté seul
 avec eux , il leur prouva d'abord qu'il
 n'avait aucun moyen de conserver sa
 vie qu'en la demandant à César , et il
 les pria de tâcher de lui démontrer
 qu'un tel parti était convenable , digne
 de lui , et conforme aux principes qu'il
 avait profes-és. Ils baissèrent la tête
 et gardèrent le silence. Cependant il
 leur fit entendre qu'il n'avait encore
 rien résolu définitivement ; mais il les
 renvoya tous deux pour exhorter son
 fils à attendre sa décision , et à ne point
 le gêner dans ses actions. Les deux
 philosophes sortirent en pleurant et
 sans rien répondre , et on donna l'épée
 de Caton à un petit enfant pour la lui
 porter. Il la reçut avec un plaisir ma-
 nifeste , la sortit de son fourreau , re-
 garda si la pointe en était bien ace-
 rée , et l'ayant trouvée telle , il la mit
 près de lui , reprit le *Phédon* de Pla-
 ton , qu'il lut deux fois , puis s'endor-
 mit du sommeil le plus profond. A son
 réveil , il donna ordre à un de ses af-

franchis, nommé *Butas*, d'aller au port pour savoir si ceux de son parti, qui s'étaient renfermés avec lui dans Utique, en étaient sortis. On vint lui dire qu'ils avaient mis à la voile, mais que la mer était très orageuse, ce qui le fit soupirer. Il renvoya encore *Butas* pour s'informer si, parmi ceux qui s'étaient embarqués, il n'y en avait pas qui fussent rentrés dans le port et qui eussent quelque chose à lui faire dire. L'aurore paraissait, et les petits oiseaux, dit Plutarque, commençaient à gazouiller, lorsque *Caton* s'endormit de nouveau. *Butas* vint presque aussitôt lui dire que la mer était plus calme et que tout était tranquille au port. Il parut satisfait, lui fit signe de sortir, lui recommanda de fermer la porte, et se remit dans son lit comme pour continuer son sommeil; mais à peine son affranchi fut-il parti qu'il se perça de son épée. En tombant, il renversa une table géométrique qui était près de lui; son fils et ses amis accoururent au bruit; ils le trouvèrent baigné dans son sang. On profita de son évanouissement pour panser la blessure qu'il s'était faite; mais dès qu'il eut repris l'usage de ses sens, il reponssa le médecin avec violence, arracha les pansements, déchira sa plaie de ses propres mains, et expira sur-le-champ. C'était dans la 49^e. année de son âge, et l'an 44 av. J.-C. La nouvelle de sa mort répandit le deuil et l'affliction dans la ville d'Utique. Les habitants, malgré l'approche du vainqueur, lui firent de magnifiques funérailles, et lui rendirent tous les honneurs dus à son rang. On l'inhuma sur le rivage, et on lui éleva dans l'endroit même une statue où il était représenté l'épée à la main, et qu'on voyait encore près de deux cents ans après, du temps de Plutarque. César, qui savait que *Caton*, après

avoir congédié tous ses adhérens restait dans Utique avec son fils plus intimes amis, hâta sa mort; mais il apprit en arrivant ce qui de se passer. On prétend qu'il dit « *Caton*, je porte envie à ta mort » que tu m'as envié la gloire de t'être sauvé la vie. » La mort de *Caton* a été le sujet de plusieurs discours morales et politiques parmi les modernes, et diversement jugée par eux; mais chez les anciens elle excita l'admiration universelle. Sous Auguste, *Horace* met la mort de *Caton* (*nobile lethum*) au nombre des actions qui honorent le plus le romain. *Virgile*, dans un poëme trepris en partie pour la gloire de la maison des Césars, peignit *Caton* à l'Élysée, présidant l'assemblée des justes :

Serestrosque pius, hic dantiem juvis Caton
Ensis, seculis à Vicerit, Isen du noir Phérog
 Les justes ont leur place; à leur tête est *Caton*

Les portraits qu'en ont tracés *Salluste* et *Velleius Paterculus* ont été cités; il en est un moins connu, mais brillant peut-être, mais non remarquable, qui a échappé à *Caton* dans l'intimité secrète de l'antiquité à une époque où il vivait tranquille sous les lois du vainqueur de *Pompe*, dont il avait accepté les faits. *Balbus*, *Oppius*, et plusieurs autres amis de *César* ayant désiré tendre l'éloge de *Caton* de la bouche de *Cicéron*, avaient engagé *Cicéron* à le demander à ce grand orateur. Voici ce qu'il répondit à la prière qu'*Atticus* lui écrivit à ce sujet. « l'éloge de *Caton* est une matière délicate, et je ne vois pas comment je pourrais m'y prendre pour l'écrire d'une manière, je ne dis pas plutôt, mais qui ne déplût pas à nos convives. Quand je ne dirais rien de la vigueur avec laquelle il je

le sénat, de son zèle pour la république et de tout ce qu'il a fait pour elle, et que je me réduirais à l'en général cette sagesse et cette fermeté qui ne s'est jamais démenties. On trouverait peut-être encore à s'en louer trop. Pour bien faire l'éloge de ce grand homme, il faudrait s'arrêter sur ces trois points; qu'il a prévu tout ce qui est arrivé; qu'il a résisté de tout son pouvoir; qu'enfin il a mieux aimé mourir que d'en être le témoin. » Cicéron n'est pas toujours aussi réservé; il nous a une *Vie de Caton*, à laquelle il crut devoir répondre en publiant l'*Anti-Caton*. Nous n'avons pas ses ouvrages; mais dans Plutarque, dans Salluste, dans Appien, dans Maxime, dans Dion Cassius, dans les lettres et les Discours de Cicéron, et dans d'autres anciens, on trouve de nombreux détails sur la vie et les actions de cet homme vertueux. C'est dans ces sources que nous avons puisé (1). **CATON (MARCUS PORCIUS)**, son fils, combattit pour défendre les restes de la liberté romaine, sous les ordres de Brutus, et mourut à ses côtés à la journée de Philippi.

W—R.

CATON (VALÉRIUS), grammairien romain, né dans la Gaule narbonnaise, fut, selon quelques-uns, affligé d'un nommée *Bursenus*; mais, dans ses ouvrages, il dit qu'il est en condition libre, et que, durant les proscriptions de Sylla, se trouvant en exil, il fut dépouillé de ses biens. Il fit une grande réputation par son talent à enseigner la jeune noblesse romaine, fut regardé comme poète

habile, et excella surtout à seconder dans les autres le génie poétique. Un distique cité par Suétone, relatif à Valérius Caton, le témoigne suffisamment: « Caton le grammairien, syrène » des Latins, tu es le seul qui possèdes » l'art de faire naître des poètes, et de » développer les beautés de leurs ouvrages. » Il acquit par ses leçons une fortune assez considérable pour posséder la *Villa de Tusculanum*; mais ses créanciers l'en dépouillèrent, et il fut réduit dans sa vieillesse à une très grande pauvreté. Il se vit forcé, après avoir possédé un palais, de se contenter d'une misérable chaumière, où il mourut abandonné de tout le monde, dans un âge très avancé. Indépendamment de plusieurs livres sur la grammaire, il avait composé divers poèmes dans les genres satirique et érotique. Un d'eux était intitulé *l'Indignation*, un autre *Lydie*, et un troisième *Diane*. Le seul qui nous reste de lui porte le titre de *Dire* (*imprécations*). Ce petit poème est divisé en deux parties; dans la première, l'auteur fait des imprécations contre les possessions qu'on lui a ravies; il soulève contre elles tous les éléments, et fait naître tous les fléaux; il semble désirer les voir détruire de fond en comble; dans la seconde, il revient à des sentiments plus doux; il déplore la perte de sa maîtresse Lydie, et envie aux champs qui lui appartenrent le bonheur de la posséder. Ce petit poème nous est parvenu presque partout défiguré par les copistes; de sorte que, dans son état actuel, il est fort obscur, et dans beaucoup d'endroits inintelligible. Après une lecture attentive, il nous a paru que la seconde partie était un poème distinct, à tort réuni à ce qui précède, par les copistes. Le premier mot, *battare*, qui revient plusieurs fois dans le cours du poème, a occa-

Le mot de Caton d'Utique fut mis sur la française par un anonyme (Jacques Auger), et elle est aussi le sujet d'une tragédie de l'Addison. Deschamps et Poinssinet de Sivry ont composé deux tragédies, intitulées *la Mort de Caton*: l'une en 1715, et l'autre 1789. Celle de Deschamps fut jouée avec quelque succès. 4.

sionné un grand nombre de discussions parmi les savants, sans qu'on ait pu encore en déterminer la signification. Malgré cela, le poëme de Valérius Caton contient des passages assez beaux pour qu'on l'ait attribué à Virgile, et pour qu'il ait été mis à la suite des œuvres de ce grand poète par quelques éditeurs. Horace devrait être nommé comme le plus ancien auteur qui ait fait mention de Valérius Caton, si quatre vers que l'on trouve dans de très vieux manuscrits, en tête de la satire X du livre I, et qu'on en retranche dans les éditions ordinaires, étaient véritablement de lui. Si l'on rejette ces vers d'Horace, Ovide est le plus ancien auteur qui ait parlé de Valérius Caton. Ensuite, c'est Suétone, qui nous apprend tout ce que nous savons de sa vie, dans son petit ouvrage sur les illustres grammairiens. Ovide l'accuse d'avoir été un poète licencieux, et une accusation de ce genre, faite par Ovide, ne peut être suspecte d'exagération. Wernsdoff, dans ses *Poetae latini minores*, tom. III, a donné la meilleure édition de ce poète; il a été imprimé séparément avec un commentaire de Christophe Arnold, Leyde, 1652. Cette édition a été réimprimée à Hambourg, en 1778, par les soins de G. A. Mirus. Il paraît que Valérius Caton est le plus ancien poète né dans la Gaule transalpine dont il soit parvenu des fragments jusqu'à nous; car il ne nous reste rien de l'école brillante que les Grecs avaient formée à Marseille. Le poëme des *Diræ* n'a encore été traduit dans aucune langue moderne. W—R.

CATON (DIONYSIUS), auteur de quatre livres de distiques moraux adressés à son fils, en vers latins, et qu'il ne faut pas confondre avec les maximes de même genre que Caton avait composées en prose. Le siècle où il a vécu est

incertain; mais il est prouvé qu'il est antérieur à Constantin-le-Grand. Il est probable qu'il vécut sous l'empire d'Antonin. Il était païen. La première édition de ses *Distiques*, en in-4°, est très rare, de même que celle de 1477, imprimée à Comblanchien, petit bourg près de Turin; les autres sont celles d'Othon Arnæum *notis variorum*, Amst. 1754, 1759, in-8°, et celle de Hold, 1784, in-8°. On a aussi sans les commentaires l'édition de Tzschucke à Meissen, en 1790, in-8°. Tzschucke a réimprimé aussi l'auteur dans le tome I^{er}. de ses *Latini minores*, Leipzig, 1790. Les *Distiques* de Caton ont été imprimés par Philippe de Beaugault, Augsbourg, 1475, in-fol., rare, et qu'il faut distinguer de ceux qui y fut publiée in-4°, la même année sans les commentaires de Placcius par Verrati, Florence, 1604; par Érasme, Strasbourg, 1544; Bâle, 1520, in-4°; la même année, in-8°; par Joseph G. Leyde, 1598, in-8°; par le même Coeffetau, Paris, 1648. Ils ont été traduits en vers par Planude, Vienne, 1523, in-8°; Zuber; par Scaliger, etc. : ces différentes versions se trouvent dans l'édition d'Arntzenius; en italien, par Lantulo, napolitain, 1598, in-8°; en polonais et en allemand, Cracovie, 1561, in-8°; en anglais, 1562, in-8°; en français, par P. Grosnet, par Habert, Dutrouchet et par l'abbé Sallier, 1751. M. Boulard a publié en 1802, les traductions en vers allemands et hollandais, chacune avec une version française littérale et linéaire, accompagnée du texte et de la traduction en vers français. On joint ordinairement à la

tenius l'*Historia critica Cato-*
, per singulorum seriem con-
s Dionysii Catonis Disticho-
x ordine deducta, cum Max-
dis metaphrasi græcâ, cum
variorum, Amsterdam, 1759,
 W—r.

TROU (FRANÇOIS), né à Pa-
 3 décembre 1659, de Mathurin
 1, conseiller-secrétaire du roi,
 chez les jésuites en 1677. Ce fut
 l'élève de Rouen qu'il se fit connaî-
 tre des compositions qui annon-
 ce la facilité, de la grâce et de
 l'élégance. Ses supérieurs l'ayant
 destiné à la chaire, il prêcha
 avec applaudissement, et
 surtout dans les panégyri-
 ques dégoûté par la contrainte
 de rendre par cœur, il regretta le
 que sa mémoire faisait per-
 son esprit, et abandonna la
 plume. Le *Journal de Trévoux*,
 commença en 1701, lui dut sa
 naissance et ses progrès. Il l'entre-
 tint avec trois de ses confrères, le
 pendant environ douze ans, et s'y fit
 l'imitation d'un bon critique. Ce
 journal périodique ne l'empêcha pas
 de livrer à la composition de plu-
 sieurs autres ouvrages; les principaux
 I. *Histoire générale du Mo-*
nde, éditée sur les Mémoires portu-
 gais manuscrits du vénitien Manou-
 1705, in-4°, ou 5 vol. in-12;
 II. *Histoire du règne d'Aureng-*
 1715; III. *Histoire du fanatisme*,
 dans la religion protestante, et
 l'histoire des anabaptistes, du
 jacobinisme, et des trembleurs, Pa-
 1733, 3 vol. in-12. « Ces trois vo-
 lumes, dit l'abbé Goujet, écrits avec
 talent et une grande vivacité de style,
 touchent le lecteur par la variété, la
 clarté et l'importance des faits »;
 d'autres critiques désirent plus
 de rapidité dans la narration. Ca-

trou avait d'abord publié séparément
 l'*Histoire des anabaptistes*, Paris
 (Amsterdam), 1693, in-12, et Amster-
 dam, 1700, in-12, fig. III. *Traduction de Virgile*, avec des notes
 critiques et historiques, dont la meil-
 leure édition est de 1729, en 4 vol.
 in-12. Cette traduction fut alors vi-
 vement attaquée par l'abbé Desfon-
 taines, qui l'a été à son tour pour la
 sienne. « Une vive et singulière ima-
 gination, dit le critique, a dicté cette
 version toujours rampante, souvent
 burlesque, où le texte même est al-
 téré. Le traducteur prend souvent la
 liberté de réformer les expressions de
 l'original, en citant faussement les ma-
 nuscrits sur lesquels il s'appuie. Quel-
 quefois même, de son propre aveu,
 il ne consulte que son goût particu-
 lier. Il y a dans ses notes de l'esprit
 et des recherches; mais plusieurs sont
 peu judicieuses, ne servent qu'à étayer
 les sens faux qu'il donne à Virgile,
 et paraissent moins faites pour le
 poète que pour le traducteur. » Quo-
 ique ces critiques soient un peu sus-
 pectes dans la bouche d'un rival, le
 public n'a point appelé de ce juge-
 ment, et la traduction est entièrement
 oubliée, surtout depuis qu'il en a paru
 de plus fidèles. IV. *L'Histoire romai-*
ne, 1725-37, en 21 vol. in-4°, reim-
 primée en 1757, en 24 vol. in-12, ac-
 compagnée de notes historiques, géo-
 graphiques et critiques, de gravures,
 de cartes, de médailles, etc. Cette his-
 toire est la plus étendue que nous
 ayons; on applaudit dans le temps à
 la profondeur des recherches, à la soli-
 dité des réflexions et à l'art qui avait
 présidé à l'enchaînement des faits;
 mais la critique y reprit un style pué-
 rilement pompeux, des ornements am-
 bitieux, peu d'accord avec la sévérité
 de l'histoire, des expressions triviales,
 un néologisme outré et des détails inu-

tibles, et, en général, le ton de Maimbourg et de Berruyer, plutôt que celui de Tite-Live et de Tacite. L'auteur avait recherché l'éloquence, et n'avait pas rencontré la précision. On fut plus content des notes, qui sont presque toutes du P. Rouillé, associé et continuateur de Catrou. L'ouvrage, cependant, ne mérite pas tout-à-fait l'oubli dans lequel il est tombé. Bundy l'a traduit en anglais, Londres, 1728-1750, 5 vol. in-fol., et Fra Zannino Marsesco en italien. Le P. Routh devait achever l'entreprise de ses collègues; mais la dispersion de la société y mit obstacle. Le P. Catrou mourut le 18 octobre 1757, à soixante-dix-huit ans. Il avait conservé dans sa vieillesse l'imagination belle et vive de ses premières années. Il joignait les qualités du cœur à celles de l'esprit; ses manières étaient affables et polies. (Voy. les *Mémoires de Trévoux* et le *Moréri*, édition de l'abbé Goujet.)

N—L.

CATS (JACQUES), né à Brouwershaven en Zélande, en 1577, occupa une des premières places parmi les restaurateurs ou plutôt les créateurs de la langue et de la poésie hollandaise. Peu de poètes ont eu une verve plus féconde. Il charma tous les loisirs d'une vie longue et très occupée, en cultivant son aimable talent pour la poésie, et elle fit, dans son extrême vieillesse, les délices de sa retraite. L'amour avait failli le fixer à Orléans, où il était allé prendre ses degrés en droit, après avoir fait de très bonnes études à Leyde. Il refusa à son retour la chaire de droit qui lui fut offerte dans cette université naissante, mais déjà très illustre. Il a rempli, dans les temps les plus difficiles, les premières fonctions administratives et diplomatiques. Ambassadeur en Angleterre en 1627 et en 1651, il en revint, la première

fois, décoré de l'ordre de St. Il fut grand-pensionnaire de de, de 1636 à 1651. Le talent poétique de Cats est entièrement différent de celui de H. Vondel, ses contemporains émules. Sa muse se distingue ce qu'ont de plus attrayant la simplicité, la bonhomie, la pureté, et on ne l'a pas mal non ce rapport, le *La Fontaine Hollande*. Il s'élève quelque son sujet, mais il ne vise à sublime. Nul n'a possédé, ni ployé en vers une plus profonde naissance du cœur humain toujours le sentiment à la Comme Ovide, il abuse de sa il a habituellement, comme abondance redondante, mais poésie, comme celle d'Ovide, che d'expressions et pleine d' On lui reproche des chevilles, pétitions, et une coupe de vers monotone; mais que d'excellentes rachètent ces défauts! pure diction, clarté de style, imagerie riante et fertile; morale qui, sans tention, sans effort, soumet le cœur. Et cependant ce poète avait long-temps joui d'une sans exemple, qui avait mérité le nom national de *père* (Vader) dont les ouvrages, religieusement cueillis et fréquemment réimprimés furent appelés la *Bible de la Hollande*, la *Bible des paysans*, et commencé, au bout de cent ans, à dans le plus injuste décri; il est venu du bon ton de l'assimilé plus insipides rimeurs, que réclamation imposante s'est élevée contre cette flétrissure égale absurde et ingrate. Van Effect son *Spectateur hollandais*, fidèle la voix de la raison et de les de Kruyff, les Bilder

moins dignes de juger dressé à leur tour le dèrret de ces impitoyables et, vers la fin du siècle qui couler (1790 et ann. suivants) deux derniers ont offert à patriotes une nouvelle édition de *Cats*, dans un mode et portatif, quand ils étaient in-folio, ou au . Le recueil des *OEuvres* est principalement composé et d'allégories, conformément de son temps; de poëmes de différents âges et les diffinitions de la vie; de mélancoliques sujets, où l'on trouve des épiques, idylles, etc.; d'un poëme de la vie champêtre; d'un poëme propre retraite rurale et d'un poëme octogénaire. Ses *Emblèmes* en trois langues; mais incomparablement mieux pour la poésie latine que française. Il mourut à l'âge de Zorgvliet, sur la terre de la Haye à la mer, le 17 mars 1660, âgé de quatre-vingt ans. Toutes ses œuvres ont été traduites en français et en vers. Barlaeus et Godefridus ont également traduit en vers le titre de *Faces augustine* de l'*Anneau nuptial*. On a aussi une imitation libre de son poëme intitulé les *Jeux d'enfants* ses *Opuscules poétiques*, Paris, 1761, in-8°.

M—ON.

NEO (JEAN-MARIE), l'un des plus grands écrivains littérateurs italiens de ce siècle, était né à Novare, le 17 mars 1529. Il eut pour maître Paul Merula et Démétrius de Sicile. Il avait à peine achevé ses études lorsqu'il composa un comédien sur les lettres et sur le pané-

gyrique de Pline le jeune, qui parut à Venise, en 1500, puis en 1506 à Milan. Cet ouvrage le fit connaître dans toute l'Italie. Il se rendit à Rome, où sa réputation l'avait précédé. Le cardinal Bendinello Sauli le prit pour son secrétaire, le fit entrer dans les ordres, et lui fit obtenir un bénéfice. C'est à Rome qu'il publia des traductions de divers opuscules d'Aphthonius, d'Isocrate et de Lucien. Il composa plusieurs autres ouvrages, tant en prose qu'en vers, mais il n'a jamais réussi dans ce dernier genre. On a de lui un poëme latin à la louange de la ville de Gènes, qu'il fit pour plaire au cardinal, son patron. Il en avait entrepris un autre plus considérable sur le sujet que le Tasse traita depuis avec tant de supériorité, la prise de Jérusalem; mais il ne l'a point achevé. On dit que sa mort fut tenue secrète par ceux qui aspiraient à ses bénéfices, et qu'il fut enseveli sans aucune pompe. C'est à cette circonstance que fait allusion son épitaphe latine, composée par Pierre Mirteo, ou Myrtæus, et rapportée par Paul Jove, dans l'éloge du Cattaneo. — Un autre CATTANEO (Jérôme), noble génois, né à Bartolotta en 1620, se fit jésuite à quatorze ans, occupa les premiers emplois de son ordre, et fut choisi par la république de Gènes pour être son historien. Il n'a cependant point laissé d'histoire, mais seulement un discours prononcé au couronnement du Doge Agostino Centurione, et qui a pour titre: *Le saggie difficoltà del principato di Genova*, un *Parallèle entre l'ancien monde et le nouveau*, aussi écrit en italien, et quelques autres opuscules. R. G.

CATTANEO (LAZARE), jésuite et missionnaire italien, naquit d'une famille noble de Sarzana, sur la côte de Gènes, en 1560. A l'âge de vingt-un

ans, il entra chez les jésuites à Rome, et ayant obtenu, après de longues et vives instances, la liberté de se consacrer aux travaux des missions, il s'embarqua pour les Indes en 1588. La ville de Goa obtint les prémices de son zèle, et il alla l'exercer ensuite pendant deux ans sur la côte de la Pécherie. De là, des ordres supérieurs l'appellèrent à la Chine, où il devint l'utile coopérateur du célèbre père Ricci, le premier qui porta la foi chrétienne dans cet empire. Il l'accompagna dans son voyage à Pékin, où ce père fut très bien accueilli par l'empereur, qui lui permit de se fixer à la Chine. Le P. Cattaneo partagea le zèle et tous les travaux de cet homme apostolique, pour l'établissement des missions dans les différentes provinces. On appela de Macao de nouveaux missionnaires, et des résidences leur furent préparées dans les villes les plus considérables. Ce premier établissement des jésuites essaya une foule d'obstacles et de contradictions; les plus redoutables pour eux furent les insinuations perfides de quelques Européens qui étaient leurs ennemis. Ceux-ci eurent l'air de s'ouvrir confidemment à quelques Chinois de Macao et de Canton; ils leur dirent que les jésuites étaient des hommes ambitieux, qui, sous prétexte d'annoncer la religion chrétienne, ne tendaient à rien moins qu'à s'emparer de l'empire. Ils leur firent malignement observer la situation géographique des lieux et des villes où ils avaient établi leurs résidences depuis Canton jusqu'à Pékin. Ils assurèrent qu'une flotte hollandaise, qui paraissait depuis quelque temps sur les côtes de la Chine, n'y était arrivée que pour favoriser leur entreprise; que le gouverneur de Macao devait les appuyer de toutes les troupes portugaises qui étaient sous ses ordres, auxquelles

devaient se joindre encore celle attendait du Japon, où l'on savait que les disciples des jésuites étaient nombreux. Enfin clarèrent savoir que le P. Cattaneo était celui sur la tête duquel les vengeux conquérants se proposaient de placer la couronne impériale, tel était le motif de tant de cour et dans les provinces. Ces relations parurent si importantes aux Chinois qui en furent les dépositaires, qu'ils se hâtèrent d'en instruire les magistrats supérieurs de Canton, toujours craintifs et soupçonneux à l'excès pour tout ce qui touchait les affaires d'état, conçurent de vives alarmes à la nouvelle de cette défection. Toute la ville de Canton fut dans le trouble et l'agitation, et prit autant de mesures de sûreté que les flottes hollandaises et japonaises déjà menacées les côtes. Ces bruits se répandirent dans les provinces voisines, et y excitèrent une égale fermentation; déjà on y annonçait que le P. Ricci avait été exécuté à Pékin. Malheureusement un jésuite chinois, nommé *F. Martinès*, passait à Canton dans cette circonstance, pour se rendre à Pékin. Quelque soin qu'il eut pris de se dérober, il fut découvert, saisi, jeté en prison, et condamné au supplice d'une bastonnade si violente qu'il expira sous les coups. La consigne des missionnaires était un roman absurde pour qu'il pût se méprendre. L'imposture se dissipa bientôt même, et les Chinois furent contraints à rougir de leurs ridicules. Le P. Cattaneo continuant quarante-six ans l'exercice pénible des fonctions de missionnaire en Chine. Cassé de vieillesse par les travaux, il passa les

10 années de sa vie privé de l'usage de tous ses membres, assis jour et nuit dans un fauteuil, et mourut à Pékin en 1640, âgé de quatre-vingt ans. Il a écrit en chinois plusieurs ouvrages destinés à l'instruction des néophytes; un seul, sous le titre de *la contrition ou de la douleur échée*, a été imprimé. G—R.

CATTANI DA DIACCETO (FRANCOIS), né à Florence, le 16 novembre 1646, étudia sous Marcile Ficin, et rendit si habile, qu'il parvint à surpasser son maître dans sa chaire de philosophie. Il mourut à Florence le 12. Ses œuvres, presque toutes de philosophie platonicienne, ont été imprimées à Bâle en 1563. Son ouvrage le plus célèbre : *Tre libri d'amore*, a été imprimé séparément, à Venise, 1561, in-8. : on y trouve sa vie, écrite par lui-même. — Un autre François **CATTANI DA DIACCETO**, petit-fils du précédent, et qu'on appelle aussi *le grand*, entra dans l'ordre des dominicains, fut ensuite évêque de Fiésole, et mourut au concile de Trente, et mourut le 5 novembre 1595. On a de lui plusieurs ouvrages, parmi lesquels on remarque : I. *Discorso dell' autorità della scrittura sopra il concilio*, Florence, 1561, in-8. ; II. *Sopra la superstitione dell' arte magica*, Florence, 1561, in-8. ; III. des traductions italiennes de l'*Hexaméron* de S. Ambroise, Florence, 1560, in-8. ; très-rare ; *Offices*, du même, Florence, 1561, in-4. ; des *Epîtres et Evangiles*, etc. C. T—Y.

CATTANI (GAETAN), jésuite, né à Pérouse le 7 avril 1696, fut destiné à la mission. Ses supérieurs l'envoyèrent au Paraguay ; il partit de Modène le 10 août 1726, et n'arriva à Tucumán que le 19 avril 1729. Pendant son séjour au Paraguay, il adressa à son père, Joseph Cattani, trois lon-

gues lettres que Muratori a insérées dans son recueil sur les missions, avec de grands et justes éloges de l'auteur. Ce recueil a été traduit en français, sous ce titre : *Relation des missions du Paraguay*, Paris, 1754, in-12. Muratori le rédigea en partie, d'après les manuscrits de divers jésuites que Cattani avait envoyés en Italie. L'auteur s'y montre observateur instruit et judicieux ; il s'exprime avec une facilité et une grâce toutes particulières qui lui font pardonner la longueur de ses lettres. Le comte Algarotti, dont on connaît le jugement délicat en matière de goût, s'était procuré quelques autres lettres de Cattani qu'il comptait livrer à l'impression ; il est à regretter qu'il n'ait pas exécuté son dessein. Après un séjour de quatre années au Paraguay, Cattani mourut des suites d'une fièvre maligne, le 28 août 1733, à peine âgé de trente-huit ans. Son confrère, le P. Charles Gervasoni, en donna la triste nouvelle à Joseph Cattani, par une lettre que Tiraboschi a insérée dans le second volume de sa *Biblioteca Modenese*. R. G.

CATTENBURGH (ADRIEN VAN), un des plus fameux théologiens de la secte des arminiens ou remontrants, naquit à Rotterdam en 1664, professa pendant vingt-cinq ans dans cette ville, fut lié avec Philippe de Limborch, un des plus savants docteurs de la secte, et mourut vers le milieu du 18^e. siècle. On a de lui les ouvrages suivants : I. *Spicilegium theologiæ christianæ Philippi à Limborch*, Amsterdam, 1726, 2 vol. in-fol. ; II. *Bibliotheca scriptorum remonstrantium*, Amsterdam, 1728, in-8. ; III. *Syntagma sapientiæ Moysiæ*, ibid. 1757, in-4. : Cattenburgh attaque avec force, dans ce dernier ouvrage, les athées et les

stes; IV. une *Vie de H. Grotius* (flamand), imprimée à Amsterdam, en 1727, 2 vol. in-fol. V—VE.
 CATHO (ANGELO), né à Taite dans le 15^e. siècle, fut envoyé par le duc de Bourgogne, par Jean Nicolas, ducs de Calabre, qui précédèrent l'un après l'autre à la main sa fille unique Marie. Ces deux princes étant morts avant la fin de la négociation dont était chargé Catho, le duc de Bourgogne, qui avait été à l'aveugle de l'apprécier, l'engagea à demeurer à sa cour, et lui fit, pour le salaire, une pension considérable; mais, après la journée de Morat, où les Bourguignons furent défaits par les Français, Catho s'apercevant que les Français du duc commençaient à s'embrouiller, demanda son congé, et se rendit en France, où Louis XI l'accueillit, le nomma son aumônier, et, à quelque temps de là, lui donna l'archevêché de Vienne. Catho avait connu Philippe de Commines à la cour de Bourgogne, et, dès cette époque, s'était formée entre eux une liaison qui se rendit durable. Ils se retrouvèrent avec plaisir à la cour de France, et ce fut à la sollicitation de Catho que Commines écrivit ses mémoires, en plusieurs endroits desquels il le loue de son grand savoir et de son habileté à prévoir l'avenir. Ce n'est cependant pas Commines, mais l'auteur d'un *Sommaire de la vie de Catho*, imprimé avec ses mémoires, qui raconte que cet homme-ci annonça le premier à Louis XI la mort du duc de Bourgogne: « A l'instant, dit l'auteur du sommaire, que ledit duc fut tué, le roy Louys voyoit la messe en l'église Saint-Martin à Tours, distant de Nancy de dix grandes journées pour le moins, et à ladite messe luy servoit l'aumosnier archevesque de Vienne, lequel en baillant la paix audict

seigneur, luy dyct ces paroles: « Dieu vous donne la paix et le repos; vous les avez si vous voulez, *Quod consummatum est*: vostre ennemy le duc de Bourgogne, est mort et vient d'estre tué, et son armée est confite. Laquelle heure cettée est trouvée estre celle en laquelle veritablement avoyt esté tué ledict duc. » On peut lire des réflexions très judicieuses sur cette prédiction, et quelques autres dans le *Dictionnaire* de Bayle, article *Catho*. Suivant quelques autres contemporains, il était savant en médecine, mathématicien et littérateur; sa devise était: *Ingenium superat vires*. Il mourut extrêmement gretté, à Vienne, en 1497, et fut enterré dans la cathédrale. Puisque le dernier point est certain, il faut corriger son prétendu voyage et sa mort à Bénévent au rang des erreurs historiques qui ne doivent plus reparaitre. W—

CATTIER (PHILIPPE) vivait vers le milieu du 17^e. siècle. Il était avocat au parlement de Paris. L'ouvrage qu'il a donné à son nom quelque temps est intitulé: *Gazophylacium Græcorum, hoc est methodus admirabilis secundum quam intra horæ spatium possit quis addiscere innumera vocabula græca*, etc., Paris, 1655 in-4°. C'est trop promettre; mais la méthode de l'auteur peut être d'un grand secours pour l'étude de la langue grecque. Van Baskhuysen, professeur à Hanovre, y fit réimprimer cet ouvrage, en 1708. Abresch, qui en donna une autre édition à Utrecht en 1757, avec des notes importantes, crut devoir altérer le titre original, qui était trop emphatique; voici celui de son édition: *Gazophylacium Græcorum, seu methodus admirabilis ad insignem brevem comparandam verborum copiam, cum auctario*, etc. Elle a été réim-

avec des additions, à Leyde, in-8°. Il y a une édition du *phylacium* donnée à Paris en 1665, par M. Ballière de Laisement; elle ne contient pas le supplément esch. Cattier fit aussi un *Gacrlacium* pour la langue latine, à même promesse dans le titre, 1665, in-4°. et un *Jardin des es latines*, Paris, 1667, in-4°. : ans auparavant, en 1647, il publié: *Exercitationes quatuor*, l est question, dans ce livre, de aière de former une bibliothèque urs grecs, *quo pacto bibliotheca s instituenta sit*, etc. : nous n'en issons que le titre. En 1667, il à Paris, in-4°. , ses *Quæstio- ou exercitationes academica u linguæ græcæ*, qu'un savant rraphe assure n'être qu'une ession des *Exercitationes qua*. On connaît encore de Cattier *Draison funèbre d'Anne d'Au-*, en vers grecs, latins et fran- Les talents de Cattier ne l'avaient ené à l'opulence. L'abbé de Ma- Pa placé dans le dénombrement teurs qui lui avaient donné leurs es a pour diverses poésies grecs et latines; versé qu'il est, dit- dans ces deux langues, qui, pour même, ne l'ont pas rendu plus orisé des dons de la fortune, qui répandent presque toujours sans inction du vice ou de la vertu. » u, dans une de ses lettres à Sau- (let. 191), parle avec peu d'es- d'un écrit de controverse théolo- , dont le titre paraît avoir été : *hisisme de la doctrine de Sau-* et il ajoute qu'on l'attribue à un n Cattier, assez savant en grec, fort ignorant en théologie. La est datée de 1648, et il est pro- que c'est de notre Philippe Cat- u'il s'agit.

B—55.

CATULLE (Caius (1) Valérius), célèbre poète latin, naquit à Vérone, et, selon d'autres, à Sirmium, au- jourd'hui Sirmione, petite ville bâtie sur une presqu'île du lac Bénac (au- jourd'hui lac de Garda), l'an de Ro- me 667, 86 avant Jésus - Christ, de parents assez distingués par leur rang et par leur fortune, pour avoir plus d'une fois reçu César, lorsqu'il visitait cette partie de la Gaule ci- salpine. Conduit très jeune encore à Rome, sous les auspices de Mallius, dont il célébra depuis le mariage dans une de ses plus jolies pièces (*carm.* 62), Catulle s'y fit bientôt distinguer, par les agréments de son esprit, de tous ceux qui commençaient à illustrer cette époque brillante. Il ne tarda pas à se lier avec Cicéron, Plancus, Cinna, et Cornélius Népos, auquel il dédia par la suite le recueil de ses œuvres. Ce recueil n'est pas volumineux : Ca- tulle y parcourt cependant les princi- paux genres de poésie, et prouve, par la supériorité avec laquelle il les traite, ce qu'il eût été dans chacun d'eux, si, moins ami du plaisir et des voya- ges, il eût fait des lettres son objet essentiel. Il est au reste douteux que nous possédions tout ce qu'il avait composé. Nonius et Servius citent de lui des vers que l'on ne trouve point dans le recueil de ses œuvres; et Té- rentianus en rapporte trois, d'un mè- tre particulier, qui ne s'y trouvent pas davantage. Si l'on en croit Giraldi (*De poët. hist. dial.* 10), Alde Ma- nuce et Érasme se flattaient de pos- séder un poème inédit de Catulle, in- tulé *Ver* (le Printemps); mais il est démontré qu'il s'agissait du *Pervigi- lium*, qui n'était point alors attribué à Catulle, et que quelques érudits, Bayle entre autres, lui ont même dis-

(1) Ou *Quintus*, d'après quelques manuscrits. Plinæ (liv. XXXVII), et Scaliger.

té depuis. Quoi qu'il en soit, les anciens et les modernes n'ont jamais varié sur le mérite de celles de ses poésies que le temps a conservées : Tibulle, Ovide en ont fait l'éloge ; et Martial, si jaloux de sa supériorité dans le genre de l'épigramme, ne le dit pas modestement qu'au seul Catulle (*uno minor Catullo*). Il ne craint pas même de dire que Véronne, patrie de Catulle, ne lui doit pas moins de célébrité que Mantoue à son Virgile. Pline le jeune lui reproche cependant quelques vers un peu durs, et Scaliger lui prouve d'autres défauts encore ; mais n'en est pas moins resté un modèle dans l'épigramme, quand il la renferme dans ses justes bornes, et dans le langage adroit, quand il n'est que tendre et flatteur. Il excella également dans le vers héroïque, et son bel épisode d'Ariane passe pour avoir inspiré le chantre de Didon. Le premier, chez les Romains, il cultiva avec succès la poésie lyrique, et les quatre odes qui nous restent de lui font vivement regretter celles que nous avons perdues. Il est fâcheux que ce poète aimable ait pas toujours assez respecté la décence dans ses écrits ; mais Catulle s'était fait, à cet égard, des principes inégalement commodes ; il suffit, selon lui (*carmin.* 16), que le poète respecte personnellement les mœurs : ses vers ne peuvent impunément les braver. Il est probable que cette morale était celle des aimables libertins qu'il fréquentait, des maîtresses, qu'il traite en général assez cavalièrement. Les sociétés de Calpurne l'engagèrent souvent dans des embarras sur lesquels il était le premier à plaisanter (*carmin.* 13), et qui le mirent en relation avec les jurisconsultes et les avocats les plus célèbres de son temps. Achille Stace, et Balzac après lui, prétendent même que Cicéron s'aida pour notre poète ; mais ce n'est

qu'une conjecture. Il fallait que la fortune dissipée de Catulle n'eût pas entièrement dérangé sa fortune, ou que ses amis généreux l'eussent réparée, puisqu'il possédait une maison de campagne à Tibur, et une autre beaucoup plus considérable dans la presqu'île de Sirmium. A son retour de Bithynie où il avait suivi le préteur Memmius (le même auquel Lucrèce dédia son poème), il félicita sa belle retraite de recevoir enfin son possesseur : *gaude de hero* (*carmin.* 51). Ses débris nous attestent encore son ancienne magnificence ; ce sont plutôt les restes d'un palais, que les ruines d'une maison particulière. Au surplus, Catulle eut sans doute, et mérita d'avoir de nombreux amis ; il en compta parmi tout ce qui y avait à Rome de plus distingué. César lui-même fut du nombre, quoiqu'il le poète l'eût violemment attaqué dans deux épigrammes, dont la première est de la plus grande force (*carmin.* 29) ; mais le dictateur était politique et habile, et avait lui-même trop d'esprit pour ne pas sentir que le parti de la douceur était le meilleur et le seul à prendre dans la circonstance. Catulle en fut quitte pour quelques excuses : César l'invita à souper, et il ne fut plus question des épigrammes. Les relations d'amitié et d'hospitalité continuèrent même, comme par le passé, entre César et la famille du poète. Catulle joignait au talent de la poésie une érudition profonde et variée, qui lui a valu, de la part de tous ceux qui ont parlé de lui, l'honorable épithète de *docte*. Ovide, Martial, Tibulle ne le désignent jamais autrement, et ce n'était point une de ces épithètes banales, indifféremment accolées à tous les noms un peu célèbres : c'était un éloge mérité. Il avait fait de la langue et de la poésie grecques une étude particulière, et l'on s'en aperçoit, soit

ar ses belles versions de de Sapho et de la *Cheve-énice*, traduite de Calli-; par les formes habituelles, et par sa prédilection ur les tours et les figures particulières à cette belle inion la plus commune est mourut l'an de Rome 697, de trente ans. Scaliger, arques sur la *Chronique* s'efforce de prouver que t plus de soixante-onze ourut; mais les raison-lesquels il s'appuie sont lidité. Isaac Vossius les a ranlés dans son *Catulle*, r oppose des faits et une uels il est difficile de ne re. Sage médiateur entre s aussi opposés de senti- Ginguéné (préface des *Thétis et de Pélée*) éta- uves assez plausibles que t jusqu'à quarante ans. orable où fut retrouvé anuscrit de Catulle, vers uinzième siècle, est la utes multipliées, des le- es qui en ont successive- ré les diverses éditions. La t de 1472, in-fol., sans lle ni d'imprimeur (ou indelin de Spire). Nous s ensuite celles de Parthé- a, in-fol., 1485; d'Alde, rections d'Avancius, Ve- et 1515, in-8°. (cette der- ra préférable à la premiè- andre Guarini, Venise, on précieuse, presque in- s de l'Italie; de Muret, le Manuce, 1554, in-8°.; ace, Venise, 1566, in-8°.; eph Scaliger, Paris, Ro- e, 1577, in-8°.; d'Isaac ondrés, 1684, et Ley-

de, 1691, in-4°.; *ad usum Delph.*, Paris, 1685; Volpi, Padoue, 1710; mais, presque honteux de cette faible ébauche, Volpi amassa pendant vingt-sept ans les matériaux d'une nouvelle édition, qui parut au bout de ce temps, Padoue, 1737; celles de Venise, 1738, in-fol., données par Corradino, faussaire honteusement démasqué, après avoir séduit un moment quelques hommes instruits; de Coustelier, Paris, in-12, 1743, jolie édition, mais faite malheureusement d'après celle de Corradino; de Baskerville, in-4°, 1772; de Deux-Ponts, 1785 et 1794, in-8°.; celle enfin du savant M. Doëring, Leipzig, 2 vol. in-8°, 1788 et 1792. « C'est, » pour la pureté du texte, la justesse » et la concision des notes, la meil- » leure peut-être, dit avec raison M. » Ginguéné, et la plus utile de tou- » tes; » elle ne laisse à désirer qu'un meilleur papier et de plus beaux caractères. Les poésies de Catulle ont été traduites en prose française, entre autres par l'abbé de Marolles, Paris, 1653, in-8°.; par Pézay, Paris, 1771, 2 vol. in-8°. (y compris la version de Tibulle); par M. Noël, Paris, 1803, 2 vol. in-8°, avec des notes savantes et un choix d'imitations de Catulle par les poètes latins modernes et par nos poètes français. Les *Noces de Thétis et de Pélée* ont été traduites en vers français, par le même abbé de Marolles, ainsi que la *Veillée de Venus*, Paris, 1675, tom. 1^{er}. de sa *Traduction de toutes les Oeuvres de Virgile en vers français*, en 2 vol. in-4°.; par Legendre, Lyon, 1701, in-12; par M. Courmand, Paris; par M. Ginguéné, avec le texte latin, revu, et quelquefois heureusement corrigé, sur les meilleures éditions comparées, une préface et des notes, où le goût éclairé et dirige une

critique sage et bien raisonnée, Paris, 1812, gr. in-18; par M. Mollevaut, dans son *Choix de Poésies de Catulle*, Paris, 1812, in-12. A—D—R.

CATULUS (QUINTUS LUTATIUS), consul l'an de Rome 650, est principalement connu par la victoire signalée qu'il remporta, conjointement avec Marius, sur les Cimbres, dans la plaine de Verceil : ils furent associés au même triomphe. Des dé pouilles des vaincus, Catulus fit élever un portique auquel son nom resta attaché. Dans cette même guerre, il se fit remarquer par un trait de présence d'esprit. Les Cimbres avaient forcé le passage de l'Adige; l'armée romaine, aux ordres de Catulus, fut si effrayée de la manœuvre de l'ennemi, qu'elle abandonna son camp, et se retira en désordre. Le général, voyant qu'il ne pouvait retenir les fuyards, alla se mettre à leur tête, comme s'il les eût guidés lui-même, pour qu'il ne fût pas dit que les Romains avaient fui devant des Cimbres. Enveloppé dans les proscriptions, ses amis ne purent obtenir de Marius qu'il eût la liberté de sortir de Rome et de s'exiler. L'impitoyable proscripteur répéta plusieurs fois : « Qu'il meure. » Catulus s'étant enfermé dans une petite chambre nouvellement enduite de chaux, y fit allumer un grand feu, et s'y étouffa. Il périt ainsi l'an de Rome 665. Il avait, suivant Cicéron, de l'urbanité, de la sagesse, de l'intégrité, du savoir, et une élocution douce et facile. Il avait écrit sur son consulat et sur les événements du temps; mais il n'en est rien resté. Q—R—Y.

CATULUS (QUINTUS LUTATIUS), fils du précédent, eut une grande illustration par son caractère et par les circonstances. Consul l'an de Rome 674, il avait pour collègue Æmilius Lépidus. Ce dernier, sans mérite,

propos, a de casser les lui ur. Catulus, à du senat et des meilleurs chose opposa avec vigueur. Il y e sujet, des négociations qui p avoir tout concilié; mais Lépid bientôt le masque, et employa des armes pour se faire donner consulat. Catulus, alors sul, marcha contre lui, et le deux batailles. Son zèle pour tien de la constitution eut enco sion de se montrer. Les pirate taient les mers impunément était menacée d'une disette q mait le peuple. Gabinus, un tribuns, créature de Pompée, de la circonstance pour deman son protecteur eût le comman des mers pendant trois ans, pouvoir absolu. Le senat se contre cette loi; des tribuns se dèrent d'y mettre leurs oppo tout fut inutile. Catulus eut le de se présenter pour faire ente raison; il l'appuya de toute s quence et de toute la force des ples. Enfin, il employa un mo irappa la multitude : « Vous » Pompée, dit-il; mais en le ch » des commissions les plus ha » ses, vous l'exposez aux plus » dangers; si vous veniez à le j » en qui mettriez-vous votre c » ce ? » Toute l'assemblée s « Ce serait en vous, Catulus. réponse si flatteuse lui ferma l che. Deux ans après, il fut app le même motif, à jouer le rôle dans une pareille circonstance. date, relevé des coups qu'il avi de Lucullus, avait repris une sive imposante. Pompée, vai des pirates, se trouvait en Asi invitait à l'employer pour terr guerre contre le roi de Pont. Le

lius proposa d'ajouter au comblement qui était donné à Pompée par la loi *Gabinia*, le commandement de la guerre contre Mithridate. Le sénat fut vivement alarmé de cette proposition; Cicéron l'appuyait. Catulus, par son courage de s'y opposer. Voyant qu'il ne gagnait rien, il s'écria avec véhémence, « qu'il ne restait d'autre ressource au sénat que d'imiter l'exemple qui lui avait été donné autrefois par le peuple, en se retirant à quelque nouveau mont sacré, pour sauver la liberté et les lois. » En 683 de Rome, le nouveau Capitole étant presque achevé, après dix-sept ans, Catulus, qui avait été chargé de sa construction, eut l'honneur d'en faire la dédicace. Son nom était gravé sur le frontispice. Les travaux avaient été commencés du temps de Sylla. Sept ans après, César, le premier jour de sa préture, cita Catulus devant le peuple, pour rendre compte de sa conduite dans la consularion du Capitole, et voulait faire passer à Pompée le soin de sa conservation; mais, ne pouvant résister à l'autorité puissante que tous les magistrats et les principaux citoyens montaient pour Catulus, il se désista de sa poursuite. Catulus n'y survécut pas longtemps; il mourut en 691. Il s'était acquis une grande autorité par sa conduite grave et uniforme, par ses vertus pures, par son amour du bien public, et par son attachement aux principes aristocratiques. Cicéron le loue surtout de sa fermeté, que la crainte du peuple et l'espérance de la faveur populaire n'altèrent jamais. Q—R—Y.

CAUCHE (FRANÇOIS), voyageur français, qui a publié, en 1651, une première relation sur l'île de Madagascar, où il avait séjourné pendant trois ans, suivant Flacourt. Il est né à Rouen, de basse extrac-

tion, et n'avait pas fait d'études. Se trouvant à Dieppe à l'âge de vingt-deux ans, et porté, dit-il, par la curiosité naturelle à l'homme de voyager, il s'embarqua, comme soldat, sur un bâtiment commandé par Alonse Goubert, natif de Dieppe. Le but de ce navigateur était d'aller dans la mer Rouge, et de commencer un établissement à l'île Maurice, maintenant l'île-de-France; mais ils la trouvèrent occupée par les Hollandais. Obligés de relâcher à Madagascar, Cauche y resta avec un petit nombre de Français, parcourant l'île dans plusieurs directions différentes, et se trouvant toujours bien accueilli par les naturels du pays. Une compagnie s'étant formée en France pour établir une colonie dans cette île, Pronis, qui était le chef de cette expédition, voulut contraindre Cauche de se réunir à lui, ainsi que ses compagnons; mais celui-ci aima mieux revenir en France, sur un bâtiment commandé par un sieur Régimont. Suivant lui, après avoir passé aux îles Comores, ils entrèrent dans la mer Rouge, où ils firent le métier de pirates et prirent plusieurs vaisseaux arabes ou malabares, et revinrent en Europe, après avoir touché à Madagascar. De retour en France, il excita la curiosité par ses récits. Morisot de Dijon rédigea la relation des voyages de Cauche; elle fut publiée sous le titre suivant : *Relations véritables et curieuses de l'île de Madagascar et du Brésil; savoir, Relation du voyage de François Cauche, de Rouen en l'île de Madagascar, des adjacentes et côtes d'Afrique, en 1638, et autres pièces*, Paris, 1651, in-4°. La relation de Cauche est réunie à quelques autres voyages, entre autres à celui de Roulon Baro au Brésil, à celui de Moreau dans la même contrée, et à ceux de

Lambert et d'Abère en Egypte. La simplicité du récit de Cauche est faite pour inspirer la confiance; il raconte ce qu'il a vu, et, malgré son peu d'éducation, il ne paraît pas donner dans le merveilleux. On sent que les notions qu'il donne sur les objets d'histoire naturelle sont fort imparfaites; cependant, on reconnaît la plupart de ceux dont il parle, tandis que le rédacteur de cette relation se trompe souvent dans les notes marginales qu'il y a ajoutées. Flacourt, qui succéda à Pronis dans la direction des établissements français à Madagascar, et qui a publié une relation de son voyage, dix ans après celle de Cauche, dit beaucoup de mal de ce dernier; il l'accuse d'en imposer sur les voyages qu'il dit avoir faits dans l'île jusqu'à la baie d'Antongil, et prétend qu'il ne raconte celui de Comore, de Boamaro, de Sainte-Marie, de l'île Socotora et de la mer Rouge, que d'après ce qu'il avait entendu dire aux matelots qui avaient fait cette course avant son embarquement. Flacourt prétend que Cauche n'a pas *bougé de Madagascar*, tout en reconnaissant qu'il *parle assez raisonnablement* de Carcanossi où il avait demeuré; mais qu'il s'est trompé dans le dialogue qu'il a fait imprimer en langue madécasse, *qu'il n'y a point de nègre de l'île qui le puisse entendre*. Ces inculpations peuvent être vraies jusqu'à un certain point; mais, d'un autre côté, on peut croire que Flacourt était prévenu contre un homme qu'il regardait comme un aventurier sans éducation. La relation de Cauche est importante sous plusieurs rapports: elle donne une beaucoup meilleure idée des habitants de Madagascar que celle de Flacourt.

D—P—s.

CAUCHON (PIERRE), évêque de Beauvais dans le 15^e. siècle, se rendit

tristement x, par la condition de . l'Arc. Les histo le r comme un p fanatique des Anglais, qui décha son ministère par ses vices et p cruauté. Les habitants de Beau connaissant son attachement a aux ennemis de la France, le ch rent de son siège en 1429. Il t alors la cour d'Angleterre, et se ne respirer que la ruine de sa p Jeanne d'Arc ayant été prise, l mai 1431, dans les limites du di de Beauvais, Cauchon réclama le de la condamner. Il s'adressa cet effet, au roi d'Angleterre, n de Bourgogne, à l'université de l au frère Martin, vicaire-général l'inquisition en France; il soumit iquement le comte de Ligny-la bourg, qui avait la Puelle en sa de, de la remettre entre ses mains se constitua juge de l'héroïne fran çais. Elle avait été conduite à Be dont le siège était vacant; le di prêta territoire à l'évêque de Beau c'est-à-dire, qu'il lui permit d er les fonctions de juge dans le se. Tout fut mis en usage pour dre Jeanne d'Arc: demandes, sup poses, suppositions d'aveux, piéte dus, réponses altérées, etc. Ce me Manchon, un des greffiers, q lors de la révision du procès, avait refusé de se prêter à ces im manoeuvres, malgré les instances menaces de Cauchon. Celui-ci e gea un prêtre nommé l'Oyselien s'introduire dans la prison, de dre d'être, comme Jeanne, retenu les fers, de gagner sa confiance, recevoir sa confession, que deux l mes apostés derrière une fenêtre verte recueillirent par écrit; mai expédient sacrilège n'ayant fourni un indice des crimes dont Je était accusée, Cauchon fut soupç

u l'empoisonner. Il voulut pliquer à la question : la le ne mourût dans les tor- sea seule d'y renoncer. En- onça la sentence qui la con- ne prison perpétuelle, au *meur et à l'eau d'an-* populace accabla l'évêque t le poursuivit à coups de un autre côté, les Anglais, n'avoir pu obtenir une on à mort, accusèrent le r'avoir pas gagné l'argent equ. Il promit de satisfaire s avaient du sang de l'hé- ne fut reconduite dans son avait déjà repris ses habits on les lui enleva pendant son réveil, elle ne trouva t d'homme, et fut enfin 'en couvrir. Alors l'évêque es témoins, sortit trans- ; et, rencontrant le comte h, s'écria : « C'en est fait, nous. » Le lendemain, il *relapse, excommuniée,* *ain de l'Eglise,* et la livra alier (le 30 mai 1451). Il sentence sur un échafaud et le bûcher. Jeune lui s êtes cause de ma mort ; riez promis de me rendre à et vous me livrez à mes » On dit que, pour la pre- l'évêque de Beauvais se dri, et dévora les pleurs ssaient; mais les juges, le archers, et le bourreau raient pu retenir leurs lar- JEANNE D'ARC). Cauchou oi d'Angleterre des lettres contre le Saint-Siège et le ourut subitement en 1443, et la barbe; il fut excom- Calixte IV; son corps fut été à la voirie.—Guillaume neveu et héritier de l'évé-

que de Beauvais, fut le premier à dé- clarer, avec serment, que la condain- nation de Jeanne d'Arc avait été l'effet de la seule haine des Anglais. V—VE.

CAULET (ÉTIENNE-FRANÇOIS DE), évêque de Pamiers, naquit en 1610, d'un président au parlement de Tou- louse. Pendant son cours de théologie en Sorbonne, le caractère aimable et les talents agréables de l'abbé de Foix (c'est le nom qu'il portait alors) lui donnèrent entrée dans le monde, et l'y firent accueillir avec distinction. Le P. de Condren, général de l'Oratoire, s'étant insinué dans sa confiance, le rappela à l'esprit de son état, que de- puis il ne perdit jamais de vue. L'abbé Ollier le choisit pour son principal cou- pérateur dans l'établissement du sémi- naire de St.-Sulpice. La réputation qu'il s'était acquise dans les missions, porta Vincent de Paul à le désigner, en 1644, pour succéder à Sponde, dans l'évêché de Pamiers. Les guerres civiles avaient réduit ce diocèse dans le plus pitoyable état. Les calvinistes y dominaient encore; les mœurs publi- ques présentaient la plus affreuse dé- pravation. Le nouveau prélat entreprit de remédier à tant de désordres. Sa maison fut réglée comme aurait pu l'être un monastère. L'évêché était de 24,000 livres de rente; les canons lui en assignaient le tiers pour son entre- tien; il se contenta du quart : tout le reste fut destiné à soulager les pauvres, à doter son séminaire, à construire, à réparer, à décorer les lieux consacrés au service divin. Cette réforme fut sui- vie de trois établissements ecclésiasti- ques pour former ceux qui se dispo- saient aux ordres sacrés, ou pour ser- vir de retraite aux prêtres qui avaient besoin de reprendre l'esprit de leur état, et d'asyle aux vieillards et aux infirmes. Il établit des conférences, renouvela les synodes annuels, et fit

des visites fréquentes de son diocèse : il y fonda de tous côtés des écoles, à la tête desquelles il plaçait les ecclésiastiques les plus distingués de son séminaire, en même temps que la baronne de Mirepoix, sa sœur, jeune veuve riche et vertueuse, formait, sous sa direction, des maîtresses pour d'autres établissements semblables, destinés aux personnes du sexe. Les plus grands obstacles que Caulet eut à éprouver dans ses réformes lui vinrent de la part des chapitres de Pamiers et de Foix, dont les chanoines n'avaient plus de régulier que le nom. Caulet, par une heureuse combinaison de douceur, d'adresse et de fermeté, vint à bout d'en faire des modèles de régularité et des exemples d'édification publique. Les mêmes moyens lui servirent à établir la réforme dans toutes les autres communautés des deux sexes qui participaient plus ou moins aux mêmes désordres. Sa maison était ouverte à tous les pauvres ; il allait lui-même porter des secours à ceux que la honte retenait dans leurs tristes réduits. Il trouva dans ses épargnes de quoi suffire à ses immenses charités. Sa réputation attirait à Pamiers des ecclésiastiques de divers diocèses pour le consulter. Tel fut l'illustre abbé de Rancé, qui, par ses conseils, se démit de tous ses bénéfices, et ne conserva que la seule abbaye de la Trappe. Mais les malheureuses affaires du jansénisme et de la régale vinrent le distraire de ses travaux apostoliques, et porter le trouble dans son diocèse. Sa première éducation cléricale lui avait donné des préventions contre Port-Royal ; ses liaisons avec l'évêque d'Aleth, son voisin, le réconcilièrent avec cette société, et lui en firent épouser la cause, dans la fameuse distinction du *fait* et du *droit*, sur la signature du formu-

les VII, distict
 apr à (xcité un schism
 | m, enfin la paix
 ment IX. Caulet n'en jouit
 de temps. Le roi était en pose
 percevoir, par droit de ré
 revenus d'un évêché vacant
 conférer tous les bénéfices,
 que le nouvel évêque eût fait
 trer son serment de fidélité
 bre des comptes, et obtenu
 de son temporel. Les églises
 guedoc n'étaient pas sujettes
 elles y furent assujetties par
 ration de 1675. Tous les
 soumirent, à l'exception d'A
 leth et de Pamiers. Ce de
 une ordonnance pour d'él
 peine d'excommunication
 chapitres, de recevoir
 les pourvus en régale, qu'
 comme des intrus : ses
 furent cassées par l'archevê
 Toulouse, son métropolitain
 appela au Saint-Siège
 de l'évêque d'Aleth, qui
 chargé des périls de cette
 lettres de cachet lancées
 adhérents, ni la saisie de
 porel et de celui de son
 purent le faire fléchir :
 qu'il croyait être celle de
 Louis XIV avait voulu
 Paris les deux prêtres
 « Gardez-vous en bien,
 » Bossuet ! Les peuples, qu'
 » dent comme deux saints pe
 » accourraient sur leur pa
 » les honorer comme des mi
 » leur demander leur béne
 Le Pelletier-Destouches, reti
 baye de St.-Cyran, instruit
 tresse où se trouvait réduit
 miers, lui envoya une lettre
 ge de deux mille écus. On p
 plein conseil, de le faire en
 Bastille, comme soutenant

j'ai fait saisir le
 e Pamiers, répon-
 je n'ai pas préten-
 le fait, ni empê-
 tât ; il ne sera pas
 on règne, on aura
 pour avoir fait un
 » Ce fut dans ces
 que Caulet termi-
 7 août 1680, à
 On a de ce prélat :
 : *qui s'est passé*
entre M. l'évêque
ésuites du collège,
culaire à tous les
ie, 1668, in-4° ;
pièces concernant
ese de Pamiers ,
 12 ; III. *Mémoire*
tifices dont se sont
s de Pamiers pour
gulière. Il est resté
 lia, en 1734, des
de M. de Caulet.
 de celle des quatre
 lans la cause de
 Besoigne, Cologne,
 CHARLAS.) T—D.
 N DE), évêque de
 veu du précédent,
 d'un président au
 louse, naquit dans
 avril 1695. Nommé
 é de Grenoble, il
 suivante de se ren-
 brun pour être un
 en, qui y fut dé-
 e Senez. De retour
 il l'édifia par ses
 t la tranquillité et
 jusqu'à sa mort,
 mbre 1771, au mi-
 le l'opération de la
 est encore en véné-
 cèse. Il était bon ju-
 tait quelquefois aux
 ment, où sa qualité

de prince de Grenoble lui donnait
 séance à côté du premier président. Il
 ne répondait presque jamais aux let-
 tres qu'il recevait ; s'il s'agissait d'une
 affaire importante, il allait la terminer
 en personne : on l'a vu souvent faire
 trente ou quarante lieues, plutôt que
 d'écrire une lettre. C'était un homme
 d'un esprit conciliant et studieux ; il
 a composé divers ouvrages où l'on
 trouve plus de recherches que d'ordre
 et d'élégance ; ils sont en général dif-
 fus, chargés de citations, et coupés
 par des digressions qui en rendent la
 lecture pénible : I. *Instruction pas-*
torale sur le sacrement de Péniten-
ce et sur la Communion, Grenoble,
 1749, in-4° : quoiqu'elle soit diri-
 gée contre le livre du P. Pichon,
 ni ce père, ni son livre ne s'y trou-
 vent nommés une seule fois, tant il
 craignait de se compromettre avec
 les confrères de l'auteur ; II. trois let-
 tres en réponse aux fameuses lettres
Ne repugnat (V. BARGETON) ; III.
Discours sur l'attentat commis par
Damien contre la personne de Louis
XV, Grenoble et Paris, 1757, in-4° :
 on y releva quelques principes exagé-
 rés sur la souveraineté ; IV. *Disserta-*
tions sur les actes de l'assemblée du
clergé de 1765, en trois parties, Gre-
 noble, 1767 et 68, gros ouvrage qui
 eut peu de succès, et qui n'en valut
 pas moins à l'auteur un bref de Clé-
 ment XIII. Sa bibliothèque, composée
 de vingt mille volumes, fut acquise
 par la ville de Grenoble, qui l'a de-
 puis enrichie par de nouvelles acqui-
 sitions, et l'a rendue publique. Z.

CAULIAC. Voy. CHAULIAC.

CAULINCOURT, ou CAULAIN-
 COURT (AUGUSTE, comte DE),
 général de division, gouverneur des
 pages de l'empereur Napoléon, na-
 quit d'une ancienne famille du Ver-
 mandois. C'est à un Jean de Caulin-

court, moine de Corbie au commencement du 16^e. siècle, que nous devons un manuscrit précieux qui se trouve à la bibliothèque impériale, sous ce titre : *Chronicon Corbeïense, ab anno 662 ad annum 1529*, in-fol. Auguste de Caulincourt fit ses premières campagnes en Italie; il se signala par un courage calme et des talents militaires formés à l'école d'un héros. Aussi instruit que brave, il ne brillait pas moins dans la société par son esprit et ses lumières, que dans les combats par sa valeur. Il fut emporté par un boulet de canon à la bataille de la Moscua, le 7 septembre 1812. Il s'était porté à la tête du 5^{me}. régiment des cuirassiers sur les masses russes, et s'était emparé d'une redoute, lorsqu'il trouva, dit le 18^e. bulletin de la grande armée, « une mort glorieuse et digne d'envie. »

V—VE.

CAUMARTIN (LOUIS LEFÈVRE DE), garde des sceaux, né en 1552. La famille de Caumartin, aujourd'hui éteinte, mais qui a honoré la magistrature française sous plusieurs des règnes de la monarchie, était originaire du Ponthieu. Louis Lefèvre fut successivement intendant de Poitou et de Picardie, ambassadeur en Suisse, conseiller d'état, président du grand conseil, et eut une grande part aux affaires sous Henri IV, et Louis XIII, qui le fit garde des sceaux en 1622. Ce fut à la recommandation du maréchal de Bassompierre qu'il obtint cette dignité. « Caumartin est bégue, disait le roi, et moi aussi : de sorte que lui, qui doit aider à ma parole, aura besoin d'un autre pour parler pour lui. » Mais Louis XIII fut décidé par le souvenir des talents que ce sage magistrat avait montrés pendant quarante ans, tant au conseil que dans les diverses commissions, toutes très

importantes, dont il s'était chargé, et dans plusieurs ambassades où il avait fait voir, suivant l'expression de Bassompierre, qu'il n'avait « la langue empêchée. » On a beaucoup de la prudence de Caumartin dans son nouvel emploi; mais après trois mois d'exercice, il mourut le 22 janvier 1625. Ses *Mémoires et Lettres* sont conservés parmi les manuscrits de la bibliothèque impériale. — Il fut père de l'évêque d'Amiens, mort en 1652, et de Louis, évêque de Picardie, et qui le suivit de près à la tombe, en 1624, au moment où il se rendait, comme ambassadeur, à Venise. — Ce dernier eut pour fils CAUMARTIN (LOUIS-FRANÇOIS I^{er} DE), intendant de Champagne, mort en 1624. Il fut ami du cardinal de Retz, son conseil, son agent pendant la guerre de la fronde, et joua un rôle assez important. On le voit porte qu'au moment où ce parti était avec Mazarin pour la libération des princes, Caumartin se chargea de tenir la signature de Gaston d'Orléans avec lequel on stipulait, entre autres conditions, qu'une de ses filles, d'Alençon, épouserait le jeune d'Enguien. En conséquence, il se présenta en embuscade dans les appartements du prince, le surprit entre deux portes, et, lui mettant la plume en la main, présenta son dos pour qu'il signât. « Gaston signa, disait M^{me}. de Retz, » vreuse, comme il aurait signé le digne du sabbat, s'il avait eu le » d'y être surpris par son bon » Louis-François Caumartin mourut le 3 mars 1687. L—r—

CAUMARTIN (LOUIS-FRANÇOIS LEFÈVRE DE), fils du précédent, né en 1655, fut successivement conseiller au parlement, maître des requêtes, intendant des finances, conseiller d'é

réputation d'un magistrat d'esprit, de jugement et de droiture, avait eu pour précepteur Fléau, reconnaissait avoir trouvé chez élève toutes les dispositions qu'il désirait, soit du côté du cœur soit du côté de l'esprit. Ce cœur l'accompagna à Clermont le 20 mars 1665, commissaire pour ces grands jours d'Auvergne, écrivit la relation, qu'on conserva la collection de ses œuvres. C'est de l'élève de Boileau fait mention dans l'XI, adressée à M^r. de Va-

l'équité ne fait pas son flambeau,
 Caumartin, Bignon, ni d'Agnesseau.
 Ce n'était que l'expression de
 publique. Ce fut dans son
 de St.-Ange, près de Fontaine-
 lli par François I^r. pour la
 d'Étampes, que Voltaire
 première idée de la *Hen-*
 peut-être du *Siècle de Louis*
 Caumartin était passionné pour
 et Sully, alors trop oubliés.
 lié avec les hommes les plus
 du règne de Louis-le-Grand,
 anecdotes les plus secrètes,
 disait à les raconter. Le jeune
 vint de St. - Ange occupé du
 son poème de *la Ligue*, dont
 près il alla continuer l'ébauche
 ille. Dans une épître datée du
 me où Voltaire avait choisi
 V pour son héros, il disait
 gistrat qu'il avait tant de plai-

s sage, esprit juste et fin,

complétait ainsi son portrait :

Caumartin porte en son cerveau
 le temps l'histoire vivante.
 Caumartin est toujours nouveau
 à l'oreille qu'il enchante,
 tous ses faits sont écrits
 ne les faits et tous les dits
 dans de beaux esprits;
 charmantes bagatelles,

Des chansons vieilles et nouvelles,
 Et les annales immortelles
 Des ridicules de Paris.

Il n'est point auteur, comme on l'a dit, des *Recherches sur la noblesse de Champagne* (Châlons, 1672, 2 vol. gr. in-fol.). Ce travail fut seulement exécuté sous sa direction par d'Hoziér. C'est à Caumartin et à sa famille qu'on doit la conservation des Mémoires du cardinal de Retz et de ceux de Joly. Il ne laissa point d'enfants, mais un neveu auquel il substitua la belle terre de St.-Ange, dans laquelle il finit ses jours, le 2 septembre 1720, âgé de soixante-sept ans.

L—P—E.

CAUMARTIN (JEAN-FRANÇOIS-PAUL LEFÈVRE DE), frère de Louis Urbain, membre de l'académie française et honoraire de celle des inscriptions, était né à Châlons-sur-Marne, le 16 décembre 1668. Il fut, en quelque sorte, élevé sur les genoux du cardinal de Retz, son parrain, qui, avant de mourir, eut l'agrément du roi pour lui résigner une abbaye considérable qu'il avait en Bretagne (celle de Buzay). Elle donnait au jeune abbé le droit de présider une commission aux états de Bretagne, où son père venait d'être nommé commissaire du roi. A l'âge de sept à huit ans, il fit, ou du moins il prononça plusieurs discours qui bientôt devinrent un sujet d'admiration et d'entretien pour toute la province, et même une nouvelle à la cour. Il entra à l'académie française en 1694, n'ayant pas encore vingt-six ans accomplis, et s'y trouva quelques mois après chargé d'une réception d'éclat. Le discours adressé par lui, en cette circonstance, à l'évêque de Noyon (Clermont-Tonnerre), connu presque uniquement par la haute idée qu'il avait de sa naissance et de son mérite, fut pris par le public et l'académie elle-même pour une ironie soutenue, où le directeur de

quait finement du récipiendaire, en faisant l'accabler de louanges. Témoin de l'effet qu'avait produit son cours, l'abbé de Caumartin prit le parti de ne point le donner à l'impression, et, en effet, il n'a vu le jour que vingt-trois ans après la mort des personnes intéressées. Quoi qu'il en soit, l'académicien qui, dans cette réponse, a dit qu'il n'a vu le jour que vingt-trois ans après la mort des personnes intéressées, a dit qu'il n'a vu le jour que vingt-trois ans après la mort des personnes intéressées.

On trouve dans les recueils de l'académie française plusieurs discours qui font honneur à Caumartin. Jamais son goût pour la littérature ne le détourna de sa sainteté de ses devoirs d'évêque. Il fut mis en 1717 à la tête du diocèse de Vannes; et dans celui de Blois, où il gouverna ensuite et où il mourut le 30 août 1733, il a laissé plus d'un monument de ses lumières, ainsi que son zèle pieux. Son éloge, prononcé dans l'académie royale des inscriptions et belles-lettres, par de Boze, et le discours de réception de Montfaucon, par lequel il fut remplacé à l'académie française, complètent l'idée que l'on doit se former de ce prélat académicien.

L.—P.—E.

CAURIANA (PHILIPPE-ANTOINE), gentilhomme de Mantoue, chevalier de l'ordre militaire de St.-Etienne, remplit avec distinction, vers la fin du 16^e siècle, la première chaire de médecine théorique à Pise. C'est dans les moments de loisir que lui restaient les devoirs de sa place, qu'il publia *Discorsi sopra i primi cinque libri di Tacito*, Florence, les années 1597, in-4^o, dans lesquels on trouve souvent des guerres civiles de France. Il avait résidé quelques années dans ce royaume, et était retourné en Italie avec la princesse Christine de Lorraine, lorsqu'elle se rendit de

Blois à Florence pour épouser Ferdinand 1^{er}. de Médicis, grand duc de Toscane (1). C'est en France que Caurina écrivit un *Commentaire latin sur les guerres civiles de 1567 et 1568* et une *Histoire du siège de la Rochelle en 1562*. L'un et l'autre de ces ouvrages sont restés manuscrits. R.

CAURBES (JEAN DES), prêtre, naquit en 1540, à Moroual (en latin Morælianum), et non pas à Moutreuil, comme l'ont cru quelques biographes. Il se voua de bonne heure à l'instruction de la jeunesse, et obtint la cure de Pernay. Il la quitta pour aller en place de principal du collège d'Amiens, et, quelque temps après, il fut élu curé d'un monastère à l'église St.-Nicolas de la même ville. Il mourut le 17 mai 1587, dans sa 47^e année. Il avait composé un grand nombre d'ouvrages, plupart sur des sujets de piété. Lacroix du Maine (dans sa *Biblioth. franc.*) et Duverdière en rapportent les titres. C'est lui-ci qui accuse des Caurres de plagiat et avec raison. Des Caurres laissa aussi des vers français; il en composa une ode à la louange des assassins de l'amiral de Coligny; il osa même faire l'apologie de la St.-Barthelemy dans une ode où la poésie est digne des pensées. On trouve ces différentes pièces dans le *Recueil des œuvres morales et dévotives* de l'auteur, imprimé en 1575, et réimprimé en 1584, in-8^o, avec de nombreuses additions. Ce recueil contient des déclamations contre les vices du siècle, et surtout contre le friseur aux dames de friser leurs cheveux et de porter des miroirs suspendus à leur ceinture. On a encore de des Caurres quelques *Ouvrages en latin*

(1) Les auteurs du *Dictionnaire historique* ont tant de fois cité pour de semblables traits l'empereur ayant vu dans un dictionnaire italien que Caurina fit ce voyage par ordre du roi Arrigo III (Henri II) ont mis : « par ordre du roi Arrigo III. »

aité, en vers français, sur la vation de la santé, des Eglo- a le mariage du seigneur de etc. Ces différentes pièces ont rimées. Lacroix du Maine lui e aussi une tragédie de la le Goliath, non imprimée de aps, et qui ne l'a pas été de- Beauchamps cite cette pièce, Lacroix du Maine, tom. 1^r, de ses Recherches sur le re français. Ce qu'il dit par n de l'auteur est très super- : fort inexact; il paraît même assé sur la manière dont il xire son nom, et il l'écrit des s, ou de Scauvres. W—s.

ROY (FRANÇOIS-EUSTACHE ieur de Saint-Fréin, eut la ion du premier compositeur de e, et fut appelé le Prince des ours de musique. Il naquit à oy, près de Beauvais, en 1549, mille distinguée dans la robe. re le destinait à entrer dans e de Malte, dont son fils aîné amandeur. Le jeune du Caur- ondit aux soins qu'on prenait mais, ses études achevées, il a particulièrement à la musi- as laquelle il fit de si grands et s'acquît une telle répu- que ses parents cessèrent de r à se faire chevalier de Mal- tra dans les ordres sacrés, hanoine de la Ste.-Chapelle et le St.-Aïoul de Provins. Ses ta- i procurèrent d'illustres pro- ; enfiu, il fut successivement de chapelle des rois Charles ri III et Henri IV. Du Caur- urut le 7 août 1609, à l'âge ante ans, et fut inhumé dans les Grands-Augustins. Ce tom- levé aux frais de Nic. Formé, esseur, est détruit; M. Millin graver dans son Recueil des

Antiquités nationales. Le cardinal du Perron fit son épitaphe; il aimait beau- coup cet artiste, et composait souvent des vers qu'il lui faisait mettre en musique. Il ne nous reste des nom- breuses compositions de du Caurroy, qu'une Messe des morts, à quatre par- ties, sans symphonie. Dans sa Descrip- tion de Paris, Piganiol de la Forre rap- porte que c'est une tradition généra- lement répandue que nos Noëls, tant connus et tant chantés, étaient des gavottes et des menuets d'un ballet que du Caurroy avait composé pour Charles IX. Parmi les auteurs qui ont cité ce passage, il ne s'en est trouvé aucun qui ait fait remarquer que plusieurs de ces airs étaient plus an- ciens que du Caurroy, et qu'en sup- posant qu'il en ait composé quelques- uns, on en trouve aussi qui appartiennent à Jehan Danielle, organiste, à F. S. Bodouin et à Guillaume Coste- ley, organiste de Charles IX (1).

R T.

CAUS (SALOMON DE), ingénieur et architecte distingué, naquit dans la Normandie, vers la fin du 16^e. siècle. Dès son enfance, il montra les plus grandes dispositions pour la mécani- que et pour l'architecture hydraulique. Il passa d'abord en Angleterre, où il fut attaché au prince de Galles; ensuite en Allemagne, en qualité d'in- génieur de l'électeur de Bavière, qui lui donna la direction de ses bâtiments et de ses jardins. Après avoir passé la

(1) André Pitard, petit-neveu de du Caurroy, fit imprimer ses *Mélanges de Musique*, Paris, Ballard, 1610, in-4^o oblong. C'est un recueil de chansons, de poèmes et de voëls, dédiés au duc de Bouillon, vicomte de Turenne, maréchal de France, etc.; il est précédé de plusieurs sonnets à la louange de l'auteur; et telle était la réputation dont il jouissait, qu'un de ces sonnets, d'un nom- mé de la Hyre, commence par ces vers:

Chansons, dont la dou- eur peut les pier- re mouvoir,
Et par art les ranger pour bâtir une ville;
Chansons, dont le chant peut rendre une mer trans-
quille,

Et pour nous en sauver les dauphins émourir, etc.
V—va.

La grande partie de sa vie auprès de son prince, de Caus revint en France, et il termina sa carrière vers 1630. On a de lui : I. *la Perspective avec raison des ombres et miroirs*, Londres, 1612, in-fol. ; II. *les Raisons des forces mouvantes avec diverses machines et plusieurs dessins de grottes et fontaines*, Francfort, 1615, in-fol., réimprimé à Paris, 1724, même format. Cet ouvrage a été traduit en allemand, et a eu plusieurs éditions. Le troisième livre, qui traite de la construction des orgues, est particulièrement remarquable. III. *Artus Palatinus*, Francfort, 1620, in-fol., avec un grand nombre de figures gravées par de Bry. Cet ouvrage contient la description des embellissements que l'auteur ajouta au jardin électeur, à Heidelberg. IV. *Insitution harmonique*, divisée en deux parties, Francfort, 1615, in-fol., dédiée à la reine Anne d'Angleterre. Ce livre, qui est assez curieux, a été traduit en allemand, avec des notes, des additions et des corrections, par un Gaspard Troste. V. *la Pratique et la démonstration des horloges astronomiques*, Paris, 1624, in-fol.—Isaac CAUS, de la même famille que le précédent, naquit à Dieppe, et fut d'abord ingénieur et architecte. Il a publié une *Nouvelle invention de lever l'eau plus haut que sa source*, Londres, 1644, in-fol., avec fig.

R—T.

CAUSANS (JOSEPH-LOUIS-VINCENS MAULÉON DE), chevalier de Malte, colonel d'infanterie, gouverneur du comté de la Marche, prince de Conti, gouverneur de la principauté d'Orange, naquit à Avignon, au commencement du 18^e. siècle. Il s'adonna particulièrement à l'étude des mathématiques, et se persuada qu'il avait trouvé la quadrature du cercle. Cette précieuse

découverte lui vint à l'esprit, lorsqu'il n'était que simple officier aux gardes. Il faisait couper une pièce circulaire de gazon. S'élevant de découvertes et de découvertes, il prétendit expliquer par sa quadrature le péché originel de la Trinité. Il s'engagea par un écrit public à déposer chez un notaire jusqu'à concurrence de 500,000 fr., pour servir de caution contre ceux qui voudraient se présenter contre lui, et il déposa effectivement 10,000 fr., qui seraient dévolus à celui qui lui démontrerait son erreur. Plusieurs personnes acceptèrent le défi et déposèrent différentes sommes chez des notaires; une jeune demoiselle mit aussi sur les rangs, et obtint le chevalier de Causans au Châtelet; mais le roi jugea que la fortune d'un homme ne devait pas souffrir d'un pari si trivial et si téméraire, qui était inconnu au fond; car, sur tout autre objet, le chevalier était un homme fort estimable. La procédure fut donc arrêtée, les paris déclarés nuls. L'académie des sciences, qui, par ménagement, avait long-temps refusé de s'expliquer, fut enfin obligée de juger sa démonstration et de lui déclarer qu'elle n'avait pas sens commun. Les ouvrages qu'il a publiés à cette occasion, sont: I. *Propectus apologétique pour la quadrature du cercle*, 1753, in-4°. ; II. *Démonstration de la quadrature du cercle*, 1754, in-4°. ; III. *la Fraie géométrie transcendante et pratique*, 1754, in-4°. ; IV. *Dernières réflexions instructives sur la quadrature du cercle*, in-4°. ; V. *le Spectacle de l'homme*, 1751, 2 part. in-12°. ; VI. *Éclaircissement sur le péché originel*, 1755, in-8°. Malgré le jugement de l'académie, il ne se tint pas pour battu; car, par une lettre du 11 mars 1758, il s'adressa à M. de Vauvenargues, inventeur d'une autre solution du même problème, pour avis

Aux moyens d'obtenir le legs de 50,000 écus fait par le testament de M. de Meslay en faveur de ceux qui trouveraient la quadrature du cercle, legs dont tous les inventeurs de quadrature se persuadent que l'académie a encore les fonds (1). C. M. P.

CAUSEUR (JEAN), paysan breton, est peut-être l'exemple le plus curieux de longévité que présente la France. Il naquit au village de Lannouet, évêché de Léon, en 1658, et mourut à St.-Mathieu, près de Brest, le 10 juillet 1775, âgé de cent trente-sept ans. Causeur se maria à quarante, et fut le père d'un garçon et de quatre filles. Sa femme mourut à quatre-vingt-treize ans. On croit que son fils existe encore. Dans la force de l'âge, Causeur fut successivement employé aux travaux de l'agriculture et à ceux du port de Brest. Plus âgé, il s'occupa du jardinage. Il avait une pension de 300 livres des états de Bretagne; il était simple, frugal; presque toutes les boissons lui étaient agréables; mais il ne s'était jamais permis aucun excès en ce genre. Il mangeait beaucoup de laitage. Sa mort n'a été précédée d'aucune maladie; il s'est éteint sans apparence de douleur. Sa barbe avait été remplacée par un léger poil follet; ses yeux avaient presque disparu. Cependant, à l'âge de cent vingt ans, il se rasait encore lui-même, et il entendait la grand-messe à genoux. Causeur éprouva trois grandes maladies dans cent trente-sept ans. Son portrait a été gravé, et on le rencontre encore quelque-

(1) Le chevalier de Causans, dans une lettre autographe du 22 décembre 1759, parle de la manière dont furent inventés de M. Clairaut, et de la honte ou du déshonneur qui retomberont sur l'académie des sciences, si elle se rend complice de M. Clairaut contre une vérité si évidente, c'est-à-dire, la quadrature de l'angle. « Pour ôter tout prétexte, dit-il en terminant, j'assure les quatre cercles concentriques égaux, et qu'il faut nécessairement savoir la quadrature du cercle pour le diviser ainsi. » (Collection de M. V. 77.)

fois sur les quais et les boulevarts de Paris.

D. N.—L.

CAUSEUS. Voy. CHAUSSE (de)
CAUSSIN (NICOLAS), fils d'un médecin de Troyes, naquit dans cette ville en 1585, et entra chez les jésuites en 1607. Il enseigna les belles-lettres à Rouen, à Paris, à la Flèche et sut si bien se concilier l'affection des écoliers que, lorsqu'il avait prononcé quelque harangue en public, le portaient, dit-on, en triomphe sur leurs épaules, et le promenaient ainsi par la ville avec de grandes acclamations. Ses succès dans la chaire le conduisirent à la cour. Le cardinal de Richelieu, peu satisfait du P. Gordou, confesseur de Louis XIII, le fit remplacer par le P. Caussin, dont la candeur et la simplicité semblaient devoir écarter tout ombrage touchant le crédit que le confesseur pourrait avoir. L'esprit de son pénitent. Les raisons qui avaient dicté ce choix le firent juger peu propre à la place par ses supérieurs; mais ils ne purent ni le déterminer à la refuser, ni obtenir de qu'il ne se conduirait que par le conseil. Richelieu, inquiet de la liaison qui existait entre Louis XIII et M^{lle}. de la Fayette, engagea le P. Caussin à persuader au roi de la laisser entrer en religion, comme elle le sollicitait. Le confesseur réussit au gré du ministre; mais il n'en continua moins à s'entendre avec elle pour sinuer au roi le renvoi du cardinal. Les motifs de cette intrigue, tels qu'ils sont exposés dans la correspondance du Caussin avec son général, étaient que Richelieu favorisait la circulation divers écrits contre l'autorité du pape qu'il entretenait le trouble dans l'Église; qu'il grevait le peuple d'impôts qu'il soutenait les Hollandais rebelles contre leur souverain légitime; qu'il traitait des alliances avec les Turcs con-

princes chrétiens, et avec les soutiens hérétiques contre les puissances catholiques. Grotius, qui était alors à Paris, dit effectivement qu'après la grâce du confesseur, on trouva chez les extraits de différents auteurs, condamnaient ces sortes d'alliances. Le monarque, qui savait mauvais à son confesseur de l'avoir induit à remettre la retraite de M^{lle}. de Combalet, lui proposa de soutenir ces faits devant le cardinal. Il y consentit. La conférence eut lieu à Rueil, en l'absence du roi. Richelieu, prévenu que le roi lui-même, n'eut pas de peine à détruire les fâcheuses impressions que le P. Caussin avait données au monarque sur son compte, et, dès le lendemain, le jésuite, qui n'occupait son poste que depuis neuf mois, fut relégué, d'abord à Rennes, puis à Limoges. Cette disgrâce fut ainsi annoncée dans la *Gazette de France* : « Le P. Caussin a été dispensé par le M. de la plus confesser à l'avenir, et éloigné de la cour, parce qu'il ne s'y gouvernait pas avec la tenue qu'il devait, et que sa conduite était si mauvaise, qu'un chanoine, et son ordre même, a bien plus étonnement de ce qu'il a tant détérioré en cette charge, que de ce qu'il en a été privé. » C'est du fond de sa retraite que le malheureux exilé écrivit à son général cette lettre longue et curieuse que Henri de S. Maurice a fait imprimer dans le *Tubæ gna mirum clangens sonum*. Il y expose sa disgrâce au refus de révéler certaines choses qu'il ne tenait de son royal pénitent que par la voie de confession, aux scrupules qu'il avait nés dans la conscience du même pénitent sur sa conduite envers la reine-mère, alors retirée en pays étranger; et les remontrances sur les alliances avec les princes infidèles ou hérétiques,

et sur l'appui donné aux Hollandais rebelles. Il reproche à ses confesseurs de l'avoir lâchement abandonné à ressentiment du cardinal ministre. On voit néanmoins, par les mémoires manuscrits de la Marre, qu'ils refusèrent au cardinal de l'exclure de leur compagnie, et même de l'envoyer en Canada, sous prétexte que cette mission était une preuve d'estime et de haute opinion, personne désormais ne voudrait se présenter pour la remplir. Le P. Caussin n'eut la permission de revenir à Paris qu'après la mort de Louis XIII, et il regagna les bonnes grâces de sa société par la troisième *Apologie pour les religieux de la compagnie de Jésus*, contre l'Université, qu'il publia à Paris, 1644, in-8. C'est dans cette ville qu'il termina sa carrière, le 2 juillet 1651, après quatorze jours de douleurs incroyables qu'il appelait un bain de deuil, et une comparaison de tout ce qu'il avait souffert à la cour. Le P. Caussin avait publié dans sa jeunesse diverses pièces latines en vers et en prose, dont la meilleure est intitulée : *De eloquentiâ sacrâ et humanâ*. Il donna depuis un grand nombre d'autres ouvrages de dévotion, dont le plus fameux est sa *Cour sainte*, 5 vol. in-12, dont la vogue prodigieuse fit dire dans le temps, « que le P. Caussin avait mieux fait ses affaires à la cour sainte qu'à la cour de France ; » elle fut imprimée une infinité de fois, et traduite dans toutes les langues ; aujourd'hui elle est devenue ridicule par le style suranné dans lequel elle est écrite, et par les contes burlesques dont elle est remplie. Quelques-uns de ses livres sont singuliers par leur titre, tels que *la Vie neutre des filles dévotes qui font état de n'être ni mariées ni religieuses*, Paris, 1644, in-12, c'est une vie de sainte Isabelle, son

Louis, tirée de la *Cour sainte*. aussi composé *Réponse à la théomorphe des jésuites*. Quelques unes recherchent encore sa *Symbole Egyptiorum sapientia*, Paris 1618, in-4°, et 1654, in-8°. On trouve dans la première partie les Planches d'Orus, et dans la deuxième des flexions sur les hiéroglyphes.

T—D.

CAUVET (GILLES - PAUL), né à Nîmes en Provence, le 17 avril 1731, à Paris, le 15 novembre 1788, initié à la jurisprudence par le vœu de ses parents, s'appliqua, par un penchant naturel, à l'étude des beaux-arts et particulièrement à la sculpture et à l'architecture. Venu à Paris, il ne tarda pas à se faire distinguer, et fut nommé sculpteur de Monsieur, frère du roi. On ne peut le regarder comme le premier artiste français qui ait banni la décoration des appartements le vice vicieux appelé *la rocaille*, et substitué à ces formes maniérées, des formes simples et nobles, d'un goût simple et noble, inspiré de l'antique. Il publia, en 1788, un ouvrage intitulé : *Recueil de modèles, à l'usage des jeunes artistes qui se destinent à la décoration des bâtiments*, dédié à Monsieur. Ce recueil, gravé par J. Le Roy, M. S. Ger, Martini, Petit, Viel, Hémery, et M^{lle} Liottier l'ainée, et principalement par M^{lle} F. C. Liottier, se compose de soixante-quatre planches, non compris le frontispice et la dédicace, et offre cent douze pièces, qui ont servi de modèles à des décors estimés. Entre les monuments de cet artiste qui subsistent encore, on peut citer la galerie de l'hôtel de Brion, aujourd'hui l'hôtel du ministre de la police générale. Quatre colonnes, dont le corps et les pieds sont en marbre argenté et rehaussés d'or, et

les dessus en bois pétrifié, exécutées sur ses dessins pour la reine Marie-Antoinette, ont été conservées pendant quelque temps dans le musée Napoléon, comme un objet de curiosité, et décorent maintenant le château de St.-Cloud. Il existe dans les cabinets de divers amateurs, des dessins de Cauvet, représentant des projets de galerie, des frises, des arabesques, des portes, des pendules, des vases, des fontaines et d'autres objets de ce genre. On y remarque des idées neuves, ingénieuses et variées, un goût élevé, beaucoup d'élégance dans les formes, et beaucoup d'esprit dans l'exécution. Tout n'est pas pur dans les ouvrages de cet artiste, mais tout s'y montre bien supérieur à ce qui s'exécutait avant lui, et même de son vivant : il réformait la branche des arts à laquelle il s'était appliqué, bien avant l'époque où nos grands maîtres ont épuré le style de la peinture. Les artistes les plus célèbres de son temps recherchèrent son amitié. Il se fit autant honorer par ses vertus et par la dignité de son caractère, que par ses talents. E—c D—D.

CAUX (GILLES DE), sieur de Montlebert, né à Ligneris, village du diocèse de Bayeux, vers 1682, descendait, par sa mère, du grand Cornaille ; et, comme si le goût des vers et du théâtre eût été héréditaire dans cette famille, il se montra, dès son enfance, passionné pour l'art dramatique. Après avoir achevé ses études au collège de Caen, il entra, en qualité de répétiteur, dans une maison d'éducation. La vivacité de son esprit, et quelques morceaux de poésie qu'il composa, l'ayant fait connaître, le directeur des fermes, le Riche, père du financier la Popelinière, désira l'avoir pour précepteur de ses fils. De Caux les suivit à Paris, et, leur éducation

se fit proclamer seigneurie, réussit à ramener tous de Lombardie et à forger une puissance, avec laquelle il lut contre les fils de Jean les gibelins ; mais il fut fait prisonnier à Manes-décembre 1404. Un de ses fils, nommé Charles, lui succéda à la seigneurie de Crémone. Il fut tant échappé de sa prison qu'il revint disputer à son cousin l'aineté qu'il avait fondée. Cette guerre civile partageait le territoire de Crémone, lorsque Gandolfo, soldat de fortune, commandant des troupes ghibelines par la faveur des Médicis, s'offrit pour être médiateur. Il rassembla le 26 juillet dans un château où il compta Ugolin et Charles Cavalcanti, les chefs les plus distingués de la famille, et, à la suite d'un discours qu'il leur donna, il les fit arrêter par ses gardes, et il les emmena lui-même de la seigneurie.

S. S—1.

CAVALCANTI (GUY), philosophe florentin du 13^e. siècle, ami de Dante, et ardent ghibelin comme lui. À Florence une querelle éclata entre un des chefs du parti ghibelin et un des chefs du parti guelfe, et il voulut le faire assassiner. Mais ses pareilles ayant troublé plus que jamais la tranquillité publique, la commune exila les principaux chefs de ces deux factions : les gibelins furent exilés à Sarzane. L'air y étant fort malsain, ils furent rappelés peu de temps après ; mais Cavalcanti y avait contracté une maladie dont il mourut à Sarzane en 1300. Il avait fait dans sa vie un pèlerinage à St.-Jacques ; il revint par la France, et fut amoureux à Toulouse d'une jeune femme nommée Mandetta. Ce fut

pour elle qu'il fit une grande partie des vers qui sont restés de lui. On l'a mis au nombre des philosophes épicuriens, c'est-à-dire, en langage anti-philosophique, des athées. En parlant de lui ailleurs (*Hist. lit. d'Ital.*, tom. I, pag. 423), nous avons opposé à cette accusation son pèlerinage, qui ne put être que de dévotion, quoiqu'il se comportât peu dévotement au retour. Les poésies de Cavalcanti remplissent le sixième livre du *Recueil des anciens poètes italiens* publié par les Juntas à Florence, 1527, in-8°. Cette édition est très rare ; mais la réimpression du recueil, Venise, 1731, en douze livres in-8°, l'est beaucoup moins. Cavalcanti est un des poètes de ce premier âge dont les vers approchent le plus du bon style. Sa *canzone* sur la nature de l'amour fut ce qui lui fit le plus de réputation. Le savant cardinal Egidio Colonna et quelques autres y firent de doctes commentaires. En la lisant seule, on trouve bien qu'elle avait besoin d'être expliquée ; mais ces commentaires auraient souvent eux-mêmes besoin d'explication. G—É.

CAVALCANTI (BARTHELEMI), de cette noble et ancienne famille, naquit à Florence en 1505. Dans sa jeunesse, les troubles de sa patrie l'appelèrent à porter les armes ; mais il parait qu'il ne quitta point pour cela l'étude des belles-lettres, et surtout de l'art oratoire. En 1530, il prononça publiquement, en habit militaire (*in corsaletto*), dans l'église du St.-Esprit, une harangue adressée à la milice florentine, et une autre, quelques mois après, sur la liberté. Quoiqu'il eût toujours été contraire au parti des Médicis, il ne fut point du nombre des exilés, quand ce parti l'eut emporté, ni même lorsque Alexandre, bâtard du pape Clément VII, fut dé-

claré duc de Florence; mais après qu'il eut été assassiné par Lorenzino de Médicis, et que les Florentins eurent mis à sa place Cosme I^{er}., qui n'avait alors que dix-huit ans, Cavalcanti s'exila volontairement, et se retira d'abord à Ferrare. Il y fut en grande faveur auprès du cardinal Hippolyte II, qui l'employa dans des affaires politiques, et le chargea entre autres d'une mission auprès du roi de France, Henri II. Cavalcanti alla ensuite à Rome, sous le pontificat de Paul III, qui lui confia aussi plusieurs négociations importantes. Il passa ses dernières années à Padoue, dans un repos honorable, et y mourut le 9 décembre 1562. Les ouvrages qu'il a laissés prouvent qu'étant militaire, il avait étudié l'art de la guerre dans les écrits des anciens; que, partisan du gouvernement républicain, il avait lu et médité leurs écrits politiques; et qu'enfin, comme orateur, il avait puisé à leur école les principes de l'éloquence. Ces ouvrages sont: I. *Della castrametazione di Polibio, e comparazione dell' armatura e dell' ordinanza de' Romani e de' Macedoni del medesimo, tradotte in lingua italiana*, dans un recueil de traductions d'autres ouvrages grecs sur l'art militaire, dont le premier est celui de Polibe, *sur la manière de camper*, traduit par Philippe Strozzi, Florence, Torrentino, 1552, in-8°.; II. *Trattati, ovvero discorsi sopra gli ottimi reggimenti delle republiche antiche e moderne, con un discorso di Sebastiano Erizzo de' governi civili*, Venise, Sansovino, 1555, in-4°. , et *ibid.*, 1571, in-4°.; ces discours se trouvent aussi dans la *Repubblica di Venetia*, de Gaspard Contarini, Venise, 1650, 5 vol. in-12; III. *Rettorica*, Venise, Giolito, 1559, in-fol., réimprimée la même année, par le même, aussi in-fol., et

à Pesaro, par Cesano, in-4°.; quelques exemplaires de la deuxième édition de Venise, 1559, portent la date de 1560, mais l'édition est absolument la même. Les deux éditions de Giolito sont fort belles; Volpi affirme cependant que les savants préfèrent celle de Cesano. Cavalcanti composa cette rhétorique pour plaire au cardinal de Ferrare, à qui il la dédia. Elle est divisée en six livres. Il n'avait eu d'abord dessein que de traduire celle d'Aristote; il reconnut ensuite que, l'art ayant fait des progrès depuis ce philosophe, il devait rassembler les préceptes de tous les auteurs grecs et latins qui en ont écrit. C'est, en effet, ce qu'il fit avec beaucoup de méthode et de clarté; mais dans sa rhétorique, comme dans toutes les autres, on apprend tout en éloquence, excepté à être éloquent. G—L.

CAVALIER (JEAN), le premier chef des camisards, naquit au village de Ribaut, près d'Anduze, en 1679. Il était le fils d'un paysan, et sortait d'exercer à Genève le métier de garçon boulanger, lorsque, distingué comme le libérateur d'Israël, par une visionnaire réfugiée qui se crut de prophétiser, il vint en France, pour se joindre aux révoltés des Cévennes. Son extrême bravoure, aidée de nouveaux oracles qui confirmèrent celui de Genève, lui fit bientôt obtenir le commandement des troupes de la plaine. Par ses talents et son audace, il déconcerta les mesures des vains généraux les plus renommés, obligea la cour à changer de système, et assura une composition glorieuse, quoiqu'au moment où des propositions de paix lui furent faites, il vint d'éprouver un échec qui semblait le laisser sans ressources; mais telle était son activité, qu'il s'était déjà remis en état de défense, lorsque le maréchal de

na une négociation avec
nt d'une entrevue à Ni-
ges furent donnés à Ca-
rendit à la conférence,
d'une escorte qui se ran-
ligne parallèle avec la
aréal. On n'a jamais
cour avait promis à Ca-
elle ne lui accorda, mais
blable qu'on ne remplit
conditions du traité, et il
il s'en plaignit. Quoi qu'il
fut pour lui un brevet de
si d'une pension de 1200
u de ses frères, une comp-
pitaine, et l'on rendit la
père et à quelques autres
enus pour cause de res-
s que le petit nombre de
si avaient consenti à le
adaient en Alsace, où son
ait se former, il fut ap-
lles par le ministre Cha-
oi le vit, et leva les épau-
is, l'infidélité de la cour,
surveillance à laquelle
oumis, le déterminèrent
Il alla d'abord demander
duc de Savoie; mais il
après en Hollande, et
eterre, où la reine Anne
l le plus distingué. L'un
is protestants des cami-
que, lorsque Cavalier
cette princesse, elle lui
vait donné sérieusement
réties, et que, sur ce qu'il
mativement, et que mé-
sédait encore le don, la
e pitié, et témoigna dès-
de cas de lui. Les hon-
arques de confiance dont
démentent cette anec-
ire, qui avait connu Ca-
res, atteste qu'il n'avait
ses premières fureurs
e, et qu'il avait substitué

la prudence au fanatisme. Il parait
même qu'il n'avait pas attendu si tard
pour revenir de cette exaltation. Le
maréchal de Villars et l'auteur du *Siè-
cle de Louis XIV* rapportent que, lui
ayant demandé comment il avait pu,
à son âge, avoir tant d'autorité sur
ses compagnons, il leur répondit que,
« quand on lui désobéissait, sa pro-
» phétesse, qu'on appelait la Grande-
» Marie, était sur-le-champ inspirée,
» et condamnait à mort les réfractaires
» qu'on tuait sans raisonner. » Cette
réponse semble prouver que, si Ca-
valier crut d'abord aux révélations,
il ne partagea pas long-temps cette
erreur fanatique, et qu'il ne s'en servit
que pour affermir son autorité. Ca-
valier étant entré au service de l'An-
gleterre, commanda un régiment de
refugiés, qui, à la bataille d'Almanza,
se trouva opposé à un régiment fran-
çais. « Aussitôt que ces deux corps se
» reconnurent, dit le maréchal de Ber-
» wick, ils fondirent l'un sur l'autre,
» à la baïonnette, avec un achar-
» nement, qu'ils furent détruits tous
» les deux. » Cavalier parvint au grade
d'officier-général, et fut nommé gou-
verneur de l'île de Jersey. Il termina
ses jours à Chelsea, en mai 1740.
« J'avoue, dit Malesherbes, que
» ce guerrier qui, sans avoir jamais
» servi, se trouva un grand général,
» par le seul don de la nature; ce ca-
» misard qui osa une fois punir le cri-
» me en présence d'une troupe féroce,
» laquelle ne subsistait que par des
» crimes semblables; ce paysan gros-
» sier, qui, admis à vingt ans dans la
» société des gens bien élevés, en prit
» les mœurs, et s'en fit aimer et esti-
» mer; cet homme qui, accoutumé à
» une vie tumultueuse, et pouvant
» être justement enorgueilli de ses
» succès, eut assez de philosophie
» naturelle pour jouir pendant trent-

quait finement du récipiendaire, en faisant l'accabler de louanges. Tout l'effet qu'avait produit son discours, l'abbé de Caumartin prit le parti de ne point le donner à l'impression, et, en effet, il n'a vu le jour que long-temps après la mort des personnes intéressées. Quoi qu'il en soit, l'académicien qui, dans cette réponse, a parlé de l'accueil fait par Louis XV à l'orgueilleux évêque de Noyon, obtint pas d'évêché du vivant de ce prince, offensé, dit-on. On trouve dans les recueils de l'académie française plusieurs discours qui font honneur à Caumartin. Jamais son goût pour la littérature ne le détourna de la sainteté de ses devoirs d'évêque. Il fut mis en 1717 à la tête du diocèse de Vannes; et dans celui de Blois, qu'il gouverna ensuite et où il mourut le 30 août 1733, il a laissé plus d'un monument de ses lumières, ainsi que son zèle pieux. Son éloge, prononcé dans l'académie royale des inscriptions et belles-lettres, par de Boze, le discours de réception de Montfaucon, par lequel il fut remplacé à l'académie française, complètent l'idée que l'on doit se former de ce prelat académicien.

L—P—E.

CAURIANA (PHILIPPE-ANTOINE), gentilhomme de Mantoue, chevalier de l'ordre militaire de St.-Etienne, remplit avec distinction, vers la fin du 16^e. siècle, la première chaire de médecine théorique à Pise. C'est dans les moments de loisir que lui restaient les devoirs de sa place, qu'il publia *Discorsi sopra i primi cinque Libri di Tacito*, Florence, les années 1597, in-4^o., dans lesquels on parle souvent des guerres civiles de France. Il avait résidé quelques années dans ce royaume, et était retourné en Italie avec la princesse Christine de Lorraine, lorsqu'elle se rendit de

Blois à Florence pour épouser Ferdinand I^{er}. de Médicis, grand duc de Toscane (1). C'est en France que Caurina écrivit un *Commentaire latin sur les guerres civiles de 1567 et 1568* et une *Histoire du siège de la Rochelle en 1562*. L'un et l'autre de ces ouvrages sont restés manuscrits. R.

CAURRES (JEAN DES), poète, naquit en 1540, à Moréul (en la Morélie), et non pas à Moréuil, comme l'ont cru quelques biographes. Il se voua de bonne heure à l'instruction de la jeunesse, et obtint la cure de Pernay. Il la quitta pour aller en place de principal du collège d'Amiens, et, quelque temps après, il eut un canonicat à l'église St.-Nicolas de la même ville. Il mourut le 17 mai 1587, dans sa 47^e. année. Il avait composé un grand nombre d'ouvrages, plupart sur des sujets de piété. Lacroix du Maine (dans sa *Biblioth. franc.*) et Duverdiert en rapportent les titres. C'est lui-ci qui accuse des Caurres de plagier et avec raison. Des Caurres les a aussi des vers français; il en compte à la louange des assassins de l'ami de Coligny; il osa même faire l'apologie de la St.-Barthelemi dans une ode où la poésie est digne des pensées. On trouve ces différentes pièces dans le *Recueil des œuvres morales et versifiées* de l'auteur, imprimé en 1575, et réimprimé en 1584, in-8^o avec de nombreuses additions. Ce recueil contient des déclamations contre les vices du siècle, et surtout contre les modes. Il reproche avec beaucoup de mesure aux dames de friser leurs cheveux et de porter des miroirs suspendus à leur ceinture. On a encore de des Caurres quelques *Ouvrages en latin*.

(1) Les auteurs du *Dictionnaire historique* ont tant de fois cité pour de semblables traits l'ouvrage ayant vu dans un dictionnaire italien que Caurina fit ce voyage par ordre du roi Arrigo III (Henri III) ont mis : 10 par ordre du roi Arrigo III.

*raité, en vers français, sur la
rvation de la santé, des Eglo-
ur le mariage du seigneur de
y. etc. Ces différentes pièces ont
primées. Lacroix du Maine lui
aussi une tragédie de *la
de Goliath*, non imprimée de
mps, et qui ne l'a pas été de-
Beauchamps cite cette pièce,
s Lacroix du Maine, tom. 1^{er},
4 de ses *Recherches sur le
tre français*. Ce qu'il dit par
on de l'auteur est très super-
t fort inexact; il paraît même
passé sur la manière dont il
ferire son nom, et il l'écrivit *des
es, ou de Scauvres*. W—s.*

CAURROY (FRANÇOIS-EUSTACHE
sieur de Saint-Frémin, eut la
tion du premier compositeur de
le, et fut appelé *le Prince des
seurs de musique*. Il naquit à
roy, près de Beauvais, en 1549,
famille distinguée dans la robe.
ère le destinait à entrer dans
de Malte, dont son fils aîné
mandeur. Le jeune du Caur-
pondit aux soins qu'on prenait
; mais, ses études achevées, il
na particulièrement à la musi-
ms laquelle il fit de si grands
s et s'acquît une telle répu-
que ses parents cessèrent de
ger à se faire chevalier de Mal-
entra dans les ordres sacrés,
chanoine de la Ste.-Chapelle et
de St-Aioul de Provins. Ses ta-
ni procurèrent d'illustres pro-
s; enfin, il fut successivement
de chapelle des rois Charles
enri III et Henri IV. Du Caur-
ourut le 7 août 1609, à l'âge
tante ans, et fut inhumé dans
des Grands-Augustins. Ce tom-
levé aux frais de Nic. Formé,
cesseur, est détruit; M. Millin
graver dans son *Recueil des*

Antiquités nationales. Le cardinal du
Perron fit son épitaphe; il aimait beau-
coup cet artiste, et composait souvent
des vers qu'il lui faisait mettre en
musique. Il ne nous reste des nom-
breuses compositions de du Caurroy,
qu'une *Messe des morts*, à quatre par-
ties, sans symphonie. Dans sa *Descrip-
tion de Paris*, Piganiol de la Forre rap-
porte que c'est une tradition généra-
lement répandue que nos *Noëls*, tant
connus et tant chantés, étaient des
gavottes et des menuets d'un ballet
que du Caurroy avait composé pour
Charles IX. Parmi les auteurs qui ont
cité ce passage, il ne s'en est trouvé
aucun qui ait fait remarquer que
plusieurs de ces airs étaient plus an-
ciens que du Caurroy, et qu'en sup-
posant qu'il en ait composé quelques-
uns, on en trouve aussi qui appartiennent
à Jehan Danielle, organiste, à
F. S. Bodouin et à Guillaume Coste-
ley, organiste de Charles IX (1).

R T.

CAUS (SALOMON DE), ingénieur
et architecte distingué, naquit dans la
Normandie, vers la fin du 16^e siècle.
Dès son enfance, il montra les plus
grandes dispositions pour la mécani-
que et pour l'architecture hydraulique.
Il passa d'abord en Angleterre,
où il fut attaché au prince de Galles;
ensuite en Allemagne, en qualité d'in-
génieur de l'électeur de Bavière, qui
lui donna la direction de ses bâtiments
et de ses jardins. Après avoir passé la

(1) André Pitard, petit-neveu de du Caurroy,
fit imprimer ses *Mélanges de Musique*, Paris,
Ballard, 1610, in-4^o oblong. C'est un recueil de
chansons, de psaumes et de noëls, dédié au duc
de Bouillon, vicomte de Turenne, maréchal de
France, etc.; il est précédé de plusieurs sonnets à
la louange de l'auteur; et telle était la réputation
dont il jouissait, qu'un de ces sonnets, d'un nom-
me de *La Hye*, commence par ces vers:

Chansons, dont la douceur peut les pierres émouvoir,
Et par art les ranger pour bâtir une ville;
Chansons, dont le chant peut rendre une mer trans-
quille,

Et pour nous en servir les dauphins émouvoir, etc.
V—vq.

plus grande partie de sa vie auprès de ce prince, de Caus revint en France, où il termina sa carrière vers 1650. On a de lui : I. *la Perspective avec la raison des ombres et miroirs*, Londres, 1612, in-fol. ; II. *les Raisons des forces mouvantes avec diverses machines et plusieurs dessins de grottes et fontaines*, Francfort, 1615, in-fol., réimprimé à Paris, 1624, même format. Cet ouvrage a été traduit en allemand, et a eu plusieurs éditions. Le troisième livre, qui traite de la construction des orgues, est particulièrement remarquable. III. *Hortus Palatinus*, Francfort, 1620, in-fol., avec un grand nombre de figures gravées par de Bry. Cet ouvrage contient la description des embellissements que l'auteur ajouta au jardin de l'électeur, à Heidelberg. IV. *Institution harmonique*, divisée en deux parties, Francfort, 1615, in-fol., dédiée à la reine Anne d'Angleterre. Ce traité, qui est assez curieux, a été traduit en allemand, avec des notes, des additions et des corrections, par Jean Gaspard Troste. V. *la Pratique et la démonstration des horloges solaires*, Paris, 1624, in-fol. — Isaac DE CAUS, de la même famille que le précédent, naquit à Dieppe, et fut également ingénieur et architecte. Il a publié une *Nouvelle invention de lever l'eau plus haut que sa source*, Londres, 1644, in-fol., avec fig.

R—r.

CAUSANS (JOSEPH-LOUIS-VINCENS DE MAULÉON DE), chevalier de Malte, colonel d'infanterie, gouverneur du comte de la Marche, prince de Conti, et gouverneur de la principauté d'Orange, naquit à Avignon, au commencement du 18^e. siècle. Il s'adonna particulièrement à l'étude des mathématiques, et se persuada qu'il avait trouvé la quadrature du cercle. Cette précieuse

découverte lui vint à l'esprit. Il n'étant que simple officier aux gazon. S'élevant de découverte couvertes, il prétendit expliquer sa quadrature le péché originel. Il s'engagea par un édit public à déposer chez un notaire la concurrence de 500,000 fr., rien contre ceux qui voudraient s'opposer contre lui, et il déposa effectivement 10,000 fr., qui seraient à celui qui lui démontrerait son erreur. Plusieurs personnes acceptèrent et déposèrent différentes sommes des notaires; une jeune demoiselle mit aussi sur les rangs, et le chevalier de Causans au Comte de Mauleon. Le roi jugea que la fortune de l'homme ne devait pas souffrir de sa vanité, et qu'il était inutile de le pousser au fond; car, sur tout autre cas, le chevalier était un homme fort capable. La procédure fut donc au lieu de les paris déclarés nuls. L'académie des sciences, qui, par ménagement long-temps refusé de s'expliquer, fut enfin obligée de juger sa démonstration et de lui déclarer qu'elle n'avait aucun sens commun. Les ouvrages qui paraissent à cette occasion, sont : I. *l'Apologie pour la quadrature du cercle*, 1753, in-4°; II. *la Démonstration de la quadrature du cercle*, 1754, in-4°; III. *la Méthode transcendante et pratique pour la quadrature du cercle*, 1754, in-4°; IV. *Dernières réflexions instructives sur la quadrature du cercle*, in-4°; V. *le Siècle de l'homme*, 1751, 2 part. VI. *Eclaircissement sur le péché originel*, 1755, in-8°. Malgré le jugement de l'académie, il ne se tint pour battu; car, par une lettre du 15 mars 1758, il s'adressa à M. de Senneville, inventeur d'une autre méthode pour la quadrature du même problème, pour

aux moyens d'obtenir le legs de 50,000 écus fait par le testament de M. de Meslay en faveur de ceux qui trouveraient la quadrature du cercle, legs dont tous les inventeurs de quadrature se persuadent que l'académie a encore les fonds (1). C. M. P.

CAUSEUR (JEAN), paysan breton, est peut-être l'exemple le plus curieux de longévité que présente la France. Il naquit au village de Lanténot, évêché de Léon, en 1638, et mourut à St.-Mathieu, près de Brest, le 10 juillet 1775, âgé de cent trente-sept ans. Causeur se maria à quarante, et fut le père d'un garçon et de quatre filles. Sa femme mourut à quatre-vingt-treize ans. On croit que son fils existe encore. Dans la force de l'âge, Causeur fut successivement employé aux travaux de l'agriculture et à ceux du port de Brest. Plus âgé, il s'occupa du jardinage. Il avait une pension de 300 livres des états de Bretagne; il était simple, frugal; presque toutes les boissons lui étaient agréables; mais il ne s'était jamais permis aucun excès en ce genre. Il mangeait beaucoup de laitage. Sa mort n'a été précédée d'aucune maladie; il s'est éteint sans apparence de douleur. Sa barbe avait été remplacée par un léger poil follet; ses yeux avaient presque disparu. Cependant, à l'âge de cent vingt ans, il se rasait encore lui-même, et il entendait la grand-messe à genoux. Causeur éprouva trois grandes maladies dans cent trente-sept ans. Son portrait a été gravé, et on le rencontre encore quelque-

(1) Le chevalier de Causans, dans une lettre autographe du 22 décembre 1759, parle de la manière dont furent inventés de M. Clairault, et de la honte et du déshonneur qui retomberont sur l'académie des sciences, si elle se rend complice de M. Clairault contre une vérité si évidente, c'est-à-dire, la quadrature de l'angle. « Pour ôter tout prétexte, dit-il en terminant, j'assure les quatre cercles concentriques égaux, et qu'il faut nécessairement savoir la quadrature du cercle pour le déterminer ainsi ». (Collection de M. V. 72.)

fois sur les quais et les boulevards de Paris. D. N.—L.

CAUSEUS. Voy. CHAUSSE (de) CAUSSIN (NICOLAS), fils d'un receveur de Troyes, naquit dans cette ville en 1585, et entra chez les jésuites en 1607. Il enseigna les belles-lettres à Rouen, à Paris, à la Flèche et sut si bien se concilier l'affection de ses écoliers que, lorsqu'il avait prononcé quelque harangue en public, le portaient, dit-on, en triomphe sur leurs épaules, et le promenaient ainsi par la ville avec de grandes acclamations. Ses succès dans la chaire le conduisirent à la cour. Le cardinal de Richelieu, peu satisfait du P. Gorce confesseur de Louis XIII, le fit remplacer par le P. Caussin, dont la candeur et la simplicité semblaient devoir écarter tout ombrage touchant le crédit que le confesseur pourrait avoir l'esprit de son pénitent. Les raisons qui avaient dicté ce choix le firent regarder peu propre à la place par ses supérieurs; mais ils ne purent ni le déterminer à la refuser, ni obtenir de qu'il ne se conduirait que par les conseils. Richelieu, inquiet de la liaison qui existait entre Louis XIII et M^{lle}. de la Fayette, engagea le P. Caussin à persuader au roi de la laisser entrer en religion, comme elle le souhaitait. Le confesseur réussit au gré du ministre; mais il n'en continua moins à s'entendre avec elle pour sinuer au roi le renvoi du cardinal. Les motifs de cette intrigue, tels qu'ils sont exposés dans la correspondance du Caussin avec son général, étaient que Richelieu favorisait la circulation de divers écrits contre l'autorité du pape qu'il entretenait le trouble dans l'Église; qu'il grévait le peuple d'impôts; qu'il soutenait les Hollaudais rebelles contre leur souverain légitime; et qu'il traitait des alliances avec les Turks con-

les princes chrétiens , et avec les souverains hérétiques contre les puissances catholiques. Grotius, qui était alors à Paris, dit effectivement qu'après la disgrâce du confesseur, on trouva chez lui des extraits de différents auteurs, qui condamnaient ces sortes d'alliances. Le monarque, qui savait mauvais gré à son confesseur de l'avoir induit à permettre la retraite de M^{lle}. de la Fayette, lui proposa de soutenir ces griefs devant le cardinal. Il y consentit. La conférence eut lieu à Ruel, en présence du roi. Richelieu, prévenu par le roi lui-même, n'eut pas de peine à détruire les fâcheuses impressions que le P. Caussin avait données au monarque sur son compte, et, dès le lendemain, le jésuite, qui n'occupait son poste que depuis neuf mois, fut relégué, d'abord à Rennes, puis à Quimper. Cette disgrâce fut ainsi annoncée dans la *Gazette de France* : « Le P. Caussin a été dispensé par S. M. de la plus confesseur à l'avoir, et éloigné de la cour, parce qu'il ne s'y gouvernait pas avec la retenue qu'il devait, et que sa conduite était si mauvaise, qu'un châtiment, et son ordre même, a bien plus d'étonnement de ce qu'il a tant demeuré en cette charge, que de ce qu'il en a été privé. » C'est du fond de sa retraite que le malheureux exilé écrivit à son général cette lettre longue et curieuse que Henri de S. Ignace a fait imprimer dans le *Tubæ magna mirum clangens sonum*. Il y attribue sa disgrâce au refus de révéler certaines choses qu'il ne tenait de son royal pénitent que par la voie de la confession, aux scrupules qu'il avait fait naître dans la conscience du même prince sur sa conduite envers la reine-mère, alors retirée en pays étranger; à ses remontrances sur les alliances avec les princes infidèles ou hérétiques.

qui donné aux reproche à ses hement abando
ressentiment du cardinal minis
voit néanmoins, par les mémoi
nuscrits de la Marre, qu'ils ref
au cardinal de l'exclure de leu
pagnie, et même de l'envoyer
nada, sous prétexte que cette
étant une preuve d'estime et de
opinion, personne désormais
drait se présenter pour la rem
P. Caussin n'eut la permission
venir à Paris qu'après la m
Louis XIII, et il regagna les
grâces de sa société par la tr
*Apologie pour les religieux
compagnie de Jésus*, contre l'
sité, qu'il publia à Paris, 1644.
C'est dans cette ville qu'il terri
carrière, le 2 juillet 1651, apr
torze jours de douleurs incre
qu'il appelait un bain de deli
comparaison de tout ce qu'il av
fert à la cour. Le P. Caussin av
blié dans sa jeunesse diverses
latines en vers et en prose, l
meilleure est intitulée: *De el
tia sacræ et humanæ*. Il donna
un grand nombre d'autres ou
de dévotion, dont le plus fame
sa *Cour sainte*, 5 vol. in-12.
la vogue prodigieuse fit dire d
temps, « que le P. Caussin avait
» fait ses affaires à la cour saint
» la cour de France; » elle f
primée une infinité de fois, et t
dans toutes les langues; aujou
elle est devenue ridicule par le
suranné dans lequel elle est écri
par les contes burlesques dont e
remplie. Quelques-uns de ses
sont singuliers par leur titre, t
*la Vie neutre des filles dévot
font état de n'être ni marié
rei* 8, Paris, 1644, in-
c' 1 7 sainte Isabelle,

tirée de la *Cour sainte*.
posé Réponse à la théo-
des jésuites. Quelques
cherchent encore sa *Sym-*
ptiorum sapientia, Pa-
in-4°, et 1654, in-8° :
ns la première partie les
brus, et dans la deuxième
sur les hiéroglyphes.

T—D.

(GILLES - PAUL), né à
nce, le 17 avril 1731,
le 15 novembre 1788,
arisprudence par le vœu
, s'appliqua, par un pen-
l, à l'étude des beaux-
alièrement à la sculpture
et à l'architecture. Venu
re à Paris, il ne tarda pas
istinguer, et fut nommé
Monsieur, frère du roi.
regarder comme le pre-
français qui ait banni
tion des appartements le
appelé *la rocaille*, et
s formes maniérées, des
un goût simple et noble,
antique. Il publia, en
ouvrage intitulé : *Recueil*
à l'usage des jeunes
destinent à la décora-
ments, dédié à Monsieur.
avé par J. Le Roy, M. S.
rtini, Petit, Viel, Heme-
tier l'ainée, et principale-
le F. C. Liottier, se com-
nte-quatre planches, non
ontispice et la dédicace,
ent douze pièces, qui ont
i de modèles à des déco-
és. Entre les monuments
e qui subsistent encore,
la galerie de l'hôtel de
jourd'hui l'hôtel du mi-
police générale. Quatre
le corps et les pieds sont
nté et rehaussés d'or, et

les dessus en bois pétrifié, exécutées
sur ses dessins pour la reine Marie-
Antoinette, ont été conservées pendant
quelque temps dans le musée Napo-
léon, comme un objet de curiosité, et
décorent maintenant le château de St.-
Cloud. Il existe dans les cabinets de di-
vers amateurs, des dessins de Cauvet,
représentant des projets de galerie, des
frises, des arabesques, des portes, des
pendules, des vases, des fontaines
et d'autres objets de ce genre. On y
remarque des idées neuves, ingénieu-
ses et riantes, un goût élevé, beau-
coup d'élégance dans les formes, et
beaucoup d'esprit dans l'exécution.
Tout n'est pas pur dans les ouvrages
de cet artiste, mais tout s'y montre
bien supérieur à ce qui s'exécutait
avant lui, et même de son vivant :
il réformait la branche des arts à la-
quelle il s'était appliqué, bien avant
l'époque où nos grands maîtres ont
épuré le style de la peinture. Les
artistes les plus célèbres de son
temps recherchèrent son amitié. Il
se fit autant honorer par ses vertus et
par la dignité de son caractère, que
par ses talents. E—c D—D.

CAUX (GILLES DE), sieur de
Montlebert, né à Ligneris, village du
diocèse de Bayeux, vers 1682, des-
cendait, par sa mère, du grand Cor-
neille; et, comme si le goût des vers
et du théâtre eût été héréditaire dans
cette famille, il se montra, dès son en-
fance, passionné pour l'art dramati-
que. Après avoir achevé ses études au
collège de Caen, il entra, en qualité
de répétiteur, dans une maison d'édu-
cation. La vivacité de son esprit, et
quelques morceaux de poésie qu'il
composa, l'ayant fait connaître, le di-
recteur des fermes, le Riche, père du
financier la Popelinière, désira l'avoir
pour précepteur de ses fils. De Caux
les suivit à Paris, et, leur éducation

terminée, obtint, en récompense de ses soins, le contrôle général des fermes à Troyes, et ensuite le même emploi à Bayeux. L'aisance et les loisirs que lui donnait cette place lui permirent de se livrer à son penchant pour la poésie. Il fit représenter, en 1715, *Marius*, tragédie qui a été attribuée au président Hénault (1). Malgré le succès de cette pièce dans sa nouveauté, elle n'a jamais été remise au théâtre. *Tysimachus*, tragédie, terminée par son fils, et jouée en 1757, n'obtint pas le même accueil du public, et ne le méritait pas. De Caux, mort en 1753, à cinquante-un ans, avait laissé, dit-on, une troisième tragédie, intitulée: *Abraste*, qui n'a jamais paru. On connaît encore de lui quelques petites pièces de vers, parmi lesquelles on doit distinguer l'*Horloge de sable*, *figure du monde*, l'un des meilleurs morceaux de poésie morale qui existent dans notre langue. Cette pièce a été imprimée en 1714, in-4°, avec une traduction en vers latins de l'abbé d'Hérouville, et insérée dans plusieurs recueils, entre autres dans le *Choix de poésies* de Lefort de la Morinière, et dans le tome XIV des *Amusements du cœur et de l'esprit*, de M. Philippe. Désessarts lui attribue, dans les *Siècles littéraires*, un *Recueil de fables choisies* de La Fontaine, traduites en latin, Anvers (Rouen), 1758, in-12; mais M. Barbier dit, dans son *Dictionnaire des Anonymes*, que cette traduction est des PP. Vinot et Tissard, oratoriens. W—s.

CAUX DE CAPPEVAL, né aux environs de Rouen, au commencement du 18^e. siècle, entra au service

(1) Le Beau la lui attribua encore dans l'éloge qu'il fit de cet académicien, et qu'on trouve dans les *Mémoires de l'académie des belles-lettres*; mais le président Hénault ne l'ayant pas comprise dans le recueil qu'il donna de ses pièces de théâtre, en 1770, il est constant que le Beau s'est trompé.

de l'électeur palatin, et fit imprimer à Manheim plusieurs deses ouvrages publiés successivement: I. *la Parnasse*, poème, 1747. II. *le Parnasse, ou Essai sur les campagnes de Louis XV*, poème, plusieurs chants, 1752, in-12. III. *Apologie du goût français, ou Discours apologétique et descriptif aux bouffons*, en vers, 1754, in-12. IV. *Journal des journaux, ou Catalogue des principaux ouvrages imprimés dans l'Europe* (depuis janvier 1760 qu'en avril 1760), Manheim, 1760, 2 vol. in-8°. L'abbé Regley et Caux ont eu part à cet ouvrage. V. *Odes héroïques et morales*, Manheim, 1768, in-8°. VI. une traduction de la *Henriade*, *Voltaire's Héros libri X*, Deux-Ponts, 1770, in-12. Caux de Cappeval avait dressé un prospectus d'une nouvelle édition de la *Pucelle de Chapelain*, et travaillé, en 1759, à la *Semaine littéraire* de d'Aquin. Ce dernier ouvrage en 1754 une satire assez piquante intitulée: *Observations sur les vers poétiques de M. de Cappeval*, in-12. Caux se croyait un grand poète, qu'il appelait *Lucain des Français*. On fit de lui une épigramme terminée par ces vers:

De Caux prétend rimer, et c'est là sa folie.
Mais bien que ses vers durs, d'épithètes et
Soient de tout amateur chez Procope niais
Lui-même il s'applaudit, et d'un ton tend
Prend le pas au Parnasse en-dessus de Volt-

V—

CAVAGNES. Voy. BAQUET.
CAVALCABO (UGOLIN, MADE), chef d'une famille noble de Mantoue, du parti guelfe, qui avait hérité la souveraineté de cette ville en 1315, fut retenu six ans en prison par Jean Galéaz Visconti, seigneur de Milan, et délivré de ses fers le 30 mai 1403, à la mort de G.

e fit proclamer seigneur , réussit à ramener tous le Lombardie et à force puissante, avec laquelle contre les fils de Jean s gibelins ; mais il fut fait prisonnier à Manes-décembre 1404. Un de nommé Charles, lui suc-a seigneurie de Crémone. nt échappé de sa prison vint disputer à son cousin aeté qu'il avait fondée. erre civile partageait le e Crémone, lorsque Galolo, soldat de fortune, unmandement des troupes resses par la faveur des s'offrit pour être médiaux. Il rassembla le 26 juillet un château où il com-golin et Charles Cavalcabò, s chefs les plus distingués ville, et, à la suite d'un qu'il leur donna, il les fit rer par ses gardes, et il à-même de la seigneurie : S. S—1.

CAVANTI (GVI), philosophe retin du 13^e. siècle, ami et ardent gibelin comme Florence une querelle éclai-des chefs du parti guel-t voulu le faire assassiner. pareilles ayant troublé plu-a tranquillité publique, la xila les principaux chefs ctions : les gibelins furent arzauc. L'air y étant fort s furent rappelés peu de s ; mais Cavalcanti y avait maladie dont il mourut à 1300. Il avait fait dans un pèlerinage à St.-Jac-ice ; il revint parla France, moureux à Toulouse d'une nommée Mandetta. Ce fut

pour elle qu'il fit une grande partie des vers qui sont restés de lui. On l'a mis au nombre des philosophes épicuriens, c'est-à-dire, en langage anti-philosophique, des athées. En parlant de lui ailleurs (*Hist. lit. d'Ital.*, tom. I, pag. 425), nous avons opposé à cette accusation son pèlerinage, qui ne put être que de dévotion, quoiqu'il se comportât peu dévotement au retour. Les poésies de Cavalcanti remplissent le sixième livre du *Recueil des anciens poètes italiens* publié par les Juntas à Florence, 1527, in-8°. Cette édition est très rare ; mais la réimpression du recueil, Venise, 1731, en douze livres in-8°, l'est beaucoup moins. Cavalcanti est un des poètes de ce premier âge dont les vers approchent le plus du bon style. Sa *canzone* sur la nature de l'amour fut ce qui lui fit le plus de réputation. Le savant cardinal Egidio Colonna et quelques autres y firent de doctes commentaires. En la lisant seule, on trouve bien qu'elle avait besoin d'être expliquée ; mais ces commentaires auraient souvent eux-mêmes besoin d'explication. G—É.

CAVALCANTI (BARTHELEMI), de cette noble et ancienne famille, naquit à Florence en 1503. Dans sa jeunesse, les troubles de sa patrie l'appelèrent à porter les armes ; mais il paraît qu'il ne quitta point pour cela l'étude des belles-lettres, et surtout de l'art oratoire. En 1530, il prononça publiquement, en habit militaire (*in corsaletto*), dans l'église du St.-Esprit, une harangue adressée à la milice florentine, et une autre, quelques mois après, sur la liberté. Quoiqu'il eût toujours été contraire au parti des Médicis, il ne fut point du nombre des exilés, quand ce parti l'eut emporté, ni même lorsque Alexandre, bâtard du pape Clément VII, fut dé-

claré duc de Florence; mais après qu'il eut été assassiné par **Lorenzino de Médicis**, et que les Florentins eurent mis à sa place **Cosme I^r**, qui n'avait alors que dix-huit ans, **Cavalcanti** s'exila volontairement, et se retira d'abord à Ferrare. Il y fut en grande faveur auprès du cardinal **Hippolyte II**, qui l'employa dans des affaires politiques, et le chargea entre autres d'une mission auprès du roi de France, **Henri II**. **Cavalcanti** alla ensuite à Rome, sous le pontificat de **Paul III**, qui lui confia aussi plusieurs négociations importantes. Il passa ses dernières années à Padoue, dans un repos honorable, et y mourut le 9 décembre 1562. Les ouvrages qu'il a laissés prouvent qu'étant militaire, il avait étudié l'art de la guerre dans les écrits des anciens; que, partisan du gouvernement républicain, il avait lu et médité leurs écrits politiques; et qu'enfin, comme orateur, il avait puisé à leur école les principes de l'éloquence. Ces ouvrages sont: I. *Della castrametazione di Polibio, e comparazione dell' armatura e dell' ordinanza de' Romani e de' Macedoni del medesimo, tradotte in lingua italiana*, dans un recueil de traductions d'autres ouvrages grecs sur l'art militaire, dont le premier est celui de **Polibe**, sur la manière de camper, traduit par **Philippe Strozzi**, Florence, Torrentino, 1552, in-8°.; II. *Trattati, ovvero discorsi sopra gli ottimi reggimenti delle republiche antiche e moderno, con un discorso di Sebastiano Erizzo de' governi civili*, Venise, Sansovino, 1555, in-4°. , et ibid., 1571, in-4°.; ces discours se trouvent aussi dans la *Repubblica di Venetia*, de **Gaspard Contarini**, Venise, 1650, 5 vol. in-12; III. *Rettorica*, Venise, Giolito, 1559, in-fol., réimprimée la même année, par le même, aussi in-fol., et

à Pesaro, par **Cesano**, in-ques exemplaires de la deuxième édition de Venise, 1559, et date de 1560, mais l'édition seulement la même. Les deux de **Giolito** sont fort belles; s'firme cependant que les savants préfèrent celle de **Cesano**. **Cavalcanti** posa cette Rhétorique pour un cardinal de Ferrare, à qui il l'offrit. Elle est divisée en six livres. Il en eut d'abord dessein que de celle d'**Aristote**; il reconnut que, l'art ayant fait des progrès ce philosophe, il devait rassembler les préceptes de tous les auteurs grecs et latins qui en ont écrit. C'est ce qu'il fit avec beaucoup de méthode et de clarté; mais dans la Rhétorique, comme dans toutes les autres, on apprend tout en cloque, excepté à être éloquent. G

CAVALIER (JEAN), le chef des camisards, naquit à Ribaut, près d'Anduze, le 1679. Il était le fils d'un paysan qui sortait d'exercer à Genève le métier de garçon boulanger, lorsqu'il fut gué comme le libérateur d'une visionnaire réfugiée qui se voyait prophétiser, il rentra en France pour se joindre aux révoltés de la Vendée. Son extrême bravoure et de nouveaux oracles qui confirmeront celui de Genève, lui fit bientôt le commandement des troupes de la plaine. Par ses talents et son courage il déconcerta les mesures des généraux les plus renommés de la cour à changer de système de guerre sur une composition glorieuse qu'au moment où des propositions de paix lui furent faites, il vint à bout d'un échec qui semblait le priver sans ressources; mais telle fut son activité, qu'il s'était déjà remis à l'œuvre de défense, lorsque le mar-

la une négociation avec
nt d'une entrevue à Ni-
ges furent donnés à Ca-
rendit à la conférence,
l'une escorte qui se ran-
ligne parallèle avec la
aréchal. On n'a jamais
our avait promis à Ca-
elle ne lui accorda, mais
blable qu'on ne remplit
conditions du traité, et il
il s'en plaignit. Quoi qu'il
ut pour lui un brevet de
i d'une pension de 1200
1 de ses frères, une com-
pitaine, et l'on rendit la
père et à quelques autres
enus pour cause de re-
s que le petit nombre de
i avaient consenti à le
daient en Alsace, où son
ait se former, il fut ap-
les par le ministre Cha-
i le vit, et leva les épau-
s, l'infidélité de la cour,
surveillance à laquelle
oumis, le déterminèrent
Il alla d'abord demander
duc de Savoie; mais il
après en Hollande, et
terre, où la reine Anne
le plus distingué. L'un
s protestants des cami-
que, lorsque Cavalier
cette princesse, elle lui
vait donné sérieusement
étés, et que, sur ce qu'il
mativement, et que mé-
édait encore le don, la
e pitié, et témoigna dès-
de cas de lui. Les hon-
rques de confiance dont
démentent cette anec-
ire, qui avait connu Ca-
res, atteste qu'il n'avait
ses premières fureurs
, et qu'il avait substitué

la prudence au fanatisme. Il paraît
même qu'il n'avait pas attendu si tard
pour revenir de cette exaltation. Le
maréchal de Villars et l'auteur du *Siè-
cle de Louis XIV* rapportent que, lui
ayant demandé comment il avait pu,
à son âge, avoir tant d'autorité sur
ses compagnons, il leur répondit que,
« quand on lui désobéissait, sa pro-
» phétesse, qu'on appelait la Grande-
» Marie, était sur-le-champ inspirée,
» et condamnait à mort les réfractaires,
» qu'on tuait sans raisonner. » Cette
réponse semble prouver que, si Ca-
valier crut d'abord aux révélations,
il ne partagea pas long-temps cette
erreur fanatique, et qu'il ne s'en servit
que pour affermir son autorité. Ca-
valier étant entré au service de l'An-
gleterre, commanda un régiment de
refugiés, qui, à la bataille d'Almanza,
se trouva opposé à un régiment fran-
çais. « Aussitôt que ces deux corps se
» reconnurent, dit le maréchal de Ber-
» wick, ils fondirent l'un sur l'autre,
» à la baïonnette, avec un achar-
» nement, qu'ils furent détruits tous
» les deux. » Cavalier parvint au grade
d'officier-général, et fut nommé gou-
verneur de l'île de Jersey. Il termina
ses jours à Chelsea, en mai 1740.
« J'avoue, dit Malesherbes, que
» ce guerrier qui, sans avoir jamais
» servi, se trouva un grand général,
» par le seul don de la nature; ce ca-
» misard qui osa une fois punir le cri-
» me en présence d'une troupe féroce,
» laquelle ne subsistait que par des
» crimes semblables; ce paysan gros-
» sier, qui, admis à vingt ans dans la
» société des gens bien élevés, en prit
» les mœurs, et s'en fit aimer et esti-
» mer; cet homme qui, accoutumé à
» une vie tumultueuse, et pouvant
» être justement enorgueilli de ses
» succès, eut assez de philosophie
» naturelle pour jouir pendant trent-

» cinq ans d'une vie tranquille et pri-
 » vée, ne paraît un des plus rares
 » caractères que l'histoire nous ait
 » transmis. » *Les Mémoires de la*
guerre des Cévennes, sous le colonel
Cavalier, publiés en anglais, de son
 vivant, en 1725, ne sont point son
 ouvrage. Un réfugié français, nom-
 mé *Galli*, en est l'auteur. S'il a écrit
 d'après les récits de Cavalier, sa mé-
 moire n'a pas été toujours fidèle.

V. S—L.

CAVALIER, ou CAVELIER. *V.*
 LEVESQUE.

CAVALIERI (BONAVENTURE) est
 du petit nombre des géomètres dont
 les découvertes font époque dans l'his-
 toire de la science. Il naquit à Milan
 en 1598. A l'âge de quinze ans, il en-
 tra dans l'ordre des hiéronymites ,
 ou jésuates, qu'il ne faut pas confon-
 dre avec celui des jésuites. Cavalieri
 professa d'abord la théologie, pour
 remplir les devoirs que lui prescrivait
 la société dont il faisait partie; mais
 son goût le portant à l'étude de la géo-
 métrie, il alla chercher à Pise les se-
 cours dont il manquait dans sa patrie.
 Les confrères avec lesquels il vivait
 dans le collège de Pise cherchèrent à
 le détourner d'une étude qu'ils regar-
 daient comme profane, pour le rame-
 ner à celle de la théologie, la seule
 qui, suivant eux, fût digne d'occuper
 ceux qui vivaient dans les cloîtres.
 Heureusement dans ce même collé-
 ge, demeurait aussi le célèbre Benoît
 Castelli, qui, non seulement détour-
 na Cavalieri de ces idées monacales,
 mais lui communiqua son enthousias-
 me et son instruction, et le mit en re-
 lation avec Galilée. Cavalieri occupa
 bientôt un rang distingué parmi les
 élèves de cet homme illustre, et prit
 pour but de ses recherches la déter-
 mination des aires et des volumes, li-
 mités par des lignes et par des surfaces

courbes. Des problèmes propo-
 sés par Képler et quelques idées qu'il
 avait sur la considération de
 pour abréger les démonstrations
 employaient les géomètres anciens
 la mesure des figures curvilignes
 furent attribués à Cavalieri par
 Cavalieri à envisager
 les dimensions de ces figures, en remon-
 trant qu'à ceux qu'il appelait *indivisibles*
 parce qu'il supprimait une
 dimension. Il concevait les
 courbes comme formées d'un nombre
 infini de points, les surfaces d'une in-
 finité de lignes, et les volumes, ou solides
 d'une infinité de surfaces. Cette ma-
 nière de s'exprimer parut dure aux
 géomètres de la géométrie ancienne, et les
 reproches de Cavalieri furent vivement
 exprimés par quelques-uns des
 plus habiles contemporains; mais ces
 reproches ne furent pas les plus habiles.
 Cavalieri mérita d'éloges, parce qu'il
 sut apprécier la fécondité et la
 nouveauté de sa méthode. C'était en effet
 une véritable méthode d'invention,
 ne pouvant pas dire de celle
 qu'a laissée Archimède. Dès que
 la géométrie des indivisibles fut
 connue, elle fut très cultivée; Roberval
 dit l'avoir inventée, quoiqu'un
 ouvrage n'ait paru que deux ans
 après celui de Cavalieri. Pascal s'en
 servit aussi; et il y eut entre lui et
 Cavalieri une singulière conformité,
 qui se manifesta dans la culture de la
 géométrie, un adoucissement à de
 grandes douleurs physiques. Cavalieri
 mourut à une bonne heure de fortes
 douleurs de goutte, et Pascal éprouvait
 de violentes insomnies, occasionnées par
 de violentes douleurs de dents. La méthode
 employée par l'un et l'autre
 est encore celle des indivisibles
 mais elle y touche de bien près
 et diffère de la méthode
 des indivisibles, en ce qu'elle cor-
 relate les éléments toutes les dimensions

composent; on conçoit une de ces dimensions est petite. Le manuscrit des découvertes de Cavalieri recommandations de Cavalieri n'ont pas pour lui faire de mathématiques vacillait du sénat de Bologne qui devaient disposer, interpellèrent Galilée Cavalieri était suffisamment d'astrologie; enfin, il l'observa divers traités de tri-gon astronomie pour l'utilité. Il mit ensuite la à sa *Géométrie des in-ouvrages* sur lequel se station, quoiqu'il y ait précédents plusieurs pages de remarque. Il fut attaqué de goutte le 30 1637. Ses ouvrages sont : I. *Sectiones conicæ, sive de sectionibus conicis, sive de sectionibus conicis, sive de sectionibus conicis*, Bologne, 1648. II. *Directorium arithmeticum in quo tri-gonometricæ fundamenta demonstrantur*, Bologne, 1648. III. *Geometria continuorum novè promota, in hæc posita ab erroribus expur-gata*, 1653, in-4°. La pre-mière est de 1635, in-4°. IV. *Philomantius*. C'est un planisphère propre à représenter les positions respectives de leurs aspects, et des-ignées de l'astrologie judi-ciaire et logarithmique, 5, in-4°. VI. *Exercitiæ sex*, Bologne, 1657, et ouvrage contient des-criptions de la méthode des in-

divisibles, des réponses aux objec-tions faites contre ces méthodes, et quelques dissertations particulières. (Voy. l'Éloge de Cavalieri, publié en 1776, par le P. Frisi.) I.—X.

CAVALIERI (JEAN-MICHEL), do-minicain, né à Bergame, mort à Béné-vent en 1701, a publié en italien une *Galerie des papes, patriarches, ar-chevêques et évêques de l'ordre de S. Dominique, avec un Catalogue des cardinaux du même ordre*, Bénévent, 1696, 2 vol. in-4°, et un *Traité du ro-saire*, imprimé pour la troisième fois à Naples, 1713, in-8°. — CAVALIERI (M. reuel), son frère, dominicain com-me lui, fut d'abord professeur de phi-losophie à Naples, puis vicaire-général du cardinal Vincent Orsini, successi-vement à Siponte, à Cusène et à Béné-vent. Il fut nommé, en 1690, évê-que de Gravina, et y mourut en 1705. Il avait publié à Naples, en 1686, un *Traité de la messe*, et un autre sur la *Construction des églises*, souvent réimprimé, et enfin des Statuts syno-daux, remplis de sagesse, publiés en 1693. C. T.—Y.

CAVALIERI (JEAN-MICHEL), augustin de l'Observance de Lombardie, né à Bergame, vers la fin du 17^e siècle, fut un homme studieux et d'une grande érudition dans les ma-tières ecclésiastiques. L'ouvrage prin-cipal auquel il attacha son nom a pour titre : *Commentaria in authentica sacre rituum congregationis decreta ad romanum præsertim breviarium missale et rituale quomodolibet at-tinentia, quinque tomis comprehensa*, etc., Bassano, 1778. Cet ou-vrage, déjà imprimé à Bergame, avait été dédié au pape Lambertini. On y fit depuis plusieurs additions, qui ont été jointes dans la nouvelle édition. On a encore du même auteur un petit ou-vrage intitulé : *Sopra la sacra cirtu-*

ra, e sua origine, e indulgenze concedute a favore della medesima. Il parut un *Office de la semaine sainte*, avec des observations sur quelques exemplaires, qui furent attribuées à Cavalieri. Il mourut le 6 janvier 1757, regretté de Benoît XIV, qui avait beaucoup d'estime et de considération pour lui, et encore plus de sa congrégation, dont il avait été deux fois visiteur. R. G.

CAVALLERII (JEAN - BAPTISTE DE), dessinateur et graveur au burin, naquit à Lagherino vers 1550. Il a travaillé à Rome depuis 1550 jusqu'en 1590. Son style de gravure a quelque ressemblance avec celui d'Eneas Vicus, auquel il est d'ailleurs inférieur. Cavalieri a beaucoup gravé d'après Michel-Ange, Raphaël, André del Sarto, Baccio Bandinelli, Livio Agresti, Titien, Daniel de Volterre, et Dorigny; mais la plupart de ses gravures ne sont recommandables que parce qu'elles nous font connaître les ouvrages de ces différents maîtres; l'exécution en est soignée; mais elles manquent d'expression. On y cherche vainement l'âme et la vie qui animent les tableaux qu'elles reproduisent: elles sont froides et sans effet. Cavalieri possédait assez bien la partie mécanique de son art; mais son style manque d'harmonie, et son dessin est très-défectueux, surtout aux extrémités de ses figures. C'était un graveur très-laborieux; ses estampes, selon l'abbé de Marolles, sont au nombre de trois cent vingt-sept, dont plusieurs ne sont que des copies d'après d'autres graveurs. L'ouvrage d'Antonio Ciccarelli, intitulé: *Vite de' pontifici*, imprimé à Rome en 1588, in-4°, est enrichi de portraits gravés par Cavalieri. On trouve encore dans un autre ouvrage imprimé à Rome, sous le titre de *Beati Apollinaris martyris, primi Ravennatum episcopi res gestæ*, in-fol.,

1586, un grand nombre de gravées à l'eau forte, et retés au burin par Cavalieri. Il a au *Antiquæ statuar urbis Romæ* planches, in-4°, 1685. Ce quelquefois marqué ses pièces nom; mais il s'est plus souvent du chiffre *CB*. Il mourut à 1597.

CAVALLI (FRANÇOIS) organiste, et l'un des plus compositeurs de son siècle, Venise au commencement siècle. Maître de chapelle à l'Église de St.-Marc, place qu'on a toujours donnée aux professeurs les plus distingués; il est un des premiers qui a composé de grands opéras. Les théâtres publics s'établirent en 1657, Cavalli commença à travailler pour la scène, et continuant plus de trente ans, à produire ses ouvrages. Dogliani rapporta les grands talents de cet artiste, et vint appeler par les cours de de Bavière, où il donna de nombreuses preuves de la fécondité de son génie. Son opéra de *Xerxès*, qui fut joué à Venise en 1654, fut représenté à Paris, le 22 novembre dans la haute galerie du Louvre, à l'occasion des noces de Louis XIV. Cet ouvrage, imprimé chez B. 1660, in-4°, eut peu de succès, parce que peu de personnes entendaient la langue italienne, que tout le monde baïssait Mazarin, prôneur de l'art français. Ce qui fortifia davantage cette opinion, c'est qu'à la même époque se senta une autre pièce italienne: *Ercole Amante*, dont Cavalli fit tous les airs de danse et de chant, et un des morceaux de chant qui eut du succès, en 1662, avec des ballets par le roi et la reine. Quo

composé, depuis 1637, trente-huit ouvrages, présentés avec succès. Il en 1672, et l'on ignore mort. Le chevalier *Platré* sur l'opéra, présente dans la musique de son qu'on vit pour la, à la fin de quelques, morceau ordinaire, dont la musique est allée, soit pour le chant, instruments. Avant ce me-t-il, la musique des : au chant, n'était qu'un, soutenu et interrompu ments. On ignore si Ca- des pièces pour l'orgue.

R—T.

II (PIETRO), peintre et à Rome en 1259, mort ville en 1344, fut élève peut être regardé comme peintre que l'école romaine depuis la régénération travaillé, conjointement maître, aux mosaïques exécutait à Rome dans Pierre, il orna de fresques d'Ara-Cœli sur le Calvaire, de Ste. Marie-Majeur *in trastevere*, et grandes mosaïques celle des murs. Venu à voir les ouvrages de dit l'Annonciation dans Marc, dans celle de St. plusieurs autres églises ville. Ce sujet lui était si na cru que toutes les An-peintes à Florence dans suite à Assise, il peignit *Crucifiement de J.-C.*, outerraine du couvent de *La fresque d'Ara-Cœli, une Vierge entourée de*

rayons, qui tient l'enfant Jésus dans ses bras, l'Annonciation de l'église de St.-Marc de Florence et celle de St.-Basile de la même ville, subsistent encore, ainsi que la fresque de St.-François d'Assise. Ce dernier ouvrage passe pour le chef-d'œuvre de Cavallini. On y voit un grand nombre de figures, des costumes variés et singuliers; l'expression est assez vive; le coloris brillant et bien conservé. Suivant l'opinion de Vasari et de Baldinucci, qui ont écrit la vie de ce maître, il associa un reste de la manière grecque à celle de Giotto. On dit qu'un Crucifix qu'il avait sculpté en ronde bosse, et qui était placé dans l'église de St.-Paul hors des murs, parla à sainte Brigitte, en l'an 1370. On rapporte aussi que le tableau de l'Annonciation, peint dans l'église de St.-Marc de Florence, a opéré plusieurs miracles dans le 14^e. siècle. Ces traditions ont fait regarder pendant longtemps Cavallini comme un saint.

E—C D—D.

CAVALLINI (PHILIPPE) exerça la médecine à Malte sur la fin du 17^e. siècle. En 1689, il publia, sous le titre de *Pugillus meliteus*, la première Flore de cette île intéressante; il y fait mention de plusieurs plantes curieuses, entre autres, du *fucus helminthocorton*, ou coralline de Corse, qui, suivant lui, était déjà employée comme un bon vermifuge. Bruckman a réimprimé cet opuscule dans son ouvrage intitulé : *Epistolæ itinerariæ*, centur. 2. D—P—S.

CAVALLINO (BERNARDO), peintre, né à Naples le 10 décembre 1612, élève du cavalier Massimo Stanzioni, vécut ignoré, mourut pauvre en 1656, et n'obtint une juste réputation qu'après sa mort. Il excella principalement dans des tableaux d'histoire d'une moyenne grandeur, dont les

figures n'avaient que deux ou trois palmes de proportion. Suivant le jugement des écrivains italiens, ses compositions joignent au mérite de la grâce, le charme de l'expression, et son coloris offre un mélange de celui du Guide que son maître avait cherché à imiter, de celui du Titien et de celui de Rubens; ils lui reprochent seulement de ne pas donner assez de beauté aux figures de femmes. Le Calabrese l'appelait le *Poussin des Napolitains*. Ces mêmes écrivains nous donnent cependant lieu de remarquer une grande différence entre ses ouvrages et ceux de l'artiste français; elle consiste en ce que, chez le Poussin, les lumières sont larges et généralement libres, au lieu que Cavallino affecte souvent de les resserrer, pour produire des effets piquants de clair-obscur. Les tableaux de ce peintre sont peu répandus hors des états de Naples et hors de l'Espagne. Sa vie se trouve parmi celles des peintres napolitains, écrites par Bernardo de Dominici.

E—c D—D.

CAVALLUCCI (ANTOINE), né à Sermonette en 1752, mort à Rome en 1795, d'abord peintre en miniature, protégé ensuite par le duc Gaétani da Sermoneta, étudia à Rome l'art de peindre l'histoire, et mérita d'être placé, sinon sur le même rang que Mengs et Pompée Battoni, ses contemporains, du moins immédiatement au-dessous de ces peintres célèbres. Il approcha davantage de la manière de Battoni que de celle de Mengs, c'est-à-dire qu'il s'appliqua plutôt à l'étude du modèle vivant qu'à celle de l'idéal. On ne saurait le classer parmi les habiles dessinateurs. Son coloris est clair, vif, riant et assez harmonieux : c'est à ce genre de mérite qu'il doit sa réputation. Un tableau représentant *S. François de Paule*,

fait pour l'église de No Lorette, a été jugé as être exécuté en mosaïque cathédrale de Pise, et *Sainte Bona prenant l'égieuse*, passe pour son On y admire des costumes bien peints, de belles têtes sans bon clair-obscur. E

CAVANILLES (ANTHONY) ecclésiastique espagnol taniste, né à Valence, 1745, mort à Madrid ses humanités chez les Valence, et étudia la philosophie à l'université de Valence. Ce fut par ses conseils de son ami, don Jean-Baptiste que cette université adm des ouvrages qui devaient leçons publiques, ceux de Muschenbroeck, et de thématiques, qui y étaient vées, devinrent une des capitales de l'enseignement vanilles professait la philosophie à Murcie, lorsqu'il fut chargé de l'éducation des enfants de l'Infantado, ambassadeur d'Espagne. Il y vint avec eux, et demeura douze ans dans l'Infantado, où il se livra à l'étude de plusieurs sciences, et passa à celle de la botanique d'abord des *Observations sur l'agriculture d'Espagne de la Nouvelle Encyclopédie*, Paris, 1784, par son élève, avec un zèle et une pureté vraiment patriotiques, et des assertions fausses ou hasardeuses trop sévères de Morvilliers, auteur de ce dictionnaire, combattit avec succès, et fut vaincu seulement par le raisonnement presque toujours par de L'année suivante, il confectionna la publication d'un grand ou

et dont la collection porte *onadelphix classis dis-*
decem, Paris, 1785,
 rid, 1790, in-4°, avec
 botanistes admirent l'exac-
 ristique judicieuse qui dis-
 ouvrage. On y trouve la
 de toutes les espèces de
 parmi lesquelles il y en
 nd nombre de nouvelles,
 t quatre-vingt-dix-sept si-
 il avait fait lui-même les
 is il faut dire aussi, que,
 ge généralement adopté
 nistes de notre siècle, de
 l'une seule espèce sur cha-
 , surtout dans les ouvra-
 donne, pour ainsi dire,
 , les figures, Cavanilles en
 ieurs : c'est une faute de
 nvénient est d'autant plus
 ie le format du livre est
 urs, sous le nom et le titre
ophie, qu'il prend dans un
 streint que Linné lui-mê-
 les rassemble une foule de
 n'ont entre elles aucun
 rt que celui d'avoir les
 onadelphix, ou insérées
 corps ; ce qui donne de
 sur les affinités des plan-
 u sujet de quelques plan-
 ivrage, une querelle litté-
 Héritier de Brutelle, sur
 de la découverte et de la
 de ces plantes ; on peut
 ces de ce procès littéraire
rnal de Paris et dans le
physique. De retour dans
 Cavanilles y commença le
 qu'il a fait paraître sous
nes et descriptiones plan-
aut spontè in Hispanid
in hortis hospitantur, Ma-
 1790, 6 v. in-fol. Cet ouvrage,
 101 planches, supérieures
 ées par lui-même, contient

un grand nombre de genres nouveaux,
 et un nombre encore plus considérable
 d'espèces, tant de l'Espagne que de
 l'Amérique et des Indes, et de la Nou-
 velle-Hollande. Il était occupé de ce
 bel ouvrage, lorsqu'il reçut de son
 gouvernement l'ordre de parcourir
 l'Espagne pour rechercher les plantes
 qui y croissent. Ayant commencé son
 travail par le royaume de Valence,
 sa patrie, Cavanilles ne s'en tint pas
 au simple examen des végétaux, il
 rassemble une foule d'observations
 sur le règne minéral, sur la géogra-
 phie et sur l'agriculture de cette pro-
 vince. Ces observations furent impru-
 mées aux frais du roi d'Espagne, sous
 ce titre : *Observaciones sobre la*
historia natural, geografia, agri-
cultura, poblacion, etc., del reyno
de Valencia, Madrid, 1795-97, 2
 vol. in-fol., ornés de planches, dont
 l'auteur a fait les dessins. Dans cet
 ouvrage, le plus utile en ce genre qui
 ait jamais été publié en Espagne, il se
 montre continuellement observateur
 exact, savant physicien et zélé pa-
 triote. Il était ami des mœurs et de la
 religion ; mais d'un caractère irritable
 et dominateur ; il eut des disputes avec
 plusieurs écrivains, et notamment avec
 l'Héritier, Ruiz et Pavon, auteurs de la
Flore du Pérou. On l'accusa même
 d'avoir employé une intrigue pour en-
 traver la publication de cet ouvrage. Il
 paraît que les torts furent plus souvent
 de son côté que de celui de ses antago-
 nistes. Cette dispute occasionna quel-
 ques écrits, et, au lieu de les laisser
 tomber dans l'oubli, Cavanilles semble
 en avoir voulu éterniser la durée et le
 souvenir ; il a rassemblé dans l'ouvrage
 suivant tous ceux qu'il avait publiés :
Colleccion de papeles sobre contro-
versias botanicas de don Antonio
Joseph Cavanilles, con algunas no-
tas del mismo à los escritos de sus

antagonistas, Madrid, 1796, in-12, de 273 pages. Il fit imprimer, la même année, sur la culture du riz, ses *Observaciones sobre el cultivo del arroz en el reyno de Valencia, y su influencia en la salud publica*, 1796, in-4°. de 30 pages. Cavanilles ayant été réfuté par D. Vincent Ignacio Franco, publia un *Suplemento a las observaciones, etc.*, Madrid, 1798, in-12 de 38 pages. En 1800, il commença un ouvrage périodique sous ce titre : *Anales de historia natural*, Madrid, 1800, 2 volumes suivantes, in-8°. Nommé directeur du jardin botanique de Madrid, pour remplacer Don Ortega, accablé de vices dans ce jardin, et y exerça sa tâche de l'enseignement. Ses *Leçons publiques de botanique* ont été recueillies et publiées en 1802 et 1803, et traduites en italien par le professeur Viviani, pour l'usage de l'école de botanique de Gènes. Cavanilles allait mettre au jour un *Hortus regius Matritensis*, dont le premier volume était déjà sous presse, lorsque la mort vint arrêter ses utiles travaux, et terminer sa laborieuse carrière. Ses ouvrages ont contribué aux progrès de la botanique, par le grand nombre de plantes qu'il a fait connaître, et dont il a donné de bonnes figures; mais il ne l'a pas enrichie par des vues neuves. Il a suivi trop servilement la manière de décrire de Linné, et n'a fait aucun usage des considérations nouvelles et importantes qu'il pouvait voir dans les ouvrages de Gaertner et de M. de Jussieu, relativement à la structure et à la situation des graines, et aux caractères essentiels qui réunissent les plantes en familles naturelles. M. Thunberg a donné à un genre le nom de *Cavanilla*. Cavanilles avait lui-même cherché à rendre cet honneur à plusieurs de ses

s, pour les v
té dans lequ
vrages.

CAVARINUS, prince établi, par César, roi des Gaules, sur la Gaule celtique. Avant qu'il régnât sur ce peuple, il avait osé se révolter contre son souverain. Cavarinus fut poursuivi jusque dans ses états. Les Sénateurs députés à César pour le punir, César commanda que tout se rendit auprès de lui; cent otages lui fussent remis, et Cavarinus fut rétabli sur le trône. Ensuite César dans son expédition contre Ambiorix et les Treves, prit les villes de Trèves. Il commença la dévastation de la Gaule, et la valerie des Gaulois dans les provinces où les Romains avaient fait leurs conquêtes, et soumettre les peuples vaincus. (Voyez *De bello Gallico*, liv. V.)

CAVARUS, roi des Gaules, qui avait été établi dans la Thessalie par son dernier chef de cette colonie, se nomma Cavarus, selon Polybe, et *Tulis*, selon Strabon de Byzance. Cavarus avait osé se révolter à conclure avec les Byzantins un traité peu avantageux, et la dévastation des Gaulois avait seule pu contraindre le roi de Bithynie à renoncer à ses conquêtes. Prusias ne songeant qu'à se venger, il attaqua les Gaulois, et ravageait les villes de l'Asie, et, pour faire perdre à l'ennemi l'envie de repasser en Asie, il tua les femmes et les enfants restés dans le camp. Craignant que Cavarus ne voulût le combattre, il se fit passer pour un homme barbare, il lui suscita, par ses intrigues, des ennemis, et se fit tuer, mais sa mort ne fut que le commencement de sa ruine, car il fut tué par ses ennemis, et sa mort fut le commencement de sa ruine.

Varus avait des qualités ; mais il se laissa perdre terres de Sostrate de Chalcide et il périt avec tous ses sujets exterminés par les Perses. (Voyez les *Recherches sur l'Asie Mineure*, par Sevin, dans VI des *Mémoires de l'Académie des Inscriptions*.) V—VE.
CAVAZZA (JEAN-BAPTISTE), peintre, naquit à Bologne vers l'an 1600. Il fut élève de l'école du Cavodone et du Cavalotti. On trouve dans quelques-uns de ses ouvrages une heureuse imitation de la manière de ces deux maîtres. Il avait orné plusieurs églises de Bologne de ses ouvrages, et surtout celles de la *Madonna della Pietà* et de la *Annunciata*. Il travaillait avec noblesse ; son style est pur et son coloris agréable. Il a gravé lui-même quelques-unes de ses compositions. Les curieux font grand cas de ses gravures.

A—S.

CAVAZZA (PIERRE-FRANÇOIS), naquit à Bologne en 1675. Il fut élève de Jean Viani, artiste assez connu qui tenait une académie de dessin à la mode de celle du Cignani, et ses procédés rappelaient l'école de Raphaël. Cavazza, ennobli par la hardiesse et la vigueur des plus grands peintres vénitiens. Cavazza, moins avancé dans ses études que les autres travaillaient auprès de lui, se hâta à tout prix acquérir de la célébrité, et négligea la peinture, s'attachant à assembler une grande collection de médailles, et parvint ainsi à en devenir le plus riche possesseur. On ne peut lui reprocher de n'avoir pas écrit sur cette collection. On a lieu de regretter qu'il n'ait publié quelque ouvrage sur les médailles propres à faire reconnaître les maîtres, et tous ces ca-

prices de dates et de monogrammes qui embarrassent tant les amateurs. Cavazza mourut à Bologne, le 14 octobre 1753. Sa collection a été dispersée dans plusieurs cabinets. A—D.

CAVAZZI (JEAN-ANTOINE), né à Montécuculo, dans le pays de Modène, entra dans l'ordre des capucins. Le roi de Congo ayant expressément demandé des missionnaires capucins, la congrégation de la propagande choisit douze prêtres et deux frères laïcs, qui se réunirent à Gênes, où ils s'embarquèrent. Assaillis par plusieurs tempêtes, ils abordèrent à différents ports de la Méditerranée, et arrivèrent enfin à Cadix au mois d'avril 1654. Ils en partirent en juillet, et, après avoir touché à Ténériffe, ils atteignirent à leur destination en novembre. Les sentiments du roi de Congo avaient souffert quelque altération ; il n'accueillit pas les missionnaires suivant leur attente, et, sans la crainte que lui inspiraient les Portugais, il les aurait persécutés. Cependant, les missionnaires remontèrent le fleuve Coanza, et, arrivés dans l'intérieur du pays, ils se répartirent dans les différents royaumes pour y travailler au salut des âmes. La province de Ghangalla et la cour du roi d'Angole échurent à Cavazzi, qui donna un libre essor à son zèle, et souvent même se laissa emporter au-delà des bornes de la prudence. Il brûlait les idoles des nègres, et réprimandait les rois et les grands sur la polygamie ; quelquefois ses représentations étaient bien reçues ; mais quelquefois aussi on lui faisait éprouver tant de désagréments, qu'il se voyait contraint de s'éloigner. Il résidait depuis quelque temps à Embaca, lorsqu'en 1658, il reçut ordre du préfet apostolique de se rendre auprès de Zingha, reine de Matamba, qui avait embrassé, quitté et repris le

stianisme. Quoiqu'affaibli par la maladie, il obéit. La reine le reçut avec distinction ; mais bientôt, les malheurs de Cavazzi s'aggravant, il fut contraint de retourner à Embaca. La reine fonda une connaissance qu'il avait de la langue du pays le fit choisir pour aller, en 1661, prêcher l'Évangile dans les îles du Coanza, qui dépendent de la reine. Après y avoir détruit les idoles, il revint auprès de Zingha, qui voulut recevoir de sa main le bref du pape Alexandre VII, et lui accorda toute sa confiance. En 1663, il administra les derniers sacrements. Sa sœur, qui lui succéda, avait si beaucoup d'attachement pour Cavazzi ; mais son caractère faible la rendait esclave de son mari, homme cruel et ennemi juré des missionnaires. Il empoisonna Cavazzi, à qui on administra à temps un contre-poison, ne pouvant habiter plus long-temps au lieu, où sa vie courait sans cesse de nouveaux dangers, Cavazzi prit congé de la reine, et, à cause de son même état de faiblesse, se fit porter à Loanza ; il y exerça ses fonctions jusqu'en 1666, que ses infirmités, suites de son long séjour et de ses travaux dans cette contrée, et le besoin pressant de ses confrères avaient de renfort, l'obligèrent à repasser en Europe. Il revint en 1668. Ses travaux lui concilièrent tellement les bonnes grâces de la cour de Rome, qu'après avoir rendu compte de sa mission à la congrégation de la propagande, elle l'engagea à écrire sa relation, et à retourner en Afrique avec la qualité de préfet et de supérieur-général de tous ses frères, au lieu du titre d'évêque ; mais son humilité l'empêcha d'accepter. Il retourna donc au Congo en 1670, et acquit de nouvelles connaissances de ce qui concerne ce pays, et, après avoir eu le bonheur d'échapper encore

une fois à l'intempérie du climat, revint en Europe, et mourut à Gênes en 1692. Son séjour prolongé au milieu de nations barbares, l'usage fréquent de leur langue et de celle des Portugais, lui ayant fait perdre l'habitude de bien s'exprimer en italien, la congrégation de la propagande chargea le général des capucins de lui faire rédiger les mémoires de Cavazzi par quelqu'un de son ordre. Le général jeta les yeux sur le P. Fortuné Alamandini de Bologne, prédicateur de l'ordre, homme éloquent et savant qui publia l'ouvrage sous ce titre : *Gi. Ant. Cavazzi descrizione dei tre regni cioè Congo, Matamba e Angola e delle missioni apostoliche essercitatevi da religiosi capucini e nel presente stile ridotto dal P. Fortunato Alamandini*, etc. Bologne, 1687, in-fol. ; seconde édition, Milan, 1690, in-4°. Le P. Lalut a donné une traduction française : *Relation historique de l'Ethiopie occidentale*, etc., Paris, 1759, in-12, avec figures ; mais il ne s'est pas astreint à suivre exactement le texte original, et il l'a augmenté de divers documents que lui ont fournis les Portugais. Cavazzi parle avec une ton de vérité qui persuade. Il ne pas en contradiction avec les autres auteurs qui ont écrit sur le pays, ce qui fait bien augurer de sa bonne foi ; cependant, ce qu'il dit de horribles cruautés dont se souillent les Giagas est si révoltant, qu'on a peine à le croire. Cavazzi est, à beaucoup d'égards, le seul auteur que nous ayons à consulter sur les régions éloignées qu'il a parcourues. Peu de voyageurs ont pénétré aussi avant dans l'intérieur des terres. Son livre fournit beaucoup plus de documents intéressants que l'on n'en trouve ordinairement dans les relations des reli-

ordre. La moitié, à peu près, est sacrée à la description de l'autre à l'histoire des notions géographiques. Les notions de ce livre sont en général, et l'auteur annonce qu'il a un savoir qui lui fait

E—s.

VILLAUME), savant critique le 30 décembre 1637 à le comté de Leicester, où ministre, posséda successivement cures, fut chapelain de II; consacra toute sa des antiquités ecclésiastiques le 13 août 1713, à il était chanoine depuis assiduité au travail et sa édition sont suffisamment les ouvrages suivants : I. *Primitif, ou la Renaissance chrétiens*, en anglais, 1673, in-8°, plume imprimée; traduit en français, 1712, 2 vol. in-8°. Une partie de cet ouvrage est le sujet que Fleury a bien dans ses *Mœurs des chrétiens antiques apostoliques*, ou *apôtres*, avec une introduction aux trois grandes Économies, patriarcale, monastique, en anglais; 1676 et 1684, in-fol.; III. *ou Histoire des hommes de ceux qui vécurent dans les premiers siècles, au vingt-trois, depuis S. Pierre premier martyr, jusqu'à Alexandre*, en anglais, 1777 et 1682, in-fol.; on y Chronologie de ces trois *Écclésiastiques*, ou *Histoires du 4^e siècle et de hérésies de la même époque d'une dissertation sur*

l'état du paganisme sous les premiers empereurs chrétiens, en anglais, Londres, 1683, in-8°; 1687, in-fol.; V. *Dissertation sur le gouvernement de l'ancienne Église, par les évêques, les métropolitains et les patriarches, contre l'autorité et la juridiction du pape*, en anglais, Londres, 1683, in-8°; VI. *Tabula ecclesiastica*, Londres, 1674, in-8°; Hambourg, 1676. L'auteur revit cet ouvrage, l'augmenta, le mit dans une nouvelle forme, et le donna de nouveau au public, en 1685, sous le titre de *Cartophylax ecclesiasticus*; Colomiez y fit des suppléments, Londres, 1686, in-8°; l'édition la plus ample est de 1689, sous ce titre : *At G. Cave Cartophylacem paraliomena. Cave s'est arrêté à Luther. Il a beaucoup profité des dissertations du P. Labbe, sur le traité de Bellarmin, De scriptoribus ecclesiasticis. En le composant, il s'était proposé de pressentir le goût du public sur l'ouvrage suivant, auquel il doit principalement sa réputation. VII. Scriptor. ecclesiasticor. historia literaria. La première partie parut à Londres en 1688, et la seconde en 1698, 2 vol. in-fol. Les libraires de Genève en donnèrent, en 1705, une contre-façon, qui causa à l'auteur une perte considérable, et le dégoûta de livrer à l'impression une nouvelle édition, à laquelle il ne cessa cependant de travailler, et dont il déposa le manuscrit entre les mains de milord Reeves et du docteur Jones, avec prière de le publier sans aucun changement; mais comme les infirmités de la vieillesse ne lui avaient pas permis de pousser sa révision au-delà du 13^e siècle, Warthon fut chargé de la continuer. Cette nouvelle édition parut à Oxford, en 1740 et 45. 2 vol. in-fol., et fut contrefaite peu de temps après*

garder comme tels les deux du Calonne que nous avons à St.-Paul, *Vierge dans l'étable* et son *Epiphanie*. » Cavedone peignit à Imola le beau *S. Etienne*. On reconnaît aisément de ce maître à sa manière de tracer les barbes et les cheveux. Calonne ayant perdu un fils qui donnait de grandes espérances, devint pres-tupide, et perdit tout son talent. A cette époque, il fit à St.-Marthe *Ascension* qui est au-dessous médiocre. Ce maître n'ayant plus de commande fut réduit à la mendicité et mourut en 1660, dans une ville où on l'avait reçu par charité. On a deux tableaux de cet artiste. Celui qui représente la *Vierge et l'Enfant Jésus portés sur des nuages, et qui apparaissent à S. Eloi* par *S. Pétrone*, offre une couleur de beaux temps de l'école de Venise, et confirme le jugement de nos artistes.

A—D.

CAVEIRAC (JEAN NOVI DE), seigneur de Cubièrètes, né à Nîmes, le 2 mars 1713, embrassa l'état ecclésiastique, et ne se distingua pas moins par ses études théologiques que dans sa première instruction. Lorsqu'en 1752 un ministre philosophe proposa de modifier le sort des protestants, les députés de Languedoc furent consultés. Celui d'Alais, Vivet de Montclus, fut l'organe, publia le résultat de leurs délibérations dans une lettre où il se servit en leur nom contre toute idée de tolérance. « Il y avait, dit à cette occasion un homme illustre, des satellites que les évêques faisaient travailler : tel était l'abbé de Caveirac. » Il fut en effet le champion de l'orthodoxie des prélats dans les ouvrages suivants : I. *La Vérité vengée, ou l'histoire de la Dissertation sur la tolérance des protestants*, 1756, in-8°. II. *Mémoire politico-critique,*

où l'on examine s'il est de l'intérêt de l'état d'établir une nouvelle forme pour marier les calvinistes, 1756, in-8°. ; III. *Apologie de Louis XIV et de son conseil sur la révocation de l'édit de Nantes, avec une Dissertation sur la journée de la St.-Barthélemi*, 1758, in-8°. Quelques exemplaires ont paru avec un titre différent : *Paradoxes intéressants sur la cause et les effets de la révocation de l'édit de Nantes*, etc. ; mais c'est la même édition, et ce nouveau titre convient assez à ce livre, qui est devenu rare. La dissertation de quarante-quatre pages qui la termine, offre des recherches curieuses. Voltaire l'a désignée le premier par le titre d'*Apologie de la St.-Barthélemi*, quoique l'auteur y dise formellement, que, « quand on enlèverait à cette journée les trois quarts des horribles excès qui l'ont accompagnée, elle serait encore assez affreuse pour être désignée de tous ceux en qui tout sentiment d'humanité n'est pas entièrement éteint. » On y apprend que la religion n'eut aucune part aux massacres de la St.-Barthélemi ; que ce fut une affaire de proscription ; qu'elle ne fut pas préméditée ; qu'elle n'a dû jamais regarder que Paris ; qu'elle coûta la vie à peine à deux mille individus dans toute l'étendue de la France ; que l'amiral de Coligny était un homme sans probité, un conspirateur dangereux, dont il fallait prévenir les desseins, etc. Dans l'*Apologie de la révocation de l'édit de Nantes*, l'auteur fait un grand étalage d'érudition et de science en matière d'économie politique, pour s'efforcer de prouver que cette mesure ne porta aucun préjudice à l'état, qu'il ne sortit pas cinquante mille personnes du royaume ; que les fugitifs n'exportèrent que peu d'argent (environ 1,250,000 li-

vres); que la religion catholique et la religion réformée ne peuvent pas subsister ensemble dans un état monarchique, sans en troubler le repos. On pourrait croire qu'avec de telles maximes l'abbé de Caveirac devait se trouver disposé à soutenir la cause des jésuites. Il est cependant certain qu'il n'était pas originairement leur partisan; mais on le gagna, et il s'unifia à quelques membres de la société, pour combattre en leur faveur. L'*Appel à la raison, des écrits et libelles publiés par la passion contre les jésuites de France*, Bruxelles (Paris), 1762, 2 vol. in-12, fut le fruit de cette association, et provoqua un décret de prise de corps contre les audacieux auteurs de cet écrit. L'abbé de Caveirac, condamné par contumace au Châtelet, en 1764, à être mis au carcan et banni à perpétuité, chercha un refuge au-delà des Alpes. Là, il publia un *Éloge chrétien du dauphin*, présenté à Clément XIII, Rome, 1766, in-8°; une *Ode à l'impératrice Marie-Thérèse*, et une idylle latine, intitulée *Parthénopée*, à l'occasion du voyage de l'archiduc Léopold à Naples; mais le commerce des muses était un bien faible aliment pour un esprit accoutumé à une controverse active. Recueilli à Livourne par le consul de France, son compatriote, il fit négociant par lui une sorte de réconciliation avec le duc de Choiseul; il ne revint cependant en France qu'après la disgrâce de ce ministre et la destruction des parlements. Alors même il n'osa pas s'éloigner de sa ville natale; mais il y trouva plus d'une occasion d'exercer son génie et sa plume, depuis long-temps oisifs. Il signala surtout son zèle dans un procès scandaleux, où une femme protestante, mariée depuis quinze ans, au Désert, changea tout à coup de reli-

faire déclarer
tion un concub
ards. On a cru
naître le style et la véhémence
bé de Caveirac dans les écrits
rurent à cette occasion. On le
même attribué la *Lettre d'un F*
à M. Fréron sur sa dispute ha
que avec Rousseau (1754, i
ancienne production, dont le
semblait pas comporter ce ca
d'intolérance. Caveirac n'aya
son nom sur le titre d'aucun
ouvrages, on a pu lui en at
qu'il n'avait pas composés; ma
étonnant que plusieurs bibliogr
et même l'ex-jésuite Feller, lu
buent l'*Accord parfait de la n*
de la raison, de la révélati
la politique sur la tolérance
logne, 1753, 2 vol. in-12), o
qui est tout en faveur des protes
et que l'abbé de Caveirac comb
cesse dans son *Apologie de*
XIV, etc. Il attribue cet ouvra
militaire normand, et l'accus
243) de pécher contre la v
vraisemblance et le bon sens
vrage est du chevalier de Be
garde du roi. On était plus
attribuer à Caveirac l'*Acco*
religion et de l'humanité s
lérance (Paris, 1762, in-1
que l'abbé Hebrail, auteur de
littéraire de 1769, attribue
à l'abbé de Malvaux. M. B
dans son *Dictionnaire de*
mes, que l'abbé de Caveir
leur de la *Réponse aux r*
historiques (de Pfeffel), c
les droits du pape sur la
tat d'Avignon, brochure p
Rome, et réimprimée à Pa
1769, in-8°. L'abbé de Caveir
rut en 1782.

V. S.
CAVELIER (ROBERT).
SALLE (la).

H (THOMAS). *Voy.*

Voy. DEVONSHIRE

HENRI, né en 1755, fils du duc de Devonshire, pendant sa jeunesse que Angleterre aux brabants-à-dire une fortune vendish dédaigna les sa naissance pouvait parents, prenant sa part de l'apathie, s'éleva. Son goût pour les sciences le conduisit à tout, et il s'y consacra. Il est un des plus contribué aux sciences modernes. C'est lui qui analysa les propriétés du gaz hydrogène, et les caractères qui le distinguent de l'air atmosphérique, et que l'on doit la faute de la composition de l'air avait déjà reconnu ensemble un volume de deux volumes d'oxygène et un volume de deux volumes de hydrogène, le même se décomposait sans laisser de résidu visible. Cavendish fit une expérience, mais il ne put le caractériser. Il sépara les deux gaz dans des récipients bien secs, afin de ne pas échapper le résidu de l'eau, et il trouva que ce résidu de l'eau dont la quantité relative des deux gaz emportés avait depuis répété plus en grand, en comparant les résultats. M. Cavendish obtint des résultats sans avoir connaissance du chimiste anglais, et ontestablement avoir fait une publication. On voit que la découverte n'a

échappé à Schéele que pour avoir négligé la précaution de brûler les deux gaz dans un vase fermé. Ce même esprit de précision dans les expériences fit faire à Cavendish une autre découverte qui avait échappé à Priestley. Celui-ci avait reconnu qu'une masse d'air atmosphérique enfermée dans un tube au travers duquel on faisait passer une suite d'étincelles électriques, diminuait de volume, et que, dans cette opération, il se formait un acide qui teignait en rouge quelques gouttes de teinture de tournesol qu'il avait introduites dans le tube; mais il ne poussa pas l'expérience plus loin. Cavendish, en la répétant, enferma dans le tube une dissolution de potasse caustique qui absorba l'acide, et le fit connaître pour de l'acide nitreux. L'analyse de l'air resté dans le tube après l'expérience, lui fit voir qu'il avait perdu de l'oxygène et de l'azote une quantité égale au poids d'acide qui s'était formé; il en détermina aisément la proportion, qui se trouva de deux mesures d'azote contre quatre $\frac{1}{2}$ d'oxygène. En effet, en composant exprès un mélange de ces deux gaz bien purs dans cette proportion, et tirant au travers une suite d'étincelles électriques, il trouva que le mélange disparaissait en totalité : ce qui acheva de confirmer sa découverte. Il s'empressa de l'annoncer à M. Berthollet, qui, par courrier, lui envoya en réponse la composition de l'ammoniaque, qu'il venait de découvrir : genre de correspondance qu'il n'appartient pas à tout le monde d'entretenir. Cavendish ne s'est pas moins distingué dans la physique en y portant le même esprit d'exactitude dans les expériences. Il était aussi très versé dans la haute géométrie, et fit une heureuse application de ces connaissances dans une question de

physique très importante, la détermination de la densité moyenne de notre globe. Il y parvint en rendant sensible l'attraction exercée sur un petit disque de cuivre, par une grosse boule de métal. L'appareil est absolument le même que celui de la balance *de torsion*, de Coulomb qui n'avait pas songé à en faire cette application (V. COULOMB). C'est par ce procédé que Cavendish trouva que la densité moyenne de notre globe devait être cinq fois et un tiers aussi grande que celle de l'eau; résultat qui diffère très peu de celui que Maskelyne avait déduit de la déviation latérale du fil à plomb, causé par l'attraction des montagnes. La société royale de Londres l'avait reçu au nombre de ses membres, et l'institut de France le nomma, le 25 mars 1803, l'un de ses huit associés étrangers. A cette époque, Cavendish se trouvait de beaucoup le plus riche de tous les savants, et probablement aussi le plus savant de tous les riches. Un de ses oncles, qui avait été général outre-mer, étant revenu de ses courses, en 1775, avait trouvé mauvais que la famille eût négligé son neveu, et, pour l'en dédommager, l'avait fait, en mourant, héritier de toute sa fortune, qui se montait à plus de 500,000 liv. de rente. Ce changement de fortune ne changea rien au caractère ni aux habitudes de Cavendish. Il fut toujours d'une simplicité vraiment originale dans sa mise et dans ses manières. Tout allait chez lui par des lois presque aussi constantes que celles des corps célestes; tout y était réglé d'avance par des formules si exactes, qu'il n'avait jamais besoin de s'en occuper. Ses domestiques étaient comme des automates, et sa maison comme une montre qui n'aurait jamais besoin d'être remontée. Ses habillements ne changeaient jamais de forme, de couleur ni de matière; cons-

tamment vêtu de drap gris, on ne d'avance, par l'almanach, quand il fallait lui faire un habit neuf, de quelle étoffe et de quelle couleur il fallait le faire; ou si, par hasard, on causait l'époque de cette mutation, il n'avait besoin pour la rappeler, que de prononcer le seul mot: *le tailleur*. Cet homme, qui dépensait si peu pour lui-même, était d'une générosité vraiment royale pour les sciences ou pour la bienfaisance secrète. Il avait formé une bibliothèque immense et parfaitement choisie, qui était au service des savants et de toutes les personnes curieuses d'acquiescer de l'instruction. Il avait fait faire pour cela des cartes d'emprunt tout imprimées, les unes portant la simple permission de travailler sur les livres, d'autres de les emporter chez soi, suivant l'objet et les personnes; mais, afin de n'être pas dérangé par les lecteurs, il avait placé sa bibliothèque à deux lieues de sa résidence, dans le quartier où elle pouvait être le plus utile aux savants; il y envoyait chercher les livres dont il avait besoin, il en donnait un reçu, et les rendait ensuite avec la plus grande exactitude. Malgré le bien qu'il faisait, Cavendish ne dépensait pas ses revenus, et sa fortune augmenta considérablement. Sa fortune s'élevait à un million 500,000 livres sterlings (environ trente millions de francs). Il en a disposé en faveur de plusieurs parents éloignés et a fait un legs de 400,000 francs son meilleur ami, le chevalier Haden, de la société royale de Londres. Cavendish ne s'était jamais marié à la manière de Newton et de Linné. Il est mort à Londres au commencement de mars 1810. Cavendish a laissé peu d'écrits, tous insérés dans les *Transactions philosophiques*

itres : I. *Expériences* de, 1766; II. *Rapport* royale de Londres, *sur* s de *météorologie* qui observations journalières ignie fait imprimer dans 776; III. *Mémoire sur* thématique de l'électiontient des applications finitésinale; IV. *Mé-* née civile des Hin- es divisions, avec un rois almanachs hin- ants à Ch. Wilkins, ts peu volumineux ont ere d'invention, de fi- ite de et de fidélité qui garder comme des mo- genre. B—T.

JACQUES), né à Parme, onnu par un roman en : il *Peregrino*, com- du *Filocopo* de Boc- à Venise, en 1526, raduit en français par , Paris, 1528, in-8°. t plusieurs autres on- vers qu'en prose. Dans re, on distingue son *guerre qui éclata en* s *Vénitiens et l'archi-* d'*Autriche*. Ils'y mon- occasion, partisan des rad Wenger, chanoine répondit par un libelle ulé: *Commentaire his-* é dans les *Scriptores* l. 449), recueillis par er, Strasbourg, 1717. hme, de Parme, poète né le *Neveu*, pour le a de ses oncles, dont isi quelques poésies la- a vie de Caviceo, que a fin du *Peregrino* ita- le traducteur français négligé de traduire. On

y apprend que Caviceo était prêtre, et qu'après diverses aventures il fut exilé de Parme, et se retira à Pordenone, dans le Frioul, où il enseigna publi- quement les belles-lettres. Quelque temps après, il fut nommé vicaire-gé- néral à Rimini, à Ravenne, puis à Fer- rare, où il séjourna sept ans, et mou- rut à Montecchio, dans le Parmesan, le 3 juin 1511. R. G.

GAVINO (JEAN), surnommé *le* *Padouan*, fut un habile graveur dans le 16^e. siècle. Comme à cette époque on recherchait avec beaucoup d'avi- dité les médailles antiques, il s'appli- qua particulièrement à les contrefaire. « Ce fut Pétrarque, dit M. Ginguené » (dans son *Hist. litt. d'Italie*), qui » apprit à ses contemporains le prix » qu'on devait attacher aux monu- » ments des arts et des lettres que le » temps n'avait pas détruits; ce fut » lui qui, le premier, eut l'idée d'une » collection chronologique de médail- » les impériales, secours indispensa- » ble pour l'étude de l'histoire. » Après Pétrarque, ce goût fut encour- ragé par Cosme, Pierre et Laurent de Médicis; par Alphonse, roi de Na- ples, le cardinal St.-Marc, etc. Enfin, on ne se borna pas à former des ca- binets de médailles, et ce fut dans le 16^e. siècle qu'on commença à publier et à faire connaître ces précieux mo- numents de l'antiquité. Il est triste de penser que, pendant que des hom- mes célèbres s'occupaient du soin de les recueillir, des artistes habiles em- ployaient leurs talents à les contre- faire, pour tromper la curiosité peu exercée des premiers *numismates*. Cavino s'associa, vers l'an 1565, Alexandre Bassiano; ils gravèrent en- semble un grand nombre de coins, et inondèrent l'Italie de médailles grecques et romaines qu'ils avaient fabriquées; plus les types qu'ils gra-

nt s'écartaient des règles numismatiques des anciens, plus ils piquent la curiosité des antiquaires. On lui, quelques graveurs s'étaient exercés dans ce genre de contrefaçon. On trouve dans les ouvrages de Choulet et dans ceux de Lepois, publiés en 1556 et 1579, des médailles fausses que ces auteurs donnaient pour de vraies antiques; mais le Padouan passa tous ces contrefacteurs. Ses médailles sont gravées avec une grande habileté, et, sous le rapport de l'art, quelques antiquaires ne dédaignent pas d'en conserver dans leur cabinet. Après Cavino, plusieurs fausses médailles moins habiles ont marché sur ses traces; nous citerons le Parmesan, Michel Dervieux, français établi à Florence, Carteron en Hollande, Conner à Lyon, etc. Les uns se sont appliqués à contrefaire les médaillons de bronze; d'autres, comme Cogorin, les tyrans sous Gallien, pièces toujours très rares, parce que la plupart de ces usurpateurs ont à peine vécu le temps nécessaire pour frapper des monnaies. Il est difficile aujourd'hui de se laisser tromper par ce genre de médailles, qu'on connaît partout sous le nom de *Padouans*; mais il existe des graveurs modernes en Italie et en Allemagne, qui contrefont avec beaucoup d'art les médailles les plus rares et les plus portantes. Ils recherchent avec soin celles dont les têtes manquent à la numismatique dans les suites des empereurs, et elles sortent aussitôt de leurs ateliers. Plusieurs cabinets (de l'Allemagne surtout) possèdent une grande quantité de ces médaillons apocryphes, et l'on ne saurait trop prévenir les antiquaires d'examiner soigneusement tout ce qui leur arrive des bords du Rhin. Nous nous regardons comme important de

nous étendre un peu sur ce genre de contrefaçon, dans l'article du prince de *Saussaires*, parce qu'il est le plus habile de ceux qui se sont distingués de son art. Les antiquaires nous sauront gré d'avoir éveillé l'attention sur ces contrefacteurs modernes; au défaut des lois, il est juste que l'opinion publique les atteigne: ils contribuent à altérer les monuments qui forment les premières pages de l'histoire, et ils ont souvent induit en erreur des savants distingués. On trouve des médailles fausses jusque dans la Turquie. On voit les orfèvres qui moulent assez adroitement les pièces que l'on découvre dans cette ancienne terre des arts. On a vu de nos jours un bey qui donnait lui-même à Constantinople le plaisir de corriger au burin les légendes des médailles, afin de les rendre plus curieuses et plus intéressantes (*Voy. OSMAN-BEY*). Welscher, qui à Florence il y a environ quatre ans moulait avec un soin particulier les médailles et les monuments; il a fabriqué même des coins semblables à ceux des anciens Romains. Les médailles qu'il a cherché à introduire dans les cabinets, sont presque toutes du bas-empire. On en pourrait citer beaucoup d'autres que la cupidité a portés à ce genre de contrefaçon. Le plus grand nombre des coins de Padouan fut achetée par Thomas Le Comte, antiquaire du roi, et ils furent donnés par lui, en 1670, à l'abbé de Ste.-Geneviève. Du Moulinet les fit graver dans l'ouvrage intitulé: *Cabinet de la bibliothèque de Ste.-Geneviève*, Paris, 1692, in-fol.; ils ont ensuite passé au cabinet impérial; ils sont aujourd'hui au nombre de cent vingt-deux. Le Padouan ne s'est pas seulement livré à la contrefaçon des médailles antiques, il en a gravé avec beaucoup de soin pour plusieurs

plusieurs seigneurs de son plus curieuse est celle d'un qui avait fait mettre au recte une louve allaitant Romulus, avec la légende : *soboles*. Il avait sans doute l'intention de descendre des foues de Rome. Parmi les coins qui se trouvent dans la bibliothèque impériale, il y en a un de J. C., sur lequel est mis son nom. Le Padouan et le sien se sont représentés sur une médaille où ils se disent deux de Padoue (*Patavini*) n'a d'ailleurs que très peu de succès sur la vie de ces deux hommes pour être parvenus à mettre en perfection dans les médailles qu'ils se fussent livrés avec de succès à l'étude de l'antiquité ; nous regrettons de n'avoir pu consulter la bibliothèque de Ste.-Geneviève ; le manuscrit de Thomas Levesque dans les coins du Padouan ; le dictionnaire en fait mention : « Il n'est pas cependant qu'il ait été dans la bibliothèque impériale avec de cet artiste. » T—N.

CAV (LOUIS D'OGEE, marquis de) ancienne maison de Picardie en 1640. Sa mère, femme de bien, était venue à la cour pendant les guerres civiles, et avait été auprès de la reine-mère, Marie de Médicis, qui lui témoignait de sa confiance. Ce fut sous ces auspices que le jeune Cavoie approcha de Louis XIV, encore enfant, et qu'il fut admis chez M^{me}. de Seignelay. La maison était le rendez-vous de toute la cour. Cavoie, un des favoris de France les mieux faits de son siècle, le plus recherché pour sa parure, devint à la mode par son genre de célébrité qui avait plus d'éclat qu'elle était pro-

hibée sous les peines les plus sévères. Aussi imprudent que brave et adroit, il s'acquitta une si grande réputation par ses duels, que le nom de *Brave Cavoie* lui fut accordé généralement. Il se distingua bientôt par des actions d'un mérite plus solide et d'une valeur plus estimable. Il servit en 1666 comme volontaire dans l'armée navale des Hollandais contre l'Angleterre. Ruyter combattait la flotte anglaise, commandée par le célèbre Monck, devenu duc d'Albermale. Un brûlot s'avançait sur le vaisseau amiral de la flotte hollandaise. Cavoie obtint la permission d'aller couper les câbles des chaloupes qui dirigeaient le bâtiment incendiaire. Aidé du comte de Guiche, du chevalier de Lorraine et du chevalier de Coislin, il s'acquitta de cette entreprise périlleuse avec autant d'intrepidité que de bonheur. Cette belle action lui valut l'amitié de Turenne. Il suivit Louis XIV dans toutes ses campagnes, et se distingua tellement au passage du Rhin, qu'il mérita d'être remarqué par le roi lui-même. Boileau l'a célébré dans ces vers de sa fameuse épître :

La Salle, Beringhen, Wagent, d'Ambre, Cavoie,
Fendent les flots tremblants sous un si noble poids.

mais Louis XIV en fit de sa propre bouche un éloge bien plus flatteur. En apprenant que Cavoie était au nombre de ceux qui avaient été tués en abordant, il dit : « Ah ! que M. de Tur- » renne sera fâché ! » Tous les courtisans renchérisaient à l'envi sur les louanges qu'on n'épargne point à un homme mort, lorsque, quelques moments après, on vit un cavalier se lancer à cheval dans le fleuve qui, pendant deux cents pas, n'était point guéable, et arriver à la nage. C'était Cavoie, toujours aussi brave qu'heureux, que M. le prince envoyait au roi pour lui donner la première nou-

velle de ce téméraire et mémorable succès. Malgré tous ses titres aux récompenses militaires, ce fut l'amour seul qui mena Cavoie à la fortune. M^{lle}. de Coëtlogon, une des filles d'honneur de la reine Marie-Thérèse, devint amoureuse de lui : « Ayant moins d'attraits que de bonté, dit St-Simon, sage, naïve, sans malice, aimée de tout le monde; Cavoie, froid et pressé qu'indifférent, était celui que cet amour-là intéressait le moins. Le roi et la reine se crurent obligés de lui en faire des reproches. » Il fallut que Louis XIV ordonnât à Cavoie d'épouser M^{lle}. de Coëtlogon, lui donnant en même temps la charge de grand-maréchal-des-logis de sa maison. Cavoie accepta la charge et la femme; mais aussi honnête homme que reconnaissant, il rendit M^{lle}. de Coëtlogon parfaitement heureuse : elle, toujours en adoration; lui, toujours grave, sérieux et l'air souvent impatienté de ses prévenances. L'ambition de Cavoie n'était pas satisfaite; il espérait davantage de l'estime du roi et de l'amitié du marquis de Seignelai, qui jouissait du plus grand crédit; il se flatta d'être de la promotion des chevaliers de l'ordre en 1688. Louvois haïssait Cavoie, uniquement parce qu'il était aimé de Seignelai; il le fit exclure. Le courtisan se plaignit et demanda à quitter la cour. Louis XIV, qui savait être à propos tour à tour si fier et si affable, excusa son humeur, et eut la bonté de lui dire : « Il y a trop long-temps que nous sommes ensemble pour nous séparer : je ne veux pas que vous me quittiez; j'aurai soin de vos affaires. » Cavoie ne pensa plus à se retirer; il reçut des grâces et des bienfaits particuliers du roi; mais il n'eut jamais que l'espérance du cordon bleu, qu'il n'obtint pas. Le brave Cavoie, ami de Turcotte, l'était aussi

du maréchal de Luxembourg lui qui donna à ce dernier aussi adroit que ferme et d'aller se constituer prisonnier à la Bastille, lors de l'affaire des révolutions. La loyauté de son caractère; il était estimé et aimé; y avait de plus grand en France telle était la réputation de si qu'il passait pour l'homme le plus fier et le plus entier et protecteur des gens de bien; avait produit à la cour l'abbé de Choisy était très lié avec Racine, et rapports avaient fait accusé de prétentions en littérature. dit l'abbé de Choisy dans ses mémoires, avait remarqué que Racine se promenaient ensemble. Il les voyait un jour sur la terrasse; Cavoie, dit qui étaient auprès de lui, venir bel esprit, et Racine bientôt un fin courtisan. Cavoie passa les dernières années de sa vie dans des vertus chrétiennes, et le 5 février 1716, âgé de soixante ans.

CAVRIOLO. Voy. CAPRI.

CAWTON (THOMAS), anglais du 17^e. siècle, né à Oxford, et élevé à Oxford, mort à l'âge d'environ quarante ans, ministre à Londres, une *Écriture sur la langue hébraïque*, et une *sur la Providence divine* après sa mort en 1680, avec une notice sur l'auteur. Il a travaillé avec Lygnotte de Walton et au *Journal de Castell*, qui accompagnaient son ouvrage.

CAXES (PATRICIO), né en Espagne, s'engagea comme page de Philippe III, qui l'

de la galerie de la reine, au-
toisit l'histoire de Joseph
ne de Putiphar ; mais ses
rurent dans l'incendie du
genio CAXES, fils et élève
nt, naquit à Madrid, fut
si les peintres du roi,
concurrence avec le cé-
quez, tant dans la pein-
re que dans le portrait.
/ se fit peindre par Eu-
s. Du moment que Ve-
ra au service du roi, Eu-
s, éclipsé par lui, em-
lents à peindre pour les
les églises, qui, par ému-
cour, donnaient de l'en-
t aux arts. Le couvent de
, dans la ville de Madrid,
a principale collection des
e ce maître ; mais ils pé-
seu, avec le couvent même,
l travailla avec Vincencio
aux fresques du Pardo, où
cident consuma de nou-
vieux, avec beaucoup d'au-
doit également déplorer. Il
1642, à soixante-cinq ans.

D—T.

N (GUILLAUME), qui a eu
l'apporter l'imprimerie en
, naquit vers 1410 dans le
ient. Il apprit chez ses pa-
re, à écrire, à entendre le
t même un peu de latin. A
inze ans, il fut mis en ap-
chez un mercier de Lon-
rt Large, depuis lord-maire
le. Caxton demeura avec lui
mort, en 1441. Il avait dès
par lui-même de la consi-
tus le commerce ; la compa-
erciers de Londres le nom-
teur en Hollande, en Zelan-
dre, etc. En 1464, il fut un
ssadeurs ou députés spé-
rés par le roi Édouard IV

de continuer et confirmer le traité de
commerce conclu entre ce prince et
Philippe-le-Bon, duc de Bourgogne,
lors du mariage de Marguerite d'York,
sœur d'Édouard IV, avec Charles-le-
Téméraire, fils du duc de Bourgogne.
Caxton paraît avoir eu une place dans
la maison de cette princesse. Ce fut
par ses ordres qu'il entreprit de tra-
duire, du français en anglais, un livre
composé par Raoul Lefèvre, chapelain
du duc de Bourgogne, sous le titre
de *Recueil des histoires de Troye*,
et ensuite de l'imprimer par les
nouveaux moyens de l'art, dont il
s'était instruit en Hollande, « avec de
» grandes peines, dit-il lui-même, et
» de grandes dépenses. » Ce fut le pre-
mier livre imprimé en langue anglaise,
et même, à ce qu'il semble, le premier
livre imprimé qui ait paru en Angle-
terre. L'impression en fut commen-
cée à Bruges, et terminée à Cologne
en 1471, et cette même année l'ouvrage
fut présenté à la duchesse Marguerite.
Peu de temps après, Caxton s'étant
muni de toutes les choses nécessaires
à l'art dans lequel il commençait à se
former, retourna en Angleterre, y por-
tant son livre et ce qu'il fallait pour en
imprimer de nouveaux. Protégé par
Thomas Milling, évêque d'Hereford
et abbé de Westminster, homme ins-
truit pour l'époque où il vivait, Cax-
ton établit son imprimerie dans l'ab-
baye de Westminster. D'autres impr-
meurs s'établirent depuis dans d'autres
couvents, d'où une imprimerie a con-
servé, en anglais, le nom de *Chapelle*.
Caxton s'occupant alors, comme il le
dit lui-même, de répandre en Angle-
terre des livres « capables d'instruire
» les ignorants dans la sagesse et la
» vertu, » traduisit, du français en
anglais, *le Jeu d'échecs moralisé*,
composé d'abord en latin par un excel-
lent docteur en théologie ; « ouvrage,

à Bâle. Elle est enrichie d'additions, de corrections, de prolégomènes laissés par l'auteur; de notes de l'éditeur, des observations du savant archevêque Temison: l'ouvrage se termine par trois dissertations sur les écrivains ecclésiastiques dont l'époque est ignorée; sur les livres liturgiques des Grecs, sur l'arianisme d'Éusèbe de Césarée contre Leclerc. Ce fameux critique, détracteur perpétuel des SS. Pères, lui a reproché d'avoir, dans cet ouvrage et dans les précédents, plutôt écrit des panégyriques que des vies; ce qui produisit une guerre de plume entre les deux auteurs. Il fut accusé de socinianisme; mais sans aucune raison. On doit le louer, au contraire, d'avoir témoigné dans tous ses écrits plus de respect pour les grands monuments de la tradition, que n'en ont ordinairement les protestants. Au surplus, cet éloge lui est commun avec les vrais anglicans, qui se sont toujours distingués par-là des autres réformés. Il donne d'excellentes règles pour apprendre à discerner les vrais ouvrages des Pères de ceux qui sont supposés: son style est concis, simple et aisé. Cependant ses prolégomènes ne sont pas à l'abri de la critique. Ses préventions contre les catholiques lui ont fait avancer que les premières éditions des SS. Pères sont plus fidèles que les dernières, parce que les catholiques ont altéré les premières. Cependant, c'est un fait généralement avoué, qu'on s'est procuré, depuis les premières éditions, un plus grand nombre et de meilleurs manuscrits, au moyen desquels on en a donné de plus correctes. Il est également certain que tous les retranchemens faits à quelques-unes des anciennes se réduisent à la suppression des sommaires et des scolies modernes, propres à égaler les lecteurs. Du

reste, on conservait assez de res dans les bibliothèques; la comparaison et exposer au grand jour.

CAVE (ÉDOUARD), journalier, né en 1691 à Newton comté de Warwick, était cordonnier. Après avoir fait études à Rugby, il fut employé ensuite chez un in qui lui donna la direction d'un hebdomadaire, où il se fit connaître. Les divers écrits de peu d'ét ayant procuré quelques richesses, il en acheta une maison, et forma le projet d'un périodique, intitulé le *Genial Magazine*, qui eut le plus grand succès, et fut la source de sa fortune. Ses succès excitèrent l'émulation des autres, et l'on vit, en peu d'années mourir une foule d'ouvrages sous le titre de *Magasin*, lesquels le *London Magazine* cependant à se soutenir avec réputation. Cave mourut le 21 mars 1754, après la publication du 21^e annuel de son journal. Le *Johnson* a donné une notice sur sa vie.

CAVEDONE (JACQUES) né à Sassuolo, près de Modène en 1577, fut d'abord élève de Michel-Ange, ensuite du Guide, et vint à Rome. Cavedone ne se mêla pas aux choses les plus hautes de l'art; il craignait les raccourcis de l'école d'Annibal Carracci, et borna à représenter des poses des expressions douces et tendres, et y joignait un dessin simple et correct. Il réussit dans les portraits, et y montra de la finesse. On demandait un jour à Titien, y avait des tableaux du Titien? « Non, répondit-il; ma

rdre comme tels les deux du Ca-
me que nous avons à St.-Paul,
Terge dans l'étable et son Epi-
nie. » Cavedone peignit à Imola
s beau S. Etienne. Ou reconnaît
n de ce maître à sa manière de
les barbes et les cheveux. Ca-
c ayant perdu un fils qui donnait
des espérances, devint pres-
tupide, et perdit tout son ta-
l cette époque, il fit à St.-Mar-
e Ascension qui est au-dessous
idiocre. Ce maître n'ayant plus
mande fut réduit à la mendi-
et mourut en 1660, dans une
où on l'avait reçu par charité.
usée à deux tableaux de cet ar-
Celui qui représente la Vierge
enfant - Jésus portés sur des
n, et qui apparaissent à S. Eloi
S. Pétrone, offre une couleur di-
les beaux temps de l'école de
e, et confirme le jugement de
no.

A—D.

VEIRAC (JEAN NOVI DE),
de Cubières, né à Nîmes, le
1713, embrassa l'état ecclé-
sastique, et ne se distingua pas moins
par ses études théologiques que dans
sa première instruction. Lorsqu'en
1728 un ministre philosophe proposa
de décider le sort des protestants, les
de Languedoc furent consul-
tés. M. d'Alais, Vivet de Montclus,
et M. de Lamoignon, publièrent le résultat de leurs
conclusions dans une lettre où il se
trouvaient en leur nom contre toute idée
de tolérance. « Il y avait, dit à cette
occasion un homme illustre, des su-
perstitions que les évêques faisaient
railler : tel était l'abbé de Caveri-
gnon. » Il fut en effet le champion de
l'orthodoxie des prélats dans les ouvra-
ges suivants : I. *la Vérité vengée*, ou
réponse à la *Dissertation sur la tolé-
rance des protestants*, 1756, in-
II. *Mémoire politico-critique*,

où l'on examine s'il est de l'intérêt
de l'état d'établir une nouvelle forme
pour marier les calvinistes, 1756,
in-8°; III. *Apologie de Louis XIV
et de son conseil sur la révocation
de l'édit de Nantes, avec une Dis-
sertation sur la journée de la St.-
Barthélemi*, 1758, in-8°. Quelques
exemplaires ont paru avec un titre dif-
férent : *Paradoxes intéressants sur
la cause et les effets de la révocation
de l'édit de Nantes*, etc.; mais c'est
la même édition, et ce nouveau titre
convient assez à ce livre, qui est de-
venu rare. La dissertation de quarante-
quatre pages qui la termine, offre des
recherches curieuses. Voltaire l'a dé-
signée le premier par le titre d'*Apo-
logie de la St.-Barthélemi*, quoique
l'auteur y dise formellement, que,
« quand on enlèverait à cette journée
« les trois quarts des horribles excès
« qui l'ont accompagnée, elle serait
« encore assez affreuse pour être dé-
« testée de tous ceux en qui tout sen-
« timent d'humanité n'est pas entière-
« ment éteint. » On y apprend que la
religion n'eut aucune part aux massa-
cres de la St.-Barthélemi; que ce fut
une affaire de proscription; qu'elle ne
fut pas préméditée; qu'elle n'a dû ja-
mais regarder que Paris; qu'elle coûta
la vie à peine à deux mille individus
dans toute l'étendue de la France; que
l'amiral de Coligny était un homme
sans probité, un conspirateur dange-
reux, dont il fallait prévenir les des-
seins, etc. Dans l'*Apologie de la révo-
cation de l'édit de Nantes*, l'auteur
fait un grand étalage d'érudition et de
science en matière d'économie politi-
que, pour s'efforcer de prouver que
cette mesure ne porta aucun préjudice
à l'état, qu'il ne sortit pas cinquante
mille personnes du royaume; que
les fugitifs n'exportèrent que peu
d'argent. (environ 1,250,000 li-

s); que la religion catholique et religion réformée ne peuvent pas exister ensemble dans un état moche, sans en troubler le repos.

On pourrait croire qu'avec de telles maximes l'abbé de Caveirac devait se trouver disposé à soutenir la cause des protestants. Il est cependant certain qu'il n'était pas originairement leur partisan; mais on le gagna, et il s'unifia à quelques membres de la société, pour débattre en leur faveur. L'*Appel à la raison, des écrits et libelles publiés sur la passion contre les jésuites de France*, Bruxelles (Paris), 1762, vol. in-12, fut le fruit de cette association, et provoqua un décret de prise de corps contre les audacieux auteurs de cet écrit. L'abbé de Caveirac, condamné par contumace

à Châtelet, en 1764, à être mis au rocan et banni à perpétuité, chercha un refuge au-delà des Alpes. Il publia un *Éloge chrétien du duc de Savoie*, présenté à Clément XIII, Rome, 1766, in-8°; une *Ode à l'impératrice Marie-Thérèse*, et une idylle latine, intitulée *Parthépe*, à l'occasion du voyage de l'archiduc Léopold à Naples; mais le commerce des muses était un bien faible motif pour un esprit accoutumé à la controverse active. Recueilli à Livourne par le consul de France, son compatriote, il fit négociant par une sorte de réconciliation avec le duc de Choiseul; il ne revint cependant en France qu'après la disgrâce de ce ministre et la destruction des parlements. Lors même il n'osa pas s'éloigner de sa ville natale; mais il y trouva plus d'une occasion d'exercer son génie et sa plume, depuis long-temps oisifs. Il n'eut surtout son zèle dans un procès scandaleux, où une femme protestante, mariée depuis quinze ans, au protestant, changea tout à coup de reli-

gion, et voulut faire déclarer par les tribunaux son union un concubinage et ses enfants bâtards. On a cru reconnaître le style et la véhémence de l'abbé de Caveirac dans les écrits qui furent à cette occasion. On lui a même attribué la *Lettre d'un Visigot à M. Fréron sur sa dispute harmonique avec Rousseau* (1754, in-12), ancienne production, dont le sujet semblait pas comporter ce caractère d'intolérance. Caveirac n'ayant son nom sur le titre d'aucun de ses ouvrages, on a pu lui en attribuer qu'il n'avait pas composés; mais il est étonnant que plusieurs bibliographes et même l'ex-jésuite Feller, lui attribuent l'*Accord parfait de la nature de la raison, de la révélation et de la politique sur la tolérance* (Cologne, 1753, 2 vol. in-12), ouvrage qui est tout en faveur des protestants et que l'abbé de Caveirac combat incessamment dans son *Apologie de Louis XIV*, etc. Il attribue cet ouvrage à un militaire normand, et l'accuse (p. 245) de pécher contre la vérité, la vraisemblance et le bon sens. Cet ouvrage est du chevalier de Beaumont, garde du roi. On était plus fondé à attribuer à Caveirac l'*Accord de la religion et de l'humanité sur l'intolérance* (Paris, 1762, in-12), que que l'abbé Hébraïl, auteur de la *França littéraire* de 1769, attribue ce drapeau à l'abbé de Malvaux. M. Barbier dans son *Dictionnaire des Anonymes*, que l'abbé de Caveirac est l'auteur de la *Réponse aux recherches historiques* (de Pfeffel), *concernant les droits du pape sur la ville et l'état d'Avignon*, brochure publiée à Rome, et réimprimée à Paris, 1769, in-8°. L'abbé de Caveirac mourut en 1782.

V. S—L.

CAVELIER (ROBERT). *V. SALLE* (la).

NDISH (THOMAS). *Voy.*

DISH. *Voy.* DEVONSHIRE

ITLE.

DISH (HENRI), né en 1755, oncle fils du duc de Devonshire pendant sa jeunesse que servit en Angleterre aux Indes-Orientales, c'est-à-dire une fortune immense. Cavendish dédaigna les honneurs auxquels sa naissance pouvait le porter et ses parents, prenant sa part pour de l'apathie, s'écartèrent de lui. Son goût pour les sciences tint lieu de tout, et il s'y acquit un grand nom. Il est un des hommes qui ont le plus contribué à l'avancement de la chimie moderne. C'est le premier, analysa les propriétés particulières du gaz hydrogène et assigna les caractères qui distinguent ce gaz de l'air atmosphérique. Il fut le premier à lui que l'on doit la découverte de la composition de l'acide. Schéele avait déjà reconnu que dans un volume d'hydrogène et un volume d'oxygène, le mélange explosait sans laisser de résidu visible. Cavendish fit une curieuse expérience, mais avec une précision qui le caractérisait. Il mélangea les deux gaz dans des récipients de verre bien secs, afin de ne pas laisser échapper le résidu de l'explosion, et il trouva que ce mélange et l'eau dont la quantité était en poids celle des deux gaz en volume, avoisier ayant depuis répété l'expérience plus en grand, en confirma pleinement les résultats. M. Laplace à Mézières, obtenait des résultats semblables sans avoir connaissance des travaux du chimiste anglais, mais il n'eût incontestablement avoir la priorité de la publication. On voit que cette brillante découverte n'a

échappé à Schéele que pour avoir négligé la précaution de brûler les deux gaz dans un vase fermé. Ce même esprit de précision dans les expériences fit faire à Cavendish une autre découverte qui avait échappé à Priestley. Celui-ci avait reconnu qu'une masse d'air atmosphérique enfermée dans un tube au travers duquel on faisait passer une suite d'étincelles électriques, diminuait de volume, et que, dans cette opération, il se formait un acide qui teignait en rouge quelques gouttes de teinture de tournesol qu'il avait introduites dans le tube; mais il ne poussa pas l'expérience plus loin. Cavendish, en la répétant, enferma dans le tube une dissolution de potasse caustique qui absorba l'acide, et le fit connaître pour de l'acide nitreux. L'analyse de l'air resté dans le tube après l'expérience, lui fit voir qu'il avait perdu de l'oxygène et de l'azote une quantité égale au poids d'acide qui s'était formé; il en détermina aisément la proportion, qui se trouva de deux mesures d'azote contre quatre $\frac{1}{2}$ d'oxygène. En effet, en composant exprès un mélange de ces deux gaz bien purs dans cette proportion, et tirant au travers une suite d'étincelles électriques, il trouva que le mélange disparaissait en totalité: ce qui acheva de confirmer sa découverte. Il s'empressa de l'annoncer à M. Berthollet, qui, par courrier par courrier, lui envoya en réponse la composition de l'ammoniac, qu'il venait de découvrir: genre de correspondance qu'il n'appartient pas à tout le monde d'entretenir. Cavendish ne s'est pas moins distingué dans la physique qu'en y portant le même esprit d'exactitude dans les expériences. Il était aussi très versé dans la haute géométrie, et fit une heureuse application de ces connaissances dans une question de

, entre autres : I. *Expériences air factice*, 1766; II. *Rapport la société royale de Londres, sur instruments de météorologie qui ont aux observations journalières cette compagnie fait imprimer dans Mémoires*, 1776; III. *Mémoire sur théorie mathématique de l'électe*, qui contient des applications analyse infinitésimale; IV. *Mémoire sur l'année civile des Hindous et sur ses divisions, avec un rapport sur trois almanachs hindous appartenants à Ch. Wilkins*, 1776. Ces écrits peu volumineux ont un caractère d'invention, de finesse, d'exactitude et de fidélité qui les fait regarder comme des modèles dans leur genre. B—T.

CAVICEO (JACQUES), né à Parme, 1543, est connu par un roman en italien, intitulé : *il Peregrino*, composé à l'imitation du *Filocolo* de Boccace; il parut à Venise, en 1526, en italien, et fut traduit en français par Louis Dassy, Paris, 1528, in-8°. Caviceo écrivit plusieurs autres ouvrages, tant en vers qu'en prose. Dans le dernier genre, on distingue son *Discours de la guerre qui éclata en 1507 entre les Vénitiens et l'archiduc Sigismond d'Autriche*. Il s'y montre en toute occasion, partisan des Français. Conrad Wengler, chanoine de Salzbourg, lui répondit par un libelle satirique, intitulé : *Commentaire historique*, inséré dans les *Scriptores Austriaci* (II. 449), recueillis par Jean Freher, Strasbourg, 1717. Jacques Anselme, de Parme, poète, surnommé *le Neveu*, pour le surnom d'un de ses oncles, dont nous avons aussi quelques poésies laïques, a écrit la vie de Caviceo, que l'on trouve à la fin du *Peregrino* italien, mais que le traducteur français a à propos négligé de traduire. On

y apprend que Caviceo était prêtre, et qu'après diverses aventures il fut exilé de Parme, et se retira à Pordenone, dans le Frioul, où il enseigna publiquement les belles-lettres. Quelque temps après, il fut nommé vicaire-général à Rimini, à Ravenne, puis à Ferrare, où il séjourna sept ans, et mourut à Montecchio, dans le Parmesan, le 3 juin 1511. R. G.

CAVINO (JEAN), surnommé *le Padouan*, fut un habile graveur dans le 16^e. siècle. Comme à cette époque on recherchait avec beaucoup d'avidité les médailles antiques, il s'appliqua particulièrement à les contrefaire. « Ce fut Pétrarque, dit M. Ginguéné » (dans son *Hist. litt. d'Italie*), qui » apprit à ses contemporains le prix » qu'on devait attacher aux monuments des arts et des lettres que le » temps n'avait pas détruits; ce fut » lui qui, le premier, eut l'idée d'une » collection chronologique de médailles impériales, secours indispensable pour l'étude de l'histoire. » Après Pétrarque, ce goût fut encouragé par Cosme, Pierre et Laurent de Médicis; par Alphonse, roi de Naples, le cardinal St.-Marc, etc. Enfin, on ne se borna pas à former des cabinets de médailles, et ce fut dans le 16^e. siècle qu'on commença à publier et à faire connaître ces précieux monuments de l'antiquité. Il est triste de penser que, pendant que des hommes célèbres s'occupaient du soin de les recueillir, des artistes habiles employaient leurs talents à les contrefaire, pour tromper la curiosité peu exercée des premiers numismates. Cavino s'associa, vers l'an 1565, Alexandre Bassiano; ils gravèrent ensemble un grand nombre de coins, et inondèrent l'Italie de médailles grecques et romaines qu'ils avaient fabriquées; plus les types qu'ils gra-

vaient s'écartaient des règles numismatiques des anciens, plus ils piquaient la curiosité des antiquaires. Avant lui, quelques graveurs s'étaient déjà exercés dans ce genre de contrefaçon. On trouve dans les ouvrages de Duchoul et dans ceux de Lepois, publiés en 1556 et 1579, des médailles fausses que ces auteurs donnaient comme antiques; mais le Padouan surpassa tous ces contrefacteurs. Ses médailles sont gravées avec une grande habileté, et, sous le rapport de l'art, quelques antiquaires ne dédaignent pas d'en conserver dans leur cabinet. Après Cavino, plusieurs faussaires moins habiles ont marché sur ses traces; nous citerons le Parmesan, Michel Dervieux, français établi à Florence, Carteron en Hollande, Cogornier à Lyon, etc. Les uns se sont appliqués à contrefaire les médaillons de bronze; d'autres, comme Cogornier, les tyrans sous Gallien, pièces toujours très rares, parce que la plupart de ces usurpateurs ont à peine vécu le temps nécessaire pour faire frapper des monnaies. Il est difficile aujourd'hui de se laisser tromper sur ce genre de médailles, qu'on connaît partout sous le nom de *Padouans*; mais il existe des graveurs modernes en Italie et en Allemagne, qui contrefont avec beaucoup d'art les médailles les plus rares et les plus importantes. Ils recherchent avec soin quelles sont les têtes qui manquent à la numismatique dans les suites des rois ou des empereurs, et elles sortent aussitôt de leurs ateliers. Plusieurs cabinets (de l'Allemagne surtout) possèdent une grande quantité de ces monuments apocryphes, et l'on ne saurait trop prévenir les antiquaires d'examiner soigneusement tout ce qui leur arrive des bords du Rhin. Nous avons regardé comme important de

un peu sur ce genre de contrefaçon, dans l'article de ces médailles, parce qu'il est très commun de voir des amateurs qui se sont élevés de son art. Les antiquaires ne se sont point contentés de se contrefaire, mais ont voulu être à leur tour contrefacteurs modernes; des lois, il est juste que l'opinion publique les atteigne: ils ne peuvent altérer les monuments qui font les premières pages de l'histoire sans souvent induire en erreur des hommes distingués. On trouve des médailles fausses jusque dans la Turquie; les orfèvres qui moulaient autrefois les pièces que l'on trouve dans cette ancienne terre ont vu de nos jours un amateur qui donnait lui-même à Constantinople le plaisir de corriger au burin des des médailles, afin de leur donner plus de curiosité et plus d'importance (Voy. OSMAN-BEY). Welser à Florence il y a environ cent ans, moulaient avec un soin particulier les médailles et les monuments; il fabriqua même des coins pour donner à ceux des anciens Romains une apparence d'authenticité qu'il a cherché à reproduire dans les cabinets, sous le nom de médailles du bas-empire. On en possède beaucoup d'autres que la curiosité a portés à ce genre de contrefaçon; la plus grande partie des coins de ce genre fut achetée par Turenne, comte, antiquaire du roi, et par lui, en 1670, pour être déposés à Ste.-Geneviève. Du Moine fit graver dans l'ouvrage intitulé *binet de la bibliothèque de Ste.-Geneviève*, Paris, 1692, in-4°, et ensuite passé au cabinet de la bibliothèque, ils sont aujourd'hui au nombre de cent vingt-deux. Le Padouan ne se contenta pas seulement de livrer à la circulation des médailles antiques, il se livra aussi à la contrefaçon de son genre.

plusieurs seigneurs de son plus curieuse est celle d'un qui avait fait mettre au re-tête une louve allaitant Ro-Rémus, avec la légende : *soboles*. Il avait sans doute l'intention de descendre des fons

Rome. Parmi les coins qui sont représentés eux-mêmes dans une médaille où ils se disent deux de Padoue (*Pata-* u'a d'ailleurs que très peu connus sur la vie de ces deux pour être parvenus à mettre la perfection dans les médailles fabriquaient, il fallait nécessairement qu'ils se fussent livrés avec succès à l'étude de l'antiquité ; nous regrettons de n'avoir pu la bibliothèque de Ste.-Gemmauscrit de Thomas Le-les coins du Padouan ; le ulinet en fait mention : « Il pas cependant qu'il ait été la bibliothèque impériale avec le cet artiste. » T—N.

E (LOUIS D'OGER, marquis d'ancienne maison de Picart en 1640. Sa mère, femme spirituelle, était venue à la cour pendant les guerres civiles, et avait été auprès de la reine-mère, Anne d'Autriche, qui lui témoignait de la confiance. Ce fut sous ces auspices que la jeune Cavoie approcha de Louis XIV, encore enfant, et qu'il fut initié chez M^{me}. de Seignelay à la maison était le rendez-vous de toute la cour. Cavoie, un des favoris de France les mieux faits de son temps, le plus recherché pour sa parure, devint à la mode un genre de célébrité qui avait plus d'éclat qu'elle était pro-

hibée sous les peines les plus sévères. Aussi imprudent que brave et adroit, il s'acquit une si grande réputation par ses duels, que le nom de *Brave Cavoie* lui fut accordé généralement. Il se distingua bientôt par des actions d'un mérite plus solide et d'une valeur plus estimable. Il servit en 1666 comme volontaire dans l'armée navale des Hollandais contre l'Angleterre. Ruyter combattait la flotte anglaise, commandée par le célèbre Monck, devenu duc d'Albermale. Un brûlot s'avançait sur le vaisseau amiral de la flotte hollandaise. Cavoie obtint la permission d'aller couper les câbles des chaloupes qui dirigeaient le bâtiment incendiaire. Aidé du comte de Guiche, du chevalier de Lorraine et du chevalier de Coislin, il s'acquitta de cette entreprise périlleuse avec autant d'intrépidité que de bonheur. Cette belle action lui valut l'amitié de Turenne. Il suivit Louis XIV dans toutes ses campagnes, et se distingua tellement au passage du Rhin, qu'il mérita d'être remarqué par le roi lui-même. Boileau l'a célébré dans ces vers de sa fameuse épître :

La Salle, Beringhen, Nogent, d'Ambre, Cavoie,
Fendent les flots tremblants sous un si noble poids.

mais Louis XIV en fit de sa propre bouche un éloge bien plus flatteur. En apprenant que Cavoie était au nombre de ceux qui avaient été tués en abordant, il dit : « Ah ! que M. de Turenne sera fâché ! » Tous les courtisans renchérisaient à l'envi sur les louanges qu'on n'épargne point à un homme mort, lorsque, quelques moments après, on vit un cavalier se lancer à cheval dans le fleuve qui, pendant deux cents pas, n'était point guéable, et arriver à la nage. C'était Cavoie, toujours aussi brave qu'heureux, que M. le prince envoyait au roi pour lui donner la première nou-

velle de ce téméraire et mémorable succès. Malgré tous ses titres aux récompenses militaires, ce fut l'amour seul qui mena Cavoie à la fortune. M^{lle}. de Coëtlogon, une des filles d'honneur de la reine Marie-Thérèse, devint amoureuse de lui : « Ayant moins d'attraits que de bonté, dit St.-Simon, sage, naïve, sans malice, aimée de tout le monde; Cavoie, froid et presque qu'indifférent, était celui que cet amour-là intéressait le moins. Le roi et la reine se crurent obligés de lui en faire des reproches. » Il fallut que Louis XIV ordonnât à Cavoie d'épouser M^{lle}. de Coëtlogon, lui donnant en même temps la charge de grand-maréchal-des-logis de sa maison. Cavoie accepta la charge et la femme; mais aussi honnête homme que reconnaissant, il rendit M^{lle}. de Coëtlogon parfaitement heureuse : elle, toujours en adoration; lui, toujours grave, sérieux et l'air souvent impatienté de ses prévenances. L'ambition de Cavoie n'était pas satisfaite; il espérait davantage de l'estime du roi et de l'amitié du marquis de Seignelai, qui jouissait du plus grand crédit : il se flatta d'être de la promotion des chevaliers de l'ordre en 1688. Louvois haïssait Cavoie, uniquement parce qu'il était aimé de Seignelai : il le fit exclure. Le courtisan se plaignit et demanda à quitter la cour. Louis XIV, qui savait être à propos tour à tour si fier et si affable, excusa son humeur, et eut la bonté de lui dire : « Il y a trop long-temps que nous sommes ensemble pour nous séparer : je ne veux pas que vous me quittiez; j'aurai soin de vos affaires. » Cavoie ne pensa plus à se retirer; il reçut des grâces et des bienfaits particuliers du roi; mais il n'eut jamais que l'espérance du cordon bleu, qu'il n'obtint pas. Le brave Cavoie, ami de Turenne, l'était aussi

du maréchal de Luxembourg lui qui donna à ce dernier le même aussi adroit que ferme et gé d'aller se constituer prisonnier Bastille, lors de l'affaire des enchements. La loyauté de son caractère répondait à la noblesse de son caractère; il était estimé et aimé de tout le monde; il avait de plus grand et plus telle était la réputation de sa personne qu'il passait pour l'homme le plus sûr et le plus entier et protecteur des gens de bien et avait produit à la cour l'abbé de Choisy, qui était très lié avec Racine, et dont les rapports avaient fait accuser Cavoie de prétentions en littérature. Cavoie dit l'abbé de Choisy dans ses mémoires, avait remarqué que Racine et Racine se promenaient ensemble. Il les voyait un jour sur la terrasse : Cavoie, dit l'abbé, qui étaient auprès de lui, et Racine venait bel esprit, et Racine bientôt un fin courtisan. Cavoie, qui de Cavoie passa les dernières années de sa vie dans les vertus chrétiennes, et mourut le 5 février 1716, âgé de soixante ans.

CAVRIOLO. Voy. CAMBRIDGE.
CAWTON (THOMAS), anglais du 17^e. siècle, né à Oxford, et élevé à Oxford; mort à l'âge d'environ quarante ans, ministre de théologie à Londres, une *Diatribe sur la langue hébraïque*, et une *Providence divine* après sa mort en 1680, avec une notice sur l'auteur. Il a travaillé avec Walton et au *Dictionnaire de Castell*, qui accompagnent un ouvrage.

CAXES (PATRICIO), notaire, s'engagea comme peintre sous le vice de Philippe III, qui lui

de la galerie de la reine, au
voisit l'histoire de Joseph
ne de Putiphar ; mais ses
rèrent dans l'incendie du
ugenio CAXES, fils et élève
nt, naquit à Madrid, fut
si les peintres du roi,
concurrence avec le cé-
quez, tant dans la pein-
ure que dans le portrait.
/ se fit peindre par Eu-
s. Du moment que Ve-
ra au service du roi, Eu-
s, éclipsé par lui, em-
alents à peindre pour les
les églises, qui, par ému-
cour, donnaient de l'en-
it aux arts. Le couvent de
, dans la ville de Madrid,
a principale collection des
: ce maître ; mais ils pé-
: feu, avec le couvent même,
l travailla avec Vincencio
ux fresques du Pardo, où
cident consuma de nou-
vieux, avec beaucoup d'au-
doit également déplorer. Il
1642, à soixante-cinq ans.

D—T.

N (GUILLAUME), qui a eu
l'apporter l'imprimerie en
, naquit vers 1410 dans le
ent. Il apprit chez ses pa-
re, à écrire, à entendre le
t même un peu de latin. A
inze ans, il fut mis en ap-
chez un mercier de Lon-
t Large, depuis lord-maire
le. Caxton demeura avec lui
mort, en 1441. Il avait dès
par lui-même de la consi-
us le commerce ; la compa-
erciers de Londres le nom-
teur en Hollande, en Zélan-
dre, etc. En 1464, il fut un
ssadeurs ou députés spé-
rés par le roi Édouard IV

de continuer et confirmer le traité de
commerce conclu entre ce prince et
Philippe-le-Bon, duc de Bourgogne,
lors du mariage de Marguerite d'York,
sœur d'Édouard IV, avec Charles-le-
Téméraire, fils du duc de Bourgogne.
Caxton paraît avoir eu une place dans
la maison de cette princesse. Ce fut
par ses ordres qu'il entreprit de tra-
duire, du français en anglais, un livre
composé par Raoul Lefèvre, chapelain
du duc de Bourgogne, sous le titre
de *Recueil des histoires de Troye*,
et ensuite de l'imprimer par les
nouveaux moyens de l'art, dont il
s'était instruit en Hollande, « avec de
» grandes peines, dit-il lui-même, et
» de grandes dépenses. » Ce fut le pre-
mier livre imprimé en langue anglaise,
et même, à ce qu'il semble, le premier
livre imprimé qui ait paru en Angle-
terre. L'impression en fut commen-
cée à Bruges, et terminée à Cologne
en 1471, et cette même année l'ouvrage
fut présenté à la duchesse Marguerite.
Peu de temps après, Caxton s'étant
muni de toutes les choses nécessaires
à l'art dans lequel il commençait à se
former, retourna en Angleterre, y por-
tant son livre et ce qu'il fallait pour en
imprimer de nouveaux. Protégé par
Thomas Milling, évêque d'Hereford
et abbé de Westminster, homme ins-
truit pour l'époque où il vivait, Cax-
ton établit son imprimerie dans l'ab-
baye de Westminster. D'autres impr-
meurs s'établirent depuis dans d'autres
couvents, d'où une imprimerie a con-
servé, en anglais, le nom de *Chapelle*.
Caxton s'occupant alors, comme il le
dit lui-même, de répandre en Angle-
terre des livres « capables d'instruire
» les ignorants dans la sagesse et la
» vertu, » traduisit, du français en
anglais, *le Jeu d'échecs moralisé*,
composé d'abord en latin par un excel-
lent docteur en théologie ; « ouvrage,

doit convenir qu'ils lui en avaient donné l'exemple. Ils avaient cherché tous les moyens de le rendre odieux et de le perdre de réputation. Leur colère contre lui les avait aveuglés au point qu'ils ne rougirent pas de l'accuser de magie, et d'avoir fait un pacte avec le diable, pour qu'il lui apprît les langues. Une pareille accusation se réfute d'elle-même; mais il en est une autre sur laquelle nous ne croyons pas devoir garder le même silence, celle d'avoir composé un livre favorable aux mauvaises mœurs, et de l'avoir remis à un imprimeur pour le publier. Bayle, et beaucoup de biographes après lui, ont répété cette accusation sans examen. Les auteurs du *Nouveau Dictionnaire historique* ne disent pas positivement que Cayet avait composé un mauvais livre; mais ils assurent qu'il avait présenté au parlement un *Mémoire pour prouver la nécessité de rétablir les maisons de prostitution*. Ce mémoire est positivement l'ouvrage que les protestants accusent Cayet d'avoir composé. Mais comment imaginer qu'un homme du caractère de Cayet, un vieillard, puisqu'il avait soixante-dix ans au moment de son abjuration, et que cette accusation ne fut faite contre lui qu'après son abjuration; comment, disons-nous, imaginer que cet homme, jusqu'alors de mœurs pures, se soit avisé d'écrire un pareil livre, et qu'il ait eu ensuite l'impudeur de le présenter au parlement? Le Duchat, homme instruit, mais protestant trop zélé pour n'être pas soupçonné de partialité dans une affaire telle que celle-ci, dans ses *Remarques sur le Dictionnaire de Bayle*, dit qu'il parut en 1595, un livre italien, intitulé: *Discorso del remedio delle publiche dissolutioni, di Nicolo Perrotto*, et que cet ouvrage n'était qu'une traduction de celui que

Cayet avait composé *touchant les solutions publiques*. Le Duchat que Cayet présenta des exemplaires de l'ouvrage italien, portant la date de 1555, et qu'on lui soutint qu'il s'agissait d'une traduction de son ouvrage sur le même sujet, imprimé depuis peu de jours. Le Duchat pourtant vu ni l'original ni la traduction italienne. Bayle n'aurait point pu se procurer ce livre; autrement, suivant sa coutume, n'aurait pas manqué d'en citer quelques-unes des plus obscures. Cayet répond qu'il avait dans sa bibliothèque un ouvrage italien attribué à Étienne. Si, au lieu d'un ouvrage italien, il lui eût, comme on le prétend, communiqué un ouvrage français, Étienne pouvait le perdre de vue. Mais enfin, qui a vu le français dont il s'agit? Où est-il imprimé, la suppression a-t-elle été si exacte qu'on n'en a sauvé un seul exemplaire? Et les censeurs de Cayet, si intéressés à le conserver, auraient-ils négligé de faire? Si on a eu tort de l'accuser de magie et de mauvaises mœurs, il n'y a rien de plus facile que de lui reprocher avec son entêtement ridicule pour les choses occultes, et son obstination dans la recherche de la pierre philosophale. Voici le portrait que l'auteur de *la cure française* nous a laissé de ce docteur: « Ce docteur n'a jamais eu d'autre habitude que ceux auxquels il avait fait sa cure. Ses habits, sa forme de visage, et sa curiosité à chercher la pierre philosophale, le rendaient méprisable autant que sa doctrine le méprisait. » honorer, et l'a fait regretter par ceux qui particulièrement le méprisaient. » Quelques autres contemporains lui ont rendu la même justice. Outre ses ouvrages de

on a de Cayet : I. *Paradigma-IV linguis orientalibus præcitrabicâ, armenâ, syrâ, æthiopia*, Paris, 1596, in-4°. ; II. *De urâ et jure sepulchri*, 1597, ; III. *Sommaire description de l'ire de Hongrie et de Transylvanie, de ce qui est advenu depuis l'annee de l'an 1597, jusqu'au temps de 1598, entre les Turcs chrétiens*, traduit de l'allemand, 1598, in-8°. ; IV. *Appendix chronologiam Gilb. Genebrardi*, 1600, in-fol., avec la *Chronique de Genebrard* ; V. *Jubiléique de 50 quatrains sur l'hebrieu venue de Marie de Méreine de France*, Paris, 1601, ; VI. *Liber R. Abraham Peccompndium viarum sæculi, mundi, lat. et hebr. versus*, 1601, in-12 ; VII. *l'Heptan.de la Navarride, ou Histoire du royaume de Navarre, et de l'espagnol (de don Charles, de Navarre) en vers français*, 1602, in-12. Cayet avait fait traduction du même ouvrage en atins, non qu'il ne fût pas content première, comme le disent quelbiographes, mais pour faire preuve plus grand zèle envers le roi i IV, à qui l'ouvrage est dédié : seconde version n'a point paru. *Histoire prodigieuse et lamentable du docteur Fauste, grand magicien*, traduite de l'allemand en fraParis, 1605, in-12. Il y en a res éditions, elles sont toutes assez recherchées, quoique l'ou soit fort peu de chose. Ce que dit de la magie, dans l'épître atoire, aurait suffi pour détrompeux qui l'ont cru magicien, s'ils ont cherché la vérité. IX. *Chronique novenaire, ou Histoire de guerre sous Henri II, depuis*

1589 à 1598, Paris, 1608, 5 vol. in-8°. ; X. *Chronologie septenaire, ou Histoire de la paix entre les rois de France et d'Espagne depuis 1598 à 1604*, Paris, 1605, in-8°. Ces deux ouvrages, que l'on réunit au *Mercuré français*, dont ils forment l'introduction, sont fort curieux et fort estimés; on y trouve beaucoup d'anecdotes piquantes, et l'auteur y a inséré plusieurs petites pièces rares et intéressantes. Le premier fut censuré par la faculté de théologie de Paris. Cayet répondit à cette censure. Il a paru en 1806 les deux premiers volumes d'une réimpression de la *Chronologie septenaire*, avec des notes de M. Guyot-des-Herbiers, qui devait avoir 4 vol. in-8°. , et faire partie de la *Collection des mémoires relatifs à l'histoire de France*. XI. *Histoire véritable comment l'ame de l'empereur Trajan a été délivrée des tourments de l'enfer par les prières de S. Grégoire-le-Grand, trad. du latin d'Alph. Ciaconius*, Paris, 1607, in-8°. de 95 pages; livre singulier et rare (Voy. Alph. CIACON). On lui attribue encore : *Apologie pour le roi Henri II envers ceux qui le blâment de ce qu'il gratifie plus ses ennemis que ses serviteurs, fait: en l'année 1596*; et le *Divorce satyrique, ou les Amours de la reine Marguerite de Valois*. Un anonyme, désigné par les lettres initiales L. P. T., a publié un *Discours funèbre sur la mort de Cayet*, 1610, in-8°. de 19 pages. Ce petit ouvrage renferme plusieurs particularités peu connues. On varie sur la manière d'écrire le nom de cet auteur; nous avons préféré le nom de Cayet qu'il a adopté lui-même en tête de la *Chronologie novenaire*. Dans quelques privilèges, et à la tête de quelques ouvrages, il est nommé Cuyet.

W—s.

CAYLUS (DANIEL-CHARLES-GABRIEL DE PESTEL, DE LÉVIS, DE TURBES DE), évêque d'Auxerre, naquit Paris le 20 avril 1669, d'une ancienne et illustre famille. Il fit ses premières études au collège de Louis-Grand, où, disait-il depuis, il remporta un prix de grec, sans avoir jamais appris les principes de la langue grecque. Après avoir reçu le grade de docteur de Sorbonne, il fut promu à la cour en qualité d'aumônier du roi, et, sous les auspices de M^{me}. Maintenon, dont le comte de Caylus, son frère, venait d'épouser la nièce, il s'y lia étroitement avec Bossuet et le cardinal de Noailles. Ce dernier fit son grand-vicaire. Nommé, en 1704, à l'évêché d'Auxerre, l'hiver de 1709 lui fournit l'occasion d'exercer sa charité. Il fonda sa vaisselle d'argent pour nourrir les pauvres, et y prodigua tous les soins que les devoirs de son ministère purent lui inspirer. M. de Caylus, qui avait accepté la bulle *Unigenitus* en 1714, et les explications données par l'assemblée du clergé, et dans l'espérance de celles qu'on attendait de Rome, entrejeta l'appel au futur concile en 1717, lorsque cette espérance fut évanouie, et il se joignit l'année suivante à celui du cardinal de Noailles. Dès ce moment, il prit part à tous les actes qui furent faits par les opposants à ce décret, refusa d'accéder à l'accommodement de 1720, se réunit en 1727 avec douze évêques qui protestèrent contre la déposition de Soanen, et, trois ans après, contre la déclaration de 1750, où la bulle était qualifiée de loi de l'Eglise universelle en matière de doctrine. Le parti qu'il avait pris dans cette fameuse querelle, l'engagea dans de longues et vives disputes avec Languet, son métropolitain; avec les jésuites de son diocèse,

pour condamner certaines propositions de leurs professeurs, et réprimer leurs entreprises sur sa juridiction; avec la cour, qui, sous le ministère du cardinal de Fleury et l'évêque de Mirepoix, cherchait à étouffer toutes les réclamations contre la bulle *Unigenitus*. Il admettait les miracles opérés par l'intercession du diacre Pâris, mais rejetait le fanatisme des convulsions. Son zèle pour les libertés de l'église gallicane, la pureté du dogme et de la morale dans les matières étrangères au jansénisme, porta à s'élever fortement, dans des mandements et des instructions pastorales, contre les pères le Courroy, Pichon, Berruyer, contre la thèse de l'abbé de Prades, contre la légende de Grégoire VII. etc. Il mourut à Regennes, le 3 avril 1754, âgé de quatre-vingt-cinq ans, étant alors doyen des évêques, et le dernier des prélats appelants. Il s'était distingué pendant toute sa vie, par des mœurs pures et simples, par un caractère doux, honnête et haut, qui lui conserva des relations amicales avec un grand nombre de ses collègues, et dans les affaires du temps, avoit suivi un parti différent du sien. Les contradictions que ce parti lui suscita n'altérèrent jamais sa sérénité, cette paix du cœur qui naît de la pureté des intentions. Le diocèse d'Auxerre lui fut redevable de l'établissement d'un petit séminaire pour les jeunes gens qui se destinaient de bonne heure à l'état ecclésiastique, de nouveaux livres liturgiques, tels que catéchisme rituel, bréviaire, missel, martyrologe purgés des imperfections qui indignaient les anciens. Ses œuvres consistent en dix volumes in-12, dont six premiers parurent en 1750, et les quatre derniers en 1752. L'abbé Dettrey a publié la *Vie de M. de Caylus*.

Paris, 1765, 2 vol. in-12, ouvrage dont on a donné deux suppléments dans les *Nouvelles ecclésiastiques* du 26 juin et du 14 août 1766. T—D.

GAYLUS (MARTE-MARGUERITE DE) VELETTE, marquise DE), petite-fille d'Artemise d'Aubigné, tante de M^{me}. de Maintenon, fut élevée sous les yeux de cette dernière. Dirigée par son maître aussi habile, elle se fit remarquer dans cette cour de Louis XIV, où l'esprit et les grâces de la conversation étaient un avantage presque commun chez les femmes. Les *Souvenirs de M^{me}. de Caylus*, seul ouvrage qu'elle ait fait, sont distingués par une diction rapide et facile, par des récits d'une naïveté extrême, où elle fait voir tous ceux dont elle parle, et par des portraits où, quoiqu'elle ne paraisse jamais chercher l'esprit, il se montre quelquefois dans un trait original. A ne considérer ces souvenirs que comme mémoires du temps, on y recueillera peu de connaissances nouvelles sur les causes des événements; mais le témoignage d'une femme de la cour, qui n'avait ni les préventions d'un auteur, ni les préventions d'un historien, ajoute un poids à leur autorité, et ses anecdotes donnent des couleurs plus vraies à plusieurs parties du tableau historique: elle parle d'elle rarement et en peu de mots. Il est intéressant de l'entendre raconter sa conversion, qui eut lieu dans son enfance, et donna moins de peine à M^{me}. de Maintenon que celle du reste de sa famille. Elle avoue avec franchise qu'elle trouva la messe du roi si belle, qu'elle consentit à se faire catholique sous la condition de l'entendre tous les jours et d'être garantie du secret. « Ce fut là, ajoute-t-elle, toute la controverse qu'on employa, et la seule abjuration que je fis. » Elle entre dans quelques détails sur ces

abjurations de la famille d'Aubigné « M^{me}. de Maintenon, dit-elle, éternellement soutenue de toute l'autorité du roi » il fallut céder à la force. » On s'en va plus loin: « Le roi fut trompé sur l'exécution des moyens qui avaient été résolus pour amener l'extirpation du schisme, etc.; on passa à d'autres ordres; on fit, à son insu, de grandes cruautés qu'il eût punies si elles étaient venues à sa connaissance » etc. » M^{lle}. de Villette se maria en 1686 à J.-A. de Tubières, marquis de Caylus, meunier de monseigneur: elle avait à peine treize ans. Trop jeune et trop aimable pour être livrée à elle-même sans dangers, elle s'attachait malgré les conseils de M^{me}. de Maintenon, à la société de madame la duchesse, où elle reçut des exemples même des leçons de galanterie qui durent l'égarer. Voltaire, dans ses notes qu'il a jointes à ses *Souvenirs*, l'accuse d'une passion trop connue pour le duc de Villeroi, avec ce caractère rectif: « C'était, au reste, le meilleur choix que M^{me}. de Caylus pût faire. » Il dit aussi, dans ces mêmes notes que M^{me}. de Caylus était la dernière personne qui eût conservé la déclamation de Racine, et qu'elle récitait admirablement la première scène d'*Esther*, dont le prologue a été fait pour elle. C'était sans doute une femme séduisante, que celle qui avait été formée à l'esprit du monde par M^{me}. de Maintenon, au talent de déclamation par Racine, et dont les charmes inspiraient au marquis de Fare le joli madrigal où l'Amo adresse ce vers au poète:

Je te promets un regard de Caylus.

La marquise de Caylus fut mère comte de Caylus, sujet de l'article qui suit. Voltaire fut le premier éditeur des *Souvenirs*, Amsterdam (Genève) 1770, in-8°; M. Auger en a donné

nouvelle édition, avec une notice M^{me}. de Caylus, Paris, 1803, in-8 et in-12; ils ont encore été réimprimés par les soins de M. Benouard, avec la même notice, la préface et les vers de Voltaire, et quatre portraits, in-8, 1804, in-12. Quelques personnes lui attribuent la traduction de *Boucle de cheveux enlevée*, de M. de La Fontaine, publiée sous le nom de l'abbé Fontaines. On a un éloge de M^{me}. Caylus, par Rémond, frère de René de Montmort. V—z.

CAYLUS (ANNE-CLAUDE-PIERRE DE TURIÈRES, DE GRIMOARD, PESTELS, DE LÉVI, COMTE DE), seigneur d'Esternay, baron de Brand, conseiller d'honneur né au parlement de Toulouse, naquit à Paris, le 10 octobre 1692. Son père, Jeanne, mort en 1705, avait été menuisier grand dauphin, et lieutenant-général des armées du roi. Ses parents parvinrent ni soins, ni dépenses, à lui donner une éducation aussi utile que brillante. Entré au service à bonne heure, il fit sa première campagne avec succès, en 1709, dans les mousquetaires; il reçut même à cette époque des éloges du roi, qui lui donna un guidon de gendarmerie. En 1711, il se signala en Catalogne à la tête d'un régiment de dragons qui portait son nom. En 1713, il se trouva au siège de Friburgh, et se distingua beaucoup dans cette dernière campagne, qui amena la paix de Rastadt. Cette paix laissant du loisir à Caylus, et son esprit ardent ne lui permettant pas de rester dans l'inaction, ce fut alors qu'il se livra sans réserve à la passion pour les sciences et à celle des lettres et des arts, qui le dominaient depuis son enfance. Avidé d'instruction et de connaissances, il entreprit le voyage d'Italie, voyage qu'il méditait depuis longtemps. La vue des chefs-d'œuvre

qui renferme cette belle contrée ne fit qu'accroître son goût pour les arts, et surtout pour l'antiquité, et lui donna l'envie de pousser plus loin ses voyages. De retour à Paris, à l'époque de la mort de Louis XIV, en 1715, Caylus se détermina à quitter le service, pour se livrer entièrement à ses goûts. L'année suivante, Beauvillier ayant été nommé à l'ambassade de la Porte Ottomane, Caylus s'empressa de l'accompagner. Après quelque séjour à Constantinople, il parcourut la Grèce, les îles du Levant, et toutes ces contrées fameuses qui nous rappellent de si riches souvenirs. Avant, pour satisfaire ses nobles passions, les fatigues, l'incertitude des saisons, la contagion et même la cupidité des brigands, aucun obstacle ne fut capable de l'arrêter. Vêtu d'une simple tunique, il se confiait à deux voleurs de la troupe d'un nommé *Caracoyall*, et, moyennant une somme qu'ils ne devaient toucher qu'à son retour, ils le conduisaient vers leur chef, qui lui prêta des chevaux arabes, et le fit conduire sur les rames d'Éphèse, sur celles de Cotophon, au temple de Diane, et vers les restes de ce théâtre superbe situé sur les bords de la mer, et dont cet élément lui-même faisait le fond, lorsque les acteurs jets qu'on y représentait pouvaient l'exiger. Revenu à l'ancienne Byzance après avoir passé les Dardanielles, il visita les rivages chantés par Homère; il se rendit à Andrinople, où sejournaient alors l'empereur ottoman, Métopha H. Sa tendresse pour sa mère qui gémissait de son absence, le contraignit de hâter la fin de son voyage qu'il aurait désiré étendre jusqu'en Égypte même jusqu'à la Chine. De retour à Paris, en février 1717, il s'occupait de mettre en ordre les riches et nombreux matériaux qu'il avait recueillis. Il

avant encore quelques voyages dans les contrées voisines, entre autres en Angleterre, où il retourna une seconde fois. S'étant enfin fixé dans son pays, il se livra entièrement à l'étude de l'antiquité et à la pratique des arts. La priure, la sculpture, la musique, et surtout la gravure, vinrent à tour charmer son existence. Il occupa principalement d'un grand nombre de gravures représentant les arts antiques, dont il avait rassemblé une riche et rare collection qu'il a léguée au roi. Reçu, en 1751, amateur honoraire à l'académie de peinture, et en 1762, à celle des inscriptions et belles-lettres, Caylus partagea ses travaux entre ces deux compagnies. Il fut élu à un prix à celle des beaux-arts, par le vote du jeune artiste qui exprima avec le plus de vérité et d'énergie le caractère d'une passion indiquée, imitée ou modelée; un autre, de 500 livres à celle des inscriptions, pour l'exécution et les recherches sur les usages des anciens. Associant ses connaissances à celles d'habiles chimistes, il fut, le premier, avec succès de la recherche des moyens employés par les anciens pour peindre à l'encaustique, et rendre ainsi la peinture inaltérable. S'il n'a pas obtenu une réussite complète, au moins a-t-il fait des progrès, et amené l'attention vers cette partie des arts; ce qui a été cause que, ces jours, plusieurs savants ont appliqué au but. Cet antiquaire infatigable enrichit le domaine des sciences par une infinité d'autres recherches utiles, sur le moyen d'incorporer la peinture dans le marbre, sur le papyrus, la lave des volcans, sur le tombeau de Aniole, le théâtre tournant de Carthage, l'art de tremper le cuivre, celui

d'exécuter, par des procédés fort ingénieux, plusieurs sortes d'ornements en verres de différentes couleurs; sur les moyens employés par les Égyptiens pour transporter d'énormes masses à des distances fort éloignées; enfin, sur les embaumements des momies, inventés par ces peuples industrieux. Ces différents objets, et plusieurs autres, sont contenus dans quarante-cinq mémoires environ, dont il a enrichi le recueil de l'académie des inscriptions. Si Caylus, détourné d'abord du but qu'il s'est constamment proposé, par le genre d'éducation relatif à sa naissance et par les devoirs de son premier état, n'a pu faire une étude assez complète des auteurs anciens, s'il est tombé parfois dans quelques erreurs, notamment dans son grand ouvrage, à l'égard de quelques monuments qu'on regarde comme apocryphes; il s'est occupé, avec un grand succès, de la partie du matériel des arts et de l'antiquité. S'il n'a pas toujours rencontré la vérité, qu'il a cependant toujours cherchée de bonne foi, il a eu le mérite d'appeler l'attention sur des matières qui, jusqu'à lui, avaient été fort négligées, et de mettre sur la route les savants et les artistes de toutes les nations, avec lesquels il entretenait toujours une correspondance très suivie. Mais si l'on peut reprocher à Caylus de n'avoir pas toujours mis dans ses recherches toute la profondeur possible, on lui doit la justice de dire qu'il était clair et précis, qu'il a traité les matières les plus abstraites d'une manière agréable, et qu'il les a mises en quelque sorte à la portée de tous ses lecteurs. On ne peut mettre en doute que Caylus n'ait été très utile aux arts, non seulement par ses écrits, mais encore par son rang, sa fortune et sa considération personnelle, en multipliant par son exemple

nombre des amateurs dans la haute classe qui, jusqu'alors, avait paru dédaigner cette utile et agréable occupation. Si l'on considère Caylus comme un amateur, on verra qu'il a exécuté à sa manière, avec beaucoup d'esprit et de goût, un grand nombre de sujets, et nous allons citer les principaux : une suite de deux cents pièces d'après les plus beaux dessins du cabinet du roi ; un recueil de têtes d'après Rubens et van Dyck, tirées du cabinet de Crozat ; une autre suite de têtes de caractères et de différentes caricatures, d'après Léonard de Vinci, Paris, 1739, in-4°. Il a gravé aussi de grandes estampes représentant les *Fêtes lupérales*, d'après Bouchardon, ainsi que plusieurs sujets de la fontaine de Grenelle, une collection connue sous le nom de *Cris de Paris*. On connaît encore de lui une *Histoire de S. Joseph*, avec des figures gravées d'après Rembrandt, Amsterdam, 1757, in-fol., un grand nombre de sujets d'après les maîtres de Leyde, Albert Durer, et autres grands maîtres. Ce fut au milieu de ces occupations, environné de savants et d'artistes, ses amis et ses compagnons d'étude, que Caylus mourut le 5 septembre 1765, d'une fièvre longue et laborieuse, dont il ne put rendre tous les moments tranquilles. Une probité sévère, beaucoup d'éloignement pour la flatterie, une grande indifférence pour les honneurs, une simplicité rare, et être quelquefois un peu de despotisme dans ses opinions, formaient la base de son caractère. Les jeunes gens trouvaient en lui un guide et un ami ; il savait prévenir, avec un discernement et une délicatesse encore plus rare que la générosité, ceux d'entre eux dont le manque de fortune pouvait arrêter les progrès. Naturellement bienfaisant, il s'amusa quel-

quefois, lorsqu'il rencontrait un pauvre dont la figure annonçait la probité, à lui donner un louis pour l'échanger, et, se cachant ensuite, il jouissait de son embarras, lorsqu'à son retour il ne le trouvait plus. Caylus ne connut jamais d'autre luxe que celui de la libéralité. Son costume était si modeste, que, s'étant un jour arrêté devant une boutique sur laquelle un peintre d'enseignes peignait un S. François, celui-ci le prit pour un de ses camarades, lui demanda son avis, dont il fut si satisfait, qu'il finit par lui mettre le pieu à la main en le priant de ne pas toucher lui-même le tableau. Caylus monta à l'échelle, et ayant rendu grâces au peintre, celui-ci veut absolument l'entraîner au cabaret voisin quand il voit la voiture du comte s'avancer et son domestique ouvrir la portière : il reste stupéfait. Caylus, lui donnant la main, lui dit : « Au revoir, camarade, ce sera pour la première fois que nous nous rencontrerons. Ses nombreux ouvrages littéraires peuvent être divisés en trois classes, les romans et fables, les productions relatives aux arts, et celles qui traitent spécialement de l'antiquité. — Fables et romans : I. *les Écosseuses*, et *les Œufs de Pâques*, Troyes, 1733 et 1745, in-12 ; II. *Histoire de Guillaume, cocher*, in-12, sans date ; III. *Féeries nouvelles*, la Haye (Paris), 1741, in-12, 2 vol. ; IV. *Soirées du bois de Boulogne*, la Haye (Paris), 1742, 2 vol. in-12 ; V. *Étrennes de la St.-Jean*, en société avec Moncrif, Crébillon fils, Duchesne la Chaussée, Voisenon et autres, Troyes, 1742, 1750 et 1757, in-12 ; VI. *Contes orientaux*, la Haye, 1743 in-12, 2 vol. ; VII. *Histoire de M^{lle}. Cronel, dite Fretillon* (M^{lle}. Clairon), la Haye (Paris), 1745, in-

parties; VIII. *Histoires nouvelles Mémoires ramassés*, (Londres - Paris), 1745, in-12; IX. *Les Aventures des bals de bois*, été avec Voisenon, 1745, in-cinq; X. *Contes des Fées*, 1745, in-12; XI. *Recueil de ces Messieurs*, été avec Duclos et autres, 1745, in-12; XII. *Le Recueil de ces Dames*, et inséré dans les œuvres de Caylus et de Chévrier, n'est pas le même. XII. *Les Manteaux*, la 1746, in-12; XIII. *les Fêtes et les Regrets des petites*, 1747, in-12; XIV. *Mémoires de l'Académie des Colporteurs*, in-8°. On lui attribue : *Tout est point à qui peut attendre*, in-12; *Histoire d'une Comète qui a quitté le spectacle*, Paris (Paris), 1781, in-18; *le Pourri, ouvrage nouveau de ces Messieurs*, Paris, 1748, in-12. La plupart de ses ouvrages ont été réunies dans le recueil intitulé : *Oeuvres badines de Caylus*, publiées par Garat, Paris, 1787, in-8°, 12 vol. *Caloandre fûléle*, traduit de l'italien de Marini, Amsterdam (Paris), 1740, in-12, 3 vol.; XVI. *Histoire du vaillant chevalier Tyranne*, traduite de l'espagnol, Paris, 1775, 3 vol. in-12. Il a fait quelques parades, telles que *Léon-Nanette, le Tempérament, la lie impromptu*, qui sont plus recherchées pour leur rareté que pour leur mérite. — Ouvrages relatifs à Caylus : I. *Recueil d'antiquités étrusques, grecques, romaines et gauloises*, Paris, 1752 et suivantes, 7 vol. in-4°. L'abbé Lebeuf, ainsi que d'autres savants, ont aidé dans la confection de ce pré-ouvrage. II. *Numismata aurea et argentea romanorum*, sans date,

in-4°, très rare; III. *Recueil de Médailles du cabinet du roi*, sans date, in-4°, aussi très rare; IV. *Dissertation sur le papyrus*, Paris, 1758, in-4°; elle se trouve également dans les *Mémoires de l'Académie des Inscriptions*. V. *Recueil de peintures antiques*, d'après les dessins coloriés de P. S. Bartoli, Paris, 1757, in-fol., en société avec Mariette. Ce magnifique ouvrage est d'un grand prix, n'ayant été tiré qu'à trente exemplaires, tous coloriés, sous la direction de Mariette, auteur du discours préliminaire. On joint à ce recueil la *Mosaïque de Palestrine*, de l'abbé Barthélemy, Paris, 1760, in-fol. — Ouvrages relatifs aux arts : I. *Nouveaux sujets de peinture et de sculpture*, Paris, 1755, in-12; II. *Tableaux tirés de l'Iliade, de l'Odyssee et de l'Énéide, avec des observations générales sur le costume*, Paris, 1757, in-8°. ; III. *Histoire d'Hercule le Thébain*, Paris, 1758, in-8°.; IV. *les Vies de Mignard et de Lemoigne*, dans le recueil des *Vies des premiers peintres du roi*, Paris, 1752, in-8°, deux parties; V. *Mémoire sur la peinture à l'encaustique*, en société avec Majaut, 1755, in-8°.; VI. *Description d'un tableau représentant le sacrifice d'Iphigénie*, 1757, in-12; VII. *Vie d'Edme Bouchardon*, Paris, 1762, in-12. Caylus avait projeté de faire graver les dessins des antiquités romaines existantes dans le midi de la France, exécutés par Mignard, d'après l'ordre de Colbert. Il s'en occupait, lorsque la mort vint le surprendre, et cette belle entreprise est restée imparfaite. Il a encore laissé plusieurs manuscrits inédits, entre autres un *Mémoire sur l'ancienne chevalerie et sur les anciens romains*, dont il n'a paru qu'un extrait dans les *Mém. de l'Acad. des Inscript.*; la *Description*

d'un vaisseau sous Tibère; une Lettre sur un manuscrit du 15^e siècle, intitulé : *la Cort du Paradis*, etc. *L'Éloge historique du comte de Caylus*, par Lebeau, Paris, 1766, in-4^o, se trouve aussi dans le 7^e volume du *Recueil d'antiquités*, publié après sa mort. On a donné en 1805 un recueil de portraits, d'anecdotes, de réflexions, etc., sous le titre des *Souvenirs de M. de Caylus*, 2 vol. in-12. C'est une supercherie de libraire à laquelle personne n'a été pris. P—E.

CAYOT (AUGUSTIN), sculpteur, naquit à Paris en 1667, et d'abord étudia la peinture sous Jouvenet; mais ayant abandonné cet art pour la sculpture, il reçut les leçons de Le Hongre, gagna deux fois de suite le prix, et fut envoyé à Rome en qualité de pensionnaire du roi. Malgré ces heureux commencements, Cayot, soit qu'il se défiât de son talent, soit que les circonstances ne lui fussent pas favorables, dut se résigner à travailler sous la direction d'un autre artiste. Il s'attacha à Van Clève, et l'aïda dans ses ouvrages pendant quatorze années. On cite parmi les productions de Cayot les deux *Anges adoreteurs*, exécutés en bronze pour le maître-autel de Notre-Dame de Paris; une *Nymphe de Diane*, statue en marbre du jardin des Tuileries, et une *Didon abandonnée*, qui fut, en 1711, son morceau de réception à l'Académie. On ne sait pas précisément en quelle année mourut cet artiste, qui, sans avoir de très graves défauts, n'aura jamais dans l'école qu'un rang secondaire. P—T.

CAYOUMARATHI. Voy. KAYOUMARATHI.

CAZALÈS, né en 1752 à Grenade sur la Garonne, député, en 1789, par la noblesse du bailliage de Biveron-Vielon aux états-géné-

raux de France, et l'un des plus distingués de cette assemblée, était fils d'un conseiller à Toulouse, et perdit son père étant encore fort jeune. Ses premières études furent incomplètes, ou à peine commencées dans la maison paternelle, il les cessa à douze ans et entra à quinze dans le régiment de Jarnac dragons, où, peu de temps après, il obtint une compagnie. Sa constitution physique très vigoureuse, animée par les passions vives, le jeune Cazalès mit une grande activité d'esprit, une grande rapidité de raisonnement peu communes. Ces qualités étaient embellies par un caractère plein de franchise et de loyauté. Ce dernier honneur lui fut rendu par ses adversaires les plus prononcés. Arrivé dans le régiment sans songer au rôle qu'il jouait, il crut que ce qu'il devait faire de mieux à faire était de tirer tout son parti de ses avantages. Sa jeunesse, ses passions, la profession qu'il exerçait, brassée, l'appelaient à des bruyants; la vivacité, la rapidité de son esprit, lui réserva de grandes jouissances plus solides. Il ne se contenta pas de cultiver ses facultés morales, mais de profiter des plaisirs et de la gaieté de sa jeunesse. Il donnait le jour à son imagination et aux exercices militaires; il passait les nuits à réparer la nuit de son éducation, par la lecture des meilleurs ouvrages; il avait une mémoire prodigieuse, un jugement sain, un talent obscur, mais qui se classaient, s'enchaînaient et se soutenaient avec un ordre et une méthode. Avec de pareils moyens, il fit une provision des plus utiles connaissances, et acquit en conséquence d'autant plus,

fait pour les acquiescences encore, et de dragons, il fut re-remier aux élections noblesse de sa propre elle aux états-général briguer les suffrages même qu'ils ter sur lui. Dès qu'il les, il fit exception *Nascuntur poète*, De sa vie, il n'avait cours dans aucune assemblée, et l'on entendit un effort et d'énergie, à la tribune : lui-même ses succès. Dès états, il fut chargé ordre dans les fonctions qui eurent lieu noblesse et le tiers-état avec la plus grande allait conserver l'union des états-général, l'inévitable bouleversement; que les trois ordres, pendant dans leurs décisions avaient le veto l'un sur cet ordre de choses solidifier la monarchie, sur les libertés justes, et il en appela au nom de la pureté de ses décisions de ses résolutions après la rupture conférences, le roi en faveur de nouvelles, Casalis la disposition des évènements que tous ces contribueraient qu'à l'ordre, s'opposa dans la noblesse aux volontés qu'il fallait sauver la liberté le monarque lui-même à la noblesse un effort aux principes qu'il fut arrêté n'ayant point

eu de suites, et l'ordre de la noblesse, affaibli par la défection de la minorité, s'étant vu forcé de se réunir au tiers-état, en assemblée nationale, Cazalès ne voulut point l'y suivre : il reprit le chemin de son pays; mais il fut arrêté à Caussade, et l'assemblée, à qui il demanda sa liberté, lui ordonna de rentrer dans son sein. Il obéit, et se détermina à prendre part aux délibérations; il s'occupa peu des affaires de simple législation; mais il parut dans toutes les grandes affaires d'état, avec les avantages que lui donnait son talent. Un de ses discours les plus remarquables fut celui qu'il prononça pour la défense du clergé. Un décret avait ordonné que tous les ecclésiastiques en possession de bénéfices, qui ne prêteraient pas serment d'obéissance à la constitution civile du clergé, seraient immédiatement déplacés. Cazalès fit tous les efforts possibles pour faire suspendre cette mesure, qui devait être le dernier coup porté au clergé. « Je voudrais, dit-il en s'adressant aux députés réformateurs, que cette exigence pût s'agrandir à ma volonté, et contenir la nation individuellement assemblée; elle nous entendrait, et jugerait entre vous et moi. Je dis qu'une scission se prépare; je dis que l'universalité des évêques de France, et les curés, en grande partie, croient que les principes de la religion leur défendent d'obéir à vos décrets; que cette persuasion se fortifie par la contradiction, et que ces principes sont d'un ordre supérieur à vos lois; qu'en chassant les évêques de leurs sièges et les curés de leurs presbytères, pour vaincre cette résistance, vous ne l'aurez pas vaincue; vous serez au premier pas de la carrière des persécutions... » Ce discours, beaucoup

plus étendu qu'on ne peut le rapporter ici, excita de longs murmures parmi les députés réformateurs; le public parut étonné, et garda le silence. Cazalès avait un organe net et sonore, et se faisait parfaitement entendre; il parlait toujours d'abondance. La plupart des orateurs, même en paraissant improviser, ont presque toujours dans les mains de petites feuilles volantes où sont jetées leurs idées principales, et sur lesquelles ils portent adroitement les yeux. Cazalès ne connaissait rien de tout cela; il n'avait d'autres guides que le feu dont il était animé, sa présence d'esprit et sa prodigieuse mémoire. Ce brillant orateur combattit pour toutes les anciennes institutions, et suivit en cela les principes de Montesquieu, qu'il avait profondément médité, et dont il invoquait sans cesse le témoignage: il voulait la conservation de l'ancienne monarchie, en faisant disparaître les abus qui pouvaient l'avilir, compromettre les intérêts des sujets et d'une sage liberté, qu'il croyait attachée à l'observation des principes dont il se montra le défenseur. Les principes de Cazalès, qui, en fait de souveraineté, étaient ceux de Fénelon, ne parurent pas rigoureusement orthodoxes aux partisans absolus de l'ancien régime; ils lui en firent des reproches dans la suite, et une partie des émigrés le reçut assez froidement. Les opinions qu'il manifestait à la tribune, il les reproduisait dans toutes les conversations et dans toutes les circonstances, avec le même feu et le même courage, attaquait, réfutait sans cesse tous ceux qui, affectant un prétendu dévouement à l'autorité royale, détruisaient la monarchie pièce à pièce par leurs manœuvres et par leurs décrets. Ce fut à la suite d'une discussion de cette nature, qu'il se battit au pistolet avec le jeune Barnave, dont le

coup lui effleura le crâne. Cazalès, à ses belles qualités et à sa simplicité, cette aimable simplicité de ses compagnes distinctives du mérite. Lorsqu'on lui parla de ses talents oratoires, il détournait la conversation pour parler de ses collègues, et particulièrement de Barnave, qu'il a sincèrement regretté. Cazalès donna sa démission de l'assemblée nationale après la mort de Louis XVI à Varennes, et se retira en Allemagne. Il revint en France au mois de février 1792, et jusqu'à la révolution du 10 août 1792, le força d'émigrer une seconde fois, avec les princes de la maison de Bourbon, l'inutile campagne de 1793, voyagea en Italie, en Espagne, en Angleterre, et fut parvenu à convaincre par tous les hommes d'état de son pays, surtout par Barnave, qu'il avait pour lui la plus haute réputation. Le 18 brumaire an VII, Cazalès avait l'esprit et le caractère d'un français pour ne pas accourir dans son pays aussitôt qu'il deviendrait libre: il y revint en 1801, et trouva son pays parmi ceux qu'on aurait pu appeler ses plus implacables adversaires. Il acheta, avec les faibles débris de sa fortune jadis brillante, une petite maison dans le département où il est né, et alla s'y fixer, se maria à Paris, en 1805, avec une jeune fille de Roquefeuille, veuve d'un officier de vaisseau. Il vécut heureux dans cette union pendant deux années, mourut d'une maladie violente, le 15 novembre 1805, âgé de cinquante ans, conservant jusqu'au dernier jour une égalité d'âme parfaite, et défendant les sentiments de la patrie qu'il avait toujours respectés et honorablement défendus. Il a laissé un fils, de son mariage avec Roquefeuille.

). Voy. LACAZE.

TERRE-JACQUES), peintre en 1676, montra dès le commencement un penchant très vif pour lequel il s'est distingué, en qualité d'élève, chez maître Le Brun, et entra chez lui, connu sous le nom de *l'ongne*. Des études assidues lui firent obtenir un rang honorable parmi les élèves assez nombreux de la fable en camaïeu, et lui donna le moyen de mieux se faire remarquer pour l'église de Paris, dans des tableaux dits du genre de *la Guérison de l'aveugle du flux de sang*. Ses talents et les détails de sa manière caractérisaient bien la composition, selon l'expression des artistes, remplirent le dessin, sans être d'un genre qui manquait pas de couleur, chaude et harmonieuse, satisfaisant dans les détails, Cazes s'était appliqué à l'expression particulière de ce genre, et s'appliqua aux noms qu'il produisit dans ce genre. Peu de peintres sont parvenus à reproduire avec fidélité les mêmes pensées et les mêmes détails. Son pinceau, large, et ainsi fort convenable aux détails historiques, rendait assemblés et les enfants. Il ne resque jamais d'en faire le premier plan de ses tableaux, et ils ne furent qu'Annibal Carrache

appelait assez plaisamment « des figures à louer. » Quoi qu'il en soit, Cazes mérite une place assez distinguée dans l'école française. Il est de ces peintres qui, sans briller au premier rang, n'ont pas du moins dénaturé l'art par des systèmes dangereux. Sa manière convenait surtout aux grands tableaux d'église. Lorsqu'il voulut traiter des sujets mythologiques, il ne fut pas au-dessus du médiocre; il ne put même traiter avec succès le portrait, qui demande une étude exacte et une finesse d'observation auxquelles il ne savait pas s'assujétir. Reçu à l'académie à vingt-sept ans, sur un tableau représentant *le Combat d'Hercule et d'Achelloüs*, il en remplit toutes les places, jusqu'à celle de chancelier, dont il exerçait les fonctions lorsqu'il mourut, le 25 juin 1754. Il serait trop long de citer tous les tableaux dont ce peintre laborieux orna un grand nombre d'églises. St.-Germain-des-Prés, St.-Gervais, St.-Martin-des-Champs, quelques autres églises de Paris, et St.-Louis de Versailles, possèdent ses principaux ouvrages. Cazes ayant travaillé jusqu'à sa mort, éprouva l'influence fâcheuse de la vieillesse; les tableaux qu'il fit pendant ses dernières années furent très inférieurs aux premiers. On compte parmi ses élèves ses deux fils, qui ne se firent aucun nom; mais Chardin et Charles Parrocel profitèrent mieux de ses leçons. Quelques-uns des tableaux de Cazes avaient été placés au musée de Versailles; mais un goût sévère n'a pas permis qu'ils fussent admis au musée Napoléon.

D—T.

CAZICLOU - VAIVODE, fils de Dracoula, prince de Valachie, qui s'était mis sous la protection des Turks, moyennant un tribut qu'il leur payait tous les ans. Son fils, dont il est ques-

tion dans cet article, se nommait *Bladus*; *Caziclou* est un surnom, qui veut dire en turk l'*empaleur*; c'est la traduction du mot valaque *capalouch*, que ses sujets lui donnèrent, parce qu'il en fit empaler six mille dans une journée. Après la mort de son père, *Caziclou* continua de remplir les engagements de ce dernier avec les Turks; mais bientôt après il profita de l'absence de Mahomet II, occupé à la guerre de Trésonde, pour faire quelques excursions dans les pays limitrophes de son domaine. Le sultan instruit l'invita à venir lui faire hommage de sa fidélité; mais *Caziclou* s'en excusa sur ce qu'il ne pouvait quitter ses états, à cause du parti que les Hongrois s'y étaient ménagé. Mahomet n'agréa point cette excuse, et ordonna à Hamzeh-Bey, gouverneur de Nicopolis, et à d'autres beys de Romélie, d'aller prendre possession des états de *Caziclou*, jusqu'à ce qu'il se fût acquitté de son devoir. Hamzeh-Bey ne tarda pas à marcher sur la Valachie; mais à peine avait-il passé les frontières, qu'il fut attaqué dans la nuit par *Caziclou-Vaïvode*; son armée fut taillée en pièces, et lui-même périt dans la bataille. *Caziclou* lui fit couper la tête, et l'envoya au roi de Hongrie, ce qui força Mahomet II à marcher en personne contre *Caziclou* au printemps de l'année 862 de l'hég. (1458 de J.-C.). Une partie de ses troupes, sous les ordres d'Aly-Bey, fils du prince Michel, détachée pour piller le pays, rencontra un corps d'armée que *Caziclou* envoyait sur les frontières de la Moldavie; ce corps fut complètement battu par Aly-Bey. Enhardi par ces succès, Mahomet avança lui-même dans l'intérieur de la Valachie; tout fuit devant le vainqueur, qui, après avoir parcouru des champs déserts, rencontre tout à coup une plaine remplie de bœufs,

sur lesquels venaient un grand nombre de malheureux; ce nombre, il reconnaît de ses gens qui avaient *Caziclou*. Mahomet, brûlant d'atrocités, rencontra un barbare, qui, résolu de mourir avec Mahomet, ramassa son armée, et fondit sur lui; mais il fut complètement et forcé de prendre la fuite, et celui qui était resté fidèle à *Caziclou*, lui succéda dans le gouvernement de la Valachie, tandis que lui se réfugia en Hongrie, à thias Corvin, fils du roi. Ce dernier, pressé par les vœux des parents des victimes qu'avait fait périr *Caziclou*, compte de ses atrocités, danuë à une prison, perrelegué à Belgrade, où il vivait qu'il avait souillée d'atrocités.

CAZOTTE (JACQUES) 1720, à Dijon, où son père exerçait des études au collège de sa ville natale. Lorsqu'il eut achevé ses études, un de ses frères, de M. de Choiseul, évêque de Sens, l'envoya à Paris, à l'école de Choiseul, pour perfectionner son éducation; le temps de choisir un état, il se détermina pour la marine; il parvint au grade de commissaire, et fut nommé contrôleur des îles de la Martinique, sur le conseil de M. de l'Étendure, qui lui inspira le goût pour la poésie, qu'il fit à Paris, chez un de ses compatriotes, des auteurs d'esprit les plus remarquables de l'époque, alluma son amour pour les lettres. Il composa des tragédies, et l'air et les p

ous qu'on entend encore

vous aimer... la dervette ;
changer... l'astérisque, etc.
si, ô le joli mois de mai, etc.

ce temps aussi qu'il écrivit *une Fadaises*, ouvrage ait lui-même dans la suite cas. Établi à la Martinique, partagea son temps entre les sa place et les douceurs té d'hommes instruits, par se distinguait le P. de Lape-riéur de la mission des vres quelques années de sé- a colonie, Cazotte demanda et revint à Paris, où il trou- onaise, son amie des l'en- Poissonier). Celle-ci avait pour être la nourrice du urgoigne. Il fallait endormir aiant, et on demandait des Cazotte composa pour son meuse romance *Tout au eu des Ardennes*, et cette mère, il faut chauffer le chansons, dit-on à l'auteur, ont faire le sujet d'un poë- compliment le fit rêver. Ca- près de retourner à la Mar- endant la traversée, il ne guère d'autre chose que de dans un genre de littérature l'avait pas songé jusque-là. rivé dans la colonie, il mit ent la main à l'œuvre, et *Oli- me*, ou, comme il l'a nom- *héroi-comique*, est le fruit que ses occupations lui lais- rsqu'en 1759 les Anglais at- le fort St.-Pierre, Cazotte, par son zèle et son activité, eur attaque inutile; mais sa blie l'obligea quelque temps mander un nouveau congé. en France au moment de la on frère, dont il avait été itrier. Cette circonstance, et

la nécessité de vaquer à ses propres affaires, le mirent dans le cas de solli- citer sa retraite; elle lui fut accordée de la manière la plus honorable, avec le titre de commissaire-général de la marine. Cazotte avait cédé au P. Lava- lette tout ce qu'il possédait à la Mar- tinique, en terres, en nègres et en effets; il avait reçu de lui en paiement des lettres de change sur la compagnie des jésuites. Le peu de succès des af- faires que le P. de Lavalette avait en- treprises engagea les supérieurs de la compagnie à laisser protester les lettres de change. Une telle résolution faisait perdre à Cazotte 50.000 écus, c'est- à-dire, le fruit du travail de toute sa vie. Il fit d'inutiles efforts pour la faire changer; enfin, il se vit contraint de plaider contre ses anciens maîtres. Ce procès a été, pour ainsi dire, l'origine de tous ceux qui sont venus fondre sur cette société. Les mémoires qui ont circulé au nom de Cazotte dans les tribunaux, sont pleins de modération. On l'y voit sans cesse partagé entre la reconnaissance qu'il doit aux institu- teurs de son enfance, et les regrets que lui fait éprouver la nécessité où il est de les traduire en justice. Cazotte avait épousé la fille d'un de ses amis, prin- cipal juge de la Martinique (Élisabeth Roignon). Lorsqu'il eut renoncé aux affaires, il partagea son temps entre Paris et une campagne que son frère lui avait laissée, à Pierry, près d'É- pernai. On imagine sans peine qu'il fut désiré dans les meilleures sociétés de la capitale. Sa gaité, sa conversa- tion vive et piquante, son esprit et son cœur, toujours en mesure avec ceux qui causaient avec lui, sa parfaite et douce franchise, le faisaient généra- lement aimer. Il eut donc des succès dans le monde; il en eut même parmi les beaux esprits du siècle, quoiqu'il ne partageât pas les opinions qu'ils

s'efforçaient d'accréditer. Les amis de Cazotte avaient tiré de son porte-feuille le poëme d'*Ollivier*. Le succès qu'obtint cette production singulière déterminait l'auteur à faire paraître successivement *le Diable amoureux* et *le Lord impromptu*. Ces ouvrages furent lus avec avidité. (Voy. FRAMERY). On y remarque une imagination riche et variée, une facilité de style peu commune, et surtout une manière de raconter vive et naturelle. Un étranger entra un jour chez Cazotte avec un livre sous le bras : « Vous êtes, lui dit l'étranger, M. Cazotte, auteur du *Diable amoureux* ; eh bien, c'est cet ouvrage qui fait l'objet de ma visite. » L'inconnu supposait à Cazotte des connaissances du genre de celles de Calderon, et il fut très étonné lorsque celui-ci lui avoua que ce que renfermait *le Diable amoureux* était le fruit de sa seule imagination. Les suites de la conversation apprirent à Cazotte que le personnage dont il recevait la visite était un disciple de Martinès. Sa curiosité s'étant enflammée, il obtint d'être initié. L'étranger le fit recevoir dans cette société, dont Martinès de Pasqualis était l'instituteur. On a dit, dans quelques écrits du temps, que cette association devait son origine à M. de St.-Martin : on s'est trompé ; M. de St.-Martin était seulement un de ses membres. Nous ne dirons rien sur ce qu'on enseignait dans cette nouvelle école ; nous observerons seulement que Cazotte n'y fut pas plutôt reçu, que l'Évangile devint sa règle jusque dans les détails les plus minutieux de sa vie. Accoutumé à découvrir toutes ses pensées, il n'hésita pas à publier ses nouvelles idées dans tous les cercles où il était admis. Ce fut peu après, qu'à l'aide d'un moine arabe nommé *Dom Chavis*, il s'occupa de la traduction des contes arabes, dont la

collection, en quatre vols aux *Mills* et une *Nuits* tomes XXXVII à XL, de *Fées* ; c'est de ce sujet le *Calife de Bagdad*. dans un mauvais langage çais, moitié italien, dans le cadre de ces contes ; pour lors de soixante-dix la plume à minuit, au rciétés où il avait l'habitude ses soirées, et, se livrant nation, il écrivait jusqu'à cinq heures du matin ; et deux hivers il termina le *Cazotte*, au reste, ne fit que pour apprendre à ce daient sa piété comme un l'affaiblissement de son e mêmes moyens qui lui a parmi les gens de lettre putation, lui restaient e nevas de quelques-uns d celui du *Maugrabi*, par tout entier de sa comp ce qu'il est bon de remarq dans la plupart des autu personifié ses idées spir les lise sous ce point de v très étonné de trouver u fecton morale sous la fo de fées. Cazotte avait r ture une facilité extrêm position ; nous nous con citer deux exemples. Un frères lui vantait souvi bouffons, ou comédie riettes, qui étaient alors veauté, et les regarda chefs-d'œuvre. « Do » mot, lui-dit Cazotte, » mot, je n'ai pas fait » une pièce de ce gen » seront mérités. » On le beau-frère voit enti avec des sabots : « Eh » mon frère, s'écria-t-

rous vous en tirerez. »
 rtir tout le monde de
 nt , excepté Rameau ,
 l musicien , cerveau dé-
 ein de talents ; et dans
 soirée et de la nuit jus-
 in , fut composé , paro-
 inaux , l'opéra comique
 l'envoya à Paris à son
 rtin , des parties ca-
 jous sur son petit théâ-
 s de la comédie italien-
 présenter , le goûtèrent ,
 t à M^{me}. Bertin , et , du
 le Cazotte , la pièce leur
 toucha à quelques scè-
 nes airs ; on composa
 itions , sans que les pre-
 f'en mêlassent ; et quoi-
 s Italiens eût été accor-
 comme auteur de cette
 st jamais soucie qu'elle
 s son nom , et elle pa-
 vent sous les noms de
 daine. Voici le second
 e déshonorait son ta-
 isant le poème de *la*
Genève ; il paraissait
 ut , et , quoique indé-
 le la grossièreté de la
 sie y fut au-dessous du
 gouement pour cet hom-
 mit tel , qu'on se l'arra-
 , dans une société , on
 itte les derniers chants
 regarde , sourit : « Vous
 e que ceux-ci , dit-il ?
 en en retard ; il y en a
 entré chez lui , il prend
 oche un septième chant ,
 les événements du cin-
 xième , qui n'ont jamais
 staire ; il le rapporte le
 vait si bien saisi la ma-
 re , que tout le monde
 et voulut avoir des co-
 ale partagea pendant

huit jours cette mystification. Ce qu'il
 y avait de plus singulier , c'est que
 Voltaire lui-même s'y trouvait drapé,
 et on regardait cela comme un effet de
 la modestie du grand homme. Cazotte
 prit d'autant plus de plaisir à cette es-
 pièglerie , qu'il la regarda comme une
 espèce de vengeance. Quelque temps
 auparavant il avait publié , sous le voile
 de l'anonyme , un conte en vers , intitu-
 lé *la Brunette anglaise* ; il fut trouvé
 charmant , et la versification en était
 si facile , que , d'une commune voix , on
 l'attribua à Voltaire , et celui-ci ne le
 désavoua pas ; en sorte que Cazotte eut
 beaucoup de peine à détromper le pu-
 blic à ce sujet. Il l'inséra depuis dans
Ollivier. Cela fait naître une question :
 Pourquoi n'a-t-il pas versifié tout cet
 ouvrage ? On ne peut douter , d'après
 cet exemple , qu'il ne lui en eût pas
 coûté beaucoup ; car il versifiait faci-
 lement , et peut-être trop ; en effet , dans
 d'autres productions en vers qu'il a
 publiées , il devient extrêmement prosaï-
 que. C'est surtout dans un volume
 de fables que cet abandon se fait remar-
 quer. Cependant , il en est quelques-
 unes qui sont très-bonnes pour le sujet
 et pour la manière de raconter ; mais
 beaucoup d'autres sont plus bizarres
 que naïves : on y reconnaît pour-
 tant la touche originale de l'auteur.
 Toujours enjoué , sa gaieté ne dégénère
 jamais en malice , et , quoiqu'il ait fait
 souvent des peintures vives de l'amour ,
 il se contient toujours dans les bornes
 de la décence. Ces qualités se font re-
 marquer et le décèlent dans les moindres
 bagatelles ; on les retrouve dans
 ses Nouvelles ; il en est une surtout ,
l'Honneur perdu et retrouvé , qui est
 un petit chef-d'œuvre. Cazotte , écri-
 vant pour son plaisir et pour celui
 d'une société bornée , n'avait jamais
 cherché l'éclat : aussi sa réputation
 n'était peut-être pas égale à son mé-

rite. Il était parvenu à un âge où d'un jour à l'autre il pouvait s'éteindre ; la pureté de ses mœurs, et surtout les grands principes qui le dirigeaient depuis plusieurs années lui eussent procuré une mort fort douce ; eût été *le soir d'un beau jour*. La révolution survint ; elle l'arracha à sa vie paisible , et il mourut en héros. Lorsque la révolution développa sa marche destructive, Cazotte ne négligea rien pour la combattre. Ecrivain par habitude, il témoignait sa douleur à ses amis, et son esprit, qui s'agitait en tout sens, imaginait chaque jour quelques moyens, malheureusement trop faibles, pour arrêter le cours d'un fléau si funeste ; telle est l'origine de sa correspondance avec Pouteau, son ancien ami, et alors secrétaire de la liste civile ; correspondance qui mit en mouvement l'affaire dont Cazotte avait, dit-on, parlé dans la conversation prophétique rapportée par La Harpe. Les auteurs de la journée du 10 août 1793, ayant envahi les bureaux de Laporte, y découvrirent cette correspondance de Cazotte imprudemment conservée. Cazotte, en conséquence, et sa fille Elizabeth, qui lui avait servi de secrétaire, furent arrêtés à Pierry, conduits à Paris, et renfermés dans les prisons de l'Abbaye. On n'a pas oublié comment, dans les terribles journées des 2 et 3 septembre, lorsque Cazotte, à son tour, fut livré aux assassins, l'héroïque Elizabeth se précipita sur lui, et, faisant au vicillard un bouclier de son corps, s'écria : « Vous n'arriverez au cœur de mon père qu'après avoir péroré le bien. » Le fer, pour cette fois, tomba des mains du crime, et Cazotte et sa fille, au lieu d'être massacrés, furent portés en triomphe jusque dans leur maison ; mais ils n'y restèrent pas long-temps paisibles.

On arrêta une seconde fois celui qui, conduit de la mairie se vit bientôt traduit devant le tribunal institué pour juger avait rapport aux prêtres du 10 août. Il y subit un interrogatoire de trente-six heures, le quel sa sérénité, sa tranquillité ne se démentirent point. Enfin, il fut condamné à mort. L'accusateur public pécha de faire précéder ses conclusions de quelques mots : « Pourquoi, dit-il à Cazotte, que j'aie à vous trouver après soixante-douze ans de vertu !... Il ne suffit pas d'être un bon fils, bon époux, bon père ; il faut encore être bon citoyen. » Le juge qui prononça la sentence de Cazotte ne crut pas devoir le traiter comme un ordinaire : « Envisagez la mort avec crainte, lui dit-il ; songez que vous n'avez pas le droit de t'étonner d'être puni à un pareil moment. » L'arrêt fut mis à exécution le 27 septembre 1793. Cazotte pas avec un ecclésiastique à marcher au supplice. Ayant pris une plume et du papier, il écrivit les mots : « Ma femme, ne me pleurez pas, ne pleurez pas ; mais souvenez-vous de ne jamais offenser Dieu. » Il donna ensuite à l'ecclésiastique une boucle de ses cheveux pour la remettre à sa fille. L'échafaud, Cazotte, avant d'y monter, se tourna vers la multitude, et, d'une voix élevée, il s'écria : « Comme j'ai vécu, fidèle à mon roi. » Sa taille était petite, ses yeux bleus ;

sa vieillesse, les bou-
x blancs qui tombaient
i donnaient un air vrai-
hal. Les ouvrages de
I. *la Patte du chat*,
s, 1741, in-12; II.
adaises, contes, 1742,
a *Guerre de l'Opéra*,
IV. *Observations sur*
Rousseau au sujet de
française, 1754, in-
nier, poème en douze
, 2 vol. in-8°; VI. le
ptu, 1771, in-8°; *e*
amoureux, nouvelle
72, in-8°, édition rare
à cause des figures gro-
ne préface, qui étaient
i luxe d'impression et
ont on ornait souvent
ts très médiocres. Ces
ouvrages ont eu plusieurs
u les a traduits en alle-
t été réunis sous le titre
orales et badines, Pa-
vol. in-8°. On a aussi
adines et morales de
ndres (Paris), 7 vol.
e volume contient cin-
ables. On trouve dans
iers le 7°. chant de *la*
enève, la *Voltaireiade*,
ue, plusieurs poèmes,
contes en vers; des
nouvelles en prose,
e Fou de Bagdad, et
a Belle Juive, nouvelle
pagnole. B—SE.
Y (ZACHARIA BEN Mo-
turaliste arabe, le Plin
c, était d'une famille de
dont l'origine remontait
Malek, l'un des compa-
hammad, et qui avait
ire à Cazwyn (Casbin),
C'est de là que cet écri-
surnom de *Cazwyny*,

sous lequel il est devenu célèbre. Les
biographies orientaux ne fournissent
que des détails très imparfaits sur
sa vie. Aboül-Mahaçen nous apprend
seulement qu'il fut cadhy de Wacith
et de Hillah, et qu'il mourut le 7 mo-
harrem 682 (7 avril 1285); mais,
si nous ignorons les particularités
d'une existence qui fut probablement
employée tout entière au profit des
sciences, ses ouvrages garantiront sa
mémoire de l'oubli. Le plus célèbre
est le traité d'histoire naturelle, in-
titulé : *les Merveilles de la nature*
et les singularités des choses créées.
Il se compose d'une préface, de quatre
prolégomènes, où l'auteur explique
en particulier chacun des mots qui
entrent dans le titre de son ouvrage,
et de deux parties. La première, con-
sacrée aux *êtres supérieurs*, est toute
du ressort de l'astronomie. *Cazwyny*
y traite des sphères et généralement
de tous les corps célestes, de la di-
vision du temps, des noms des jours
et des mois chez les Grecs, les Arabes
et les Persans, etc. On la retrouve
dans Alfergan, dans le *Commentaire*
de Hyde sur Oulough-Beig, et dans
la *Description du globe céleste-cufi-*
que, donnée par Assemaui. M. Idler a
publié à Berlin, en 1809, le chapitre
qui traite des constellations arabes,
dans le volume intitulé : *Recherches*
sur l'origine et la signification des
noms des constellations (en alle-
mand). La seconde partie de l'ouvrage
de *Cazwyny* a pour titre : *Des êtres*
inférieurs, et comprend tous les corps
sublunaires. L'auteur s'y occupe d'a-
bord des éléments, en général, puis
il décrit chacun d'eux en particulier;
de-là il passe à la division géogra-
phique du globe en sept climats, ex-
plique la cause des tremblements de
terre, traite de la formation des mon-
tagnes, de l'origine des fleuves, des

rces et des puits; enfin, à la suite ces différents morceaux, vient la cription des trois règnes de la nature. Plusieurs savants, tels que Bort dans son *Hierozoicon*, M. Wahl dans sa *Neue arabische anthologie*, et seley dans son *Oriental collectis*, M. Jahn dans son *Arabische restomathie*, avaient déjà publié fragments de cette partie, lorsque de Chézy donna en 1806, à la e de la *Chrestomathie* de M. Siltre-de-Sacy, la *Description des is règnes de la nature*, qu'il ircuit par des notes semées d'une dition sage et agréable. Quelques s de ces notes sont de M. Siltre-de-Sacy. On voit, par ce que is venons de dire, que Cazwyny it eu pour but, ainsi que Pline, eindre les merveilles de la nature ière. Son ouvrage, comme celui naturaliste latin, offre le résumé tout ce qui avait été écrit précédemment; mais, comme Cazwyny it l'esprit élevé et les facultés intellectuelles proportionnées à la tâche il avait entreprise, on peut lui liquer ce que Buffon disait de *l'histoire naturelle* de Pline: « C'est, i l'on veut, une compilation de tout ce qui avait été écrit avant lui, ne copie de tout ce qui avait été it d'excellent, d'utile à savoir; mais cette copie a de si grands raits, cette compilation contient es choses rassemblées d'une maière si neuve, qu'elle est préférable la plupart des ouvrages originaux ui traitent des mêmes matières. » traité d'histoire naturelle a été uit en persan, et abrégé. On atue encore à Cazwyny une géographie intitulée: *Adjaïb el-boldan* (merveilles des Provinces), dont un ait a été publié à Copenhague en 0, dans un des programmes de

l'université de cette ville, et une *Histoire de la ville de Cazwyny*. J—

CEBA (ANSALDO), né à Gènes en 1565, d'une famille noble, y vécut uniquement livré à la culture des lettres. Il publia un grand nombre d'ouvrages en vers et en prose, mourut dans sa patrie, le 12 août 1625. Rossi (*L'Eritreo*), dans 5^e partie de sa *Pinacotheca*, tome XXX, en fait un pompeux éloge. Il est obligé d'en rabattre à certains égards. Ses *Hime*, ou poésies lyriques (Rome, 1611, in-4^e), sont médiocres, et ne sont pas exemptes des vices de son siècle; son *Istoria romana italiana* ne lui donne pas une place parmi les bons historiens. Ses *Esercizii accademici*, Gènes, 1621, in-4^e, sont verbeux, et contiennent peu de vues nouvelles, mais son dialogue *del Poema eroico* intitulé *il Gonzaga*, Gènes, 1621, in-4^e, jouit de quelque estime, et trois tragédies en ont encore obtenu davantage. Le marquis Maffei, auteur de la *Merope*, en a inséré deux dans 2^e et 3^e volumes du *Choix de tragédies italiennes propres à être représentées*, qu'il fit imprimer à Venise en 1725, in-8^e; ce sont les *Genove Capuane* et *l'Alcippo*. La troisième est plus faible et moins connue; elle pour titre: *la Principessa Silandra* imprimée à Gènes en 1621, in-8. On a encore d'Ansaldo Ceba: I. *Discours pour le couronnement d'Auguste Doria*, doge de Gènes, Gènes, 1601, in-8^e; II. un dialogue *del orazione panegirica*, intitulé: *Doria*, Gènes, 1621, in-8^e; III. *Cittadino di repubblica*, ibid., 1601, in-fol.; IV. un volume de *Lettere à Sara Ebreca*, etc. Cet auteur donna, par son exemple, une preuve de plus qu'il ne suffit pas, pour exceller dans un art, d'en connaître

ne d'être en état d'en donner. Ses deux poèmes épiques, le *Furio Camillo*, et ne méritent aucun succès, surtout avec raison. Dans le premier, le héros de la fable avec un sujet de la même année même de sa mort, 323, in-4°. G—É.
 CEBES, philosophe grec, disciple de Pythagore, l'un des interlocuteurs que l'on trouve dans le *Phædon*, dialogues, et composa trois dialogues, *Hebdomade*, ou *la Phrynicus*; *Pinax*, ou *la dernière*, connu sous le nom de *de Cebes*, est le seul qui soit. On l'a cru imparfait jusqu'en 1799, époque à laquelle Jacobus le publia à Amsterdam, et un manuscrit de la bibliothèque de France. Quelques savants ont élevé des doutes sur l'authenticité de ce dialogue; mais il lui a été attribué par Lucien, par Tertullien, Diogène Laërtius et Suidas. Wolff a dit que si un homme a osé se prononcer sur le sentiment si général des anciens, l'abbé Sevin examine, dans le *des Mémoires de l'académie des lettres*, « si le tableau de Cebes est véritablement de lui, » et il ne le croit pas. En soit, l'ouvrage en lui-même, considéré sous le rapport du style, est celui de la morale, est celui d'un disciple de Socrate; tableau de la naissance, de la vie et de la mort des hommes. Le comte de Voltaire a fait la critique du *Tableau de Cebes*, mais seulement sous le rapport de l'art, et il se borne à dire que c'est une mauvaise composition. Il n'est pas peu de livres qui aient été ainsi imprimés et traduits,

soit séparément, soit avec le *Manuel d'Epictète*, ou les *Caractères de Théophraste*, soit dans divers recueils. La première édition, sans date, parut à Venise ou à Rome, vers 1490. Les meilleures éditions sont celles de J. Gronovius, Amsterdam, 1689, in-8°; de C. G. Heyne, Varsovie, 1770, in-8°; et de J. Schweighæuser, Leipzig, 1798, in-8°. Le *Tableau de Cebes* a été traduit en vers latins, Oxford, 1715, in-8°; en *rythme française*, par Gilles Corrozet, Paris, 1543, in-8°; en français, par Gilles Boileau, Paris, 1653, in-8°; par Lefebvre de Villebrune, Paris, 1783, in-12; et 1795, 2 vol. in-18; par M. Belin de Ballu, Paris, 1790, in-8°; et par A. G. Camus, Paris, 1796, 2 vol. in-18. V—VX.

CECCANO (ANNIBAL). V. RIENZI.
 CECCARELLI (ALFRONSE), né à Bevagna, en Toscane, dans le 16^e siècle, est connu par un ouvrage intitulé : *dell' Historia di casa Monaldesca libri V*, Ascoli, 1580, in-4°. Cet ouvrage ayant été supprimé avec soin, à raison de quelques passages injurieux aux principales maisons d'Italie, les exemplaires en sont très rares. Grégoire XIII ayant fait arrêter Ceccarelli, on instruisit son procès, et il fut condamné à mort pour avoir altéré les pièces dont il avait fait usage, et cela dans le dessein de favoriser les prétentions de la maison Monaldesca, au préjudice des autres. « Ce fut là, dit Muratori (*Annal.* XII, 527), le juste châtement de toutes les faussetés dont il s'était rendu coupable. » Le supplice de Ceccarelli n'effraya cependant point Joseph Campanile, qui, cent ans après, se rendit coupable du même crime (Voy. CAMPANILE).

W—S.

CECCHI (JEAN-MARIE), l'un des bons poètes comiques italiens du 10^e.

CEC

e, dont le nom, et, à plus forte raison, les ouvrages, sont le moins connus en France : ils le sont même dans sa patrie qu'ils ne méritaient de l'être. On pourrait mettre l'auteur à peu près au même rang que le Bibbiena, Macchiavel, l'Arioste et Lasca, pour la vérité des caractères, la vivacité du dialogue, la force comique, en même temps que pour le style; il est surtout, sous ce dernier rapport, infiniment au-dessus de l'Alfieri. D'après la manière dont les critiques français ont le plus d'autorité, tels que Marmontel et La Harpe, parlé de l'ancienne comédie italienne, on peut croire qu'il n'y a dans ses pièces de tous ces auteurs que des débris, des Pantalons et des Scapinouches; on serait donc bien surpris de n'y trouver aucun de ces acteurs à masque, ni de ces personnages de la foire; mais la vraie et bonne comédie, la comédie de caractère et de intrigue, conduite à la manière des Grecs, et assaisonnée de tout le sel de l'Épicharme, de Plaute, et souvent toutes les grâces de Térence. Dix comédies du Cecchi sont imprimées; elles sont tirées des deux comiques latins; *la Dote* est prise du *Trinummus* de Plaute; *la Moglie*, de ses *mechmes*; *gl' Incantesimi*, de sa *stellaria*; *la Stiava*, de son *Mercurio*; *i Dissimili*, des *Adelphi* de Térence. Les cinq autres sont, ou de l'invention de l'auteur, ou fondées sur les aventures de son temps; ce sont : *Servigiale*, *il Corredo*, *il Donolo*, *lo Spirito*, et enfin l'*Assiuolo*, qui n'est pas la plus comique de toutes; mais aussi la plus libre, la plus indécente, tant pour les mots que pour les choses, et cependant jouée à Florence en 1515, devant le pape Léon X. Le nombre des pièces de Cecchi inédites est infiniment plus

CEC

considérable. Le Negri, dans ses *Scrittori fiorentini*, en donne la liste, qui tiendrait ici trop de place : ce sont quinze autres comédies, des tragédies, des représentations sacrées, au nombre d'environ soixante. L'auteur avait pourtant un état à remplir; il était homme de loi, et cette multitude de frayante d'ouvrages n'était que le fruit de ses délassements. Il est vrai qu'il vécut très vieux, qu'il était riche, qu'il travaillait à son aise, et que, jusqu'à la fin de sa longue vie, il travailla toujours. On ignore l'époque précise de sa naissance et celle de sa mort. Il est à croire que l'on a imprimé ce qu'il avait fait de meilleur, l'on peut douter que sa traduction de l'*OEdipe à Colonne*, ou ses *Martyres des saints*, ou sa *Mort et résurrection de Jésus-Christ*, valussent *Servigiale*, ou l'*Assiuolo*. Sept de ses premières comédies, publiées d'abord par les Juntas, Florence, 1585, in-8°, et devenues très rares, ont été réimprimées dans le *Teatro comico fiorentino*, Florence, 1750, 6 volumes in-8°, et les trois autres ont été réimprimées, *i Dissimili* et l'*Assiuolo*, Venise, 1550, in-12, et *il Servigiale*, à Florence, chez les Juntas, 1760, in-8°, éditions également rares.

G—t.

CECCO D'ASCOLI. Ni l'un ni l'autre de ces deux noms n'est celui d'un personnage singulier qu'ils désignent dans toutes les biographies et les bibliographies; son nom de famille était *Stabili*; son nom de baptême, *Francesco* ou *Francesco*, dont celui de *Cecco* est le diminutif; et, comme il était né à Ascoli, dans la marche d'Ancone, l'usage de l'appeler *Cecco d'Ascoli* a tellement prévalu, que, si on consacrait un article *Stabili* (*Francesco*), ce qui serait cependant plus régulier, personne n'irait l'y chercher.

On fixe ordinairement sa naissance vers l'an 1257. L'un des historiens de sa vie dit que, s'étant livré dès sa première jeunesse avec un succès égal aux études sérieuses et aux arts agréables, il voulut donner à ses concitoyens un essai de ses connaissances en mathématiques, en leur proposant de conduire la mer Adriatique jusque sous les murs d'Ascoli ; mais que les habitants n'osèrent accepter cette proposition, dans la crainte de perdre les avantages qu'ils tiraient de la vallée du Tronto. On ajoute que la réputation de Cecco s'étendit jusqu'à Avignon, où résidait le pape Jean XXII ; que ce pontife l'y appela, et le fit son premier médecin ; que cette faveur excita contre lui des envieux, qui l'obligèrent à demander son congé ; que, de retour en Italie, et invité par plusieurs villes, il préféra de se fixer à Florence, où il se lia d'amitié avec Dante ; qu'il se brouilla ensuite avec lui et avec Guido Cavalcanti, et qu'il dit de tous les deux beaucoup de mal dans un de ses ouvrages ; qu'il s'attira ainsi leur haine et celle des Florentins ; qu'enfin les Bolognais l'arrachèrent aux dangers qu'il courait à Florence, en l'appelant comme professeur dans leur université, où il enseigna l'astrologie et la philosophie, depuis 1322 jusqu'en 1325. Tous ces faits sont liés ensemble, de manière qu'on ne peut guère les séparer, adopter les uns, et rejeter les autres. Tiraboschi refuse cependant d'admettre les principaux, ou plutôt cet excellent critique en prouve clairement la fausseté. D'abord Cecco ne fut point médecin ; aucun auteur digne de foi ne lui en a donné le titre ; il ne professa point cette science ; il n'en fit le sujet d'aucun ouvrage. D'où lui serait donc venue cette réputation qui l'eût fait appeler à Avignon pour être médecin du pape ? Ensuite Jean XXII ne fut élu

qu'en 1316, et si, en quittant sa co-
 Cecco se rendit à Florence, il ne
 s'y lia ni avec Dante, qui en était ex-
 depuis 1302, et qui n'y retourna plu-
 ni avec Guido Cavalcanti, qui est
 mort en 1300. Ce qui est plus certai-
 et fondé sur des titres incontestables
 c'est qu'il enseigna publiquement l'as-
 trologie à Bologne ; qu'en 1324, il
 accusé au tribunal de l'inquisition,
 condamné par frère Lambert de C-
 gulo, de l'ordre des frères prêcheurs
 à des peines purement pénitentielles.
 La sentence, datée du 16 décembre
 porte que, pour pénitence d'avoir
 et irrégulièrement parlé de la foi
 tholique, il fera, dans le terme
 quinze jours, une confession générale
 de ses péchés ; qu'il dira tous les jours
 trente *Pater noster* et autant d'*A-*
Maria ; que, pendant un an, à
 époques qui sont fixées, il jeûnera
 l'honneur de la croix et du crucifix
 que tous les dimanches il entendra
 sermon dans l'église des frères
 cheurs ou des frères mineurs ; qu'il
 sera privé de tous ses livres d'astro-
 gie, petits et grands ; qu'il ne pourra
 plus enseigner, soit en public, soit
 particulier, l'astrologie, ni à Bolo-
 ni ailleurs ; le titre de maître et le
 torat lui sont ôtés pour aussi long-
 que le voudra le frère inquisiteur,
 est enfin condamné à 70 livres de
 mende, qu'il priera, sous peine
 double, avant la fête de Pâques.
 chagrin que lui donna cette affaire
 l'engagea sans doute à quitter Bolo-
 pour Florence. De plus grands nom-
 breux l'y attendaient. Traduit de
 veau devant l'inquisition, il y fut
 condamné au feu comme hérétique,
 brûlé publiquement en 1327. La
 de cette horrible sentence est en-
 diversement racontée. On peut voir
 qu'en dit Villani, dans le chap. 33
 son X^e. livre. D'autres circonstan-

ajoutées par Mazzuchelli, *Scrit-italiani*, tome I, part. 2 ; mais le cur Lami, qui a publié depuis, dans *Catalogue de la bibliothèque Ricci*, la sentence de l'inquisiteur de Pise, y a joint celle de l'inquisiteur de Florence ; et cette sentence est celle que le malheureux Cecco fut condamné dans cette seconde ville par la sentence du tribunal qui l'avait condamné dans la première à des peines cruelles il s'était soustrait. « Frère Cecco, y est-il dit, de l'ordre des frères mineurs, inquisiteur à Florence, vu le procès qui lui a été renvoyé le 17 juillet 1527, par frère Lambert (de Bologne), contre maître Cecco d'Ascoli, ayant cité comme présent maître Cecco, dans le chœur de l'église des frères mineurs de Florence, le 15 septembre de la même année, l'a déclaré hérétique, et l'a livré au tribunal séculier du duc de Milan, présent et acceptant, pour y subir les peines qui lui sont dues (*animadversione debita puniendum*) ; a condamné le livre latin d'astrologie dont il est l'auteur, et un autre en langue vulgaire, intitulé *l'Acerba* ; a décrété qu'ils seraient brûlés, et a excommunié tous ceux qui posséderaient de tels ouvrages. Le même jour, ledit duc de Milan, par ses officiers, par ses soldats de sa garde, maître Cecco, devant une multitude de peuple assemblé, l'a fait brûler, pour l'exécution de la sentence de mort portée contre lui et contre tous autres. » Il est à croire communément que le traité d'astrologie écrit en latin, cité dans la sentence, est le commentaire sur l'œuvre de J. de Sacrobosco, qui fut plus tard imprimé sous ce titre : *Commentarii in sphaeram Joannis de Sacrobosco*, Bâle, 1485, in-fol., imprimé avec les commentaires de

François de Capoue et Jacques LeFebvre d'Étaples, Venise, 1499, in-fol., et 1559, in-fol. Il y eut une édition gothique, sans date, sans nom de lieu ni d'imprimeur, intitulée : *Sphaera mundi cum tribus commentariis Cicchi Esculan Franc. Capuani de Manfredonia Jac. Fabri Stapulensis*. Au commencement de ce commentaire, Cecco parle lui-même d'un autre de ses ouvrages d'astrologie, intitulé : *Prælectiones ordinariæ astrologiæ habitæ Bononiæ* ; c'est probablement le même que cite le père Sarti, dans son livre *De professoribus Bononiensibus*. Il y parle, tome I, part. 1, pag. 435, d'un manuscrit de la bibliothèque Vaticane contenant un ouvrage, qui a pour titre : *Incipit scriptum de principiis astrologiæ secundum Cicchum, dum juvenis erat electus per universitatem Bononiæ ad legendum*. On peut tirer de ce titre des conséquences qui, loin d'éclaircir l'histoire de l'auteur, y jettent une nouvelle obscurité. S'il était si jeune lorsqu'il écrivit ce livre à Bologne, il y fut donc appelé long-temps avant 1522, ou bien, au lieu d'être né vers l'an 1257, il ne naquit que vers la fin du 15^e siècle, et, au lieu d'avoir été brûlé, comme on le dit, à soixante-dix ans, il le fut dans toute la fleur de l'âge, et n'ayant pas plus de trente ans. L'autre ouvrage mentionné dans la sentence, et intitulé *l'Acerba*, est plus connu ; c'est un mauvais poëme écrit en tercets, ou *terza rima*, sur la physique et l'histoire naturelle, avec un mélange de philosophie morale et de visions astrologiques. Il paraît que c'est cette multitude d'objets divers dont il y est parlé qui avait fourni à l'auteur l'idée de son titre. Ce titre, tel qu'il l'y avait mis, était *l'Acerbo*, mot dans lequel le *b* était employé,

me il l'était souvent, pour un *v. rvo*, du latin *acervus*, signifiait nonceau ou un amas de choses sées, ce qui désigne assez bien : multitude et cette diversité d'ob- dont il est parlé dans le poëme. copistes ignorants ont ensuite mis *ra*, et c'est sur une de ces copies *ra* été faite la première édition, ce titre a passé dans toutes les *sa*. Cette première édition est celle Venise, par Philippe di Piero, 6, in-4°. Il y en eut plusieurs au- avant la fin du 15^e. siècle, avec *ommentaire* de Niccolò Massetti, *ise*, 1478, 1481, 1484, 1487, *es* in-4°, et toutes fort rares ; celles Milan, 1484, 1505 et 1521, avec *ommentaire* et des figures en bois, *nt* aussi. Deux éditions, données *oise* en 1519 et 1550, in-8°, *moins* recherchées, parce qu'on *fait* quelques suppressions. Il est *cile* de trouver dans ce poëme les *s d'hérésie* qui en firent brûler l'au- ; mais on y trouve quelques mau- *es* critiques du Dante et de Guido *icanti*, avec qui Cecco, d'abord *ami*, s'était brouillé. Les Floren- *avaient* persécuté ces deux poëtes *tant* leur vie, et en étaient deve- *enthousiastes* depuis leur mort. *admirateurs* du Dante et de Cival- *à se* joignirent aux ennemis de *so*, dont le médecin Dino del Gar- *int* un des plus acharnés, et con- *chèrent* à obtenir contre lui, du *it-Office*, cette sentence aussi ab- *le* que barbare. G—É.

CÉCIL (GUILLAUME), baron de Bur- 1, secrétaire d'état sous Édouard 2 et Élisabeth, puis grand trésorier *ngleterre*, naquit le 15 sept. 1520, *arn*, dans le comté de Lincoln. Il *ait* dans les écoles de droit à Lon- 1, lorsque le hasard fixa sur lui *ention* et les honnes grâces de Hen-

ri VIII. O-neil, fameux chef irlan- *dais*, avait amené à Londres deux de *ses* chapelains, imbus des opinions *ultramontaines*. Le jeune Cécil, les *rec-* *contrant* chez son père, qui était mai- *tre* de la garde-robe du roi, entama *contre* eux une dispute en latin, avec *tant* d'habileté, que, faute d'arguments, *ils* se fâchèrent. Le roi, instruit de *l'aventure*, voulut voir Cécil, et fut si *content* de sa conversation, qu'il dit *au* père de lui indiquer une place qui *pût* convenir à son fils. Il n'y en avait *pas* de vacante ; le père demanda et *obtint* la reversion de la charge de *garde* des brefs. Introduit ainsi de *bonne* heure à la cour, Cécil fut favo- *risé* par d'autres circonstances. Il ve- *nait* d'épouser, en 1541, la sœur du *chevalier* Jean Cheeke, homme docte *et* considéré, précepteur du prince de *Galles*. Celui-ci recommanda Cécil au *comte* de Hertford, oncle de son *élève*, et connu depuis sous le nom de *duc* de Sommerset. Au commence- *ment* du règne d'Édouard VI, Cécil *entra* en possession de sa charge. Ayant *à* cette époque perdu sa femme, il *épousa* la fille du chevalier Antoine *Cooke*, directeur des études du roi. En *1547*, le duc de Sommerset, devenu *protecteur* du royaume, le nomma mai- *tre* des requêtes, et le mena ensuite *à* son expédition d'Écosse. Cécil y pensa *perdre* la vie, à la bataille de Mussle- *burgh*. A son retour à Londres, il fut *élévé* au poste de secrétaire d'état, en *1548*. L'année d'après, les *ennemis* du protecteur l'ayant fait enfermer à *la* Tour, y envoyèrent aussi Cécil, et *quelques* autres partisans du duc. Cé- *cil*, par sa conduite équitable et modé- *rée*, s'était fait beaucoup d'amis, qui, *non* contents de le tirer de prison, au *bout* de trois mois, le ramenèrent à la *cour*, où l'on trouva ses talents si né- *cessaires*, que le duc de Northumbre-

l, alors tout-puissant, le réintégra
 s son emploi. Quelque temps après
 il fut créé chevalier et membre du
 seil privé. Il jouissait auprès d'Édouard VI du plus grand crédit. On le
 ardaient même comme l'auteur de plu-
 rs productions attribuées à ce prin-
 La princesse Marie ayant reçu de
 frère une lettre où il la combattait
 ses septimons religieux, s'écria
 la lisant : « La plume de M. Cécil a
 ris pour ceci bien de la peine. »
 il, dans sa haute faveur, se condui-
 avec la circonspection qu'exigeait
 lifficulté des conjonctures. Des par-
 divisèrent fréquemment la cour, et
 trairent avec la dernière rigueur.
 il, uniquement livré aux devoirs
 sa place, échappa à tous les dan-
 s. On a prétendu à tort qu'il avait
 tribué au projet de rendre Jeanne
 ay héritière de la couronne. Au con-
 ire, lorsqu'il s'aperçut que l'on
 occupait de cette affaire, il disposa
 ses biens de manière à ce que tout
 en sûreté, dans le cas où il serait
 prisonné, ou obligé de sortir du
 aume. L'acte fut dressé par les ju-
 ; lorsqu'Édouard dit à Cécil de le
 er, comme conseiller privé, celui-
 en excusa, et ne consentit à appo-
 sa signature que comme contre-
 sig de celle du roi. Après la mort de
 prince, le duc de Northumberland
 ilant faire dresser, en faveur de sa
 e-fille, la proclamation qui établis-
 ses droits au trône, Cécil lui re-
 senta que cela n'entraînait pas dans
 attributions de sa charge. Ayant
 uite refusé au duc d'écrire une
 re circulaire pour prouver la légiti-
 é du titre de Jeanne Gray, et dé-
 er Marie bâtarde, tout le monde
 it son exemple, et le duc fut obli-
 de la rédiger lui-même. A cette
 que, les membres du conseil étaient
 Tour, et s'y regardaient comme

prisonniers ; Cécil, profitant de
 part du duc pour le comté de Cam-
 bridge, les en tira, et les assembla
 la maison du comte de Pembroke. La
 plupart des membres se déclarèrent
 pour Marie ; quelques-uns se rendirent
 auprès d'elle le soir même ; Cecil
 alla le lendemain, et fut accueilli avec
 bonté, quoiqu'on eût essayé de
 prévenir contre lui. Il est très proba-
 ble que, s'il eût voulu changer de ré-
 gion, il eût conservé sa place ; mais
 sachant qu'il avait des ennemis pu-
 sants, et prévoyant la tournure que
 prendraient les affaires sous le règne
 de Marie, il préféra se retirer. Cepen-
 dant il continua à bien vivre avec ceux
 qui faisaient partie du ministère.
 connaissait l'esprit de modération de
 cardinal Pole, et consentit en consé-
 quence à aller avec deux autres dépu-
 tés l'inviter à rentrer en Angleterre
 et revint avec lui en 1554, espérant
 que ce prélat pourrait balancer le crédit
 du fougueux Gardiner. Il accompagna,
 en 1555, le cardinal avec d'autres
 autres lords, chargés de traiter de la
 paix avec la France, et resta six
 mois au-delà des mers. Depuis son re-
 tour, il fut élu deux fois membre du
 parlement par le comté de Lincoln, et
 déploya une fermeté et une indépen-
 dance d'opinions, qui, jointes à sa
 activité et à un discernement rare, lui
 assurèrent de l'influence dans les dé-
 bats. Il contribua à faire rejeter un
 bill, envoyé par la chambre haute
 qui tendait à confisquer les biens de
 personnes sorties du royaume pour
 fait de la religion. Son adresse lui
 sauva les désagréments que sa conduite
 en cette occasion aurait pu lui causer.
 Il entretenait cependant une corres-
 pondance secrète avec la princesse
 Elisabeth, et lui donnait des avis qui
 lui furent très utiles, dans la position
 critique où elle se trouvait. Lorsqu'il

monta sur le trône, en 1558, elle le nomma membre du conseil privé, et secrétaire d'état. Depuis ce moment, il ne cessa de jouir de sa confiance. Comme il avait eu la prévoyance ou la générosité de lui marquer de l'attachement, dans un temps où cette conduite étoit dangereuse, la reconnaissance qu'Élisabeth se manifesta par les grâces dont elle le combla. La première chose qu'il lui conseilla, fut d'assembler un parlement; le premier objet qu'il lui proposa d'y faire traiter, fut le plan de réforme dans la religion. Il eut la plus grande part à l'établissement des trente-neuf articles qui en forment la base. Quoiqu'il remplît les devoirs de son emploi d'une manière qui eût occupé tous les instants d'une autre personne, il prenait une part très considérable à toutes les affaires qui intéressaient la couronne et le bien de la nation. On lui doit entre autres le règlement relatif aux monnaies, qui, depuis Henri VIII, avoient été altérées. Il engagea ensuite la reine à soutenir les Écossais partisans de la réforme, pour les opposer à ceux qui favorisaient la France, et alla en Écosse signer la convention de Leith et le traité d'Édimbourg, qui assurèrent de ce côté la paix de l'Angleterre. La reine, quand il revint, le nomma chef de la cour des pupilles. Cette faveur, si rare sous une princesse qui n'accordait presque jamais deux places à la même personne, excita de nouveau l'envie contre lui. Le plus dangereux de ses ennemis fut le comte de Leicester, favori d'Élisabeth. Il faisait épier toutes les actions de Cécil; il essayait tous les moyens de le perdre. Un jour, il complota, avec plusieurs membres du conseil, de le faire accuser d'un fait quelconque en plain conseil, quand la reine n'y seroit pas, et de l'envoyer à la Tour, où on trouverait bien le moyen de le tenir

enfermé. Tout se passa au gré de le désir, et, quoique Cécil se défendit habilement, il étoit près de succomber lorsqu'Élisabeth, instruite de la catastrophe, exprima le mécontentement qu'il ressentait de manœuvres de ce genre. Lorsque la révolte du duc de Norfolk éclata dans le nord de l'Angleterre, elle fut bientôt apaisée, autant par la sagesse des proclamations sorties de la plume de Cécil, que par la force militaire. La reine, pour le récompenser, le créa, en 1571, baron de Burleigh. Cette nouvelle marque de faveur ayant hautement obtenu l'approbation des Anglais, plusieurs ennemis de Cécil se réconcilièrent avec lui; mais les plus invétérés tramèrent contre un complot qui fut découvert par ses complices. Deux des assassins accusèrent, au moment de leur exécution, l'ambassadeur d'Espagne, qui pour cet attentat et pour d'autres offenses antérieures, reçut ordre de quitter le royaume. Élisabeth, pour dédommager en quelque sorte Cécil des dangers que son zèle pour le service lui avait fait courir, le fit chevalier de la jarretière, et grand trésorier. Le surcroît d'affaires qu'amenait ce nouvel emploi ne diminua en rien son activité. Cependant les cabales et les intrigues de ses ennemis se renouvelaient sans cesse; plusieurs fois, il vit dans des conjonctures si hasardeuses, qu'il songea à chercher dans la retraite la paix incompatible avec le grand pouvoir; mais la reine s'opposait constamment à toutes ses détermination, les traitait comme des accès d'humeur noire, et lui écrivait ce sujet des lettres où elle le railait. Jamais, au reste, les affaires de l'état ne souffrirent des peines qu'il éprouvait. Comme il pesait mûrement les choses avant de les entreprendre, ne connaissait ni retard, ni obstac

rite. Il était parvenu à un âge où d'un jour à l'autre il pouvait s'éteindre ; la pureté de ses mœurs, et surtout les grands principes qui le dirigeaient depuis plusieurs années lui eussent procuré une mort fort douce ; c'eût été *le soir d'un beau jour*. La révolution survint ; elle l'arracha à sa vie paisible , et il mourut en héros. Lorsque la révolution développa sa marche destructive, Cazotte ne négligea rien pour la combattre. Ecrivain par habitude, il témoignait sa douleur à ses amis, et son esprit, qui s'agitait en tout sens, imaginait chaque jour quelques moyens, malheureusement trop faibles, pour arrêter le cours d'un fléau si funeste ; telle est l'origine de sa correspondance avec Ponteau, son ancien ami, et alors secrétaire de la liste civile ; correspondance qui mit en mouvement l'affaire dont Cazotte avait, dit-on, parlé dans la conversation prophétique rapportée par La Harpe. Les auteurs de la journée du 10 août 1793, ayant envahi les bureaux de Laporte, y découvrirent cette correspondance de Cazotte imprudemment conservée. Cazotte, en conséquence, et sa fille Elizabeth, qui lui avait servi de secrétaire, furent arrêtés à Pierry, conduits à Paris, et renfermés dans les prisons de l'Abbaye. On n'a pas oublié comment, dans les terribles journées des 2 et 5 septembre, lorsque Cazotte, à senteur, fut livré aux assassins, l'héroïne Elizabeth se précipita sur lui, et, faisant au vieillard un bouclier de son corps, s'écria : « Vous n'arriverez au cœur de mon père qu'après avoir passé sur moi. » Le fer, pour cette fois, tomba des mains du crime, et Cazotte et sa fille, au lieu d'être maltraités, furent portés en triomphe jusque dans leur maison ; mais ils n'y restèrent pas long-temps paisibles.

On arrêta une seconde qui, conduit de la mairie se vit bientôt traduit de bunal institué pour juge avait rapport aux pré du 10 août. Il y subit toire de trente-six heu lequel sa sérénité, sa prit ne se démentirent tant. Enfin, il fut comort. L'accusateur public pécher de faire précéder conclusions de quelques « Pourquoi, dit-il à C » que j'aie à vous trou » après soixante-douze » vertus !... Il ne suffit p » bon fils, bon époux, » faut encore être bou » Le juge qui prononça la tion de Cazotte ne crut devoir le traiter comme dinaire : « Envisagez la » crainte, lui dit-il ; songez » pas le droit de l'étonner » pas un pareil moment » frayer au homme tel » L'arrêt fut mis à exécution le 10 septembre 1793. Cazotte pas avec un ecclésiastique à marcher au supplice. Ayant une plume et du papier, mots : « Ma femme, » ne me pleurez pas, » pas ; mais souvenez-vous » ne jamais offenser Dieu » donna ensuite à l'ecclésiastique une boucle de ses cheveux de remettre à sa fille le gage de sa tendresse. L'échafaud, Cazotte, avait vers sa tête à l'exécuteur vers la multitude, et, voix élevé, il s'écria : « comme j'ai vécu, fidèle » mon roi. » Sa taille geuse, ses yeux bleus et

sa vieillesse, les beaux blancs qui tombaient et donnaient un air véritable. Les ouvrages de I. *la Patte du chat*, s, 1741, in-12; II. *l'adaises*, contes, 1742, et *Guerre de l'Opéra*, IV. *Observations sur Rousseau au sujet de française*, 1754, in-12, poème en douze volumes, in-8°; VI. *le ptu*, 1771, in-8°; *et amoureux*, nouvelle 72, in-8°, édition rare à cause des figures grossières de la préface, qui étaient de luxe d'impression et dont on ornait souvent les pages très médiocres. Ces ouvrages ont eu plusieurs traductions et les a traduits en allemand. Ils ont été réunis sous le titre *rales et badines*, Paris, 2 vol. in-8°. On a aussi *adines et morales de indres* (Paris), 7 volumes, in-8°, volume contient cinquième. On trouve dans les *iers le 7^e. chant de la enève*, la *Voltaireide*, et plusieurs poèmes, contes en vers; des nouvelles en prose, *le Fou de Bagdad*, et *et Belle Juive*, nouvelle française. B—SE.

Y (ZACHARIA BEN MONTASTRISTE arabe, le Plin arabe, était d'une famille de laquelle dont l'origine remontait à Ialek, l'un des compagnons de Mohammed, et qui avait son nom à Gazwyn (Casbin). C'est de là que cet écrivain a son nom de *Cazwyny*,

sous lequel il est devenu célèbre. Les biographes orientaux ne fournissent que des détails très imparfaits sur sa vie. Aboul-Mahacen nous apprend seulement qu'il fut cadhy de Wacith et de Hillah, et qu'il mourut le 7 moharrem 682 (7 avril 1285); mais, si nous ignorons les particularités d'une existence qui fut probablement employée tout entière au profit des sciences, ses ouvrages garantiront sa mémoire de l'oubli. Le plus célèbre est le traité d'histoire naturelle, intitulé : *les Merveilles de la nature et les singularités des choses créées*. Il se compose d'une préface, de quatre prolégomènes, où l'auteur explique en particulier chacun des mots qui entrent dans le titre de son ouvrage, et de deux parties. La première, consacrée aux *êtres supérieurs*, est toute du ressort de l'astronomie. *Cazwyny* traite des sphères et généralement de tous les corps célestes, de la division du temps, des noms des jours et des mois chez les Grecs, les Arabes et les Persans, etc. On la retrouve dans *Alfergan*, dans le *Commentaire de Hyde sur Oulough-Beig*, et dans la *Description du globe céleste-cosmique*, donnée par Assemaui. M. Idler a publié à Berlin, en 1809, le chapitre qui traite des constellations arabes, dans le volume intitulé : *Recherches sur l'origine et la signification des noms des constellations* (en allemand). La seconde partie de l'ouvrage de *Cazwyny* a pour titre : *Des êtres inférieurs*, et comprend tous les corps sublunaires. L'auteur s'y occupe d'abord des éléments, en général, puis il décrit chacun d'eux en particulier; de-là il passe à la division géographique du globe en sept climats, explique la cause des tremblements de terre, traite de la formation des montagnes, de l'origine des fleuves, des

sources et des puits; enfin, à la suite de ces différents morceaux, vient la description des trois règnes de la nature. Plusieurs savants, tels que Borchart dans son *Hierozoicon*, M. Wahl dans sa *Neue arabische anthologie*, Ouseley dans son *Oriental collections*, M. Jahn dans son *Arabische Chrestomathie*, avaient déjà publié des fragments de cette partie, lorsque M. de Chézy donna en 1806, à la suite de la *Chrestomathie* de M. Silvestre-de-Sacy, la *Description des trois règnes de la nature*, qu'il éclaircit par des notes semées d'une érudition sage et agréable. Quelques-unes de ces notes, sont de M. Silvestre-de-Sacy. On voit, par ce que nous venons de dire, que Cazwyny avait eu pour but, ainsi que Pline, de peindre les merveilles de la nature entière. Son ouvrage, comme celui du naturaliste latin, offre le résumé de tout ce qui avait été écrit précédemment; mais, comme Cazwyny avait l'esprit élevé et les facultés intellectuelles proportionnées à la tâche qu'il avait entreprise, on peut lui appliquer ce que Buffon disait de l'*Histoire naturelle* de Pline: « C'est, » si l'on veut, une compilation de » tout ce qui avait été écrit avant lui, » une copie de tout ce qui avait été » fait d'excellent, d'utile à savoir; » mais cette copie a de si grands » traits, cette compilation contient » des choses rassemblées d'une ma- » nière si neuve, qu'elle est préférable » à la plupart des ouvrages originaires » qui traitent des mêmes matières. » Ce traité d'histoire naturelle a été traduit en persan, et abrégé. On attribue encore à Cazwyny une géographie intitulée: *Adjaïb el-boldan* (Merveilles des Provinces), dont un extrait a été publié à Copenhague en 1790, dans un des programmes de

l'université de cette ville, et *toire de la ville de Caszow*.

CEBA (ANSALDO), né en 1565, d'une famille noble, fut uniquement livré à la culture des lettres. Il publia un grand nombre d'ouvrages en vers et en prose, et mourut dans sa patrie, le 1625. Rossi (*Eritreo*) a publié, en 3^e partie de sa *Pinacote XXX*, en fait un pompeux éloge, est obligé d'en rabattre quelques éloges. Ses *Rime*, ou poésies (Rome, 1611), sont médiocres, et ne sont pas exemptes des vices de son siècle; son *romana italiana* ne lui donne pas une place parmi les bons poètes; ses *Esercizi accademici* (1621, in-4^o), sont verbeux et ne tiennent peu de vues nouvelles; mais son dialogue *del Poeta* intitulé *il Gonzaga*, Gênes, in-4^o, jouit de quelque réputation, et est une des trois tragédies en ont encore davantage. Le marquis Maffei de la *Méropé*, en a inséré des extraits dans les 2^e et 3^e volumes du *Choix des italiennes propres à être sentées*, qu'il fit imprimer en 1723, in-8^o; ce sont les *Capuane* et l'*Alcippo*. La dernière est plus faible et moins connue pour titre; la *Principessa* est imprimée à Gênes en 1621. On a encore d'Ansaldo Ceba un *cours* pour le couronnement de Doria, doge de Gênes, 1601, in-8^o; II. un *discours d'oraison panégyrique*, in-8^o, *Doria*, Gênes, 1621, in-8^o; III. *Cittadino di repubblica*, ibid., in-fol.; IV. un volume de *poésies* à Sara Ebreca, etc. Ce poète donna, par son exemple, l'exemple de plus qu'il ne suffit pour exceller dans un art, d'en

être en état d'en donner. Ses deux poèmes épiques et le *Furius Camillo*, méritent aucun succès surtout avec raison dans le premier, le merveilleux avec un sujet de la rime deux volumes de l'écrite même de sa mort, in-4°. G—É.
 philosophe grec, disciple des interlocuteurs que dans le *Phædon*, na et composa trois dialogues, *Hebdomade*, ou *la cynicus*; *Pinax*, ou *la mer*, connu sous le nom de *Cébès*, est le seul qui l'a cru imparfait jus- époque à laquelle Jac- le publia à Amsterdam, nuscrit de la bibliothè- France. Quelques sa- é des doutes sur l'au- e dialogue ; mais il lui nt attribué par Lucien, ar Tertullien, Diogène idius et Suidas. Wolff qui ait osé se prononcer nent si général des an- ievin examine, dans le *Mémoires de l'acadé- lettres*, « si le tableau èbès est véritablement », et il ne le croit pas. soit, l'ouvrage en lui- ré sous le rapport du celui de la morale, est n disciple de Socrate ; de la naissance, de la t des hommes. Le comte la critique du *Tableau* s seulement sous le rap- et il se borne à dire que re une mauvaise compo- em de livres qui aient été imprimés et traduits,

soit séparément, soit avec le *Manuel d'Epictète*, ou les *Caractères de Théophraste*, soit dans divers recueils. La première édition, sans date, parut à Venise ou à Rome, vers 1490. Les meilleures éditions sont celles de J. Gronovius, Amsterdam, 1689, in-8°; de C. G. Heyne, Varsovie, 1770, in-8°; et de J. Schweighæuser, Leipzig, 1798, in-8°. Le *Tableau de Cébès* a été traduit en vers latins, Oxford, 1715, in-8°; en *rythme françoise*, par Gilles Corrozet, Paris, 1543, in-8°; en français, par Gilles Boileau, Paris, 1655, in-8°; par Lefebvre de Villebrune, Paris, 1783, in-12; et 1795, 2 vol. in-18; par M. Bélin de Ballu, Paris, 1790, in-8°; et par A. G. Camus, Paris, 1796, 2 vol. in-18. V—VE.

CECCANO (ANNIBAL). V. RIENZI.
 CECCARELLI (ALFRONSE), né à Bevagna, en Toscane, dans le 16^e siècle, est connu par un ouvrage intitulé : *dell' Historia di casa Monaldesca libri V*, Ascoli, 1580, in-4°. Cet ouvrage ayant été supprimé avec soin, à raison de quelques passages injurieux aux principales maisons d'Italie, les exemplaires en sont très rares. Grégoire XIII ayant fait arrêter Ceccarelli, on instruisit son procès, et il fut condamné à mort pour avoir altéré les pièces dont il avait fait usage, et cela dans le dessein de favoriser les prétentions de la maison Monaldesca, au préjudice des autres. « Ce fut là, dit Muratori (*Annal.* XII, 527), le juste châtimement de toutes les faussetés dont il s'était rendu coupable. » Le supplice de Ceccarelli n'effraya cependant point Joseph Campanile, qui, cent ans après, se rendit coupable du même crime (Voy. CAMPANILE).

W—s.

CECCHI (JEAN-MARIE), l'un des bons poètes comiques italiens du 16^e.

CEC

e, dont le nom, et, à plus forte raison, les ouvrages, sont le moins connus en France : ils le sont même pas dans sa patrie qu'ils ne méritent de l'être. On pourrait mettre l'auteur à peu près au même rang que le Bibbiena, Macchiavel, l'Arioste et Lasca, pour la vérité des caractères, la vivacité du dialogue, la force comique, en même temps que pour le style; il est surtout, sous ce dernier rapport, infiniment au-dessus de l'André. D'après la manière dont les critiques français qui ont le plus d'autorité, tels que Marmontel et La Harpe, ont parlé de l'ancienne comédie italienne, on peut croire qu'il n'y a dans ces pièces de tous ces auteurs que des equins, des Pantalons et des Scapinouches; on serait donc bien surpris de n'y trouver aucun de ces acteurs à masque, ni de ces personnages de la foire; mais la vraie et bonne comédie, la comédie de caractère et de intrigue, conduite à la manière des Grecs, et assaisonnée de tout le sel de l'aristophane, de Plaute, et souvent de toutes les grâces de Térence. Dix comédies du Cecchi sont imprimées; cinq sont tirées des deux comiques italiens; *la Dote* est prise du *Trinummus* de Plaute; *la Moglie*, de ses *mechmes*; *gl' Incantesimi*, de sa *stellaria*; *la Stiava*, de son *Mertor*; *i Dissimili*, des *Adelphes* de Térence. Les cinq autres sont, ou de l'invention de l'auteur, ou fondées sur les aventures de son temps; ce sont : *Servigiale*, *il Corredo*, *il Donello*, *lo Spirito*, et enfin l'*Assiuolo*, qui n'est la plus comique de toutes; mais aussi la plus libre, la plus indécente, tant pour les mots que pour les choses, et cependant jouée à Florence en 1515, devant le pape Léon X. Le nombre des pièces de Cecchi non imprimées est infiniment plus

CEC

considérable. Le Negri, dans ses *Scrittori fiorentini*, en donne la liste, qui tiendrait ici trop de place : ce sont quinze autres comédies, des tragédies, des représentations sacrées, au nombre d'environ soixante. L'auteur avait pourtant un état à remplir; il était homme de loi, et cette multitude de ses ouvrages n'était que le fruit de ses délassements. Il est vrai qu'il vécut très vieux, qu'il était riche quand il travaillait à son aise, et que, jusqu'à la fin de sa longue vie, il travailla toujours. On ignore l'époque précise de sa naissance et celle de sa mort. Il est à croire que l'on a imprimé ce qu'il avait fait de meilleur; mais l'on peut douter que sa traduction de l'*OEdipe à Colonne*, ou ses *Martyres des saints*, ou sa *Mort et résurrection de Jésus-Christ*, valussent l'*Servigiale*, ou l'*Assiuolo*. Sept des premières comédies, publiées d'abord par les Juntas, Florence, 1585, in-8°, et devenues très rares, ont été réimprimées dans le *Teatro comico fiorentino*, Florence, 1750, 6 volumes in-8°, et les trois autres ont été imprimées, *i Dissimili* et l'*Assiuolo*, Venise, 1550, in-12, et *il Servigiale*, à Florence, chez les Juntas, 1560 in-8°, éditions également rares.

G—L.

CECCO D'ASCOLI. Ni l'un ni l'autre de ces deux noms n'est celui d'un personnage singulier qu'ils désignent dans toutes les biographies et les bibliographies; son nom de famille est *Stabili*; son nom de baptême, *François* ou *Francesco*, dont celui de *Cecco* est le diminutif; et, comme il était né à Ascoli, dans la marche d'Ancone, l'usage de l'appeler *Cecco d'Ascoli* a tellement prévalu, que, si on consacrait un article *Stabili* (*François*), ce qui serait cependant plus régulier, personne n'irait l'y chercher.

ixé ordinairement sa naissance l'an 1257. L'un des historiens de ce temps dit que, s'étant livré dès sa jeunesse avec un succès égal aux sciences sérieuses et aux arts agréables, il dut donner à ses concitoyens un grand nombre de ses connaissances en mathématiques, en leur proposant de continuer la mer Adriatique jusque sous les murs d'Ascoli ; mais que les habitants n'osèrent accepter cette proposition dans la crainte de perdre les avantages qu'ils retiraient de la vallée du Tivoli. On ajoute que la réputation de Cecco s'étendit jusqu'à Avignon, où il vit le pape Jean XXII ; que ce pape l'y appela, et le fit son premier médecin ; que cette faveur excita contre lui des envieux, qui l'obligèrent à quitter son congé ; que, de retour en Toscane, et invité par plusieurs villes, il refusa de se fixer à Florence, où il se brouilla avec Dante ; qu'il se brouilla également avec lui et avec Guido Cavalcanti, et qu'il dit de tous les deux un grand coup de mal dans un de ses ouvrages ; qu'il s'attira ainsi leur haine et celle des Florentins ; qu'enfin les Bolognois l'arrachèrent aux dangers qu'il courait à Florence, en l'appelant comme professeur dans leur université, où il enseigna l'astrologie et la philosophie, depuis 1322 jusqu'en 1325. Tous ces ouvrages sont liés ensemble, de manière qu'on ne peut guère les séparer, adoptions, et rejeter les autres. Tiraboschi refuse cependant d'admettre aucun de ces ouvrages, ou plutôt cet excellent ouvrage en prouve clairement la fausseté. D'abord Cecco ne fut point médecin ; aucun auteur digne de foi ne lui a donné le titre ; il ne professa point de science ; il n'en fit le sujet d'ouvrage. D'où lui serait donc venue la réputation qui le fit appeler à Avignon pour être médecin du pape ? Ensuite Jean XXII ne fut élu

qu'en 1316, et si, en quittant sa cour, Cecco se rendit à Florence, il ne put s'y lier ni avec Dante, qui en était exilé depuis 1302, et qui n'y retourna plus, ni avec Guido Cavalcanti, qui était mort en 1300. Ce qui est plus certain et fondé sur des titres incontestables, c'est qu'il enseigna publiquement l'astrologie à Bologne ; qu'en 1324, il fut accusé au tribunal de l'inquisition, et condamné par frère Lambert de Cingulo, de l'ordre des frères prêcheurs, à des peines purement pénitentielles. La sentence, datée du 16 décembre, porte que, pour pénitence d'avoir mal et irrégulièrement parlé de la foi catholique, il fera, dans le terme de quinze jours, une confession générale de ses péchés ; qu'il dira tous les jours trente *Pater noster* et autant d'*Ave Maria* ; que, pendant un an, à des époques qui sont fixées, il jeûnera en l'honneur de la croix et du crucifix ; que tous les dimanches il entendra le sermon dans l'église des frères prêcheurs ou des frères mineurs ; qu'il sera privé de tous ses livres d'astrologie, petits et grands ; qu'il ne pourra plus enseigner, soit en public, soit en particulier, l'astrologie, ni à Bologne ni ailleurs ; le titre de maître et le doctorat lui sont ôtés pour aussi long-temps que le voudra le frère inquisiteur, et il est enfin condamné à 70 livres d'amende, qu'il priera, sous peine du double, avant la fête de Pâques. Le chagrin que lui donna cette affaire l'engagea sans doute à quitter Bologne pour Florence. De plus grands malheurs l'y attendaient. Traduit de nouveau devant l'inquisition, il y fut condamné au feu comme hérétique, et brûlé publiquement en 1327. La cause de cette horrible sentence est encore diversement racontée. On peut voir ce qu'en dit Villani, dans le chap. 33 de son X^e livre. D'autres circonstances

sont ajoutées par Mazzuchelli, *Scrittori italiani*, tome I, part. 2 ; mais le docteur Lami, qui a publié depuis, dans son *Catalogue de la bibliothèque Riccardi*, la sentence de l'inquisiteur de Bologne, y a joint celle de l'inquisiteur de Florence ; et cette sentence prouve que le malheureux Cecco fut atteint dans cette seconde ville par la vengeance du tribunal qui l'avait condamné dans la première à des peines auxquelles il s'était soustrait. « Frère Accurse, y est-il dit, de l'ordre des frères mineurs, inquisiteur à Florence, vu le procès qui lui a été rendu voyé le 17 juillet 1527, par frère Lambert (de Bologne), contre maître Cecco d'Ascoli, ayant cité comme présent maître Cecco, dans le chœur de l'église des frères mineurs de Florence, le 15 septembre de ladite année, l'a déclaré hérétique, et l'a livré au tribunal séculier du vicaire ducal, présent et acceptant, pour y subir les peines qui lui sont dues (*animadversione debita puniendum*) ; a condamné le livre latin d'astrologie dont il est l'auteur, et un autre en langue vulgaire, intitulé *l'Acerba* ; a décrété qu'ils seraient brûlés, et a excommunié tous ceux qui posséderaient de tels ou pareils livres. Le même jour, ledit vicaire transmettant sans délai, par les soldats de sa garde, maître Cecco, devant une multitude de peuple assemblé, l'a fait brûler, pour l'exécution de la sentence de mort portée contre lui et contre tous autres. » On croit communément que le traité d'astrologie écrit en latin, cité dans cette sentence, est le commentaire sur la sphère de J. de Sacrobosco, qui fut dans la suite imprimé sous ce titre : *Commentarii in sphaeram Joannis de Sacrobosco*, Bâle, 1485, in-fol., réimprimé avec les commentaires de

François de Capoue et J. Fevre d'Etaples, Venise in-fol., et 1559, in-fol. Une édition gothique, sans sans nota de lieu ni d'imprimé, intitulée : *Sphæra mundi commentariis Cicchi de Franc. Capuani de Manf. Jac. Fabri Stapulensis*. Au commencement de ce commentaire parle lui-même d'un autre ouvrage d'astrologie, intitulé : *tionis ordinariæ astrologiæ Bononiæ* ; c'est probablement ce que cite le père Sarti, livre *De professoribus Biblicis*. Il y parle, tome I, pag. 435, d'un manuscrit de la bibliothèque Vaticane contenu dans un ouvrage, qui a pour titre : *scriptum de principiis astrologiæ secundum Cicchum, dum juvenis electus per universitatem ad legendum*. On peut tirer de ce titre des conséquences qui éclaircissent l'histoire de l'auteur, une nouvelle obscurité. S'il est jeune lorsqu'il écrit ce livre, il y fut donc appelé avant 1522, ou bien, au lieu vers l'an 1257, il ne naquit pas la fin du 15^e siècle, et, au lieu d'être brûlé, comme on le dit, à dix ans, il le fut dans toute de l'âge, et n'ayant pas plus de 10 ans. L'autre ouvrage mentionné dans la sentence, et intitulé *l'Acerba*, plus connu ; c'est un mauvais écrit en tercets, ou *terza rima*, physique et l'histoire naturelle un mélange de philosophie et de visions astrologiques. Il y est c'est cette multitude d'objets dont il y est parlé qui avait l'auteur l'idée de son titre. Ce qu'il y avait mis, était le mot dans lequel le *b* était

it souvent. pour un r. latin *acervus*, signifiant un amas de choses qui désigne assez bien et cette diversité d'objets parlés dans le poème. norants ont ensuite mis sur une de ces copies la première édition. passé dans toutes les remière édition est celle ar Philippe di Piero. ly en eut plusieurs au in du 15^e. siècle, avec re de Niccolò Massetti, , 1481, 1484, 1487, t toutes fort rares ; celles 14, 1505 et 1521, avec : et des figures en bois. Deux éditions, données 519 et 1550, in-8^o., herchées, parce qu'on ies suppressions. Il est iver dans ce poème les qui en firent brûler l'au- y trouve quelques mau- s du Dante et de Guido ec qui Cecco, d'abord it brouillé. Les Floren- rsécuté ces deux poëtes rie, et en étaient deve- sts depuis leur mort. rs du Dante et de Cival- irent aux ennemis de médecin Dino del Gar- plus acharnés, et con- btenir contre lui, du cette sentence aussi ab- bare.

G—É.

LLAUME), baron de Bur- re d'état sous Édouard h, puis grand trésorier raquit le 13 sept. 1520, s le comté de Lincoln. Il s écoles de droit à Lon- : le hasard fixa sur lui s bonnes grâces de Hen-

ri VIII. O-neil, fameux chef irlandais, avait amené à Londres deux de ses chapelains, imbus des opinions ultramontaines. Le jeune Cécil, les recontrant chez son père, qui était maître de la garde-robe du roi, entama contre eux une dispute en latin, avec tant d'habileté, que, faute d'arguments, ils se délièrent. Le roi, instruit de l'aventure, voulut voir Cécil, et fut si content de sa conversation, qu'il dit au père de lui indiquer une place qui pût convenir à son fils. Il n'y en avait pas de vacante; le père demanda et obtint la reversion de la charge de garde des brefs. Introduit ainsi de bonne heure à la cour, Cécil fut favorisé par d'autres circonstances. Il venait d'épouser, en 1541, la sœur du chevalier Jean Cheeke, homme docte et considéré, précepteur du prince de Galles. Celui-ci recommanda Cécil au comte de Hertford, oncle de son élève, et connu depuis sous le nom de *duc de Sommerset*. Au commencement du règne d'Édouard VI, Cécil entra en possession de sa charge. Ayant à cette époque perdu sa femme, il épousa la fille du chevalier Antoine Cooke, directeur des études du roi. En 1547, le duc de Sommerset, devenu protecteur du royaume, le nomma maître des requêtes, et le mena ensuite à son expédition d'Écosse. Cécil y pensa perdre la vie, à la bataille de Musselburgh. A son retour à Londres, il fut élevé au poste de secrétaire d'état, en 1548. L'année d'après, les ennemis du protecteur l'ayant fait enfermer à la Tour, y envoyèrent aussi Cécil, et quelques autres partisans du duc. Cécil, par sa conduite équitable et modérée, s'était fait beaucoup d'amis, qui, non contents de le tirer de prison, au bout de trois mois, le ramenèrent à la cour, où l'on trouva ses talents si nécessaires, que le duc de Northumber-

d, alors tout-puissant, le réintégra dans son emploi. Quelque temps après il fut créé chevalier et membre du conseil privé. Il jouissait auprès d'Édouard VI du plus grand crédit. On le regardait même comme l'auteur de plusieurs productions attribuées à ce prince. La princesse Marie ayant reçu de son frère une lettre où il la combattait sur ses sentimens religieux, s'écria en la lisant : « La plume de M. Cécil a pris pour ceci bien de la peine. » Cécil, dans sa haute faveur, se conduisit avec la circonspection qu'exigeait la difficulté des conjonctures. Des partisans divisèrent fréquemment la cour, et traitèrent avec la dernière rigueur. Cécil, uniquement livré aux devoirs de sa place, échappa à tous les dangers. On a prétendu à tort qu'il avait été attribué au projet de rendre Jeanne Gray héritière de la couronne. Au contraire, lorsqu'il s'aperçut que l'on occupait de cette affaire, il disposa de ses biens de manière à ce que tout fût en sûreté, dans le cas où il serait prisonnier, ou obligé de sortir du royaume. L'acte fut dressé par les juges ; lorsqu'Édouard dit à Cécil de le signer, comme conseiller privé, celui-ci s'en excusa, et ne consentit à apposer sa signature que comme contre-signe de celle du roi. Après la mort de ce prince, le duc de Northumberland voulant faire dresser, en faveur de sa fille, la proclamation qui établissait ses droits au trône, Cécil lui représenta que cela n'entraînait pas dans ses attributions de sa charge. Ayant été refusé au duc d'écrire une lettre circulaire pour prouver la légitimité du titre de Jeanne Gray, et de déclarer Marie bâtarde, tout le monde vit son exemple, et le duc fut obligé de la rédiger lui-même. A cette époque, les membres du conseil étaient au Tour, et s'y regardaient comme

prisonniers ; Cécil, profitant de la part du duc pour le comté de Cambridge, les en tira, et les assembla dans la maison du comte de Pembroke. La plupart des membres se déclarèrent pour Marie ; quelques-uns se rendirent auprès d'elle le soir même ; Cecil alla le lendemain, et fut accueilli avec bonté, quoiqu'on eût essayé de prévenir contre lui. Il est très probable que, s'il eût voulu changer de religion, il eût conservé sa place ; mais sachant qu'il avait des ennemis puissans, et prévoyant la tournure que prendraient les affaires sous le règne de Marie, il préféra se retirer. Cependant il continua à bien vivre avec ceux qui faisaient partie du ministère. Il connaissait l'esprit de modération de cardinal Pole, et consentit en conséquence à aller avec deux autres députés l'inviter à rentrer en Angleterre et revint avec lui en 1554, espérant que ce prélat pourrait balancer le crédit du fougueux Gardiner. Il accompagna, en 1555, le cardinal avec d'autres lords, chargés de traiter de paix avec la France, et resta six mois au-delà des mers. Depuis son retour, il fut élu deux fois membre du parlement par le comté de Lincoln, et déploya une fermeté et une indépendance d'opinions, qui, jointes à son activité et à un discernement rare, lui assurèrent de l'influence dans les débats. Il contribua à faire rejeter un bill, envoyé par la chambre basse qui tendait à confisquer les biens de personnes sorties du royaume pour fait de la religion. Son adresse lui sauva les désagrémens que sa conduite en cette occasion aurait pu lui causer. Il entretenait cependant une correspondance secrète avec la princesse Élisabeth, et lui donnait des avis qui lui furent très utiles, dans la position critique où elle se trouvait. Lorsqu'il

sur le trône, en 1558, elle le fit un membre du conseil privé, et ministre d'état. Depuis ce moment, il essaya de jouir de sa confiance. Comme il avait eu la prévoyance ou la sagesse de lui marquer de l'attachement, dans un temps où cette conduite était dangereuse, la reconnaissance d'Élisabeth se manifesta par les grâces qu'elle le combla. La première chose qu'elle lui conseilla, fut d'assembler un conseil; le premier objet qu'il lui proposa d'y faire traiter, fut le plan de réforme dans la religion. Il eut la plus grande part à l'établissement des trente-neuf articles qui en forment la base. Il remplissait les devoirs de son poste d'une manière qui eût occupé les instants d'une autre personne, et méritait une part très considérable à toutes les affaires qui intéressaient la gloire et le bien de la nation. On vit entre autres le règlement relatif aux monnaies, qui, depuis Henri VIII, n'ont été altérées. Il engagea ensuite la reine à soutenir les Écossais partisans de la réforme, pour les opposer à ceux qui favorisaient la France, et à empêcher l'Écosse de signer la convention de 1560 et le traité d'Édimbourg, qui furent de ce côté la paix de l'Angleterre. La reine, quand il revint, le nomma chef de la cour des pupilles. Il eut la faveur, si rare sous une princesse qui n'accordait presque jamais de grandes places à la même personne, d'être le nouveau l'envie contre lui. Le caractère dangereux de ses ennemis fut le caractère de Leicester, favori d'Élisabeth. Il faisait épier toutes les actions de Cécil; il essayait tous les moyens de le perdre. Un jour, il complota, avec plusieurs membres du conseil, de le faire accuser d'un fait quelconque en conseil, quand la reine n'y consentait pas, et de l'envoyer à la Tour, où il trouverait bien le moyen de le tenir

enfermé. Tout se passa au gré de leur désir, et, quoique Cécil se défendit habilement, il était près de succomber, lorsqu'Élisabeth, instruite de la cabale, exprima le mécontentement qu'elle ressentait de manœuvres de ce genre. Lorsque la révolte du duc de Norfolk éclata dans le nord de l'Angleterre, elle fut bientôt apaisée, autant par la sagesse des proclamations sorties de la plume de Cécil, que par la force militaire. La reine, pour le récompenser, le créa, en 1571, baron de Burleigh. Cette nouvelle marque de faveur ayant hautement obtenu l'approbation des Anglais, plusieurs ennemis de Cécil se réconcilièrent avec lui; mais les plus invétérés tramèrent contre lui un complot qui fut découvert par un de ses complices. Deux des assassins en accusèrent, au moment de leur exécution, l'ambassadeur d'Espagne, qui, pour cet attentat et pour d'autres offenses antérieures, reçut ordre de quitter le royaume. Élisabeth, pour dédommager en quelque sorte Cécil des dangers que son zèle pour son service lui avait fait courir, le fit chevalier de la jarrettière, et grand trésorier. Le surcroît d'affaires qu'amenait ce nouvel emploi ne diminua en rien son activité. Cependant les cabales et les intrigues de ses ennemis se renouvelaient sans cesse; plusieurs fois, il se vit dans des conjonctures si hasardeuses, qu'il songea à chercher dans la retraite la paix incompatible avec un grand pouvoir; mais la reine s'opposait constamment à toutes ses déterminations, les traitait comme des attaques d'humeur noire, et lui écrivait à ce sujet des lettres où elle le raillait. Jamais, au reste, les affaires de l'état ne souffrirent des peines qu'il éprouvait. Comme il pesait mûrement les choses avant de les entreprendre, il ne connaissait ni retard, ni obstacles

quand il fallait agir ; toujours ses conseils étaient vigoureux, aucune considération ne l'arrêtait. Il avait toujours pensé que la sûreté de la reine serait compromise tant que Marie Stuart occuperait le trône d'Écosse. Hume et tous les historiens l'ont accusé d'avoir provoqué dans ce royaume les troubles qui forcèrent cette princesse imprudente à venir chercher un refuge en Angleterre ; il conseilla ensuite à Elisabeth de l'y retenir prisonnière, et, lorsque la conjuration de Babington fut éclatée, il demanda que Marie fût mise en jugement, parce qu'il la regardait comme l'ennemie invétérée de la reine. Dès qu'il eut obtenu le consentement d'Elisabeth, il donna au procureur général les instructions pour former la commission, dresser l'acte d'accusation, et prendre toutes les mesures nécessaires dans la circonstance. Il fut un des commissaires qui allèrent lui faire son procès. S'étant exprimé en termes très forts : « Vous êtes mon ennemi, s'écria Marie — Oui, reprit-il, je le suis de tous les ennemis de ma maîtresse. » Lorsqu'après l'exécution de la reine d'Écosse, Elisabeth affecta d'en être mécontente, comme ayant été faite contre son consentement, elle défendit à Cécil de paraître en sa présence, et le traita avec une dignité calculée, pour en imposer au public ; ce ne fut même que lentement, et avec une espèce de répugnance, qu'elle rendit ses bonnes grâces à Cécil, quoiqu'il lui eût écrit plusieurs lettres extrêmement soumises. Cet orage passé, il reprit toute son influence. Lorsqu'en 1588, l'Angleterre était menacée de l'attaque de la fameuse flotte de Philippe II, il dressa un plan de défense, et ses deux fils servirent à bord du vaisseau de l'amiral Howard. Cependant, le déclin

de sa santé et la mort de sa femme lui causèrent une mélancolie qui lui fit de nouveau solliciter sa retraite, d'autant plus vivement, qu'il voyait son second fils honoré de la confiance de la reine ; mais Elisabeth, tout en plaignant Cécil de ses infirmités, lui refusa sa demande de la même manière qu'elle avait déjà fait dans une occasion semblable. Il continua à consacrer sa vie au service de sa reine, ne se donnant que le repos que sa faiblesse toujours croissante exigeait absolument. Un des derniers actes de son ministère fut de travailler à fin la paix avec l'Espagne, pourvu que cette puissance accordât des conditions raisonnables. Ce projet fut vivement combattu dans le conseil par le comte d'Essex, nouveau favori qui désirait se signaler dans les combats. Cécil, à la fin du débat, se contenta de lever le doigt et de prononcer ces paroles : « Les hommes de sang ne vivront pas la moitié de leurs jours. » Retenu au lit par sa dernière maladie, il conclut entre les États-Généraux et Elisabeth un traité très avantageux pour l'Angleterre. Honoré de la faveur de sa souveraine, aimé du peuple, respecté de ses ennemis, il expira sans douleur le 1 août 1598, au milieu de ses enfants et de ses amis. Cécil n'était ni d'une grande taille, ni d'une figure remarquable ; son visage avait pourtant quelque chose d'agréable ; ses manières, simples et polies, contribuèrent à lui attirer des amis. Sans être triste ni taciturne, il savait tellement se posséder, qu'il n'avait jamais son regard ni ses paroles qui firent découvrir ce qui se passait dans son âme. Il écoutait patiemment, et répondait avec promptitude, et toujours d'une manière proportionnée à l'intelligence de celui à qui il parlait. Détestant la paresse, il profitait du pe

lui laissaient ses occupations, pour lire, méditer, s'écrire. Il connaissait les cours étrangères qui concernaient les lois et l'économie de son pays. Il était versé dans la langue grecque et

Il faisait des vers latins et en a inséré dans différents. Plusieurs bibliothèques d'Angleterre conservent des copies de son ouvrage. Il publia des répons libelles contre le gouvernement le plus grand nombre existant en manuscrit. Hayns fit en 1740 un recueil des papiers de Cecil, lord Burleigh; en 1752, on fit paraître la collection de son ouvrage et son caractère lui avaient donné une facilité pour écrire ou dicter sans préparation les plus importants. Cecil fut doué d'une éloquence remarquable, il se distingua par la solidité de son esprit, son application au travail et sa probité. Son maniement des deniers publics tendait à conserver son pays, par le moyen de son économie et même des intrigués étrangers, systématiquement au caractère d'Elisabeth. Cecil n'aurait jamais pris un ascendant sur l'esprit de cette princesse de souverains ont été de leur autorité, il fut, pendant ans, regardé comme ministre, et jouit de plus que ceux qui l'avaient précédé et ceux qui le suivirent. Ses ministres d'Elisabeth, il n'aurait laissé à ses descendants une fortune considérable, avec une sage économie. Cependant avec une magnificence

conforme à son rang élevé et à la coutume du temps. Sa vie, publiée par Arthur Collins, peu de temps après sa mort, et réimprimée à Londres en 1752, renferme des détails précieux pour l'histoire.

CECIL (ROBERT), second fils du précédent, naquit en 1563. Il fut, à cause de l'extrême faiblesse de sa constitution, élevé dans la maison paternelle par sa mère, femme d'un mérite et d'une instruction rares; on l'envoya ensuite achever ses études à Cambridge. Il servit avec son frère sur la flotte qui combattit la fameuse armée invincible des Espagnols, et fut élu membre du parlement pour le comté de Hertford. Les leçons qu'il reçut de son père le formèrent de bonne heure aux affaires; il sut en profiter, devint habile courtisan et homme d'état distingué. Elisabeth reconnut son mérite, et, après l'avoir créé chevalier, l'envoya, en 1596, auprès du comte de Derby, ambassadeur en France. Elle le nomma ensuite second secrétaire d'état sous le chevalier François Walsingham, dont il obtint l'emploi, qu'il conserva jusqu'à sa mort, et, suivant l'expression d'un auteur contemporain, personne ne s'y comporta avec autant d'adresse. Il entretenait même à ses frais des correspondances dans toutes les cours étrangères; ce qui le mit à même de découvrir plusieurs complots tramés contre la reine. Cette conduite le rendit cher à sa souveraine, et odieux aux ennemis de l'Angleterre; ils exhaltèrent leur rage dans des pamphlets, où ils l'insultèrent grossièrement, et menacèrent même de le tuer. Elisabeth le combla d'honneurs, et il paraît qu'il en était plus avide que son père. En 1597, il fut un des commissaires envoyés en France pour négocier la paix entre ce royaume et l'Espagne. L'année sui-

vante, il succéda à son père dans la place de président de la cour des pupilles. Comme la reine avait mis de grandes restrictions à son autorité dans l'exercice de cette charge, il disait qu'il était lui-même en curatelle. Il remplaça aussi son père comme premier ministre, et, depuis ce moment, la direction des affaires fut entre ses mains. Il les conduisit, durant les dernières années d'Élisabeth, avec une vigueur et une habileté qui firent encore briller la fin d'un règne auquel son père avait contribué à donner tant d'éclat. Il fit secourir les États-Généraux abandonnés par la France, et apaisa en Irlande un soulèvement soutenu par les Espagnols. Le comte d'Essex, son antagoniste, s'était constamment opposé à son avancement; Cécil fut un des principaux auteurs de sa perte. Cependant sa haine sembla désarmée, lorsqu'Essex, amené devant le conseil privé qui devait faire une enquête sur sa conduite, prononça le discours éloquent et pathétique qui arracha des larmes aux spectateurs. « Cécil, qu'il regardait comme son ennemi capital, dit Hume, eut pour lui les procédés les plus honnêtes et les plus humains. » Essex s'étant mis ensuite en révolte déclarée, fut jugé par ses pairs. Là, son animosité contre Cécil lui fit accuser ce dernier d'être vendu aux intérêts de l'infante d'Espagne. Cécil, qui s'était attendu à cette accusation, comparut, et somma Essex d'en produire les preuves. Après un mûr examen, on la trouva dénuée de fondement. Cécil, tout en servant fidèlement Élisabeth, ne négligeait pas ses intérêts particuliers. Il eut l'art de persuader à Jacques qu'il fallait attendre tranquillement la mort d'Élisabeth, plutôt que d'exciter ses partisans à des tentatives imprudentes. Il prit d'ailleurs toutes les mesures

pour lui assurer le trône, et, au moment du mort de la reine, il lut son testament en public, et proclama Jacques son successeur. Cette conduite lui valut la confiance de ce monarque, et le maintint en place. Si les affaires ne furent pas dirigées sous ce règne avec la même énergie que sous ce de Cécil, ce n'est nullement à lui qu'il faut l'imputer, mais au naturel de son maître, qui vit avec quelque paix avec tout le monde, et avec l'Espagne. Jacques était à Cécil sans l'aimer; il lui accorda les honneurs qu'il put désirer consécutivement baron d'Essex, vicomte de Cramborn, enfin duc de Salisbury et chevalier de la Jarretière. D'un autre côté, l'université de Cambridge le nomma son chancelier, et fut un vif partisan de son roi, Cécil ne négligea pas les intérêts de son maître, et n'épousa jamais le parti de l'Église romaine, quoique soutenu par le roi et plusieurs courtisans, qui acquièrent des richesses immenses. La reine, persuadée de son dévouement, n'épargna aucun moyen pour dans l'esprit de son maître; Jacques lut même de se défaire de lui, mais ne parvenait pas à le gagner. Ses ennemis secrets de l'état furent aussi contre lui des complots réussirent pas. Désespérés, ils furent faire croire qu'il était d'opinion que Jacques avait eu une liaison avec une jeune fille. Au milieu de toutes ces intrigues, il avait rendu à ce prince et à son service des plus signalés. Le lord Montague reçut la lettre de Jacques qui l'avertissait de ne pas aller en France le 4 novembre 1605 au parlement, car il serait exposé à un danger imminent, il la porta au comte de Salisbury. Celui-ci eut l'air de ne pas s'en occuper, mais il fit acheter une grande quantité

voï, et, suivant plu-
il discourut de telle
ignification de cette
le monarque sur la
ter de quelle espèce
sait, et, en courtsan
sa la satisfaction de
fit ensuite honneur
ont il soutint la reli-
au parlement. L'an-
lonna, dans une de
te aux rois d'Angle-
narck. A la mort du
, grand trésorier, il
dépenses extrava-
s rendaient ce poste
ligé d'avoir quelque-
s moyens oppressifs ;
orça d'encourager le
dustrie, et chercha à
e l'Irlande. Il fit aussi
du canal qui porte à
ce que l'on appelle la
Son application aux
lle de son père ; mais
, bien moins robuste,
le bonne heure à l'ex-
était languissant de-
ps, lorsqu'il fut atta-
fication de maux qui
er aux eaux de Bath.
ir deux fois avant son
ima le prix qu'il att-
rvation, et le recom-
decins. N'ayant pas
: soulagement qu'il y
ut revenir à Londres ;
n chemin, le 21 mai
ial fait et même bos-
s'avantages extérieurs
ir des qualités remar-
doux, affable, poli,
: des grandeurs, d'une
ment philosophique.
moire prodigieuse et
ilité pour les affaires,
on esprit s'annonçait

par le feu de ses yeux ; son visage était
d'ailleurs assez agréable. On lui a at-
tribué plus de génie et de pénétration
qu'à son père ; mais il avait moins de
franchise, il poussait trop loin la
finesse. Sa politique tortueuse lui fit
trahir tous ceux qui s'occupaient avec
lui des affaires de l'état. On l'a accusé
d'avoir été en grande partie l'auteur
du triste sort de Walter Raleigh ; de
n'avoir gagné la faveur de Jacques
qu'en nourrissant chez lui les idées de
pouvoir arbitraire, que ce prince fai-
ble aimait tant à établir en système ;
enfin, d'avoir montré une avidité blâ-
mable dans plusieurs échanges de
terres qu'il conclut avec la couronne,
et dans divers moyens dont il se servit
pour augmenter sa fortune. Malgré
tous ces défauts, il fut, sans contred-
dit, le plus habile ministre de Jacques
1^{er}. Sa conduite envers Essex et Ra-
leigh lui avait attiré la haine du pu-
blic ; elle se manifesta par des écrits
où l'on empoisonnait ses discours et
ses actions, et où sa difformité four-
nissait matière à de nouvelles injures.
Le comte de Salisbury fut auteur d'un
ouvrage contre les catholiques, de
beaucoup de lettres, de discours au
parlement, et de notes sur le discours
du docteur Dee, relatif à la réforme
du calendrier. Plusieurs de ses lettres
ont été insérées dans les *Mémoires
d'état*, publiés par Edmond Sawyer,
Londres, 1725, 3 vol. in-fol. On a
publié la *Correspondance secrète de
Robert Cécil, avec Jacques VI, roi
d'Écosse*, Londres, 1766, in-12 ;
traduite en français la même année.

E—s.

CÉCILE (Ste.), vierge et martyre.
Si l'on pouvait s'en rapporter aux ac-
tes du martyre de cette sainte, dont
les plus habiles critiques révoquent en
doute l'authenticité, il faudrait dire,
qu'issue d'une noble extraction ro-

reur fut seul maître de l'empire, le génie inquiet de Cécina le porta à former contre la vie de ce prince une conspiration dans laquelle entraient une grande partie de la garde prétorienne. Elle fut révélée à Titus par un des conjurés, qui lui remit, écrite de la main de Cécina, la harangue que celui-ci devait faire aux soldats après l'assassinat. Cette preuve suffit à Titus : il invita Cécina à souper, et, au sortir de table, il le fit tuer dans le palais même.

Q—R—Y.

CÉDITIUS (QUINTUS). Voy. CALPURNIUS-FLAMMA.

CEDMON, ou CÆDMON, surnommé *le Simple*, à cause de la simplicité de ses mœurs et de son caractère, naquit en Angleterre, d'une famille anglo-saxonne, vers le commencement du 6^e. ou du 7^e. siècle, et entra dans l'ordre de S. Benoît, au couvent de Sternaushen, plus connu sous les noms de Witibi ou de Pharense. On rapporte que, l'esprit toujours tendu vers les choses célestes, Cedmon comprit, à l'aide du pouvoir divin, et par le secours du ciel, l'art et les effets de la poésie et de la musique. On a de lui plusieurs cantiques spirituels et plusieurs versions en anglais, ou plutôt en anglo-saxon, de la plus grande partie des histoires et des mystères de l'Ancien et du Nouveau Testament. Ses contemporains ne doutèrent nullement qu'il ne fût inspiré du ciel, qui révèle souvent aux petits ce qu'il dérober à la connaissance des sages et des gens instruits. L'un des biographes de Cedmon, le vénérable Bède, écrivain crédule, dit qu'il produisit des choses admirables; que, pendant son sommeil, il a composé des ouvrages qu'il transcrivait à son réveil, et que les hommes les plus savants, à force de soins, de travaux et de veilles, n'auraient jamais pu at-

teindre à la grandeur, à la sa diction. Ce qui est plus encore, c'est que, pendant qu'il son esprit conservait la même et que souvent on entendit sa bouche des chants doubles, composés avec art; il ensuite. Bède fait mourir C 676. On a imprimé à la 1655, in-4^o, un volume *Paraphrasis poetica Gem præcipuarum sacre paginarum, linguæ anglo-saxon manuscript. edita à Fr. Ja* contient, avec une version les Cantiques et Paraphrases de On les recherche aujourd'hui étant le plus ancien monument de la langue anglaise.

CEDRENIUS (GEOG) grec du 11^e. siècle, a écrit de chronique ou d'histoire depuis le commencement de jusqu'à l'an 1057 de J.-C. compilation sans critique et ment, et dans laquelle on trouve contes les plus absurdes, pour tout ce qui concerne l'ancienne. On en peut espérer quelque parti pour l'histoire empire. « Jean Scylitza, dit late, sert de continuateur à G et ces deux historiens sont la belle édition du Louvre, latine, donnée avec des notes Goar, et un glossaire de Char Fabrot, en 1647, 2 vol. in-1 édition fait partie de la collection connue sous le nom *zantine*; on ne fait aucun en cédentes. V

CEILLIER (REMI), savant dictin, né en 1688, à Bar entra fort jeune dans la con de St.-Vannes et de St.-Hy occupa divers emplois, devint titulaire de Flavigny, et mo

s avoir été président m. Barbeyrac ayant effacé de sa traduction *nature et des gens*, que « presque tous les premiers siècles sont et de la morale, dans ossières, » dom Ceilidoxe dans son *Apolle des Pères*, Paris, livre est diffus, mais ouvrage par lequel ce est le plus connu, est *énérale des auteurs artistiques*, Paris, 1729-40., dont le dernier, après la mort de l'auteur l'histoire des schoétend depuis Pierre à Guillaume d'Auvergne (15^e siècle). Il faut volume de tables, idet et Drouet, d'après Strohbol avait faites plume particulier. Ce estimé pour son exa-plet que celui de Ducoutient l'histoire de ins omis par ce der-être inférieur du côté ouvrages; mais ce dé- par l'étendue que le bé-ux siennes, lesquelles que sorte suppléer à la is. L'auteur s'y attache r une juste idée de la que père; à bien faire gmes, la morale et la emiers siècles. Il porte r le mérite, le style, ers écrivains, et mar-éditions selon l'ordre elles ont été données. eaucoup d'autres cir-endent la lecture inté-structive. Benoît XIV teur sa satisfaction par

deux brefs, où il loue sa personne et son ouvrage.

T—D.

CELER, architecte romain, vivait sous le règne de Néron. Ce fut par l'ordre de ce prince qu'il construisit, de concert avec Sévère, autre architecte renommé, ce palais devenu si fameux par son étendue et par les richesses qui y étaient prodiguées, et qu'on nomma *la Maison dorée*. Ces deux artistes y avaient réuni tout ce que l'orgueil, la mollesse et la magnificence peuvent exiger des derniers efforts de l'art. Sa vaste enceinte embrassait les monts Palatin et Esquilin. Le marbre, l'albâtre, le jaspe, la nacre, l'or, l'ivoire et les pierres précieuses enrichissaient les lambris, les voûtes et le pavé des appartements; des galeries composées de plusieurs rangs de colonnes, et longues d'un mille, formaient un magnifique portique, au milieu duquel s'élevait la statue du tyran, haute de cent vingt pieds. Une des salles de cet édifice merveilleux était couverte par une voûte tournante, dont les ornements représentaient les astres et le firmament. On faisait tomber à volonté de ce ciel factice une pluie d'eaux parfumées et d'essences précieuses. Les jardins, d'une étendue prodigieuse, renfermaient une multitude de bâtiments de tout genre, des lacs immenses, et toutes sortes d'animaux sauvages et domestiques. La Maison dorée disparut avec le monstre qui l'avait construite. Vespasien rendit le terrain aux Romains, et bientôt, sur ses ruines, s'élevèrent le Colisée et le temple de la Paix, dont les débris majestueux subsistent encore. L.—S.—E.

CÉLESTIN (S.), élu pape le 3 nov. 422, était romain et fils de Priscus. Il succéda à Boniface I^{er}. On a de ce saint pontife une lettre décrétale (de l'an 428) aux évêques de Vienne et de Nar-

bonne, qui prescrivit aux évêques de ne point porter un habit qui les singularise et qui les distingue du peuple, ce qui prouve qu'alors ce n'était point la coutume en occident de voir un costume particulier aux ecclésiastiques. Cette même décrétale défend de refuser la pénitence aux mourants : enfin, elle ordonne qu'on n'élise point un évêque étranger, et par conséquent désagréable au troupeau. « Il faut avoir, ajoute-t-elle, le consentement du peuple, du clergé, des magistrats. » Les erreurs de Nestorius et sa discussion avec S. Cyrille occupèrent le zèle de S. Célestin. Il provoqua le concile d'Ephèse, où S. Cyrille le représenta, et où Nestorius fut déposé. S. Célestin écrivit aux évêques gaulois pour défendre et consacrer la doctrine de S. Augustin, que quelques-uns d'entre eux rejetaient en soutenant les erreurs de Pélagie. S. Célestin ordonna que les psaumes de David seraient chantés dans l'église avant le sacrifice. Il mourut à Rome le 6 avril 452, après un pontificat de neuf ans et dix mois. Sa piété, sa prudence et ses lumières honorent sa mémoire. Ses lettres sont conservées dans le recueil de D. Constant, in-fol., et dans la collection des conciles. D—s.

CÉLESTIN II, pape, nommé, avant son exaltation, *Gui du Chastel*, parce qu'il était né à Città di Castello en Toscane, étudia sous Pierre Abailard. Le pape Honoré II le créa cardinal en 1128, et il succéda à Innocent II le 25 septembre 1145. Il mourut le 5 mars de l'année suivante. Rien ne rend remarquable son pontificat, qui ne fut que de cinq mois et trois jours. D—s.

CÉLESTIN III, élu pape le 30 mars 1191, était connu sous le nom de *cardinal Hyacinthe*, digne du titre de *Saintes-Maries*. Il était âgé

de quatre-vingt-cinq ans, et à Clément III. A son avènement, Henri VI, désigné empereur, vint en Italie pour se faire couronner et pour réclamer ses droits sur le royaume de Sicile, du chef de Constance, sa tante. Mais comme il paraissait à la tête de ses troupes en attitude de hostilité, la consécration du pape fut différée de retarder également le serment de l'empereur. Les Romains se rendirent au-devant de Henri, et promirent qu'il serait couronné, si seulement il voulait rendre ses châteaux de Capoue, qui inquiétaient le pays, et s'y engagea et tint parole. On fit monter le pape sur un pied de couronne que les évêques relevèrent et placèrent sur la tête de Henri. Flenry observe que c'est un auteur anglais, qui rapporte cette cérémonie, dont on ne voit de traces dans aucun couronnement, et il ajoute qu'un écrivain de ce temps est suspect sur l'histoire d'Henri. L'empereur remit la ville de Capoue au pape, et celui-ci aux Romains, qui la détruisirent. Quant aux Siciliens, malgré la protection que le pape accordait au roi Tancred, ils firent valoir ses droits par la force. Après des vicissitudes remarquables, il obtint un succès complet qu'il déshonora par des fautes. Célestin, zélé pour la croisade, cessa d'animer les princes de cette entreprise. Il approuva l'érection de l'ordre teutonique en Prusse. Il excommunia Léopold d'Autriche, pour avoir tenu le roi Richard contre les gens de bien. Il forma quelques plans sur le divorce de Philippe-Auguste, mais il n'y donna point de suite. La fin de cette affaire appartient aux temps postérieurs. Le pape mourut le 8 janvier 1198,

ans neuf mois et neuf
aux lui refusèrent de
es derniers moments,
il désirait, sous pres-
ion devant être libre;
arce que quelques-uns
raient, chacun en par-
uccéder. Il resta dix-
ni.

D—s.

IV se nommait *Geof-*
on; il était fils de Jean
: Tribelli, sœur d'Ur-

elu pape le 22 sep-
trente jours après la
re IX, par dix cardii-

. L'empereur Frédéric
res en prison. Célestin
hier de l'église de Mi-

it ensuite religieux de
ux. Il ne survécut que
à son élection, et ne

onné. On soupçonna
empoisonné. L'église
chef visible pendant

parce que l'empereur
les cardinaux prison-

rés de deux ans. D—s.
V (S.), élu pape à Pé-

llet 1204, s'appelait
ron. Il était originaire

é en 1215, de parents
ertueux. Animé, dès sa

nesse, du désir de ren-
nde, il avait négligé

instruction qui pût le
avait obtenu du pape

permission de fonder
e, suivant la règle de

ans cet esprit d'humil-
eait, il l'avait composé

es et sans études. Il en
chef-lieu à Sulmona,
sur une hauteur très-
ie le *Mont-de-Majelle*.

esseur de Nicolas IV.
de ce pape, les cardii-
nés en deux factions,

dont l'une tenait pour Charles-le-Boi-
teux, roi de Sicile, et était dirigée
par Mathieu Rosso des Ursins; l'autre
avait pour chef Jacques Colonne. Plus-
ieurs assemblées successives à Rome
n'eurent aucun résultat. Les maladies,
les séditions, les chassèrent tour à
tour de cette ville, et ce fut enfin à
Pérouse, qu'après vingt-sept mois de
vacance du St.-Siège, ils se trouvèrent
d'accord, par une espèce d'inspira-
tion, ou peut-être de lassitude, pour
élire Pierre de Moron, qui prit le nom
de *Célestin*, et le donna ensuite aux
religieux de sa nouvelle congrégation.
Le décret d'élection lui fut porté par
cinq députés, qui essayèrent les plus
grandes fatigues, dans une saison
brûlante, pour gravir jusqu'à la cel-
lule où se tenait enfermé le saint re-
clus, qui ne parlait que par une fenê-
tre grillée. A travers cette grille, ils
aperçurent un vieillard de soixante-
douze ans, pâle, exténué de jeûnes,
la barbe hérissée, les yeux gonflés de
larmes, et tout effrayé du change-
ment inopiné de sa fortune. Les dépu-
tés se prosternèrent devant lui; Pierre
se prosterna de son côté, puis il prit
par la fenêtre le décret d'élection, et
se remit en prières pour consulter
Dieu. Il se releva, et déclara qu'il ac-
ceptait, pour obéir à la voix du ciel et
ne pas abandonner l'Église dans son
besoin. La joie fut extrême parmi le
peuple, qui admirait sa piété. On ac-
courut de toutes parts pour le voir.
Charles-le-Boiteux et son fils Charles-
Martel, roi de Hongrie, ne furent pas
les moins empoussés, par des motifs
qui ne tardèrent pas à éclater. Le nou-
veau pape voulut être sacré dans la
ville d'Aquila, malgré les instances
des cardinaux, qui voulaient qu'il
fût à Rome même, ou du moins à Pé-
rouse. Pierre fit donc son entrée dans
Aquila, monté sur un âne, dont la barbe

CEL

t tenue par les deux rois Charles, estin ne manquait point de bon sens le justesse dans ses discours; mais défaut de connaissance du monde rendait incertain et timide. Il ne lait jamais qu'en italien, le latin lui at trop peu familier pour qu'il s'exât à en faire usage. Son ignorance affaires le précipita dans de fausdémarches; elle l'obligea à faire mauvais choix, et à placer sa conice dans des gens qui n'en étaient assez dignes, tel que Jean Castro Céli, d'abord moine et prévôt du nt-Cassin, puis archevêque de Béent. Il le fit chancelier de l'église aaine. C'était un homme instruit, is intéressé, et on l'accusa d'avoir rainé le pape dans beaucoup de tes politiques. Le roi de Sicile veillaussi à ses intérêts. Dans le projet il avait formé de s'emparer de l'est de Célestin, il le détermina à veà Naples, où les cardinaux gémissent de le voir établi, au lieu de rer à Rome le siège pontifical. Ce là que Charles fit approuver par ape le traité avantageux qu'il avait avec Jacques, roi d'Arragon. Il fit plus donner l'archevêché de Lyon on second fils Louis, prisonnier roi d'Arragon, qui n'avait que gt-un ans et n'était pas tonsuré. estin s'empressa de confirmer la dation qu'il avait faite de son nouordre, en l'affranchissant sur tous points de l'autorité de l'ordinaire, des privilèges exorbitants et qui ent restreints par la suite. Il fit une motion de douze cardinaux, la plufrançais, entre autres Jean Leine, fondateur du collège qui porson nom à Paris. La simplicité de estin, son défaut d'expérience, la esse de son âge, mettaient à chainstant sa bonne foi en danger re surprise et trahie. On trouvait

CEL

des grâces accordées à trois ou quat personnes à la fois, des bulles solées en blanc, des bénéfices donnés avant qu'ils fussent vacants. Le tem de l'Avent étant proche, Célestin t solut de se retirer dans une petite cule en bois, qu'il avait fait constru dans un de ses appartements, et donner commission à trois cardina d'expédier toutes les affaires. Le cardinal des Ursins s'opposa fortement cette mesure. Célestin sentit alors que le fardeau était au-dessus de ses forces; il consulta pour savoir s'il était permis d'abdiquer. Les gens intéressés à gouverner sous son nom ne manquaient pas de l'en détourner, mais, à l'instigation de Benoît Cajtan, qui lui succéda sous le nom *Boniface VIII*, Célestin, persista dans sa résolution, assembla, le 13 décembre 1294, un consistoire, où il lut un papier qui contenait son acte de cession en termes simples, mais fermé. Cette pieuse résignation fit répandre des larmes à toute l'assemblée. Célestin se retira pour laisser délibérer à liberté. Il rentra, et les témoignages de douleur et de regret se renouvelent lorsqu'on vit ce saint homme dépourvu des ornements de sa dignité et revêtu du simple habit de moine qu'il s'était empressé de reprendre. Célestin survécut dix-sept mois à sa abdication, et mourut dans un couteau où Boniface VIII le retenait prisonnier, le 19 mai 1296 (*V. Boniface VIII*). Il fut canonisé par Clément en 1313. On a de Célestin V divers opuscules dans la *Bibliothèque des Pères*; les principaux sont : *Relatiō vite sue*; *De virtutibus*; *De vitio*; *De hominis vanitate*; *De exemplis*; *De sententiis patrum* (1). D—3.

(1) Sa vie, écrite en latin par le cardinal d'Albe archevêque de Cambrai, fut remise en meilleur style par Denis Lefèvre, et imprimée à Paris

CELESTIN, anti-pape, élu le 20 libre 1124, ne garda le Saint-que vingt-quatre heures, et le aussitôt à Honoré ou Honorius II. (HONORÉ.) Lenglet-Dufresdans ses *Tablettes chronologi-* lui donne le nom de *Calixte*; il nait *Thibaud* avant son élec-

D—s.

CELESTIUS, le collègue, plutôt disciple de Pélage, ce qui fit urs sectateurs s'appelaient indif-ment *Pélagiens* ou *Célestiens*, rlandais selon les uns, écossais les autres, et même, selon d'au-natif de la Campanie, dans le me de Naples. Issu d'une famille , mais eunuque de naissance, il nta quelque temps le barreau, quitta pour entrer dans un mo-e, où il mena une vie très régu-On croit qu'il avait puisé ses er-à l'école de Ruffin le Syrien, et les 402, il avait écrit contre le pé-iginel, avant Pélage. Après avoir aucoup de prosélytes à Rome, il dit en 409 en Afrique, se pré-à Aurèle, évêque de Carthage, être admis à la prêtrise. Aurèle, ou par le diacre Paulin, qui le ça comme répandant des erreurs reuses, convoqua un concile 'examiner et le juger. Célestius, ur répondre à la dénonciation lin, tergiversa dans ses répon-rosant ni avouer, ni désavouer reurs qui lui étaient imputées, utant de questions problémati-Il s'agissait néanmoins de savoir m était né mortel; si son péché it personnel, ou s'il était trans-é à ses descendants; si les en-'apportent en naissant; si, sans tème, ils peuvent parvenir à la rnelle; si la loi de Moïse avait,

comme celle de J.-C., le privilège de procurer le salut du genre humain. Il fut convaincu d'erreur sur tous ces chefs, condamné, et privé de la communion de l'Église. Il interjeta appel au Saint-Siège, et, sans donner de suite à cet appel, il alla se faire ordonner prêtre à Éphèse, par surprise. Reconnu ensuite, il fut chassé de la ville, se rendit à Constantinople, où il éprouva le même traitement de la part de l'évêque Atticus, et se détermina enfin à aller poursuivre à Rome son appel, interjeté depuis cinq ans. Innocent I^{er}. était assis sur la chaire de S. Pierre; il confirma le jugement rendu par le concile de Carthage. Après la mort de ce pontife, il eut accès auprès de Zozime, son successeur, lui présenta une confession de foi, où ses erreurs étaient exposées sans dénigrement. Zozime, séduit par la profession hypocrite qu'il faisait de se soumettre au jugement qui serait porté, cherchant à ne pas irriter un homme dont il espérait que les talents pourraient être utiles à l'église, prononça, à la tête d'un concile composé de son clergé, et de divers évêques et prêtres qui se trouvaient à Rome, que la confession de Célestius était très catholique. Il voulut néanmoins attendre la réponse des évêques d'Afrique, avant de lever l'excommunication qu'ils avaient portée contre lui; mais, dans sa lettre à ce sujet, il leur reprocha d'avoir agi avec trop de précipitation dans leur jugement et trop de légèreté dans la confiance donnée aux dénonciateurs. Ces dénonciateurs étaient les évêques Héros et Lazare, et le diacre Paulin. Il les traita de fourbes; il déposa les deux premiers, et cita le dernier devant son tribunal. Les évêques africains, choqués et du jugement et des reproches de Zozime, se réunirent au concile, au nombre

14°. Lelio Marino public aussi la vie du saint, en italien, Milan, 1677, in 4°.

CEL

eux cent quatorze ; ils confirmèrent leur premier décret et celui du pape Innocent, représentèrent à leur tour à Zozime qu'il s'était trop hâté de croire Célestius sur ses paroles, et conjurèrent de ne pas recevoir son hérésiarque à sa communion, qu'il n'adhérait expressément au décret du pape Innocent. Zozime se rendit à ces représentations. Il révoqua son premier décret, et adhéra aux anathèmes de son prédécesseur et du concile de Carthage, contre Célestius. Vers le pontificat de S. Célestin, successeur de Zozime, Célestius, qui avait été chassé de Rome par ordre de l'empereur Honorius, eut l'audace d'y revenir pour demander la révision du décret qui le condamnait, comme si son jugement n'avait pas eu tous les caractères d'un jugement définitif et inébranlable. Rejeté par ce pape, il se rendit à Constantinople, où il trouva dans Théodose le digne protecteur dans le fameux concile de Nicée. Son projet était d'obtenir d'un concile général ; mais ses instances et celles de Nestorius furent repoussées par Marius Mercator, simple évêque, qui, dans un mémoire présenté à l'empereur, fit connaître la personne et les erreurs de l'hérésiarque. Célestius et ses partisans eurent encore recours, en 450, au concile d'Éphèse, où ils ne furent pas reçus. Depuis cette époque, il n'est plus question de lui dans l'histoire, et l'on n'est pas sûr de la date et du lieu de sa mort, que de la date et du lieu de sa naissance. On voit, par quelques fragments de ses écrits, conservés par les œuvres de S. Augustin, que cet évêque avait un esprit vif, subtil, exercé aux sciences de la philosophie, doué d'une grande facilité de parler. Il avait d'ailleurs le caractère plus hardi, plus entreprenant que Pelage. T—D.

CEL

CELIDOINE, évêque de Besançon, succéda à S. Léonce, vers l'année 445. S. Hilaire occupait alors le siège d'Arles, résidence du préteur des Gaules, et en conséquence voulait étendre sa juridiction sur toutes les églises des Gaules. S'étant rendu à Besançon accompagné de S. Germain, évêque d'Auxerre, il cita Celidoine à paraître devant l'assemblée des prélats de ces provinces Séquanaise et Viennoise pour se justifier des accusations dirigées contre lui, et le déposa, sans autre texte que son élection était irrégulièrement attendue qu'avant d'être promu à l'épiscopat, il avait été juge, et qu'en outre il avait épousé une veuve. Celidoine appela de cette sentence au pape S. Léon, qui convoqua un concile pour examiner l'affaire, et le renvoya dans son siège. (Voy. S. HILAIRE). C'est le premier exemple d'un appel interjeté au pape par un évêque. S. Léon fut si satisfait de la déférence de Celidoine, qu'il lui fit don de plusieurs reliques qu'il rapporta à Besançon ; mais cette ville ayant été saccagée en 451 par Attila, toutes les reliques et les vases précieux que renfermait le trésor de son église furent détruits et pillés. On croit que ce barbare fit mettre à mort Celidoine ; du moins les légendaires donnent à ce prélat le titre de martyr ; cependant il n'en est aucune mention dans le bréviaire de ce diocèse. W—S.

CELLAMARE (ANTOINE-GIUSEPPE), duc de Giovenazzo, prince de Naples en 1657, d'une famille illustre originaire de Gênes, fut élevé à la cour de Charles II, fit ensuite plusieurs campagnes, et, en 1702, accompagna Philippe V, petit-fils de Louis XIV, pour défendre le royaume de Naples contre les Impériaux. Il signala son courage la même année à la bataille de Luzzara, fut fait mar-

le-camp, servit en cette qualité de Gaète, en 1707. y fut prisonnier des Impériaux, transféré au château de Milan, et en détention jusqu'en 1712, de son échange. De retour en France, le prince de Cellamare fut ministre du cabinet, et, en 1717, ambassadeur extraordinaire à Rome, où il devint le principal instrument des desseins d'Albéroni d'une conjuration contre Louis XV, régent du royaume de France, d'arrêter ce prince à Rome, d'assembler les états-généraux, et de déférer la régence à Louis XV, qui, maître des deux royaumes, aurait fait trembler à son tour l'Europe. Cellamare n'attendait que les derniers ordres de la cour de France pour l'exécution de ce hardi projet, lorsque la conjuration fut découverte par une courtisane. Des lettres que Cellamare envoyait à Madrid par le comte de Porto-Carrero, ayant été interceptées, on y trouva tous les détails de la conspiration qu'avait tramée Cellamare avec le duc, la duchesse de Maine, et d'autres seigneurs ennemis du régent. Le prince Cellamare fut arrêté vers la fin de l'année et conduit avec une escorte de troupes aux frontières d'Espagne. Il fut transféré, en arrivant à Madrid, capitaine-général de la Vieille-Castille, et à Séville, le 16 mai 1733, âgé de soixante-dix-sept ans, comblé de faveurs de sa cour. On trouve les détails de la conspiration du prince Cellamare dans les *Mémoires de Louis XV*, par de Piossens, édition de L'abbé Lenglet-Dufresnoy, Amsterdam, 3 vol. in-12. Lenglet avait été transféré lui-même à la découverte de la conspiration.

B—P.

CELLARIUS (MARTIN), surnommé *Cellarius*, né en 1499, à Stut-

gard, fit ses études à l'université de Wittenberg, où il s'appliqua avec succès aux langues orientales, et devint un des plus rigides sectateurs des dogmes de Luther. Stork, fameux anabaptiste, s'était rendu si redoutable par ses violences et son talent pour la dispute, que personne n'osait entrer en lice avec lui. Cellarius, plus hardi, se présenta au combat avec confiance. Stork, qui possédait à fond la doctrine de Luther, leur commun maître, mit de côté les conciles, les saints pères, tous les monuments de la tradition, considérés sous le rapport de règle de la foi, et réduisit toute la dispute au principe du jugement particulier pour l'interprétation de l'Écriture sainte. Cellarius, ne pouvant disconvenir du principe, ni en nier les conséquences rigoureusement déduites, mit bas les armes, et devint aussi zélé anabaptiste qu'il avait été zélé luthérien. Afin d'être plus libre dans ses opinions, il se retira à Bâle, y professa la théologie, et mourut de la peste le 11 octobre 1564. On croit que, sur la fin de ses jours, il avait abandonné le parti des anabaptistes pour se jeter dans celui des ariens; aussi était-il regardé par les sociniens de Transylvanie comme un homme suscité du ciel, ainsi que Servet, pour donner des idées plus justes de Dieu et de J.-C.; de même que Luther et Zwingle l'avaient été pour éclaircir les matières de la justification et des sacrements. Ses livres théologiques sont des commentaires sur une grande partie de l'Ancien Testament : *De veteris et novi hominis ortu atque natura axiomata*; *De ortu, natura, usu atque discrimine eorum jubileorum quos Deus instituit, quidque inter hos et falsos ab adversario confectos intersit*, etc. Il a en outre composé plusieurs écrits ou commentaires sur la

Politique et la Rhétorique d'Aristote; un traité intitulé : De censurâ veri et falsi, où il explique la logique de cet ancien philosophe. Enfin, il est connu des savants par un traité qui a pour titre : Cosmographia elementa, commentatio astronomica, et geographica, Bâle, 1541. T—D.

CELLARIUS (JEAN), dont le vrai nom allemand était *Kellner*, naquit en 1496, à Kundstadt, sur les frontières de la Bohême et de la Moravie. Il fut professeur de langue hébraïque à Louvain, à Tubingue, à Heidelberg, à Wittemberg et à Leipzig, et se livra avec succès, dans cette dernière ville, au ministère de la chaire. Les protestants le regardaient comme un de leurs meilleurs prédicateurs après Luther, et il fut appelé en cette qualité à Francfort, et ensuite à Dresde, où il mourut, le 21 avril 1542. Il a laissé quelques ouvrages de grammaire hébraïque et de théologie. — Christian CELLARIUS, helléniste flamand du commencement du 16^e siècle, né à Isenburg, près de Furnes, fut professeur de langue grecque à Louvain, et ensuite recteur des écoles de Berg-St.-Vinoc. Il a publié : I. *Oratio contra mendicitatem publicam, etc.*, Anvers, 1530, in-8°; II. *Carmen Heroicum de bello per Carolus V, in Hungariâ adversus Solumanicum Turcarum imperatorem gesto, ibid.*, 1533, in-8°; III. *Carmen de incendio urbis Delphensis, ibid.*, 1526, in-8°. C. M. P.

CELLARIUS (JACQUES), bisaïeul du célèbre Christophe Cellarius, fut le premier de sa famille qui latinisa son nom allemand *Keller*, qui signifie *cave, cellier*. Il fut professeur de philosophie et d'éloquence au gymnase de Lauringen, et donna des éditions classiques des *Épithètes* de Cicéron, du *Thesaurus Ciceronianus* de Nizolius,

et de la *Phraseologia* I Schorus. Il vivait encore Daniel CELLARIUS, natif dans le Wurtemberg, écrivain du précédent, et fut *Speculum orbis terrarum*. Anvers, 1578, in-fol. C'est des meilleurs cartes géographiques ce temps-là, gravées en Jean de Jode. — André autre géographe, cosmographe, thématicien, recteur du Horn, en Hollande, publia I. une *Architecture militaris*. II. une *Description de la Lithuanie*, Amsterdam, 1611, qui fut traduite en hollandais. C'est une compilation tirée de leurs auteurs polonais; on y trouve quelques anecdotes et de belles vues. III. *Harmonia macrocosmi et microcosmi, Atlas universalis et novus versu creati*, Amsterdam, 1658, fol. Cette cosmographie se trouve dans les atlas de Blaeu; on en a donné une nouvelle édition en 1708. — Il ne faut pas confondre cet auteur avec CELLARIUS, pasteur à Wittemberg, qui publia plusieurs ouvrages de théologie, et mourut en 1562.

CELLARIUS (CHRISTOPHE), un des plus savants et des plus célèbres philologues du 17^e siècle, né en 1638, à Smalcalde, ville de la Saxe, dont son père était évêque (dignité qui répond à celle des catholiques). Il étudia dans ses universités d'Allemagne. À l'âge de trente ans, il enseigna la philosophie morale et les langues à Weissenfels. En 1675, il fut recteur du collège de Weissenfels de ceux de Zeitz et de Leipzig. Lorsque le roi de Prusse vint à Weissenfels, Cellarius, professeur d'éloquence et

le 4 juin 1707, après avoir
 mps tourmenté de la pierre.
 , avec de savantes notes,
 lentes tables, très exactes,
 is d'un grand nombre d'au-
 ns, des épîtres de Cicéron,
 le Pline, de Cornélius Né-
 uinte-Carce, d'Eutrope, de
 ifus, de Velleius Patercu-
 ouze panégyristes anciens,
 ce, de Minutius Félix, du
 Cyprien sur les idoles, de
 de Prudentius, de Silius
 de Zozime, de Pænius,
 de Pic de la Mirandole, du
eruditionis scholasticæ
 Faber. Les ouvrages qui lui
 vent en propre sont: I. *His-*
iqua, Jéna, 1698, in-12,
 versiciel de l'histoire ancien-
rhographia latina ex ve-
umentis, etc. La meilleure
 t celle qu'a donnée Th.
 arles, Altenburg, 1768,
Antibarbarus, seu de la-
ediæ et infimæ ætatis liber,
 95, in-12, ouvrage esti-
uræ posteriores de barba-
idiotismis sermonis latini,
 20, in-12; V. *Breviarium*
um romanarum, Halle,
 - 8°, traduit en français
 Vaslet, la Haye, 1725,
 I. *Notitia orbis antiqui*,
 4°, Leipzig, 1701, 1706,
 1775, avec les additions
 rtz. Cette dernière édition
 s complète et la meilleure.
 ick fit un petit abrégé de
 se, Londres, 1764. En 1774,
 où les cartes de Delille et de
 avaient rendu presque en-
 inutiles celles de Cellarius,
 a de graver ces dernières à
 une échelle beaucoup plus
 : avec luxe. On réimprima
 cet atlas l'abrégé de Samuel

Patrick, et quelques morceaux de
 Jacquier et de Boscovich sur la géo-
 graphie ancienne. Ce recueil est intitu-
 lé: *Christophori Cellarii notitiæ or-*
bis antiqui in compendium redacta,
novis præfationibus exornata à Fran-
cisco Tirolio et Johanne Baptista
Ghisio, communi sumptu atque la-
bore amplioribus tabulis aucta et
accuratioribus catalogis locupletata.
 1774, in-fol. oblong. Les éditeurs de
 Leipzig réimprimèrent, en 1776, les
 morceaux de Jacquier et de Boscovich;
 ils y joignirent dix-huit cartes du moyen
 âge, que Cellarius avait dressées pour
 un second traité de géographie qu'il
 se proposait de donner. Ce supplément
 important, et qu'on doit joindre à
 l'édition de 1775, est intitulé: *Ap-*
pendix triplex notitiæ orbis antiqui
Christophori Cellarii cum tabulis
æneis XVIII, Leipzig, 1776, in-4°.
 de 25 pages avec 18 cartes. Les détails
 dans lesquels nous venons d'entrer
 sur les diverses éditions de ce traité
 prouvent déjà que c'est le plus célèbre
 de tous les ouvrages de Cellarius, et
 celui qui a eu le plus de succès. A l'é-
 poque où il avait entrepris son ouvra-
 ge, Ortelius avait, à la vérité, dévelop-
 pé dans un grand atlas, et resserré
 dans un seul volume tout ce que, dans
 l'état imparfait où se trouvait de son
 temps la géographie moderne, on pou-
 vait savoir de géographie ancienne.
 Camden avait traité spécialement de la
 Grande-Bretagne; Cluvier, de la Ger-
 manie, de l'Italie et de la Sicile, qu'il
 avait parcourues pour cet effet; Valois
 et Sansou, de la Gaule; Paulmier,
 d'une partie de la Grèce; Briet avait
 même donné la première partie de son
Parallèle de la géographie ancienne
et moderne, qui comprenait toute l'Eu-
 rope; mais aucun auteur n'avait en-
 core publié un traité de géographie
 ancienne complet et suffisamment

CEL

Cellarius eut donc l'avantage de présenter, le premier, un grand ouvrage, et cet avantage, dont son ouvrage a joui dans sa nouveauté, il le possède encore aujourd'hui. Cependant, il s'en faut de beaucoup que le mérite de cette production réponde à sa célébrité; on a déjà depuis longtemps remarqué que l'auteur ne fait qu'un usage des lumières que lui fournit la géographie moderne pour illustrer la géographie ancienne. Il est compilateur, et nullement géographe. Son traité est presque entièrement composé de fragments d'auteurs anciens, qui ne sont même pas disposés avec un ordre. Cette méthode de transcrire au long les textes anciens, d'ailleurs si mauvaise pour un traité spécial et consacré à un pays quelconque, est mauvaise pour une description générale du monde. On peut voir dans Nicéron le détail des autres ouvrages de Cellarius. La plupart sont relatifs à la littérature antique latine, ou à l'étude élémentaire des langues hébraïque, saxonne et grecque. Sa dissertation, *De studiis anorum litterariis in urbe et provincia*, se trouve dans le tome III de *Saurus* de Sallengre. Ses dissertations, ses harangues et ses lettres ont été publiées, de 1712 à 1715, par Valch, qui y a joint l'histoire détaillée de sa vie et de ses écrits. — CHRISTOPHE CELLARIUS, fils du précédent, fut secrétaire du roi de Prusse dans les affaires de la basse Saxe. Il a publié : *Origines et successiones principum Wettinensium usque ad presentem duces et electores qui ab illis orti sunt*, Halle, 1697, in-4°. Ouvrage curieux et bien écrit. — SALOMON CELLARIUS (SALOMON), autre fils de Christophe, né en 1676, à Zeitz en Saxe, semblait destiné à marcher sur les traces de son père, mais il se livra à un autre genre de travail, et fut employé dans une carrière différente.

CEL

Il fit, de la médecine, l'objet de son étude particulière, et se livra surtout à des recherches intéressantes sur l'origine de cette science; mais ce travail n'était point encore terminé, quand Cellarius, reçu depuis peu licencié à l'université de Halle, mourut en 1700, âgé seulement de vingt-quatre ans. Son père compléta le manuscrit, et le publia sous ce titre : *Origines et antiquitates medicæ, post præmissarum Salomonis Cellarii excessum emendatioribus auctiorisque editæ à Christophoro patre*, Jena, 1701, in-8°. C.

CELLINI (BENVENUTO), sculpteur, graveur et orfèvre, né à Florence en 1500, excella surtout dans ce dernier genre. Un amateur anglais, voyageant en Italie en 1774, a payé 800 louis une tasse d'argent ciselée par cet artiste. D'un caractère bizarre, d'un esprit querelleur et indépendant, on le voyait à tout propos les armes à la main. Lors du sac de Rome par le connétable de Bourbon, Cellini se réunit à quelques-uns de ses amis, pour opposer une faible résistance; il se vante même, dans une histoire de sa vie écrite par lui-même, dont il existe une édition in-4°, Cologne, sans date (Naples, 1730), réimprimée à Milan, 1806, in-8°, d'avoir tué ce général d'un coup d'arquebuse. S'étant ensuite réfugié au château Saint-Ange, on lui confia le service de cinq pièces d'artillerie, et il s'en acquitta si bien, qu'on si on l'en croit, il tua aussi le prince d'Orange. Sous Paul III, il fut accusé faussement d'avoir, pendant le sac de Rome, détourné et volé les joyaux de la couronne pontificale; quoiqu'il fût justifié, il ne sortit de prison que sur les instances de François I^{er}, qui voulait l'attirer à son service, cet artiste ayant beaucoup plu au roi de

un voyage qu'il avait déjà fait en France. Arrivé à Fontainebleau, il fut accueilli avec distinction ; mais ce personnage singulier, qui savait tout de choses, ignorait l'art de faire sa cour. Le roi lui ayant demandé une figure colossale pour une fontaine, Cellini fit voir son modèle au monarque sans l'avoir montré auparavant à la duchesse d'Étampes, cette femme toute-puissante, et qui protégeait le Primatice : elle ne cessa de desservir Cellini jusqu'à ce qu'elle eut obtenu son renvoi. Un jour que cette dame avait empêché le roi de venir voir pendant le jour un *Jupiter* que cet artiste avait exposé dans la galerie de Fontainebleau, et que la duchesse avait fait placer, par malice, auprès des belles statues antiques qui arrivaient de Rome, Cellini parvint à éclairer sa figure par le moyen des lumières d'une façon si avantageuse, que toute la cour lui prodigua les plus grands éloges. De retour dans sa patrie, Cellini exécuta en marbre plusieurs figures, et en jeta quelques-unes en fonte. Parmi ces dernières, on remarque un groupe de *Persée qui coupe la tête de Méduse*, et, parmi les premières, un *Christ* pour la chapelle du palais Pitti. Cellini avait un talent supérieur pour graver des coins de monnaie, des médailles, et monter les pierres fines. Joignant des connaissances nombreuses et variées à la multitude de ses talents, cet artiste a laissé plusieurs ouvrages écrits en italien, entre autres, *Due trattati, uno intorno alle otto principali arti dell'oreficeria, l'altro in materia dell'arte della scoltura*, etc. La 1^{re} édition de ces ouvrages porte la date de Florence, 1568, in-4^o, et la 2^e., beaucoup meilleure, celle de 1751. On a aussi de Cellini des fragments d'un *Discours sur les*

principes et la manière d'apprendre le dessin. Son style est libre sans apprêt, sans art, original comme son esprit : il est réputé classique, souvent cité dans le vocabulaire *del Crusca*. Il mourut à Florence, le 2 février 1570. P—Z.

CELLOT (Louis), né à Paris en 1588, jésuite en 1605, successivement recteur à Rouen, à la Flèche provincial de la province de France mourut dans sa ville natale le 20 octobre 1658. Chargé par sa société de défendre les privilèges des réguliers contre les droits des pasteurs, il publia un traité *De hierarchia et hierarchicis libri IX*, Rouen, 1641, in-folio il s'attacha surtout dans cet ouvrage à combattre le fameux *Petrus Avilius*, approuvé par le clergé de France (Voy. BARCOS). Il y soumettait les conciles généraux à l'autorité du pape; soutenait que les religieux spécialement les mendiants, dont la fonction était de prêcher et de consacrer, appartenaient à la hiérarchie que les jésuites, en vertu de leurs privilèges particuliers, participaient même prérogative; et il attribuait au pontife romain le pouvoir de soustraire les uns et les autres à la juridiction des ordinaires, pour l'exercice des fonctions du ministère ecclésiastique. L'ouvrage contenait plusieurs autres propositions du même genre. La faculté de théologie de Paris eut sur le point de lancer une censure contre le livre, lorsque le cardinal Richelieu, s'étant porté pour médiateur, ménagea, entre le jésuite et les docteurs, des conférences dont le résultat fut que le premier rétracta plusieurs de ses propositions, en accéda à d'autres, donna un sens favorable à quelques-unes. Cette rétractation tout ample qu'elle était, ne put empêcher que le livre ne fût mis à

CEL

à Rome, et condamné avec des
 es flétrissantes par l'assemblée de
 gé de 1642. Cette assemblée char-
 le docteur Hallier de le réfuter,
 qu'il fit par son traité *De hierar-*
di ecclesiasticâ. Le Père Cellot lui
 posa *Horsrum subcisivarum li-*
singularis, Paris, 1648, in-
 8°, où il rétractait sa rétractation. Ce
 fut pour le confondre que la faculté
 de théologie fit imprimer sa déclara-
 tion. Dans cette circonstance, parut
Biologia pro Lud. Cellot, ouvrage
 soigneusement écrit, plein de sel, de
 pensées ingénieuses, d'une critique
 franche et délicate, où l'ironie était bien
 tenue d'un bout à l'autre : l'auteur
 est Hamon, docteur en médecine,
 puisé sous le nom d'*Alype de Ste-*
voix. Outre les ouvrages publiés
 dans cette dispute, le P. Cellot fit im-
 primer à Paris, en 1658, divers
 écrits d'Hincmar de Reims, qui man-
 quaient dans l'édition des œuvres de
 ce savant archevêque, donnée par le
 P. Sirmond. Il y joignit les actes du
 concile de Douzy avec des notes, et
 diverses pièces inédites concernant la
 fautive contestation entre les deux
 évêques. On a encore de lui : *Histo-*
ria gothescalchi, Paris, 1655, in-
 8°, et quelques productions de col-
 lection. Le P. Cellot était savant, écrivait
 bien dans les deux langues; mais l'es-
 prit de corps l'emporta au-delà des
 bornes.

T—D.

CELS (JACQUES-MARTIN), culti-
 vateur et botaniste, naquit à Versail-
 les en 1745. Il entra dans les bureaux
 de la ferme générale, et devint rece-
 veur à l'une des barrières de Paris.
 Sa caisse ayant été pillée dans une
 émeute au commencement de la ré-
 volution, et les entrées de Paris ayant
 été supprimées, il fut obligé de tirer
 parti de ses connaissances en botani-
 que et en agriculture, sciences qui n'a-

CEL

vaient été pour lui, jusqu'alors, qu'
 des objets de délassements. Il avait
 suivi les leçons de Bernard de Jussieu
 s'était lié avec Lemonnier le médecin
 J.-J. Rousseau, et d'autres amateurs
 de plantes, et s'était formé un jardin
 botanique très curieux, au moyen de
 échanges que lui avait procurés sa cor-
 respondance. Il cultiva désormais les
 plantes étrangères pour en faire un
 commerce, et il contribua beaucoup
 à en répandre le goût. Les botanistes
 désireux d'étudier les plantes rari-
 tes qui se trouvaient en fleur dans
 son jardin, y étaient bien accueillis,
 ce qui a donné lieu aux deux
 beaux ouvrages de M. Ventenat, in-
 titulés : l'un, *Jardin de Cels*, et
 l'autre, *Choix de plantes tirées du*
jardin de Cels, in-fol., avec de belles
 gravures (Voy. VENTENAT). Cels lui-
 même ayant eu, avant son malheur,
 le goût des livres et possédé une belle
 bibliothèque, avait publié, de concert
 avec le libraire Lottin, l'ouvrage in-
 titulé : *Coup-d'œil éclairé d'une grande*
de bibliothèque à l'usage de son
possessionneur de livres, Paris, 1775,
 in-8°; ce n'est qu'un recueil d'étiquet-
 tettes, faites pour être découpées et
 placées sur les rayons, afin de distin-
 guer les livres d'après les sujets aux
 quels ils se rapportent. Il a fourni des
 notes pour la nouvelle édition d'*Olivier*
de Serres, pour le nouveau *Livre*
quintinie et pour quelques autres ou-
 vrages d'agriculture, et ayant été em-
 ployé sous différents titres pour une
 partie de l'administration au ministère
 de l'intérieur, il a publié successivement
 des *Instructions* sur diverses
 branches d'agriculture, et a eu surtout
 une grande part à la rédaction du pro-
 jet de code rural. Il appartenait à la
 section d'agriculture de l'institut, de
 l'origine de cette compagnie, et était
 l'un des principaux membres de

et dans une langue morte, d'être entendu diversement, selon que chaque interprète à sa guise les même sages, plusieurs écrivains d'opinions différentes ont cru y avoir trouvé des preuves de leurs assertions; quelquefois même, ils ont offert sa doctrine comme la leur, reproche qu'on ne peut faire à Fabricio de Aquapendente. Celse, en effet, est son auteur originaire; presque partout il le cite, et souvent il l'interprète avec la sagacité qu'on doit attendre d'un praticien qui, en fait de la lecture des anciens, a acquis une aussi grande réputation. Il se qualifie d'auteur admirable: *Admirabilis Celsus in omnibus, quomodo sturnâ versare manu, versare sturnâ consulo*, dit-il dans la première partie de ses *Ouvrages chirurgicales*. Quelques-uns ont donné à Celse le nom de compilateur; mais, quel que soit le sens qu'on attache à cette dénomination, on ne pourra empêcher de dire que son travail est nullement à comparer aux ramassements que, de nos jours, on caractérise sous ce nom. Hippocrate et Asclépiade sont les deux auteurs que Celse a le plus suivis; on peut regarder comme hippocratique toute sa doctrine chirurgicale; quant au reste, il avoue même le devoir au dernier de ces auteurs. À voir la manière dont tous ses préceptes sont établis, on ne peut empêcher de croire que cet écrivain fut de la secte des éclectiques, et sa preuve en est dans tout ce qu'il dit relativement à l'usage de la saignée, des purgatifs et autres moyens généraux de guérison. On compte plus de cinquante-neuf éditions de Celse, en France, en Italie, en Hollande ou en Allemagne, depuis l'édition de Florence, qui parut en 1478, in-fol., jusqu'à celle de Clossius, imprimée à Tubingue en 1785, in-4°;

les plus recherchées sont celles d'Alde, 1528, in-8°; d'Elzevir, 1657, in-12; des *Variarum* donnée à Leipzig par Krause, 1766, in-8°; celle de Vallart, imprimée chez Didot en 1771, in-12; de Strasbourg, 1806, 2 vol., in-8°, et celle de Padoue, de Cambré. Celle qui parut à Lausanne sous la direction de Haller n'est pas sans mérite; elle offre en tête une préface savante, où l'on trouve tout ce qui intéresse sur cet auteur. Celse a été traduit en différentes langues vivantes, notamment en français par M. Nodding, qui a publié sa traduction en 1753, in-12, 2 vol.: cette traduction est une des plus correctes. P—Y—

CELSE, philosophe épicurien, dont Brucker et Mosheim font mal à propos un platonicien de la secte d'Annéas, qui n'exista qu'après lui, vers la fin du second siècle. Il se rendit célèbre par ses ouvrages contre le christianisme, dont le plus connu est intitulé: *Discours véritable*. Cet ouvrage ne nous est point parvenu, mais Origène nous a conservé tout ce qu'il contenait d'essentiel, dans la célèbre réfutation qu'il en fit un siècle après, et qui est regardée comme un des plus beaux monuments de l'antiquité ecclésiastique. Les extraits qu'en a donnés Eusebe suffisent pour faire apprécier le génie de ce redoutable ennemi de la religion chrétienne. Celse parvint au suprême degré tout ce que le sophisme ingénieux a de plus séduisant, la hardiesse des assertions plus imposant, et le sel de l'ironie plus piquant. Il employa contre le christianisme les injures et les railleries beaucoup plus que les raisonnements. Habile à donner un tour ridicule aux histoires de l'Ancien et du Nouveau-Testament; saisi avec art tout ce qui, dans ces deux sources sacrées, pouvait servir à il

aux gens du monde du mépris à nouvelle religion, il parodiait, autant d'esprit que de perfidie, les saintes maximes des apôtres, des plus grands mystères, un le dérision, et travestissait d'une re grotesque les faits rapportés s Evangélistes. Son érudition pas profonde, mais elle était étendue et assez variée pour ter ses talents, déjà trop insipar eux-mêmes. Celse est le er auteur païen qui ait écrit la religion de J.-C. quand elle ença à être connue parmi les , et l'on conçoit que, chez un e enclin à la raillerie, il dut plus aux chrétiens par ses sarcasmes plaisanteries, que n'aurait pu le plus habile dialecticien par discussions savantes. Cependant, gereux sophiste, qui se vantait abuser l'univers de l'enchan- des dogmes du christianisme, pas contester à J.-C. des vertus ntes, ni attaquer l'authenticité n histoire; mais, confondant à in les disciples de Marcion, de tin, de Lucien et autres sec- semblables, avec les chrétiens, nait ces derniers d'en avoir al- les traits pour les amalgamer leurs dogmes. Il leur reprocha ir tiré leur religion de celle des ce qui était vrai à bien des s; mais il prétendit que les juifs et pris des païens plusieurs cho- ni se trouvent dans les livres de e, telles que les histoires du dé- de la tour de Babel, de l'em- ment de Sodôme, etc.; du reste, produisait à l'appui de ses as- aucun écrivain qui ne fût de oup postérieur à Moïse. Les phi- bes, ne pouvant soutenir, con- arguments des chrétiens, l'exis- de plusieurs divinités indépen-

dantes, avaient imaginé le système des dieux inférieurs, dont toute la hierarchie dépendait d'un seul Dieu suprême. Celse embrassa ce système, auquel on croit qu'Apollonius de Tyanes avait eu recours le premier. Ce sophiste avait composé quelques autres ouvrages contre les chrétiens, et un livre contre la magie, par laquelle il prétendait que J.-C. avait opéré les guérisons miraculeuses rapportées dans l'Évangile. — L'antiquité ecclésiastique nous offre un autre CELSE, chrétien de religion, qui avait traduit du grec en latin la conférence de Jason avec un juif d'Alexandrie, dont il ne nous reste que la préface du traducteur. T—D.

CELSE (MINOS), ou *Minio Celsi*. On a été long-temps partagé sur la réalité de ce personnage; les uns l'ont pris pour Sébastien Castalio; d'autres pour Fauste Socin; quelques-uns pour Lélius Socin; mais enfin Schelhorn est parvenu, à force de recherches, à prouver que c'était un auteur réel, d'abord dans ses *Amœnitates litterariæ*, tome VII, puis dans une dissertation particulière *De Mino Celso*, Ulm, 1748, in-4°. Celse naquit à Sienna au commencement du 16^e siècle; il fut en commerce de lettres avec divers savants, embrassa la nouvelle réforme, se réfugia dans le pays des Grisons, puis à Bâle, où il fut correcteur d'imprimerie chez Pierre Perua. Il donna des éditions très correctes des ouvrages suivants: *Artis chemicæ principes Avicenna atque Geber*, 1572, in-8°. ; *Aurificæ artis quem chemiam vocant antiquissimi autores*; *Raymundi Lullii libelli aliquot chemici*; *Novum Testamentum latinè-gallicè*, in-8°. On croit que la version latine est celle de Custalion. Celse, en arrivant chez les Grisons, trouva que l'intolérance n'était

pas moins en vogue dans le parti protestant que dans le parti catholique; il eut même la douleur de voir ce système prévaloir dans un synode de Coire, en 1571. C'est ce qui lui inspira un ouvrage intitulé: *Dissertatio, in hæreticis coercendis, quatenus progredi liceat*, Christingæ (Bâle), 1577, réimprimé dans la même ville en 1584, in-8°, sous cet autre titre, *De hæreticis capitali supplicio non afficiendis*. On l'a quelquefois attribué à Théodore de Bèze, quoique les principes en soient absolument opposés à ceux de ce fameux calviniste. Celse nous apprend dans la préface, qu'il l'avait d'abord écrit en italien, qu'il le traduisit ensuite en latin. Étant mort avant de le pouvoir livrer à l'impression, cet ouvrage fut publié peu de temps après par un anonyme. Daniel Zwicker en fit un abrégé en flamand, 1661, in-4°, qu'il traduisit ensuite en latin, sous le titre de *Henoticum christianorum*, etc., 1562. T—D.

CELSIUS (MAGNUS · NICOLAS), professeur de mathématiques à l'université d'Upsal, né en Helsingie, en 1621, mort en 1679, âgé de cinquante-huit ans, remplit avec distinction les fonctions de sa chaire de mathématiques, et s'occupa aussi de l'étude de l'histoire naturelle, principalement des plantes et des poissons. Il a publié : I. *De plantis Upsaliæ*, Upsal, 1647, in-8°. C'est un petit traité qui fait connaître le nombre des plantes qu'il avait observées aux environs d'Upsal. Son fils en donna un nouveau catalogue beaucoup plus nombreux, environ un siècle après; II. *Dissertatio de naturâ piscium in genere, et piscaturâ*, Stockholm, 1676, in-4°.; III. *Dissertatio de Thule veterum*, Stockholm, 1673, in-4°. D—P—s.

CELSIUS (OLAUS), fils du précé-

dent, professeur de théologie et de langues orientales à Upsal, membre de l'académie de Stockholm, né en 1670, et mourut en 1756. Charles XI le fit voyager en Allemagne, en Hollande, en France et en Italie. Aux fonctions du ministère évangélique, et à celles de l'enseignement des anciennes langues orientales, il réunit le goût et l'étude de la botanique, dans laquelle il s'est rendu très célèbre par ses savantes recherches pour reconnaître et déterminer avec certitude les plantes dont il est parlé dans la Bible, surtout celles que les interprètes et les traducteurs ne désignaient que par le nom hébreu, n'ayant pu le rendre en latin ni dans les langues modernes. Dès la renaissance des lettres, plusieurs savants, tels qu'Ursinus, Lennius, et ensuite Barreya, Edmond Castell et d'autres, avaient fait des tentatives plus ou moins heureuses pour traiter ce sujet; mais celui-ci le surpassa tous par le moyen de la langue arabe, dont il avait fait une étude approfondie, et qui lui fournit de grandes ressources, surtout dans Abulbeda. Il publia d'abord le résultat de son travail sous la forme de dissertations sur chaque objet en particulier. Il en fit paraître successivement sept. La première est de 1702, la dernière de 1741. Il les réunit en un seul corps d'ouvrage, sous le titre: *Hierobotanicon, seu de Sanctæ Scripturæ dissertationes*, Upsal, 1745 et 1747; Amsterdam, 1748, in-8°, en 2 parvolumes, la 1^{re}. de 572 pages, la 2^e. de 600 pages. Cet ouvrage, dé comme capital en son genre, n'est pas seulement le produit d'une immense érudition; on y reconnaît une étude exacte et profonde de la nature vivante. Ce fut par la réunion de ces deux moyens, que Celsius

ier d'une manière satisfaisante cent plantes connues de la plus haute antiquité. Il fit faire connaître les végétaux de la Suède, et il publia le catalogue de ceux qui naissent spontanément dans les environs d'Upsal (dans *Tr. et scient. Suec.*, Upsal, 1726, in-8°). Oläus Celsius, huit ans après, publia un ouvrage sur le même sujet, ou appendix (*ibid.*, Upsal, 1734, in-8°). On regarda Oläus Celsius comme le véritable fondateur de l'histoire naturelle en Suède ; mais le plus grand honneur qu'il ait rendu à cette science est de découvrir le genre *Celsia* (l'espèce qui sert de base à la découverte de l'orientalisme dans l'île de Celsia) ; Celsius l'accueillit, le nomma, et lui ouvrit sa maison, lui ouvrit sa carrière, dirigea ses premières études, et l'encouragea dans ses entreprises pour la science naturelle. Linné lui consacra sa reconnaissance à son nom, et donna le nom de *Celsia* à un genre qui a beaucoup de rapport avec celui des *verbascum*. L'espèce qui sert de base à la découverte de l'orientalisme dans l'île de Celsia orientale, voulu que cette épithète soit le climat d'où elle est originaire ; que, par une allusion à son nom, elle était dans le caractère de la Suède, et dont il faisait un fréquent usage quand il dénommait des pays, et les rappela à la postérité la connaissance des langues orientales avait Celsius, et le savant en est le résultat. Celsius a écrit un grand nombre de descriptions de divers sujets de théologie, d'antiquités ; les plus intéressantes : *De lingua Novi Testamenti*, Upsal, 1707, in-8° ; *De lingua antiqua*, 1715,

in-8° ; *De versionibus Bibliorum sueo-gothicis*, Stockholm, 1716, in-8° ; *De sculptura Hebræorum*, Upsal, 1726, in-8° ; *Historia linguæ arabicæ* ; *De monumentis quibusdam runicis*, Upsal, 1727, in-4° ; *De hodierno statu ecclesiæ armenorum*, Upsal, 1726, in-8°. Oläus Celsius refusa deux fois la dignité d'archevêque d'Upsal. Les savants de la Suède ont rendu hommage à la mémoire de cet homme célèbre, qui a honoré leur patrie par son savoir et par ses vertus. On trouve des détails sur sa vie dans l'éloge qu'Abraham Bæck, premier médecin du roi de Suède, en a publié à Stockholm, en 1758, in-8°, et dans l'histoire de sa vie : *Vita Olavi Celsii*, insérée dans les *Mémoires de la société des sciences d'Upsal*, tome II. — Oläus Celsius laissa deux fils, MAGNUS, anobli sous le nom de *Celse*, et OLAUS ; le premier a donné un recueil historique intitulé : *Apparatus ad historiam sueo-gothicam* ; le second, une *Histoire de Gustave I^{er}*, qui a été traduite du suédois en allemand, Copenhague, 1757, 2 vol. in-8° ; une *Histoire d'Éric XIV* ; le commencement d'une *Histoire ecclésiastique de la Suède*, une *Histoire de la bibliothèque d'Upsal*, etc. D—P—s.

CELSIUS (ANDRÉ), professeur d'astronomie à Upsal, où il naquit en 1701, était petit-fils de Magnus-Nicolas ; il fut reçu maître-ès-arts en 1728, et commença dès-lors à donner des leçons publiques avec un grand succès. En 1730, il fut nommé professeur. Il n'y avait encore à cette époque aucun observatoire en Suède, et les bons instruments y étaient inconnus. Celsius fut chargé par le gouvernement de faire un voyage pour se mettre en état de perfectionner l'étude de l'astronomie dans son pays. Il parcourut

l'Angleterre, l'Al
s'entretenant avec les
plus fameux, et v
toires les plus r
Paris en 1733, il se
qui s'occupaient des
miner la figure de
à leurs travaux, et
été apprécié, il fut
comte de Maurepas
Maupeituis, Clairaut, U
monnier et Outhier,
à Tornéo. Ce voyage
1736, et, en attendant, Celsius se
rendit en Angleterre, pour y faire
l'acquisition des meilleurs instruments.
Son zèle, ses talents et la connais-
sance qu'il avait des lieux où devaient
se faire les observations, le rendirent
très utile aux astronomes français.
Louis XV, pour l'en récompenser, lui
fit une pension de 1000 liv. tournois.
De retour à Upsal, Celsius fit élever à
ses frais un observatoire, que ses pro-
pres observations et celles de Melan-
derhielm et de Prosperin ont rendu
célèbre. Sa réputation s'étant étendue
de plus en plus, il fut comblé d'hon-
neurs littéraires. Les académies de
Stockholm et de Berlin, la société
royale de Londres, l'institut de Bo-
logne et plusieurs autres compagnies
savantes le reçurent parmi leurs mem-
bres, et il fut nommé secrétaire de la
société royale d'Upsal. Une mort pré-
maturée termina sa carrière en 1744.
On a de lui plusieurs ouvrages, parmi
lesquels il faut remarquer : I. *Dissertatio de novo methodo dimentiendi distantiam solis à terrâ*, 1730 ; II. un recueil de trois cent seize observations d'aurores boréales, faites de 1716 à 1732, Nuremberg, 1733, in-4°. , en latin ; III. *Disquisitio de observationibus pro figurâ telluris determinandâ in Galliâ habitis*, Upsal, 1738 ; IV. *Disputatio de*

viuis Norl
o, Stockhol
on habitabil
VI. *De initio anni v*
Gothorum, ibid., 174
sur les comètes, en su
1744. On trouve plusie
de Celsius dans les recu
tés savantes dont il éta
plus remarquable est ex
à l'académie des sciences
peu avant sa mort. Ce m
but de prouver que les
ont diminué, de temps i
qu'elles diminuent en
détermine même la pr
nuelle de cette diminit
savants de Suède, parm
Linné, adoptèrent l'op
sius ; d'autres, ayant à
que Brovallius, entrepre
futer, et il en resulta
très animée, à laquelle
royaume prirent part.
étrangers se sont égale
sur cette question, et,
soit pas décidée, les rec
observations qu'elle a d
faire ont été utiles aux
physique et de la géograp
CELSUS (JULIUS),
livre sur la tactique, s
dans l'ouvrage de Laure
Philadelphie, sur les ma
république romaine, qu
publié pour la première
et en latin, aux frais et p
M. de Choiseul-Gouffier.
seulement, par les citatio
que ce Celsius avait écrit
térieurement au règne de

CELSUS (JUBENTIU
sulte, vécut à Rome sou
Domitien, de Nerva,
d'Adrien. Étant entré d
juratation contre Domitiu

de se sauver en flattant ce
 et en lui faisant espérer de
 le plan et les complices de
 nspiration. Sur ces entre-faites,
 mourut. Celsus jouit de beau-
 crédit et de considération sous
 qui le fit préteur. On voit,
 discussion qui eut lieu dans le
 dont Plîne le jeune fait men-
 se Celsus ne soutenait pas tou-
 opinions avec modération.
 quand il fut assassiné au com-
 ment du règne d'Adrien, sous
 qu'il avait dressé des embû-
 ce prince dans une partie de
 d'autres croient que cette asser-
 tation L. Publius Celsus, qui
 fut consul sous Trajan. Juben-
 nus eut un fils du même nom,
 l'on appela *le jeune*. Il se
 de bonne heure par son ha-
 bits la science du droit, et fut
 consul sous Adrien, qui l'ap-
 pou conseil, avec plusieurs
 misconsultes célèbres de ce
 Il vécut jusqu'au temps d'An-
 ont il fut le secrétaire. Il avait
 plusieurs ouvrages sur la juris-
 s, dont on trouve des frag-
 mens le *Digeste*. B—1.

SUS (TITUS CORNELIUS),
 oir été tribun militaire, s'était
 mis ses terres en Afrique, où
 un simple particulier, lorsque
 Cassienus, proconsul de cette
 province, et Fabius Pomponianus,
 gouvernant de la frontière de Libye,
 proclamèrent empereur, l'an
 pendant que Gallien se livrait
 à des excès et à la débauche, il s'éle-
 vèrent cotés des tyrans qui se
 font maîtres de quelques parties
 de l'empire. Celsus avait un air distin-
 gué et une grande taille. Les Africains
 jetèrent les yeux sur lui, à cause de son
 nom, et le revêtirent de la robe
 impériale (*peplum deæ ce-*

lestis), qui lui servit de manteau im-
 périal; mais il ne jouit pas long-temps
 de ces honneurs (sept jours), et pres-
 que aussitôt qu'il eût été créé empereur,
 il fut mis à mort par les ordres (1)
 d'une femme nommée *Gallienne*, cou-
 sine de l'empereur Gallien. (Voy. GAL-
 LIEN.) Les habitants de Sicca le mas-
 sacrèrent; son corps fut la proie des
 chiens, et, chose monüe jusqu'alors,
 on attacha son effigie à un gibet. On
 n'a point de médailles authentiques de
 cet empereur.

T—N.

CELTES PROTUCIUS (CONRAD),
 né à Wipfelt, bourg situé entre Wurtz-
 bourg et Schweinfurt, le 1^{er} février
 1459, fut obligé d'interrompre ses
 études pour aller dans une campagne
 soigner les affaires de son père; mais
 bientôt, ennuyé de ce genre de vie, il
 s'enfuit secrètement à Cologne, où il
 s'appliqua avec ardeur à l'étude de la
 théologie et des belles-lettres. Il se ren-
 dit ensuite à Heidelberg, se mit sous
 la direction de Rodolphe Agricola, et
 fit des progrès si rapides, qu'il fut
 bientôt en état de donner lui-même
 des leçons. Pendant son séjour à Hei-
 delberg, il contribua à l'établissement
 de la société littéraire, connue sous
 le nom de *Societas Rhenana*, la pre-
 mière de ce genre qui ait existé en Al-
 lemagne, dont l'influence a été très
 utile au progrès des lettres dans ce
 pays, et au sujet de laquelle on trou-
 vera des renseignements dans un Dis-
 cours de Georges Ruprecht, Jéna,
 1752, in-4°. Celtes parcourut en-
 suite toute l'Italie, dans le dessein
 d'entendre les professeurs les plus

(1) Il nous paraît qu'on a mal entendu le sens de
 Trébellius Pollio, quand on dit que c'est Gallienne
 qui le fit proclamer empereur. Cet historien dit
 positivement qu'il fut élu par les soins de Poppé-
 nus et de Pomponianus; ensuite il raconte les cir-
 constances de sa mort, et l'attribue à Gallienne.
 Ainsi, le vrai sens se rétablit parfaitement, en
 ajoutant une virgule après le mot *creatus*, dans
 cette phrase: *Quare creatus, per quamdam mu-
 lierem Gallienam nomine..... inauguratus est.*

célèbres. Il visita Padoue, Bologne, Florence, Venise et Rome, et, traversant l'Allemagne sans s'y arrêter, alla en Pologne voir Albert Brutus, célèbre astronome. A son retour dans sa patrie où sa réputation l'avait devancé, l'empereur Frédéric III lui décerna la couronne poétique, honneur qui n'avait été accordé jusque-là à aucun littérateur allemand. Les historiens ne s'accordent point sur la date de cet événement; mais on doit le fixer à 1487, puisqu'on sait que, lors de son couronnement, Celtes n'avait que vingt-huit ans. Il reçut, le premier, le titre de poète impérial, témoin ces vers :

*Primus ego titulum gessi, nomenque poetae
Caesareis manibus laurea nexa mihi.*

Ce titre lui donnait des privilèges dont il se servit pour attirer de toutes parts dans son pays les hommes savants et laborieux, et pour les attacher à l'enseignement. Il visitait lui-même les principales écoles et les universités, encourageant les professeurs, leur indiquant des méthodes préférables à celles qu'ils avaient adoptées, leur fournissant des livres, etc. Enfin, Maximilien I^{er}. le récompensa de ses travaux en le désignant pour professeur d'éloquence à l'université de Vienne; il lui donna en même temps la place de son bibliothécaire, et lui accorda plusieurs privilèges dont il jouit jusqu'à sa mort, arrivée le 5 février 1508. Celtes avait réuni un grand nombre de matériaux pour l'histoire d'Allemagne, et il avait pris l'engagement solennel d'y travailler. On doit regretter qu'il n'ait pu accomplir ce dessein. On a de lui : I. *Proseuticum ad D. Fredericum tertium pro laureo Apollinari*, in-4^o, sans date, mais de 1487; II. *Ars versificandi et carminum*, Nuremberg, 1507, in-4^o : il y a une autre édition sans date, même format. Toutes deux sont très rares.

III. *Quatuor libri amicum quatuor latera* Nuremberg, 1502, in-8^o rare. Outre les élégies de l'auteur célèbre ses amourences, et souvent même qu'on ne peut excuser tant aux mœurs du siècle, ce volume contient *moribus Noribergæ et Hercyniæ silvæ*, et l'*Hj Sebald*. IV. *Odorum libri* Strasbourg, 1513, in-8^o bibliographes ont confondu avec le précédent, mais V. *De situ et moribus carmen*, dans le 1^{er}. de Schardius, des écrivains de la basse Allemagne, et à Strasbourg 8^o.; VI. *De Vistula furia*, et de *Vesontibus a natione*, poèmes insérés 1^{er}. du recueil de *Pistor Poloniae historiae corpus*, in-fol.; VII. *De conscribitis*, Cologne, 1573, in-8^o. *Eorum ferè omnium qui in orationem venire a Cicerone index*, Strasbourg in-8^o. On trouve aussi ces de Celtes dans d'autres ouvrages, notamment dans les *De rerum german.* Il a eu une édition des Oeuvres d'Ulrich Hausrath. Le véritable mot allemand était *Meissel*, et qu'il latinisé coutume de son temps; n d'où il prit le surnom de Saxius dit que ce fut Couvert les *Fables de Carte de Peutinger*; qu'il trouva cette carte naître d'Allemagne, et au savant sous le nom de CENALIS, ou CENE

ien et controversiste, fin du 15^e. siècle, mou- de zèle contre les nou- qui commençaient à se le royaume, et mérita la rançois 1^{er}., qui le nom- Vence, en 1523, puis enfin d'Avranches en vrages qu'il a publiés, èrent de son temps une putation, sont surchar- , et écrits d'un style oufflé. Nous nous con- indiquer ici les princi- *oria Gallica*, Paris, , in-fol. C'est sans rai- né le titre d'histoire à est un recueil de disser- igine des Francs et des , et les commencements ation dans les Gaules. is examen toutes les ré- jusqu'à lui sur Francus, e Paris, etc. II. *Trac- isque gladii facultate* 20, Paris, 1546, in-12; . Il y établit les droits sances, la spirituelle et et réfute un auteur an- à l'Église toute sa juri- *pro tuendo sacro cæli-* 545, in-8^o.; IV. *Trasycophanticæ, petu- e impietatis calvinicæ*, in-8^o. Un écrivain du répondit à cette satire ure intitulée : *Censura eolog. Parisiensis*. Ce Dupin en erreur; per- ceau avait réellement en- isures de la Sorbonne, 'y soumit sans difficulté. à que Dupin ne connais- livre dont il s'agit. V. *compscendâ hæreti-* d, Paris, 1557, in-8^o.; *de divortio matrimonii*

Mosaïci per legem evangelicam re- futato, Paris, 1549, in-8^o.; VII. *De liquidorum leguminumque mensuris, seu verâ mensurarum ponde- rumque ratione*, Paris, 1532, 1535 et 1547, in-8^o. Il y a beaucoup d'é- rudition dans ce traité, qui a été inséré dans le 11^e. tome des *Antiquités de Grævius*. On a encore de Ceneau plu- sieurs Traités de controverse et les *Statuts synodaux du diocèse de Riez*. Il mourut à Paris en 1560, le 27 avril, et fut inhumé dans l'église de St.-Paul, où l'on voyait son tombeau. Gessner, Simler et Duverdier le nomment mal à propos *Senalis*; et, par un jeu de mot burlesque, on l'a quelquefois désigné sous le nom de *Soupiër*. W—s.

CÈNE. Voy. LECÈNE.

CENNI (JACQUES-MARIE), né à Sinalunga, dans le territoire de Sic- ne, le 10 mai 1651, s'appliqua de bonne heure à l'étude des lois, et, s'étant rendu à Rome, il fut successi- vement secrétaire des cardinaux César Fachinetti, Jules Spinola et Jacques Cantelmo, archevêques de Naples. A travers ses différentes occupations, Cenni trouva le moyen de cultiver la poésie italienne, dans laquelle il avait, dès sa première jeunesse, obtenu des succès et fait remarquer la vivacité de son génie : c'est particulièrement lors- qu'il improvisait qu'elle se faisait aper- cevoir. Il avait profondément étudié la langue toscane, et des remarques qu'il avait faites sur une édition du *Décaméron*, donnée à Genève, prou- vent à quel point il en connaissait toutes les finesses ; mais ces notes sont restées inédites dans les archives de la société arcadienne. On a de lui : *Vita di Gaio Cūnio Mecenate, Cavalieri romano*, Rome, 1684, in-12. Ses autres productions n'ont pas été publiées ; on doit surtout regretter le

Vite de' critici. Cenni mourut à Naples le 31 mai 1692. — Gaetan CENNI, prêtre bénéficiaire de l'église du Vatican, a été, dans le 18^e. siècle, un des plus savants écrivains sur la diplomatique, qu'il ne faut pas confondre avec la diplomatie, comme on l'a fait dans un *Dictionnaire universel*, etc. Ses ouvrages les plus estimés sont : 1. *De antiquitate Ecclesie Hispanae dissertationes*, Rome, 1740-41, 2 vol. in-4°. L'auteur se propose de voir l'état et la discipline de l'Espagne depuis son qu'au 8^e. siècle. Les précédées du code des de cette Église, tiré de des Conciles et des S. Isidore. Cenni av de St.-Benoît ne data que depuis le 9^e. siècle. Pour ordre qu'il croyait attaqué, magli, abbé du Mont-Cassin, ré par un écrit intitulé : *Vindicatam quitatum monasticarum huius adversus Cajetanum Cenzazzo*, 1755. II. *Monumenta actionis pontificiae, sive codex linus, et codex Rudolphinus, chronologia, dissertationibus et notis illustrata*, 2 vol. in-4°, Rome, 1760.

R. G.

CENSORINUS, grammairien et philosophe sous les régnes d'Alexandre Sévère, de Maximien et de Gordien, écrivit vers l'an 238 un petit ouvrage qu'il intitula : *De die natali*, parce qu'il le composa à l'occasion du jour de la naissance de Quintus Cerellius son ami. Cet ouvrage a été d'une grande utilité aux chronologistes, pour déterminer les principales époques des événements anciens. Censorinus traite aussi dans ce livre de l'histoire naturelle de l'homme, de la musique, des rites religieux, de l'astronomie et d'autres matières ; par

re érudit, judicait une étude des pythagor des Étrusques; son style est clair et concis, sans aucune mauvais goût, mêlé seules quelques expressions peu cl Il avait composé un traité su cents, qui est cité par Cas mais que nous n'avons plus. Mann, dans son *Manuel de lit classique* récemment publié mand, tom. IV, pag. 521. Censorinus était aussi l'aute livre intitulé *Indigitamenta* des pontifes, où étaient es noms des dieux et les céré propres à chacun d'eux. Nous sons que c'est une erreur. C nus, cap. 5, cite en effet an sous ce titre; mais il l'attribue à nius Flaccus, et nous apprend était dédié à César. Putsch aussi attribué à tort à Censorin fragments d'un ouvrage intitulé *naturali institutione*, qui tra l'astronomie, de la géométrie, musique, de la versification. Ce ments d'un auteur incertain so primés à la suite de l'ouvrage d sorinus, dans quelques ancen tions: cet auteur a été imprimé première fois à Bologne en 14 fol., avec Épictète et d'autre ceaux; la meilleure édition e qu'a donnée Havercamp, 1745, in-8°; cette édition, r mée en 1767, renferme aussil ments des Satires de Lucilius ne s'attendait guère à y trou dernière est celle qui a été à Nuremberg par Gruber, 1805.

W

CENSORINUS (APPIUS-CL fut un de ces Augustes ou em épl a vit en si gran bre si re de Gallien.

és tyrans. Il prit la pourpre de Claude second, l'an trait que ce fut malgré lui. les camps et dans le sénat, eux fois consul, deux fois étoire, trois fois préfet de atre fois proconsul. Après uru cette honorable carait retiré à la campagne, et boitant d'une blessure reçue dans la guerre des emps de Valérien. Ce fut irconstances qu'il fut fait et appelé *Claude* par une isanterie. Comme il metp de rigueur dans la disciire, il fut tué par les mêqui venaient de le porter. Son historien dit qu'on

sses lettres sur son tomms de Bologne, ces mots : *mania, infelicissimus imteureux* en tout, empereur eureux. » Les médailles ue à cet empereur sont sus-
Q—R—Y.
NERA (D. MARTIN DEL é à Logrosan, dans le diencia, porta les armes, en is l'expédition des Espaes bords du fleuve qu'ils Rivière d'Argent (*Rio de et, à l'exemple des illus de la *Lusiade* et de l'*A* qui célébrèrent les guerres auxquelles ils prirent part, conquête de la rivière de ntina, y conquista del rio s, y Tucuman y otros sucPiru, Lisbonne, 1602, nprimé dans le tom. III des res primitivos de las Inla Barca, Madrid, 1749, oique dépourvu de goût et e, rempli de digressions et les, cet ouvrage, dont l'his-*

torique va jusqu'à l'an 1581, renferme quelques faits que l'on ne trouve pas ailleurs. Centénera écrivit en prose le Désabusement du monde (*el Desengaño del mundo*). Alonso Fernandès parle de cet auteur avec éloge dans son *Histoire de Palencia*, liv. III, ch. 23.

V—VE.

GENTENO (DIEGO), né en Castille en 1505, d'une famille noble, suivit Pizarre au Pérou, contribua à la conquête de cet empire, se vit bientôt en possession d'une immense fortune dans la province des Charcas, et se distingua à la bataille de Chupas, gagnée en 1542, par Vaca de Castro, sur le jeune Almagro, meurtrier de Pizarre. S'étant déclaré pour Gonzale, frère de ce dernier, Centeno suivit, en 1544, dans la province des Charcas, François d'Almendras, son ami, que Gonzale y envoyait pour commander. Almendras s'étant fait détester par sa tyrannie, Centeno le poignarda lui-même, soit par ambition, soit pour venger ses concitoyens, et, s'étant emparé de l'autorité, il embrassa aussitôt le parti du roi. Il eut bientôt une armée, avec laquelle il prit la ville de la Plata, menaçant Cuzco et tout le haut Pérou; mais, attaqué, en 1546, par Carvajal, lieutenant de Gonzale, ses troupes furent battues et dispersées; lui-même, n'ayant plus d'asyle, se réfugia dans des montagnes escarpées, s'y tint caché, et ne dut la vie qu'à la fidélité de quelques Indiens. Excité, peu de temps après, à reprendre les armes, par des émissaires du président la Gasca, que venait d'envoyer Charles-Quint, il sortit de sa retraite, appela ses anciens soldats, cachés près de lui, surprit la ville de Cuzco, défit le lieutenant de Gonzale, et se fit proclamer capitaine-général au nom du roi. Gonzale s'avançant à grandes journées pour le combattre,

ces deux capi
armes à la
tobre 1547, la poss
Centeno fut complè
té sur un brancard par
et doublement accablé par la
et le désespoir, il trouva cepe
assez de force pour s'élançer sur
cheval, et se dérober à la mort,
fuite précipitée, à travers
Parvenu à joindre l'a
commandée par le pr
il contribua l'année
faite du parti de Pizarre, et
ensuite la découverte de t
qu'arrose la rivière de la
content néanmoins de n'
une part assez considér
distribution des récompenses accordées aux
généraux royalistes, il se disposait à
passer en Espagne pour aller porter
ses réclamations à Charles-Quint,
lorsqu'il mourut, en 1549, d'un breu
vage empoisonné qu'on lui donna dans
un festin, selon Garcilasso de la Véga.

B—P.

CENTENO (AMARO), né dans le
16^e. siècle, à Puebla de Zanabria,
ville du royaume de Léon, voyagea
dans l'Orient, fit un grand nombre
d'additions, comme il le dit lui-même,
à l'*Histoire des Tatars* de Hayton,
qui fut écrite en arménien dans le 14^e.
siècle, et traduite ensuite en latin, en
italien et en français. (Voy. HAYTON.)
Centeno se fit avantageusement con
naître par son *Historia de las cosas
del Oriente*, Cordoue, 1595, in-4^e.
On y trouve une description des royau
mes de l'Asie, une histoire des Tatars,
une histoire d'Égypte et de Jérusa
lem.

V—VE.

CENTLIVRE (SUSANNE), femme
célèbre en Angleterre par son talent
dramatique et par une vie toute roma
nesque, naquit vers l'année 1667,
dans le comté de Liucoln. Son père y

bien considér
miste, et, dans
ent le règne de
1^{er}, il se montra partisan de
cause parlementaire. Il en fut
ment puni à la restauration
les II; ses biens furent confi
il fut obligé de s'enfuir en
laissant sa fille Susanne dan
gence. Elle n'avait que trois a
son père mourut, et n'en
douze quand elle perdit sa
son enfance, elle montra une
sition particulière pour la po
à sept ans, elle composa une
qui a mérité d'être conser
mauvais traitements qu'elle
ceux à qui son éducation fu
l'engagèrent à s'enfuir, très
core, et à se rendre à Lond
savoir ce qu'elle y deviendrait
geant seule et à pied, elle r
sur sa route un jeune homme
Antoine Hammond, père de
des *Élegies d'amour*; il étud
à l'université de Cambridge.
de la jeunesse et de la beau
sanne, il lui offrit ses secours
proposa de l'accompagner à G
ge, en prenant des habits d'
Elle y consentit, et passa avec
son collège six à sept mois;
tudiant voyant que cette avent
déjà fait naître des soupçons,
gnant que la découverte ne b
une fâcheuse affaire, engagea
à se rendre à Londres, où il
d'aller bientôt la rejoindre.
mit une petite somme d'arge
une lettre de recommandat
une dame de sa connaissance
vait à Londres; mais elle n'
plus parler de lui. Comme
vécut et quelles furent ses
ces, c'est ce qu'on ne sait p
plus que la mère dont elle
à épouser, avait l'âge de sci

un neveu de sir Stephen Fox. Elle le perdit au bout d'un an, épousa bientôt un officier de terre, nommé *Carrol*, qui fut tué en duel dix-huit mois après, et qu'elle paraît avoir vivement regretté. Réduite alors à une grande détresse, elle résolut de tirer parti de son talent pour la poésie. Elle débuta par une tragédie, *l'Époux parjure*, représentée à Drury-Lane en 1700, avec un médiocre succès; elle donna ensuite plusieurs comédies, dont quelques-unes imitées du français, comme *the Gamester* (*le Joueur*), dont le fonds est pris du *Dissipateur*, de Destouches. Elle voulut ensuite s'essayer comme actrice; mais elle n'y montra pas un talent supérieur. Cependant, en 1706, jouant à Windsor, où était la cour, et représentant le rôle d'Alexandre dans la tragédie des *Reines rivales*, de Léc, son jeu, soutenu par sa beauté, fit une vive impression sur un jeune homme de la maison de la reine nommé *Centlivre*, qui assura enfin son existence par un troisième et dernier mariage. Elle continua de produire des comédies avec une grande fécondité, et quelquefois avec succès. Deux des meilleures, *the Busy-Body* (*l'Affairé*), représenté en 1708 à Drury-Lane, et *a Bold stroke for a wife* (*un Coup hardi pour une femme*), joué en 1707, furent d'abord presque refusées par les directeurs du spectacle. Le succès de l'une et l'autre pièce fut prodigieux, surtout celui de la première, dont l'intrigue est ingénieuse et amusante, mais un peu compliquée: elles sont restées au théâtre, ainsi que *the Wonder, a Woman keeps a secret* (*la Merveille, une Femme qui garde un secret*), jouée en 1714. Elle en a publié quelques autres. Les comédies de mistress Centlivre ne se distinguent ni par l'élegan-

ce du style, ni par la vérité des caractères; mais on y trouve du naturel de la gaieté, de l'invention dans l'intrigue, et plus d'indécence que dans aucune autre pièce du temps; ce qui pouvait être encore un moyen de succès. Susanne Centlivre mourut le 1^{er} décembre 1725. Née avec beaucoup d'esprit, et d'un caractère doux et facile elle était plus instruite qu'on ne devait l'attendre d'une femme qui avait tant d'autres choses à faire que s'instruire. Elle était liée avec la part des beaux esprits de son temps Steele, Rowe, Farquhar, Budge mais une chanson qu'elle fit contre la traduction d'Homère, lui attira l'imitié de Pope, qui, dans sa *Didactique*, la caractérisa par des traits mordants, mais injustes. Dans les dernières éditions de ce poëme, Pope supprima lui-même les vers les plus injurieux qu'il avait faits contre elle. Ses comédies ont été recueillies en 3 vol. in-12, Londres, 1761. Elle a composé aussi plusieurs pièces de vers et un recueil de lettres sur différents sujets, publiées par Boyer; on trouve des choses ingénieuses et piquantes. Pierre Joseph Fiquet Bocage, époux de la dame célèbre sous ce nom, publia en 1751, à Berlin un *Mélange de différentes pièces de vers et de prose, traduites de l'anglais* (3 vol. in-12), parmi lesquels il s'en trouve plusieurs de Susanne Centlivre.

S—1

CENTNER (GODEFROI), professeur du collège de Thorn, où il successivement professeur de philosophie, d'histoire et d'éloquence, né dans la même ville en 1712, mourut le 18 avril 1774. Outre quelques poésies de circonstance, et quelques ouvrages de théologie, et beaucoup d'articles qu'il a fournis aux feuilles périodiques de son pays,

CEN

ipaux écrits sont : I. *Historia seu regulæ scribendi historiarum ecclesiasticarum*, Wittemberg, 1541, in-4°; II. *Histoire des Thorns qui se sont illustrés hors de patrie*, Thorn, 1765, in-4°; *Monument à la gloire de Thorn*, 1765, in-4° : ces deux derniers sont en allemand. C. M. P.

ENTORIO degli Ortensi (ASTORI), auteur italien du 16^e siècle, et pour avoir été d'une illustre famille de Milan; mais Apostolo Zeno a écrit, dans ses notes sur Fontanini t. I, pag. 458, qu'il était florentin. Exilé de Rome, on ne sait par quel motif, il se rendit à Milan, où il séjourna plusieurs années. Il embrassa l'art des armes, servit glorieusement, et porta dans les camps un esprit philosophique peu ordinaire dans un guerrier. Après la paix, il rédigea des mémoires, ou commentaires, dont il a rassemblé les matériaux pendant la guerre. Ces mémoires sont très estimés en Italie, et, n'ayant point été imprimés, sont devenus fort rares; ils ont été divisés en deux parties, qui sont à quatre ans de distance l'une de l'autre, mais que l'on réunit ordinairement en un seul volume. La première est intitulée : *Commentarj della guerra di Transilvania, lib. VI*, Venise, 1565, in-4°, et la seconde : *Commentarj delle cose d'Europa, VIII*, Venise, 1569, in-4°. On a aussi de ce même auteur : I. cinq *Discours sur l'art de la guerre*, imprimés séparément à Venise en 1558, 1559, 1562, par Giolito, et qui sont le plus souvent réunis en un seul volume. II. *Peste di Milano del 1576 e 7*, Venise, 1579, in-4°, divisée en quatre livres; III. *Amorose rime*, Venise, 1552, in-8°, ouvrage de la main de l'auteur, qui en a encore écrit quelques autres. Dans l'édition

CEP

qu'il donna des *Novelle del Banchello*, Milan, 1560, 3 vol. in-8°. Il ajouta des *sensi morali* à chacune de ces *novelle*, mais il retrancha de ces *Novelles* toutes celles qui lui parurent indignes d'être réimprimées. Il supprima aussi les lettres et les préfaces que l'auteur a mises en tête de presque toutes, et qui contiennent souvent des détails précieux qu'on ne trouve point ailleurs; ce qui fait que son édition ne jouit d'aucune estime. R. C.

CEPARI (VIRGILE), jésuite italien né en 1564 à Panicale, dans le diocèse de Pérouse, fut recteur des collèges de son ordre à Florence et à Rome, et mourut le 14 mars 1631, après avoir composé quelques livres ascétiques estimés, et quelques ouvrages historiques en italien, dont le plus connu est : I. *Vie de sainte Françoise, romaine*; II. *Vie de Ste Madeleine de Pazzi*; III. *Vie de S. Louis de Gonzague* (il l'avait connu personnellement); IV. *Vie de S. François de Borgia*, Rome, 1624, in-8°; V. *Vie de Jean Berchmans* : elle a été traduite en français (Voy. GACHET). C. T.—1.

CEPEDA (JOACHIM ROMERO DE), poète espagnol du 16^e siècle, publia un poème sur la destruction de Troie (*la Destruccion de Troia*), Tolède, 1583, in-8°; traduisit en vers castillans les *Fables d'Ésope*, Séville, 1590, in-8°; donna des *Confitures spirituelles* en vers (*Conserva espiritual*), Médina-del-Campo, 1588, in-8°; et d'autres œuvres poétiques (*Obras en verso*), Séville, 1582, in-4°. On y trouve une comédie intitulée *le Sauvage ou le Rustique* (*Salvaje*). — CEPEDA (Ferdin. de), fit imprimer à Mexico, en 1637, in-fol., une relation, en espagnol, de la fondation de cette ville, des grandes inondations qu'elle a souffertes, et des canaux pro-

entrepris depuis 1553 jus-
 537. Leon, dans sa *Bibliotheca*, dit qu'un Ferdinand de
 peut-être le même que l'au-
 la relation de Mexico, avait
 un ouvrage utile sous ce titre:
data ensuiada, y barras de
ias. — CEPEDA (François de),
 opesa, dans la Nouvelle-Cas-
 curé de Cervera, dans le 17^e.
 vivit un *Abregé de l'Histoire*
gne, qu'il commence après le
desde el diluvio), et qu'il
 e jusqu'à l'an 1642. Cet abré-
 mprimé à Madrid en 1643 et
 in-4°. — CEPEDA (Gabriel de),
 ain, né à Ocana, publia à
 , en 1669, une *Histoire de*
de Atocha, réimprimée dans
 ville en 1670, in-4°. V—VE.
 HALAEON, ou CÉPHALION,
 rgithe, dans l'Asie mineure, fut
 : sa patrie, et se retira en Si-
 il écrivit en dialecte dorique
 gé historique en neuf livres, à
 desquels il donna le nom d'une
 if muses. Cet ouvrage compre-
 istoire générale, depuis Ninus
 Alexandre-le-Grand. Il est as-
 vent cité par les anciens, entre
 par Denys d'Halicarnasse, ce
 nve que Suidas s'est trompé
 nt que Céphalaeon vivait sous
 e de l'empereur Adrien. Cette
 : existait encore du temps de
 , qui en parle dans sa *Biblio-*
 , cod. 68. C—R.
 'HALLÉ, célèbre orateur d'A-
 , florissait vers la fin de la
 du Péloponnèse, et fut un de
 ui contribuèrent le plus à ren-
 la tyrannie des trente. Quoi-
 cût à une époque très orageuse,
 personne n'eût proposé et fait
 r autant de lois que lui, il n'a-
 nais eu à se défendre contre au-
 xcusation, ce qui est un exem-

ple unique dans l'histoire d'Athènes.
 Il ne faut pas le confondre avec Cé-
 phale, fils de Lysanias, qui quitta Sy-
 racuse, sa patrie, pour venir demeurer
 à Athènes, où il jouissait d'une
 grande considération. Il y eut plusieurs
 enfants, dont le plus célèbre fut Ly-
 sias, l'orateur. Ce fut chez ce Céphale
 que Socrate tint, si l'on en croit Pla-
 ton, les discours que ce dernier a re-
 cueillis dans ses livres sur la républi-
 que. — Un autre CÉPHALE, Corin-
 thien, snivit Timoléon en Sicile, et
 corrigea les lois des Syracusains. C—R.

CÉPHISODORE, sculpteur grec,
 hérita de la fortune, des talents et de
 la réputation de son père Praxitèle. Il
 vivait dans la 105^e. olympiade, 360
 ans avant J.-C. Sa sœur fut la pre-
 mière femme de Phocion. Pline et
 Pausanias citent une foule d'ouvrages
 de cet artiste, et les rangent parmi les
 chefs-d'œuvre de l'art : les plus re-
 marquables étaient une *Minerve* pla-
 cée dans le port d'Athènes, et un au-
 tel d'une beauté incomparable qui se
 voyait dans le temple de Jupiter-Sau-
 veur. On admirait aussi dans la même
 ville une statue de *la Paix portant*
sur son sein une petite statue de Plu-
tus, allégorie ingénieuse, et qui se
 trouvait à peu près répétée à Thèbes
 dans un groupe de la Fortune et de
 Plutus, ouvrage de Callistonicus et de
 Xénophon, sculpteurs grecs. La ville
 de Pergame possédait aussi un chef-
 d'œuvre de Céphisodore : c'était un
Symplegma, c'est-à-dire, un groupe
 de lutteurs qui s'entrelacent. Le tra-
 vail était si parfait, que l'œil étonné
 croyait voir le marbre, ou plutôt la
 chair, céder sous l'impression des
 doigts ; peut-être serait-on fondé à
 regarder comme une copie de ce
Symplegma, les deux *Lutteurs* de la
 galerie de Florence, que quelques an-
 tiquaires prétendent rattacher à cette

de statues composant la famille Jobé. On voyait sur l'Hélicon six es de la main de Céphissodore. La suite, plusieurs de ses ouvrages furent portés à Rome. Pline cite, à ces derniers, une *Latone*, une *us*, et enfin *Diane* et *Esculape*, és dans le temple de Junon, situé portiques d'Octavie. Tation, théon hérésiarque du 2^e. siècle, théo- he à Céphissodore, dans un dis- contre les Grecs, d'avoir érigé statues de deux courtisanes infâ- , *Anyte de Tégée* et *Myro de ance*; mais elles durent sans doute célébrité et les honneurs qu'elles rent à des talents plus recom- dables : leurs poésies étaient ad- les dans la Grèce; il paraît même Anyte était vouée au culte d'Escu- . — Il y eut un autre Céphisso- e, statuaire, qui vivait dans la 1^e. olympiade, et qui réussissait out dans les statues des philososo- . On a prétendu que celui-ci était ils de Praxitèle, et non pas le r-frère de Phocion, et qu'il fallait attribuer une partie des ouvrages viennent d'être cités. — On trou- core un peintre du même nom, temporaire d'Aglaophon et d'Eve- , père de Parrhasius; il a vécu conséquent dans la 90^e. olym- le, 420 avant J.-C. Dans plusieurs ions de Pline et de Pausanias, on ve *Céphissodote*, au lieu de *Cé- odote*.

L—S—E.

ÉPHISODORE, athénien, vou- soustraire sa patrie à l'oppression Philippe, fils de Démétrius, arma tre lui Attale, roi de Mysie; Pto- ée, roi d'Egypte; les Etoliens, les diens et les Crétois : mais leurs urs étant arrivés trop tard pour venir l'invasion de Philippe, il fut gé d'avoir recours aux Romains, eux-ci, qui ne demandaient pas

mieux que de s'unir dans les af- faire de la Grèce, pour affaiblir les rois de Macédoine, leur envoyèrent sur-le-champ Atilius avec une armée : ce fut là le premier commencement des guerres de Macédoine, qui se terminèrent par la conquête de ce royaume. Céphissodore fut envoyé de nouveau ambassadeur à Rome l'an 161 avant J.-C., également contre Philippe. Les Athéniens lui érigèrent un tombeau près d'Eleusis. C—s.

CÉPHISODOTE, orateur athé- nien, fut l'un des dix ambassadeurs que les Athéniens envoyèrent à Sparte l'an 568 avant J.-C. Il se distingua ensuite à la tribune, et Démosthène fait l'éloge de son talent. Charidème d'Orée lui ayant écrit, vers l'an 351 avant J.-C., qu'il ferait rendre aux Athéniens la Chersonnèse de Thrace dont Cotys s'était emparé, il fit part de cette proposition au peuple, qui ordonna sur-le-champ d'armer des vaisseaux, dont on lui donna le commandement, pour aller dans la Chersonnèse; mais comme les Athéniens n'étaient pas aussi prompts à exécuter qu'à décider, Charidème avait déjà changé d'avis lorsque Céphissodote arriva. Celui-ci se voyant repoussé alla assiéger Alopéconnèse, repaire de pirates qui incommodaient beaucoup les Athéniens; mais Charidème s'étant rendu, décida Céphissodote, en partie par la force, en partie par persuasion, à conclure un traité de paix. Les Athéniens ne voulant pas l'approuver, destituèrent Céphissodote, et lui firent son procès; il n'échappa que de huit voix à la peine capitale et fut condamné à une amende de cinquante talents. Eschine nous apprend que Démosthènes, qui était de cette expédition, fut lui-même l'un des accusateurs de Céphissodote. Le reste de sa vie nous est inconnu. C—s.

ON (QUINTUS SECVLIVS), ul l'an de Rome 646. Envoyé Gaule contre les Cimbres, il commencement de ses expé- ar le pillage de l'immense d'or que renfermait la ville use, dont il s'était emparé, et ia la plus grande partie de ce in. Après l'expiration de son , il resta chargé du comman- Mallius, nouveau consul, ans naissance et sans mérite, édans la Gaule pour le secon- la guerre des Cimbres. La dis- mit entre ces deux généraux; arèrent, et furent complète- us. Cépion fut destitué du com- ent, avec ignominie, par le et ses biens furent confisqués. , il fut exclus du sénat. Dix s, le tribun Norbanus le tra- evant le peuple, sans doute lu pillage de l'or de Toulouse. trouva de puissants défen- e consul Crassus, Scaurus u sénat, et tout l'ordre des s se déclarèrent pour lui; mais ce fit triompher le parti po- Cépion fut condamné à l'exil, ira à Smyrne. Il fut appelé n du sénat. Il fut cher à cet arce que, étant consul, il lui e par une loi les jugements us Gracchus avait attribués s chevaliers. Cette loi portait uges seraient pris, moitié dans teurs, moitié dans les cheva- oïque Cépion ait passé pour t, téméraire et cupide, Cicéron : honorablement : « C'était, un homme plein de courage fermeté, à qui l'on fit un cri- es malheurs de la guerre, et a haine du peuple causa la dis- »

Q—R—Y.

DRIN (JACQUES), né en 1499, art, village du canton de Zu-

rich. Son vrai nom de famille était *Wiesendanger*, qu'il changea, selon la mode de son siècle, en le traduisant en grec. Ses parents, paysans aisés, encouragés par ses talents, lui firent fréquenter l'école de Winterthour, et les universités de Cologne, de Vienne et d'Ingolstadt, où il apprit les langues hébraïque et grecque, les mathématiques, etc. Il servit d'abord de corres- pondeur à l'imprimerie de Cratandre, à Bâle. En 1525, Zwingli, qui l'estimait beaucoup, et dont il avait été le maître en langue hébraïque, le fit appeler à Zurich comme professeur de théologie, de grec et d'hébreu. Il mourut vers la fin de la même année, à la fleur de son âge. On a de lui : *Scholia in Dionysii Periegesin* (descriptionem orbis) et *in Arati astronomicon*, Bâle, 1523, 1534 et 1547, in-8°; *Hesiodi georgicon brevi scholio adornatum, epigrammata græca*, Cologne, 1533; et Zurich, 1539; enfin, un *Compendium grammaticæ græcæ*, estimé dans son temps, et souvent réimprimé. U—1.

CEPPÉDE (JEAN DE LA), né à Marseille, vers le milieu du 16^e siècle, d'une famille distinguée, obtint une charge de conseiller au parlement, et ensuite celle de premier président de la chambre des comptes de Provence. Il avait fait une étude approfondie de l'écriture sainte et de la théologie scholastique. Il développe une grande érudition en ce genre, dans les notes dont il a accompagné ses poésies, qui roulent presque toutes sur des sujets de piété. Il en fit paraître le premier recueil sous le titre d'*Imitation des psaumes de la pénitence de David, avec des sonnets et des méditations sur le mystère de la rédemption*, Lyon, 1594, in-8°. Il retoucha le style des pièces qui composent ce volume, et le fit réim-

GER

ner sous le titre de *Théorèmes ituels*, Toulouse, 1615, in-4°. Le premier volume fut suivi d'un second en 1621. L'auteur avait pour lui un talent médiocre; il était cependant ami de Malherbe, qui lui a mérité de grands éloges; il l'était aussi Galaup du Chasteuil, de Fr. Durier, et de plusieurs autres beaux esprits. Il mourut à Avignon en 1622, son corps fut transporté à Aigalades, au village près de Marseille, dont il était natif.

W—s.

CERATI (GASPARD), d'une famille noble et illustre de Parme, y naquit en 1690. Après avoir fait de bonnes études au collège ducal de Modène, il vint dans sa patrie, et se rendit en 1718 à Rome, où il entra dans la congrégation de l'Oratoire. Il s'y fit bien distinguer par son savoir, et fut élevé à des places importantes dans son ordre. Il fut, en 1750, confesseur du pape Benoît XIII, pour l'élection de Clément XII. Il fut ensuite rappelé à Parme, avec le double titre de bibliothécaire royal et de précepteur de l'infant don Carlos, fils du roi d'Espagne, Philippe V, et d'Élizabeth Farnèse. Ce prince étant parti, peu de temps après, pour l'expédition qui devait le mettre en possession du royaume de Naples, Cerati se hâta de retourner à Parme. En 1755, le grand-duc de Toscane, Gaston, le nomma prieur et directeur de l'église conventuelle de Saint-Thomas, et procureur général de l'université de Pise. C'est dans cette place que le monsieur Cerati se rendit pendant trente-cinq ans utile aux lettres, non-seulement en Italie, mais chez les principales nations de l'Europe. Pour remplir les vues du grand-duc François de Lorraine, successeur de son père, il voyagea en France, en Au-

GER

gleterre, en Hollande, en Allemagne; il observa l'état des sciences et les méthodes employées dans les universités les plus célèbres, et fut associé à l'académie de Paris, de Londres et de Berlin. De retour à Pise, il eut une correspondance suivie avec les savants et les littérateurs distingués dont il avait acquis l'amitié dans ses voyages. Tous les étrangers instruits qui passaient à Pise s'empressaient de le visiter, et s'en retournaient enrichis de son entretien et de la politesse de ses manières. Il allait souvent à Florence, remplir des devoirs et cultiver des amis. Il y tomba malade en 1767 et mourut le 12 juin, universellement regretté. Il n'a laissé que peu d'ouvrages, dont un seul a été imprimé après sa mort; c'est une dissertation sur l'utilité de l'inoculation: *Dissertazione postuma sull'utilità dell'inoculazione*. On conserve en manuscrit dans sa famille, quelques écrits théologiques, et les relations de ses petits voyages à Garda et à Turin. Le comte Antoine Cerati, son neveu, a publié à Parme, en 1778, son éloge accompagné de notes remplies d'édition, de philosophie et de goût.

G—É.

CERATIN (JACQUES), né dans le 15^e siècle, à Hoorn en Hollande, s'appelait *Teyng*. Il se fit d'abord nommer *Hornanus*, du nom de sa ville natale; il changea bientôt ce nom contre celui de *Ceratinus*, qu'il tira de grec $\kappa\epsilon\rho\rho\alpha\iota\sigma$, nom qui, comme le mot hollandais *hoorn*, signifie corne. Adrien Junius dit qu'il ne conçoit pas pourquoi Célatinus préféra le nom grec au nom hollandais. Savant dans les langues latine et grecque, il professait celle-ci à Tournay, puis à Louvain. Sur la recommandation d'Érasme, il fut appelé à Leijpzig en 1521 pour y remplir la chaire que la

n laissait vacante ; et Baillet n'a à cette occasion Érasme ératin « était plus savant que dix Mosellan ensemble, celui-ci ne manqua ni d'éni d'esprit. » Cératin revint où il mourut, le 20 avril de lui : I. une version latine premiers dialogues de S. ostôme, imprimée par les . Hoeschel, avec la version autres par G. Brice, sous *Joannis Chrysostomi li-sacerdotio. . . . cum ver-a Jacobi Ceratini et Ger-tii, operâ et studio et cum dis Hoeschelii*, Vienne (en , 1599, in-8^o ; II. *De so-rum litterarum*, imprimé é d'Érasme, *De pronuntia-ogne*, 1529, in-8^o ; Paris, tre : *De rectâ græcarum pronuntiatione*, 1536, nprimé dans le recueil de mp, des écrits faits sur la rononciation de la langue eyde, 1739 ; III. *Lexicon num*, imprimé avec une pré-me, 1524, in-fol. ; Alde Ma-en 1497, donné un lexique n, que plusieurs personnes jà augmenté quand Céra-rit son édition. La même la donna, Alde Manuce en raire une nouvelle à Venise, fol. Ces dictionnaires ont eu : dans leur temps. A. B—T. AU (DU). Voy. ANDROUET. AU (JEAN-ANTOINE DU), 1, le 12 novembre 1670, : les jésuites le 12 janvier se livra de bonne heure à our la poésie, et publia, en 596, ses poèmes latins *Pa-Gallinæ et Balthazar*, qui succès. En 1705, il donna e ses poésies latines, *Carmi-*

navaria, in-12, réimprimé depuis en 1724. On y trouve une espèce de drame, intitulé : *Filius prodigus*, dont il fit par la suite une traduction libre en vers français. L'original et la traduction furent souvent joués dans les collèges des jésuites, ainsi que ses autres pièces françaises, qu'on vient de rassembler en 5 vol. in-12, Paris, 1807 ; ces pièces sont : *l'Enfant prodigue*, les *Incommodités de la grandeur*, *l'École des pères*, *Esopé au collège*, les *Cousins*, comédies, et le *Destin du nouveau siècle*, int. rmède mis en musique par Campra. Du Cerceau a fait encore *Euloge*, ou *le Danger des richesses*, tragi-comédie, le *Point d'honneur*, le *Riche imaginaire*, la *Défaite du solécisme*, et le *Philosophe à la mode*, comédies ; mais ces ouvrages n'ont jamais été imprimés. La meilleure et la plus connue de toutes ses pièces est sa comédie des *Incommodités de la grandeur* ; elle fut représentée par les pensionnaires du collège de Louis-le-Grand, une fois devant le roi d'Angleterre, une autre fois devant Madame, mère du régent, et enfin au Louvre, devant Louis XV et toute la cour. Cette pièce est écrite avec beaucoup de gaieté, et on y trouve des situations plaisantes ; mais l'abbé Sabattier a eu tort de dire qu'elle a été imitée par plusieurs de nos poètes dramatiques : le sujet en est le même que celui du *Roi de Cocagne*, de Legendre, qui avait paru quelques années auparavant, et c'est probablement cet ouvrage qui fournit au jésuite l'idée du sien. Le P. du Cerceau est encore auteur d'un *Recueil de Poésies françaises*, consistant en épîtres, fables, contes, épigrammes, en partie imitées de Martial, etc. La dernière édition de ce recueil, souvent imprimé, est en 2 vol. in-12, Paris, 1785. Du Cerceau avait adopté le

ses amis « qu'il se réjouissait de voir la vie, dans l'espoir d'aller rendre Pythagore, Hécateé l'historien, Homère et Olympus le musicien, » et il ordonna qu'on mit son tombeau les deux premiers livres de l'*Illiade*. — Un autre CERCIDE de Mégalopolis, sans doute périsse du précédent, fut l'intime ami de Platon, et commandait un corps de mille Mégalopolitains à la bataille de Mantinée, où Cléomènes fut vaincu par Antigone. C—A.

CERDA (JEAN-LOUIS DE LA), né à Madrid vers 1560, eut pour père Don Juan de la Cerda, chanoine de cette cathédrale. Il entra fort jeune dans l'ordre des jésuites, étudia les sciences sacrées et profanes, professa pendant plus de trente ans, dans sa patrie, d'abord la théologie et la logique, ensuite la philosophie et la poésie. Son mérite le fit rechercher des grands. Urbain VIII le fit avoir, dit-on, son portrait dans sa chambre, et plusieurs fois il chargea le cardinal François Barberini, légat en Espagne, de le complimenter au nom de Sa Sainteté. La Cerda mourut à Madrid, en 1645, âgé de plus de quatre-vingt-trois ans. « Il joignait, dit-on, l'élégance, à une grande érudition, beaucoup de candeur et de simplicité. » Ce savant jésuite est principalement connu par son *Commentaire sur Virgile*, le plus ample qui ait été fait sur ce poète. Les critiques en ont porté des jugements divers; les uns trouvent que la Cerda y montre partout ce qu'on voit rarement dans le goût et l'érudition; les autres prétendent qu'on ne peut estimer que sa copie souvent de ses prédécesseurs, et que ce qu'il dit de lui-même est méritoire et méprisable. Il est certain que le jésuite espagnol explique souvent ce qui n'a pas besoin d'être expliqué, et quelquefois ce qui ne de-

vrait pas l'être. Les rapprochements qu'il fait du texte des différents poètes prouvent qu'il en avait fait une longue et pénible étude; ses explications géographiques sont très exactes; ainsi, ce volumineux *Commentaire* peut encore être consulté. Le premier volume, contenant les *Bucoliques* et les *Géorgiques*, parut à Madrid, en 1608, in-fol., et fut réimprimé à Lyon, en 1609. Le second volume, sur les six premiers livres de l'*Énéide*, fut imprimé à Lyon, en 1612, et le troisième, sur les six derniers livres, dans la même ville, en 1617. Cette première édition est la plus rare et la plus recherchée; la meilleure est celle de Lyon, 1619, 3 vol. in-fol.; il en existe deux autres données à Cologne, en 1628 et 1642. On a encore de la Cerda : I. une édition des *Oeuvres de Tertullien*, avec des notes, Paris, 1624-1630, 2 vol. in-fol. Quoique Gaspar Barthius parle de cette édition avec éloge, et qu'Antoine Pirez l'appelle *opus altissimæ eruditionis*, les savants n'en font aucun cas : les notes ont été réimprimées en partie dans le Tertullien de Priorius (le Prieur). II. *Adversaria sacra, quibus fax præfertur ad intelligentiam multorum scriptorum sacrorum*, Lyon, 1626, in-fol. C'est le plus estimé des ouvrages de la Cerda; on y trouve : *Psalterium Salomonis, græcè-latinè*, et le livre de Tertullien, *De Pallio*, avec un *Commentaire*, plus ample que celui de l'édition complète de ses œuvres. III. *De excellentiâ cælestium spirituum, præsertim de angeli custodis ministerio*, Paris, 1631, in-8°. IV. *De institutione grammaticæ libri quinque*. Cet ouvrage, qui eut un succès étonnant, est principalement tiré de la *Minerva* de Sanctius, et des *Grammaticæ introductiones* d'Antoine de Lebrixa. La Cerda obtint,

ces deux capitaines se disputèrent les armes à la main, à Guarina, le 16 octobre 1547, la possession du Pérou. Centeno fut complètement défait. Porté sur un brancard par des Indiens, et doublement accablé par la maladie et le désespoir, il trouva cependant assez de force pour s'élaner sur un cheval, et se dérober à la mort, par une fuite précipitée, à travers les déserts. Parvenu à rejoindre l'armée royale, commandée par le président la Gasca, il contribua l'année suivante à la défaite du parti de Pizarro, et entreprit ensuite la découverte de tout le pays qu'arrose la rivière de la l. Mécontent néanmoins de n'avoir pas eu une part assez considérable dans la distribution des récompenses accordées aux généraux royalistes, il se proposa de passer en Espagne pour faire valoir ses réclamations à Charles-Quint, lorsqu'il mourut, en 1549, d'un voyage empoisonné qu'on lui dit avoir fait à un festin, selon Garcilasso de la Vega.

B—r.

CENTENO (AMARO), né dans le 16^e. siècle, à Puebla de Zanabria, ville du royaume de Léon, voyagea dans l'Orient, fit un grand nombre d'additions, comme il le dit lui-même, à l'*Histoire des Tatars* de Hayton, qui fut écrite en arménien dans le 14^e. siècle, et traduite ensuite en latin, en italien et en français. (Voy. HAYTON.) Centeno se fit avantagusement connaître par son *Historia de las cosas del Oriente*, Cordoue, 1595, in-4^o. On y trouve une description des royaumes de l'Asie, une histoire des Tatars, une histoire d'Égypte et de Jérusalem.

V—ve.

CENTLIVRE (SUSANNE), femme célèbre en Angleterre par son talent dramatique et par une vie toute romanesque, naquit vers l'année 1667, dans le comté de Lincoln. Son père y

en considération, et dans le règne de Charles II, il se montra partisan zélé de la cause parlementaire. Il en fut sévèrement puni à la restauration de Charles II; ses biens furent confisqués, et il fut obligé de s'enfuir en France, laissant sa fille Susanne dans l'indigence. Elle n'avait que trois ans lorsque son père mourut, et n'en avait que douze quand elle perdit sa mère. Son enfance, elle montra une disposition particulière pour la poésie; à sept ans, elle composa une épique qui a mérité d'être conservée, malgré les mauvais traitements qu'elle reçut de ceux à qui son éducation fut confiée. Elle s'engagea à s'enfuir, très jeune, et à se rendre à Londres, sans savoir ce qu'elle y deviendrait. Elle se fit seule et à pied, elle rencontra sur sa route un jeune homme nommé Antoine Hammond, père de des *Élégies d'amour*; il étudia à l'université de Cambridge. Elle, de la jeunesse et de la beauté d'Antoinette, il lui offrit ses secours, et proposa de l'accompagner à Cambridge, en prenant des habits d'homme. Elle y consentit, et passa avec son collègue six à sept mois; mais, étudiant voyant que cette aventure avait déjà fait naître des soupçons, et craignant que la découverte ne lui attirât une fâcheuse affaire, engagea Antoinette à se rendre à Londres, où il allait d'aller bientôt la rejoindre. Il lui mit une petite somme d'argent, et une lettre de recommandation d'un ami, une dame de sa connaissance qui habitait à Londres; mais elle n'osa plus parler de lui. Comment elle vécut et quelles furent ses actions, c'est ce qu'on ne sait plus que la manière dont elle se fit à épouser, et à l'âge de seu-

un neveu de sir Stephen Fox. Elle le perdit au bout d'un an, épousa bientôt un officier de terre, nommé *Carrol*, qui fut tué en duel dix-huit mois après, et qu'elle paraît avoir vivement regretté. Réduite alors à une grande détresse, elle résolut de tirer parti de son talent pour la poésie. Elle débuta par une tragédie, *l'Époux parjure*, représentée à Drury-Lane en 1700, avec un médiocre succès; elle donna ensuite plusieurs comédies, dont quelques-unes imitées du français, comme *the Gamester* (*le Joueur*), dont le fonds est pris du *Dissipateur*, de Destouches. Elle voulut ensuite s'essayer comme actrice; mais elle n'y montra pas un talent supérieur. Cependant, en 1766, jouant à Windsor, où était la cour, et représentant le rôle d'Alexandre dans la tragédie des *Reines rivales*, de Léc, son jeu, soutenu par sa beauté, fit une vive impression sur un jeune homme de la maison de la reine nommé *Centlivre*, qui assura enfin son existence par un troisième et dernier mariage. Elle continua de produire des comédies avec une grande fécondité, et quelquefois avec succès. Deux des meilleures, *the Busy-Body* (*l'Affairé*), représenté en 1708 à Drury-Lane, et *a Bold stroke for a wife* (*un Coup hardi pour une femme*), joué en 1707, furent d'abord presque refusées par les directeurs du spectacle. Le succès de l'une et l'autre pièce fut prodigieux, surtout celui de la première, dont l'intrigue est ingénieuse et amusante, mais un peu compliquée: elles sont restées au théâtre, ainsi que *the Wonder, a Woman keeps a secret* (*la Merveille, une Femme qui garde un secret*), jouée en 1714. Elle en a publié quelques autres. Les comédies de mistress Centlivre ne se distinguent ni par l'élegan-

ce du style, ni par la vérité des caractères; mais on y trouve du naturel de la gaieté, de l'invention dans l'intrigue, et plus d'indécence que dans aucune autre pièce du temps; ce qui pouvait être encore un moyen de succès. Susanne Centlivre mourut le 1^{er} décembre 1723. Née avec beaucoup d'esprit, et d'un caractère doux et facile elle était plus instruite qu'on ne devait l'attendre d'une femme qui avait tant d'autres choses à faire que s'instruire. Elle était liée avec la part des beaux esprits de son temps Steele, Rowe, Farquhar, Budge mais une chanson qu'elle fit contre la traduction d'Homère, lui attira l'imitié de Pope, qui, dans sa *Didactique*, la caractérisa par des traits mordants, mais injustes. Dans les dernières éditions de ce poëme, Pope supprima lui-même les vers les plus injurieux qu'il avait faits contre elle. Ses comédies ont été recueillies en 3 vol. in-12, Londres, 1761. Elle a composé aussi plusieurs pièces de vers et un recueil de lettres sur différents sujets, publiées par Boyer; on trouve des choses ingénieuses et piquantes. Pierre Joseph Fiquet Bocage, époux de la dame célèbre sous ce nom, publia en 1751, à Berlin un *Mélange de différentes pièces de vers et de prose, traduites de l'anglais* (3 vol. in-12), parmi lesquels il s'en trouve plusieurs de Susanne Centlivre.

S—1

CENTNER (GODEFROI), professeur du collège de Thorn, où il successivement professeur de philosophie, d'histoire et d'éloquence, né dans la même ville en 1712, mourut le 18 avril 1774. Outre quelques poésies de circonstance, et quelques ouvrages de théologie, et beaucoup d'articles qu'il a fournis aux feuilles périodiques de son pays,

CEN

ipaux écrits sont : I. *Historiolia seu regulæ scribendi historiarum ecclesiasticarum*, Wittemberg, 1611, in-4°. ; II. *Histoire des Thorns qui se sont illustrés hors de patrie*, Thorn, 1763, in-4°. ; *Monument à la gloire de Thorn*, 1765, in-4°. : ces deux derniers en allemand. C. M. P. ZENTORIO degli Ortensi (Asolo), auteur italien du 16^e siècle, connu pour avoir été d'une illustre famille de Milan ; mais Apostolo Zeno a écrit, dans ses notes sur Fontanini (t. I, pag. 458), qu'il était Romain. Exilé de Rome, on ne sait par quel motif, il se rendit à Milan, où il passa plusieurs années. Il embrassa l'art des armes, servit glorieusement, et porta dans les camps un esprit philosophique peu ordinaire dans les militaires. Après la paix, il rédigea ses mémoires, ou commentaires, dont il a rassemblé les matériaux pendant la guerre. Ces mémoires sont très estimés en Italie, et, n'ayant point été imprimés, sont devenus fort rares ; ils ont été divisés en deux parties, qui se trouvent à quatre ans de distance l'une de l'autre, mais que l'on réunit ordinairement en un seul volume. La première est intitulée : *Commentarij dell'arte di Transilvania, lib. VI*, Venise, 1565, in-4°. , et la seconde : *Commentarij delle cose d'Europa, lib. VIII*, Venise, 1569, in-4°. On attribue à ce même auteur : I. cinq *Discours sur l'art de la guerre*, imprimés séparément à Venise en 1558, 1559, 1562, par Giolito, et qui sont très souvent réunis en un seul volume. II. *Peste di Milano del 1576 e 1577*, Venise, 1579, in-4°. , divisée en quatre livres ; III. *Amorose rime*, Venise, 1552, in-8°. , ouvrage de la main de l'auteur, qui en a encore écrit quelques autres. Dans l'édition

CEP

qu'il donna des *Novelle del Bandello*, Milan, 1560, 3 vol. in-8°. , il ajouta des *sensi morali* à chacune des *novella*, mais il retrancha de ces *Novelle* toutes celles qui lui parurent indignes d'être réimprimées. Il supprima aussi les lettres et les préfaces que l'auteur a mises en tête de presque toutes, et qui contiennent souvent des détails précieux qu'on ne trouve point ailleurs ; ce qui fait que son édition ne jouit d'aucune estime. R. G. CEPARI (VIRGILE), jésuite italien né en 1564 à Panicale, dans le diocèse de Pérouse, fut recteur des collèges de son ordre à Florence et à Rome, et mourut le 14 mars 1651, après avoir composé quelques livres ascétiques estimés, et quelques ouvrages historiques en italien, dont les plus connus sont : I. *Vie de sainte Françoise, romaine*; II. *Vie de Ste Madeleine de Pazzi*; III. *Vie de S. Louis de Gonzague* (il l'avait connu personnellement); IV. *Vie de S. François de Borgia*, Rome, 1624, in-8°. ; V. *Vie de Jean Berchmans* : elle a été traduite en français (Voy. CACHET). C. I.—1. CEPEDA (JOACHIM ROMERO DE), poète espagnol du 16^e siècle, publia un poème sur la destruction de Troie (*la Destruccion de Troia*), Tolède, 1583, in-8°. ; traduisit en vers castillans les *Fables d'Ésope*, Séville, 1590, in-8°. ; donna des *Confitures spirituelles* en vers (*Conserva espiritual*), Médina-del-Campo, 1588, in-8°. ; et d'autres œuvres poétiques (*Obras en verso*), Séville, 1592, in-4°. On y trouve une comédie intitulée *le Sauvage ou le Rustique* (*Salvaje*). — CEPEDA (Ferdin. de), fit imprimer à Mexico, en 1657, in-fol., une relation, en espagnol, de la fondation de cette ville, des grandes inondations qu'elle a souffertes, et des canaux pro-

entrepris depuis 1553 jusqu'à 1537. Leon, dans sa *Bibliotheca*, dit qu'un Ferdinand de peut-être le même que l'auteur de la relation de Mexico, avait un ouvrage utile sous ce titre : *lata ensuiada, y barras de as*. — CEPEDA (François de), espagnol, dans la Nouvelle-Castille de Cervera, dans le 17^e. écrivit un *Abregé de l'Histoire*, qu'il commence après le déluge, qu'il finit jusqu'à l'an 1642. Cet abrégé imprimé à Madrid en 1643 et in-4^o. — CEPEDA (Gabriel de), espagnol, né à Ocana, publia à Madrid, en 1669, une *Histoire de la Atocha*, réimprimée dans la ville en 1670, in-4^o. V—VE.
CÉPHALAEON, ou CÉPHALION, grec, dans l'Asie mineure, fut son pays natal, et se retira en Sicile. Il écrivit en dialecte dorique une *histoire* en neuf livres, à laquelle il donna le nom d'une ville. Cet ouvrage comprit l'histoire générale, depuis Ninus jusqu'à Alexandre-le-Grand. Il est souvent cité par les anciens, entre autres par Denys d'Halicarnasse, ce qui prouve que Suidas s'est trompé en disant que Céphalaeon vivait sous le règne de l'empereur Adrien. Cette ville existait encore du temps de Pline, qui en parle dans sa *Bibliotheca*, cod. 68. C—A.

CÉPHALE, célèbre orateur d'Athènes, florissait vers la fin de la République du Péloponnèse, et fut un de ceux qui contribuèrent le plus à renverser la tyrannie des trente. Quoiqu'il vécût à une époque très orageuse, personne n'eût proposé et fait passer autant de lois que lui, il n'aurait eu à se défendre contre aucune accusation, ce qui est un exem-

ple unique dans l'histoire d'Athènes. Il ne faut pas le confondre avec Céphale, fils de Lysanias, qui quitta Syracuse, sa patrie, pour venir demeurer à Athènes, où il jouissait d'une grande considération. Il y eut plusieurs enfants, dont le plus célèbre fut Lysias, l'orateur. Ce fut chez ce Céphale que Socrate tint, si l'on en croit Platon, les discours que ce dernier a recueillis dans ses livres sur la république. — Un autre CÉPHALE, Corinthien, suivit Timoléon en Sicile, et corrigea les lois des Syracusains. C—A.

CÉPHISODORE, sculpteur grec, hérita de la fortune, des talents et de la réputation de son père Praxitèle. Il vivait dans la 105^e. olympiade, 360 ans avant J.-C. Sa sœur fut la première femme de Phocion. Pline et Pausanias citent une foule d'ouvrages de cet artiste, et les rangent parmi les chefs-d'œuvre de l'art : les plus remarquables étaient une *Minerve* placée dans le port d'Athènes, et un autel d'une beauté incomparable qui se voyait dans le temple de Jupiter-Sauveur. On admirait aussi dans la même ville une statue de *la Paix portant sur son sein une petite statue de Plutus*, allégorie ingénieuse, et qui se trouvait à peu près répétée à Thèbes dans un groupe de la Fortune et de Plutus, ouvrage de Callistonicus et de Xénophon, sculpteurs grecs. La ville de Pergame possédait aussi un chef-d'œuvre de Céphisodore : c'était un *Symplegma*, c'est-à-dire, un groupe de lutteurs qui s'entrelacent. Le travail était si parfait, que l'œil étonné croyait voir le marbre, ou plutôt la chair, céder sous l'impression des doigts ; peut-être serait-on fondé à regarder comme une copie de ce *Symplegma*, les deux *Lutteurs* de la galerie de Florence, que quelques antiquaires prétendent rattacher à cette

de statues composant la famille iobé. On voyait sur l'Helicon six es de la main de Céphissodore. La suite, plusieurs de ses ouvrages furent portés à Rome. Pline cite, si ces derniers, une *Latone*, une *us*, et enfin *Diane* et *Esculape*, si dans le temple de Junon, situé portiques d'Octavie. Tatién, théon hérésiarque du 2^e. siècle, relate à Céphissodore, dans un discours contre les Grecs, d'avoir érigé statues de deux courtisanes infâmes, *Anyte de Tégée* et *Myro de ance*; mais elles eurent sans doute célébrité et les honneurs qu'elles rent à des talents plus recommandables : leurs poésies étaient adées dans la Grèce; il paraît même anyte était vouée au culte d'Esculape. — Il y eut un autre Céphissodore, statuaire, qui vivait dans la 5^e. olympiade, et qui réussissait out dans les statues des philosophes. On a prétendu que celui-ci était ils de Praxitèle, et non pas le frère de Phocion, et qu'il fallait attribuer une partie des ouvrages viennent d'être cités. — On trouve encore un peintre du même nom, temporaire d'Aglaophon et d'Evénos, père de Parrhasius; il a vécu conséquent dans la 90^e. olympiade, 420 avant J.-C. Dans plusieurs citations de Pline et de Pausanias, on trouve *Céphissodore*, au lieu de *Céphissodore*.

L—S—E.

ÉPHISODOTE, athénien, voué à soustraire sa patrie à l'oppression Philippe, fils de Démétrius, arma contre lui Attale, roi de Mysie; Ptoémée, roi d'Egypte; les Etoliens, les Pélopiens et les Crétois : mais leurs secours étant arrivés trop tard pour venir l'invasion de Philippe, il fut obligé d'avoir recours aux Romains, eux-ci, qui ne demandaient pas

mieux que de s'immiscer dans les affaires de la Grèce, pour assaillir les rois de Macédoine, leur envoya sur-le-champ Atilius avec une armée; ce fut là le premier commencement des guerres de Macédoine, qui se terminèrent par la conquête de ce royaume. Céphissodore fut envoyé de nouveau ambassadeur à Rome l'an 195 avant J.-C., également contre Philippe. Les Athéniens lui érigèrent un tombeau près d'Eleusis. C—E.

CÉPHISODOTE, orateur athénien, fut l'un des dix ambassadeurs que les Athéniens envoyèrent à Sparte l'an 368 avant J.-C. Il se distingua ensuite à la tribune, et Démosthène fit l'éloge de son talent. Charidème d'Orée lui ayant écrit, vers l'an 351 avant J.-C., qu'il ferait rendre aux Athéniens la Chersonnèse de Thrace dont Cotys s'était emparé, il fit par de cette proposition au peuple, qu'il ordonna sur-le-champ d'armer des vaisseaux, dont on lui donna le commandement, pour aller dans la Chersonnèse; mais comme les Athéniens n'étaient pas aussi prompts à exécuter qu'à décider, Charidème avait déjà changé d'avis lorsque Céphissodote arriva. Celui-ci se voyant repoussé alla assiéger Alopéconnèse, repaire de pirates qui incommodaient beaucoup les Athéniens; mais Charidème s'étant rendu, décida Céphissodote, en partie par la force, en partie par la persuasion, à conclure un traité de paix. Les Athéniens ne voulant pas l'approuver, destituèrent Céphissodote, et lui firent son procès; il n'échappa que de huit voix à la peine capitale et fut condamné à une amende de trois talents. Eschine nous apprend que Démosthène, qui était de cette expédition, fut lui-même l'un des accusateurs de Céphissodote. Le reste de sa vie nous est inconnu. C—E.

CÉPION (**QUINTUS SERVILIUS**), l'an de Rome 646. Envoyé en Gaule contre les Cimbres, il commença le pillage de l'immense or que renfermait la ville de Bonna, dont il s'était emparé, et prit la plus grande partie de ce butin. Après l'expiration de son commandement, il resta chargé du commandement de la Gaule, nouveau consul, sans naissance et sans mérite, dans la Gaule pour le second siège de la guerre des Cimbres. La dispute entre ces deux généraux; ils furent complétement vaincus. Cépion fut destitué du commandement, avec ignominie, par le sénat, ses biens furent confisqués, et il fut exclus du sénat. Dix ans après, le tribun Norbanus le traquant le peuple, sans doute pour le pillage de l'or de Toulouse, le trouva de puissants défenseurs; le consul Crassus, Scaurus et le sénat, et tout l'ordre des chevaliers se déclarèrent pour lui; mais il ne put faire triompher le parti populaire. Cépion fut condamné à l'exil, et vint se réfugier à Smyrne. Il fut appelé *le grand Cépion*. Il fut cher à cet ordre, étant consul, il lui fut imposé par une loi les jugements de Marcus Gracchus avait attribués aux chevaliers. Cette loi portait que les terres seraient prises, moitié dans les provinces, moitié dans les chevaliers. Cépion avait passé pour un téméraire et cupide, Cicéron le défendit honorablement : « C'était, dit-il, un homme plein de courage et de mérite, à qui l'on fit un crime de ses malheurs de la guerre, et de sa haine du peuple causa la dispute. »

Q—R—Y.

CÉPION (**JACQUES**), né en 1499, à Cépion, village du canton de Zu-

rich. Son vrai nom de famille était *Wiesendanger*, qu'il changea, selon la mode de son siècle, en le traduisant en grec. Ses parents, paysans aisés, encouragés par ses talents, lui firent fréquenter l'école de Winterthour, et les universités de Cologne, de Vienne et d'Ingolstadt, où il apprit les langues hébraïque et grecque, les mathématiques, etc. Il servit d'abord de correcteur à l'imprimerie de Cratandre, à Bâle. En 1525, Zwingle, qui l'estimait beaucoup, et dont il avait été le maître en langue hébraïque, le fit appeler à Zurich comme professeur de théologie, de grec et d'hébreu. Il mourut vers la fin de la même année, à la fleur de son âge. On a de lui : *Scholia in Dionysii Periegesin (descriptionem orbis) et in Arati astronomicon*, Bâle, 1523, 1534 et 1547, in-8°; *Hesiiodi georgicon brevi scholio adornatum, epigrammata græca*, Cologne, 1533; et Zurich, 1539; enfin, un *Compendium grammaticæ græcæ*, estimé dans son temps, et souvent réimprimé.

U—1.

CEPPÈDE (**JEAN DE LA**), né à Marseille, vers le milieu du 16^e siècle, d'une famille distinguée, obtint une charge de conseiller au parlement, et ensuite celle de premier président de la chambre des comptes de Provence. Il avait fait une étude approfondie de l'Écriture sainte et de la théologie scholastique. Il développa une grande érudition en ce genre, dans les notes dont il a accompagné ses poésies, qui roulent presque toutes sur des sujets de piété. Il en fit paraître le premier recueil sous le titre d'*Imitation des psaumes de la pénitence de David, avec des sonnets et des méditations sur le mystère de la rédemption*, Lyon, 1594, in-8°. Il retoucha le style des pièces qui composent ce volume, et le fit réim-

de Marot, mais il ne sut pas en éviter les écueils, et il est resté très inférieur à son modèle. Le style du P. du Cerceau est plus familier que naïf, plus simple que simple, plus lâche qu'audacieux. Voltaire n'a pas montré trop de respect pour la vérité, quand il a dit que « ses vers français, où l'on trouve quelques vers heureux, sont du reste médiocres. » L'auteur, d'un caractère vif et inconstant, précipitait son travail, ne le retouchait jamais, et avançait sans cesse d'objet; aussi il n'a rien laissé qui soit véritablement bon. On a trop cité sa petite pièce intitulée les *Pincettes*; la seule qu'on lise encore avec quelque plaisir est le conte de la *Nouvelle Ève*. On a de P. du Cerceau un assez grand nombre d'ouvrages en prose, qui ne sont pas inférieurs à ses productions poétiques: *Réflexions sur la poésie française*, Paris, 1742, 2 vol. in-12; *Lettres de M. D. L. C. P. D.*; *Histoire des flagellants, de l'abbé de la Moiteau*, in-12, sans date; quelques personnes attribuent cet ouvrage à de Rivière; *six Lettres d'Europe à M. l'abbé de ****, sur l'apologie des *Lettres provinciales*; les *Discours de Socrate et de Platon*, dans *Œuvres des anciens philosophes*, attribuées à Fénelon; *l'Histoire de Thakouli-Kan, sopher de Perse*, Amsterdam, 1741, 2 vol. in-12; cet ouvrage, rédigé sur les mémoires du P. de Sinski, avait déjà paru sous le titre *Histoire de la dernière révolution de Perse*, 1728, 2 vol. in-12; la *juramentation de Rienzi*, achevée par M. de Brunoy, Paris, 1755, in-12: l'auteur a écrit cette histoire avec intérêt, la narration en est rapide, et le style convenable au sujet; une *Oraison funèbre du dauphin*, père de Louis XV, prononcée à Bourges; et quelques autres ouvrages dont on peut voir le

détail dans le *Moréri* de 1759. Du Cerceau fut aussi un des rédacteurs des *Mémoires de Trévoux*; il publia les *Épigrammes de Sénécé* en 1727, in-12; on croit qu'il en mutila plusieurs, et qu'il en retrancha un grand nombre qui lui parurent trop libres. Le P. du Cerceau était précepteur du prince de Conti (né en 1717). Il l'accompagna à Véret, château de son père d'Aiguillon, près de Tours. Le jeune prince montrant beaucoup d'indignation pour la chasse, avait enfin obtenu un fusil, et le retournait en tous sens; ce fusil était chargé à balle; le coup partit, et tua roide le P. du Cerceau, le 4 juillet 1750. Le prince de Conti, épouvanté de cet accident, courait partout le château en criant: « J'ai tué le P. du Cerceau, j'ai tué le P. du Cerceau; » et il répétait sans cesse ces paroles du ton le plus douloureux, sans que l'on pût en tirer autre chose pendant quelque temps.

A—C—U et W—S.

CERCIDAS, de Mégalopolis, poète et législateur, donna des lois à sa patrie. Démosthènes l'a mis au nombre des traîtres qui s'étaient vendus à Philippe; mais Polybe observe très judicieusement que cet orateur, entraîné par l'amour de la patrie et par sa haine pour le roi de Macédoine, avait donné le nom de traîtres à beaucoup de gens dont le seul tort était d'avoir préféré l'intérêt de leurs concitoyens à celui des Athéniens ou des Lacédémoniens. Mégalopolis avait été fondée malgré les Lacédémoniens, qui avaient fait tous leurs efforts pour la détruire; était donc naturel que Cercidas cherchât à procurer à son pays l'appui de la seule puissance en état de contenir ses ennemis perpétuels; c'est pour ce qu'il leur fit contracter avec Philippe cette alliance, contre laquelle s'éleva Démosthènes. Cercidas, en mourant

dit à ses amis « qu'il se réjouissait de quitter la vie, dans l'espoir d'aller rejoindre Pythagore, Hécatee l'historien, Homère et Olympus le musicien, » et il ordonna qu'on mit dans son tombeau les deux premiers livres de l'*Illiade*. — Un autre CERIDAS, de Mégalopolis, sans doute petit-fils du précédent, fut l'intime ami d'Aratus, et commandait un corps de mille Mégalopolitains à la bataille de Sellasie, où Cléomènes fut vaincu par Antigone. C—A.

CERDA (JEAN-LOUIS DE LA), né à Talède vers 1560, eut pour père Don Juan de la Cerda, chanoine de cette ville. Il entra fort jeune dans l'ordre des jésuites, étudia les sciences sacrées et profanes, professa pendant plus de cinquante ans, dans sa patrie, d'abord la théologie et la logique, ensuite l'éloquence et la poésie. Son mérite le fit rechercher des grands. Urbain VIII voulut avoir, dit-on, son portrait dans sa chambre, et plusieurs fois il chargea le cardinal François Barberini, légat en Espagne, de le complimenter au nom de Sa Sainteté. La Cerda mourut à Madrid, en 1645, âgé de plus de quatre-vingt-trois ans. « Il joignait, » dit Alegambe, à une grande érudition, beaucoup de candeur et de simplicité. » Ce savant jésuite est principalement connu par son *Commentaire sur Virgile*, le plus ample qui ait été fait sur ce poète. Les critiques en ont porté des jugements divers ; les uns trouvent que la Cerda y montre partout ce qu'on voit rarement uni, le goût et l'érudition ; les autres prétendent qu'on ne peut estimer que ce qu'il copie souvent de ses prédécesseurs, et que ce qu'il dit de lui-même est puéril et méprisable. Il est certain que le jésuite espagnol explique souvent ce qui n'a pas besoin d'être expliqué, et quelquefois ce qui ne de-

vrait pas l'être. Les rapprochemens qu'il fait du texte des différents poètes prouvent qu'il en avait fait une longue et pénible étude ; ses explications géographiques sont très exactes ; ainsi, le volumineux *Commentaire* peut encore être consulté. Le premier volume, contenant les *Bucoliques* et les *Georgiques*, parut à Madrid, en 1608, in-fol., et fut réimprimé à Lyon, en 1609. Le second volume, sur les six premiers livres de l'*Énéide*, fut imprimé à Lyon, en 1612, et le troisième, sur les six derniers livres, dans la même ville, en 1617. Cette première édition est la plus rare et la plus recherchée ; la meilleure est celle de Lyon 1619, 5 vol. in-fol. ; il en existe d'autres données à Cologne, en 1628 et 1642. On a encore de la Cerda : une édition des *Oeuvres de Tertullien*, avec des notes, Paris, 1621, 1630, 2 vol. in-fol. Quoique Gasp. Barthius parle de cette édition avec éloge, et qu'Antoine Pirez l'appelle *opus altissimæ eruditionis*, les savants n'en font aucun cas : les notes ont été réimprimées en partie dans Tertullien de Priorius (le Prieur). I. *Adversaria sacra, quibus facit præfatur ad intelligentiam multorum scriptorum sacrorum*, Lyon, 1626, in-fol. C'est le plus estimé des ouvrages de la Cerda ; on y trouve : *Psalterium Salomonis, græcè-latinè*, et le livre de Tertullien, *De Pallio*, avec un *Commentaire*, plus ample que celui de l'édition complète de ses œuvres III. *De excellentiâ cælestium spirituum, præsertim de angeli custodiæ ministerio*, Paris, 1631, in-8. IV. *De institutione grammaticâ libri quinque*. Cet ouvrage, qui eut un succès étonnant, est principalement tiré de la *Minerva* de Sanctius, et de *Grammaticæ introductiones* d'Antoine de Lebriza. La Cerda obti-

1613, un privilège, qui fut renouvelé en 1675, et par lequel il fut ordonné que, pour l'enseignement du latin, on ne se servirait plus désormais dans toutes les écoles publiques d'Espagne que de ses *Institutions*. Le savant Grégorio Majans blâme ce privilège exclusif, qui tourna au dément de la langue latine, en empêchant les professeurs qui avaient trouvé de nouvelles et de meilleures méthodes, de les enseigner publiquement. Nicolas Antonio parle de quelques autres ouvrages de la Gerda, qui font peu d'intérêt. V—VE.

CERDA (MELCHIOR DE LA), né à Huesca, dans le diocèse de Sigüenza, entra dans l'institut des jésuites, et passa pendant trente ans à Séville, Cordoue, et publia les ouvrages suivants : I. *Apparatus latini sermonis et topographiam, chronographiam, osographiam*, etc., en deux parties, Séville, 1598, in-4°. ; II. *Usus exercitatio demonstrationis*, ibid., 1598, in-4°. ; III. *Campi eloquentie*, Lyon, 1614, 2 vol. in-4°. ; IV. *Insolatio ad Hispanos propter ressem anno 1588 in Angliam protam subito submersam*, 1621, in-4°. On a encore de Melchior de la Gerda plusieurs relations et discours imprimés séparément. Cet auteur mourut à Séville en 1615. — CERDA (JEAN DE LA), écrivit à la fin du 16^e siècle, en l'honneur des femmes, un gros volume intitulé : *Vida política de todos los estados de Mugerés*, Vala, 1599, in-4°. — CERDA (FERDINAND MURILLO DE LA), composa dans la langue espagnole, au commencement du 17^e siècle, un *Livre sur la naissance des lettres et caractères des langues du Pérou et du Mexique*; cet ouvrage, qui porte la date de 1602, était conservé manuscrit dans la bibliothèque du grand con-

table de Castille. — CERDA (LE VALLE DE LA), né à Caença dans le 16^e siècle, publia : I. *Avizos de tado y guerra*, Madrid, 1590, in-4°. ; l'auteur y traite des moyens de faire la paix, de soumettre les royaumes rebelles, etc. ; II. un *Traité sur les Monts-de-Piété*, en espagnol, Madrid, 1600 et 1618, in-4°. — CERDA (PÉDRO DE LEYVA Y DE LA), comte de Banos, fit imprimer à Madrid, 1690, un volume in-folio sur la maison de Leyva et de la Gerda, sur les vices qu'elle a rendus, et sur ses droits à la grandesse d'Espagne. V—VE.

CERDA (DONA BERNARDA FERREIRA DE LA), portugaise célèbre par ses talents poétiques, née à Evora, était fille d'un sénateur de Lisbonne. Les auteurs portugais disent qu'elle fut la musicienne la plus célèbre de son temps, qu'elle jouait de tous les instruments, parlait diverses langues, cultivait la poésie, et était versée dans la rhétorique, les mathématiques et la philosophie. Philippe III, roi d'Espagne, la fit venir à sa cour, et chargea d'enseigner les lettres latines aux infants Charles et Ferdinand. Lopez de Véga dédia à cette fille son églogue intitulée *Phyllis*, imprimée à Paris, en 1651. Cardoso brilla par ses talents dans son *Agiologio Lusitano*, et Antonio de Sousa Mendonça célèbre dans ses *Excelencias de Portugal*. Toutes les académies d'Espagne et de Portugal ont retenu de ses ouvrages. Dona Bernarda de la Gerda mourut vers 1650. Ses ouvrages sont : I. un poème en vers castillans, intitulé *España libertada*, Lisbonne, 1616, in-4°. ; II. un volume de *Comedias* ; III. un volume de *Varias poesias y dialogos* ; IV. *las Soledades de Busaco*, et, en prose portugaise, *Dos Cristaos de S. Thome*, ou *pro Joann*. V—VE.

YRICO (DON FRANCIS-
 t espagnol, membre de
 l'histoire de Madrid, chef
 du département des Indes,
 a rendu de vrais services à la littéra-
 ture de son pays, en tirant de l'oubli
 un grand nombre de bons livres es-
 siècles précédents, et en
 publiant de nombreux commentaires lumi-
 neux sur de nouvelles éditions qu'il en a
 publiés. On voit surtout les ouvra-
 ges de Véga, les *Mémoires
 du roi de Castille Al-
 zaga*, le poème de Villavi-
 leja *la Mosquée*, les poé-
 tiques du père Louis de
 Grenade, aussi l'un des principaux
 ouvrages de la collection intéres-
 sante de l'histoire d'Espagne, com-
 posée en 1772, sous le titre de
Castilla. Il est mort en

B—G.

YRICO, hérésiarque du second
 siècle de Saturnin et maître
 de son école, était natif de Syrie. Ne
 niant l'existence des mau-
 vais principes, mais admettant
 avec le système qui sup-
 prime tout vient d'un être unique
 par la voie des émanations,
 comme disait Saturnin, il eut re-
 connu deux principes indépendants,
 l'un bon, qui avait produit les génies
 ; l'autre mauvais, auquel
 appartenait la création des génies
 mauvais. Cerdon crut avoir trouvé
 dans ces deux principes l'explication de
 ce qu'il racontait des différents
 états de l'être humain, donnant au
 bon tout ce qui lui parut être
 bon, et au mauvais tout ce
 qui lui parut être dans le désordre.
 Selon son principe émanaient les es-
 prits mauvais sans cesse vers le
 bien, et le bien, descendant
 vers le mal, affligent de mille manières
 ceux qui leur sont unis. Ainsi
 les mauvais, assemblage mons-

trueux, selon Cerdon, de pratiques
 pénibles et grossières, d'injonctions
 cruelles et superstitieuses, ne pouvait
 provenir que du principe du mal, tan-
 dis que la loi des chrétiens, qui res-
 pire l'indulgence, la bienfaisance, la
 miséricorde, était évidemment l'ou-
 vrage du principe du bien. Il con-
 cluait de là que Jésus-Christ, auteur
 de cette dernière loi, était véritable-
 ment fils du bon principe; mais
 comme il répugnait à sa nature qu'il
 fût assujéti aux accidents de l'humani-
 té, et qu'il suffisait, pour l'instruc-
 tion du genre humain, qu'il fût revêtu
 des apparences de la chair, ses
 souffrances ne furent point réelles.
 En conséquence de ces idées, il reje-
 tait l'Ancien Testament, qu'il regar-
 dait comme l'ouvrage du mauvais prin-
 cipe, et il n'admettait même du Nou-
 veau que quelques parties de l'Evan-
 gile de S. Luc. Ce système, dont il
 avait puisé les germes dans la philo-
 sophie orientale, Cerdon vint le débi-
 ter à Rome, sous le pontificat du pape
 Hygin. Forcé d'abjurer ses erreurs,
 sans y renoncer, il se réduisit à les
 enseigner en secret, et il ne lui en
 coûtait rien de les abjurer de nouveau
 en public, lorsqu'il était convaincu
 de les propager furtivement. On fut
 enfin obligé de le séparer de la com-
 munion des fidèles. Quelques auteurs
 rapportent qu'il demanda à y être ré-
 tabli, sous la condition de ramener à
 la saine doctrine ceux qu'il avait sé-
 duits, et qu'il mourut pendant le
 cours de cette pénible mission. Win-
 cker, surintendant du consistoire de
 Hildeshcim, a publié (Leipzig, 1750,
 in-4°.) divers opuscules de l'abbé de
 Longuerue, parmi lesquels se trouve
*Dissertatio de tempore quo nata est
 hæresis Montani et de origine hæ-
 resium Valentini, Cerdonis atque
 Marcionis.*

T—D.

CÉR

CÉRÉ (JEAN-NICOLAS), directeur du jardin botanique de l'Île-de-France, vint à l'Île-de-France en 1737. Son père, officier de marine, envoyé sur cette île pour y prendre le commandement du port, et pour diriger les constructions importantes, avait rendu les plus grands services à l'état. Céré s'était aussi distingué dans la guerre de l'Inde, sous les ordres de la Bourdonnais, qui parle avantageusement de lui dans ses Mémoires. Il envoya son fils en France, à l'âge de cinq ans, pour y faire ses études. Le vaisseau sur lequel on l'avait embarqué ayant été poussé à la Martinique, et le capitaine qui s'était chargé du jeune Céré, étant mort, il fut envoyé à Brest sur un autre vaisseau, et l'on ne sut plus où il appartenait. Là, on le laissa avec une femme du peuple, où il resta pendant quelques années, sans que les recherches de ses parents pussent leur apprendre ce qu'il était devenu. Enfin, par des réclamations fréquemment insérées dans les papiers publics, on parvint à le découvrir, et il fut placé au collège des jésuites à Valenciennes. Après y avoir fini ses études, il vint les perfectionner à Paris. Il s'était destiné au génie; mais la guerre ayant de nouveau été portée dans l'Inde, il fut fait officier en 1757, et fut sur l'escadre du comte d'Âché. En 1759, après avoir fait deux campagnes sur mer, il se fixa à l'Île-de-France, où son père était mort depuis sept ans, et lui avait laissé des possessions considérables. Il s'y occupa de l'histoire naturelle et de la culture. En 1766, le célèbre Poivre fut nommé intendant de cette colonie. Il trouva dans Céré un utile collaborateur, et ce fut par lui que ce voyageur philosophe fut instruit de tous les détails de la culture et du commerce de cette île. Poivre fut rappelé en

CÉR

1773; l'intendant qui lui succéda ayant des vues opposées aux siennes, la culture des arbres à épicerie fut négligée; on détruisit même plusieurs plantations, et tout aurait été perdu si la réputation que Céré s'était acquise par ses travaux et par ses correspondances avec les savants de Paris, n'eût fait nommer directeur du jardin royal en 1775. Se trouvant alors à la tête de cet établissement, il se crut le droit d'opposer la plus vigoureuse assistance à ceux qui en méconnaissaient l'utilité. Il eut besoin de beaucoup de constance et de courage pour vaincre les obstacles qu'on lui opposa. Ne recevant point de fonds du gouvernement, il fit à ses frais toutes les dépenses. Il réussit à faire des pépinières considérables de poivriers, de gérosiers, de cauciliers, de muscadiers; les jeunes plants furent distribués aux cultivateurs des Îles de France et de Bourbon, et le succès fut tel, que, peu d'années après, on particulier recueillit sur son habitation plusieurs milliers de cloux de géroselle. Alors le généreux Céré étendit ses vues sur le pays qu'il habitait; il envoya à l'Antilles, à Caïenne et à la Guinée des caisses de végétaux élevés dans ses pépinières, avec des instructions sur leur culture. Ces plantations réussirent, et la France vit le moyen de s'affranchir du tribut qu'elle payait aux Hollandais pour le commerce des épices. En s'occupant de multiplier aux Îles de France et de Bourbon les productions précieuses des Molucces et de Ceylan, Céré ne négligea pas les fruits étrangers qui convenaient au climat, et qui pouvaient être utiles aux habitants. Il n'en est pas un dont n'ait essayé la culture, et plusieurs sont aujourd'hui très répandus. Ainsi le li-tchi de la Chine, le goyavier de l'Inde, le jamba ou zaba

n des Cèlèbes, le mangoustan de l'avocatier et le cacao d'Amérique plusieurs fruits et légumes d'Europe furent multipliés par ses soins. Selon, voyageur qui passa à l'Île-France en 1786, après avoir parti l'Asie, écrivait que le jardin botanique de cette île était une des merveilles du monde, et que l'on y cultive plus de six cents espèces d'arbres et de plantes apportés de diverses contrées. Aussi s'adressait-on à Céré pour les collections des tropiques, et la collection des plantes qu'il envoya à l'empereur d'Allemagne en 1782, et dont le catalogue a donné le catalogue à la son *Hortus Schoenbrunnensis*, certainement la plus riche qu'on eût alors des pays chauds. C'est lui qui éleva dans la colonie le gouassou, poisson excellent, transporté de Chine à Batavia, qu'il ne put acclimater qu'avec beaucoup de peine, qui est aujourd'hui très commun dans les bassins et dans les rivières. Il fit des observations météorologiques, et il était parvenu à prédire avec précision, plusieurs jours à l'avance, les ouragans qui désolaient cette île. Les naturalistes qui y abordaient trouvaient en lui un ami plein de zèle, qui satisfaisait leurs besoins, qui facilitait leurs recherches, et les aidait de tous ses moyens. L'auteur de cet article, entre autres, avait retrouvé près de lui une seconde famille, pendant dix ans qu'il a passés dans cette colonie. L'abbé de la Moignon, jardinier en chef du jardin royal de Schoenbrunn, ayant été envoyé aux îles de Bahama, et de là à l'Île-de-France, pour en rapporter des végétaux vivants, fut arrêté dans cette colonie par des événements qui interrompirent la communication avec l'Europe; Céré l'accueillit, le logea dans sa maison, le traita avec tous

les égards qu'il aurait eus pour un ancien ami. Ce voyageur ayant ensuite trouvé un vaisseau qui pouvait le ramener seul en Europe, il n'osa abandonner la riche collection qu'il avait déposée dans le jardin. Son hôte leva toutes les difficultés, en se chargeant de la conserver et de l'accroître jusqu'au moment où il serait possible de la faire parvenir à sa destination. Aussi, lorsque l'empereur d'Allemagne chargea le capitaine Baudin de la rapporter, il donna à Céré une preuve authentique de son estime, en lui envoyant son portrait en pied. Il entretenait une correspondance suivie avec les savants les plus distingués, et particulièrement avec ceux du musée d'Histoire naturelle. Quoiqu'il composât sans cesse des mémoires, il ne les faisait pas imprimer. Il envoyait ses observations à MM. de Buffon, Daubenton, Thouin, de Lamarck, et à la société d'agriculture de Paris. Cette compagnie sentait si bien le prix de ses travaux, qu'en 1788, elle lui décerna une médaille d'or, qui lui fut envoyée avec une lettre par laquelle le ministre lui témoignait sa satisfaction. On trouve de lui, dans le recueil de cette société, pour l'année 1789, un *Mémoire sur la culture des diverses espèces de riz à l'Île-de-France*. Son nom est souvent cité dans les dictionnaires de botanique et d'agriculture de l'*Encyclopédie*. S. M. l'empereur, par un décret daté d'Austerlitz, lui confirma le titre de directeur du jardin, en lui accordant une pension de 600 fr. Père de huit enfants, sa maison était le rendez-vous des gens éclairés du pays et des étrangers. Ses études, ses travaux, eurent toujours pour but de propager l'instruction, d'assurer la fortune de ses compatriotes, en la liant à la prospérité publique. Il est mort à l'Île-de-France, le 2 mai

610, âgé de soixante-douze ans. M. deuze a fait son éloge historique dans le tome XVI des *Annales de l'Académie des inscriptions et belles-lettres*. Plusieurs naturalistes ont cherché à récompenser son zèle, en donnant le nom de *Cerea*, un genre qu'ils croyaient nouveau ; mais on a reconnu depuis qu'ils s'étaient trompés. L'auteur de cet article, M. deuze, lui en a consacré un chapitre dans son ouvrage sur les arbres, et il croit à l'abri des changements : c'est un arbre de l'île-de-France.

D—P—S.

CEREALIS, ou **CERIALIS** (**PETIUS**), général romain sous le règne de Vespasien, était proche parent de l'empereur, et fut chargé par lui de marcher contre Civilis et Classicus, chefs des Bataves et des Gaulois révoltés. On lui reprocha alors une faute, celle d'avoir laissé se rassembler ses ennemis qu'il aurait pu détruire en les attaquant séparément. Il en fit encore une, mais qu'il répara bien. Civilis et Classicus, à la tête de toutes leurs troupes, tombèrent à l'improvise sur les Romains, campés aux environs de Trèves, les battirent et s'emparèrent d'un pont jeté sur la Moselle. Le bruit en vint à Cerialis dans son camp (il avait passé la nuit hors du camp) ; il se lève demi-nu, court aux armes, arrête les fuyards, et se montre avec tant d'intrepidité et une témérité si heureuse ; il est si bien secondé par ses braves qui se rallient à lui, qu'il reprend le pont et en reste maître. Poursuivant avec ardeur ses avantages, il fit changer la fortune, et rétablit ses affaires, au point qu'il mit en fuite les Bataves, et Gaulois, et brûla leur camp. Cerialis se trouva de nouveau en présence de Civilis avec un fort de trois légions. L'armée romaine, placée désavantageusement sur des terres marécageuses inon-

dées par les eaux du Rhin, reçut un échec. Pour le réparer, Cerialis résolut d'en venir enfin à une action décisive. Dès le jour suivant, on vint aux mains : l'engagement général. La victoire, long-temps incertaine, se déclara pour les Romains. Cette bataille aurait terminé la guerre si la flotte de Cerialis avait pu poursuivre l'ennemi, et si sa cavalerie n'avait pas été arrêtée par la nuit et par un grand orage. Civilis se retira dans les Bataves pour y lever de nouvelles troupes. Classicus en fit autant de son côté, et tous deux se présentèrent bientôt avec une armée considérable. Ils furent repoussés dans diverses actions avec une grande perte. Le général des Bataves n'en reparut pas quelques jours après. Il saisit le moment favorable de pénétrer pendant la nuit dans le camp des Romains, au bord du Rhin. Il les trouva endormis, leur tua beaucoup de monde, fit beaucoup de prisonniers. Le général romain faillit d'être enlevé dans son lit. Il fut sauvé par une prise de ses ennemis, qui emmenèrent le vaisseau amiral, croyant que Cerialis y était. Il avait passé la nuit avec une femme de Cologne : sa gloire souffrit de cette aventure. Civilis, malgré l'avantage dont il pouvait s'enorgueillir, fut forcé de se retirer, après de grandes pertes, au-delà du Rhin. Cerialis mit fin à la guerre en punissant le ravage dans la Batavie, et engageant Civilis à reconnaître Vespasien pour empereur. « Cerialis, » Tacite, donnait peu de temps » l'exécution d'un plan ; il prit » subitement son parti, et amena » un événement brillant : la fortune » servait souvent, quand d'autres » moyens lui manquaient. » Sous le règne de Vespasien, on retrouve encore Cerialis, gouverneur de la Be-

igleterre), après avoir été
fut là qu'il eut pour lieu-
our associé à ses travaux
e, dit Tacite, Agricola, des
si célèbre. A une époque
ons, toujours mal soumis
is, voulurent renouer, Cé-
commandait une armée
les frappa d'une terreur
en attaquant la ville des
la plus peuplée de la Bre-
ra de fréquents combats,
ues-nus furent sanglants.
issa dans cette contrée une
difficile à égaler par ses
. L'histoire ne nous ap-
rien de lui. Q—R—Y.

OLA, ou CERASOLA (Do-
né à Bergame en 1685,
honnêtes, mais pauvres,
les jésuites, en qualité de
fut placé, comme portier,
de St.-André-de-Monte-
tome. Né avec les plus heu-
ositions pour la poésie, il
out son loisir à étudier Pé-
es savait tout entier par cœur,
it rendu les pensées et les
s si familières, qu'il imitait
e grande facilité le style et
illants de ce poète, dans les
même les plus difficiles. Il
visiteur habile, et traitait
d'abondance que de talent
es de sujets. Il commença
s à étudier le latin, se ren-
s les meilleurs auteurs clas-
apprit aussi le français et

Admis, en 1758, dans
Arcadienne, il y fut sou-
ndi. Il retournait ensuite
nt à son poste au novi-
int-André. Il y mourut en
ès sa mort, le célèbre jésuite
ecueillit ses poésies, et les
re une notice sur sa vie,
47, in-12, sous ce titre :

Rime sacre di Domenico Cerasola ;
elles contiennent deux cent soixante-
sept sonnets et vingt-sept autres pe-
tites pièces ; elles furent réimprimées
à Gènes en 1748, et à Venise en
1750. L'imitation de Pétrarque y est
trop fréquente et trop servile ; mais on
n'y voit pas sans étonnement à quel
degré de talent la nature et la seule
étude de Pétrarque avaient pu élever
un homme privé de presque toute au-
tre instruction, et relégué dans une
profession qui favorisait aussi peu l'es-
sor du génie (Voy. les *Mémoires de*
Trévoux, août 1748). G—É.

CEREZO (MATHIEU), né à Burgos
en 1655, alla étudier la peinture à
Madrid, dès sa plus tendre jeunesse,
dans l'école de don Juan Caréno. Il
fit de si rapides progrès, qu'à l'âge de
vingt ans, il fut en état d'égaliser son
maître. Son grand art fut de consulter
la nature ; il en fit son unique étude
pendant plusieurs années. Il s'attacha
beaucoup à la manière de son maître,
et l'imita si bien, qu'on ne pouvait
souvent distinguer les ouvrages de
Caréno d'avec les siens. On admire la
couleur, le relief, l'esprit et le parfait
accord qui règne dans ses tableaux.
Peu de peintres ont autant travaillé
que Cérézo : il peignait fort bien l'his-
toire. Il mourut à Madrid en 1685.
Entre ses principaux ouvrages qu'on
voit à Madrid, on remarque un *S.*
Thomas de Villeneuve donnant l'au-
mône aux pauvres, un *S. Nicolas*
de Tolentin, une *Visitation de Ste.*
Élisabeth, et un tableau du *Miracle*
d'Emmaüs. On voit aussi de lui un
Christ dans la grande église. Z.

CERF. Voy. LECERF.

CERINI (JOSEPH), poète italien
du 18. siècle, naquit, en 1758, d'une
famille honnête, à Solferino, près de
Castiglione, dans le duché de Man-
toue. Il fit son cours d'études à Bres-

et s'appliqua surtout à l'éloquence la poésie. Il étudia ensuite les lois lantoue. Ses parents lui faisaient pension, en attendant qu'il pût s'inscrire de l'état du barreau, qu'il n'aurait embrassé; mais ayant épousé contre leur gré, une jeune personne à qui il était éperdument amoureux, lui retirèrent cette pension. Il quitta l'antoue, et conduisit sa femme à Milan, où, se trouvant sans appui et sans ressources, il languit quelque temps avec elle dans la plus affreuse misère, sa seule consolation était d'aller tous les jours passer quelques heures à la bibliothèque Ambrosienne. Il s'y lia avec quelques jeunes Milanais, amis des lettres, qui, charmés de son esprit et de sa douceur, le firent recevoir à l'académie des *Humoristas* de cette ville, et, ce qui était un service plus précieux, lui procurèrent au barreau quelques affaires. La réputation qu'il fit en peu de temps le mit en état de soutenir sa famille, et il ne désirait rien de plus. Le père Branda, barnabite, ayant alors blessé quelques savants milanais, dans un *Dialogue sur la langue toscane*, Cerini entra en querelle pour ses amis, par un écrit intitulé *Dialogo fra Gracchia e Mastracchia*, Milan, 1760. Il obtint le rare avantage de satisfaire son parti, et de racheter même, par ses connaissances et par sa modération, des éloges à son adversaire. En 1772, il fit jouer au théâtre de Milan, *Clary*, esquisse de drame, en vers libres, qui eut le plus brillant succès; il le fit imiter l'année suivante, avec *la Catina matrigna*, autre pièce du même genre, qui ne réussit pas moins. Il fut nommé poète du théâtre royal de Milan, place à laquelle étaient attachés des oraïres. Les travaux de cet emploi n'occupaient pas uniquement; il publia un petit recueil de *Poésies ana-*

créontiques, Milan, 1776, in-4°. remarquables par une imagination douce et riante, une élégance exquise et une heureuse facilité. Sa réputation se répandit alors dans toute l'Italie. Le comte Borromée venait, en 1779, de lui confier une place honorable et lucrative, lorsqu'il fut attaqué d'une maladie, dont il mourut, le 5 septembre de la même année. Le comte J. Corniani, connu par plusieurs ouvrages estimables, et dernièrement par celui qui a pour titre : *i Secoli della letteratura italiana*, publia un éloge de Cerini, à Brescia, 1779, avec une ode sur la mort de ce poète, qui est son ami. G—E.

CERINTHE, fameux hérésiarque du temps des apôtres, était né à Antioche d'une famille juive. Il étudia à Alexandrie sous les philosophes qui rendaient alors célèbre l'école de cette capitale de l'Égypte. Fier de ses connaissances qu'il y avait acquises, il alla à Jérusalem, y forma une faction parmi les juifs convertis, qui prétendant allier les cérémonies de la loi ancienne avec les préceptes de l'Évangile, s'opposaient à la prédication de la nouvelle loi aux gentils. Les troubles qu'il excita dans cette église naissante provoquèrent le zèle des apôtres. Il fut anathématisé, déclaré hérétique, et chassé de l'assemblée des fidèles. Furieux de se voir ainsi traité, Cérinthe passa dans l'Asie, y forma une secte, mélange bizarre de la philosophie orientale, des idées païennes et des dogmes du christianisme. Il disait que le monde n'avait été fait par le Dieu suprême, mais par une puissance distincte, élevée au-dessus de toutes choses, et très éloignée de Dieu, et ne lui est par elle-même connue; que cette puissance avait créé des génies de différents grades, chargés de gouverner

monde, chacun dans leurs différents départements; que la loi des juifs était l'ouvrage d'un de ces génies, et, par-là, Cérinthe expliquait à sa manière toute l'histoire de cet ancien peuple. Il ajoutait que la même puissance, touchée du sort des hommes, avait envoyé dans le temps son fils unique pour les éclairer, les instruire et les sauver; mais comme il lui paraissait absurde de le faire naître d'une simple créature, et de le supposer soumis aux souffrances que l'histoire évangélique en rapporte, il enseignait que Jésus était né de Joseph et de Marie par la voie ordinaire de la génération; qu'il n'excellait au-dessus des autres hommes qu'en justice, en prudence et en sagesse; qu'au moment de son baptême, le Christ, fils unique du principe qui est au-dessus de toutes choses, étant descendu sur lui en forme de colombe, lui avait révélé la connaissance du Dieu suprême, communiqué la vertu de faire des miracles, et donné la force de combattre le génie malfaisant auquel sa nation était assujétie; mais qu'enfin Jésus étant tombé entre les mains des juifs, le Christ était remonté vers son Père; de sorte que Jésus, livré à lui-même, avait souffert, été crucifié, mis à mort, et était ressuscité, pendant que le Christ était demeuré impassible. Ainsi Cérinthe prétendait que le Christ et Jésus étaient deux êtres distincts, dont le premier était un esprit, et l'autre un homme. Cet hérésiarque exigeait de ses sectateurs qu'ils renouassent au législateur des juifs et à sa loi; qu'ils adorassent le Père du Christ avec le Christ lui-même; qu'ils se conduisissent d'après les préceptes de Jésus. Pour les y encourager, il leur annonçait que Jésus redescendrait sur la terre, qu'il régnerait

mille ans dans la Palestine; que, durant tout ce règne inaltérable, ils prendraient leurs corps, jouiraient tous les plaisirs des sens, et que cet état serait suivi d'une félicité éternelle dans le ciel. C'est là ce qui fait considérer Cérinthe comme le premier auteur du millénarisme, mais bien différent de celui de quelques anciens Pères qui ne devait avoir rien de sensuel et de grossier. Cérinthe avait composé un *Évangile* que les uns croient antérieur à celui de S. Luc, et que les autres confondaient avec celui de S. Jean. Il avait aussi écrit une *Apocalypse* qui a été quelquefois prise pour celle de S. Jean. Ses disciples supposaient que sa résurrection ne consistait que dans un renouvellement de la grâce et dans une justification qu'on reçoit au baptême; mais comme les morts ne peuvent recevoir ce sacrement par eux-mêmes, ils prétendaient que ceux des vivants qui s'intéressaient à leur salut, venaient, pour le leur prouver, se faire baptiser à leur place, comme les enfants qui se chargent de la dette de leur père. C'est cette erreur, qui lui était commune avec les marcionites, que S. Paul combat dans le premier chapitre de sa première Épître aux Corinthiens. Les cérinthiens étaient animés d'un esprit de prosélytisme. Ils se répandaient en diverses provinces; leurs apôtres montraient beaucoup de zèle pour la propagation de leurs dogmes, et plusieurs se laissèrent séduire par leur prédication. On croit que S. Jean les a souvent vus dans son *Évangile*. S. Irénée a conservé quelques fragments de leurs ouvrages. T—D

CERISANTES (MARC DUNCAN), naquit à Saumur en Anjou, l'an 1600, de Marc Duncan, un homme écossais, qui s'y était établi et pratiquait la médecine avec grand

tation; il fut connu dans son temps pour avoir eu le courage, en 1654, de se battre contre la prétendue possession des ursulines de Loudun. Marc-Antoine, son fils aîné, prit le nom de *Cerisantes*, pour se distinguer de ses frères, et se fit connaître dans le monde littéraire par son goût pour la poésie latine, qu'il cultiva avec quelque succès. Il avait de l'esprit, une tournure agréable, mais autant d'ambition et de vanité que de courage et de mérite réel. Ce mélange de qualités et de défauts l'a rendu l'objet de beaucoup de calomnies dans les différentes provinces que son esprit inquiet et sa curiosité ardente l'ont poussé à parcourir. Il est le sujet du nombre de ceux que les biographes ont jusqu'ici le plus légèrement jugés et le plus infidèlement fait connaître. Du Maurier, fils d'un ambassadeur de France en Hollande, le fit entrer chez le marquis du Vigean comme précepteur de son fils aîné, le comte de Fors. Ce jeune seigneur était devenu mestre-de-camp du régiment de Navarre, le précepteur voulut suivre son élève, qui, par reconnaissance, lui donna une lieutenances dans le corps qu'il commandait. *Cerisantes* se trouva en cette qualité à la bataille de Thionville, en 1659; puis, l'année suivante, au siège d'Arras, où il vit périr le marquis de Fors sous ses yeux. Il a laissé une relation latine du combat de Thionville et du siège d'Arras, et, ce qui fait autant d'honneur à son cœur qu'à son talent poétique, une élégie assez élégante sur la mort de son élève. *Cerisantes* quitta le régiment de Navarre, et alla chercher fortune auprès de la reine Christine. Le chancelier Oxenstiern, qui aimait les belles-lettres, et connaissait *Cerisantes* par ses écrits en vers et en prose, lui marqua assez de bienveillance pour le députer en France avec

le caractère d'envoyé de Suède. Il y fut traité avec distinction par le cardinal Mazarin; mais, sur ce théâtre, il périt par ce qu'il mit assez d'imprudence et de légèreté dans son rôle de ministre public, pour se compromettre et se faire rappeler. Il se plaça de lui-même, à un dîner chez le maréchal de Châtillon, au-dessus du marquis du Vigean, homme de la cour et vieillard chez lequel personne n'ignorait qu'il avait été salarié à 50 écus de gages par an; mais l'envoyé de la cour de Stockholm devait oublier qu'il avait été domestique d'un gentilhomme français, et ceux qui le condamnaient n'avaient pas le droit de s'en souvenir. Avec le plus ou le moins de fierté avec laquelle il soutint, en cette occasion, un droit de préséance, ne lui eût-il pas été au près de sa souveraine, s'il n'eût pu en faire l'imprudence de demander raison au duc de Candale d'une prétendue insulte faite à M^{lle}. de Pons. Ce jeune et brillant fils du duc d'Épernon n'était permis de manquer, en place de Cours-la-Reine, en présence de *Cerisantes*, à M^{lle}. de Pons, alors maîtresse du duc de Guise. *Cerisantes* lié d'amitié alors avec ce prince, justement appelé *le héros de la fabrique*, crut devoir envoyer un cartel au duc de Candale. Cette démarche, qui était une imprudence dans un homme revêtu d'un caractère public, fut qualifiée d'insolence par les parents et les amis du jeune seigneur de la cour plus à la mode alors. Le duc d'Épernon, le duc de Verneuil, Gaston, duc d'Orléans, lui-même, se réunirent pour perdre *Cerisantes*, et, à force de sollicitations, ils obtinrent son rappel. *Cerisantes*, sans emploi à la cour de Suède, erra de contrées en contrées; il alla jusqu'à Constantinople où ses ennemis avancèrent, sans prétextes, qu'il avait eu l'intention d'en

brasser l'islamisme, dans l'espérance de devenir pacha. La seule inquiétude de son esprit suffit pour le ramener de Constantinople à Rome, où il était quand la révolution de Naples éclata. Le duc de Guise venait de se jeter dans cette ville, et il y commandait les insurgés. Cerisantes crut avantageux à sa fortune d'aller joindre un prince qui lui portait de l'affection et qui connaissait sa bravoure et ses talents. Il y arriva en effet, et fut employé par le duc de Guise; mais, comme le gouvernement français avait intérêt de surveiller l'illustre aventurier que les Napolitains avaient pris pour chef, Cerisantes servit comme officier dans les troupes napolitaines, mais résida en même temps à Naples comme agent de la France, et, comme tel, il communiquait journellement avec Duval, marquis de Fontenai-Mareuil, ambassadeur de France à Rome. Cette qualité put donner quelque ombrage au duc de Guise; le caractère altier et peu souple de Cerisantes put lui faire de nouveaux ennemis, et ce fut sans doute la double cause qui porta Saint-Yon, le secrétaire du duc et le rédacteur de ses Mémoires, à calomnier, d'une manière aussi odieuse qu'absurde, le brave, mais ambitieux Cerisantes. Il paraît qu'il se disposait à repartir pour Rome, où le pape Innocent X l'appelait pour être son camérier, lorsque le duc de Guise, qui, pour le voir près de lui avec inquiétude, ne croyait pas aux odieuses imputations dont on rendait Cerisantes l'objet, le pria de ne partir qu'après l'attaque générale qu'il méditait contre tous les postes espagnols à la fois. Cerisantes justifia la haute idée que le prince avait de sa bravoure; il se signala de la manière la plus brillante à l'attaque de la porte Chiaia, dont il était chargé; mais il reçut une blessure mortelle, un coup de mousquet au talon, dont il mourut quelques jours après, au mois de février 1644. La malignité de l'auteur des *Mémoires du duc de Guise* l'accompagne jusqu'à ses derniers moments. Il a supposé et d'autres compilateurs l'ont répété après lui, que Cerisantes, en mourant, avait eu la vanité de choisir duc pour exécuteur testamentaire, qu'il avait laissé en fondations, donations et legs pieux, plus de 25,000 écus, sachant cependant n'avoir aucun bien au soleil. La vérité est que Cerisantes nomma pour son exécuteur testamentaire, un signor Carlo Carla; que ses prétendus legs, donations et fondations ne se montèrent qu'à 550 ducats, et qu'il demanda seulement, en outre, que le prix de quatre-vingt tonneaux de vin qui lui appartenait fut employé à l'ornement de la chapelle Ste.-Anne de l'église des Carmes, où il désirait être enterré. Les regrets unanimes des officiers napolitains et français qui accompagnèrent son convoi, prouvent qu'il ne manquait pas de mérite militaire, et que, s'il était un poète médiocre, un ministre public trop vif et un peu spadassin, il était du moins un brave soldat.

S—Y.

CERISIERS (RENÉ DE), jésuite né à Nantes en 1605, conseiller aumônier du roi Louis XIV. C'était un homme simple et pieux, remplissant avec exactitude les devoirs de son état, et ne se mêlant en aucune sorte des intrigues de la cour, bien différencié en cela de quelques-uns de ses successeurs. Il a laissé un grand nombre d'ouvrages, les uns ascétiques et les autres historiques. Les premiers sont écrits avec assez de naturel et d'originalité. On ne fait aucun cas des ouvrages historiques du P. de Cerisiers, et c'est au défaut d'intérêt et de critique qu'il

CER

l'attribuer, plus encore qu'au style en est faible et suranné, mais npt d'enflure et de recherche. La e production de Cerisiers qui lui survécu, et que le peuple lise en-, c'est une espèce de roman spi-el, intitulé : *l'Innocence reconnue, Vie de Ste. Geneviève de Brat*, Paris, 1647, in-8°. Berquin jue cet ouvrage est plein de mor-x de la simplicité la plus noble et lus touchante. On a imprimé, sous om du P. Cerisiers, *Geneviève*, édie, Paris, Loyson, 1669, in-reimprimée à Rouen, 1711, in-12; s quelques personnes doutent que e pièce soit de lui. Il parut en mê-temps une autre *Geneviève*, tra-ie, par François d'Auré, curé de ère, Montargis, 1670, in-12. M. Cécil a traité récemment le ne sujet avec succès. On a encore P. de Cerisiers : I. *l'Image de tre-Dame de Liesse, ou son His-e authentique*, Reims, 1622, 2, in-12; II. *les Heureux com-cements de la France chrétien-ous l'apôtre de nos rois S. Remy*, ms, 1633, in-4°; 1647, in-8°; la *Consolation de la philosophie*, vers et en prose, trad. du latin de ice, Paris, 1636, in-4°; 6° édit., is, 1640, in-12. Le censeur quali-et ouvrage un chef-d'œuvre de erfection de notre langue. IV. *La isolation de la théologie*, Paris, 1640, in-12, 4° édition. L'auteur lui-ne regardait cet ouvrage comme supérieur à celui de Boëce; le lic n'en a pas porté le même juge-nt. V. *Réflexions chrétiennes et tiques sur la vie des rois de ince*, Paris, 1641-44, in-12; liées avec des additions, sous ce veau titre, trop fastueux : *le Tacite rois, avec assez réflexions*, etc., is, 1648, 2ter en Fr.; 1653, 2

CER

vol. in-12, trad. en italien par César Justinien Masucci, Rome, 1680, in-12; et en allemand, la même année par Jean Menudier; VI. *les Tro états de l'innocence*, Paris, 1640 Toulouse, 1650, in-8°. L'auteur voulu donner sous ce titre l'histoire la pucelle d'Orléans. L'abbé Leng l'appelle une rapsodie. Cet ouvrage été traduit en anglais par G. Lowe Londres, 1654 et 56, 2 vol. in-8° VII. *Le Hérault françois publie les actions du maréchal de la Motte Houdancourt*, Paris, 1644, in-4° trad. en espagnol, par Gaspard Solà Barcelone, 1646, in-4°; VIII. *l'A mée françoise, ou les six Campagn du roi*, Paris, 1655 et années suiv-tes; IX. *l'Année françoise*, Paris, 1660, in-12, contenant les éloges Ste. Clotilde, de la reine Blanche, et X. *le Héros françois, ou l'Idée d'un grand capitaine*, Paris, 1645, in-4° traduit en espagnol. C'est l'éloge comte d'Harcourt. On attribue aussi à Cerisiers la *Cité de Dieu, de Augustin*, traduite en français, Pois 1655, in-fol.; et *l'Illustre Avouab zonte*, Paris, 1645, 2 vol. in-12. Ce dernier ouvrage porte le nom de Desfontaines au frontispice. W—

CÉRISY. Voy. HARENT.

CERMISONÉ (ANTOINE), m. Padoue, fut d'abord professeur de médecine à l'université de Pavie, puis à celle de sa patrie, depuis l'année 1413 jusqu'à sa mort, arrivée en 1441. Ce médecin est connu par un ouvrage intitulé : *Consilia medicæ 153 contra omnes fere corporis hu mani ægritudines, à capite ad pedes*. Ce traité, rempli de recettes et viales, de formules incohérentes, ne méritait guère les nombreuses éditions qui en ont été faites. Une des plus anciennes, que nous croyons même être la première, est celle de Brescia, 147

suivantes, nous nous bornons à celle de Venise, 1503, in-4° de Lyon, 1521, in-4°. On a imprimé les *Conseils* de Cermeix de Montagnana, Vesce, in-fol., etc. C.

CERQUEIRA, ou **CERQUERRA**], évêque au Japon, naquit à Alvito, en Portugal, entra dans les jésuites à l'âge de quatre ans, fut reçu docteur en théologie à Evora, et désigné par le pape pour être chef de la mission au Japon. Il fut nommé évêque de Macao en 1595. Il se rendit avec ses compagnons pendant six années, dans les environs de Macao, parce qu'il craignait de ne pas être reçu des mains du prince Taï-nemi déclaré des chrétiens; mais Cerqueira eut appris sa défection et se rendit à Nangasacki, où il trouva une maison dont la possession lui fut remise. Il la conserva pendant six ans et gouverna les chrétiens jusqu'à sa mort. Il était âgé de soixante-deux ans lorsqu'il termina son apostolat, le 15 février 1604. On a de lui : I. *De morte glomartyrum qui anno 1604 à pro fide passi sunt*, Rome, in-8°; II. *De morte glomartyris Bugundoni et Daci, qui anno 1605 eandem rem occisi sunt*; III. *Litterarum Aquavivum generosorum, anno 1613*. Ces ouvrages concernent l'état des missions au Japon. IV. *Manuale casuum* traduit en langue japonaise et à Nangasacki, in-4°; V. *ad sacramenta ecclesiae*, imprimé dans la même ville, in-4° : ces deux der-

niers ouvrages sont d'une excessive rareté en Europe, et il doit s'en trouver difficilement des exemplaires au Japon, depuis que les missionnaires en ont été chassés, et que l'exercice de la religion chrétienne y est défendu sous des peines sévères (Voyez la vie de Cerqueira dans la *Bibliotheca script. societatis Jesu*). V—VE.

CERQUOZZI. V. MICHEL-ANGE DES BATAILLES).

CERRATO (PAUL), poète latin du 16^e. siècle, naquit vers la fin du 15^e. à Albe, en Montferrat. Ses principaux ouvrages sont un poème *De virginitate*, en trois livres, Paris, 1528, in-8°, et un *Epithalame* pour le mariage de Guillaume Paléologue, fils de Boniface, marquis de Montferrat, avec Anne d'Alençon, en 1508. M. Vernazza en a donné une bonne édition avec une savante préface, Verceil, 1778; Cerrato ne s'y montre nullement inférieur aux célèbres poètes, ses contemporains, Vida, Poliuen, etc., par la force et la majesté du style, et par la pureté du langage. Lilio Giraldi et Scaliger en parlent avec éloge. Il mourut vers l'an 1538, dans un âge peu avancé. L'abbé Cocchis a donné sa vie dans les *Piemontesi illustri*, tom. III, Turin, 1783. B—BE.

CERRETTI (LOUIS), né le 1^{er}. novembre 1738, à Moirans, d'un père distingué dans la profession de médecin, comptait parmi les parents ou alliés de sa mère plusieurs personnes illustrées dans la carrière des lettres. Entraîné par leur exemple autant que par son penchant naturel, il s'y livra tout entier dès sa jeunesse. Ses essais s'étaient ressentis de la piété que lui avaient inspirée les jésuites, chez lesquels il avait fait ses premières études : ce furent des sonnets à la louange de quelques saints, particulièrement vénéérés chez eux; mais bientôt, emporté

On a de lui : I. *Manuale casuum* traduit en langue japonaise et à Nangasacki, in-4°; V. *ad sacramenta ecclesiae*, imprimé dans la même ville, in-4° : ces deux der-

res, suivant Nicolas Antonio; Cerreto et Nathanaël Sotuel.

par la fougue de la jeunesse, il prostitua sa muse aux sujets les plus licencieux, sans néanmoins renoncer tout-à-fait aux autres. L'université de Modène le prit d'abord pour secrétaire; et à vingt-cinq ans, il y occupa la chaire d'histoire romaine, puis celle d'éloquence. L'usage était alors de dicter des leçons, lacouïquement disposées en préceptes généraux, et de les développer ensuite verbalement en manière de commentaires. Cerretti excellait dans ce développement; on allait en foule pour l'entendre. Lors de la révolution que le nord de l'Italie subit en 1796, Cerretti en prit le parti avec ardeur, et le gouvernement de la naissante république Cisalpine le fit membre de la commission d'instruction publique, puis ambassadeur auprès du duc de Parme. On le choisit ensuite à Bologne pour directeur des études de la province. L'invasion des Austro-Russes, en 1799, le força de s'expatrier, et il se réfugia en France. A son retour en Italie, quoique depuis dix années il eût renoncé à l'enseignement, il obtint, à la fin de 1804, la chaire d'éloquence de l'université de Pavie. Malgré son grand âge, il y parut encore capable d'une noble éloquence; mais dans ses leçons, ce n'était plus le fécond et brillant professeur de Modène. L'empereur des Français lui donna la décoration de la légion d'honneur. Plusieurs académies littéraires l'avaient admis au nombre de leurs membres, et il était devenu régent de l'université, lorsqu'il mourut, âgé de soixante-neuf ans, le 5 mars 1808. Les ennemis qu'il s'était suscités par la violence de son caractère et son orgueil excessif, et par plusieurs satires et épigrammes pleines de fiel, prirent alors trop librement leur revanche. L'université de Pavie retentissait encore de son éloge que venait d'y prononcer solennellement

le professeur Santo Fattori, Milan se vit tradé d'un pamphlet: *Pensieri sopra la vita ria e civile di Luigi Cerretti lettera di Gio. Batt. Dall Milan*, 1808, 151 pag. in-1 lequel, rendant publiques des obscènes ou malignes qui presque pas connues, et ne point l'être, on décriait avec ses talents et même ses moeurs s'y prévalait surtout des négés et des incorrections de quelques, qui, au dire de ses amis, été imprimées sans sa participation. Ce fut seulement en 1799, qu'un primeur de Pise parvint à le premier recueil qui ait pu poésies de Cerretti; et cette où manquent plusieurs pièces qu'il estimait le plus, attestait s'était faite sans l'intervention te. Il n'était pas même très et d'en conserver les manuscrits: sa mort, on n'a pas trouvé de papiers deux de ses odes les plus res, l'une *Alla posterità*, qui puis lors on a découverte de portefeuille de particulier; et l'*Contro il Suicidio*, qui paraît incablement perdue. Il réussit aussi dans le genre lyrique; où il se posa d'imiter la manière pure et naturelle d'Horace; mais il arrivé quelquefois, dans sa pré au langage naturel et gracieux, d'amollir son style, et de nuire à blesse de la diction. Un juge grande autorité en matière de l'abbé Bettinelli, avait qualifié Cerretti de *Chiarissimo ingegno*, très, excellente, dans son *Risorgimento d'Italia*, achevé en 1759, et imprimé en 1775. Cerretti n'était pas moins que Bettinelli pour combattre les fauts qui, depuis les Marini, les Marini, avaient banni le naturel de la

ouvrages de l'esprit ; mais il fut aussi, comme lui, qu'on ne dans l'excès contraire, et que n, poussée trop loin, ne taire ces de l'invention poétique. GI, il écrivait en ces termes quis don Charles Bentivoglio : on peut dire que les *Scien-* taient *hydropiques*, on doit voir aussi que nous tombons *lthisie*. » L'un de ses élè- bbé Pédroni, pour réparer le t à sa mémoire, par l'impres- quelques morceaux inconsidé- publiés à Pavie, après sa mort, titre de *Alcune poesie inedite Terretti*, en 32 pages in-8°, a un choix de ses œuvres avouées goût et la décence. Ce nouveau , dédié à S. E. M^r. le comte sénateur, ministre de la justice aume d'Italie, forme deux vol. dont le premier est intitulé : *scelte del cavaliere L. Cer-* et le second, qui se compose ges oratoires de quelques hom- élèbres du dernier siècle, sui- discours sur les *Vicende del* *usto*, a pour titre : *Prose scelte* c., Milan, 1812. On a aussi pu- *Istituzioni di eloquenza*, Milan, 1811. G—N.

ERTON (SALOMON), né à Gien Orléanais, vers 1550, étudia d la médecine et ensuite le droit ; 'étant lié, pendant qu'il fréquen- écoles de l'université de Pa- rec Baïf, du Bartas et Rapin, ndonna la jurisprudence pour er entièrement à la poésie. Il sez de discernement pour ne pas : au jour de trop bonne heure rs échappés à sa muse. Il se ma- obtint une charge de conseiller- e et secrétaire du roi. Il fit pa- en 1603, in-8°, la *Traduction s. de l'Odysée d'Homère* : elle

fut assez bien reçue. Un abbé Terrasson, trouvant qu'elle était estimable sous le rapport de la fidélité, la revit avec soin, et en donna une nouvelle édition avec la traduction de *l'Iliade* et des autres poèmes attribués à Homère, Paris, 1615, 2 vol. in-8°. Gonjet dit que la versification en est communément assez faible ; mais qu'on y trouve quelques endroits dignes de remarque. Son intention n'était pas de mettre au jour les ouvrages de sa jeunesse ; mais un de ses amis s'en étant procuré une copie à son insu, et l'ayant communiquée à l'un des Etienne pour la faire imprimer, Certon, qui en fut averti, se vit obligé de revoir ces ouvrages pour les corriger et les rendre moins imparfaits. Dans ces entrefaites, Etienne étant mort, il les remit à Jean Jannon, imprimeur célèbre de Sedan, qui les publia sous le titre suivant : *Vers leïpogrammes et autres œuvres en poésie de S. C. S. D. R.*, Sedan, 1620, in-12. On entend par *vers leïpogrammes* des vers dans lesquels on a omis à dessein une lettre de l'alphabet. Certon n'y a pas mal réussi, et il est peut-être le premier qui se soit essayé, en français, dans ce genre de bagatelles difficiles. M. Peignot, qui, dans ses *Amusements philologiques*, a parlé des vers leïpogrammes, n'a point fait mention de ceux de Certon. On trouve encore dans ce recueil des *Sestines*. Ce sont des odes divisées en six stances de six vers chacune. La septième est composée de six vers de six syllabes. Le même volume contient une traduction du poème latin de de Thou, intitulé le *Chou*, des odes en vers mesurés et rimés, des psaumes traduits en vers mesurés, et quelques poésies latines, la plupart imitées du grec. On y remarque de la facilité, de la grâce, et on ne

610, âgé de soixante-douze ans. M. de Meuze a fait son éloge historique dans le tome XVI des *Annales du Muséum d'hist. nat.* Plusieurs naturalistes ont cherché à récompenser son zèle, en donnant le nom de *Cerea*, un genre qu'ils croyaient nouveau; mais on a reconnu depuis qu'ils s'étaient trompés. L'auteur de cet article, plus heureux, lui en a consacré un; il croit à l'abri des changements: c'est un arbre de l'île-de-France.

D—P—s.

CEREALIS, ou CERIALIS (PETIUS); général romain sous le règne de Vespasien, était proche parent de cet empereur, et fut chargé par lui de marcher contre Civilis et Classicus, chefs des Bataves et des Gaulois révoltés. On lui reprocha alors une faute, celle d'avoir laissé se rassembler ses ennemis qu'il aurait pu détruire, en les attaquant séparément. Il en fit encore une, mais qu'il répara bien. Civilis et Classicus, à la tête de toutes leurs troupes, tombèrent à l'improviste sur les Romains, campés aux bords de Trèves, les battirent et s'emparèrent d'un pont jeté sur la Moselle. Le bruit en vint à Cerialis dans son camp (il avait passé la nuit hors du camp); il se lève demi-nu, court aux armes, arrête les fuyards, et se montre avec tant d'intrépidité et une témérité si heureuse; il est si bien secondé par des braves qui se rallient à lui, qu'il reprend le pont et en reste maître. Poursuivant avec ardeur ses avantages, il fit changer la fortune, et rétablit ses affaires, au point qu'il mit en route et Bataves, et Gaulois, et Romains réunis contre lui, et brûla leur camp. Cerialis se trouva de nouveau en présence de Civilis avec un nombre de trois légions. L'armée romaine, placée désavantageusement sur des terres marécageuses inon-

dées par les eaux du Rhin, reçut un échec. Pour le réparer, Cerialis résolut d'en venir enfin à une action décisive. Dès le jour suivant, on vint aux mains : l'engagement général. La victoire, long-temps incertaine, se déclara pour les Romains. Cette bataille aurait terminé la guerre, si la flotte de Cerialis avait pu poursuivre l'ennemi, et si sa cavalerie n'avait pas été arrêtée par la nuit et un grand orage. Civilis se retira avec les Bataves pour y lever de nouvelles forces. Classicus en fit autant de l'autre côté, et tous deux se présentèrent bientôt avec une armée considérable. Ils furent repoussés dans diverses actions avec une grande perte. Le général des Bataves n'en reparut pas moins quelques jours après. Il saisit le moment favorable de pénétrer pendant la nuit dans le camp des Romains, sur le bord du Rhin. Il les trouva endormis, leur tua beaucoup de monde, fit beaucoup de prisonniers. Le général romain faillit d'être encore surpris dans son lit. Il fut sauvé par une prise des ennemis, qui emmenèrent un vaisseau amiral, croyant que Cerialis y était. Il avait passé la nuit avec une femme de Cologne : sa fille souffrit de cette aventure. Civilis, malgré l'avantage dont il pouvait s'enorgueillir, fut forcé de se retirer, après de grandes pertes. Au-delà du Rhin Cerialis mit fin à la guerre en faisant tant le ravage dans la Batavie, et engageant Civilis à reconnaître Vespasien pour empereur. « Cerialis, » Tacite, donnait peu de temps » l'exécution d'un plan; il prit » subitement son parti, et amena » un événement brillant : la fortune » servait souvent, quand d'autres » moyens lui manquaient. » Sous le règne de Vespasien, on retrouve encore Cerialis, gouverneur de la B.

gleterre), après avoir été fut là qu'il eut pour lieu-ur associé à ses travaux e, dit Tacite, Agricola, de-si célèbre. A une époque ns, toujours mal soumis s, voulurent renuer, Cé-commandait une armée les frappa d'une terreur n attaquant la ville des la plus peuplée de la Bre-ra de fréquents combats, ues-nus furent sanglants. ssa dans cette contrée une difficile à égaler par ses . L'histoire ne nous ap-rieu de lui. Q—R—Y.

OLA, ou CERASOLA (Do-né à Bergame en 1685, honnêtes, mais pauvres, les jésuites, en qualité de fut placé, comme portier, de St.-André-de-Monte-ome. Né avec les plus hen-ositions pour la poésie, il out son loisir à étudier Pé-savait tout entier par cœur, t rendu les pensées et les i si familières, qu'il imitait e grande facilité le style et illants de ce poète, dans les ième les plus difficiles. Il visiteur habile, et traitait d'abondance que de talent s de sujets. Il commença à étudier le latin, se reus les meilleurs auteurs clas-apprit aussi le français et Admis, en 1758, dans Arcadienne, il y fut sou-ndi. Il retournait ensuite nt à son poste au novi-nt-André. Il y mourut en ès sa mort, le célèbre jésuite ueuillit ses poésies, et les c une notice sur sa vie, 47, in-12, sous ce titre :

Rime sacre di Domenico Cerasola; elles contiennent deux cent soixante-sept sonnets et vingt-sept autres petites pièces; elles furent réimprimées à Gênes en 1748, et à Venise en 1750. L'imitation de Pétrarque y est trop fréquente et trop servile; mais on n'y voit pas sans étonnement à quel degré de talent la nature et la seule étude de Pétrarque avaient pu élever un homme privé de presque toute autre instruction, et relégué dans une profession qui favorisait aussi peu l'essor du génie (Voy. les *Mémoires de Trévoux*, août 1748). G—É.

CEREZO (MATHIEU), né à Burgos en 1655, alla étudier la peinture à Madrid, dès sa plus tendre jeunesse, dans l'école de don Juan Caréno. Il fit de si rapides progrès, qu'à l'âge de vingt ans, il fut en état d'égaler son maître. Son grand art fut de consulter la nature; il en fit son unique étude pendant plusieurs années. Il s'attacha beaucoup à la manière de son maître, et l'imita si bien, qu'on ne pouvait souvent distinguer les ouvrages de Caréno d'avec les siens. On admire la couleur, le relief, l'esprit et le parfait accord qui règne dans ses tableaux. Peu de peintres ont autant travaillé que Cérézo: il peignait fort bien l'histoire. Il mourut à Madrid en 1685. Entre ses principaux ouvrages qu'on voit à Madrid, on remarque un *S. Thomas de Villeneuve donnant l'aumône aux pauvres*, un *S. Nicolas de Tolentin*, une *Visitation de Ste. Elisabeth*, et un tableau du *Miracle d'Emmaüs*. On voit aussi de lui un Christ dans la grande église. Z.

CERF. Voy. LE CERF.

CERINI (JOSEPH), poète italien du 18. siècle, naquit en 1758, d'une famille honnête, à Solicino, près de Castiglione, dans le duché de Mantoue. Il fit son cours d'études à Bres-

, et s'appliqua surtout à l'éloquence et à la poésie. Il étudia ensuite les lois Mantoue. Ses parents lui faisaient une pension, en attendant qu'il pût subsister de l'état du barreau, qu'il n'osait embrasser; mais ayant épousé contre leur gré, une jeune personne dont il était éperdûment amoureux, lui retirèrent cette pension. Il quitta Mantoue, et conduisit sa femme à Milan, où, se trouvant sans appui et sans connaissances, il languit quelque temps avec elle dans la plus affreuse misère. Sa seule consolation était d'aller tous les jours passer quelques heures à la bibliothèque Ambrosienne. Il s'y lia avec quelques jeunes Milanais, amis des lettres, qui, charmés de son esprit et de sa douceur, le firent recevoir à l'académie des *Humoristes* de cette ville, et, ce qui était un service plus utile, lui procurèrent au barreau quelques affaires. La réputation qu'il fit en peu de temps le mit en état de soutenir sa famille, et il ne désirait rien de plus. Le père Branda, barnabite, ayant alors blessé quelques savants milanais, dans un *Dialogue sur la langue toscane*, Cerini entra en querelle pour ses amis, par un écrit intitulé *Dialogo fra Gracchia e Mastrara*, Milan, 1760. Il obtint le rare avantage de satisfaire son parti, et de braver même, par ses connaissances et par sa modération, des éloges à son adversaire. En 1772, il fit jouer sur le théâtre de Milan, *Clary*, essai de drame, en vers libres, qui eut le plus brillant succès; il le fit imiter l'année suivante, avec *la Catta matrigna*, autre pièce du même genre, qui ne réussit pas moins. Il fut nommé poète du théâtre royal de Milan, place à laquelle étaient attachés des honoraires. Les travaux de cet emploi l'occupaient pas uniquement; il publia un petit recueil de *Poésies ana-*

créontiques, Milan, 1776, in-4°. remarquables par une imagination vive et riante, une élégance exquise et une heureuse facilité. Sa réputation se répandit alors dans toute l'Italie. Le comte Borromée venait, en 1779, de lui confier une place honorable et lucrative, lorsqu'il fut attaqué d'une maladie, dont il mourut, le 5 septembre de la même année. Le comte J. Corniani, connu par plusieurs ouvrages estimables, et dernièrement par celui qui a pour titre: *i Secoli della letteratura italiana*, publia un éloge de Cerini, à Brescia, 1779, avec une ode sur la mort de ce poète, qui est son ami. G—L.

CERINTHE, fameux hérésiarque du temps des apôtres, était né à Antioche d'une famille juive. Il vint à Alexandrie sous les philosophes qui rendaient alors célèbre l'école de cette capitale de l'Égypte. Fier de ses connaissances qu'il y avait acquises, il alla à Jérusalem, y forma une secte parmi les juifs convertis, qui prétendant allier les cérémonies de la loi ancienne avec les préceptes de l'Évangile, s'opposaient à la prédication de la nouvelle loi aux gentils. Les troubles qu'il excita dans l'église naissante provoquèrent le mécontentement des apôtres. Il fut anathématisé, déclaré hérétique, et chassé de l'assemblée des fidèles. Furieux de se voir ainsi traité, Cérinthe passa dans l'Asie, y forma une secte, mélange bizarre de la philosophie orientale, des idées païennes et des dogmes du christianisme. Il disait que le monde n'a pu être fait par le Dieu suprême, mais par une puissance distincte, élevée au-dessus de toutes choses, qui est très-éloignée de Dieu, et ne lui est en aucune manière connue; que cette puissance avait créé des génies de différents grades, chargés de gouverner

monde, chacun dans leurs différents départements; que la loi des juifs était l'ouvrage d'un de ces génies, et, par-là, Cérinthe expliquait à sa manière toute l'histoire de cet ancien peuple. Il ajoutait que la même puissance, touchée du sort des hommes, avait envoyé dans le temps son fils unique pour les éclairer, les instruire et les sauver; mais comme il lui paraissait absurde de le faire naître d'une simple créature, et de le supposer soumis aux souffrances que l'histoire évangélique en rapporte, il enseignait que Jésus était né de Joseph et de Marie par la voie ordinaire de la génération; qu'il n'excellait au-dessus des autres hommes qu'en justice, en prudence et en sagesse; qu'au moment de son baptême, le Christ, fils unique du principe qui est au-dessus de toutes choses, étant descendu sur lui en forme de colombe, lui avait révélé la connaissance du Dieu suprême, communiqué la vertu de faire des miracles, et donné la force de combattre le génie malfaisant auquel sa nation était assujétie; mais qu'enfin Jésus étant tombé entre les mains des juifs, le Christ était remonté vers son Père; de sorte que Jésus, livré à lui-même, avait souffert, été crucifié, mis à mort, et était ressuscité, pendant que le Christ était demeuré impassible. Ainsi Cérinthe prétendait que le Christ et Jésus étaient deux êtres distincts, dont le premier était un esprit, et l'autre un homme. Cet hérésiarque amassait de ses sectateurs qu'ils renouaient au législateur des juifs et à sa loi; qu'ils adorassent le Père du Christ avec le Christ lui-même; qu'ils ne conduisissent d'après les préceptes de Jésus. Pour les y encourager, il leur annonçait que Jésus redescendrait sur la terre, qu'il régnerait

mille ans dans la Palestine; que, durant tout ce règne inaltérable, ils prendraient leurs corps, jouiraient tous les plaisirs des sens, et que cet état serait suivi d'une félicité éternelle dans le ciel. C'est là ce qui fait considérer Cérinthe comme le premier auteur du millénarisme, mais bien différent de celui de quelques anciens Pères qui ne devait avoir rien de sensuel et de grossier. Cérinthe avait composé un *Évangile* que les uns croient antérieur à celui de S. Luc, et que les autres confondaient avec celui de S. Jean. Il avait aussi écrit une *Apocalypse* qui a été quelquefois prise pour celle de S. Jean. Ses disciples supposaient que la résurrection ne consistait que dans le renouvellement de la grâce et dans la justification qu'on reçoit au baptême; mais comme les morts ne peuvent recevoir ce sacrement par eux-mêmes, ils prétendaient que ceux des vivants qui s'intéressaient à leur salut devaient, pour le leur prouver, se faire baptiser à leur place, comme les enfants qui se chargent de la dette de leur père. C'est cette erreur, qui leur était commune avec les marcionites, que S. Paul combat dans le premier chapitre de sa première Épître aux Corinthiens. Les cérinthiens étaient animés d'un esprit de prosélytisme. Ils se répandaient en diverses provinces; leurs apôtres montraient beaucoup de zèle pour la propagation de leurs dogmes, et plusieurs se laissent séduire par leur prédication. On croit que S. Jean les a souvent vus dans son *Évangile*. S. Iréné a conservé quelques fragments de leurs ouvrages.

T—D.

CERISANTES (MARC DUNCAN), naquit à Saumur en Anjou, l'an 1600, de Marc Duncan, un homme écossais, qui s'y était établi et pratiquait la médecine avec grand

lation; il fut connu dans son temps pour avoir eu le courage, en 1654, de se battre contre la prétendue possession des ursulines de Loudun. Marc-Aurèle, son fils aîné, prit le nom de Cerisantes, pour se distinguer de ses frères, et se fit connaître dans le monde littéraire par son goût pour la poésie latine, qu'il cultiva avec quelque succès. Il avait de l'esprit, une tournure agréable, mais autant d'ambition que de vanité, que de courage et de mérite réel. Ce mélange de qualités et de défauts l'a rendu l'objet de beaucoup de calomnies dans les différentes provinces que son esprit inquiet et sa curiosité ardente l'ont poussé à parcourir. Il est du nombre de ceux que les biographes ont jusqu'ici le plus légèrement jugés et le plus infidèlement fait connaître. Du Maurier, fils d'un ambassadeur de France en Hollande, le fit entrer chez le marquis du Vigan comme précepteur de son fils aîné, le duc de Fors. Ce jeune seigneur est devenu mestre-de-camp du régiment de Navarre, le précepteur voulut suivre son élève, qui, par reconnaissance, lui donna une lieutenance dans le corps qu'il commandait. Cerisantes se trouva en cette qualité à la bataille de Thionville, en 1639; puis, l'année suivante, au siège d'Arras, où il vit périr le marquis de Fors sous ses yeux. Il a laissé une relation latine du combat de Thionville et du siège d'Arras, et, ce qui fait autant d'honneur à son cœur qu'à son talent poétique, une élégie assez élégante sur la mort de son élève. Cerisantes quitta le régiment de Navarre, et alla chercher fortune auprès de la reine Christine. Le chancelier Oxenstiern, qui aimait les belles-lettres, et connaissait Cerisantes par ses écrits en vers et en prose, lui marqua assez de bienveillance pour le députer en France avec

le caractère d'envoyé de Suède. Il y fut traité avec distinction par le cardinal Mazarin; mais, sur ce théâtre, il paraît qu'il mit assez d'imprudences et de légèreté dans son rôle de ministre public, pour se compromettre et ne pas faire rappeler. Il se plaça de lui-même, à un dîner chez le maréchal de Châtillon, au-dessus du marquis du Vigan, homme de la cour et vieillard, chez lequel personne n'ignorait qu'il avait été salarié à 500 écus de gages par an; mais l'envoyé de la cour de Stockholm devait oublier qu'il avait été domestique d'un gentilhomme français, et ceux qui le condamnaient n'avaient pas le droit de s'en souvenir. Avec plus ou le moins de fierté avec lequel il soutint, en cette occasion, un dessein de préséance, ne lui eût-il pas paru près de sa souveraine, s'il n'eût commis l'imprudences de demander raison au duc de Candale d'une prétendue insulte faite à M^{lle}. de Pons. Ce jeune et brillant fils du duc d'Épernon ne s'était permis de manquer, en plein Cours-la-Reine, en présence de Cerisantes, à M^{lle}. de Pons, alors maîtresse du duc de Guise. Cerisantes lié d'amitié alors avec ce prince, et justement appelé *le héros de la salle*, crut devoir envoyer un cartel au duc de Candale. Cette démarche, qui était une imprudence dans un homme revêtu d'un caractère public, fut qualifiée d'insolence par les parents et les amis du jeune seigneur de la cour plus à la mode alors. Le duc d'Épernon, le duc de Verneuil, Gaston, duc d'Orléans, lui-même, se réunirent pour perdre Cerisantes, et, à force de sollicitations, ils obtinrent son rappel. Cerisantes, sans emploi à la cour de Suède, erra de contrées en contrées; il alla jusqu'à Constantinople où ses ennemis avancèrent, sans preuves, qu'il avait eu l'intention d'en

iser l'islamisme, dans l'espérance de devenir pacha. La seule inquiétude de son esprit suffit pour le ramener de Constantinople à Rome, où il était pendant la révolution de Naples éclatée. Le duc de Guise venait de se jeter dans la ville, et il y commandait les ingénieurs. Cerisantes crut avantageux à sa fortune d'aller joindre un prince qui portait de l'affection et qui connaissait sa bravoure et ses talents. Il arriva en effet, et fut employé par le duc de Guise; mais, comme le gouvernement français avait intérêt de surveiller l'illustre aventurier, les Napolitains avaient pris pour lui Cerisantes servit comme officier dans les troupes napolitaines, mais resta en même temps à Naples commandant de la France, et, comme tel, communiquait journellement avec le marquis de Fontenai-Mareuil, ambassadeur de France à Rome. Cette liberté put donner quelque ombrage au duc de Guise; le caractère altier et le soupçon de Cerisantes put lui faire de nouveaux ennemis, et ce fut sans doute la double cause qui porta à Paris le secrétaire du duc et le rédacteur de ses Mémoires, à calomnier, d'une manière aussi odieuse et absurde, le brave, mais ambitieux Cerisantes. Il paraît qu'il se disposait à partir pour Rome, où le pape Innocent X l'appelait pour être son camerling, lorsque le duc de Guise, qui, pour le voir près de lui avec inquiétude, ne croyait pas aux odieuses imputations dont on rendait Cerisantes coupable, le pria de ne partir qu'après l'aveu générale qu'il méditait contre les postes espagnols à la fois. Cerisantes justifia la haute idée que le duc avait de sa bravoure; il se signala de la manière la plus brillante à la prise de la porte Chiaia, dont il fut chargé; mais il y reçut une blessure mortelle, un coup de mousquet au talon, dont il mourut quelques jours après, au mois de février 1648.

La malignité de l'auteur des *Mémoires du duc de Guise* l'accompagne jusqu'à ses derniers moments. Il a supposé, et d'autres compilateurs l'ont répété après lui, que Cerisantes, en mourant, avait eu la vanité de choisir le duc pour exécuteur testamentaire, et qu'il avait laissé en fondations, donations et legs pieux, plus de 25,000 écus, sachant cependant n'avoir aucun bien au soleil. La vérité est que Cerisantes nomma pour son exécuteur testamentaire, un signor Carlo Carola; que ses prétendus legs, donations et fondations ne se montèrent qu'à 550 ducats, et qu'il demanda seulement, en outre, que le prix de quatre-vingt tonneaux de vin qui lui appartenaient fut employé à l'ornement de la chapelle Ste-Anne de l'église des Carmes, où il désirait être enterré. Les regrets unanimes des officiers napolitains et français qui accompagnèrent son convoi, prouvent qu'il ne manquait pas de mérite militaire, et que, s'il était un poète médiocre, un ministre public trop vif et un peu spadassin, il était du moins un brave soldat.

S—Y.

CERISIERS (RENÉ DE), jésuite, né à Nantes en 1693, conseiller et aumônier du roi Louis XIV. C'était un homme simple et pieux, remplissant avec exactitude les devoirs de son état, et ne se mêlant en aucune sorte des intrigues de la cour, bien différent en cela de quelques-uns de ses successeurs. Il a laissé un grand nombre d'ouvrages, les uns ascétiques et les autres historiques. Les premiers sont écrits avec assez de naturel et d'onction. On ne fait aucun cas de ses ouvrages historiques du P. Cerisiers, parti au défaut d'... des 17^{es} et c'est vol. in-4^o qu'on

CER

l'attribuer, plus encore qu'au style en est faible et suranné, mais exempt d'enflure et de recherche. La production de Cerisiers qui lui survécut, et que le peuple lise encore, c'est une espèce de roman spirituel, intitulé : *l'Innocence reconnue, Vie de Ste. Geneviève de Brant*, Paris, 1647, in-8°. Berquin que cet ouvrage est plein de mœurs et de la simplicité la plus noble et la plus touchante. On a imprimé, sous le nom du P. Cerisiers, *Geneviève, Comédie*, Paris, Loyson, 1669, in-8°, réimprimée à Rouen, 1711, in-12; mais quelques personnes doutent que cette pièce soit de lui. Il parut en même temps une autre *Geneviève*, traduite, par François d'Aure, curé de Montargis, 1670, in-12. M. Cécil a traité récemment le même sujet avec succès. On a encore P. de Cerisiers : I. *l'Image de la Sainte-Dame de Liesse, ou son Histoire authentique*, Reims, 1622, in-12; II. *les Heureux commencements de la France chrétienne sous l'apôtre de nos rois S. Remy*, ms., 1633, in-4°; 1647, in-8°; III. *la Consolation de la philosophie*, vers et en prose, trad. du latin de Boèce, Paris, 1656, in-4°; 6° édit., Paris, 1640, in-12. Le censeur qualifie cet ouvrage un chef-d'œuvre de perfection de notre langue. IV. *la Consolation de la théologie*, Paris, 1640, in-12, 4° édition. L'auteur lui-même regardait cet ouvrage comme supérieur à celui de Boèce; le public n'en a pas porté le même jugement. V. *Réflexions chrétiennes et politiques sur la vie des rois de France*, Paris, 1641-44, in-12; précédées avec des additions, sous ce nouveau titre, trop fastueux : *la Tacite françois, avec des réflexions, etc.*, Paris, 1648, 2 parties en 2°; 1653, 2

CER

vol. in-12, trad. en italien par César Justinien Masucci, Rome, 1680, in-12; et en allemand, la même année par Jean Menudier; VI. *les Trois états de l'Innocence*, Paris, 1640, Toulouse, 1650, in-8°. L'auteur voulut donner sous ce titre l'histoire de la pucelle d'Orléans. L'abbé Lenglet l'appelle une rapsodie. Cet ouvrage a été traduit en anglais par G. Lowe, Londres, 1654 et 56, 2 vol. in-8°; VII. *Le Héraut françois public les actions du maréchal de la Motte Houdancourt*, Paris, 1644, in-4°; trad. en espagnol, par Gaspard Sala, Barcelone, 1646, in-4°; VIII. *l'Année françoise, ou les six Campagnes du roi*, Paris, 1655 et années suivantes; IX. *l'Année françoise*, Paris, 1660, in-12, contenant les éloges de Ste. Clotilde, de la reine Blanche, etc.; X. *le Héros françois, ou l'Idée d'un grand capitaine*, Paris, 1645, in-4°; traduit en espagnol. C'est l'éloge de comte d'Harcourt. On attribue encore à Cerisiers la *Cité de Dieu, de S. Augustin*, traduite en français, Paris, 1655, in-fol.; et *l'Illustre Amalante*, Paris, 1645, 2 vol. in-12. Le dernier ouvrage porte le nom de sieur Desfontaines au frontispice. W—

CÉRISY. Voy. HABERT.

CERMISONE (ANTOINE), né à Padoue, fut d'abord professeur de médecine à l'université de Pavie, puis à celle de sa patrie, depuis l'année 1415 jusqu'à sa mort, arrivée en 1441. Ce médecin est connu par un ouvrage intitulé : *Consilia medicinae contra omnes fere corporis humani ægritudines, à capite ad pedes*. Ce traité, rempli de recettes et de formules incohérentes, ne méritait guère les nombreuses éditions qui en ont été faites. Une des plus anciennes, que nous croyons même être la première, est celle de Brescia, 147

suivantes, nous nous borner celle de Venise, 1503, in-11 de Lyon, 1521, in-4°. On a imprimé les *Conseils* de Cermic ceux de Montagnana, Venise, 14, in-fol., etc. C.

CERQUEIRA, ou **CERQUERRA** (17), évêque au Japon, naquit à Alvito, en Portugal, entra dans les jésuites à l'âge de quatre ans, fut reçu docteur en théologie à l'université d'Evora, et désigné par le pape pour être chef de la mission de Philippe II envoyait au Japon. Après avoir été sacré évêque, partit pour Macao en 1595. Il se rendit avec ses compagnons pendant six années, dans les environs de Nagasaki, parce qu'il craignait de tomber entre les mains du prince Taïkō, ennemi déclaré des chrétiens; que Cerqueira eut appris sa mort, se rendit à Nagasaki, où il trouva une maison dont la possession lui fut remise. Il la conserva pendant six ans, et gouverna les chrétiens jusqu'à sa mort. Il était âgé de cinquante-deux ans lorsqu'il termina son apostolat, le 15 février 1604. On a de lui : I. *De morte gloriosissimi martyris qui anno 1604 obiit pro fide passi sunt*, Rome, 1607, in-8°. II. *De morte gloriosissimi Bugundoni et Davinci, qui anno 1605 eadem die occisi sunt*; III. *Litterarum Aquavivum generosorum, anno 1613. Ces lettres concernent l'état des missions au Japon*. IV. *Manuale casuum con-*

versus, suivant Nicolas Antonio; Cerquet Nathanél Sotwel.

niers ouvrages sont d'une excessive rareté en Europe, et il doit s'en trouver difficilement des exemplaires au Japon, depuis que les missionnaires en ont été chassés, et que l'exercice de la religion chrétienne y est défendu sous des peines sévères (Voyez la vie de Cerqueira dans la *Bibliotheca script. societatis Jesu*). V—VE.

CERQUOZZI. V. MICHEL-ANGE DES BATAILLES).

CERRATO (PAUL), poète latin du 16^e siècle, naquit vers la fin du 15^e à Albe, en Montferrat. Ses principaux ouvrages sont un poème *De virginitate*, en trois livres, Paris, 1528, in-8°, et un *Epithalame* pour le mariage de Guillaume Paléologue, fils de Boniface, marquis de Montferrat, avec Anne d'Alençon, en 1508. M. Vernazza en a donné une bonne édition avec une savante préface, Verceil, 1778; Cerrato ne s'y montre nullement inférieur aux célèbres poètes, ses contemporains, Vida, Politien, etc., par la force et la majesté du style, et par la pureté du langage. Lilio Giraldi et Scaliger en parlent avec éloge. Il mourut vers l'an 1538, dans un âge peu avancé. L'abbé Cocchis a donné sa vie dans les *Piemontesi illustri*, tom. III, Turin, 1783. B—BE.

CERRETTI (LOUIS), né le 1^{er} novembre 1738, à Modène, d'un père distingué dans la profession de médecin, comptait parmi les parents ou alliés de sa mère plusieurs personnes illustrées dans la carrière des lettres. Entraîné par leur exemple autant que par son penchant naturel, il s'y livra tout entier dès sa jeunesse. Ses essais s'étaient ressentis de la piété que lui avaient inspirée les jésuites, chez lesquels il avait fait ses premières études: ce furent des sonnets à la louange de quelques saints, particulièrement vénéérés chez eux; mais bientôt, emporté

de la fougue de la jeunesse, il prostitua sa muse aux sujets les plus licencieux, mais néanmoins renoncer tout-à-fait aux lettres. L'université de Modène le prit d'abord pour secrétaire; et à vingt-cinq ans, il y occupa la chaire d'histoire romaine, puis celle d'éloquence. L'usage était alors de dicter des leçons, laconiquement disposées en préceptes généraux, et de les développer ensuite verbalement en manière de commentaires. Cerretti excellait dans ce développement; on allait en foule pour l'entendre. Lors de la révolution que le nord de l'Italie subit en 1796, Cerretti entra dans le parti avec ardeur, et le gouvernement de la naissante république Cispadine le fit membre de la commission d'instruction publique, puis ambassadeur auprès du duc de Parme. On le voyait ensuite à Bologne pour diriger des études de la province. L'invasion des Anstro-Russes, en 1799, l'obligea de s'expatrier, et il se réfugia en France. A son retour en Italie, quoiqu'il eût depuis dix années cessé de l'enseignement, il obtint, à la fin de 1804, la chaire d'éloquence de l'université de Pavie. Malgré son grand âge, il y parut encore capable d'une élévation d'éloquence; mais dans ses leçons, c'était plus le fécond et brillant professeur de Modène. L'empereur des Français lui donna la décoration de la Légion d'honneur. Plusieurs académies littéraires l'avaient admis au nombre de leurs membres, et il était devenu docteur de l'université, lorsqu'il mourut, âgé de soixante-neuf ans, le 5 mai 1808. Les ennemis qu'il s'était faits par la violence de son caractère et son orgueil excessif, et par plusieurs satires et épigrammes pleines de fiel, prirent alors trop librement vengeance. L'université de Pavie révoqua en partie encore de son éloge que l'on n'osait d'y prononcer solennellement

le professeur Santo Fattori, lorsque Milan se vit inondé d'un pamphlet intitulé: *Pensieri sopra la vita letteraria e civile di Luigi Cerretti, da lettera di Gio. Batt. Dall'Oliva*. Milan, 1808, 151 pag. in-12, duquel, rendant publiques des pièces obscènes ou malignes qui n'étaient presque pas connues, et ne devaient point l'être, on décriait avec aigreur ses talents et même ses mœurs. Mais s'y prévalait surtout des négligences et des incorrections de quelques passages, qui, au dire de ses amis, avaient été imprimées sans sa participation. Ce fut seulement en 1799, qu'un premier recueil de ses poésies parvint à former le premier recueil qui ait paru de ses poésies de Cerretti; et cette édition où manquent plusieurs pièces de ce qu'il estimait le plus, attestait qu'elle s'était faite sans l'intervention de l'auteur. Il n'était pas même très soigneux d'en conserver les manuscrits; car, à sa mort, on n'a pas trouvé dans ses papiers deux de ses odes les plus chères, l'une *Alla posterità*, que depuis lors on a découverte dans un portefeuille de particulier; et l'autre *Contro il Suicidio*, qui paraît irréparablement perdue. Il réussit assez bien dans le genre lyrique, où il se proposa d'imiter la manière gracieuse et naturelle d'Horace; mais il lui est arrivé quelquefois, dans sa prévention pour le langage naturel et gracieux, de trop amollir son style, et de nuire à la noblesse de la diction. Un juge d'une grande autorité en matière de goût, l'abbé Bettinelli, avait qualifié Cerretti de *Chiarissimo ingegno*, très poète *eccellente*, dans son *Risorgimento d'Italia*, achevé en 1759, et publié en 1775. Cerretti n'était pas moins noble que Bettinelli pour combattre les défauts qui, depuis les Marini, les Acciolini, avaient banni le naturel de la poé-

es ouvrages de l'esprit ; mais il a aussi, comme lui, qu'on ne trouve dans l'excès contraire, et que son génie, poussé trop loin, ne tarit jamais les sources de l'invention poétique. En 1661, il écrivait en ces termes à son fils don Charles Bentivoglio : « On peut dire que les Scipions étaient hydropiques, on doit venir aussi que nous tombons en phthisie. » L'un de ses élèves, l'abbé Pedroni, pour réparer le défaut de sa mémoire, par l'impression de quelques morceaux inconsiderés et publiés à Pavie, après sa mort, est l'auteur de *Alcune poesie inedite di Cerretti*, en 32 pages in-8°, qui est un choix de ses œuvres avouées par le goût et la décence. Ce nouveau recueil, dédié à S. E. M. le comte de S. E. sénateur, ministre de la justice de la république d'Italie, forme deux volumes, dont le premier est intitulé : *Scelta del cavaliere L. Cerretti* ; et le second, qui se compose de quelques oratoires de quelques hommes célèbres du dernier siècle, suivis de discours sur les *Vicende del gusto*, a pour titre : *Prose scelte di Cerretti*, Milan, 1812. On a aussi pu remarquer *Instituzioni di eloquenza*, de L., Milan, 1811. — N.

CERTON (SALOMON), né à Gien l'Orléanais, vers 1550, étudia d'abord la médecine et ensuite le droit ; s'étant lié, pendant qu'il fréquentait les écoles de l'université de Paris, avec Baif, du Bartas et Rapsin, abandonna la jurisprudence pour se consacrer entièrement à la poésie. Il avait assez de discernement pour ne pas se laisser aller au jour de trop bonne heure à des échappés à sa muse. Il se maria et obtint une charge de conseiller intime et secrétaire du roi. Il fit paraître en 1604, in-8°, la *Traduction en vers de l'Odyssée d'Homère* : elle

fut assez bien reçue. Un abbé Terrasson, trouvant qu'elle était estimable sous le rapport de la fidélité, la revit avec soin, et en donna une nouvelle édition avec la traduction de l'*Illiade* et des autres poèmes attribués à Homère, Paris, 1615, 2 vol. in-8°. Gonjet dit que la versification en est communément assez faible ; mais qu'on y trouve quelques endroits dignes de remarque. Son intention n'était pas de mettre au jour les ouvrages de sa jeunesse ; mais un de ses amis s'en étant procuré une copie à son insu, et l'ayant communiquée à l'un des Étienne pour la faire imprimer, Certon, qui en fut averti, se vit obligé de revoir ces ouvrages pour les corriger et les rendre moins imparfaits. Dans ces entrefaites, Étienne étant mort, il les remit à Jean Jannon, imprimeur célèbre de Sedan, qui les publia sous le titre suivant : *Vers leïpogrammes et autres œuvres en poésie de S. C. S. D. R.*, Sedan, 1620, in-12. On entend par *vers leïpogrammes* des vers dans lesquels on a omis à dessein une lettre de l'alphabet. Certon n'y a pas mal réussi, et il est peut-être le premier qui se soit essayé, en français, dans ce genre de bagatelles difficiles. M. Peignot, qui, dans ses *Amusements philologiques*, a parlé des vers leïpogrammes, n'a point fait mention de ceux de Certon. On trouve encore dans ce recueil des *Sestines*. Ce sont des odes divisées en six stances de six vers chacune. La septième est composée de six vers de six syllabes. Le même volume contient une traduction du poème latin de de Thou, intitulé le *Chou*, des odes en vers mesurés et rimés, des psaumes traduits en vers mesurés, et quelques poésies latines, la plupart imitées du grec. On y remarque de la facilité, de la grâce, et on ne

qu'être fâché que l'auteur ait si employé son talent. On lui attribua un poëme latin, intitulé: *Genecarmen heroicum, in Geneva dem, quod ejus descriptionem et res complectitur*, Genève, Aubert, 18, in-4°. Il est mort vers 1610. On peut conjecturer, d'après plusieurs vers du recueil cité ci-dessus, qu'il fut protestant.

W—s.

CÉRULARIUS, c'est-à-dire, *le Cérulaire* (MICHEL), exilé à Constantinople par l'eunuque Jean, qui gouvernait l'empire sous le nom de Michel, son frère, prit l'habit monastique, et succéda au patriarche Alexis, le 25 mars 1053. Trente-six jours après son installation, l'eunuque Jean eut les yeux crevés, et mourut dans les fers. Cérularius ne tarda pas à s'élever avec violence contre l'église romaine; il fit fermer toutes les églises des Latins, il les appelait *Azymites*, chassa les moines et les abbés de leurs monastères, anathématisa tous ceux qui restaient l'eucharistie avec des azymes, tendit soumettre les patriarches d'Alexandrie et d'Antioche à sa domination, rompit les liens de l'unité, et prit le titre de *patriarche œcuménique*, ou *universel*. Il adressa, l'an 1053, avec Léon, évêque d'Acride, métropolitain de Bulgarie, une lettre à Jean, évêque de Trani, dans laquelle, en l'invitant à la communion avec les autres évêques, aux prêtres, aux moines, aux peuples de l'Occident, le pape lui-même. Cette lettre, écrite en grec, roulait principalement sur les jeûnes et sur le sabbat. Cérularius et ses partisans prétendaient que J.-C., après avoir célébré l'ancienne pâque avec des azymes, institua la nouvelle avec du pain levé, qu'ils soutenaient être le vrai pain. Ils reprochaient aux Latins de judaïser, en observant le sabbat en

medi; de manger de la chair des animaux suflouqués, et par conséquent du sang, et de ne point chanter *Alleluia* en carême. Le cardinal Humbert porta cette lettre, la traduisit en latin, et la porta au pape Léon IX, qui fit une longue réponse au patriarche. Il reprochait avec beaucoup de véhémence d'avoir violé la paix, et s'exprimait ensuite en ces termes: « On ne » que, par une entreprise nouvelle » une audace incroyable, vous » condamné ouvertement l'Église » romaine, sans l'avoir entendue, prin » cipalement parce qu'elle célèbre la » charistie avec des azymes. L'Église » romaine commencera donc, après » environ mille vingt ans depuis la » passion de N. S., à apprendre ce » que ment elle doit en faire la mesure. » Le pape combattait ensuite les héréses et les erreurs des Grecs; il leur reprochait d'ordonner des eunuques pour la cléricature et même pour l'épiscopat, de rejeter de leur communion ceux qui se coupaient les cheveux, de la barbe à l'exemple des chrétiens orientaux; il soutenait que personne n'avait le droit de juger le siège de Rome, citait les privilèges de l'église et la fameuse donation de Constantin, qui, comme l'observe Fleury, est aujourd'hui reconnue fautive par tous les savants, mais qui n'était alors révoquée en doute. » La lettre terminait sa lettre par reprocher à Cérularius son ingratitude contre l'Église romaine sa mère, qui, dans plusieurs conciles, avait ordonné que le premier pasteur de Constantinople serait honoré comme évêque de la ville impériale. Cependant, l'empereur Constantin Monomaque faisait à Rome des propositions de paix et de concorde. Léon IX envoya donc à Constantinople, en qualité de légats, le cardinal Humbert, Pierre, évêque d'Amal-

déric, diacre et chancelier de romaine (depuis pape sous le *Étienne IX*). Il les chargea d'aller porter pour l'empereur, et d'une cour au patriarche ; elles sont du mois de janvier 1054. Humbert à Constantinople une lettre, pour réfuter les erreurs de Cérularius, qui refusait de reconnaître les légats. Le cardinal lui fit dire de rebaptiser les Latins, de ne pas offrir les restes de l'eucharistie, de ne pas permettre aux prêtres de se marier, de punir les moines qui portaient des tonsures, etc. Dans une réponse Nicéas, partisan de Cérularius, traita de *stercoraniste* : c'est un nom donné à ceux qui croyaient que l'eucharistie était, comme les aliments, sujette à la digestion et à toutes les autres opérations. Nicéas se rétracta publiquement, en présence de l'empereur ; Cérularius, persistant dans ses erreurs, refusa de communiquer avec eux, et de leur donner des églises pour célébrer la messe. Enfin, les légats, le 16 juillet 1054, se rendirent à Ste.-Sophie, déposèrent devant le grand autel, un acte d'excommunication, en présence du peuple et de l'empereur, et sortirent du temple en traînant la poussière de leurs pieds, et criant : « Que Dieu le voie, et qu'il juge ! » Ils prononcèrent anathème contre ceux qui communieraient des mains étrangères ou de ses adhérents, prié l'empereur en lui demandant de baiser de paix, et partirent le lendemain pour retourner à Constantinople. Cérularius vint trouver l'empereur, seignit de se repentir, et de ne plus en vouloir aux légats. Constantin Monomaque leur écrivit un décret de réconciliation ; ils rentrèrent à Constantinople, et le patriarche demanda le lendemain même un concile fut tenu à Ste.-Sophie. Il avait falsifié

l'acte d'excommunication en le traduisant, et son dessein était de faire assommer les légats par le peuple ; mais, connaissant ce qu'il pouvait oser, l'empereur annonça qu'il serait présent au concile. Cérularius s'y opposa, et le prince fit partir les légats. Alors Cérularius excita dans la ville une grande sédition. Constantin Monomaque se vit contraint de faire fouetter Paul et son fils Smaragde, qui avaient servi d'interprètes aux légats, et de les livrer au fougueux patriarche. Bientôt ce dernier publia, contre son excommunication, un décret, dans lequel il traitait les trois légats du Saint-Siège d'hommes impies sortis des ténèbres de l'Occident, qui avaient fabriqué des lettres au nom du pape, falsifié les sceaux de l'Église romaine, et qui n'étaient que de vils émissaires du duc Argire et des ennemis de l'empire d'Orient. Il écrivit aux patriarches d'Antioche, d'Alexandrie et de Jérusalem, pour se plaindre de l'insolence et de la fourberie des légats, venus à Constantinople avec de fausses lettres, et pour leur exposer tous les motifs qui devaient empêcher la réunion des deux Églises d'Orient et d'Occident. Dans toute cette affaire, Cérularius porta au plus haut degré l'audace et l'imposture. Lorsque Michel Strationique eut succédé à l'impératrice Théodora, Isaac Comnène se révolta contre lui, se fit proclamer empereur par les séditeux, et Cérularius, auteur de la révolte, déclara qu'il fallait abattre les maisons des grands qui refuseraient de reconnaître le nouvel empereur ; en même temps, il fit dire à Michel de sortir du palais, de se dépouiller de la pourpre, et il couronna solennellement Comnène dans Ste.-Sophie, le 1^{er} septembre 1058. Dès-lors Cérularius crut son crédit sans bornes et son autorité inébranlable ; il ne cessait

aire des demandes à l'empereur, comptant beaucoup trop sur la renaissance du prince ou sur sa punivité, il s'emportait jusqu'à dire, qu'il éprouvait un refus, « qu'il saurait bien abattre l'édifice qu'il avait é. » Il s'oublia jusqu'à prendre la assure écarlate, qui était affectée à agnité impériale, prétendant qu'il ait peu ou point de différence en le sacerdoce et l'empire. Isaac anène ne put souffrir les excès de évêque factieux; il chargea les bagues, c'est-à-dire, les Anglais de garde, de l'arrêter. Ils l'enlevèrent erument de son trône, le mirent un mulet, le conduisirent jusqu'au d de la mer, l'embarquèrent, et le osèrent à Proconèse, lieu fixé pour exil. L'empereur s'occupait des rens de le faire déposer dans un cile, lorsque ce prélat mourut, en 8, victime de son orgueil et de ambition.

V—VE.

CÉRUTTI (JOSEPH-ANTOINE-JOAN), né à Turin le 15 juin 1738, l'un des derniers membres de cette euse société des jésuites, à la des- tion de laquelle il survécut. Après ir été leur élève, il devint l'un de s plus célèbres professeurs au col- de Lyon, et soutint avec vigueur attaques qu'on leur portait. Son *ologie de l'institut des jésuites*, l'écrivit sur les mémoires des PP. ioux et Griffet, 1762, 5 vol. in-12, eaucoup de bruit. Le procureur-gé- il lui intima l'ordre de venir abju- es principes de la société qu'il avait ndue avec tant d'énergie. Cérutti unit, et, après avoir signé le ser- t prescrit, il demanda froidement: a-t-il encore quelque chose à si- er? — Oui, lui répondit le ma- trat, l'*Alcoran*; mais je ne l'ai pas z moi. » Cette apologie n'était : premier écrit qui fut sorti de la

plume de Cérutti. Il s'était déjà dis- tingué par deux discours académiq- en 1761. L'un, qui concourut aux je- floraux, avait pour objet de présent- des moyens de s'opposer aux funest- effets du duel, en seappant de désho- neur ceux qui s'en rendraient coup- bles : proposition fort belle en théori- mais si vainement discutée tant é- fois. Ce discours fut d'abord impr- à la Haye en 1761, puis à Paris é- 1791, in-8°. Dans le second discou- qui fut couronné à Dijon, il s'agi- sait de déterminer pourquoi les r- publiques modernes avaient acqu- moins de splendeur que les répub- ques anciennes : question oiseuse, dont le développement ne peut am- ner que des lieux communs; mais q- ne laissa pas de lui fournir quelq- mouvements oratoires qui lui mérit- rent le prix. Il eut, en outre, la glo- de voir son discours attribué à l'é- de nos plus grands écrivains, à J- Rousseau. L'*Apologie des jésuit-* lui valut la faveur particulière de da- phin. Accueilli à la cour, une dan- d'une famille distinguée lui inspira une passion très vive. Trompé da- ses vœux, il fut long-temps accablé é- douleur; sa santé en souffrit. M^{me}. duchesse de Brancas lui offrit gra- reusement son amitié: sa reconnai- sance fut sans bornes; il nomma M^{me}. de Brancas sa mère, sa provi- dence. Cependant, Cérutti resta tou- jours malade et mélancolique; sa- surdité presque totale achevait de l- rendre triste et rêveur; mais ses é- cultés morales n'avaient rien perdu é- leur énergie. Il était à Paris, lorsqu- la révolution de 1789 éclata. Ses prin- cipes, et peut-être quelques sentiment- de vengeance des humiliations qu- avait éprouvées comme défenseur de jésuites, le rendirent l'un des plus- ardents propagateurs des nouvelle-

CÉRUTTI était fort lié avec le rabeau, dont la plupart des romances à la tribune sort de plusieurs adeptes qu'il raïter à l'édifice constitutionneux orateur ébauffait de cette éloquence popul possédait si bien le secret. Il du nombre de ses écrits, en outre, plusieurs brocirconstance, entre autres *re sur la nécessité des compatriotiques*. Il fut appelé égislatif en 1791, quelque ès avoir prononcé l'éloge : Mirabeau dans l'église de he. L'ardeur de Cérutti pour et son enthousiasme trop la nouvelle révolution, sa-son tempérament déjà altéré gues souffrances. Il mourut 1792. La municipalité de sa son nom à l'une des rues le. Cérutti était grand et bien né; il avait la physionoble, l'organe doux et tou-séduisait par son accueil et de sa conversation, répon-nesure et politesse, s'échauf-ent; mais soutenait avec fer-pinions qu'il avait adoptées. as qu'il ait toujours été iné-dans ses sentiments; il bril-ar la finesse et la flexibilité, a solidité et la profondeur; mettait jamais de fiel ni ne dans ses entretiens, et il t enclin à une sensibilité très ; ou à la plus vive exalta-utti a écrit en vers et en ouvrages en prose que nous és, sont, en général, d'un et correct, mais remplis es et de faux brillants. Il a été publié sous son nom : *et le Hibou*, apologue en scow et Paris, 1783, in-8'.

cet ouvrage est plutôt une dissertation philosophique qu'un apologue; rien n'était moins favorable à la poésie, et surtout à l'humile genre sous lequel il est intitulé, que les observations d'un aigle qui, pour apprendre à régner, voyage dans divers pays, et étudie les différents gouvernements. Cette conception, par ses développements et sa longueur, passe toutes les bornes que l'on est convenu d'accorder à l'apologue. II. *Recueil de quelques pièces de littérature en prose et en vers*, Glasgow et Paris, 1784, in-8'.; les morceaux contenus dans ce Recueil sont une *Dissertation sur les monuments antiques*, à l'occasion d'une inscription en six vers grecs trouvés sur une tombe découverte à Nîmes en 1750; une pièce de vers *sur le Charlatanisme* (1), et un petit poème sur *les Echees*. Le premier morceau offre plusieurs recherches curieuses et des réflexions fines et pleines de goût; les deux autres prouvent, ainsi que l'apologue de *l'Aigle et le Hibou*, que Cérutti n'était pas un poète. Ses vers manquent de mouvement, de chaleur, de variété dans les tours, enfin d'inspiration poétique; il y en a quelques uns de fort bien tournés, et quelques difficultés sont assez heureusement vaincues dans le poème des *Echees*; mais cela ne suffit pas pour assigner à l'auteur un rang parmi les poètes. III. *Les Jardins de Betz*, poème, 1792, in-8'.; les mêmes défauts et les mêmes qualités se font remarquer dans cet ouvrage, qui aurait exigé de la sensibilité, de la grâce et du naturel, et qui n'offre que de la sécheresse, de la prétention et de l'afflèterie. IV. *Lettre sur les avantages et l'origine de la gaité fran-*

(1) Ce n'est pas proprement une épître, c'est le portrait du charlatanisme, fait par lui-même.

CER

1761, in-12, et réimprimée à Paris, 1792, in-8°, pièce tuelle, mais pleine de subtilités et de aperçus; V. discours sur cette question : *Combien un esprit trop il ressemble à un esprit faux*, 1760, in-8°. En essayant de résoudre cette question, Cérutti aurait pu faire un retour sur lui-même; la subtilité de l'auteur l'a souvent entraîné dans des écarts qu'un esprit juste aurait évités. VI. Autre sur ce sujet : *Les plaisirs ne sont faits que pour l'ertu*, 1761, in-4°. Ces deux discours obtinrent le prix de l'Académie de Montauban. VII. Autre sur la même question : *Pourquoi les arts utiles sont-ils pas cultivés préférablement aux arts agréables*, 1761, in-8°; VIII. autre sur l'*Origine et les effets du désir de transmettre son nom à la postérité*, la Haye, 1761, in-8°; IX. *Traduction libre de trois odes d'Horace*, 1789; X. *De l'influence d'un ouvrage dans le sujet, le style et le style*, Paris, 1763, in-8° : Cérutti est un des plus ingénieux de son siècle. Parmi les nombreuses brochures qu'il a publiées pendant la révolution, nous ne citerons que sa *responsance avec Mirabeau et ses Idées simples sur les assignats* : son dernier ouvrage est celui où Cérutti a le plus fait usage de sa fausse dialectique. Les raisonnements subtils et faux dont il est rempli avaient été démentis par l'expérience au commencement du dernier siècle. On ne peut assez combien peu de temps il a duré pour la confirmer, et réduire au néant les idées systématiques de Cérutti. XI. Il a été l'un des principaux acteurs de la *Feuille villageoise*, journal dont le but était de propager dans les campagnes les principes de la révolution. Personne n'était moins fait que Cérutti pour parler au peuple le

CER

langage qui pouvait lui convenir. Ce recueil est rempli de déclamations, de petites anecdotes, de niaiseries sentimentales, qui le rendent aujourd'hui indigne de l'attention des hommes judicieux et éclairés : ce n'était pas ainsi que Benjamin Franklin écrivait pour le peuple à l'époque de la révolution des Etats-Unis. La *Feuille villageoise*, commencée en 1791, fut abandonnée en 1796 : Cérutti n'y a donc travaillé qu'une année, et, quelque parfaite qu'elle fût alors, les autres années lui sont encore bien inférieures. On a réuni, en 1793, sous le titre d'*OEuvres diverses*, in-8°, quelques pièces de Cérutti déjà publiées, dont nous avons fait mention dans cet article, ainsi que plusieurs autres purement de circonstance, qu'il nous a paru inutile de rappeler. En résumant notre opinion sur Cérutti, nous voyons en lui un littérateur ingénieux et fin, dont le talent ne pouvait en brasser l'ensemble d'un grand ouvrage, et qui n'a rien laissé qui soit digne de passer à la postérité; et un philosophe superficiel, qui n'a eu de principes que ceux que lui ont suggérés les circonstances, et qui a toujours été entraîné par elles sans en prévoir les funestes conséquences. Doué d'un cœur honnête et sensible, il aurait peut-être songé plus tard à y résister. Eh ! qui sait s'il n'en eût pas été la victime ?

CH—V.

CÉRUTUS, ou CERUTTO. Voyez GALCÉOLARI.

CERVANTES SAAVEDRA (MICHEL), naquit, en 1547, à Alcalá de Hénarès, dans la Nouvelle-Castille d'une famille noble, et peu favorisée de la fortune. Il cultiva la poésie de bonne heure, et conserva, toute sa vie, un penchant irrésistible pour les muses. Le goût de son siècle, l'exemple de ses compatriotes, la trompeuse

facilité de sa langue, contribuèrent à prolonger l'illusion qu'il se fit à lui-même sur ses talents poétiques. En 1569, Cervantes, à la fleur de son âge, courut chercher en Italie la fortune ou la gloire. Il entra d'abord au service du cardinal Jules Acquaviva, en qualité de page. La guerre entre le grand-seigneur et les Vénitiens lui offrit bientôt un théâtre plus digne de sa naissance et de son courage. Il s'enrôla sous les drapeaux du duc de Paliano, Marc-Antoine Colonne, général de l'armée navale envoyée au secours de l'île de Chypre. Cette expédition ne fut pas heureuse ; mais l'année suivante, la victoire de Lépante rétablit l'honneur militaire de la chrétienté, et Cervantes eut sa part de gloire dans cette mémorable journée. Il y reçut une blessure au bras gauche, dont il demeura estropié le reste de sa vie : honorable souvenir qu'il rappelle plus d'une fois dans ses ouvrages, et qui, du moins, servit à consoler son amour-propre, s'il ne fut pas utile à sa fortune. Malgré cet accident, le zèle de Cervantes ne se ralentit pas. Il était encore au service en 1575, lorsque, retournant sur une galère, de Naples en Espagne, il fut pris par le corsaire *Arnaut-Mami*, qui le conduisit à Alger, et le retint parmi ses esclaves. C'est dans cette affreuse position que Cervantes déploya les ressources de son génie et la force de son caractère. Il exposa courageusement sa vie pour briser ses fers et ceux de plusieurs autres chrétiens qui se trouvaient avec lui. L'entreprise, conduite avec autant d'adresse que de persévérance, fut découverte au moment où elle touchait à sa fin. Une mort affreuse menaçait tous ces infortunés. Cervantes osa se charger de la responsabilité commune, et soutint qu'il était seul coupable. L'es-

poir d'une haute rançon, la sollicitu infatigable des Pères de la Trinité d'autres circonstances heureuses sauvèrent ce généreux captif. Loin d'être découragé par l'idée du supplice qu'il avait vu de si près, il osa concevoir un projet de faire soulever tous les esclaves détenus dans Alger, et de s'en parer de la ville. Le dey, effrayé de l'audace de cet homme extraordinaire exigea qu'il lui fût remis, et paya une somme de mille écus à son ancien maître. Dès ce moment, les chaînes de Cervantes s'appesantirent, et il fut soumis à une surveillance particulière. On peut voir ce qu'il en dit lui-même dans la Nouvelle du *Captif*, insérée dans le roman de *Don Quichotte*. Après six ans de souffrances inouïes, il fut enfin racheté par les soins des Pères de la Trinité, qui ne cessèrent de prendre le plus vif intérêt à son sort. Le prince africain, obligé de partir pour Constantinople, où il était allé, embarrassé d'un esclave au remuant, et non moins avide de sa forte rançon qui lui était offerte, céda à toutes ces considérations réunies. Cervantes fut rendu aux vœux de sa famille, en 1581 : il avait alors trente quatre ans. On peut juger qu'étant pauvre, le goût de la poésie, le mépris de soldat et son séjour à Alger ne lui avaient point permis de s'occuper de sa fortune. L'amour ne tarda point à s'emparer à son tour de cette imagination ardente. Cette nouvelle passion lui dicta ses premiers ouvrages. Un mariage suivit de près la publication de *Galatée*, en 1584. Il n'avait composé ce roman que pour faire agréer ses vœux à celle qu'il aimait. Il épousa Catherine Salazar y Palacios, d'une famille, anciennement connue à Esquivias, petit bourg de la banlieue de Séville, existe encore aujourd'hui. La mort de Cervantes fut à peu près son

CER

ressource. Don Pedro Fernandez Castro, comte de Lemos, et le cardinal Sandoval, archevêque de Tolède, ont pour avoir été ses bienfaiteurs, est démontré, par toutes les circonstances de sa vie et par ses propres vœux, que cette double protection si elle l'empêcha tout au plus de mourir de faim. Cet homme, devenu aveugle après sa mort, et dont l'Espagne est si fière aujourd'hui, fut méprisé de ses compatriotes, qui ne virent pas son génie. Il vécut dans une grande misère. Le lieu de sa naissance n'a été bien connu que vers la fin du siècle dernier, environ deux cents ans après qu'il n'existait plus. Les meilleurs ouvrages de Cervantes parurent avant que Philippe II fût descendu du trône. Sous ce règne ombrageux, les talents de l'esprit furent dédaignés et le système de la terreur fut le système. On craignoit également les lumières et les grands services; ce qui ne n'aima que les inquisiteurs, et méprisait que des moines. Si *Don Quichotte* eût été publié dix ans plus tôt (Philippe II mourut en 1598), ce prince jaloux et sévère, qui prit pour la philosophie une gravité affectée pour la table, n'eût point goûté la philosophie de Cervantes. Il eût pu se voir soulever le coin du voile et se couvrir en Espagne l'hypocrisie religieuse et politique. Philippe ne fut ni plus éclairé ni plus généreux; cependant la publication de *Quichotte* est le plus glorieux événement de son règne. On raconte que les folies du chevalier de Manche égayèrent plus d'une fois le prince mélancolique, qui, de toutes les qualités de son père, et de Charles-Quint, son aïeul, ne conserva que la perturbable gravité dont ils lui héritèrent à la fois l'exemple et le précepte. Cervantes mourut, accablé d'inimitiés et de besoins, dans la capi-

CER

tales, et presque sous les yeux d'un souverain qui, sans lui, n'eût jamais connu le bonheur de rire. Le premier ouvrage de Cervantes fut un roman pastoral, intitulé : *Philène*; il donna ensuite : I. *Galatée*, roman pastoral, imprimé pour la première fois à Madrid, 1584; II. des comédies qu'on a de la peine à retrouver, et qui, si on fait en croire l'auteur, furent toutes représentées avec succès. Le libraire don Antonio Sancha en a réimprimé deux : *Numance*, tragédie, et la *Intrigue d'Alger*, Madrid, 1784. Ces deux pièces, aussi mauvaises l'une que l'autre, ne font pas regretter celle qu'on n'a plus. Il y en avait au moins trente; il en fut imprimé un recueil à Madrid, en 1615, in-4°, et en 1749, 2 vol. in-4°. III. Des *Nouvelles*, espèce de romans où les intrigues amoureuses et la peinture des mœurs et des ridicules offrent une agréable variété. Celle de *Rinconete et Cortadille* est une satire contre les habitants de Séville, où Cervantes avait demeuré long-temps. Ces nouvelles, au nombre de douze, furent imprimées à Madrid en 1613, in-8°. C'est la première édition; il y en a une foule d'autres; elles ont été traduites en français par de Rosset, Audiguier, Cotolendi, Hessein, l'abbé Saint-Martin de Chassignonville, Lefebvre de Villebrune, etc. IV. Le *Voyage au Parnasse*, imprimé à Madrid, en 1614. Ce poëme est divisé en huit chants, ouvrage faible, sous le rapport de l'imagination, et d'une versification lâche et prosaïque. Cervantes s'évertua à faire des compliments à tous les auteurs contemporains, et ne s'oublia pas lui-même. V. *Persiles et Sigismonde*, histoire septentrionale, imprimée après la mort de l'auteur, Madrid, 1617, traduite en français par d'Audiguier, Paris, 1653; par M^{me}

de Givre de Richebourg, Paris, 1748, 4 vol. in-12, et par M. Bouchon-Dubournial, Paris, 1810, 6 vol. in-18, roman inintelligible, où l'enflure et l'entortillage du style ajoutent encore à la confusion et à l'in vraisemblance des aventures. On est forcé d'avouer que Cervantes, dans son épître dédicatoire au comte de Lemos (écrite pendant la dernière maladie de l'auteur), lui recommande cet enfant de sa vieillesse avec une prédilection d'ailleurs assez ordinaire chez les auteurs pour leurs plus faibles écrits.

VI. *L'Ingénieux chevalier Don Quichotte de la Manche*, dont la 1^{re} partie parut à Madrid en 1605, et la 2^e. en 1615. Cet ouvrage est le seul monument qui assure la gloire de Cervantes. Traduit dans toutes les langues, il est resté sans copie, comme il n'avait point eu de modèle. Les mœurs ont changé; les ridicules que l'auteur voulut détruire ont fait place à d'autres ridicules. Cependant le héros de la Manche excite encore l'intérêt des hommes de tous les pays, de toutes les classes, de tous les âges. Qui n'aime à se rappeler ses principales aventures? Ce livre a fourni des proverbes qui sont applicables à toutes les circonstances de la vie. Ceux qui possèdent à fond la langue espagnole ne se lassent point de relire *Don Quichotte*; ceux qui n'ont pas cet avantage ne peuvent goûter le charme du style, ni saisir la finesse des allusions; mais ils trouvent encore de quoi satisfaire leur esprit. Un héros fantastique et qui cependant ne s'écarte jamais de la nature; des caractères nouveaux, créés et soutenus avec un talent admirable; des observations aussi justes qu'ingénieuses, la plaisanterie la plus piquante, un naturel exquis, l'art de peindre porté au plus haut degré de perfection; voilà ce qui constitue le

mérite de cette conception vraiment extraordinaire, à laquelle on peut cependant reprocher quelques défauts; mais ces défauts sont la dette de l'humanité. Cervantes était au-dessus de son siècle, sans doute, mais il n'eût pas bravé trop ouvertement la puissance du mauvais goût et de la mode. L'auteur de *Don Quichotte* fut loin de jouir d'avance de son immortalité; fut généralement hors de sa patrie qu'on lui rendit justice; les Espagnols eux-mêmes n'en disconviennent pas et l'approbation du docteur don Manuel Marquez de Torres, mise en tête de la deuxième partie de l'ouvrage, est la preuve. Cervantes ne fut point assez encouragé dans son pays pour se presser de publier la continuation de *Don Quichotte*. Il fut obligé de calomnier lui-même dans une petite brochure intitulée *le Busca pié*, qui glissa dans le public, pour éveiller la curiosité de ses compatriotes. « Ce roman, disait-il dans ce pamphlet devenu extrêmement rare, sous le nom d'un héros imaginaire, renferme une satire des personnes les plus distinguées de la cour. » C'est ainsi que Cervantes sut tirer parti de la malignité même qui s'empressa de le lire, et fut inconsolable de n'avoir que des éloges à donner au talent de l'auteur et à l'innocence de son ouvrage. Cependant, sous le nom d'Alonso Fernandez Avellaneda, fit imprimer à Tarragone, en 1614, c'est-à-dire huit ans après la publication de la première partie de Cervantes; une continuation prétendue de *Don Quichotte*. On aurait de la peine à croire aujourd'hui que cette misérable rapsodie eût été mise en parallèle avec le chef-d'œuvre de Cervantes, d'après l'histoire littéraire de notre nation même. nous n'étions forcé d'avouer qu'au milieu de la cour

is XIV, la grande autorité de Boi-put à peine garantir Racine de la bêtise de Pradon. L'ouvrage d'Avellaneda est d'une grossièreté révoltante; les aventures, dépourvues de toute espèce d'intérêt, sont écrites en style plat et monotone. Cet avoué prodigue les injures à l'illustre Cervantes, qu'il appelle *vieux mant, misérable, hargneux, bavard, omniateur*; et c'est à cette époque, qu'une nation espagnole s'enorgueillissant de la gloire de ses armes, que le vieillard ne craignit pas d'insulter un vaillant et brave militaire dont les talents méritaient son pays, qu'il avait généralement servi dans les combats. On élèverait point cette nouvelle preuve de l'acharnement qui poursuit le critique, si le seul Avellaneda se fût dévoué contre l'auteur de *Don Quichotte*; mais des littérateurs estimés, tels que don Estevan de Villegas, don Isidoro Pérales, don Diego de Torres, Juan Martinez de Sala Franca, ont été guère moins injustes qu'Avellaneda, dont ils n'ont pas rougi prouver la grossière malveillance. Tous jours même, le livre du licencié Argonza a été réimprimé dans Madrid, avec un prologue apologétique. Le mépris général a puni cette spéculation de libraire. Depuis plus de deux siècles sans, la gloire de Cervantes n'a fait s'accroître chez toutes les nations civilisées. Les Espagnols ont fini par tourner les yeux vers la fin du siècle dernier, et l'amour-propre national pris tous ses droits. Alors on a fouillé dans les archives des couvents, des paroisses, des notaires publics, pour découvrir la patrie de cet homme ordinaire qu'on avait laissé passer sans lui rendre hommage; un vieux académicien, don Vicente de los Rios, chargé par sa compagnie de faire la vie de Cervantes, s'est li-

vré aux recherches les plus minutieuses. Charles III, à qui l'Espagne a dû les premiers progrès qu'elle a faits dans les beaux-arts depuis plus de deux siècles, honora de sa protection le zèle de l'académie de Madrid. On s'occupait d'élever un monument digne de Cervantes en publiant une édition solennelle de *Don Quichotte*. Une fabrique renommée de Catalogne fournit le papier; des caractères nouveaux furent fondus; les talents des plus habiles graveurs, les presses d'Ibarra, déjà si avantageusement connues par la magnifique édition du *Salluste*, tout a été employé pour réparer une grande injustice (1780, 4 vol. in-4°, avec figures). Les Espagnols ont passé même d'une indifférence coupable à un enthousiasme excessif. Ils ont voulu que tout fût parfait, admirable dans ce livre, dont ils avaient d'abord fait si peu de cas. L'analyse qui précède l'édition de l'académie est digne de commentateur le plus fanatique. Le roman de *Don Quichotte* est mis en parallèle avec l'*Iliade*, l'*Énéide* et la *Jérusalem délivrée*; un grave académicien s'occupe sérieusement à trouver des rapports entre des ouvrages qui ne peuvent ni ne doivent en avoir entre eux; enfin l'esprit de parti, et la fureur des comparaisons a été poussée à tel point, que don Vicente de los Rios finit par établir du rapprochement entre la descente d'Énée aux enfers et celle de don Quichotte dans la grotte de Montésinos, entre le séjour du chevalier de la Manche chez la duchesse et celui du fils d'Anchise chez la reine de Carthage, qui est elle-même comparée à la comtesse Trifaldi, etc. Ces aberrations déplorables du commentateur n'ont pas été positivement désavouées par l'académie, et l'on serait presque tenté de

que Cervantes est condamné à n'ais être bien jugé dans son pays. Il nous reste à dire que *Quichotte*, cet ouvrage d'une franche, a été écrit au fond d'un prison, où les alcades d'un vil-la Manche jetèrent Cervantes le fruit d'une de ces tracasseries jus-si communes en Espagne. Il fut le fruit de cette persécution en fai-sant son héros le compatriote de sa patrie, et en choisissant leur pays pour le théâtre de ses exploits. Après sa mort à Madrid, 1780, la plus re-cherchée est celle de Londres, Tom-738, 4 vol. in-4°, fig. *Don Quichotte* a été mis en français plus-tôt. François de Rosset le tra-duisit en 1618, et César Oudin, se-rait interprète des langues étran-gères sous Louis XIII, en 1639. Il est son livre à ce monarque, qui, dit-on, apprenait l'Espa-agnol pour lire *Don Quichotte* dans sa langue naturelle. Plusieurs autres écri-vaux tentèrent depuis la même en-treprise avec aussi peu de succès. C'est par le nom de Cervantes, qu'il est fait faire oublier, Avellaneda lui-même obtenu les honneurs de la postérité. En 1704, un écrivain of-ficiel (Lesage) se chargea de le traduire, et supprima quelques grossière-ments ajouta beaucoup du sien. Avel-laneda ne pouvait que gagner au jeu ; et, à la faveur de ce déguise-ment, trompa les rédacteurs du *Jour-nal des Savants*, qui lui donnèrent leur approbation sans avoir vu l'original. La traduction de Filleau de St-Martin, qui est médiocre, a eu plus de cin-quant-cinq éditions. On recherche encore les principales aventures de *Don Quichotte*, avec les figures de Coypel, gravées par Picart, la Haye, 1746, in-4° ; mais, de toutes les éditions, la plus du véritable *Don Quichotte*,

la moins propre à le faire connaître est celle de Florian. Outre qu'il s'est permis de mutiler impitoyablement le corps de l'ouvrage, il est coupable d'avoir voulu enjoliver Cervantes, dont il a gâté le naturel, que nous le soupçonnons de n'avoir jamais senti. Cet académicien a été moins malheu-reux dans son imitation de la *Gala-tée*, qu'il a peut-être embellie : ce genre d'écrits convenait plus à son talent.... Cervantes, dans ses compo-sitions pastorales, céda au goût de son siècle, plutôt qu'à l'impulsion de son génie. Il ne fut vraiment lui-même que dans la création originale du héros de la Manche et de son inimitable écuyer. Cette production est tellement partie de source, qu'il est permis de supposer que l'auteur ne s'est pas douté lui-même de ce qu'il venait de faire ; sa prédilection pour le monstrueux roman de *Persiles*, son éternelle manie de faire des vers, et d'en glisser dans tous ses ouvrages, malgré les sarcasmes des critiques de son temps, et les avis réitérés de Jean de Villaroel, son libraire, sem-blent appuyer cette conjecture. La dernière traduction de *Don Qui-chotte* est celle de M. Bouchon-Du-bournial, publiée en 1807-1808, 8 vol. in-12, la seule complète dans notre langue. M. Dubournial a re-tranché du *Don Quichotte* l'his-toire du *Curieux impertinent*, et l'a fait imprimer à part, sous le titre du *Mari trop curieux*, 1809, in-12. Cervantes mourut à Madrid, le 23 avril 1616, dans sa 79^e année. Il fut enterré, d'après ses intentions, dans l'église des religieuses de la Tri-nité de cette ville. Ceux qui furent ad-mis à sa société intime regrettèrent le citoyen vertueux et l'homme de bien. Les beaux-esprits qui l'avaient dédaigné ne crurent pas que sa mort

fût une perte : ils étaient loin de soupçonner que l'Espagne n'aurait un jour que le roman de *Don Quichotte* à opposer aux chefs-d'œuvre des autres nations.

J. B. E.—D.

GERVANTES DE SALAZAR (FRANÇOIS), littérateur espagnol du 16^e siècle. Nicolas Antonio déclare ne savoir ni qui il est, ni où il a pris naissance; mais il est plus connu des savants espagnols par ses ouvrages, réunis sous le titre suivant : *Obras que Fr. Cervantes de Salazar ha hecho, glossado y traducido*, Alcalá, 1546, in-4°. On y trouve une glose de l'auteur sur l'*Apologue de l'oisiveté et du Travail*, par Louis Mexia; un *Dialogue de la dignité de l'homme*, commencé par Maestro Oliva, et achevé par Cervantes, et l'*Introduction à la Sagesse*, traduite du latin de Louis Vivès. Ambrose Moralès loue le talent et le style de Cervantes de Salazar. Grégorio Majans, dans le *Specimen de sa Bibliothèque*, dit, des opuscules de cet auteur : *Si non sunt aurea, sunt auro cariora*. « Cependant, ajoute-t-il, on ne les lit pas plus que s'ils n'étaient ni écrits, ni imprimés, tant est grande l'ignorance des bons livres, et la surabondance des mauvais ! » — **GERVANTES** (Jean-Guillende), né à Séville, professa le droit canonique dans cette ville, fut député, par ses concitoyens, à l'assemblée des cortès, que Philippe II convoqua dans Madrid en 1586, et s'occupa principalement d'un grand ouvrage sur les lois dites *Leges Tauri*, du lieu où elles furent promulguées. Ses Commentaires devaient avoir trois parties; mais il ne publia que la première, qui a pour titre : *Prima pars commentariorum in leges Tauri*, Madrid, 1594, in-fol. — **GERVANTES** (Gonsalve Gonzalez de), prêtre de Tlascala, dans l'Amérique septentrionale, composa, en

1599, un *Memorial sobre y gobierno de Mexico, de la Plata, y de la Cochinchina*, dédié à Eugène Salazar, au conseil des Indes. Cet ouvrage a été imprimé.

CERVATON (ANNE), d'origine noble, fille d'honneur de Foix, reine d'Arragon, belle que spirituelle, et fit partie de la cour de Ferdinand V, d'Arragon. Elle savait plusieurs langues, et écrivait également bien en prose. Don Frédéric de Tolosa, d'Albe, l'aima éperdument. Parmi les épîtres de Lucius de Sicile des lettres latines, duc d'Albe écrivit, en 1511, une belle espagnole, et les réponses lui fit en latin.

ERVEAU (RENÉ), prêtre, censeur de Paris, était né dans cette ville le 22 mai 1700, d'un commerce de l'hôtel-de-ville. Censeur janséniste, et que son opposition à la bulle *Unigenitus* fit même lui enlever son emploi. Il est le principal rédacteur de *Loge des plus célèbres déistes confesseurs de la vérité*, Paris, 1778, 7 vol. in-12; il faut à la fin de ce dernier un supplément de 16 pages, ouvrage, aujourd'hui tombé en désuétude, est destiné à exalter les vertus des jansénistes de 1605 à 1778, que l'auteur dit comme les seuls défenseurs de la vérité. La plupart des éloges qu'on y loue avec excès sont ceux qu'on connaît à peine. On a encore de Cerveau : *Le dialogue de Nicole*, Paris, 1765, in-8°, compilation publiée par l'abbé de La Motte, toujours dans le dessein d'attention sur le parti auquel il appartenait; II. des *Poèmes sur la Bible des apôtres et sur les Cantiques*, et

12. Il mourut à Paris, le 15
1781. On ne sait pas son
maire historique et son
teur a remporté, en 1779,
loquence à la séance d'ou-
un *Eloge de Molière*, et
nit déjà obtenu le prix de
acun sait que ce fut l'*Eloge*
e par Champfort qui fut cour-
1769, et les autres en 1770.
prix de *poésie*, obtenu par
nous n'avons pu le faire ac-
cissement à cet égard.

—13—

I (JOSEPH), chérétien, né à
1665, fut professeur de
dans la même ville. La
abéth Farnese le fit venir
se, où il fut nommé pro-
ecin du roi Philippe V. Il
palais de Buenavista, le
1748, âgé de quatre-
stre ans, et non de qua-
-dix-neuf, comme on lit
ikel). Il laissa à son ve-
ortune de plus de trois mil-
liastres. On a de lui une
opéra Matritensis, publiée
avec un grand luxe typogra-
ux frais de l'académie de
qu'il avait fondée à Séville.
Il le légua sa nombreuse et
iothèque. On voit son por-
s flaté d'une manière exa-
: une médaille du *Museum*
ellianum. C. M. P.

ONI (le général), né à
ans la Corse, en 1768,
son enfance la maison pat-
t alla en Sardaigne, où il
dans un régiment piémont-
avait été long-temps simple
ait parvenu au grade de sous-
lorsque la révolution fran-
a. Il en adopta tous les prin-
: ardeur, chercha à les ré-
es la Savoie, où son corps se

trouvait, et, lors de l'invasion des
Français, il les favorisa de tout son
puissance, et finit par passer à leur
service. Il fut récompensé de ce de-
vouement par le grade de général de
brigade, et c'est en cette qualité qu'il
servit au siège de Toulon, où il se fit
distinguer par plusieurs actions d'é-
clat. Partit en Italie en 1796, il eut
une grande part aux succès de cette
campagne, et fut chargé de lever les
contributions dans le duché de Parme.
Il se signala à la journée de Lodi et au
siège de Mantoue, dont il fut ensuite
nommé commandant. Avant etc fait
général de division, il servit encore
pendant quelques années; mais ses
blessures et sa mauvaise santé le con-
traignirent à demander du service dans
l'intérieur, en 1799: il eut le com-
mandement de la 8. division mili-
taire, à Marseille, où il mourut en
1809. Il était commandant de la lé-
gion d'honneur. b—c—r.

CESAIRE, S., fils de S. Grégoire
de Nazianze le père et de Ste. Nonne,
frère de S. Grégoire, surnomme le
théologien, et de Ste. Gorgonne, né
vers l'an 350, ne dégénéra point de
son illustre famille. Après avoir reçu
une éducation chrétienne et cultivée,
il alla étudier les lettres profanes à
Alexandrie, alors célèbre par l'excel-
lence des maîtres qui y professaient les
sciences de toute espèce. Cesaïre se
distingua autant par sa bonne conduite
que par ses heureuses dispositions. La
rhetorique, la philosophie, la géomé-
trie, l'astronomie furent l'objet de ses
études; mais il s'attacha plus spéciale-
ment à la médecine, pour laquelle il
avait un goût particulier. La réputation
de son savoir en ce genre l'avait pré-
cédé à Constantinople, lorsqu'il s'y
rendit à son retour d'Alexandrie; les
magistrats, pour l'y retenir, lui offri-
rent un traitement avantageux, une

alliance distinguée, et la dignité de sénateur. Ils obtinrent de l'empereur Constance des lettres de citoyen, et ce prince fit de Césaire son premier médecin, charge qu'il conserva sous Julien. Sa générosité, le désintéressement avec lequel il exerçait son art, sa modestie, la pudeur qui rehaussait encore l'éclat de tous les avantages extérieurs dont sa personne était ornée, son éloignement du faste de la cour au milieu de laquelle il vivait, sa protection toujours ouverte aux malheureux, lui firent de nombreux amis. Lorsque Julien éloigna de sa cour tous les officiers qui faisaient profession du christianisme, il excepta Césaire de la proscription générale, pour le fixer auprès de sa personne. Cette distinction devint un sujet de scandale pour les chrétiens. Son frère lui-même, tremblant à la vue du danger auquel sa foi était exposée, s'efforça de le rappeler par une lettre touchante trempée de ses larmes et de celles de leur père. Julien s'était en effet proposé de le convertir au paganisme; il mit tour à tour en œuvre les caresses et les menaces. Ce prince entra même en controverse avec lui, en présence de ses courtisans. Dans une lutte, en apparence si inégale, Césaire sut si bien démêler les sophismes de son antagoniste; il se tira avec tant d'adresse de ses subtilités, et protesta avec tant de fermeté qu'il voulait vivre et mourir chrétien, que Julien, confus, déconcerté, et perdant espérance de le séduire, s'écria: « O l'heureux père! ô les malheureux enfants! » Le respect public dont Césaire était investi, et le besoin que l'empereur avait de ses talents et de son expérience dans son art, le garantirent du ressentiment de Julien, qui persista à le conserver auprès de sa personne; mais Césaire saisit l'occasion de l'expédition de Perse, qui

éloignait l'empereur, pour de la cour, et aller mettre couvert dans le sein de sa femme prit son poste et sa faveur se Valens le fit questeur de la charge où sa probité et sa fidélité eurent d'un nouvel éclat. Lors du tremblement de terre de 368, y perdit une partie de sa fortune et ne se sauva que par un miracle du milieu des ruines fut retiré le corps tout couvert de blessures. S. Grégoire, sa sœur, S. Basile, son ami, profitèrent de cette circonstance pour l'engager à mettre son salut à l'abri des dangers. Césaire se prépara à leur avis, lorsque la mort de Julien en 369. Son corps fut porté à Constantinople; son éloge funèbre, prononcé par son frère, en présence de son père et de leur mère. Les Grecs célèbrent sa fête le 9 mars, et les Latins le 11 février. On lui a attribué, dans les Dialogues contre les hérétiques, qui se trouvent insérés sous le nom de S. Grégoire dans le 11^e. tome de la Bibliothèque des Pères.

CESAIRE (S.), évêque de Châlons-sur-Saône, d'une famille distinguée par sa noblesse, et dont le nom était héréditaire. Il répondit aux soins que prirent ses parents de lui donner une éducation chrétienne, surtout par sa piété qui le porta souvent à se dévêtir de ses propres habits pour venir à secourir et à revêtir les pauvres. A l'âge de 17 ans, il alla s'offrir à l'évêque de Châlons, qui s'empressa de l'admettre dans son clergé; mais le désir d'une haute perfection le conduisit 10 ans après au monastère de Saint-Remy, où il fut reçu par les hommes remarquables qu'il renfermait, et re-

ère des évêques des Gaules. Porcaire lui confia l'embarquement; l'exactitude avec laquelle acquitta déplut à quelques-uns; il ne put faire cesser leurs murmures, qu'en se remettant entièrement aux exercices monastiques. Sa santé, usée par le climat mal sain de Narbonne, et affaiblie par ses excès, ses supérieurs de Narbonne, pour y respirer un meilleur air, lui firent quelque distraction à Narbonne. L'évêque Ébone, son oncle et son parent, l'attacha à Narbonne lui conférant les ordres de prêtre et de diacre, et lui donna la conduite d'un monastère dans un faubourg au-delà de Narbonne, et le désigna, en 501, pour son successeur. Césaire d'un tel fardeau, alla au milieu d'anciens tombeaux, dont on voit encore un peu de distance d'Arles. Il fut surpris, et obligé de céder à un clergé et du peuple, qui, malgré lui, en 501, sur le point de mourir. Sa première opération fut de charger du soin du temporel un évêque d'une probité reconnue et de se consacrer tout entier au ministère. Il fit bâtir une église à Narbonne, où les pauvres reçoivent les secours que demandait le clergé; s'occupa ensuite à prémunir le peuple contre l'arianisme dont l'aveuglement les Goths, maîtres de la Gaule, combattre le sémi-pélagianisme, depuis un demi-siècle, et les grands progrès en Provençe; de retirer les restes des superstitieuses qui avaient régné de ses prédécesseurs. Il fit à Narbonne fleurir les études, et, sous son pontificat, Narbonne fut en grande réputation pour la discipline ecclésiastique;

à régler la liturgie, en introduisant dans son église l'usage de chanter tous les jours les heures canonicales, qu'on ne chantait auparavant que les veilles et les jours de dimanche, en excitant les laïques à accompagner le clergé dans le chant des psaumes et des hymnes, en faisant composer des prières en grec et en latin pour les fidèles; car les deux langues étaient alors vulgaires dans le pays. Il fonda dans sa ville épiscopale un monastère de filles, dont le nombre s'éleva jusqu'à deux cents, et sa sœur en fut la supérieure. La règle qu'il leur donna, et qui fut introduite dans d'autres monastères, est la première qui ait été composée en Occident pour des religieuses; on y remarque surtout un article qui les obligeait à copier des livres, à l'exemple des moines. S. Césaire était alors considéré comme le premier évêque des Gaules, moins encore par l'éminence de son siège, qui participait à la dignité métropolitaine dont jouissait la ville d'Arles depuis que Trèves avait perdu cette prérogative, que par sa grande réputation de vertu, de zèle et de capacité: un mérite si généralement reconnu ne le garantit point de la calomnie. Son zèle pour l'exécution des réglemens de discipline dressés, sous son influence, en 505, dans le concile d'Agde, dont les évêques de la province narbonnaise lui avaient délégué la présidence, souleva contre lui quelques esprits peu disposés à s'y soumettre. Licinien, l'un de ses secrétaires, se mit à la tête de la cabale, et pendant que ce saint prélat, prosterné au pied des autels, priait pour la paix des nations et pour le repos des villes, il fut dénoncé à Alaric comme coupable d'ourdir une intrigue pour livrer la ville d'Arles au roi de Bourgogne, dont il était né sujet. Le prince Goth,

ans examen, le reléqua à Bordeaux ; mais la calomnie ayant été découverte bientôt après, Césaire ne tarda pas à être rendu aux vœux de son troupeau. Le peuple accourut en foule au-devant de lui, portant des croix, des cierges allumés, faisant retentir l'air du chant des psaumes. Son retour fut marqué par la grâce qu'il obtint de ses calomnieurs, condamnés à être lapidés, et dont on se disposait à exécuter la sentence. La même accusation se renouvela deux ans après, durant le siège que les Francs et les Bourguignons mirent devant cette ville. Son innocence, bientôt après reconnue, ne lui procura une liberté momentanée que pour être de nouveau inculpée. Césaire, ne consultant que son ardente charité, à la vue des prisonniers francs et bourguignons exposés à mourir de faim et de misère, épuisa les trésors amassés par ses prédécesseurs, fonda les vases d'or et d'argent qui servaient au service divin, vendit les meubles de son église pour payer leur rançon, et, pendant qu'il dépouillait ainsi les temples matériels, pour conserver à J.-C. ses membres spirituels, ses ennemis, travestissant cet acte de générosité chrétienne en une lâche trahison, le dénoncèrent à Théodoric, souverain du pays, comme ayant appauvri l'église et la ville d'Arles, pour rendre des soldats aux armées des puissances avec lesquelles on était en guerre. Traduit à Ravenne sous escorte, il en imposa tellement à Théodoric, par la dignité de son maintien, par l'air vénérable qui resplendissait sur toute sa figure, et par la noble franchise de ses discours, que ce prince visigoth, indigné de la frivolité des accusations, le renvoya chargé de présents. Les courtisans imitèrent la munificence de leur maître, et le produit de tous ces

riches dons fut encore employé à l'achat des prisonniers que la guerre avait fait tomber dans les mains des Goths. Césaire fit son voyage en Italie pour visiter les tombeaux des saints, sa réputation l'avait depuis précédé dans la capitale chrétienne. Le pape Symmaque le accueillit comme le personnage le plus illustre de l'Eglise d'Occident, le décora du pallium, le reçut au St.-Siège dans les Gaules, et confirma, en cette occasion, les privilèges de son évêché. Son épiscopat fut marqué par un grand nombre de conciles convoqués et présidés par lui, et par de bons réglemens pour la réformation des mœurs, la discipline ecclésiastique, l'ordre de la liturgie sacrée, sur des questions dogmatiques, dont la plus célèbre de ces conciles fut le second d'Orange, en 529, qui condamna le sémi-pélagianisme qui régnait depuis long-temps dans toute la Gaule. On y fit vingt-neuf canons, tirés des propres et des décisions de S. Augustin, qui forment les plus belles décisions de l'Eglise sur le péché originel, la nécessité de la grâce. Toutes ces questions épineuses y furent approfondies avec une fidélité scrupuleuse, et tous les subterfuges des sémi-pélagiens développés et proscrits avec autorité qui accompagne ordinairement la vérité lorsqu'elle est montrée tout son jour. Aussi, quoiqu'il n'y eût qu'un concile, quoiqu'il ne fût composé que de quelques assemblées fortuites, quoiqu'il ne fût qu'une simple dédicace d'une église, confirmée par l'approbation de toute l'Eglise, out-ils toujours observé de règle dans les disputes suivantes, comme s'ils avaient été convoqués dans un concile général,

ni-pélagiens, qu'on
 été mis irrévocable-
 se des hérétiques.
 après, Contumélioz,
 z, déposé dans un
 S. Césaire, trouva
 le pape Agapet,
 vision du procès,
 ce, défendit même
 s d'y avoir égard;
 que d'Arles et ses
 pas moins exécuter
 avait été approuvée
 lécesseur d'Agapet.
 ur épiscopale for-
 x monuments qui
 ux libertés de l'E-
 aire, épuisé de tra-
 irmités, mourut le
 s son église métro-
 des évêques de sa
 s pour lui rendre
 images, et recevoir
 . Il fut enterré so-
 l'église du grand
 igieuses qu'il avait
 depuis son nom.
 estée par de nom-
 s ouvrages consis-
 t en sermons et en
 été quelquefois at-
 tin. Il avait un ta-
 r ce genre de com-
 ons de bien authen-
 ent deux discours
 s dans le 5^e. volu-
 S. Augustin par les
 ut courts; le style
 portée du commun
 uefois même popu-
 appelle lui-même,
 On voit cependant,
 oits, qu'au besoin
 le grandes pensées
 eées, et qu'il aurait
 ire de l'éloquence,
 des leçons à Arles

sous le célèbre rhéteur Pomère. La
 seule lettre qui nous reste du grand
 nombre de celles qu'il avait écrites
 porte les mêmes caractères. Le *Libel-
 lus episcoporum provinciae Leonis
 papae oblati de renovando ecclesiae
 Arelat. privilegio*, est imprimé au
 tome III des *Conciles* de Labbe, et
 dans le *S. Léon* du P. Quesnel. Il
 avait composé deux règles, l'une pour
 les religieuses, l'autre pour les reli-
 gieux, qui cessèrent d'être en vigueur
 lorsque celle de S. Benoît fut devenue
 d'un usage général; on les trouve dans
 le *Code des règles* de S. Benoît d'A-
 niane, publié en 1638 par D. Hugues
 Menard. On regrette la perte de son
*Traité de la grâce et du libre ar-
 bitre*. Casimir Oudin avait annoncé,
 en 1722, une édition particulière des
 œuvres de S. Césaire; mais ce projet
 est resté sans exécution. Sa vie, écrite
 par ses disciples, a été insérée dans
 les *Bollandistes* avec de savantes no-
 tes. Ses sermons ont été traduits en
 français par l'abbé Dujat de Ville-
 neuve, Paris, 1760, 2 vol. in-12.

T—D.

CÉSALPIN (ANDRÉ), médecin ita-
 lien, a rendu son nom célèbre par l'é-
 tendue de ses connaissances, et par l'in-
 vention d'une méthode en botanique,
 fondée sur l'organisation des plantes,
 et principalement sur les parties de la
 fructification; ce qui a établi les rap-
 ports naturels des familles, et les ca-
 ractères qui doivent servir de base
 aux classifications. Césalpin naquit en
 1519, à Arezzo en Toscane. Il se livra
 de bonne heure à l'étude de toutes les
 sciences, et surtout à la philosophie
 d'Aristote, qui était alors considérée
 comme le seul moyen d'acquérir des
 connaissances solides; il sut la débar-
 rasser des formes scholastiques par
 lesquelles on l'avait obscurcie et défi-
 gurée. Toutes les fois qu'il l'appliqua

à la recherche des phénomènes de la nature, elle le conduisit à de grandes découvertes ; mais, en d'autres occasions, elle l'entraîna dans des subtilités métaphysiques qui pouvaient nuire à sa tranquillité ; car elles le firent accuser d'irréligion, et on lui attribua un système d'athéisme et de matérialisme que plusieurs auteurs ont prétendu ressembler à celui qui fut enseigné depuis par Spinoza. Dans le fond, ce n'était que la doctrine d'Aristote qu'il exposait, et souvent dans les mêmes termes que ce grand philosophe. Il avait soin de dire que les opinions qu'il présentait ainsi étant contraires à la religion chrétienne, il les rejetait ; mais ce correctif ne lui réussit pas toujours ; car on l'attaqua vivement sur ces opinions. Samuel Parker, archidiacre de Cantorbéry, dans plusieurs endroits d'un ouvrage qu'il a publié sous ce titre : *Disputatio de Deo et Providentiâ divini*, traite d'impie le système de Césalpin, expose ses dogmes, et découvre ses artifices. Nicolas Taurel, médecin de Montbéliard, fit paraître un gros volume, intitulé : *Alpes cæsæ, hoc est Andreæ Cæsalpini monstrosa et superba dogmata discussa et excussa*, Francfort, Zachar. Palthénus, 1597, in-8°. le titre était une allusion puerile au nom de Césalpin. Voulant faire tomber sur lui seul l'accusation d'athéisme et de matérialisme, ce médecin tâcha de prouver que l'auteur italien avait altéré les passages d'Aristote qu'il citait, pour se mettre à l'abri de son nom, et qu'il avait été bien plus loin que ce philosophe païen dans ces systèmes désolants. Il ne paraît pas qu'en Italie on ait fait beaucoup d'attention à ces inculpations ; les opinions de Césalpin furent regardées plutôt comme un jeu d'esprit que comme une doctrine sérieuse ; en sorte qu'il vécut

tranquille, et qu'il jouit pendant sa vie de la plus haute conspuisque, après avoir enseigné pendant quelque temps la médecine et la botanique à Pise, il fut appelé à Rome où il fut nommé premier médecin par le pape Clément VIII, et promu à l'emploi de professeur de médecine au collège de la Sapienza qu'il exerça jusqu'à sa mort arrivée le 23 février 1602, âgé de quatre-vingt-quatre ans. On parut par erreur que l'année de la mort de Césalpin, et l'indiqua dans le catalogue de Mars 1602. Ses ouvrages sont : *Questionum peripateticarum*, Florence, 1569, in-4°. les Juntas, 1571 et 1593, le titre dédicatoire est adressé au grand-duc de Toscane, François I. elle est datée de Pise, le 1^{er} mai 1571. Bernardin Telesio fit réimprimer ses Questions dans son *Traité de la nature*, et un livre de Phisicis sur la philosophie, 1588, in-fol. C'est cet ouvrage que Taurel critiqua avec tant d'animosité. Césalpin fit des additions à ses Questions ; elles parurent à Rome de sa mort, en 1603, avec des additions de son *Traité de la nature*. C'est dans ces Questions que qu'il expose la doctrine de la physique d'une manière claire et précise, et fait une application continuelle aux branches de la physique et de la métaphysique. Très souvent, il se dispute avec son siècle : c'est à la recherche à expliquer le mouvement du soleil autour de la terre, et à débarrasser le cours des planètes de leurs épicycles ; mais aussi, d'autant qu'il devance de beaucoup ses contemporains par ses découvertes, et surtout par celle de la circulation du sang. Bayle reconnaît que l'aperçu premier appartient à Césalpin, un Italien. Il faut convenir que

age de l'avoir ensuite com-
démontrée par des expe-
s anatomistes ont cru que
avait pas connu la circula-
ète, mais qu'il admettait un
ax, un mouvement d'Enri-
ce grand physiologiste, dit
ait pas avoir connu la gran-
ion, mais seulement celle
par le poumon. Ce savant,
ous les autres anatomistes,
la découverte de la circula-
le par les artères et ensuite
es, dans tout le corps, que
m a dit Césalpin dans ses
péripatéticus, liv. V, ch. 4,
s *Questions de médecine*,
17; mais, dans les passages
ouvrages qui ont été sou-
cette idée, qui a tant con-
fectionnement de la phy-
de la médecine, est obscur-
raisonnements de la vieille
est exprimée d'une manière
et plus précise dans le *Traité*
s, liv. I, ch. 2, qui a été
orze ans après. On y trouve
suivant, auquel on n'avait
ention jusqu'ici, parce que les
et les physiologistes ne cher-
s, dans un livre qui traite
ique, la preuve d'une grande
: en anatomie. Césalpin dit :
animalibus videmus ali-
er venas duci ad cor tan-
officinam caloris insiti, et
ibi ultimâ perfectione, per
universum corpus distri-
spiritu, qui ex eodem ali-
corde gignitur. Ce passage,
le plus connu, doit le faire met-
tre des auteurs de cette bel-
Césalpin s'est d'ailleurs peu
dissections; sa découverte est
profondes connaissances sur
ignes de la nature, à la pé-
: à la subtilité de son génie.

II. *Dæmonum investigatio peripate-*
tica, in qua explicatur locus Hippo-
crat. si quid divinum in mortis ha-
beat, Florence, 1580, in-4°. Cet
ouvrage fut composé sur la demande de
l'archevêque de Pise, Jacques-Pierre
Lorboni, à qui l'auteur le dédia. Ce
prelat ayant consulté tous les savants
de l'université de Pise, sur une pré-
tendue possession diabolique des reli-
gieuses de l'un des couvents de cette
ville, demanda surtout que l'on déci-
dât si la cause de ce phénomène était
naturelle ou surnaturelle. Césalpin,
qui avait été plus particulièrement in-
terpelé, répondit à cette question par
ce *Traité*. Il commença par exposer,
avec une érudition singulière, tous les
faits que l'on a attribués au pouvoir
de la magie et de la sorcellerie; non
content de citer les auteurs les plus
graves, il recueille les contes popu-
laires, et il les rapporte sans laisser en-
trevoir qu'il eût aucun doute sur leur
existence; mais ensuite il les soumet
à une discussion péripatétiqué, c'est-
à-dire, suivant les principes d'Aristo-
tote. Alors, faisant parler ce philoso-
phe, il dit qu'il peut y avoir des intel-
ligences ou des démons intermédiaires
entre Dieu et les créatures; mais que,
quoiqu'ils soient matériels, ils ne peu-
vent communiquer avec l'homme. Il
s'ensuivrait de-là que tous les faits ex-
posés par Césalpin ne pourraient être
réels. C'est de cette manière de discu-
ter que l'on est parti pour lui attribuer
cette opinion; tandis que, concluant
en son propre nom, il le fait en se
soumettant à la croyance générale de
l'église; puisqu'il déclare qu'il regarde
la possession de ces religieuses comme
surnaturelle, et qu'alors les secours de
la médecine étant insuffisants, il faut
avoir recours à ceux de l'église. On
peut présumer qu'une pareille conclu-
sion lui fut dictée par la prudence;

rien ne l'indique dans le texte. Ce traité n'appartient que par sa forme à ceux de philosophie; car, pour le fond, il pourrait être rangé parmi ceux de médecine. III. *Questionum medicarum libri duo*, Venise, 1593, 1604, in-4°. Dans ces deux éditions, on a réuni l'*Investigatio deum*, et l'ouvrage suivant: IV. *De medicamentorum facultatibus libri duo*: c'est un Traité de matière médicale; V. *Ars medica*, Rome, 1601, 1602 et 1603, 3 vol. in-12, réimprimé avec quelques changements, sous deux titres suivans, après la mort de l'auteur: VI. *Catoptron, sive speculum artis medicæ Hippocraticum, standos, dignoscendos, curandos, exhibens tum universos, tum particulares totius corporis morbos; in quibus multa visuntur, quæ à præclarissimis quibusque medicis intacta antea relictæ erant arcana*, Francfort, 1605, in-8°, Venise, 1606, in-8°, et in-8°; Trévise, 1606, in-8°; Strasbourg, 1670, in-8°; VII. *Axis universæ artis medicæ*, Trévise, 1606, in-8°. Césalpin, dans ces divers ouvrages de médecine, fait souvent une application de la manière de raisonner d'Aristote à l'art de guérir. Quoique sa réputation comme médecin ait été grande pendant sa vie, on ne paraît pas que ses écrits aient été le germen de nouvelles lumières sur cet art; ils sont peu consultés aujourd'hui, peut-être seraient-ils oubliés comme ceux de philosophie, si les derniers travaux de Césalpin sur l'histoire naturelle n'eussent pas donné à son nom une gloire immortelle; tel est l'ouvrage suivant: VIII. *De plantis libri duo*, Florence, 1583, in-4°. Jusque-là Césalpin, les savants s'occupaient de la recherche et de la connaissance des plantes, plutôt en érudits et en médecins qu'en naturalistes; en sorte

qu'ils les rangeaient alphabétiquement, suivant les noms que leur avaient donnés les anciens, ou peut être plus arbitrairement, en suivant l'ordre de vertus souvent imaginaires. Césalpin chercha dans la nature une marche plus certaine, un procédé plus régulier; il inventa la première méthode de botanique, fondée sur les caractères tirés de la considération de la forme de la fleur et du fruit, et du nombre de graines; ce qui lui donna des affinités et des rapprochemens naturels. Son Traité est divisé en seize livres; le premier est consacré à développer l'organisation des végétaux, et la il pose les bases de l'anatomie et de la physiologie végétales. On y trouve bien des idées dont la vérité n'a été reconnue que long-temps après. Il fit aussi connaître avec beaucoup de sagacité la structure de l'intérieur de graines, qu'il compare aux œufs des animaux: cette idée renferme la même proposition, *omnia ex ovo* développée depuis par Harvey. L'honneur de l'avoir indiquée le premier n'appartient ni à l'un, ni à l'autre, mais à Empédocle, qui l'avait émise dès la plus haute antiquité. Quoiqu'en général Césalpin semble reconnaître le sexe aux plantes, cependant il ne reconnaît dans plusieurs occasions, il s'accorde parfaitement avec les botanistes de notre siècle, en donnant le nom de mâles aux individus stériles qui portent les étamines, et de femelles ceux qui portent les fruits: malgré cet usage contraire à long-temps précédent. Il fit connaître avec exactitude l'organisation de l'intérieur des plantes; il crut que leur force vitale résidait dans la moelle, qu'il regarda comme le cœur et comme la source du fruit, tandis que les autres parties de la fleur qu'il distingue très bien, provenaient du bois et de l'écorce; en sorte que

, la fleur n'était qu'une ex-
 ces parties intérieures. L'année
 cette idée, en lui donnant
 oppements, dans les disser-
 portent le titre de *Prolepsis*
 n. Quelque importance que
 accordât à la moelle, il re-
 pendant qu'elle n'était né-
 la vie des arbres que dans
 ers moments de son exis-
 quinze autres livres offrent
 classes particulières, dans
 sont rangées les plantes qu'il
 s classes sont fondées, 1°.
 sidération de la durée, com-
 ou comme herbes; 2°. sur
 n de la radicule dans les grain-
 le nombre des graines dans
 ou dans leurs loges; 4°. sur
 ; 5°. sur l'absence des fleurs
 its; enfin, par des considéra-
 vement majeures, ces classes
 ivisées en quarante-sept sec-
 celles-ci en neuf cent qua-
 pitres. Quelques-uns de ces
 contiennent des généralités
 asses et les sections, et sou-
 le caractère de groupes im-
 , reconnus aujourd'hui com-
 lles naturelles. Chacun des
 apitres porte pour titre le
 te plante, et contient sa des-
 quelquefois elle est seule,
 ; souvent il y en a quelques
 il lui sont rapportées, comme
 es congénères. Cela n'est pas
 éral pour que l'on puisse re-
 ces chapitres comme des gen-
 que les établissent les bota-
 notre temps. Ils sont termi-
 des discussions savantes sur
 des anciens, de Théophraste
 oride chez les Grecs, de Pline
 romains. On voit partout qu'il
 e profonde connaissance de
 ars; mais il se distingua de
 e par l'observation de la na-

ture. Cet ouvrage devait déterminer
 une heureuse révolution dans la botan-
 ique; mais personne alors ne vouloit
 le suivre dans la route qu'il avait tra-
 cée; on craignoit les difficultés: il avoit
 trop devancé ses contemporains. Gas-
 pard Bauhin témoigne, dans une
 lettre particulière, qu'il avoit eu le
 dessein de distribuer soit *Pinax* sui-
 vant la méthode de Césalpin; mais il
 avoue qu'il ne le comprenoit pas assez.
 En outre, on étoit accoutumé à voir
 les ouvrages de botanique ornés de
 figures plus ou moins bien exécutées,
 et Césalpin les avoit bannies du sien.
 Il eut un tort plus réel, ce fut de ne
 pas y donner la concordance de la no-
 menclature des auteurs qui l'avoient
 précédé et de ceux de son temps. Il
 fait connaître les plantes par des noms
 qui lui sont particuliers, et ce sont or-
 dinairement des noms vulgaires dans
 quelques contrées de l'Italie, princi-
 palement de la Toscane; aussi a-t-il
 été difficile de déterminer les plantes
 dont il parle. Gaspard Bauhin, qui
 l'a entrepris dans son *Pinax*, s'est
 souvent trompé. Par la même raison,
 on ne peut déterminer au juste le nom-
 bre des espèces dont il fait mention
 dans son ouvrage; quelques-uns le
 portent à huit cents; mais ils n'ont
 compté que les principales, en sorte
 qu'elles vont à quinze cent vingt, sui-
 vant Haller. Son herbier est conservé
 à Florence chez les héritiers du sénate-
 ur Pandolfini; il contient les échan-
 tillons de sept cent soixante-huit es-
 pèces, desséchés et collés sur deux
 cent soixante-six larges feuilles de pa-
 pier. Plusieurs savants ont été à portée
 de le consulter, entre autres Micheli,
 et, au rapport de Targioni, Étienne
 Roselli en avoit préparé un catalogue.
 Césalpin dédia cet ouvrage à son sou-
 verain, François de Médicis, grand-
 duc de Toscane. Ce n'étoit ni flatterie,

ni bassé adulation, mais un hommage qu'il rendait au savoir et au caractère généreux de ce prince éclairé, qui soutenait avec éclat le nom de Médicis. Il associe ce prince à sa propre gloire, en lui exposant les motifs qui l'ont engagé à abandonner la marche ordinaire, et en le jugeant digne de le comprendre et de goûter ses raisons. Dans cette préface, pleine de vues neuves et philosophiques, qui annonce un homme de génie supérieur à son siècle, se trouve, entre autres, une page, dans laquelle il concentre les principes et pose les bases sur lesquelles doivent être établis les méthodes et les systèmes de botanique; il y fait voir tous les avantages que l'on peut en tirer, dans le nombre desquels il compte la connaissance des propriétés des plantes, que l'on peut déduire d'après leurs affinités ou la ressemblance de leurs formes extérieures. Malgré les travaux que l'on a entrepris depuis sur ce sujet, on n'a rien pu ajouter d'essentiel à cette esquisse; en sorte que si, de tous ses ouvrages, cette page seule nous fût restée, elle suffirait pour assurer à jamais la gloire de Césalpin. Ses principes restèrent ensevelis pendant près d'un siècle, quoique Columna eût travaillé à les propager. Ce fut Morison qui les ressuscita en 1669, d'abord par ses *Prælia*, et ensuite dans son *Histoire des Plantes*, par sa méthode, fondée, comme celle de Césalpin, sur la considération du fruit; mais cet auteur, à qui l'on reprocha avec raison beaucoup de vanité, la donna comme entièrement de lui. (Voy. MORISON). Rai a été de meilleure foi; car il dit positivement que c'est dans Césalpin qu'il a pris l'idée de sa méthode. Peu de temps après, Tournefort lui fit pareillement honneur de l'invention des méthodes en botanique, et depuis lors on a continué d'en rendre hommage à

Césalpin. Linné, entre autres, l'écrivit intitulé: *Classes plantarum*, mais c'est plus récemment que, par les travaux de Gaertner et de M. de Sicyon, on a pu juger jusqu'à quel point il avait connu la structure de l'intérieur des graines et leur organisation. *Appendix ad libros de Plantarum Questionibus peripateticis*, 1605, in-4°. Ce livre a été réimprimé dans le *Museo di fisica* de Bonaventura Venise, 1697, in-4°. Césalpin a aussi composé l'histoire naturelle des minéraux dans un ordre systématique, comme il avait traité ce qui concerne les végétaux. Son ouvrage n'attendait l'impression, lorsque Clément Meresti, son ancien disciple, prévenu, et, en distribuant par la collection des minéraux, sous le nom de *metallothèque italienne*, avait eu le soin d'en faire passer les différentes pièces. Il fut alors son travail comme inutile. Meresti, qui mourut bientôt, n'ayant pas eu le temps de traiter des pierres et des métaux, Césalpin traita l'ouvrage suivant: *X. Italicis libri tres*, Rome, 1594, réimprimé à Nuremberg en 1644, par les soins de Conrad Weigel. Le premier livre traite de des hommes, aluns et autres de la seconde, des pierres, des coques des pierres précieuses, et de l'étymologie du nom des pierres. Le troisième traite des métaux. L'ouvrage de Meresti a été publié sous le titre de *Metallotlieca*. Borel, dans sa *thèque chimique*, cite un ouvrage de Césalpin, intitulé: *De lapidibus* sans dire s'il est imprimé ou manuscrit. Plumier a consacré à la mémoire de Césalpin un genre de plants

its équatoriaux , qu'il a nommé *alpinia* ; il renferme des arbres et des arbustes élégants de la famille des *salicées*, qui de plus sont utiles pour la médecine, tels que le bois de Brévil et de Sapan.

D—P—s.

CÉSAR (CAÏUS JULIUS). Parmi les hommes que l'histoire honore du titre de grands, aucun, peut-être, ne le méritait plus que le dictateur César, qui changea le gouvernement des Romains, et dont le nom sert encore, dans les langues modernes, à rappeler l'idée de grandeur et de la valeur. Descendant de l'illustre famille Julia, qui rapatrie son origine à Énée et à Vénus, il quitta l'an de Rome 654, et 100 av. J.-C. Dans son enfance, il fut témoin des guerres civiles de Sylla et de Marius ; son oncle maternel. Rome lui offrait d'illustres modèles à l'imitation, et, à l'ambition, de funestes exemples. Lorsque César fut parvenu à l'âge viril, Sylla, qui était le maître, ne lui pardonna d'être le neveu de Marius et le gendre de Cinna. Il fut même contre lui un décret de proscription, et ne consentit à le révoquer qu'à la sollicitation des vestales et par le crédit de la famille Julia. Il ajoute que Sylla, en cédant aux vœux de ceux de son parti, leur dit qu'ils se repentiraient un jour d'avoir révoqué un jeune homme dans lequel il voyait plusieurs Marius. Echappé à la proscription, le jeune César sortit de l'Asie, et se rendit en Asie, où il commença sa carrière militaire. Revenu à Rome, après la mort de Sylla, il accusa Dolabella de malversations dans le gouvernement, et fit admirer son éloquence dans une cause où il avait pour adversaires Hortensius et Cotta. Comme le don de la parole était un moyen d'arriver au pouvoir, le jeune César ne négligea rien pour surpasser les plus habiles, et résolut d'aller à

Rhodes prendre des leçons d'éloquence auprès du professeur grec Apollonius Molon. Dans le trajet, il fut pris par des pirates ciliciens. Sa conduite, en cette circonstance, montra en lui un caractère fait pour commander. Les pirates avaient fixé sa rançon à vingt talents ; il la porta lui-même à soixante. Il resta trente-huit jours au milieu de ces barbares, avec lesquels il prenait plutôt le ton d'un maître que celui d'un prisonnier. Comme les habitants de Milet avaient fourni l'argent de sa rançon, il fut conduit dans leur ville ; aussitôt il arma quelques bâtiments, poursuivit les pirates, en prit plusieurs, et les fit mettre en croix, comme il les en avait menacés lorsqu'il était en leur puissance. Pendant le séjour qu'il fit à Rhodes, ayant appris que Mithridate avait attaqué des provinces alliées des Romains, il passa sur le continent, et, quoique sans mission, rassembla des troupes, met en déroute les commandants du roi de Pont, maintint dans les intérêts de Rome les villes qui avaient été envahies. De retour à Rome, il trouva Pompée à la tête du sénat et de la république. Comme son attachement connu pour le parti de Marius mettait un obstacle à son ambition, il s'attacha au parti qui dominait alors, et se réunit à Cicéron pour faire passer la loi *Munilia*, qui accordait à Pompée des pouvoirs extraordinaires. Cette résolution plaisait d'autant plus à César, qu'elle avait jeté la division parmi les grands, et qu'elle favorisait d'avance les prétentions de ceux qui voudraient un jour s'élever au-dessus des lois de la république. Nommé tribun militaire, la première dignité qu'il dut aux suffrages de ses concitoyens, il appuya fortement ceux qui voulaient rendre au peuple les tribuns que Sylla leur avait ravis, et contribua au rap-

le plusieurs exilés qui avaient été crits dans les troubles excités par de. Le parti de Marius, qui avait enversé par le sénat, vivait encore le souvenir du peuple; César ne egea aucune occasion de flatter la titude, en lui rappelant un grand me dont elle conservait la mémoire. Lorsqu'il fut questeur, il osa, en onçant à la tribune l'éloge funèbre a tante Julia, produire en public images de Marius, qu'on n'avait t vues depuis la dictature de Sylla. qu'il fut promu à la dignité d'é- , il fit relever les statues et les tro- es du vainqueur des Cimbres. Dès e époque, il fut accusé dans le sé- d'aspirer à la tyrannie; mais le ple, comblé de ses largesses, vanta dévouement et son courage, et le qu'il avait mis aux embellisse- ts de Rome pendant l'exercice de charge; la multitude surtout n'ou- point qu'elle lui devait de magni- es spectacles, et qu'il avait fait er des sièges pour la commodité e spectateurs dans les jeux mégalé- s. Lorsque la conspiration de Cati- fut découverte, César osa recom- ider les conjurés à la clémence du it, et soutint son opinion avec une eur qui pouvait faire croire qu'il ait pas étranger au complot. L'in- ation contre lui fut si grande, les chevaliers qui étaient de garde our-là n'attendaient qu'un signe icéron pour le massacrer; mais ron craignit de le trouver coupable et le sauva de la fureur des che- ers. César, au milieu des plus vas- projets d'ambition, vivait alors me un homme de plaisir, engagé e plusieurs intrigues de galanterie, e livrant même à l'intempérance in. Servilia, sœur de Caton, était ionnée pour César, qui passait être le véritable père de son fils

Marcus Brutus. Le temps n'était plus où la licence des mœurs ôtait aux grands personnages de Rome leur influence et leur popularité. A la mort de Métellus, César obtint la dignité de grand pontife, quoiqu'il eût pour compétiteurs deux hommes puissants. Le jour de l'élection, voyant sa nuit en pleurs, il l'embrassa, et lui dit: « Vous me verrez aujourd'hui souve- » rain pontife, ou exilé. » Peu de temps après cette élection, Clodius, ayant été accusé publiquement de s'être introduit la nuit dans la maison d'Aurélia, pour corrompre la femme de César, ce dernier répudia sa femme, et refusa de poursuivre Clodius en disant « que la femme de César » devait pas même être soupçonnée. Son véritable motif fut la crainte de se brouiller avec Clodius, qui avait un grand crédit parmi le peuple, et qui pouvait le servir dans ses projets d'ambition. César était alors prêt, en sortant de cette charge, le sort lui assigna le gouvernement d'Espagne; retenu à Rome par ses nombreux créanciers, il eut besoin que Crassus vint à son secours, et se déclara sa caution pour des sommes considérables. Plutarque rapporte un mot de César qui semblerait faire croire que dès-lors il songeait à la souveraine puissance. Comme il traversait un pauvre village des Alpes, quelques-uns de ses gens lui demandèrent si, dans ce misérable lieu, le pouvoir et les dignités occasionnaient des débats. « J'aurois » mieux, leur dit-il, être le premier » dans ce lieu, que le second dans » Rome. » César employa tout le temps qu'il resta dans son gouvernement à en étendre les frontières. Il porta la guerre dans la Galice et dans la Lusitanie qu'il soumit à Rome; mais, dans une conquête si utile pour l'état, il ne négligea pas ses intérêts particuliers;

para, par des contributions vio- de tout l'argent de ces provin- fut bientôt assez riche pour ses dettes, qui s'élevaient, dit- 58 millions de notre monnaie. il revint à Rome, où il n'avait e créanciers, les richesses qui aient suffirent encore pour lui un grand nombre de créatures. parvenir au consulat, il recon- assus et Pompée, et se servit du de l'un et de l'autre. Quoiqu'il collègue, il gouvernait avec une é absolue. Bibulus, qui lui était ;, s'opposait vainement à ses is; ce qui faisait dire aux beaux du temps « qu'ils n'étaient sous le consulat de César et de lus, mais sous le consulat de Ju- x de César. » César chercha sur- ie rendre agréable au peuple, et a dans le sénat une loi par la- on devait distribuer les terres de panie entre vingt mille citoyens x qui avaient au moins trois en- Cette loi fut rejetée par les sé- s, qui ne virent pas qu'ils en lais- à César tout le mérite; le peu- lopta, et le sénat se vit forcé de irmer. César s'attacha Pompée, lonnant sa fille Julie en mariage, u de temps après, il obtint le nement des Gaules et de l'Illy- rec le commandement de quatre . Les guerres que fit César, ses ts, ses victoires ne sont ignorés sonne; les Gaules n'ont point vince qui ne conserve la tra- , le souvenir de ses exploits, et laquelle on ne montre encore ix où il a campé, ceux où il a . Il triompha d'abord des Helvé- qu'il força de se renfermer dans ontagnes; il attaqua ensuite et rioviste, allié du peuple romain; mit les Belges, les plus redou- des Gaulois, porta ses armes

jusqu'au-delà du Rhin, passa la mer, et alia planter les aigles romaines jus- que sur le territoire de la Grande- Bretagne (Voy. CARACTACUS et CAS- SIVELAUNUS). Dans l'espace de dix ans que dura la guerre des Gaules, on prétend qu'il emporta de force ou qu'il réduisit par la terreur de ses armes huit cents villes, qu'il subjuga trois cents peuples ou nations, qu'il défit en différents combats trois millions d'hommes: le tiers de ce nombre fut tué sur le champ de bataille, et, à la suite des combats, un autre tiers fut réduit en esclavage (V. AMBIONIX, ARIOVISTE, VERGINGENTORIX). Au milieu de ses victoires, César ne né- gligea rien pour amasser de grandes richesses; il trafiqua de la guerre et de la paix; il n'épargna ni les temples des dieux, ni les terres des alliés. Tout ce qui servait à augmenter sa puissance lui paraissait juste et hon- nête, et Cicéron rapporte qu'il avait souvent dans la bouche ces mots d'Euripide: « S'il faut violer le droit, il ne » le faut violer que pour régner. » Le sénat s'occupa d'envoyer dans les Gaules des commissaires pour examiner sa conduite. On proposa même de le livrer à Arioviste, pour expier le manque de foi envers les alliés du peuple romain; mais l'éclat de ses victoires, l'affection du peuple, l'argent qu'il avait fait répandre, firent échouer toutes les tentatives de ses en- nemis. Rome célébra ses triomphes par des supplications ou actions de grâce qui durèrent vingt-quatre jours, chose qui ne s'était point encore vue. Pendant tout ce temps, on remercia les dieux de ses sacrilèges, et les louan- ges du peuple et même du sénat ache- vèrent d'étouffer les accusations. César devait ses succès à sa valeur et à l'a- mour qu'il inspirait à ses soldats, at- tachés à sa personne par le soin qu'il

ait de leur subsistance, et par récompenses magnifiques. Il sem- qu'il ne fût que le dépositaire des sses qu'il accumulait chaque jour, il ne les conservât que pour en le prix de la valeur et la récom- du mérite: « Par-là, dit un his- rien, les soldats de la république vinrent insensiblement les sol- ts de César. » Rome alors étut un grand désordre; tout y était au vénal, et César avait trouvé les Gaules assez de trésors pour acheter. Il comblait de présents les citoyens, de quelque ordre s fussent; les accusés, les hom- perdus de dettes, la jeunesse dé- ée, dit Suétone, ne trouvaient à lui un sûr refuge; il cherchait à hariser ses partisans avec l'idée oublier la république, et l'histoire orte qu'il avait coutume de dire à dont il ne pouvait payer les det- qu'il n'y avait qu'une guerre civile ût les tirer d'affaire. Les succès, naissance de César, encore plus ses projets connus, commencè- à éveiller la défiance de Pom- , qui était honteux de n'avoir leviné un si redoutable rival. Il rit cependant que de faibles pré- ons, persuadé qu'il resterait tou- le maître, tant qu'il serait à la lu sénat: il chercha toutes les œ- ns de l'humilier, sans préparer éritables moyens de lui résister. lis que les ennemis de César an- aient leurs intentions et leurs pro- César tenait ses desseins cachés. les esprits s'échauffaient dans le , plus il affectait de modération rlait le langage de la paix, bien inçu qu'il ne manquerait pas de xte de faire la guerre, sans avoir ux de la provoquer. Il était venu venue avec une légion, lorsque at rendit un décret, portant que

si, dans un délai limité, César ne renonçait pas à son commandement, serait traité comme un ennemi de république. Trois tribuns de son par Marc Antoine, Curius et Cassius Lo- ginus protestèrent contre ce décret. Chassés avec violence de l'assemblée du sénat, ils s'enfuirent au camp de César, cachés sous des habits d'esclaves. Ils ne manquèrent point d'exag- rer dans leurs récits les menaces faites contre César, et par-là redoublèrent l'amour des soldats pour leur général. Dès ce moment, la guerre était déclarée. Le sénat chargea les consuls de pourvoir à la sûreté publique; César donna ordre à ses troupes de s'avancer vers la rivière du Rubicon, qui sépare la Gaule cisalpine de l'Italie. La république, qu'on mé- quait encore de part et d'autre, n'était plus qu'un vain nom; César et Pom- pée ne pouvaient plus être considérés que comme les chefs de deux factions rivales qui cherchaient à se mettre au dessus des lois. Pompée, qui, sous l'expression de Lucain, ne voulait point de supérieur, laissait quelques espé- rances aux amis de la liberté; César qui ne voulait point d'égal, menaçait de tout asservir. L'un voulait arriver à la suprême puissance par les loix mêmes; pour l'autre, tous les moyens étaient bons. Le premier se reposait sur son crédit personnel, et semblait attendre sa puissance des suffrages de ses concitoyens; le second, que Cicéron appelle *monstrum activitatis*, négligeait aucun moyen, et regardait le pouvoir comme une conquête promise à ses armes. Le parti de Pompée paraissait le plus légitime; mais dans l'état des choses, celui de César était le plus sûr. En apprenant le décret du sénat, César marcha droit à la rivière du Rubicon. Là, les dangers qu'il allait courir et les maux que son entreprise

causer à sa patrie se présentèrent avec esprit, et le tinrent quelque temps en suspens; mais après avoir réprimé la haine et l'animosité de ses collègues, et sur ses propres forces, il se précipita sur le pont, en s'écriant: « Le sort est jeté. » Il arrive à Rimini, et la nouvelle se répand jusque dans le sénat s'assemble, et délibère sur les alarmes; on ne sait à quel point des avis se proposent; on ne propose rien de décisif; les principaux du sénat se consultent les uns aux autres de s'être réunis; tous ensemble donnaient des avis que la crainte empêchait de donner. Dans ce désordre, un sénateur se précipita sans troupes, et craignait de rendre les armes au peuple, et vit son attachement à la république sortir de Rome, qu'il ne devait revoir, avec les consuls et les autres sénateurs, se retira à Capoue, et de là à Brindes. Il suivit, investit la place, et ferma le port par un môle; mais que l'ouvrage pût être achevé, Pompée s'embarqua secrètement la nuit vers Dyrrachium, et poussa vers l'Italie entière au-devant de César. Les consuls, avec leurs légions étaient déjà partis pour Dyrrachium. César envoya ses lieutenants occuper la Sardaigne et la Corse, et s'avança lui-même vers Dyrrachium, où il entra sans son armée, et le général qui serait venu prendre compte de sa conduite et le petit nombre de sénateurs restés se réunirent pour le recevoir, le peuple se porta en foule à son retour, après dix ans d'absence, et qu'il chérissait, et qui lui donna un ordre de choses nouveau ne commit pas d'autre acte que de s'emparer du trésor qui était dans le temple de Sa-

turne, et que le parti de Pompée et du sénat avait eu la maladresse de laisser derrière lui, se contentant d'en emporter la clef. En vain le tribun Métellus osa s'opposer à cette espèce de sacrilège; César le menaça de le faire mourir, « châtiment, lui dit-il, qui me coûterait plus à prononcer qu'à faire exécuter. » Le tribun se retira, et César trouva dans les débris des nations vaincues les moyens de subjuguier le peuple vainqueur. La guerre s'étendit bientôt à toutes les parties de la république; César laissa à Antoine le commandement de l'Italie, envoya des lieutenants en quelques provinces, et partit lui-même pour l'Espagne, où il eut le défit de Pétréus et Afranius, lieutenants de Pompée; soumit à son retour la ville de Marseille, qui s'était déclarée contre lui, et revint à Rome, où Lépidus, préteur, et depuis triumvir, le nomma dictateur, de sa propre autorité. Pompée était alors en Grèce, à la tête d'une nombreuse armée; César alla le chercher pour le combattre. Ayant débarqué dans la Chaonie avec cinq légions, il apprit que la flotte qui lui amenait des vivres et des renforts avait été battue et dispersée par celle de Pompée. Dans la situation critique où cette circonstance le plaçait, il résolut d'aller au-devant d'Antoine, qui devait lui amener de nouvelles légions, et se jeta lui seul dans un bateau de pêcheur, où il courut les plus grands dangers. Ce fut alors qu'en s'adressant au pêcheur qui le conduisait, il dit ce mot fameux, rapporté par Plutarque et par Lucain: « Cesse de craindre; tu portes César et sa fortune. » Le secours d'Antoine arriva enfin, et César résolut d'attaquer Pompée, dont le camp s'étendait sous les murs de Dyrrachium. Après plusieurs tentatives inutiles, il se retira en Macédoine, où il fut suivi par Pompée, qui lui offrit la

bataille. Enfin, cette grande querelle entre Pompée et César, entre la république et l'empire, fut décidée dans les plaines de Pharsale, l'an 48 av. J.-C. L'habileté et la valeur de César pendant l'action n'eurent rien d'égal, si ce n'est sa générosité après la victoire. Il renvoya chez eux les Romains faits prisonniers, et brûla, sans les lire, les lettres qu'on avait trouvées dans la tente de Pompée. Ayant poursuivi Pompée en Égypte, la tête de son rival lui fut présentée comme le dernier gage de la victoire. Il détourna les yeux de ce sanglant spectacle, et versa des pleurs, en réfléchissant sur la destinée de ce grand personnage, autrefois son ami et son allié. Tandis qu'il était à Alexandrie, retenu par les charmes de Cléopâtre et par les différends élevés dans la famille de Ptolémée, il vit éclater autour de lui une sédition qui devint bientôt une guerre ouverte, dans laquelle il montra plus de courage que de prudence, et courut les plus grands dangers. Après un séjour de plusieurs mois en Égypte, César marcha contre Pharnace, roi de Pont, qu'il défit avec la célérité qu'il a si bien exprimée lui-même par ces mots : *Veni, vidi, vici*. Il lui restait encore des ennemis redoutables à combattre; Scipion, Labiénus, Caton et le roi de Mauritanie, Juba, avaient en Afrique de puissantes armées qui menaçaient de relever le parti de Pompée. Après une campagne où César déploya toute son habileté, l'Afrique ne renferma plus de Romain qui ne fût de son parti, à l'exception de Caton, qui s'était enfermé dans Utique, et qui aima mieux se donner la mort que de se rendre au vainqueur (*J. CATON*). César, qui aurait tout ce qui s'élevait au-dessus des autres hommes, envia à Caton la gloire de sa mort, et lui donna des larmes comme à Pompée. Le vainqueur, après avoir soumis l'Afrique,

et donné l'ordre de reconstruire, revint en Italie, où l'a les acclamations du sénat et romain. Quatre triomphes décernés. Il triompha avec prodigieux, pour les victoires sur les Gaulois, sur les tiens, dans le royaume de Mauritanie. Il fit des largesses, et lui donna des festes spectacles; il combla les libéralités. Cependant les de Pompée étaient parvenus à de grandes forces en Espagne de César devenait indigne au-delà des Pyrénées; il s'y attaqua les fils de Pompée plaines de Munda : la bataille opiniâtre que, de son propre combattit moins pour la vie pour sa vie; mais il fit de prodiges de valeur, qu'il la fortune à se déclarer de. Dès-lors tout plia sous sa puissance entra dans Rome, maître entier. Le triomphe qu'il obtint pour avoir vaincu des Romains de secrets murmures par ple et les sénateurs; mais n'osa se plaindre publiquement le sénat lui décerna des honneurs extraordinaires, et une autre bornes. Il fut nommé consul dix ans, et dictateur perpétuel donna le nom d'empereur, père de la patrie. On déclara sonne sacrée et inviolable. Il accorda le privilège d'assister aux spectacles dans une chaire dorée couronne d'or sur la tête. Le sénat portait que, même après cette chaire et cette couronne avaient placées dans tous les lieux pour immortaliser sa mémoire manquait à tant d'honneurs de roi. On assure qu'il défilait prendrait, et il essaya pour

mais il craignit qu'un titre fit trop sentir aux Romains des vieilles lois. Il se tint trop loin sa condescendance des vieux préjugés de la république et se montra moins habile à conserver son pouvoir qu'à le conserver dans les formes des institutions républicaines au milieu d'un régime absolu, et rappela sans succès de la liberté qu'il avait voulu lui-même. « Il lui était peut-être plus difficile de lui faire accepter le sénat que de l'attirer dans un parti; il voulut que ce projet, et lui-même le mépris qui irrita violemment les Romains, dit Montesquieu, fut insultante; et qu'il ne pardonnait pas, et qu'il dédaignait de punir. » Le pouvoir souverain par la volonté de César, et le vouloir en jouir comme s'il le voulait, et bannit trop les études qui troublent la jouissance d'une tranquillité. « J'aime mieux, disait-il, le voir se faire que de craindre tout ce qu'il envoie sa garde espagnole, de ses meilleurs amis, qui avaient continuellement que l'on acquise par les armes ne se perdent que les armes à la main. » Les légères discours, qui lui faisaient entendre avoir éteint les guerres républicaines avait plus d'influence à sa conservation. » La sécurité causa sa mort. L'objet de faire la guerre aux ennemis devait partir pour l'Asie. César, pour disposer les Romains, pour revêtu du titre de roi, et publier que l'on trouvait dans les Sibylles que les Romains seraient jamais vaincus si ils n'avaient un roi pour leur ennemi de César profi-

terent de ce bruit, qu'ils avaient peut-être contribué à répandre, pour avancer sa perte; une conjuration fut formée contre lui, à la tête de laquelle étaient Brutus et Cassius qu'il avait fait préteurs. Le complot devait éclater au milieu du sénat, et l'époque en était fixée aux ides de mars, jour où César, disait-on, devait se faire déclarer roi. La conjuration ne fut pas si secrète qu'il n'en transpirât quelque chose dans le public; mais César refusa de prendre aucune précaution. Calpurnie, femme du dictateur, était si persuadée de la réalité du danger, qu'elle le conjura avec les plus vives instances de ne pas sortir le jour des ides de mars, fixé pour l'assemblée du sénat. Ému par les sinistres prédictions de son épouse, et plus encore par ses larmes et par ses prières, César se détermina à rester chez lui; mais Décimus Brutus lui ayant représenté l'importance des matières qui allaient être traitées au sénat, le fit changer de résolution. Comme il était sorti de sa maison, un certain Artémidore lui remit un billet qui renfermait la découverte de tout le complot. César reçut plusieurs autres billets, par lesquels on l'avertissait du danger qu'il allait courir; mais, pressé par la multitude qui l'entourait, il ne put les lire, et les remit à ses secrétaires. A peine fut-il entré dans le sénat, que tous les conjurés, comme pour lui faire honneur, l'environnèrent; Attilius Cimber, qui était du nombre, se présenta pour lui demander le retour de son frère qui était exilé, et, sous prétexte de le prier avec plus de soumission, prit le bas de sa robe, et la tira tout à coup avec violence. A ce signal, Casca prit son épée, et lui porta un coup dans l'épaule. Au même instant, César saisit l'épée de son meurtrier, et se jette sur lui en criant: « Scélérat de Casca,

« que fais-tu ? » Plutarque raconte que les sénateurs qui étaient alors présents, et qui ne savaient rien du complot, n'eurent la force ni de prendre la fuite, ni de secourir César, ni de préférer une seule parole. Tandis que César était aux prises avec Casca, tous les conjurés tirent leurs épées, et lui portent plusieurs coups. Cassius, plus animé que les autres, lui fit à la tête une blessure profonde; César se défendait encore, lorsque, apercevant Brutus l'épée levée sur lui, il s'écria : « Et toi aussi, mon fils Brutus. » Au même instant, il se couvrit le visage avec sa robe, et tomba percé de trente-trois coups aux pieds d'une statue de Pompée, le 15 mars de l'an 45 av. J.-C. : il avait alors cinquante-six ans. Tous les sénateurs prirent la fuite, et portèrent l'effroi parmi le peuple, en racontant ce qu'ils avaient vu. Le corps de César, abandonné, fut porté dans sa maison par trois esclaves. Lorsqu'on lut son testament à la tribune aux harangues, le peuple, qu'il n'avait point oublié, fit éclater sa douleur et menaça les conjurés. Ses funérailles furent célébrées avec une grande pompe. Le sénat, qui n'avait osé le défendre, le mit au rang des dieux, et ordonna qu'il ne fût rien changé à ses lois. L'histoire a raconté les résultats déplorables de cet assassinat : la jalousie, l'ambition, le ressentiment personnel, avaient armé la plupart des meurtriers. Quelques-uns d'entre eux obéirent à la passion de la liberté; mais ils ne virent point que la république était destinée à périr, et que, dans l'état des choses, Rome ne pouvait rien espérer de plus heureux que d'avoir un maître comme César. Il nous reste à faire connaître quelques traits du caractère et de la conduite de ce grand homme. L'amour de la gloire et de la puissance fut sa passion dominante; on sait qu'il pleu-

ra devant une statue d'Auguste songeant qu'il n'avait eu qu'un fils à l'âge où le fils de Philippe de l'univers. Cicéron ne pouvait être, pour César, une divinité. Il déploya un étonna toujours ses ennemis nous servir de l'expressi il croyait n'avoir rien lui restait quelque chose milien des dissensions d gardait toujours comme ceux qui n'étaient pas s clarés. Cette maxime parvenir à son but; elle il fut le maître. César é doctrine d'Epicure, qu peu introduit dans R procès de Catilina, il m nature de l'ame, des scandalisèrent la vertu mœurs se ressentaient é sur la religion et la mort répéter ici ce que Suét ses liaisons avec Nicot qui le faisaient appeler Bithynie. Le père de Ca discours public, osa t « qu'il était le mari de t » mes, et la femme de t Montesquieu a remarq avait plusieurs vices, m point de défauts. La p qualités fut une géuéro tère qui se démentit rar donnait volontiers les satires dirigés contre le dire qu'il eut beaucoup La nature, qui semblait l' tre pour commander au més, lui avait donné un et une grande dignité d' res; souvent un seul m pour apaiser la révolte ou les murmures des r excellait dans l'art de se de maintenir la disciplin

heureuses dispositions, ait étranger à son génie. Les sciences connues, et réforma le calendrier à son nom (V. SOSIGÈNE). Il fut tout entier à l'art oratoire placé à côté de Cicéron romain nous le représentant à peine sur ces habiles. Il publia quelques ouvrages sur la grammaire, l'astronomie, l'histoire et la géographie. Ses écrits sont perdus. Les *Commentaires sur Jules César et sur la guerre de Jules César* sont quelques fragments rasés. Les bonnes éditions des *Commentaires*, dit *Brutus*, sont un très bon ouvrage; le style en est pur, dépouillé de toute parure; l'auteur n'a voulu laisser aucun ornement pour ceux qui traitent le même sujet. Quelques sots écrivains ont voulu avoir broder ce canevas; mais de goût se garderont de le chercher. Asinius Pollion, son nom est rapportée par Suétone que les mémoires de César sont exacts, ni fidèles: il faut d'apprécier un pareil ouvrage à sa juste valeur. Quoi qu'il en soit, les *Commentaires de César*, nous ont donné des ouvrages, sont aujourd'hui un monument national; ils sont classiques à la fois pour les lettres et pour les militaires. *Commentaires de César*: I. *De bello Gallico*, qui ont été traduits en français, et la traduction, attribuée à Th. Gaza, et à d'autres, parut pour la pre-

mière fois en 1606, dans l'édition donnée par G. Jungermann. Casaubon, dans sa préface de Polybe, parle d'une traduction française faite par Henri IV. On a la *Guerre des Suisses pour la conquête des Gaules, traduite du premier livre des Commentaires de Jules César, par Louis XIV*, Paris, 1651, in-fol.: cette traduction a été réimprimée dans les *Oeuvres de Louis XIV*, 1806, 6 vol. in-8°. Les *Commentaires de César des guerres de la Gaule, mis en français par Blaise de Vigenère, avec quelques annotations dessus*, ont été imprimés à Paris, 1576, in-4°, et réimprimés en 1584 et 1600; Genève, 1602, in-4°; Paris, 1605, 1609, in-4°; 1617, in-fol.; 1625, in-4°; on recherche ces dernières éditions, dans lesquelles on trouve le *Parallèle de César et de Henri IV*, par Ant. de Bandole. La *Guerre de Jules César dans les Gaules, avec des notes militaires par de Percis*, a été imprimée à Parme, 1786, 3 vol. in-8°. Percis avait déjà fait imprimer les *Campagnes de Jules César dans les Gaules, présentées à S. A. R. l'archiduc Joseph*, tom. 1^{er}, Milan, 1760, in-4°. Le livre VIII de la *Guerre des Gaules* n'est pas de César, mais de Hirtius. II. *De Bello civili libri tres*. A ces deux ouvrages, on joint ordinairement: 1°. *Liber de bello Alexandrino*, 2°. *De bello Africano*, 3°. *De bello Hispaniensi*, attribués généralement à Hirtius déjà nommé (V. HIRTIUS). La première édition de César parut à Rome en 1469, in-fol., par les soins d'André Aleria, et y fut réimprimée en 1472. Ernesti, éditeur de la *Bibl. lat. de Fabricius*, s'est trompé en disant que ces éditions ne contenaient que les cinq premiers livres de la *Guerre des Gaules*; on y trouve les sept livres de la *Guerre*

des Gaules et les voies de la Guerre civile : ces œuvres ont été réimprimées à Venise, en 1471, in-fol. ; sans nom de ville, en 1475 ; à Rome, en 1476 ; à Milan, en 1477 et 1478 ; à Trévise, en 1480 ; à Venise, en 1482, 1490, 1494, 1499. Parmi les éditions postérieures au 15^e siècle, on doit remarquer celles d'Alde, 1515, in-8^o, et 1519, même format ; celles des Juntas, Florence, 1508, 1514, in-8^o. J. Scaliger donna une édition de César, Leyde, Elzévir, 1655, in-12. L'édition de Leyde, Elzévir, 1655, in-fol., *cum notis variorum ex recensione Marci Zuerii Boxhornii* est recommandable à cause des inscriptions sur les villes d'Espagne qui se trouvent à la fin, et encore à cause des cartes et des figures. Goduin en donna une *in usum Delphini*, Paris, 1678, in-4^o ; Cellarius publia la sienne en 1705 : elle a été réimprimée dix fois ; celle de Maittaire parut en 1716, in-12, avec un index ; celle qui sortit des presses de Barbou est de 1755, 2 vol. in-12 ; mais on doit surtout distinguer, 1^o. l'édition de G. Jungermann, Francfort, 1606, in-4^o, préférée à la réimpression de 1669 : on y trouve en regard la version grecque des livres *De bello Gallico* ; 2^o. l'édition de J.-G. Grævius, 1697, in-8^o, contenant les notes de Denis Vossius, fils de Gérard Isaac, la notice de Scaliger sur la Gaule, la vie de Jules César, attribuée à Julius Celsus, et autres pièces ; 3^o. celle de Davisius, *cum notis variorum*, Cambridge, 1706, 1727, in-4^o ; on trouve à la fin la version grecque des livres *De bello Gallico* ; 4^o. celle de Samuel Clarke, Londres, 1712, in-fol. (*Ép.* BUTINI) : cette édition est dédiée au célèbre Marlborough ; 5^o. celle de F. Oudendorpe, Leyde, 1757,

2 vol. in-4^o, dans laquelle toutes les notes de D. Vo Davisius, de Clarke ; 6^o. c Fr. Nath. Morus, Leipzig, 8^o, qu'Ernesti appelle encore la jolie et correcte édition ; Londres, 1790, 2 vol. in-8^o Th. Payne ; 8^o. et enfin, donnée par J.-J. Oberlin, celles de Oudendorpe, de G de Morus, Leipzig, 1805, i excellente édition, et la plus mandable pour la pureté de la première des traductions des *Commentaires de César* en langues de l'Europe est l'espagnole de D Lopez de Tolède, imprimée à 1498, in-fol. On recherche l'édution italienne, 1575, in-4^o. in-4^o, avec les figures gravées par Palladio, qui font connaître les sièges et l'art militaire des Romains. Il y a une réimpression de 1740, peu estimée. Nous ne passons pas des autres traductions françaises ; parmi les traductions françaises nous nous contenterons d'indiquer celle de Perrot d'Ablancourt parut pour la première fois en 1704. Cette traduction, réimprimée, a été retouchée par M. Crissé, 1763, 2 vol. in-12, avec une carte de la Gaule par de la Harpe et de nouveau retouchée par M. de la Harpe, 1766, 1775, 2 vol. in-12. d'autres réimpressions. Les *Commentaires de César, d'une traduction nouvelle*, parurent à la Haye, 2 vol. in-12. M. Lancelot Trévoux Crissé en donna une avec des notes critiques et militaires, M. de la Harpe, 1785, 3 vol. in-4^o, et recherchée par les militaires, mise en Hollande, 1787, 3 vol. avec cartes. M. le Desist de la Harpe a donné les *Commentaires et traduction nouvelle, le tex*

nes critiques et Atlas géographique et Gaule, etc., 1809, Commentaires de Var J.-B. Varney, 2 vol. in-8°. Parmi les commentaires de naissance, on doit ranger de remarques autres auteurs militaires, Varsovie, Vie de Jules César par Suétone dans ses Œuvres, et par Plutarque (Floridus) a pustantia et res gestae, in-fol.; il y met us de Pyrrhus, d'Annibal, de Scipion, de Ramus a écrit : De Francfort, 1574, hubart a fait imprimés César dictator periplo mutata reipublica, Jéna, 1681, in-4°. Struvius a fait réimprimés bibliotheca librorum secundâ). On doit à : Vita et res gestae numismatum, in-fol.; réimprimés à in-fol., avec les notes de Louis Nonnius Goltz cru véritables des sont que supposées. us a publié : Julius Cæsar, Londres, à il interprète Dion Cassius a donné : Vita numismatibus, Venise, 1680. J. Clandorp est l'auteur de la familia C. Julii Cæsaris Augusti, Paris, 1680.; après lui, G. de Mezeriac a écrit : Familia Cæsaris, Jéna, 1662, in-12. Les autres attribuent à M.

Valérius Corvinus Messala le livre De Augusti Cæsaris progenie, qu'un plus grand nombre regarde comme apocryphe. Bury a écrit en français l'Histoire de la vie de Jules César, 1758, 2 vol. in-12. A. G. Meissner a composé, en allemand, une Vie de Jules César, dont la première partie a paru à Berlin, 1799, in-8°. (Voy. J. Celsus CONSTANTINUS). M—D.

CÉSAR (JULES), savant jurisconsulte anglais, né en 1557, d'une famille ancienne, près de Tottenham, dans le comté de Middlesex, étudia à l'université d'Oxford, acheva ses études à celle de Paris, et occupa successivement, sous le règne d'Élisabeth, les places de maître des requêtes, de juge de la haute cour de l'amirauté et de directeur de l'hôpital de Ste.-Catherine. Jacques I^{er}, à son avènement au trône, le créa chevalier, le nomma chancelier et sous-trésorier de l'échiquier, et, en 1607, l'un de ses conseillers privés. Élu en 1614 maître des rôles, il résigna sa place de chancelier de l'échiquier. Il conserva sous Charles I^{er}. celle qu'il occupait dans le conseil, et mourut à Londres en 1636, âgé de soixante-dix-neuf ans, avec le caractère d'un homme éclairé, juste, et surtout bien-faisant et charitable. Sa voiture était connue de tous les pauvres de Londres; un homme de sa connaissance la lui ayant empruntée pour une course dans la ville, se vit bientôt entouré et suivi d'une telle foule de mendiants que, pour les satisfaire, il lui en coûta trente fois plus que ne lui aurait coûté le louage d'une voiture. Ce jurisconsulte avait laissé des manuscrits qui, après être demeurés long-temps oubliés dans sa famille, allaient passer dans la boutique d'un marchand de fromage, lorsque Samuel Patterson en ayant eu communication; fit connaître

leur mérite. Ils furent vendus en 1757 plus de 500 liv. sterl. X—s.

CESARI (ALEXANDRE), graveur, surnommé *le Grec*, vraisemblablement parce qu'il était né en Grèce, vivait dans le 16^e siècle. Il demeura long-temps à Rome, où il fut employé par différents pontifes à graver des médailles et des pierres fines. Michel-Ange fut si content de celle qu'il grava pour le pape Paul III, dont le revers représente Alexandre-le-Grand prosterné aux pieds du souverain pontife des juifs, qu'il s'écria que l'art ne pouvait aller plus loin, et qu'il fallait craindre même qu'il ne retrogradât. Cesari a gravé aussi sur une cornaline le portrait de Henri II, roi de France, qui a tout le mérite de l'antique. Ce maître joignait à une belle exécution les grâces et la pureté du dessin. Vasari regarde comme son chef-d'œuvre un camée représentant la tête de Phocion l'Athénien. P—E.

CÉSARINI. Voy. JULIEN.

CÉSARINI (VIRGINIO), de la même famille romaine que le cardinal de ce nom, naquit en 1595. Il fut très versé dans la connaissance des lettres grecques et latines, dans la philosophie, l'astronomie, la géographie, la médecine, la jurisprudence, fort instruit dans tous les genres de la littérature, orateur éloquent et bon poète. Sa jeunesse et cette universalité de connaissances le firent comparer, par le cardinal Bellarmin, au fameux Pic de la Mirandole. On fit même frapper une médaille qui les représentait tous les deux. Avec tant de talents et de qualités rares, Cesarini n'avait ni présomption, ni orgueil; il était doux, affable, et d'une modestie singulière. Le pape Urbain VIII se l'attacha, lui donna une des charges de la chambre pontificale, et se proposait de l'élever en cardinalat. Cesarini s'occupait d'un

traité sur l'immortalité de l'âme. Le cardinal Bellarmin l'avait écrit, lorsqu'il mourut, en ayant n'ayant pas encore trente ans. De tous les ouvrages composés, on n'a publié que *sies latines et italiennes*, trouve dans les *Septem virorum poemata*, Anvers in-8°. Son buste fut placé à la bibliothèque de la ville de Rome, avec une inscription à sa gloire. Il laissa sa bibliothèque à la ville de Rome, sous le nom de *dei Lincolni* dont il était évêque. Sa Vie a été écrite et mise au jour par le savant prélat Augustin de S. Angelo, mort à Rome en 1682.

CÉSARION. Voy. CLÉON.

CÉSARIUS (D. PIERRE), de l'ordre de Cîteaux, l'an 1120 le monastère d'Heisterbach, de Cologne, devint prieur dans le Brabant, et mourut en 1164. On a de lui un livre singulier intitulé: *De miraculis*, Nuremberg 1481, in-fol.; réimprimé en 1604, in-8°, et dans le tome 1^{er} de la *Bibliotheca patrum Cisterciensis* de Bertrand Tissier. L'ouvrage est écrit en forme de dialogue, et contient un grand nombre de miracles, avec lesquels on veut démontrer la piété des novices soumis à la discipline monastique. « Il y a dans ces histoires des miracles, et qui feraient honneur à la piété des novices soumis à la discipline monastique, s'il ne se souvenait lui-même par sa dignité de la grande nécessité d'avoir de la piété dans l'Église. » Césarion, publiant son livre, eut aussi le courage d'épouvanter les ennemis de l'ordre. Il raconte l'histoire d'un diable qui avait mal parlé des Cisterciens, dont les diables enlevèrent l'âme pendant qu'il dormait. Ils s'en amusèrent pour jouer à la balle dans un jardin, et le recevant sur des ongles,

ce que Dieu leur envoyât l'or-
 cesser, et l'aïe revint habiter
 ps. Les deux premières éditions
 : *De miraculis* sont préférées,
 u'elles sont entières, à celle du
 ier, qui, voulant corriger son
 dit Lenglet, lui a été tout le
 ouvrage de Césarius a été mis à
 en Espagne. On a encore du
 auteur : *De vitâ et passione*
Alberti, Cologne, 1653. V—VE.
 IAROTTI (MELCHIOR), l'un
 térateurs et des poètes italiens
 célèbres du 18^e siècle, naquit
 ue, le 15 mai 1730, d'une fa-
 noble et ancienne, mais sans
 e. Placé de bonne heure dans le
 ire de cette ville, où l'éducation
 usée à de savants professeurs,
 una des preuves d'un génie pré-
 é. Il avait un oncle, religieux
 oain, qui le faisait venir dans
 ouvent pendant les vacances ;
 il était importuné par la viva-
 nyante de son neveu, il l'enfer-
 lans la bibliothèque de la mai-
 enfant ne tarda pas à y prendre
 ; il fit de sa prison une école,
 and son oncle le faisait appeler,
 la qu'on l'allait chercher et qu'on
 avait toujours. Ses études litté-
 achevées avec de brillants suc-
 et l'imagination remplie de ce
 s ont de séduisant, il ne trouva
 le même attrait dans la philoso-
 telle qu'on l'enseignait alors ; il
 uva encore moins dans les ma-
 tiques, peut-être aussi par le
 les méthodes d'enseignement. Il
 t dans un état d'incertitude sati-
 pour un esprit aussi vif que le
 un livre et un ami l'en retirèrent,
 coururent également à développ-
 ans son âme les germes de cette
 philosophie qu'on n'apprend
 dans les écoles. Ce livre est la
 ise de Charron, et cet ami fut le

savant Joseph Toaldo, l'un des prin-
 cipaux ornements de l'université de
 Padoue. Ce fut à la lecture de l'un et
 au commerce de l'autre, qu'il dut l'es-
 prit philosophique qui dirigea sa vie
 et qui caractérise ses ouvrages. Son at-
 tachment pour Toaldo, qu'il appelait
 son cher Socrate, ne se refroidit ja-
 mais ; il lui survécut, et consacra, dans
 sa retraite de Selvaggiano, un monu-
 ment à sa mémoire. Après la philoso-
 phie, Cesarotti essaya de la jurispru-
 dence et même de la théologie ; mais il
 revint bientôt à des études de son goût,
 et ne s'en écarta plus. Nommé à la
 chaire de rhétorique du séminaire où
 il avait été élevé, à un âge où la plu-
 part des jeunes gens entrent dans cette
 classe, il se livra avec un zèle ardent
 et avec une sorte d'enthousiasme aux
 devoirs que sa place lui imposait. Il
 se déclara dès-lors ouvertement con-
 tre les préjugés et la routine des éco-
 les ; dans ses exercices publics, il
 choisissait toujours des sujets qui lui
 donnaient l'occasion de les combattre.
 Son activité était infatigable, ses lec-
 tures immenses, et il ne lisait aucun
 livre sans en tirer des extraits et sans
 y faire des notes. Le célèbre littérateur
 Jean Antoine Volpi lui ouvrit les trés-
 sors de sa riche bibliothèque ; il la
 dévora tout entière, en suivant tou-
 jours sa méthode, d'extraire et de no-
 ter. Comme il ne pouvait suffire seul
 à ce travail, il s'y faisait aider par ceux
 de ses disciples qui montraient le plus
 d'intelligence. Avec ce secours, il ne
 tarda pas à rassembler plus de douze
 volumes d'analyses, de citations et
 de morceaux choisis de littérature an-
 cienne et moderne, grecque, latine,
 italienne et française. Le désir de com-
 plaire à une société d'hellénistes qu'il
 fréquentait lui fit entreprendre la tra-
 duction du *Prométhée* d'Eschyle ; il
 la fit imprimer ; mais il trouva dans la

suite cette première production si imparfaite, qu'il la condamna lui-même à l'oubli. Il traduisit plus heureusement, en vers italiens, trois tragédies de Voltaire, *Sémiramis*, la *Mort de César*, et *Mahomet*, qu'il faisait représenter par ses élèves, sur le théâtre du séminaire. Il les relisait sans cesse lui-même, non dans sa traduction, mais dans le texte français, avec des transports et un enthousiasme toujours nouveaux. Il relisait surtout *Zaire*, que cependant il ne traduisit pas; il la recommença jusqu'à quatre fois de suite, en fondant en larmes, et sans pouvoir s'en rassasier. Sa réputation commençait à s'étendre. Il fut appelé, en 1762, à Venise, pour faire l'éducation des enfans de l'illustre maison Grimani. Il y donna, en différentes occasions, de nouvelles preuves de son talent poétique, et fit alors imprimer ses traductions de Voltaire, avec des discours préliminaires pleins de philosophie et de connaissance de l'art; l'un sur le *Plaisir de la tragédie*, l'autre sur *l'Origine et les Progrès de l'art poétique*. Le second est pourtant inférieur au premier; il en jugea ainsi lui-même, et le rejeta de l'édition générale de ses œuvres, où l'autre tient une place distinguée. Il fut bientôt recherché par tout ce que Venise avait de plus illustre et de plus instruit. Il se lia aussi avec des étrangers amis des lettres, et entre autres avec un jeune anglais nommé *Charles Sackville*, qui lui fit connaître les poèmes d'Ossian, nouvellement publiés à Londres par Macpherson. Quelques morceaux qu'il lui traduisait verbalement, excitèrent dans Cesarotti une admiration qui le détermina sur-le-champ à apprendre l'anglais. A mesure qu'il avait expliqué un des poèmes du barde écossais, il le traduisait en vers italiens, et ces traductions inspiraient à

leur tour au bon Sackville la admiration. Tout fut achevé de six mois; célérité prodigieuse un aussi beau travail! Sa renommée alors un de ces traits rares et rares de la gloire des lettres, et que les riches sont dignes d'imiter: à ses frais, à Padoue, une édition de l'Ossian italien, en 8°, et la donna tout entière. En 1768, la mort du savant Meli ayant laissé vacante, à l'université de Padoue, la chaire de grec et d'hébreu, Cesarotti y fut élu. Dès-lors, fixé dans sa patrie, et du besoin, et satisfait de son sort, ne songea plus qu'à remplir les devoirs de sa place avec dignité par ses travaux pour le bien de ses concitoyens. Il publia successivement sa *Traduction de Démocrite*, son *Cours raisonné de littérature grecque*, et son *Homère*, trois ouvrages dont nous parlerons ailleurs. Les Vénitiens ayant fondé, en 1779, une académie des sciences, des lettres et des arts, Cesarotti fut nommé secrétaire perpétuel de cette académie des belles-lettres. C'est pour une des fonctions de cette place qu'il fut élu, dans les assemblées publiques du corps entier, et dans les rapports académiques, où il montra d'étendue dans les connaissances, et tant de variété dans le talent philosophique sur les langues grecque et latine, qu'il reprit et termina à la demande de plusieurs membres distingués de l'académie, et il adressa l'*Essai sur le goût à l'Arcadie romaine*, dans lequel il avait pris le nom de *Méroris*. Après les événemens qui suivirent, en 1796 et 1797, les Français de l'Italie, il publia, par ordre du gouvernement républicain, un *Essai sur les études*, où il entreprit de réformer les méthodes scolastiques

ion vers la plus grande et le plus grand bien écrivit aussi l'*Instruc-tion*, et y ajouta le *Pa-iré*, deux mots qui ne s'allaient l'un sans l'autre, souvent séparés. Sa vie d'être toute littéraire, de partager son temps entre ses études, les plaines, et la société de ses bienfaits de l'émulation l'allèrent chercher ; il fut nommé chevalier de l'ordre de fer, et gratifié de récompenses extraordinaires. Il connaît la science par plusieurs monuments, dans sa maison de campagne, et mieux encore par ses livres, intitulé *Providence*, publié vers la fin de sa vie. Parvenu à un si grand âge, il ne cessait encore de nouveaux ouvrages poursuivait avec la plus grande activité l'édition générale de ses ouvrages commencée depuis 1800, et presque tous ses ouvrages corrigés et retouchés, avec une violence d'une manière excessive, à laquelle il était parvenu le 3 novembre 1808. Son caractère est petit, mais bien fait, et son maintien robuste ; il était très-aux, quoique d'un bleu très-beaucoup de vivacité ; et un peu rauque avait un accent et des inflexions insensibles ; sa physionomie expressive, et tout son corps était en mouvement ; il se tenait un peu trop. Simplement négligé dans ses vêtements, disait-il, il se sentait libre de plus à sa campagne, et à la ville un plus bel habit.

Sa conversation était animée, gaie, piquante, inépuisable dans un petit cercle d'amis ; mais dans une société nombreuse, et, dans ce qu'on nomme le grand monde, il était contraint, embarrassé ; il semblait avoir perdu la parole, la physionomie, et jusqu'au mouvement. Considéré comme écrivain, c'est un de ces hommes extraordinaires qui se frayent des routes nouvelles, qui excitent la surprise et l'admiration, qui inspirent un grand désir de les suivre, et dont l'exemple est presque toujours fatal à leurs imitateurs. Sa prose est vive, pleine de chaleur et de force ; mais elle manque de pureté ; les néologismes y sont fréquents, et surtout les gallicismes. La prose italienne du 18^e. siècle ressemble peu à celle du 16^e. , à celle qu'écrivaient un Macchiavel, un Annibal Caro, un Galilée ; les Italiens attachés à leur langue ne trouvent pas que ce progrès soit à son avantage, et ils en accusent principalement Cesarotti. Celui de tous ses ouvrages en vers le plus justement célèbre est sa traduction d'Ossian ; c'est un chef-d'œuvre qui joignait à tous ses autres mérites celui d'une nouveauté séduisante d'images, de sentiment et de style, et qui réveilla fortement les imaginations italiennes, alors assoupies dans la satiété et dans une sorte de langueur. Il n'exista peut-être jamais de copie qui eût à ce point l'apparence et les effets d'une composition originale ; mais l'un de ces effets fut un engoûment déplorable pour cette nature, ces descriptions et ces tableaux du Nord, si étrangers au riche sol et au beau ciel de l'Italie. Chacun voulut écrire dans ce style, que l'on nomma *ossianique*, et qui, admirable dans un seul ouvrage, devint insipide et insupportable dans tous. Séduit lui-même par un si éclatant succès, il n'écrivit plus autre-

ment, et on lui reproche d'avoir souvent fait parler Homère du même style qu'Ossian; mais en reconnaissant même en lui ces vices qui ont eu, et auront peut-être long-temps, des suites funestes pour la littérature de son pays, on ne peut nier que Césarotti n'ait été doué des qualités les plus éminentes de l'esprit, qu'il n'y ait joint une vaste érudition, éclairée par la philosophie, et exempte de pédantisme, qu'enfin il n'y ait dans sa manière d'écrire quelque chose de ferme, de chaud et d'entraînant, qui n'appartient qu'à un écrivain supérieur. L'édition de ses œuvres, donnée à Pise, et qui n'est pas encore achevée, contiendra en tout trente-huit ou quarante volumes in-8°. On en a déjà trente-sept, dont le plus grand nombre a paru de son vivant: I. le premier, publié en 1800, contient l'Essai *sulla filosofia della lingue applicato alla lingua italiana*, imprimé d'abord à Padoue, 1785, in-8°, puis à Vicence, 1788, et l'autre Essai moins considérable, *sulla filosofia de gusto*. Le premier a fait le plus de bruit: c'est un écrit ingénieux, tissu avec beaucoup d'art, et qu'on peut regarder comme une apologie adroite de la manière et du système de style de l'auteur; c'est, sans doute, pour cela même qu'il l'a mis en tête de sa collection. Cet essai reçut beaucoup d'éloges et éprouva aussi des critiques. Césarotti ne jugea digne de réponse que celle qui se trouve dans l'excellent ouvrage de M. Galcani Napione, de l'Académie de Turin, intitulé: *Dell'uso e de' pregi della lingua italiana*. Cette réponse est imprimée ici à la suite de l'Essai, sous le titre de *Rischiaramenti apologetici*, et accompagnée d'une lettre, aussi apologetique, adressée à M. Napione lui-même. Ces questions, débattues avec beaucoup de politesse, ne peuvent être que fort inté-

ressantes pour les philologues. II. *Les Poésies di Ossian, au celtico*, remplissent les quatre volumes suivants. La première édition, 1763, 2 vol. in-8°, mais nécessairement incomplète que l'Ossian de Macpherson l'était alors; dans la deuxième 1772, 4 vol. petit in-8°, ce qu'au à la première était ajoutateur avait corrigé et perfectionné la traduction en plusieurs endroits il avait fait aussi une suppression considérable. Dans celle de 1772, il avait été corrigé par les adorations en d'un padouan nommé Paul pour Homère, il avait pu d'élever son barde caledonien sus du poète grec, par des observations surtout à la fin du grand *Fingal*. Soit pour n'être de soutenir cette gageure par quelques observations sur les premiers vers, soit par tout autre motif prima toutes celles de ces dans la seconde édition. Celle 1780, 5 vol. in-12, a le contenir les observations; mais on y a suivi, pour la première de Padoue, et l'on n'a la fin comme variantes les corrections de la seconde. Dans la nouvelle édition, tout est rétabli, a été revu en entier avec des soins, et, de plus, Cesare au premier discours préliminaire traduction abrégée de la traduction anglaise du professeur Blair l'authenticité des poésies d'Ossian nouveau discours historique contestations auxquelles a été en Angleterre la question de l'authenticité, morceau d'histoire critique littéraires intéressants. III. Le grand travail commence ensuite onze volumes commence par l'*Iliade* et

quatre volumes. Ce n'est point, ment parler, une traduction, refonte presque générale du Homère, dans laquelle l'auteur a permis de se retrancher, d'ajouter et de changer ce qu'il a voulu. Il ne se p long de dire par quels de- it conduit jusqu'à ce point. Ce, qui, dans la première édition, est que ce titre, ne porta dans le et dans les suivantes que la *Mort d'Hector*; elle les i tous deux. Les érudits ont nent blâmé cette entreprise; s et les littérateurs partisans otti l'ont applaudie et louée ts. Ceux à qui certaines for- son style ne plaisent pas, t ne blâmant pas le projet, s dans l'exécution le caractère srique qui s'y montre souvent; tous conviennent cependant l'auteur a été trompé par cet indépendance philosophique lait dans tous ses travaux, il enait qu'à un homme de génie grand poète de se tromper traduction littérale de l'*Iliade* : qui remplit les sept autres, est accompagnée de discours aires, de morceaux de criti- vits d'auteurs anglais, fran- llemands qui ont écrit sur, et suivie d'observations sa- u traducteur; il a de plus joint de sa traduction toutes les no- jugées utiles dans Pope, dans crier, dans Rochefort, dans, en y ajoutant les siennes. tout ensemble qu'on a juste- pelé une *Encyclopédie ho-* : il n'a été rien fait d'aussi ni d'aussi complet sur Ho- si les adorateurs de ce prince es font à Cesarotti un crime *Mort d'Hector*, ils doivent trou- les soins qu'il a pris pour ce

second travail, et dans l'exactitude qu'il s'y est prescrite, des motifs de lui pardonner, malgré les critiques raisonnées et souvent très fortes qu'il s'est encore permises dans ses notes. IV. Les vol. 17 et 18 de la collection contiennent les *Relazioni accademiche*, ou les Rapports annuels sur les travaux de l'académie de Padoue pendant dix-huit années consécutives, précédés d'un *Mémoire sur les devoirs académiques*, et suivis des éloges de quelques académiciens, morts depuis la fondation de l'académie, jusqu'en 1786. V. Le 19^e. vol. offre huit satires choisies de Juvenal, traduites en vers italiens à la manière libre de l'auteur, avec le texte en regard et des notes. VI. Les 20^e., 21^e. et 22^e. vol. contiennent le *Cours de littérature grecque*, ou du moins la partie que l'auteur en avait terminée. Il avait embrassé une carrière immense; il passait les nuits sur des livres grecs, apparemment mal imprimés, qui lui causaient un mal d'yeux dont il eut de la peine à guérir. Il publia en 1781, à Padoue, ces trois volumes, contenant des traductions de harangues choisies de Lysias et d'Isocrate, et de l'apologie de Socrate; des discours critiques sur Antiphon, Andocide, Lysias, Isocrate, Isée, Lycurgue, Eschine, Hypéride, Démade, Dion, des morceaux choisis de leurs ouvrages, des observations et des notes. VII. Six volumes sont ensuite consacrés à la traduction de Démosthènes, précédée de celle de la préface française de Tourneil, et de la Vie de Démosthènes par Plutarque. Les harangues sont accompagnées de notes et d'observations historiques, philologiques et critiques; c'est enfin un travail presque aussi complet sur cet orateur, que celui de notre abbé Auger, publié quelques années après (la première

CES

ion du *Démosthènes* de Cesarotti (en 1774, et celle de l'abbé Auzanet en 1777). Là, se termine la partie la plus importante des œuvres de Cesarotti. VIII. Six autres volumes comprennent des mélanges en prose en vers, parmi lesquels on distingue surtout (volume 29) le *Discours sur le plaisir de la tragédie* et la *lettre d'un Padouan à M. l'abbé de Maffei*, en réponse à quelques traits de discours de cet illustre académicien, où il avait peu ménagé Padoue; quelques apologues en prose (volume 30); le volume entier des *Poésies originales* (32), et les traductions de trois *Tragédies de Voltaire* (33). Les *Vies des cent premiers papes*, insérées dans un petit volume (34) de moins de trois cents pages, ne peuvent ajouter beaucoup ni aux lumières historiques, ni à la réputation de l'auteur. IX. La correspondance de Cesarotti terminera cette riche collection; elle doit remplir quatre, ou peut-être même six volumes, dont les trois premiers (35-37) ont paru. L'édition générale est soignée; commencée par l'auteur lui-même, elle est continuée, puis sa mort, par M. Joseph Barri, son ami, et devenu son successeur dans la chaire de grec et d'hébreu à l'université de Padoue, depuis que Cesarotti eut obtenu sa retraite et le titre de professeur émérite. M. Barbieri récemment publié des *Mémoires sur la vie et les ouvrages de son ami*, Padoue, 1810, in-8°, précédés d'une lettre à sa louange, adressée à M. Antonio Mazza, lequel a consacré lui-même un mémoire de Cesarotti, un poème de cinquante stances *Sdruciole*, uniquement imprimé à Plaisance, 1799, grand in-4°: ce poème est tiré d'un bel éloge en prose, tiré de *Véroglogie littéraire* de M. Louis Maffei, Cesarotti a joui pendant sa

CES

vie d'une réputation colossale; réduite à sa juste valeur, elle sera toujours celle d'un des hommes qui ont le plus honoré les lettres, sa patrie et son siècle. G—i

CESELIUS. V. GASSELIUS.

CESI (le prince FRÉDÉRIC, de Aqua-Sparta), né à Rome en 1585, cultiva dès la plus tendre jeunesse, avec un zèle extraordinaire ses dispositions pour les sciences; n'avait que dix-huit ans lorsqu'il fonda l'académie des *Lyncei*, dont l'objet principal était de travailler à faire des découvertes dans l'histoire naturelle, science pour laquelle il eut une grande passion. C'est la plus ancienne académie d'Italie dont le but n'eût pas la poésie ou la littérature. Elle lui donna le nom d'*Académie des Lyncei*, pour marquer que les académiciens devaient avoir des yeux de lynx, afin de découvrir les secrets de la nature. Ils prirent en conséquence le lynx pour leur devise. On voit à la tête de l'histoire de cette académie par Bianchi, une médaille, qui, d'un côté représente le buste du prince Cési, et, au revers, un lynx placé au milieu d'une couronne civique, avec cette légende, *Lynceis institutus*. Quelques personnes attribuent au prince Cési l'invention du microscope et du télescope: au moins il est sûr qu'il a propagé l'usage et qu'il les a, l'un et l'autre, désignés sous ces deux noms. Les académiciens portaient un anneau d'or, dont le chaton contenait une émeraude, où étaient gravés le lynx, le nom du fondateur, et celui de l'académie. Le prince Cési voulut leur donner un costume particulier et ériger cette académie en ordre d'ordre de chevalerie. Le nombre de ses membres était petit, parce qu'on exigeait des connaissances profondes et solides. On y distinguait Galilée

Colonna et François Stelluti, le premier, appliqué le microscope à des observations suivies d'abeilles. Elle avait une brancardes, qui eut des succès sous l'impulsion de J.-B. Porta; mais la courte durée, ayant donné le brage au gouvernement qui ne se voulait occuper de magie. Les Cesi, à Rome, se tenaient dans le palais Cesi; le prince fournissait à frais de l'académie. Il fit planifier l'usage des académiciens, de botanique, construire un d'histoire naturelle, et une bibliothèque. Il eut à surmonter de violentes oppositions de la part de son père, jusqu'à sa mort, arrivée deux ans avant celle de son fils, s'opposant à toutes ces innovations; mais il fut accusé d'avoir voulu faire mourir Jean Eckius, médecin hollandais, qui avait inspiré au prince le goût de l'histoire naturelle. Le prince fut, en effet, contraint de l'expulser d'Italie pendant quelques années. Le corps philosophique ouvrit ses portes le 17 août 1603. Tant que le fondateur vécut, l'académie ne prospéra, et produisit des écritures remarquables d'histoire naturelle : le prince lui-même fut de ce nombre : il fut, le premier, les graines de la philosophie. Après sa mort, arrivée en 1625, le commandeur Cassiano del Monte accueillit l'académie des Lyncei dans le palais; elle s'y soutint jusqu'en 1670 par la protection du cardinal Barberini qui en était membre. Il n'en est plus mention depuis cette époque. Le fondateur avait publié dix-neuf ouvrages, savoir : sur les abeilles (*De Mellifera*), Rome, 1625, in-fol.; sur les fossiles (*Metallophytum*); sur plusieurs phénomènes particuliers (*De quibusdam omnium physica experimentis*). Il excita les académiciens,

ses confrères, à éclaircir et à publier l'ouvrage de François Hernandez, sur l'histoire naturelle du Mexique, abrégé par Antoine Recchi. Il fit tous les frais des gravures, soit des plantes, soit des animaux, et y ajouta des tables (*Tabulae phytosophicae*), pour partager les plantes selon leurs diverses formes et qualités; mais sa mort prématurée l'empêcha de les publier. Cet ouvrage, orné des remarques de Terrentius de Constance, de Jean Fabri et de Fabio Colonna, ne put paraître qu'en 1651. Ces tables, distribuées par accolades, suivant la méthode du temps, offrent, de la manière la plus concise et la plus exacte, la philosophie botanique telle que l'a conçue, un siècle après, le célèbre Linné, et, en rapprochant quelques passages des deux auteurs, on serait tenté de croire que le naturaliste suédois les aurait étudiés, quoique ni lui ni aucun botaniste jusqu'à Haller n'ait cité cet ouvrage curieux. C'est le seul qui ait été publié au nom de l'académie des Lyncei. Bianchi, sous le nom de Janus Plancus, qui essaya de rétablir cette académie (*Voy. JEAN-BIANCHI*), en a donné une notice historique; mais D. Balthasar Odescalchi, duc de Cesi, en a donné une beaucoup plus détaillée, sous ce titre : *Memoria storico-critica dell' accademia de' Lincej e del principe Federico Cesi*, Rome, 1806, in-4°. de 317 pages. En 1785, on voyait encore dans la bibliothèque du palais Albani, à Rome, un manuscrit du prince Cesi, en 3 vol. in-fol., contenant les figures d'un grand nombre de champignons peints d'après nature, et d'une très belle exécution. Fabio Colonna avait donné le nom de *Coesia* à une plante dont la singularité l'avait frappé; mais on reconnut bientôt que ce n'était qu'une variété monstrueuse de ja-

CES

e. M. Robert Brown, plus heureux qu'il a découverts à la Nouvelle-Hollande. T—D et D—P—s.

CESI, ou CÉSIO (BERNARD), jésuite, né à Modène en 1581, d'une famille noble. Les connaissances qu'il acquises sur la philosophie naturelle firent choisir pour enseigner cette science aux princes de Modène. Il fut atteint de la peste dans cette ville, le 7 sept. 1650, âgé de quarante-neuf ans.

On a de lui : *Mineralogia, sive naturalis philosophiæ Thesauri, in us metallicæ concretionis, medicinarumque fossilium miracula, continentur*, etc., Lyon, 1656, in-fol. Cet ouvrage, publié par les jésuites six ans après la mort de l'auteur, fut dédié au duc de Modène : il n'a d'autre utilité que de faire connaître l'état de la minéralogie à cette époque, et les immenses progrès qu'elle a faits de nos jours. — CÉSI (Innocent), jésuite, du Mont-Cassin, né à Mantoue, d'une famille noble, en 1652, mort à Rome le 5 août 1704, a composé plusieurs ouvrages, principalement sur la physique et la météorologie : I. *Universæ harmonia mundi*, etc., Venise, 1681, in-4°. ; II. *Eglogæ scientiæ*, Venise, 1684 ; III. *Meteorologia artificialis et naturalis*, Parme, 1687 ; IV. *Tractatus de antiquis sanorum ritibus*, Bologne, 1692, in-8°. ; V. *De meteoris dissertatio*, Mantoue, 1700. Il a laissé aussi plusieurs manuscrits, dans le nombre desquels on a indiqué celui-ci : *Dell'lecito dell' opinione probabile in corso della più probabile*.

D—P—s.

CESIO (CARLO), peintre et graveur à l'eau forte, naquit à Antradoco, près de Rome, en 1626, et mourut à Rome en 1686. Il fut élève de Pièrre Cortone, et peignit plusieurs ta-

CES

bleaux dans le goût de son maître : on voit les mêmes défauts, et quelquefois les mêmes beautés. On voit, dans plusieurs églises de Rome, des fresques de Césio ; la composition en est riche et l'ordonnance bien entendue. Les tableaux à l'huile de ce maître ont le même genre de mérite ; cet artiste est cependant beaucoup moins connu comme peintre que comme graveur à l'eau forte. Il a gravé à la pointe, la manière des peintres, et retouché avec le burin quelques-unes des belles fresques de Pièrre de Cortone. La galerie Pamphili, à Rome, où Pièrre avait représenté l'histoire d'Énée, n'est pas de ce nombre ; les gravures de cette fresque forment une suite de seize médaillons. Les peintures dont Lauberger avait décoré la chapelle des Boncompagni, dans l'église de St-Augustin à Rome, et représentant la vie de ce saint, ont également été gravées par Césio ; mais son plus grand ouvrage de gravure est la *Galerie du palais Farnèse*, à Rome ; les planches sont au nombre de quarante-une. Le dessin de Césio a de la correction, les extrémités de ses figures sont bien marquées ; mais l'ensemble de ses gravures n'est pas toujours d'un effet agréable, ni d'une exécution bien soignée.

A—s.

CÉSON, ou CÆSO (QUINTUS), fils du dictateur Quintus Cincinnatus, était remarquable par sa taille gigantesque et sa force extraordinaire. « L'éclat de sa naissance, et à tous les avantages qu'il devait aux dieux, » Tite-Live, il en joignait d'autres qu'il ne devait qu'à lui-même. Il était le plus éloquent et le plus intrépide de la république. Placé au centre de la troupe patriennienne, il les dominait tous par sa haute stature. La force de sa voix et la vigueur de son bras lui tenaient

quelque sorte, de tous les consuls de toutes les dictatures, il nait à lui seul toute la furie des tribunitiennes et des bourgeois populaires. Sous un tel chef, les patriciens chassèrent plus de six fois les tribuns du Forum, et mirent le peuple en déroute. Qui ne s'entreprenait de lui résister, était sûr de s'en retourner le corps criblé de coups et ses habits en lambeaux. Ce fut ainsi que Césion emporta-t-temps que la loi agraire ne fut à exécution; mais les tribuns ne se firent pas droitement profités de ses efforts souvent inconsidérés, et désigné à la vengeance du peuple fut en vain que son père et Caius Quintius, son oncle, rendirent hommage à sa valeur et parlèrent de nombreux services qu'il avait rendus aux armées romaines; ce fut que Césion lui-même parut en tête devant l'assemblée du peuple et nouvelles plaintes sur des faits du jeune patricien ayant été dites, peu s'en fallut que l'accusé fût immolé à l'instant même : ses efforts des consuls pour le sauver n'eurent d'autre résultat que de le rendre cher qu'il ne fût mis en prison et jugement, et cette faveur ne fut accordée au peuple qu'à condition d'une contribution fournie par son père, et le peuple fixa la somme. Césion prit le parti de se retirer en Toscane, sans attendre que le jugement fût prononcé, le dictateur fut obligé de vendre ses biens pour payer le cautionnement de son fils (Voy. CINCINNATUS). Tite-Live ne parle plus de lui, mais on lit dans Cicéron qu'il fut appelé, et que les tribuns voyant combien son père était aimé du peuple, n'osèrent s'y opposer.

M—D j.

CÉSONIE (CÆSONIA MILONIA), fille d'Orfitus et de Vestilias, fut la quatrième femme de l'empereur Caligula. Elle avait eu trois filles d'un mari qui était encore vivant. Dion nous dit que Caligula l'épousa pendant qu'elle était enceinte, afin d'avoir un enfant dans les trente jours de son mariage. D'après Suétone, ce fut le jour même qu'elle accoucha, qu'il se déclara l'époux de Césionie et le père de sa fille : il lui donna le nom de *Julie Drusille*, en mémoire de sa sœur Drusille qu'il avait aimée jusqu'au scandale. Il fit porter l'enfant dans le temple des déesses, la plaça sur le sein de Minerve, en la chargeant de la nourrir et de l'élever. Quoique Césionie ne fût ni jeune, ni belle, Caligula l'aima avec passion; elle l'accompagnait souvent dans les camps, vêtue en amazone. Il disait qu'il lui ferait donner la question pour savoir d'elle pourquoi il l'aimait tant; de son côté, Césionie ne négligeait aucun moyen pour plaire à l'empereur, et elle se livrait avec lui à tous les genres de débauches. On croit même qu'elle lui donna un philtre amoureux; mais qui ne produisit d'autre effet que de le rendre furieux. Caligula, voulant passer pour dieu, se fit construire un temple sous le nom de *Jupiter-Latin*, et ce fut Césionie et son oncle Claude qu'il choisit pour prêtres de ce temple. Il leur associa les plus riches particuliers de Rome, et il se constitua lui-même membre de ce collège avec son cheval Lucitatus. Lorsque Caligula fut assassiné, Césionie périt le même jour percée de coups par un centurion, et sa fille fut écrasée contre les murailles. Quelques antiquaires, comme Vaillant, Beger et autres, ont cru voir le portrait de Césionie au revers d'une médaille de Caligula, frappée en Espagne à Carthago-Nova, comme on a

CES

reconnaitre Livie dans les médailles frappées par Tibère, sous les traits de Justice, de la Piété, de la Santé (*Justicia, Pietas, Salus*). Il n'était permis alors de mettre l'effigie des déesses sur les médailles de coin d'argent, et, pour éluder la loi ou le caprice, on faisait graver la tête de quelque divinité avec les traits de la déesse qu'on voulait honorer. Les Grecs, au contraire, ont fait sur tout en tout temps des médailles avec le portrait des empereurs, des rois, de leurs femmes, et même de leurs parents les plus proches. T—N.

CESPÈDES (PAUL DE), peintre français, naquit, en 1558, à Cordoue, et fut chanoine de cette ville. Il fit une de ces têtes bien organisées, dans lesquelles se rassemblent l'effort des connaissances diverses et quelquefois opposées en apparence. Il assure qu'à la connaissance de l'histoire, de la sculpture, de l'architecture et de l'antiquité, il joignait celle de l'italien, du latin, et même du grec, de l'hébreu et de l'arabe; qu'en outre, il avait du talent pour la poésie et la musique. Cespèdes fit deux voyages en Italie, et forma son goût sur le style de Michel-Ange. Dans cette ville, il vit qu'une statue de son compatriote Sénèque n'avait pas de tête; il en fit une, et lorsqu'on retrouva celle qui avait été enlevée au tronc, la sienne fut jugée la meilleure. Parmi les ouvrages que Cespèdes exécuta dans Rome, on remarque des tableaux à fresque pour l'église de la Trinité. De retour en Espagne, il donna de ses ouvrages les églises de Cordoue et d'autres cités d'Andalousie; ses principaux tableaux se voient dans la cathédrale de cette ville, on admire une *Cène*, où il a su exprimer judicieusement les expressions des personnages; ce tableau est encore

CES

remarquable par la finesse de la couleur. On assure que, dans cette partie, les meilleurs ouvrages de Cespèdes approchent beaucoup de la manière de Raphaël. Son dessin est correct, et il entendait bien l'anatomie et la perspective. Cespèdes a écrit un traité sur les antiquités de Cordoue, dans lequel il cherche à prouver que l'église à laquelle il appartenait avait été un temple de Janus. On a perdu deux autres ouvrages de lui: dans l'un, il comparait l'art de peindre des anciens avec celui des modernes; l'autre était un poème sur la peinture en général. Il mourut à Cordoue en 1608, à soixante-dix ans. D—C.

CESPÈDES (ANDRÉ GARCÍAS DE), mathématicien et géographe espagnol, au commencement du 17^e. siècle, parvint à corriger beaucoup d'erreurs les cartes hydrographiques qui étaient conservées dans la maison royale du commerce des Indes, et fut aidé dans ce travail par Rodrigue Zamorano, qui était, comme lui, cosmographe royal. Les ouvrages de Cespèdes sont: I. *Hydrographia y theoricis de planetas*, Madrid, 1606, in-fol.; on trouve dans ce volume un *Traité de la navigation*; II. *Libro de instrumentos nuevos de geometria muy necesarios para medir distancia y alturas*, Madrid, 1606, in-4^o. On y a dans ce livre un traité *De conducir aguas*, et un autre *De artilleria*. L'auteur laissa manuscrits un livre sur la *Mécanique*, un autre sur l'usage de l'*Astrolabe*, et un *Isolario general*, c'est-à-dire, une histoire de toutes les îles du monde. — **CESPÈDES (D. FRANÇOIS)** écrivit, au commencement du 17^e. siècle, sur l'art de l'équitation, et publia les ouvrages suivants: *Tradado de la Gineta*, Lisbonne, 1609, in-8^o; et *Memoria de los diferentes piédes*

y otras advertencias para tener lucidos los cavallos, Séville, 1624, in-4°.

V—VZ.

CESPEDES Y MENEZES (GONSALVE DE), historien espagnol, peu estimé, même de ses compatriotes, né à Madrid vers la fin du 16^e. siècle, écrivit l'*Histoire de Philippe III*, imprimée à Lisbonne en 1631, et à Barcelone en 1634, in-fol. Il avait déjà publié à Madrid, en 1622, in-4°, une *Historia apologetica de los sucesos de Arragon en año de 1591 y 1592*. Cet ouvrage fut réimprimé à Saragosse en 1622, in-4°. Cespèdes fit paraître en 1635, in-4°, sous le nom de Gérard, espagnol, deux écrits politiques intitulés : *Francia engañada*, et *Francia responsable*. Il avait débuté dans la carrière des lettres par le *Poema-tragico del Español Gerardo, y desengaños del Amor lasgivo*, Madrid, 1615, in-4°. Les autres ouvrages de Gonsalve de Cespèdes sont : *Varia fortuna del soldado Pindaro*, Lisbonne, 1626, in-4°; Madrid, 1664, in-8°, et *Historias peregrinas, con el origen y excelencia de algunas ciudades de España*, Saragosse, 1625, in-4°.

V—VZ.

CESSART (LOUIS-ALEXANDRE DE), inspecteur-général des ponts et chaussées, né à Paris en 1719, fut, dès sa jeunesse, destiné à la carrière des armes. Il servait dans la gendarmerie de la maison du roi pendant la guerre de Flandre, et se distingua aux batailles de Fontenoi et de Rocoux. Après quatre campagnes pénibles, le délabrement de sa santé le força de renoncer à la carrière militaire. Il entra dans l'école des ponts et chaussées, et parvint, par son application et ses talents, à être nommé, en 1751, ingénieur de la généralité de Tours. C'est-là que, de concert avec de Voglie, ingé-

nieur en chef, il construisit le pont de Saumur, commencé en 1721 et dont les piles furent fondées par caissons, sans épaissement ni batteaux, invention hardie que Charles Labelye, ingénieur de Vevey Suisse, avait déjà employée à Londres en 1738, pour fonder le pont de Westminster, mais qui n'avait pu encore été pratiquée en France. Cessart perfectionna ce procédé, et surmonta habilement les difficultés particulières au local. C'est encore qu'avec de Voglie, il imagina et fit exécuter une machine aussi économique qu'ingénieuse pour recéper les piles avec la plus grande précision, jusqu'à vingt ou trente pieds au-dessous de la surface de l'eau. Cessart fut nommé, en 1775, ingénieur en chef de la généralité de Rouen; les grands travaux qu'il y dirigea, et le succès de la construction du pont de Saumur, avaient commencé sa réputation, le firent choisir, en 1781, pour la direction des travaux de Cherbourg, entreprise la plus hardie en ce genre qui eût encore été exécutée en France depuis la cessation des travaux de Dunkerque. Il s'agissait de former un môle d'une lieue de longueur sur une lieue au large, dans une mer houleuse, profonde de quarante à cinquante pieds, et où les marées à l'équinoxe sont d'une hauteur et d'une violence extrêmes. En agrandissant le système des fondations par caissons, Cessart imagina de submerger des pierres énormes remplies de pierres, qui devaient servir de point d'appui à des pierres que l'on jetterait entre des piles jusqu'à ce qu'on eût partout atteint la surface des plus hautes eaux. Ce projet gigantesque fut accueilli, on s'occupait avec ardeur; mais on crut devoir diminuer les dépenses, et on se contenta de quatre-vingt-cinq toises que la de-

exigés pour qu'ils se touchassent peu près par la base, on n'en fit que dix-huit. Le sommet des mâts fut détruit par la violence du vent et des difficultés que l'on n'avait prévues obligèrent de faire d'importantes modifications au projet, ce qui occasionna beaucoup de désagréments à l'ouvrage; mais il n'en a pas moins été l'ouvrage de l'invention et du perfectionnement d'un des plus beaux procédés de l'architecture hydraulique. Il avait été décoré du cordon de St.-Michel, et le dernier lieu, nommé commandant de la Légion-d'Honneur. Il s'occupait de la description détaillée des travaux dont il avait été chargé, lorsqu'il mourut en 1806. M. Dubois de Launay les a publiés sous ce titre.

Description des travaux hydrauliques de L.-A. de Cessart, ouvrage imprimé sur les manuscrits de l'auteur, Paris, 1806 et 1809, 2 vol. in-4°, avec 67 planches et le portrait de Cessart. Ce bel ouvrage, pensable à tous ceux qui s'occupent de travaux hydrauliques et maritimes, renferme les détails des travaux suivants : 1°. pont de Saumur; murs de quai de Rouen, exécutés en 1777 sur cent dix toises de longueur, à une profondeur d'eau de plus de quarante pieds dans les marées basses; 3°. port du Havre : entre ces ouvrages, il y établit un pont suspendu de la plus grande solidité; écluse de chasse du Tréport, exécutée en 1778 de concert avec Landais; 5°. projet d'un nouveau pont suspendu, pour un bassin qui aurait trente-six jusqu'à cinquante-six toises d'ouverture; 6°. projet d'un pont suspendu en face du Louvre. On a fait d'importantes modifications à ce projet, en le faisant passer sous le nom de *Pont des Arts* : c'est le premier de ce genre qui a été achevé en France. Le 2°. vol.

est uniquement consacré à la description des travaux du port de Dieppe et de la rade de Cherbourg. L'écluse de chasse construite à Dieppe en 1778 était la plus considérable que l'on eût encore vue en France; elle a suffi non seulement pour repousser à la mer plus de quatre mille toises cubes de galets que les marées montantes amènent annuellement dans ce port, mais pour découvrir le roc du fond du chenal.

C. M. P.

CESSOLES (JACQUES DE), jésuite, bien picard, né dans la Thiérache, au village de Cessoles, dont il prit le nom, suivant l'usage du temps, est appelé en latin *de Cesolis*, *Cassolæ* et *Casulis*. Quelques biographes, trompés par la ressemblance du nom, ont cru qu'il était de Casal en Montserrat; d'autres ont imaginé qu'il était de Thessalonique, parce qu'il est quelquefois appelé *Jacobus de Thessaloniciâ*, mot que M. Laserna présume être formé, par corruption, de *Tessalarum ludus*. Il moralisa, vers l'an 1390, le jeu des échecs en latin. Cet ouvrage qui ne contient pas la manière de jouer aux échecs, mais des règles de conduite dans tous les états, appliquées à la marche de ce jeu, fut imprimé sous le titre suivant : *De moribus hominum et officiis nobilium super ludum scacchorum*, Milan, 1479, in-4°. Une autre édition sans date, excessivement rare, sous ce titre : *Solacium ludi scacchorum scilicet regiminis morum hominum et officium virorum nobilium*, in-fol., de 59 feuilles paraît être sortie des presses de Kettelaer, à Utrecht, 1475. Les manuscrits de ce traité sont communs. Il fut traduit en français dans le 14^e siècle, par Jean Ferron, dominicain, qui dédia sa version à Bertrand Aubery de Tarascon, et par Jean de Vignay, hospitalier de St.-Jacques de

as, qui fit sa traduction par le Jean II, roi de France; elle est liée sous ce titre : le *Jeu des moralisé*, Paris, 1505, in-4°. Monvoe, dans ses notes sur Laddu Maine, ne croit pas que la traduction de Jean Ferron ait été imprimée; elle existait en manuscrit dans la bibliothèque du duc de La Rochefort (N°. 1321). Dès le 14^e. siècle, elle fut traduite en vers allemands par Conrad de Ammershusen, que l'on accuse d'avoir paraphrasé l'original en allemand, par un anonyme; l'édition anglaise, par Canton, et l'édition hollandaise, plusieurs fois réimprimées dans le 15^e. siècle. La version française du livre de Cessodes est aussi plus recherchée que l'original; elle a pour titre *Libro di Giocho delli scacchiettolato di costumi degl' huomini delli officii de nobili, composto maestro Jacopo Dacciesole ordine de frati predicatori*, Florence, 1493, in-4^e., fig. en bois.

V—VE et W—S.

CESTI (MARC-ANTOINE), né à Arezzo, qu'Adami fait natif de Florence, fut un des plus célèbres musiciens du 17^e. siècle. Il était disciple de Carissimi et contemporain de Cafarelli; Ferdinand III le nomma maître de chapelle, et il paraît avoir été employé comme tenor à celle d'Adrien VII, en 1660. Cesti ne compta pas moins puissamment que Carissimi aux progrès de la musique dramatique. Il s'efforça de substituer à la monotone psalmodie, qui, jusque-là, en avait fait la base, le genre tragique dans lequel excella son maître, et il transporta au théâtre les idées que Carissimi avait inventées pour l'église. Il fit représenter sur le théâtre de Venise, de 1649 à 1669, plusieurs opéras : *Orontea*, *César amou-*

reux, *l'Esclave royal*, *Titus*, *l'Esclave fortunée*, *Argenne*, *Genserice et Argia*, qui, presque tous, eurent un brillant succès, et furent jouées dans toutes les grandes villes d'Italie. On croit qu'il mit aussi en musique le *Pastor fido* du Guarini. Il n'excella pas moins dans le genre des cantates, et en composa un grand nombre. Son style est large, plein de feu et agréable. Il mourut à Rome en 1688. D. J.

CESTONI (HYACINTHE), naturaliste et pharmacien de Livourne, naquit le 13 mai 1657, au village de Santa-Maria in Giorgio, près de Montalto, dans la marche d'Ancone. Il apprit les éléments de la langue latine; mais ses parents, ne se trouvant pas en état de lui faire continuer ses études, le mirent chez un apothicaire de Livourne, où il demeura deux ans. Sur la fin de l'année 1650, on l'envoya à Rome, où il se rendit fort habile dans son art : il y resta quelques années. Après avoir fait un voyage de quatre mois à Marseille, Lyon et Genève, il retourna à Livourne, où il se fixa. Sa manière de vivre était particulière; comme les pythagoriciens, il ne se nourrissait que de fruits et de légumes : avec ce régime, il prolongea ses jours jusqu'à l'âge de quatre-vingts ans et quelques mois. Il mourut de la gravelle, le 29 janvier 1718. Il a composé plusieurs ouvrages sur l'histoire naturelle. C'est à son seul génie qu'on le doit; car il fut plus occupé à observer la nature elle-même qu'à l'étudier dans les livres. Tous sont écrits en italien, et la plupart sont imprimés dans les œuvres de son ami Vallisneri : I. *Osservazioni intorno alli pellicelli del corpo umano, insieme con altre nuove osservazioni*. Ces observations ont été publiées à Florence en 1687, en forme de lettres, par Rédi, sous le nom supposé du docteur Giovan Cu-

CES

Bonomi. Cestoni dit, dans cet ouvrage, que la gale est due à de très s insectes, reconnus et caractérisés depuis par Marray, Wichmann, II. *Vere condizioni della salsaglia, del modo di conoscer la gale, e di darla, come venga adalata, ed in quali mali convenga, ed quale maniere piu efficace: scritto dal sign. Giovanni English a Roma.* C'est une lettre qui traite du moyen de guérir la vraie salsepareille de celle qui est sophistiquée, qui indique les maladies contre lesquelles il faut l'employer, et la manière qui est la plus efficace. III. *Vero modo di dare e preparare la chinachina*, etc.; IV. *Magliose scoperte dell' origine di molti animali su le foglie de' castagni*, etc. Ce mémoire a été inséré dans un livre publié à Padoue sous ce titre : *Trattato di remedj per le malattie del corpo humano*, Padoue, 1709, 4°. V. *Dell' origine delle pulzelle all' uovo, e del seme dell' algina*. Ce petit ouvrage fut publié à Padoue, en 1715, in-4°. VI. *Isola della grana dell' kermès e di altra nera grana*, etc., etc.; VII. *Trattato di erizione ossia compendio del libro di Pinelli*, Bologne, 1696, 4°; VIII. *Memorie concernenti la chimica naturale e la medicina, tratte dalle lettere inedite di Giacinto Tomasi*, al Caval. Ant. Vallisnieri. Vallisnieri scelti, t. X.

C. et D—P—s.

ÉTHÉGUS (MARCUS CORNELIUS), un des premiers et des plus illustres membres de cette famille romaine, suivant Horace, affectait un costume particulier :

gere cinctatis non exaudita Cethegis (1).

Cornelius Céthégus vivait pen-

CET

dant la seconde guerre punique. Il fut nommé grand pontife l'an de Rome 539. Deux ans après, élevé à la préture, il fit rentrer dans le devoir les villes de Sicile qui s'étaient révoltées. Ses talents et sa vertu le firent revêtu de la charge de censeur, jusqu'à ce qu'il n'eût pas encore exercé le consulat, ce qui était contre l'usage. L'an 544 il ferma le lustre, et trouva à Rome dans ce dénombrement, cent trente sept mille cent huit citoyens. En 548 il fut fait consul, et eut pour département l'Étrurie avec la vieille armée. Les Étruriens s'étaient presque tous déclarés pour Magon, général des Carthaginois; Céthégus, armé d'un décret du sénat, fit punir avec une justice sévère les principaux coupables, et l'année suivante, n'étant que procureur, il contribua, plus que tout autre, à la défaite de Magon dans le pays de Gaule insubriens. Magistrat et guerrier, Céthégus était aussi grand orateur. Cicéron dit qu'il fut le premier Romain qu'on put appeler éloquent, et le poète Ennius l'appelle *la moelle de l'éloquence* (*suada medulla*) (Voy. Tite-Live, liv. XXXI à XXXV).

V—VE.

CETHEGUS (CARUS), romain d'une extraction noble, et sénateur, était né pour les factions et les complots. Il avait épousé avec chaleur la cause de Marius, et avait été chassé de Rome avec lui; mais quand Sylla l'eut emporté, il changea de parti, se jeta aux pieds du vainqueur, l'assura de son dévouement, et obtint de rentrer dans Rome. Après la mort de Sylla, il acquit par l'intrigue et les cabales une si grande influence que, pendant l'absence de Pompée, il fit donner à Antoine un commandement sur toutes les

Les Céthégus conservoient dans leur vétusté l'ancienne manière de leurs pères; ils mé-

prisaient à tunique, ne portaient sous leur togue qu'une espèce de tablier, et avaient la besse dans tout un.

la Méditerranée, et à Lucullus suite de la guerre contre Mithridate fut alors qu'il fit une excursion en Espagne pour y lever des troupes. Trouvant des obstacles et des obstacles, il eut l'audace d'insulter même de blesser le proconsul Pius. Son crédit à la fin de l'insolence de sa conduite fut la cause de sa vie. Se voyant sur la surveillance des magistrats par la vigilance particulière de son père, il entra, avec empressement dans la conspiration de Catilina et prit pour sa part de diriger le massacre de leurs ennemis. Céphégus était un des consuls qui avaient écrit à la nation des lettres par leurs ambassadeurs pour faire entrer dans le complot. La conspiration fut découverte, et deux moyens de conviction furent trouvés, un amas d'armes trouvées dans sa maison, et sa lettre produite aux ambassadeurs. Sa condamnation fut prononcée, il fut aussitôt en prison et exécuté par les ordres de Cicéron. Q—R—Y.

HURA. Voy. ABRAHAM.
INA (GUTIERREZ DE), poète espagnol, partage, dit Velasquez, avec Boscan, Garcilasso de la Vega, Diego Mendoza et D. Luis de Vega, l'honneur d'avoir introduit dans l'Espagne la véritable poésie dans ce siècle. Il naquit à Séville, en l'état ecclésiastique, fut docteur en théologie et vicaire d'une des paroisses de Madrid : c'est tout ce que l'on sait de sa vie. On ne connaît pas mieux ses vers, dont il ne reste qu'un petit nombre épars dans les recueils espagnols. On croit qu'il se composa dans sa jeunesse des vers plus régulières que celles de son temps; mais elles ne nous sont venues jusqu'à nous. Fer-

nando de Herrera loue plusieurs fois Cétina dans son commentaire sur les poésies de Garcilasso de la Vega, surnommé *le Pétrarque espagnol*. Il compare ensemble ces deux poètes pour l'élegance et la correction du style, pour la délicatesse et le charme des vers, et pour les heureuses imitations qu'ils firent l'un et l'autre des meilleurs poètes italiens. Herrera cite plusieurs pièces de vers de Cétina qui confirment le jugement favorable qu'Argote de Molina en a porté dans son Discours sur la poésie castillane. Christophe de Mesa fait aussi l'éloge de Cétina dans son poème intitulé : *la Restauracion de España*. On voit, par les vers imprimés de notre auteur, qu'il eût pu être surnommé *l'Anacréon de l'Espagne*, si cet honneur n'eût été réservé à Villegas. Le parnasse de cette nation n'a point de pièces anacréontiques antérieures à celles de Cétina. Il y a de la grâce dans ses madrigaux, qui n'avaient point encore de modèle dans sa patrie; mais on ne peut faire le même éloge de ses *Canciones*, où, comme l'observe M. Bouterweck, l'hyperbole est poussée jusqu'à l'absurdité.

V—VE.

CÉTRAS, mécanicien, né à Chalcédoine, perfectionna le bélier, machine de guerre fort célèbre dans l'histoire ancienne, et que le hasard avait fait découvrir pendant le siège de Cadix par les Carthaginois. Ceux-ci s'étant emparés d'un fort voisin de la place, et manquant d'outils et d'instruments pour le démolir, imaginèrent de frapper les murs avec un tronc d'arbre que les soldats portaient sur leurs bras, et dont les coups redoublés détruisirent peu à peu les murailles. Un ouvrier de Tyr, nommé *Pephasmène*, témoin de cet effet, suspendit le bélier à une autre pièce de bois transversale,

CET

nie sur deux poteaux, et em-
 ploya avec succès cette machine con-
 creter les murs de Cadix. Cétras vint en-
 suite, et plaça tout l'appareil sur des
 échafauds; il arma le bélier d'une tête de
 fer, couvrit la machine d'une es-
 calade de toit, et garnit les côtés de
 cuir de buffles, pour que les hom-
 mes chargés de la faire mouvoir fus-
 sent à l'abri des pierres et des traits.
 Cétras trouva représentée sur plusieurs
 médailles antiques dans ces divers
 lieux. C'est dans *Vitrue* que se trouve
 l'histoire de Cétras et les détails qui le
 concernent. Athénée lui donne le nom
 de *Cétras*.

L—S—E.

CETTO (BENOÎT), savant Hon-
 grois, né en 1731 à Bude, où son
 père était bourgmestre, fut successi-
 vement professeur de belles-lettres à
 Sopron, d'éloquence et d'antiquités
 à Győr, de philosophie et de mathé-
 matiques à Pest, et de théologie au
 séminaire protestant de Debreczin. L'ex-
 cès du travail ayant affaibli sa santé,
 il donna sa démission, et accepta un
 emploi d'aumônier à la suite d'un ré-
 giment de cuirassiers; l'exercice et la
 discipline inséparable de ce nouvel
 emploi, le rétablirent, et il y demeura
 plusieurs années. Il est principalement connu
 pour la part qu'il prit à la dispute litté-
 raire élevée sur l'origine des Hongrois,
 entre le jésuite Pray et J.-I. Deseritz.
 À la mort de ce dernier, le jésuite
 voulait rester le maître du champ de
 la dispute; mais Cetto ramassa le gant,
 et publia : I. *Jos. Inn. Deseritii,
 Magistri Nitriensis et Georg. Pray
 J. sacerdotis dissertationes col-
 lectæ*, etc., Colocza, 1768, in-fol.;
 idem *Pars altera, quæ epistola
 ayana ad partem primam res-
 pectiva, in examen vocatur*, ibid.,
 1768. II. id. *Pars tertia, D. Degui-
 ii de Sinensium origine ab Ægyp-
 tum coloniis repetendâ disserta-*

CEV

tio latinè reddita, Pest, 1771 (de
 GUYONIS). Le P. Pray, qui s'ap-
 puyait sur cette dissertation, ne lui
 pas ces écrits sans réponse; on peut
 consulter, à ce sujet, Horanyi, *Me-
 mor. Hung.*

C. M. P.

CEVA (THOMAS), né à Milan, le
 22 décembre 1648, mort dans la même
 ville le 3 février 1736. Entré de
 bonne heure dans la compagnie
 de Jésus, il ne tarda pas à se fa-
 miliariser comme mathématicien
 comme poète. Il inventa un ins-
 trument pour exécuter mécaniquement
 la trisection de l'angle, et publia
 sa découverte en 1695. Les Italiens
 s'opposèrent au marquis de l'Hôpital
 qui la publia aussi dans son *Traité
 des sections coniques*, imprimé à
 Paris plusieurs années après, de n'en
 fait aucune mention du P. Ceva. Par
 ses poésies latines, on remarque
 tout le poème intitulé : *Philosophia
 novo-antiqua*, traduit en vers italiens
 (*sciolti*), par Denis-André Sma-
 sani Magati de Comacchio, Venise,
 1750. Le *Puer Jesus*, dédié à José-
 ph I^{er}, roi des Romains, parut en 1686
 et fut également traduit en vers
 italiens par monsignor Giorgi, évê-
 que de Geneda. Les autres ouvrages de
 Ceva sont : I. diverses poésies lati-
 nes et italiennes : on y trouve jusqu'à
 la solution géométrique du problème
 le plus intéressant de la vie humaine,
 celui de s'assurer la félicité éternelle
 qui fait le sujet d'un poème latin en
 quatre livres. II. *Opuscula mathematica*
 publiés en 1699, où on trouve de
 considérations assez ingénieuses sur
 la multisection de l'angle, soit par un
 instrument mécanique, soit par le
 secours de certaines courbes. III. *Œuvres*
 Vie du poète Lemène, qui parut à Mi-
 lan en 1706, sous ce titre : *Memoria
 d'alcuna virtù del signor con-
 te Francesco de Lemene con alcune*

sulle sue poesie. — Ceva frères, qui, sans égaler son talent aussi des hommes dis- e premier est Jean, com- e la chambre archiducal du Mantoue, et savant mathé- Il publia : I. *De lineis rectis m secantibus, constructio* Milan, 1678, in-4°. On y r les centres de gravité, une osonde et supérieure à ce it publié jusqu'alors. II. *mathematica*, ibid., 1682, I. *Geometria motus*, Bo- 92, in-4°. Wolf recommand- up cet ouvrage, qui traite ment du mouvement des . *Tria problemata geome- sita*, Mantoue, 1710, in- le *re nummariâ, quoad fie- geometricè tractatâ*, ibid., 4°. ; VI. *De mundi fabricâ, avitatis principio innixâ, minibus*, etc., Mantoue, 0-4°. VII. *Hydrostatica*, 28, in-4°. — Le second, e CEVA, était poète. Il se fit 1666, et mourut au bourg cre en Toscane, le 28 mai elques - unes de ses poésies t été imprimées par les soins ère Thomas; elles se trou- forme d'appendice, à la fin e de ce dernier, imprimées en 1752. Il avait traduit en ns la *Jérusalem délivrée*. nduction, qui n'a pas été pu- est conservée en manuscrit che bibliothèque de l'abbé Fr. le Bergame. Le savant abbé auteur de la *Vie du Tasse*, cette traduction la préférence s celles qui ont été faites, en s, du même poème. R. G. (TRÉBALDO), né à Turin, , entra jeune dans l'ordre es, et fut fait professeur de

belles-lettres à Pise, et ensuite à Tu- rin. Ses supérieurs l'ayant ensuite ap- pliqué à écrire l'histoire de son ordre, il composa d'abord deux vies particu- lières, et fut obligé d'interrompre ce travail, à cause de la querelle qu'il eut avec Biagio Schiavo. Il mourut le 8 octobre 1746. Il a laissé divers ou- vrages, tous en italien; nous ne cite- rons que les suivants : I. *Choix de sonnets, avec des observations criti- ques sur le sonnet en général*, Tu- rin, 1735, in-8°. ; Venise, 1757, in-8°. Dans la préface de cet ouvrage, il prend la défense de la critique de Maratori sur Pétrarque, contre Schiavo, qui, dans sa traduction de la *Rhé- torique* d'Aristote, avait fortement at- taqué cette critique; de-là une guerre littéraire qui dura plusieurs années, et à laquelle beaucoup d'autres écrivains prirent part. II. *Choix de chansons, avec des notes critiques, et une dis- sertation sur les poésies lyriques du P. Ceva*, publié et augmenté par Ignace Gajone, Venise, 1756, in-8°. ; 1758, in-8°. , en italien. C. M. P. CEVALLOS. Voy. ZEVALLOS.

CEZELLI (CONSTANCE DE), née à Montpellier, d'une ancienne et riche famille, épousa le sieur de Barri de St.-Aunez, et se distingua, dans les guerres de la ligue, par une action héroïque, dont l'histoire a conservé le souvenir. Son mari était gouverneur de Leucate, alors petite place du Lan- guedoc. Six mille lansquenets espa- gnols étant débarqués auprès de Nar- bonne, en 1590, le sieur de Barri alla recevoir les ordres du duc de Montmorenci, gouverneur du Lan- guedoc, et fut fait prisonnier en route par les ligueurs; mais il trouva moyen de faire savoir sa détention à Con- stance de Cezelli, qui était alors à Mont- pellier, et il lui enjoignit de se jeter dans Leucate, et de défendre cette

CES

s. M. Robert Brown, plus heureux qu'il a découverts à la Hollande. T—D et D—P—s.
CÉSIO, ou **CÉSIO** (BERNARD), jésuite, né à Modène en 1581, d'une famille noble. Les connaissances qu'il acquises sur la philosophie naturelle firent choisir pour enseigner cette science aux princes de Modène. Il fut atteint de la peste dans cette ville, le 17 sept. 1650, âgé de quarante-neuf ans. On a de lui : *Mineralogia, sive realis philosophiæ Thesauri, in us metallicæ concretionis, medicinarumque fossilium miracula, continetur*, etc., Lyon, 1636, in-fol. Cet ouvrage, publié par les jésuites six ans après la mort de l'auteur, fut dédié au duc de Modène; il n'a d'autre utilité que de faire connaître l'état de la minéralogie à cette époque, et les immenses progrès qu'elle a faits de nos jours. — **CÉSIS** (Innocent), évêque du Mont-Cassin, né à Mantoue, d'une famille noble, en 1652, mort à Rome le 5 août 1704, a composé plusieurs ouvrages, principalement sur la physique et la météorologie : I. *Universæ harmonia mundi*, etc., Venise, 1681, in-4°; II. *Eglogæ scientiæ*, Venise, 1684; III. *Meteorologia artificialis et naturalis*, Parme, 1687; IV. *Tractatus de antiquis sanorum ritibus*, Bologne, 1692, in-8°; V. *De meteoris dissertatio*, Rome, 1700. Il a laissé aussi plusieurs manuscrits, dans le nombre desquels on a indiqué celui-ci : *Dell'lecito dell' opinione probabile in corso della più probabile*.

D—P—s.

CÉSIO (CARLO), peintre et graveur à l'eau forte, naquit à Antradoco, près de Rome, en 1626, et mourut à Rome en 1686. Il fut élève de Pièrre Cortone, et peignit plusieurs ta-

CES

bleaux dans le goût de son maître : on voit les mêmes défauts, et quelquefois les mêmes beautés. On voit, dans plusieurs églises de Rome, des fresques de Césio; la composition en est riche et l'ordonnance bien entendue. Les tableaux à l'huile de ce maître ont le même genre de mérite; cet artiste est cependant beaucoup moins connu comme peintre que comme graveur à l'eau forte. Il a gravé à la pointe, de la manière des peintres, et retouché avec le burin quelques-unes des belles fresques de Pièrre de Cortone. La gravure de l'histoire de l'empereur Pampili, à Rome, où Pièrre avait représenté l'histoire d'Énée, est de ce nombre; les gravures de cette fresque forment une suite de seize tableaux. Les peintures dont Lanfant avait décoré la chapelle des Buonapanni, dans l'église de St-Augustin à Rome, et représentant la vie de ce saint, ont également été gravées par Césio; mais son plus grand ouvrage de gravure est la *Galerie du palais Farnèse*, à Rome; les planches sont au nombre de quarante-une. Le dessin de Césio a de la correction, les extrémités de ses figures sont bien marquées; mais l'ensemble de ses gravures n'est pas toujours d'un effet agréable, ni d'une exécution bien soignée.

A—s.

CÉSON, ou **CÆSO** (QUINTUS), fils du dictateur Quintus Cincinatus, était remarquable par sa taille gigantesque et sa force extraordinaire. « L'éclat de sa naissance, et à tout ses avantages qu'il devait aux dieux, dit Tite-Live, il en joignait d'autres qu'il ne devait qu'à lui-même. Il paraissait pour l'homme le plus éloquent et le plus intrépide de la république romaine, il les dominait tous par sa haute stature. La force de sa voix et la vigueur de son bras lui tenant lieu

quelque sorte, de tous les consuls et de toutes les dictatures, il nait à lui seul toute la furie des tribunitiennes et des bourges populaires. Sous un tel chef, les patriciens chassèrent plus de dix fois les tribuns du Forum, et jetèrent le peuple en déroute. Qui ne s'entreprenait de lui résister, était sûr de s'en retourner le corps couvert de coups et ses habits en lambeaux. » Ce fut ainsi que Césion emporta-t-on-temps que la loi agraire ne fut mise à exécution ; mais les tribuns ne purent droitement profiter de ses emportements souvent inconsidérés, et désigné à la vengeance du peuple fut en vain que son père et Caius Quintius, son oncle, rendirent témoignage à sa valeur et parlèrent de ses nombreux services qu'il avait rendus aux armées romaines ; ce fut seulement que Césion lui-même parut devant l'assemblée du peuple pour les nouvelles plaintes sur des décrets du fait du jeune patricien ayant été annulés, peu s'en fallut que l'acte ne fût immolé à l'instant même : les efforts des consuls pour le sauver ne furent d'autre résultat que de le faire mettre en prison. Le peuple ne jugea qu'il ne fût mis en prison sans jugement, et cette faveur ne fut accordée au peuple qu'à condition d'une caution fournie par son père, et le peuple fixa la somme. Césion prit le parti de se retirer en Toscane, sans attendre que son jugement fût prononcé, le dictateur fut obligé de vendre ses biens pour payer le cautionnement de son fils (Voy. CICÉRON). Tite-Live ne parle plus de lui ; mais on lit dans Cicéron qu'il fut ensuite rappelé, et que les tribuns voyant combien son père était aimé du peuple, n'osèrent s'y opposer.

M—Dj.

CÉSONIE (CÆSONIA MILONIA), fille d'Orfitus et de Vestilias, fut la quatrième femme de l'empereur Caligula. Elle avait eu trois filles d'un mari qui était encore vivant. Dieu nous dit que Caligula l'épousa pendant qu'elle était enceinte, afin d'avoir un enfant dans les trente jours de son mariage. D'après Suétone, ce fut le jour même qu'elle accoucha, qu'il se déclara l'époux de Césionie et le père de sa fille : il lui donna le nom de *Julio Drusille*, en mémoire de sa sœur Drusille qu'il avait aimée jusqu'au scandale. Il fit porter l'enfant dans le temple des déesses, la plaça sur le sein de Minerve, en la chargeant de la nourrir et de l'élever. Quoique Césionie ne fût ni jeune, ni belle, Caligula l'aima avec passion ; elle l'accompagnait souvent dans les camps, vêtue en amazone. Il disait qu'il lui ferait donner la question pour savoir d'elle pourquoi il l'aimait tant ; de son côté, Césionie ne négligeait aucun moyen pour plaire à l'empereur, et elle se livrait avec lui à tous les genres de débauches. On croit même qu'elle lui donna un philtre amoureux ; mais qui ne produisit d'autre effet que de le rendre furieux. Caligula, voulant passer pour dieu, se fit construire un temple sous le nom de *Jupiter-Latin*, et ce fut Césionie et son oncle Claude qu'il choisit pour prêtres de ce temple. Il leur associa les plus riches particuliers de Rome, et il se constitua lui-même membre de ce collège avec son cheval Incitatus. Lorsque Caligula fut assassiné, Césionie périt le même jour percée de coups par un centurion, et sa fille fut écrasée contre les murailles. Quelques antiquaires, comme Vaillant, Beger et autres, ont cru voir le portrait de Césionie au revers d'une médaille de Caligula, frappée en Espagne à Carthago-Nova, comme on a

CES

reconnaître Livie dans les médailles frappées par Tibère, sous les traits de Justice, de la Piété, de la Santé (*Justitia, Pietas, Salus*). Il n'était permis alors de mettre l'effigie des déesses sur les médailles de coin d'airain, et, pour éluder la loi ou l'usage, on faisait graver la tête de quelque divinité avec les traits de la déesse qu'on voulait honorer. Les Grecques, au contraire, ont fait passer en tout temps des médailles : le portrait des empereurs, des rois, de leurs femmes, et même de leurs parents les plus proches. T—N.

CESPÈDES (PAUL DE), peintre français, naquit, en 1538, à Cordoue, et fut chanoine de cette ville. On voit dans cette ville plusieurs têtes bien organisées, dans lesquelles se rassemblent quelquefois opposées en apparence. On assure qu'à la connaissance de la peinture, de la sculpture, de l'architecture et de l'antiquité, il joignait encore de l'italien, du latin, et même du grec, de l'hébreu et de l'arabe; qu'en outre, il avait du talent pour la poésie et la musique. Cespèdes fit deux voyages en Italie, et forma son goût sur le style de Michel-Ange. On voit dans cette ville, il vit qu'une statue de son compatriote Sénèque sans tête; il en fit une, et lorsqu'il revint en Espagne, on trouva celle qui avait été enlevée au tronc, la sienne fut jugée la meilleure. Parmi les ouvrages que Cespèdes exécuta dans Rome, on remarque plusieurs tableaux à fresque pour l'église de la Trinité. De retour en Espagne, on voit dans ses ouvrages les églises de Cordoue, de Séville et d'autres cités d'Andalousie; et ses principaux tableaux se voient dans la cathédrale de cette ville, on admire une *Cène*, où il a su exprimer judicieusement les expressions des différents personnages; ce tableau est encore

CES

remarquable par la finesse de la couleur. On assure que, dans cette partie, les meilleurs ouvrages de Cespèdes approchent beaucoup de la manière de Raphaël et de Corrège. Son dessin est correct, et il entendait bien l'anatomie et la perspective. Cespèdes a écrit un traité sur les antiquités de Cordoue, dans lequel il cherche à prouver que l'église à laquelle il appartenait avait été un temple de Janus. On a perdu deux autres ouvrages de lui : dans l'un, il compare l'art de peindre des anciens et celui des modernes; l'autre était un poème sur la peinture en général. Cespèdes mourut à Cordoue en 1608, à soixante-dix ans. D—T.

CESPEDES (ANDRÉ GARCIA DE), mathématicien et géographe espagnol, au commencement du 17^e siècle, fut chargé de beaucoup d'erreurs les arts hydrographiques qui étaient enseignées dans la maison royale du commerce des Indes, et fut aidé dans ce travail par Rodrigue Zamorano, qui était, comme lui, cosmographe royal. Les ouvrages de Cespèdes sont : *Hydrographia y theoretica de planetas*, Madrid, 1606, in-fol.; on trouve dans ce volume un *Traité de la navigation*; II. *Libro de instrumentos nuevos de geometria muy necesarios para medir distancias y alturas*, Madrid, 1606, in-4^o. On y a dans ce livre un traité *De conducir aguas*, et un autre *De artilleria*. L'auteur laissa manuscrits un livre sur la *Mécanique*, un autre sur l'usage de l'*Astrolabe*, et un *Islario general*, c'est-à-dire, une histoire de toutes les îles du monde. — **CESPEDES (D. François)** écrivit, au commencement du 17^e siècle, sur l'art de l'équitation, et publia les ouvrages suivants : *Tradado de la Ginetica*, Lisbonne, 1609, in-8^o; *Memoria de los diferentes piens*

y otras advertencias para tener lucidos los cavallos, Séville, 1624, in-4°.

V—VE.

CESPEDES Y MENEZES (GONSALVE DE), historien espagnol, peu estimé, même de ses compatriotes, né à Madrid vers la fin du 16^e. siècle, écrivit l'*Histoire de Philippe III*, imprimée à Lisbonne en 1631, et à Barcelone en 1634, in-fol. Il avait déjà publié à Madrid, en 1622, in-4°, une *Historia apologetica de los sucesos de Arragon en año de 1591 y 1592*. Cet ouvrage fut réimprimé à Saragosse en 1622, in-4°. Cespèdes fit paraître en 1635, in-4°, sous le nom de Gérard, espagnol, deux écrits politiques intitulés : *Francia engañada*, et *Francia responsable*. Il avait débuté dans la carrière des lettres par le *Poema-tragico del Español Gerardo, y desengaños del Amor lascivo*, Madrid, 1615, in-4°. Les autres ouvrages de Gonsalve de Cespèdes sont : *Varia fortuna del soldado Pindaro*, Lisbonne, 1626, in-4°; Madrid, 1664, in-8°, et *Historias peregrinas, con el origen y excelencia de algunas ciudades de España*, Saragosse, 1625, in-4°.

V—VE.

CESSART (LOUIS-ALEXANDRE DE), inspecteur-général des ponts et chaussées, né à Paris en 1719, fut, dès sa jeunesse, destiné à la carrière des armes. Il servait dans la gendarmerie de la maison du roi pendant la guerre de Flandre, et se distingua aux batailles de Fontenoi et de Rocoux. Après quatre campagnes pénibles, le débilement de sa santé le força de renoncer à la carrière militaire. Il entra dans l'école des ponts et chaussées, et parvint, par son application et ses talents, à être nommé, en 1751, ingénieur de la généralité de Tours. C'est-là que, de concert avec de Voglie, ingé-

nieur en chef, il construisit le pont de Saumur, commencé en 175 et dont les piles furent fondées par caissons, sans épaissement ni batteaux, invention hardie que Charles Labelye, ingénieur de Vevey Suisse, avait déjà employée à Londres en 1738, pour fonder le pont de Westminster, mais qui n'avait point encore été pratiquée en France. Cessart perfectionna ce procédé, et surmonta habilement les difficultés particulières au local. C'est encore qu'avec de Voglie, il imagina et fit exécuter une machine aussi économique qu'ingénieuse pour récupérer les pieux avec la plus grande précision, jusqu'à vingt ou trente pieds au-dessous de la surface de l'eau. Cessart fut nommé, en 1775, ingénieur en chef de la généralité de Rouen; les grands travaux qu'il y dirigea, et le succès de la construction du pont de Saumur, avaient commencé sa réputation, le firent choisir, en 1781, pour la direction des travaux de Cherbourg, entreprise la plus hardie en ce genre qui eût encore été exécutée en France depuis la cessation des travaux de Dunkerque. Il s'agissait de former un môle d'une lieue de longueur, une lieue au large, dans une mer féroce, profonde de quarante à cinquante pieds, et où les marées à l'équinoxe sont d'une hauteur et d'une violence extrêmes. En agrandissant le système des fondations par caissons, Cessart imagina de submerger des cônes énormes remplis de pierres, qui devaient servir de point d'appui aux pierres que l'on jetterait entre deux jusques à ce qu'on eût partout atteint la surface des plus hautes eaux. Ce projet gigantesque fut accueilli, on s'occupa avec ardeur; mais on crut devoir diminuer les dépenses, et, au lieu de quatre-vingts cônes que la di-

CES

exigés pour qu'ils se touchassent peu près par la base, on n'en que dix-huit. Le sommet des fut détruit par la violence du et des difficultés que l'on n'avait prévues obligèrent de faire d'annodifications au projet, ce qui beaucoup de désagréments à l'inur ; mais il n'en a pas moins le e de l'invention et du perfection-nt d'un des plus beaux procédés architecture hydraulique. Il avait écoré du cordon de St.-Michel, n dernier lieu, nommé commande de la Légion-d'Honneur. Il s'oc-t de la description détaillée des ux dont il avait été chargé, lors-mourut en 1806. M. Dubois ueuille les a publiés sous ce ti-

*Description des travaux hy- diques de L.-A. de Cessart, age imprimé sur les manuscrits auteur, Paris, 1806 et 1809, 2 in-4°, avec 67 planches et le ait de Cessart. Ce bel ouvrage, pensable à tous ceux qui s'occu- de travaux hydrauliques et ma- és, renferme les détails des tra- suivants : 1°. pont de Saumur ; ours de quai de Rouen, exécutés 777 sur cent dix toises de lon- r, à une profondeur d'eau de plus arante pieds dans les marées uinoxé ; 3°. port du Havre : entre es ouvrages, il y établit un pont ant de la plus grande solidité ; éluse de chasse du Tréport, exé- e en 1778 de concert avec Lam- die ; 5°. projet d'un nouveau pont ant, pour un bassin qui aurait rente-six jusqu'à cinquante-six s d'ouverture ; 6°. projet d'un pont er en face du Louvre. On a fait res modifications à ce projet, en cutant sous le nom de *Pont des s* : c'est le premier de ce genre qui é achevé en France. Le 2°. vol.*

CES

est uniquement consacré à la descrip- tion des travaux du port de Dieppe et de la rade de Cherbourg. L'écluse de chasse construite à Dieppe en 1779 était la plus considérable que l'on eût encore vue en France ; elle a suffi non seulement pour repousser à la mer plus de quatre mille toises cubes de galet que les marées montantes amènent annuellement dans ce port, mais pour découvrir le roc du fond du chenal
C. M. P.

CESSOLES (JACQUES DE), jaco- bin picard, né dans la Thiérache, au village de Cessoles, dont il prit le nom, suivant l'usage du temps, est appelé en latin *de Cesolis*, *Cassoli* et *Casulis*. Quelques biographes, trompés par la ressemblance du nom, ont cru qu'il était de Casal en Manterrat d'autres ont imaginé qu'il était de Thessalonique, parce qu'il est quel- quefois appelé *Jacobus de Thessalo- niâ*, mot que M. Laserna présume être formé, par corruption, de *Tessellarum ludus*. Il moralisa, vers l'an 1390 le jeu des échecs en latin. Cet ouvrage qui ne contient pas la manière de jouer aux échecs, mais des règles de conduite dans tous les états, appliquées à la marche de ce jeu, fut imprimé sous le titre suivant : *De moribus hominum et officiis nobilium super ludo scacchorum*, Milan, 1479, in-fol. Une autre édition sans date, excessivement rare, sous ce titre : *Solacium ludi scacchorum scilicet regiminis et morum hominum et officium virorum nobilium*, in-fol., de 39 feuillets paraît être sortie des presses de Kettelaer, à Utrecht, 1473. Les manuscrits de ce traité sont communs. Il fut traduit en français dans le 14^e siècle, par Jean Ferron, dominicain, qui dédia sa version à Bertran Aubery de Tarascon, et par Jean de Vignay, hospitalier de St.-Jacques de

Pas, qui fit sa traduction par de Jean II, roi de France; elle est publiée sous ce titre : le *Jeu des esprits moralisé*, Paris, 1505, in-4°. L'abbé de Nonnoye, dans ses notes sur Ladvocat du Maine, ne croit pas que la traduction de Jean Ferron ait été imprimée; elle existait en manuscrit dans la Bibliothèque du duc de Bretagne (N°. 1521). Dès le 14^e siècle, le livre fut traduit en vers allemands par Conrad de Ammershusem, que l'on accuse d'avoir paraphrasé l'original. On en connaît une traduction en vers allemande, par un anonyme; une version anglaise, par Gintou, et une version hollandaise, plusieurs fois réimprimée dans le 15^e siècle. La version française du livre de Cessoles est aussi recherchée que l'original; elle a pour titre : *Libro di Giocho delli scacchieri intitolato di costumi degl' huomini delli officii de nobili, composto per maestro Jacopo Dacciesole ordine de frati predicatori*, Florence, 1495, in-4°, fig. en bois.

V—VE et W—S.

ESTI (MARC-ANTOINE), récollet de Pavozzo, qu'Adami fait natif de Venise, fut un des plus célèbres musiciens du 17^e siècle. Il était disciple de Carissimi et contemporain de Corelli. Ferdinand III le nomma maître de la chapelle, et il paraît avoir été employé comme ténor à celle d'André VII, en 1660. Cesti ne connaît pas moins puissamment que Corelli les progrès de la musique dramatique. Il s'efforça de substituer à la monotone psalmodie, qui, jusque-lors, en avait fait la base, le genre gracieux dans lequel excella son maître, et il transporta au théâtre les principes que Carissimi avait inventés pour l'église. Il fit représenter sur le théâtre de Venise, de 1649 à 1669, sept opéras : *Orontea*, *César amou-*

reux, *l'Esclave royal*, *Titus*, *l'Esclave fortunée*, *Argenne*, *Genserik* et *Argia*, qui, presque tous, eurent un brillant succès, et furent jouées dans toutes les grandes villes d'Italie. On croit qu'il mit aussi en musique le *Pastor fido* du Guarini. Il n'excella pas moins dans le genre des cantates, et en composa un grand nombre. Son style est large, plein de feu et agréable. Il mourut à Rome en 1688. D. L.

GESTONI (HYACINTHE), naturaliste et pharmacien de Livourne, naquit le 13 mai 1657, au village de Santa-Maria in Giorgio, près de Montalto, dans la marche d'Ancone. Il apprit les éléments de la langue latine; mais ses parents, ne se trouvant pas en état de lui faire continuer ses études, le mirent chez un apothicaire de Livourne, où il demeura deux ans. Sur la fin de l'année 1650, on l'envoya à Rome, où il se rendit fort habile dans son art; il y resta quelques années. Après avoir fait un voyage de quatre mois à Marseille, Lyon et Genève, il retourna à Livourne, où il se fixa. Sa manière de vivre était particulière; comme les pythagoriciens, il ne se nourrissait que de fruits et de légumes; avec ce régime, il prolongea ses jours jusqu'à l'âge de quatre-vingts ans et quelques mois. Il mourut de la gravelle, le 29 janvier 1718. Il a composé plusieurs ouvrages sur l'histoire naturelle. C'est à son seul génie qu'on les doit; car il fut plus occupé à observer la nature elle-même qu'à l'étudier dans les livres. Tous sont écrits en italien, et la plupart sont imprimés dans les œuvres de son ami Vallisneri: I. *Osservazioni intorno alli pellicelli del corpo umano, insieme con altre nuove osservazioni*. Ces observations ont été publiées à Florence en 1687, en forme de lettres, par Redi, sous le nom supposé du docteur Giovan Cu-

imo Bonomi. Cestoni dit, dans cet ouvrage, que la gale est due à de très petits insectes, reconnus et caractérisés depuis par Murray, Wichmann, etc. II. *Vere condizioni della salsapariglia, del modo di conoscer la vera, e di darla, come venga adulterata, ed in quali mali convenga, ed in quale maniera piu efficace: scritte al sign. Giovanni English a Roma.* C'est une lettre qui traite du moyen de distinguer la vraie salsepareille de celle qui est sophistiquée, qui indique les maladies contre lesquelles il faut l'employer, et la manière qui est la plus efficace. III. *Fero modo di dare e preparare la chinachina,* etc.; IV. *Maravigliose scoperte dell' origine di molti animalucci su le foglie de' cavoli,* etc. Ce mémoire a été inséré dans un livre publié à Padoue sous ce titre: *Trattato di remedj per le malattie del corpo humano,* Padoue, 1709, in-4°. V. *Dell' origine delle pulci dall' uovo, e del seme dell' alga marina.* Ce petit ouvrage fut publié par Vallisnieri, avec un de ses traités, à Padoue, en 1715, in-4°. VI. *Is-toria della grana dell' kermès e di un' altra nera grana,* etc., etc.; VII. *Descrizione ossia compendio del balsamo Pinelli,* Bologne, 1696, n-12; VIII. *Memorie concernenti la storia naturale e la medicina, tratte dalle lettere inedite di Giacinto Cestoni, al Caval. Ant. Vallisnieri.* Opuscoli scelti, t. X.

C. et D—P—s.

CÉTHÉGUS (MARCUS CORNELIUS), fut un des premiers et des plus illustres membres de cette famille romaine, et, suivant Horace, affectait un costume particulier :

Fingere cinctatus non exaudita Cethegis (1).

Marcus Cornelius Céthégus vivait pen-

dant la seconde guerre punique. Il fut nommé grand pontife l'an de Rome 559. Deux ans après, élevé à la patrie, il fit rentrer dans le devoir les villes de Sicile qui s'étaient révoltées. Ses talents et sa vertu le firent rendre de la charge de censeur, quand il n'eût pas encore exercé le consulat, ce qui était contre l'usage. L'an 544, il ferma le lustre, et trouva à Rome, dans ce dénombrement, cent trente-sept mille cent huit citoyens. En 538, il fut fait consul, et eut pour département l'Étrurie avec la ville *arim.* Les Étruriens s'étaient presque tous déclarés pour Magon, général des Carthaginois; Céthégus, armé d'un décret du sénat, fit punir avec une justice sévère les principaux coupables, et l'année suivante, n'étant que proconsul, il contribua, plus que tout autre, à la défaite de Magon dans le pays des Gaulois insubriens. Magistrat et guerrier, Céthégus était aussi grand orateur. Cicéron dit qu'il fut le premier Romain qu'on put appeler éloquent, et le poète Ennius l'appelle *la moule de l'éloquence* (*suadae medulla*) (Voy. Tite-Live, liv. XXXI à XXXV).

V—TE.

CETHEGUS (CAIUS), issu d'une extraction noble, et sénateur, était né pour les factions et les complots. Il avait épousé avec chaleur la cause de Marius, et avait été chassé de Rome avec lui; mais quand Sylla l'en emporta, il changea de parti, se jeta aux pieds du vainqueur, l'assura de son dévouement, et obtint de rentrer dans Rome. Après la mort de Sylla, il acquit par l'intrigue et les cabales une si grande influence que, pendant l'absence de Pompée, il fit donner à Antoine un commandement sur toutes les

(1) Les Céthégus conservaient dans leur vêtement l'ancienne manière de leurs pères; ils mé-

prisaient à tunique, ne portaient sous leur habit qu'une espèce de tablier, et avaient la ceinture tout nu.

Méditerranée, et à Lucullus de la guerre contre Mithridate alors qu'il fit une excursion en Espagne pour y lever des troupes. Trouvant des obstacles à ses projets, il eut l'audace d'insulter même de blesser le proconsul Pius. Son crédit à la fin de l'insolence de sa conduite fut la fin de sa vie. Se voyant sous la surveillance des magistrats, il fit la surveillance particulière de sa conduite, il entra, avec empressement, dans la conspiration de Capri pour sa part de diriger le massacre de leurs ennemis. Céthégus était un des conspirateurs écrit à la nation des Espagnols par leurs ambassadeurs pour faire entrer dans le complot. La conspiration fut découverte, et les moyens de conviction furent trouvés, un amas d'armes trouvées dans sa maison, et sa lettre produite aux ambassadeurs. Sa condamnation fut prononcée, il fut aussitôt en prison et exécuté par ordre de Cicéron. Q—R—Y.

URA. Voy. ABRAHAM.

JA (GUTIERREZ DE), poète espagnol, dit Velasquez, Boscan, Garcilasso de la Vega, Diego Mendoza et D. Louis l'honneur d'avoir introduit dans l'Espagne la véritable poésie dans son siècle. Il naquit à Séville, était ecclésiastique, fut docteur en théologie et vicaire d'une des paroisses de Madrid : c'est tout ce qu'on sait de sa vie. On ne connaît que quelques-uns de ses vers, dont il ne reste qu'un petit nombre épars dans les ouvrages espagnols. On croit qu'il avait composé dans sa jeunesse des vers réguliers que celles de son époque romaines ; mais elles ne sont venues jusqu'à Fer-

nando de Herrera loue plusieurs fois Cétina dans son commentaire sur les poésies de Garcilasso de la Vega, surnommé *le Pétrarque espagnol*. Il compare ensemble ces deux poètes pour l'élégance et la correction du style, pour la délicatesse et le charme des vers, et pour les heureuses imitations qu'ils firent l'un et l'autre des meilleurs poètes italiens. Herrera cite plusieurs pièces de vers de Cétina qui confirment le jugement favorable qu'Argote de Molina en a porté dans son Discours sur la poésie castillane. Christophe de Mesa fait aussi l'éloge de Cétina dans son poème intitulé : *la Restauracion de España*. On voit, par les vers imprimés de notre auteur, qu'il eût pu être surnommé *l'Anacréon de l'Espagne*, si cet honneur n'eût été réservé à Villegas. Le parnas de cette nation n'a point de pièces anacréontiques antérieures à celles de Cétina. Il y a de la grâce dans ses madrigaux, qui n'avaient point encore de modèle dans sa patrie ; mais on ne peut faire le même éloge de ses *Canciones*, où, comme l'observe M. Boutherweck, l'hyperbole est poussée jusqu'à l'absurdité.

V—VL.

CÉTRAS, mécanicien, né à Chalcédoine, perfectionna le bélier, machine de guerre fort célèbre dans l'histoire ancienne, et que le hasard avait fait découvrir pendant le siège de Cadix par les Carthaginois. Ceux-ci s'étant emparés d'un fort voisin de la place, et manquant d'outils et d'instruments pour le démolir, imaginèrent de frapper les murs avec un tronc d'arbre que les soldats portaient sur leurs bras, et dont les coups redoublés détruiraient peu à peu les murailles. Un ouvrier de Tyr, nommé *Péphasme*, témoin de cet effet, suspendit le bélier à une autre pièce de bois transversale,

soutenue sur deux poteaux, et employa avec succès cette machine contre les murs de Cadix. Cétras vint ensuite, et plaça tout l'appareil sur des roues; il arma le bélier d'une tête de bronze, couvrit la machine d'une espèce de toit, et garnit les côtés de peaux de buffles, pour que les hommes chargés de la faire mouvoir fussent à l'abri des pierres et des traits. On la trouve représentée sur plusieurs monuments antiques dans ces divers états. C'est dans *Vitruve* que se trouve le nom de Cétras et les détails qui le concernent. Athénée lui donne le nom de *Geras*. I.—S.—E.

CETTO (BENOÎT), savant Hongrois, né en 1751 à Bude, où son père était bourgmestre, fut successivement professeur de belles-lettres à Wesprim, d'éloquence et d'antiquités à Neitra, de philosophie et de mathématiques à Pest, et de théologie au collège protestant de Debreczin. L'excès du travail ayant affaibli sa santé, il donna sa démission, et accepta un emploi d'aumônier à la suite d'un régiment de cuirassiers; l'exercice et la dissipation inséparable de ce nouvel état, le rétablirent, et il y demeura dix ans. Il est principalement connu par la part qu'il prit à la dispute littéraire élevée sur l'origine des Hongrois, entre le jésuite Pray et J.-I. Deseritz. A la mort de ce dernier, le jésuite croyait rester le maître du champ de bataille; mais Cetto ramassa le gant, et publia : I. *Jos. Inn. Deseritii, hungari Nitriensis et Georg. Pray S. J. sacerdotis dissertationes collectae*, etc., Colocza, 1768, in-fol.; II. idem *Pars altera, qua epistola Prayana ad partem primam responsoria, in examen vocatur*, ibid., id.; III. id. *Pars tertia, D. Deguinesii de Sinensium origine ab Aegyptiorum coloniis repetenda disserta-*

tio latinè reddita, Pest, 1768, de GUYONNES). Le P. Pray, puyait sur cette dissertation, pas ces écrits sans réponse: consulter, à ce sujet, *Horan Hung.* C

CÉVA (THOMAS), né à Mi décembre 1648, mort dans la même ville le 3 février 1756. bonne heure dans la compagnie de Jésus, il ne tarda pas à connaître comme mathématicien comme poète. Il inventa un instrument pour exécuter mécaniquement la trisection de l'angle, et fut découvert en 1695. Les liens se rapprochent au marquis de L... qui la publia aussi dans *so des sections coniques*, imprimé plusieurs années après, et fait aucune mention du P. Ceva. Ces poésies latines, on remarque tout le poème intitulé: *Phenomena antiqua*, traduit en vers (sciolti), par Denis-André Magati de Comacchio, 1750. Le *Puer Jesus*, dédié à I^r. roi des Romains, parut et fut également traduit en vers par monsignor Giorgi de Cueda. Les autres ouvrages de Ceva sont : I. diverses poésies latines et italiennes : on y trouve la solution géométrique du problème le plus intéressant de la vie humaine, celui de s'assurer la félicité de la vie présente, qui fait le sujet d'un poème latin de treize livres. II. *Opuscula mathematica* publiés en 1699, où on trouve des considérations assez ingénieuses sur la trisection de l'angle, soit par un instrument mécanique, soit par un cours de certaines courbes. III. Vie du poète Lemène, qui parut en 1706, sous ce titre : *le Vie d'alcune virtù del signor Francesco de Lemene con*

si sulle sue poesie. — Ceva frères, qui, sans égaler son furent aussi des hommes dis- Le premier est *Jean*, com- de la chambre archiducal du : Mantoue, et savant mathé- Il publia : I. *De lineis rectis em secantibus, constructio* Milan, 1678, in-4°. On y ur les centres de gravité, une profonde et supérieure à ce rait publié jusqu'alors. II. *Mathematica*, ibid., 1682, III. *Geometria motus*, Bo- 592, in-4°. Wolf recomman- coup cet ouvrage, qui traite lement du mouvement des I. *Tria problemata geome- osita*, Mantoue, 1710, in- *De re nummaria, quoad fie- , geometricè tractata*, ibid., -4°; VI. *De mundi fabrica, ravitatis principio innixá , luminibus*, etc., Mantoue , in-4°. VII. *Hydrostatica*, 728, in-4°. — Le second, he CEVA, était poète. Il se fit e 1666, et mourut au bourg ère en Toscane, le 28 mai quelques-unes de ses poésies at été imprimées par les soins frère Thomas; elles se trou- i forme d'appendice, à la fin œ de ce dernier, imprimées : en 1752. Il avait traduit en ins la *Jérusalem délivrée*. aduction, qui n'a pas été pu- l'est conservée en manuscrit iche bibliothèque de l'abbé Fr. de Bergame. Le savant abbé , auteur de la *Vie du Tasse*, cette traduction la préférence es celles qui ont été faites, en ns, du même poème. R. G. A (TRÉOBALDO), né à Turin, 7, entra jeune dans l'ordre nes, et fut fait professeur de

belles-lettres à Pise, et ensuite à Tu- rin. Ses supérieurs l'ayant ensuite ap- pliqué à écrire l'histoire de son ordre, il composa d'abord deux vies particu- lières, et fut obligé d'interrompre ce travail, à cause de la querelle qu'il eut avec Biagio Schiavo. Il mourut le 8 octobre 1746. Il a laissé divers ou- vrages, tous en italien; nous ne cite- rons que les suivants : I. *Choix de sonnets, avec des observations criti- ques sur le sonnet en général*, Tu- rin, 1735, in-8°. ; Venise, 1737, in-8°. Dans la préface de cet ouvrage, il prend la défense de la critique de Muratori sur Pétrarque, contre Schiavo, qui, dans sa traduction de la *Rhé- torique* d'Aristote, avait fortement at- taqué cette critique; de-là une guerre littéraire qui dura plusieurs années, et à laquelle beaucoup d'autres écrivains prirent part. II. *Choix de chansons , avec des notes critiques , et une dis- sertation sur les poésies lyriques du P. Ceva*, publié et augmenté par Ignace Gajone, Venise, 1756, in-8°. ; 1758, in-8°. , en italien. C. M. P. CEVALLOS. Voy. ZEVALLOS.

CEZELLI (CONSTANCE DE), née à Montpellier, d'une ancienne et riche famille, épousa le sieur de Barri de St.-Aunez, et se distingua, dans les guerres de la ligue, par une action héroïque, dont l'histoire a conservé le souvenir. Son mari était gouverneur de Leucate, alors petite place du Lan- guedoc. Six mille lansquenets espa- gnols étant débarqués auprès de Nar- bonne, en 1590, le sieur de Barri alla recevoir les ordres du duc de Montmorenci, gouverneur du Lan- guedoc, et fut fait prisonnier en route par les ligueurs; mais il trouva moyen de faire savoir sa détention à Con- stance de Cezelli, qui était alors à Mont- pellier, et il lui enjoignit de se jeter dans Leucate, et de défendre cette

place. Constance s'embarqua à Maguelone, arriva dans la ville, et, par sa présence, ravima le courage de la garnison. Cependant les Espagnols et les ligueurs, ayant le gouverneur entre leurs mains, se présentèrent devant Leucate, persuadés que les portes leur en seraient facilement ouvertes. Constance, vêtue en amazone, une pique à la main, repoussa les assiégeants, et rendit tous leurs efforts inutiles. Outre de honte et de fureur, ils firent dire à cette héroïne que, si elle ne livrait incessamment la place, ils feraient pendre son mari. Constance offrit tout ce qu'elle possédait pour sa rançon; mais il lui fut répondu que le prix de la rançon de son mari était Leucate même, et qu'il allait périr si elle hésitait encore. Alors, les yeux baignés de larmes, Constance s'écria : « J'ai des biens considérables, je les » ai offerts, et je les offre encore pour » sa rançon; mais je ne rachèterai » point, par une indigne lâcheté, une » vie dont il aurait honte de jouir. » Après un nouvel assaut livré avec furie, et repoussé avec courage, les ligueurs firent étrangler le sieur de Barri, et renvoyèrent son corps à Leucate. Le duc de Montmorenci avoit fait conduire dans cette place le sieur de Loupian, prisonnier de guerre; il devait répondre de la vie du gouverneur. La garnison, indignée, demandait sa mort à grands cris, et voulait user du triste droit de représailles; mais Constance de Cezelli refusa constamment aux soldats de leur livrer le prisonnier, montrant à la fois toutes les vertus qui font les héros, la vaillance, la grandeur d'âme et l'humanité. Henri IV reconnut le généreux dévouement de Constance de Cezelli, en lui laissant le gouvernement de Leucate, jusqu'à ce que son fils Hercule eût atteint l'âge de commander. V—VZ.

CHABANNES (ANTOINE comte de Dammartin, grand-maître de France, frère de Jacques I^{er}, favori de Charles VII et de Louis d'abord page du comte de Venise puis du brave Lahire; il fit les premières armes contre les Anglais au siège de Verneuil, et se distingua au siège d'Orléans, en 1428. Il se joignit à Charles de Bourbon de Clermont, pour le gouvernement de l'île de France et du Beauvoisis; il partagea les exploits de d'Arc, sauva Lagny et Compiègne s'étant réuni à Lahire, ravagea le Cambresis, le Hainaut, la Picardie, soumise aux ennemis de l'autorité royale. A la suite de guerres désastreuses, les braves connus sous le nom d'écorchés solidaient la France, portant pillage et incendie. Chabannes ne se permit pas de s'opposer à leurs ravages, et se mit à leur tête, parcourut avec eux la Bourgogne, la Champagne, la Normandie, et porta la terreur de ses armes jusque sous les murs de Bâle, où un concile était assemblé. Chabannes tua ces brigands en 1453, épousa la comtesse de Nanteuil, qui lui apporta le comté de Dammartin, et fut attaché dès-lors à Charles VII, qu'il servit avec zèle. Ce prince l'honora du titre de *capitaine de chevues*, il lui répondit, avec hardiesse que de vérité; « Je » mais écorché que vos ennemis » me semble que leur peu de » plus de profit qu'à moi. » Il fut proposé au roi, Chabannes s'en engageant le dauphin à se

(1) Jacques I de CHABANNES, grand-maître de France, mourut le 20 octobre 1453; dans le combat où le brave Talbot et son fils furent tués à la Vie, par du Plessis, Paris, 1617, 1620. *Hommes illustres de France*. — Un ANTOINE CHABANNES, évêque du Puy, fut créé par ordre de François I^{er}, en 1543, comte de Dammartin.

tents dans la guerre de la ; mais à la paix il revint En 1446, il fit rentrer voir le comte de St.-Paul, laissait l'autorité royale. Il service plus important au ni révélant la conjuration du dauphin (depuis Louis rles fit venir son fils , Chabannes d'imposteur, et un démenti : « Je sais, réhabannes, le respect que je fils de mon maître; mais je à soutenir par les armes la ma déposition contre tous la maison du dauphin qui nteront. » Personne ne se Chabannes présida la comi fut chargée de juger Jac , et l'histoire lui reproche ait adjuger, à vil prix, plus es du condamné. Louis, re-re son père, avait assemblé s aux environs de Valence. s fut chargé de soumettre le , et de s'assurer de la per-dauphin. Le Dauphiné fut nais Louis s'évada, feignant age à St.-Claude. Cependant Il mourut en 1461. Louis sur le trône, et la disgrâce mes fut bientôt aussi grande . été sa faveur. Sa charge de itre de France fut donnée à e Groy. Déjà Chabannes s'é-ait, par la fuite, à la haine uveau maître. Il trouva des reux. Rouhault, maréchal de s, le duc de Bourbon, et les les plus vertueux de la cour ever la voix en sa faveur. Il in de sa retraite, et, fort de cence, il vint tomber aux Louis, le jurant de le faire n toute la rigueur des lois, *insulter sa miséricorde*. Le e fut inflexible, et lui com-

manda de sortir du royaume. Il se tira en Allemagne; ses biens furent saisis. La comtesse, son épouse, se vit réduite à chercher un asyle chez un de ses fermiers. On instruisit le procès de Chabannes; sommé de comparaître, il revint en France, et se constitua prisonnier à la Conciergerie, d'où on le transféra à la tour du Louvre. Il fut déclaré criminel de lèse-majesté. Louis XI, *voulant préférer miséricorde à justice*, continua la peine capitale en un bannissement perpétuel, en lui assignant l'île de Rhodes pour le lieu de son exil; mais bientôt, changeant de résolution, le monarque le fit renfermer à la Bastille. Ses biens furent partagés entre les favoris. En 1465, il s'échappa de sa prison, alla se joindre aux princes révoltés contre le roi, et, la même année, le traité de Conflans le rétablit dans ses biens. L'année suivante, il se réconcilia avec Louis, qui ajouta à la restitution de ses terres la seigneurie de Gonesse, et plusieurs autres propriétés. Son procès fut revu, l'arrêt de sa condamnation cassé; et, afin que sa justification parût plus éclatante, ce fut à Tours, pendant la tenue des états, en 1468, que le monarque la proclama par des lettres patentes. Dès-lors, par un des plus singuliers jeux de la fortune, Chabannes devint l'intime confident de Louis XI. Bientôt il fit déclarer la guerre au duc de Bourgogne, obtint le commandement de l'armée, et, lorsque Louis se trouva prisonnier de son vassal, et qu'il se vit réduit à commander à Chabannes de licencier les troupes, Chabannes, interprétant les volontés secrètes de son maître, sauva le roi et la monarchie. en restant à la tête de ses soldats. Louis lui écrivit bientôt après: « Monsieur le grand » maître, mon ami, vous m'avez bien » montré que m'aimez, et m'avez fait

» le plus grand service que pourriez
 » faire. » Lorsque le monarque institu-
 tua l'ordre de St.-Michel, en 1469, Chabannes fut compris dans la première nomination, ainsi que Gilbert de Chabannes, seigneur de Curton, et sénéchal de Guienne. Lorsque Louis XI envoya le collier de son ordre au duc de Bretagne, ce prince répondit « qu'il ne voulait point tirer au collier » avec Chabannes. » Cette injure était déplacée. Chabannes joignait à une naissance illustre un rang élevé dans l'état, et un grand mérite personnel. Il commanda l'expédition dont le roi le chargea contre le duc de Nemours, le sire d'Albret, les comtes de Foix et d'Armagnac. Jamais sujet ne reçut d'un souverain des pouvoirs plus étendus. Il pouvait disposer des biens des rebelles, les punir ou leur pardonner. Les princes effrayés se soumirent, et Chabannes pardonna. En 1471, la guerre étant de nouveau rallumée entre Louis et le duc de Bourgogne, Chabannes se distingua par d'audacieuses entreprises que le succès justifia. Charles-le-Téméraire se hâta de demander une trêve, dont Chabannes fut nommé l'un des conservateurs. Après l'expiration de la trêve, il se signala par divers exploits dans la Picardie et dans les Pays-Bas. Il passait alors pour le modèle des guerriers. Pierre de Rohan, maréchal de France, son ami, lui fit un jour demander l'épée dont il se servait dans les combats : « Je veux garder, lui écrivit Chabannes, les statuts du défunt roi, qui ne voulait point qu'on donnât à son ami chose qui piquât; mais je l'envoie » à Bajumont, qui vous la rendra; » et il chargea Bajumont de vendre, pour six blancs, cette épée à un pauvre, de faire dire, avec ce prix, une messe à monsieur St. George, de racheter ensuite l'épée, et de la remettre

tre au maréchal de Rohan. (devint enfin suspect au pui sombre et le plus déshiant qu sur la France. Il ne fut plu dans la guerre; mais Loui serva son office de grand- il lui écrivit : « Je n'oublie » les grands services que ve » faits, pour quelque homi » veuille parler. » Chaban sa vieillesse, vivait retiré d lorsqu'en 1485, Charles VI na le gouvernement de l'ik ce et de Paris. Il mourut le bre 1488. Du Plessis, gei bourguignon, fit imprimer de Jacques et Antoine de nes, Paris, 1617, in-8°. O la Bibliothèque impériale, s 8437, un manuscrit intit moires de la vie d'Antoin bannes, extraits des titres logies de sa maison, in-f aussi les Mémoires sur la r Chabannes, par l'abbé de nes, Paris, 1759, 3 partie

V—VE et B-

CHABANNES. V. PALIC
CHABANNES (JEAN DE)
 de Vandenesse, surnommé *Lion*, digne frère de Jacqu haunes, seigneur de la Palie sonnier, à la journée d'Ag lumeux général l'Alviane, t senta à Louis XII sur le cha taille. Il contribua beaucoup de la journée de Marignan.) forcé de rendre à Pescaire | Como, où il s'était renfermé et sans munitions, avec sa c de cinquante lances et ci aventuriers français, il obti pitulation honorable; mais, i des conditions signées, Cor vrée au pillage, et la garnis une partie de ses équipages nesse écrivit à Pescaire, pour

de le convaincre, en combat singulier, qu'il s'était comporté en perfide et en lâche. Pescaire rejeta tout ce qui s'était passé sur l'indocilité des troupes, et ajouta que, si Vandenesse persistait à l'inculper, il mentirait méchamment, et qu'il l'en convaincrerait les armes à la main. Vandenesse envoya jeter le gage de bataille; Pescaire le releva. Cependant, il fut convenu, de part et d'autre, que, pour vider leur querelle, ils attendraient que la paix ou une trêve entre leurs souverains les rendit libres de disposer de leurs vies; mais Vandenesse mourut avant la fin de la guerre. Il se distingua, par de beaux faits d'armes, à la malheureuse journée de la Bicoque. Lors de la retraite de Rebec, en 1524, Bonivet lui confia la garde de l'artillerie. « Oui, dit-il, je vous la garderai, je vous en assure, tant que je vivrai, ou j'y mourrai; » et il tint parole. Il soutenait, avec Bayard, tout l'effort des ennemis, lorsqu'ils tombèrent l'un et l'autre mortellement blessés en même temps. « Vandenesse, dit Brantôme, était fort petit de corsage, mais très grand de courage; de sorte que, dans les vieux romans, on l'appelait le *Petit-Lion*. » V—VE.

CHABANNES. *Voy. ROCHEON DE CHABANNES.*

CHABANON, né à l'île de St.-Domingue en 1750, « avait, dit M. de Fontanes, été dans son enfance et dans sa première jeunesse, dévot comme M^{re}. Guyon. Il avait bien changé dans la suite; il s'était jeté dans l'excès absolument contraire. Il ne croyait pas plus à la religion qu'à l'amour: il se prétendait détrompé. » Cette dévotion ne dura que six mois après sa sortie du collège, et ce qui en détermina la fin fut celle de son aveuglement sur les menées des jésuites pour l'attirer

vers eux. Il avait beaucoup de goût pour la musique, et acquit bien un talent très distingué pour le violon. Ce talent même contribua à succès dans le monde. Après avoir consacré huit ans à la musique, voulut s'adonner aux lettres, et retira entièrement de la société. Il voyait seulement un ou deux amis à des heures qu'il leur avait précrites, à condition encore qu'ils videraient le chercher dans sa retraite. Quelques ouvrages qu'il composa ouvrirent les portes des académies. Il fut reçu à l'académie française la place de Foncemagne, le 20 j 1780; dès l'année 1760, il était à l'académie des inscriptions et belles lettres. Il est mort le 10 juillet 1791. « Chabanon, dit encore M. de Fontanes, eut plus d'esprit que de talent, une érudition égale à son esprit, et un caractère encore préférable à tous ses titres littéraires. » Il cultiva les arts pour eux-mêmes; il s'y dévoua tout entier, sans cueillir le prix de ce dévouement. La faveur publique s'éloigna peu de lui; toujours de ses travaux, et ses confrères accordaient plus d'éclat à ses mœurs qu'à ses écrits.... Les sieurs de ses épîtres sont remplis d'observations ingénieuses qui prouvent la connaissance du monde, de sentiments aimables qui font d'un écrivain, et de morceaux écrits avec une élégance qui annonce le disciple des bons maîtres. Ses conceptions dramatiques n'ont pas réussi. Elles montrent cependant l'esprit exercé et les conceptions d'un homme qui connaît l'art.... Les vers de Chabanon quoiqu'on en trouve d'heureux dans ses épîtres, semblent pourtant le fruit du travail plus que de l'enthousiasme. Son goût, plus cu

naturel, était celui de la réaction, plutôt que de l'instinct. Il paraissait-il moins fait pour la poésie que pour la prose.... Il préfère donc aux ouvrages épiques de Chabanon, ceux qu'il écrits en prose. Sa traduction des *Épiques* de Pindare est d'un style pur, noble, et harmonieux au jugement de Voltaire, qui, comme on sait, n'avait pas un grand fond de respect pour Pindare. Celle de Théocrite est estimable. Ce n'est pas Chabanon aimait beaucoup les poètes anciens qu'il traduisait. C'était un homme infidèle à sa patrie, comme le dit M. de Terrasson;... car il blasphémait Homère, qu'il avait pourtant l'avantage de lire dans l'original... Il publia un ouvrage sur la musique.... Il parla d'une manière qu'il n'a point approfondie. Il n'a point fait un livre plus lu et plus goûté généralement. Ses mémoires, qu'on a publiés après sa mort, promettent peu d'intérêt encore. C'est un tableau naïf de ses habitudes les plus communes et des sentiments les plus vulgaires qui ont occupé sa vie. Il y trace les faiblesses, les enchantements et les peines d'un amour partagé jusqu'au délire de l'enthousiasme, pour trois femmes qui l'ont séduit. » Voici la liste des ouvrages de Chabanon : I. *Éponine*, tragédie, 1762, in-8°. Cette pièce eut de succès; l'auteur en fit depuis un opéra qui fut joué en 1773, sous le titre de *Sabinus*. II. *Éloge de Voltaire*, 1764, in-8°; III. *Sur le goût de la poésie en ce siècle philologique*, 1764, in-8°. On trouve à la suite une *Dissertation sur Homère, l'épique au camp d'Achille*, tragédie en un acte. IV. *Eudoxie*, tragédie, 1765, in-8°; elle n'a pas été représentée; V. *Virginie*, tragédie, reçue

au théâtre Français, mais non représentée; VI. *Discours sur Pindare et sur la poésie lyrique, avec la traduction de quelques odes*, 1763, in-8°; VII. *les Odes pythiques de Pindare, traduites, avec des notes*, 1771, in-8°; VIII. *Vie du Dante*, avec une notice de ses ouvrages, 1773, in-8°; IX. *Épître sur la manie des jardins anglais*, 1775, in-8°; X. *Idylles de Théocrite, traduction en prose avec quelques imitations en vers*, 1775, in-8°; on y trouve la vie de Théocrite, et la traduction du poème de Musis; nouvelle édition, précédée d'un *Essai sur les poètes bucoliques*, 1777, in-8°; XI. *Vers sur Voltaire et son apothéose au Parnasse*, 1779, in-8°; XII. *Observations sur la musique, et principalement sur la métaphysique de l'art*, 1779, in-8°, très-fondu et considérablement augmenté, sous ce titre : *De la Musique considérée en elle-même et dans ses rapports avec la parole, les langues, la poésie et le théâtre*, 1785, 2 vol. in-8°. L'auteur refuse à la musique le pouvoir d'imiter, et renvoie l'expression musicale au rang des clièmes. XIII. *Éloge historique de L.-J.-S. le Féron*, 1791, in-8°; XIV. *Ouvrages de théâtre et autres poésies*, 1788, in-8°. On y trouve l'*Esprit de parti*, comédie en cinq actes; le *Faux Noble*, comédie en cinq actes; la *Toison d'or*, opéra; les opuscules dont nous avons parlé sous les Nos. IX et XI, et quelques pièces fugitives. XV. *Tableau de quelques circonstances de ma vie; Précis de ma liaison avec mon frère Maugris, ouvrages posthumes, publiés par Saint-Ange*, 1795, in-8°. On y trouve, pag. 104 et 185, des anecdotes curieuses sur Voltaire. L'éditeur de ce volume y a, au surplus, ajouté plusieurs pièces

de sa façon. — CHABANON DE MAUGRIS, né en 1736, mort le 19 novembre 1780, était frère du précédent. Il servit pendant quelque temps dans la compagnie des jeunes cadets de la marine, et commanda même une batterie dans l'île d'Oléron; mais l'air de Rochefort l'exposant à des fièvres continuelles, il renonça au service, et se dévota à l'étude. On a de lui : I. *Odes d'Horace, livre III, traduites en vers français, avec des notes*, 1773, in-12 : son frère y eut quelque part; II. *Phlémon et Baucis*, ballet héroïque, 1774, in-8°; III. *Alexis et Daphné*, pastorale, 1775, in-8°. La musique de ces deux pièces est de M. Gossec. IV. Un *Mémoire* dans les *Mémoires de l'Académie des sciences*, quoiqu'il ne fût pas membre de cette compagnie. On a aussi de lui plusieurs pièces pour le clavecin. A. B.—T.

CHABAUD (JOSEPH), oratorien, né à Soleilha, diocèse de Sencz, mort le 11 mars 1762, a fait imprimer : I. *Pièces d'éloquence et de poésie, qui ont remporté le prix au jugement de l'Académie de Pau*, 1746, in-12; II. *le Parnasse chrétien*, 1748, in-12; 1760, in-12. C'est un recueil de poésies de divers auteurs. Il a été réproduit, avec quelques changements, par M. Lablée, sous le titre de *Nouveau Parnasse chrétien*, 1806, in-12; réimprimé avec de nouveaux changements en 1807, in-12. Le P. Chabaud avait obtenu quelques couronnes académiques. Ce fut lui qui remporta le prix d'éloquence à l'Académie française, en 1750. A. B.—T.

CHABAUD (ANTOINE), né à Niemes le 25 février 1727. Après quelques années de service dans l'infanterie, il passa dans le corps royal du génie. Pour se mettre en état d'entrer avec le grade de capitaine dans cette arme, il lui suffit d'une année d'études

à l'école de Mézières. Il avait auparavant appris les mathématiques sa maître, et avec le seul secours des vres. Les archives du département la guerre renferment un grand nombre de mémoires de sa composition sur les différentes parties de son art, mais le plus important de ses travaux est son projet pour les canaux de Picardie. Les ministres St.-Germain et Turgot, peu contents de ce qu'on avait commencé pour joindre la Seine à l'Escaut par l'Oise et Somme, l'avaient chargé d'examiner si cette communication ne pourrait pas s'opérer par une voie plus avantageuse. Son avis fut que la jonction désirée pouvait se faire par l'Oise par la Sambre, sans renoncer à la communication de l'Oise à la Somme par un canal particulier, s'embranchant dans l'une et l'autre de ces rivières. Ce système avait l'avantage d'ouvrir des communications plus étendues, plus utiles en cas de guerre, de les ouvrir dans un pays où elles étaient plus nécessaires, et d'assainir une contrée couverte d'eaux stagnantes. Ces idées obtinrent l'assentiment des savants et des gens de l'art; elles furent particulièrement goûtées par Turgot, et l'exécution en était assurée, si ce ministre fût resté plus longtemps en place. Ses successeurs vinrent à l'ancien projet; Chabaud n'eut pas même la liberté de publier le sien. Il fut cependant cité dans l'*Histoire des Canaux de Lalanc* Condorcet en releva le mérite dans un écrit anonyme intitulé : *Mémoire sur le canal de Picardie*, et, tout récemment, un militaire distingué a développé tous les motifs qui auraient dû lui assurer la préférence. Successivement major et lieutenant-colonel du génie, Chabaud reçut en 1785 l'ordre de se rendre à Constantinople. p

rtifier cette ville et le détroit des lanelles, et pour donner des ennemis aux Turks sur toutes les parties de la guerre. Le zèle de cet art fut moins contrarié par l'ignorance et les préjugés de ceux qui ont l'objet de sa mission, que par les obstacles que lui suscitèrent les arts diplomatiques. L'esprit d'obéissance et le désir de se rendre utile accompagnèrent Chabaud partout où il fut employé, et l'on dut à ses dispositions un grand nombre d'ouvrages intéressants. De ce nombre sont les *Histoires de Montmédi, Péronne, de St.-Quentin et de Compiègne*, écrits pleins de détails curieux et de vues utiles sur les positions militaires, sur l'agriculture, sur le commerce et l'industrie de ces villes. Vers la fin de ses jours, résumant tout ce qu'il avait appris de l'expérience et les travaux de sa vie, il composa la France sous les rapports militaires et politiques, et établit les bases d'un système général de défense sur un grand ouvrage, dont les acquisitions de l'empire français, en tant que nouvelles combinaisons militaires, ont sans doute restreint l'étendue, mais n'ont pas diminué le mérite. Cette circonstance a sans doute empêché la publication de ce livre. L'auteur avait dédaigné de mettre au jour ses ouvrages de littérature et de science dont il s'était occupé dans sa jeunesse. Les seuls écrits qu'il a donnés au public, sont : I. *Observations sur la disposition des pierres de maçonnerie baignées des masses d'eau quelconque, et particulièrement de celles qui sont exposées à la mer*, 1787; II. *Noire sur les volcans et tremblemens de terre*, 1785, dans lequel l'auteur applique la théorie de la pesanteur à feu aux terribles effets de ces

phénomènes, il en explique les causes d'une manière plus satisfaisante qu'on ne l'avait fait jusqu'alors. Chabaud embrassa les principes de la révolution avec chaleur, mais avec sagesse, et il devint en 1790 l'un des administrateurs de son département. Nommé colonel-directeur du génie, il fut obligé d'aller résider à Sette. La croix de St-Louis lui avait été offerte aussitôt qu'il eut eu le temps de service requis; mais protestant, il n'avait pas voulu l'accepter, à cause du serment de catholicité exigé par les statuts. Il mourut à Sette le 5 août 1791. V. S.—a.

CHABERT (JOSEPH-BERNARD, marquis DE), né à Toulon, en 1721, entra fort jeune dans la marine, et se livra avec tant de succès aux observations astronomiques propres à déterminer les positions géographiques qu'on lui confia, lorsqu'il n'était encore que garde de la marine, le commandement d'un bâtiment, avec lequel il corrigea les cartes de plusieurs lieux dont les longitudes et les latitudes n'étaient pas même connues avec l'exactitude que la sûreté de la navigation exige. En 1753, il fut enseigne à bord d'un vaisseau du roi, et parvint successivement jusqu'au grade de lieutenant général des armées navales. Il mourut le 2 déc. 1805, âgé de quatre-vingt-deux ans. Ses services militaires lui firent autant d'honneur que les nombreux travaux auxquels il s'est livré pour perfectionner l'hydrographie. Nous avons de lui un *Voyage fait en 1750 et 1751 sur les côtes de l'Amérique septentrionale*, Paris, imprimerie royale, 1755, in-4°; ce voyage fait partie de la collection de l'académie des sciences. On n'y trouve rien de ce qui regarde les mœurs et les peuples de cette contrée; mais ses observations astronomiques et ses obser-

s, qui ont servi à placer les côtes de l'Acadie suivant leur véritable étendue, y sont donnés avec beaucoup de détails. Chabert avait aussi rassemblé des matériaux, avec lesquels il était rédigé un Atlas général des côtes de la mer Méditerranée. La plupart des cartes de cet Atlas étaient terminées en 1791, époque désastreuse qui s'éloigna de sa patrie. Lorsque les temps plus heureux lui permirent de se rapprocher, il s'occupait sans cesse, malgré la privation de la vue, d'être la dernière main à ce travail; il ne put jamais terminer ce grand ouvrage, et réunir toutes ses cartes dans un seul corps. Chabert a joui de plusieurs avantages remarquables; un grand marin, il a toujours commandé les bâtiments en chef, à l'exception d'une seule campagne; et, comme capitaine, il fut membre du bureau des cartes, et associé à presque toutes les académies de l'Europe. R—L.

CHABOT (PHILIPPE DE), connu sous le nom d'*amiral de Brion*, comte de Carni et de Busançois, naquit d'une famille illustre, originaire du Poitou, élevé dans le château d'Amboise, par François I^{er}, Anne de Montmorency, Montcheu et Robert de la Moignon, prince de Sedan. Jouer à la carreau, tirer de l'arc, tendre des filets, courre le daim et le cerf dans les bois, monter des chevaux, briser des lances furent les jeux et les premiers exercices du prince et de ses favoris. Le prince n'était encore que comte de Goulême : « Un jour, dit Brantôme, qu'ils estoient en leurs goguettes et gauderies, ils vinrent à dire audit comte, quand il seroit roy, quels titres il leur donneroit... M. de Montmorency dit qu'il voudroit un jour estre connétable; Brion dit qu'il voudroit estre amiral, et Montcheu premier maître d'hostel. Selon le

» souhait fait, au bout de quelque temps, le roy les pourvut tous trois, » et les apointa desdits états. » Après l'évasion du connétable de Bourbon, François I^{er}, qui était à Lyon, craignant qu'il n'éclatât quelque sédition dans Paris, se hâta d'y envoyer la reine et les princes ses fils, comme gages de son affection, et Philippe de Chabot, pour expliquer au parlement et à l'hôtel-de-ville la trahison du connétable et la conduite de son maître. Cette mission eut le plus heureux succès. En 1524, Chabot se jeta, avec deux cents lances et trois mille fantassins italiens, dans la ville de Marseille, qu'assiégeaient Pescaire et Bourbon, avec l'armée de Charles-Quint, qui fut obligée de lever le siège. En 1525, Chabot eut le malheur d'opiner, avec Bonivet, pour la bataille de Pavie. Il se battit en brave, et fut fait prisonnier. « Il y fit si bien, dit Brantôme, » que le roi lui donna la charge d'amiral. » Bonivet l'avait laissée vacante en cherchant et trouvant la mort dans les champs de Pavie. En 1529, François I^{er} chargea l'amiral de se rendre en Italie, pour y faire ratifier par Charles-Quint, le traité de Cambrai. Il rappela les Français et les Italiens qui tenaient encore une partie du royaume de Naples, et fit évacuer par les Vénitiens les cinq ports de la Pouille. En 1555, il fut chargé du commandement en chef dans la guerre contre le duc de Savoie. Il s'empara de Chambéri, de Montmélian, et de presque tout le Piémont; Turin lui ouvrit ses portes. Il assiégeait le duc dans Verceil, lorsqu'il se laissa persuader par le cardinal de Lorraine, qui allait négocier la paix à Rome, de ne pas poursuivre ses succès. Le cardinal ne lui avait montré aucun ordre à cet égard, et l'amiral fit une faute dont François I^{er} conserva toujours le souvenir.

Chabot eut le malheur de venir se mêler aux intrigues de la cour. Elle était partagée entre le dauphin, qui périt par le poison, en 1536, et le duc d'Orléans, son frère, qui régna dans la suite sous le nom de *Henri II*. Le connétable, réuni à Diane de Poitiers, était chef du parti du dauphin; l'amiral, alié à la duchesse d'Étampes, était à la tête du parti du duc d'Orléans. Les deux chefs commencèrent par se craindre, et finirent par se haïr. Chabot était le seul gentilhomme de France qui traitât d'égal à égal avec le superbe connétable; et, tandis que le chancelier et les cardinaux lui donnaient le titre de *monseigneur*, l'amiral continuait de l'appeler, comme aux jours de leur éducation commune, *bon compagnon et mon frère*. Lorsqu'en 1541, François I^{er} résolut de faire rechercher juridiquement ceux qui s'étaient enrichis aux dépens de l'état, le faste de Chabot fournit au connétable l'occasion qu'il cherchait de le perdre. Il présenta au roi des cahiers d'informations qu'il avait fait recueillir en Bourgogne et dans différents ports de mer. Le chancelier Poyet, après les avoir lus, déclara qu'ils contenaient la preuve de vingt-cinq délits emportant la peine capitale. Chabot osa parler au roi avec trop de fierté; il fut arrêté et constitué prisonnier au château de Melun. Une commission, composée de maîtres des requêtes et de magistrats pris dans des cours souveraines, fut chargée de le juger; le chancelier, vendu au connétable, présida la commission. Toutes les accusations se réduisaient à ces deux chefs, que l'amiral avait, de son autorité, laissés à son profit les droits perçus sur la pêche du hareng, et que, dans son gouvernement de Bourgogne, il s'était approprié certains droits réservés pour l'entretien des villes de

guerre. Sa défense présenta j moyens d'excuse que de justifi Il fut déclaré, le 8 février 154 vaincu de concussions, d'exa de malversations et autres entr sur l'autorité royale, conda 15,000 liv. d'amende, au ba ment, et à la confiscation de se Le chancelier Poyet, en faisa ger le jugement, pendant la r permit d'ajouter à la clause du l sement, ces mots : *sans pouve rappelé pour quelque occas mérite que ce soit; aux mots t sions et malversations, il ajoa d'infidélités, de déloyauté, et par ses menaces, les juges in de signer sa rédaction. Dans porte qu'un des magistrats jo sa signature le mot latin *vi*, en tères presque imperceptibles, signifiaient qu'il céda à la violer jugement fut présenté à Franço qui l'approuva; mais la rigou monarque s'évanouit devant les de la duchesse d'Étampes. Chal tint de faire mettre de nouvelles sous les yeux de la commissio en maintenant le premier jugt déclara l'amiral exempt du cri lèze-majesté et d'infidélité au p chef. Bientôt il lui fut permis raitre à la cour: « Eh bien, le » roi, vanterez-vous encore vo » nocence? — Sire, répondit » trop appris que nul n'est in » devant son Dieu et devant » mais j'ai du moins cette cons » que toute la malice de mes e » n'a pu me trouver coupabl » cune infidélité envers votre » té. » Il obtint des lettres de fut déchargé de l'amende, et dans ses emplois; mais le clu ent l'attention d'insérer dans tres l'arrêt de condamnation t tier, et d'ajouter qu'il avait et*

su du roi, et muni de
tion. C'était ôter à l'ami-
n de révision. Il ne tarda
gé : le connétable fut dis-
etira à Chantilly. Chabot
de Tournon se partage-
dre du roi, les fonctions
sait dans le ministère. La
onnétable avait entraîné
ncelier. Le triomphe de
complet; mais il ne put
a jouir; son jugement lui
n coup mortel. « Depuis,
me, le pauvre homme ne
son corps, car dès-lors
s'arresta et cessa tout à
elle véhémence de peur,
i depuis il ne le put re-
u jamais put estre trouvé
re grand et expert méde-
t. » Il mourut le 1^{er} juin
e put voir le chancelier
n jugement la même an-
roches concernant le pro-
tal formèrent seuls, dans
célèbre, soixante-douze
ation. (Voy. POYET.) La
l'ampes obtint, le 24 mars
rêt du parlement qui dé-
nral de tout crime. Pierre
ricain, prononça l'oraison
Chabot, et la fit imprimer
e intitulé : *La déploration
humaine*, Paris, 1543,
. On trouve dans le 6^e. livre
ches de Pasquier, des dé-
i sur le procès extraordi-
Philippe Chabot. Le La-
lacé son éloge dans le se-
les *Mémoires de Castel-*
1659, in-fol. On con-
bibliothèque impériale un
uscrit des *Lettres de l'a-*
Brion, écrites en 1525,
fol., N^o. 8591, 8592.
abot ne se soit pas person-
ignalé comme amiral, il

ne négligeait pas la marine, et on lui
doit l'idée de la colonie du Canada
(Voy. Jacques CARTIER). On conser-
ve encore quinze cartes marines et
autres, dessinées sur parchemin, qui
proviennent de son cabinet et qui for-
ment un des plus curieux morceaux
de géographie du commencement du
16^e. siècle. Le tombeau de Philippe de
Chabot a été transféré de l'église des
Célestins de Paris au musée des Mo-
numents français. La postérité mas-
culine de l'amiral finit à son fils, qui
ne laissa que des filles; mais sa mai-
son était divisée en plusieurs bran-
ches; il était oncle de Jarnac, fameux
par son duel avec la Chateigneraie (V.
CHATEIGNERAIE). C'est Henri Chabot,
petit-fils de Jarnac, qui a commencé
la branche des ducs de Rohan-Chabot,
par son mariage avec Marguerite, hé-
ritière de Henri, duc de Rohan. Cette
branche des Chabot est la seule qui
subsiste aujourd'hui. V—VE.

CHABOT (GAULTIER). Voyez
GAULTIER.

CHABOT (FRANÇOIS), né en 1759
à St.-Geniez, dans le Rouergue. Son
père, qui était cuisinier du collège de
Rhodéz, eut la facilité de lui faire
ses études à peu de frais. Chabot avait
beaucoup d'esprit naturel et une ima-
gination très ardente. Ses professeurs
le prirent en amitié, et s'appliquèrent
surtout à lui inspirer des sentiments
religieux. Le jeune homme écouta leurs
leçons avec avidité; mais alla beau-
coup plus vite qu'ils ne le voulaient
sans doute eux-mêmes: il devint dé-
vot à l'excès, se fit capucin, reçut la
prêtrise, et fut peu de temps après
gardien de son convent. Devenu di-
recteur des consciences, il voulut
connaître les auteurs profanes de son
siècle qui pouvaient les égarer. Cette
lecture donna une autre direction à son
imagination. Toute sa ferveur l'abau-

donna, et le rigide capucin devint tout à coup un moine débauché qui fut le scandale de la ville de Rhodéz. L'assemblée constituante ayant supprimé les congrégations religieuses, Chabot sortit des premiers de son monastère, et continua, pendant quelque temps, d'exercer les fonctions ecclésiastiques, en se rangeant dans le parti de ceux de ses confrères qui se soumièrent à la constitution civile du clergé. Le nouvel évêque de Blois le choisit pour son grand-vicaire, le présenta aux électeurs du département de Loir-et-Cher, comme un zélé partisan du nouvel ordre de choses, et ils le choisirent pour leur député à l'assemblée nationale. Chabot ne démentit pas l'opinion que ses commettants s'étaient faite de lui, ou plutôt dépassa de bien loin toutes leurs espérances. Il parlait avec beaucoup de véhémence et de facilité, et surtout avec une imperturbable audace. Il avait entendu dire que les états libres ont besoin d'une grande agitation pour se soutenir, et il ne cessa de se tourmenter pour en produire autour de lui. Tous ceux qui n'étaient pas de son parti, les ministres, le roi, ses propres collègues, étaient chaque jour l'objet de ses dénonciations; une de ses plus remarquables victimes fut le duc de Brissac, qu'il parvint à faire décréter d'accusation. Enfin, il fut un des hommes qui contribuèrent le plus à détruire ce qui restait encore du trône des Bourbons en 1792. On avait imaginé, quelque temps avant le 10 août, l'existence d'un comité autrichien, et l'on alla jusqu'à indiquer sérieusement, dans un discours public à la tribune de l'assemblée, le château de Bagatelle, comme le lieu où l'invisible comité tenait ses séances. Chabot se dévoua, en véritable Scythe, pour faire croire à la multitude la réalité du ce fantôme, et il

indiqua devant l'assemblée les circonstances, d'un ton que les ministres qu'il y mettait, crurent qu'ils garderaient le silence. Ils députèrent Chabot, avec deux collègues : un juge de *Etienne Larivière*, la mandant d'amener; Chabot vit dans l'ordre dit contre l'inviolabilité des députés. Larivière fut démissionnaire, et envoyé à la halle; il périt depuis d'une manière affreuse. A peu près le même temps, Chabot se fit élire député par six hommes affidés que ces six hommes commencent par lui la liste des députés patriotes. On a vu le temps qu'il avait pu faire passer deux de ses collègues et de porter son corps au faubourg St.-Antoine contre la cour la fureur le 20 juin et dans la nuit du 10 août 1792, Chabot se fit élire député de ce faubourg, et y prêcha l'insurrection avec violence. Le 10 août, cependant quelques minutes à la mort, et le 20 août, le timable abbé Sicard lui survécut. Après les événements, il dénonça à la multitude la pluralité de députés de l'assemblée, comme auteurs des malheurs qui venaient de se faire par leur obstination à continuer la Fayette, commanda un décret de mission. Il n'avait pas cessé de parler pendant toute la session, et fut choisi pour député à l'assemblée par le département qui

ée législative, et il poursuivit le même ardeur, contre les fédéralistes qu'il avait adoptés sous Louis XVI; mais il eut un peu de succès dans cette nouvelle voie. Il vit dans les premiers rangs, les grandes crises; mais il fut éclipsé par des hommes plus vaillants et plus puissants que lui, dans la foule des révolutionnaires. Tout en tirant parti de l'infatigable capucin, il courait la même carrière, et ne voulaient pas se rendre aux avantages de la vicieuse ancienne constitution, si opposé au système qu'il jouait alors, lui attira les railleries et les sarcasmes de tous les fédéralistes, qui le rendirent ridicule pour ses partisans. Il avait fait dans le monde la malpropre qu'on a reprochée à son ordre: sa tête crasseuse, il avait le cou et la poitrine découverts, une jambe nue au lieu d'habit, les jambes nues au lieu d'un pantalon d'une étoffe grossière; en cet état qu'il se présentait à la barre et au public. Ce fut lui qui proposa de donner aux jeunes gens, au lieu de la dénomination de fédéralistes; et qui proposa de chasser de la république tous ceux qui n'avaient pas les mains calleuses, et de distribuer leurs propriétés aux citoyens utiles. Parmi les victimes de sa politique, on cite le père Venance, un ancien confrère, qu'il fit périr sur l'échafaud, pour se venger de ce que son confrère avait autrefois fait des services pour lui. Ce fut encore Chabot qui proposa d'adopter la qualification de montagnards par les députés de son parti, et qui se tenait constamment sur les bancs les plus élevés de la salle. Eulot obtint le décret qui métamorphosait momentanément la cathédrale en Temple de la Raison

(voy. CROUETTE), et finit par se marier avec une Autrichienne, nommée Léopoldine Frey, de Brünn en Moravie. Il invita tous les membres du club des Jacobins à ses noces; mais déjà son influence commençait à baisser, et son alliance avec la jeune Autrichienne ne l'augmenta pas. Les deux frères de la malheureuse Frey, l'un et l'autre barons allemands, étaient venus en France, comme beaucoup d'autres étrangers, pour tâcher de s'enrichir au milieu du désordre, et ils avaient sacrifié leur sœur à Chabot dans cette intention. Ils se trompèrent cruellement: depuis que les chefs du parti fédéraliste avaient disparu, Robespierre immolait à sa sûreté ou à ses vengeances tous ceux dont il craignait l'ascendant ou les contrariétés: députés et autres étaient frappés sans distinction. Chabot, craignant de voir l'orage arriver jusqu'à lui, essaya de le conjurer; il se plaignit de ce que les députés, même montagnards, étaient espionnés, menacés, et réclamés, mais trop tard, l'inviolabilité qu'il n'avait pas reconnue pour ses collègues: il alla même jusqu'à déclarer qu'il fallait un parti d'opposition, un côté-droit dans l'assemblée, et qu'il en formerait un à lui seul. Ce langage ne plut pas à quelques-uns de ses collègues. Il fut arrêté et mis au secret dans la prison du Luxembourg. On l'accusa d'avoir, de concert avec ses beaux-frères et quelques autres députés, cherché à s'enrichir sur des effets de l'ancienne compagnie des Indes, en falsifiant une loi rendue à cet égard. Cette affaire très obscure ne fut jamais éclaircie, et il importe peu qu'elle le soit aujourd'hui. Chabot, du fond de son cachot, rappela en vain à Robespierre son dévouement pour lui et les services qu'il lui avait rendus: le tyran fut inflexible. Voyant qu'il n'y

avait plus d'espoir, il demanda du poison à sa femme, qui vint à bout de lui en faire tenir. Il l'avala courageusement; mais se sentant les entrailles déchirées, il poussa des cris affreux, appelant du secours. On imagina que le feu était dans sa chambre; les prisonniers accoururent; le concierge ouvrit, et on vit le malheureux se roulant par terre dans des convulsions épouvantables, implorant la pitié des nombreux détenus renfermés au Luxembourg par suite de ses violences et de ses dénonciations. Le docteur Saiffert, l'un d'eux, lui fit donner du contre-poison, et Chabot conserva assez de vie pour aller la perdre trois jours après sur l'échafaud, le 5 avril 1794. Il était âgé de trente-cinq ans. Ses beaux-frères subirent le même sort. B—U.

CHABRÉE (DOMINIQUE), médecin et botaniste, né à Genève, exerçait la médecine à Yverdon vers le milieu du 17^e siècle. Il est connu par un ouvrage de botanique, et pour avoir concouru à la publication de *l'Histoire des plantes*, de Jean Bauhin. François-Louis de Grafenried, seigneur de Guetzensee, qui était alors bailli à Yverdon, résolut, par amour pour les sciences, et pour honorer la mémoire du célèbre Jean Bauhin, de faire mettre en lumière le chef-d'œuvre de ce grand botaniste, son *Histoire universelle des plantes*, que lui, ni son gendre Cherler, n'avaient pu faire paraître avant leur mort. Grafenried tira ce grand ouvrage de l'obscurité où il était depuis trente-huit ans; il fournit généreusement aux frais de l'entreprise, qu'il fit exécuter sous ses yeux, et il chargea Chabrée de surveiller l'impression et l'arrangement des figures qui devaient être insérées dans le texte. Le premier volume parut à Yverdon en 1650, in-fol.; le second et le troisième en 1651. Chabrée

s'acquitta de cette commission beaucoup de négligence; car, sieurs endroits, il y a des omissions de figures. Quinze ans après, comme de lui, un ouvrage; il réunit toutes les parties en un seul volume in-fol., et de courtes descriptions; mais subsister le plus grand nombre d'erreurs qui se trouvaient dans l'édition; il y inséra un petit nombre de plantes nouvelles, et, sous le nom de *selinum*, auquel on a de nos jours donné le nom de *selinum Chabræi*; cet ouvrage fut publié sous ce titre : *Stirpis et sciagraphia cum scriptis eas consensu et dissensu*, 1666, in-fol., chez Gamon pierre; il fut réimprimé en 1711 par Samuel de Tournes, et repré la même ville, avec un titre différent : *Omnium stirpium phia et icones quibus plantarum in hortis et in urbium foris et in Genève*, J.-Ant. Chouet, 1711, in-fol.; mais il est à présumer que la même édition, à laquelle on a depuis changé le frontispice, est mal imprimée, et n'a point de grandes connaissances. Malgré ces défauts, il a été recherché et devenu rare. Chabrée aurait pu être plus utile, en citant les noms dans la grande bistoire de J. Bauhin *Pinax* de Gaspard, ce qui a été la concordance des noms de qui se trouvent dans les deux ouvrages des deux illustres; mais n'y a que Tournesfort qui l'a dans ses *Institutiones*. Adanson a donné, en son honneur, le genre de *Chabrea* au genre de *platanus*. Linné avait précédemment nommé *Peplis*, mais il n'a pas été

BRIAS, général athénien, des- sans doute de Chabrias, qui, Égoras, son gendre, comman- née que les Athéniens envoyè- ntre Pisistrate et ses fils. Cœui ous avons à parler fut dans sa e disciple de Platon. Les Athé- lui ayant donné, l'an 572 av. le commandement d'un corps pes étrangères qu'ils entretè- à Corinthe, il fit dans la Laco- sieurs incursions qui furent très- ses. Dans une de ces occasions, is se mit à sa poursuite avec es très supérieures auxquel- chappa avec beaucoup d'adres- rassembla ses troupes et son ur un endroit élevé, y fit al- de grands feux, comme s'il y passer la nuit, et décampa lors- obscurité fut venue, sans être par Agésilas, qui s'était placé à ades de lui pour l'attaquer dès jour serait venu. L'an 588, il barquer dans l'île d'Égine avec isseaux, et défit quelques trou- maudées par Gorgopas, Spar- qui fut tué dans le combat. Lors- paix fut rétablie dans la Grèce, roya dans l'île de Chypre, au s d'Evagoras, roi de Salamine, était révolté contre le roi de ; Chabrias lui rendit de très- services, et lui fit obtenir une onorable. Il passa ensuite en e pour commander les troupes is, qui était aussi en révolte ou- contre le roi de Perse; mais les iens le rappelèrent sur les plain- i leur furent faites par Pharna- Les Thébains ayant 579 avant chassé la garnison que les Laco- niens avaient mise dans la Cad- contre la foi des traités, les Athé- se trouvèrent entraînés dans leur ar la tentative que fit Sphodrias s'emparer du Pirée. Ils choisi-

rent Timothée et Chabrias pour géné- raux. Ce dernier partit sur-le-champ, souleva l'Eubée et les îles Cyclades contre les Lacédémoniens, et revint à Athènes prendre le commande- ment d'un corps de cinq mille hom- mes destiné à secourir les Thébains. De concert avec Gorgidas, leur gé- néral, il sut éluder tous les efforts d'Agésilas, qui, venu dans la Beotie avec des forces considérables, cher- chait à amener une action décisive. Se trouvant une fois vivement pressé par ce général, qui, après quelque avantage obtenu sur les troupes lé- gères, était venu attaquer le corps d'armée, Chabrias ordonna à ses sol- dats de rester immobiles, le genou gauche appuyé contre le bouclier, et la lance en avant. Agésilas, voyant ce front hérissé de fer, n'osa pas atta- quer, et prit le parti de retourner dans la Laconie. Chabrias se sut si bon gré de cette invention, que, lorsqu'on lui érigea une statue à Athènes, il se fit représenter dans l'attitude qu'il avait fait prendre à ses soldats. Plus- ieurs savants ont cru reconnaître ce monument, dans la statue appelée communément *le Gladiateur*. L'an 576 av. J.-C., il défit vers Naxos l'es- cadre des Lacédémoniens, commandée par Pollis, et rendit aux Athéniens l'empire de la mer qu'ils avaient per- du depuis la bataille d'Ægospotamos. Un nouveau traité de paix ayant été conclu par les soins d'Artaxercès Mnémou, les Grecs posèrent tous les armes, à l'exception des Lacédémo- niens et des Thébains, qui continuè- rent la guerre. Les Athéniens restèrent d'abord neutres; mais, après la bataille de Leuctres, ils crurent devoir prendre le parti des Lacédémoniens, et Cha- brias avait été envoyé à Corinthe, re- poussa les Thébains qui cherchaient à s'emparer de cette ville. Il alla ensuite

dans la Béotie; mais ayant laissé surprendre Oropo par les exilés et les Thébains, il fut rappelé, et accusé de trahison; il se vit abandonné de tous ses amis, et Platon seul le suivit pour rendre témoignage en sa faveur. Il fut cependant absous, malgré le talent que déploya, dans cette occasion, Callistrate, l'un de ses accusateurs; mais le séjour d'Athènes lui paraissant dangereux, et s'accordant peu d'ailleurs avec son goût pour le faste et la dépense, il accepta les propositions de Tachus, roi d'Egypte, qui avait déjà Agésilas à sa solde, et il alla prendre le commandement de ses forces navales. Tachus, trahi par Agésilas, ayant été obligé de prendre la fuite, Chabrias revint à Athènes, et les Athéniens l'envoyèrent dans la Thrace prendre le commandement de l'armée qu'ils entretenaient pour faire la guerre à Cersobleptes. A son arrivée, il trouva cette armée licenciée, parce qu'Athénodore, à qui il succédait, avait manqué d'argent pour la payer; il se vit obligé de signer avec Cersobleptes un traité de paix désavantageux, et les Athéniens, ne l'ayant pas approuvé, envoyèrent des députés pour en conclure un nouveau. Peu de temps après (558 av. J.-C.), éclata la guerre sociale entre les Athéniens, d'une part, et, de l'autre, les peuples de Byzance et des îles de Chios, de Rhodes et de Cos. Les Athéniens donnèrent le commandement de leurs forces à Charès, que Chabrias suivit comme général en second, suivant Diodore, ou comme simple volontaire, si l'on en croit Cornélius Népos. Ils allèrent d'abord attaquer Chios, et Charès, voulant l'attaquer en même temps par terre et par mer, confia le commandement des vaisseaux à Chabrias, qui ne revint à forcer l'entrée du port; mais n'ayant pas été suivi par le reste de

l'escadre, il se trouva entouré de toutes parts, et périt en défendant son vaisseau, quoiqu'il eût pu échapper en se jetant à la mer. La perte fut vivement sentie et on décerna les plus grands honneurs à sa mémoire. Démosthène avait pris, dans le cours de sa vie, dix-sept villes, soixante-dix vaisseaux, et fait trois mille prisonniers, cent dix talents dans le trésor public, et érigé un grand nombre de statues sans que les ennemis en eussent profité. On lui a érigé un seul pour l'avoir ajouté, ce qui est le plus grand honneur qu'on puisse faire d'un général, à la liste des Athéniens, sous son nom. Les ennemis, n'ayant pas perdu une seule ville, une seule forteresse, un seul vaisseau, ni même un seul citoyen. Il y a sans doute quelque chose de surabondant dans cet éloge, mais on ne sera pas surpris, lorsqu'on verra que Démosthènes disait cela en l'honneur des immunités accordées à son père, le fils de Chabrias. Cependant, ce que nous avons dit suffit pour donner une idée juste des talents de ce général, qui aurait sans doute été encore plus grand qu'il ne l'a été, si l'on avait une époque plus heureuse pour lui. On ne le voit pas dans Plutarque, ce qui le rendait lent à l'action, et paraissait lourd; mais il se distingua au moment du combat, et fut alors téméraire. Il reconnut le mérite de Phocion, et se contenta de le pousser dans la carrière de la gloire. Sa vie, par Cornélius Népos, ne nous apprend pas beaucoup de choses; on s'en trouve plus de détails dans l'histoire grecque de Xénophon, qui nous raconte la bataille de Mantinée, quatre ans après la mort de Chabrias; mais la vie de cet écrivain pour les Latins, par Cornélius Népos, ne lui a pas permis de nous en dire de grands hommes ailleurs que dans son pays, et il a fait tous ses efforts

er les talents de ceux qu'A-
son héros favori, avait eus
tagonistes.

C—R.

BRIT (PIERRE), conseiller au
souverain de Bouillon et avo-
parlement de Paris. C'est un
mes auquel on entreprit dans
passé de faire une grande ré-
L. Les vrais principes du gou-
ent et de la législation fran-
'étaient perdus, suivant quel-
s, sous les règnes de Louis XII,
i IV et de Louis XIV; pour les
er, il fallait aller les chercher
lois des Goths, des Bourgui-
t des Alains. Chabrit se char-
ce travail. Il fouilla dans une
ne beaucoup d'autres avaient
ie avant lui. Il n'eut de part-
que la manière dont il traita
et. « J'ai voulu abrégé et ap-
ndir, » dit-il. Tout se resserre
m livre, les vues, les chapi-
phrases. Il a des chapitres de
i quatre phrases, des phrases
ou quatre mots; mais il est
sans être précis. Il dit avec
ap d'emphase des choses très
nes, et ses réflexions, comme
arque Camus, perdraient une
part de l'admiration qu'on solli-
leur faveur, si elles eussent été
es en termes plus simples et
obscurs. N'ayant pas de style à
tenta de s'approprier celui de
quieu, et son premier volume
ient pas une phrase qui ne soit
: sur une phrase de l'*Esprit*
is. Il cherche à en imiter, non
ent la manière, mais encore
nières : ce défaut se fait moi-
uer dans le deuxième volume.
te Chabrit est fort sobre de ci-
; on dirait qu'il craint de pa-
érudit. Ses jugements sont en
l faux. Tout ce qu'il dit du
omain est dicté par la plus in-

L.

juste prévention. Il est loin d'y voir,
comme le sage Robertson, un des
moyens les plus actifs de la civilisa-
tion de l'Europe moderne. Il paraît
qu'il en avait très peu lu le texte. Son
livre fut excessivement proué quand
il parut; l'académie française dé-
cerna à l'auteur le prix fondé par
M. de Valbelle, pour l'ouvrage le plus
utile; Diderot voulut l'envoyer à l'im-
pératrice de Russie, pour l'aider dans
la composition d'un code qui fut an-
noncé avec tant de bruit en Europe,
et dont il n'a jamais existé que les
instructions, données sous le nom de
cette princesse, et qu'un Français,
établi à St.-Pétersbourg, lui composa
de divers passages de Montesquieu
et de Beccaria. On a conservé la
lettre qu'il lui écrivit à ce sujet. La
mort empêcha l'exécution de ce pro-
jet. On loue d'ailleurs les mœurs et le
caractère de Chabrit. Il mourut jeune
et pauvre à Paris en 1785. On assure
qu'il s'empoisonna, désespéré de ne
pouvoir payer une dette à son échéan-
ce, et, ce qui est affreux, le soir même
de sa mort, on apporta chez lui de
l'argent qu'il n'attendait pas. Le titre
de son livre est : *De la monarchie
française et de ses lois*, Bouillon, so-
ciété typographique, 1783, 1784, 2
vol. in-8°.

B—1.

CHABROI (GUILLAUME-MICHEL),
avocat du roi au présidial de Riom,
naquit dans cette ville en 1714, d'une
famille remarquable par les magistrats
et les militaires distingués qu'elle a pro-
duits. Il a publié, en 1784, un *Com-
mentaire* en 4 vol. in-4°, sur les cou-
tumes d'Auvergne. On y reconnaît un
profond jurisconsulte et un guide sûr
dans le droit romain et le droit coutu-
mier. En tête de ce *Commentaire* se
trouvent des dissertations historiques
tenant à l'histoire générale, et dont
l'auteur s'est habilement servi pour

recevoir un grand nombre de questions importantes. Le 4^e. volume est un recueil de monuments historiques, généalogies et de notes sur toutes les localités de la province d'Auvergne; y trouve une foule de choses que chercherait vainement ailleurs : notes, souvent minutieuses, sont en général très exactes. Quoique le titre de l'ouvrage ait beaucoup perdu de son intérêt par la nouvelle législation, on peut encore le consulter avec fruit, sous le rapport du droit ancien. Zélé pour sa patrie, et plus particulièrement pour la ville qui vit naître, Chabrol en a développé constamment les intérêts dans nombreuses députations dont il a été chargé. Il a eu l'occasion d'exposer différents points historiques, et a fait avec une érudition et une exactitude peu communes. Ses mémoires ont été notés dans la *Nouvelle Bibliothèque historique de France*, t. III, p. 502. Louis XV lui accorda, en 1757, des lettres de noblesse, dans lesquelles il fut rappelé qu'il était issu des comtes d'Arnauld et de Jean de Beauvais, auteur d'une *Paraphrase sur la coutume d'Auvergne*. Il fut nommé conseiller d'état par Louis XVI, le 1^{er} mars 1780, et mourut à Riom le 2 février 1792. Z.

CHABRY (MARC), peintre et sculpteur, né en 1660 à Barbentane, selon d'autres, à Lyon. Il se maria dans cette dernière ville en 1684, et fit un grand nombre d'ouvrages, que la peinture et la sculpture du fronton de l'église de St.-André; un bas-relief au-dessus de l'entrée de l'hôtel-de-ville, représentant Louis XIV à cheval; le piédestal de la statue du même monarque à la place Bellecour; les groupes de deux figures d'eau dans la même place; l'autel d'une chapelle à l'Oratoire; plu-

sieurs ouvrages dans l'église du collège de la Trinité et dans celle de la Congrégation du même collège. Le roi le nomma son sculpteur à Lyon après avoir vu une statue d'Heracles et une de la *Pierge*, que Chabry avait fait présenter. Le maréchal Villeroi lui paya 6000 liv. une figure de l'*Hiver*, et un négociant de Lyon lui acheta 2000 liv. un *Christ* en bois, assez bien travaillé pour qu'on l'eût attribué à Puget. Chabry se rendit en Allemagne; mais la mort du prince qui l'y avait appelé le contraignit de revenir à Lyon en passant par Mayence, où il fit le portrait de l'électeur. Comme ce déplacement avait été nuisible à sa fortune, il n'accepta point la proposition qu'on lui fit de suite d'aller en Espagne, et il mourut à Lyon le 4 août 1727, à soixante-trois ans. — MARC CHABRY, son fils, aussi sculpteur, et fit pour Lyon, sa patrie, la chaire de l'église des Carmes déchaussés, les quatre *Évangélistes*, les *Statues de S. Pierre et de S. Paul* dans la même église, quelques statues à l'église des Châteaux, et les bassins de la place Bellecour. La plupart des ouvrages de ces deux artistes furent détruits à l'époque des désastres qui accablèrent Lyon en 1793. D—r.

CHACON (PIERRE), en latin *Clavellius*, prêtre espagnol, surnommé *le Farron* de son siècle, naquit à Tolède en 1525, fit ses études à Salamanca, refusa les appointements considérables qu'on lui offrit pour enseigner la langue grecque et les mathématiques, qu'il avait apprises parfaitement sans le secours d'aucun maître. Il voulut se consacrer entièrement à l'étude de la philosophie et de la théologie. Ses amis lui ayant conseillé d'aller à Rome, Grégoire XIII le chargea du soin de revoir la *Bible*, les écrits de

le décret de Gratien. Il l'em-
 si à la correction du calen-
 ec Christophe Clavius, et le
 hanoine de Séville. Chacón
 et les *Origines* de S. Isidore,
tiques de Cassien, le livre
Adversus gentes, l'*Octa-*
uutius Félix, les *Œuvres* de
 1, Pomponius Méla *De situ*
Traité de Varron *De lin-*
á et *De re rustica*, les *Com-*
de César, l'*Histoire na-*
 : Pline, les histoires de Sal-
 . Antonio dit qu'il semblait
 orriger et rétablir les auteurs
 Il aimait la solitude. Singu-
 : attaché à ses livres, qu'il ap-
fidèles compagnons et ses
 disait, comme Scipion l'A-
 : « Je ne suis jamais moins seul
 : que je semble être seul. »
 de toute ambition, il faisait
 cas d'un savant pauvre que
 e courtisan, et répétait sou-
 vers d'Horace :

non peris cultura potentis amici ;
 non metuit....

stie et son désintéressement
 sa science. Il ne publia au-
 rage pendant sa vie. Cepen-
 réputation était si grande à
 u'on le montrait du doigt com-
 comme incomparable. André
 apporte qu'il attachait si peu
 la gloire littéraire, qu'il in-
 amis à publier, sous leur
 s propres ouvrages. Il mou-
 ne, le 25 octobre 1581, âgé
 ante-six ans, et laissa tous ses
 'église de St.-Jacques, pour
 les pauvres de sa nation qui
 Rome. Le cardinal Baronius,
 Vossius, Victor Rossi, de
 Casaubon, d'autres encore
 rdition immense de Chacón,
 ars l'appellent un trésor, un
 un fleuve de science. Ses re-

marques sur le décret de Gratien n'ont
 point été publiées ; on prétend que,
 choqué de la vanité de quelques per-
 sonnes qui voulaient lui en disputer
 la gloire, il déchira les marges où il
 les avait écrites (Denis Simon, *Bi-*
bliothèque des auteurs de droit).
 Jansson Almeloveen dit, dans son
Plagiatorum syllabus, que Chacón,
dissimulato improbè nomine, des-
cribit Platinam, et il cite à l'appui
 de cette assertion, Conringius, *De Bi-*
bliotheca Augustá, et Mercurialis,
De Arte gymnastica. Les principaux
 ouvrages de P. Chacón, imprimés
 après sa mort, sont : I. *De triclinio*
Romano, sive de modo convivandi et
conviviorum apparatus liber, Rome,
 1588 et 1590, in-8° ; Amsterdam,
 1684, in-12. On trouve dans cette
 dernière édition, un *Appendix* de
 Fulvio Orsini, et la Dissertation de
 Jérôme Mercurialis, *De accubitis*
in cæná antiquæ origine. Joseph Sea-
 liger, en rendant justice au mérite de
 Chacón, trouve néanmoins beaucoup
 de fautes dans le livre *De triclinio*.
 II. *Opuscula : in columna rostra-*
tæ (1), *C. Duilii inscriptionem expli-*
catio ; de ponderibus et mensuris,
et nummis tam græcorum et latino-
rum, quàm hispanorum et italorum,
libri tres, Rome, 1586, 1608, in-8° ;
 l'opuscule sur la colonne Trajane se
 trouve aussi dans Grævius, t. IV, et a
 été réimprimé à part, Leyde, 1597, in-
 8° ; III. *Calendarii veteris explan-*
atio, Anvers, 1568 (2), et dans le t. VIII
 des *Antiquités* de Grævius. Ce calend-
 rier, gravé sur une table de marbre
 au temps de Jules-César, était con-
 servé dans la bibliothèque Farnésien-
 ne. On a imprimé les notes de P. Cha-

(1) Cette colonne rostrale, premier monument
 de la guerre punique, est conservée au Capitole.

(2) Publié par Arias Montanus, qui écrit le no 1
 de l'auteur d'une manière singulière, *Thraconius*.

in-fol. L'ouvrage de Chacón ne fut publié qu'après sa mort, par les soins de François de Morales Cabrera. L'édition de 1630 fut donnée par Luc Wadding, et celle de 1677, par le P. Olduini. IX. *Epistolæ*, imprimées dans le tome III de la collection des Pères Martène et Durand; X. *Bibliotheca ecclesiastica* (1), en partie copiée de celle de Gessner : les livres des rabbins y sont compris parmi les auteurs ecclésiastiques. Alphonse Chacón laissa plusieurs manuscrits sur les antiquités; il y traitait des monnaies, des généalogies, des rois mages, etc. — **CHACON** (Ferdinand), chevalier de l'ordre de Calatrava, dans le 16^e. siècle, composa un traité d'équitation, intitulé : *De la cavalleria de la Gineta*, imprimé à Séville en 1551, in-4^o. — **CHACON** (Denys Daza), né à Valladolid dans le 16^e. siècle, se rendit fameux dans la chirurgie, et publia : *Practica y theorica de Cirurgia*, en deux parties, Valladolid, 1605, in-fol. V—VZ.

CHADERTON (LAURENT), professeur à Cambridge, est du petit nombre des gens de lettres qui ont poussé leur carrière au-delà d'un siècle. Né à Oldham, dans le comté de Lancastre, le 14 septembre 1536, de parents catholiques, il embrassa la communion anglicane pendant son cours d'études à Cambridge, fut promu aux ordres, et se livra avec suc-

(1) Cet ouvrage de Ciacconius a été imprimé par les soins de François-Denis Camusat, sous ce titre : *A. Ciacconii bibliotheca librorum et scripturarum fere cunctos, ab initio mundi ad annum 1583, ordine alphabetico complectens*, Paris, 1721, in-fol. L'éditeur y ajouta ses notes; mais le livre eut peu d'acheteurs. Jean-Gaspard Arkstée et B. Merkus, libraires de Hollande, en ayant acheté dans une vente publique un grand nombre d'exemplaires, déchirèrent les quatre ou cinq premiers feuillets, y mirent un nouveau titre et une préface par C. Happon, pour faire croire que Ciacconius ne comprend que les quatre premières lettres de l'alphabet et une partie de la cinquième; le dernier mot est *Epimenides*.

cès à la prédication et à l'enseignement de la théologie. Il savait le grec, l'hébreu, le français, l'espagnol, l'italien, ce qui le fit choisir pour plusieurs éducations particulières, dans lesquelles il s'acquitta avec distinctio. Walter Midnaï, son ancien ami, compagnon d'études, étant devenu chancelier de l'échiquier, voulut fonder à Cambridge un nouveau collège qui fût comme un séminaire de bons prédicateurs, mais sous la condition expresse que Chaderton en serait recteur. Celui-ci, auquel on offrait même temps une place beaucoup plus lucrative, n'hésita pas à préférer l'avantage de l'instruction publique à son intérêt particulier; il refusa la riche prébende, et fut le premier recteur du collège Émanuel à Cambridge, en 1561. Il en exerça les fonctions jusqu'à l'âge de quatre-vingt-dix-sept ans, alors nommé professeur émérite, vécut encore huit ans, consacrant son temps à la société de ses amis et à la culture des arbres de son jardin. Il conserva jusqu'à la fin l'usage de ses sens et de sa mémoire, et mourut dans sa 105^e. année, en novembre 1640, laissant en manuscrit plusieurs ouvrages théologiques, notamment une *Critique de Baïus*, dont on trouve des copies dans plusieurs bibliothèques d'Angleterre. Le seul de ses ouvrages qu'on ait imprimé est un *Traité De justificatione coram Deo, et fidei justificantis, severantia non intercisa*. Ce livre fut publié avec d'autres écrits par Antoine Thysius, professeur en théologie à Leyde. La vie de Chaderton écrite en latin par Guill. Dillingham a été imprimée à la suite de d'Ussérius, Cambridge, 1700, 8^o. C. M.]

CHADJAR-EDDOURR, sultan d'Égypte, fut aussi célèbre pour

CHA

age et ses talents politiques que sa rare beauté. Elle monta sur le trône en 648 de l'hégire, 1250 de l'ère chrétienne, après le meurtre de Touran-bek (Voy. TOURAN-CHAH) qu'elle avait placé par son adresse et sa ruse; mais les troubles et les dissensions qui déchiraient l'empire des sultans de Saladin exigeant un chef guerrier et politique, le peu-reconnu sulthan Aïbek, fondateur de la dynastie des Mamlouks égyptiens. Celui-ci, qui devait en partie son élévation à la faveur de djar-Eddourr, l'épousa, et obtint bientôt les droits de la reconnaissance et de la fidélité conjugale, il n'eut pas le dessein de la répudier et de se marier à la fille du roi de Moussoul. djar-Eddourr, instruite de son dessein, le fit poignarder par ses esclaves. Elle subit aussitôt le châtement de son crime. Dès que les Mamlouks furent instruits du crime de Chadjar-lourr, ils la jetèrent dans une prison, où la mère d'Aly, fils et sœur de d'Aïbek, la fit assassiner. Son corps, jeté dans un fossé, fut mangé par des chiens, jusqu'à ce qu'on leur eût racheté les restes, qui furent déposés dans un cercueil élevé de son vivant. Ainsi finit une princesse qui avait sauvé l'empire par ses grandes qualités. Joinville, historien de Saint Louis, la nomme *Saiareldor*. J—N.

CHADUC (BLAISE), né en 1608, à Clermont, en Auvergne, entra dans la congrégation de l'Oratoire en 1629, professa les belles-lettres, la philosophie et la théologie, exerça avec distinction le ministère de la chaire, à Paris, la capitale et dans les provinces, pendant tout le cours de sa vie. Ses preuves de son zèle, de sa piété et de ses lumières, et mourut à Paris le 10 janvier 1694. On a de lui les ouvrages suivants : I. *Lettre d'un théo-*

CHA

logien à son sien ami sur l'usure

1672, in-4°, où il soutient que l'usure prêt à jour n'est contraire qu'à la charité; qu'il n'est défendu de tirer l'intérêt de son capital qu'à l'égard des pauvres, et non à l'égard des riches et des commerçants. Le P. Thorentier son confrère, qui avait passé vingt-cinq ans dans le commerce, l'attaqua sous le nom de *Du Tertre*, dans un ouvrage intitulé: *L'Usure expliquée et condamnée par les écritures*, Chadiuc y répondit sous celui du sieur de *Mariolles*, docteur en théologie, par un *Traité de la nature de l'usure, selon la loi de Dieu et la doctrine de l'Église*, Avignon, 1675, in-16. Le ton qu'il y prend contre son antagoniste est vif, et annonce un humanitaire piqué. II. *Ad sylvarum auctorem carmen*, à la tête des poésies latines du P. Duclercq, Vendôme, 1675. III. un recueil de Sermons, sous le titre de *Dieu enfant*, Lyon, 1681, in-12. Ils sont bien écrits, mais manquent d'onction. IV. D'autres Sermons pour les octaves du St.-Sacrement des Morts; V. un *Panegyrique de Saint Amable*, patron de son pays, où il avoue qu'on ne sait rien de la vie de ce saint, et se borne à parler de quelques vertus attribuées à ses reliques. Le P. Chaduc était oncle de M. Soufflet évêque de Senez, et parent du père Sirmond. — Louis CHADUC, de la même famille, né en 1564, fut conseiller au présidial de Riom. Son goût pour les antiquités lui fit entreprendre le voyage d'Italie, où il forma de nombreuses liaisons avec les savants, et fit une abondante récolte de manuscrits, de livres rares, de médailles, de marbres antiques et de pierres gravées, dont il orna son cabinet, déjà très riche de ce genre. Il écrivit la relation de son voyage, qui est restée manuscrite; il gravait en taille douce toutes ses pier-

res gravées, rangées sous différentes classes, avec de courtes explications et des tables. Il composa aussi un traité *De annulis*, qu'il se disposait à faire imprimer, lorsqu'il en fut détourné par la publication de celui de Kirchmann, sous le même titre. Le cabinet de Chaduc fut vendu après sa mort, arrivée le 19 septembre 1658, au président de Mesmes, qui le céda à Gaston d'Orléans, d'où il passa dans celui du roi. Savaron, son compatriote et son ami; le P. Sirmond, son parent; le P. Petau et autres savants parlent avantageusement de lui. T—D.

CHÆREA. Voy. CHEREA.

CHAFÉI (MOHAMMED BEN IDRYS), fondateur d'un des quatre rites orthodoxes suivis dans la religion musulmane, naquit à Gazah en Syrie, l'an 150 de l'hég. (767 de J.-C.), le jour même de la mort du fameux Abou-Hanyséh. Dès l'âge de deux ans, il fut conduit à la Mekke, qu'il habita longtemps. Ce fut là que cet homme célèbre, dont la mémoire n'était pas moins prodigieuse que celle d'Avicenne, et dont l'érudition surpassait celle des savants musulmans qui vivaient alors, se livra à l'étude du droit sous Malek (Voy. MALEK), et plusieurs autres grands docteurs. A la connaissance des lois, il joignit celle de la littérature, et il expliquait les anciens poètes arabes avec autant de facilité qu'il interprétait le Corân et les traditions prophétiques. Il joignait à ces heureuses qualités une assiduité infatigable au travail. On dit qu'il partageait les nuits en trois parties, l'une était donnée à la prière, l'autre au travail, et la dernière au sommeil. Il vint à Baghdâd en 195 de l'hég. (810-1 de J.-C.), y séjourna peu de temps, et se rendit en Égypte, où il resta jusqu'à sa mort, arrivée en redjeb 204 de l'hég. (décembre 819 de J.-C.). Chaféi est, dit-on, le pre-

mier, parmi les musulmans, qui écrit sur la jurisprudence proprement dite. Il est auteur : I. d'un *Traité des Ossoul*, ou *Fondements du musulmanisme*, dans lequel tout le droit civil que canonique, est expliqué avec beaucoup de clarté; II. de deux autres traités intitulés : l'un *Sona* et l'autre *Mesned*, sur la même matière. Sa doctrine est suivie par grand nombre de musulmans. Sala et Gaïts-Eddyn, sulthân ghauride, rent bâtir, le premier au Caire, le second à Hérat, en Khorâçân, un collège, où l'on n'enseignait que la doctrine de cet imam. Chaféi descend en ligne directe d'Abdel-Mothal aïeul de Mahomet, et était par conséquent de la famille de ce faux prophète. J—N.

CHAFFAULT DE BESNÉ (comte du), lieutenant-général des armées navales de France, se distingua dans de nombreuses campagnes pendant soixante-dix années de service. En 1756, commandant la frégate *l'Atalante*, il combattit dans les rages des îles du Vent contre le vaisseau de ligne anglais le *Warwick* de 64 canons, et s'en rendit maître. Le comte d'Aubigni, qui commandait l'escadre dont la frégate faisait partie, témoin des habiles manœuvres de Chaffault, et connaissant sa rare témérité, resta spectateur généreux et tranquille du combat, pour ne pas dérober l'honneur d'une si étonnante victoire. Du Chaffault commanda l'avant-garde de la grande flotte qui sortit de Brest le 8 juillet 1778, sous les ordres du comte d'Orvilliers, se distingua au combat d'Ouessant, et y fut grièvement blessé à l'épaule. L'année suivante, il remplaça d'Orvilliers dans le commandement général des flottes combinées de France et d'Espagne la fin de la campagne, des con-

ons qu'il éprouva l'engagèrent à donner sa démission. Il vivait dans son château, près de Montfort, se livrant aux soins de l'agriculture et à sa bienfaisance envers les pauvres, lorsqu'il fut arrêté, en 1793, par ordre du comité révolutionnaire de Nantes, et conduit au château de Luzançais, dont on avait fait une maison de détention pour les émigrés. Il était le seul Français détenu dans cette maison, et le comité révolutionnaire lui avait accordé une grande liberté. Vieillard plus qu'octogénaire, fort et robuste, il avait une figure vénérable et de très beaux cheveux blancs. Ses compagnons d'infortune ne lui laissèrent bientôt des droits à ses soins, à ses veilles, aux débris de sa fortune, qu'un Américain, des Irlandais, des Espagnols, des Allemands, détenus avec lui, respectaient dans sa personne le caractère et l'honneur français, que les révolutionnaires cherchaient à leur rendre odieux. Un savetier, soldat de la *compagnie Marat*, eut un jour l'impudence d'aller s'asseoir dans la chambre du comte du Chaffault, et lui dit, fumant sa pipe et le tutoyant avec une rogarce de ces temps déplorables : « Ton château vient d'être brûlé ; les trésors que tu avais enfouis ont été découverts et confisqués. » Le bon vieillard parut recevoir cette nouvelle avec assez d'indifférence ; mais il ne pouvait s'accoutumer aux épouvantables cris des malheureux qu'on entassait en masse dans la Loire. Il fut sous les fenêtres de sa prison que se faisaient les *noyades*. Le comité ne répondit à aucune de ses pétitions. Son nom, ses services, ses vertus, étaient trop grands crimes. Il tomba malade dans le dixième mois de sa captivité, et mourut quelques jours avant le 9 thermidor, à quatre-vingt-sept ans, plus encore de chagrin et d'en-

nui, que de son grand âge et des suites de son ancienne blessure, qu'il pansait tous les jours. — Pierre du CHAFFAULT, de la même famille, nommé évêque de Nantes en 1477, rétablit la tranquillité dans son diocèse en prêtant au duc de Bretagne le serment de fidélité que ses deux prédécesseurs avaient refusé, ce qui avait été un des prétextes de la guerre dite de *bien public*. Il mourut en réputation de sainteté, le 6 novembre 1487, et on lit une oraison en son honneur dans des Heures imprimées à Nantes en 1517. On a, sous le nom de ce prélat, un Missel où l'on trouve des cérémonies particulières, et un Breviaire imprimé à Vannes (*Venetis*), 1486, dans lequel on a employé des caractères arabes dont plusieurs bibliographes croyaient l'usage beaucoup plus répandu en France. V—vr.

CHAH-AALEM, dernier souverain de la dynastie tymouryde dans l'Inde, naquit en 1725, et se nommait *Aly-Gohar* avant de monter sur le trône. Il était fils aîné de Aâlem-Guyr II. Son courage et l'activité qu'il déploya dans ses premières années semblaient devoir le préserver du triste sort qui lui était réservé. Nommé, par son père, naïb, ou vice-roi de Djedjer, en 1753, il se retira dans son gouvernement pour se soustraire aux machinations d'un ministre ambitieux, qui ne voulait pas se borner à gouverner son territoire et l'empire, mais qui eut bientôt besoin de se repentir d'avoir obligé le jeune gouverneur à fuir la cour. Aly-Gohar rassembla une petite armée, leva des contributions, et la conduisit aux portes de Dehly en 1758. Ayant obtenu les contributions qu'il désirait, partit au mois d'octobre 1759, pour faire une expédition dans le Bengale où ses armes furent moins heureux. Il venait même d'être fait prisonnier

Guyah, dans le Behâr, par les Anglais, réunis aux troupes impériales, quand on apprit la mort de Aâlem-Guyr, assassiné à Dehly, le 8 de raby 2°. 1175 (mardi 30 octobre 1759), par l'ordre de son infâme ministre. Aussitôt Aly-Goher recouvra sa liberté, et passa des fers sur le trône. La cérémonie de son inauguration se fit avec une grande solennité, à Patnâh, capitale du Behâr. Trop faible pour marcher sur Dehly, où commandait le perfide vézyr, appuyé d'un officier et d'une garnison marhatte, il se joignit au fameux Choudjââ-éd-Doulah. Celui-ci s'estima heureux de pouvoir engager le souverain de l'Hindoustan dans une coalition que les princes musulmans de cet empire avaient formée contre les princes hindous; en effet, Châh-Aâlem sanctionna par sa présence la mémorable victoire remportée par les premiers dans les plaines de Panibet, le 7 janvier 1761, victoire funeste à l'Hindoustan, puisqu'elle affaiblit considérablement les Marhattes, la seule puissance capable d'entraver les audacieuses opérations des Anglais, et d'arrêter leurs incalculables progrès. Les vainqueurs ne tardèrent pas à être convaincus de cette triste vérité. Privés de leurs alliés naturels, ils eurent bientôt les Anglais sur les bras, et furent battus par eux dans les plaines de Bakhchar, le 25 octobre 1764. Dans cette circonstance lamentable, Châh-Aâlem fit une démarche que ses malheurs nous défendent de caractériser, et qu'il nous est déjà trop pénible de consigner ici. Ce monarque écrivit au colonel Monro pour le féliciter de sa victoire, et ensuite alla chercher un asyle dans le camp des Anglais, et accusa Choudjââ-éd-Doulah de l'avoir entraîné dans la guerre, et d'avoir couronné l'autorité royale à n'être que l'instrument des desseins

ambitieux d'un simple sujet. Il poussa la faiblesse jusqu'à promettre aux Anglais les domaines de Choudjââ. Très profonds politiques pour laisser apercevoir le mépris qu'une pareille conduite leur inspirait, ceux-ci accueillirent le monarque fugitif avec la plus noble hospitalité. On l'installa de manière la plus pompeuse dans la ville d'Allah-Abad, où il représenta comme un roi de théâtre, dans le palais dans la forteresse construite par Akbar, au confluent du Gange et Djemnah. Quelles leçons, quel souvenir dans ce nom et dans ces moments, pour un arrière-petit-fils l'immortel Akbar, et un descendant Tamerlan! L'ennui seul, ou plutôt procédés violents et outrageants major Smith chassèrent Châh-Aâlem de ce séjour, qu'il habita très tranquillement pendant plus de quatre ans, après lesquels il fit son entrée solennelle à Dehly, le 25 décembre 1771. Cette démarche lui fit perdre la protection des Anglais, et il passa de leur tutelle sous celle des Marhattes, qui l'abandonnèrent, puis sous celle des Rohyllahs. Les Marhattes s'étaient retirés en 1773. A cette époque, le monarque jouit un moment de l'autorité suprême et l'employait à fermer les nombreuses plaies de l'empire; mais bientôt, trahi par des factions ourdies à sa cour par les Rohyllahs, par les Marhattes, par les amis de Choudjââ, et surtout par ceux des Anglais, il se vit réduit plusieurs fois à défendre ses provinces sa capitale, son propre palais contre des sujets rebelles, ambitieux et ingrats. Les bienfaits même dont il comblait ne servaient qu'à augmenter leur orgueil, et à leur inspirer plus d'audace. Enfin, un misérable roihlah, nommé *Gholâm-Oadyr*, courut l'infâme projet de détrôner son légitime souverain. Ses premières tentatives

rent pas heureuses. Une femme avait hérité du petit fief et surtout l'ouvrage de son mari, aventurier sien, la Begum, c'est-à-dire la cesse Somrou, suivie d'un petit bre de ses soldats, et avec très d'artillerie, repoussa les attaques Gholâm-Cadyr; mais sa retraite ne que simulée, il reparut avec des onstrations moins hostiles, et ob- même son pardon de l'empereur, céda aux importunités des traîtres t il était circonvenu. Enhardi par punité, le rohyllah devint exigeant, it des demandes que le monarque ta avec indignation. On signifia à prince, au milieu du darbar, ou ; du conseil, sa destitution, et on njoignit de se retirer dans son ha- . Des satellites s'avançant l'auraient ipité de son trône, s'il n'en fût endu promptement. Alors on pro- ne empereur un de ses frères, sous om de *Djihân-Châh*. Le trésor érial est enlevé, le palais démeu- ; on pénètre dans le harem pour ver aux femmes leurs bijoux les ; précieux. Privé de tout moyen résistance, trop faible pour trouver ressources en lui-même, Châh- em passa plusieurs jours dans la eur du désespoir; il ne sortit de anéantissement qu'éveillé par les d'un de ses fils que les brigands taient avec la dernière indignité. Misérables, s'écria-t-il, épargnez au moins ce spectacle aux yeux d'un ère. » Aussitôt, trois satellites le issent, le renversent, et Gholâm- yr, lui appuyant le genou sur la rine, lui arrache les prunelles e la pointe de son poignard. Cette e lamentable eut lieu le 10 août 18. On le reporta dans le harem, a présence répandit la consterna- la plus affreuse. Gholâm-Cadyr tina ses perquisitions, et ne tarda

pas à préparer sa retraite pour écha- per à la juste indignation des Ma- hattes. Il venait en effet de traverser gué le Djemnah quand l'armée ma- hatte, commandée par le brave géné- de Boigne, entra dans Dehly. On rep- ça le malheureux monarque sur le t- ne, et l'on se mit à la poursuite de - infâme assassin; il fut arrêté, enfer- dans une cage de fer, et exposé au- aux insultes de toute l'armée. On l- arracha ensuite les yeux, on lui cou- successivement le nez, les oreilles, l- mains et les pieds. La fin du rég- de Châh-Aâlem fut encore plus insign- fiante que le commencement. Privé la vue, réduit à la plus triste dépe- dance, il fut successivement le pe- sionnaire et le mannequin des Mar- tes et des Anglais. Il leur dut sa prop- subsistance et celle de sa nombreu- famille. Abandonné aux mains q- daignaient le nourrir, il essayait - charmer l'ennui de sa solitude - l'horreur de sa situation en cultiv- la poésie. Il publia même quelques - élégies, où respire une mélancolie dou- et trop naturelle. Enfin, dix-huit - s'étaient écoulés depuis son anéant- sement politique, lorsque quatre-ving- deux coups de canon, nombre égal - celui des années de Châh-Aâlem, a- noncèrent à la ville de Calcutta q- cette ombre de potentat avait enfièr- ment disparu. Il mourut à Dehly - 16 novembre 1806. Plusieurs sal- d'artillerie furent bientôt tirées - même fort de Calcutta, pour sal- sulthân Akbar II, fils du monarq- décédé, et héritier du plus pompe- comme du plus insignifiant des tit- Malgré ce titre, et malgré l'exister- de ce fantôme, nous croyons pou- affirmer que la dynastie du grand I- merlan n'existe plus. L.—s.

CHAH-DJIHAN (CHERAB ED-DI
la lumière de la religion), fils

-Guyr, reçut à sa naissance le nom de *Sulthân-Khorrem*. Il vit le commencement de l'empire de l'Hindoustan, en l'année 1592. A peine sorti de l'empire, il fut en butte à la jalousie et à de perfides machinations d'une femme qui voulait assurer la couronne à son fils : elle ne put empêcher cependant l'empereur de confier au jeune prince Khorrem, dès l'an 1623 (1614), une expédition dans le Dekhan. Les rebelles furent soumis, et le prince reçut de l'empereur les plus honorables témoignages de sa satisfaction ; mais des soupçons injurieux et trop fondés vinrent encore troubler la bonne harmonie rétablie dans la famille impériale. Un des frères de Sulthân-Khorrem mourut subitement ; les présomptions les plus vaines se réunirent contre celui-ci, et le prince ne pardonna jamais ce lâche assassinat. Khorrem, n'ayant plus rien de sûr à garder, leva l'étendard de révolte, et le 27 djomady 2^e. (lundi 9 mai 1622), il se fit proclamer empereur par son armée, sous le nom de *Châh-Djihân*, sultan du monde. Bientôt, il marcha sur Dehly, où Djihân-Guyr faisait sa résidence. L'armée impériale fut vaincue sous les murs même de cette ville ; une bataille sanglante eut lieu, et celle du prince fut vaincue et obligée de se retirer. Il conduisit les débris de son armée dans le Bengale, dont il se fit proclamer roi, aussi bien que du Behâr ; il fallut encore abandonner ces deux provinces conquêtes, et accepter la paix qu'un trop faible père voulait imposer. L'empire moghol était alors en proie à une guerre civile, que la mort de Djihân-Guyr semblait devoir provoquer de nouvelles commotions. Trois de ses fils se disputaient des prétentions à la couronne : Châh-Djihân l'obtint, et ses

deux concurrents disparurent. On sait que l'un d'eux fut enfermé avec ses deux enfants dans une chambre du palais impérial, dont on mura les fenêtres et la porte. Le palais entier retentit pendant plusieurs jours des hurlements de ces trois infortunés. Châh-Djihân avait trente-six années solaires et vingt-huit jours quand il monta sur le trône de l'Hindoustan, à Agrah, le 1^{er} février 1628. Malgré la promptitude avec laquelle le nouveau souverain avait battu et exterminé ses compétiteurs à l'empire, quelques voisins turbulents, tels que les Tatars-Ouzbeks, crurent le moment favorable pour tenter une invasion dans l'Hindoustan ; ils furent repoussés au-delà du Sind. Les habitants, toujours inquiets du Dekhan, voulurent aussi profiter de l'absence des troupes impériales, assez sérieusement occupées dans le nord de l'Inde, et rentrer sous la puissance des radjahs, ou princes hindous. Châh-Djihân voulut leur donner une leçon capable de leur ôter toute espérance et jusqu'au désir même de faire à l'avenir de semblables tentatives. Au mois de février 1631, il partit d'Agrah, suivi d'une armée de cent mille cavaliers et de trois cent mille fantassins, divisée en douze corps qui entrèrent dans le Dekhan par autant de côtés différents. Les confédérés, assaillis de toutes parts, s'estimèrent trop heureux de conserver la vie et une faible partie de leurs propriétés. Cette importante opération dura deux ans, et le monarque retourna triomphant dans sa capitale le 7 mars 1633. Une famine qui désola l'Hindoustan à cette époque, lui suggéra le projet de détruire le brahmanisme, parce que les Hindous s'occupaient beaucoup plus des exercices de dévotion que de l'agriculture. « Malheureux ! vous avez mille dieux, » leur

ut le monarque musulman en sif-
 l'ordre de briser les idoles et
 renverser les pagodes, « et, parmi
 cette légion de dieux, il ne s'en
 rouve pas un qui pourvoie à votre
 subsistance; ils ne servent qu'à vous
 distraire du soin d'y pourvoir vous-
 mêmes. » Les Hindous montrèrent,
 sur la défense de leurs divinités et
 leurs temples, une énergie dont on
 les aurait jamais crus capables; un
 ind nombre périt avec un courage
 que d'une plus belle cause. Châh-Dji-
 n reconnut bientôt l'inutilité de ses
 tentatives, et surtout combien étaient
 dangereux les décrets qu'il avait eu
 l'imprudence de rendre: il eut le bon
 sens de les révoquer et le noble cou-
 rage d'avouer sa faute, en disant: « Un
 monarque qui veut avoir des sujets
 fidèles doit leur passer toutes les
 absurdités de leur religion et tolérer
 la fourberie de leurs prêtres. » Tout
 en louant cette sage résignation, tou-
 jours pénible pour un monarque ab-
 solu, nous ne devons pas dissimuler
 que celui-ci voulut s'en dédommager
 en attaquant d'autres idolâtres tout
 aussi fanatiques, mais bien moins
 nombreux et moins dévoués que les
 Hindous. La prétendue idolâtrie des
 Portugais lui servit de prétexte pour
 les attaquer et venger une insulte qu'il
 avait reçue d'eux, lorsqu'en 1053
 (1625-24) il avait réclamé leur secours
 contre son père. Une armée formidable
 fut envoyée; la ville, réduite bien-
 tôt aux dernières extrémités, fut prise
 d'assaut et une partie de la garnison
 fut massacrée au fil de l'épée. Les images des
 saints furent brisées ou déchirées par
 l'ordre du monarque, et pour plaire
 à la sultane favorite, qui avait la plus
 profonde horreur pour le culte catho-
 lique. Les Anglais et les Hollandais ne
 furent pas étrangers aux brillants suc-
 ces de cette expédition; ils avaient

saisi avec empressement l'occasion
 d'écarter de dangereux rivaux. Dif-
 férentes expéditions non interrompues
 occupèrent le monarque indien, et
 l'empêchèrent pas de faire d'essens
 accroissements à la ville de Dehly, et
 de la rendre digne d'être la capitale
 de son empire. Il profita d'un intervalle
 de paix, et, le 1^{er} avril 1649, il s'installa
 dans le nouveau palais. Il eut alors
 l'idée des sommes prodigieuses qu'il
 consacra à l'embellissement de cette
 ville, qui prit alors le nom de
Châh-Djihân-Abad, quand on sait
 que l'ameublement et les seuls or-
 nements du palais coûtèrent plus
 de 14 millions. On cite, comme une des
 circonstances les plus mémorables de
 cette fête, la présentation d'une li-
 bre de dix premières années du r-
 gne de l'empereur, composée par
 Hamed, élève du célèbre Abou
 Fazl. L'auteur fut magnifiquement
 récompensé. Absorbé dans les jouissances
 de toute espèce que lui offrait son
 nouveau séjour, constamment occupé
 de l'embellir, Châh-Djihân négligea
 les soins de son empire. L'ambition
 et perfide Aureng-Zeyb eut tout
 le temps de préparer sa propre élévation
 à la ruine de son père et celle de ses
 frères. Ses projets éclatèrent lorsqu'il
 n'était plus temps de les traverser.
 Darâ-Chékoûb, le fils bien aimé de
 Châh-Djihân, voulut lui résister: tous
 ses efforts furent vains. Après la dé-
 faite des troupes impériales, Châh-
 Djihân fut arrêté le 15 juin 1656; les
 satellites du plus indigne fils; il fut
 carcé dans le palais d'Agrah, et
 reçut bientôt la tête du fidèle et inf-
 tûné Darâ. Le monarque vége-
 ta sans entiers dans cette captivité,
 fut bien adouci par les soins que
 donnait une tendre fille, la jeune
 belle Djihân-Arâ, modèle de piété et
 de vertu, et que nous serions tentés de

Antigone indienne, si son nom n'aurait pas d'être conservé aussi justement que celui de l'héroïne. Les exercices de dévotion remissent une partie des longues heures du monarque captif, qui, pour être dévot, avait beaucoup changé ; jusqu'à l'époque de ses malheurs, il témoignait la plus profonde innocence pour toutes les religions, et l'indifférence était le résultat de l'ignorance toute particulière qu'il avait eue, dans sa jeunesse, aux discussions théologiques soutenues en présence de Djibân-Guyr, son père, par les missionnaires, les mollahs et les fanatiques. Fatigué un jour d'entendre les chrétiens et les musulmans vanter leurs miracles qui signalèrent la naissance, et prouvaient conséquemment l'existence de leur religion mutuelle, il leur proposa de les placer sur un bûcher, les uns tenant l'Évangile, et les autres le Corân ; il promit d'embrasser la religion de celui que le feu épargnerait. Nous ignorons lequel des deux se refusa de se soumettre à cette épreuve ; mais elle n'eut pas lieu. Enfin, ou une cause plus triste envenimée et qu'on devine aisément, d'après l'histoire profondément atroce d'Aziz-Zeyb, termina la carrière malheureuse de son vieux père. Châh-Iskander mourut à Agrab le 21 janvier 1722. L'intérêt qu'on ne peut refuser au malheureux des pères ne doit cependant pas nous déterminer à dissimuler les justes reproches d'avarice, d'incertitude et de cruauté qu'il a mérités. Il consacra l'amour des femmes à l'exercice et dépensa plus de 11 millions de roubles pour élever un monument funéraire à la sultane Nour-Mahl : cette passion doit être attribuée autant à goût pour les grands édifices et les arts, qu'à son amour pour la jeunesse. Il faut convenir pourtant que

les grands seuls étaient exposés à la cruauté de ce souverain, qui redoutait leur ambition, ou convoitait leurs richesses. Il se montrait clément et affable envers le peuple, se plaisait même à rendre la justice en personne. Un soldat avait enlevé la femme d'un écrivain, et celle-ci refusait même de reconnaître son mari qui la réclamait ; l'affaire fut portée devant l'empereur, qui, ne pouvant dans le moment découvrir la vérité, renvoya les parties, mais garda auprès de lui la jeune femme. Quelques jours après, il feignit tout à coup d'avoir besoin d'encre, et dit à cette femme de lui en broyer et de lui en préparer, ce qu'elle fit avec une dextérité parfaite : « Tu t'y prends trop bien, lui dit-il, pour n'avoir pas été la femme d'un écrivain public : retourne avec ton mari. » L.—s.

CHAH-ROUKH-MYRZA, 4^e fils de Tamerlan, naquit à Samarcande le 14 de rabyi premier 779 (mardi 21 juillet 1577). Dès ses plus tendres années, on découvrit en lui les grandes qualités de son père, auxquelles il joignit dans la suite les vertus les plus rares. Dans cet âge où l'homme avide de gloire saisit avec empressement l'occasion de montrer du courage, sans examiner la cause qu'il embrasse, Châh-Roukh suivit son père dans la Perse, qui cherchait à secouer le joug que les Tatars lui avaient imposé peu d'années auparavant. Le jeune prince donna dans cette expédition des marques éclatantes de valeur. Il coupa lui-même la tête au chef des rebelles, et vint la jeter aux pieds de son père, en lui disant : « Puisse-tu fouler aux pieds toutes les têtes de tes ennemis comme celle de l'orgueilleux Mansour ! » Le vainqueur qui venait de faire cette action, et qui s'exprimait ainsi, était âgé de dix-sept ans. Tamerlan avait trop de talent

ne pas connaître ceux de son fils, pour négliger de les employer. Ce ce, après l'avoir chargé de différentes expéditions qui réussirent gloieusement, lui donna le gouvernement du Khorâçân, où il se conduisit tant de sagesse, qu'à la mort du puerant tatar, les peuples le remirent pour leur souverain. Hérat, capitale du Khorâçân, devint le siège d'un puissant empire, dont les limites s'étendirent chaque jour; car les ennemis et les envieux de Tymour, espérant assouvir leur ressentiment sur son fils, commirent différentes hostilités qui obligèrent Châh-Roukh de se livrer aux armes. Marchant alors à la tête de ses armées, il montra toutes les vertus d'un prince pacifique, et manifesta les talents d'un bon général. Ses victoires successives firent passer sous sa domination le Mazendérân, le Transoxiane; enfin, la Perse entière, une partie des Indes et de la Chine, de manière que ses états touchaient à ceux de l'empereur de la Chine. Il choisissait lui-même des personnes capables de bien gouverner les sujets qui leur étaient confiés, et leur donnait de vive voix, ou par écrit, des préceptes qui devraient être gravés en lettres d'or, dans l'intérieur de tous les palais. En remettant le Turkestan à son fils aîné, si célèbre par son amour pour les lettres, il lui dit : « Sachez, mon fils, que le Très-Haut ne nous a pas donné l'autorité sur notre mérite personnel; nous devons lui témoigner notre reconnaissance en prenant pitié de tous ces malheureux; car Dieu a dit à David (David) : *Je t'ai établi mon vicaire sur la terre, pour rendre justice aux hommes.* Veillez donc à ce que les juges observent les lois, et conservez-les dans leurs demeures et dans leurs dignités. Ac-

» cordez une protection particulière » aux habitants des campagnes; et » fendez-les contre l'oppression et l'avidité des grands, qui rejettent » ces malheureux les impôts et tous les » fardeaux de l'état. » Malgré sa prudence, Châh-Roukh trouva parmi ses protégés des ingrats qui lui déclarèrent la guerre, ou qui gouvernèrent mal leurs nouveaux états; mais, les jours victorieux, il réprimait bien leurs écarts. Certains auteurs l'accusent d'une trop grande économie, et tenaient, disent-ils, de l'avarice. Voici un trait qu'ils citent à l'appui de leur inculpation. Un potier de terre se contra Châh-Roukh, et lui demanda s'il croyait au dogme de leur religion qui enseigne que tous les musulmans sont frères. « Certes, répondit le monarque, je le regarde comme un » vrai. — S'il en est ainsi, pourquoi » suis-je dans l'indigence, tandis que » vous avez une si grande fortune? » Donnez-moi donc la portion qui » m'appartient en qualité de votre » frère. — Tu as raison. » Et aussitôt il fit donner à ce malheureux une pièce de la valeur de trois aunes. L'autre très mécontent : « Pourquoi » donc, s'écrie-t-il, tout ce qui me » vient d'un si grand trésor? — Ne » tire-toi doucement, dit Châh-Roukh » et ne dis rien à qui que ce soit. » tes frères me faisaient la même demande, ta portion ne serait pas encore aussi forte. » Il n'avait aucun des vices des princes orientaux, possédait la plupart des qualités, et les connaissances, des vertus même que leur manquent. Son activité ne le laissait négliger aucune des branches de l'administration; il donnait une attention particulière au commerce, et en était la principale source de la prospérité des états. Les marchands étrangers étaient accueillis avec empressement, pro-

manière toute particulière, ontent d'encourager et de faire grandes opérations commerciales, il cherchait tous les moyens pour des relations de cette sorte : les royaumes les plus lointains ainsi qu'il envoya en ambassadeurs différents princes de l'Asie, des sages et vraiment capables de des vues aussi louables. L'auteur a publié successivement deux relations d'Abdoul-Rimolla ou aumônier, et auteur estimée de Châh-Roukh et de ses successeurs, que nous possédons en bibliothèque impériale. Il fut en Chine en 1412, et dans l'année 1443. La première a paru sous le titre d'*Ambassades réciproques d'un roi des Indes, de la Perse, d'un empereur de la Chine, d'un persan, etc.*, Paris, 1788, l'autre relation a été insérée dans le second volume de la *Collection de Voyages traduits de différentes langues orientales et européennes*, 1798, in-18. Maître d'un vaste empire dont l'addition l'occupait tout entier, Châh-Roukh fournit une carrière brillante régna quarante-trois ans, jusqu'au mort de Tymour son père, en Perse, la Tatarie, l'Inde et le Japon. Enfin, âgé de plus de soixante ans, il mourut le jour de la fête solaire ; suivant les annales persanes, au mois de zoul-hadjah (10 mars 1447), à Fachâroud, droit dépendant de Rey, et fut enterré dans cette dernière ville. Il eut sept enfants, et même sept, suivant Châh-Roukhondemyr ; l'aîné, nommé Châh-Beyg, succéda à son père, et obtint une juste célébrité par son savoir pour les sciences. (*Voy. de Baryg.*) L—s.

CHAHAN, prince d'Arménie, était gendre de Léon VI, roi arménien en Cilicie, dont il défendit la puissance avec courage et habileté contre les Égyptiens, qui envahirent ce petit état vers le milieu du 14^e siècle. Ne pouvant résister à leur nombreuse armée, il s'enferma avec son beau-père dans le fort de Goban, où il se défendit jusqu'à la dernière extrémité. Obligé de se rendre, il fut conduit en Égypte avec toute la famille royale. Échappé de sa prison, il se rendit en Espagne, où Jean I^{er}, roi de Castille, l'accueillit avec distinction, et obtint la délivrance du roi Léon, qui se rendit aussi en Espagne, puis en France, où Chaban mourut vers 1390. Z.

CHAHYN-GUÉRAÏ, fils d'Ahmed-Guéraï, et dernier khân de Crimée, n'a que la triste célébrité d'avoir laissé renverser le trône occupé par une dynastie issue de Djenguyz-Khân. Nommé d'abord, en 1772, calghaisulthân, c'est-à-dire lieutenant du Khân-Sabeb-Guéraï son frère, il fut destitué par lui en 1774, et résolut de se venger d'une manière éclatante. Il mit les Nogais dans son parti, et les Russes lui envoyèrent en secret un régiment entier. Au mois de juin 1776, Châhyn commença ses hostilités contre un khân nommé *Devlet-Guéraï*, que la Porte othomane avait substitué à son frère. Au mois de novembre 1776, Châhyn remporta une victoire complète, non loin de Taman, sur ce nouveau khân. D'après un avantage aussi signalé, il n'hésita pas à se rapprocher des côtes d'Asie avec quarante mille Tatars, et un nombreux corps de Circassiens que ses succès avaient attirés dans son parti. Il n'attendait que les gelées pour passer en Crimée sur la glace, et chasser le khân qui lui était bien inférieur en

15. Las de garder l'incognito, les Russes le secondent ouvertement, parent de Perecop en janvier 1777, et enjoignent au khân de souscrire un acte d'indépendance pour se faire à sa place Châhyn-Guéraï. Celui-ci avait alors le grade de lieutenant et commandait le régiment de Preabagaiski. Dès les premiers jours de mars, il pénétra dans la presqu'île par Kaffah, commandant avec lui trente-cinq à quarante hommes; le 4 de ce mois, il fut proclamé khân à Baghtchèh-Séraï, et vint aussitôt demander au Grand-Seigneur l'investiture accoutumée, en reconnaissant sa suprématie spirituelle. Il envoya aussi une autre députation au czar de St.-Pétersbourg, pour offrir sa reconnaissance à la czarine, et témoigner sa soumission envers elle. Attendant les marques extérieures de la souveraineté qu'on devait lui en venir de Constantinople, Châhyn exerçait les droits, et annonçait des mesures bien supérieures à celles qui dirigeaient ordinairement la conduite des sultans et des khâns musulmans. Résolu de réformer les Tatars et d'introduire parmi eux la discipline européenne, il reconnut tout les avantages qu'il en tira, et commença par détruire la plupart des formes de l'ancien gouvernement, de nouvelles troupes, et leur assigna une paye non interrompue. Avant que les khâns n'aient point de troupes régulières et permanentes. Ces mesures, et d'autres qu'il serait trop long de rapporter, épuisèrent bientôt le trésor du souverain, qui n'avait pas, comme ses prédécesseurs, la faculté de recourir à la Porte ottomane pour obtenir des secours d'argent. Il fut obligé dans la triste nécessité d'emprunter des moyens qui lui aliénèrent le cœur de ses sujets; il y eut des soulèvements fomentés aussi par des émissaires. Craignant pour sa propre sû-

reté, le khân invoqua le secours des Russes, qui avaient trop d'intérêt à saisir une pareille occasion pour ne pas paraître sourds à sa démarche. En 1777, des détachements Russes entrèrent dans la Crimée, et s'étaient déjà installés à Guzlevèh et dans d'autres places, lorsque qu'au mois d'octobre de la même année, les Tatars, excités par les Turcs, fondirent tout à coup sur les Russes dispersés dans la Crimée et dans le Kouban. Ils en firent un horrible massacre. Cette grande catastrophe faussa les tentatives d'un compételeur Châhyn, que le dyvân de Constantinople avait envoyé avec quelques secours. A peine avait-il reçu les marques distinctives d'une autorité bien illusoire, que Châhyn, suivi de huit mille Russes, le défut et le contraindit de s'embarquer à Balouklava, et de se réinstaller sur le trône de la Crimée, vers le mois de juin 1777, mais ce ne fut qu'après beaucoup de négociations et d'instances de la part de la Russie et même de la France qu'il reçut du Grand-Seigneur son investiture au mois de novembre 1777. Cette vaine formalité, accordée malgré des sollicitations importunes, pour ne pas dire même impératives, n'empêcha pas le sultân de susciter de nouveaux embarras et de mauvaises affaires à celui qu'il regardait avec raison comme un rebelle et comme la créature des Russes, les éternels ennemis de l'empire ottoman. Les émissaires du dyvân en Crimée fomentèrent de nouveaux troubles, et furent parfaitement satisfaits par les circonstances. Au mois de juillet 1781, les Tatars du Kouban se mirent en insurrection; au mois de décembre de la même année, la famine se fit ressentir, et la population de la Crimée diminua d'une manière effroyable, tant par la mort des habitans que par leurs émigrations.

n reparut encore, escorté par mée russe. Depuis long-temps ine convoitait la Crimée. Il lui npossible de trouver un mo- plus favorable pour s'en em- Ses troupes occupaient les prin- forteresses et ses vaisseaux ient les ports. Le khân s'était odieux au dyvân de Constanti- et méprisable aux yeux de ses qui le regardaient comme la e des infidèles, et le soupçon- l'avoir abjuré l'islamisme. Après ociation savamment conduite prince Potemkin, un nouveau it conclu à Constantinople en- lussie et la Turquie, le 21 juin et ratifié le 20 septembre de e année. Ce traité assurait à e la paisible possession de la , du Kouban et autres nou- onquêtes. Le faible Châhyn- signa une renonciation for- irrévocable, pour lui comme s héritiers, à la souveraineté imée. On lui accorda une pen- nuelle de cent mille roubles ; entôt l'ennui ou les mauvais s le déterminèrent à quitter ville de la petite Russie où retiré, pour se rendre à Cons- de. La présence d'un souve- ulman détrôné, descendant de z, et à la famille de qui le trône 1 est dévolu dans le cas où la ; régnaute viendrait à s'étein- laisait au sulthân et lui causa les inquiétudes. On lui enjoi- se retirer dans une île de la à Rhodes, suivant l'opinion ment adoptée. Cet ordre pré- e triste sort qui lui était ré- n effet, quelque temps après vée dans cette île, le malheu- ân fut étranglé en sortant du n envoya sa tête à Constau- En lui finit une des dynasties

fondées par les enfans de Djenguyz- Khân. Le royaume de Crimée, absorbé aujourd'hui dans le vaste empire russe, avait conservé une existence plus ou moins précaire pendant plus de cinq cents ans. U—s.

CHALS (PIERRE), né à Genève le 3 janvier 1701, fut élevé dans sa patrie et reçu ministre en 1724. Après avoir voyagé en la compagnie de quelques seigneurs anglais, et parcouru la Suisse, la Lorraine, l'Alsace et la Hollande, il vint à Paris à la fin de 1727. Peu de temps après, et en mars 1728, il fut élu pasteur de la Haye, où il arriva en mai de la même année. Six ans après, il épousa Antoinette Guilhelmine Paw. Chais desservit pendant cinquante ans l'église confiée à ses soins. Il fut à la fois ministre respectable, homme aimable dans le monde et écrivain distingué; mais il reste un monument de l'existence de Chais bien autrement précieux que les livres qu'il a faits: c'est la maison de charité que l'Église française a fondée à la Haye. Chais en conçut le plan, réussit à le faire goûter, veilla à son exécution et à sa conservation. Il mourut en octobre 1785. Ses ouvrages imprimés sont: I. *Le Sens littéral de l'Écriture-Sainte défendu contre les principales objections des anti-scripturaires et des incrédules modernes*, traduit de l'anglais de Stackhouse, avec une dissertation du traducteur sur les démoniaques, 1738, 3 vol. in-8°; II. une édition de *l'Abregé chronologique de l'Histoire de France* du président Hénault, avec son agrément et quelques corrections qui lui furent soumises, la Haye, 1747, in-8°. Le président Hénault, dans l'avertissement en tête de sa troisième édition, parle avec éloge de Chais. III. *Lettres historiques et dogmatiques sur les jubilés et les in-*

CHA

gences, *ibid.*, 1751, 5 vol. in-4. La cour de Rome est très maltraitée dans cet ouvrage, rempli de recherches curieuses. IV. *Théologie l'Écriture-Sainte, ou la Science salut*, *ibid.*, 1752, 2 vol. in-8°; *Instruction abrégée sur les premiers principes de la religion chrétienne, ou Catechisme pour les jeunes enfants*, 1752, in-12; VI. *Cours apologetique sur la méthode de communiquer la petite vérole*, 1754, in-8°, et dans les *Mémoires de l'Académie de Harlem*. Ce Chais qui, le premier, fit connaître l'inoculation en Hollande, par ses écrits et l'heureux usage qu'il en fit sur sa propre famille. VII. *Calisme historique et dogmatique, avec un supplément sur la nature et la perfection de Dieu*, 1755, in-4°; VIII. *la Sainte-Bible, ou le Nouveau et le Nouveau-Testament, avec un Commentaire littéral composé de notes choisies et tirées de divers auteurs anglais*, la Haye, 1755 et suiv., 8 vol. in-4°: les 7^e et 8^e ne parurent qu'en 1790. Ces deux volumes, dont le 7^e est en deux tomes, ne contiennent que les livres historiques de l'Ancien-Testament; et malheureusement que l'auteur n'ait pu achever son travail sur les autres livres de l'Écriture. IX. *Sermons*, 1760, 2 vol.; X. *les Mœurs antiques, ou Appréciations des mœurs et des principes qui caractérisent la nation britannique*, tradites de l'anglais de Brown, 1758, 3°; XI. il a fourni beaucoup d'articles pour les tomes IX à XXVI de la *Bibliothèque raisonnée*, pour les 7 derniers volumes de la *Bibliothèque britannique*, pour la *Nouvelle Bibliothèque*, et pour la *Bibliothèque impartiale*, publiée à Paris par Luzac. Il a aussi beau-

CHA

coup travaillé aux vingt-cinq premiers volumes de la *Bibliothèque des sciences et des beaux-arts*. A. B.—T.

CHAISE. F. FILLEAU ET L. AUBLET

CHAIX (DOMINIQUE), curé

Baux, près de Gap, né à Mous-Aroux en 1751, mort en 1806, à l'âge de soixante-neuf ans, fit, quoiqu'il n'eût pour maître que son père, une étude approfondie de la botanique, et sur-tout des plantes de son pays. M. Villars, son élève, le cite souvent dans son *Histoire des plantes du Dauphiné*, à l'occasion de beaucoup de plantes rares ou nouvelles dont il lui devoit la connaissance; et, pour perpétuer le souvenir de ses travaux, il a donné son nom de *Chaixi* à quelques espèces que ce botaniste avait découvertes dans les Alpes: telle est entre autres une espèce de bouillon blanc, nommé *verbascum chaixi*. On trouve aussi dans cet ouvrage un catalogue des végétaux qui croissent spontanément aux environs de Gap, que ce curé avait composé, à sa prière, sous le titre de *Flore Gapennoise*. On l'a aussi imprimé séparément, sous ce titre: *Plantæ Fapincenses*, etc., in-8°. Les herbiers de Chaix ont passé entre les mains de M. Picot-Lapeyrouse, ses manuscrits, formant deux grands volumes in-4°, à M. Villars, qui a écrit son Éloge au lycée de Grenoble.

B—G—T.

CHALAIS (prince DE). F. T. LEYBAND.

CHALCIDIUS, philosophe platonicien du 5^e siècle, auteur d'un commentaire estimé sur le *Timée* de Platon, que Meursius fit imprimer à Leyde, en 1617, in-4°, et que Jean-Albert Fabricius a mis à la tête du second volume des œuvres de Hypolite, avec de savantes notes. Hambourg, 1718, in-fol. Les critiques sont partagés sur la religion de

cet ancien auteur. Fabricius prétend qu'il était chrétien ; Giraldi le fait même diacre de Carthage. L'abbé Goujet, dans une dissertation insérée dans le 1^{er} tome des *Mémoires de littérature* du P. Desmolets, soutient l'opinion contraire, et il se fonde sur ce que Chalcidius adopte toutes les erreurs de Platon ; qu'il doute de la divinité des livres de Moïse ; qu'en parlant des dogmes du christianisme, il ne le fait qu'avec indifférence et sans rien dire qui prouve qu'il en fut persuadé. Mosheim et Brucker le mettent dans la classe de ces philosophes syncrétistes ou éclectiques, qui amalgamaient la philosophie de Platon avec les dogmes du christianisme, prétendant que les vérités enseignées par J.-C. avaient été connues long-temps auparavant, mais cachées par les prêtres sous le voile des cérémonies, des fables et des allégories, et que les deux religions convenaient dans les points essentiels. Mosheim pense que Chalcidius ne fit jamais profession du christianisme. Brucker est d'une opinion contraire, et il dit que les erreurs platoniciennes qu'on lui reproche lui furent communes avec plusieurs grands hommes, dont le christianisme n'est point révoqué en doute. Ce platonisme des anciens Pères a été solidement réfuté par M. Malleville, dans son *Histoire de l'éclectisme*.

T—D.

CHALCOCONDYLE (LAONIC, ou NICOLAS), est plus connu sous le nom de *Chalcondyle*. Il naquit à Athènes, on ignore en quelle année. L'époque de sa mort est également inconnue ; on sait seulement qu'il florissait vers 1470. Nous avons de lui une *Histoire des Turcs et de la chute de l'empire grec* ; elle commence à l'année 1298, et va jusqu'à 1462. Sa diction, dit M. de Ste.-Croix, dans l'*Examen*

» des historiens d'Alexandre, «
» barbare, ou pleine d'expressio
» triviales, mais son ouvrage est in
» portant pour l'histoire du 15^e. si
» cle. » La 1^{re}. édition du texte gr
est de Genève, 1615, in-fol. ;
meilleure est celle de Paris, 165
in-fol., avec un glossaire, par Fabr
Cette dernière édition, qui fait par
de la *Byzantine* du Louvre, a repa
dans la *Byzantine* de Venise. Cha
condyle a été traduit en français,
commenté par Blaise de Vigner
Paris, 1577 et 1584, in-4^e. Art
Thomas et Mézerai ont continué Vi
nère ; le premier, jusqu'à l'an
1612 ; le second, jusqu'en 1649. C
deux continuations ont été imprime
plusieurs fois. B—ss.

CHALCONDYLE (DÉMÉTRIUS
ne vit point le jour à Constantinop
ni en Grèce, comme l'ont écrit qu
ques auteurs, mais à Athènes. On pe
placer sa naissance vers 1424 ; car
paraît constant qu'il mourut en 151
à l'âge de quatre-vingt-sept ans. E
métrius était élève de Theodore G
za, et, sur sa réputation, Laurent
Médicis l'invita à se rendre à Floren
pour y professer le grec. Il dut y ar
ver vers 1479. Ses leçons furent d
bord très suivies ; mais bientôt, il tro
va dans Politien un rival, qui, pa
lant le latin avec plus de grâce et d
légance, lui enleva presque tous s
auditeurs. Démétrius était savant, c
en convenait ; mais on le trouvait s
et aride, et l'on abandonnait son éco
pour celle de Politien, qui joign
beaucoup d'éloquence à beaucoup d
rudition. A la mort de Laurent de M
dicis, Démétrius quitta Florence,
se rendit à Milan, où Louis Sfor
l'appelait. Il y resta jusqu'à la fin de
vie, se livrant tout entier à l'enseign
ment du grec et à des travaux d'éd
dition. On nomme, parmi ses élèv

lus célèbres, Benoît Joye, frère de Jean de Noyon; Étienne Niger, Reuchlin, et Nicolas Linacrer, qui fut en Angleterre un des fondateurs de la littérature grecque, et en donna les premières éditions dans l'université d'Oxford. Plusieurs biographes prétendent que Démétrius, avant d'aller à Milan, y passa quelque temps à Venise, où Alde Manuce l'avait employé à réviser les épreuves de ses éditions; mais ce fait est contredit par l'exact et diligent Bœrner, dans son *Histoire des livres du 15^e siècle*. Alde eut pendant quelque temps des relations avec Démétrius; car il a dédié son édition d'*Euripide*. Dans l'épître dédicatoire, il le nomme le premier des Grecs de cet âge, et le dit l'auteur de la doctrine rappelée l'ancien à Athènes. Démétrius est auteur d'une grammaire grecque, dont la première édition parut à Milan, vers 1495; elle est sans date, et de la plus grande beauté. Gourmont l'a réimprimée à Paris, en 1525, in-4^e; il y en a encore une édition de Bâle, 1546, in-8^e. Démétrius avait composé cet ouvrage pour l'usage de ses auditeurs; il voulait mettre entre leurs mains une grammaire plus complète que les éléments de Chrysoloras, et plus facile, plus simple que le grand traité de Théodore Gaza. Le véritable titre de Démétrius à la gloire littéraire, c'est avoir donné les premières éditions de *Homère* (Florence, 1488, 2 vol. in-8^e), d'*Isocrate* (Milan, 1493, in-8^e), et de *Suidas* (Milan, 1499, in-8^e).

B—ss.

CHALDUN. Voy. IBN-KHALDOUN.
CHALGRIN (JEAN-FRANÇOIS-ÉRÈSE), né à Paris en 1759, de parents peu aisés. Leurs rapports avec le comte de Marigni, directeur-général des Bâtiments, décidèrent le comte de Marigni de l'état de jeune architecte, et en fit un architecte. A cette époque, le mauvais goût dominait

en France. Un seul homme, le comte de Caylus, s'arma contre la barbarie et, quoiqu'il eût à vaincre la faveur dont jouissaient les Oppenord, le Messoumier, les Sajoué et les Perrotte, qui avaient porté leur influence sur tous les arts, il prouva, par ses écrits, combien un seul individu peut influencer sur le goût d'une nation. Tout changea de style, et rien de ce qui se fabriquait à Paris ne fut plus trouvé convenable, s'il n'était une imitation de quelque ornement grec. Dès-lors, les artistes qui, tels que Soufflot, Moreau et Jardin, avaient visité l'Italie, se rendirent sensibles à la révolution qui s'opérait, et ouvrirent leurs écoles et leurs portefeuilles aux élèves. Le jeune Chalgrin fut admis à celle de Moreau et de Boullée, et y étudia le goût de ses maîtres, et fit un des premiers dont les compositions se distinguèrent par des productions rectilignes. Le concours d'un pavillon sur l'angle d'un grand parc, à la convenance d'un souverain, fut le sujet du grand prix que remporta Chalgrin à l'académie. A la suite de ce triomphe, il partit pour l'Italie, où il étudia et dessina les plans et les profils de différents monuments dont l'académie de France était alors dans l'usage de commander des développements à ses élèves. De retour à Paris, il sut mériter l'estime du ministre Choiseul, qui se faisait un devoir de protéger le talent et d'encourager les artistes. Le duc de la Vrillière, satisfait d'un projet que lui présenta le jeune Chalgrin, chargea de la construction de son hôtel, et le jour où il en prit possession fut un jour de fête pour l'artiste qui avait été invité pour recevoir des compliments. Le ministre lui en ayant fait un léger reproche, attribua la cause de ce reproche à la montre de l'architecte, et il lui offrit une enrichie de diamants. Un

place vaquait alors à l'académie d'architecture ; le nom de trois habiles architectes fut soumis au roi , suivant l'usage, et Chalgrin, quoique très jeune, fut préféré. Vers le même temps (1770), il se fit remarquer par la construction d'une salle de bal et de festin, à l'occasion du mariage du dauphin. Lors de la formation de la maison des princes, il fut nommé premier architecte et intendant des bâtiments de la maison de Monsieur. Le comte d'Artois le nomma aussi intendant de ses bâtiments. Ses travaux les plus importants sont : l'hôtel de St.-Florentin, rue de l'Orangerie ; le collège de France, place Cambrai ; la tour et la chapelle des fonts, sous le portail de St.-Sulpice, et le buffet d'orgues ; l'église de St.-Philippe du Roule ; la restauration du palais du Luxembourg, dont le grand escalier est un chef-d'œuvre de magnificence ; plusieurs hôtels à Paris, et châteaux ; l'arc de triomphe que l'on construit à l'Étoile. Chalgrin fut chargé, en 1796 et 1797, de toutes les fêtes qui furent ordonnées par le directoire exécutif. Il fut de la classe d'architecture de l'institut, et du conseil des bâtiments auprès du ministre de l'intérieur. Architecte distingué, plus encore par le caractère de grandiose qu'on retrouve dans ses conceptions, que par une grande précision dans ses détails, il n'était pas assez sévère dans ses profils, ni dans le choix des ornements, et se montra toujours trop difficile à revenir sur ses premières idées. Les contrariétés qu'il éprouva sur l'exécution de l'arc de triomphe de l'Étoile l'avaient fortement affecté. Il avait espéré que le terme de son travail servirait de réponse à ses contradicteurs ; mais la mort ne lui a pas permis de voir cette espérance se réaliser. Cet artiste était très laborieux, et a toujours détaillé lui-même ses pre-

mères conceptions. Il a formé plusieurs élèves, et il est mort sans fortune le 20 janvier 1811. B—L—R.

CHALICAN. Voy. IBN KRALICAN.

CHALIER (MARIE-JOSEPH), né en 1747 à Beaulard, près de Suze (Piémont), fut élevé dans sa patrie, se destina d'abord à l'état ecclésiastique ; mais, dégoûté bientôt d'une profession qui s'alliait mal avec ses penchans, il y renonça, et entreprit différents voyages. Il parcourut successivement le royaume de Naples, l'Espagne et le Portugal, étudia les langues de ces contrées, et vint s'établir à Lyon, dans le dessein d'y enseigner l'italien et l'espagnol. Après quelques essais peu avantageux, il entra dans le commerce, et parvint à s'associer à une maison de commission pour les étoffes de Lyon. Il reprit avec ses voyages, établit en Italie d'utiles relations, et acquit en peu d'années un crédit et une fortune assez considérables. En 1789, il embrassa le parti de la révolution avec un enthousiasme qui tenait du délire. Il fit plusieurs voyages à Paris, et en revint toujours avec un nouveau degré d'extation. Après la prise de la Bastille, apporta à Lyon des pierres de cette figure, et, en les distribuant à la multitude, il les baisait avec transport. Il se mit à genoux dans les rues, et couvrit de larmes les affiches qui contenaient des décrets ou des proclamations conformes à ses idées. Ces manières bizarres fixaient les regards de la multitude, Chalier devint son idole ; l'engouement était au point, que la salle du club ne suffisait pas à la foule qui s'y portait, et que Chalier devait présider la séance ou y prendre la parole. Son éloque était populaire et toute en images, jeux de mots et en pantomime. Il se tenait à la tribune les attitudes les

uliers et les plus grotesques, s'en-
 ait de manière à n'être plus aper-
 reparaissait ensuite, s'élevait sur
 ointe des pieds, montait même
 la banquette, et débitait alors, avec
 énergie difficile à peindre, les plus
 avagantes maximes. Il se chargeait
 arauger les généraux et les com-
 saires du gouvernement, toutes les
 qu'en passant à Lyon ils visitaient
 ub, et, suivant que leurs manières
 urs discours se trouvaient confor-
 ou contraires à ses idées, il les
 blait de caresses, ou les apostro-
 it avec audace. « Lasource, dit-il
 jour au conventionnel de ce nom,
 n'es *la source* ni du patriotisme,
 de la vérité... Ton armée! disait-
 une autre fois à un général qui
 tait appelé *son armée* les troupes
 ont il allait prendre le commande-
 ent, peuses-tu parler à des esclaves?
 Dis, l'armée de la républi-
 que, ou crains la colère du peuple. »
 retour d'un second voyage que
 Châlier fit à Paris, il distribua son
 trait avec cette inscription : « Le
 patriote Châlier a passé six mois à
 Paris, pour être l'admirateur de la
 contagion et de Marat. » Ce fut à
 époque que l'exagération de ses
 traits, qui, jusqu'alors, n'avait paru
 burlesque, prit ce caractère atro-
 cieux qui devait le conduire à
 la guillotine. Il ne parlait plus que d'é-
 craser les aristocrates et les riches;
 dressait des listes de proscription,
 intitulait : *Liste importante, ou
 rôle des patriotes pour les dis-
 perser sur la mer du civisme*, et il ex-
 cita la multitude à imiter les massa-
 cres de Paris. Le 6 février 1793, il fait
 sonner, au son d'une cloche qui
 retentit dans toutes les rues de
 Paris, une assemblée générale du club
 des Jacobins, et là, il prononce le
 serment que chacun doit prêter : ce

serment vouait à la mort quiconque
 violerait les secrets de la séance.
 Châlier propose ensuite la formation d'un tri-
 bunal populaire, qui sera chargé de
 prononcer sur le sort des aristocrates
 « Neuf cents victimes, s'écrie-t-il, sont
 nécessaires à la patrie en danger
 » on les exécutera sur le pont Morand
 » et les cadavres seront précipités
 » dans le Rhône. » Pendant qu'il
 adopte ces exécérables propositions
 quelques membres en retard se pré-
 sentent pour entrer; Châlier, quittant
 la tribune, se précipite à la porte, armé
 de son poignard, et leur fait prêter le
 terrible serment. Cependant, quelque
 personnes, effrayées de l'énormité
 des crimes qui se préparent, par-
 viennent, sous divers prétextes, à
 sortir de la salle, et courent dévoiler
 au maire de la ville les secrets de la
 conjuration. Nivière-Chol (c'est le nom
 de ce respectable magistrat) appelle
 autour de lui les citoyens les plus re-
 commandables; il assemble la garde
 nationale, et déjoue, par des mesures
 sages, les projets des conjurés. En
 contre-temps ne décourage pas Châ-
 lier; il ourdit de nouvelles trames, et
 pendant plusieurs mois encore, il con-
 tinue d'agiter la ville; mais l'indigna-
 tion éclata enfin, et, le 29 mai 1793
 à la suite d'un combat sanglant qui fut
 livré au milieu de la ville, Châlier fut
 arrêté à sa maison de campagne à la
 Croix-Rousse, traduit devant le tri-
 bunal criminel, et condamné à mort le
 17 juillet. Les motifs de sa condam-
 nation furent puisés principalement dans
 sa conjuration du 6 févr. Cet arrêt fut
 rendu malgré un décret de la conven-
 tion, sollicité par Marat en faveur de
 son disciple. Châlier fut exécuté le len-
 demain de la sentence; il parcourut
 pied le long trajet de la prison au lieu du
 supplice, sans donner aucun signe de
 faiblesse; il était accompagné d'un

prêtre, et paraissait s'entretenir assez tranquillement avec lui ; mais arrivé sur l'échafaud, la vue de l'instrument du supplice ébranla sa fermeté : il était en défaillance au moment où il fut décapité. Ce fut au tribunal criminel, lorsqu'il entendit sa condamnation, qu'il s'écria : « Ma mort coûtera cher » à mes concitoyens. » Paroles prophétiques qui se réalisèrent si malheureusement. Après le siège de Lyon, le corps de Châlier fut déterré, et ses cendres déposées au Panthéon, d'où elles furent ensuite tirées et jetées à la voierie avec celles de Marat. Châlier était d'une petite taille ; il avait le teint jaune et tous les signes d'un tempérament bilieux ; ses yeux étaient étincelants, ses lèvres grosses ; sa tête chauve était couverte d'une perruque poudrée ; son regard était équivoque, sa démarche mal assurée, et l'on remarquait, dans l'habitude générale de son corps, quelque chose de convulsif qui indiquait l'état d'agitation où était constamment son âme. Z.

CHALIEU (l'abbé), antiquaire, né à Tain en Dauphiné, le 29 avril 1733, de parents très pauvres, commença ses études au collège de Tournon, et se destina à l'état ecclésiastique. Des missionnaires de la congrégation de Ste.-Colombe, qui surent apprécier ses dispositions, lui fournirent les moyens d'aller à Paris pour y faire son cours de théologie. L'évêque de St.-Pons, qui eut alors occasion de le connaître, se l'attacha d'abord en qualité de secrétaire, et le chargea ensuite d'un cours de théologie ; mais cet évêque ayant été exilé, Chalieu, se trouvant sans protecteur, retourna dans son pays, occupa une chaire de théologie à Tournon, et la quitta bientôt pour se dévouer à l'étude de l'antiquité et des monuments. L'enthousiasme avec lequel il s'y livra ne

le quitta qu'à sa mort, arrivée en 1811. Son cabinet, dont M. Millin a donné la description dans le *Voyage à midi de la France*, contenait des objets très curieux, qui, suivant ses intentions, ont été vendus au profit de ses parents et des pauvres. Le mai de Taiú a publié en 1811, par sa description, les manuscrits de Chalieu dont le recueil forme 1 vol. in-4° intitulé : *Mémoires sur les divers antiquités du département de Drôme, et sur les différents peuples qui l'habitaient avant la conquête des Romains*. Chalieu avait beaucoup d'instruction, mais il s'est souvent occupé d'objets qui ne méritaient pas de longues dissertations qu'il leur a consacrées, et il n'a point porté un coup d'œil assez philosophique dans l'étude des antiquités. Cependant ses travaux méritent l'attention des archéologues et plusieurs de ses dissertations sont très curieuses ; mais celles qui ont pour objet la géographie, contiennent des erreurs très graves, surtout relativement aux Vocouces et aux Albroges. B—G—T.

CHALIN DE VINARIO (R. MOND), médecin du 14^e siècle, né à Vinas, petit village du Languedoc, étudia la médecine à Montpellier, après y avoir exercé quelque temps cette profession, se rendit à Avignon. C'est là qu'il fut témoin de cette peste meurtrière qui se manifesta, pour la première fois, en 1347, puis se renouvela en 1360, en 1373 et 1382, et détruisit le quart du genre humain. Chalin traça une description exacte de ce fléau dans un ouvrage estimé. Jacques Daléchamp, à qui un chirurgien de Montpellier, appelé *Guillaume Lothier*, en avait prêté un exemplaire manuscrit, pour avoir son sentiment, fut frappé de la bonte de cet ouvrage, malgré la barbarie

uit le monarque musulman en si-
 mit l'ordre de briser les idoles et
 renverser les pagodes, « et, parmi
 cette légion de dieux, il ne s'en
 rouve pas un qui pourvoie à votre
 subsistance; ils ne servent qu'à vous
 distraire du soin d'y pourvoir vous-
 mêmes. » Les Hindous montrèrent,
 sur la défense de leurs divinités et
 leurs temples, une énergie dont on
 les aurait jamais crus capables; un
 ind nombre périt avec un courage
 que d'une plus belle cause. Châh-Dji-
 n reconnut bientôt l'inutilité de ses
 statives, et surtout combien étaient
 dangereux les décrets qu'il avait eu
 l'imprudence de rendre: il eut le bon
 sens de les révoquer et le noble cou-
 rage d'avouer sa faute, en disant: « Un
 monarque qui veut avoir des sujets
 fidèles doit leur passer toutes les
 absurdités de leur religion et tolérer
 la fourberie de leurs prêtres. » Tout
 louant cette sage résignation, tou-
 jours pénible pour un monarque ab-
 solu, nous ne devons pas dissimuler
 que celui-ci voulut s'en dédommager
 en attaquant d'autres idolâtres tout
 aussi fanatiques, mais bien moins
 nombreux et moins dévoués que les
 hindous. La prétendue idolâtrie des
 portugais lui servit de prétexte pour
 les attaquer et venger une insulte qu'il
 avait reçue d'eux, lorsqu'en 1633
 (1623-24) il avait réclamé leur secours
 contre son père. Une armée formidable
 fut envoyée à la conquête de la ville de
 Hoagly; la ville, réduite bientôt
 aux dernières extrémités, fut prise
 d'un coup d'assaut et une partie de la garnison
 fut massacrée au fil de l'épée. Les images des
 saints furent brisées ou déchirées par
 l'ordre du monarque, et pour plaire
 à la sulthane favorite, qui avait la plus
 profonde horreur pour le culte catho-
 lique. Les Anglais et les Hollandais ne
 furent pas étrangers aux brillants suc-
 ces de cette expédition; ils avaient

saisi avec empressement l'occasion
 d'écarter de dangereux rivaux. Dif-
 férentes expéditions non interrompues
 occupèrent le monarque indien, et
 l'empêchèrent pas de faire d'énormes
 accroissements à la ville de Dehly, et
 de la rendre digne d'être la capitale
 de son empire. Il profita d'un inté-
 valle de paix, et, le 1^{er} avril 1656,
 il s'installa dans le nouveau palais, et
 eut l'idée des sommes prodigieuses
 qu'il consacra à l'embellissement
 de cette ville, qui prit alors le nom
 de *Châh-Djihân-Abad*, quand on sait
 que l'ameublement et les ornements
 du palais coûtèrent plus
 de 14 millions. On cite, comme une
 circonstance la plus mémorable de
 cette fête, la présentation d'une
 couronne des dix premières années du
 règne de l'empereur, composée par
 Hamed, élève du célèbre Abû
 Fazl. L'auteur fut magnifiquement
 récompensé. Absorbé dans les jouissances
 de toute espèce que lui offrait son
 nouveau séjour, constamment occupé
 de l'embellir, Châh-Djihân négligea
 les soins de son empire. L'ambition
 et perfide Aureng-Zeyh eut tout
 le temps de préparer sa propre élévation
 à la ruine de son père et celle de
 ses frères. Ses projets éclatèrent lorsqu'il
 n'était plus temps de les traverser.
 Darâ-Chékouh, le fils bien aimé
 de Châh-Djihân, voulut lui résister; mais
 ses efforts furent vains. Après la
 défaite des troupes impériales, Châh-
 Djihân fut arrêté le 15 juin 1656 par
 les satellites du plus indigne fils; il
 fut carcé dans le palais d'Agrah, et
 reçut bientôt la tête du fidèle et in-
 fortuné Darâ. Le monarque végétant
 pendant six ans entiers dans cette captivité,
 fut bien adouci par les soins que
 donnait une tendre fille, la jeune
 belle Djihân-Arà, modèle de piété et
 de vertu, et que nous serions tentés de na-

Antigone indienne, si son nom n'aurait pas d'être conservé aussi généralement que celui de l'héroïne grecque. Les exercices de dévotion remplirent une partie des longues heures du monarque captif, qui, pour être un dévot, avait beaucoup changé; jusqu'à l'époque de ses malheurs, il témoigna la plus profonde innocence pour toutes les religions, et son indifférence était le résultat de son éducation toute particulière qu'il avait reçue, dans sa jeunesse, aux discussions théologiques soutenues en présence de Djihân-Guyr, son père, par les missionnaires, les mollahs et les manes. Fatigué un jour d'entendre les chrétiens et les musulmans vanter leurs miracles qui signalèrent la naissance, et prouvaient conséquemment l'unité de leur religion mutuelle, il proposa de les placer sur un bâton, les uns tenant l'Évangile, et les autres le Corân; il promit d'embrasser la religion de celui que le feu épargnerait. Nous ignorons lequel des deux refusait de se soumettre à cette épreuve; mais elle n'eut pas lieu. Enfin, soit par amour, ou une cause plus triste encore, et qu'on devine aisément, d'après son caractère profondément atroce d'Auzeyb, termina la carrière malheureuse de son vieux père. Châhân mourut à Agrah le 21 janvier 1658. L'intérêt qu'on ne peut refuser au malheureux des pères ne doit cependant pas nous déterminer à dissimuler les justes reproches d'avarice, d'innocence et de cruauté qu'il a mérités. Il eut l'amour des femmes à l'exces et dépensa plus de 11 millions de riyals pour élever un monument funéraire à la sultane Nour-Mahl; cette passion doit être attribuée autant à son goût pour les grands édifices et les arts, qu'à son amour pour la beauté. Il faut convenir pourtant que

les grands seuls étaient exposés à la cruauté de ce souverain, qui redoutait leur ambition, ou convoitait leurs richesses. Il se montrait clément et affable envers le peuple, se plaisait même à rendre la justice en personne. Un soldat avait enlevé la femme d'un écrivain, et celle-ci refusait même de reconnaître son mari qui la réclamait; l'affaire fut portée devant l'empereur, qui, ne pouvant dans le moment découvrir la vérité, renvoya les parties, mais garda auprès de lui la jeune femme. Quelques jours après, il feignit tout à coup d'avoir besoin d'encre, et dit à cette femme de lui en broyer et de lui en préparer, ce qu'elle fit avec une dextérité parfaite: « Tu t'y prends trop bien, lui dit-il, pour n'avoir pas été la femme d'un écrivain public: retourne avec ton mari. » L.—s.

CHAH-ROUKH-MYRZA, 4^e fils de Tamerlan, naquit à Samarcande le 14 de rabyi premier 779 (mardi 21 juillet 1577). Dès ses plus tendres années, on découvrit en lui les grandes qualités de son père, auxquelles il joignit dans la suite les vertus les plus rares. Dans cet âge où l'homme avide de gloire saisit avec empressement l'occasion de montrer du courage, sans examiner la cause qu'il embrasse, Châh-Roukh suivit son père dans la Perse, qui cherchait à secouer le joug que les Tatars lui avaient imposé peu d'années auparavant. Le jeune prince donna dans cette expédition des marques éclatantes de valeur. Il coupa lui-même la tête au chef des rebelles, et vint la jeter aux pieds de son père, en lui disant: « Puisse-tu fouler aux pieds toutes les têtes de tes ennemis comme celle de l'orgueilleux Mansour! » Le vainqueur qui venait de faire cette action, et qui s'exprimait ainsi, était âgé de dix-sept ans. Tamerlan avait trop de talent

ne pas connaître ceux de son fils, pour négliger de les employer. Ce ce, après l'avoir chargé de différentes expéditions qui réussirent gloieusement, lui donna le gouvernement du Khorâçân, où il se conduisit tant de sagesse, qu'à la mort du juérant tatar, les peuples le remirent pour leur souverain. Hérat, capitale du Khorâçân, devint le siège d'un puissant empire, dont les limites s'étendirent chaque jour; car les ennemis et les envieux de Tymour, espérant assouvir leur ressentiment sur son fils, commirent différentes hostilités qui obligèrent Châh-Roukh de recourir aux armes. Marchant alors à la tête de ses armées, il montra toutes les vertus d'un prince pacifique, et manifesta les talents d'un bon général. Ses victoires successives firent passer sous sa domination le Mazendérân, le Transoxiane; enfin, la Perse entière, une partie des Indes et de la Sibirie, de manière que ses états s'étendirent à ceux de l'empereur de la Chine. Il choisissait lui-même des personnes capables de bien gouverner les sujets qui leur étaient confiés, et leur donnait de vive voix, ou par écrit, des préceptes qui devraient être gravés en lettres d'or, dans l'intérieur de tous les palais. En remettant le Turkestan à son fils aîné, si célèbre par son amour pour les lettres, il lui dit : « Sachez, mon fils, que le Très-Haut ne nous a pas donné l'autorité sur notre mérite personnel; nous devons lui témoigner notre reconnaissance en prenant pitié de tous ces malheureux; car Dieu a dit à David (David): *Je t'ai établi mon vicaire sur la terre, pour rendre justice aux hommes.* Veillez donc à ce que les juges observent les lois, et conservez-les dans leurs honneurs et dans leurs dignités. Ac-

» cordez une protection particulière
 » aux habitants des campagnes; dé-
 » fendez-les contre l'oppression et l'in-
 » justice des grands, qui rejettent sur
 » ces malheureux les impôts et tous les
 » fardeaux de l'état. » Malgré sa justice
 » et sa bonté, Châh-Roukh trouva parmi ses
 » protégés des ingrats qui lui déclarèrent
 » la guerre, ou qui gouvernèrent mal
 » leurs nouveaux états; mais, un jour
 » victorieux, il reprit bientôt leurs
 » écarts. Certains auteurs l'accusent
 » d'une trop grande économie, qu'ils
 » tenaient, disent-ils, de l'avarice. Voici
 » un trait qu'ils citent à l'appui de leur
 » inculpation. Un potier de terre se
 » présenta à Châh-Roukh, et lui demanda
 » s'il croyait au dogme de leur religion,
 » qui enseigne que tous les musulmans
 » sont frères. « Certes, répondit le roi,
 » tous sont frères, » dit-il. — « S'il en est ainsi, pourquoi
 » ne suis-je dans l'indigence, tandis que
 » vous avez une si grande fortune? »
 » Donnez-moi donc la portion qui
 » m'appartient en qualité de votre
 » frère. — Tu as raison. » Et aussitôt
 » il fit donner à ce malheureux une
 » pièce de la valeur de trois sous.
 » L'autre très mécontent : « Pourquoi
 » ne suis-je donc si riche, tandis que
 » vous êtes dans l'indigence? — lui
 » dit-il. — Tu as raison, » dit Châh-Roukh,
 » et ne dis rien à qui que ce soit. »
 » Ses frères ne lui firent pas de
 » reproches, et lui firent la même
 » part. — Tu as raison, » dit-il.
 » Sa portion ne serait pas si
 » petite, si elle était aussi forte. » Il n'avait
 » aucun des vices des princes orientaux,
 » et possédait la plupart des qualités, et
 » des connaissances, des vertus même que
 » leur manquent. Son activité ne le
 » laissait négliger aucune des branches
 » de l'administration; il donnait une
 » attention particulière au commerce, qui
 » est la principale source de la prospérité
 » des états. Les marchands étrangers étaient
 » accueillis avec empressement, pour

manière toute particulière, tent d'encourager et de faire de grandes opérations commerciales, il cherchait tous les moyens d'entretenir des relations de cette espèce avec les royaumes les plus lointains, ainsi qu'il envoya en ambassade différents princes de l'Asie, des hommes sages et vraiment capables de remplir des vues aussi louables. L'auteur de cet article a publié successivement deux relations d'Abdoul-Rimoullou ou aumônier, et auteur d'une œuvre estimée de Châli-Roukh et de ses successeurs, que nous possédons dans la bibliothèque impériale. Il fut enlevé en Chine en 1412, et dans l'année 1443. La première a paru sous le titre d'*Ambassades réciproques entre le roi des Indes, de la Perse, et d'un empereur de la Chine, du persan, etc.*, Paris, 1788, l'autre relation a été insérée dans le second volume de la *Collection de Voyages traduits de différentes langues orientales et européennes*, 1798, in-18. Maître d'un vaste empire dont l'administration l'occupait tout entier, il fournit une carrière brillante, régna quarante-trois ans, mourut de Tymour son père, en Perse, la Tatarie, l'Inde et le Japon. Enfin, âgé de plus de soixante-onze ans, il mourut le jour même qu'il mourut, d'est-à-dire le jour de la fête anniversaire; suivant les annales persanes, au mois de zoul-hadjah (le 10 mars 1447), à Fachâroud, qui est le droit dépendant de Rey, et fut enterré dans cette dernière ville. Il avait 100 enfants, et même sept, suivant le *Shah-nâmeh*; l'aîné, nommé *Châli-Beyg*, succéda à son père, et acquit une juste célébrité par son savoir et ses sciences. (*Voy. de l'Asie-Mineure*.) L—s.

CHAHAN, prince d'Arménie, était le gendre de Léon VI, roi arménien en Cilicie, dont il défendit la puissance avec courage et habileté contre les Égyptiens, qui envahirent ce petit état vers le milieu du 14^e siècle. Ne pouvant résister à leur nombreuse armée, il s'enferma avec son beau-père dans le fort de Goban, où il se défendit jusqu'à la dernière extrémité. Obligé de se rendre, il fut conduit en Égypte avec toute la famille royale. Échappé de sa prison, il se rendit en Espagne, où Jean 1^{er}, roi de Castille, l'accueillit avec distinction, et obtint la délivrance du roi Léon, qui se rendit aussi en Espagne, puis en France, où Chaban mourut vers 1390.

Z.

CHAHYN-GUÉRAÏ, fils d'Abmed-Guéraï, et dernier khân de Crimée, n'a que la triste célébrité d'avoir laissé renverser le trône occupé par une dynastie issue de Djenguyz-Khân. Nommé d'abord, en 1772, calghaisulthân, c'est-à-dire lieutenant du Khân-Sahab-Guéraï son frère, il fut destitué par lui en 1774, et résolut de se venger d'une manière éclatante. Il mit les Nogais dans son parti, et les Russes lui envoyèrent en secret un régiment entier. Au mois de juin 1776, Châhyn commença ses hostilités contre un khân nommé *Devlet-Guéraï*, que la Porte ottomane avait substitué à son frère. Au mois de novembre 1776, Châhyn remporta une victoire complète, non loin de Taman, sur ce nouveau khân. D'après un avantage aussi signalé, il n'hésita pas à se rapprocher des côtes d'Asie avec quarante mille Tatars, et un nombreux corps de Circassiens que ses succès avaient attirés dans son parti. Il n'attendait que les gelées pour passer en Crimée sur la glace, et chasser le khân qui lui était bien inférieur en

es. Las de garder l'incognito, les
 es le secondent ouvertement,
 parent de Perecop en janvier
 7, et enjoignent au khân de sous-
 crire un acte d'indépendance pour
 être à sa place Châhyn-Guéraï. Ce-
 lui-ci avait alors le grade de lieutenant
 dans le régiment de Prebagaiski. Dès
 premiers jours de mars, il pénétra
 dans la presqu'île par Kaffah, con-
 tenant avec lui trente-cinq à quarante
 hommes; le 4 de ce mois, il fut
 proclamé khân à Baghtchéh-Séraï, et
 envoya aussitôt demander au Grand-
 seigneur l'investiture accoutumée, en
 reconnaissant sa suprématie spirituelle.
 Il envoya aussi une autre députation
 au czar de St.-Pétersbourg, pour ex-
 primer sa reconnaissance à la czarine,
 et annoncer sa soumission envers elle.
 Attendant les marques extérieures
 de la souveraineté qu'on devait lui en-
 voyer de Constantinople, Châhyn en-
 tendait les droits, et annonçait des
 mesures bien supérieures à celles qui diri-
 gent ordinairement la conduite des
 sultans musulmans. Résolu de ré-
 tablir les Tatars et d'introduire parmi
 leurs troupes la discipline européenne
 qu'il reconnaissait tous les avantages,
 il commença par détruire la plupart
 des corps formés de l'ancien gouverne-
 ment, de nouvelles troupes, et leur assis-
 sance payée non interrompue. Avant
 que les khâns n'aient point de trou-
 pes régulières et permanentes. Ces me-
 sures, et d'autres qu'il serait trop long
 de rapporter, épuisèrent bientôt le
 trésor du souverain, qui n'avait
 rien, comme ses prédécesseurs, la fa-
 cilité de recourir à la Porte ottomane
 pour obtenir des secours d'argent. Il
 fut dans la triste nécessité d'em-
 prunter des moyens qui lui aliénèrent
 le cœur de ses sujets; il y eut des sou-
 lèvements fomentés aussi par des émis-
 saires. Craignant pour sa propre sû-

reté, le khân invoqua le secours de
 la Russie, qui avait trop d'intérêt
 à saisir une pareille occasion pour
 ne pas paraître sourds à sa démarche. En 1777
 des détachements Russes entrèrent
 dans la Crimée, et s'étaient déjà installés
 à Guzlevèh et dans d'autres places, lo-
 qu'on au mois d'octobre de la même an-
 née, les Tatars, excités par les Turcs,
 fondirent tout à coup sur les Russes
 dispersés dans la Crimée et dans
 le Kouban. Ils en firent un horrible ma-
 sacre. Cette grande catastrophe fa-
 vilita les tentatives d'un compétiteur
 de Châhyn, que le dyvân de Constau-
 tinople avait envoyé avec quelques
 secours. A peine avait-il reçu les es-
 quilles distinctives d'une autorité
 illusoire, que Châhyn, suivi de
 mille Russes, le défia et le contraignit
 de s'embarquer à Balouklava, et
 de nouveau réinstallé sur le trône
 de la Crimée, vers le mois de juin 1777
 mais ce ne fut qu'après beaucoup
 de négociations et d'instances de la part
 de la Russie et même de la France
 qu'il reçut du Grand-Seigneur son
 investiture au mois de novembre 1777.
 Cette vaine formalité, accordée
 à des sollicitations importunes, pour
 ne pas dire même impératives, n'em-
 pêcha pas le sultân de susciter
 des embarras et de mauvaises affaires
 à celui qu'il regardait avec raison
 comme un rebelle et comme la créature
 de la Russie, les éternels ennemis de l'empire
 ottoman. Les émissaires du dyvân
 en Crimée fomentèrent de nouveaux
 troubles, et furent parfaitement satis-
 faits par les circonstances. Au mois
 de juillet 1781, les Tatars du Kou-
 ban se mirent en insurrection; au
 mois de décembre de la même année,
 la famine se fit ressentir, et la popula-
 tion de la Crimée diminua d'une manière
 effroyable, tant par la mort des ha-
 bitans que par leurs émigrations.

reparut encore, escorté par mée russe. Depuis long-temps ne convoitait la Crimée. Il lui possible de trouver un molus favorable pour s'en em- jés troupes occupaient les prin- forteresses et ses vaisseaux ent les ports. Le khân s'était dieux au dyvân de Constanti- et méprisable aux yeux de ses qui le regardaient comme la e des infidèles, et le soupçon- l'avoir abjuré l'islamisme. Après ociation savamment conduite rince Potemkin, un nouveau it conclu à Constantinople en- ussie et la Turquie, le 21 juin et ratifié le 20 septembre de e année. Ce traité assurait à e la paisible possession de la , du Kouban et autres nou- onquêtes. Le faible Châhyn- signa une renonciation for- irrévocable, pour lui comme s héritiers, à la souveraineté imée. On lui accorda une pen- nuelle de cent mille roubles ; eutôt l'ennui ou les mauvais s le déterminèrent à quitter ville de la petite Russie où retiré, pour se rendre à Cons- le. La présence d'un souve- ulman détrôné, descendant de z, et à la famille de qui le trône 1 est dévolu dans le cas où la : régnaute viendrait à s'étein- blaisait au sulthân et lui causa les inquiétudes. On lui enjoit- se retirer dans une île de la à Rhodes, suivant l'opinion ment adoptée. Cet ordre pré- e triste sort qui lui était ré- in effet, quelque temps après vée dans cette île, le malheu- ân fut étranglé en sortant du n envoya sa tête à Constan- En lui finit une des dynasties

fondées par les enfants de Djenguyz- Khân. Le royaume de Crimée, absorbé aujourd'hui dans le vaste empire russe, avait conservé une existence plus ou moins précaire pendant plus de cinq cents ans. U—s.

CHALS (PIERRE), né à Genève le 3 janvier 1701, fut élevé dans sa patrie et reçu ministre en 1724. Après avoir voyagé en la compagnie de quelques seigneurs anglais, et parcouru la Suisse, la Lorraine, l'Alsace et la Hollande, il vint à Paris à la fin de 1727. Peu de temps après, et en mars 1728, il fut élu pasteur de la Haye, où il arriva en mai de la même année. Six ans après, il épousa Antoinette Guilhelmine Paw. Chais desservit pendant cinquante ans l'église confiée à ses soins. Il fut à la fois ministre respectable, homme aimable dans le monde et écrivain distingué; mais il reste un monument de l'existence de Chais bien autrement précieux que les livres qu'il a faits: c'est la maison de charité que l'Église française a fondée à la Haye. Chais en conçut le plan, réussit à le faire goûter, veilla à son exécution et à sa conservation. Il mourut en octobre 1785. Ses ouvrages imprimés sont : I. *le Sens littéral de l'Écriture-Sainte défendu contre les principales objections des anti-scripturaires et des incrédules modernes*, traduit de l'anglais de Stackhouse, avec une dissertation du traducteur sur les démoniaques, 1738, 3 vol. in-8°; II. une édition de *l'Abregé chronologique de l'Histoire de France* du président Hénault, avec son agrément et quelques corrections qui lui furent soumises, la Haye, 1747, in-8°. Le président Hénault, dans l'avertissement en tête de sa troisième édition, parle avec éloge de Chais. III. *Lettres historiques et dogmatiques sur les jubilés et les im-*

gences, *ibid.*, 1751, 3 vol. in-4. La cour de Rome est très maltraitée dans cet ouvrage, rempli de recherches curieuses. IV. *Théologie l'Écriture-Sainte, ou la Science salut*, *ibid.*, 1752, 2 vol. in-8°; *Instruction abrégée sur les premiers principes de la religion chrétienne, ou Catechisme pour les jeunes enfants*, 1752, in-12; VI. *Cours apologetique sur la méthode de communiquer la petite vérole*, 1754, in-8°, et dans les *Mémoires de l'Académie de Harlem*. Ce Chais qui, le premier, fit connaître l'inoculation en Hollande, par ses écrits et l'heureux usage qu'il en fit sur sa propre famille. VII. *Catholicisme historique et dogmatique, avec un supplément sur la nature et la perfection de Dieu*, 1755, in-4°; VIII. *la Sainte-Bible, ou le Nouveau-Testament, avec un Commentaire littéral composé de notes choisies et tirées de divers auteurs anglais*, la Haye, 45 et suiv., 8 vol. in-4°: les 7° et 8° ne parurent qu'en 1790. Ces deux volumes, dont le 7° est en deux tomes, ne contiennent que les livres historiques de l'Ancien-Testament; c'est malheureusement que l'auteur n'ait pu achever son travail sur les autres livres de l'Écriture. IX. *Sermons, 30*, 2 vol.; X. *les Mœurs anglaises, ou Appréciations des mœurs et des principes qui caractérisent la nation britannique*, trad. de l'anglais de Brown, 1758, 8°; XI. il a fourni beaucoup d'articles pour les tomes IX à XXVI de *Bibliothèque raisonnée*, pour les 9 derniers volumes de la *Bibliothèque britannique*, pour la *Nouvelle Bibliothèque*, et pour la *Bibliothèque impartiale*, publiée à Paris par Luzac. Il a aussi beau-

coup travaillé aux vingt-cinq premiers volumes de la *Bibliothèque des sciences et des beaux-arts*. A. B.—T.

CHAISE. V. FILLEAU ET LACRAIX.

CHAIX (DOMINIQUE), curé de Baux, près de Gap, né à Montmorillon en 1751, mort en 1800, à l'âge de soixante-neuf ans, fit, quoiqu'il ne fut que sans maître, une étude approfondie de la botanique, et surtout des plantes de son pays. M. Villars, son élève, le cite souvent dans son *Histoire des plantes du Dauphiné*, à l'occasion de beaucoup de plantes rares ou nouvelles dont il lui devint la connaissance; et, pour perpétuer le souvenir de ses travaux, il a donné son nom de *Chaixi* à quelques espèces que ce botaniste avait découvertes dans les Alpes: telle est entre autres une espèce de bouillon blanc, nommé *verbascum chaixi*. On trouve dans cet ouvrage un catalogue des végétaux qui croissent spontanément aux environs de Gap, que ce curé avait composé, à sa prière, sous le titre de *Flore Gapennoise*. On l'a aussi imprimé séparément, sous ce titre: *Plantae Fapincenses, etc.*, in-8°. Les herbiers de Chaix ont passé entre les mains de M. Picot-Lapeyrouse, ses manuscrits, formant deux grands volumes in-4°, à M. Villars, qui a écrit son Éloge au lycée de Grenoble.

B.—C.—T.

CHALAIS (prince DE). V. TALLEYRAND.

CHALCIDIUS, philosophe platonicien du 5° siècle, auteur d'un commentaire estimé sur le *Timée* de Platon, que Meursius fit imprimer à Leyde, en 1617, in-4°, et que Jean-Albert Fabricius a mis à la tête du second volume des œuvres de Socrate, Hypolite, avec de savantes notes. Hambourg, 1718, in-fol. Les critiques sont partagés sur la religion de

cet ancien auteur. Fabricius prétend qu'il était chrétien ; Giraldi le fait même diacre de Carthage. L'abbé Goujet, dans une dissertation insérée dans le 1^{er}. tome des *Mémoires de littérature* du P. Desmolets, soutient l'opinion contraire, et il se fonde sur ce que Chalcedius adopte toutes les erreurs de Platon ; qu'il doute de la divinité des livres de Moïse ; qu'en parlant des dogmes du christianisme, il ne le fait qu'avec indifférence et sans rien dire qui prouve qu'il en fut persuadé. Mosheim et Brucker le mettent dans la classe de ces philosophes syncrétistes ou éclectiques, qui amalgamaient la philosophie de Platon avec les dogmes du christianisme, prétendant que les vérités enseignées par J.-C. avaient été connues long-temps auparavant, mais cachées par les prêtres sous le voile des cérémonies, des fables et des allégories, et que les deux religions convenaient dans les points essentiels. Mosheim pense que Chalcedius ne fit jamais profession de christianisme. Brucker est d'une opinion contraire, et il dit que les erreurs platoniciennes qu'on lui reproche lui furent communes avec plusieurs grands hommes, dont le christianisme n'est point révoqué en doute. Ce platonisme des anciens Pères a été solidement réfuté par M. Malleville, dans son *Histoire de l'éclectisme*.

T—D.

CHALCOCONDYLE (LAONIC, ou NICOLAS), est plus connu sous le nom de *Chalcondyle*. Il naquit à Athènes, on ignore en quelle année. L'époque de sa mort est également inconnue ; on sait seulement qu'il florissait vers 1470. Nous avons de lui une *Histoire des Turcs et de la chute de l'empire grec* ; elle commence à l'année 1298, et va jusqu'à 1461. « Sa diction, dit M. de Ste.-Croix, dans l'*Examen*

» *des historiens d'Alexandre*,
 » barbare, ou pleine d'expressions
 » triviales, mais son ouvrage est
 » portant pour l'histoire du 15^e. s.
 » cle. » La 1^{re}. édition du texte grec
 est de Genève, 1615, in-fol. ;
 meilleure est celle de Paris, 1621,
 in-fol., avec un glossaire, par Fabi
 Cette dernière édition, qui fait partie
 de la *Byzantine* du Louvre, a reparu
 dans la *Byzantine* de Venise. Chal
 condyle a été traduit en français
 commenté par Blaise de Vigenère
 Paris, 1577 et 1584, in-4^o. Ar
 Thomas et Mézerai ont continué Vi
 gnère ; le premier, jusqu'à l'an
 1612 ; le second, jusqu'en 1649. Ces
 deux continuations ont été imprimées
 plusieurs fois. B—ss.

CHALCONDYLE (DÉMÉTRIUS)
 ne vit point le jour à Constantinople
 ni en Crète, comme l'ont écrit quel
 ques auteurs, mais à Athènes. On p
 placer sa naissance vers 1424 ; on
 paraît constant qu'il mourut en 15
 à l'âge de quatre-vingt-sept ans. Dé
 métrius était élève de Théodore (za,
 et, sur sa réputation, Laurent Mé
 dicis l'invita à se rendre à Florence
 pour y professer le grec. Il dut y ar
 river vers 1479. Ses leçons furent
 très suivies ; mais bientôt, il trou
 va dans Politien un rival, qui, par
 lant le latin avec plus de grâce et d
 légance, lui enleva presque tous
 auditeurs. Démétrius était savant,
 en convenait ; mais on le trouvait
 étaride, et l'on abandonnait son éc
 pour celle de Politien, qui joignait
 beaucoup d'éloquence à beaucoup d
 rudition. A la mort de Laurent Mé
 dicis, Démétrius quitta Florence, et
 se rendit à Milan, où Louis Sforza
 l'appelait. Il y resta jusqu'à la fin de
 sa vie, se livrant tout entier à l'ensei
 gnement du grec et à des travaux d'é
 dition. On l'honore, parmi ses élève

plus célèbres, Benoît Jové, frère Paul; Étienne Niger, Reuchlin, et Thomas Linacer, qui fut en Angleterre un des fondateurs de la littérature grecque, et en donna les premières notions dans l'université d'Oxford. Plusieurs biographes prétendent que Démétrius, avant d'aller à Milan, y passa quelque temps à Venise, où l'Alde Manuce l'avait employé à diriger les épreuves de ses éditions; mais ce fait est contredit par l'exact et savant Börner, dans son *Histoire des Lettres du 15^e siècle*. Alde eut pourtant des relations avec Démétrius; car on lui a dédié son édition d'*Euripide*. Dans l'épître dédicatoire, il le nomme le premier des Grecs de cet âge, et le seul dont la doctrine rappelle l'ancien-

Atènes. Démétrius est auteur d'une grammaire grecque, dont la première édition parut à Milan, vers 1495; elle est sans date, et de la plus grande beauté. Gourmont l'a réimprimée à Paris, en 1525, in-4°; il y en a encore une édition de Bâle, 1546, in-8°. Démétrius avait composé cet ouvrage pour l'usage de ses auditeurs; il voulait mettre entre leurs mains une grammaire plus complète que les éléments de Chrysoloras, et plus facile, plus simple que le grand traité de Théodore Gaza. Le véritable titre de Démétrius à la gloire littéraire, c'est avoir donné les premières éditions de *Tomè* (Florence, 1488, 2 vol. fol.), d'*Isocrate* (Milan, 1495, fol.), et de *Suidas* (Milan, 1499, fol.).

B—ss.

CHALDUN. Voy. IBN-KUALDOUN.
CHALGRIN (JEAN-FRANÇOIS-ÉRÈSE), né à Paris en 1759, de parents peu aisés. Leurs rapports avec le comte de Marigni, directeur-général des Bâtiments, décida de l'état du jeune Chalgrin, et en fit un architecte. A cette époque, le mauvais goût dominait

en France. Un seul homme, le comte de Caylus, s'arma contre la barbarie et, quoiqu'il eût à vaincre la faveur dont jouissaient les Oppenord, le Metsonnier, les Sajoue et les Perrotte, qui avaient porté leur influence sur tous les arts, il prouva, par ses écrits, combien un seul individu peut influencer sur le goût d'une nation. Ton changea de style, et rien de ce qui se fabriquait à Paris ne fut plus trouvenable, s'il n'était une imitation de quelque ornement grec. Dès-lors, les artistes qui, tels que Soufflot, Moreau et Jardin, avaient visité l'Italie, se livrèrent à la révolution qui s'opérait, et ouvrirent leurs écoles et leurs portefeuilles aux élèves. Le jeune Chalgrin fut admis à celle de Moreau et de Boullée, où il étudia le goût de ses maîtres, et fut un des premiers dont les compositions se distinguèrent par des productions rectilignes. Le concours d'un pavillon sur l'angle d'un grand parc, à la convenance d'un souverain, fut le sujet du grand prix que remporta Chalgrin à l'académie. A la suite de ce triomphe, il partit pour l'Italie, où il dessina les plans et les profils de différents monuments dont l'académie de France était alors dans l'usage de commander des développements à ses élèves. De retour à Paris, il sut mériter l'estime du ministre Choiseul, qui se faisait un devoir de protéger le talent et d'encourager les artistes. Le duc de la Vrillière, satisfait d'un projet que lui présenta le jeune Chalgrin, le chargea de la construction de son hôtel, et le jour où il en prit possession fut un jour de fête pour l'artiste qui avait été invité pour recevoir des compliments. Le ministre lui en ayant fait un léger cadeau, attribua la cause de ce retard à la montre de l'architecte, et il lui-même offrit une enrichie de diamants. Un

place vaquait alors à l'académie d'architecture ; le nom de trois habiles architectes fut soumis au roi , suivant l'usage, et Chalgrin, quoique très jeune, fut préféré. Vers le même temps (1770), il se fit remarquer par la construction d'une salle de bal et de festin, à l'occasion du mariage du dauphin. Lors de la formation de la maison des princes, il fut nommé premier architecte et intendant des bâtiments de la maison de Monsieur. Le comte d'Artois le nomma aussi intendant de ses bâtiments. Ses travaux les plus importants sont : l'hôtel de St.-Florentin, rue de l'Orangerie ; le collège de France, place Cambrai ; la tour et la chapelle des fonts, sous le portail de St.-Sulpice, et le buffet d'orgues ; l'église de St.-Philippe du Roule ; la restauration du palais du Luxembourg, dont le grand escalier est un chef-d'œuvre de magnificence ; plusieurs hôtels à Paris, et châteaux ; l'arc de triomphe que l'on construit à l'Étoile. Chalgrin fut chargé, en 1796 et 1797, de toutes les fêtes qui furent ordonnées par le directoire exécutif. Il fut de la classe d'architecture de l'institut, et du conseil des bâtiments auprès du ministre de l'intérieur. Architecte distingué, plus encore par le caractère de grandiose qu'on retrouve dans ses conceptions, que par une grande précision dans ses détails, il n'était pas assez sévère dans ses profils, ni dans le choix des ornements, et se montra toujours trop difficile à revenir sur ses premières idées. Les contrariétés qu'il éprouva sur l'exécution de l'arc de triomphe de l'Étoile l'avaient fortement affecté. Il avait espéré que le terme de son travail servirait de réponse à ses contradicteurs ; mais la mort ne lui a pas permis de voir cette espérance se réaliser. Cet artiste était très laborieux, et a toujours détaillé lui-même ses pre-

mières conceptions. Il a formé p d'élèves, et il est mort sans fortune le 20 janvier 1811. B—L—R.

CHALICAN. Voy. IBN KHALICA

CHALIER (MARIE-JOSEPH), né 1747 à Beaulard, près de Suze Piémont, fut élevé dans sa patrie, se destina d'abord à l'état ecclésiastique ; mais, dégoûté bientôt d'une profession qui s'alliait mal avec ses penchans, il y renonça, et entreprit différents voyages. Il parcourut successivement le royaume de Naples, l'Espagne et le Portugal, étudia les langues de ces contrées, et vint s'établir à Lyon, dans le dessein d'y engager l'italien et l'espagnol. Après quelques essais peu avantageux, il entra dans le commerce, et parvint à s'associer à une maison de commission pour les étoffes de Lyon. Il reprit après ses voyages, établit en Italie d'utiles relations, et acquit en peu d'années un crédit et une fortune assez considérables. En 1789, il embrassa le parti de la révolution avec un enthousiasme qui tenait du délire. Il fit plusieurs voyages à Paris, et en revint toujours avec un nouveau degré d'excitation. Après la prise de la Bastille, il apporta à Lyon des pierres de cette matière, et, en les distribuant à la multitude, il les baisait avec transport. On le vit souvent, à cette époque, se mettre à genoux dans les rues, et couvrir de larmes les affiches qui contenaient des décrets ou des proclamations conformes à ses idées. Ces manières bizarres fixaient les regards de la multitude. Chaliier devint son idole ; l'engouement était au point, que la salle du club ne faisait pas à la foule qui s'y portait le que Chaliier devait présider la séance ou y prendre la parole. Son éloque était populaire et toute en images, jeux de mots et en pantomime. Il montait à la tribune les attitudes les

ulnières et les plus grotesques, s'en-
 fait de manière à n'être plus aper-
 paraissait ensuite, s'élevait sur
 jointe des pieds, montait même
 la banquette, et débitait alors, avec
 énergie difficile à peindre, les plus
 avagantes maximes. Il se chargeait
 arranger les généraux et les com-
 saires du gouvernement, toutes les
 qu'en passant à Lyon ils visitaient
 ub, et, suivant que leurs manières
 leurs discours se trouvaient confor-
 ou contraires à ses idées, il les
 blait de caresses, ou les apostro-
 it avec audace. « Lasource, dit-il
 jour au conventionnel de ce nom,
 n'es *la source* ni du patriotisme,
 i de la vérité.... Ton armée! disait-
 une autre fois à un général qui
 rait appelé *son armée* les troupes
 ont il allait prendre le commande-
 ment, peuses-tu parler à des esclaves?
 ... Dis, l'armée de la république,
 ou crains la colère du peuple. »
 retour d'un second voyage que
 Chabrier fit à Paris, il distribua son
 trait avec cette inscription : « Le
 patriote Chabrier a passé six mois à
 Paris, pour être l'admirateur de la
 montagne et de Marat. » Ce fut à
 époque que l'exagération de ses
 s, qui, jusqu'alors, n'avait paru
 burlesque, prit ce caractère atro-
 sombre qui devait le conduire à
 afaud. Il ne parlait plus que d'é-
 er les aristocrates et les riches;
 traitait des listes de proscription,
 intitulait : *Liste importante, ou*
solole des patriotes pour les dis-
sur la mer du civisme, et il ex-
 la multitude à imiter les massa-
 le Paris. Le 6 février 1795, il fait
 oquer, au son d'une cloche qui
 rônée dans toutes les rues de
 une assemblée générale du club
 jacobins, et là, il prononce le
 ut que chacun doit prêter : ce

serment vouait à la mort quiconque
 violerait les secrets de la séance.
 propose ensuite la formation d'un tri-
 bunal populaire, qui sera chargé de
 prononcer sur le sort des aristocrates
 « Neuf cents victimes, s'écrie-t-il, son-
 » nécessaires à la patrie en danger
 » on les exécutera sur le pont Morand
 » et les cadavres seront précipités
 » dans le Rhône. » Pendant qu'on
 adopte ces exécrables propositions
 quelques membres en retard se pré-
 sentent pour entrer; Chabrier, quittant
 la tribune, se précipite à la porte, armé
 de son poignard, et leur fait prêter
 terrible serment. Cependant, quelques
 personnes, effrayées de l'énormité
 des crimes qui se préparent, par-
 viennent, sous divers prétextes, à
 sortir de la salle, et courent dévoiler
 au maire de la ville les secrets de la
 conjuration. Nivière-Ghol (c'est le nom
 de ce respectable magistrat) appelle
 autour de lui les citoyens les plus res-
 commandables; il assemble la garde
 nationale, et déjoue, par des mesures
 sages, les projets des conjurés. Ce
 contre-temps ne décourage pas Cha-
 brier; il ourdit de nouvelles trames, et
 pendant plusieurs mois encore, il con-
 tinue d'agiter la ville; mais l'indigna-
 tion éclata enfin, et, le 29 mai 1795,
 à la suite d'un combat sanglant qui fut
 livré au milieu de la ville, Chabrier fut
 arrêté à sa maison de campagne à la
 Croix-Rousse, traduit devant le tri-
 bunal criminel, et condamné à mort le
 17 juillet. Les motifs de sa condam-
 nation furent puisés principalement dans
 sa conjuration du 6 févr. Cet arrêt fut
 rendu malgré un décret de la conven-
 tion, sollicité par Marat en faveur de
 son disciple. Chabrier fut exécuté le len-
 demain de la sentence; il parcourut à
 pied le long trajet de la prison au lieu du
 supplice, sans donner aucun signe de
 faiblesse; il était accompagné d'un

prêtre, et paraissait s'entretenir assez tranquillement avec lui; mais arrivé sur l'échafaud, la vue de l'instrument du supplice ébranla sa fermeté: il était en défaillance au moment où il fut décapité. Ce fut au tribunal criminel, lorsqu'il entendit sa condamnation, qu'il s'écria: « Ma mort coûtera cher » à mes concitoyens. » Paroles prophétiques qui se réalisèrent si malheureusement. Après le siège de Lyon, le corps de Châlier fut déterré, et ses cendres déposées au Panthéon, d'où elles furent ensuite tirées et jetées à la voirie avec celles de Marat. Châlier était d'une petite taille; il avait le teint jaune et tous les signes d'un tempérament bilieux; ses yeux étaient étincelants, ses lèvres grosses; sa tête chauve était couverte d'une perruque poudrée; son regard était équivoque, sa démarche mal assurée, et l'on remarquait, dans l'habitude générale de son corps, quelque chose de convulsif qui indiquait l'état d'agitation où était constamment son âme. Z.

CHALIEU (l'abbé), antiquaire, né à Tain en Dauphiné, le 29 avril 1733, de parents très pauvres, commença ses études au collège de Tournon, et se destina à l'état ecclésiastique. Des missionnaires de la congrégation de Ste.-Colombe, qui surent apprécier ses dispositions, lui fournirent les moyens d'aller à Paris pour y faire son cours de théologie. L'évêque de St.-Pons, qui eut alors occasion de le connaître, se l'attacha d'abord en qualité de secrétaire, et le chargea ensuite d'un cours de théologie; mais cet évêque ayant été exilé, Chalieu, se trouvant sans protecteur, retourna dans son pays, occupa une chaire de théologie à Tournon, et la quitta bientôt pour se dévouer à l'étude de l'antiquité et des monuments. L'enthousiasme avec lequel il s'y livra ne

le quitta qu'à sa mort, arrivée en 1811. Son cabinet, dont M. Millin a donné la description dans le *Voyage à midi de la France*, contenait des objets très curieux, qui, suivant ses intentions, ont été vendus au profit de ses parents et des pauvres. Le mai de Tain a publié en 1811, par souscription, les manuscrits de Chalieu dont le recueil forme 1 vol. in-4° intitulé: *Mémoires sur les divers antiquités du département de Drôme, et sur les différents peuples qui l'habitaient avant la conquête des Romains*. Chalieu avait beaucoup d'instruction, mais il s'est souvent occupé d'objets qui ne méritaient pas de longues dissertations qu'il leur a consacrées, et il n'a point porté un coup d'œil assez philosophique dans l'étude des antiquités. Cependant ses travaux méritent l'attention des archéologues et plusieurs de ses dissertations sont très curieuses; mais celles qui ont pour objet la géographie, contiennent des erreurs très graves, surtout relativement aux Vocouces et aux Albroges. B—G—T.

CHALIN DE VINARIO (ROMOND), médecin du 14^e siècle, né à Vinas, petit village du Languedoc, étudia la médecine à Montpellier, après y avoir exercé quelque temps cette profession, se rendit à Avignon. C'est là qu'il fut témoin de cette peste meurtrière qui se manifesta, pour la première fois, en 1347, puis se renouvela en 1360, en 1373 et 1382, et détruisit le quart du genre humain. Chalin traça une description exacte de ce fléau dans un opuscule estimé. Jacques Daléchamp, à qui chirurgien de Montpellier, approuva l'exemplaire manuscrit, pour avoir senti le sentiment, fut frappé de la honte de cet ouvrage, malgré la barbarie

CHA

e: c'est ce qui le détermina à le purifier, après l'avoir traduit en meilleur français, Lyon, 1552, in-16. Ce traité est divisé en trois livres; dans le premier, on examine les causes et les symptômes de la peste; on enseigne, dans le second, les moyens de s'en garantir, et, dans le troisième, on explique en détail la manière de traiter les pestiférés. L'auteur, qui vivait dans le 14^e siècle peu éclairé, se montre zélé partisan de l'astrologie judiciaire, et c'est presque le seul défaut qu'on puisse lui reprocher. Comme il exerçait la médecine à Avignon en même temps que Gui de Chauliac, il décrit les mêmes pestes que lui, et les décrit aussi exactement. Il parle, en outre, des dix dernières pestes du 14^e siècle, et Gui de Chauliac ne fait pas mention, probablement parce qu'il n'en a pas été témoin. C.

CHALINIÈRE (AUDEBOIS DE LA). V. BABIN.

CHALIPPE (LOUIS-FRANÇOIS-VIDE), de l'ordre des récollets, né à Paris en 1684, mort dans la même ville en 1757, est connu par quelques sermons médiocres, par une *raison funèbre du cardinal de Fleury*, 1722, in-4°, et surtout par sa *Vie de S. François d'Assise*, 1729, in-4°, à laquelle les jacobins de Trévoux donnèrent de nombreux éloges, et dont ils firent de nombreux extraits. L'auteur s'y fait gloire d'être d'un ordre de catholiques arts; dit qu'en matière de foi, toute sagesse émane du pape, qu'il est le roi du monde, et justifie Innocent III sur l'excommunication de l'empereur Othon III. Il rapporte avec sérieux que Scot, allant disputer pour l'immaculée conception, se prosterna devant une image de la Vierge; que Marie inclina la tête pour l'assurer de son secours, et que

CHA

cette image est celle où l'on voyait la Vierge dans cette attitude, à la porte de la Ste.-Chapelle basse du Palais, Paris. T—t.

CHALLE (CHARLES-MICHEL-ANGE) peintre, né à Paris le 18 mars 1711 d'une famille nombreuse et peu aisée, mort dans la même ville le 8 janvier 1778, fut professeur de perspective à l'académie de peinture, et jouit d'une grande considération; mais il l'obtint plutôt par ses connaissances en architecture et en géométrie, que par les productions de son pinceau. Elles sont en petit nombre, et tellement dispersées, qu'on ne peut guère citer que le plafond qu'il peignit pour son morceau de réception, dont le sujet est *la Peinture et la Sculpture unies par le génie du Dessin*, et le tableau qu'il composa pour l'église de St.-Hipolyte, il représente *le Clergé de Rome qui félicite ce saint sur sa conversion*.

Ce dernier tableau passait pour son meilleur ouvrage. Challe fut nommé dessinateur du cabinet du roi, et chevalier de l'ordre de St.-Michel. Il dut cette faveur à l'étude partialité qu'il avait faite des monuments antiques, à son goût pour la décoration. On lui confia la direction des fêtes publiques et des pompes funèbres. C'est d'après ses dessins qu'a été construite la chaire à prêcher de St. Roch, qui offre un mélange bizarre d'idées profanes et religieuses, et dont le dessin est aussi incohérent dans l'ensemble que dans les détails. On ignore le lieu et l'année de sa naissance. Il a laissé en manuscrit une traduction de Piranesi et un voyage, en forme de lettres, dans les principales villes d'Italie, des observations sur les phénomènes du Vésuve, etc., qui ne seront probablement jamais publiés. Il avait fait imprimer sur son art quelques ouvrages auxquels il n'avait pas mis son

nom, et qu'il serait difficile de désigner par leurs titres. — Un autre

CHALLE (Simon), frère du précédent, statuaire, se fit remarquer dans le même temps. I.—N.

CHALLÈS (CLAUDE-FRANÇOIS MILLIET DE), mathématicien, né en 1621, à Chambéri, où son père était premier président du sénat, entra dans la compagnie de Jésus dès l'âge de quatorze ans, et professa pendant neuf ans les humanités et la rhétorique. Rempli de zèle pour la conversion des infidèles, il demanda d'être employé dans les missions orientales, et il obtint d'être envoyé chez les Turks. Pendant ce voyage, il eut occasion de s'instruire des détails de la navigation, et se sentit porté, par un goût irrésistible, vers l'étude des mathématiques.

A son retour, Louis XIV le nomma professeur d'hydrographie à Marseille, et c'est-là qu'il dressa une grande carte de la Méditerranée, qui n'a pas été gravée, mais qui était construite sur des observations astronomiques, et déchargée des erreurs qui défiguraient toutes les cartes à cette époque. Ses supérieurs l'ayant rappelé au collège de la Trinité, à Lyon, il y enseigna pendant quatre ans la philosophie, et les mathématiques pendant sept ans. Les cinq années suivantes, on voulut qu'il enseignât la théologie, afin de s'assurer qu'aucun emploi n'était au-dessus de sa capacité. Le duc de Savoie, Charles-Emmanuel II, surpris que d'un excellent mathématicien, on voulût faire un médiocre théologien, dit qu'il fallait le laisser vieillir dans la science pour laquelle il était né; il le fit nommer recteur du collège de Chambéri. Le P. de Challes fut ensuite appelé à Turin, où il mourut, le 28 mars 1678. Ses principaux ouvrages sont : I. *Euclidis elementorum libri octo, ad faciliorem captum accom-*

dati, Lyon, 1660, in-12, souv. réimprimé, traduit en français 1672, commenté par Ozanam (Paris, 1709, in-12), et par Audierne (Paris, 1753, in-12). II. *Cursus seu mundus mathematicus*, Lyon, 1663, 3 vol. in-fol. On n'avait point encore publié de cours de mathématique aussi complet, et c'est à cet ouvrage que le P. de Challes doit sa réputation. Quoique le format soit peu commode et que les figures ne soient gravées qu'en bois, cet ouvrage a été longtemps recherché, pour sa clarté, et peut encore être consulté avec fruit. Il comprend trente-un Traités, divisés en cent dix-huit livres. On y trouve dans les Traités de la coupe des pierres et dans celui du trait de charpente (*Ars tignaria*), des détails qui n'avaient point encore paru à cette époque. Le Traité de navigation et celui de la recherche des centres de gravité ont joui long-temps d'une grande estime; le premier a été traduit en français, Paris, 1673, in-4°. Après la mort de l'auteur, ses manuscrits passèrent à son frère, François-Amédée d'Ar-lars, archevêque de Tarentaise, et les communiqua au P. Aimé Varcis jésuite; et c'est d'après ces manuscrits que ce dernier donna une nouvelle édition du *Cursus seu mundus mathematicus*, Lyon, 1690, 4 vol. in-fol. Cette édition comprend, de plus que la première, 1°. une Histoire de mathématiques, depuis Thalés jusqu'à l'an 1670; 2°. les six derniers livres d'Euclide; 3°. la réfutation du système de Descartes. III. *Principes généraux de la géographie mathématique*, Paris, 1676, in-12. Roussin a voulu faire honneur au P. de Challes de la première idée de l'aplatissement de la terre; Lalande a réfuté cette opinion dans le *Journal de Paris*. On trouve un abrégé de la vie du P.

lles, dans son Oraison funèbre, posée par le P. Hyacinthe Ferreri, etc, et insérée dans la dernière édition de *Mundus mathematicus*.

C. M. P.

HALLONER (RICHARD), évêque laïque de Debra, et vicaire apostolique en Angleterre pour le district de Londres, naquit le 29 septembre 1711, dans le diocèse de Chichester, parents protestants, fut élevé dans la religion romaine par un prêtre calique, et fit de très bonne heure profession des dogmes de Calvin. On le voya, en 1704, au collège anglais de Douai, où, après avoir fait de bonnes études, il devint successivement professeur de rhétorique, de philosophie et de théologie. Challoner repassa en Angleterre en 1730, où il s'employa tout entier aux fonctions du saint ministère et à la composition de divers ouvrages, parmi lesquels on distingue : I. les *éléments de la doctrine catholique*, pour prouver la vérité des différents articles de la profession de foi de Rome; II. *Histoire abrégée des commencemens et des progrès de la religion protestante*, dont le but est de montrer qu'elle a pris naissance dans les passions humaines; que, dès son origine, elle a été déchirée par une multitude de sectes ennemies les unes des autres; III. *Raisons pour lesquelles le catholique romain ne peut pas se former à la religion protestante*, tirées de la *Pierre de touche du protestantisme*: il y met cette religion en contradiction avec le texte de la Bible; IV. le *Jeune homme ruiné sur les fondemens de la religion chrétienne*; V. *Autorité infaillible de l'Église dans les matières de doctrine, fondée sur les promesses de J.-C., et prouvée par les ouvrages même des protestants*; VI. *Discours sur l'esprit des prédicateurs*

dissenters, contre quelques presbytériens qui ne cessaient de calomnier les catholiques dans leurs sermons, sur la présence réelle, la transsubstantiation et le sacrifice de la messe. Le docteur Middleton, dans sa *Lettre écrite à Rome*, avait prétendu établir une exacte conformité entre le papisme et le paganisme. Challoner le rebuta dans la préface du *Chrétien catholique instruit dans le sacrement, le sacrifice, les cérémonies et les pratiques de l'Église*; mais comme il ne pouvait que les reproches de son adversaire retombaient sur l'Église anglicane, on lui répondit par une dénonciation où il était déferé comme ennemi de son pays, de sorte qu'il fut obligé de se tenir caché. Challoner était alors le docteur le plus apparent de l'Église catholique d'Angleterre. Le collège de Douai qui était le principal établissement de cette Église sur le continent, et la pépinière des missionnaires destinés à perpétuer le catholicisme dans le pays, le désigna pour président; ce fut le docteur Petre, évêque catholique de Londres, et en quelque sorte le chef spirituel de tous les catholiques d'Angleterre, s'empressa de le désigner pour son coadjuteur. Il s'établit entre les deux pétitionnaires une lutte honorable pour celui qui en était l'objet; mais elle se termina enfin à l'avantage du docteur Petre, et Challoner fut créé le 29 janvier 1741. Les devoirs de cette éminente dignité ne ralentirent point son travail pour la composition. Chaque année fut marquée par de nouveaux ouvrages; tels sont les *Mémoires des missionnaires*, etc, où l'on voit que, depuis l'année 1571 jusqu'à la fin du règne d'Élisabeth, en 1603, le nombre des catholiques qui avaient souffert la mort pour cause de religion se montoit à cent trente-quatre; les *Fondemens de l'ancien*

2, excellent traité de l'Église des protestants ; *Britannia*, 1745, 2 vol. in-4°, contes les vies des saints les plus célèbres dans les trois royaumes, depuis l'origine du christianisme jusqu'à la réformation. La mort de Petre, en 1746, le laissa chargé du soin de son troupeau. Il s'empressa de le partager avec le docteur Giffard, qu'il regarda comme son coadjuteur. Malgré les oppositions de son ministère, il continua encore, en 1760, la *Cité de Dieu* du Nouveau-Testament, où il raconte l'histoire de l'Église, celle des hérésies, et de la conversion des différents peuples jusqu'à ces derniers temps ; le *Martyrologe britannique* auquel il ajouta depuis un supplément et un appendix. Il s'était élevé, dès 1741, une nouvelle secte connue sous le nom de *méthodisme*, qui faisait chaque jour des progrès dans le peuple. Ce fut pour briser l'illusion de ces fanatiques, qu'Allan publia sa *Précaution contre les méthodistes*. Nous passons sous silence un grand nombre d'autres ouvrages, les uns de dévotion, les autres de controverse, de traductions de livres de piété, soit du latin, soit du français. Challoner joignait à ses compositions, des conférences, des instructions familières, des fondations pour l'éducation de la jeunesse, et un soin particulier pour les domestiques pauvres ; et il trouvait les moyens de tenir ces établissements par des récompenses accordées à la confiance qu'il avait en lui. Cependant son ministère fut troublé par de fâcheux événements. Une loi du règne de Guillaume II assurait 100 livres sterling de pension à quiconque dénoncerait un prêtre catholique pour avoir exercé ses fonctions de son état. Cette loi, en désuétude, n'était point

révoquée. Un officier de police s'insinua dans les chapelles catholiques, et jusque dans la confiance des prêtres, sous prétexte de vouloir se convertir. Ses dénonciations furent rejetées avec indignation par le lord-maire, par l'évêque anglican de Londres, par le célèbre lord Mansfield, grand-justicier d'Angleterre. Cependant, le grand jury, tout en détestant l'infamie de l'avidité délateur, se vit forcé de lancer des décrets. Pendant ce temps-là, des orateurs populaires formaient des attroupements, déclamaient contre les catholiques, les chapelles furent fermées. Chaque jour les prêtres étaient condamnés à des amendes pécuniaires, à des emprisonnements perpétuels. Challoner fut, comme ses coopérateurs, l'objet des dénonciations, et traduit devant le tribunal de Old-Baily ; mais le zèle de leurs défenseurs et l'humanité des juges les firent acquitter ; et comme les dénonciations continuèrent encore, le parlement donna enfin le bill de 1778, qui déchargea les catholiques des peines portées par la loi de Guillaume III, et les mit sur le pied des autres non-conformistes. Challoner sortait à peine de cette persécution lorsque la fameuse révolte de 1780, conduite par le lord Gordon, pour faire révoquer le bill de tolérance, éclata par le pillage des chapelles, par l'incendie des maisons de plusieurs catholiques, et mit toute la ville de Londres en danger ; mais le parlement sut maintenir son ouvrage ; les séditieux furent dispersés, leur chef mis à Newgate, et, depuis cette époque, les catholiques n'ont point cessé de jouir des avantages de la nouvelle loi. Challoner, parvenu à l'âge de quatre-vingt-onze ans, mourut d'apoplexie, le 12 janvier 1781, emportant avec lui les regrets de son nombreux troupeau, et même de ceux

dont la religion était contraire à la sienne. Le curé anglican de la paroisse de Milton, où son corps fut transporté, dressa sur son registre l'acte de dépôt en ces termes : « Le 22 janvier » 1781, a été enterré le docteur Chal- » loner, prêtre papiste, évêque titu- » laire de Londres et de Salisbury, » homme excellent et vraiment pieux, » doué d'un grand savoir et d'une » rare capacité. » Sa Vie, ornée de l'analyse de ses ouvrages, a été composée en anglais, par M. James Barnard, son grand-vicaire, Londres, 1784, in-8°.

T—D.

CHALMERS (GUILLAUME), en latin *Camerarius*, d'une famille noble d'Écosse, natif d'Aberdeen, fut élevé à Rome dans le collège de sa nation, tenu par les jésuites, chez lesquels il entra. Il professa la philosophie à Châlons-sur-Marne. Son opinion sur la prémotion physique, qui était alors un grand sujet de dispute dans les écoles, étant contraire à celle de ses confrères, lui suscita des tracasseries qui l'obligèrent de les quitter. Le P. de Bérulle le ramena en 1625 d'Angleterre en France, et, deux ans après, il devint un des disciples de ce pieux fondateur de la congrégation de l'Oratoire. Il professa la philosophie à Angers. Ce fut durant ses deux cours d'enseignement qu'il publia les deux ouvrages suivants : *Selectæ disputationes philosophicæ*, trois parties réunies en un vol. in-fol., 1630 ; *Ad universam Aristotelis logicam introductio*, 1632, in-8°. Comme, dans le premier, il avait soutenu la prémotion physique et attaqué la science moyenne, le P. Annaï lui répondit par des sophismes, et Théophile Raynaud par des injures. Chalmers leur opposa *Antiquitatis de novitate victoria*, 1634, in-4°, dont la modération

contrastait avec l'acrimonie de versaires. Pendant qu'il professa théologie à Saumur, il fit im- *SS. Augustini, Fulgentii, selmi monumenta nunc prim veteribus manuscriptis eru annotationibus illustrata*, 1654, in-12. L'année suivante Sancy, son ancien confrère, de St-Malo, l'associa au gouvernement de son diocèse. Chalmers fut à Paris en 1678, dans un avancé. Il est auteur de plusieurs autres ouvrages théologiques. *Histoire ecclésiastique d'É Paris, 1643, écrite pour faire à l'Histoire civile du même qu'avait publiée David Chalmers frère.*

CHALONER (THOMAS) Londres, vers 1515, fut élevé versité de Cambridge, où il se gna par d'heureuses dispositions la poésie latine. Paraissant à la cour, sous le règne de Henri il accompagna, comme gentil d'ambassade, sir Henri Knev, ambassadeur d'Angleterre auprès percur Charles-Quint. Son go les entreprises hasardeuses à suivre cet empereur dans son dition contre Alger, où il pensa le vaisseau qui le portait ayant glouti dans la tempête qui é toute la flotte. Chaloner, après nagé quelque temps dans l'obsentait ses forces presque épuis lorsqu'il se sentit frapper à la un cable; il le saisit avec les fut ainsi remonté, avec quelque de moins, dans le vaisseau appartenait ce cable. Revenu en terre, il fut nommé secrétaire conseil. Sous le règne d'Édouard il suivit en Écosse le duc de Somerset, qui le créa chevalier, en après la bataille de Musselbo

ner s'était conduit de la manière la plus brillante. L'attachement de son cœur aux intérêts du duc nuisit, en suite, à sa fortune, et même le rendit suspect à la cour; mais, fidèlement remplissant ses devoirs, ses amis évitèrent du moins des dangers de sa position, d'abord pendant la dernière partie du règne d'Édouard et ensuite pendant celui de Marie, où sa qualité de protecteur aurait pu lui faire courir de grands risques encore. Élisabeth prit en grande faveur, et l'envoya en ambassade auprès de l'empereur Ferdinand I^{er}, qu'il amusa de son projet du mariage de son fils avec la princesse; ce qui le détacha des intérêts du roi d'Espagne. Envoyé en Espagne, malgré sa réputation, et obligé, par l'ordre d'Élisabeth, d'y demeurer, malgré les démentis que donnaient à sa position près d'un prince aussi ombrageux comme Philippe, les méfiances subsistant entre les deux cours, il en conçut un grand chagrin, qu'il tomba dangereusement malade. Ayant alors obtenu son rappel, il revint en Angleterre en 1564; mais sa santé était déclinée; il mourut le 7 octobre 1565, âgé de cinquante ans, laissant une grande réputation comme écrivain et comme homme d'état. Ses principaux ouvrages sont : I. *De republicâ Anglorum liberanda, libri decem*, dont les premiers livres seulement furent publiés du vivant de Chaloner en 1564, l'ouvrage complet en 1579, avec l'approbation de lord Burleigh en l'honneur de l'auteur, dont il était l'ami; II. Recueil de poésies latines, paucunnes, épitaphes, épigrammes, etc., le titre de : *De illustrium quorundam encomiis miscellanea cum summatis ac epitaphiis nonnullis*, imprimé avec l'ouvrage précédent.

Il a fait aussi un poème latin en l'honneur de Henri VIII, adressé à la reine Élisabeth, et un autre sur la mort de Jeanne Gray. X—s.

CHALONER (THOMAS), fils du précédent, naquit vers 1559. Ayant perdu son père de bonne heure, il dut son éducation au grand trésorier Burleigh. Il visita, en 1580, plusieurs contrées de l'Europe, et fit un long séjour en Italie, où il s'occupa principalement de recherches sur la chimie et l'histoire naturelle. A son retour, vers 1584, il fréquenta la cour, où ses connaissances et ses manières polies le firent accueillir. Étant dans sa terre, près de Gisborough en Yorkshire, l'aspect du pays voisin, qui lui offrit de la ressemblance avec celui des environs de Pouzzol, dont il avait vu retirer de l'alun, lui fit penser que ce terrain en pourrait aussi fournir. Cette découverte eut lieu vers l'an 1600; mais il paraît que Chaloner ne l'appliqua d'une manière utile que lorsqu'il eut fait venir des ouvriers des Pays-Bas et de France. Il ne jouit pas du fruit de ses travaux, qui avaient procuré à sa patrie une nouvelle branche d'industrie. La couronne s'empara de l'entreprise, comme faisant partie du droit régalien des mines, et l'affirma à un autre. Par la suite, le long-parlement, considérant cet octroi comme un monopole, rendit l'exploitation à ses propriétaires primitifs. Vers la fin du règne d'Élisabeth, Chaloner, créé chevalier dès 1591, fit un voyage en Écosse, où l'on croit qu'il fut envoyé par Robert Cecil. Il y gagna les bonnes grâces de Jacques I^{er}, qui, devenu roi d'Angleterre, lui confia l'éducation du prince Henri, son fils aîné. Après la mort de son pupille, Chaloner occupa un emploi à la cour, et mourut en 1615. Il a écrit en anglais : *De la vertu du nitre*, où l'on expose les

diverses cures qui se sont opérées par son moyen, Londres, 1584, in-4°. Ce petit livre montre chez son auteur une connaissance profonde des minéraux, et traite de leur usage en médecine, par le moyen de la chimie. — Thomas CHALONER, un de ses fils, homme de beaucoup d'esprit et très instruit, aigri probablement par l'injustice commise envers sa famille, au sujet des mines d'alun, se rangea parmi les mécontents. Il se distingua dans le long-parlement, fut un des juges de Charles I^{er}, et devint membre du conseil privé. Voyant que l'on s'occupait de rétablir la royauté, il publia un pamphlet intitulé : *Discours contenant un plaidoyer pour la monarchie*, où il proposait un grand nombre de restrictions au pouvoir royal. Lors de la restauration, il se retira prudemment en Hollande; car il fut excepté de l'acte d'oubli, et mourut peu après à Middelbourg. — Jacques CHALONER, son frère, fut avantageusement connu comme antiquaire, et écrivit l'*Histoire de l'île de Man*, publiée depuis. Il fut aussi membre du long-parlement et un des juges du roi. On lui fit grâce de la vie à la restauration, parce qu'il n'avait pas, comme son frère, signé l'ordre d'exécuter Charles I^{er}. Il mourut en 1661. E—s.

CHALONS (VINGENT), né à Lyon vers 1642, entra dans l'Oratoire en 1660, et se distingua à Paris par son talent pour la chaire. Le président de Harlay l'engagea à se charger de l'éducation de son fils, mort conseiller d'état. Le magistrat, mécontent de la plupart des ouvrages qu'on avait alors sur l'*Histoire de France*, lui traça le plan d'un abrégé tiré des sources même, où, laissant à part une infinité de faits dont la connaissance est inutile à un magis-

trat, il s'attacha surtout aux ments importants, à l'origine usages, des dignités du royaume, à l'établissement des corps de nature et d'enseignement, sans les grandes révolutions. Le long entra parfaitement dans de M. de Harlay. L'ouvrage passé de la bibliothèque de ce trait dans celle de M. de Choiseul depuis garde des sceaux, fut en 1720, sous le titre d'*Histoire de France*, 5 vol. in-12 : elle qu'à la fin du règne de Louis Elle est encore consultée, superficielle et souvent peu exacte notre droit public. Le P. Chalons mort chanoine de la cathédrale de Mans le 24 juillet 1694. T

CHALOTAIS (1) (LOUIS-CARADEUC DE LA), procureur au parlement de Bretagne, à Rennes le 6 mars 1701, et célèbre par ses talents, son courage et ses malheurs, surtout par un crime criminel qui divisa la cour et le parlement du royaume, amena le renversement des grandes magistratures et fut l'époque de la plus forte portée à l'autorité royale, avant la révolution de 1789. Le Chalotais avec Ducloux, son compatriote d'Alembert, l'abbé de Mably, et plusieurs autres gens de lettres de ce siècle, osa provoquer la destitution des jésuites, tandis que la cour encore sur le parti à prendre à l'égard, et qu'elle envoyait à Bonaparte Ricci, leur général, un projet qui assurait la conservation de l'ordre projet, rédigé par Flesselles, membre de la commission chargée de miner les constitutions des jésuites, bientôt après, se monta

(1) Cet article a été rédigé sur la notice inédite de Calonne, de Flesselles, de la Prestre de Châteaugiron, Le Chalotais.

la Chalotais, fut expédié pour le 11 mois de novembre 1761, décembre suivant, le procureur au parlement de Bretagne commença devant les chambres la lecture de son premier *Compte rendu des constitutions des Bretons*. Le second *Compte rendu* fut fait le 10 mars 1762. L'un et l'autre furent imprimés in-4°, et il y eut plusieurs éditions in-12. On a force et l'énergie du style de La Chalotais ; mais les ennemis des jésuites trouvèrent qu'il ne rendait pas assez de justice aux hommes que la société avait produits dans tous les genres. Les quelques brochures publiées à cette époque, et qu'on attribuait au La Chalotais, à Cerutti et à l'abbé de Caprépout, prétendirent que d'Alenbert n'avait point été étranger à la rédaction des *Comptes rendus* du parlement. Plusieurs réfutations et défenses de ces écrits ajoutèrent à leur célébrité. L'impulsion fut donnée par les procureurs-généraux des cours souveraines imitèrent l'exemple de la Chalotais, et les jésuites furent supprimés. Mais ils étaient opposés à l'éducation publique, et ils cherchèrent à les remplacer dans ce ministère. Cette idée n'échoua point à la Chalotais. Il termina son second *Compte rendu* par un plan de l'éducation, par lequel le roi d'ordonner qu'on traçât un nouveau plan d'éducation. C'est aussi un des principaux objets des réquisitoires du 7 décembre 1762 et du 24 mai 1765. Il présenta, le 10 mars 1765, au parlement de Bretagne, son *Essai d'éducation nationale*, ou *Plan d'études pour la France*, qui fut imprimé in-12. Dans son préface (1), comme dans ses ré-

quisitoires, il soutenait, sans trop le prouver peut-être, « que l'éducation » donnée par les jésuites était vicieuse, propre tout au plus pour l'école, et qu'on pouvait en substituer une qui formât des sujets pour l'état. » C'est le but qu'il se propose dans son *Essai*. Il y expose les abus de l'éducation publique d'alors, et indique quelques moyens d'y remédier. Le livre de l'*Éducation publique*, que Diderot fit paraître dans le même temps, rentre dans les vues et dans le plan de la Chalotais, et cette même époque est aussi celle où Rousseau publia son *Émile*. La Chalotais avait dû se faire des ennemis puissants. On prétendit qu'il se tenait à Rennes et dans d'autres villes de Bretagne des assemblées secrètes, où les jésuites et leurs partisans machinaient la perte de ce magistrat. Bientôt le parlement et les états crurent que le gouvernement attentait, par quelques édits bursaux, aux droits, franchises et libertés de la province. Les ministres et les états firent imprimer diverses brochures, pour et contre la province *Souveraineté du roi sur la province de Bretagne*. Le parlement refusa d'enregistrer les édits. La Chalotais fit des réquisitoires; sa cour, des remontrances et des arrêtés. La lutte devint si vive, que les officiers du parlement, à l'exception de douze, signèrent l'acte de leur démission le 22 mai 1765. Alors le duc d'Aiguillon commandait dans la province, et de Flesselles en était intendant. La Chalotais fut arrêté le 11 novembre, conduit au château du Toro, et, dans la nuit du 21 au 22 décembre, à la citadelle de Saint-Malo. Il servait dans la haute magistrature depuis trente-six ans. Son fils, de Caradec, procureur-général en

été traduit en plusieurs langues : en hollandais, Amsterdam, 1767, in-8°, en russe

Petersbourg, 1770, in-8°; en allemand. Göttingue, 1771, in-8°.

ncurrence avec lui, et cinq conseils au parlement (1), partagèrent sa grâce. Le roi nomma pour les juger une commission ou chambre royale, qui s'assembla à Saint-Malo; elle fut composée de membres du conseil, parmi lesquels on distinguait Calonne et Lenoir. Le Chalotais était accusé d'avoir écrit au secrétaire d'état Saint-Florentin, deux billets anonymes, dont le plus court était conçu en ces termes : « Dis à ton maître que, malgré lui, nous chasserons ses douze j. et toi aussi. » Par ces douze j., on entendait les douze membres du parlement qui n'avaient pas donné leur mission. Le roi et son ministre n'étaient pas plus ménagés dans le second billet, et, pour le style et l'orthographe, l'un et l'autre étaient plus nés d'un portefaix ivre, que d'un magistrat. On fit venir des experts inavains de Paris et de Lyon. Ils déclarèrent que les billets étaient écrits de la main de la Chalotais. Ce magistrat écrivit au roi : « Votre procureur-général offre sa tête, s'il peut être prouvé qu'il a écrit ou fait écrire, envoyé ou fait envoyer ces billets anonymes, ou rien d'approchant. » Dans ses interrogatoires, dans ses déclarations, il se justifia de les avoir écrits. Dans son testament, qu'il fit le troisième mois de sa captivité, et pendant une maladie qui le mettait en danger de mort, il déclarait avoir été trompé et fausement calomnié, et ajoutait : « Que Dieu me soit en aide, consentant qu'il me punisse éternellement si je mens. » Il était accusé d'avoir formé, avec le comte de Kerguezec, un complot contre les affaires du roi aux états de Bretagne. La procédure s'instruisit; le

Piquet de Montreuil, Ezrenou de Kersalaun, de la Roche-Beaucourt, de la Charette de la Gascherie, et Charette de la Colinière. Le général vendéen Charette de la même famille que ces derniers.

comte de Saint-Florentin, le duc de Guillon, l'intendant de Flesselles, la chambre royale de Saint-Malo, prirent, aux yeux de la France entière, à mettre beaucoup de passion et de violence, où il eût fallu une dignité et une justice sévère. On n'entend point ici dans les longs détails de ce procès célèbre, qui fut imprimé en 1767 en 5 vol. in-4°, et 6 vol. in-8°, sous le titre de *Procès à l'extraordinairement contre M. de Caradeuc de la Chalotais*, avec cette épigraphe singulière : *perpetuum sceleris memoriam.* La Chalotais composa son premier mémoire le 15 janvier 1766. On lit en tête ces paroles remarquables : « Je suis dans les fers; je trouve un moyen de former un mémoire, je l'abandonne à la Providence; il peut tomber entre les mains de quelque honnête citoyen, je le prie de le faire passer au roi, s'il est possible, et même de le rendre public. » Ce mémoire fut écrit au châtelet de Saint-Malo avec une plume faite d'un cure-dent, de l'encre composée d'eau, de suie de cheminée, de vinaigre et de sucre, sur des papies d'enveloppe de sucre et de chocolat. C'est après l'avoir lu, que Voltaire écrivait : « J'ai reçu le mémoire de l'infortuné de la Chalotais. Malheur à toute âme sensible qui ne sent point le frémissement de la fièvre en lisant! Son cure-dent grave pour l'immortalité.... Les Parisiens sont des lâches, gémissent, soupirent et oublient tout. » Le second mémoire de la Chalotais porte la date du 17 janvier 1766; le troisième, qui parut le 17 janvier 1767, a pour épigraphe *Quid labor aut benefacta juvant*. Dans le premier, il regarde Calonne comme son ennemi personnel, et

des couleurs flétrissantes. cruier, il attaque formelle-
 ministre Saint-Florentin, et
 sa conduite à son égard
 nique, odieuse et barbare.
 ires, imprimés secrètement,
 es éditions se multiplièrent
 recherches de la police, fu-
 rimés par des arrêts du con-
 ne contenant des faits calom-
 injurieux à des personnes
 d'exécuter les ordres du roi.
 écrits avec esprit, mais d'un
 ent, et on y trouve plus d'é-
 ue le magistrat n'en montra
 interrogatoires qu'il subis-
 s, et dans lesquels il se ré-
 compliments et en suppli-
 rsque son ame eût dû être
 d'indignation devant un tri-
 il refusait de reconnaître. On
 : quelle force il peint, dans
 oires, l'orgueil jaloux, la hai-
 scable, réunissant tous leurs
 our étouffer le cri de l'inno-
 u joint aux trois mémoires de
 tais, sa *Lettre au roi*, avril
 sa *Lettre au comte de Saint-*
in, du 18 juin suivant : ces
 èces furent aussi imprimées
 rtivement. On remarque, dans
 ise extraordinaire, deux gen-
 efense employés par la Chalo-
 s mémoires publiés secrète-
 mme des pamphlets extra-ju-
 s, et des mémoires imprimés
 orisation comme pièces du pro-
 derniers, qui parurent in-4°,
 e *Cédule évocatoire*, deux
 res et quatre *Requêtes au*
 La Chalotais avait accusé Ca-
 avoir employé des manœuvres

perfidés pour le perdre (*Voy. CAL-
 LONNE*). Il s'était répandu dans le
 monde que ce juge était resté saisi,
 sans la produire, d'une lettre où la
 Chalotais se justifiait pleinement. Ca-
 lonne eut aussi besoin de justification;
 il fit imprimer un *Mémoire présenté
 au roi*, 1766, in-4°. et in-12 : la lo-
 gique en fut trouvée faible, et le style
 était médiocre. On lit, à la fin, la let-
 tre suivante, écrite de la main du roi :
 « Je vous autorise à faire imprimer ce
 » mémoire ; vous n'avez pas besoin
 » de justification auprès de moi : je
 » rends justice à vos talents ; comptez
 » sur toute ma protection. » Si, com-
 me on peut le croire, Calonne, procu-
 reur-général de la commission, ne fut
 point coupable de perfidie dans l'af-
 faire de la Chalotais, on ne peut se re-
 fuser, en lisant sa correspondance, à
 voir qu'il y mit beaucoup de passion et
 de légèreté. Il écrivait au chancelier,
 de Rennes, le 19 décembre 1766 :
 « Les charges s'aggravent de plus en
 » plus ; la levée des scellés produit
 » plus de découvertes qu'on ne l'au-
 » rait cru ; il y a des lettres séditieu-
 » ses, etc. » Il écrivait de St.-Malo :
 « Le très-humble serviteur de M. le
 » chancelier *presse la mesure à for-*
ce de rames, pour que l'instruction
 » soit bientôt complète et bien con-
 » ditionnée.... Un intrigant enthou-
 » siaste a été arrêté et conduit dans
 » *notre volière*, etc. » Plusieurs per-
 sonnes semblèrent croire, dans le
 temps, que si la Chalotais ne fut point
 condamné à l'échafaud par la commis-
 sion, il le dut à Calonne; mais il pa-
 raît que la cour n'avait voulu faire de
 cette commission qu'un épouvantail.
 Les ministres désiraient que le p
 ment de Rennes, *renforcé*, com
 l'écrivait Calonne, *d'une nouvelle*
vue de rentrants, se chargeât
 ger les détenus, et Calonne

Cédule est du 3 juillet 1766; les *Requêtes*
 de, le 10 décembre 1766, le 5 mai et le 8 avril
 deux *Mémoires* du 26 juillet 1766, et de
 ces ces pièces parurent au nom de la
 et de ses co-accusés, et sont suivies de
 tous signés par des avocats de Paris.

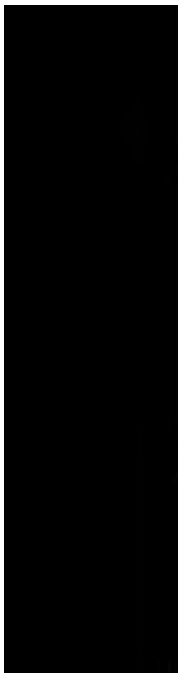
le nouveau envoyé vers le roi, qui fut nommé conseiller d'état. Il revint en 1607 à Toulouse, où il mourut, le 20 1607. Sa *Traduction des œuvres de Sénèque*, imprimée en 1604, in-4°, à Paris, le fut, pour la seconde en 1638, même format, avec des corrections et des additions de Bauhin, et l'abrégé de la vie du traducteur. Au jugement de Huët, le style de cette traduction, qu'on ne lit plus, est simple et diffus. Chalvet avait composé vers latins et français, qui n'ont été publiés, mais qui lui avaient de son vivant quelque réputation, qu'il fut créé juge de la poésie française, et *mainteneur des jeux floraux*. — CHALVET (Hyacinthe de), petit-fils, né à Toulouse en 1605, a dans l'ordre de St.-Dominique, accompagna le comte de Romorain, chargé de conduire des troupes au secours de Candie, assiégée par les Turcs. Il profita de cette circonstance pour visiter les lieux saints, fut fait chevalier à son retour, et n'obtint sa licence qu'en 1650. Il revint à Toulouse, où il fit imprimer le 1^{er} volume de son *atalogue ecclésiastique*, ouvrage dont la publication, continuée à Lyon, fut terminée à Caen en 1659, 6 vol. in-4°. La chaire de théologie de l'université de Caen étant venue à vaquer, il y fut élu au concours, en 1662, et la occupa pendant quatorze ans. Il revint enfin à Toulouse, où il mourut en 1683. On a de lui deux autres ouvrages, l'un *Les Grandeurs de S. Joseph*, et l'autre *écrit sur les Avantages de S. Dominique*.

W—s.

CHALVET (PIERRE-VINCENT), né à Grenoble en 1767. Destiné à la carrière ecclésiastique, il était dans les premiers rangs au commencement de la révo-

lution, dont il embrassa les principes. Il rédigea, dès le 15 août 1791, un ouvrage périodique intitulé : *Journal chrétien, ou l'Ami des mœurs, de la religion et de l'égalité*; ce journal dura jusqu'en 1792, et la collection qui est assez rare, forme deux volumes in-8°. En 1795, Chalvet publia un *mémoire sur les Qualités et les devoirs d'un instituteur*, Paris, in-8°. Cet ouvrage n'eut aucun succès, par ce qu'on n'y trouve rien de neuf, qu'un manque d'ordre, et que le style en est commun. Lors de la formation de l'école normale, Chalvet y fut employé comme élève; ensuite, on le nomma professeur d'histoire à l'école centrale de l'Isère. En 1797, il fit paraître : *Bibliothèque du Dauphiné*, Grenoble, in-8°, qu'il donna comme une nouvelle édition de celle d'Allard. Mercier de Saint-Léger a prétendu que le nouvel ouvrage ne vaut pas l'ancien; mais ce jugement est trop sévère. En effet, Chalvet a refait tous les articles, et il a corrigé beaucoup de fautes. Ils ont, l'un et l'autre, souvent oublié les dates, et trop négligé les détails bibliographiques; mais l'ouvrage de Chalvet, ayant été complété un siècle après celui d'Allard, est plus complet, et quelques-uns des articles consacrés aux hommes célèbres du 17^e. et 18^e. siècles sont assez bien digés. A la suppression des écoles centrales, Chalvet fut nommé bibliothécaire de la ville de Grenoble; en même temps, il fit un cours public d'histoire, qui fut suivi. Il publia à Grenoble, en un volume in-12, les *poésies de Charles d'Orléans (le Duc d'ORLÉANS)*. Il est mort le 25 décembre 1807, laissant de nombreux manuscrits, dont aucun n'a paru de l'impression. B—c—

1000





LEDOX LIBRARY



Bancroft Collection
Purchased in 1893

